



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY**

922
C69g
v.14

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRÉS CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME QUATORZIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—
1874

922
C69g
v. 14

GRANDE

VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE JUILLET.

La fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Saint Eustathe, patriarche d'Antioche. — Saint Hilarin, martyr. — Saint Hilier, martyr. — Saint Monulphe ou Mondolphe, évêque de Maestricht. — Sainte Reinelde, vierge et martyre. — Saint Grimoald, martyr. — Saint Fulrad, abbé de Saint-Denys. — Saint Sisenand, diacre et martyr. — Saint Suirad ou Zuirard, solitaire. — Le bienheureux Milon, évêque de Têrouane. — Le triomphe de la sainte Croix en Espagne. — Le bienheureux Geslas, disciple de saint Dominique. — Le vénérable dom Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga. — Le vénérable Frère Joseph Desjardins, trappiste, confesseur de la foi. — Le vénérable dom Claude Béquinot, chartreux, confesseur de la foi. — Le vénérable Père Nicolas Savouret, Frère Mineur, confesseur de la foi. — Le vénérable dom Augustin de l'Estrange, restaurateur de la Trappe, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

La montagne du Carmel, où saint Élie fit descendre le feu du ciel pour confondre les prêtres de Baal, fut toujours chère aux Prophètes, et il s'y trouva constamment quelques-uns d'entre eux pour suivre la vie sainte qu'avait pratiquée leur père. Ils furent des premiers à recevoir le témoignage de saint Jean-Baptiste, et à croire à la parole des Apôtres, lorsqu'ils les virent opérer tant de miracles au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ayant donc eu le bonheur de connaître la très-sainte Vierge, de jouir de ses entretiens et de sa maternelle familiarité, ils conçurent pour elle une si tendre vénération, qu'ils élevèrent en son

honneur la première chapelle qui lui ait été dédiée. Ils la construisirent sur le lieu même de la sainte montagne, d'où Élie avait vu monter de la mer, sous une forme humaine, cette petite nuée qui ouvrit le ciel fermé pendant une sécheresse de trois ans : prophétique figure de la Vierge immaculée qui nous ouvrit le ciel. Cette chapelle devint bientôt célèbre dans tout l'Orient par les grâces qu'on y obtenait. On rapporte que Vespasien y alla consulter le Seigneur sur le dessein qu'il avait de s'emparer de l'empire. Suétone et Tacite parlent de ce fait comme d'un sacrifice idolâtrique ; mais ils ont dû le raconter d'après leurs idées païennes. Le Carmel n'était point un lieu consacré aux oracles ; il n'avait de renommée qu'à cause des anciens Prophètes et des Frères chrétiens qui l'habitaient ; la démarche de Vespasien s'expliquerait donc difficilement, s'il n'eût voulu visiter le vrai sanctuaire du Carmel.

C'est dans ce sanctuaire dédié à la très-sainte Vierge que s'assemblaient les Frères, successeurs des Prophètes ; ils se retiraient ensuite dans leurs cellules ou leurs grottes, menant une vie pénitente et contemplative, d'après les anciennes règles qu'Élie avait données à ses disciples, et que la tradition maintenait parmi eux. Telles furent les origines de l'Ordre des Carmes, si cher à l'Église par le culte particulier qu'il voue à Notre-Dame, et par les grands Saints qu'il a produits. Le but de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel est donc de conserver le souvenir des premiers honneurs que les ancêtres des Carmes rendirent à la très-sainte Vierge sur cette sainte montagne.

Cette fête est encore destinée à remercier Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère des grâces qu'il leur a plu de répandre sur le monde par l'institution du Scapulaire.

Vers le milieu du ^{xiii}e siècle, Notre-Dame daigna apparaître à un de ses serviteurs, le bienheureux Simon Stock, qui fut général de l'Ordre des Carmes ; elle lui remit l'insigne sacré du Scapulaire, afin que ce céleste habit fût comme la livrée de ceux qui se consacraient à elle, et les protégeât contre les maux qui allaient fondre sur le monde. « Voici, lui dit-elle, quel sera ton privilège, et celui de tous les Carmélites : quiconque

mourra dans cet habit, ne souffrira pas du feu éternel ¹. »

Certes, il était impossible de faire aux hommes une plus grande et plus consolante promesse. Qui ne tremble pour son salut ? Si les Saints eux-mêmes craignaient de n'être point assez purs, que devons-nous penser, nous autres pécheurs tout souillés de vices et de crimes ? N'avons-nous pas à redouter d'être justement punis ? Le ciel ne nous semble-t-il pas à jamais fermé, à cause de notre malice et de nos continuelles rechutes ? Qu'avons-nous à attendre pour salaire d'une vie si misérable, sinon les feux éternels de l'enfer ? O flammes que nous avons si bien méritées, qui nous préservera de vos morsures vengeresses ? Qui m'ôtera la vue de cet abîme où mes péchés m'entraînent d'eux-mêmes, et où je tombe par mon propre poids ? O ciel, ne vous verrai-je jamais ? ne contemplerai-je jamais vos beautés, dont celles de ce monde sont à peine une ombre obscurcie ? O Seigneur Dieu, vivrai-je éternellement sans vous connaître, sans contempler le visage adorable de mon Créateur, de mon Rédempteur et de mon Père ? O Vierge très-sainte, au lieu des chants et des ravissements qui m'attendaient au pied de votre trône, suis-je à jamais condamné aux pleurs et aux grincements de dents ?

— Rassurez-vous, pécheur, reprend cette Mère toute aimable, je suis la porte du ciel, et si vous voulez vous donner à moi, je vous en ouvrirai l'entrée. Mettez-vous à mon service ; voici ma livrée, mon habit, mon scapulaire ; portez-le constamment : si vous mourez sous cet insigne sacré, vous ne souffrirez point du feu éternel : *In hoc moriens æternum non patietur incendium*.

Est-ce à dire que cet habit tout seul suffise à nous sauver ? Non, sans doute, mais il sera pour nous une source de grâces qui changeront notre cœur et assureront le repentir de nos derniers moments. Lorsque la sainte Écriture rapporte que « l'aumône délivre de la mort et efface nos péchés (*Tob.*, xii, v. 9), »

¹ Le récit de cette vision a été écrit sous la dictée même du bienheureux Simon Stock par Suvanington, son compagnon et son secrétaire ; il en est d'ailleurs fait mention dans le Bréviaire romain.

elle ne veut pas dire qu'elle justifie seule, mais bien qu'elle obtient de Dieu les grâces nécessaires au salut. Il en est ainsi du saint habit du Carmel, quand on le porte avec foi. Il ne saurait nous sauver par lui-même, mais il nous est un gage de la protection toute-puissante de la très-sainte Vierge. Cette livrée de Marie est comme une protestation continuelle que nous sommes à son service, que nous voulons lui appartenir, que nous la reconnaissons hautement pour notre Maîtresse et notre Avocate. Dès lors est-il étonnant qu'elle nous protège d'une manière spéciale, surtout au moment de la mort, et qu'elle ne souffre pas que ses serviteurs deviennent la proie éternelle du démon ? Pécheurs, ayons donc confiance en Celle qui est notre refuge. Serions-nous depuis longtemps enlacés dans les filets de l'enfer, faisons des efforts pour nous en délivrer ; mais ces efforts fussent-ils d'abord impuissants, ne désespérons pas de notre salut. Souvenons-nous, que si nous le voulons, nous ne pouvons périr ; persévérons, tout souillés que nous sommes, dans les hommages que nous rendons à la Reine du ciel : n'abandonnons jamais ce dernier moyen de salut qui peut nous conduire au ciel.

Écoutons cette parole consolante de Benoît XIV, qu'il a tirée de la doctrine de saint Thomas et de Suarez : « Il peut arriver, dit ce grand Pape, que par la miséricorde infinie de Dieu la prière du pécheur soit exaucée, même quand il n'a pas la résolution d'amender sa vie ; pourvu qu'il ne soit pas d'un esprit obstiné, qu'il ne rejette pas à jamais tout dessein de pénitence, qu'il persévère dans l'oraison avec une foi ferme et une pieuse dévotion, demandant à Dieu les secours dont il a besoin pour parvenir au salut. » Si donc nous sommes encore assez faibles pour ne point revenir à Dieu tout de bon, ne négligeons pas cependant le service de la très-sainte Vierge, notre Mère. Sans doute Dieu est irrité, et il doit l'être, hélas ! mais notre bénigne Avocate retient son bras prêt à nous frapper ; elle l'apaise doucement par ses prières, elle fléchit son cœur par ses supplications, elle y fait rentrer la pitié ; elle l'habitue à tourner ses yeux vers nous avec moins de colère ; quelque jour elle fera un dernier effort qui

ouvrira les bras du Père à l'enfant prodigue ; la grâce rentrera si abondante dans notre âme, que nous la sentirons toute changée. O jour heureux, jour de salut, jour de joie pour le ciel ! à quoi devons-nous ce prodige de miséricorde, sinon aux légers honneurs que, dans notre misère, nous rendions encore à Marie, et dont elle a voulu nous payer par un si grand bienfait ?

Voilà les avantages du saint Scapulaire, la grâce ineffable que la très-sainte Vierge a faite à ses serviteurs en le leur donnant. Comprendons-nous maintenant que si nous le portons fidèlement jusqu'à la mort, nous ne pouvons périr ? Prenons garde cependant de ne point faire tourner contre nous les dons célestes : sous prétexte que notre salut est assuré, n'allons pas donner carrière à nos passions avec une sécurité perfide. La divine Mère n'est point venue à notre secours pour que nous offensions plus intrépidement son Fils. Ah ! ce serait une déloyauté dont Dieu saurait nous punir. Si jamais cette pensée entraît dans notre cœur, ne perdriions-nous pas aussitôt l'amour de Marie ? Quoi ! dans notre naufrage, elle nous tend une dernière planche, et nous nous en servirions pour frapper la main qui veut nous sauver ! Après cette monstrueuse ingratitude, quel droit aurions-nous désormais d'implorer son appui ?

L'amour d'une mère n'a vraiment point de bornes : ce n'était point assez d'assurer, s'ils le veulent, le salut de ses serviteurs, la très-sainte Vierge daigna encore leur promettre d'abrèger, par ses mérites, les souffrances de leur expiation, et de les tirer du purgatoire le premier samedi qui suivrait leur mort. Cinquante ans après la révélation qu'elle avait faite au bienheureux Simon Stock, elle apparut au Pape Jean XXII, et lui dit en parlant des Frères et des Sœurs de son Ordre du Carmel : « Moi, la Mère glorieuse, je descendrai le samedi d'après leur mort, et tous ceux que je trouverai dans le purgatoire, je les délivrerai, et les ramènerai à la montagne sainte de la vie éternelle. »

■ On a pu élever des doutes sur l'authenticité de la bulle où Jean XXII rapporte cette promesse, mais le Bréviaire romain fait mention de cet inestimable privilège. Paul V permit aux Carmes de l'enseigner en ces termes : « Nous permettons aux Pères du

Carmel de prêcher et au peuple chrétien de croire pieusement, que les Frères et Confrères de cet Ordre qui sont morts dans la charité seront secourus par les suffrages, les intercessions continuelles, les mérites et la spéciale protection de la très-sainte Vierge, principalement le samedi qui suivra leur mort (jour que l'Église a particulièrement consacré à cette divine Mère), pourvu que pendant leur vie ils aient porté le saint Scapulaire, gardé la chasteté selon leur état, et récité le petit Office, ou s'ils ne le peuvent, observé les jeûnes de l'Église et gardé l'abstinence du gras le mercredi et le samedi de chaque semaine, excepté pour tant le jour de Noël. »

Ces conditions sont faciles pour les âmes pieuses qui veulent abrégier le temps de leur expiation ; et quand on songe à la rigueur de la justice divine, aux longues années qu'il faudrait passer dans ces flammes si semblables à celles de l'enfer, hors que le désespoir n'en approche pas, combien l'on doit s'estimer heureux d'avoir un moyen certain de réduire ces souffrances à quelques jours, et de sortir bientôt de ces prisons ténébreuses en compagnie de la Reine du ciel ? Qui serait assez peu prévoyant pour ne pas profiter d'un pareil secours, sachant que le monde l'oubliera promptement et que ses parents mêmes se souviendront à peine de lui dans leurs prières ? Notre Mère nous ouvre ses trésors ; elle nous dit : « Voyez les mérites que je tiens de mon Fils. Voulez-vous que je paye votre rançon ? portez mon habit, gardez la chasteté selon votre état, récitez mon Office. A ce prix je vous fais héritiers de mes richesses, et je vous introduirai dans la gloire. »

N'était-il pas juste que l'Église célébrât par une fête spéciale le souvenir d'une si généreuse bonté ? L'Ordre des Carmes, où cette fête prit naissance, la fit approuver par Sixte-Quint en 1587 ; Paul V en enrichit l'Office de nouvelles leçons, qui avaient été révisées par le vénérable cardinal Bellarmin. Peu à peu, sur la demande des peuples, des évêques et des princes, les souverains Pontifes accordèrent à des villes, des provinces, des royaumes entiers, l'autorisation de célébrer cette fête, que Benoît XIII étendit enfin à toute l'Église. (E. DARAS.)

SAINT EUSTATHE,
PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Eustathe était de la ville de Side en Pamphilie. Son mérite le fit élever d'abord sur le siège de Bérée ; il se distingua entre les plus zélés défenseurs des dogmes apostoliques.

Les progrès que faisait l'hérésie d'Arius avaient tellement troublé la paix, que l'empereur Constantin, après avoir inutilement employé les remèdes que pouvaient apporter des conciles particuliers, crut qu'on n'empêcherait un embrasement universel que par un concile général, où toutes les forces de l'Église se trouveraient réunies. Il le convoqua à Nicée pour l'an 325. Tous les Évêques du monde y furent invités par des lettres respectueuses que ce grand prince leur écrivit ; il fit fournir les voitures et les provisions nécessaires pour le voyage à tous ceux qui n'étaient pas en état de le faire à leurs frais. Du côté des catholiques, il se trouva à Nicée trois cent dix-huit évêques, vénérables par leur sainteté ou par leur doctrine, et plusieurs par la confession du nom de Jésus-Christ et le témoignage qu'ils avaient rendu à la vérité durant les persécutions. Saint Eustathe, qui depuis un an avait été élevé sur le siège d'Antioche, était assis le premier du côté droit de la salle du concile. Chacun ayant pris sa place après l'Empereur, à qui l'on avait préparé un siège d'or au bout de la salle, Eustathe se leva, et adressant la parole à Constantin, il le félicita sur la grâce que Dieu lui avait faite d'accorder sa protection à l'Église, qui se trouvait assemblée par ses soins et sa libéralité pour décider le point de doctrine le plus important qui eût encore été agité. L'Empereur, ayant répondu au discours d'Eustathe, laissa la parole aux présidents du concile, et donna à tous les évêques qui y assistaient la liberté qui leur était nécessaire pour examiner la doctrine.

Après la clôture du concile, où l'hérésie arienne fut proscrite, saint Eustathe, qui l'avait courageusement combattue, fut chargé de porter les décrets des Pères assemblés dans les provinces de l'Orient qui dépendaient de son église. Il n'épargna rien pour

les faire exécuter, et il ne lui fut pas difficile d'y réussir, pendant que les chefs de l'hérésie, c'est-à-dire, Arius et quelques-uns de ses principaux fauteurs, demeurèrent dans l'exil où Constantin les avait relégués.

Mais dans la suite, lorsque ce prince les eut rappelés, ils renouvelèrent leurs cabales et mirent tout en œuvre pour se venger des évêques les plus opposés à leurs erreurs. Comme Eustathe était un de ceux qui faisaient paraître le plus de zèle contre les Ariens, ces hérétiques lui vouèrent une haine irréconciliable, et ils résolurent de le perdre. Ils eurent recours à la calomnie et furent assez habiles pour la faire triompher dans l'esprit de Constantin même : l'Empereur exila Eustathe dans la Thrace. Le Saint supporta avec douceur l'injustice de ses ennemis ; il mourut en Macédoine vers l'an 338.

Saint Jérôme appelle saint Eustathe une trompette retentissante, et dit qu'il fut le premier qui prit la plume pour combattre les Ariens. Il admire en lui, outre l'éloquence, une vaste étendue de connaissances et une grande sainteté. Saint Jean Chrysostôme, Sozomène, saint Fulgence lui donnent les mêmes louanges. Malheureusement ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

SAINT HILARIN,

MARTYR.

Lorsque Gallican, le vaillant général que l'histoire admire et que l'Église honore le 23 juin, eut vaincu et repoussé les Scythes qui sous Constantin le Grand voulaient envahir l'empire, il comprit la vanité des gloires de ce monde, et amené à la foi par les saints Jean et Paul, il voulut ne vivre plus que pour Dieu. C'était en l'an 330. Il se retira à Ostie. Il y fit de sa maison et de ses dépendances une sorte de monastère hospitalier où on recevait les pauvres pour les secourir et les soigner dans leurs maladies. Saint Gallican avait emmené avec lui son ami Hilarin, qui, partageant son zèle, se mit aussi au service des pauvres dans sa communauté. Lorsque Julien l'Apostat persécuta les chrétiens, il fit enlever Gallican qu'il couronna du martyre le 23 juin. Peu

après Hilarin fut arrêté à Arezzo et battu de verges avec tant de violence qu'il expira sous les coups.

Les chrétiens de la contrée recueillirent son corps et le reportèrent à Ostie, où il est honoré le 16 juillet.

SAINT HILIER,

MARTYR.

Saint Elier ou Hilier, fut converti à la foi par saint Marcou, mort en 558. Enflammé d'un désir ardent de tendre à la perfection, il se retira dans l'île de Jersey, et choisit pour demeure une caverne située sur un rocher de difficile accès, où il mena la vie d'un ermite dans la pratique du jeûne et l'exercice de la contemplation. Il fut massacré par une troupe de barbares. La principale ville de l'île, qui est à sept lieues de Cotentin, porte son nom. L'île était anciennement de la juridiction de l'évêque de Coutances, et l'on invite encore celui qui en est le doyen à tous les synodes diocésains. L'abbaye de Beaubec, au diocèse de Rouen, se glorifiait de posséder les reliques de saint Hilier.

SAINT MONULPHE OU MONDOLPHE,

ÉVÊQUE DE MAËSTRICHT.

Saint Mondolphe succéda à saint Domitien, évêque de Maëstricht qui mourut dans la seconde moitié du vi^e siècle. Il fit construire en l'honneur de saint Servais, qui avait transféré son siège de Tongres à Maëstricht, une belle église dont il fit sa cathédrale. Il donna son château de Dinant pour des œuvres de charité, et se proposait de rebâtir la ville de Tongres incendiée par les barbares, lorsqu'il mourut après trente-neuf ans d'épiscopat. Il fut enterré aux pieds de saint Servais, comme il l'avait souhaité ; et sa tombe fut honorée de beaucoup de miracles, qui firent éclater sa sainteté aux yeux des peuples.

SAINTE REINELDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Reinelde était fille du comte Witger et de sainte Amalberge, sœur de sainte Gudule, patronne de Bruxelles, et de sainte Pharaïlde ; proche parente de sainte Gertrude, de sainte Begghel, de

sainte Vaudru, de sainte Aldegonde et de divers autres Saints encore. Elle fut élevée dans la piété, et laissée dans le monde avec sa sœur Gudule et son frère Émébert.

Lorsque son père et sa mère se séparèrent pour aller servir Dieu dans la retraite et la pénitence, les deux sœurs, fort éloignées de vouloir profiter de cette liberté pour respirer l'air mondain, s'en servirent pour joindre aux exercices de la piété qu'elles avaient pratiqués jusque-là, les austérités qui leur avaient été interdites lorsqu'elles étaient sous la puissance de leurs parents. Non contentes de fuir ceux qui les recherchaient, elles quittèrent les habits et l'extérieur qui pouvait encore faire douter qu'elles eussent consacré leur virginité à Jésus-Christ, et renoncèrent à toutes les vanités du monde.

Après avoir passé quelques années de la sorte, sans néanmoins perdre de vue leurs parents, sainte Gudule, qui était fort jeune, fut mise dans le monastère de Nivelles en Brabant, sous l'abbesse sainte Gertrude, sa marraine et sa cousine. Reinelde qui était plus âgée, se voyant maîtresse de beaucoup de riches possessions, délibéra quelque temps de les partager entre les pauvres, les monastères et les églises. Mais avant de se déterminer sur le choix d'une retraite, et d'un genre de vie convenable à ses résolutions, elle voulut acquitter le pèlerinage de la Terre sainte, auquel elle s'était engagée.

Après avoir donné une grande partie de ses biens, qui consistait en cinq fermes, à l'abbaye de Lobbes, près de la rivière de Sambre en Hainaut, où son père, Witger, était retiré, elle se mit en chemin, accompagnée d'une simple servante et d'un valet pour les conduire. Elle employa sept ans entiers à ce voyage, trouvant toujours, à Jérusalem et dans le reste de la Palestine, de quoi satisfaire la dévotion qu'elle avait d'honorer tous les lieux consacrés par le séjour du divin Sauveur sur la terre, ou par les mystères de notre rédemption.

A son retour, elle trouva sa mère Amalberge renfermée dans la nouvelle abbaye de Maubeuge, sous la conduite de l'abbesse sainte Aldegonde ; elle chercha alors une retraite où elle pût fixer sa demeure.

Elle choisit la terre de Zanchte, dont elle avait donné le fonds à l'abbaye de Lobbes. Son père avait été seigneur du lieu, et elle y avait encore beaucoup de parents ; ils ne l'empêchèrent pas d'y vivre recluse et dans une aussi grande solitude qu'au fond d'un désert. Elle pratiquait des abstinences plus rigoureuses encore que celles des cloîtres. Elle portait un cilice, couchait sur la dure, marchait souvent les pieds nus par-dessous, se contentant d'en couvrir le dessus, pour ne pas attirer les yeux des hommes et ne pas s'exposer à des mouvements de vanité.

Sa nourriture était du pain d'orge et de l'eau. Son occupation perpétuelle était l'oraison. Elle y donnait les nuits comme les jours. Toujours attentive à écouter Jésus-Christ qui lui parlait au cœur et qui lui apprenait lui-même les moyens par lesquels elle pourrait se rendre digne de lui, elle était sourde à toute autre suggestion et insensible à tout autre objet. Elle passa ainsi plusieurs années, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de couronner sa fidélité, après une dernière épreuve qui lui coûta la vie.

Des barbares venus du nord, s'étaient jetés dans toute la contrée de la basse Austrasie, qu'on appelait dès lors le Brabant. Comme ils étaient idolâtres, ils exerçaient principalement leur fureur sur les lieux saints et les personnes consacrées à Dieu. Les habitants de Zanchte, comme ceux des autres bourgades qui n'étaient pas fortifiées, cherchèrent leur sûreté ou dans les bois ou dans les villes. Chacun se sauvait où il pouvait ; mais on ne put faire résoudre la Sainte à fuir. Elle avait si peu d'attachement pour la vie, qu'elle ne croyait pas devoir éviter l'occasion de la sacrifier, pourvu que ce fût à celui de qui elle la tenait et pour qui seul elle vivait.

N'ayant pu être ébranlée ni par les raisons ni par les prières de ceux qui s'intéressaient à sa conservation, elle se contenta de passer de sa cellule dans l'église de Zanchte, lorsqu'on apprit que les barbares approchaient du village. Ces idolâtres, non contents de l'avoir pillé et d'y avoir mis le feu, forcèrent l'église, et trouvèrent la bienheureuse Reinelde en prières, prosternée au pied de l'autel. Ils la prirent par les cheveux, l'arrachèrent de l'autel qu'elle embrassait, la traînèrent hors du saint lieu, lui brisèrent

le corps, lui coupèrent la tête, et se retirèrent après avoir mis le feu à l'église.

Cet événement eut lieu vers l'an 680.

On trouva le corps de sainte Reinelde qui avait été respecté par les flammes. Les chrétiens le sauvèrent, et lorsqu'il fut inhumé, son tombeau devint glorieux par les miracles que Dieu y opéra.

Il y a auprès de Halle, un village qui porte le nom de sainte Reinelde, et cette sainte Martyre y est très-vénérée ¹.

SAINT GRIMOALD,

MARTYR.

Grimoald était un pieux solitaire qui vivait dans une humble retraite à peu de distance de Soignies. Ayant appris l'invasion des barbares, Huns et Saxons, dans la contrée, où ils dévastaient, tuaient et pillaient, il se réfugia dans l'église où s'était retirée sainte Reinelde, mais les païens l'y trouvèrent et le massacrèrent comme ils avaient massacré la Sainte. Après que l'effroyable invasion fut dispersée, les chrétiens enterrèrent ce Martyr dans l'église où il avait été immolé. Sa tombe fut aussi honorée de miracles.

SAINT FULRAD,

ABBÉ DE SAINT-DENYS.

Fulrad, quatorzième abbé de Saint-Denys en France, était d'Alsace, ou du moins originaire de cette province, où il possédait de grands biens, et où il fonda des monastères. C'est sans preuves que quelques historiens le font neveu ou petit-fils de Charlemagne. Ceux qui le font oncle de ce prince, le confondent avec Fulrad, abbé de Saint-Quentin en Vermandois. Riculphe son père et Ermengarde sa mère jouissaient en Alsace de la considération due à leur haute naissance. Fulrad ne se rendit pas moins illustre par sa piété que par la supériorité de son génie, et par ses dignités et ses emplois. Ses négociations et les services qu'il rendit à l'Etat et à l'Eglise, doivent le faire regarder comme un

¹ Extrait de la *Vie des saints de Cambrai*, par le savant abbé Destombes.

des hommes les plus célèbres de son temps. Les rois et les Papes l'honorèrent de leur confiance. Ce fut lui que Pepin chargea en 751, d'aller consulter le Pape Zacharie sur la disposition qu'on devait faire du trône. Quatre ans après, il fit au nom du roi la donation de l'Exarchat et de la Pentapole au même Pontife. Nous apprenons des anciens monuments qu'il fut abbé de Saint-Denys, conseiller du roi Pepin, chapelain de son palais, archiprêtre des royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne, et archichapelain, ou comme on dit aujourd'hui, grand-aumônier de France. Il exerça aussi cette charge sous Carloman et sous Charlemagne. Il fonda plusieurs monastères, entre autres ceux de Lièvre et de Saint-Hippolyte dans le diocèse de Strasbourg, et le prieuré de Salone dans celui de Metz. Il soumit ces maisons à l'abbaye de Saint-Denys par son testament de l'an 777. Il mourut le 16 juillet 784. On lit son nom parmi les Saints dans plusieurs Martyrologes, quoique d'autres ne lui donnent que le titre de vénérable. On l'enterra dans l'église de Saint-Denys, d'où son corps fut depuis porté au monastère de Lièvre. On a longtemps fait sa fête le 17 février, qui fut peut-être le jour de sa translation.

SAINT SISENAND,

DIACRE ET MARTYR.

Sisenand, enfant de la catholique Espagne, était né à Badajoz en Estramadure. Il fit paraître, tout jeune, de si heureuses dispositions d'esprit et de cœur que ses parents l'envoyèrent à Cordoue pour y faire ses études. Il justifia les espérances qu'on fondait sur lui. Ses progrès dans la science et dans la vertu le firent élever au diaconat. Sa foi ardente et son zèle lui méritèrent d'être comparé aux diacres illustres dans la sainteté, saint Etienne, saint Laurent, saint Vincent. Il prêchait avec de tels succès que les Mahométans qui occupaient Cordoue, furieux des conquêtes qu'il faisait, se saisirent de lui et l'ajoutèrent aux phalanges de Martyrs qu'ils avaient faits. Sa mort eut lieu le 16 juillet de l'an 851.

Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

SAINT SUIRAD OU ZUIRAD¹,

SOLITAIRE.

Du temps que la vraie religion commençait à faire de grands progrès dans la Hongrie, sous le règne du roi Etienne, prince très-catholique et très-pieux, un grand nombre d'ecclésiastiques et de moines attirés par la réputation de ses vertus, vinrent en foule dans ses Etats, sans que nul autre raison les y engageât, que l'envie de travailler ensemble à leur sanctification, et de profiter des facilités qu'un si heureux gouvernement leur offrait. Parmi cette multitude de personnes, il y eut un homme qui touché de l'Esprit de Dieu, abandonna la vie champêtre et rustique qu'il menait en Pologne, pour venir se retirer dans un monastère au pays de Neitruë, et y mener une vie séparée de tout commerce avec les hommes.

Nous exposerons ici ce que son disciple nommé Benoist, qui demeura longtemps avec lui, nous apprend de ses austérités excessives, et de ses sentiments de pénitence. Zuirard, qui se fit nommer André, étant venu jusqu'à l'ermitage dont nous parlons, s'y prescrivit un jeûne rigoureux, qui lui mit le corps dans un épuisement où la seule ferveur de l'esprit pouvait le soutenir. Il s'abstenait durant trois jours de prendre aucune nourriture pour l'amour de Jésus-Christ, et en l'honneur des quarante jours qu'il avait passés dans le désert sans rien manger.

Lorsque le Carême arrivait, son abbé Philippe lui mettait entre les mains quarante noix, et le Saint très-content de ce peu d'aliments, attendait en paix et en silence le temps de la résurrection du Sauveur. Quoique la nourriture dont il usait durant tout le cours de l'année, ne suffît pas pour le soutenir, et le réduisit à une extrême défaillance, jamais il ne cessait de travailler que lorsqu'il fallait prier.

Il prit un jour une hache, et il entra dans une forêt, pour y labourer un endroit écarté. Accablé par l'excès du travail et par la faiblesse où ses grandes abstinences réduisaient son corps et quelquefois son esprit, il demeura étendu sur la terre comme un

¹ Zoëradus.

homme prêt à expirer. Lorsqu'il était en cet état, un jeune homme d'une beauté éclatante lui apparut et le mit dans une espèce de chariot pour le reporter à sa cellule. Après qu'il fut revenu à lui, d'une contemplation où il avait été tout occupé de Dieu, il se trouva dans son ermitage et conta cet événement à son disciple Benoist, à qui il défendit d'en rien dire, qu'après sa mort.

Lorsqu'il avait travaillé tout le jour, il se donnait durant la nuit une sorte de repos, qui méritait plutôt le nom de supplice, que de soulagement. Il avait entouré le tronc d'un chêne d'une espèce de haie où il avait mis tout autour des pieux pointus, et s'asseyant ensuite sur ce tronc d'arbre, il s'y reposait de telle manière, que si son corps accablé par le sommeil, se laissait aller de quelque côté, ces pointes qui le perçaient vivement le réveillaient aussitôt. De plus, il s'était fait une couronne de bois qu'il mettait sur sa tête, où il y avait de petites pierres suspendues en quatre endroits, afin que lorsque l'envie de dormir faisait pencher sa tête de quelque côté, ces pierres lui donnassent des coups pour le réveiller.

Lorsqu'il se vit approcher du terme de sa carrière et près d'aller au ciel, il en avertit ceux qui étaient présents, et les pria de ne point le dépouiller de ses vêtements, jusqu'à ce que son abbé Philippe, qu'il avait envoyé appeler, fût arrivé. Le Saint était déjà mort quand il vint, et il trouva le corps qu'on avait étendu pour le laver. On aperçut une chaîne de fer qui pénétrait les chairs de notre Saint, et que l'on ne put tirer qu'avec de très-grands efforts pour en donner à plusieurs personnes, qui voulurent avoir de si précieuses marques de la sainteté d'un homme qui avait été l'admiration de tout le monde, et qui jouissait déjà dans le séjour des Bienheureux, des fruits de sa pénitence et de ses travaux.

Tout ce détail de pénitence a été su par son disciple Benoist, qui résolut de demeurer au même endroit que son maître occupait avant sa mort. Après que, suivant son exemple, Benoist eut passé trois ans à mener une vie très-austère en ce même lieu, des voleurs vinrent l'y surprendre, et lui croyant beaucoup d'ar-

gent, le conduisirent au bord d'un fleuve où ils l'égorèrent, et jetèrent ensuite son corps dans l'eau. On chercha longtemps ce corps sans le trouver. Un aigle pendant un an fut vu sur le bord du fleuve, sans jamais s'en éloigner ; on se douta que Dieu voulait montrer par ce signe, que le corps de son Serviteur était en cet endroit ; un homme plongea dans les eaux et en retira le corps de Benoist aussi frais que s'il venait de mourir.

LE BIENHEUREUX MILON,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

Issu de la noble maison de Selincourt, en Picardie, le bienheureux Milon devint prêtre du diocèse de Térouane ; il exerçait en 1113 les fonctions curiales dans la modeste paroisse de Verchin, près de Fruges. Il se retira, peu de temps après, dans un ermitage que s'était formé saint Josse, dans un lieu appelé Rumiatic, situé à peu de distance de la rivière d'Authie, dans la commune actuelle de Tortefontaine. Là il se livrait avec quelques reclus aux saintes rigueurs de la pénitence, lorsqu'il résolut de se rendre auprès de saint Norbert à Prémontré, pour étudier la règle de son nouvel institut. Il s'unit aux disciples de l'illustre fondateur, prit avec eux l'habit religieux, et fit profession, selon la règle de saint Augustin, la veille de Noël 1119.

En 1120, il revint dans sa retraite de Rumiatic ou plutôt de Saint-Josse-aux-Bois, car elle avait pris ce nom du Saint qui l'avait primitivement habitée ; et conformément aux instructions données par saint Norbert, il engagea les ermites qu'il y avait laissés à embrasser la règle de Prémontré. Ceux-ci accueillirent la proposition et Milon devint leur premier abbé.

L'éminente sainteté de saint Norbert, dont on se rappelait encore le passage et les prédications dans ces contrées, la vertu aussi admirable de son nouveau disciple Milon, déterminèrent beaucoup de seigneurs à favoriser l'établissement qu'il fondait à Saint-Josse-aux-Bois. Beaucoup d'entre eux firent des donations qu'approuva l'archevêque de Reims, et lui-même accorda aux religieux le droit d'élire librement leurs abbés. Le bienheureux Milon se réjouissait beaucoup de ces bénédictions multi-

pliées que le Ciel répandait sur son œuvre. Outre une église qu'il bâtit pour ses religieux, dont le nombre augmentait de jour en jour, il fit encore construire, dans un quartier séparé, comme un second monastère pour des religieuses. Pendant dix ans il imprima à cette communauté naissante une sage direction et lui inspira les sentiments dont il était animé lui-même. Son rare mérite n'avait pu échapper au clergé et à beaucoup d'habitants du pays : aussi presque toutes les voix se prononcèrent-elles en sa faveur, quand il fallut, en 1130, remplacer le saint évêque de Téroüane, Jean de Warneton, qui venait de mourir. L'intrigue avait déjà porté sur ce siège important Bauduin, frère de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et ce jeune chanoine, sans expérience et sans vocation, avait déjà accumulé les imprudences en prenant en main la direction des affaires de ce diocèse. Une assemblée régulière, convoquée par l'Archevêque de Reims et les Évêques de la province, mit fin à cette intrusion et donna à l'Église de Téroüane un pasteur selon le cœur de Dieu. L'élection de Milon ayant été confirmée par le Pape Innocent II, l'Archevêque donna l'onction au nouveau pontife le 15 février 1131.

Tout l'épiscopat du bienheureux Milon fut consacré au développement de la piété dans les âmes et à la fondation des églises et des monastères. C'était, à cette époque surtout, le plus important des besoins et la plus populaire des institutions. C'est aussi par leur dévouement à cette œuvre que se distinguaient les prélats les plus zélés et les plus vertueux.

A peine en possession de son siège épiscopal, Milon songea à doter la ville de Téroüane d'une maison de l'Ordre de Prémontré. Il choisit pour cela l'emplacement d'un ancien couvent ruiné durant les invasions normandes. Il y appela des religieux de la communauté de Saint-Pierre-les-Selincourt, vulgairement connue sous le nom de Sainte-Larme. Cette maison prit pour patron saint Augustin, et Milon lui fit des donations qui furent confirmées par le Pape Eugène III. Dans les années suivantes, il contribua encore à la fondation du monastère de Notre-Dame-de-Licques, non loin du détroit du Pas-de-Calais, à celle des

Chanoines réguliers de la congrégation de d'Arrouaise, dans l'abbaye de Saint-Wulmer-de-Boulogne.

Le saint Évêque vit encore s'établir, sur un autre point de son diocèse, l'abbaye de Beaulieu, dans le Boulonnais, fondée par Eustache, dit le Vieux, seigneur de Fiennes et l'un des compagnons de Godefroi de Bouillon en Palestine. Parmi les autres fondations que signalent encore les monuments anciens, on peut rappeler le nouvel établissement des religieux du château de Choques, dont l'église et les bâtiments avaient été détruits durant la guerre. Le bienheureux Milon leur procura un terrain en dehors du bourg de Choques, près de la Clarence. Ils s'y perpétuèrent jusqu'en 1792. Le zèle et l'exemple du saint Évêque de Téroüane contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre des églises ou maisons religieuses, en déterminant de puissants seigneurs à en bâtir aussi sur leurs terres. Entre les diverses consécérations rapportées dans les auteurs, la plus remarquable est celle de l'église cathédrale de Téroüane qui eut lieu en 1133. Ce monument ayant beaucoup souffert depuis plusieurs années, Milon le fit réparer et le pourvut d'ornements. Au milieu de la multitude, accourue de toutes parts pour assister à cette cérémonie, on remarquait les châsses renfermant les reliques de saint Omer, de saint Bertin, de saint Folquin, de saint Erkembode et de saint Winnoc, apôtres de ce diocèse.

A ces consolations multipliées que goûtait le saint Évêque dans l'accomplissement des devoirs de son ministère, venaient aussi se joindre parfois de justes sujets d'affliction. Si des seigneurs le réjouissaient par le témoignage de leur piété, d'autres l'affligeaient sensiblement par leurs violences et leurs crimes. Ce fut surtout de l'avoué de sa ville épiscopale qu'il eut le plus à souffrir. « Cet homme, nommé Arnoul, qui, par la nature de ses fonctions, devait protéger l'évêque et le clergé, n'usa au contraire de son autorité que pour faire peser sur eux la plus cruelle oppression. Il avait construit sur la voie romaine, ou route de Tournehem, un château qui dominait la ville, et se servait de cette forteresse pour s'y retrancher, inquiéter l'évêque, son chapitre et toute la population. Milon se vit forcé d'implorer

les services du comte Flandre, pour soumettre ce turbulent voisin. Thierri d'Alsace leva des troupes, vint assiéger ce fort, le prit d'assaut et le fit raser jusqu'aux fondations. Le Pape intervint dans cette affaire, et lança des anathèmes contre l'avoué Arnoul ; de plus, dans une assemblée du clergé et de la noblesse, il fut réglé que nul ne pourrait, à l'avenir, construire aucun fort, non-seulement dans l'enceinte de Têrouane, mais même à moins d'une lieue de cette place. Voici comment Milon raconte les excès auxquels se livrait cet avoué. Il venait, dit-il, à main armée violer nos demeures, briser les portes du temple, répandre le sang dans le lieu saint, incendier nos granges et les maisons de nos chanoines. Sommé de paraître devant nous pour donner satisfaction de tous ces torts, il refusa jusqu'à trois fois, et nous avons alors prononcé un jugement canonique.

La science du bienheureux Milon ne le rendit pas moins remarquable que son zèle et sa vertu. Il était considéré comme l'une des lumières de son temps, et plusieurs fois on eut recours à ses conseils pour des affaires très-importantes. Les auteurs signalent sa présence au concile tenu à Reims en 1148, sous la présidence du Pape Eugène III. Dans cette assemblée on fit dix-huit canons sur la discipline ecclésiastique, et l'on traita incidemment de l'affaire de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, suscitée par un écrit qu'il avait publié sur la substance divine. Les Prélats réunis, et parmi lesquels se trouvaient saint Bernard et Suger, abbé de Saint-Denis, rédigèrent un symbole et députèrent trois d'entre eux pour le présenter au Pape. Ces députés furent Milon, Suger et l'Évêque d'Auxerre.

Tels sont les faits que l'on remarque dans la vie de l'évêque Milon. Le Père Longueval, dans son *Histoire de l'Église Gallicane*, livre XXVI^e, cite une lettre adressée à ce Prélat par Pierre le Vénérable, abbé du monastère de Cluny. Il s'y plaint de ce que Milon ne rend pas justice, dans ses discours, à la régularité de ses religieux et qu'il les juge avec une sévérité excessive. Peut-être le bienheureux Milon, dont tous les désirs tendaient à l'accroissement de l'Ordre des Prémontrés, avait-il exprimé d'une manière trop générale le mécontentement que lui avait inspiré

la conduite de quelqu'une des abbayes de Cisterciens qu'on rencontra dans son diocèse.

Entre les sages règlements que porta le vénérable Évêque de Térouane pendant son administration, on signale ceux qui ont rapport aux mariages, à la transmission des fiefs, aux droits des églises et à ceux des communes récemment affranchies. Il prit ces dernières dispositions de concert avec le comte de Flandre, Thierry d'Alsace. Le sage Prélat sut allier aux devoirs de l'épiscopat ceux de la profession religieuse, dont il conserva l'esprit jusqu'au dernier jour de sa vie. Sa vertu la plus remarquable était l'humilité, comme l'indique cette parole de plusieurs auteurs : « *In Norberto fides, in Bernardo caritas, in Milone humilitas*, la foi de Norbert, la charité de Bernard, l'humilité de Milon. »

D'après les auteurs du *Gallia Christiana*, le bienheureux Milon mourut le 16 juillet 1138. « On lit dans ses actes, dit le Père Malbrancq, qu'une femme, aveugle depuis quatre ans, a recouvré la vue près de son tombeau. » Baronius a loué la science de ce saint Évêque et du Saussaie fait mention de lui dans son martyrologe gallican. Raissius en parle aussi au 16 juillet, dans son *Auctorium ad natales Sanctorum Belgii*. L'église de Térouane et l'Ordre de Prémontré l'honorent comme Bienheureux ¹.

LE TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX,

EN ESPAGNE.

Entre les glorieuses victoires que le Dieu tout-puissant a données aux chrétiens contre les infidèles, il n'y en a pas de plus complètes que celle qui fut remportée par Alphonse VIII, roi de Castille et fils du roi don Sanche, avec l'aide des rois de Navarre et d'Aragon, sur une armée innombrable de Maures. Nous en tirons le récit de l'histoire de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, qui assistait à cette bataille tout auprès du roi, et de la lettre que le roi Alphonse écrivit au Pape Innocent III, pour lui raconter cet événement.

Le roi don Alphonse, embrasé de la gloire de Dieu et du désir

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes.

de propager son culte, irrité de l'insolence des Maures qu'accroissaient leurs nombreuses victoires, résolu de venger les injures continuelles que ces furieux faisaient au nom chrétien, consulta les Prélats et les grands de son royaume, et, après avoir reçu leur avis et leur consentement, comptant sur la bonté divine (toujours propice à ceux qui l'invoquent avec foi), sur le secours des rois voisins et des autres princes chrétiens ses alliés, il forma le généreux dessein de faire un dernier et suprême effort contre la puissance du croissant. C'est pourquoi il envoya d'abord à Rome, puis en France et en Allemagne, l'Archevêque de Tolède, Rodrigue Ximenès, homme très-docte et d'une grande autorité, pour supplier le Pape Innocent III d'accorder la croix militaire à tous ceux qui prendraient les armes, et de les faire jouir des mêmes indulgences et privilèges que pour les croisades de Terre Sainte, ce qu'il fit volontiers.

Par les soins de l'Archevêque, le bruit de cette expédition se répandit rapidement dans toute la chrétienté. On sut que le roi de Maroc menaçait de nouveau de porter la ruine et la mort dans l'empire de la Croix. On accourut de tous les côtés pour prendre part à la croisade, et le nombre des soldats du Christ fut si grand, qu'on ne put les loger dans la ville de Tolède, et qu'ils furent obligés de camper sous des tentes au bord du Tage. Il en vint de la France et de l'Italie, parmi lesquels on remarquait beaucoup de Prélats et de princes qui s'étaient dévoués pour cette guerre sainte. Jamais l'Espagne n'avait vu dans ses plaines une si puissante armée.

Les troupes partirent de Tolède au mois de mai de l'an 1212. On eut à surmonter d'abord de grandes difficultés, parce que le roi maure avait eu le soin de fortifier tous les passages des montagnes, et de couper les routes de larges fossés qui barraient le chemin à la cavalerie ; mais, aidée du secours de Dieu, l'armée franchit tous les obstacles. On prit même quelques villes, au nombre desquelles était Calatrava. Malheureusement la division se mit dans le camp des chrétiens : il y eut des querelles regrettables, à la suite desquelles les troupes étrangères quittèrent l'armée pour retourner en leurs pays.

Quoique privé de ces auxiliaires, le roi don Alphonse n'en poursuivit pas moins sa marche et joignit ses forces à celles de don Pierre, roi d'Aragon, et de don Sanche, roi de Navarre. Tous ensemble vinrent au-devant de l'ennemi jusqu'à Moradalo, où le roi Mohamed les attendait au milieu d'une armée formidable. Il s'était fortifié, résolu de défendre le passage, mais sans vouloir livrer de bataille décisive. Il ignorait encore le départ des troupes étrangères ; mais lorsqu'il eut appris par ses espions la défection des auxiliaires, il réunit ses troupes et se plaça dans une gorge de montagnes fort escarpées, envoyant en même temps quelques compagnies vers Baëza, pour ravager les champs des chrétiens.

La route que suivait l'armée des croisés était si difficile, que les chevaux avaient peine à se soutenir. On avait devant soi une foule innombrable, il semblait presque impossible de forcer le passage. Le retour n'était pas moins dangereux. Dans cette circonstance critique, le roi don Alphonse encouragea les siens à mettre leur confiance en la Providence et en la bonté divine. Dieu vint en effet à leur aide ; un berger qui connaissait parfaitement toutes ces montagnes (ils le regardèrent comme un ange envoyé de Dieu) leur indiqua un passage qui n'était pas gardé, et par lequel il les conduisit dans la plaine, sous les yeux des Maures, qui frémissaient de rage en voyant leur proie leur échapper.

Mohamed se mit aussitôt à leur poursuite dans l'espoir d'engager le combat ; mais don Alphonse, considérant que ses troupes étaient harassées de fatigue, résolut d'éviter la bataille, jusqu'à ce que son armée eût eu le temps de se refaire un peu, et qu'il eût reconnu les forces de l'ennemi. Les barbares, attribuant cette prudence à la peur, s'enflèrent d'orgueil, et Mohamed se vanta de resserrer les trois rois dans un cercle si étroit, qu'il les prendrait avant trois jours.

Dès le lendemain il déploie ses étendards, range ses troupes en bataille et marche au combat, comme à une victoire assurée ; mais les chrétiens ne sortirent point de leur camp, attendant une occasion favorable. Don Alphonse, en habile général, voulait choisir le temps et le lieu du combat.

Dans la nuit du dimanche, l'armée chrétienne se prépara par une confession et une communion générale. On chanta la messe dans le camp, après laquelle les Évêques publièrent l'indulgence plénière que le Pape avait accordée. Chacun alors se mit à son poste, les mains et les yeux levés vers le Ciel, de qui on attendait la victoire. Les soldats paraissaient joyeux et enflammés du désir de mourir pour Jésus-Christ ; ils s'avançaient rapidement, invoquant, par de grands cris, le saint Nom de Dieu, le suppliant de les venger de ces barbares qui venaient détruire la religion chrétienne et ruiner la gloire de la Croix.

L'armée des Maures était innombrable ; on voyait au milieu d'elle le roi Mohamed vêtu avec une grande magnificence, et couvert du manteau noir du premier des Almoades. Il faisait porter devant lui l'épée et le livre de l'Alcoran. Le combat s'engagea aussitôt avec une égale ardeur ; mais comme les Maures surpassaient de beaucoup les chrétiens, la victoire parut se ranger d'abord de leur côté, en sorte que le roi Alphonse dit à l'Archevêque de Tolède : « Il nous faudra mourir ici, seigneur Archevêque, nous et les nôtres.

— Non, non, Sire, répondit le courageux prélat ; mais, avec l'aide de Dieu, nous triompherons de nos ennemis. »

Le secours du Ciel ne tarda pas, en effet, à paraître évident, et la victoire revint dans les rangs des chrétiens. La croix que l'on avait coutume de porter devant l'archevêque de Tolède, et que soutenait Dominique Paschase, chanoine de cette église, traversa toute l'armée des Sarrasins ; elle resta de l'autre côté des rangs comme pour servir de signal aux chrétiens, sans que celui qui la portait pût être abattu.

Il y avait aussi, parmi les étendards royaux, une image de la très-sainte Vierge, patronne de Tolède et des royaumes d'Espagne. A sa vue, les Maures, qui combattaient avec un grand courage et qui avaient résisté à toutes les attaques des chrétiens, furent manifestement troublés ; ils commencèrent à s'ébranler et à se mettre en fuite, et furent poursuivis à coups d'épées, de lances et de flèches. C'est ainsi que les chrétiens remportèrent la victoire, reconnaissant qu'elle venait plus du

ciel que de la force de leurs bras, et que c'était proprement l'ouvrage du Dieu des armées.

Le roi Mohamed eut à peine le temps de s'enfuir sur ses dromadaires ; deux cent mille des siens périrent dans le combat, où les chrétiens perdirent peu de monde. Ceux-ci, pendant plusieurs jours, ne furent occupés qu'à recueillir les dépouilles, et quoique ils se servissent du bois des arcs, des lances et des flèches pour faire du feu, ils ne purent les consommer tous, tant le nombre en était considérable.

Une si complète défaite abattit entièrement l'orgueil des Maures en même temps qu'elle releva le cœur des chrétiens et affermit leur confiance en Dieu, qui les avait si visiblement secourus. Ils avaient, au reste, mérité cette assistance divine en entreprenant cette guerre, non par amour du pillage ou pour étendre leur territoire, mais pour la gloire de Dieu, l'exaltation et la propagation de la vraie religion, ce que les rois devraient toujours se proposer uniquement, lorsqu'ils combattent les infidèles, les hérétiques et les autres ennemis de Dieu.

Remarquons en outre qu'ils avaient eu recours au Chef suprême de l'Église, pour en obtenir des indulgences et des prières. Le Pape Innocent III avait, en effet, ordonné des prières générales dans toute la chrétienté ; il avait indiqué à Rome un jour de jeûne rigoureux au pain et à l'eau, et institué une procession solennelle, qu'il suivit lui-même nu-pieds, suppliant Notre-Seigneur d'avoir pitié de ses enfants, et d'accorder la victoire aux chrétiens sur les barbares.

Une concorde parfaite n'avait cessé de régner entre les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. Enfin toute l'armée, outre ses armes matérielles, s'était munie des armes divines par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dès le commencement de la guerre, le roi don Alphonse avait défendu à ses soldats de porter des habits magnifiques et des armes de luxe, ne voulant point irriter par la vanité la Majesté divine, et tenant à ce que chacun se contentât des armes nécessaires au combat. L'armée se soumit parfaitement à ces ordres et seconda en tout les pieuses intentions de son roi.

Je rangerai encore parmi les causes de ce grand triomphe, le désintéressement avec lequel chefs et soldats dédaignèrent d'abord les dépouilles de l'ennemi, pour achever de l'anéantir dans sa fuite. La veille, l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximenès, avait expressément défendu qu'on pillât rien avant l'entière défaite des Maures, si Dieu accordait la victoire : il avait menacé les pillards d'anathème, et ses ordres furent respectés. On combattit jusqu'à la nuit ; ce ne fut qu'après une poursuite acharnée que l'armée chrétienne commença de partager les dépouilles.

Telles furent, avec la protection divine, les causes de cette mémorable victoire : elle ruina toute la domination des Arabes et accrut merveilleusement la puissance et la gloire du nom chrétien ; elle remplit de joie toute la chrétienté. On voulut que le souvenir d'une si belle journée se conservât dans la postérité, et le Pape Grégoire XIII permit que les royaumes d'Espagne en célébrassent la fête sous le nom du Triomphe de la Croix. Ce nom lui convenait à un double titre, et parce qu'en effet la Croix avait triomphé ce jour-là de ses plus implacables ennemis, et parce qu'elle avait pénétré la première au milieu des rangs pressés des barbares, montrant aux chrétiens le chemin de la victoire.

On lit dans la chronique générale d'Espagne qu'au commencement de la bataille on aperçut dans les airs une croix rouge dont la vue anima les chrétiens et épouvanta les Maures ; de là serait venu ce titre de Triomphe de la Croix. On ajoute même qu'un prince du royaume de Léon l'aurait montrée au roi, qui en récompense lui aurait permis de la porter dans ses armes, sa famille ayant en effet pour armoiries une croix rouge sur un fond blanc. Mais l'archevêque Rodrigue ne parle pas de cette apparition ; le roi don Alphonse ne la mentionne pas non plus dans sa lettre au Pape : or il est peu croyable que tous deux eussent passé sous silence une circonstance si mémorable.

Quoi qu'il en soit, prions le Seigneur de nous conserver ses dons, de nous affermir par la vertu de la Croix, contre nos vices, de nous donner la victoire sur nos ennemis visibles et invisibles, afin que nous méritions de remporter la couronne qu'il nous a

acquise par son sang, et de jouir un jour du bonheur éternel pour lequel il nous a créés. Ainsi soit-il. (E. DARAS.)

LE BIENHEUREUX CESLAS,

DISCIPLE DE SAINT DOMINIQUE.

Le bienheureux Ceslas, de la maison des comtes d'Oldrovans, était cousin de saint Hyacinthe, comme il est dit dans la bulle de Clément VIII¹, ou selon Bzovius et plusieurs autres écrivains, son frère cadet. Plus unis encore par la conformité des mœurs et par les liens de la charité, que par ceux de la nature, ils firent leurs études en même temps, avec la même application et le même succès, et marchèrent toujours d'un pas égal dans le chemin de la vertu.

Un naturel heureux, perfectionné par l'éducation et soutenu par l'exemple, fit que la première enfance de Ceslas se passa dans les exercices de la piété chrétienne, et sa jeunesse dans la pratique des bonnes œuvres. Il ne connut le vice, que lorsque la grâce le mit en état de le combattre. Ses premières inclinations furent des présages de ce qu'il ferait dans la suite, et dans la religion de ses parents il trouva ce qui pouvait l'aider à remplir les desseins que Dieu avait sur lui. Chaste, modeste, sérieux, aimant la prière, la lecture, et la conversation des personnes qui s'appliquaient à former son esprit et son cœur, dans les écoles publiques il évita avec soin tous les écueils, où il n'est que trop ordinaire à la jeunesse de laisser gâter ses meilleures inclinations. A son retour de Bohême et d'Italie, plus instruit dans la connaissance des lettres, il ne parut ni moins recueilli, ni moins éloigné de tout ce qui peut porter à la dissipation ou à l'estime de soi-même que, lorsque dans le sein d'une famille chrétienne, il faisait comme le premier essai de la vertu.

Dès qu'il eut fini ses études, Ceslas voulut se consacrer au service du Seigneur dans l'état ecclésiastique, et pendant plusieurs années il édifia le chapitre de Cracovie, où on lui fit prendre place

¹ Ab Yvone Cracoviensi episcopo, patruo suo, Romam perductus est S. Hyacinthus, una cum Ceslao ipsius consanguineo. *Bul. Canonis.*, S. Hyacin.

parmi les chanoines et celui de Sandomir dont il avait le titre de conservateur. Rempli de l'esprit du sacerdoce et fidèle observateur des saints canons, il faisait succéder à la psalmodie ou à la prière publique, la méditation des divines Écritures et la pratique des œuvres de miséricorde. La cause des pauvres était toujours celle de Ceslas. Il avait beaucoup à donner et il donnait avec joie parce que sa charité était grande, et que sa vie, non-seulement frugale mais déjà fort austère, lui permettait de se retrancher à soi-même, ce qui était nécessaire au soulagement du prochain. On ne le vit jamais se prévaloir du crédit de son oncle, Yves de Konski, alors chancelier de Pologne ; ou il s'en prévalut pour protéger l'innocence, arrêter l'injustice et donner des bornes à la cupidité des riches, en favorisant tout ce qui contribuait à la gloire de Dieu, à l'honneur de l'Église et au repos des gens de bien. Une conduite si sage et une piété si éclairée le faisaient considérer, dit un ancien auteur, non-seulement comme l'ornement du chapitre et de sa famille, mais aussi comme la gloire de sa nation et de toute l'Église de Pologne.

Yves, de chancelier étant devenu évêque de Cracovie par les suffrages du chapitre et le consentement du souverain, il voulut faire le voyage de Rome, pour les raisons que nous avons marquées ailleurs ; et le bienheureux Ceslas fut un de ceux que le prélat choisit pour sa compagnie. On a déjà dit à quelle occasion il connut saint Dominique, et de quelle manière ayant embrassé son institut, il apprit de lui ce qui pouvait le faire avancer dans la perfection et le mettre en état de travailler plus utilement au salut des âmes. C'est à ce divin ministère qu'il se dévoua tout entier. Il commença à en remplir les fonctions en partant de Rome l'an 1218, s'il n'avait déjà commencé en la compagnie du saint Fondateur, et on peut dire qu'il n'interrompit plus jusqu'à sa mort l'exercice de la prédication. Dans le voyage d'Allemagne de même que dans la fondation du couvent de Friesach, et de celui de la Trinité à Cracovie, Ceslas partagea le travail avec saint Hyacinthe ; et les prédications de l'un et de l'autre firent des conversions admirables, tant dans la Carinthie que dans la capitale de Pologne. Mais pour gagner un plus grand nombre d'âmes

à Jésus-Christ, les saints prédicateurs se séparèrent l'an 1222. Saint Hyacinthe, accompagné de quelques nouveaux disciples qu'il avait formés de sa main, commença les célèbres missions dont nous parlerons dans sa vie, et le bienheureux Ceslas avec Henri de Moravie se rendit d'abord à Prague, pour porter de là le flambeau de la foi dans tout le royaume de Bohême.

Son zèle fut heureusement secondé par André, évêque de Prague, par le cardinal Crescent, légat du Saint-Siège et par la piété de Premislas, roi de Bohême. Ce prince ne se contentant pas d'honorer de sa protection les prédicateurs de l'Évangile, il leur accorda une église dans les faubourgs de Prague, et leur fit bâtir un couvent pour cent religieux. Cette maison se trouva bientôt remplie de sujets, à qui le Serviteur de Dieu inspirait le mépris des vanités du monde, et le désir des biens solides de l'éternité. Son application à les instruire ou à les faire avancer dans les voies de la justice, fut si bien récompensée que la ferveur de ces saints religieux toujours occupés ou à chanter les louanges de Dieu ou à mortifier leur chair et leurs passions, rendit cette communauté, le modèle aussi bien que la mère de toutes celles qui furent depuis établies dans le royaume de Bohême.

Le bienheureux Ceslas recevait indifféremment tous ceux que l'Esprit du Seigneur conduisait dans son monastère, jeunes ou avancés en âge, séculiers ou ecclésiastiques. Parmi ceux-ci il y en eut plusieurs, qui se trouvèrent bientôt en état d'entrer dans ses travaux et d'être associés à son ministère dans les fonctions apostoliques. S'il est permis de juger des fruits qu'ils firent parmi les peuples, par le nombre de ceux qui se joignirent à eux dans la profession d'une même règle, on peut assurer qu'ils furent très-grands ; puisqu'il n'y avait pas encore cinq ans qu'on leur avait accordé une église et un ample monastère, lorsque pour loger la multitude de religieux on se vit obligé de chercher un autre lieu beaucoup plus spacieux que le premier. Le roi Premislas voulut encore en faire la dépense, et dès l'an 1227, il transféra cette communauté composée de cent vingt-six religieux, dans la ville même de Prague où on leur donna l'église de Saint-Clément, martyr, qui avait été bâtie par les soins de Ladislas,

ancien roi de Bohême. Bzovius fait ici une ample description des magnifiques présents que le prince et ses sujets firent comme à l'envi, pour la décoration de cette église et pour tout ce qui pouvait être nécessaire au service divin. André, évêque de Prague, était déjà mort et son pieux successeur, après avoir contribué de ses richesses à la fondation du nouveau monastère, demanda à Honorius III la permission d'abdiquer son évêché pour vivre désormais en la compagnie de ces saints religieux. Le Pape accorda la demande, et l'évêque prit l'habit de saint Dominique. Plusieurs membres du chapitre suivirent son exemple : l'un desquels, nommé Adrien, gouverna quelque temps avec beaucoup d'édification la communauté de Saint-Clément. Envoyé depuis par le bienheureux Ceslas dans la Bosnie, pour y annoncer la foi de Jésus-Christ aux infidèles, il scella de son sang les vérités qu'il avait prêchées. Vingt-six de ses Frères éprouvèrent en même temps la cruauté des Turcs, et reçurent avec lui la couronne du martyre.

Les personnes du sexe ne montrèrent pas un moindre désir de travailler à leur perfection sous la conduite du bienheureux Ceslas ; ce qui l'obligea à fonder dans la ville de Prague, un monastère qui est devenu fort célèbre par la qualité, le nombre et le mérite des vierges chrétiennes qui s'y consacrèrent à Jésus-Christ. Leur ferveur excita la piété de plusieurs veuves qui s'efforcèrent de marcher sur leurs traces, dans toutes les pratiques de pénitence et d'humilité. Mais la reine Marguerite, fille de Léopold, archiduc d'Autriche et veuve de Henri, roi des Romains, donna un exemple plus singulier de modestie, en choisissant la dernière place dans la maison du Seigneur. Ceux qui ont écrit qu'elle reçut le voile des mains du bienheureux Ceslas, ne peuvent se fonder sur les paroles de Bzovius, puisqu'il n'a point marqué l'année. On sait d'ailleurs que cette princesse n'entra dans le monastère qu'en 1260, c'est-à-dire dix-huit ans après la mort du Saint, comme l'ont remarqué les continuateurs de Bollandus.

Après que par la sainteté de ses exemples ou par la ferveur de ses prédications, le Serviteur de Dieu eut renouvelé l'ancienne

piété dans tout le diocèse de Prague, il laissa à ses disciples le soin de continuer ses travaux dans les autres provinces de Bohême et pour ne point refuser à sa patrie le secours qu'elle avait droit d'attendre de lui, il se rendit en Silésie et fit quelque séjour à Breslau qui en était la capitale. Le clergé, la noblesse, le peuple, à l'exemple de leur évêque, nommé Laurent, montrèrent le même empressement pour entendre cet homme apostolique, la même émulation à profiter de ses discours, le même zèle à l'aider dans tout ce qu'il jugea à propos d'entreprendre, soit pour réformer les mœurs et proscrire les vices publics ou scandaleux, soit pour remettre en honneur les pratiques de piété, de pénitence et de religion, depuis trop longtemps ignorées des uns et méprisées des autres. Afin de rendre plus solides les conversions, qui se faisaient tous les jours, on bâtit un couvent, qui fut appelé de Saint-Adalbert, parce qu'on le joignit à une église dédiée à ce saint Martyr. C'est là qu'après les fatigues du jour, le Disciple de Jésus-Christ se délassait dans les douceurs de la contemplation. Une partie de la nuit était consacrée à chanter les louanges de Dieu ; et il passait l'autre partie à mortifier sa chair ou à laisser couler en la présence du Seigneur, les larmes qu'il répandait pour obtenir la conversion de ceux qui résistaient toujours à la parole du salut.

Pendant qu'il travaillait ainsi à se purifier de plus en plus, et à fléchir la justice de Dieu, irrité par les péchés du peuple, le Seigneur ajouta au don des miracles dont il l'avait déjà honoré, celui de prophétie, lui faisant connaître les choses les plus secrètes ou qui ne devaient arriver que longtemps après. Il prédit au prince Henri, fils de la reine sainte Hedvige, et il annonça souvent à ses auditeurs tous les fléaux qui les menaçaient, et en particulier la calamité dont ils se virent accablés dans la suite, par l'irruption des Tartares. Ses vives exhortations, ses sages conseils et l'exemple de ses vertus portèrent des étincelles du feu divin, dans le cœur de la reine Hedvige, et servirent à la faire entrer ou du moins persévérer dans ce genre de vie tout angélique qu'elle a mené dans les engagements du mariage et qui lui a mérité les honneurs de la canonisation. Mais tous les habi-

tants de Breslau ne profitèrent pas de même des avertissements de leur Apôtre, ni des beaux exemples de leur souveraine, et le Seigneur, comme nous dirons bientôt, frappa enfin le coup dont il les avait fait menacer.

Ceslas cependant continuait ses missions dans la Silésie ; il envoya quelques-uns de ses disciples dans les différents duchés, où il ne pouvait exercer lui-même son ministère, et donnant plus d'étendue au zèle qui le dévorait, il parcourut la Moravie, la Saxe, la Prusse, la Poméranie, annonçant partout les vérités de notre sainte foi, et travaillant à adoucir l'humeur féroce de ces peuples qui semblaient être nés pour la guerre. Les occupations militaires dont ils faisaient leur capital, entretenaient parmi eux l'oubli ou l'ignorance de la religion et autorisaient toutes sortes de vices : Ceslas leur apprit quel usage ils devaient faire de leurs armes, et de quelle manière ils pouvaient unir la véritable piété avec leur profession, en la renfermant dans les justes bornes que prescrit la sainteté du christianisme. Je ne sais si la sagesse et toute la force de ses discours auraient été capables de le faire écouter par des nations aussi barbares que l'était alors la plupart des septentrionaux, si l'éclat de ses vertus n'avait été encore relevé par celui des miracles, la miséricorde du Seigneur ne les refusa pas aux besoins de ces peuples.

L'ancien historien de sa vie assure qu'il chassa souvent les démons des corps des possédés, qu'il guérit un grand nombre de malades, qu'il rendit l'usage de la parole aux muets, celui de l'ouïe aux sourds ou de la vue aux aveugles. Et il lui attribue la résurrection de quatre morts, entre lesquels on fait particulièrement mention d'un fils unique qui s'était noyé dans la rivière d'Oder, et dont la mère affligée ne cessa de fatiguer le Serviteur de Dieu jusqu'à ce qu'il eût accordé à ses pieuses importunités, le miracle qu'elle demandait avec tant d'instance et qu'elle attendait avec une confiance parfaite. La réputation de cet homme apostolique et ce grand nombre de prodiges que Dieu opérait par son ministère soit pour attirer les infidèles à la foi, soit pour confondre leur incrédulité, excitaient parmi les peuples cette confiance qu'on voyait souvent récompensée. Les anciennes inscrip-

tions qu'on voit encore dans l'église de Saint-Adalbert à Breslau, attestent tout ce que l'on vient de dire, et l'impiété des luthériens qui ont souvent profané cet auguste sanctuaire, n'a pu entièrement détruire ces témoignages de la haute sainteté du bienheureux Ceslas.

Mais ni la guérison des malades, ni la résurrection des morts ne faisaient point autant d'honneur à son ministère que la conversion des pécheurs et la vie édifiante que menaient ceux qui s'étant une fois retirés de leurs premiers désordres, travaillaient sous sa conduite à leur salut et à leur perfection. Nous n'avons parlé que des monastères qu'il avait fait bâtir dans la ville capitale de Bohême et dans celle de Silésie. Bzovius ajoute qu'il en fit construire un très-grand nombre d'autres en différents lieux, que ces saintes retraites furent remplies d'une infinité d'illustres pénitents, qui après avoir abandonné les richesses et les dignités qu'ils possédaient dans le siècle, cherchaient toute leur consolation dans les larmes, et prêchaient hautement la vertu de la grâce qui fait trouver tant de douceur parmi les saintes rigueurs de la Croix.

Tous ces couvents, unis à ceux que saint Hyacinthe et ses disciples faisaient, en même temps, bâtir dans quelques autres royaumes du Nord, appartenaient alors à la même province, appelée de Pologne. Notre bienheureux Ceslas la gouverna pendant plusieurs années, avec toute la sagesse, le zèle, et cet esprit de douceur, que peut inspirer un ardent désir de procurer la gloire de Dieu et de faire avancer les âmes dans le chemin de la perfection. Toujours sévère pour lui-même, il n'avait que des entrailles de charité pour ses Frères; et sa grande maxime était de ne jamais prescrire aux autres ce qu'il n'aurait point pratiqué le premier. Il venait de remettre le gouvernement à son successeur, lorsque la Providence le conduisit à Breslau, soit pour y soutenir et consoler ceux qui avaient autrefois profité de ses exhortations, soit pour empêcher l'entière destruction de cette ville infortunée. C'est ici l'époque de sa vie la plus remarquée par les historiens et la plus glorieuse à sa mémoire.

Les Tartares, avec une armée de plus de cinq cent mille

hommes, s'étaient avancés vers l'Occident et le Septentrion, tandis qu'une autre armée non moins formidable, faisait la guerre dans l'Orient, où elle ravagea divers royaumes et soumit tout l'empire de Chine. Les premiers ayant passé le Nieper l'an 1240, attaquèrent les Russes, les Bulgares, les Esclavons, les Polonais, les Hongrois, défirent plusieurs autres peuples, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux portes de l'Allemagne. Henri, duc de Pologne, combattant avec une valeur incroyable, à la tête de la noblesse polonaise, fut percé de mille coups, après avoir vu toutes ses troupes taillées en pièces par les infidèles. Ils se répandirent ensuite comme un torrent dans la Silésie, portant partout la terreur et la désolation, réduisant les villes en cendres et remplissant les campagnes de sang ou de corps morts, sans que rien fût capable ni de s'opposer, ni d'adoucir leur brutale fureur. Après avoir profané les églises par toutes sortes d'impuretés et de sacrilèges, ils y mettaient le feu, brisaient les vases sacrés, rompaient les tombeaux des Saints et foulaient aux pieds leurs reliques. La première de leurs maximes était de ne jamais faire quartier à personne et de n'épargner ni sexe, ni âge, ni qualité. Ils ravissaient aux femmes ce qui leur était plus cher que la vie, et les égorgeaient ensuite sur la place. Les enfants encore à la mamelle recevaient le coup de la mort sur le sein de leurs mères ou entre leurs bras.

Il y avait près de quatorze ans que le Saint avait prédit tous ces maux : il en avait fait d'avance la description et le détail, pour porter plus efficacement les peuples à les prévenir, en retournant à Dieu de tout leur cœur, par une sincère pénitence. Lorsqu'ils commencèrent à éclater, il éleva aussi plus haut sa voix, afin de disposer les fidèles à faire, du moins, un saint usage du châtiment, que la grandeur de leurs péchés leur avait attiré. Ce que le Prophète Jérémie avait fait autrefois à Jérusalem, dans un cas assez semblable, Ceslas ne cessait de le faire dans la ville de Breslau. Aussi est-il permis de penser que plusieurs mirent à profit les moments et les moyens qui leur restaient encore pour se réconcilier avec Dieu. La crainte d'un péril qui approchait toujours et qui déjà paraissait inévitable fit, sans doute, sur le

grand nombre, les vives impressions que n'avait pu faire l'amour de la justice. Mais le changement auquel elle donnait lieu n'arrêta point le bras du Seigneur, qui, sans détruire tout à fait son peuple, voulait le châtier. Les richesses immenses d'une ville, la plus opulente, comme la plus grande et la plus peuplée de la Silésie, enflammant la cupidité des Tartares, on les vit bientôt paraître sous ses murs. Et dans ce moment, la consternation fut si générale parmi tous les habitants de Breslau, qu'ils ne se mirent pas même en devoir de repousser les barbares. Les personnes de qualité et la plupart de ceux qui pouvaient porter les armes, se retirèrent d'abord dans la forteresse. Les riches y ayant renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux, mirent eux-mêmes le feu aux meubles qu'ils ne pouvaient emporter, pour ôter cette proie à l'ennemi.

Les infidèles s'étant jetés, presque en même temps, dans la place, égorgèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontraient : hommes, femmes, enfants, sains et malades, on les fit tous passer au fil de l'épée. Les monceaux de cendres ou les meubles à demi brûlés, qu'ils voyaient de toutes parts, au lieu du riche butin dont ils s'étaient flattés, irritant de plus en plus leur férocité, ils commencèrent à dresser toutes leurs machines contre la citadelle, qu'ils battirent sans discontinuer ni jour ni nuit. On ne doutait point qu'elle ne tombât sous leurs efforts : et le désespoir des assiégés était d'autant plus affreux, qu'ils avaient affaire à des hommes de sang, accoutumés à le répandre et à ne jamais entrer en composition avec les chrétiens. Mais le moment qu'ils regardaient déjà comme le dernier de leur vie, devait être celui de leur délivrance. Ceslas était au milieu d'eux, et la charité des Saints ne se lasse pas de faire du bien : tous les citoyens de Breslau, il est vrai, n'avaient pas mis à profit ses salutaires avertissements : il y en avait cependant, qui plus religieux, on plus dociles que les autres, s'étaient sincèrement soumis aux travaux de la pénitence : le mérite de ceux-ci et le malheur commun qui les menaçait tous de si près, portèrent cet ami de Dieu, à présenter ses prières et leurs gémissements au Seigneur, pour faire une sainte violence à sa miséricorde.

Après avoir offert les divins Mystères et versé beaucoup de larmes, il parut sur les murs de la citadelle, que les Tartares commençaient déjà à escalader. Pendant qu'il levait les mains au Ciel, avec une foi parfaite et une ferveur proportionnée à la grandeur du péril, on vit voltiger sur sa tête un globe de feu, qui, se répandant ensuite dans le camp des ennemis et sur leurs nombreuses troupes, portait partout la confusion et l'effroi. Pendant que les uns étaient dévorés par ce feu miraculeux, les autres abandonnèrent leur entreprise et sortirent de la ville avec une extrême précipitation. Eux, qui avaient renversé tant de trônes et passé sur le ventre aux plus puissantes armées, se virent à leur tour renversés et mis en fuite, lorsqu'il plut au Tout-Puissant d'écouter l'humble prière d'un de ses serviteurs et de punir l'orgueil de ceux qui n'étaient que les instruments de sa redoutable justice.

Ce fait, qui a été attesté par ceux des Tartares qui furent faits prisonniers dans leur fuite, se conserve encore dans les monuments publics de la ville de Breslau. Martin Cromer, évêque d'Heilsberg, Longin, célèbre historien et les autres écrivains catholiques le rapportent, comme une marque sensible de la protection de Dieu sur son peuple et un témoignage éclatant de la sainteté du bienheureux Ceslas. Joachim Curceus, luthérien, ne l'a point oublié dans ses Annales de Silésie, quoique, selon le génie des hérétiques, il ait supprimé le nom de saint Ceslas, aux prières duquel les fidèles ont toujours attribué un événement si digne d'être transmis à la postérité. « Tandis que les Tartares, avec leurs terribles machines assiégeaient la forteresse de Breslau (dit cet auteur protestant), la présence de Dieu se manifesta avec éclat, pour la consolation et la défense de son Eglise ; car les flammes qui tombèrent du ciel, sur les bataillons des infidèles, jetèrent l'épouvante parmi eux et les contraignirent de se retirer, repoussés par les prières des gens de bien ; ainsi qu'autrefois Attila, roi des Huns, avait été forcé, par des éclairs et des foudres, de lever le siège, qu'il avait mis devant la ville d'Orléans. »

Ainsi parle ce disciple de Luther, qui dissimule qu'en 450, la

ville d'Orléans avait été miraculeusement délivrée par les prières de saint Aignan, alors son Évêque, comme celle de Breslau le fut en 1241, par les mérites de saint Ceslas, qui en était depuis longtemps l'apôtre et qui en a été depuis considéré comme le conservateur. Si l'annaliste fait entendre que ce dernier miracle avait été accordé aux prières des personnes pieuses, parce que le Seigneur voulut faire miséricorde (comme il parle) « à quelques restes de son Église, » il explique, ailleurs, sa pensée et montre tout l'excès de ses préventions, lorsqu'il avance, avec aussi peu de pudeur que de vérité, que sainte Hedvige était luthérienne, trois cents ans avant la naissance de Luther. Mais les héroïques vertus de cette illustre reine et la pureté de sa foi n'ont pas besoin d'apologie. Et ses grandes austérités, que la seule obéissance pouvait lui faire un peu diminuer, ne paraîtront guère s'accorder avec les maximes des prétendus réformés.

Nous trouvons un fait, plus digne d'être remarqué, dans les Annales du monastère de Saint-Adalbert. L'auteur nous apprend que parmi les barbares prisonniers de guerre, il y en eut plusieurs qui, frappés du prodige dont on vient de parler et prévenus de la grâce, se firent instruire des Mystères de notre sainte religion, abandonnèrent l'idolâtrie pour croire à Jésus-Christ et donnèrent de si belles preuves d'une conversion parfaite, que le bienheureux Ceslas en reçut quelques-uns dans son Ordre, où, affermis dans la foi et exercés dans la pratique des vertus chrétiennes, ils travaillèrent dans la suite, avec d'autres Religieux, à la conversion des infidèles. Le Saint, cependant, ne survécut pas assez longtemps à la délivrance de Breslau, pour être témoin de la persévérance et des progrès de ces nouveaux convertis, puisque dès le mois de juillet de l'année suivante, 1242, il se reposa dans le Seigneur. Averti de son prochain décès, il l'annonça lui-même à ses Frères, avec ces sentiments de reconnaissance et de joie, dont sont toujours pénétrés les amis de Dieu, lorsqu'après de longs travaux, ils voient enfin arriver le moment qui va essuyer leurs larmes et leur ouvrir les portes de l'éternité. Disciple fidèle de Jésus-Christ, parfait imitateur de

saint Dominique et père d'un très-grand nombre de Religieux, qui le suivaient dans le chemin de la perfection, il remplit dans les derniers moments de sa vie, tous les devoirs auxquels l'engageaient ces différentes qualités. Il consola avec charité des enfants qui avaient mérité sa tendresse par leur docilité et en leur promettant sa protection auprès de Dieu, il leur rappela en peu de mots ce qu'il leur avait souvent inculqué, pour les porter à mettre toute leur confiance en Jésus-Christ et au secours de sa grâce, les faisant souvenir qu'on ne peut être parfait Religieux, qu'autant qu'on est parfait chrétien, et que toutes les pratiques du cloître, pour être saintes, doivent toujours supposer la pratique des vertus évangéliques, surtout de la charité, de l'humilité, du renoncement à soi-même, au monde et au péché : vérités qu'il avait encore mieux prêchées, par ses exemples, que par ses discours.

Le Ciel ne tarda pas à manifester la gloire dont son âme jouissait, par les guérisons miraculeuses qui furent accordées à divers malades, qu'on portait sur son tombeau. Sa mémoire était, d'ailleurs, trop précieuse aux habitants de Breslau pour ne point exciter leur reconnaissance et leur confiance en même temps. Dans les calamités publiques et dans les nécessités particulières, on avait recours à ses intercessions ; on faisait des vœux devant son tombeau ; on exposait ses images à la vénération du peuple. Les fidèles rendaient gloire à Dieu en publiant les grâces qu'ils reçoivent par les mérites de son Serviteur. Les hérétiques mêmes ayant, plus d'une fois, éprouvé la puissance de son intercession, en parlaient avec complaisance, mais en secret ; Bzovius assure en avoir connu plusieurs, que la seule crainte empêchait de dire en public, ce qu'ils avouaient volontiers en particulier.

Dès l'an 1330, l'Évêque de Breslau fit bâtir une magnifique chapelle, où les reliques du Saint furent transportées avec beaucoup de solennité, et on lui a rendu un culte, que tous les efforts des luthériens n'ont pu ni abolir, ni faire interrompre. La sacrée Congrégation des Rits, après un examen canonique de ses héroïques vertus et de ses miracles, a approuvé ce culte par un

décret qui fut confirmé par le Pape Clément XI, le 18 octobre 1713. Sa Sainteté ayant étendu ce même culte à tout le diocèse de Breslau et à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, a accordé diverses indulgences à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui feraient dévotement leurs prières dans quelque église du même Ordre, le 16 de juillet, jour consacré à honorer la mémoire du bienheureux Ceslas. (TOURON).

LE VÉNÉRABLE DOM BARTHÉLEMY DES MARTYRS.
ARCHEVÊQUE DE BRAGA.

Barthélemy des Martyrs, Dominicain, fut ainsi appelé de Notre-Dame-des-Martyrs, où il reçut le Baptême en 1514. Il enseigna la théologie à don Antoine, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on destinait à l'Église. La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague, en 1559, par le conseil de Louis de Grenade, son confesseur. Il parut avec éclat au concile de Trente. Il combattit ceux qui, par un respect mal entendu, ne voulaient pas qu'on fit des règlements pour la réformation des cardinaux, et représenta fortement que plus une dignité ecclésiastique est éminente, plus il importe de mettre ceux qui en sont revêtus, dans une sainte nécessité de mener une vie régulière. C'est dans cette occasion qu'il dit les paroles si connues : *Illustrissimi cardinales egent illustrissima reformatione*. Il soutint avec la même force, que la résidence dans les pasteurs est le droit divin, et conséquemment indispensable. « Où en sommes-nous réduits, disait-il, si ceux auxquels Dieu a confié le soin de son Église, mettent en problème l'obligation qu'ils ont de demeurer avec elle ? Souffrirait-on un serviteur qui, étant chargé des enfants de son maître, disputerait s'il est tenu d'être auprès d'eux ? Que dirions-nous d'une mère qui abandonnerait l'enfant qu'elle allaite, ou d'un berger qui laisserait son troupeau dans les champs à la merci des loups ? Quoi ! nous douterons que nous soyons tenus personnellement de veiller sur ceux pour lesquels nous sommes tenus de sacrifier nos vies quand leur salut l'exige ! Nous leur devons plus nos vies pour leurs besoins spirituels, que nous ne nous les devons à nous-mêmes, pour quelque avantage temporel que ce soit, etc. »

Il y avait longtemps qu'il avait fait connaître ses sentiments sur les devoirs des pasteurs. Faisant la visite de son diocèse, il vit un jour dans les champs un jeune berger qui ne quittait point son troupeau au milieu d'un violent orage; il eût pu se mettre à l'abri dans une caverne voisine, mais il ne voulut point s'éloigner, de peur que le loup ou les autres bêtes ne profitassent de son absence. Barthélemy des Martyrs fut singulièrement touché de ce qu'il voyait. « Quelle leçon, dit-il, pour un pasteur des âmes! Avec quel soin ne doit-on pas veiller pour les garantir des pièges du démon! » Saint Charles Borromée voyait dans ce prélat un second lui-même, et lia une amitié très-étroite avec lui. L'Église perdit Barthélemy en 1690, le 16 juillet, dans le couvent du Viane, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Il y fit beaucoup de bien, et dans tous les genres. Il disait que sa vie n'était pas à lui, mais à son troupeau. « Je suis, ajoutait-il, le premier médecin de quatorze cents hôpitaux, qui sont les paroisses de mon diocèse. » On a de ce saint archevêque, un livre intitulé *Stimulus pastorum*, et plusieurs autres ouvrages de piété recueillis à Rome, en 2 vol. in-folio, 1744, par D. Malachie d'Inguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes règles pour la vie des pasteurs et des simples fidèles.

LE VÉNÉRABLE FRÈRE JOSEPH DESJARDINS,

TRAPPISTE, CONFESSEUR DE LA FOI.

Joseph Desjardins qu'on appelait généralement le Frère Elie, était Frère convers de l'abbaye de Sept-Fonts, de l'Ordre de Cîteaux au diocèse d'Autun; il était habile en médecine et en chirurgie, et plus habile que les docteurs de la contrée; avec cela très-pieux et rempli de charité et de complaisance pour les malades, qu'il traitait avec une sorte de respect religieux, dans l'exil, car il était déporté de son couvent pour les plages lointaines. Mais il mourut à l'île d'Aix et y fut enterré le 16 juillet 1794.

LE VÉNÉRABLE DOM CLAUDE BÉQUINOT,

CHARTREUX, CONFESSEUR DE LA FOI.

Claude Béquinot, de la Chartreuse de Bourg-Fontaine, au diocèse de Soissons, fut arrêté comme fanatique, parce qu'il priaït pour l'Église et refusait les serments schismatiques; on le jeta sur le navire *les Deux-Associés* pour être transporté de Rochefort à Sinnamary. Mais il mourut là le 16 juillet 1794, dépourvu des pieux objets qu'il emportait avec lui, et qui furent profanés. On l'enterra à l'île d'Aix; il avait 57 ans.

LE VÉNÉRABLE FRÈRE NICOLAS SAVOURET,

FRÈRE MINEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Nicolas Savouret, prêtre du diocèse d'Antun, religieux Cordelier du monastère de Moulins, docteur de Sorbonne, et directeur spirituel du monastère des Claristes, y resta après la suppression des Ordres monastiques. N'ayant point prêté le serment schismatique de 1791, et refusant constamment les autres serments impies qui lui furent ensuite demandés, il fut voué à la persécution. Comme son âge de sexagénaire lui avait permis de rester en France, les autorités du département de l'Allier, sur lequel il se trouvait, le mirent en réclusion. Ensuite elles l'envoyèrent, sans égard pour son âge, à Rochefort, d'où il devait être déporté au delà des mers. On l'embarqua, en effet, avec soixante-dix autres prêtres du même département, sur le navire *les Deux-Associés*, en mars 1794. M. Savouret, qui avait alors 62 ans, ne put supporter les souffrances de l'entrepont. Il expira le 16 juillet suivant, et fut enterré dans l'île d'Aix.

LE VÉNÉRABLE DOM AUGUSTIN DE L'ESTRANGE,

RESTAURATEUR DE LA TRAPPE, CONFESSEUR DE LA FOI.

La Trappe, depuis sa fondation, tenait le premier rang parmi les Ordres religieux. Ses longues veilles, ses jeûnes rigoureux, ses mortifications que l'on croirait au-dessus des forces humaines, son silence continuel et profond étaient célèbres dans le monde catholique. Des âmes sans tache y venaient s'offrir, vic-

times d'agréable odeur au Très-Haut, en même temps que des âmes pécheresses se crucifier par le repentir, et transformer une vie de scandale en une vie de sublimes vertus.

Cet Ordre religieux qui se présente sous la glorieuse protection de trois grands noms, de saint Benoît, auteur de sa Règle, de saint Bernard, son fondateur, et du fameux abbé de Rancé, son réformateur, trouva des soutiens contre les mesures iniques qui les anéantirent tous en 93, même parmi les hommes de dévastation; ils demandèrent, mais inutilement, une exemption pour lui; quoique compris dans la mesure générale, les Trappistes nourrirent cependant un instant l'espoir d'échapper à la destruction universelle, mais le coup mortel les frappa comme les autres instituts.

Dom Augustin, de l'Estrange de son nom de famille, aussi recommandable par sa piété que par sa noblesse, était maître des novices quand cette nouvelle arriva jusqu'au fond du désert de la Trappe, et troubla la paix profonde dont elle jouissait; ce fut lui dont la Providence se servit pour sauver une partie de ses frères. Vivement ému des dangers qu'ils couraient, et surtout de ceux que couraient tant de moines qui lui étaient confiés, il crut devoir tout tenter pour leur conserver un état qui faisait leur bonheur. Nouveau Moïse, il crut entendre du buisson ardent de sa brûlante charité, la voix de Dieu qui l'appelait à faire sortir ses frères de la corruption et de la servitude de l'Egypte; et la bénédiction répandue sur ses saints objets prouva bientôt qu'il était digne de leur frayer, loin de l'impiété triomphante, un chemin et une autre terre de promission.

Mais que d'obstacles il eut à surmonter! Par son courage et sa constance, dom Augustin vint à bout de toutes les difficultés. Il représenta à tous ses frères combien il était nécessaire et urgent de chercher dans les contrées étrangères un asile où il leur fût permis de former un établissement qui pût servir de retraite à tous ceux qui voudraient persévérer dans cette carrière de pénitence. Une requête qu'il avait déjà préparée, par laquelle il demandait au gouvernement suisse la faculté de se réfugier dans ce pays, fut signée par ses religieux; mais comme la plupart de

ceux qui avaient souscrit cette demande hésitaient ensuite, loin de se laisser abattre, dom Augustin se sentit encore animé par ces contradictions mêmes. Plein de cet enthousiasme religieux qui fait les apôtres, et dont l'éloquence est si pénétrante, il réunit ses futurs compagnons d'exil au fond des bois, dans la grotte dite de Saint-Bernard, à Mortagne, maison mère de l'Ordre, lieu si vénéré par les Trappistes et si riche de souvenirs et d'inspirations. Ce fut sur ce théâtre des conférences du célèbre réformateur qu'il harangua ses frères, qu'il leur reprocha leur indécision, qu'il leur exposa la Règle et les saintes Constitutions des patriarches, des cénobites, saint Benoît, saint Bernard, de Rancé, et qu'il leur montra au bout de la carrière la vraie terre promise. Ce discours eut tout l'effet qu'il désirait ; le départ fut voté d'acclamation. Dom Augustin accompagné de sa colonie se mit en marche le 26 avril 1794 vers les monts hospitaliers de la Suisse.

Qui pourrait raconter tout ce qu'ils eurent à souffrir ? un sac de nuit renfermant quelques habits religieux et quelques instruments de pénitence, une mauvaise charrette couverte plutôt pour les dérober aux regards que pour les défendre contre les injures de l'air : ce fut tout leur équipage. Ce fut un spectacle digne d'admiration que cette solitude ambulante, où se pratiquaient tous les exercices de la règle. Après avoir franchi la frontière à travers mille obstacles, et être entrés sur le sol hospitalier, prosternés la face contre terre, ils remercièrent Dieu de leur avoir fait trouver un lieu pour le servir, et ils entonnèrent avec effusion de cœur le cantique de David, si analogue à leur position : *Nisi quia Dominus erat in nobis*, etc. (*Psal.*, cxxiii, 1.) Arrivé à la Val-Sainte, dans un vallon solitaire beaucoup plus profond que celui de la Trappe (département de l'Orne), dans une chartreuse vacante depuis dix ans, au milieu de montagnes dont les sommets se perdent dans les nues, la pieuse colonie fonda le nouveau monastère qui devint le chef-lieu des autres colonies des Trappistes jusqu'à la Restauration. Non-seulement ils conservèrent dans toute sa pureté l'observance de la réforme, mais encore, d'un consentement unanime, ils crurent devoir embrasser une observance plus étroite. Après une retraite qui eut lieu pour attirer les bénédic-

tions de Dieu sur cette entreprise, on prit à la pluralité des voix, pour le règlement du monastère, une suite de décisions qui a été appelée la *Réforme de la Val-Sainte*.

La bonne odeur des vertus de ces fervents solitaires, se répandit bientôt au loin ; les feuilles publiques elles-mêmes rendirent hommage à tant de courage et à tant de sainteté. En peu de temps l'affluence des étrangers devint si considérable, et le nombre des postulants s'accrut si fort, qu'en 1794 on dut s'occuper de former en d'autres contrées plusieurs nouvelles colonies ; l'Espagne, l'Angleterre, la Belgique, le Piémont, s'empressèrent d'en demander, et ces diverses maisons devinrent bientôt florissantes. Par un bref du 30 septembre 1794, Pie VI érigea en abbaye de leur Ordre et de leur congrégation réformée de la Trappe, le nouvel établissement de ces religieux de la Val-Sainte, et confirma l'élection de l'abbé dans la personne de dom Augustin, avec pouvoir sur toutes ses filiations.

Le torrent révolutionnaire ayant débordé et les Français s'étant emparés de la Suisse, il fallut se résoudre à une nouvelle émigration ; ils errèrent en Allemagne, en Russie, en Pologne ; dom Augustin y fonda diverses communautés d'hommes et de femmes. Il vint s'établir de nouveau avec une partie de ses enfants à la Val-Sainte, en 1802. Nous avons eu le bonheur de vivre pendant quelques années dans le petit séminaire d'Aix avec un des Pères Trappistes, le Père Suchet, compagnon d'exil de dom Augustin depuis sa sortie de France et dans toutes ses pérégrinations en Allemagne. Rien de plus touchant, de plus édifiant que le récit qu'il accordait à nos pressantes instances, du genre de vie que menait cette communauté, devenue si nombreuse à travers les diverses contrées de l'Allemagne. C'était un spectacle digne d'admiration ; le silence, la lecture, l'office, la coulpe, le travail, l'étude ne furent jamais interrompus. Sans en excepter les enfants qu'on leur avait confiés en grand nombre, tous marchaient processionnellement, parcouraient à pied les plus grandes distances, tant qu'ils ne succombaient pas à la fatigue ; arrivés dans une ville, ils sollicitaient un grenier pour le repos de la nuit. Par une indiscrete curiosité, on lui demandait mille détails

sur un si grand nombre de villes et de contrées qu'ils avaient parcourues ; ces renseignements lui étaient aussi impossibles que s'ils n'avaient jamais quitté leur solitude de France. Aussi recueillis au milieu de ces régions nouvelles pour eux, au milieu des villes et des populations étonnées, aussi appliqués à leurs exercices que dans leur désert, ils ne connurent rien de toutes les contrées qu'ils parcoururent. Le P. Suchet nous répondait avec une édifiante simplicité que rien ne les touchait de tous les objets nouveaux ; qu'ils y étaient indifférents, que tout leur désir était d'observer leur Règle, et d'édifier les peuples. Raconter tout ce qu'ils eurent à souffrir d'humiliations, de privations et de fatigues pendant ces longues pérégrinations est chose impossible. Le bon Père ne répondait que quelques mots avec un aimable sourire ; sa modestie l'empêchait de révéler les détails auxquels il avait eu une si grande part et dont le récit l'aurait alarmé ; sa santé avait été ruinée par les souffrances de l'exil ; habitué à ne diriger que la jeunesse de la Trappe, son incomparable douceur le rendit impropre à exercer la surveillance sur les élèves de la maison.

Après avoir parcouru les forêts de l'Amérique, les bruyères de l'Irlande, les glaces de la Suisse avec ses frères, dom Augustin rentra à la Val-Sainte, profita du moment où la France commençait à respirer sous un gouvernement plus ferme, pour oser se présenter devant Napoléon afin d'obtenir la permission de rentrer en France ; il en fut bien accueilli. Dès 1806, un établissement de la Trappe existait dans la forêt de Gros-Bois, commune d'Hyères, à six lieues de Paris ; plusieurs maisons furent ensuite données à dom Augustin. Bonaparte lui-même fonda une maison de Trappistes au Mont-Genèvre, qu'il dota d'une rente annuelle de 30,000 fr., pour fournir aux frais qu'occasionnerait le passage des militaires qui étaient reçus et soignés dans cette maison. Il donnait aussi 10,000 fr. à une autre maison du même Ordre, établie à la Cervara, près de Gènes ; il témoignait toutes sortes de bienveillance aux supérieurs ; malheureusement cet accord fut interrompu ; le refus d'un serment qu'il voulut exiger du supérieur de Cervara fit éclater sa colère, et il s'emporta

contre l'Ordre entier. Dom Augustin en devint le principal objet. Persécuté, incarcéré, puis sa tête mise à prix, il se rendit en Amérique; il y établit deux maisons principalement consacrées à l'instruction de la jeunesse.

Après l'abdication de Napoléon dom Augustin, entré en France avec la majeure partie de ses enfants, s'occupa d'abord à racheter la maison de l'ancienne Trappe, berceau de la réforme, où il rappela une partie de ses religieux rentrés depuis peu à la Val-Sainte; l'autre partie fut envoyée à Aiguebelles, diocèse de Valence; les religieux venus d'Amérique se fixèrent à Bellefontaine, diocèse d'Angers, et ceux d'Angleterre à la Meilleraie, diocèse de Nantes.

Dom Augustin reçut de grandes marques de bienveillance du Souverain Pontife dans le voyage qu'il fit à Rome. Nous avons été heureux de voir plusieurs fois ce religieux qui a rendu des services signalés à son Ordre, en lui inspirant son courage, en le soutenant par ses exemples, et le rendant l'objet de l'admiration du monde. C'est le seul dont les membres toujours réunis, quoique toujours étrangers et pèlerins, aient transformé en solitude tous les lieux où la persécution les obligeait de choisir un nouveau domicile. Dom Augustin parcourait les villes du Midi pour les besoins de sa maison d'Aiguebelle, ou pour l'établissement qu'il fonda dans la forêt de la Sainte-Baume, département du Var, lieu célèbre par le choix qu'en fit sainte Madeleine pour y faire pénitence, et qui, depuis les premiers siècles, fut toujours en grande vénération, et le but de continuels pèlerinages pour les habitants de cette contrée. M. le marquis d'Albertas leur avait cédé des terres et des granges situées au premier plan de la montagne¹.

¹ Supérieur alors du petit-séminaire Saint-Charles à Brignoles, pour récompenser et pour encourager les élèves, nous en conduisîmes cent cinquante pour visiter ce célèbre sanctuaire et parcourir cette antique et magnifique forêt. Ayant obtenu l'insigne faveur d'entrer dans le réfectoire pendant le dîner des religieux qui étaient alors en très-grand nombre, cette jeunesse put admirer avec nous et la grossièreté de leurs aliments qui consistaient en deux potages, l'un un peu plus épais que l'autre, et leur sobriété, leur pieux recueillement, qui les rendit étrangers à la présence d'une si nombreuse communauté

Cette même année dom Augustin fut atteint, à Lyon, d'une maladie, suite d'une chute négligée, et après avoir reçu les Sacrements avec de grands sentiments de foi et de piété, il s'endormit dans le Seigneur, le 16 juillet, à l'âge de soixante et douze ans.

Le P. dom Augustin de l'Estrange était d'une taille au-dessus de la moyenne, il avait la démarche noble, le regard doux et pénétrant, un air de grandeur qui n'excluait pas cependant le sentiment de l'humilité chrétienne. Sa parole était douce et onctueuse, sa longue chevelure était d'une blancheur et d'une beauté remarquables.

La sublime mission de ce généreux confesseur de la foi fut de sauver les Trappistes de la ruine commune pour les faire rentrer en France. En opérant une réforme d'un Ordre déjà austère, dom Augustin et les vingt-quatre Pères qui l'accompagnèrent à la Val-Sainte, eurent pour fin d'opposer une surabondance de justice aux excès de la licence et de l'impiété qui agitaient le monde, et la réforme prit de prodigieux développements en Espagne, en Brabant, en Piémont, en Angleterre. Mais bientôt de nouvelles persécutions et d'indicibles tribulations et souffrances accompagnèrent ces deux cent cinquante religieux dans la Russie blanche, en Autriche, en Pologne, en Bohême, en Bavière, en Prusse, puis en Amérique et au Canada, jusqu'au jour où il leur fut permis de remettre le pied sur le sol de la patrie.

On verra, sans doute, avec intérêt la distribution des exercices journaliers suivis à la Trappe.

Le lever est à une heure et demie, les jours ordinaires, et à une heure les jours de dimanche et les fêtes de douze leçons, et à minuit les jours de solennité. — L'Office de la nuit dure jus-

circulant autour des tables, comme s'ils avaient été sans témoins; plusieurs fois, pendant cet intervalle, un coup de sonnette, comme une étincelle électrique, arrêta tous les mouvements, avertissait tous les Frères de penser à l'éternité jusqu'à ce qu'un nouveau signal leur permit de continuer leur frugale réfection. Qu'on nous pardonne ces détails à cause de l'impression profonde que nous en avons conservée, depuis bientôt trente ans. Celle qu'en reçurent mes élèves fut longtemps le sujet de leurs conversations et un objet de la plus touchante édification.

qu'à quatre heures; puis il y a un intervalle pour la lecture jusqu'à cinq heures et demie. A cinq heures et demie Prime et le chapitre des coupes jusqu'à six heures et demie. A sept heures et demie Tierce et la sainte Messe. — A neuf heures le premier travail jusqu'à onze heures et demie; à onze heures et demie Sexte jusqu'à midi; à midi second travail jusqu'à deux heures; à deux heures None jusqu'à deux heures et demie; à deux heures et demie le diner suivi immédiatement d'un intervalle pour la lecture jusqu'à quatre heures et quart; à quatre heures et quart Vêpres suivies d'un intervalle jusqu'à six heures; six heures Complies et le *Salve* jusqu'au coucher qui est à sept heures.

En été, il y a une augmentation de deux heures de travail.

Le travail est un des principaux points de la Règle de saint Benoît qui eut le plus à souffrir du relâchement dans les siècles de la décadence monastique, mais que l'on a aussi soigneusement mis en vigueur à la Trappe. Tous les religieux sans distinction s'appliquent à des travaux aussi fructueux que pénibles, aussi bien dirigés que courageusement et persévéramment exécutés; ils peuvent servir de modèles à tous, soit de l'activité qui bannit la paresse, soit de l'industrie qui, avec sa compagne, chasse la misère. C'est peu pour eux d'être indépendants, de vivre du travail de leurs mains, ils versent dans le sein des pauvres une partie du fruit de leurs sueurs. Ils rompent avec tous les voyageurs le pain de l'hospitalité : ils ne s'appliquent pas à bien parler, mais à bien vivre; non à charmer les hommes par l'esprit, mais à les édifier par la pratique des solides vertus; non à subjuguier les autres par leur éloquence, mais à triompher d'eux-mêmes et à vaincre les penchants de la nature corrompue.

(BBDICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DU CARMEL A ROME.

Le monastère des Carmes de l'ancienne observance, appelé Saint-Martin-aux-Monts, est connu à bien des titres. Il possède l'ancienne et très-célèbre église de Saint-Martin, qui est une des

plus belles de Rome, surtout depuis les nouveaux et magnifiques embellissements qu'on y a faits dans ces derniers temps. Un de ses principaux ornements est la nouvelle chapelle que le peuple appelle Notre-Dame du Frère Élie, du nom d'un bon Frère de cet Ordre, qui a recueilli de la piété des fidèles, les sommes considérables qui ont servi à cette entreprise. Le tableau qui est placé sur l'autel, à la hauteur de terre d'environ dix palmes¹, est peint à l'huile ; son auteur est ancien, mais incertain. Il représente la très-sainte Vierge, le visage penché sur son divin Fils, qu'elle tient sur son bras gauche et qu'elle regarde avec amour. L'œil gauche de la très-sainte Vierge est un peu dans l'ombre : on le distingue cependant bien. Il est très-ouvert, ainsi que l'œil droit, qui paraît davantage parce qu'il est dans la lumière et que sa direction est presque horizontale. Une glace très-nette et fort belle couvre le tableau et sert à en faire distinguer encore mieux toutes les parties ainsi que les traits du visage.

Dès le 15 juillet, jour auquel on se préparait à célébrer la fête de Notre-Dame du Carmel qui est le 16, on voyait le prodige s'opérer sur cette image, particulièrement dans l'œil droit qui est plus exposé à la vue : la prunelle allait se perdre sous la paupière supérieure et revenait ensuite à sa place. Ce mouvement se répéta souvent surtout lorsque, pendant la récitation du *Salve Regina*, on en venait à ces paroles : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte* : Tournez vers nous vos yeux miséricordieux ; ou lorsqu'on invoquait Marie sous le titre de *decor Carmeli* : gloire du Carmel. On a même observé et vérifié avec soin, qu'alors le blanc de l'œil jetait un vif éclat ; ou, comme le dit le P. Pevérèlli, qui monta sur une échelle pour voir de plus près, qu'il étincelait d'une lumière si vive, si resplendissante et si belle qu'il fut obligé de se tenir fortement à l'échelle pour n'en point tomber, tant il fut frappé de ce spectacle et pénétré des divers sentiments qui s'élevèrent en lui.

L'évêque d'Isaurie, qui resta environ une demi-heure de suite sur la marche de l'autel, vit aussi plusieurs fois très-distincte-

¹ Un peu plus de deux mètres.

ment ce changement évident de l'œil droit, sur lequel il avait fait auparavant avec réflexion ses observations se servant d'une lunette pour s'assurer davantage de l'état naturel et de la position du globe de l'œil, relativement aux paupières ; et il lui était impossible d'avoir des doutes quand il voyait la prunelle disparaître tour à tour, quoique le mouvement s'opérât avec une telle lenteur qu'il était imperceptible, comme nous l'avons déjà remarqué dans d'autres occasions.

D'autres ont été témoins d'une direction différente dans le mouvement des yeux qui, pendant la récitation des Litanies, passèrent plusieurs fois d'un angle à un autre, parcourant le cercle des spectateurs : alors la prunelle s'enfonçait tellement dans le coin de l'œil où elle allait qu'on ne la voyait plus. Elle reparaissait ensuite, pour se porter dans l'angle opposé et ses tendres regards excitaient dans le peuple des sentiments de joie et de confiance qu'il exprimait par des cris de joie et par ses invocations ordinaires.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN !.

Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Fête de saint Fauste, martyr, qui du temps de l'empereur Dèce fut attaché à une croix, et vécut ainsi cinq jours ; et enfin, ayant été percé de flèches, il s'en alla au ciel.

DECIMO SEPTIMO KALENDAS AUGUSTI.

Festum beatæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo. — Eodem die natalis sancti Fausti martyris, qui sub Decio cruci affixus quinque diebus in ea vixit, ac demum sagittis confossus, migravit in cœlum. — Sebaste in Armenia sanctorum martyrum Athenogenis episcopi, et decem discipulorum ejus sub Diocletiano imperatore. — Antiochiæ in Syria natalis beati Eustachii episcopi et confessoris, doctrina et sanctitate celebris, qui sub Constantio imperatore ariano ob catholicæ fidei defensionem Trajanopolim Thraciæ pulsus exilio, ibidem in Domino requievit. — Eodem de sancti Hilarini monachi, qui una cum sancto Donato in persecutione Juliani comprehensus, cum nollet sacrificare, fustibus cæsus Aretii in Tuscia martyrium sumpsit : ejus corpus ad ostia Tiberina translatum est. — Treviris sancti Valentini Episcopi et Martyris. — Cordubæ in Hispania sancti Sisenandi Levitæ et Martyris, qui pro fide Christi à Sarracenis jugulatus est. — Sanctis in Gallia sanctorum Martyrum Raineldis Virginis et sociorum ejus, qui à barbaris pro fide Christi cæsi sunt. — Bergomi sancti Domnionis martyris. — Capuæ sancti Vitaliani episcopi et confessoris.

A Sébaste en Arménie, les Saints Martyrs Athénogènes, et dix de ses disciples, sous l'empereur Dioclétien.

A Antioche en Syrie, fête de saint Eustathe, évêque et confesseur, illustre par sa doctrine et sa sainteté qui, sous Constance, empereur arien, ayant été envoyé en exil à Trajanople de Thrace, y mourut dans la paix du Seigneur.

Le même jour, saint Hilarin, moine, qui, arrêté avec saint Donat, dans la persécution de Julien et ne voulant pas sacrifier aux faux dieux, fut assommé de coups de bâton, et reçut la couronne du martyr à Arezzo en Toscane. Son corps a été porté à Ostie.

A Trèves, saint Valentin, évêque et martyr.

A Cordoue en Espagne, saint Sisenand, lévite et martyr, qui fut étranglé par les Sarrasins, pour la foi de Jésus-Christ.

A Zanchte, dans la Gaule Belgique, sainte Reinelde, vierge, et ses compagnons, tous martyrs, qui furent massacrés par les barbares, pour la foi de Jésus-Christ.

A Bergame, saint Domnion, martyr.

A Capoue, saint Vitalien, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Paul et saint Mammès, martyrs à Césarée en Cappadoce.

Saint Donnin (Domnus), enfant dont le corps a été gardé au Puy en Velay.

Saint Macaire et saint Ménétié, martyrs à Milan.

Saint Eugène, évêque, honoré en Ligurie.

Saint Ylpise (Elpidius), honoré comme martyr, en Auvergne.

Saint André et saint Benoît de l'Ordre des Camaldules.

Saint Eustaise, saint Denis, saint Théodote, saint Maxime, saint Théodise, martyrs à Antioche.

Saint Justinien, honoré comme confesseur au diocèse de Limoges.

Saint Udalric, moine de Cluny, mort à Brisach.

Saint Thérapion, confesseur en Ethiopie, honoré chez les Grecs.

Saint Marin, évêque dans la Scandinavie, fêté ce jour.

Martyrologe de la dernière persécution.

Simon Audigier, curé de Saint-Laurent-du-Pré en Poitou. Condamné comme ennemi du peuple le 16 juillet 1794, exécuté le même jour.

Adrien Leneumez, prêtre Capucin à Honfleur, arrêté pour refus du serment schismatique, condamné à la deportation, mort sur le navire à Rochefort, le 16 juillet 1794.

Léonard de la Rouveirade, chanoine de Limoges et grand prédicateur, condamné comme le précédent et mort à Rochefort dans la cale du navire, le 16 juillet 1794.

Claude Breisse, curé du diocèse de Mende, condamné par le tribunal criminel de l'Ardèche comme prêtre réfractaire, guillotiné le 16 juillet 1794.

Michel Névelon, curé du diocèse de Bourges, condamné pour refus de serment, déporté à l'âge de soixante-douze ans, mort à Rochefort le 16 juillet 1794.

Marie Béguin, sœur converse à Boulène, condamnée pour n'avoir pas voulu renier ses vœux, guillotinée à Orange, à l'âge de soixante ans, le 16 juillet 1794.

Marie Sage, sœur converse du même couvent, pour le même refus d'abjurer ses vœux, condamnée à Orange, exécutée à l'âge de soixante-deux ans, le 16 juillet 1794.

Vital Olivier, curé dans le diocèse du Puy, arrêté pour refus de serment, envoyé à Paris, condamné là comme conspirateur, guillotiné le 16 juillet 1794.

Jean Salvage, curé du diocèse de Périgueux, arrêté pour refus de serment, condamné comme prêtre réfractaire, guillotiné à Périgueux, le 16 juillet 1794.

Marie-Thérèse Charransol, religieuse de Boulène, près le Pont-Saint-Esprit, condamnée à mort comme fanatique, guillotinée à Orange le 16 juillet 1794, à l'âge de trente-cinq ans.

Françoise - Madeleine de Justamont, religieuse Ursuline à Pernes, près de Carpentras, et Julie-Dorothée-Madeleine de Justamont, sœur de Françoise et religieuse au couvent de Sainte-Catherine d'Avignon, conduites à Orange, condamnées comme

fanatiques réfractaires, et guilloténées le 16 juillet 1794, la première à l'âge de cinquante ans, la seconde à l'âge de quarante.

Jeanne Romillon, religieuse Ursuline de Boulène, condamnée à Orange comme les précédentes, à l'âge de quarante ans, guillotinée le 16 juillet 1794.

Jean-François Coing et Jean-Louis Coing, les deux frères, tous deux prêtres, n'ayant pas prêté serment à la constitution civile du clergé, condamnés ensemble comme prêtres réfractaires, et guillotines ensemble le 16 juillet 1794.

François Roufflé, prêtre et religieux de l'Ordre des Carmes, au monastère de Mortemart, se retira lors de la suppression des Ordres monastiques, à Limoges, sa ville natale, et pour n'avoir pas prêté serment à la constitution civile du clergé, fut condamné à la déportation. Il mourut à Rochefort dans l'entre-pont du navire qui devait l'emporter; il fut enterré à l'île d'Aix, le 16 juillet 1794.

Jean-Baptiste Corbet, prêtre Capucin du diocèse de Coutances, ne prêta pas le serment à la constitution civile du clergé, fut condamné à la déportation et mourut à Rochefort, le 16 juillet 1794.

Marguerite-Rose Gardon, religieuse de Boulène, amenée le 2 mai aux prisons d'Orange, condamnée comme ses sœurs et guillotinée le 16 juillet 1794.

Marie-Anna Doux, religieuse du même couvent, condamnée avec ses sœurs, comme fanatique réfractaire, guillotinée le 16 juillet 1794.

Marie-Antoine Gaillard de Senillac, chanoine de la cathédrale du Puy, ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, fut condamné à mort à Paris où on l'avait amené, comme ennemi du peuple, et guillotiné le 16 juillet 1794, avec onze autres victimes.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Alexis, confesseur. — Les martyrs Scillitains. — Saint Hyacinthe, martyr en Paphlagonie. — Sainte Marcelline, vierge. — Saint Ennode, évêque de Pavie. — Saint Frédégand ou Frégaud. — Sainte Théodote, martyre. — Saint Kénelm, enfant martyr. — Saint Léon IV, Pape. — Le bienheureux Pierre Le Fèvre, compagnon de saint Ignace. — Le bienheureux François Titelmann, Frère Mineur. — La vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin et ses compagnes Marie Dufour, Jeanne Vézotal et douze autres Carmélites de Compiègne, martyres. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ALEXIS,

CONFESSEUR.

Jamais homme ne vainquit le monde, la nature et le démon, ni ne se surmonta soi-même avec plus de générosité et de constance que ce grand Seviteur de Dieu. On en voit beaucoup qui, à l'exemple d'Abraham, quittèrent leurs maisons, leurs biens et le lieu de leur naissance, pour se retirer en des terres inconnues sur le seul appui de la divine Providence. Mais saint Alexis a fait quelque chose de plus merveilleux, puisqu'après s'être absenté dix-sept ans de la maison de ses parents où toutes choses semblaient contribuer à le rendre heureux, il n'y est rentré que pour être pauvre au milieu des richesses, méprisé au milieu des honneurs, et inconnu au milieu de ceux qui l'aimaient, le désiraient et brûlaient du désir de le posséder.

Il naquit à Rome après le milieu du iv^e siècle. Son père nommé Euphémien, était un des principaux membres du Sénat ; et sa mère appelée Aglaïs, était une dame de grand mérite, dont la noblesse répondait à celle de son mari. Leurs biens étaient si grands, qu'ils n'avaient pas moins de trois mille esclaves, dont les uns les servaient à la ville, et les autres étaient dans leurs maisons de campagne pour faire valoir les héritages qu'ils y possédaient. Dieu ne leur donnant point d'enfants, ils faisaient

grande part de leurs richesses à toutes sortes de misérables. On dressait tous les jours trois tables dans leur maison, où les veuves et les orphelins, les pèlerins et les pauvres, et enfin les malades étaient traités fort honnêtement. Les religieux étrangers étaient encore très-bien reçus de cet illustre seigneur ; mais il les faisait ordinairement manger à sa table, ce qui l'obligeait de différer son dîner jusqu'à l'heure de None, qui était l'heure que les religieux prenaient leur repas. S'il lui arrivait de se relâcher dans sa miséricorde envers les pauvres, il se prosternait la face contre terre, et disait à Dieu en soupirant : « Je ne suis pas digne, mon souverain Seigneur, que la terre que vous avez créée, me porte. »

Cependant Aglaïs, à qui sa stérilité faisait tant de peine, pria instamment l'auteur de tous les biens de lui donner un fils, qui fût la consolation de son mari et le soutien de sa famille dans le temps de leur vieillesse. Ses vœux accompagnés de tant d'aumônes, furent enfin exaucés : elle mit au monde un garçon à qui Euphémien fit donner au baptême le nom d'Alexis. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, on lui fit apprendre la grammaire, la rhétorique et l'histoire : de sorte qu'il devint bon orateur et fort savant dans les choses de l'antiquité. Il passa de cette sorte son enfance et les premières années de sa jeunesse dans l'étude ordinaire aux enfants de sa qualité : et comme il était sous la discipline d'un père et d'une mère qui faisaient leur objet capital de la religion, il se forma en même temps à la vertu et à tous les exercices de la piété chrétienne. Dans Rome on le regardait comme un jeune homme destiné à être un des principaux ornements de l'empire et à posséder les premières charges de la République.

Son père et sa mère le voyant si rempli de mérites, pensèrent à lui trouver un parti digne de sa naissance et de sa vertu. Mais Notre-Seigneur dont les desseins sur ses élus sont impénétrables et qui demande quelquefois à ceux qui veulent le suivre des sacrifices que la raison humaine ne peut comprendre, lui inspira la pensée de quitter son père et sa mère, de briser les chaînes amoureuses qui le retenaient avec eux, et par une séparation si violente faire souffrir ou plutôt mourir trois personnes si étroi-

tement unies. Le Bienheureux accoutumé qu'il était à recevoir des inspirations du ciel, reconnut bien que c'était la voix de Dieu qui l'appelait, et qu'usant du pouvoir qu'il a sur les hommes il voulait qu'il lui donnât ce témoignage de son amour. Il s'y rendit avec autant de générosité que de soumission : il lui promit d'aller dans l'exil qu'il lui marquait. Il résolut de sacrifier l'amour naturel à l'amour divin et de quitter son père et sa mère pour suivre Dieu qui l'appelait.

Ses parents ignorant la résolution que Dieu lui avait inspirée firent tous leurs efforts pour l'engager dans l'état du mariage, ils choisirent une fille en qui la nature et la grâce avaient renfermé tous leurs trésors. Elle appartenait à une des premières familles de Rome, ses richesses étaient immenses, son mérite surpassait et ses richesses et sa naissance. On ne pouvait juger laquelle de ses vertus l'emportait sur les autres : la compassion la rendait sensible à toutes les misères des pauvres, et contre la coutume des jeunes filles de son âge elle allait plus souvent à l'hôpital et à la prison qu'aux fêtes et aux spectacles ; sa naissance n'enflait point son cœur ; et comme elle était la plus riche et la plus illustre, elle était aussi la plus humble de Rome.

Alexis voyant en elle une vertu si extraordinaire ne put s'empêcher de l'admirer et de l'aimer, il se rendit à la volonté de son père sans s'écarter de celle de Dieu ; il l'épousa solennellement sans changer de résolution, et voulant se marier et garder sa virginité, il fut fidèle à Jésus-Christ et ne fut point infidèle à son épouse. Les noces se passèrent avec la pompe qu'exigeait la naissance des mariés ; toute la ville de Rome bénit une alliance si heureuse. L'empereur honora la cérémonie de sa présence, et toute sa cour jugea qu'elle n'avait jamais vu de mariage où la femme fût plus digne de son mari et le mari plus digne de sa femme. Comme Alexis avait plus de lumières que les autres, il découvrait aussi en son épouse plus de vertus et comme il avait plus de connaissances, il avait aussi plus d'amour et plus d'estime pour elle. Ces deux sentiments causaient sa douleur, et lui représentaient que pour obéir à Dieu, il fallait quitter ces beautés avant que de les posséder ; qu'il fallait éteindre une affection qui

ne faisait que de naître ; qu'il fallait rompre trois chaînes d'un même coup pour se mettre en liberté, et qu'il fallait être un fils désobéissant, un époux insensible pour être un fidèle disciple de Jésus. Que de soupirs tira de son âme une si cruelle pensée ! Qu'il eut de peine à cacher sa douleur, et qu'il se trouva empêché de répondre lorsqu'elle lui demanda la cause de sa rêverie et de son inquiétude !

Il semble que l'amour divin n'avait donné cette épouse si accomplie à Alexis que pour éprouver davantage la fidélité et la générosité de son cœur. Il lui inspira de la quitter la nuit même de ses noces, sans lui permettre de lui dire adieu. Tout ce qu'il lui permit ce fut de lui donner une bague et une ceinture enveloppées dans un taffetas d'écarlate et de lui adresser ces dernières paroles : « Gardez, je vous supplie, ce présent comme un gage de mon amour, et préparez-vous à faire la volonté de Dieu. »

Alexis n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que passant dans son cabinet, il changea d'habits, sortit de la maison paternelle sans que personne s'en aperçût, quitta Rome et s'engagea dans un exil dont la fin lui était inconnue.

Cependant son père et sa mère ainsi que son épouse qu'il avait quittés sans leur dire adieu, furent extrêmement surpris de ne plus le voir. Ils ne pouvaient s'arrêter à la triste pensée qu'il les eût quittés pour toujours. Après une attente et une recherche de quelques jours dans Rome et aux environs qui fut sans succès, ils envoyèrent au plutôt leurs domestiques dans presque tous les endroits du monde pour s'informer de ce qu'il était devenu : il y en eut même qui le suivirent de si près qu'ils le rencontrèrent à Edessé où il s'était retiré. Alexis les reconnut, leur demanda l'aumône, et la reçut de leur main, remerciant infiniment Notre-Seigneur de ce qu'il lui faisait la grâce d'être dans un état si humilié que de recevoir l'aumône de ses propres serviteurs ; mais ils ne le reconnurent pas, parce que ses abstinences, ses pleurs et la manière négligée de son corps lui avaient tellement atténué le visage, qu'ils l'avaient rendu méconnaissable. Ainsi ils furent contraints, comme tous les autres, de retourner à Rome, sans avoir pu apprendre de ses nouvelles.

Qui pourrait représenter quels furent en cette occasion les cris et les plaintes, soit d'Euphémien qui, par la perte de son fils, voyait toutes ses espérances perdues et tous ses desseins avortés ; soit de la charitable Aglaïs qui avait si longtemps demandé cet enfant à Dieu et ne l'avait obtenu que par ses prières et ses larmes ; soit de la nouvelle mariée qui se voyait veuve avant d'avoir pu jouir de l'aimable conversation de son époux ! « Que vous ai-je donc fait, Alexis ? disait ce tendre père dans l'amertume de son cœur, que vous ai-je fait, mon fils, pour m'avoir ainsi abandonné et jeté dans le dernier excès de la tristesse ? Ai-je agi avec vous comme ces pères barbares qui n'ont que de la rigueur et de la dureté pour leurs enfants ? Ne vous ai-je pas été le meilleur des pères ? tout ce que j'ai n'était-il pas à vous, et tous mes soins ne tendaient-ils pas à agrandir votre maison, et à vous rendre un des plus fortunés seigneurs de l'empire ? Vous ai-je choisi une épouse indigne de vous ? N'est-ce pas le parti le plus avantageux qui soit dans Rome, et une fille avec laquelle vous pouviez vivre dans une joie innocente, et qui n'eût jamais blessé votre conscience ? Pourquoi donc m'avez-vous quitté dans un temps où vous receviez de plus grands témoignages de mon amour paternel ? Mais il y a sans doute un mystère caché dans votre retraite, car vous êtes un trop bon fils pour avoir voulu donner le moindre sujet de mécontentement à un aussi bon père. »

De son côté la mère ayant fait fermer les fenêtres de sa chambre pour ne point voir le jour, se coucha sur le sac et sur la cendre et poussant des soupirs vers le ciel, elle exprimait en ces termes sa douleur : « Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous donné un fils pour me l'ôter en un temps où j'en devais recevoir le plus de satisfaction et de joie ? Encore s'il était mort je me consolerais, parce que j'aurais l'espérance qu'il jouirait de votre divine présence ; mais qu'il soit vivant et que j'en sois privée, et que d'autres jouissent du bonheur de sa vue et de sa conversation, c'est ce qui fait ma plus grande douleur. Est-il possible, Alexis, ajoutait-elle, que tes entrailles aient été de fer et de bronze envers moi, et que tu n'aies pas eu pitié d'une mère qui t'a désiré avec tant d'ardeur, qui t'a élevé avec tant de soin, et qui t'a aimé

plus que nulle mère n'aima jamais ses enfants ? Ah ! il faut qu'une cause supérieure t'ait enlevé de ma présence ; car tu avais trop de tendresse pour moi, pour me causer toi-même la peine et l'affliction où je suis plongée. »

Enfin la nouvelle épouse, qui ne voulut jamais abandonner sa belle-mère, se plaignait plus que nul autre, s'accusant d'être cause de l'éloignement de son aimable époux : « Si ce n'est pas pour moi, mon cher Alexis, disait-elle, que vous vous êtes absenté, pourquoi attendiez-vous à le faire au jour de nos noces ? Que ne le faisiez-vous plus tôt ? Sans doute je n'étais pas digne de vous ; mais que ne le disiez-vous librement, et pourquoi m'avez-vous rendue cause de la désolation de votre famille ? Cependant quelque indigne que je sois de vous posséder, je vous garderai une foi inviolable tout le temps de ma vie, et la passerai dans les larmes. » C'étaient là les plaintes de cette famille désolée, que l'on ne trouvera pas mauvais que j'aie exprimées en peu de mots, puisque le Saint-Esprit dont les paroles doivent être le modèle de nos écrits, n'a point fait difficulté de nous rapporter ce que disait la mère du jeune Tobie, dans l'impatience où elle était du retour de son fils.

Saint Alexis après son départ de Rome s'était retiré à Edesse, où il avait donné aux pauvres l'argent qui lui restait, pour ne plus vivre que d'aumônes. Le lieu où on le trouvait le plus ordinairement était le porche de l'église de Notre-Dame, où il s'occupait sans cesse à prier Dieu, à méditer les mystères de notre religion et à contempler les grandeurs et les perfections de la divinité. Il n'avait pas de plus grande joie que de se voir rebuté du monde et regardé comme un homme de néant. Il était toujours mal vêtu à la manière des pauvres. Ses jeûnes et ses veilles étaient continuels ; et si peu de chose lui suffisait que des aumônes qu'il recevait, il faisait encore la charité aux autres pauvres.

Après qu'il eut passé dix-sept ans sous le porche de l'église de Notre-Dame, l'image de cette glorieuse Mère de Dieu parla sensiblement au trésorier de ce temple, et lui dit qu'il devait beaucoup considérer le pauvre qu'il voyait si souvent à la porte, et

lui donner un honnête logement au dedans, parce que c'était un serviteur agréable à Dieu, que le Saint-Esprit reposait sur lui et que ses prières étaient très-puissantes dans le Ciel. Cette révélation fit faire réflexion au trésorier sur l'humilité, la patience, le silence, l'assiduité à la prière, la charité du Saint envers les pauvres, et sur une infinité d'autres vertus dont il donnait à tous moments de grands exemples : on commença donc à l'honorer et à le regarder d'un œil plus favorable : le trésorier ne voulut plus qu'il demeurât dans le vestibule, mais le pourvut d'un appartement dans l'enceinte de l'église, et chacun s'empessa de lui fournir les choses nécessaires à la vie.

Ces faveurs qui eussent arrêté en ce lieu tout autre qu'Alexis, l'obligèrent de s'en retirer. Comme il n'était sorti de la maison de ses parents que pour fuir l'honneur, et se priver des commodités de la vie, il ne put rester dans un endroit où on voulait que rien ne lui manquât, et où le respect qu'on lui portait ne laissait pas son humilité en assurance. Il partit donc d'Edesse et prit la mer à Laodicée dans le dessein d'aller à Tharse en l'église de Saint-Paul, où il espérait n'être pas moins inconnu qu'il avait été dix-sept ans en sa première retraite. Mais une tempête furieuse ayant longtemps agité le vaisseau, ce qui lui fit faire un chemin presque incroyable, il arriva enfin, par la conduite de Dieu en Italie, et à Rome, qui devait être le plus glorieux théâtre de ses combats et de ses victoires. Alors il eut un puissant mouvement du Saint-Esprit de ne point prendre d'autre demeure que dans la maison de son père, où n'étant pas reconnu, mais seulement traité comme un pauvre, il surmonterait plus glorieusement les tendresses de l'amour naturel, et les charmes des plaisirs et des richesses, qu'il aurait à tout moment devant les yeux.

C'était là véritablement une conduite bien extraordinaire, et plus admirable qu'imitable, puisque selon les voies communes, il n'est pas permis de s'exposer aux tentations et aux dangers, et qu'il faut fuir ce que l'on ne doit pas aimer : mais l'Esprit de Dieu l'y avait préparé par une mort parfaite à lui-même, et par un si grand détachement de tout ce qui est créé, qu'il y était de-

venu comme insensible. Ainsi après avoir visité les tombeaux des Apôtres et les autres saints lieux de Rome, où il implora le secours du Ciel pour son dessein, il attendit Euphémien, son père, à son retour du palais. Ce seigneur vint accompagné de beaucoup de monde, et Alexis s'adressant à lui, lui dit : « Je vous supplie, serviteur de Dieu, d'exercer votre charité envers moi qui suis un pauvre homme destitué de tout secours : donnez-moi, s'il vous plaît, le couvert en quelque coin de votre maison, et souffrez que j'y vive avec vos domestiques des miettes qui tombent de votre table : je n'y serai nullement à charge ; et Dieu qui récompense les miséricordieux, versera sur vous ses bénédictions : et si quelques-uns des vôtres sont absents et en voyage, il vous les fera revoir en bonne santé. » A ces paroles, Euphémien se souvint de son fils qu'il croyait bien loin, et touché d'un mouvement de charité, il mena le pauvre à sa maison, et lui fit donner un endroit pour se retirer. Il commanda aussi à un de ses domestiques d'en avoir soin, lui promettant pour cela une honnête récompense qui le mettrait en état de ne plus servir.

La vie du Saint, dans ce réduit, fut admirable : il continua d'y affliger son corps par des jeûnes et des veilles continuels : il ne mangeait presque point, et deux onces d'eau par jour faisaient toute sa boisson : sa vie était de prier et de pleurer : il passait les jours et les nuits à adorer Dieu et à contempler ses bontés. Il ne sortait que pour aller à l'église, et celui à qui il avait été donné en charge déposa après sa mort, qu'il ne manquait point de communier tous les dimanches. Son silence nous a caché les consolations qu'il recevait du Ciel ; mais il ne faut point douter qu'elles ne fussent très-grandes, puisqu'il s'était si généreusement dévoué à honorer, par sa vie, la pauvreté et l'abjection volontaire de Jésus-Christ.

D'ailleurs, on ne peut exprimer ce qu'il eut à souffrir du grand nombre de valets qui étaient dans la maison de son père ; car comme ce genre d'hommes est impudent et malicieux, et que sa douceur incomparable leur donnait plus de liberté de le maltraiter, sans appréhension qu'il en fit ses plaintes, ils exercèrent contre lui toute sorte d'insolences et de méchancetés. Les uns

lui donnaient des soufflets et des coups de pieds ; d'autres lui arrachaient la barbe et les cheveux ; d'autres lui jetaient des lavures d'écuelles sur la tête ; d'autres lui faisaient des outrages encore plus sensibles : ce que Dieu permettait pour consommer de plus en plus la vertu de son serviteur, et de fait, rien de tout cela ne put ébranler son courage, ni lui faire perdre le calme et la sérénité dont il jouissait au fond de son âme ; il se réjouissait, au contraire, d'être traité chez lui, de ses propres domestiques, avec plus d'inhumanité qu'il ne l'aurait été dans l'état de la plus cruelle servitude, et il s'offrait tous les jours à Dieu pour porter de plus grands opprobres et des humiliations plus rudes et plus sensibles pour son amour et pour sa gloire.

Mais ce qui exerçait davantage sa patience, était la vue continuelle de son père, de sa mère et de son épouse. Il savait que la longueur du temps n'avait pas encore apaisé leur douleur, qu'ils souffraient toujours une grande peine de son absence pré-tendue, qu'ils en pleuraient souvent très-amèrement, et ce que le serviteur qui lui apportait à manger lui en disait, était capable de lui fendre le cœur. Il ne faut pas même douter qu'Euphémien et ces dames ne le vinssent voir quelquefois en son réduit, et qu'elle ne lui fissent la description de leur malheur ; soit par inspiration de Dieu, qui voulait augmenter son mérite, soit même par l'artifice du démon, qui n'épargnait rien pour lui faire quitter une résolution si sainte et si contraire à son dé-testable orgueil. D'ailleurs, bien loin que l'étude de la perfection eût éteint en lui l'amour naturel, il l'avait, au contraire, beaucoup augmenté, de sorte que s'il avait autrefois aimé ses parents et celle que Dieu lui avait donnée pour épouse, il les aimait alors bien plus parfaitement. On peut juger de là de quelle force d'esprit et de quelle grandeur d'âme il fallait que ce Saint fût doué pour ne pas déclarer qui il était, et pour ne pas dire un seul mot qui le faisant connaître aurait, d'une part, humilié l'insolence de ses persécuteurs, et de l'autre, lui aurait rendu les honneurs et les biens qui lui appartenaient, et eussent en même temps dissipé la peine et l'affliction de toute sa famille. C'est aussi en cela

que paraît la grâce de Jésus-Christ, qui sait rendre un homme plus fort que la nature, et lui faire remporter de glorieuses victoires sur ce qui semble le plus invincible.

Siméon Métaphraste, rapporté par Surius, ne dit pas combien de temps dura une épreuve si difficile ; mais le Martyrologe romain et les leçons de l'Office de ce jour, disent qu'elle dura encore dix-sept ans. Ainsi, saint Alexis fut trente-quatre ans dans l'état d'une violence continuelle contre lui-même, où chaque moment était un acte héroïque de la générosité chrétienne qui naissait du concert de toutes les vertus. Mais enfin, Dieu voulant glorifier son Serviteur en ce monde et en l'autre, lui fit connaître que l'heure de sa mort approchait, et lui ordonna de mettre par écrit qui il était, et ce qu'il avait fait depuis son départ de la maison paternelle. Il pria donc le domestique qui le venait voir, de lui apporter une plume, de l'encre et du papier : et obéissant à la voix de Dieu, il marqua distinctement les particularités de sa naissance, de son éducation et de son mariage, avec les circonstances de son départ, et les lieux où il avait été, et plia ce billet pour n'être vu qu'après sa mort.

Cependant le Pape Innocent I^{er} célébrant la messe un jour de dimanche, dans l'église de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Honorius et d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de seigneurs, on entendit une voix du milieu du sanctuaire qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'abattement, et je vous soulagerai. » Chacun, à cette parole, fut saisi d'admiration et de crainte, et se prosternant la face contre terre, s'écria : « Seigneur, ayez pitié de nous. » Aussitôt on entendit une seconde voix venant de l'autel, et qui disait : « Cherchez l'homme de Dieu, il priera pour Rome, et le Seigneur lui sera propice : au reste, il doit mourir vendredi prochain. » On se mit donc en peine de trouver celui que cette voix avait marqué, et on s'en informa de tous côtés, mais on n'en put rien apprendre. C'est pourquoi le vendredi suivant il s'amassa un monde infini dans la même église, et le Pape même, avec l'Empereur, s'y trouvèrent. Alors, la même voix fut entendue, et déclara que c'était dans la maison d'Euphémien qu'il fallait chercher ce

grand trésor. Euphémien était présent auprès de l'Empereur, comme l'un des seigneurs les plus considérables de Rome. Honorius se tourna vers lui, et lui dit : « Comment cachez-vous en votre maison un homme aussi chéri du Ciel ? — Je n'en ai point de connaissance, dit Euphémien, cependant il faut aller voir qui il est. » Il se transporta aussitôt chez lui, afin de faire préparer toutes choses pour recevoir le Pape et l'Empereur.

Pendant que les choses se passaient ainsi dans l'église, Alexis ayant pris son papier en sa main, se coucha doucement sur son chevet, et ayant le cœur tout embrasé d'amour et du désir de posséder son souverain Bien, il s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur : les Anges portèrent au même instant son âme dans le ciel, pour y recevoir la récompense de son humilité, de son dépouillement de toutes choses, et de ses souffrances volontaires.

Euphémien étant arrivé à son logis, demanda s'il s'y était passé quelque chose de nouveau, et s'ils avaient quelque connaissance que cet homme admirable que le Ciel avait annoncé par trois fois, s'y fût retiré. Le serviteur qu'Euphémien avait chargé du soin de notre Solitaire, lui dit que son pauvre venait de mourir, et qu'il ne doutait nullement que ce fût lui que l'Ange du ciel avait désigné, parce qu'il avait mené pendant dix-sept ans une vie admirable, que quoique les valets lui fissent mille outrages, il s'était maintenu dans une patience et dans une douceur à toute épreuve, sans jamais se plaindre des mauvais traitements qu'il recevait. Euphémien voulut voir le pauvre, et alla à sa petite loge qui était sous un escalier. Le trouvant couché et le visage couvert de son sac, il l'appela plusieurs fois ; mais il ne reçut point de réponse, et ne sentit aucun mouvement. Euphémien leva le sac, et aperçut le visage du Solitaire tout éclatant et jetant des rayons de lumière, et sa main serrée, et tenant un papier plié. La joie, l'étonnement, le respect et la crainte le saisirent en même temps : il voulut prendre le papier pour le lire avant la venue du Pape et du Prince ; mais il ne le put. Il alla au-devant du Souverain Pontife et de l'Empereur, et leur dit ce qu'il venait de découvrir. Ils ordonnèrent que le

corps fût transporté avec beaucoup de respect dans une chambre secrète, et qu'on le couchât au milieu sur un lit : ensuite ils se mirent à genoux devant le mort, et le supplièrent instamment de lâcher le papier qu'il tenait dans sa main, afin qu'on connût son mérite, et ce que Dieu voulait apprendre à l'empire par son moyen. Il obéit aussitôt, et par ordre du Pape, Aëtius, chancelier de la sainte Église, en fit publiquement la lecture.

Il se fit alors un grand silence, chacun désirant savoir quel était un homme si extraordinaire ; mais quand on entendit qu'il était Alexis, lequel, à la première nuit de ses noces, avait quitté son père, sa mère et son épouse, Euphémien ne fut plus en pouvoir d'arrêter les transports de sa douleur ; il se jeta sur le corps mort de son fils, en l'arrosant de ses larmes. « Ah ! malheureux que je suis, s'écria-t-il, de perdre ainsi mon fils au moment où je le trouve ! Et pourquoi, Alexis, ne vous découvriez-vous pas plus tôt à moi ? Pourquoi n'apaisiez-vous pas ma tristesse, en me disant qui vous étiez ? c'était un fils vivant que je demandais, et non pas un fils mort. Que me sert de vous avoir retrouvé, s'il faut vous quitter à l'instant ? Ne valait-il pas mieux me laisser dans la peine qui était accompagnée de quelque espoir, que de m'ôter toute espérance ? »

La mère du Saint qui n'était pas dans la chambre, ne fut pas longtemps sans apprendre ce qui s'y passait. Elle y accourut précipitamment, déchirant ses habits, et versant des torrents de larmes. Elle eut de la peine à passer à cause du monde qui y était, mais fendant la presse : « Laissez-moi voir mon enfant, s'écria-t-elle, laissez-moi embrasser l'objet de mes désirs et le sujet de ma douleur : permettez-moi d'arroser de mes larmes celui que je pleure depuis tant d'années. » Puis s'étant approchée du corps de son cher fils, elle colla son visage contre le sien sans pouvoir s'en séparer, tantôt se plaignant de lui de ce qu'il l'avait quittée, et qu'à son retour il ne s'était pas fait connaître : tantôt se plaignant d'elle-même, de ce qu'elle n'avait pas reconnu celui qu'elle possédait et qui était devant ses yeux : tantôt déplorant son malheur de perdre son fils unique au moment qu'elle le retrouvait.

L'épouse du Serviteur de Dieu ne fut pas plus modérée dans sa douleur. « Est-il possible, ô mon aimable époux, lui disait-elle en l'embrassant, que l'amour de votre épouse n'ait point attendri votre cœur ? Est-il possible que vous m'ayez vue dix-sept ans pleurer votre absence sans me dire qui vous étiez, pour soulager ma douleur ? Que les richesses et les honneurs de votre maison ne vous aient point touché, je ne m'en étonne pas, mais que votre épouse désolée, que vous voyiez tous les jours, n'ait pas amolli votre cœur, c'est ce que je ne puis comprendre. Il faut donc que je commence à être veuve en vous trouvant, après avoir été tant d'années veuve en vous désirant. »

Ces mouvements produits par l'amour le plus sincère et le plus pur faisaient connaître aux assistants la vertu inestimable d'Ale-xis, qui avait pu soutenir pendant dix-sept ans des tendresses capables d'amollir des cœurs de fer et d'acier. Après que l'on eut donné quelque chose à la douleur d'un père, d'une mère et d'une épouse désolés, le Pape et l'Empereur commandèrent que le lit où était le Saint fût mis dans un lieu plus exposé, pour le faire voir à tout le monde. Mais la foule était si grande, qu'il fut longtemps impossible de le transporter. L'Empereur fit jeter des pièces d'or et d'argent de côté et d'autre, afin que le peuple qui était accouru s'arrêtant à les ramasser, on eût plus de facilité de l'enlever ; mais cette industrie fut inutile, car le désir de voir le Saint que le Ciel avait déjà canonisé, était si grand, que personne ne se détourna pour recueillir une seule pièce de monnaie, car nous apprenons de sa vie composée par Siméon Métaphraste, que dès lors il commença à faire de grands miracles, et qu'en le voyant seulement on recevait la guérison des maladies dont on était affligé. Enfin, il fut résolu qu'on porterait solennellement le corps en terre, après lui avoir rendu les plus grands hon-neurs dans l'église de Saint-Boniface et dans l'église Saint-Pierre.

Le Pape et l'Empereur assistèrent à cette cérémonie, et mirent même, par respect, la main au cercueil. Le père et la mère, avec l'épouse du Saint, furent sept jours sans pouvoir se séparer de ses Reliques. On fit aussitôt un tombeau magnifique enrichi d'or

et de pierres précieuses, où il fut déposé. Les miracles continuèrent à s'y faire en grande quantité. Surtout, il sortait de son sépulcre une très-agréable odeur qui rendait la santé aux malades. La maison d'Euphémien qui était sur le mont Aventin fut, dans la suite, changée en une église, sous le nom de Saint-Alexis¹. On y montre encore quelques degrés de l'escalier sous lequel cet admirable Saint demeura dix-sept ans, avec une image de la très-sainte Vierge que l'on dit être celle qui parla en sa faveur au trésorier de l'église d'Edesse. (GIRY).

LES MARTYRS SCILLITAINS.

L'empereur Sévère ayant vaincu les rois qui avaient pris le parti de Niger contre lui, publia des édits sanglants contre les chrétiens. Ce fut dans la dixième année de son règne, qui était la 202^e de Jésus-Christ. Les fidèles n'avaient pas laissé d'être auparavant persécutés en plusieurs endroits. Les gouverneurs des provinces s'autorisaient des lois de l'empire, qui proscrivaient les religions étrangères, et des édits de quelques prédécesseurs de Sévère, lesquels n'avaient point été révoqués : aussi voyons-nous que le proconsul Saturnin excita, en 200, une violente persécution en Afrique.

Les premiers chrétiens qui souffrirent à Carthage furent les douze martyrs scillitains, ainsi nommés de Scillite, ville de la province consulaire qu'on leur donne communément pour patrie. Ayant été arrêtés le 16 juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul.

Nous rapportons textuellement leurs Actes, écrits par ordre du proconsul.

Le 14 des calendes d'août, sous le second consulat de Clausius, à Carthage, métropole d'Afrique, l'audience tenant, ont été cités par devant les magistrats et personnellement ajournés les nommés Spérat, Narzal, Cittin, et les nommées Donate, Vestine et Seconde ; lesquels ayant comparu, le proconsul Saturnin a dit : Vous pou-

¹ Une inscription de cette église fait croire que saint Alexis mourut en 414

vez espérer de trouver grâce auprès de nos très-augustes empereurs Sévère et Antonin ¹, si vous vous mettez sincèrement en état de rendre à nos dieux l'honneur que vous leur devez. Spérat a répondu : Nous n'avons point commis d'injustice, personne ne se peut plaindre de nous, nous ne faisons tort à personne. Vos mauvais traitements n'ont jamais pu tirer de notre bouche la moindre plainte contre vous. Au contraire, nous ne rendons que des bénédictions et des actions de grâces pour tout le mal que vous nous faites : c'est pourquoi nous vous déclarons que nous n'adorons point d'autre Dieu que le vrai Dieu, qui est le Seigneur et le Maître de toutes choses.

Le proconsul Saturnin a dit : Nous voulons bien que vous sachiez que nous avons une religion qui est toute de douceur et qui consiste dans une très-grande simplicité. Spérat a répondu : Si vous me faites l'honneur de m'écouter tranquillement, je vous découvrirai le mystère de la douceur et de la simplicité chrétienne qui vous est inconnue. Le proconsul Saturnin a dit : Ne craignez rien, je veux bien vous entendre, jurez seulement par le génie de notre prince. Spérat a répondu : Je ne connais point le génie de l'empereur de la terre, mais je sers mon Dieu qui est le Dieu du Ciel, que nul homme n'a jamais vu ni peut voir. Je ne suis coupable d'aucun crime, je ne prends point le bien d'autrui ; si j'achète quelque chose, j'en paie les droits aux receveurs de l'empereur, parce que je sais que Dieu me l'a donné pour maître : mais je n'adore que mon Seigneur, qui est le Roi des rois et le Maître de toutes les nations du monde. Le proconsul Saturnin a dit : Laissez là tous ces vains discours, et sans différer davantage, sacrifiez aux dieux. Spérat a répondu : Je ne crains rien, je n'ai offensé personne. Le proconsul Saturnin, s'adressant aux autres, a dit : Ne vous laissez pas séduire par l'exemple de celui-ci et ne vous rendez pas complices de sa fureur, mais craignez plutôt de déplaire à l'empereur, en refusant d'obéir à ses ordres. Cittin a dit : Nous ne craignons de déplaire qu'à Dieu, notre unique Seigneur, qui est dans le Ciel. Le

¹ Fils de Sévère, surnommé Caracalla.

proconsul Saturnin a dit : Qu'on les mène en prison et qu'on les mette aux ceps jusqu'à demain.

Le jour suivant, treizième des calendes d'août, le proconsul Saturnin, assis sur son tribunal, a ordonné que les prisonniers fussent représentés, lesquels étant arrivés, le proconsul a dit aux femmes : Ne voulez-vous pas rendre à nos princes l'honneur que vous leur devez, et sacrifier à nos dieux ? Donate a répondu : Nous rendons à l'empereur l'honneur que nous lui devons comme à l'empereur ; mais nous n'offrons qu'à notre Dieu nos adorations et nos prières. Vestine a dit : Je suis aussi chrétienne, moi. Seconde a dit pareillement : Et moi je crois en mon Dieu, et je veux toujours demeurer attachée à lui ; pour vos dieux, nous ne les adorons point. Le proconsul Saturnin ayant ouï ces réponses, a fait retirer ces femmes, et faisant approcher les hommes, il a dit à Spérat : Persistez-vous toujours dans votre religion ? Spérat a répondu : Oui, j'y persiste. Écoutez, vous tous qui êtes ici présents, je déclare que je suis chrétien. Les autres prisonniers ont tous dit de même : Nous déclarons que nous sommes chrétiens. Le proconsul a dit : Vous ne voulez donc point qu'on vous accorde le délai pour prendre une dernière résolution, ni qu'on vous fasse grâce ? Spérat a répondu : Nous n'en voulons point, et l'on n'en doit point demander dans une guerre juste. Faites ce que vous voudrez, nous mourrons avec joie pour Jésus-Christ. Le proconsul Saturnin a dit : Quels sont ces livres qu'on dit que vous adorez ? Spérat a répondu : Ce sont les quatre Évangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Épîtres de l'Apôtre saint Paul, et toute l'Écriture qui a été inspirée de Dieu. Le proconsul Saturnin a dit : Je vous donne trois jours, afin que vous ayez le temps de penser à ce que vous avez à faire, et de rentrer en vous-même. Spérat a répondu : Je suis chrétien, et tous ceux qui sont avec moi le sont aussi : rien ne pourra nous faire changer, nous n'abandonnerons jamais la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Faites ce qu'il vous plaira.

Le proconsul, voyant leur fermeté inébranlable, rendit contre eux cette sentence, qui fut enregistrée sur l'heure : « Nous ordonnons que Spérat, Narzal, Cittin, Voiture, Félix, Acillin, Le-

tance, Janvière, Généreuse, Vestino, Donato et Seconde, pour avoir confessé qu'ils étaient chrétiens, et avoir refusé de rendre à l'empereur l'honneur qui lui est dû, auront la tête tranchée. » Après que la lecture leur eut été faite de cette sentence, Spérat et les autres dirent : Nous vous rendons grâces, ô Dieu éternel, de ce que vous daignez nous recevoir aujourd'hui dans le Ciel au nombre de vos Martyrs. On les conduisit ensuite au lieu du supplice, où s'étant mis à genoux, et après avoir encore rendu leurs actions de grâces à Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

Les fidèles qui transcrivirent leurs Actes sur les registres du greffe, les terminent ainsi : « Les Martyrs de Jésus-Christ consommèrent leur sacrifice au mois de juillet, et ils intercèdent pour nous auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel soit honneur et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles¹. »

Il n'y avait pas longtemps que nos Saints martyrs avaient souffert, lorsque Tertullien adressa son apologie de la religion chrétienne aux gouverneurs des provinces de l'empire. Cet auteur rapporte que Saturnin, qui le premier avait tiré le glaive en Afrique contre les disciples de Jésus-Christ, en fut puni par la perte de la vue peu de temps après².

Adon rapporte, dans son Martyrologe, que les reliques de saint Spérat furent transférées d'Afrique à Lyon, sous le règne de Charlemagne.

(GODESCARD.)

¹ Consummati sunt Christi martyres mense julio, et intercedunt pro nobis ad Dominum nostrum Jesum Christum, cui honor et gloria cum Patre et Spiritu Sancto in sæcula sæculorum. *Acta ap. Baron. ad an. 202.*

² La persécution allumée par Sévère dura dix ans. Bassianus, surnommé Antonius Caracalla, fils aîné de ce prince, voulut lui ôter la vie dans la Bretagne où il faisait la guerre. Un jour qu'il le suivait à cheval, tandis que l'armée était en marche, il tira son épée pour l'en percer ; mais on l'empêcha d'exécuter son horrible dessein. Sévère se contenta de faire quelques reproches à son fils, dont la trahison le jeta dans une noire mélancolie pour le reste de ses jours. Il en mourut à Yorck le 4 février 211, dans la soixante-cinquième année de son âge, et la dix-huitième de son règne. Ses fils Caracalla et Géta lui succédèrent, mais le premier fit poignarder le second entre les bras de sa propre mère, qui fut teinte de son sang.

SAINT HYACINTHE,

MARTYR EN PAPHLAGONIE.

Saint Hyacinthe, dont il est ici question, jouissait d'une estime universelle dans Amastris, sa ville natale, à cause de ses excellentes qualités et particulièrement à cause de son extrême amabilité envers tout le monde. Mais cette ville était encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, et le fervent jeune homme avait le cœur navré de douleur lorsqu'il considérait que tous ses compatriotes étaient retenus dans l'esclavage des démons. Son zèle pour leur conversion s'enflammait chaque jour davantage, à proportion des difficultés qu'il rencontrait, et déjà il était parvenu à faire embrasser la foi de Jésus-Christ à un assez grand nombre. Mais il y avait un obstacle presque insurmontable qui retenait la multitude et l'empêchait d'écouter ses prédications avec confiance : c'est le culte que toute la ville rendait de temps immémorial à un arbre du voisinage qui était d'une beauté remarquable. Plusieurs fois Hyacinthe avait essayé de désabuser les habitants de cette erreur grossière ; mais la superstition était plus forte que ses discours, et comme il n'espérait plus de succès par cette voie, il choisit une occasion favorable pour le faire secrètement abattre. A peine cet événement fut-il connu, qu'on en soupçonna l'auteur. On se précipita en foule vers la maison où demeurait Hyacinthe ; on l'accabla de coups et de mauvais traitements de tous les genres, et on le fit mettre en prison, où il mourut des suites de ses blessures. Il est nommé en ce jour au Martyrologe romain.

SAINTE MARCELLINE,

VIERGE.

Sainte Marcelline, sœur de saint Ambroise, était fille du préfet des Gaules. Elle naquit sous le règne du grand Constantin. Elle fut élevée chez nous dans une maison de campagne voisine d'Arles, et non loin du bruit des villes, auprès de sa mère, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. L'éducation qu'elle y reçut fut très-chrétienne et très-sainte. Mais elle n'eut pas d'autres maîtres

ni d'autre guide, dans sa conduite spirituelle, que le Saint-Esprit. Il lui inspira l'amour de la virginité, car, vivant à la campagne, dans une grande jeunesse, sans avoir près d'elle ni vierge qui lui montrât l'exemple de cette rare vertu, ni directeur qui lui en prescrivit les règles, elle conçut elle-même un très-grand amour pour cet état. Elle fit donc, dès son bas âge, profession de la virginité, et bientôt après on lui donna pour être auprès d'elle, une fille qui était résolue de demeurer vierge aussi, et qui lui tint compagnie dans les pieux exercices qui convenaient à une si sainte résolution.

Après la mort de son père, sa mère quitta les Gaules pour se retirer à Rome, où était sa famille. Marcelline l'y suivit avec sa compagne, et se chargea de l'éducation de ses frères. Elle les instruisit des maximes les plus saintes, et dans une école si pure ses deux frères prirent l'esprit de la continence, qu'ils gardèrent toute leur vie.

Il ne suffisait pas à Marcelline de vivre vierge, elle voulut en faire une profession publique. Elle changea donc d'habit, et, le jour de Noël de l'année 331, elle reçut des mains du Pape Libère le voile sacré dans l'église de Saint-Pierre, en présence d'une multitude de peuple et de quantité de vierges qui souhaitaient toutes de pouvoir demeurer avec elle. Libère lui fit un discours touchant. Au milieu de cette cérémonie, ce discours fit une impression si profonde dans le cœur de la bienheureuse Marcelline, que depuis elle en faisait le sujet de ses plus tendres entretiens, avec son frère l'illustre saint Ambroise. Ce saint docteur a eu soin d'en faire part à la postérité.

Il ajoute que quand Marcelline était obligée de manger, elle ne prenait que les choses les plus communes et les plus grossières, afin que, n'y trouvant rien qui pût fixer son goût, le jeûne lui en devint plus agréable ; qu'elle ne buvait jamais que de l'eau ; qu'elle ne prenait de repos que quand elle se sentait accablée par le sommeil ; qu'elle employait ses veilles à lire et à faire l'oraison, et que ses prières étaient ordinairement accompagnées de ses larmes.

Persuadé qu'elle passait dans toute sa conduite la mesure de

ses forces corporelles, saint Ambroise se crut obligé quelquefois d'employer son crédit auprès d'elle pour lui faire diminuer ses austérités, et de lui représenter au moins combien il était important qu'elle se modérât un peu dans l'engagement où elle était de servir de modèle aux autres.

Il paraît cependant qu'elle ne demeurait pas en communauté, mais dans sa famille, où elle vivait retirée avec une compagne, auprès de ses parents, comme faisaient plusieurs vierges en ces temps-là. Après la mort de sa mère, elle continua de vivre dans Rome, où elle trouvait plus facilement qu'ailleurs les moyens de satisfaire sa piété. Elle ne crut pas devoir suivre ses frères pendant qu'ils étaient employés au gouvernement des provinces. Lors même que saint Ambroise fut élevé sur le siège épiscopal de Milan, elle résista fortement au désir qu'elle avait de l'aller rejoindre, et de profiter à son tour des saintes instructions qu'il était en état de lui donner ; mais elle suppléait au tort qu'elle pouvait recevoir de cet éloignement par un commerce fréquent de lettres qu'elle entretenait avec lui.

Elle alla le voir vers l'an 378, lorsqu'il fut attaqué d'une longue maladie, peu de mois après avoir composé les trois livres de l'ouvrage intitulé *des Vierges*, recueil qu'il avait fait, à sa prière, de divers sermons sur la virginité. Elle y retourna encore dans les dernières années de la vie de ce frère chéri, pour rendre témoignage à l'innocence d'une vierge chrétienne de Véronne, nommée Judicie, qui avait demeuré à Rome avec elle, depuis que saint Ambroise l'avait quittée, et qui, étant depuis retournée à Véronne, s'était trouvée obligée d'appeler d'une sentence injuste de son évêque au tribunal de saint Ambroise.

Nous ne pouvons dire combien sainte Marcelline vécut après avoir rendu ce service à son amie. Nous savons seulement qu'elle survécut à ses deux frères, saint Satyre et saint Ambroise, et qu'elle mourut vers la fin du iv^e siècle. Sa fête est marquée dans le Martyrologe romain au 17 juillet.

SAINT ENNODE,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

Ennode qui portait les noms de Magnus Felix Ennodius, et peut-être encore celui de Juvenalis, était originaire des Gaules, sorti de l'une des plus illustres familles du pays, et alliée à tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire romain. Il naquit l'an 473, mais on ne sait si ce fut à Arles ou à Milan ; car il appelait la première de ces villes sa douce demeure, et il est certain qu'il fut élevé en sa jeunesse dans la seconde. A l'âge de seize ans il perdit une tante paternelle qui avait pris soin de son éducation, ce qui arriva l'année que Théodoric, roi des Goths, entra dans l'Italie.

La perte qu'il fit d'une personne qui lui était si chère et si nécessaire, le priva d'un grand secours dans sa jeunesse, et les guerres mirent ses affaires domestiques en désordre. Mais un mariage avantageux le rétablit dans ses affaires et le consola de la mort de sa tante ; car il épousa la fille d'une veuve très-riche qui n'était pas moins noble ni moins bien élevée que lui. Il en eut un fils, et il jouit pendant quelques années des avantages que les richesses et la considération de la naissance peuvent procurer dans le monde. Mais ayant reconnu les dangers d'une vie si aisée et si douce, il prit la résolution d'en mener une plus chrétienne, et il s'appliqua tout sérieusement à la régler sur les préceptes de l'Évangile. Il entra dans la cléricature du consentement de sa femme, qui de son côté embrassa la continence et se retira dans un monastère. Il fut reçu dans le clergé de l'Église de Pavie, par l'évêque saint Epiphane, dont il a depuis écrit la vie, et le saint prélat l'éleva par les degrés de l'ordination jusqu'au diaconat.

Ennode parut renoncer alors à l'étude profane des poètes et des orateurs, à laquelle il s'était toujours plu depuis son enfance, et s'étant trouvé malade à l'extrémité, il confirma cette résolution par un vœu qu'il fit à Dieu sous l'invocation du Martyr saint Victor, pour en obtenir le rétablissement de sa santé. Mais il n'en fut pas moins en réputation d'esprit, de doctrine et

d'éloquence dans le monde. Il ne fit pas même difficulté d'exercer encore son style en diverses rencontres sur des sujets qui n'étaient ni sacrés ni ecclésiastiques, se contentant qu'il n'y eût rien de profane ni de contraire aux bonnes mœurs. En quoi il cherchait moins sa propre satisfaction pour l'ordinaire, que celle de ses amis à qui il ne pouvait refuser ni prose ni vers, lorsqu'ils lui en demandaient. Saint Epiphane son évêque le voulut avoir en sa compagnie dans ses voyages et ses ambassades, et ce fut principalement ce qui fit connaître le mérite d'Ennode.

Après la mort de ce Saint, il se retira à Rome, âgé d'environ vingt-quatre ans, et il y fut reçu au rang des diacres de l'Eglise romaine. Il y fut considéré très-particulièrement par le Pape Symmaque, qui monta sur le Saint-Siège l'année suivante, et bientôt il fit voir qu'il n'était pas indigne de l'estime que le public faisait de sa science et de sa piété envers l'Eglise. Car ayant été prié de défendre le quatrième et le principal des conciles tenus à Rome, dans la cause du pape Symmaque, dont la possession était troublée par l'antipape Laurent, il s'acquitta de cette importante commission l'an 503, au gré des Pères du concile qui l'en remercièrent publiquement, et ordonnèrent que cette apologie serait insérée dans les actes du concile même, comme une pièce authentique et autorisée de l'Eglise romaine. On voit qu'Ennode y répond avec beaucoup de vigueur et de subtilité, à un écrit composé par les ennemis du Pape Symmaque contre la décision que le concile avait prononcée en sa faveur. Il y met l'autorité des Papes au-dessus de celle des conciles. Il semble aussi attacher à leur caractère une sainteté de mœurs infailible, mais il faut considérer que les orateurs dont notre Saint suivait alors le style, comme en plusieurs autres de ses écrits, ne se conforment pas toujours à l'exactitude des théologiens.

Ennode fut choisi quelques années après pour faire le panégyrique du roi Théodoric, qui s'étant rendu maître de toute l'Italie après la défaite entière d'Odoacre, ne laissait pas de procurer du repos et quelque protection même à l'Eglise catholique, quoiqu'il fût arien de secte. Il le prononça, soit à Milan, soit à

Ravenne, vers l'an 507, et le succès qu'il y eut le mit en grande considération auprès de ce prince. Son mérite le fit élever enfin sur le siège épiscopal de Pavie, vers l'an 511, et le soin qu'il prit du troupeau particulier qui lui était confié, ne l'empêcha point de veiller toujours sur les intérêts publics de l'Eglise.

Le Pape Hormisdas qui succéda l'an 514 à Symmaque, n'eut pas moins d'estime pour Ennode qu'en avait fait paraître son prédécesseur. Il avait reconnu sa capacité et sa vertu en diverses occasions. C'est ce qui fit que ce Pape et les autres évêques de l'Italie jetèrent les yeux sur lui pour travailler à la réunion de l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident, et pour rétablir la foi orthodoxe dans les lieux d'où les hérétiques l'avaient bannie. Il fit pour ce sujet deux voyages en Orient : le premier en 515, avec Fortunat, évêque de Catane et quelques autres légats du Saint-Siège, lorsqu'on parlait de tenir un concile à Héraclée ; l'autre deux ans après, avec Peregrin, évêque de Misène, dans lequel il porta une formule de foi dressée à Rome, pour la faire signer aux Orientaux.

L'empereur Anastase qui favorisait les eutychiens, et qui était lui-même de la secte des acéphales, trouva moyen d'éluder les bonnes intentions d'Hormisdas et d'Ennode, et rendit inutiles ces deux députations du dernier, par ses artifices et sa malice. Mais il éprouva au moins la fermeté et la prudence d'Ennode. Il n'oublia rien pour tâcher de le tromper ou de le corrompre. Voyant qu'il n'en pouvait venir à bout, ni par les promesses ni par les menaces qu'il lui fit pour l'obliger d'adhérer à ses volontés, il lui fit souffrir beaucoup de mauvais traitements, auxquels le courage d'Ennode fut toujours supérieur. A la fin, étant résolu de le renvoyer, ou pour mieux dire, de le reléguer dans son pays, il ordonna qu'on le mit sur mer dans un vieux vaisseau qui faisait eau de toutes parts, et il défendit que dans toute sa route on le laissât aborder à aucun port de Grèce, afin de lui ôter les moyens d'éviter les dangers auxquels il voulait l'exposer. Les incommodités qu'Ennode souffrit de ce mauvais équipage n'empêchèrent pas néanmoins qu'il n'arrivât assez heureusement en Italie. Il retourna à Pavie, où il se donna tout entier

aux fonctions de son ministère, travaillant à sanctifier son peuple par la nourriture céleste de la parole de Dieu. Il ne vécut pas longtemps après son retour du second voyage qu'il avait fait en Orient. Il mourut le 17 juillet de l'an 521, âgé de quarante-huit ans, dont il en avait passé environ dix dans l'épiscopat. Il fut honoré après sa mort du glorieux titre de confesseur de Jésus-Christ par les Papes Nicolas I et Jean VIII, qui lui donne encore celui de Bienheureux, et il est qualifié Saint par le Pape Grégoire VII. Ces qualités se trouvent rassemblées dans le Martyrologe romain, qui marque sa fête au 17 juillet, jour de sa mort.

SAINT FRÉDÉGAND OU FRÉGAUD.

C'est au septième siècle que saint Frédégand, qu'on appelle aussi saint Frégaud, quitta l'Irlande, sa patrie, pour aller évangéliser les nations encore assises à l'ombre de la mort. Il se dirigea vers les Flandres, où un apôtre des plus intrépides, saint Armand, venu des Gaules, avait aboré l'étendard de la croix au milieu des populations barbares adonnées aux pratiques de l'idolatrie la plus odieuse.

Ces peuplades brutales qui avaient la férocité des bêtes sauvages, habitaient à la lisière d'immenses forêts, défrichées depuis, et où se sont élevées successivement des cités opulentes. Elles vivaient des produits de la chasse plutôt que de la culture du sol, elles formaient des tribus rivales presque toujours en guerre les unes contre les autres. Aussi parmi elles que de haines, que d'inimitiés, que de vengeances ! Elles ne reconnaissaient d'autre loi que celle du plus fort.

La nature était tout pour ces tribus uniquement occupées à la recherche des plaisirs grossiers de la matière, à la satisfaction des penchants les plus honteux et les plus croupissants dans le vice. Là éclataient incessamment des querelles, des rixes, des contestations qui dégénéraient en luttes sanglantes. Aucune sécurité pour les familles ; aucune honnêteté et dignité pour les mœurs ; mais des scandales, des désordres, des turpitudes sans nom.

Comment aborder de tels hommes qui ignoraient la paix, c'est-à-dire l'ordre, l'harmonie, la beauté, la mansuétude ? Comment

faire briller la lumière à des yeux plongés dans l'obscurité la plus profonde? Comment calmer les mouvements de leurs cœurs, en diriger les élans, en purifier les affections? Qui pourra agir sur leur esprit, en éloigner les pensées de jalousie, d'aigreur et de discorde? Qui? — Les apôtres du Christ, les Amand, les Frédégand, les Eloi.

Comme Abraham, ces élus du Seigneur étaient sortis de leur pays, de leur parenté et de la maison de leurs pères pour annoncer la bonne nouvelle aux hommes ensevelis dans les ténèbres du paganisme.

Quels merveilleux effets la grâce produisait en eux! Ils avançaient à pas de géants pour courir dans la voie des commandements, et ils éclataient en vertus. Au milieu de tribus à chaque instants prêtes à les mettre en pièces, ils demeuraient doux et humbles de cœur à l'exemple de leur divin Maître. Ils ne cessaient d'instruire, malgré tous les dangers, ces peuplades cruelles et sauvages, ils n'aspiraient qu'à remporter la couronne du martyre.

Et pour appliquer à saint Frédégand la conduite tenue par ces héros de la civilisation chrétienne, nous pouvons dire : Frédégand témoignait une tendresse particulière à ceux qui avaient longtemps refusé de l'écouter; il avait soin de leurs malades; il les consolait dans leurs afflictions; il les assistait dans leurs besoins; enfin il employait tous les moyens qu'une charité ingénieuse lui suggérait pour vaincre leur opiniâtreté.

Frédégand se présentait à ces âmes désolées, esclaves du démon, comme le ministre de Jesus-Christ, et ne cessait de répéter : « Nous vous en supplions au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu, réconciliez-vous en Dieu. »

Et ces hommes barbares s'adoucissaient peu à peu et prenaient des sentiments plus humains; ils finissaient par être touchés du désintéressement, de la bonté, de la douceur, de la vie mortifiée du saint religieux qui les évangélisait avec un zèle si persévérant; par admirer son courage, son humilité, sa charité, et par vouloir être ses imitateurs.

Ceux qui s'étaient convertis engageaient les autres à écouter

le prêtre de Jésus-Christ; on les voyait après l'avoir entendu, courir à leurs idoles pour les renverser, et à leurs temples pour les détruire. Ils revenaient ensuite et demandaient le Baptême.

Saint Frédégand élevait leurs esprits aux choses célestes, leur expliquait les sacrements et leur montrait dans l'Eucharistie, la voie, la vérité et la vie. En effet, Jésus dans l'Eucharistie est la voie où nous marchons pour atteindre le but de notre destinée, la vérité qui nous éclaire pour diriger nos pas, la vie qui nous anime pour soutenir les fatigues de la route. Il leur apprenait à mépriser les plaisirs et les biens créés, à rectifier leurs penchants, à se dépouiller de leurs vices, à renoncer aux inimitiés, à la haine, à la vengeance, et à s'aimer les uns les autres.

Inutile d'insister sur les progrès que faisaient dans la civilisation ces tribus devenues chrétiennes; leur postérité forme de nos jours les populations de la province la plus catholique de la Belgique.

Saint Frédégand mourut à Deurne, près d'Anvers, dans un monastère dont il était prieur. Ses reliques furent transportées au milieu du neuvième siècle dans un monastère situé à deux lieues de Namur, au village de Moustier-sur-Sambre. Les reliques de saint Frédégand, sauvées à l'époque de la révolution française, lorsque l'église du couvent de ce village fut détruite, sont conservées dans l'église paroissiale de Moustier-sur-Sambre dont saint Frédégand est le patron principal.

Dans le propre du diocèse de Namur, on fait mémoire au 17 juillet de saint Frédégand ou saint Frégaud, confesseur.

Saint Frédégand est aussi le patron de Deurne, près d'Anvers, et on y célèbre sa fête le 17 juillet. Il était autrefois honoré à Saint-Omer, en France, dans l'abbaye de Saint-Bertin ¹.

SAINTE THÉODOTE,

MARTYRE.

L'empereur Léon III, nommé l'Isaurien, parce qu'il était né en Isaurie où son père était cordonnier, s'étant emparé du trône,

¹ Notice signée A. David.

l'occupa vingt-quatre ans, pendant lesquels il témoigna son horreur pour les saintes images, et persécuta sans relâche tous ceux qui les vénéraient.

Sainte Théodote à qui on avait enlevé les saintes images qui lui étaient chères, fit faire pour sa chapelle trois portraits, celui de Notre-Seigneur, celui de la très-sainte Vierge et celui de sainte Anastasie. Cette dévotion, dès qu'elle fut connue, fut un crime aux yeux de l'empereur. On en avertit sainte Théodote : sachant qu'elle allait souffrir, elle vendit tout ce qu'elle avait, en distribua le produit aux pauvres et attendit paisiblement les peines qu'on lui annonçait. Elle fut arrêtée et conduite devant les juges qui firent enlever et détruire les saintes images, et qui cherchèrent en vain, par les tortures, à lui faire abandonner leur culte. On la condamna à diverses supplices qu'elle supporta généreusement ; mais enfin comme elle ne voulut pas fouler aux pieds les images vénérées de Notre-Seigneur, de sa très-sainte Mère et des autres saints, elle fut décapitée le 17 juillet de l'an 736.

Léon l'Isaurien, appelé aussi l'Iconoclaste, excommunié par les saints Papes Grégoire II et Grégoire III, mourut maudit de tous en 741.

SAINT KÉNELM ,

ENFANT MARTYR.

Kénelm, fils du roi des Merciens, était élevé dans la foi chrétienne pour succéder à son père. Mais il avait une tante maternelle appelée Quendrède, qui avait jusque-là repoussé la foi chrétienne. Elle pensa que si le jeune Kénelm quittait ce monde, son fils à elle serait prince, et elle massacra son jeune neveu, qui mourut ainsi à cause de sa foi. On recueillit les reliques de ce saint Martyr. Elles ont été honorées à Winchelcomb jusqu'aux dévastations de Henri VIII. Saint Kénelm était mort le 17 juillet de l'an 822.

SAINT LÉON IV,

PAPÉ.

Le Pape Sergius II était mort subitement le 27^e jour de janvier 847, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans : il fut enterré à Saint-Pierre. Mais avant qu'on l'y eut porté, on élut tout d'une voix saint Léon IV pour lui succéder. Léon était romain, fils de Rodoalde, et fut mis par ses parents dans le monastère de Saint-Martin, hors de la ville et près de Saint-Pierre, pour y apprendre les saintes lettres. Le Pape Grégoire IV, ayant ouï parler de sa vertu, le prit à son service et l'ordonna sous-diacre. Sergius II le fit prêtre du titre des Quatre-Couronnés, où il se distingua surtout par son amour pour les pauvres, et on l'en tira malgré lui lorsqu'il fut élu pape, pour le mener au palais de Latran, où tous lui baisèrent les pieds, suivant l'ancienne coutume.

Les circonstances étaient fort critiques ; les Sarrasins étaient autour de Rome ; il n'y avait aucun secours à espérer de l'empereur Lothaire, ni de son fils le roi Louis. Au mois d'août 846, les Sarrasins d'Afrique que l'on nommait aussi Maures, vinrent jusqu'à Rome par le Tibre, et ne pouvant entrer dans la ville, ils pillèrent les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui étaient dehors. Ils en emportèrent tous les ornements et les richesses, entre autres l'autel d'argent posé sur le sépulcre de saint Pierre. De Rome, ils allèrent à Fondi, qu'ils prirent et livrèrent aux flammes, tuant une partie des habitants, emmenant les autres captifs, et après avoir ravagé tout le pays d'alentour, ils campèrent près de Gaëte, au mois de septembre. Celui qui commandait à Spolète, pour l'empereur Lothaire, envoya contre eux des troupes de Français qui furent battues et s'enfuirent honteusement. En les poursuivant, les Sarrasins arrivèrent près du mont Cassin, dont ils avaient ouï vanter les richesses ; mais comme il était trop tard, ils campèrent tout près, comptant que ce butin ne pouvait leur échapper ; car le monastère était sans défense, et ils n'en étaient séparés que par un ruisseau que l'on pouvait aisément passer à gué. Les moines n'attendant plus que la mort, allèrent en procession, nu-pieds et la cendre sur la tête, à l'église

de Saint-Benoît et à passèrent la nuit en prières. Alors le temps qui était fort serein se couvrit tout à coup, il tomba quantité de pluie, et le ruisseau s'enfla de telle sorte qu'on ne pouvait le passer. Les Sarrasins, qui étaient campés sur le bord, vinrent le matin chercher un gué ou des bateaux, et, n'en trouvant point, ils grinçaient les dents de rage et se mordaient les doigts. Il fallut retourner à leur camp, ayant seulement brûlé deux celles ou métairies du monastère¹.

Consternés de ces deux calamités, la mort du Pape Sergius et les ravages des Sarrasins, qui étaient encore au voisinage de la ville, les Romains ne voyaient plus aucun moyen d'échapper à la mort, Ils cherchaient donc avec anxiété un Pontife qui, dans ce péril extrême, pût les gouverner et les sauver avec le secours de Dieu. On vint donc à parler du prêtre Léon, de ses vertus, de son mérite. Aussitôt, par une inspiration divine, tous les Romains, depuis le dernier jusqu'au premier, s'écrièrent d'une voix unanime que Léon serait leur Pontife et qu'ils n'en voulaient point d'autre². La confiance des Romains ne sera point trompée. Saint Léon IV sera le sauveur de Rome et, par là même, de la chrétienté entière : il repoussera pour jamais de Rome les farouches sectateurs de Mahomet, et donnera l'idée au monde chrétien d'aller briser leur funeste puissance en Orient même.

Mais un obstacle arrêtait le joyeux empressement des Romains. Le Pape Eugène II avait réglé que le Pape nouvellement élu ne serait sacré qu'après avoir prêté serment, en présence de l'ambassadeur impérial de conserver les droits de tous. On n'osait donc ordonner le nouveau Pape sans l'autorisation de l'empereur Lothaire : ce qui fit que le Saint-Siège vaqua deux mois et demi. Enfin, craignant que Rome ne fût assiégée de nouveau, on consacra le Pape Léon le 12 avril, quoique le consentement de l'empereur ne fût pas encore venu, mais avec cette protestation que l'on ne prétendait point déroger à l'honneur et à la foi qui lui étaient dus après Dieu. Car nous avons vu, sous le même

¹ *Chronic. Cassin.*, l. I, c. xxvii. — ² *Anast.*

Pape Eugène, que l'empereur étant le défenseur armé de l'Église romaine, les Romains lui prêtaient un serment de fidélité, mais sans préjudice de celui qu'ils faisaient au Pape.

Cependant les Sarrasins se rembarquèrent, ayant leurs vaisseaux chargés de butin, et firent voile vers l'Afrique; mais, comme ils blasphémaient contre Jésus-Christ et ses Apôtres, il survint une tempête, leurs vaisseaux se brisèrent les uns contre les autres et ils périrent la plupart. Avec les cadavres que la mer rejeta sur les côtes, on trouva quelque partie des trésors de l'église de Saint-Pierre qui y furent rapportés¹. Il resta toutefois des Sarrasins en Italie : un de leurs chefs, nommé Maslor, étant venu au secours de Radelgise, demeurait à Bénévent, et la même année 847, il prit la ville de Tèlese, et pilla le monastère de Sainte-Marie de Cingle².

Le Pape saint Léon donna ses premiers soins à réparer les ornements de l'église de Saint-Pierre, et continua pendant son pontificat, qui fut de huit ans. Il y donna une croix, des images, des calices, des chandeliers de diverse sorte, des rideaux en tapisseries d'étoffes précieuses. Mais il orna principalement la confession, c'est-à-dire la sépulture de saint Pierre, et l'autel qui était dessus. Il mit au frontispice des tables d'or chargées de pierreries et peintes en émail, où l'on voyait entre autres son portrait et celui de l'empereur Lothaire : le poids en était de deux cent seize livres d'or. Il y mit des bordures d'argent du poids de deux cent huit livres, un ciboire ou baldaquin de seize cents livres. Il orna à proportion plusieurs autres églises, particulièrement son titre des Quatre-Couronnés. Il rétablit aussi une salle, où ses prédécesseurs avaient coutume de faire, le jour de Noël, les festins solennels qui avaient été interrompus sous les deux derniers Papes.

En l'année 848, deuxième de son pontificat, saint Léon IV entreprit un ouvrage qui, à lui seul, eût suffi pour illustrer un Souverain et un Pontife : ce fut de bâtir une ville autour de l'église de Saint-Pierre et de l'enfermer de murailles. Toute la

¹ *Ann. Bertin*, 847. — ² *Chron. Cassin.*

noblesse de Rome était sensiblement affligée du pillage que les Sarrasins avaient fait, et craignait encore pis à l'avenir. Pour la rassurer, le nouveau Pape résolut d'exécuter le dessein que saint Léon, son prédécesseur, avait conçu, de bâtir une nouvelle ville auprès de Saint-Pierre, dont Grégoire IV avait même commencé les fondements. Léon IV en écrivit à l'empereur Lothaire qui reçut avec joie la proposition, exhorta le Pape à mettre au plus tôt la main à l'œuvre, et envoya quantité de livres d'argent pour cet effet, tant de sa part que des rois, ses frères. Le Pape, ayant reçu la réponse de l'empereur, assembla les Romains, et les consulta sur l'exécution de son dessein. Il fut résolu de faire venir des ouvriers de toutes les villes, des terres qui appartenaient au public et des monastères, pour travailler tout à tour à ce grand ouvrage. On y employa quatre ans, le saint Pape s'y appliquant continuellement et y donnant tout le temps qui lui restait après ses fonctions spirituelles, sans que le froid, le vent ni la pluie l'en détournât et l'empêchât de visiter tous les travaux.

Dans le même temps il travaillait aussi à réparer les murs de Rome, tombés en ruine par le temps. Il fit refaire les portes et rebâtir quinze tours de fond en comble, visitant souvent les ouvrages tantôt à cheval, tantôt à pied. Il fit faire entre autres deux tours sur le Tibre, à la porte qui conduisait à Porto, avec des chaînes, pour arrêter jusqu'aux moindres barques des ennemis. Il fit aussi transporter dans la ville quantité de Corps saints pour les mettre en sûreté.

L'année suivante, 849, les Sarrasins vinrent à Tozat en Sardaigne, d'où ils partirent pour venir à Porto. Les Romains en étaient fort effrayés. Mais les habitants de Naples, d'Amalfi et de Gaète s'embarquèrent et vinrent à Ostie, d'où ils envoyèrent avertir le Pape, qu'ils étaient venus à son secours pour combattre les Sarrasins. Le Pape, voulant s'en assurer davantage, les pria d'envoyer à Rome quelques-uns d'entre eux. Leur chef, nommé Césaire, fils de Sergius, maître de la milice, y vint avec quelques autres, et confirma au Pape ce qu'il y avait mandé. Aussitôt le Pape se rendit à Ostie, avec une grande suite de gens armés,

pour témoigner aux Napolitains l'affection avec laquelle il les recevait. A sa vue ils se prosternèrent, lui baisèrent les pieds et le prièrent de les communier de sa main, pour les fortifier contre les ennemis. Pour cet effet, il les mena en procession à l'église de Sainte-Aure, où s'étant mis à genoux, il prononça sur eux une oraison appropriée à la circonstance, puis il célébra la messe et les communia tous. Le lendemain, le Pape étant déjà parti, les Sarrasins parurent sur la côte avec une multitude de navires. Les Napolitains les attaquèrent vigoureusement. Mais un vent extraordinaire, tel qu'on ne se souvenait pas d'en avoir vu, s'éleva tout à coup et sépara les deux flottes. La plupart des Sarrasins périrent. On en tua plusieurs dans les îles, où on les trouva mourants de faim. On en pendit quelques-uns près de Porto, et on en mena un grand nombre à Rome, où on les fit travailler à divers travaux, particulièrement aux murailles que l'on bâtissait autour de Saint-Pierre.

Vers ce temps, le saint Pape Léon IV reçut deux lettres de l'empereur Lothaire : voici à quel sujet. Hincmar de Reims n'avait pas encore reçu le pallium du Saint-Siège. Il lui manquait ainsi la confirmation authentique de sa promotion. Pour l'obtenir, il mit dans ses intérêts l'empereur Lothaire, qui alors avait disgracié son prédécesseur Ebbon, parce qu'il n'avait pas voulu aller en ambassade à Constantinople. Lothaire écrivit donc jusqu'à deux lettres en faveur d'Hincmar. Dans celle des deux qui est venue jusqu'à nous, on lit cette inscription : A notre très-saint et très-révérend Père spirituel, Léon, Souverain Pontife et Pape universel, Lothaire, par la Providence divine, empereur auguste, votre fils spirituel, éternel salut dans le Seigneur. Dans le corps de la lettre, le prince rend un témoignage remarquable à la supériorité du Saint-Siège dans toute l'Eglise. Le Siège apostolique, dit-il, a été fondé par le bienheureux Prince des Apôtres, pour être, dans l'univers entier, partout où le christianisme peut s'étendre, le principe et le fondement de la sainteté. Et la divine Providence a donné à l'Eglise romaine la supériorité sur toutes les autres églises, afin que, dans toutes leurs affaires et dans tous leurs besoins, elles eussent toutes recours à elle,

comme à la Mère de la religion et à la source de la justice. Sur cette recommandation et ces instances de l'empereur Lothaire, le Pape saint Léon IV accorda le pallium à Hincmar ¹.

En l'année 850, l'empereur Lothaire envoya à Rome son fils Louis qui fut reçu avec honneur par le Pape saint Léon et sacré empereur. Plus tard, l'empereur Basile de Constantinople demanda à Louis par quel droit il portait le titre d'empereur, et pourquoi, en lui écrivant, il prenait la qualité de Basileus, puisqu'il n'avait qu'un fort petit état, et que même il n'était pas maître de tout le pays soumis à la nation française, ajoutant que néanmoins il ne s'opposerait point à ses prétentions, s'il voulait se qualifier de Basileus ou d'empereur des Français; mais qu'il ne devait pas se dire empereur ou Basileus des Romains, et qu'enfin il devait lui laisser à lui seul ce titre et se contenter de celui de *Rex*.

Pour comprendre cette incroyable chicane des Grecs, il faut se rappeler que les Grecs n'avaient pas de mot propre pour dire empereur, et qu'ils se servaient pour cela du nom commun de Basileus qui veut dire la même chose que le nom latin *Rex*, c'est-à-dire roi. Ensuite, pour cacher leur vaniteuse indigence, ils prétendaient que le nom commun de Basileus était le nom propre de leur empereur, et que les autres princes ne devaient s'appeler que *Rex*, même en grec, ce qui supposait une grossière ignorance de l'une et l'autre langue, où les deux noms signifient la même chose. Aussi l'empereur Louis répondit-il à Basile qu'il ne savait sur quoi il fondait sa prétention d'avoir ce titre de Basileus lui seul, vu que de tout temps il avait été commun à une infinité de souverains de toutes les nations; que, dans l'Écriture, il est donné non-seulement aux souverains du peuple de Dieu, comme à David, mais encore aux princes des Assyriens, des Égyptiens, des Moabites, et à une infinité d'autres; que les écrivains grecs le donnaient aux princes des Perses, des Parthes, des Arméniens, des Vandales, des Goths, des Éthiopiens, des Sarrasins et aux souverains de presque toutes les nations.

¹ Labbe, t. VIII, p. 32; Flodoard, l. III; Dom. Bouq., t. VII, p. 565.

Expliquant ensuite la raison pour laquelle, soit lui, soit ses ancêtres depuis Charlemagne, s'appelaient légitimement empereurs, Louis ne dit pas que la dignité impériale fut accordée à Charlemagne par les Romains, et qu'elle passait à ses descendants par droit de succession; mais il attribue la juste origine et la continuation de cet honneur dans les princes francs au Siège Apostolique. Parlant de lui-même, il dit qu'il était reconnu empereur par les rois ses oncles, non parce qu'il avait été élu par son père, ou que cette dignité lui appartenait par droit de succession, mais parce qu'il avait été élevé à la dignité impériale par le Pontife romain ¹.

Répondant à ce que Basile objectait que cette appellation d'empereur était nouvelle en lui, il dit que ce titre n'était pas nouveau dans sa famille, mais que son bisaïeul Charlemagne l'avait déjà eu, non par usurpation, mais par l'autorité du souverain Pontife et le jugement de l'Église ².

Quant à la surprise que témoignait Basile de ce que Louis ne se disait pas empereur des Francs, mais des Romains, il répond que, s'appelant empereur, il ne pouvait se nommer qu'empereur des Romains, parce que ce nom avait commencé chez les Romains, dont lui gouvernait le peuple et la ville, et dont il avait charge de défendre l'Église, Mère de toutes les autres et de laquelle sa famille avait reçu d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire ³. Il ajoute que son bisaïeul Charlemagne a été empereur d'autant plus légitimement, qu'il avait été

¹ Et ipsi patrum nostri gloriosi reges absque invidia imperatorem nos vocitant, et imperatorem esse procul dubio fatentur non profecto ad statum, qua nobis majores sunt, attendentes, sed ad unctionem et sacrationem, quæ per Summi Pontificis manus impositionem divinitus sumus ad hoc culmen proventi, et ad romani principatus imperium, quo superno nutu potimur, aspicientes. *Baron.*, an. 871, n. 58.

² Illud autem mirari possumus, quod sublimitas tua ad novam et recentiorum appellationem aspirare nos autumat : cum, quantum ad lineam generis pertinet, non sit novum vel recens quod jam abavo nostro non usurpante, ut perhibes, sed Dei nutu et Ecclesiæ judicio, Summique Pontificis per impositionem et unctionem manus obtinuit, etc. *Ibid.*, n. 60.

³ ... Ex qua et regnandi prius et post modum imperandi auctoritatem propria nostram seminarium sumpsit. *Ibid.*, n. 68.

sacré par le Souverain Pontife, au lieu que d'autres sont venus à l'empire sans que Dieu y intervînt par le ministère des Pontifes, mais seulement pour avoir été proposés par le sénat et le peuple,¹ plusieurs même d'après les seules acclamations des soldats ¹.

Ainsi Louis II fait également remonter à l'Eglise romaine, et le droit de sa dynastie sur le royaume des Francs, et son droit sur l'empire des Romains. Il élève la légitimité de Charlemagne au-dessus de celle des empereurs précédents, en ce que la première dérivait de l'autorité du souverain Pontife, tandis que l'autre n'avait eu pour elle que les suffrages du sénat et du peuple, ou bien les acclamations de l'armée. En s'exprimant de la sorte, il écarte, pour ainsi dire, de la légitimité de Charlemagne l'intervention du sénat et du peuple.

L'empereur Louis ajoute : Que si vous faites un crime au Pontife romain de ce qu'il a fait, vous pourrez aussi faire un crime à Samuel d'avoir sacré David et rejeté Saül. Si quelqu'un veut en savoir les raisons, il n'a qu'à s'adresser au Souverain Pontife, qui ne manquera pas de réponse. En attendant, parcourez les annales des Grecs, vous verrez combien les Pontifes romains ont eu à souffrir des empereurs d'Orient, bien loin d'en être soutenus, défendus et honorés ; mais ce ne sont pas ces mauvais traitements qui les ont engagés à chercher un autre appui ; c'est le danger imminent de la religion et les entreprises sacrilèges des empereurs hérétiques qui les ont obligés à jeter les yeux sur une nation véritablement chrétienne et catholique, telle que la nation française. Il n'est pas plus surprenant de voir un Français élevé à l'empire, qu'il ne l'a été d'y voir élever l'espagnol Théodose ; car toutes les nations ont été données au Christ pour héritage. Quiconque craint Dieu lui est agréable. Prenez garde

¹ In qua (prosapia) etiam Carolus magnus abavus noster unctione ejusmodi per Summum Pontificem delibutus, primus ex gente et genealogia nostra, pietate in eo abundante, et imperator dictus et Christus Domini factus est : præsertim cum tales sæpe ad imperium sunt adsciti qui nulla divina operatione per Pontificum ministerium, propositi solum a senatu et populo nihil horum curantibus, imperatoria dignitate potiti sunt ; nonnulli vero nec sic, sed tantum a militibus sunt acclamati. et in imperio stabiliti, etc. *Ibid.*

de vous laisser tromper à des adulateurs. La nation des Francs a rapporté au Seigneur des fruits abondants de justice, non-seulement en croyant elle-même avec promptitude, mais en en convertissant beaucoup d'autres. A vous, au contraire, il est prédit avec raison, l'empire vous sera ôté pour être donné à une nation qui en produira les fruits. De même que, par la foi du Christ, nous sommes la race d'Abraham, et que les Juifs, par leur perfidie, ont cessé d'en être les fils ; de même pour notre orthodoxie, nous avons reçu le gouvernement de l'empire romain, et les Grecs, par leur hétérodoxie, ont cessé d'en être les empereurs, ayant abandonné, non-seulement la ville et le siège de l'empire, mais ayant perdu le peuple romain et jusqu'à sa langue même, pour transmigrer à une autre ville, un autre siège, un autre peuple et même une autre langue. Disons-nous pour cela qu'ils sont déchus sans retour ? pas plus que l'Apôtre ne le dit des Juifs ; mais leur diminution a été notre agrandissement. Rameaux plus anciens, ils ont été rompus pour leur créance peu orthodoxe : nous avons été insérés à leur place, et nous y persévérons par la foi. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !¹

Cette lettre de l'empereur Louis II à l'empereur Basile est une des pièces les plus importantes de l'histoire du moyen âge. Elle nous montre de la manière la plus authentique ce que l'empire d'Occident était à l'Église romaine, et qui l'avait rétabli. Nous ignorons pourquoi Fleury n'a pas même mentionné ce monument si capital dans son Histoire. On peut remarquer surtout le rapprochement que fait l'empereur Louis de la réprobation des Juifs. Nous avons déjà entendu dire au patriarche saint Ignace, que, pour des nations malades, comme l'étaient dès lors les Grecs, Dieu n'avait préparé d'autres remède que le Siège de Saint-Pierre. Et de vrai, les Grecs s'étant séparés depuis de ce Siège, leurs maux sont devenus irremédiables ; et des siècles d'humiliation et de punition n'ont pu leur faire ouvrir les yeux, non plus qu'aux Juifs.

L'année 852, qui était la sixième du Pape Léon IV, la nouvelle

¹ Baron., au. 871.

ville qu'il faisait bâtir autour de l'église de Saint-Pierre fut achevée. Il en eut une joie extrême, et en fit la dédicace solennelle le vingt-septième jour de juin. Il la nomma de son nom, la cité Léonine. Il rassembla tous les évêques et tout son clergé ; on chanta les litanies, les psaumes, des hymnes et des cantiques ; la procession fit le tour des murailles, nu-pieds et la cendre sur la tête ; le saint Pontife fit faire par les évêques cardinaux de l'eau bénite, dont ils aspergeaient les murs. La nouvelle ville avait trois portes. A la première, le Pape lui-même prononça l'oraison suivante, en versant beaucoup de larmes : O Dieu qui, en confiant à votre Apôtre Pierre les clefs du royaume céleste, lui avez remis la puissance de lier et de délier, accordez-nous, par son intercession, d'être délivrés des liens de nos péchés ; accordez à cette ville, que nous avons fondée nouvellement par votre secours, d'être pour jamais à l'abri de votre colère, et de remporter de nouveaux et nombreux triomphes sur les ennemis, à cause desquels elle a été construite. Il prononça deux oraisons semblables aux deux autres portes ; après quoi il célébra la messe solennelle dans la basilique de Saint-Pierre, pour le salut du peuple et de la ville, et fit de grandes largesses à tout le monde, Romains et étrangers, en or, en argent, en drap de soie ; en sorte que ce fut partout une joie inexprimable.

La paternelle sollicitude de l'excellent Pontife n'en demeura pas là. Nuit et jour, il songeait aux moyens de remettre en bon état la ville dépeuplée de Porto, pour l'assurer contre les tentatives des Sarrasins, qui étaient la terreur des chrétiens d'Italie, comme les Normands l'étaient pour la France. Dieu voulut que, vers ce temps-là même, il vint à Rome, pour implorer sa compassion, plusieurs milliers de Corses, fugitifs de leur pays par la crainte des mêmes Sarrasins. Le bon Pape les accueillit avec l'amour d'un père et écouta avec tendresse le récit de leurs malheurs. Ils promirent, si on voulait les recevoir, de demeurer pour toujours au service du Pape et de ses successeurs. Ravi de cette rencontre, le saint Pontife leur offrit la ville de Porto bien fortifiée, avec des vignes, des prés et des terres labourables ; des bœufs, des chevaux et d'autres bestiaux, s'ils venaient s'y établir

avec leurs femmes et leurs enfants, sous la seule condition d'être fidèles aux Papes et au peuple romain. Les Corses en furent au comble de la joie ; ils promirent non-seulement d'être fidèles, mais de vivre et de mourir en ce lieu. Et le Pape leur donna un acte de donation, non pas, comme traduit Fleury, sous le bon plaisir des empereurs Lothaire et Louis, mais pour l'avantage spirituel des empereurs Lothaire et Louis, et pour le sien propre ; le tout à valoir tant que les Corses seraient fidèles et obéissants en tout aux Papes et au peuple romain. Les terres qui leur furent données appartenaient à l'Église, à des monastères et à divers particuliers.

Les villes d'Horta et d'Amérie éprouvèrent également la munificence du saint Pontife. Leurs portes et leurs murailles étant tombées en ruines, les habitants étaient exposés aux attaques nocturnes des voleurs et des assassins. Saint Léon IV vint à leur secours. Il rétablit en peu de temps leurs murailles et leurs portes et leur rendit ainsi la sécurité ¹.

La ville de Centumcelles était déserte depuis quarante ans, ses murailles étaient ruinées, elle était continuellement exposée aux insultes des Sarrasins : ce qui avait obligé les habitants à se retirer dans les forêts et sur les montagnes, où ils vivaient comme des bêtes, dans des alarmes continuelles. Tandis qu'ils étaient oubliés, abandonnés des rois et des empereurs, un autre homme pensait à eux : c'était le saint Pape Léon IV. Profondément touché de leur misère, il conjurait le Seigneur nuit et jour, avec beaucoup de larmes, de lui montrer un lieu propre à bâtir une ville pour y réfugier ce peuple infortuné. Il alla lui-même explorer le voisinage de Centumcelles. Il trouva d'abord un lieu naturellement fortifié, mais il n'y avait pas assez d'eau ; enfin, d'après une révélation divine, il en découvrit un autre, qui, avec des fortifications naturelles, présentait encore les autres avantages. Il y fit bâtir une ville, qu'il appela de son nom Léopolis. Elle était à douze milles ou quatre lieues de Centumcelles. Quand elle fut achevée, il en fit lui-même solennellement la dédicace, le 15 oc-

¹ Anast.

tobre 854, comme il avait fait celle de la cité de Saint-Pierre. Il fit le tour en procession, jetant de l'eau bénite sur les murailles, et ayant célébré la Messe, il distribua de sa main de grandes largesses au peuple. Il fit aussi de grands présents aux églises de cette nouvelle ville. Dans la suite des siècles, cette demeure s'est trouvée moins commode, et les habitants sont retournés à l'ancienne Centumcelles, sur la mer, qu'ils ont nommée, pour cette raison Civita-Vecchia, ville-vieille.

Le Pape saint Léon IV mourut l'année 855, le 17 de juillet, après avoir tenu le Saint-Siège huit ans et trois mois, et fut enterré à Saint-Pierre. Ils institua l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge, qui ne se célébrait point encore à Rome ; et, la première fois, il distribua des pièces d'argent au peuple. Outre les immenses constructions dont il a été parlé, il fonda plusieurs monastères. Il en fit un de religieuses dans sa propre maison, qu'il dédia à saint Symmitre et saint Césaire ; il rebâtit et orna celui de Saint-Martin, où il avait été moine. Il rétablit celui de Corsare, qui ne servait plus qu'à loger des séculiers, et y mit des religieuses. Un jour étant allé faire ses prières à Saint-Laurent, il demanda combien de moines y faisaient le service. On lui répondit que quelques-uns de ses prédécesseurs y avaient établi deux monastères, mais que la pauvreté les avait fait abandonner. Il en rétablit un sous le nom de Saint-Etienne et de Saint-Cassien, le dota suffisamment, et y mit des moines grecs pour faire l'office jour et nuit. Entre les ornements qu'il renouvela, on remarque une croix d'or, qu'un sous-diacre portait devant le cheval du Pape, selon l'ancienne coutume.

On lui attribue une instruction aux prêtres, qui se trouve insérée au pontifical romain, à la suite de la forme de tenir le synode des évêques. Les prêtres y sont exhortés à se lever toutes les nuits pour les prières nocturnes et à chanter l'office aux heures marquées. Chaque prêtre doit avoir un clerc ou disciple, qui lui aide à chanter les psaumes et qui réponde à la Messe. Il doit inviter le peuple à se confesser le mercredi des Cendres, et imposer les pénitences ; l'exhorter à communier quatre fois, à Noël, le Jeudi saint, à Pâques et à la Pentecôte ; ne rien exiger

pour les fonctions ecclésiastiques. Le reste est assez semblable aux instructions d'Hincmar : ce qui fait voir la discipline du temps.

Mais la principale gloire de ce grand et saint Pape sera toujours d'avoir sauvé Rome et l'Italie de la domination des Sarrasins.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX PIERRE LE FÈVRE,

COMPAGNON DE SAINT IGNACE.

Lorsque saint Ignace étudiait au collège Sainte-Barbe, un des professeurs nommé Péгна, qui avait d'abord été son ennemi, touché de sa patience, chargea un pauvre garçon fort capable, nommé Pierre Le Fèvre, de l'exercer en particulier, et de lui répéter les leçons qu'on avait expliquées en classe. Le Fèvre était savoyard, et demeurait au collège de Sainte-Barbe avec François-Xavier, jeune gentilhomme de Navarre, mais peu fortuné, et presque aussi pauvre que Le Fèvre. Ils avaient achevé tous deux leur cours de philosophie ; et comme ils étaient bons amis, ils logeaient dans la même chambre. Ignace se mit avec eux pour la commodité de ses études ; et il avança tellement, par les soins que Le Fèvre prit, qu'étant au bout de son cours, qui fut de trois ans et six mois selon l'usage de ce temps-là, il fut reçu maître-ès-arts, après un examen très-rigoureux, et commença ensuite sa théologie aux Jacobins.

Il sentit alors croître en lui le zèle des âmes, et il connut clairement qu'il était choisi de Dieu pour établir une compagnie d'hommes apostoliques, et qu'il devait choisir lui-même des compagnons dans l'université de Paris ; car il ne comptait plus sur ceux qu'il avait laissés à Barcelone.

Le premier sur qui il jeta les yeux, fut Pierre Le Fèvre, dont nous venons de parler. Il trouva en lui des qualités excellentes, un naturel doux, un esprit solide, beaucoup de prudence et de savoir, joint à beaucoup de simplicité et de modestie. Il ne lui découvrit pas néanmoins d'abord le dessein qu'il méditait. Il se contenta de le porter au bien en général, ou plutôt de seconder les inclinations qui l'y portaient.

Le Fèvre, tout chaste qu'il était, avait des tentations très-violentes et il en pâtissait d'autant plus, qu'ayant fait vœu de chasteté dès son bas âge, l'ombre de l'impureté lui faisait horreur. Il tâchait de vaincre ces tentations importunes par des jeûnes continuels ; mais elles ne cessaient pas pour cela ; ou, si elles diminuaient un peu, il avait des sentiments de vaine gloire, comme s'il eût vaincu par ses propres forces, et était après fort tourmenté de scrupules. Ne sachant un jour de quel côté se tourner, il s'ouvrit à son cher Ignace, et lui dit confidentiellement qu'il avait envie d'aller se cacher dans un désert où il ne vît rien qui fit impression sur ses sens, et où il pût mâter sa chair jour et nuit.

Ignace se connaissait trop en scrupules, pour ne pas voir qu'une résolution si étrange était une tentation nouvelle. Afin de guérir Le Fèvre et de le gagner en le guérissant, il lui fit entendre, que les lieux les plus solitaires n'étaient pas toujours des asiles contre les suggestions du malin esprit ; que saint Jérôme avait retrouvé les dames de Rome au milieu des déserts de la Palestine, et qu'on ne se défaisait pas de son plus grand ennemi en fuyant le monde parce qu'on se portait soi-même partout ; d'ailleurs que les macérations du corps toutes seules, n'étaient pas des remèdes infailibles contre les mouvements de la chair ; et qu'on avait vu des hommes exténués de jeûnes, qui ne laissaient pas d'être sensibles aux attraites de la volupté.

Il s'appliqua ensuite à conduire son ami par les voies que l'usage qu'il avait de la vie spirituelle, lui fit juger être les plus sûres. Il lui enseigna donc la pratique de l'examen particulier, si propre à éteindre les inclinations corrompues, qui révoltent la chair contre l'esprit. Il lui prescrivit la méthode des actes intérieurs de vertu, opposés directement à chaque tentation particulière ; et cette méthode consiste à s'humilier, par exemple, dans la vue de son néant et de ses péchés, quand il vient une pensée de vaine gloire. Pour ce qui regarde les scrupules, il calma si bien la conscience de Le Fèvre, qu'il le mit en état de faire une confession générale sans aucune peine.

Ayant guéri de la sorte ses infirmités spirituelles, il le forma

peu à peu aux vertus solides, par les discours qu'il lui tint, et par les leçons qu'il lui fit de la perfection chrétienne : mais en l'instruisant il prenait des ménagements avec lui ; et quelque envie qu'il eût de le faire son premier compagnon, ce ne fut qu'après deux années d'épreuves, que l'entretenant un jour des choses de Dieu, il lui dit, pour le sonder, qu'il avait dessein d'aller au Levant, quand il aurait achevé sa théologie, et de s'employer tout à fait à la conversion des infidèles : car le mauvais succès de son voyage de Jérusalem ne l'avait point rebuté, et il s'imaginait toujours que Dieu voulait se servir de lui dans la Terre-Sainte.

Le Fèvre, qui délibérait depuis quelque temps sur la profession qu'il devait choisir, prit feu aussitôt, et comme si le Saint-Esprit l'eût déterminé au même moment, embrassant Ignace de tout son cœur : « Je vous suivrai, lui dit-il, et je vous suivrai jusqu'à la mort. » Néanmoins avant que de s'engager tout à fait il voulut faire un voyage en son pays. Il était d'un village qui s'appelle Villaret, et qui est du diocèse de Genève. Il avait gardé les moutons en son bas âge ; mais la passion qu'il eut d'apprendre la langue latine, lui fit quitter les exercices de la vie champêtre. Après avoir fait ses premières études sous un maître d'une petite ville voisine, qui était un très-saint homme, il fut envoyé à Paris par le conseil de Dom Georges Le Fèvre, son proche parent, et prieur d'une chartreuse de Savoie.

Durant l'absence de Le Fèvre, Ignace entreprit de gagner Xavier, qui enseignait la philosophie. Xavier avait l'esprit élevé, l'humeur agréable, l'âme noble, et les mœurs très-pures ; mais il était naturellement un peu vain, et aimait l'éclat. Comme sa noblesse, la beauté de son esprit, le succès de ses études, lui enflait le cœur, nonobstant le mauvais état des affaires de sa maison, il prétendait s'avancer dans le monde, par la voie des dignités ecclésiastiques ; et selon la coutume des ambitieux, qui se repaissent de chimères, il se bâtissait en idée de hautes fortunes sur les moindres apparences. Ignace comprit qu'un génie du caractère de Xavier, étant tourné au bien, pourrait faire de grandes choses pour Dieu, mais qu'il n'était pas aisé de le réduire.

En effet, ce fonds de vanité et d'orgueil rendit inutiles les premiers discours d'un homme, qui ne parlait que du mépris des grandeurs mondaines. On ne l'écouta presque pas, et on se moqua de lui au lieu de le croire. Ignace ne se rebuta de rien. Pour s'insinuer peu à peu dans l'esprit du jeune professeur, il le louait de ses talents naturels, se réjouissait avec lui de sa réputation, lui applaudissait en public sur la subtilité de ses réponses, et s'empressait même à lui chercher des auditeurs et des écoliers.

Cependant Le Fèvre revint de Savoie, tout disposé à n'avoir plus d'autre père qu'Ignace, après s'être dégagé des liens de la chair et du sang. Quoique Ignace lui trouvât un esprit mûr et une vertu solide, il voulut l'éprouver encore et le fortifier par les exercices spirituels, avant que de lui confier toutes ses pensées. Le Fèvre fit sa retraite au cœur de l'hiver, et hors du collège de Sainte-Barbe, dans une maison de la rue Saint-Jacques, où Ignace loua exprès une chambre. L'ardeur que sentait le solitaire durant ses méditations, l'obligeait souvent à descendre dans une petite cour, pour prendre l'air. Il y demeurait quelquefois des heures entières, et y passait même une partie de la nuit. Il jeûna six jours de suite, sans prendre d'autre nourriture que l'Eucharistie ; et il eût continué son abstinence jusqu'où ses forces eussent pu aller si Ignace, le voyant extrêmement abattu, ne lui eût ordonné de manger.

Le Fèvre connut pendant sa retraite, que le Ciel l'avait destiné à être compagnon d'Ignace. Aussi, dès qu'il fut retourné au collège de Sainte-Barbe, il mena une vie si sainte et si édifiante, qu'Ignace ne fit plus de difficulté de s'ouvrir à lui entièrement. Il lui déclara le grand dessein qu'il avait d'assembler des ouvriers évangéliques, pour travailler avec eux au salut des âmes ; et dès lors il le regarda comme son fils bien-aimé en Jésus-Christ.

D'un autre côté, les complaisances et les bons offices d'Ignace avaient rendu Xavier plus docile. Le changement de Le Fèvre lui fit faire des réflexions qu'il n'avait point encore faites, et l'ébranla fort. Il apprit en même temps qui était Ignace, et ses discours lui parurent depuis bien plus raisonnables, comme si

la splendeur de sa naissance leur eût donné de l'autorité.

Ignace qui observait tous les mouvements de Xavier, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. « Xavier, lui dit-il, que sert à l'homme de gagner tout l'univers, et de perdre son âme ? S'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente, ni d'autre gloire que celle du monde, vous auriez raison de ne songer qu'à paraître et à vous élever parmi les hommes : mais s'il y a une éternité, comme il y en a une assurément, à quoi pensez-vous de borner ici vos désirs, et pourquoi préférez-vous ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais ? Croyez-moi, ajouta-t-il, les vains honneurs de la terre sont trop peu de chose pour un cœur aussi généreux que le vôtre. Le seul royaume du Ciel est digne de vous. Je ne prétends pas éteindre l'ardeur que vous avez pour la gloire ni vous inspirer de bas sentiments : soyez ambitieux, soyez magnanime, mais portez votre ambition plus haut, et faites paraître la grandeur de votre âme, en méprisant tout ce qui est périssable. »

Dans la disposition où était Xavier, il ne put tenir contre des raisons si fortes et se rendit enfin. D'autres s'unirent à eux, et saint Ignace leur ayant proposé le dessein qu'il avait, ils déclarèrent tous qu'ils avaient les mêmes pensées que lui, soit qu'il les eût persuadés, soit qu'ils fussent tous en même temps inspirés de Dieu. Après quoi le reconnaissant pour leur père, et s'embrassant tendrement les uns les autres, ils se promirent de ne se quitter jamais.

Néanmoins, afin que chacun prit bien ses mesures, saint Ignace jugea à propos de marquer un temps certain pour le reste de leurs études, et il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534, qui était le mois courant, jusqu'au 25 janvier de l'année 1537. Il jugea aussi qu'il ne devait pas laisser refroidir leur ferveur, et qu'il était bon de les obliger au plus tôt par le vœu qu'il leur avait proposé.

Il ne remit donc pas la chose plus loin qu'au 15 août, fête de l'Assomption de Notre-Dame. Mais afin que cela se fit avec toute la dévotion et toute la dignité qui convenait à une action de cette nature, il choisit Montmartre pour le lieu de la cérémonie.

C'était un monastère voisin de Paris, sur une montagne consacrée par le sang des martyrs, d'où elle a tiré son nom.

Ils s'y rendirent tous ensemble le jour de la fête. Pierre Le Fèvre, qui avait reçu l'ordre de la prêtrise depuis sa retraite, leur dit la messe et les communia de sa main, dans une chapelle souterraine, où l'on croit que l'apôtre de France, saint Denis, fut décapité, et qui est appelée pour cela dans les anciens titres, la chapelle du Saint-Martyr.

Après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, ils firent tous vœu d'une voix haute et distincte, d'entreprendre dans le temps prescrit, le voyage de Jérusalem, pour la conversion des infidèles du Levant; de quitter tout ce qu'ils possédaient au monde, hors ce qu'il leur faudrait pour gagner la Terre-Sainte, et au cas qu'ils ne pussent y entrer ou y demeurer, d'aller se jeter aux pieds du Pape, ainsi qu'ils en étaient convenus. Ils s'obligèrent même à n'exiger rien pour leurs fonctions, non-seulement afin d'être plus libres dans leur ministère, mais encore afin de fermer la bouche aux luthériens, qui accusaient les ministres ecclésiastiques de s'enrichir par la dispensation des choses saintes.

(BOUHOURS.)

Ces obligations, Le Fèvre les remplit fidèlement à Rome, à Parme, à Worms où il combattit les luthériens, à Vienne, à Madrid; et étant mort plein de vertus et de mérites, ses miracles le firent béatifier par Pie IX en 1873. Il est honoré le 17 juillet.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS TITELMAN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux François Titelman naquit à Hasselt, petite ville du comté de Loss, dans l'évêché de Liège. Etant orphelin et en bas âge, Charles Carondilet prit soin de son éducation et l'envoya étudier à Louvain. Il s'avança beaucoup dans les sciences, et apprit si facilement le grec, qu'il le parlait aussi familièrement que le latin, à l'âge de seize ans.

Son application à l'étude l'exempta des défauts et des vices, qui sont la suite de l'oisiveté où vivent les jeunes gens, et ses réflexions sur le monde le conduisirent à le quitter, pour se con-

sacrer à Dieu dans l'état religieux. Sa résolution prise, il ne tarda pas à l'accomplir, et se rendit au couvent de l'observance à Louvain, où il fit son noviciat, et prit l'habit de Saint-François.

Pendant le temps de sa probation, il s'était dignement préparé à sa consécration ; dès qu'il eut prononcé ses vœux, il s'attacha d'une manière spéciale à acquérir les vertus religieuses, et il réussit au point d'être un modèle édifiant pour ses Frères.

La supériorité de ses talents détermina ses supérieurs à le charger d'enseigner la philosophie et la théologie, et comme il savait ménager le temps, ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte et différents écrits contre les hérétiques.

Titelman quitta les Pays-Bas en 1535 pour embrasser la réforme des Capucins, et trois de ses confrères se joignirent à lui ; ils partirent ensemble pour Rome, où ils trouvèrent Frère Bernardin, vicaire-général, qui les reçut avec beaucoup de marques d'amitié.

Sa modestie et son humilité ne purent si bien cacher ses talents, que Bernardin ne les découvrit, et pour les mettre à profit, il l'institua lecteur de théologie à Milan. Titelman refusa absolument cet emploi, et demanda en grâce qu'on lui permit d'aller servir les malades à l'hôpital des Incurables de Milan. Cependant plusieurs religieux, qui savaient avec quels succès il avait enseigné dans l'Observance, le pressèrent de reprendre le cours des études et la place de lecteur, mais il leur répondit : « Les pauvres et les malades m'enseignent la véritable science ; ce sont là mes livres, et c'est là que j'étudierai chaque jour avec grand profit. »

Bernardin, après avoir laissé notre pieux Religieux satisfaire à son zèle pour les pauvres et les infirmes, le retira de cet état, et le fit vicaire-provincial de la province de Rome : l'obéissance seule lui fit accepter cet emploi, et il s'en acquitta avec beaucoup de prudence et de charité.

A mesure que Titelman avançait en âge, sa ferveur augmentait, et il souhaita ardemment d'aller prêcher la foi aux infidèles

et de remporter la palme du martyre, mais le Seigneur se contenta de son désir, et, comme il se préparait à cette généreuse entreprise, il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Prévoyant sa fin prochaine, il demanda les Sacrements, et après les avoir reçus dans de grands sentiments de piété, il rendit son âme à son Créateur en l'année 1537. Il fut inhumé à Anticoli, près de Rome, où il a continué d'opérer des miracles, ainsi qu'il avait fait durant sa vie ; ce qui lui a mérité la vénération des fidèles de ces contrées.

LA V. MÈRE THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN,

ET SES COMPAGNES MARIE DUFOUR, JEANNE VÉZOTAL, ET DOUZE
AUTRES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE ¹,

MARTYRES.

Marie Dufour, née à Beaune, et Jeanne-Etiennette Vézotal, née à Lignières, toutes deux du diocèse d'Autun, firent profession en qualité de Sœurs converses dans le monastère des Carmélites de Compiègne. Elles furent, avec leurs compagnes, chassées du couvent le 14 septembre 1793. Marie Dufour avait cinquante-trois ans et Jeanne Vézotal trente.

Toutefois, elles restèrent à Compiègne ; mais comme elles ne pouvaient demeurer toutes ensemble dans la même maison, elles continuèrent de suivre leur règle dans quatre habitations séparées, observant le silence et gardant la clôture aussi rigoureusement que le permettaient les circonstances. Leur sainte vie était un sujet d'édification, et comme un gage de la protection divine pour les habitants. Mais elles ne purent trouver grâce devant le comité révolutionnaire. Celui-ci fit, en 1794, une perquisition rigoureuse dans chacune de leurs maisons, et y saisit, avec leurs papiers, divers objets qui servaient à leurs pieux

¹ Voici les noms de sept de ces saintes victimes : Marie-Antoinette Brideau, âgée de quarante-deux ans ; Marie-Antoinette Hanisset, âgée de cinquante-un ans ; Marie-Jeanne Meunier, âgée de vingt-neuf ans ; Marie-Antoinette Piedcourt, âgée de soixante-dix-neuf ans ; Antoinette Roussel, âgée de cinquante-deux ans ; Louise-Catherine Soiron, âgée de quarante-neuf ans ; Marie-Louise Tréselle, âgée de cinquante-deux ans. Nous ignorons les noms des cinq autres.

exercices. Le lendemain, elles furent, au nombre de seize, conduites en prison. Là, elles reprirent leurs observances en commun, ayant à leur tête la supérieure Thérèse de Saint-Augustin. Elles vaguaient ensemble à l'oraison, chantaient Matines et récitèrent aux heures prescrites les autres parties de l'office canonial.

Après deux semaines de séjour dans les prisons de Compiègne et vers la fin de juin, les Carmélites en furent enlevées pour être jugées par le tribunal révolutionnaire de Paris. On les fit monter sur des charrettes, en les y liant comme des malfaiteurs. Cette brutalité révolta les habitants de la ville. Ceux mêmes d'entre eux qui étaient les plus ardents révolutionnaires, ne pouvaient s'empêcher de les plaindre en les voyant aller si évidemment à la mort.

Sur la route elles n'eurent pour auberges que des prisons encombrées de détenus. A Paris, il n'y eut de place pour elles que dans la Conciergerie, où elles se trouvèrent immédiatement sous la main du tribunal révolutionnaire. Dans le peu de temps qui s'écoula avant leur jugement, elles continuèrent les exercices de leur sainte Règle comme dans la prison de Compiègne. Elles comparurent devant le tribunal le 17 juillet, le lendemain de l'une des grandes fêtes de l'Ordre, Notre-Dame du Mont-Carmel. L'acte d'accusation ne renfermait que des inculpations ridicules ; l'arrêt de mort semblait avoir été rédigé d'avance. Elles furent condamnées à la peine capitale, comme ennemies du peuple et conspirant contre sa souveraineté, en formant des conciliabules contre-révolutionnaires, et en conservant des écrits liberticides.

Aucune d'elles ne parut émue ni surprise à la lecture de cette sentence. Elles montèrent aussitôt sur les charrettes destinées à les transporter à la barrière du Trône où elles devaient mourir. Pendant le trajet elles récitèrent ensemble les prières des agonisants, chantèrent le *Salve Regina* et le *Te Deum*. Les passants et la foule immense qui suivait le convoi, émus d'une résignation si héroïque, gardaient un respectueux silence, bien qu'ordinairement on accompagnât les condamnés avec des cris barbares et de brutales insultes. On remarquait avec at-

tendrissement qu'elles étaient toutes vêtues de blanc, symbole de la candeur et de la pureté de ces innocentes victimes.

Quand elles furent arrivées au pied de l'échafaud elles entonnèrent le *Veni Creator*, et les bourreaux n'eurent pas le courage de les interrompre, tant inspirait de respect une paix, une sérénité si merveilleuse. Ensuite elles répétèrent à haute voix toutes ensemble leurs vœux de religion, et l'une d'elles ajouta d'une voix pénétrante : « Je serais trop heureuse, ô mon Dieu, si ce léger sacrifice que je fais de ma vie pouvait apaiser votre colère et diminuer le nombre des victimes. » Enfin elles s'avancèrent l'une après l'autre vers l'instrument de mort, en passant devant leur supérieure, qui avait sollicité et obtenu la grâce de n'être immolée que la dernière, afin de pouvoir soutenir le courage de ses compagnes. Elle leur montra les cieux entr'ouverts, les vit mourir toutes en bénissant leur Dieu, et présenta sa tête. Ce martyre eut lieu le 17 juillet 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le vénérable Hilarion de Conversano, Frère Mineur, portait toujours sur lui une image de la très-sainte Vierge, qu'il saluait et baisait souvent avec une grande tendresse. Dans sa province on racontait comme un fait avéré que ce bon Religieux priant un jour devant une image de Marie, au monastère de Conversano, la très-sainte Vierge répondit à son salut par ces paroles affectueuses : « Soyez le bienvenu, mon fils. » Une autre fois qu'il voyageait avec un jeune homme qui était pressé d'une soif ardente et hors d'état de continuer la route, il lui dit : « Recommandons-nous à la très-sainte Vierge. » L'ayant alors invoquée avec une foi vive, il frappa la terre de son bâton : aussitôt il en jaillit une source d'eau limpide. Le jeune homme s'étant désaltéré, le saint Religieux lui dit : « N'en voulez-vous plus, mon fils ? — Non, répondit-il. — Remercions donc Dieu et sa bonne Mère, » reprit Frère Hilarion. Et l'eau cessa de couler.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, saint Alexis, confesseur, fils du sénateur Euphémien, qui, la première nuit après ses noces, ayant abandonné sa maison sans avoir eu de rapports avec son épouse, et étant revenu à la ville après un long pèlerinage, fut reçu comme un pauvre dans la maison paternelle, et y demeura dix-sept ans, trompant ainsi le monde par une nouvelle ruse spirituelle. Mais ayant été reconnu après sa mort, et par une voix qu'on entendit dans les églises, et par un billet de sa main, il fut porté avec beaucoup d'honneur, par le Pape Innocent I^{er}, à l'église de Saint-Boniface, où il devint illustre par plusieurs miracles.

A Carthage, fête des martyrs scillitains, saint Spérat, saint Narzales, saint Cythin, saint Véture, saint Félix, saint Acyllin, saint Létance, sainte Janvière, sainte Gènereuse, sainte Vestine, sainte Donate et sainte Seconde, qui, par l'ordre du préfet Saturnin, ayant été mis en prison et attachés à des poteaux, après une première confession du nom de Jésus-Christ, eurent enfin la tête

1

SEXTO DECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Romæ sancti Alexii Confessoris, filii Euphemiani senatoris qui, prima nocte nuptiarum, sponsa intacta, e domo sua abscedens, ac post longam peregrinationem ad urbem rediens, decem et septem annos, tanquam egenus in domo paterna receptus hospitio, nova mundum arte deludens, incognitus mansit : sed post obitum, et voce per urbis Ecclesias audita, et scripto suo agnitus, Innocentio primo Pontifice Maximo, ad Ecclesiam sancti Bonifacii summo honore delatus est, ubi multis miraculis claruit. — Carthagine natalis sanctorum martyrum Scillitanorum, Sperati, Narzalis, Cythini, Veturii, Felicis, Acyllini, Lætantii, Januariæ, Generosæ, Vestinæ, Donatæ, et Secundæ : qui jussu Saturnini præfecti post primam Christi confessionem in carcerem missi, et in ligno confixi, deinde gladio decollati sunt. Sperati autem reliquæ cum ossibus beati Cypriani, et capite sancti Pantaleonis Martyris ex Africa in Gallias translatae, Lugduni in Basilica sancti Joannis Baptistæ religiose conditæ fuerunt. — Amastride in Paphlagonia sancti Hyacinthi martyris, qui sub Castritio præside multa passus quievit in carcere. — Tibure sancti generosi Martyris. — Constantino-poli sanctæ Theodotæ martyris, sub Leone iconoclasta. — Romæ depositio sancti Leonis Papæ Quarti. — Papiæ sancti Ennodii episcopi et confessoris. — Antisiodori sancti Theodosii episcopi. — Mediolani sanctæ Marcellinæ virginis, sororis beati Ambrosii Episcopi, quæ Romæ in Basilica sancti Petri a Liberio papa velum consecrationis accepit : cujus etiam sanctitatem idem beatus Ambrosius scriptis suis testatam facit. — Venetiis translatio sanctæ Marinæ virginis.

tranchée par le glaive. Les reliques de saint Spérat ayant été apportées d'Afrique en France, avec les ossements de saint Cyprien et la tête de saint Pantaléon, martyr, furent déposées avec beaucoup de vénération dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Lyon.

A Amastris en Paphlagonie, saint Hyacinthe, martyr, qui mourut en prison, après avoir beaucoup souffert sous le président Castritus.

A Tivoli, saint Généreux, martyr.

A Constantinople, sainte Théodote, martyre, sous Léon l'Iconoclaste.

A Rome, mort de saint Léon IV, pape.

A Pavie, saint Ennode, évêque et confesseur.

A Auxerre, saint Théodose, évêque.

A Milan, sainte Marcelline, vierge, sœur de saint Ambroise, évêque, qui reçut le voile de la consécration religieuse, dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, de la main du Pape Libère, et dont la sainteté a été attestée par saint Ambroise, dans ses écrits.

A Venise, translation de sainte Marine, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Livaire, martyr des Huns, à Metz.

Saint Athénogène, chorévêque, brûlé vif pour la foi, à Sébaste.

Saint Euspice, abbé, honoré en ce jour à Orléans.

Saint Marcel, martyr, à Milan.

Saint Hervé, qui se sanctifia dans l'Anjou au XII^e siècle.

Saint Médran, confesseur en Irlande, frère de saint Otrain ou Otram, au VI^e siècle.

Saint Oud (*Eovaldus*), confesseur au diocèse de Girone en Espagne. Ses reliques sont honorées à Cetrano en Catalogne.

Saint Silvain, disciple de saint Athénogène, martyr, brûlé avec lui et dix autres disciples, à Sébaste, sous Dioclétien. Parmi ces autres disciples, étaient saint Statien, saint Théozone, saint Victor, saint Steriace.

Le bienheureux Bénigne, abbé de l'Ordre de Vallombreuse.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Broyat, curé de Marsillac, diocèse de Bordeaux, arrêté à Paris, comme ennemi du peuple, guillotiné le 17 juillet 1794.

Joseph Crosson, prêtre du diocèse de Rennes, pour refus du serment schismatique, condamné à mort et guillotiné à Rennes, le 17 juillet 1794.

Joseph-Marie Emery, prêtre du diocèse de Saint-Malo, pour la même cause guillotiné à Rennes, le 17 juillet 1794.

Julien-Paul-René Gauthier, prêtre du même diocèse, guillotiné le même jour.

Pierre-Clément Girel, prêtre du diocèse de Rouen, déporté, et mort à Rochefort, à fond de cale du navire *les Deux-Associés*, le même jour.

Jean Guérout, chanoine doyen d'Yvetot, déporté comme le précédent, et mort le même jour dans le navire *les Deux-Associés*, à Rochefort.

Antoine-Joseph Lusignan, prêtre de Saint-Paul-Trois-Châteaux, conduit à Orange, condamné comme prêtre réfractaire, guillotiné le 17 juillet 1794.

Michel Masleau, prêtre de l'église de Saint-Martial à Limoges, déporté pour refus de serment, mort à Rochefort, le 17 juillet 1794.

Jean-Baptiste Meillac, déporté comme le précédent, mort comme lui à Rochefort le 17 juillet 1794.

Charles Perrier, prêtre du diocèse de Saint-Malo, condamné comme prêtre réfractaire, guillotiné à Rennes, le 17 juillet 1794.

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers, ministres des infirmes. — Sainte Symphorose et ses sept fils, martyrs. — Saint Pambon, solitaire de Nitrie. — Saint Émilien, martyr en Mysie. — Saint Philastre, évêque de Brescia. — Saint Arnoul d'Yveline, martyr. — Saint Arnoul, évêque de Metz. — Saint Arnoul d'Oldembourg, abbé. — Saint Arnold, musicien. — Saint Goneri. — Saint Ours de Cahors. — Saint Loubais, abbé de Seney. — Saint Frédéric, évêque d'Utrecht, martyr. — Saint Brunon, évêque de Ségni. — Le vénérable Godefroi de Bouillon. — La bienheureuse Berthe de Marbais, abbesse de Marquette. — Sainte Radegonde, servante. — Le bienheureux Simon de Lipnica, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CAMILLE DE LELLIS,

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS, MINISTRES DES INFIRMES.

Les Clercs réguliers, ministres des infirmes, ont eu pendant quelque temps le soin des hôpitaux, servant les malades, leur donnant à manger, faisant leurs lits, les nettoyant et faisant à leur égard les fonctions de serviteurs. Mais les différends qu'ils ont eus avec les administrateurs des hôpitaux, dont le plus souvent ils voyaient employer les revenus à d'autres usages qu'aux besoins des malades, les ont forcés de s'appliquer uniquement à la visite des malades, s'obligeant par un quatrième vœu de les servir et de les assister à la mort, même en temps de peste, ce qui leur a fait donner le nom de ministres des infirmes ou du bien-mourir, comme on les appelle en Italie.

Saint Camille de Lellis fut le fondateur de ce saint Ordre. Il naquit à Bocchianico, petit bourg de la province de l'Abruzzi dans le royaume de Naples et du diocèse de Théate, le 25 mai 1530. Son père, qui était homme d'armée négligea l'éducation de son fils, dont la naissance avait été en quelque façon miraculeuse, puisque sa mère ne l'avait mis au monde que dans une extrême vieillesse, et lorsqu'il n'y avait aucune apparence qu'elle

dût avoir d'enfants, plusieurs années s'étant même écoulées depuis qu'elle avait eu un autre garçon, qui mourut en bas âge. A la vérité Camille fut envoyé aux écoles, mais tout le progrès qu'il y fit fut d'apprendre à peine à lire et à écrire, ne s'appliquant qu'à jouer aux cartes et aux dés.

A l'âge de dix-huit ans, il suivit la profession des armes comme son père, qui voulut lui faire faire sa première campagne au service des Vénitiens, qui étaient en guerre pour lors avec les Turcs. Comme ils étaient à Ancône sur le point de s'embarquer pour passer à Venise, ils tombèrent tous deux dangereusement malades ce qui leur fit abandonner ce dessein ; et lorsqu'ils commencèrent à se mieux porter, ils prirent la résolution de retourner chez eux ; mais à peine furent-ils arrivés à Saint-Lupiden près de Lorette, que le père de Camille se sentant plus mal, ne put passer plus avant et mourut quelques jours après, ne laissant pour tout bien à Camille que l'épée et la cape (comme l'on dit ordinairement). Sa mère était morte aussi quelques années auparavant, ce qui augmentait son chagrin, et pour comble de malheur, il lui vint un ulcère à la jambe gauche, qui fut à peine guéri, qu'un autre plus grand et qu'il porta toute sa vie parut à la jambe droite. Il continua néanmoins son chemin et passa par Fermo, où il fit quelque séjour à cause d'une fièvre dont il fut malade pendant plusieurs jours.

Ce fut dans cette ville que Dieu qui voulait attirer Camille à lui, commença à lui faire concevoir du dégoût pour le monde. La rencontre qu'il fit de quelques religieux de l'ordre de Saint-François fut ce qui y donna lieu. Il fut si édifié de leur manière humble, modeste et retenue, qui n'inspirait que de la dévotion et de la piété, qu'il résolut d'entrer dans leur Ordre et de renoncer entièrement au siècle. Il fut pour ce sujet à Aquila, où un de ses oncles était gardien du couvent de Saint-Bonaventure ; il lui communiqua son dessein et lui demanda l'habit de son ordre ; mais soit à cause de ses infirmités, soit que ce Père ne lui trouvât pas une vocation assez forte, il ne voulut pas lui accorder sa demande ; en effet le temps de sa conversion n'était pas encore arrivé.

Il demeura quelque temps à Aquila d'où il alla à Rome, pour se faire guérir de son ulcère, et ayant appris que dans l'hôpital de Saint-Jacques des Incurables il y avait d'habiles chirurgiens, il se présenta pour y être reçu au nombre de ceux qui ont soin des malades, dans l'espérance qu'en même temps on aurait soin de sa plaie ; mais après y être demeuré quelques mois, il fut mis dehors par l'économe, à cause de son humeur querelleuse et de son inclination pour le jeu, qui était si grande, que, quittant souvent le service des malades, il sortait de l'hôpital pour aller jouer. Il y resta néanmoins sur les promesses qu'il fit de se rendre plus assidu à son poste ; mais le maître de l'hôpital lui ayant trouvé des cartes sous le chevet de son lit, il fut renvoyé et on n'eut plus d'égard aux promesses qu'il fit qu'il serait plus exact à remplir ses devoirs.

Comme la guerre que les Vénitiens avaient avec les Turcs n'était pas encore terminée, et qu'ils levaient de nouvelles troupes, Camille s'enrôla à leur service, l'an 1569. Mais cette guerre étant finie et les troupes ayant été licenciées, il eut le même sort que les autres soldats qui s'en retournent les mains vides. Comme c'était en hiver, que le froid était rude, qu'il était presque nu et qu'il n'avait point d'argent, il se vit réduit à une grande misère. Les capucins de la ville de Manfrédonia auxquels il demanda la charité, en ayant eu compassion, lui donnèrent quelques morceaux de drap de la couleur de leurs habits pour le revêtir ; et comme ils faisaient travailler à la construction de quelques édifices, Camille s'engagea à servir de manœuvre, dans l'espérance de gagner quelque argent pour se mettre un peu à l'abri des rigueurs de la saison et retourner ensuite à la guerre au printemps, si l'occasion s'en présentait, sans perdre l'inclination du jeu, qui était si forte qu'il joua un jour jusqu'à sa chemise.

Le séjour que Camille fit chez les capucins fut un effet de la Providence divine qui voulait le faire rentrer en lui-même et l'attirer à son service. L'hiver ne se passa pas sans qu'il fit réflexion sur sa vie déréglée, il en fut vivement touché, et fit vœu d'entrer dans l'Ordre de Saint-François, pour y faire pénitence de ses fautes : il demanda avec tant d'instances l'habit aux Pères

Capucins qu'ils le lui accordèrent et ils le reçurent en qualité de Frère-lai ; mais son ulcère s'étant rouvert, on le renvoya. Comme il avait été guéri de cette plaie à l'hôpital de Saint-Jacques des Incurables à Rome, il y retourna pour y servir encore les malades. Il s'y comporta d'une autre manière qu'il n'avait fait la première fois ; il avait entièrement changé de vie, il était devenu un autre homme et il fut pendant le séjour qu'il fit dans cet hôpital l'exemple des autres serviteurs.

Après y être demeuré quatre mois, sa plaie s'étant refermée, il retourna à Manfrèdonia pour reprendre l'habit chez les Pères Capucins qui le lui donnèrent pour la seconde fois et le renvoyèrent aussi quelque temps après, voyant que sa plaie s'était encore rouverte. Camille voyant donc qu'il ne pouvait être reçu dans cet Ordre, prit la résolution de se consacrer entièrement au service des malades. Il retourna pour cet effet à Rome, il rentra dans l'hôpital de Saint-Jacques, et comme il n'y avait pas longtemps que l'économè en était sorti, et que les administrateurs avaient expérimenté quelle était la vertu de Camille la seconde fois qu'il était entré, ils lui donnèrent cet emploi.

Le vœu qu'il avait fait d'être de l'Ordre de Saint-François lui donnait du scrupule, son esprit n'était point en repos ; c'est pourquoi il se présenta pour la troisième fois aux Capucins afin d'être reçu parmi eux ; mais son ulcère fut encore un obstacle à sa demande. Un an après il postula chez les Cordeliers, au convent d'Ara-Coeli à Rome, et la même raison ayant aussi empêché sa réception, il ne songea plus à l'Ordre de Saint-François. Il lui vint en pensée de former une congrégation de quelques personnes séculières qui s'unissent ensemble pour s'employer au service des malades. Ce fut l'an 1582 que cinq personnes se joignirent à lui pour cet effet. Ils s'assemblaient tous les jours dans un petit oratoire qu'ils avaient dressé dans un lieu retiré de l'hôpital, où ils se rendaient tous les jours pour faire ensemble leurs prières et leurs oraisons. Ils ne changèrent point pour cela leurs habits séculiers ; mais le démon prévoyant les progrès que cette Congrégation naissante ferait un jour, et de quelle utilité elle serait pour le salut des âmes, tâcha de la détruire dans son

commencement. Ceux qui présidaient au gouvernement de l'hôpital, n'ayant pas assez examiné les intentions de Camille de Lellis, et regardant ce qu'il avait fait comme une nouveauté, firent ôter l'oratoire ; mais la nuit suivante Dieu consola ce saint Fondateur, l'ayant exhorté à persévérer dans son entreprise et lui promettant de l'aider en tout.

Saint Camille ayant été consolé par cette vision, résolut de former sa Congrégation hors de l'hôpital ; il prit conseil d'un de ses amis qui lui dit que tant qu'il serait dans l'état séculier il n'aurait pas beaucoup de disciples, et qu'il lui conseillait de se faire prêtre. Il suivit cet avis, et Camille à l'âge de trente-deux ans apprit les rudiments de la langue latine, et n'eut point de honte à cet âge d'aller au collège des Jésuites pour y faire ses études et de commencer par la sixième. Il y fit tant de progrès qu'en peu de temps on l'admit à la prêtrise, une personne de piété qui fut informée des intentions qu'il avait de fonder une Congrégation lui ayant fait une pension de trente-six écus romains pour lui servir de titre.

Peu de temps après qu'il eut reçu les Ordres sacrés, les administrateurs de l'hôpital de Saint-Jacques lui donnèrent la desserte de l'église de Notre-Dame des miracles près du Tibre. Camille croyant qu'il pouvait librement en ce lieu donner commencement à sa Congrégation, se démit de son emploi d'économe de l'hôpital, et au mois de septembre 1584, sous le pontificat de Grégoire XIII, il prit possession de cette église et du couvent qui y était contigu, et il fit prendre pour lors à ses compagnons l'habit long, tel que le portent les ecclésiastiques ; mais ils ne demeurèrent pas longtemps en ce lieu. Quelques-uns ont écrit qu'ils furent contraints d'en sortir parce qu'ils n'en avaient pas obtenu la permission du Pape, et d'autres disent, avec plus de vraisemblance, que Camille ne l'abandonna que parce qu'étant tombé malade avec ses compagnons, il crut que le voisinage du Tibre y avait pu contribuer. En effet les religieux pénitents du Tiers-Ordre de Saint-François de la Congrégation de France appelés Picpus, qui ont acheté depuis ce couvent, ont expérimenté que l'air y est très-mauvais, ce qui leur a fait aussi quit-

ter ce lieu sans en abandonner la propriété, et Camille de Lellis en étant sorti, loua une maison dans le quartier qu'on appelle des Boutiques obscures.

Sa Congrégation s'augmentant de jour en jour, il résolut de lui donner le titre de Ministres des infirmes, au lieu que jusquelà elle avait été appelée la Congrégation du P. Camille. Le Pape Sixte V l'approuva par un bref du 8 mars 1586, et leur permit de vivre en communauté, de faire des vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et un quatrième d'assister les malades à la mort, même en temps de peste. Il leur permit aussi d'élire un prêtre entre eux pour supérieur qui ne pouvait exercer son office que pour trois ans, et de chercher des aumônes par la ville. Ce fut en vertu de ce bref que Camille, d'une commune voix, fut élu pour supérieur le vingt avril de la même année. Immédiatement après son élection, ayant pris un compagnon, il fut dans Rome pour y demander la charité ; mais comme ils n'étaient pas connus, on les prit pour des vagabonds et ils ne rapportèrent cette première fois qu'un pain et quelques fruits.

Le cardinal de Mondovi, qui avait obtenu du Pape la confirmation de leur Congrégation, obtint encore un second bref du 26 juin de la même année, qui leur permettait de mettre sur leurs habits une croix tannée pour les distinguer des autres clercs réguliers. Ils n'avaient pas alors d'église ni d'oratoire pour y pouvoir célébrer la Messe, et ils étaient obligés de sortir tous les jours, tant les prêtres que ceux qui ne l'étaient pas, pour aller dire ou entendre la Messe aux Jésuites, où ils avaient choisi leur confesseur. C'est pourquoi ils résolurent de quitter la maison qu'ils ne tenaient qu'à louage aux Boutiques obscures et ils obtinrent à certaines conditions de la société du Gonfalon l'église de la Madeleine près la Rotonde, avec quelques maisons contiguës, où ils vinrent demeurer au nombre de douze ou quinze. Sur la fin du dernier siècle, ces religieux ont fait rebâtir cette église de fond en comble, et elle est une des plus belles de Rome, étant aussi accompagnée d'un très-beau monastère qui est regardé comme le chef de cet Ordre.

Leur nombre s'étant beaucoup augmenté dans cette nouvelle

demeure, Camille fit un voyage à Naples pour y faire un établissement et y mena avec lui douze personnes de sa Congrégation. Le cardinal Pallotta, voyant de quelle utilité elle était, offrit à Camille un autre établissement à Bologne dont il était archevêque. Camille refusa ses offres, s'excusant sur le peu de prêtres qu'il avait, la plupart de ceux qui composaient sa Congrégation ne pouvant être promus aux ordres sacrés faute de titres patrimoniaux ; mais ce prélat lui répondit qu'on y pouvait remédier en érigeant sa Congrégation en Ordre religieux. Il en conféra avec le cardinal de Mondovi qui en était le protecteur, et tous deux en parlèrent au Pape Grégoire XIII, qui renvoya cette affaire à la Congrégation des rites. Ce Pontife étant mort sur ces entrefaites, la Congrégation ne fut érigée en Ordre religieux que par le Pape Grégoire XIV, par un bref de l'an 1591, qu'il signa quelques heures avant de mourir. Le bref approuvait aussi la manière de vivre des Frères qui avait été dressée par Camille de Lellis, et dont les principaux articles étaient que leur pauvreté devait être semblable à celle des Ordres mendiants qui ne possèdent aucun fonds ni revenu, et vont de porte en porte recevoir les aumônes des fidèles ; que l'on élirait un général dont l'office serait perpétuel, et qu'il aurait quatre consultants dont l'office serait aussi perpétuel : qu'aussitôt qu'il y aurait un général, ils feraient entre ses mains les vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et un quatrième d'assister les malades à la mort, qui est le propre de cet institut, que le nombre des Frères laïques serait plus grand que celui des prêtres : qu'ils demeureraient jour et nuit dans les hôpitaux pour avoir soin des malades et qu'ils n'en exigeraient aucune rétribution, mais qu'ils recevraient seulement ce que les administrateurs des hôpitaux voudraient bien leur donner ; qu'afin d'être plus assidus aux hôpitaux, ils seraient exempts d'aller aux processions et d'assister aux autres fonctions publiques où les religieux seraient appelés et qu'il y aurait une maison particulière destinée pour élever les novices. Le Pape les exempta par le même bref de la juridiction des ordinaires, les soumit immédiatement au Saint-Siège, et les fit participants des privilèges qui avaient été accordés aux Ordres

de Saint-Benoît et des Mendians, à ceux de la Compagnie de Jésus, des Chanoines et des Clercs réguliers, leur défendant après leur profession solennelle de passer dans un autre Ordre, excepté dans celui des Chartreux. Innocent IX ayant succédé à Grégoire XIV, confirma cette Congrégation, et commit l'archevêque d'Epidaure, Paul Alberi, pour recevoir la profession de Camille, qui, ayant prononcé ses vœux entre les mains de ce prélat, prit sa place et reçut celle de ses confrères le 8 décembre de la même année.

Après cette profession solennelle, Camille s'employa au service des malades avec plus de zèle et de ferveur ; et le feu de sa charité s'alluma davantage, étant obligé de faire par ce vœu ce qu'il ne faisait auparavant que par charité. Clément VIII ayant succédé à Innocent IX, Camille appréhenda qu'il ne fût pas favorable à sa Congrégation, parce qu'il s'était opposé, n'étant que cardinal, à ce qu'ils fissent des vœux solennels. Pour sonder quelles étaient les dispositions de ce Pontife, il le supplia de vouloir confirmer de nouveau sa Congrégation et les privilèges qui lui avaient été accordés par ses prédécesseurs. Mais il trouva le Pape dans d'autres sentiments qu'il n'avait cru ; non-seulement il confirma la Congrégation des Ministres des infirmes au mois de mars 1592 et les privilèges que ses prédécesseurs lui avaient accordés, mais il lui en donna encore de nouveaux.

Après que Camille de Lellis eut obtenu cette confirmation, il retourna à Naples pour y recevoir la profession de ceux qui y demeuraient, et il alla à son tour en pèlerinage à Lorette pour rendre grâces à la très-sainte Vierge de la protection qu'elle avait donnée à sa Congrégation, et des faveurs qu'il en avait reçues en son particulier. Etant de retour à Rome, il était en peine de trouver les moyens pour acquitter les dettes que sa maison avait contractées et qui se montaient à plus de neuf mille écus romains. Ce qui lui faisait de la peine était de voir que la société du Gonfalon, à qui appartenait la plus grande partie des maisons qui étaient contiguës à l'église de la Madeleine, et dont ils avaient fait leur demeure, ne se voyant point payée des loyers qui lui étaient dus, avait fait saisir ce qu'ils pouvaient avoir, principa-

lement une maison qu'un de leurs bienfaiteurs leur avait achetée pour agrandir leur demeure. Dieu y pourvut peu de temps après, car le cardinal de Mondovi étant mort au mois de décembre 1592, il leur laissa tous ses biens, les ayant faits ses légataires universels. Ce cardinal avait ordonné par son testament qu'il serait enterré sans aucune pompe : mais les religieux qui étaient obligés de faire les frais funéraires, voulurent témoigner leur reconnaissance envers leur bienfaiteur, et ils obtinrent permission du Pape de lui faire des obsèques dignes du rang qu'il avait occupé dans l'Église.

La Congrégation s'augmenta ensuite par deux établissements qui se firent à Milan et à Gènes l'an 1694. Ce fut à Milan que Camille de Lellis, qui avait un désir ardent de se dévouer entièrement au service des malades, voulut se charger du soin de tout l'hôpital et y remplir avec ses religieux tous les emplois des serviteurs et autres personnes qui étaient établies pour le service des malades ; mais il y trouva de la contradiction dans quelques-uns de ses religieux qui ne pouvaient approuver ce changement comme contraire à leur premier institut, qui ne les engageait qu'à la visite des malades et à les assister spirituellement tant de jour que de nuit. Cette contestation dura quelques années jusqu'à l'an 1600, qu'elle fut terminée par Clément VIII, comme nous dirons ci-après. Ce Pontife ayant envoyé des troupes en Hongrie l'an 1595, pour le recouvrement de Strigonie dont les Turcs s'étaient emparés, ordonna à Camille de Lellis de donner huit de ses religieux pour servir d'aumôniers dans cette armée.

Camille, nonobstant l'opposition de sa Congrégation, se chargea de l'hôpital de Milan ; il avait dessein de faire la même chose dans les autres villes. On assembla, l'an 1696, un chapitre général à Rome pour élire quatre consultants auxquels on donna le soin de dresser les constitutions qui devaient servir à l'avenir de réglemens à la Congrégation. Camille fit ce qu'il put pour y persuader à ses religieux d'accepter le soin des hôpitaux, mais il ne put rien gagner sur leurs esprits, et le Pape même lui imposa silence là-dessus, lui ordonnant de vive voix de ne rien innover. Cette même année ce saint fondateur ne put résister au

cardinal Palotta qui lui demandait des religieux pour faire un établissement à Bologne, et il lui en envoya l'an 1597.

L'an 1599, le second chapitre général se tint aussi à Rome. Le fondateur proposa de nouveau que l'on reçût la manière d'assister les malades qu'il avait établie à Milan ; il y trouva de nouvelles difficultés, mais se confiant que Dieu approuvait son dessein, il ne se rebuta point, et après avoir patienté pendant cinq ans, les consultants lui accordèrent enfin sa demande, on dressa de nouveaux règlements par lesquels il était permis de prendre le soin des hôpitaux : le Pape Clément VIII les approuva l'an 1600.

Il y eut cette année une autre fondation à Mantoue, et suivant le pouvoir que les Religieux en avaient reçu du Pape, ils prirent le soin de l'hôpital de Ferrare l'an 1603. Au commencement de l'année suivante, ils se chargèrent des hôpitaux de l'Annonciade, des Incurables et de Saint-Jacques des Espagnols, dans la ville de Naples ; mais ayant quitté depuis cet emploi, ils ont fait dans la même ville trois établissements considérables. Il se fit encore la même année plusieurs autres fondations, et le Pape Paul V étant monté sur la chaire de saint Pierre, au mois de mai 1605, il divisa cette Congrégation en cinq provinces, savoir : de Rome, de Milan, de Naples, de Bologne et de Sicile.

(HÉLYOT et GODESCARD.)

Saint Camille voulut que ses Frères s'engageassent à servir les pestiférés, les prisonniers, et ceux mêmes qui mouraient dans leurs propres maisons. Leur principal soin était de secourir les âmes, en suggérant aux malades des actes de religion convenables à l'état où ils se trouvaient. Camille procura aux prêtres de son Ordre les meilleurs livres de piété qui traitaient de la pénitence et de la Passion de Jésus-Christ, et leur recommanda de se faire, d'après les psaumes, un recueil de ces prières touchantes que l'on appelle *jaculatoires* pour qu'ils s'en servissent dans le besoin. Il leur ordonna d'assister surtout les moribonds ; de leur faire régler de bonne heure leurs affaires temporelles, afin qu'ils ne s'occupassent plus que de celle de leur salut ; de ne point les laisser trop longtemps avec des amis ou

des parents qui pourraient les troubler par un excès de tendresse; de les faire entrer dans de vifs sentiments de pénitence, de résignation, de foi, d'espérance et de charité; de leur apprendre à accepter la mort en esprit de sacrifice et en expiation de leurs péchés; de les exhorter à demander miséricorde par les mérites du Sauveur agonisant, à le conjurer de leur appliquer le fruit de cette prière qu'il fit sur la croix, de leur accorder la grâce de lui offrir leur mort en union avec la sienne, et de vouloir bien recevoir leur âme dans le sein de sa gloire. Il forma un recueil de prières qu'on devait réciter pour les personnes qui étaient à l'agonie.

Ayant découvert qu'on enterrait quelquefois des personnes qui n'étaient pas mortes¹, il ordonna à ses Religieux de continuer les prières pour les agonisants quelque temps après qu'ils paraîtraient avoir rendu le dernier soupir, et de ne pas permettre qu'on leur couvrît le visage sur le champ, comme il s'était toujours pratiqué²; mais son attention à assister les âmes l'em-

¹ Cicatello en rapporte plusieurs exemples. *Vie de saint Camille*, l. II, c. 1, p. 446.

² Cette précaution est très-nécessaire par rapport aux personnes noyées, dans les apoplexies et dans toutes les maladies qui ne viennent que d'obstructions, ou qui sont causées par des révolutions subites d'humeurs. Cette observation a été confirmée par divers exemples de personnes que l'on avait enterrées vivantes, ou qui sont revenues à la vie après qu'on les avait longtemps crues mortes. On trouve de ces exemples cités dans les écrits de plusieurs savants modernes qui ont paru dans ce siècle, surtout en France et en Allemagne. L'expérience montre d'ailleurs que le cas dont il s'agit a dû arriver fréquemment.

Selon les savants qui ont traité cette matière, la cessation de la respiration et de la circulation du sang ne prouve pas toujours qu'une personne soit morte; cette cessation pouvant être occasionnée pour quelque temps par une obstruction totale dans les mouvements organiques des esprits et des fluides de tout le corps. Ceci posé, cette obstruction venant à cesser, comme la chose est possible, les fonctions vitales seront rétablies. Il suit que la mort ou la séparation de l'âme d'avec le corps n'a lieu que quand quelque organe ou quelque partie absolument essentielle à la vie est détruite pour toujours. On ne peut être assuré de la mort que lorsqu'on voit évidemment quelque marque de putréfaction commencée.

Les Romains gardaient ordinairement huit jours les corps des morts, et les appelaient souvent par leur nom. Il reste en plusieurs lieux quelques traces de cette coutume, d'après l'ancien cérémonial pour l'enterrement des rois et des

portait de beaucoup sur celle qu'il avait à soulager les corps. Il parlait aux malades avec une onction à laquelle il était impossible de résister ; il leur apprenait à réparer les défauts de leurs confessions passées et à entrer dans les dispositions où doivent être des moribonds. Tous ses discours roulaient sur l'amour de Dieu, même dans les conversations ordinaires, et s'il lui arrivait d'entendre un sermon où il n'en fût point parlé, il disait que c'était « un anneau auquel il manquait un diamant. »

Le Serviteur de Dieu fut lui-même affligé de diverses infirmités dont la complication le fit beaucoup souffrir. Ce qui le touchait le plus était de ne pouvoir servir les malades comme auparavant ; du moins il les recommandait fortement à la charité de ses Religieux. Il se traînait encore de lit en lit pour voir si rien ne leur manquait, et pour leur suggérer plusieurs actes de vertu. Souvent on l'entendait répéter ces paroles de saint François : « Le bonheur que j'espère est si grand que toutes les peines et toutes les souffrances deviennent pour moi un sujet de joie. »

Saint Camille n'obligea point ses Religieux à réciter le bréviaire, à moins qu'ils ne fussent dans les ordres sacrés ; mais il leur était enjoint de se confesser et de communier tous les dimanches et toutes les grandes fêtes, de faire chaque jour une heure de méditation, d'entendre la Messe, de dire le chapelet et quelques autres prières.

L'humilité du Saint fondateur était extraordinaire : il se mé-

princes. *Servabantur cadavera octo diebus, et calida abluebantur, et post ultimam conclamationem abluebantur.* Servius in Virgillii Æneid, l. VIII, vers. 248. On voit par ce passage qu'on lavait le corps quand il était encore chaud, et une seconde fois après la dernière proclamation. Cette cérémonie achevée, on le brûlait ou on l'enterrait. La privation de cette proclamation était regardée comme un grand malheur. *Corpora nundum conclamata jacent.* Lucan., l. II, vers. 22. *Jam defletus et conclamatus es.* Apuleius, l. I ; Metam. et l. XI, ibid. *Desine, jam conclamatum est.* Terent. Eunuch., II, III, v. LVI. Saint Zénon de Vérone, parlant d'une femme qui se livrait à une douleur immodérée à cause de la mort de son mari, s'exprime ainsi : *Cadaver amplectitur conclamatum*, l. I, tract. XVI, p. 126, édit. Vérone. Cette cérémonie puérile en elle-même, devenait importante, en ce qu'elle servait à constater publiquement la mort d'une personne.

(NOTE DE GODESCARD.)

prisait lui-même, au point que ceux qui le connaissaient en étaient dans l'étonnement. Ce fut par un effet de cette vertu qu'il se démit du généralat en 1607 ; il voulait encore, par cette démission, se donner plus de temps pour servir les pauvres. Il fonda des maisons de son Ordre dans plusieurs villes, comme à Bologne, à Milan, à Gènes, à Florence, à Ferrare, à Messine, à Mantoue, etc. ; il envoya aussi quelques-uns de ses Frères en Hongrie, et dans d'autres lieux qui étaient affligés de la peste. Nole ayant été attaquée de ce fléau en 1600, l'Évêque de la ville établit Camille son vicaire général. Le Saint se dévoua généreusement au service des pestiférés. Ses compagnons imitèrent son exemple. Il y en eut cinq d'entre eux auxquels il en coûta la vie. Dieu récompensa le zèle de son Serviteur par l'esprit de prophétie, par le don des mirales, et par plusieurs autres grâces extraordinaires.

Saint Camille assista au cinquième chapitre de son Ordre, qui se tint à Rome, en 1613 ; il alla ensuite visiter, avec le nouveau général, les maisons de Lombardie, faisant partout des exhortations fort touchantes. Étant à Gènes, il fut extrêmement mal. S'étant trouvé un peu mieux, il s'embarqua pour Civita-Vecchia, d'où il se rendit à Rome. Sa santé se rétabit, et il se vit en état de faire la visite de ses hôpitaux ; mais il retomba malade peu de temps après, il s'écria : « Je me réjouis de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Il reçut le saint Viatique des mains du cardinal Ginnasio, protecteur de son Ordre. Lorsque le saint Sacrement fut dans sa chambre, il dit les larmes aux yeux : « Je reconnais, Seigneur, que je suis le plus grand des pécheurs, et que je ne mérite pas de recevoir la faveur que vous daignez me faire ; mais sauvez-moi par votre infinie miséricorde. Je mets toute ma confiance dans les mérites de votre précieux sang. » Quoiqu'il eût purifié sa conscience par la confession, il craignait encore de n'être pas assez bien disposé. Il avait cependant mené une vie très-sainte, et il s'était confessé tous les jours avec les plus vifs sentiments de componction. Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, il fit un discours fort touchant à ses Religieux. Il mourut le 14 juillet 1614,

comme il l'avait prédit, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra auprès du grand autel de l'église de Sainte-Marie-Madeleine. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, on leva son corps de terre, et on le mit sous l'autel même. On l'a depuis renfermé dans une châsse. Benoît XIV béatifica le Serviteur de Dieu en 1742 et le canonisa en 1746. (GODESCARD.)

SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS,

MARTYRS.

L'empereur Adrien ayant fait élever à Tibur¹ un palais magnifique, voulut le dédier avec les cérémonies que les païens observaient en ces rencontres. Il offrit des sacrifices, il consulta ses dieux touchant la durée de ce superbe édifice, et il attendait quelque réponse favorable, lorsqu'il reçut celle-ci : « Prince, nous ne pouvons satisfaire votre curiosité, que vous n'ayez fait cesser l'insulte que nous fait une veuve chrétienne, en invoquant son Dieu en notre présence. Elle se nomme Symphorose, et elle est mère de sept fils : faites qu'elle nous offre de l'encens, et nous répondrons à vos demandes. »

Adrien, touché de l'outrage qu'on faisait à ses dieux, commanda qu'on se saisît de Symphorose et de ses enfants. Il les fit amener devant lui, et cachant son indignation sous une douceur apparente, il n'employa d'abord que des paroles flatteuses pour les porter à sacrifier aux idoles. Mais Symphorose pleine du Dieu qui la faisait parler, répondit à l'Empereur : « Seigneur, j'ai eu pour mari et pour beau-frère, deux officiers de vos armées² : l'un et l'autre avaient l'honneur de commander vos soldats ; ils étaient tribuns. Ils ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et ils ont mieux aimé endurer mille tourments, que de brûler un seul grain d'encens devant les démons que vous adorez ; ils sont morts enfin après avoir vaincu ces mêmes démons : et si leur trépas a été honteux devant les hommes, il a été honorable devant les Anges : ils sont maintenant couronnés d'un

¹ Villa d'Adriano, à Tivoli, près de Rome.

² Getulius et Amantius, le 10 juin.

éclat immortel; ils vivent dans le Ciel, et suivant partout le grand Roi qui y règne, ils marchent couverts de gloire parmi les trophées qu'ils se sont élevés en mourant pour lui. »

Adrien, piqué jusqu'au vif d'une réponse si généreuse, ne put se contraindre davantage. « Ou sacrifie, lui dit-il, aux dieux tout-puissants, ou moi-même je te sacrifierai avec tes enfants à ces dieux que tu méprises.

— Et d'où me viens ce bonheur, s'écria Symphorose, de pouvoir être immolée huit fois à mon Dieu !

— Je te le dis encore, interrompit Adrien, je te sacrifierai à mes dieux.

— Vos dieux, répliqua cette admirable veuve, ne peuvent me recevoir en sacrifice, je ne suis pas une victime pour eux ; mais si vous ordonnez que je sois brûlée pour le nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, sachez que le feu qui me consumera, ne fera qu'augmenter celui qui fait leur supplice.

— Choisis, te dis-je, reprit brusquement l'Empereur; ou sacrifie, ou meure.

— Vous pensez sans doute m'épouvanter, repartit Symphorose, non, non, vos menaces ne me feront point changer de sentiments ; je ne serai jamais assez tôt réunie à mon époux. Vous l'avez fait mourir pour avoir confessé Jésus-Christ. Qu'attendez-vous ? me voilà prête à mourir aussi ; j'adore le même Dieu. »

Alors l'Empereur commanda qu'elle fût conduite devant le temple d'Hercule, qu'on lui meurtrit le visage à coups de poing, et qu'on la suspendit ensuite par les cheveux. Mais apprenant que ces tourments ne servaient qu'à l'affermir davantage dans la foi, il la fit jeter dans le fleuve¹. Son frère Eugène, qui était un des principaux du conseil de Tibur, la retira de l'eau, et l'enterra dans un faubourg de cette ville.

Le lendemain Adrien ordonna qu'on amenât en sa présence les sept fils de Symphorose. En voyant que ni ses menaces, ni ses promesses, ni l'appareil des plus affreux supplices qu'il fit

¹ Il Teverone.

étaler à leurs yeux, ne pouvaient ébranler la constance de ces généreux frères, ni les porter à sacrifier aux idoles, il fit planter sept pieux autour du temple d'Hercule, où on les étendit avec des poulies. Ce cruel prince prit plaisir à diversifier leurs tourments. Crescence, l'ainé de tous, fut percé d'un coup d'épée dans la gorge : le second, nommé Julien, eut la poitrine piquée de plusieurs pointes de fer qu'on y enfonça. Nemèse reçut un coup dans le cœur. Primitif fut frappé dans l'estomac. On rompit les reins à Justin. On ouvrit les côtés à Stracteus, et Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas.

Le jour qui suivit la mort de ces heureux frères, Adrien étant venu au temple, commanda qu'on enlevât leurs corps et qu'on les jetât dans une fosse profonde. Le pontife et les sacrificateurs du temple d'Hercule, nommèrent ce lieu les sept Biothanates, c'est-à-dire, les sept suppliciés. Leur sang éteignit la persécution, qui ne se ralluma que dix-huit mois après. Les chrétiens employèrent ce temps de paix à rendre aux Reliques sacrées des martyrs l'honneur qui leur est dû : on les enferma dans des tombeaux que la piété des fidèles leur éleva en plusieurs endroits du monde : leurs noms furent gravés sur ces monuments ; mais ils le sont dans le Livre de vie, avec des caractères de lumière, que le temps ne pourra jamais effacer.

Le martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils, est honoré par l'Église le 18 juillet. Leurs corps reposent sur le chemin de Tibur, à huit milles de Rome. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT PAMBON,

SOLITAIRE DE NITRIE.

On ne sait pas en quelle année, ni en quel pays, naquit saint Pambon ; mais il dut quitter le monde de bonne heure puisqu'il ne savait pas lire lorsqu'il se proposa de l'abandonner. Il s'adressa d'abord à un solitaire, qu'il pria de lui faire apprendre quelque psaumes par cœur, et il en reçut pour la première leçon ces paroles du psaume xxxviii^e : « J'ai dit en moi-même : Je veillerai exactement sur moi pour ne point pécher par ma langue. » Pambon en fut touché, et ne pensa pas tant à les retenir dans

sa mémoire, ce qui n'était pas fort difficile, qu'à les prendre pour règle de sa conduite. Il dit à ce solitaire que cette leçon lui suffisait, et qu'il retournerait à lui. lorsqu'il l'aurait bien apprise. Il fut six mois sans y revenir, au bout desquels le solitaire l'ayant rencontré et lui ayant demandé pourquoi il était resté si longtemps sans paraître, il lui avoua que c'était parce qu'il n'avait pas encore bien appris sa première leçon. Dans la suite un de ses amis lui demanda s'il l'avait enfin comprise, et il lui répondit : Qu'à peine il avait pu en venir à bout en dix-neuf ans de temps.

Il se retira ensuite auprès de saint Antoine, et fit sous sa conduite de si merveilleux progrès dans la vie intérieure, que ce grand patriarche disait de lui que le Saint-Esprit reposait dans son cœur. Entre les instructions qu'il en reçut, les historiens ont remarqué celle-ci : Ne vous confiez pas en votre justice : conduisez-vous de telle sorte que vous n'ayez jamais sujet de vous repentir de ce que vous aurez fait, et retenez votre langue et votre appétit.

Il ne demeura pas toujours auprès de cet excellent maître. Dieu l'appela au désert de Nitrie pour l'y rendre un des plus fermes soutiens de la vie religieuse, par ses avis et ses exemples. On trouve pourtant qu'il a été aussi aux Cellules et à Scété, déserts voisins de celui de Nitrie; mais il fit son principal séjour dans celui-ci.

Comme il n'avait d'autre intention en se rendant solitaire que de vivre inconnu aux hommes, pour n'être connu que Dieu seul, il lui demanda pendant trois ans qu'il ne le glorifiât point sur la terre; et c'est ce qui montre en même temps combien il désirait de s'établir solidement dans la vertu d'humilité, qu'il savait être le fondement de toutes les autres; mais Dieu, qui se plaît à élever les âmes humbles, et qui l'avait conduit dans cette solitude pour l'édification de ses frères, l'y plaça comme une lumière éclatante sur le chandelier, et le rendit en si grande vénération, que quand quelque solitaire était attaqué de tentation de vanité il se disait à lui-même : Suis-je tel que saint Antoine ou que l'abbé Pambon? Sur quoi les historiens remarquent qu'il paraissait

quelquefois sur son visage je ne sais quoi de grand et de majestueux comme d'un auguste prince assis sur son trône, et d'autres fois même une clarté lumineuse semblable à celle de Moïse, en sorte qu'on en était frappé en le voyant. Ce qu'on rapporte aussi de saint Sisoès et de l'abbé Sylvain.

Il ne faut pas s'étonner après cela si ses frères recouraient à lui avec tant de confiance; aussi recevaient-ils ses avis avec une crainte respectueuse, comme si Dieu même les eût données. C'était avec d'autant plus de fondement, que saint Pambon était plus porté par son humilité à garder le silence qu'à instruire les autres; qu'il ne parlait jamais qu'après avoir consulté Dieu par la prière; et on disait même de lui qu'il avait porté l'exactitude et la circonspection de ses réponses à un plus haut point de perfection que saint Antoine et les autres Saints.

Lorsqu'on l'interrogeait sur la Sainte-Écriture et sur quelque autre matière spirituelle, il répondait ordinairement qu'il ne savait pas ce qu'il devait dire; ensuite il prenait du temps pour prier et pour réfléchir. Il était ainsi quelquefois trois mois à faire attendre sa réponse, avouant toujours avec humilité et simplicité qu'il ignorait ce qu'il fallait dire; jusqu'à ce qu'enfin ayant beaucoup invoqué le Seigneur, pour ne rien répondre que selon sa volonté, il parlait selon que Dieu le lui faisait connaître.

Deux solitaires vinrent un jour le consulter, et l'un d'eux lui dit : « Mon Père, je passe pour l'ordinaire deux jours sans manger, après quoi je mange deux petits pains, pensez-vous que je me sauve en faisant ainsi? » L'autre lui dit ensuite : « Et moi, mon Père, je gagne tous les jours de mes mains deux petites pièces de monnaie, dont je retiens ce qui m'est nécessaire pour ma nourriture, et je donne le reste aux pauvres; me sauverai-je en faisant ainsi? » Pambon les ayant écoutés avec intention, ne leur répondit rien, et ils furent quatre jours à attendre sans qu'il leur dit aucune parole. Au bout de ce temps ils pensèrent à se retirer, et en témoignèrent de la peine; mais des ecclésiastiques qui étaient sur le lieu, les consolèrent en leur disant : « Ne vous affligez pas, mes frères, ce bon vieillard n'a pas l'habitude de ré-

pondre aux questions que l'on lui fait jusqu'à ce qu'il ait consulté Dieu. Ayez un peu de patience et Dieu vous récompensera.» Ils retournèrent donc au Saint comme pour prendre congé et se recommander à ses prières. Alors les regardant et s'inclinant à terre il écrivit avec le doigt sur le sable, parlant d'eux en son propre nom : « Pambon jeûne deux jours de suite, après quoi il mange deux petits pains, est-il moine pour cela ? Non. Pambon gagne chaque jour par son travail deux pièces de monnaie dont il donne une partie en aumône, est-il aussi moine pour cela ? Non. » Ensuite il ajouta : « Tout cela est bon ; mais si tu as soin de ne rien faire qui blesse la charité, tu te sauveras. » Ces solitaires lisant cette réponse, pensèrent à la mettre à profit et se retirèrent fort satisfaits.

Tant de précautions qu'il prenait avant de donner ses réponses, firent que jamais sa conscience ne lui en reprocha aucune, et il put dire sans altérer la vérité, que depuis qu'il avait renoncé au siècle, Dieu lui avait fait la grâce de n'avoir jamais eu sujet de se repentir d'aucune parole qu'il eût dite. Théophile, patriarche d'Alexandrie, étant venu à Scété, les solitaires s'assemblèrent pour le recevoir, et prièrent l'abbé Pambon, qui s'y rencontra, de lui dire quelque chose pour les édifier ; mais il leur répondit : « Si mon silence ne l'édifie point, mes paroles ne le feront pas. » Un solitaire lui demanda dans une rencontre, s'il était bon de louer les autres ; et il lui répondit qu'il était encore mieux de se taire. Saint Poëmen disait qu'il avait remarqué en lui trois pratiques excellentes : son jeûne qu'il gardait régulièrement tous les jours jusqu'au soir, son silence vigoureux et beaucoup de travail des mains.

Son amour pour le silence n'était pas seulement l'effet des premières leçons qu'il avait reçues, soit du solitaire auquel il s'adressa en s'engageant dans l'état monastique, soit de saint Antoine le Grand dont il s'était ensuite rendu le disciple ; il coulait aussi, pour ainsi dire, d'une source intérieure, et de cet esprit de recueillement et de crainte de Dieu dont il était pénétré dans le fond de son cœur, ou pour mieux dire, le silence le disposait toujours plus au recueillement, et le recueillement le con-

servait dans le silence. C'est aussi ce qui faisait qu'il avait toujours l'air grave et sérieux, et qu'on ne le vit jamais sourire. Les démons voulurent le tenter une fois là-dessus, et pour l'obliger à rire ils attachèrent une plume au bout d'un bâton et se mirent à la porter en faisant de grands efforts, comme s'il eût été question d'un fardeau extraordinaire. Le Saint se dérida un instant à ce spectacle ridicule, et aussitôt cette troupe de fantômes se mit à sauter et à danser en lui reprochant d'avoir ri comme si elle eût remporté sur lui une grande victoire; mais le Saint leur dit : « Je n'ai pas voulu rire, j'ai voulu me moquer de votre faiblesse, voyant que vous vous mettez en si grand nombre pour porter une plume. »

Il préférait le renoncement à sa propre volonté aux austérités corporelles et aux pratiques extérieures de la charité. Quatre solitaires vêtus de tuniques de peaux vinrent du désert de Scété pour le consulter sur la conduite qu'ils gardaient. L'un d'eux jeûnait beaucoup; l'autre pratiquait une grande pauvreté; le troisième s'appliquait aux œuvres de charité, et le quatrième persévérait depuis vingt-deux ans dans l'obéissance sous la conduite d'un ancien. Après les avoir écoutés, il donna la préférence au dernier, parce que, disait-il, ce que les autres faisaient, c'était de leur propre choix, au lieu que celui qui vivait sous l'obéissance, renonçait à sa volonté propre. Je vous assure, ajouta-t-il, que ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans ce saint renoncement, sont comparables à ceux qui confessent le nom de Jésus-Christ.

On remarque aussi qu'entre les vertus dont il recommandait la pratique, il insistait principalement sur la miséricorde et la charité envers le prochain. Un solitaire lui dit dans une rencontre : « Pourquoi, mon frère, les malins esprits m'empêchent-ils de faire du bien aux autres ? » Et il lui répondit : « Ne parlez pas de la sorte, car ce serait accuser Dieu de mensonge. Dites plutôt : C'est moi-même qui ne veux pas exercer la miséricorde; car Dieu a dit : « Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les scorpions et les serpents, et toute la force de l'ennemi; » (*Luc*, x, 16.) pourquoi donc ne fouleriez-vous pas aux pieds les

esprits immondes?» Pareillement Théodore de Phermé lui ayant demandé un mot d'édification, il lui répondit quoiqu'avec peine, à cause de sa grande humilité : « Allez, et exercez la miséricorde envers tout le monde. »

Il envoya un jour en Égypte son disciple pour lui amener un chameau dont il avait besoin pour porter ses ouvrages qu'il voulait vendre. Ce religieux rencontra en revenant un ancien solitaire, qui lui dit que s'il avait su qu'il avait été prendre un chameau, il l'aurait prié d'en amener un aussi pour lui. Le disciple ne manqua pas de rapporter ceci au Saint, qui, préférant l'utilité de son prochain à ses propres intérêts, envoya aussitôt vers ce bon solitaire, pour lui dire qu'il n'était pas pressé de vendre ses ouvrages, qu'il pouvait disposer du chameau, et qu'il suffisait qu'il le lui ramenât lorsqu'il aurait vendu les siens. Le solitaire accepta l'offre ; mais lorsqu'il sut que saint Pambon ne s'en était privé que pour exercer la charité envers lui, malgré le besoin qu'il en avait, il en versa des larmes, et dit à son disciple : « Votre charité m'a ravi le mérite que j'aurais acquis si j'avais eu la patience d'attendre davantage. »

Saint Pambon se distingua aussi parmi les solitaires par le détachement des choses du monde, qu'il porta à la plus haute perfection. Il était vêtu si pauvrement, qu'après sa mort, l'abbé Isaac, solitaire des Cellules, voyant quelques Frères portaient des habits plus propres que les autres, leur dit : « Nos anciens, et surtout l'abbé Pambon, ne portaient que des habits usés et tout pleins de pièces, et vous recherchez la vanité dans les vôtres. » Aussi ce Saint disait qu'un moine devait avoir des habits si pauvres, qu'il eût pu les exposer pendant trois jours hors de sa cellule, sans qu'aucun passant ne fût tenté de les ramasser.

Pallade dit de lui qu'entre les avantages spirituels qu'il avait reçus de Dieu pour la pratique des vertus, on pouvait remarquer principalement le mépris qu'il faisait de l'or et de l'argent, ce que Jésus-Christ nous a tant recommandé. Socrate rapporte aussi que quelqu'un lui ayant présenté quantité de pièces d'or pour les distribuer aux pauvres, et l'ayant prié de les compter, il lui répondit qu'il ne devait pas regarder ce qu'il donnait, mais seu-

lement dans quel esprit il le donnait. Peut-être que cet auteur parle là du fait de Mélanie l'Ancienne, que nous allons raconter après Pallade, qui l'avait apprise d'elle-même.

Cette dame étant venue de Rome à Alexandrie, apprit d'Isidore prêtre et administrateur de l'hôpital de cette ville, la grandeur du mérite de saint Pambon, et le pria de l'accompagner au mont de Nitrie, pour lui procurer le bonheur de le voir et de se recommander à ses prières. Elle le trouva assis et occupé à faire des corbeilles selon son usage, et lui présenta des vases d'argent de trois cents livres pesant, le priant de vouloir bien participer aux richesses que la Providence lui avait confiées. Le Saint, sans détourner les yeux de dessus son ouvrage, lui répondit comme pour la bénir : « Dieu soit votre récompense, » et se tournant vers son disciple Origène, il lui dit : « Allez et distribuez ceci aux monastères de la Lybie et des Isles, qui sont plus pauvres que les autres, et n'en donnez point à ceux d'Égypte, dont le pays est plus riche et plus abondant.

Cependant, dit Mélanie, je me tenais debout devant lui, espérant qu'il me donnerait sa bénédiction, ou qu'il me témoignerait par quelques paroles le cas qu'il faisait d'un si riche présent ; mais comme il gardait le silence je m'avisai de lui dire : « Mon Père, je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il y a trois cents livres d'argent ; » à quoi il me répondit sans jeter un seul regard ni sur moi ni sur le coffre où était cet argent : « Ma fille, celui à qui vous avez donné ceci n'a pas besoin que vous lui disiez combien il pèse, puisque pesant lui-même les montagnes et les forêts dans ses divines balances, il ne saurait ignorer le poids de votre argent. Vous auriez raison de me le dire si c'était à moi que vous le donnez ; mais puisque c'est à Dieu que vous l'offrez, lui qui n'a pas dédaigné de recevoir deux oboles des mains d'une pauvre veuve et qui les a préférées aux présents des riches, il est inutile que vous en parliez davantage. » Voilà, ajouta Mélanie, en racontant ceci à Pallade, ce que la grâce de Dieu me fit trouver, lorsque j'allai à la montagne de Nitrie.

Ce grand Saint ne se contentait pas de mépriser l'argent comme nous venons de le voir, il eût considéré aussi comme un grand

crime si un religieux en avait fait amas. Cela parut par le terrible jugement qu'il prononça, de concert avec l'abbé Macaire et l'abbé Isidore, contre un moine à qui on en trouva après sa mort. Voici comment Saint Jérôme et Rufin le racontent. Un Frère du désert de Nitrie, plus ménager qu'avare, mais qui ne pensait pas comme il aurait dû, que Jésus-Christ avait été vendu trente pièces d'argent, laissa en mourant une somme de cent écus, qu'il avait amassés en filant du lin. Tous les solitaires de ce désert qui habitaient en diverses cellules au nombre d'environ cinq mille, s'assemblèrent à ce sujet pour délibérer sur ce qu'il y aurait à faire. Les uns disaient qu'il fallait distribuer cet argent aux pauvres ; d'autres qu'il fallait l'envoyer à l'église, et quelques-uns qu'il fallait l'envoyer aux parents du mort. Mais Macaire, Pambon, Isidore et les autres anciens, qui étaient regardés comme les Pères des moines, étant inspirés du Saint-Esprit, ordonnèrent qu'on enterrerait les cents écus avec le mort, en prononçant sur lui ces terribles paroles : « Que ton argent périsse avec toi. » Le bon effet que ce jugement produisit sur l'esprit des autres, montra combien il fut juste et saint ; car il inspira une telle crainte à tous les solitaires d'Égypte, qu'ils eussent regardé depuis comme un crime de laisser seulement un écu après leur mort.

Saint Athanase qui connaissait le mérite de Saint Pambon, l'appela à Alexandrie, sans doute pour y rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ, comme il y avait appelé saint Antoine, ainsi que nous l'avons rapporté dans sa Vie. Il y arriva avec d'autres solitaires, et voyant quelques séculiers assis, il leur dit : « Levez-vous et saluez ces moines, afin qu'ils vous donnent leur bénédiction ; car leur bouche est sainte, parce qu'ils parlent assidûment de Dieu. » Il y rencontra aussi une comédienne richement parée, et en la voyant il se mit à pleurer. On lui en demanda le sujet et il répondit : « Je pleure pour deux raisons ; l'une est la perte de cette femme ; l'autre est de voir que je n'ai pas autant de soin pour plaire à Dieu, qu'elle en prend pour plaire aux hommes.

Ce ne fut pas seulement à Alexandrie qu'il rendit gloire à la

divinité de Jésus-Christ contre les ariens, tant de vive voix que par l'exemple de ses vertus, il le fit encore avec plus d'éclat par l'exil qu'il souffrit pour la même cause ; car il fut relégué pour cela dans une île d'Égypte environnée d'un grand marais, et habitée seulement par des païens qu'il convertit à la foi. Il fut aussi exilé à Diocésarée en Palestine, s'il en faut croire Pallade ; ce qui pourtant n'est pas sans difficulté, car on doute si cet auteur n'a pas confondu cet exil avec le premier, dont Rufin, témoin oculaire, détaille au long les circonstances. Quoiqu'il en soit, comme le précieux avantage d'avoir été banni pour la défense de la divinité de Jésus-Christ, lui fut commun avec d'autres solitaires, et que le récit de cette persécution interromprait trop la narration, nous nous réservons d'en parler dans une autre occasion pour venir à son heureux décès.

On ne sait pas précisément en quelle année il arriva ; mais ce ne peut être avant 385, puisqu'alors Théophile d'Alexandrie vint à Scété, et que le Saint s'y trouva ; ni après 390, puisque ce fut l'année que Pallade vint à Nitrie, et il y était déjà mort. Mélanie l'Ancienne fut présente lorsqu'il mourut, et elle le raconta à Pallade. Il travaillait à une corbeille, et comme il y eut mis le dernier point d'aiguille, il appela cette dame et lui dit : « Recevez cette corbeille de mes mains, afin que vous vous souveniez de moi, car je n'ai pas autre chose à vous laisser. » Ensuite voyant autour de lui Origène, Ammoné et quelques autres Frères, il leur avoua que depuis qu'il s'était retiré dans le désert, il avait toujours subsisté du travail de ses mains, sans jamais avoir été à charge à personne ; qu'il ne se repentait pas non plus d'aucune parole qu'il eût proférée, et que néanmoins, allant comparaître devant Dieu, il lui semblait qu'il n'avait pas commencé encore à le servir. Comme il eut fini de parler ainsi, il rendit son âme à Dieu, sans fièvre, sans ressentir aucune douleur dans le corps, sans aucun symptôme de maladie, étant âgé de soixante-dix ans. Mélanie prit soin de sa sépulture, et conserva religieusement jusqu'à la mort la corbeille qu'elle en avait reçue. (MARIN.)

Saint Pambon est honoré par les Grecs le 18 juillet.

SAINT ÉMILIEN,

MARTYR EN MYSIE.

On sait que l'empereur Julien l'Apostat avait résolu de perdre l'Eglise et d'abolir le nom de chrétien, mais par d'autres moyens que ceux des persécuteurs païens, ses prédécesseurs. L'expérience lui avait appris que plus les persécutions passées avaient été cruelles, plus elles avaient fortifié le christianisme. Il crut donc devoir recourir à la ruse, et entreprit surtout d'ôter à ceux qu'il ferait périr l'honneur du martyre, auquel il savait que tous les chrétiens aspiraient. Mais toute sa finesse et toutes ses précautions ne purent empêcher qu'on ne persécutât ouvertement les chrétiens en divers endroits de l'empire sous son nom et qu'on ne fit beaucoup de martyrs. Le nombre des fidèles passait celui des païens dans la plupart des villes, c'est ce qui fut cause en partie des tumultes et des séditions qu'y excitèrent les ordres que l'empereur donna pour y rétablir l'idolâtrie. Les païens en prirent occasion d'insulter aux chrétiens. Ayant rouvert leurs temples et redressé leurs autels, ils y firent fumer l'encens, égorger et brûler les bêtes, et ils couraient par les rues dansant et chantant comme s'ils eussent triomphé de Jésus-Christ. C'est ce que les chrétiens les plus zélés ne purent souffrir. A Durostoro, dans la seconde Mysie-au-dessus de la Thrace, sur le Danube, ville qui subsiste encore aujourd'hui sous son ancien nom dans la Bulgarie; Emilien fut assez hardi pour renverser les autels des idoles. Il y avait des lois de Constantin et de Constance, qui le permettaient aux particuliers, mais leur règne n'était plus. Emilien fut saisi par les soldats, que son action avait mis en fureur. Après l'avoir fort maltraité, ils le conduisirent au vicaire du préfet du prétoire d'Illyrie nommé Capitolin, qui était dans la Thrace, et ce juge le fit jeter au feu. L'Eglise l'honore comme un martyr chez les Grecs et les Latins au 18 juillet. Les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme, lui donnent beaucoup de compagnons de son martyre, mais Usuard et le Martyrologe romain ne nomment que lui.

SAINT PHILASTRE,

EVÊQUE DE BRESCIA.

On ignore le lieu de la naissance de saint Philastre ; on sait seulement qu'il abandonna sa patrie, la maison et l'héritage de ses pères, afin de vivre dans un plus parfait détachement du monde. Souvent il passait les nuits entières dans la méditation de l'Ecriture sainte. Ayant été ordonné prêtre, il parcourut diverses provinces pour combattre les infidèles et les hérétiques, et surtout les ariens dont la fureur causait de grands ravages par toute l'Eglise. Les ennemis de la vérité le maltraitèrent cruellement ; mais il se réjouit de souffrir, à l'exemple des Apôtres, pour le nom de Jésus-Christ.

Etant à Milan, il s'opposa de toutes ses forces aux desseins impies d'Auxence, qui voulait anéantir la doctrine catholique, et il soutint généreusement le parti des orthodoxes dans cette ville, avant que saint Ambroise en eût été fait évêque. De Milan, il se rendit à Brescia. Il y trouva des hommes grossiers, charnels, et qui n'avaient presque aucune connaissance des choses du ciel. Il profita du désir qu'ils marquaient de vouloir être instruits, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés par les plus heureux succès. Il attaqua toutes les erreurs jusque dans leur principe, et cultiva si bien cette vigne sauvage, qu'elle devint très-féconde en fruits de vie. Ayant été fait évêque de Brescia, il se surpassa lui-même dans l'exercice des fonctions pastorales, et sa dignité ne fit que donner plus de poids et d'autorité aux efforts de son zèle.

Saint Philastre n'avait pas la même étendue de connaissances qu'un saint Ambroise et un saint Augustin ; mais il suppléait à ce qui lui manquait de ce côté-là par une vie édifiante, par une humilité profonde, par une piété rare, par une application infatigable à tous ses devoirs ; et son exemple prouve qu'on peut rendre à l'Eglise d'importants services, lorsqu'on joint beaucoup de vertu à une capacité ordinaire.

Ce fut pour précautionner son troupeau contre le danger des erreurs en matière de foi, qu'il composa son *Catalogue des hérésies*.

sies ; terme qu'il ne prend pas dans la précision théologique, puis-qu'il met quelquefois au nombre des hérésies des opinions qu'il rejette comme étant moins probables, mais qui sont problématiques dans l'Eglise. Partout il se montre plein de zèle pour l'orthodoxie.

Saint Gaudence loue saint Philastre pour son humilité et sa douceur. Cette dernière vertu lui était si naturelle, qu'il ne répondait aux injures que par des bienfaits, et qu'il n'éprouvait jamais la moindre émotion de colère. Sa charité et sa patience lui gagnaient tous les cœurs. La gloire de Dieu était l'unique fin qu'il se proposait dans chacune de ses démarches, et il ne désirait d'autres biens que ceux du ciel. Détaché de lui-même, il n'accordait rien aux inclinations de la nature. Tous ses revenus étaient employés au soulagement des malheureux. Il n'assistait pas seulement ceux qui étaient réduits à la dernière misère, il venait aussi au secours de tous ceux dont les affaires se trouvaient dérangées : mais quoiqu'il fût en général rempli de bonté pour tous ceux qui étaient dans le besoin, il se sentait une tendresse particulière pour ceux qu'on appelle proprement pauvres.

Il forma plusieurs personnes à une vertu éminente. On compte parmi ses principaux disciples, saint Gaudence et saint Bénévole. Le second se montra digne imitateur des Apôtres, et ayant depuis obtenu une place considérable à la cour de Valentinien, il aima mieux la perdre que de publier un rescrit donné par l'impératrice Justine en faveur des ariens.

Saint Augustin vit saint Philastre à Milan avec saint Ambroise en 384. Notre Saint mourut peu de temps après, et saint Ambroise lui donna saint Gaudence pour successeur. Ce dernier célébrait tous les ans, avec son peuple, la fête de son bienheureux maître, et prononçait toujours son panégyrique. Nous avons encore quatorze des discours de saint Gaudence en l'honneur de saint Philastre.

SAINT ARNOUL D'YVELINE,

MARTYR.

Le culte qu'on rend au martyr saint Arnoul dans plusieurs églises de France, où son nom est très-célèbre, nous engage à faire ici mention de lui, quoique tout ce que nous avons concernant l'histoire de sa vie, puisse contribuer fort peu à nous le faire connaître. Tout le monde semble convenir du pays qui lui donna la naissance, aux extrémités de l'Austrasie, sur les confins des provinces que l'on a depuis appelées Champagne et Lorraine. On dit qu'il était de la race des Français qui s'établirent dans les Gaules sous le règne de Clovis I^{er}, et qu'il fut baptisé de la main de saint Rémi, évêque de Reims, qui prit soin de son éducation. Il passa sa première jeunesse dans le lieu de sa naissance, vivant dans l'innocence et dans les exercices de la piété chrétienne. Mais considérant les périls où se trouvent exposés ceux qui demeurent attachés au monde par les richesses, les honneurs et les plaisirs de la vie, il renonça généreusement à tous ces prétendus avantages, distribua son bien aux pauvres, embrassa un genre de vie fort austère avec la pauvreté¹, quitta sa famille et entreprit divers pèlerinages de dévotion, résolu de se regarder partout où il se trouverait comme un étranger et un banni, qui n'aspirait qu'au bonheur de pouvoir arriver à la céleste patrie.

Les auteurs qui s'accordent tous en ce point se séparent dans la suite de ses aventures, pour ne plus se réunir. On ne peut pas espérer de pouvoir les suivre tous à la fois, mais on peut au moins indiquer la diversité de leurs opinions, pour laisser la liberté d'en juger à ceux qui pourront y faire le discernement de la vérité. Si l'on en croit l'auteur de sa vie publié dans la Bibliothèque de Fleury, il employa dix-sept ans en voyages de piété, alla à Rome visiter les tombeaux de saint Pierre et saint Paul; de là à Constantinople et en divers autres lieux que les

¹ Il avait d'abord épousé sainte Scariberge; mais les deux époux, d'un commun consentement, demeurèrent vierges. Sainte Scariberge est honorée dans le diocèse de Chartres.

Apôtres avaient éclairés de la lumière de l'Évangile ou qui avaient été arrosés par le sang des Martyrs. Il passa ensuite à Jérusalem pour y honorer la Croix et le sépulcre de notre Sauveur, joignant à la prière les jeûnes, les veilles et les fatigues volontaires des chemins qu'il faisait de la manière la plus pénible du monde pour se mortifier.

Étant retourné à Reims, il reçut la tonsure cléricale de son évêque saint Rémy, qui lui donna l'ordre d'exorciste. Mais il se remit en pèlerinage bientôt après, et il demeura longtemps à Toulouse, passant les jours et les nuits à prier sur le tombeau de saint Saturnin. Il vint ensuite à Poitiers, pour en user de même à l'égard de saint Hilaire, et l'on croit qu'il fut fait évêque de la ville après Théodore et Procule. Mais il ne tarda pas à renoncer à son siège.

On rapporte qu'Arnoul après avoir employé encore onze ans en voyages de dévotion, retourna enfin à Reims, sur la nouvelle qu'il eut de la mort de saint Rémi, et que résolu d'achever ses jours près de son tombeau, il fut assassiné par les valets de son ancienne épouse, irrités de ce qu'il lui avait donné le voile des vierges consacrées à Dieu, car par ce moyen il ruinait leur fortune. On prétend enfin que pour exécuter la volonté qu'il avait eue de se faire enterrer à Tours, on porta son corps jusqu'à la forêt d'Yveline, dans le diocèse de Chartres, au sortir de celui de Paris, et qu'on fut obligé de l'y laisser. Ce qui a fait croire à plusieurs, après ce qu'en a dit Sigebert dans sa chronique, qu'il avait été tué dans cette forêt même, où nous voyons encore aujourd'hui le bourg de Saint-Arnoul, avec un prieuré de son nom qui dépendait de Saint-Maur-des-Fossés.

On dit que son corps fut enlevé de là dans la suite des temps, et que sa tête a été transportée à Crépy-en-Valois, où l'on voit un prieuré célèbre de son nom, qui était de la Congrégation de Cluny. Du démembrement que l'on fit de ses autres reliques, il est aisé de comprendre comment on a pu enrichir les églises et les chapelles qui se vantent d'en avoir, dans les diocèses de Paris, de Soissons, de Senlis et de Beauvais. On en voit une portion considérable à Clermont en Beauvaisis, dans l'église collé-

giale de Notre-Dame où son culte est fort solennel. Cette grande distribution sera encore plus aisée à comprendre, si l'on suit le sentiment de ceux qui veulent que ce soit les reliques de deux Saints du nom d'Arnoul, dont le second aurait été un simple confesseur.

Cependant l'auteur de la Chronique de Mouzon, qui vivait au milieu du *xi^e* siècle, et qui semble avoir plus d'autorité que l'autre, parle des pèlerinages, de la mort et des reliques de saint Arnoul le Martyr d'une manière bien différente, et qui fait douter que ce soit l'histoire de la même personne. Il borne tous ses voyages de dévotion dans les Gaules Belgique et Celtique, autour de la Meuse et de la Moselle, et dit qu'après avoir été par les villes et les villages de ces provinces solliciter les suffrages des Saints dont les corps y reposent, il mérita par ses prières et ses larmes de parvenir enfin au but après lequel il soupirait. Comme il revenait de ses pieux pèlerinages, il fut attaqué dans le territoire de Château-Porcien, peu éloigné de son pays, par des voleurs qui le surprirent dans les montagnes de la forêt de Froymont. Le chagrin qu'ils eurent de ne lui point trouver d'argent, fit qu'ils le battirent cruellement, et qu'après l'avoir brisé de coups, ils le laissèrent baigné dans son sang, comme prêt à mourir. Il eut pourtant le courage de se traîner encore jusqu'à l'issue du bois, près du village de Gruières, à l'entrée duquel il fut obligé de se coucher sous un hêtre.

Les habitants qui le virent crurent que c'était un passant qui s'arrêtait pour reposer à l'ombre. Mais comme il demeurait toujours dans la même situation sans remuer, s'imaginant que ce pourrait être un espion ou un voleur, ils s'approchèrent et reconnurent ce que c'était. On vint aussitôt de tout le village, lui apporter les secours nécessaires; les femmes surtout s'empressaient beaucoup pour l'assister. Mais il remercia tout le monde de ces soins temporels qui devaient lui être inutiles, n'ayant plus que quelques heures à vivre. C'est pourquoi au lieu de souffrir qu'on le transportât dans une maison, il envoya prier le prêtre de la paroisse de lui administrer le Saint-Viatique, et l'ayant reçu d'une manière qui édifia tout le monde, il de-

manda d'être enterré sur la place même où il mourait à titre de pèlerin et d'étranger. Il fut obéi, mais sa mémoire s'effaça après la mort de tous ceux de ce temps-là. Ce ne fut, dit-on, que par révélation que l'on connut quelques siècles après le lieu de sa sépulture, son nom et sa sainteté, dont l'opinion se confirma ensuite par des miracles. Les peuples de la contrée firent une quête pour lui bâtir une chapelle à quelque distance de son tombeau qui était sur le grand chemin ; mais on ne put y porter son corps.

Quelque temps après, un seigneur du pays, nommé Othon, ayant acheté la terre de Gruières, et étant informé du trésor qu'elle possédait, fit lever le corps du Saint, qu'il fit déposer à Guillois, dans une église du nom de Saint-Hilaire, jusqu'à ce qu'il le pût mettre dans une chapelle qu'il faisait bâtir pour lui dans son château de Warc-sous-Mézières. Adalbéron, archevêque de Reims, étant entré en différend avec le comte Othon, vint assiéger le château de Warc, le prit d'assaut, et y mit le feu. Mais ce fut après en avoir enlevé le corps de saint Arnoul, qu'il transporta solennellement à Mouzon en l'année 971, qui était la seconde de son épiscopat. Il le mit dans l'église de Notre-Dame, où il établit des religieux qui furent dans la suite de la Congrégation de Saint-Vannes, et la fête de cette translation se renouvelle tous les ans le 24 juillet, jour auquel elle s'était faite. Les reliques du Saint demeurèrent en cet état jusqu'à ce qu'en 1065, le cardinal Hugues les transféra d'une châsse en une autre, au jour même qu'on célébrait la translation précédente. Au reste toutes les Églises où le culte du Saint est établi, lui ont décerné les honneurs du martyr.

SAINT ARNOUL,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Arnoul était de la famille royale de France, mais l'excellence de sa foi lui acquit bien plus de gloire qu'il n'en tirait de son origine. Lorsqu'il vint au monde, il y avait un Serviteur de Dieu nommé Étienne, qui eut révélation des premiers instants de la naissance d'Arnoul, et qui dit à tous ceux qui voulaient

l'entendre : « Sachez que cet enfant sera un jour grand devant Dieu et devant les hommes ; » l'événement fit voir la vérité de cette prédiction. Il avait un excellent naturel et fut mis de bonne heure entre les mains d'un précepteur habile qui l'instruisit dans les lettres humaines. Après qu'il eut fait suffisamment de progrès dans les sciences, il fut placé auprès du gouverneur du palais, qui le forma à toutes sortes d'exercices, éprouva son caractère et le fit ensuite paraître à la cour du roi Théodebert. Il y eut bientôt un emploi et s'y rendit fort considérable ; sa capacité parut même si étendue, qu'il fut trouvé propre à gouverner seul six provinces, que six seigneurs différents ont toujours gouvernées ensuite. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'au milieu de ses grands emplois, il ne fut pas moins assidu à la prière, moins rigoureux dans ses abstinences et ses jeûnes, et continua à être charitable et même magnifique envers les pauvres, de sorte qu'il rendait exactement à Dieu ce qui est dû à Dieu, et en même temps à César ce qui appartenait à César.

Il se rendit, après bien des résistances, aux empressements de ses parents et de ses amis, qui l'obligèrent à se marier, et lui firent épouser une femme d'une naissance illustre dont il eut deux enfants. Mais ses divers engagements dans le monde n'empêchèrent pas son cœur d'être toujours tourné vers la solitude, qu'il regardait comme l'objet le plus tendre de ses désirs. Il y avait alors à la cour du prince un homme d'un mérite éclatant, nommé Romaric. Le commerce qu'il avait avec Arnoul lui donna occasion de connaître sa vertu, et lui fit prendre avec le Saint des liaisons plus particulières et plus chrétiennes. Les entretiens réitérés qu'ils eurent ensemble sur les avantages de la vie solitaire, et sur le bonheur d'une âme qui n'est occupée que de Dieu les déterminèrent à quitter tout à fait le monde, de sorte qu'ayant abandonné tout ce qu'ils possédaient, ils prirent le chemin du monastère de Lérins, pour aller s'y consacrer au service de Jésus-Christ.

Cependant la volonté divine parut s'opposer aux désirs de l'un et de l'autre. L'évêque de Metz vint à mourir et tout à coup le peuple d'une commune voix s'écria qu'Arnoul, officier du roi

et conseiller d'État était seul capable d'être leur évêque. Cela rompit toutes les mesures de retraite que projetait saint Arnoul. Comme il n'était pas encore loin, on l'eut bientôt fait revenir ; il reconnut si clairement l'ordre de Dieu dans cet événement, qu'il se laissa entraîner où on voulait le mener ; et après avoir répandu bien des larmes, il se chargea du soin de ce diocèse, mais quoique revêtu de cette dignité, le roi ne voulut pas lui permettre de quitter l'administration de ses affaires, de ne plus assister à ses conseils, et d'abandonner entièrement la cour.

Dès qu'il commença à gouverner son diocèse, il y donna des marques d'une compassion si libérale envers les pauvres, que sur les bruits qu'en répandait la renommée, il venait des villes et des pays les plus éloignés une multitude prodigieuse de misérables, pour prendre part à la charité du saint Evêque. Sa vigilance ne se reposait point, et son plus grand plaisir était de pratiquer l'hospitalité à l'égard des moines et des pèlerins. Il leur lavait lui-même les pieds, il leur donnait des vêtements, et après les avoir fait manger et boire, il les reconduisait avec honneur, jusqu'à ce qu'il en vînt d'autres, avec qui il agissait de la même manière. On ne pourrait guère faire comprendre le caractère de son abstinence : quelquefois il jeûnait trois jours de suite et prenait pour toute nourriture un peu de pain d'orge et un peu d'eau. Il portait toujours sous ses habits un rude cilice, et joignait aux rigueurs du jeûne l'austérité des veilles.

Il fit grand nombre de miracles rapportés par des historiens dignes de foi, mais dont nous ne ferons point ici le détail. Lorsqu'il s'aperçut que ces dons éclatants lui attireraient beaucoup de louanges, il devint plus solitaire qu'il n'avait encore été. Souvent il se dérobaux yeux des hommes pour aller dans quelque retraite écartée répandre son cœur devant Dieu, et pour y contempler ses grandeurs dans le silence de la prière ; et il en faisait tellement ses délices, qu'il passait plusieurs jours et plusieurs nuits de suite à gémir avec ferveur vers le séjour de la céleste patrie.

Le roi Clotaire eut pour lui une particulière inclination ; il le pria même de prendre quelque soin de son fils Dagobert, qui

devait lui succéder à la couronne, et qui reçut de notre Saint beaucoup d'excellentes instructions.

Arnoul soupirait toujours après le dégagement des embarras du siècle, pour aller vivre en paix dans la solitude. Dagobert qui était devenu roi et craignait de perdre une telle consolation, crut qu'il pourrait l'effrayer par des menaces et l'empêcher de quitter la cour : « Si vous ne voulez pas, lui dit-il un jour, demeurer avec nous, je ferai couper la tête à votre fils qui vous est si cher. — La vie de mon fils, répondit Arnoul, est entre les mains de Dieu, mais si vous voulez faire périr les innocents, prenez garde de périr vous-même. » Le roi irrité mit l'épée à la main, mais le Saint méprisait le courroux d'un roi mortel : « Que faites-vous, malheureux prince? lui dit-il hardiment, rendez-vous le mal pour le bien? me voilà prêt, je ne crains pas de mourir pour Celui qui m'a donné la vie et qui même est mort pour moi. » Un des seigneurs dit alors au roi : « Prince, n'agissez pas contre vous-même; » et aussitôt la colère du roi s'apaisa. La reine entra un moment après, le prince son époux se jeta avec elle aux pieds du Saint, et tous deux lui dirent : « Allez donc vous ensevelir dans la retraite, puisque vous le voulez, mais soyez-nous y favorable devant le Seigneur. »

Arnoul partit aussitôt pour aller se livrer à tous les combats du désert. Romaric avec qui il avait voulu autrefois s'enfermer dans la solitude de Lérins, ayant appris la retraite du saint prélat vint le trouver : ils se construisirent une habitation dans une solitude vaste et reculée. Quelques moines en petit nombre vinrent se joindre à eux ; et notre Saint de ses propres mains servait les lépreux qu'on lui amenait, il leur ôtait leurs souliers, les nettoyait ; il leur lavait les pieds, leur faisait des lits commodes, et préparait lui-même leur manger. On raconte de lui, que lorsqu'il venait à son ermitage pour s'y retirer, passant la Moselle sur un pont, il jeta son anneau dans l'eau, à condition que si jamais il le retrouvait, ce serait un signe que Dieu lui donnerait, pour lui faire connaître que tous ses péchés lui étaient remis. Au bout de quelque temps, un poisson lui ayant été servi pour manger, on y trouva son anneau, quoiqu'il l'eût jeté à deux

lieues de l'endroit où l'on pêcha le poisson. Le Saint continua pendant plusieurs années à pratiquer dans cette solitude beaucoup de vertus éminentes, et de s'y rendre illustre par sa charité et par ses miracles. Enfin le temps de sa récompense arriva, et il alla jouir en 641 du mérite de ses œuvres et de ses travaux.

SAINT ARNOUL D'OLDEMBOURG,

ABBÉ.

Saint Arnoul, fils de Fulbert, gouverneur de Pamèle en Brabant, ayant quitté l'épée, se retira au monastère de Saint-Médard et fut dans la suite substitué à Ursion, déposé dans une assemblée d'évêques tenue à Meaux en 1080, et sacré le dimanche avant Noël 1081 ; mais, n'ayant pu entrer à Soissons, il fixa son siège à Oulchy, où il remplit dignement les fonctions pastorales. Il assista au concile de Meaux en 1082 ; mais il ne se trouva pas à celui de Soissons tenu en 1084, ayant été envoyé par le Pape pour réconcilier Robert, comte de Flandre, avec les grands de ses États, négociation dans laquelle il réussit par le secours d'en haut. Environ deux ans après, ne pouvant espérer de secours de la part de son métropolitain pour remédier aux maux de son Église, il abdiqua l'évêché, et se retira en son monastère de Saint-Médard. Il mourut le 18 juillet 1087 à Oldembourg, où il avait été appelé à l'occasion du renouvellement des disputes de Flandre.

SAINT ARNOLD.

MUSICIEN.

On ne sait pas précisément l'année et le lieu de la naissance de saint Arnold ; on n'est pas même d'accord sur le pays où il a reçu le jour. Il paraît qu'il était Allemand, quoique plusieurs auteurs prétendent qu'il était né en Grèce, où peut-être il n'avait fait que voyager dans sa jeunesse.

Arnold vivait au VIII^e siècle. Dans sa jeunesse il s'appliqua à la musique avec un goût particulier, et il cultiva son talent avec tant de succès, qu'il devint un des premiers musiciens de son temps. Il excellait surtout à jouer du luth, et c'est à cet instrument qu'il dut sa grande réputation. Un jour qu'il se trouvait dans le

voisinage de la cour de Charlemagne, ce prince, qui avait aussi entendu parler de son habileté, désira le voir et l'entendre. Arnold justifia en présence de la cour le renom qui l'y avait précédé ; il enleva les suffrages de tout le monde, et reçut de l'Empereur le titre de joueur de luth de la cour, auquel étaient attachés les avantages les plus flatteurs.

Quoique Arnold ambitionnât fort peu les honneurs et les richesses, il n'était cependant pas indifférent à la faveur de l'Empereur et aux riches émoluments attachés à son titre ; car il était plein de charité pour le prochain et extrêmement compatissant envers les pauvres. Il en donnait des preuves journalières par ses abondantes aumônes et par les services de tout genre qu'il aimait à rendre.

Plus Arnold s'élevait dans la faveur et l'opulence, plus il versait de secours et de libéralités dans le sein des malheureux. Il distribuait, en aumônes, toutes ses épargnes, et ne profitait de son crédit auprès du monarque que pour obtenir des grâces à des personnes qui en avaient besoin. Aussi est-ce bien moins son talent agréable que son honorable conduite, qui lui méritèrent l'affection de son souverain. Comment ses belles qualités ne lui eussent-elles pas concilié toute la bienveillance de ce prince ami du bien ? Ce qu'il avait distingué dans Arnold, c'était la droiture et la politesse de ses manières, la réserve de son maintien, son affabilité et son obligeance envers tout le monde, l'empire sévère qu'il exerçait sur lui-même, son égalité d'âme en toute circonstance et lorsqu'il avait les contrariétés les plus vives à supporter, la mâle franchise qu'il mettait dans toutes ses actions, enfin la piété avec laquelle il assistait aux offices divins, et l'horreur qu'il montrait pour tout ce que réprouve la religion. L'Empereur apprécia de plus en plus le mérite d'Arnold et lui accorda toute sa confiance. Comme il aimait à se délasser dans sa société des ennuis dont l'accablaient souvent les affaires de l'État, il voulut pour ne pas être privé de cette douce récréation dans le cours de ses fréquents voyages, qu'Arnold le suivit partout. Ce dernier, honoré à ce point de l'intimité du prince, se mit peu à peu sur le pied de lui parler avec toute franchise,

lorsqu'il s'agissait de lui demander une faveur ; mais c'était bien moins pour lui que pour les autres qu'il sollicitait, sans toutefois jamais abuser de la générosité de l'Empereur.

Un jour Charlemagne se rendit à Genezweiller, village situé dans le pays de Juliers, appartenant aujourd'hui à la Prusse, et s'y arrêta quelque temps pour s'y livrer au plaisir de la chasse. Arnold, comme de coutume, faisait partie de sa suite. La forêt où chassait l'Empereur était fort considérable. Les habitants des villages voisins, cependant, souffraient d'une grande pénurie de bois, parce que cette forêt étant un domaine impérial, ils n'osaient point y toucher ; et comme le pays était, d'ailleurs, peu riche en bois, celui qu'ils allaient chercher au loin, leur revenait à un prix exorbitant. Ils représentèrent un jour au bon Arnold la dureté de leur position, Arnold en fut touché. Pour s'assurer de la vérité du fait, il prit en secret toutes les informations propres à l'éclairer, et après avoir acquis la conviction que les plaintes qu'il venait d'entendre n'étaient que trop fondées, il résolut de recourir à la bonté de l'Empereur pour soulager la détresse de ces pauvres villageois. Il se présente donc un matin chez le prince et le prie de lui faire une grâce, qui serait de lui accorder un petit coin de la grande forêt, rien qu'autant qu'il en pourrait parcourir à cheval pendant que l'Empereur serait à table. Le prince consent en souriant à la prière d'Arnold, qui lui fait les remerciements les plus respectueux et s'éloigne aussitôt pour se mettre en mesure de procurer au moins une bonne portion de la forêt aux pauvres villageois. Il fait disposer tout autour, de distance en distance, des chevaux agiles, de manière à faire sa course avec toute la rapidité possible. Ses préparatifs terminés, il attend l'heure où l'Empereur devait se mettre à table, part au signal donné, et avant que le repas ne fût achevé, Arnold avait fait le tour de la forêt entière, quoiqu'elle eût environ une lieue et demie de long et trois quarts de lieue de large, et bien que l'Empereur n'eût pas l'habitude de rester longtemps à table.

Charlemagne, à cette nouvelle, fut dans un grand étonnement. Arnold lui fit observer, pour prouver qu'il n'en imposait pas,

qu'il avait fait en passant des entailles, avec son épée, aux arbres placés sur la lisière de la forêt, et qu'il serait facile de les reconnaître. L'Empereur donna l'ordre aussitôt d'aller vérifier le fait, non pas qu'il conçût personnellement des soupçons sur la véracité du brave et pieux Arnold, mais pour qu'il ne restât de doute à personne. Les émissaires de l'Empereur ayant, en effet, reconnu les marques sur les arbres, lui en firent leur rapport, et Charlemagne mit généreusement Arnold en possession de toute la forêt.

Maître d'un si beau domaine, Arnold n'eut pas seulement la pensée de la garder pour lui ; dès le lendemain, il convoqua les principaux habitants des villages voisins, et au grand ravissement de l'Empereur, leur donna la forêt, à condition que chaque village aurait une part proportionnée à son importance. Combles de joie à la nouvelle de ce bienfait inattendu, les pauvres villageois bénirent, à l'envie, la générosité de leur souverain. Ils voulurent, pour perpétuer le souvenir de leur profonde reconnaissance pour Arnold, que le village de Genezweiler fût désormais appelé Arnoldsweiler (aujourd'hui Arnswiller.) L'Empereur, comme on le pense bien, ne fit pas difficulté d'approuver ce changement de nom.

Tel est le beau trait de désintéressement que l'histoire nous a conservé de la vie d'Arnold. Il ne cessait, du reste, de s'avancer dans la voie de la perfection, et c'est pour expier les fautes légères dont personne n'est exempt sur cette terre sans une grâce particulière de Dieu, qu'il demanda à l'Empereur la permission de faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne. Sa prière lui fut accordée, et il entreprit, en effet, ce voyage ; mais il rencontra tant d'obstacles sur sa route, qu'il fut obligé de retourner. Il oublia ce voyage pour s'occuper plus sérieusement encore de ses intérêts éternels. Soupirant après la retraite, il quitta la cour, et se fixa à Arnoldsweiler, où il se voua de plus en plus à la pratique de toutes les vertus, et termina par la mort des justes, une carrière édifiante et presque sans exemple, après avoir donné le reste de sa fortune aux pauvres.

Son corps repose à Arnswiller. On y célèbre sa fête le 18 juillet, et en d'autres lieux, le 28 juin.

SAINT GONERI.

Anglais d'illustre extraction, le sage Goneri quitta le monde et tous ses biens, pour chercher une retraite dans la forêt de Bringuilly, voisine de Rohan, au diocèse de Vannes.

Alvand, seigneur de Noyal, fut irrité de ce que le Solitaire, tout occupé de son office, ne répondait pas à son salut. Un seul homme plaida la cause juste. L'intendant du cruel Alvand, le dépeignit comme prêtre de bon conseil, patient dans les traverses, de mœurs angéliques, toujours au travail, à la prière ou à la lecture, détaché de la terre et hospitalier. Sans égard pour tant de droits au respect, le riche orgueilleux fit maltraiter le pauvre Solitaire par des serviteurs, qui ne le laissèrent que lorsqu'ils le crurent mort. La victime se vengea en fidèle disciple du Sauveur, guérit les domestiques et les convertit avec leur maître, par son inaltérable douceur.

En leur faisant connaître les vérités et les vertus évangéliques, il leur montra la voie qui mène à la félicité.

Fuyant l'admiration qu'excitaient ses exemples et ses miracles, Goneri se retira auprès de saint Tugdual, à Plougrescant, sur la côte de Tréguier, et y passa le reste de ses jours dans la solitude et la pénitence. Il mourut le 18 juillet, dans le ^{vi}^e siècle.

La mère de saint Goneri est invoquée par le peuple de Plougrescant, sous le nom de sainte Libouban.

SAINT OURS DE CAHORS.

Saint Ours, né à Cahors, au ^v^e siècle, fonda plusieurs monastères, outre celui dont saint Loubais fut abbé, monastère qu'on appelait Sénapaire, et dont le nom ensuite se changea en celui de Senevières. Dans toutes ses congrégations, les moines employaient la moitié de leur temps à gagner de quoi vivre par le travail des mains ; ils consacraient l'autre moitié à la prière, à la contemplation et à l'assistance du service divin ; ils s'appli-

quaient à la pratique de toutes les vertus en suivant les exemples de leur fondateur que la bonté de Dieu honora du don des miracles.

Saint Ours mourut en l'an 508. Il est honoré le 18 et le 28 juillet.

SAINT LOUBAIS,

ABBÉ DE SÈNEVIÈRES.

Saint Loubais, qu'on appelle aussi Loubasse et Libesse, et dont le nom est *Leobadius*, fut le premier abbé de Sènevières, en Touraine, monastère fondé par saint Ours, au vi^e siècle. Il conduisit dignement les Religieux dans les voies qui mènent à la perfection, et sa sainteté fut proclamée par des miracles; il fut appelé au Ciel le 18 juillet, dans la première moitié du vi^e siècle. On l'enterra avec honneur dans la chapelle de son monastère, laquelle, fréquentée par les pèlerins, fut changée assez tôt en une église paroissiale, sous le patronage de ce saint Abbé.

SAINT FRÉDÉRIC,

ÉVÊQUE D'UTRECHT, MARTYR.

Frédéric était de l'une des plus nobles familles de la Frise, sous le nom de laquelle on comprenait encore la Hollande de son temps, principalement ce qui était au delà du Rhin. Mais il tira beaucoup plus d'avantages de la religion de ses parents qui étaient chrétiens, que de leur qualité et de leur fortune temporelle. Car ils eurent un soin particulier de l'élever dans la piété et de cultiver les semences de vertu que Dieu avait répandues dans son âme. On ne lui vit, dans son bas âge, aucun des défauts qui accompagnent l'enfance des autres. Il était doux, modéré et d'une sagesse qui faisait que l'on ne trouvait rien de puéril dans ses mœurs. Les plaisirs ordinaires et les divertissements de la jeunesse n'avaient point d'attraits pour lui; il ne se plaisait qu'à la compagnie de personnes graves et vertueuses, et il semblait ne prendre de goût dans les conversations que par des discours de piété.

Après avoir fait ses premières études sous la conduite des Religieux du pays, à qui ses parents l'avaient confié, il fut présenté,

par sa mère, au saint homme Ricfrid, évêque d'Utrecht, qui le fit entrer dans la communauté de ses clercs, nonobstant la répugnance qu'avait son père de le laisser engager dans l'état ecclésiastique. Frédéric fit de nouvelles études de vertu et de science sous la discipline de ce Prélat ; et ses progrès y furent si grands que l'Évêque, sans avoir égard à sa jeunesse, crut pouvoir le charger de l'instruction des catéchumènes, qui se préparaient au Baptême. Cette fonction contribua beaucoup à faire connaître les talents qu'il avait pour le saint ministère, et l'Évêque, pour l'y attacher, commença par lui conférer le sous-diaconat. Frédéric, pour satisfaire avec plus de facilité aux obligations de la vie cléricale, qu'il regardait comme l'état le plus approchant de la perfection dans l'Église, embrassa les austérités de la pénitence par le moyen desquelles il espérait se rendre entièrement le maître de ses passions, et tenir son corps réduit en servitude sous la loi de son esprit. Ses longues veilles étaient remplies par la prière à laquelle il s'appliquait avec beaucoup d'assiduité et de ferveur. Ses jeûnes étaient presque continuels, et se trouvant joints au retranchement qu'il se faisait des commodités de la vie les plus indispensables, il contribuait merveilleusement à satisfaire la charité qu'il avait pour les pauvres, auxquels il distribuait tout son bien. Son Évêque l'éleva au diaconat ; mais le peuple qui le regardait comme un modèle de toute vertu et comme le principal ornement du clergé, ne fut point content qu'il ne le vît ordonné prêtre. C'est à quoi l'Évêque se prêta d'autant plus volontiers, qu'il jugeait dès lors que la divine Providence destinait Frédéric à l'épiscopat et qu'elle le lui préparait pour successeur. Ce fut dans cette vue qu'il lui fit prendre part dès son vivant à l'administration de son diocèse, se déchargeant sur lui d'une partie des fonctions que la vieillesse et les infirmités lui rendaient difficiles.

Ricfrid étant mort vers l'an 820, le peuple d'Utrecht ne délibéra point à demander Frédéric pour pasteur ; et le clergé jeta aussi les yeux sur lui comme sur celui qui, sans contredit, était le plus digne de l'épiscopat. Un consentement si général n'empêcha point Frédéric de s'opposer à son élection. Il espérait que

n'ayant plus de supérieur, à qui il fût obligé d'obéir, sa résistance lui réussissait mieux qu'elle n'avait fait lorsqu'il fallait se laisser ordonner prêtre. On ne put, en effet, le fléchir par prières ni le persuader par raisonnements, et il fallut employer l'autorité de l'empereur Louis le Débonnaire, pour le réduire. On dit même que ce prince, informé de son mérite, avait déjà prévenu à son sujet ceux qui devaient faire l'élection, et que l'ayant fait venir avec les principaux de la ville d'Utrecht, à sa cour, qui était alors à Aix-la-Chapelle ou Nimègue, il acheva de vaincre sa modestie et le fit sacrer en sa présence par les évêques qui étaient présents. Il voulut le retenir quelque temps auprès de lui pour s'édifier de ses discours et des exemples de sa vertu. Lorsqu'il le laissa aller prendre possession de son église, il lui recommanda de travailler à la destruction des restes du paganisme qui se trouvaient encore dans son diocèse, et surtout de purger l'île de Walacrie, de quantité de dérèglements honteux que les prédicateurs de l'Évangile n'avaient pu venir à bout d'exterminer. Frédéric s'en fit une obligation particulière ; de sorte qu'après avoir donné ses premiers soins à ce qui paraissait avoir le plus de besoin de réformation dans son clergé et son peuple, pour la pureté des mœurs et le maintien d'une bonne discipline, il entreprit la visite de son diocèse jusqu'aux extrémités, qui étaient d'une longue étendue.

Saint Frédéric envoya d'excellents ministres vers les côtés du Nord, pour achever d'en déraciner l'idolâtrie. Cependant il s'en alla dans la Walacrie ou Walkeren, l'une des plus grandes îles du pays de Zélande. On y avait annoncé la foi de Jésus-Christ du temps des rois Pépin et Charlemagne, mais avec si peu de succès, qu'outre une superstition grossière qui y régnait sur une teinture fort légère du christianisme, l'évêque Frédéric y trouva partout des désordres effroyables, dont on n'avait guère vu d'exemples parmi les païens, que les lois humaines avaient tant soit peu civilisés. Il vint à bout d'y corriger beaucoup de vices par sa prudence, sa douceur, son zèle et sa patience. Mais lorsqu'il voulut attaquer les mariages incestueux, qui étaient très-communs dans cette île, il se vit arrêté par la résistance

des puissants qui s'y trouvaient engagés, et qui le menacèrent des dernières extrémités, s'il entreprenait quelque chose contre la liberté de ces mariages. Le Saint, après avoir employé d'abord tous les moyens de modération, prescrits par l'Évangile, crut devoir se servir de l'autorité que l'Empereur lui avait donnée. Il indiqua une assemblée des plus notables de l'île, pour prendre conjointement avec eux les mesures les plus convenables et les plus propres à réduire ces rebelles, qui ne faisaient pas moins injure aux lois de l'État qu'à celles de l'Église. Les incestueux voyant que le résultat de l'assemblée ne leur était point favorable, commencèrent à craindre pour leur fortune et leur vie même, si leur Évêque les abandonnait à la discrétion des officiers et des soldats. Ils prirent donc le parti de recourir à la clémence de Frédéric, qui les ayant instruits avec sa douceur ordinaire et une bonté toute paternelle, les sépara de leur gré des femmes qui faisaient le sujet du scandale, et leur imposa une pénitence à laquelle ils se soumirent.

Le saint Évêque eut moins de peine à réformer le reste dans l'île de Walacrie; il n'en voulut pas sortir qu'il n'y vit l'observance des saints canons bien établie. Il y laissa, en se retirant, des prêtres éclairés et pleins de charité pour la gouverner en son absence, sur le modèle qu'il leur en donna, et il alla visiter les autres contrées de son diocèse, qui n'avaient guère moins besoin de sa présence et de son secours. Il reçut alors un renfort considérable pour continuer les travaux du ministère apostolique en la personne de saint Odulse, curé d'Oorschot en Brabant, qui vint se donner à lui pour être employé à la conversion des infidèles et des hérétiques, sans attendre d'autre salaire que le martyre. Saint Frédéric mena cet excellent ouvrier avec lui aux extrémités de la Frise qui était infectée de diverses erreurs qui avaient rapport à l'arianisme et au sabellianisme. Ils parcoururent ensemble toute la côte pour y rétablir la pureté de la foi avec celle des mœurs. Ils souffrirent dans ce travail des fatigues incroyables et coururent même divers dangers où ils pensèrent perdre la vie. Mais Dieu bénit leur patience de telle sorte qu'ils ramenèrent enfin tous ces esprits égarés dans les voies de

la vérité et de la justice. Saint Frédéric composa un symbole de foi pour empêcher à l'avenir un semblable malheur, et il fit beaucoup de réglemens salutaires, tant pour les peuples que pour les prêtres qui devaient être chargés de leur conduite. Ayant laissé saint Odulfe à Straveren pour prendre soin d'une partie de la Frise, il revint à Utrecht où il continua de veiller sur son troupeau avec cette sollicitude pastorale qui ne lui avait point donné de repos depuis qu'il en était chargé.

Sa vigilance ne s'étendait pas moins sur l'île de Walacrie, où il soutenait avec une vigueur vraiment épiscopale la discipline qu'il avait établie contre les mariages incestueux. Ce fut sans doute ce zèle qui fit avancer le moment auquel il devait recevoir la récompense de ses travaux apostoliques, et la couronne du martyr que Dieu lui préparait. Deux assassins envoyés de Walacrie par quelques mécontents qui ne pouvaient souffrir que l'on eût ainsi rompu leurs habitudes incestueuses, vinrent à Utrecht armés de poignards pour le massacrer. C'est ce qu'ils firent par un sacrilège attentat dans l'église même où ils entrèrent pendant qu'il célébrait les saints Mystères. Ils l'allèrent attendre dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste où il avait fait préparer son tombeau, et où il avait coutume de se retirer après le Sacrifice. Lorsqu'il y fut entré, ils feignirent d'avoir quelque chose de particulier à lui communiquer touchant le salut de leur âme ; et ayant écarté les témoins, ils le poignardèrent sans qu'on s'en aperçût. La charité du saint Martyr le fit entrer en quelque sorte dans le dessein des meurtriers ; car il eut le courage de ne pas crier, afin de leur donner lieu de se sauver. Il demeura dans la posture où ils l'avaient laissé, jusqu'à ce que son chapelain étant venu pour le conduire chez lui, le trouva expirant au milieu de son sang.

La mort de saint Frédéric arriva le 18 juillet de l'an 838. C'est le jour auquel le Martyrologe romain marque sa fête. Il lui donne la qualité de Martyr, parce qu'il a répandu son sang pour la défense de la justice et de la loi de Dieu. Son corps ne sortit point de l'église de Saint-Sauveur où il avait été assassiné, et il commanda, en mourant, qu'on le mit dans le tombeau qu'il s'é-

taut préparé contre la chapelle de Saint-Jean. Il a toujours été conservé depuis dans sa cave ou sa grotte avec une vénération que l'opinion de ses miracles a entretenue jusqu'à la révolution qui arriva dans le pays, à la religion catholique, après l'union des provinces qui secouèrent le joug de l'Espagne. Felker, Évêque de Gibbelet, grand vicaire de l'Évêque d'Utrecht, en avait séparé la tête l'an 1362 le 28 juillet, pour la renfermer dans un reliquaire d'argent doré.

SAINT BRUNON,

ÉVÊQUE DE SÉGUI.

Brunon, fils d'André et de Scylla de l'illustre maison des seigneurs d'Asti, naquit à Solière en Lombardie, vers le milieu du onzième siècle, et fut élevé à la piété et aux lettres dans l'abbaye de Sainte-Perpétue au diocèse d'Asti, qui était alors de la Ligurie. Il embrassa l'état ecclésiastique à la fin de ses études, et fut pourvu d'un canonicat dans l'église cathédrale de Sienne en Toscane, où il vécut d'une manière édifiante, répondant par sa vertu aux belles espérances qu'il avait données de lui dès l'enfance. Il était déjà fort connu par sa doctrine et par sa piété lorsqu'il alla à Rome du temps du Pape Grégoire VII. Il s'y fit remarquer principalement l'an 1079, lorsqu'ayant été produit par Saint Pierre Ignée, évêque d'Albano, son hôte et son patron, dans le concile que le Pape avait assemblé contre Bérenger, il y disputa sur le sacrement de l'Eucharistie. La force et la netteté avec laquelle il y défendit le sentiment de l'Église, touchant la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans ce sacrement, fit juger de ce qu'on pouvait attendre de sa capacité et de son zèle.

Le Pape Saint Grégoire s'en souvint deux ans après, et le fit, en l'an 1081, évêque de Segni dans la campagne de Rome. Brunon que rien ne tentait plus dans le monde depuis qu'il avait renoncé aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs de la vie pour se consacrer tout entier au service de Dieu, remercia le Pape avec beaucoup de modestie, et joignit à ses excuses les raisons qui lui faisaient redouter l'épiscopat, et fuir toutes les dignités ecclésiastiques. Grégoire ne voulut recevoir ni les unes ni les autres ; et jugeant encore mieux de la vocation de Brunon par

une humilité si rare en ces siècles que par tout son savoir, il usa de toute son autorité pour le réduire. Brunon ne laissa point de persister dans son refus, et croyant obtenir par la persévérance ce qu'on ne voulait point accorder à ses humbles remontrances et à ses larmes, il fit valoir le mieux qu'il put la différence qu'il mettait entre la voix extérieure de l'Église et les preuves incontestables de la volonté divine. Saint Grégoire lui ayant fait comprendre par quelques signes extraordinaires le danger où il s'exposait de désobéir à Dieu, il l'obligea enfin de recevoir l'ordination épiscopale.

Brunon gouverna son troupeau avec tout le soin d'un véritable pasteur, et ne négligea point en ce poste de servir encore l'Église universelle en toutes rencontres. Il travailla beaucoup après la mort de Saint Grégoire VII pour empêcher la cabale des schismatiques qui soutenaient l'antipape Guibert, de prévaloir contre les bonnes intentions de ceux qui cherchaient la paix et l'utilité de l'Église dans l'élection du Pape. Il fut en grande considération auprès d'Urbain II, successeur de Victor III, qu'on avait élu après Grégoire, mais qui n'avait pas tenu le siège six mois entiers depuis son couronnement. Il vint en France avec Urbain, et assista au concile que ce Pape tint dans la ville de Tours au mois de mars de l'an 1076. Etant retourné en Italie, il se retira dans le diocèse de Ségni, pour travailler avec plus d'application que jamais à sa propre sanctification et à celle de son peuple dans les fonctions de son ministère et des exercices de la pénitence.

Il y demeura jusqu'à ce qu'en 1104, ne pouvant plus résister à l'amour qu'il avait pour la solitude et pour la vie privée, il quitta son église et alla se retirer au Mont-Cassin, où il fut reçu à la possession religieuse. Il goûtait à peine les premiers fruits du repos qu'il s'y était procuré, lorsque le peuple de Ségni alla porter ses plaintes au Pape Pascal II, et le prier de lui rendre son pasteur. Le Pape trouva la demande si juste, qu'il envoya ordre à Brunon de revenir à Ségni, et de reprendre la conduite de son troupeau. Pascal s'étant servi de cette occasion pour reconnaître son mérite de plus près, l'envoya dès la même année en qualité

de son nonce auprès de Roger comte de la Pouille. L'année suivante, il le fit légat du Saint-Siège en France, où il l'envoya en compagnie de Boëmond, prince d'Antioche, sorti des fers des Sarrasins, et revenu du Levant, où il avait laissé les affaires des chrétiens sous la direction de Tancredè, son neveu. Brunon y tint un concile dans la ville de Poitiers où il fit associer Boëmond, afin que sa présence contribuât encore à exciter le zèle de ceux dont il devait solliciter le secours pour la Terre-Sainte. A son retour en Italie, en l'an 1107, il alla à Rome rendre compte de sa légation au Pape, à qui il fit trouver bon qu'il se retirât de nouveau au monastère du Mont-Cassin, sous prétexte d'un vœu qu'il avait fait à Dieu, et dont il ne se croyait pas dispensé par l'épiscopat. Il reçut donc la permission d'aller vivre en simple religieux dans le cloître ; mais il ne put obtenir celle de se décharger entièrement des soins de son évêché.

La mort d'Othon, abbé du Mont-Cassin, étant survenue peu de temps après ¹ servit encore à faire multiplier sa charge et ses obligations. Car les religieux ne voulurent point avoir d'autre abbé que lui ; et le choix qu'ils en firent d'une commune voix fut approuvé dans les formes par le Pape Pascal, qui déclara à la gloire de Brunon qu'il le jugeait très-digne de lui succéder au souverain pontificat, et qu'il ne souhaitait point d'autre successeur pour le bien de toute l'Église. Brunon fut ainsi obligé de prendre l'administration de ce célèbre monastère sur la fin de l'an 1107 ; et il s'en acquitta si bien pendant l'espace de trois ans et dix mois qu'il en fut chargé, que de longtemps on n'y avait vu la discipline monastique dans un état aussi florissant.

Pascal étant allé en 1108 à Bénévent pour y tenir un concile, voulut y être accompagné de Brunon, et se servir de ses avis dans les règlements qu'il y établit. L'utilité qu'il en retira lui fit souhaiter de l'approcher de lui, et l'on a sujet de croire que ce fut dans cette vue qu'il l'obligea de se démettre de la charge d'abbé du Mont-Cassin, et de retourner à Ségni, en lui permettant de retenir de toutes les pratiques religieuses ce qui ne serait pas incompatible avec la vie épiscopale.

¹ Le 1^{er} octobre 1107.

Cette affaire ne nuit point à l'opinion que l'on avait de la sainteté de Brunon. Dieu la confirma encore à sa mort, qui arriva le 31 août 1125. On fait néanmoins sa fête à Ségni, au Mont-Cassin et dans les autres endroits de l'Italie, où son culte est établi, le 18 juillet, sur la foi de quelques éditions de la chronique de ce monastère où l'on trouve sa mort marquée en ce jour. C'est ce qui a été suivi dans le Martyrologe romain. Nous ajouterons seulement ici que ce Saint tient un rang considérable parmi les écrivains ecclésiastiques de son siècle, pour divers commentaires qu'il a faits sur l'Écriture-Sainte, pour un grand nombre d'homélies et de sermons que l'on avait attribués à saint Eusèbe d'Emèse, et même à saint Euchère de Lyon, et pour divers traités particuliers de doctrine et de discipline, outre les vies du Pape saint Léon IX et de saint Pierre, évêque d'Anagni.

LE VÉNÉRABLE GODEFROI DE BOUILLON.

Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine et premier roi chrétien de Jérusalem, né avant le milieu du onzième siècle à Basy, village de Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelles, était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. En 1076, il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la basse Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère, la pieuse Yde, le forma à la vertu, elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien ; il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, et lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit avec autant de fidélité que de valeur l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie.

La réputation de bravoure que ses succès lui avaient acquise, et sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des croisés, que le Pape Urbain II et les autres Princes de l'Église envoyèrent dans la Terre-Sainte. Il y partit pour cette expédition dans le printemps de l'année 1096, avec ses frères Eustache et Baudouin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnène à lui ouvrir les chemins de l'Orient et à dissimuler ses inquiétudes. Par les trai-

tés qu'il fit avec ce prince, il devait lui rendre les places de l'empire qu'il prendrait sur les infidèles, à condition qu'il fournirait à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres Etats, et ne tint rien de ce qu'il avait promis. Godefroi alla mettre le siège devant Nicée, s'en rendit maître et, en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie.

L'armée croisée était alors composée de 100,000 cavaliers et de 500,000 gens de pied, multitude mal combinée et mal assortie ; mais la valeur et la sagesse du chef semblaient suppléer à ce qu'il manquait d'énergie et d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les croisés renfermés dans la ville. Comme ils étaient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité, ils furent délivrés par la découverte de la sainte Lance, découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal, qui avait eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des croisés, qu'ils repoussèrent les Turcs et remportèrent sur eux une grande victoire.

La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après cinq semaines de siège. On fit main basse sur les infidèles. Godefroi, dont la piété égalait la valeur, ne songea plus, après une si grande victoire, qu'à satisfaire sa dévotion ; il quitta sa cuirasse et se revêtit de laine, fit le tour de la ville pieds nus, et alla visiter le saint Sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'élurent roi de la ville et du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenait pas de porter une couronne d'or dans une ville où Jésus-Christ avait été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *roi* et se contenta de celui de *duc* et d'*avoué du Saint-Sépulcre*.

Le sultan d'Egypte appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affaiblis, que de 300,000 hommes qui avaient pris Antioche, il en restait à peine 20,000, envoya contre eux une armée de 400,000 combattants. Godefroi la défit entièrement, et par

cette victoire devint le maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses États qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulchre, l'autre dans l'église du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela, il donna un code de lois à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista quatre-vingt-huit ans.

Godefroi fut le modèle des héros chrétiens. Il montra dès son enfance une grandeur d'âme, une générosité, une douceur, une modestie qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration de l'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistait à l'Office divin avec la plus tendre dévotion ; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il sortait de l'église pour aller prendre la nourriture dont il avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur aux pieds des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres. Durant toute la croisade, on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observaient. Il commençait et finissait toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentiments de piété, et avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit l'abbé de Choisy (*Journal des Savants*, 1712), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en toutes choses, que la vérité de l'histoire nous représente Godefroi de Bouillon. Sa naissance était illustre ; mais ce fut son mérite qui l'éleva au-dessus des autres, et l'on put dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. »

LA BIENHEUREUSE BERTHE DE MARBAIS,

ABBESSE DE MARQUETTE.

La bienheureuse Berthe était une proche parente de Jeanne, comtesse de Flandres. Elle illustra la noblesse de sa naissance par une piété humble et sincère. Avant son entrée dans l'abbaye d'Aywières, elle avait été mariée au seigneur de Molenbais. La comtesse de Flandres la chargea de la direction du monastère de Marquette qu'elle venait de fonder.

Lorsque Berthe se vit élevée à la dignité d'abbesse, elle sentit que désormais elle était obligée plus que jamais à donner l'exemple de toutes les vertus.

La mort vint la retirer de ce monde en 1247, après qu'elle eut dirigé le monastère de Marquette pendant à peu près vingt ans. Sa mémoire était en grande vénération à l'abbaye d'Aywières; et en 1630 Jean Dawin, évêque de Namur, fit insérer son nom dans la liste des saintes et des bienheureuses de son diocèse¹.

SAINTE RADEGONDE,

SERVANTE.

Née dans une condition obscure au diocèse d'Augsbourg, vers le milieu du xiv^e siècle, fille de parents pauvres mais chrétiens, Radegonde se trouva très-heureuse d'être admise à quatorze ans comme servante dans le château de Wellenbourg. Elle en rendit grâces à Dieu, et soumise à tout le monde dans la grande maison qui l'accueillait, elle ne recula devant aucune fatigue. Elle fut bientôt chérie des maîtres et des serviteurs. Au milieu de tous ses travaux elle se maintenait constamment en présence de Dieu, dont elle bénissait la volonté sainte. Elle priait sans cesse et voyant en tout la volonté divine, elle ne reculait devant aucun travail, si pénible qu'il fût. Austère pour elle-même, et pleine de charité pour les autres, elle se retranchait quelque part de ses repas pour soulager les pauvres et leur partageait ses gages.

¹ Emprunté au supplément, à Godescard, par M^{re} Doney, évêque de Montauban.

La vertu a toujours des adversaires ; quelques-uns des serviteurs de cette grande maison l'accusèrent auprès du maître de faire l'aumône à ses dépens, mais l'honnête seigneur de Wallenbourg la défendit contre ces insinuations et lui dit qu'elle pouvait continuer librement son genre de vie.

Il y avait à peu de distance du château une sorte d'hospice où l'on hébergeait les malades et les pauvres voyageurs ; le châtelain, son maître, lui permit d'aller y porter des secours et des consolations. Mais pour arriver à ce Lazaret, il fallait traverser une forêt : un jour d'hiver qu'elle y passait, elle fut attaquée par des loups qui la dévorèrent.

En apprenant ce malheur, le châtelain en fut désolé ; il la pleura, il fit recueillir avec grand soin ses restes, les fit enterrer auprès de l'hospice, et bâtit une chapelle sur sa tombe. Des miracles signalèrent ce lieu, et la sainteté de Radegonde fut bientôt reconnue dans toute la contrée.

Un peu moins de deux siècles après la mort de Radegonde, l'archevêque de Salzbourg remplaça la chapelle de la Sainte par une belle église qu'il dédia en son honneur, le 18 juillet 1521 ; et depuis lors, on la vénère le même jour.

LE BIENHEUREUX SIMON DE LIPNICA,

FRÈRE MINEUR.

La réputation dont jouissait, à tant de titres, saint Jean de Capistran, attira le bienheureux Simon dans l'Ordre des Frères Mineurs. Il était né à Lipnica, ville de Pologne : c'est à peu près tout ce qu'on sait de certain sur son origine. Il avait passé sa jeunesse dans une parfaite pureté, et s'était appliqué à honorer d'un caractère particulier la Mère de Dieu. Un caractère attentif, une grande facilité d'esprit, et un travail assidu abrégèrent beaucoup le cours de ses études, et il prit, étant encore fort jeune, les degrés de bachelier.

Saint Jean de Capistran était venu en Pologne, à la sollicitation du roi et des principaux du pays. Cet éloquent prédicateur prêchait alors à Cracovie : Simon vint le trouver et le pria de le recevoir dans l'observance de son Ordre. Quand il en eut pris

l'habit, il s'adonna à la prédication, genre d'exercice dans lequel il réussit au point qu'il procura le salut à un grand nombre de ses auditeurs.

Après avoir rempli le ministère de la chaire pendant plusieurs années à Cracovie, il entreprit le voyage de la Palestine, dans le dessein d'amener les infidèles à la foi, ou de répandre son sang pour sa défense, mais son désir ne fut point satisfait ; et quand il eut visité les saints Lieux, il vint reprendre ses fonctions de prédicateur à Cracovie.

Il avait l'habitude de finir ses sermons en prononçant trois fois le nom de Jésus qu'il faisait répéter aux assistants. Les chanoines de Cracovie voulurent lui faire un crime de cet usage, qu'ils regardaient comme une innovation. Alors Simon fit un excellent discours sur la gloire de ce saint Nom, et étant entré dans le détail des persécutions que saint Bernardin de Sienne avait éprouvées à ce sujet, il finit en faisant voir comment ce grand homme avait triomphé de ceux qui lui avaient suscité une semblable querelle, sous le pontificat de Martin V et d'Eugène IV. Les chanoines, convaincus par la force de ses raisonnements et par les respectables autorités qu'il rapportait en faveur de son opinion, lui firent des excuses, et le prièrent de continuer à les édifier par ses sermons.

A des talents qui furent admirés dans son siècle, et qu'il fit tourner au bonheur de son prochain, le bienheureux Simon joignait une grande modestie qui lui faisait éviter le monde, et préférer l'obéissance au commandement, en sorte que ce fut par pure déférence qu'il accepta différentes charges de son Ordre, qu'il remplit néanmoins d'une manière à lui mériter la bienveillance et l'estime de ses supérieurs et de ses frères.

Sa vertu de choix était la pureté : il la conserva toute sa vie et l'appréhension d'y donner atteinte, l'engageait à fuir l'entretien des personnes du sexe. Au reste, infatigable dans le travail, il vaquait avec une égale assiduité à l'étude, à la prière, à toutes les pratiques de sa Règle, dont il fut observateur zélé, se livrant par humilité aux plus bas emplois de la communauté, pour reprendre aussitôt ses occupations importantes ; et lors-

qu'on voulait lui persuader de se donner un peu de repos, il répondait qu'il en prendrait un fort long dans le tombeau, et que durant cette vie, un serviteur de Dieu ne devait pas laisser s'écouler un seul moment sans en tirer quelque fruit.

Sur la fin de sa vie, Simon fut affligé de diverses infirmités qu'il supporta avec une patience admirable; quelque aiguës que fussent ses douleurs, il n'en témoignait d'autre peine que celle d'être à charge à ses frères. Un peu avant sa mort, qui arriva le 18 juillet de l'an 1482, il pria le religieux qui le soignait de l'étendre par terre, afin qu'il rendit son âme dans la même posture que saint François avait rendu la sienne.

On l'enterra devant le grand autel de l'église de Saint-Bernardin de Cracovie. Les miracles qui s'opéraient par son intercession obligèrent les religieux à demander au Pape Innocent VIII la permission de faire la translation de son corps dans un sépulcre de marbre situé à l'aile gauche de leur église, et dont les ornements étaient autant de témoignages de la reconnaissance des bienfaits que diverses personnes avaient reçus du ciel par sa médiation.

Sigismond, roi de Pologne, qui avait une grande confiance au bienheureux Simon, écrivit en 1609, au Pape Paul V, pour qu'il lui plût de travailler à sa canonisation, et de permettre qu'on célébrât en son honneur l'Office et la Messe. Jacques Radkin, évêque de Cracovie, donna commission en 1636 à quatre chanoines de sa cathédrale de procéder à l'information de sa vie et de ses miracles; et le roi Wladislas leur écrivit pour leur recommander de travailler diligemment à cette affaire. Ces différentes démarches ont produit l'approbation que le Saint-Siège a donnée au culte qu'on rend à ce Bienheureux.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 17 juillet, à Bruges, fête des reliques de la très-sainte Vierge que l'on conserve dans l'église cathédrale, dédiée à saint Donatien.

C'est après Dieu, à la très-sainte Vierge, que saint Camille de Lellis, fondateur de l'Ordre des Clercs Réguliers, Ministres des in-

firmes, dut l'étonnante conversion qui mit fin à ses désordres. Réduit à la misère, il servait les maçons, lorsque le jour de la Purification de Notre-Dame, un rayon de lumière pénétrant son cœur, l'éclaira sur les fautes de sa vie passée, et lui montra l'horrible état où il était tombé. Il se jeta à genoux au milieu du chemin, et là s'abandonnant aux impressions de la grâce, il s'écria en versant un torrent de larmes : « Ah ! malheureux que je suis ! pourquoi ai-je connu si tard mon Seigneur et mon Dieu ? Comment suis-je resté sourd à tant d'appels ? Que de crimes ! Ne vaudrait-il pas mieux que je ne fusse jamais né ! Pardon, Seigneur, pardon pour ce misérable pécheur ; laissez-lui le temps de faire une vraie pénitence. » En disant cela il se frappait rudement la poitrine et faisait le vœu de se donner enfin tout à Dieu, vœu qu'il accomplit fidèlement, comme nous l'avons vu dans sa vie.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Tivoli, sainte Symphorose, épouse de Saint Gétule, martyre avec ses sept fils Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stactée et Eugène. Du temps de l'empereur Adrien, la mère ayant été longtemps souffletée à cause de sa constance insurmontable, et ensuite pendue par les cheveux, et enfin ayant eu une pierre pendue au cou, fut précipitée dans le fleuve. Ses fils, ayant été étendus à des pieux à force de treuils, consommèrent leur martyre par divers genres de mort. Leurs corps, portés à Rome dans la

¹

QUINTODECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Sancti Camilli de Lellis confessoris clericorum regularium infirmis ministrantium institutoris, cujus natalis dies pridie idus julii recensetur. — Tibure sanctæ Symphorosæ uxoris sancti Getulii martyris cum septem filiis suis, Crescente, Juliano, Nemesio, Primitivo, Justino, Stacteo, et Eugenio : quorum mater sub Hadriano principe ob insuperabilem constantiam primo paluis diu cæsa, deinde crinibus suspensa, novissime saxo alligata, in flumen præcipitata est : filii autem stipitibus ad trochleas extensi, diverso mortis exitu martyrium compleverunt. Eorum corpora postea Romam translata, Pio quarto summo pontifice in diaconia sancti Angeli in Piscina inventa fuerunt. — Carthagine sanctæ Gundenis virginis, quæ jussu Rufini proconaulis ob Christi confessionem quater diversis temporibus equulei extensione vexata, et ungarum horrenda laceratione cruciata, carceris aqualore diu afflicta, novissime gladio cæsa est. — Dorostori in Mysia sancti Æmiliani martyris, qui tempore Juliani apostatæ

suite, furent retrouvés dans la diaconie de Saint-Ange-de-la-Pêcherie, sous le pontificat de Pie IV.

A Carthage, sainte Gondène, vierge, qui par ordre du proconsul Ruffin, fut, pour avoir confessé Jésus-Christ, étendue sur le chevalet, quatre fois, en divers temps, et déchirée horriblement avec des ongles de fer, et qui, après avoir enduré longtemps les incommodités de la prison, eut enfin la tête tranchée par le glaive.

A Dorostore, en Mysie, saint Emilien, martyr, qui du temps de Julien l'Apostat et sous le président Capitolin, ayant été jeté dans une fournaise, reçut la palme du martyre.

A Utrecht, saint Frédéric, évêque et martyr.

En Galice, en Espagne, sainte Marine, vierge et martyr.

A Milan, saint Materne, évêque, qui ayant été mis en prison, et souvent fouetté pour la foi de Jésus-Christ et pour la défense de l'église qui lui était confiée, s'endormit enfin dans le Seigneur, illustre par ses confessions de foi réitérées : c'était sous l'empereur Maximien.

A Brescia, fête de saint Philastre, évêque de cette ville, qui combattit longtemps par ses paroles et par ses écrits, contre les hérétiques et surtout contre les ariens, dont il eut beaucoup à souffrir; enfin, confesseur illustre par ses miracles, il mourut en paix.

A Metz, saint Arnoul, évêque, qui, célèbre par sa sainteté et le don de ses miracles, ayant choisi la vie érémitique, mourut d'une sainte mort.

sub Capitolino præside in fornacem injectus, martyrii palmam accepit. — Trajecti sancti Friderici episcopi et martyris. — Gallæciæ in Hispania sanctæ Marinæ virginis et martyris. — Mediolani sancti Materni episcopi, qui sub Maximiano imperatore pro fide Christi, et pro ecclesia sibi commissa, in carcerem detrusus, et sæpe verberibus cæsus, tandem multis confessionibus clarus obdormivit in Domino. — Brixie natalis sancti Philastrii ejusdem civitatis episcopi qui adversus hæreticos, præsertim arianos, a quibus multa passus est, plurimum verbis scriptisque pugnavit, demum clarus miraculis confessor in pace quievit. — Metis in Gallia sancti Arnulphi episcopi, qui sanctitate et miraculorum gratia illustris eremiticam vitam diligens, beato fine quievit. — Signiæ sancti Brunonis episcopi et confessoris. Foropompilii in Æmilia sancti Ruffilli ejusdem civitatis episcopi.

A Ségni, saint Brunon, évêque et confesseur.

A Forlimpopoli, en Emilie, saint Roguil, évêque de cette ville.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Anastazone, femme mariée, martyre dans l'île de Leucade.

Saint Eugène, martyr à Cordoue.

Sainte Scariberge, vierge, épouse de saint Arnoul d'Yveline.

Sainte Odile ou Othille, compagne de sainte Ursule et martyre.

Saint Robert de Salente, religieux.

Saint Landry (Landritius), évêque de Séez, au cinquième siècle.

Saint Elie, confesseur, à Justinopolis.

Sainte Thenne, mère de saint Kentigern, évêque de Glasgow.

Saint Flavien, deuxième de nom, évêque d'Antioche.

Saint Angésis, abbé de Luxeuil.

Le bienheureux Isaac, évêque de Langres.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude-Henri Boismègre, prêtre du diocèse de Paris, condamné à mort comme accusé d'avoir voulu exciter par le fanatisme la guerre civile, guillotiné à l'âge de 42 ans, le 18 juillet 1794.

Jean-Baptiste Baudet, prêtre du diocèse de Rouen, condamné à la déportation pour refus de serment schismatique, mort à Rochefort, dans le vaisseau qui devait le transporter, le 18 juillet 1794, à l'âge de 36 ans.

Jean-Baptiste Bruxelles, prêtre du diocèse de Limoges, déporté comme le précédent et comme lui mort à Rochefort, à 60 ans, le 18 juillet 1794. Il fut enterré à l'île d'Aix.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de la Charité. — Saint Symmaque, Pape. — Saint Epaphras, compagnon de saint Paul, évêque de Colosses. — Sainte Juste et sainte Rufine, vierges et martyres. — Saint Rhétice, évêque d'Autun. — Sainte Macrine la Jeune, vierge. — Saint Maden, abbé. — Saint Arsène, solitaire. — Sainte Aure ou Aurée, vierge et martyre. — Le Bienheureux Ambroise Aupert, abbé. — Le Bienheureux Bernoul, évêque d'Utrecht. — Le Bienheureux Jean de Dukla, Frère Mineur. — Le Vénérable chanoine Jean Ripoud, confesseur de la foi. — La Vénérable Mère Saint-Benoît, fondatrice des Ursulines de Jésus ou religieuses de Chavagnes. — Le Vénérable cardinal Jean de Cheverus, archevêque de Bordeaux. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT VINCENT DE PAUL,

FONDATEUR DES LAZARISTES ET DES SŒURS DE LA CHARITÉ.

Vincent de Paul naquit le 24 août 1576, dans la paroisse de Poy, au diocèse de Dax. Son père se nommait Guillaume de Paul et sa mère Bertrande de Moras. Ils avaient six enfants, qu'ils élevaient dans la piété, et qui les aidaient à cultiver une petite ferme qu'ils possédaient en propre. Vincent, qui était le troisième, fut employé à garder les troupeaux. On remarqua dès lors en lui le germe de cet amour pour les pauvres qui devait être un jour sa vertu dominante. Ayant une fois ramassé jusqu'à trente sous, somme considérable pour lui, il la donna au malheureux qui lui parut le plus délaissé.

Guillaume de Paul, apercevant dans son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier ; il l'envoya chez les Cordeliers de Dax, qui tenaient un collège.

A l'âge de vingt ans, Vincent se rendit à Toulouse pour faire un cours de théologie. Dans cette ville, de même qu'à Dax, les soins qu'il donna à quelques jeunes gens fournirent un supplément à son peu de fortune. Il fut fait prêtre en 1600, et nommé presque aussitôt à la cure de Thil, dans le diocèse de Dax ; il

abandonna sans regret ce bénéfice pour ne point plaider contre un compétiteur qui le lui disputait. Son désistement lui laissa la liberté de continuer ses études ; il prit le degré de bachelier en 1604.

L'année suivante, il fut obligé d'aller à Marseille, recevoir un legs que lui avait fait un de ses amis, mort dans cette ville. Sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne ; mais alors la Méditerranée était infestée de corsaires qui venaient jusque sur nos côtes. Le navire où était Vincent fut attaqué par des pirates ; blessé, enchaîné, le jeune prêtre fut mené à Tunis, vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, après la mort duquel on le revendit encore à un renégat. C'était un Français qui était né à Nice en Provence. Vincent fut exposé à toutes sortes d'épreuves durant sa captivité : promesses, menaces, mauvais traitements, rien ne fut épargné pour ébranler sa foi. Le médecin, qui fut son second maître, alla jusqu'à lui offrir de le faire son héritier, s'il voulait abandonner sa religion. Le pieux captif ne cessait d'implorer le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge, et il se crut toute sa vie redevable à la Mère de Dieu d'avoir échappé à tant de tentations. Sa constance fut récompensée : une des femmes du renégat voulut un jour que son esclave chantât les louanges du Dieu qu'il adorait. Vincent chanta le psaume *Super flumina Babylonis*, et l'antienne *Salve Regina*, avec tant d'onction et d'ardeur, que cette femme en fut vivement touchée ; et elle dit à son mari qu'il avait eu grand tort de quitter sa religion si sainte. Ce reproche ne fut pas vain ; dès le jour suivant, le renégat s'ouvrit à son esclave ; il lui avoua qu'il n'attendait, pour retourner à la religion de ses pères, que l'occasion favorable de s'échapper et de se sauver en Europe. Il la trouva au bout de dix mois, s'embarqua avec Vincent, et le 28 juin 1607, ils abordèrent en France, où le renégat fut réconcilié par le vice-légat d'Avignon. De là, Vincent de Paul alla à Rome ; il y visita avec une grande dévotion les tombeaux des saints Apôtres. Vers la fin de 1608, il quitta l'Italie, chargé par le cardinal d'Ussat de rendre compte de vive voix, au roi Henri IV,

d'une affaire très-importante qu'il n'avait pas voulu hasarder dans une lettre.

Arrivé en France, Vincent remplit sa commission auprès du roi. Mais quoique favorisé d'une si heureuse introduction auprès d'un prince qui savait discerner les esprits, et de qui, par conséquent, étant connu, il pouvait espérer un avancement considérable selon le siècle, il ne voulut pas se prévaloir de cette occasion que d'autres eussent recherchée et ménagée ; et fermant les yeux aux premières lueurs de la fortune, comme dit un de ses historiens, il alla se loger dans le voisinage de l'hôpital de la Charité, où il passait une partie de ses journées à instruire et à soigner les malades.

Deux ans après, par le conseil du cardinal de Bérulle, il accepta la cure de Clichy, près Paris. Les aumônes qu'il recueillit dans la capitale lui fournirent le moyen de rebâtir en entier et d'orner l'église de cette paroisse. Il y nourrit les pauvres et y fit fleurir la piété. La Providence qui destinait le saint prêtre à parcourir une carrière plus vaste, se servit encore de M. de Bérulle pour le déterminer à se charger de l'éducation des enfants du comte de Gondi, général des galères de France, lequel, par sa piété et son zèle, eut tant de part, ainsi que la comtesse son épouse, à presque tout le bien que fit depuis Vincent de Paul.

En 1616, il accompagna madame de Gondi au château de Folleville, dans le diocèse d'Amiens. On vint un jour le prier de confesser un paysan dangereusement malade. Vincent, lui ayant proposé de faire une confession générale, s'aperçut bientôt que son pénitent ne s'était jamais confessé avec les dispositions nécessaires. Le paysan, fondant en larmes, s'accusa de tous ses péchés et reçut l'absolution. Il ressentit ensuite une joie extraordinaire, et il s'écriait qu'il eût été perdu s'il n'eût pas eu le bonheur de rencontrer Vincent. Madame de Gondi, craignant que plusieurs de ses vassaux ne fussent dans le même cas, le pria de prêcher dans l'église de Folleville, le jour de la conversion de saint Paul, afin d'instruire le peuple sur le caractère de la vraie pénitence. Son discours produisit des fruits merveilleux.

Toute sa vie, le Saint célébra la mémoire de ce jour ; et c'est

pour cela que les prêtres de la Congrégation de la Mission datent leur premier établissement du jour de la conversion de saint Paul 23 janvier 1617.

L'année suivante, toujours par le conseil de M. de Bérulle, Vincent, accompagné de cinq prêtres, se chargea du soin d'aller prêcher l'Évangile dans les villages de la Bresse, où régnait une ignorance grossière des premières vertus du Christianisme. Madame de Gondi apprit avec une joie singulière ses grands succès. Ce fut alors qu'elle résolut, de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires, qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à monseigneur de Gondi, frère du comte, archevêque de Paris, qui l'approuva et donna le collège des Bons-Enfants pour loger la nouvelle communauté.

Vers le même temps, Vincent eut le bonheur de procurer quelques soulagemens aux forçats qui étaient en dépôt à Paris, et qu'il trouva dans la plus affreuse situation. Il les rassembla dans une seule maison, leur donna des secours pour le corps et pour l'âme, et établit pour eux un ordre si admirable, que M. de Gondi en ayant parlé au roi, Vincent fut nommé aumônier-général des galères. Il ne tarda pas à se rendre à Marseille ; et là, se trouvant au milieu des galériens, qui, par leurs imprécations, ne faisaient qu'aggraver leur horrible état, il allait de rang en rang, écoutait leurs plaintes et compatissait à leurs peines. Il joignait, autant qu'il était possible, l'aumône aux paroles et par là il s'ouvrit le chemin de tous les cœurs. Il engagea aussi les officiers de chiourme à les traiter avec plus de ménagemens. Ses soins ne furent pas inutiles ; on eut plus d'humanité d'un côté, plus de docilité de l'autre ; l'esprit de paix commença à dominer, les murmures s'apaisèrent, les aumôniers purent parler de Dieu sans être interrompus. Mais le plus grand service qu'il rendit aux forçats fut d'obtenir qu'on bâtirait pour leurs malades un hôpital, que M. de Gondi commença dès lors, et qui fut depuis achevé par le cardinal de Richelieu.

On raconte qu'un jour, sur les galères de Marseille, Vincent, frappé de la tristesse morne d'un forçat que rien ne pouvait con-

+

soler, mais que tout le monde disait doux et docile, reconnu que cet homme se mourait du désir de revoir sa femme, dont il était séparé depuis plusieurs années. Le Saint, touché, lui fit promettre ajoute-t-on, de revenir dans un mois à sa chaîne et prit sa place au banc des rameurs, étonnés et heureux sans doute d'avoir un tel compagnon. On dit encore que le pauvre galérien fut fidèle à sa parole et que Vincent obtint sa grâce. Mais ce fait n'est pas établi assez solidement pour les critiques qui le contestent.

En 1624, après la mort de M. de Gondi, que Vincent assista dans ses derniers moments, il alla demeurer avec ses prêtres au collège des Bons-Enfants et leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le Pape Urbain VIII, en 1634. L'année suivante, les Chanoines réguliers de Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de sa Congrégation, et fit donner aux Pères de la Mission le nom de Lazaristes.

Cet établissement ne suffisait pas encore au cœur de Vincent. Il travailla à former cette société devenue depuis si célèbre sous le nom de Sœurs de la Charité. Les premières personnes qui se réunirent furent logées chez M^{me} Legras¹, laquelle pourvut à leur entretien. On leur apprit à servir les malades, on les forma aux exercices de la vie spirituelle. Leur zèle à remplir leurs devoirs, la sainteté de leur vie, charmèrent tous ceux qui eurent occasion de les voir ; leur nombre s'augmenta si rapidement, non-seulement en France, mais dans les Pays-Bas, l'Autriche, la Silésie, la Pologne, qu'il y eut trois cents maisons du vivant même du fondateur. La vocation des Filles de Saint-Vincent est de prendre soin des pauvres dans les paroisses, d'élever les en-

¹ Madame (ou, comme on parlait alors, mademoiselle) Legras, fille de Louis de Marillac, épousa Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625, après douze ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de saint Vincent de Paul, le grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le 15 mars 1660. Voici ce que saint Vincent de Paul dit d'elle, dans une lettre datée du samedi saint 1660 : « Je recommande son âme à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours, car nous avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle l'a fait. »

fants trouvés, d'instruire les jeunes filles privées de leurs parents, de soigner les malades dans les hôpitaux, et même les criminels condamnés aux galères.

Saint François de Sales, dans un des voyages qu'il fit à Paris, eut occasion de connaître Vincent de Paul. Une tendre charité unit bientôt ces deux grandes âmes. Vincent disait que la douceur, la majesté, la modestie et tout l'extérieur de François de Sales lui retraçaient une vive image du Fils de Dieu conversant parmi les hommes. Étant tombé malade, peu de temps après un entretien qu'il avait eu avec ce saint Prélat, il s'écriait : « Puisque l'évêque de Genève est si bon, il faut, ô mon Dieu ! que vous soyez bien bon vous-même. »

Vincent de Paul fut aussi fait supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres celle des Filles de la Providence, établie en 1643, par une pieuse dame qui voulait procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe que l'indigence, l'abandon ou la mauvaise conduite de leurs parents exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur âme. Il coopéra aussi à l'établissement de la maison des Orphelines, fondée par M^{me} de l'Etang ; de celle des Filles de Sainte-Geneviève, appelées Miramionnes, du nom de M^{me} de Miramion, leur fondatrice ; de celle des Filles de la Croix, fondée par M^{me} de Ville-neuve ; institutions toutes destinées à l'éducation des enfants de la classe indigente, ou au soulagement des pauvres malades.

La charité de Vincent de Paul ne se bornait pas aux soins de ces précieuses communautés. La Lorraine, la Champagne, la Picardie, ravagées par la guerre, la famine et les épidémies, trouvèrent en lui des ressources inespérées. Les aumônes qu'il ramassa pour la Lorraine seule s'élevèrent à 1,600,000 livres.

Les étrangers participèrent aussi aux fruits de sa charité. Un grand nombre de royalistes anglais ayant été obligés de fuir leur pays sous Cromwell, Vincent de Paul parla de la triste position de ceux qui s'étaient retirés à Paris, dans une assemblée de seigneurs qu'il avait formée en association de charité. On y résolut qu'il serait fait une pension à ces étrangers, et chaque mois elle était portée chez eux par le baron de Renti.

Ce n'est pas le seul service dont les catholiques des Iles Britanniques fussent redevables à Vincent de Paul ; d'après un bref du Saint-Siège, il envoya huit de ses prêtres en Irlande ; ils y firent des fruits sans nombre, selon que l'écrivirent les évêques du pays. Il en envoya aussi en Écosse et dans les îles Hébrides, où ils fortifièrent les catholiques dans la foi et ramenèrent un grand nombre de ceux qui l'avaient abandonnée.

Les regards de Vincent se portèrent encore plus loin que l'Europe. Se ressouvenant des maux qu'il avait soufferts dans son esclavage d'Afrique, il envoya des missionnaires à Tunis, à Tripoli et à Alger.

Enfin, sur l'invitation de la Congrégation établie à Rome pour la propagation de la foi, il fit partir vingt de ses prêtres pour annoncer l'Évangile aux peuples idolâtres et presque sauvages de l'île de Madagascar. Son regret était de ne pouvoir aller lui-même prêcher la foi aux infidèles. « Ah ! malheureux que je suis, disait-il quelquefois dans l'ardeur de sa charité, je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller rendre service à Dieu parmi les peuples qui ne le connaissent pas. O qu'heureuse, ajoutait-il, est la condition d'un missionnaire qui n'a point d'autres bornes de ses travaux pour Jésus-Christ que toute la terre habitable ! Pourquoi donc nous restreindre à un point et nous prescrire des limites, puisque Dieu nous a donné tant d'étendue pour exercer notre zèle ? »

Les enfants trouvés étaient alors à Paris dans un état d'abandon qu'il est impossible de décrire. Ils étaient exposés partout au hasard, sous les porches des églises, dans les carrefours, aux perrons des hôtels. Vincent rassembla une société de dames charitables qui se chargèrent de ces infortunés. « A mesure que les ressources augmentaient, dit Collet, dans la vie du Saint, ces femmes vertueuses augmentaient aussi le nombre des enfants qu'elles prenaient sous leurs soins. Vincent ne cessait de les encourager. Souvent on le voyait lui-même, au milieu de ces nuits d'hiver où la neige et la glace couvraient les rues, parcourir dans Paris les quartiers les plus écartés, recherchant ces victimes délaissées, les réchauffant dans son sein et les rapportant à la

maison des Filles de la Charité, qui prenaient aussitôt un soin maternel de son précieux fardeau. Dans une de ces excursions nocturnes, il fut rencontré à minuit par des voleurs armés qui lui demandèrent sa bourse, la dague à la main. — Hélas ! répondit le Saint sans se troubler, je ne porte sur moi en ce moment que trois pauvres petits enfants trouvés, qui meurent de froid et de besoin. — Vous êtes M. Vincent ! s'écria l'un des bandits ; et ils tombèrent tous à ses genoux en lui demandant sa bénédiction. Après quoi ils lui firent escorte. »

Mais bientôt pourtant la dépense de l'établissement consacré aux enfants trouvés devint si énorme, et elle épuisa à un tel point toutes les ressources, qu'on fut au moment d'y renoncer. Dans cette extrémité, Vincent convoqua une assemblée générale de ces dames pieuses, où il mit en délibération si la compagnie devait cesser ou continuer ses premiers soins. Il leur proposa les raisons qui pouvaient les persuader. Il leur fit voir que jusqu'alors elles avaient fait vivre cinq à six cents de ces enfants, qui fussent morts sans leur assistance, et dont plusieurs apprenaient des métiers ; d'autres étaient en état d'en apprendre ; et par leur moyen tous ces pauvres enfants avaient le bonheur de connaître et de servir Dieu. Puis, élevant un peu la voix, il conclut par ces paroles : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés ; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains : je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire, ils mourront infailliblement si vous les abandonnez. »

Ces dames furent si émues, que toutes unanimement résolurent qu'il fallait soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité ; et pour cela elles délibérèrent entre elles sur les moyens de la faire subsister. A la suite de cette délibération

on obtint du roi le château de Bicêtre pour loger les enfants, et une somme considérable qui suppléa à l'insuffisance des aumônes particulières. La vénération dont jouissait Vincent de Paul lui donnait le moyen de faire réussir les plus grands projets.

Ce fut lui qui assista à la mort le pieux et bon Louis XIII, ce roi si peu connu, parce que les Calvinistes ont tout fait pour atténuer, dans de menteuses histoires, les grandeurs de son âme, et que nos faiseurs d'histoire n'ont su que copier leurs écrits. Il le vit rendre l'esprit dans les sentiments les plus saints et les plus dignes. Ce fut dans ces derniers moments que Louis XIII, repassant en son esprit les devoirs de la royauté, s'écria en admirant Vincent de Paul : « Oh ! si Dieu me rendait la santé, je ne nommerais personne à l'épiscopat qu'il n'eût passé trois ans avec vous ! »

La reine Anne d'Autriche, régente pendant la minorité de Louis XIV, appela Vincent au conseil de conscience. Il y rendit de très-grands services à l'Église, malgré les contradictions qu'il y éprouva ; et Fléchier, évêque de Nîmes, dans la lettre qu'il écrivit au Pape quarante-cinq ans après, pour demander la béatification de Vincent de Paul, témoigne que le clergé de France lui devait en grande partie l'éclat dont il brillait depuis ce temps.

Pendant les troubles de la Fronde, prévoyant la disette qui devait s'en suivre, il avait renvoyé en province tous les élèves de ses séminaires ; il put ainsi nourrir quelque temps deux mille pauvres, avec les subsistances destinées à ces ecclésiastiques et avec les aumônes dont la charité le rendait toujours dépositaire. Enfin il termina le cours de ses grands bienfaits en procurant la fondation de l'Hôpital-Général, où tous les pauvres de Paris trouvèrent un asile.

En 1658, âgé de 83 ans, il convoqua à Saint-Lazare l'assemblée générale des membres de sa Congrégation. Il les exhorta tous de la manière la plus touchante à observer exactement les règles qu'il leur avait données. Sa santé dès lors était bien altérée ; on la voyait dépérir de jour en jour ; mais malgré son extrême affaiblissement et ses souffrances, il ne diminuait rien

de ses exercices de piété. Il continuait de se lever à quatre heures du matin, de dire sa messe, de faire trois heures d'oraison ; à ses prières accoutumées, il ajoutait encore, vers la fin de sa vie, les recommandations de l'âme et les divers actes par lesquels l'Eglise prépare les fidèles à paraître devant Dieu.

Il mourut le 27 septembre 1660, âgé de 85 ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Lazare ; il y eut un concours prodigieux à ses funérailles ; le nonce du Pape, plusieurs évêques, le prince de Conti y assistèrent.

Il s'opéra par son intercession plusieurs miracles, juridiquement reconnus. Son corps, trouvé entier et sans corruption en 1712, fut enfermé dans une châsse, qui repose depuis 1834 dans la chapelle des Lazaristes à Paris.

SAINT SYMMAQUE,

PAPE.

Le Pape saint Anastase étant mort le 16 novembre 498, on élut pour son successeur le diacre Symmaque, fils de Fortunat et natif de Sardaigne, suivant certains manuscrits, de Rome, suivant d'autres. Mais il y avait à Rome un émissaire de l'hérétique Anastase, empereur de Constantinople. Cet émissaire était le patrice Festus. Il avait promis à l'hérétique empereur de faire en sorte que le Pape souscrivît à un édit impérial en faveur de l'hérésie, celle d'Eutychès. Cet édit se nommait l'Hénotique ou l'édit d'union. Au moment donc que se faisait l'élection du Pape Symmaque, Festus gagna par argent plusieurs personnes et fit élire en même temps l'archiprêtre Laurent. Les deux élus furent ordonnés le même jour : Symmaque dans la basilique de Constantin ; Laurent dans la basilique de Sainte-Marie. Ce schisme, ainsi importé de Constantinople, occasionna comme une guerre civile à Rome. Il fallut y apporter un prompt remède : le plus légitime et le seul canonique eût été un concile des évêques d'Italie ; mais il eût demandé plusieurs mois. On fut donc réduit à s'accommoder à la nécessité du temps, et l'on convint que Symmaque et Laurent iraient à Ravenne subir le jugement du

roi Théodoric, tout arien qu'il était, mais qui avait pour oracle le sage et vertueux Cassiodore. Il décida que celui-là demeurerait dans le Saint-Siège, qui avait été ordonné le premier, ou qui avait pour lui le plus grand nombre. Il se trouva que c'était Symmaque : ainsi il fut reconnu Pape légitime, et tint le Saint-Siège plus de quinze ans.

Au commencement de son pontificat, le 1^{er} mars 499, il assembla à Rome et y présida un concile dans la basilique de Saint-Pierre. Il s'y trouva soixante-douze évêques, soixante-sept prêtres et cinq diacres. On y fit trois décrets pour prévenir les brigues aux élections des évêques. Parmi les prêtres signataires, le premier est l'archiprêtre Laurent, du titre de Saint-Praxède, le même qui avait été élu antipape. Par commisération le Pape Symmaque le fit évêque de Nocéra.

Les évêques d'Afrique, et parmi eux saint Fulgence, étaient alors exilés en Sardaigne par le roi Trasamond. Le Pape Symmaque leur fournissait chaque année les aliments et les vêtements nécessaires ; le roi Théodoric lui-même contribuait à ces charités. Le Pape crut devoir encore les consoler par lettres, et se servit à cet effet de la plume d'Ennodius. Il leur envoya en même temps des reliques de saint Nazaire et de saint Romain, qu'ils lui avaient demandées dans leur lettre au diacre Hormisdas. Il racheta encore les captifs dans la Ligurie, le Milanais et diverses autres provinces, leur faisant en outre des dons considérables en les renvoyant chez eux ¹.

Mais le saint Pape Symmaque, qui déployait une si grande charité envers les captifs et les confesseurs exilés, eut lui-même à souffrir une persécution. Le patrice Festus, qui avait promis à l'empereur de Constantinople d'amener le Pontife romain à ses vues, était piqué de n'avoir pu faire nommer, en 498, un Pape de cette complaisance. Quatre ans après, il ralluma le feu de la discorde et renouvela le schisme de l'antipape Laurent. Les schismatiques accusèrent calomnieusement Symmaque d'avoir commis des adultères et aliéné les biens de l'Église. Comme la

¹ Anast., *Bibl.*.

discorde augmentait de plus en plus, les catholiques, de concert avec le Pape, suggérèrent au roi Théodoric de faire décider cette contestation par un nombreux concile des évêques de son royaume. Les évêques ayant reçu ces ordres, ceux de l'Émilie, de la Ligurie et de la Vénétie, qui pour aller à Rome devaient passer par Ravenne, demandèrent au roi le sujet de cette assemblée. Il répondit que c'était pour examiner les crimes dont Symmaque était accusé par ses ennemis. Les évêques dirent que c'était au Pape lui-même à convoquer ce concile ; que le Saint-Siège avait ce droit, d'abord par le mérite et la principauté de saint Pierre, ensuite par l'autorité des conciles, et que l'on ne trouvait aucun exemple qu'il eût été soumis au jugement de ses inférieurs. Le roi dit que le Pape lui-même avait manifesté, par ses lettres, sa volonté pour la convocation du concile. Les évêques demandèrent à lire ces lettres, et le roi les leur fit donner, ainsi que toutes les pièces du procès. Des cent quinze évêques qui s'assemblèrent à Rome, les premiers, en leur qualité de métropolitains, étaient Laurent de Milan et Pierre de Ravenne. Comme ils devaient présider au jugement, ils s'abstinrent de voir le Pape Symmaque, pour ne donner aucune occasion de murmure aux schismatiques ; mais ils ne se séparèrent point pour cela de sa communion, car ils ne cessèrent jamais de réciter son nom au Saint-Sacrifice.

Le concile s'assembla d'abord dans la basilique de Jules, au mois de juillet 501, sous le consulat de Faustus Avienus, qui descendait de l'illustre famille des Scipions, et qui tenait le parti du Pape Symmaque et de la bonne cause. Là, les évêques qui avaient passé par Ravenne, firent le récit de ce qu'ils avaient dit au roi. Malgré cela, il restait une inquiétude générale sur la légitimité du concile. Ensuite, comme ils parlaient de commencer l'affaire principale, le Pape Symmaque entra dans l'église, témoigna sa reconnaissance envers le roi pour la convocation du concile, déclara qu'il l'avait désiré lui-même, et, en présence de tous les évêques, il leur donna l'autorité de juger cette cause. Ce sont les termes du concile.

Mais les schismatiques, au lieu de prouver leurs accusations,

eurent recours à la violence. Ils attaquèrent à main armée le Pape et son cortège au moment qu'il se rendait une seconde fois au concile. Tout bien considéré, les évêques jugèrent que c'était la volonté de Dieu qu'on rendit à l'Italie son Pasteur, et qu'il ne leur restait plus qu'à exhorter les dissidents à la concorde. La question n'était plus de savoir si Symmaque avait été canoniquement élu : il n'y avait plus de doute à cet égard ; mais si les choses dont l'accusaient ses ennemis ne le rendaient pas indigne de l'épiscopat. Comme ses ennemis n'en offraient aucune preuve canonique ni légale, et que d'autres obstacles encore rendaient un jugement impossible, les évêques convinrent de réserver le tout au jugement de Dieu. Ils envoyèrent donc des députés au sénat, pour lui déclarer que les causes de Dieu doivent être laissées au jugement de Dieu, à qui rien n'est caché ; qu'il fallait en agir ainsi surtout dans le cas présent, où il s'agissait du successeur de saint Pierre ; que presque tout le monde communiquait avec Symmaque, et qu'il était pressant de remédier au mal que pouvait causer la division. Ils firent plusieurs fois au sénat des remontrances semblables, l'exhortant à se rendre, comme il convenait à des enfants de l'Église, à ce qui avait été fait dans le concile selon l'inspiration de Dieu. C'est que la cause première de la discorde était non dans le clergé ni dans le peuple, mais dans le sénat, ou plutôt dans un de ses chefs, le patrice Festus, qui en avait apporté le germe funeste de Constantinople.

En 503, il se tint encore une concile à Rome, que l'on compte pour le cinquième sous le pape Symmaque. Les évêques étant assis devant la confession de saint Pierre, le Pape dit : Qu'on apporte l'écrit composé par Ennodius contre ceux qui ont osé attaquer notre quatrième concile tenu à Rome, à la Palme, et qu'on le lise devant tout le monde. Saint Ennodius, alors diacre et depuis évêque de Pavie, avait composé cette apologie pour répondre à un écrit publié par les schismatiques sous ce titre : *Contre le synode de l'absolution irrégulière*.

Leur principale objection était qu'en disant que le Pape ne pouvait être jugé, on semblait dire que saint Pierre et ses successeurs avaient reçu de Dieu, avec les prérogatives de leur

Siège, la licence de pécher. Saint Ennodius nie cette conséquence, et dit, en parlant de saint Pierre : Il a transmis à ses successeurs une dot perpétuelle de mérites avec l'héritage de l'innocence. Ce qui lui a été accordé pour la gloire de ses actions s'étend à ceux dont la vie ne brille pas moins ; car qui peut douter que celui-là ne soit saint, qui est élevé à une si haute dignité ? S'il manque des avantages acquis par son mérite, ceux de son prédécesseur lui suffisent. Jésus-Christ élève des hommes illustres à cette place si éminente, ou rend illustres ceux qu'il y élève ; lui, sur qui l'Église est appuyée, prévoit ce qui est propre à lui servir de fondement.

Les schismatiques disaient encore : S'il est vrai que le Pape n'ait jamais subi le jugement de ses inférieurs, pourquoi a-t-il été cité et emmené en jugement ? A quoi saint Ennodius répond qu'il l'a fait par humilité et sans y être obligé, et que ce sont leurs violences qui l'ont contraint de se retirer.

Pourquoi, objectaient-ils encore, le Pape Symmaque a-t-il refusé de recevoir un évêque visiteur, comme il en donne lui-même aux autres églises ? N'a-t-il pas, en cela, contrevenu aux règles ecclésiastiques ? Saint Ennodius nie que Symmaque ait rien fait, par ce refus, contre les lois de l'Église, et soutient que, comme il est libre à un législateur de s'astreindre ou non à la rigueur de ses propres lois, le Pape a pu donner des visiteurs aux autres évêques sans en recevoir lui-même. Il ajoute : Dieu a voulu peut-être terminer par des hommes les causes des autres hommes, mais il a réservé à son jugement l'Évêque de ce Siège. Il a voulu que les successeurs du bienheureux Pierre n'eussent à prouver leur innocence qu'au ciel, devant Celui qui peut en connaître parfaitement. Et si vous dites que toutes les âmes sont pareillement sujettes à ce jugement, je répondrai qu'il n'a été dit qu'à un seul : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Après que cet écrit de saint Ennodius, que nous avons encore, eut été lu dans le concile de Rome, les évêques l'approuvèrent d'une voix unanime, et dirent : Que cet écrit soit reçu de tout le

monde et transmis à la postérité entre les actes de notre concile, comme ayant été composé par son autorité. Le Pape Symmaque de l'avis de tous, ordonna qu'il fût mis au nombre des décrets apostoliques. Après quoi tous les évêques demandèrent à haute voix, ainsi que tous les prêtres qui étaient présents, que l'on condamnât ceux qui avaient accusé le Pape et parlé ou écrit contre le concile. Mais le Pape demanda, au contraire, que ses persécuteurs fussent traités avec plus de douceur, déclarant qu'il leur pardonnait. Néanmoins, pour prévenir de semblables accusations, il voulut qu'on renouvelât les anciens canons qui défendent aux ouailles d'accuser leur pasteur, si ce n'est quand il erre dans la foi ou qu'il leur a fait un tort en particulier, parce que, encore que l'on croie les actions des pasteurs répréhensibles, on ne doit pas en parler mal. Il demanda de plus qu'il fût ordonné que l'évêque, dépouillé de son bien ou chassé de son siège, serait réintégré et que toutes choses seraient rétablies en leur entier, avant qu'il pût être appelé en jugement. Le concile confirma tous ces statuts, sous peine de déposition pour les clercs et d'excommunication pour les moines et les laïques, avec menace, s'ils ne se corrigeaient, d'être frappés d'anathème ¹.

Comme une des accusations que les schismatiques avaient élevées contre le Pape regardait les mœurs, on croit que cette calomnie lui donna occasion de faire une ordonnance qui porte que les évêques, les prêtres et les diacres seront obligés d'avoir un clerc avec eux, et que ceux qui n'auront point assez de bien pour entretenir une personne de cette sorte serviront de compagnons à d'autres, afin que la vie des ecclésiastiques fût à couvert, non-seulement du mal, mais du soupçon. Nous avons un règlement dressé au nom d'un évêque, par saint Eunodius, en exécution de cette ordonnance, et c'était ces compagnons inséparables que l'on appelait syncelles.

Par ces divers conciles, particulièrement par le dernier, qui approuva et fit sienne l'apologie de saint Ennodius, on voit ce que les catholiques pensaient alors de l'autorité et des préroga-

¹ Labbe, t. IV, 1364.

tives du Pontife romain. Ce qui ne le montre pas moins, c'est la sensation que cette affaire produisit dans les Gaules. Quand on y apprit qu'un concile d'Italie avait entrepris de juger le Pape, tous les évêques en furent alarmés, et chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'en écrire au nom de tous. Il adressa sa lettre aux deux premiers du sénat, Fauste et Symmaque, tous deux patrices et tous deux anciens consuls, Fauste de l'an 483, Symmaque de 485 : le premier, descendant des Scipions ; le second, beau-père de Boèce. Saint Avit dit d'abord qu'il serait à souhaiter que les malheurs du temps n'empêchassent pas les évêques des Gaules d'aller librement à Rome pour les affaires spirituelles et temporelles, ou que la diversité des royaumes ne fût pas un obstacle à la convocation d'un concile de toute la nation ; que si cela eût été possible, il leur aurait envoyé sur l'affaire présente, qui est commune à tous, une relation commune, contenant le sentiment de tous les évêques des Gaules assemblés ; que cependant il les prie de ne pas regarder sa lettre comme la lettre particulière d'un évêque, puisqu'il n'écrit que par ordre de tous ses frères, les évêques des Gaules, qui lui en ont donné commission par leurs lettres.

Après cet exorde, il entre ainsi en matière : « Nous étions dans de grandes alarmes et de cruelles inquiétudes touchant l'affaire de l'Église romaine, sentant bien que notre état même, l'Épiscopat, est chancelant quand le chef est attaqué, et que la même accusation, si elle avait renversé l'état du Prince, nous aurait frappés tous ; nous étions dans ces anxiétés, lorsque nous avons reçu d'Italie le décret porté par les évêques italiens assemblés à Rome au sujet du Pape Symmaque. Quoiqu'un nombreux concile rende ce décret respectable, nous comprenons cependant que le saint Pape Symmaque, s'il a été accusé d'abord devant le siècle, aurait dû trouver dans ses collègues des consolateurs plutôt que des juges. Car si l'arbitre du ciel nous ordonne d'être soumis aux puissances de la terre, en nous prédisant que nous paraîtrons devant les rois et les princes en toute sorte d'accusations, il n'est pas aisé de concevoir par quelle raison, ou en vertu de quelle loi, le supérieur est jugé par les inférieurs. En effet,

l'Apôtre nous ayant fait un précepte de ne pas recevoir d'accusation contre un simple prêtre, de quel droit a-t-on pu en recevoir contre la Principauté de l'Église universelle ? Le concile lui-même l'a bien entrevu dans son louable décret, lorsqu'il a réservé au jugement de Dieu une cause, que (cela soit dit sans l'offenser) il avait consenti presque témérairement à examiner, et lorsqu'il a rendu témoignage, en peu de mots, comme il a pu, que ni lui ni le roi Théodoric n'avaient trouvé aucune preuve des crimes dont le Pape était accusé.

« C'est pourquoi, en qualité de sénateur romain et d'évêque chrétien, je vous conjure de n'avoir pas moins à cœur la gloire de l'Église que celle de la république, d'employer pour nous le pouvoir que Dieu vous a donné, et de n'aimer pas moins dans l'Église romaine la Chaire de Pierre, que vous n'aimez dans Rome la capitale de l'univers. Si vous y pensez avec la profondeur qui vous est propre, vous n'y verrez pas uniquement l'affaire actuelle de Rome. Dans les autres pontifes, si quelque chose vient à branler, on peut le réformer ; mais si le Pape de Rome est mis en doute, ce n'est plus un évêque, c'est l'épiscopat même qu'on verra vaciller. Vous n'ignorez point parmi quelles tempêtes des hérésies nous conduisons le vaisseau de la foi ; si vous craignez avec nous ces dangers, il faut que vous travailliez avec nous à défendre votre pilote. Quand les nautoniers se révoltent contre celui qui tient le gouvernail, serait-il de la prudence de céder à leur fureur, en les exposant eux-mêmes au danger de périr ? Celui qui est à la tête du troupeau du Seigneur rendra compte de la manière dont il le conduit ; mais ce n'est pas au troupeau à demander ce compte à son pasteur, c'est au juge ¹. »

Cette magnifique lettre est encore moins honorable pour le Pape Symmaque que pour les évêques des Gaules, au nom desquels elle fut écrite. C'est le plus beau monument de l'Église gallicane.

L'empereur Anastase était bien loin de cette sagesse. Après avoir essayé par le patrice Festus de brouiller Rome et l'Occi-

¹ Labbe, t. IV, 1362.

dent, comme il brouillait Constantinople et l'Occident, il lança contre le saint Pape Symmaque un manifeste, ou plutôt un libelle diffamatoire, où il l'accusait d'être manichéen et d'avoir été ordonné Pape contre les canons. Mais le Pape y répondit avec une fermeté et une dignité toute romaine. Comme il prévoyait que sa réponse serait plus longue que le libelle de l'empereur, il remarque que saint Ambroise n'avait pas cru devoir mesurer sa réponse à l'empereur Gratien sur la lettre qu'il en avait reçue, puisqu'il avait employé huit livres entiers pour répondre à une simple lettre. Puis, s'adressant à l'empereur :

« Si j'avais à défendre la foi catholique devant des rois étrangers, et qui n'eussent aucune idée de Dieu, je ne laisserais pas, même au péril de ma vie, de dire tout ce que la vérité et la raison conseilleraient ; car malheur à moi, si je n'annonce pas l'Évangile ! Mais vous, si vous êtes empereur romain, vous devez admettre avec clémence les légations mêmes des nations barbares. Si vous êtes prince chrétien, vous devez écouter avec patience la voix du Pontife apostolique. Je ne puis dissimuler vos injures, ni pour moi ni pour vous ; pour moi elles sont trop honorables ; pour vous, elles vous rendent trop coupable devant Dieu. On a dit du Seigneur lui-même qu'il était possédé du démon, que c'était un homme de bonne chère ; et vous pensez que je doive m'affliger de tout cela ? Les lois divines et humaines n'y ont-elles pas pourvu, en ordonnant que toute affaire se terminerait sur la déposition de deux ou trois témoins ? Déjà le jugement des hommes a démontré la fausseté de vos accusations : que ferez-vous donc au jugement de Dieu ? Ou bien, parce que vous êtes empereur, croyez-vous qu'il n'y en a point ? D'ailleurs, convient-il à un empereur de se faire accusateur ? D'après les lois divines et humaines, est-il possible que le même soit tout ensemble accusateur et juge ?

« Vous dites que je suis manichéen. Mais suis-je donc eutychien ou protecteur des eutychiens, dont la fureur favorise souverainement l'erreur des manichéens ? Rome m'est témoin, ses archives l'attestent. Si je me suis écarté en rien de la foi catholique que j'ai reçue de la Chaire du bienheureux Apôtre Pierre,

en sortant du paganisme, que quelqu'un s'avance et qu'il me convainque ; autrement tout cela ce sont des injures et non pas des preuves. J'ignore sur quoi vous dites que je n'ai pas été ordonné canoniquement. J'ai échappé sain et sauf à travers des grêles de pierres ; Dieu a jugé. Ou bien, pour être empereur, croyez-vous pouvoir mépriser le jugement divin ? Vous direz peut-être que Dieu permet souvent des choses funestes dans sa colère. Mais il est écrit : C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Montrez donc pourquoi vous pensez que Dieu, dans sa colère, a permis des choses qui ne convenaient pas. Est-ce parce que je ne fraternise point avec les eutychiens ? Mais cela ne me fait aucun tort à moi ; cela montre seulement au grand jour que vous avez cherché à m'enlever à la dignité que le bienheureux Pierre m'a imposée par son intervention. Ou bien, parce que vous êtes empereur, entreprenez-vous contre la puissance de Pierre ? Et parce que vous recevez l'hérétique Pierre Monge d'Alexandrie, prétendez-vous fouler aux pieds le bienheureux Apôtre Pierre dans son Vicaire ? Est-ce que j'aurais été bien ordonné si je favorisais les eutychiens, si je communiquais avec le nom d'Acace ? On ne saurait méconnaître pourquoi vous prétendez tout cela.

« Mais comparons la dignité de l'empereur avec la dignité du Pontife. Il y a cette énorme différence, que l'un gouverne les choses humaines, l'autre les choses divines. Empereur, c'est du Pontife que vous recevez le Baptême et les Sacrements, que vous sollicitez la prière et que vous espérez la bénédiction ; c'est au Pontife que vous demandez la pénitence. Vous administrez les choses humaines, lui vous dispense les choses divines. Sa dignité est donc certainement égale, pour ne pas dire supérieure. Ne vous imaginez pas l'emporter sur la pompe du siècle ; car ce qu'il y a de plus faible du côté de Dieu est plus fort que les hommes. Voyez donc ce qu'il vous sied de faire. Dès que vous m'accusez, les lois divines et humaines vous mettent sur le même pied que moi. Si je suis convaincu par suite de votre accusation, je perdrai ma dignité ; mais par la même raison, si vous ne pouvez me convaincre, vous perdrez la vôtre.

« De grâce, ô empereur, permettez-moi de vous le dire, souvenez-vous que vous êtes homme, afin que vous puissiez user du pouvoir que Dieu vous a accordé ; car quoique les hommes aient déjà jugé ces affaires, elles seront nécessairement examinées au tribunal de Dieu. Peut-être direz-vous qu'il est écrit que nous devons être soumis à toute puissance. Nous recevons les puissances humaines en leur rang, tant qu'elles n'érigent pas leurs volontés contre Dieu. Au reste, si toute puissance est de Dieu, à plus forte raison celle qui est préposée aux choses divines. Déférez à Dieu en nous, et nous déférons à Dieu en vous. Que si vous ne déférez pas à Dieu, vous ne pouvez user du privilège de Celui dont vous méprisez les droits.

« Vous dites, que de concert avec le sénat, je vous ai excommunié. Soit. En cela, je ne fais que suivre ce que mes prédécesseurs ont eu raison de faire. Vous dites que le sénat romain vous maltraite. Si nous vous traitons mal en vous exhortant à quitter les hérétiques, nous traitez-vous bien en voulant de force nous associer à eux ? Que fait à moi, dites-vous, ce qu'a fait Acace ? Si cela ne vous fait rien, abandonnez-le donc ; si vous ne l'abandonnez pas, c'est que cela vous fait quelque chose. Ce n'est pas vous, ô empereur, que nous avons excommunié, mais Acace ; retirez-vous d'Acace, et vous vous retirerez de son excommunication. Si vous vous joignez à lui, ce n'est pas nous qui vous excommunions, c'est vous-même. De manière que, soit que vous vous sépariez de lui, soit que vous ne vous en sépariez pas, vous n'aurez pas été excommunié de nous.

« Le bruit s'est répandu que vous contraignez, par la force militaire, de retourner à la contagion de l'hérésie ceux qui s'en étaient détachés depuis longtemps. Quelle que soit votre puissance, souvenez-vous que vous êtes homme, et considérez ceux qui, depuis l'origine du christianisme, ont persécuté la foi catholique ; ils sont tombés à rien, tandis que la vérité orthodoxe est devenue d'autant plus ferme qu'elle a été plus opprimée. C'est être persécuteur que d'accorder la liberté à toutes les hérésies, et de la refuser à la seule communion catholique. Si on la regarde comme une erreur, il faut la tolérer avec les autres erreurs ; si on

la regarde comme la vérité entière, il faut la suivre et non la persécuter. Tous les princes catholiques, soit lorsqu'ils arrivent au gouvernement de l'empire, soit lorsqu'ils apprennent l'élévation d'un nouveau Pontife sur la Chaire apostolique, lui écrivent aussitôt pour se montrer de sa communion. Ceux-là donc qui ne le font pas s'y déclarent étrangers, comme nous pourrions vous le montrer par vos lettres mêmes, si nous n'évitions en vous le rival, le coupable, l'ennemi et le juge. Il n'est pas étonnant que les patrons des manichéens persécutent les catholiques, la fausseté ne pouvant ne pas persécuter la vérité. Il n'est pas étonnant qu'ils se montrent cruels envers les orthodoxes, ceux qui peuvent s'accommoder avec toutes les hérésies, les amis de toutes les erreurs ne peuvent être ennemis que de ceux qui n'erreut pas¹. »

Le 1^{er} octobre 504, le Pape saint Symmaque avait tenu à Rome un concile dont les décrets respirent la même vigueur apostolique. Il s'agissait de remédier aux maux que les églises souffraient de la part de ceux qui envahissaient les biens, soit meubles, soit immeubles, que les fidèles avaient laissés par testament aux églises, pour la rémission de leurs péchés et pour acquérir la vie éternelle. Les conciles précédents avaient déjà fait divers règlements sur ce sujet ; mais le Pape Symmaque, de l'avis des évêques, qui firent plusieurs acclamations à sa louange, crut qu'il fallait les renouveler, pour tâcher de déraciner les abus qui se multipliaient par l'invasion des biens de l'Église. Il fut donc résolu de traiter comme des hérétiques manifestes, les usurpateurs de ces biens et de les anathématiser, s'ils refusaient de les restituer ; et on défendit de les admettre à la Communion, jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait par une restitution entière. Le concile rapporte deux décrets de celui de Gangres, qui défend sous peine d'anathème, de recevoir ou de donner les oblations des fidèles à l'insu de l'évêque ou de l'administrateur des biens de l'Église. Après quoi il décide en ces termes :

« C'est donc un grand sacrilège à ceux qui devaient y veiller

¹ Labbe, t. IV, 1296.

particulièrement, c'est-à-dire aux chrétiens, mais surtout aux princes et aux principaux de chaque pays, d'ôter à l'Église ce que les fidèles lui ont donné pour la rémission de leurs péchés et le salut de leur âme, ou de le convertir à d'autres usages. C'est pourquoi quiconque demandera, ou recevra, ou contestera injustement les fonds de terre donnés ou laissés à l'Église, s'il ne les restitue au plus tôt, qu'il soit anathème. Oui, anathème à qui reçoit, ou donne, ou possède de ces biens. En général, qu'il soit frappé d'un perpétuel anathème, quiconque se permet de confisquer, de contester ou envahir méchamment les biens de l'Église, à moins qu'il ne le satisfasse au plus tôt. Qu'ils soient pareillement frappés d'un perpétuel anathème, ceux qui retiennent les biens de l'Église par l'ordre ou la libéralité des princes ou de quelques puissants, ou par un envahissement et pouvoir tyrannique, et les transmettent à leurs enfants comme des héritages. Car il n'est pas juste que nous soyons plutôt les gardiens des papiers que les défenseurs des choses mêmes qui nous sont confiées. Il n'est donc pas permis à l'empereur ni à aucun chrétien de rien attenter contre les commandements divins, ni de rien faire qui s'oppose aux règles des Évangiles, des Prophètes et des Apôtres. Car un jugement injuste, une décision injuste, que rendent des juges par ordre ou par crainte du roi, est invalide. Aucun acte contraire à la doctrine de l'Évangile, des Prophètes et des Apôtres, à l'ordonnance des Apôtres, ou des saints Pères, ne subsistera ; et ce qui aura été fait par les infidèles ou les hérétiques, sera entièrement cassé. »

Après ces décrets si remarquables, tout le concile, se levant, s'écria huit fois : Toutes ces choses nous plaisent, nous demandons qu'elles soient affirmées à jamais ! — huit fois : Jésus-Christ, exaucez-nous ! Vive Symmaque ! — quinze fois : Quiconque violera sciemment ces choses, qu'il soit frappé d'un perpétuel anathème ! — enfin dix-huit fois : Nous vous prions de confirmer nos décrets ! !

La fermeté de ce langage, au commencement du vi^e siècle,

¹ Labbe, t. IV, 1371.

sous un roi arien, étonnera peut-être. Ce qui n'étonnera pas moins, c'est que ce roi arien se conformait à ces décrets. Théodoric ayant su par la requête d'Eustorge, évêque de Milan, que l'on avait enlevé à cette église des biens et des droits qu'elle avait dans la Sicile, il ordonna qu'ils lui seraient rendus, avec défense de les usurper à l'avenir. Notre volonté est, disait-il, que personne n'ait à souffrir aucun tort ; car la gloire du souverain, c'est la sécurité des sujets. Mais nous désirons spécialement garantir de toute injustice les églises ; car leur assurer ce qui est de l'équité, c'est s'attirer la miséricorde divine. Le même Théodoric ordonna au duc Ibas, son général, commandant dans les Gaules, de faire restituer à l'église de Narbonne ses possessions, n'importe par qui elles eussent été envahies. Car nous ne voulons pas que l'Eglise soit victime de ces usurpations. Opposez-vous-y donc avec soin, afin de vous rendre illustre dans la paix, comme vous l'êtes déjà dans la guerre. Le moyen de fortifier vos armes du secours de Dieu, c'est d'assurer la justice aux faibles. Ainsi parlait Théodoric¹. Enfin il envoya à un évêque de Provence, nommé Sévère, quinze cents pièces d'or, afin qu'il les distribuât à ceux qu'il jugerait avoir été lésés par le passage de son armée. En vérité, ce barbare et cet Ostrogoth pourrait servir de modèle à plus d'un gouvernement qui ne se croit ni ostrogoth ni barbare.

Cependant, par la persécution de l'empereur Anastase, les maux des églises orientales étaient à leur comble. Dans cette affliction, les évêques orientaux écrivirent au Pape en ces termes :

« L'Eglise d'Orient à Symmaque, Evêque de Rome. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, dans sa bonté pour nous, abaissant les cieus, est descendu sur la terre, proclame encore tous les jours dans les saints Évangiles : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. Et pour nous découvrir encore plus l'étendue de sa

¹ Cassiod., l. II, *Epist.* xxix ; l. IV, *Epist.* xvii et xx ; l. II, *Epist.* viii.

clémence, il ajoute : Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert pour courir après celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? Enfin, pour expliquer encore plus clairement ce qu'il veut dire, il y a joint la parabole de la femme qui retrouve la drachme qu'elle avait perdue, et il dit après l'une et après l'autre : En vérité, je vous le déclare, ainsi on se réjouira dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence.

« Voilà ce que nous disons, très-saint Père, en osant vous supplier, non pour la perte d'une seule brebis, non pour la perte d'une seule drachme, mais pour le salut si précieux, non-seulement de tout l'Orient, mais de presque toutes les trois parties du monde habitable ; celui qui a été acheté, non par un or ou un argent corruptible, mais par le précieux sang de l'Agneau de Dieu, selon la doctrine du bienheureux Prince des glorieux Apôtres, dont la Chaire a été confiée à Votre Béatitude, par le bon Pasteur par excellence, Jésus-Christ, qui est venu chercher et délivrer ce qui avait péri, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. A son exemple, très-saint Père, hâtez-vous de nous secourir, de même que le bienheureux Paul, votre Docteur, averti en vision que les Macédoniens étaient en danger, se hâta de les secourir en réalité.

« Quant à nous, Père plein de tendresse envers vos enfants, en nous voyant, non pas en vision, mais en réalité, périr par la prévarication de notre père Acace, ne tardez pas, mais hâtez-vous de venir à notre secours ; car il vous a été donné la puissance, non-seulement de lier, mais encore, à l'exemple du Maître, de délier ceux qui sont depuis longtemps dans les fers ; non-seulement d'arracher, de renverser, mais encore de planter et d'édifier, comme Jérémie, ou plutôt comme Jésus-Christ, dont Jérémie était la figure ; non-seulement de livrer à Satan pour la perte de la chair, mais encore de ranimer par la charité ceux qui sont rejetés depuis longtemps, de peur, ce qu'à Dieu ne plaise, que Satan, venant à nous plonger dans un excès de tristesse, ne paraisse remporter la victoire sur vous. Vous n'ignorez pas sa malice, vous que Pierre, votre Docteur sacré, enseigne tous les

jours à paître, non par la violence, mais par une autorité qu'elles aiment à prévenir, les brebis de Jésus-Christ qui vous sont confiées par tout le monde habitable. Nous vous conjurons donc de déchirer ce nouvel arrêt qui pèse sur nous, comme notre Sauveur Jésus-Christ a déchiré l'ancien sur la Croix.

« Si Acace a été anathématisé à cause de son amitié pour les alexandrins ou plutôt les eutychiens, qui rejettent et anathématisent le très-saint Pape Léon ou le concile de Chalcédoine, pourquoi passons-nous à vos yeux pour des hérétiques ? pourquoi sommes-nous sous l'anathème, nous qui ne recevons que l'épître de Léon et ce qui a été dit dans le saint Concile ? nous qui, parce que nous prêchons votre dogme orthodoxe, sommes attaqués tous les jours et anathématisés comme des hérétiques par les partisans d'Eutychès ? Ne perdez pas le juste avec l'impie ; ne confondez pas dans votre jugement les orthodoxes et les hérétiques ; ceux qui anathématisent la sainte épître en question et votre saint et orthodoxe concile, avec ceux qu'ils anathématisent avec vous, et qui demandent à mourir chaque jour pour la vraie foi que vous prêchez.

« Ne dédaignez donc pas de nous secourir, et ne nous laissez pas, parce qu'il en est qui communiquent avec les adversaires. Il y en a beaucoup qui, le pouvant, s'en sont abstenus. D'autres, chargés du soin des âmes, ne l'ont pas fait, non par attachement à la vie, mais pour le salut des âmes qui leur étaient confiées. S'il plaît à Dieu, Votre Paternité en aura plus tard des preuves. Quelques-uns, voyant exiler les prêtres orthodoxes, voulaient d'eux-mêmes abandonner leurs églises. Mais leurs collègues les ont conjurés de demeurer, leur disant comme Rebecca à Jacob : Nous prenons sur nous le péché de votre condescendance ; seulement n'abandonnez pas sans nécessité les brebis de Jésus-Christ aux loups, ne permettez pas que les hérétiques prennent vos places et déchirent le troupeau.

« Ainsi donc, tous tant que nous sommes d'orthodoxes, et ceux qui paraissent communiquer avec les adversaires, et ceux qui s'en abstiennent, nous attendons, après Dieu, la lumière de votre visite et de votre assistance. Hâtez-vous de secourir l'Orient, d'où

le Sauveur vous a fait sortir deux grands astres Pierre et Paul, pour éclairer toute la terre. Rendez-lui ce que vous en avez reçu, éclairez-le de la vraie lumière de la foi, comme il vous a éclairés dans le temps de la connaissance de Dieu. Lorsque l'univers, par le crime d'un seul, périssait dans l'iniquité, les saints Prophètes, pour le guérir, appelaient le souverain Médecin et Prince des Pasteurs : O vous qui gouvernez Israël, hâtez-vous ; vous qui êtes assis sur les Chérubins, paraissez ; réveillez votre puissance, et venez pour nous délivrer. De même nous aujourd'hui, frappés d'une nouvelle plaie par la prévarication d'un autre père, nous élevons nos cris vers Votre Béatitude, afin qu'à l'exemple du Fils de Dieu, vous veniez à notre aide, vous rappelant, très-saint Père, ce qui a déjà été dit, que ce n'est pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades.

« Si le mal n'était que médiocre, nous nous empresserions sans doute d'aller nous-mêmes trouver notre médecin spirituel, et là honorer les souffrances de glorieux Apôtres, vos Docteurs, adorer vos pieds sacrés, et recevoir de la bouche même de Votre Sainteté le remède de notre prévarication, la délivrance de nos liens et le pardon de notre faute. Mais comme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout n'est qu'une plaie, c'est à vous, médecin charitable, de voler vous-même à notre secours pour guérir les membres défaillants du corps de l'Église, ranimer la main qui n'a plus de force, raffermir les genoux qui fléchissent, et redresser nos pieds dans les sentiers de la vérité, de peur que ce qui est déjà boiteux ne se rompe tout à fait, mais qu'au contraire tout se répare par votre zèle et vos soins.

« De même que le Seigneur dit autrefois à saint Paul en parlant de Corinthe : Parlez et ne vous taisez point, car j'ai un grand peuple dans cette ville ; de même sa bonté dit aujourd'hui à Votre Béatitude : Hâte-toi, va sans délai au secours de l'Orient, ou plutôt des principales parties de l'univers ; car non-seulement une multitude de cent vingt mille, comme à Ninive, mais de beaucoup plus grandes encore, attendent, après Dieu, leur guérison de toi. Sans doute Votre Béatitude s'empressera, comme saint Paul, d'écouter la voix du Seigneur. Car, si votre prédé-

cesseur, le saint Archevêque Léon, n'a pas cru indigne de lui de courir au-devant du farouche et barbare Attila pour arracher à la captivité corporelle, non-seulement les chrétiens, mais encore les Juifs et les païens ¹, combien plus Votre Sainteté ne s'empressera-t-elle pas d'arracher à une captivité beaucoup plus funeste tant d'âmes qui déjà y gémissent ou y tombent tous les jours, et de nous montrer d'une manière plus expresse la voie droite de la vraie foi, entre les deux voies trompeuses et diaboliques d'Eutychès et de Nestorius !

« Ce sont nos péchés qui ont répandu des doutes là-dessus, quelques-uns s'imaginant qu'entre Nestorius et Eutychès il est impossible de trouver une troisième voie intermédiaire de salut et qu'on est nécessairement à l'un ou à l'autre. C'est pourquoi, hâtez-vous, après Dieu, de nous secourir ; et, comme entre Arius, qui divisait la nature divine, et Sabellius, qui confondait les personnes, les saints Pères ont montré la voie intermédiaire de la vérité dans l'unité de nature et la trinité de personnes ; vous de même, entre Eutychès, qui, à l'imitation de Sabellius, confond les natures, et Nestorius, qui, à l'imitation d'Arius, les divise, montrez-nous quelle est la vraie confession de la foi orthodoxe, que nous ont transmise le Pape saint Léon et les disciples des saints Pères de Chalcédoine, touchant les deux natures unies dans la même personne de notre Sauveur et grand Dieu Jésus-Christ. Pour nous, très-saint Père et bienheureux Symmaque, nous croyons que le même Christ est de deux natures et en deux natures, et non pas d'une seule des deux après l'union, comme disent les autres ². »

Voilà comme, dans les premières années du vi^e siècle, même après deux conciles œcuméniques à ce sujet, toute l'Église d'Orient suppliait le Pape de lui indiquer la voie droite ; voilà comme, il y a quatorze siècles, toute l'Église d'Orient reconnaissait solennellement qu'après Dieu, son unique salut était le Pape. De pareils monuments sont bien dignes d'être connus et médités, surtout de nos jours : il faut les chercher, non pas dans l'histoire

¹ Labbe, t. IV, 1304. — ² *Ibid.*

de Fleury, qui se contente de dire à peu près que la lettre des évêques d'Orient au Pape était fort longue, non pas dans Berault-Bercastel, qui n'en fait pas même mention, mais au texte original, qui se trouve dans toutes les collections de conciles.

On ne sait par qui cette lettre fut portée à Rome, mais dans les souscriptions des conciles romains sous le Pape Symmaque, on trouve les noms de plusieurs évêques d'Orient, et l'on sait que lors des accusations calomnieuses intentées contre Symmaque par les schismatiques, Dioscore, diacre d'Alexandrie, se trouvait à Rome et fut même envoyé par ce Pape au roi Théodoric¹.

La lettre que nous avons du Pape Symmaque aux Orientaux, en date du 8 octobre 512, semble être la réponse à celle-ci, quoiqu'elle n'en fasse pas mention. Il y rapporte en peu de mots les ravages que les hérésies de Nestorius, d'Eutychès et de leurs sectateurs avaient causés dans les églises d'Orient. Il exhorte les Orientaux à s'en tenir fermement à ce qui avait été décidé une fois contre Eutychès ; car, si on permet de revenir sur les décisions précédentes, que deviendra l'autorité des Pères ? que deviendra la majesté de la foi catholique ? que deviendra la doctrine consacrée par le sang des Martyrs ? Ils ont, avec une admirable patience, enduré la perte de leurs biens et toute sorte de tourments, pour ne pas perdre l'héritage éternel. A leur exemple que chacun de vous regarde l'exil et la déportation comme sa patrie. Voici le temps où la foi redemande ses soldats. Voici l'occasion favorable, dit-elle, pour amasser les fruits de vie, et, par un peu de souffrance, mériter de grandes récompenses. Il les exhorte à professer la vérité nettement et courageusement, car si on veut y associer le mensonge, elle en souffrira nécessairement, et le corps entier de l'Église en restera languissant et débile. Il faut donc fuir également et l'erreur sacrilège d'Eutychès et la communion de ceux qui la partagent. Je vous y engage comme qui vous aime ; je ne vous accuse pas comme qui vous hait. C'est pourquoi, mes frères, désirant tous l'unité de l'Église

¹ Muratori, *Script. rer. ital.*, t. III, part. II, col. 47.

et aspirant à la céleste beauté de la sainte concorde, disons avec David : Qu'il est bon, qu'il est heureux de demeurer unis en frères ! Demandons l'accomplissement de ce qu'a dit Paul : Vous êtes tous frères en un seul Christ. Car jusqu'à ce que l'unité revienne, il ne faut pas douter qu'il n'arrive les mêmes calamités que dernièrement dans l'Église de Constantinople, calamités dont je suis forcé tout à la fois et de gémir et de me taire. Car ceux qui ont cru devoir négliger l'admonition du Siège apostolique sont tombés dans ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point de soutien. Si donc quelqu'un, pensant à son propre salut, veut observer les jugements apostoliques, dès qu'il se sera séparé de la contagion de ceux dont il a été parlé, il ne doit douter en aucune manière qu'il ne soit participant de notre communion. Que s'il ne se sépare de la société de ceux que le Siège apostolique a condamnés, qu'il sache que, sous aucune couleur, par aucune feinte, par aucune ruse, il ne pourra surprendre la vigilance de l'Église. Car, de même que nous embrassons de grand cœur ceux qui s'éloignent du venin desdits individus, savoir : Eutychès, Dioscore, Timothée Élure, Pierre Monge et Acace ; de même notre sollicitude veille toujours pour que leurs sectateurs ne puissent entrer par surprise. Que Dieu vous conserve sains et saufs, bien-aimés frères¹.

Le Pape saint Symmaque n'eut pas la consolation de voir cette réunion si désirée. Il mourut le 19 juillet 514, ayant tenu le Saint-Siège quinze ans et près de huit mois. (ROHRBACHER.)

SAINT ÉPAPHRAS, COMPAGNON DE SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE COLOSSES.

Épaphras, était de Colosses, ville de la grande Phrygie, assez voisine de Laodicée, capitale de la Province. Il avait été converti à la foi de Jésus-Christ par quelqu'un des fidèles, qui peut-être était du nombre de ceux que la première persécution de Jérusalem avait dispersés à la mort de saint Étienne. Épaphras pouvait être pour lors en voyage, soit en Syrie, soit en Cilicie, ou dans

¹ Labbe, t. IV, 1304.

l'île de Chypre. Quoi qu'il en soit, il semble avoir été le premier qui ait porté la lumière de l'Évangile dans son pays, et fait part de la grâce qu'il avait reçue à ses concitoyens, du nombre desquels était Philémon, l'ami particulier de saint Paul. Cet Apôtre n'avait point prêché dans ces quartiers; quoiqu'il n'en eut pas été fort loin, lorsqu'il travaillait dans la Galatie, dans l'Asie proconsulaire et dans divers endroits de la Phrygie. Mais il apprit de saint Épaphras, qui avait instruit particulièrement les habitants de Colosses, les progrès que l'Évangile y avait faits et les circonstances de la conversion de plusieurs particuliers.

Ce fut à Rome qu'ils se virent, lorsque saint Paul, amené de Judée, en vertu de l'appel qu'il avait interjeté à César, y fut retenu pendant deux ans, sous la garde d'un soldat. Saint Épaphras était déjà prisonnier dans la même ville, pour la cause de Jésus-Christ, sans que nous sachions s'il y avait été conduit de Colosses, ou s'il s'était trouvé à Rome, où il aurait été arrêté en annonçant la foi de l'Évangile. Ce fut sur ces instructions et ses avis, que saint Paul écrivit depuis cette belle Épître aux Colossiens, que nous avons parmi les autres, et qui fait voir qu'il était aussi bien informé de ce qui les regardait, que s'il eut vécu parmi eux et travaillé lui-même à leur conversion.

Dans le temps qu'ils étaient ensemble, saint Paul écrivit à saint Philémon la lettre que nous avons aussi sous son nom et celui de Timothée, et il salua de la part de saint Épaphras, qu'il appelait le compagnon de sa prison pour l'amour de Jésus-Christ. Il y salua aussi Archippe, qu'il traitait pareillement de compagnon, associé dans le saint ministère. Ce qui a fait juger aux uns que ce pouvait être l'Évêque de Colosses, et aux autres que c'était un diacre ou un prêtre de cette église, dont ils ont prétendu que saint Épaphras était le véritable Évêque. Ce qui paraît avoir son fondement sur ce que saint Paul l'appelait le ministre fidèle de Jésus-Christ pour les Colossiens.

Nous ne savons si saint Épaphras était encore prisonnier, lorsque saint Paul écrivit à ceux de Colosses, la seconde année de sa prison. Car il ne l'y nomme plus le compagnon de sa prison, comme l'avait fait l'année précédente, dans sa lettre à Philémon,

et il donne cette qualité à saint Aristarque de Thessalonique, qui était venu avec lui à Rome. Cet Apôtre y fait son éloge, non-seulement en le qualifiant vrai serviteur de Jésus-Christ ; « mais en assurant encore les Colossiens qu'Épaphras combattait sans cesse pour eux par ses prières, afin qu'ils demeurassent fermes dans la perfection qu'ils avaient embrassée, et qu'ils accomplissent pleinement tout ce que Dieu demandait d'eux. » Il ajoute qu'Épaphras ne s'intéressait pas seulement pour le salut de ceux de Colosses ; mais qu'il faisait encore paraître beaucoup de zèle pour ce lui des peuples de Laodicée et d'Hiéraple, n'ayant pas moins travaillé pour les uns que pour les autres. Ce qui nous fait juger que notre Saint avait été annoncer la foi dans ces deux villes de Phrygie, comme il avait fait dans celle de Colosses.

Nous ne trouvons plus rien de saint Épaphras depuis ce glorieux témoignage, que saint Paul a rendu à son mérite. Adon, qui marque sa fête au 19 juillet, dans son Martyrologe et dans son traité des Fêtes des Apôtres, dit, dans ce dernier ouvrage, qu'il avait été ordonné évêque de Colosses par saint Paul, et qu'il y souffrit depuis le martyre pour la conservation du troupeau qui lui avait été confié. C'est ce qui a été suivi par Usuard, dans son Martyrologe. Adon ajoute, qu'il fut enterré dans la même ville. Le cardinal Baronius assure que son corps est maintenant à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure ; ce qu'il avance sur la foi des titres qu'on garde dans cette Eglise, et qu'il dit être anciens et certains.

SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE,

VIERGES ET MARTYRES.

Juste et Rufine étaient de Séville, en Espagne, et proches parentes, à ce que rapportent quelques écrivains. Elles vivaient en commun, et gagnaient leur subsistance en faisant des vases de terre fine, qu'elles vendaient à si bas prix qu'elles ne manquaient jamais de travail ; de sorte qu'elles étaient non-seulement en mesure de suffire à leurs propres besoins, mais encore de faire vivre bien des malheureux. Elles distribuaient indistinctement leurs aumônes aux chrétiens et aux païens ; aussi étaient-elles

généralement respectées parmi ces derniers. A leur vive charité, elles unissaient une vraie dévotion ; elles élevaient fréquemment leur âme à Dieu, méditaient, tout en se livrant à leurs occupations manuelles, sur ses perfections, sur ses commandements, et accompagnaient ces pieuses pensées de bonnes résolutions. Elles mettaient la plus grande vigilance à se prémunir contre les séductions du démon de l'impureté et contre les désordres de l'idolâtrie. Elles recherchaient enfin toutes les occasions de faire acte de vertu, et chacune de leurs actions était un sacrifice méritoire et agréable à Dieu. C'est à ces sentiments si élevés, à cette conduite si pure, qu'elle furent redevables de la palme du martyr au commencement du IV^e siècle.

A cette époque, où déjà les édits des empereurs Dioclétien et Maximien avaient allumé le feu de la persécution, on s'apprêta à Séville, à célébrer une fête solennelle en l'honneur de Vénus, et plusieurs païennes voulurent acheter, dans ce but, des vases de terre fine chez Juste et Rufine. Mais les deux chrétiennes, quoique bien approvisionnées de vases, firent difficulté de leur en vendre, pour ne pas se rendre complices, en quelque sorte, de l'idolâtrie à laquelle on voulait faire servir ces objets. Ces femmes, piquées du refus, résolurent de s'en venger ; elles coururent chez le juge Diogénien, et lui dénoncèrent Juste et Rufine comme chrétiennes, en le sollicitant de les forcer à sacrifier à la déesse. Le juge, au terme des édits, fut obligé de faire arrêter Juste et Rufine. Traduites devant son tribunal, il leur demanda si elles croyaient, en effet, à Jésus-Christ. Elles répondirent de sang-froid l'une et l'autre, que non-seulement elles croyaient sincèrement à Jésus-Christ, mais qu'elles étaient prêtes à sacrifier leur vie pour rendre témoignage à la vérité et à la divinité de sa religion. Le juge leur demanda ensuite pourquoi elles avaient refusé de vendre des vases, dont elles savaient cependant que leurs concitoyennes avaient besoin pour leurs cérémonies. Juste et Rufine répondirent avec le même calme, qu'elles avaient cru devoir agir ainsi, pour ne pas prendre la moindre part, fût-ce la plus indirecte, à un culte si détestable à leurs yeux. Cette réponse surprit d'autant plus le juge, que, pour leur

inspirer de la peur, il avait fait apporter une statue de la déesse avec un autel pour sacrifier, et fait ranger autour les instruments de torture. Voyant que ces apprêts n'avaient point produit sur ces pauvres filles l'effet qu'il en attendait, il leur déclara qu'il leur laissait le choix d'offrir de l'encens à l'idole, en présence de tout le monde, ou de courir le risque d'être livrées au supplice. Juste et Rufine refusèrent avec fermeté; et comme le peuple en était furieux et demandait vengeance pour cette insulte faite à la déesse, Diogénien condamna les deux chrétiennes à la torture et au fouet. Cet ordre fut barbaquement exécuté; mais Juste et Rufine persistèrent courageusement à confesser Jésus-Christ. On les conduisit alors en prison; le juge avait ordonné de les ramener devant lui dans quelque temps, espérant qu'il pourrait encore réussir à leur faire offrir de l'encens à l'idole, et à leur faire abjurer le christianisme. Pour y parvenir, il eut recours à toutes sortes d'artifices, aux flatteries, aux promesses, mais inutilement; toutes ses combinaisons vinrent échouer contre l'héroïque fermeté des deux jeunes vierges. Furieux de ce mécompte, et enflammé encore par les clameurs et les provocations des païennés, il crut devoir leur infliger les châtimens les plus rigoureux.

Juste et Rufine sont donc ramenées devant lui; il leur demande de nouveau si elles consentent à offrir de l'encens à la déesse, ou bien si elles s'obstinent dans leur refus. Convaincu par leur réponse, qu'elles étaient plus déterminées que jamais à ne pas renier Jésus-Christ, il commande qu'on leur déchire le corps avec des ongles de fer; et comme elles enduraient ces tourments avec courage, il les fait jeter brutalement par terre, lier et traîner par les pieds jusque dans la prison. Juste succomba à ce supplice inhumain; à peine fut-elle arrivée dans son cachot, qu'elle rendit au Seigneur son âme pure et glorieuse. Lorsque Diogénien en fut instruit, il ordonna que Rufine fût précipitée du haut d'un endroit escarpé, puis brûlée. Sabinus, évêque de Séville, se procura avec beaucoup de difficulté le corps de sainte Juste et les restes de sainte Rufine, et les ensevelit avec les honneurs convenables. Leur martyre eut lieu vers l'an 304. Leur commémoration est fixée au 19 juillet par le Martyrologe romain.

SAINT RHÉTICE,

EVÊQUE D'AUTUN.

Rhétice, évêque d'Autun, dont cette Église de France fait aujourd'hui la fête, est loué par saint Augustin comme un homme de Dieu et un prélat qui était de très-grande autorité dans la maison du Seigneur, et par saint Jérôme, comme l'un des Pères les plus savants et les plus éloquents de son temps pour des commentaires qu'il composa sur le Cantique des Cantiques, et pour un grand traité qu'il avait écrit contre les Novatiens. On rapporte qu'il fut le principal catéchiste du grand Constantin, et que ce fut dans ses conférences de piété que ce prince prit les semences de ce grand zèle qu'il fit paraître depuis pour la gloire et les progrès de la religion chrétienne.

Après la défaite et la mort de Maxence, Constantin écrivit partout pour procurer la liberté à l'Eglise, qui depuis près de dix ans souffrait une cruelle persécution. Il publia des édits pour restituer aux chrétiens les biens confisqués, rappeler les bannis, délivrer les prisonniers et faire rebâtir les églises ruinées. Ayant appris qu'il y avait du désordre en Afrique touchant la religion, il envoya un ordre au proconsul Anulin et à Patrice, vicaire du préfet du prétoire, de s'informer de ceux qui troublaient la paix de l'Eglise catholique et d'y remédier. C'étaient des séditeux et des brouillons qui ayant à leur tête un nommé Majorin, qu'ils avaient fait évêque de Carthage pour leur parti, formaient un schisme contre l'évêque légitime Cécilien, et s'appelèrent Donatistes, du nom de Donat, successeur de ce Majorin. Ces schismatiques présentèrent un mémoire au proconsul contre Cécilien. C'était une requête par laquelle ils priaient l'empereur Constantin, dont le père, disaient-ils, avait été le seul entre les empereurs qui n'avait point exercé la persécution, que puisque la Gaule avait été exempte du crime¹ dont il s'agissait entre leur parti et celui de Cécilien, il lui plût de nommer des juges de Gaule pour les différends qu'ils avaient en Afrique.

L'Empereur jeta les yeux sur Rhétice d'Autun, Materne de

¹ D'avoir livré les Livres saints, etc.

Cologne et Marin d'Arles, pour examiner cette affaire. Mais le proconsul Anulin lui ayant mandé que la division entre les catholiques et les schismatiques augmentait considérablement, et que pour la terminer, il fallait garder l'ordre judiciaire, qui voulait que l'accusé fût présent au jugement pour répondre aux objections de ses accusateurs, ce prince écrivit au Pape Melchiade et aux Evêques des Gaules et d'Italie, pour les prier de s'assembler à Rome, au second jour d'octobre de cette année, qui était, de Jésus-Christ, 313. Il ordonna en même temps au proconsul d'Afrique d'envoyer de Carthage Cécilien et ses adversaires, chacun avec dix clercs de son parti, pour se trouver à Rome au même jour, et y être jugés par un conseil d'Evêques. Le concile s'assembla dans le palais de Latran. Le Pape Melchiade y présidait; Rhétice d'Autun y fut assis le premier après lui, et ensuite Materne de Cologne et Martin d'Arles, qui étaient ceux que l'Empereur avait nommés d'abord pour juges de cette affaire. Puis venaient quinze Evêques d'Italie, dont les principaux étaient ceux de Milan, de Rimini, de Florence, de Pise, de Capoue, de Bénévent, de Terracine, de Préneste et d'Ostie. Le concile dura trois jours. Cécilien y fut déclaré innocent, et son ordination approuvée. Donat des Cases-Noires, chef du parti contraire, y fut condamné pour ses crimes; on épargna les autres schismatiques pour le bien de la paix; on laissa même sur les sièges épiscopaux ceux qui avaient été ordonnés par Majorin hors de l'Eglise et par une évidente nullité, pourvu qu'ils renonçassent au schisme. Le Pape saint Melchiade mourut trois mois après, et eut saint Silvestre pour successeur.

Cependant les Donatistes refusèrent d'acquiescer au jugement du concile de Rome, alléguant qu'ils n'avait pas été assez nombreux. Ils en firent tant de plaintes à l'Empereur Constantin, que ce prince, fatigué de leurs importunités, demanda un concile plus grand pour leur ôter tout prétexte de tumulte, et le convoqua dans les Gaules, comme ils le souhaitaient. Il se tint le premier jour d'août de l'an 314, dans la ville d'Arles, où Rhétice d'Autun se trouva encore avec ses collègues Materne de Cologne et Marin d'Arles, les légats du Pape Silvestre et plus de trente autres

évêques, dont le plus grand nombre était des Gaules. On juge que ce fut Marin d'Arles qui y présida, parce que son nom paraît à la tête des évêques du concile, dans la lettre synodale par laquelle ils envoyèrent leurs canons ou leurs décisions au Pape Silvestre. L'histoire publique de l'Eglise ne nous apprend rien autre chose de Rhétice, dont le nom ne se trouve ni dans les anciens martyrologes, ni dans le Martyrologe romain, ni dans aucun autre que celui de France, où sa fête est marquée au 19 juillet, quoique d'autres ne la mettent qu'au 25 du même mois.

Mais nous ne devons pas omettre ce que dit saint Grégoire de Tours, touchant quelques circonstances de sa vie privée, à l'occasion de sa mort et de sa sépulture. Selon cet auteur, ce Saint qu'il appelle *Ritice*, était d'une naissance fort illustre dans les Gaules. Il se rendit recommandable par les qualités excellentes de son esprit, et il devint l'un des plus savants hommes de son siècle. Après avoir passé sa première jeunesse, sans reproche, dans les pratiques de la vertu et de la piété chrétienne, il épousa une femme qui était digne de lui ; car elle n'était ni moins noble, ni moins riche, ni moins vertueuse que lui. Comme ils ne s'étaient recherchés, ni par passion, ni par intérêt, qui sont les deux grands motifs des mariages des gens du monde, leur société parut toute sainte, et établie principalement sur l'union des cœurs et des esprits. C'est ce qui les faisait concourir ensemble avec une intelligence parfaite dans tous les exercices de la piété et dans les œuvres de la charité, par lesquelles ils travaillaient à leur sanctification mutuelle.

Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient de la sorte, lorsque la femme sans paraître attaquée de la maladie, pencha la tête sur son lit, et dit à son mari, que se voyant sur le point d'une séparation corporelle, elle le conjurait d'ordonner qu'après qu'il serait mort aussi, leurs corps fussent mis dans le même tombeau, afin que « ceux qui avaient été si étroitement unis dans la profession réciproque d'une parfaite chasteté et qui s'étaient conservés très-purs dans un amour conjugal, pussent garder encore les marques de leur société et leur vertu par la réunion de leurs corps au sépulcre. » Ces paroles furent suivies de quelques

larmes qui marquaient son affection plutôt qu'aucune douleur, et aussitôt elle rendit son âme à Dieu, qui la reçut dans le repos de la félicité éternelle.

Peu de temps après, Rhétice fut fait évêque d'Autun par les désirs et les instances du peuple. Il se gouverna dans l'épiscopat de telle manière, que l'innocence et la pureté de ses mœurs y parut égaler les dons surnaturels que la grâce avait répandus en lui, pour le faire acquitter dignement d'un si saint ministère. S'étant élevé ainsi par les degrés de toutes les vertus jusqu'à la perfection d'un vrai chrétien et d'un grand évêque, il fut appelé à la récompense éternelle de ses travaux. Quelques anciens du pays se souvinrent, lorsqu'il fallut le porter en terre, de la promesse qu'il avait faite à sa femme, avant son épiscopat, et on le mit dans le même tombeau. Saint Grégoire de Tours accompagne ces circonstances de deux miracles faits pour marquer combien Dieu approuvait ces dispositions. Nous remarquons aussi que la qualité de « Vierge » qu'il donne à la femme de Rhétice après sa mort, montre qu'elle et son mari avaient gardé une continence parfaite durant tout le cours de leur mariage.

SAINTE MACRINE LA JEUNE,

VIERGE.

Macrine, fille de saint Basile l'Ancien et de sainte Emmélie, fut l'aînée de dix enfants que Dieu bénit, et qui vécurent tous dans une grande sainteté. Saint Basile, évêque de Césarée, saint Pierre de Sébaste, saint Grégoire de Nysse sont les plus connus.

Macrine fut élevée avec beaucoup de soin. Sainte Emmélie sa mère veillait exactement sur sa conduite et tâchait de ne lui inspirer du goût que pour le ciel. Quoiqu'elle lui eût donné une nourrice qui, selon l'usage ordinaire de ce temps-là, était également chargée de l'éducation et de la nourriture de l'enfant, elle la retenait le plus qu'elle pouvait auprès d'elle, examinait ses inclinations et s'efforçait de les régler sur la sagesse et la vertu. Elle ne souffrit pas que l'on suivit dans l'éducation de sa fille la méthode ordinaire, qui était de commencer l'instruction des enfants par la lecture des poètes profanes; elle lui faisait

apprendre les parties de l'Écriture sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon, les Psaumes. Les Psaumes surtout lui devinrent si familiers qu'elle les chantait en toute occasion, en sortant de son lit, en travaillant, en se reposant, en prenant ses repas, en sortant, en se couchant.

Sa mère l'appliqua au travail des mains, comme il convient à une personne de son sexe, et la jeune Macrine y réussit aussi bien qu'aux exercices de l'esprit. Elle excellait surtout dans les ouvrages en laine, qui étaient l'occupation ordinaire des femmes; elle n'en faisait point pour la vanité ni pour la parure; et dans un âge où les jeunes personnes, même les plus sages, sont ordinairement recherchées dans leurs ajustements, elle ne voulait rien que de simple et de bas prix.

Dès l'âge de douze ans, sa beauté, que l'on dit avoir été si remarquable que les peintres les plus habiles ne pouvaient la représenter, la noblesse de sa famille et ses grands biens la firent rechercher par les jeunes gens les plus distingués du pays. Son père en choisit un dont il connaissait particulièrement la famille et les bonnes mœurs, et il lui promit sa fille lorsqu'elle serait en âge d'être mariée. Mais Dieu ayant appelé à lui ce jeune homme avant l'accomplissement d'un tel projet, Macrine en prit occasion de déclarer à son père que son dessein était de demeurer vierge. « Celui que vous m'aviez destiné, lui dit-elle, n'en sera pas moins mon époux; sa mort n'est qu'un voyage; je le verrai après cette vie. »

Basile ne voulut pas s'opposer à une si sainte résolution; ce qui donna à Macrine la liberté de refuser tous les partis qui se présentèrent depuis. Elle demeura donc auprès de sa mère, à qui elle rendait toutes sortes de services, jusqu'à s'assujettir à vouloir lui faire son pain et la nourrir du travail de ses mains, afin qu'elle eût davantage à donner aux pauvres.

Macrine vécut et vieillit ainsi. Elle perdit saint Basile son frère le premier jour de l'an 379, et onze mois après elle tomba elle-même dans la maladie qui devait la délivrer des misères d'ici-bas. Saint Grégoire de Nysse vint la visiter; il la trouva couchée

sur des planches. L'entretien tomba sur la mort de leur illustre frère saint Basile. Comme Grégoire en était très-attendri, Marcrine entreprit de le consoler par un discours qu'elle lui fit sur la Providence, sur l'état de l'âme et sur le bonheur de la vie future.

« Jamais, dit saint Grégoire de Nysse, sa foi et son courage ne parurent plus que dans ces tristes moments où elle nous dit adieu. — Consolez-vous, mon cher frère, me dit-elle en me voyant pleurer ; ces larmes conviennent peu à votre dignité. Souvenez-vous qu'avec le caractère d'évêque vous avez dû vous dépouiller de ces faiblesses pardonnables aux autres hommes ; le seul amour de l'Église et de votre troupeau doit remplir votre cœur. N'est-il pas temps d'ailleurs que mon sacrifice s'achève ? Si vous m'aimez véritablement, réjouissez-vous de me voir si près de l'heureuse éternité.

Sur le soir elle se sentit plus faible. Cessant alors de parler à son frère, elle se mit à prier, mais d'une voix si basse qu'à peine pouvait-on l'entendre. Néanmoins elle joignait les mains et faisait le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Lorsqu'on eut apporté de la lumière, on reconnut, aux mouvements de ses lèvres, qu'elle s'acquittait, autant qu'elle pouvait, de la prière du soir, dont elle marqua la fin par un signe de croix qu'elle fit sur son visage. Aussitôt elle rendit l'esprit par un long soupir, et le saint Évêque son frère lui ferma les yeux et la bouche, comme elle l'en avait prié.

SAINT ARSÈNE,

SOLITAIRE.

Que pouvons-nous dire à la gloire de saint Arsène qui ne soit au-dessous de ses mérites ? Sa vertu fut si éminente, qu'elle l'égalait en quelque manière aux Anges, et qu'il est très-peu de solitaires qui soient arrivés comme lui à un si haut degré de perfection. Il s'éleva d'autant plus qu'il eut soin de s'humilier. Lui seul suffit pour mettre en honneur et donner un éclat merveillex à l'état monastique. Il soutint avec une force supé-

rieure et une invincible patience, les combats et les travaux de sa vie solitaire. Sa componction fut si vive et si tendre, que les larmes qu'elle faisait couler de ses yeux étaient intarissables, et pour tout renfermer en peu de mots, il a donné de si beaux exemples de toutes les vertus religieuses, qu'on ne peut rappeler son souvenir sans se sentir animé du désir de les pratiquer.

Tels sont les éloges que lui donne saint Théodore Studite, que nous croyons, après les doctes continuateurs de Bollandus, avoir été le premier écrivain de sa Vie, puisqu'il se plaint que personne avant lui n'avait eu soin de la recueillir.

Saint Arsène était Romain, d'une famille distinguée également par sa noblesse et par son opulence. On lui donna une éducation conforme à la grandeur de sa naissance, et nous pouvons ajouter qu'il la surpassa par les excellentes dispositions de son esprit et par son application à le cultiver ; ce qui le rendit un des plus savants hommes d'Italie, tant dans les langues grecque et latine que dans les autres sciences.

Sa réputation vola jusqu'à l'empereur Théodose le Grand, qui, voulant pourvoir à l'éducation de ses enfants, l'appela à Constantinople pour lui en confier la conduite. Le choix d'un si grand prince ne pouvait tomber que sur un des plus grands personnages de l'empire : ce qui n'est pas un moindre sujet d'éloge pour saint Arsène ; mais il en était si digne, que si ce choix lui fit honneur, il n'en fit pas moins au juste discernement de Théodose.

Son arrivée à la cour impériale paraît avoir été vers l'an 383. Il avait vingt-neuf ans ; de sorte qu'il peut être né vers l'an 354. Arcade, premier fils de l'empereur, n'avait que six ans lorsqu'il y vint, et Honorius son frère, n'était pas encore né. Il ne vint au monde que l'an d'après, et ce ne fut qu'à sa huitième année qu'Arsène fut chargé de sa conduite, ayant auparavant celle d'Arcade.

Le titre de père des empereurs que les solitaires lui donnèrent dans la suite, montre assez en quelle considération il était à la cour. Saint Théodore Studite, qui le lui donne aussi, dit qu'il tenait le premier rang après le prince, et cela paraît autoriser

ce que dit Métaphraste, que l'empereur le mit au rang des sénateurs et l'honora du titre de patrice.

Quoi qu'il en soit, Arsène, soit pour soutenir sa dignité, soit qu'il aimât naturellement le faste, faisait à la cour une figure brillante. Il était le plus richement vêtu et le plus superbement meublé. Il faisait grand usage de parfums, et avait à son service mille domestiques tous habillés de riches étoffes.

Dieu, qui l'appelait dans sa miséricorde à des grandeurs plus solides, ne permit pas que celles de la terre l'éblouissent si fort, qu'il n'en reconnût le faux éclat. Arsène rentrant quelquefois au dedans de lui-même par de salutaires retours, sentait que son élévation et ses richesses n'étaient que des biens passagers qu'on est forcé de quitter avec la vie, après quoi il n'y a que nos œuvres qui nous restent. Il le sentait, et la grâce qui agissait dans son cœur y imprimait aussi avec ces réflexions, une vive crainte de perdre son âme. De temps en temps, il se jetait aux pieds de Dieu, et répandant devant lui ses larmes et ses prières, il lui demandait avec sincérité qu'il lui fit connaître ce qu'il devait faire pour se sauver. Enfin sa persévérance dans cette demande lui obtint de Dieu une grâce qu'on peut regarder comme l'époque plus marquée de sa vocation à la sublime perfection où il s'éleva depuis.

Priant donc un jour à son ordinaire et réitérant la même demande avec larmes et une humble supplication, il entendit une voix qui lui dit : « Arsène, fuis la compagnie des hommes et tu te sauveras. » Soit que cette voix frappât extérieurement ses oreilles, soit qu'elle ne se fit entendre qu'au fond de son cœur, ce que son historien ne nous explique pas, elle ne fut pas moins distincte et n'opéra pas moins son effet. Ce grand homme dont le cœur était déjà, comme dit saint Théodore, préparé au sacrifice par la crainte du Seigneur, ne différa plus après cet oracle, et méprisant généreusement toutes les frivoles grandeurs de la terre, il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il passa au désert de Scété pour embrasser la vie solitaire.

Il avait alors quarante ans ; ainsi ce pouvait être l'an 394,

Théodose vivant encore, et lui n'étant resté que onze ans à la cour. Il se rendit tout de suite à l'église des solitaires, et s'adressant à eux, il leur dit avec beaucoup de modestie : « Je vous supplie de me recevoir au nombre des moines, et de me montrer la voie que je dois suivre pour être sauvé. »

Il ne leur fut pas difficile de comprendre à son air et à son langage, qu'il était un personnage de grande considération. Ils le questionnèrent beaucoup pour savoir qui il était, d'où il venait, et ce qu'il faisait dans le monde. Mais il tâchait de s'en défendre, alléguant seulement qu'il était un étranger qui ne cherchait qu'à assurer son salut. Enfin, voyant que tout ce qu'il disait pour cacher son rang et sa condition, ne changeait rien dans le jugement qu'ils avaient d'abord porté de sa personne, il leur fit la confidence qu'ils désiraient, espérant les engager par là plus efficacement à le servir dans sa sainte entreprise.

Ils ne furent pas peu embarrassés pour savoir auquel des solitaires de ce désert ils l'adresseraient, qui le formât aux vertus monastiques. Il n'était pas aisé de trouver un maître à celui qui l'avait été des enfants du maître du monde ; mais après s'être consultés entre eux, ils jetèrent les yeux sur le vénérable Jean le Nain, et le conduisirent à sa cellule.

Ce célèbre solitaire ayant appris d'eux en particulier le sujet qui les amenait et les qualités d'Arsène, ne déclara pas d'abord ce qu'il pensait ; mais l'heure de none étant venue, il leur dit : « Si vous voulez, mes frères, nous devancerons le temps du repas (car les solitaires ne mangeaient qu'à l'heure de sexte), et quant au reste, que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Il dressa en même temps la table, s'assit avec eux, et laissa Arsène debout, sans même faire semblant de prendre garde à lui. Quelle épreuve pour un homme de cour, si Arsène n'en eût quitté l'esprit pour se revêtir de celui de Jésus-Christ, qui n'est que patience et humilité ! Ce ne fut cependant que le prélude d'une autre bien plus rude, et qui montra dans Arsène, par la manière dont il s'y comporta, une vertu héroïque et capable dans ses essais, de ce que les autres auraient regardé comme leur effort.

Tandis qu'il se tenait dans cette humiliante position, Jean le Nain prit un pain qui était sur la table, le jeta au milieu de la cellule, et le regardant avec un air d'indifférence, il lui dit : « Mangez, si vous voulez. » Aussitôt Arsène se met à quatre pieds, et va manger dans la même situation le pain à l'endroit où il le lui avait jeté. Une si rare docilité fit comprendre au vénérable Jean le Nain la solidité de sa vocation. Il n'en demanda pas d'autre preuve, et dit aux religieux : « Vous pouvez, mes frères, vous en aller avec la bénédiction du Seigneur. Priez pour nous. Je vous assure que celui-ci est propre pour la vie religieuse. »

Ces solitaires demandèrent ensuite à Arsène ce qu'il avait pensé de la manière dont Jean le Nain l'avait traité ; et il leur répondit, qu'il s'était considéré comme un chien, et qu'il avait, dans la même idée, mangé le pain qu'il avait à terre : ce qui les édifia beaucoup.

Il n'eut pas besoin, après un si heureux commencement, de demeurer longtemps disciple pour être formé dans les devoirs de son nouvel état. Son maître eut la consolation de le voir faire sous sa conduite des progrès si rapides dans la perfection, qu'il surpassait même les plus anciens du désert dans la constance à supporter les travaux de la pénitence, et dans la patience et le courage à soutenir les combats des passions et du démon ; en sorte que comme dans le monde il s'était distingué par sa science et par son faste, il se distinguait encore plus dans la religion par son humilité et par sa mortification. Cela fit que son père spirituel, reconnaissant l'attrait de la grâce, qui était pour la vie entièrement retirée, ne le retint pas davantage auprès de lui, et lui permit de demeurer seul.

Ce fut alors que se trouvant dans une pleine liberté de se livrer à toute l'étendue de sa ferveur, il pria encore Notre-Seigneur de lui faire connaître ce qu'il devait faire pour arriver à la sainteté, et il entendit de nouveau une voix qui lui dit : « Arsène, fuis les hommes, garde le silence et demeure dans le repos ; ce sont là les premiers fondements que tu dois jeter pour élever l'édifice de ton salut. » Saint Théodore dit qu'ayant reçu cette

divine leçon, il commença dès lors plus que jamais à porter toutes ses affections vers le ciel. Son corps était, à la vérité, sur la terre ; mais la conversation familière de son cœur n'était plus qu'avec les Esprits bienheureux. Elle lui servit, cette leçon si excellente, de règle de conduite pour toute la vie. Il ne cessa jamais de s'en faire l'application ; et rien ne paraît plus merveilleux en lui, que le soin qu'il prit de la mettre en pratique ; ce qui l'a rendu un objet d'admiration à toute l'antiquité.

Il s'avança dans le désert à treize lieues loin de l'église de Scété, pour mieux s'éloigner du commerce des hommes. Il se renferma si rigoureusement dans sa cellule, que les Actes des Pères des déserts disent n'avoir été qu'une caverne, qu'il aimait mieux, lorsqu'il avait besoin de quelque chose, se servir du ministère de ses disciples, que de sortir pour l'aller chercher lui-même.

Il ne recevait qu'à regret ceux qui venaient le visiter, et tâchait, tant qu'il le pouvait raisonnablement, de se dispenser de les recevoir. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'alla voir avec un officier et quelques autres personnages, et le pria de dire un mot d'édification. Il fut quelque temps sans répondre, et prenant ensuite la parole, il leur parla ainsi : « Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ? » Ils répondirent tous qu'ils y étaient disposés ; et il ajouta : « Eh bien donc, en quelque endroit que vous appreniez que soit Arsène, ne l'y venez plus chercher. »

Ce patriarche n'osait depuis interrompre sa retraite ; mais comme il y avait trop à profiter, seulement en le voyant, il ne put se déterminer tout à fait à n'y plus aller. Voulant donc le visiter une autre fois, il envoya savoir auparavant s'il lui ouvrirait sa porte. Arsène connaissait trop ce qu'il devait à un évêque pour la lui refuser : il répondit au député qu'il la lui ouvrirait s'il venait ; et il ajouta en même temps, qu'en le recevant il serait obligé de recevoir les autres, ce qui le forcerait enfin de quitter le lieu de sa retraite et d'en chercher ailleurs un autre où il fût moins détourné. Cela étant rapporté à Théophile, il dit qu'il aimait mieux se priver de le voir, que de l'obliger par là d'abandonner sa cellule.

Il semble que plus il voulait se cacher, plus cela inspirait aux autres le désir de le venir voir, pour profiter auprès de lui ; mais toujours attentif à pratiquer la leçon qu'il avait reçue du ciel, il était ferme à ne recevoir des visites que celles où il pouvait profiter pour lui-même, ou qu'il connaissait que Dieu avait agréables. Un solitaire vint frapper à sa cellule, et le Saint croyant que c'était son disciple, lui ouvrit aussitôt ; mais voyant que ce n'était pas lui, il se jeta le visage contre terre, et dit à ce solitaire, qui le pria de se relever, qu'il ne le ferait qu'après qu'il se serait retiré : ce qu'il fit.

Il arriva aussi que d'autres solitaires étant partis d'Alexandrie pour aller acheter du lin en Thébaïde, pour leurs ouvrages, passèrent au voisinage de sa cellule, et dirent entre eux : « Puisque nous avons l'occasion favorable de voir l'abbé Arsène il en faut profiter, » et furent tout de suite à sa cellule. Son disciple s'enquit d'eux du sujet de leur arrivée, et le lui rapporta. Mais il lui dit : « Exercez l'hospitalité envers eux ; et dites-leur de m'excuser si je ne les vois pas, et laissez-moi contempler le ciel. »

Étant obligé une autre fois de recevoir d'autres solitaires, ils le prièrent de leur dire quelque chose d'édifiant sur ceux qui comme lui aimaient tant à être seuls, et ne recevaient qu'avec grand'peine la visite des autres. « Tant qu'une fille, leur répondit-il, demeure renfermée dans la maison de son père, on en a une grande estime ; mais si elle se produit au dehors, on cesse de la considérer comme on faisait auparavant. Il en est de même des choses de l'âme ; si on les expose à tout le monde, chacun en juge à sa fantaisie, et la plupart n'en font point de cas. »

Saint Théodore Studite remarque là-dessus, qu'il ne faut pas croire que ce fût par défaut de charité que ce grand Saint refusait de parler aux hommes, lui qui aimait tant cette précieuse vertu ; mais c'était seulement pour n'être pas détourné de l'exercice de la sainte récollection, dans laquelle il s'était rendu parfait. Aussi saint Jean Climaque, qui le proposait pour modèle aux anachorètes de son temps, leur disait : « Vous qui vivez dans le désert, souvenez-vous de cet ange (c'est ainsi qu'il l'ap-

pelle), et considérez comment il renvoyait ceux qui le venaient voir dans sa solitude, sans même leur parler, de peur de perdre du côté de Dieu, ce qui valait bien plus que tous les entretiens des hommes. »

Dieu fit voir dans une rencontre, d'une manière bien marquée, que la conduite d'Arsène était dirigée par son Esprit-Saint. Un solitaire attiré par sa réputation, vint expressément à Scété pour le voir, et pria quelques Frères, qui desservaient l'église de ce désert, de le conduire à sa cellule. Il l'invitèrent à se reposer et à prendre auparavant quelque nourriture, parce que la cellule était fort écartée, comme nous l'avons dit : mais il protesta qu'il ne mangerait point qu'il n'eût eu le bonheur de le voir ; sur quoi l'un d'entre eux s'offrit de l'y mener. Y étant entrés, ils le saluèrent avec respect, firent oraison, et s'assirent avec lui, espérant qu'il leur donnerait quelque avis salutaire ; mais il se tint toujours dans un profond silence.

Après qu'ils eurent attendu quelque temps ainsi, le solitaire qui avait amené l'étranger, dit : « Je m'en vais vous laisser en liberté, » pensant qu'Arsène lui parlerait plus facilement seul à seul, mais l'étranger étonné de son silence ne voulut pas rester davantage, et dit à son guide qu'il s'en allait aussi avec lui. Lorsqu'ils furent sortis de la cellule, il lui dit : « Menez-moi, je vous prie, chez l'abbé Moïse. » C'était ce fameux solitaire qui avait été avant sa conversion, chef d'une bande de voleurs.

Celui-ci les reçut bien différemment de saint Arsène : car il leur témoigna beaucoup de charité, et leur donna à manger. Lorsqu'ils se furent retirés, le solitaire qui avait conduit l'autre lui dit : « Vous avez donc vu ces deux grands personnages, dites-moi à présent lequel des deux vous estimez davantage ? — C'est, répondit-il, celui qui nous a si bien reçus et qui nous a si bien traités. » Ceci ayant été rapporté aux autres solitaires, un ancien se mit en prière et demanda au Seigneur qu'il lui fit connaître pourquoi Arsène, par l'amour qu'il lui portait, fuyait avec tant de soin la compagnie des hommes, au lieu que par un effet du même amour, Moïse recevait si bien tout le monde. Sur quoi étant tombé en extase, Dieu lui fit voir deux bateaux qui vo-

guaient sur le Nil, dans l'un desquels était l'abbé Arsène conduit par le Saint-Esprit, en grand repos et en grand silence, et dans l'autre était l'abbé Moïse conduit par les Anges de Dieu, qui lui remplissaient la bouche de miel.

Il n'aimait pas que ceux dont il recevait la visite avec moins de peine s'arrêtassent trop longtemps. L'abbé Ammon ou Ammoës qu'il estimait beaucoup, l'étant venu voir, lui dit au commencement de l'entretien qu'il eut avec lui : « Mon Père, que pensez-vous de moi ? — Je vous regarde, lui répondit Arsène, comme un Ange. » Après qu'ils eurent conféré assez de temps, et plus qu'Arsène n'aurait voulu, il lui demanda de nouveau ce qu'il pensait de lui. « Je vous regarde, lui dit-il, à présent comme un tentateur, car quand vous ne me diriez rien que de bon, c'est autant que si vous me donniez des coups de couteau. »

Un solitaire nommé Marc lui ayant demandé pourquoi il fuyait l'entretien des Frères, il lui répondit : « Dieu sait combien je vous aime, mais je ne saurais être en même temps avec lui et avec les hommes, car au lieu que les Anges, presque infinis en nombre, n'ont qu'une même volonté, les hommes en ont beaucoup et qui sont très-différentes, et ainsi je ne saurais quitter Dieu pour converser avec eux. »

Une des raisons encore pour lesquelles il évitait l'entretien des autres, est qu'il craignait toujours d'y commettre quelque faute. C'est ce qui lui faisait dire qu'il s'était repenti souvent d'avoir parlé, mais qu'il ne s'était jamais repenti de s'être tu. Admirable instruction, bien propre à nous faire entendre combien il est difficile de parler sans blesser la conscience, et combien le silence est propre à la conserver dans sa pureté. Aussi l'excellent auteur du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, n'a pas manqué de la recueillir, comme une des plus importantes qu'on puisse donner à ceux qui aspirent à la vie intérieure.

Personne cependant n'était plus en état de parler avec onction et avec dignité des choses de Dieu que le grand Arsène. Mais on peut ajouter aussi, que ce fut dans le recueillement profond que lui procura son amour pour la retraite et le silence, qu'il puisa les lumières sublimes dont son âme fut éclairée, et qu'il acquit

la facilité de parler de la vertu aussi bien qu'aucun des anciens du désert. C'était encore pour ne pas s'engager dans des conversations trop longues et trop épineuses, qu'il n'aimait pas à parler des passages difficiles à expliquer des saintes Écritures, sous prétexte de les éclaircir ; et par la même raison il évitait d'entretenir des relations avec les absents par lettres, n'en écrivant que lorsqu'il ne pouvait absolument s'en dispenser.

Toute son attention était donc de se cacher, de vivre inconnu aux hommes, de demeurer dans le secret de la face de Dieu, occupé sans cesse à le contempler et à prendre soin de son âme. Il n'était venu dans le désert que dans cette intention, et pour s'animer toujours plus à se soutenir dans sa première résolution et à la pratiquer dans toute son étendue, il se disait souvent à lui-même ces belles paroles, que saint Euthyme et saint Bernard se sont rendues depuis si familières à son exemple : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde ? »

L'abbé Daniel, qui pouvait parler de lui en témoin oculaire, ayant eu le bonheur d'être son disciple, dit que, lorsqu'il était dans l'église, il se tenait derrière un pilier, soit pour n'être pas distrait par les objets extérieurs, soit afin que personne ne vit son visage, qui en effet paraissait comme celui d'un Ange.

Autant ce grand Saint était fidèle à garder le silence et la retraite, autant aussi goûtait-il la douceur de la vie recueillie, et avait-il d'attrait pour la prière et pour l'oraison. On peut dire qu'il en faisait ses délices ; et là, son cœur, dégagé de toutes les choses sensibles, s'élevait vers Dieu avec une ardeur admirable, pour se perdre en quelque façon dans son sein par la sublimité de sa contemplation. Un Frère, à qui Dieu faisait connaître quelquefois les merveilles de sa miséricorde dans ceux qu'il favorisait plus particulièrement de ses précieux dons, vint à sa cellule, et regardant par la fenêtre, il vit le Saint comme s'il eût été tout en feu. C'était l'ardeur dont son âme était saintement embrasée dans l'oraison, que Dieu voulait lui manifester par ce prodige. Il frappa ensuite à la porte, et le Saint ayant ouvert et le voyant tout étonné, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'il frappait

et s'il avait vu quelque chose ; après quoi il l'entre tint quelques moments et le renvoya.

Il passait les nuits entières dans l'exercice de l'oraison ; et l'abbé Daniel racontait que les samedis le soleil se couchant derrière lui, lorsqu'il priait la face tournée à l'Orient et les mains étendues vers le ciel, il continuait à prier dans cette situation, jusqu'à ce que cet astre, se levant le lendemain, lui frappât les yeux de ses rayons, et qu'alors il s'asseyait pour prendre un peu de repos. Ceci fait voir qu'il était alors élevé au-dessus des sens et entièrement absorbé en Dieu, étant impossible naturellement qu'il pût se soutenir sans cela une nuit entière les bras levés vers le ciel.

Mais ce n'était pas seulement le samedi qu'il passait toute la nuit dans les veilles. Il le faisait ordinairement, tant pour donner plus de temps à son attrait pour l'oraison, que par esprit de mortification ; et il est dit dans le *Recueil des Vies des Pères*, qu'après avoir veillé la nuit selon sa coutume, quand l'aurore venait à poindre, il appelait le sommeil, en disant : « Viens, maintenant, méchant serviteur ; » et fermant ensuite les yeux, il dormait quelque peu de temps assis, et se levait presque aussitôt.

Il disait qu'un religieux qui voulait tout de bon combattre ses passions, et y réussir efficacement, devait se contenter de dormir une heure par jour. Le démon ne laissait pourtant pas de le tenter là-dessus, comme sur d'autres sujets. Il s'en plaignit même une fois à ses disciples Alexandre et Zoïle, et les pria de passer la nuit avec lui pour observer s'il ne se laisserait pas vaincre au sommeil. Ils le firent et aperçurent seulement que le matin au point du jour, il avait fermé les yeux et respiré trois ou quatre fois, en sorte qu'ils ne purent pas comprendre s'il avait véritablement sommeillé.

Comme il ne souffrait rien dans son intérieur qui le détournât de l'esprit de prière et empêchât son cœur de s'élever à Dieu avec liberté, aussi craignait-il d'être détourné au dehors par le moindre bruit, de l'attention à la présence de Dieu surtout au temps de l'oraison. S'étant trouvé avec d'autres solitaires dans un endroit

auprès duquel il y avait quantité de roseaux, il entendit du bruit et demanda aux autres ce que c'était. Ils lui dirent que c'était le vent qui soufflait dans des roseaux. « Je m'étonne, leur répondit-il, que vous puissiez vous accoutumer à ce bruit ; car si un solitaire demeure assis dans un véritable repos, le chant même d'un oiseau troublera un peu la paix et la tranquillité de son cœur. »

Pour se conserver dans cette tranquillité d'esprit et de cœur, il avait une maxime qui ne pouvait que l'y aider efficacement. « Un moine, disait-il, qui demeure hors de son pays dans une province étrangère, ne doit se mêler de rien, et il jouira d'un véritable repos. » Nous avons aussi de lui cette belle sentence, qui renferme un grand fond d'instruction pour les personnes qui aspirent à la vie intérieure. « Si nous cherchons Dieu, disait-il, nous le rencontrerons ; et si nous savons le retenir, il demeurera avec nous. »

Ce n'était pas seulement par amour pour la retraite que saint Arsène aimait si fort le silence ; il le gardait encore pour se dérober plus souvent aux pièges de la vanité. Il est dit, dans les *Vies des Pères*, de lui et de Théodore de Pherme, qu'ils détestaient souverainement la vaine gloire, et que c'était par cette raison qu'Arsène fuyait les occasions de parler, et que Théodore ne le faisait qu'en souffrant une extrême violence, comme si on l'avait percé avec un poignard.

Par ce principe d'humilité il ne dédaignait pas de prendre conseil des autres, tandis qu'il était si bien en état d'en donner lui-même par l'éminence de sa science, et surtout de son expérience dans les dons de Dieu. Il alla consulter un jour saint Pemen au sujet de son disciple, qu'il lui amena, sur ce qu'il témoignait toujours un plaisir sensible de l'entendre parler des choses de Dieu, et saint Pemen lui répondit, qu'il s'attachât principalement à l'instruire par ses exemples, plutôt que par ses discours.

Saint Théodore Studite rapporte aussi que ce grand Saint, communiquant ses pensées à un solitaire d'Égypte fort avancé en âge, mais peu instruit des lettres humaines, un autre qui s'y rencontra, lui dit ensuite : « Abbé Arsène, comment étant aussi

profond que vous l'êtes dans les sciences grecques et latines, consultez-vous ce bon vieillard rustique et ignorant ? » A quoi il répondit : « Il est vrai que je suis assez versé dans les sciences dont vous parlez ; mais je ne suis pas encore parvenu à savoir l'alphabet de ce vieillard, que vous regardez comme un rustique. » Sur quoi saint Théodore fait cette belle réflexion : « Ce saint homme, dit-il, voulait nous donner à entendre par là, que si nous ne nous étudions par une sincère humilité à apprendre cet alphabet, préférablement à toute autre science, eussions-nous acquis d'ailleurs de sublimes connaissances, nous ne serons dans la vérité, que des rustiques et des ignorants. »

Evagre s'entretenant avec lui de quelques religieux d'Egypte, qui se souciaient peu d'acquérir les sciences humaines, lui disait : « Pourquoi nous autres, après nous être si fort appliqués à l'étude et aux sciences, n'avons-nous acquis aucune vertu, tandis que ces Égyptiens, qui n'ont aucune teinture de lettre, ont si bien profité dans la piété ? — C'est, répondit saint Arsène, que nous sommes tout occupés de ces vaines sciences ; au lieu que ces Égyptiens, quoique grossiers, tournent tous leurs soins du côté des vertus, et y travaillent si bien, qu'ils parviennent à les acquérir. »

Saint Arsène, également distingué par le poste éminent qu'il avait occupé à la cour, et par l'éclat des vertus dont il brillait dans son désert, méritait d'être souverainement respecté de tous les solitaires, et il l'était aussi ; mais son humilité ne pouvait le souffrir, et ne voulait aucune distinction. Cela parut surtout dans l'occasion que nous allons dire. Quelques personnes apportèrent des figues sèches pour les distribuer aux solitaires de Scété ; mais comme il y en avait peu, les Pères qui en firent la distribution n'osèrent, par respect, lui en envoyer, craignant que ce ne fût lui faire une injure plutôt qu'un présent, de lui donner si peu de chose. Il le sut, et ne voulut point aller à l'église comme il faisait auparavant, disant aux Pères : « Vous m'avez donc excommunié, en ne me faisant point part des largesses que Dieu nous a faites, parce qu'en effet je n'en suis pas digne ? » Sur quoi le prêtre lui en porta, et l'emmena ensuite à l'église fort satisfait ;

ce qui fut pour les solitaires, qui admirèrent son humilité, un grand sujet d'édification.

On peut regarder aussi l'extrême pauvreté à laquelle il s'était réduit, comme un effet de son humilité autant que du dégagement de son cœur. On disait de lui que comme il n'y avait personne à la cour, lorsqu'il y était, qui fût vêtu plus magnifiquement, aussi il n'y avait point dans tout le désert de Scété de solitaire qui eût une plus mauvaise robe. Étant tombé malade il se trouva en si grande nécessité, qu'ayant besoin de quelque linge, il n'eut pas de quoi l'acheter, quoiqu'il ne fallût que peu d'argent. Il le reçut en aumône, et dit ensuite : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rendu digne d'avoir besoin de recevoir l'aumône en votre nom. »

Étant aussi malade, soit que ce fût dans la même maladie, ou dans une autre, le prêtre de Scété le fit transporter auprès de l'église, le fit mettre sur un petit lit et mit un oreiller sous sa tête. Un ancien solitaire l'y vint voir, et le trouvant sur ce lit, il en fut scandalisé, et dit : « Est-ce donc là cet abbé Arsène ? Comment est-il couché si commodément ? » Le prêtre le prit alors en particulier et lui demanda quelle était sa profession avant qu'il se fît solitaire. « J'étais berger, répondit-il. — Et comment viviez-vous ? ajouta le prêtre. — Avec beaucoup de peine et de travail, répondit-il. — Comment êtes-vous à présent dans votre cellule ? ajouta le prêtre. — J'y suis assez commodément, dit-il, et j'y jouis du repos. » Alors le prêtre, voulant guérir son âme du jugement précipité qu'il avait porté contre le Saint, lui dit : « Vous voyez l'abbé Arsène, il était le père des empereurs, il avait mille domestiques à son service, il était couché dans un lit magnifique. Quelle différence donc de son ancienne condition à la vôtre, vous qui n'aviez pas même, quand vous étiez berger, le repos dont vous jouissez à présent, au lieu que lui n'a plus aucune des commodités qu'il avait dans le monde ? Ainsi en quittant le siècle vous n'avez fait que changer la vie pénible que vous y meniez, en une vie plus douce ; tandis qu'il a passé d'une vie opulente et fastueuse, à une vie de pénitence. » Le bon vieillard reconnut à ce récit l'injustice de son jugement préci-

pité. Il avoua sa faute, et se retira en profitant d'un si bel exemple.

Saint Théodote Studite et l'abbé Daniel disaient encore de notre Saint, qu'un officier de l'empereur lui ayant apporté le testament qu'un de ses parents, de l'ordre des sénateurs, avait fait en sa faveur, par lequel il lui laissait une très-riche succession, il voulut d'abord le déchirer afin qu'il n'en fût plus parlé; mais l'officier se jeta à ses pieds et le pria de n'en rien faire, parce qu'il y allait de sa tête. Sur quoi saint Arsène lui dit : « Comment a-t-il pu me faire son héritier, n'étant mort que depuis peu, tandis que moi-même je suis mort depuis longtemps ? » Ainsi il le renvoya avec le testament sans rien accepter de cet héritage.

Ce n'était pas une petite pénitence pour saint Arsène de vivre dans un si grand dépouillement de toutes choses, et de s'être réduit à une privation entière de toutes les commodités de la vie, après avoir joui à la cour de toutes celles que procure l'opulence. Mais ce grand Saint en quittant le monde s'était attaché à se mortifier par tous les endroits sur lesquels il croyait avoir suivi la satisfaction des sens. Ainsi il mortifiait la démangeaison de paraître, si naturelle aux gens d'esprit, par sa retraite rigoureuse, et par ce silence qu'il n'interrompait presque jamais. Il mortifiait l'amour des aises et des commodités du corps, par le dénûment de tout, et cette pauvreté évangélique si parfaite à laquelle il s'était réduit. Il mortifiait l'amour du repos, par les veilles continuelles dont nous avons parlé. Il mortifiait l'orgueil par la fuite de tout ce qui pouvait le faire estimer des hommes et le mépris généreux de toute la gloire mondaine. Les auteurs de sa Vie nous marquent encore deux genres de mortification qu'il pratiquait, et qui montrent en lui le zèle que le désir de mourir à tout et de s'immoler à Dieu par la pénitence inspire à un cœur pénétré de cette vertu.

L'abbé Daniel disait que lorsqu'il faisait des corbeilles, ce qui était son travail ordinaire, et que l'eau dans laquelle il faisait tremper les feuilles de palmier venait à se corrompre, il ne voulait pas qu'on la renouvelât; mais il se contentait de mettre

de l'eau fraîche dessus, afin qu'elle continuât à sentir mauvais, et ne la changeait entièrement qu'une fois l'année. Quelques solitaires lui représentèrent là-dessus que cette eau infecte donnait une mauvaise odeur dans sa cellule, et ne pouvait que l'incommoder beaucoup ; mais il leur fit cette belle réponse : « Je n'ai que trop usé de parfums excellents lorsque j'étais dans le monde ; il est bien juste qu'à présent je souffre cette mauvaise odeur pour réparer cette sensualité que j'ai suivie, afin qu'en la supportant avec patience Dieu me délivre au jour du jugement de la puanteur insupportable de l'enfer, et que je ne sois pas condamné avec ce mauvais riche qui avait vécu dans le luxe et la bonne chère. »

Son abstinence était telle, que ses disciples avouaient qu'ils ne savaient pas de quoi il vivait ; car, disait l'abbé Daniel, pendant plusieurs années que nous avons été avec lui, nous ne lui donnions qu'une petite mesure tous les ans, et cependant non-seulement elle lui suffisait, mais encore il nous en donnait toutes les fois que nous l'allions voir. Il ne mangeait pas non plus de fruit, excepté quand il était trop mûr. Il priait alors, pour éviter la singularité, qu'on lui en apportât, et se contentait d'en goûter un peu.

Quelque attrait qu'il eût pour l'oraison et la contemplation, il ne laissait pas de travailler des mains jusqu'à l'heure de sexte ; mais ce travail n'interrompait pas son recueillement et son union intérieure avec Dieu. Il était, au contraire, si pénétré de sa divine présence, qu'il ne la perdait point de vue, et qu'il était obligé de tenir toujours un mouchoir pour essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux, même en travaillant. Dieu lui en avait accordé le don précieux en si grande abondance, qu'elles lui firent tomber les cils des paupières. Ces pleurs venaient et du regret de ses fautes passées, et du désir ardent avec lequel il soupirait après l'éternité bienheureuse. Le souvenir de la mort qu'il avait aussi presque sans cesse présent, lui en fournissait encore le sujet ; car, quoiqu'il aspirât après la céleste patrie par la véhémence de son amour, la sévérité des jugements de Dieu lui inspirait également une sainte frayeur ; ce qui fit dire à Théophile, pa-

triarche d'Alexandrie, lorsqu'il était près de mourir : « O abbé Arsène, que vous êtes heureux d'avoir toujours eu dans l'esprit ce redoutable moment ! »

Un ancien rapportait aussi de lui, qu'il examinait deux fois le jour, le matin et le soir, s'il avait fidèlement observé ce que Dieu voulait de lui, ou s'il avait manqué de suivre sa volonté en quelque chose, et qu'il avait passé ainsi sa vie dans l'exercice continuuel d'un jugement rigoureux envers lui-même, et un sentiment habituel de pénitence ; ce que tout bon solitaire devait faire à son exemple.

Le démon, toujours ennemi des Saints, le tourmenta un jour cruellement dans sa cellule, et ce ne fut pas sans doute cette seule fois. Les Solitaires qui avaient coutume de le servir, vinrent le trouver dans cette fâcheuse rencontre, et étant près de sa cellule, ils entendirent qu'il disait à Dieu en criant : « Seigneur, venez à mon secours, et ne m'abandonnez pas. Il est vrai que je n'ai rien fait jusqu'à présent qui puisse vous être agréable, mais accordez-moi par votre bonté infinie, la grâce de jeter de bons fondements et de commencer à bien vivre. »

Telles étaient donc les vertus du grand Arsène. Il ne faut pas s'étonner si le démon en était jaloux et s'il déployait pour cela contre lui sa rage, autant que Dieu lui en laissait le pouvoir, pour épurer davantage son serviteur et accroître ses mérites ; et son exemple, comme celui de tant d'autres Saints, doit servir également de modèle et de consolation aux âmes timorées, à qui l'esprit de ténèbres livre de violents combats. Alors l'humilité, la confiance en Dieu et le recours à sa bonté doivent leur servir de défense.

Mais ce ne fut pas seulement par la tentation des malins esprits que Dieu éprouva saint Arsène. A peine s'était-il retiré dans le désert, qu'il y fut troublé par l'irruption des Maziques, et obligé de s'enfuir pour quelque temps, comme plusieurs autres. Ces peuples étaient de la Libye ; Cassien en parle en ces termes : « C'est, dit-il, la nation la plus cruelle et la plus barbare. Elle trouve un plaisir singulier à exercer ses cruautés. Ce n'est pas l'avidité du butin qui la porte à répandre le sang hu-

main, comme les autres nations barbares ; c'est l'inclination qu'elle a naturellement à faire le mal. »

Dans cette incursion, qui arriva vers l'an 395, ils tuèrent plusieurs solitaires de Scété. Saint Arsène se déroba à leur fureur avec ceux qui purent échapper. Nous ne savons pas où il se retira alors. Ce fut peut-être à Troé, appelé autrement Petra, ou la Roche de Troé, près de Memphis, d'où il alla à Canope¹ ; mais il n'y resta pas longtemps ; car les barbares s'étant retirés, il retourna à Scété. Il y a apparence que, durant ce premier séjour à Troé et à Canope, il reçut la visite de quelques solitaires et de l'oncle de Timothée, patriarche d'Alexandrie ; car il est moralement impossible que cela soit arrivé dans sa seconde fuite, dont nous parlerons bientôt ; l'oncle de Timothée devait être mort alors depuis bien des années. Peut-être aussi que ce fut dans le même temps qu'une dame romaine, attirée par la réputation de sa sainteté, vint expressément de Rome pour le voir. Nous rapporterons ici cette histoire ; mais nous n'assurons pas qu'elle soit arrivée à Canope, durant la première sortie du Saint, à l'occasion de l'irruption des Maziques, ou si ce fut à son désert même, lorsqu'il y fut retourné.

Cette dame fort riche et fort pieuse, entendant parler de son éminente vertu, voulut en être témoin elle-même. Elle partit de Rome et vint à Canope, d'où elle se rendit à Alexandrie auprès du patriarche Théophile, pour le prier d'obtenir du Saint qu'il lui permit de l'aller voir. Le patriarche, qui la reçut avec beaucoup de politesse, se chargea de la commission, et étant allé à sa cellule, lui dit : « Mon Père, une dame romaine de grande piété et d'un rang très-distingué, est arrivée depuis peu, et a entrepris ce long voyage, pressée du désir de s'édifier en vous voyant, et de recevoir votre bénédiction. Je vous prie donc de ne lui pas refuser cette grâce, et de vouloir bien faire une partie du chemin pour lui faciliter cette consolation. »

¹ La ville de Canope, qui antérieurement était appelée *Thaposiris*, s'appelle aujourd'hui *Aboukir*. Elle a marqué dans l'histoire de l'expédition française d'Égypte. Elle est située à l'embouchure de la branche canopique du Nil, au N.-E. d'Alexandrie.

Quelque respect que saint Arsène eût pour le patriarche, il ne put se résoudre à ce qu'il exigeait de lui. Il fuyait les hommes avec tant de soin pour répondre aux desseins de Dieu, à combien plus forte raison évitait-il la vue des femmes, pour ne pas donner prise à l'ennemi du salut ? Ainsi Théophile ne pouvant rien gagner sur sa résolution, rendit la réponse à cette femme, qui, loin de perdre courage, fit au contraire seller ses chevaux, et se mit en chemin, en disant : « J'ai confiance en Dieu, et j'espère qu'il me fera la grâce de le voir, puisque ce n'est pas l'envie de voir un homme qui m'a fait entreprendre un si long voyage, y en ayant assez au lieu d'où je viens ; mais seulement le désir de voir un prophète. »

Comme elle approchait de sa cellule, elle le rencontra au dehors qui se promenait, et elle se jeta aussitôt à ses pieds, le visage incliné jusqu'à terre. Le Saint la releva, et lui dit d'un air sévère : « Si c'est mon visage que vous désirez voir, me voilà, regardez-moi. » Elle fut si surprise de ces premières paroles, qu'elle n'osa lever les yeux ; et le Saint continua ainsi : « Si l'on vous avait rapporté quelque bien de moi qui pût vous édifier, vous deviez vous contenter d'y penser au dedans de vous-même sans entreprendre, pour me venir voir, de traverser un si long espace de mer. Ne savez-vous pas qu'une femme doit vivre retirée dans sa maison ? Et êtes-vous venue ici afin de vous glorifier à votre retour d'avoir vu Arsène, et d'inspirer par là aux autres femmes, l'envie de passer aussi la mer pour me venir voir ? » Elle répondit à ces reproches : « Je laisse à la volonté de Dieu d'empêcher qu'il en vienne d'autres ; mais je vous demande humblement de prier pour moi et de ne pas m'oublier. — Au contraire, lui dit le Saint, je prie le Seigneur qu'il efface entièrement votre souvenir de mon cœur. » Ces dernières paroles l'affligèrent extrêmement. La fièvre la prit lorsqu'elle fut de retour à Alexandrie, et l'archevêque l'étant venu voir pour apprendre d'elle l'issue de sa visite, elle lui rapporta surtout les dernières paroles du Saint, ajoutant qu'elles la feraient mourir de douleur. Le prélat la consola en lui en expliquant le véritable sens. « Ne savez-vous pas, lui dit-il, que vous êtes femme, et que les

femmes sont l'instrument dont le démon se sert souvent pour combattre les hommes ? C'est pour cette raison que l'abbé Arsène vous a dit qu'il voulait effacer votre visage de son cœur ; mais quant à votre âme, ne doutez pas un moment qu'il ne prie pour elle. » Ces paroles la remirent de son affliction, et elle retourna en Italie très-satisfaite de son voyage.

Les Maziques firent une seconde irruption dans le désert de Scété, environ vers l'an 434, et Arsène fut obligé de fuir une seconde fois pour éviter de tomber entre leurs mains. Il y avait quarante ans qu'il demeurait dans ce désert. En partant, il répandit des larmes, et dit : « La trop grande multitude de peuple a causé la ruine de Rome, et la trop grande multitude de moines a causé celle de Scété. »

Ce n'était pas sans sujet qu'il formait ces plaintes. Nous voyons dans la *Vie des Pères*, comment le trop grand nombre de solitaires donna occasion au relâchement, et introduisit bien des abus dans les monastères, qui en causèrent enfin la ruine entière. Le lieu que le Saint choisit pour sa retraite fut Troé, comme il avait fait la première fois. Divers solitaires d'Alexandrie, dont plusieurs même étaient considérables selon le monde, y vinrent un jour pour le voir ; il était alors malade, et soit pour cette raison ou pour n'être pas troublé dans sa solitude par d'autres, qui à leur exemple n'auraient pas manqué de lui faire leurs visites, il s'excusa de les voir ; de quoi ils furent un peu mécontents.

Il demeura dix ans dans ce lieu, après quoi une autre incursion des barbares l'obligea de se retirer à Canope, où il passa encore trois ans. Les solitaires qu'il avait refusé de voir à Troé ne se rebutèrent pas, et vinrent une seconde fois à Canope pour conférer avec lui. Il les reçut alors avec beaucoup de témoignages d'affection et de charité. Un d'eux se plaignit à lui de ce qu'il n'avait pas voulu lui donner la même consolation lorsqu'il était à Troé ; mais il lui fit entendre que ce n'avait pas été par mépris mais par des raisons légitimes. Ces raisons, comme nous avons dit, étaient principalement pour n'être pas détourné de cette étroite retraite que Dieu lui avait recommandé de garder fidèle-

ment. Cela fut cause encore qu'il demeura peu de temps à Canope, où il était trop importuné de visites, quelque moyen qu'il prît pour les éviter.

Il résolut donc d'abandonner sa cellule sans en rien emporter, et même de se séparer d'Alexandre et de Zoïle, ses deux disciples, pour vivre plus solitaire que jamais.

Il dit au premier de prendre un vaisseau et de se retirer, et à Zoïle de l'accompagner jusqu'au fleuve pour lui trouver un bateau qui le menât à Alexandrie, et qu'après cela il s'en irait joindre son frère, c'est-à-dire, Alexandre son disciple. Ils furent également surpris de cet ordre, ne pouvant presque se consoler de sa séparation, et ils se demandaient réciproquement s'ils l'avaient mécontenté en quelque chose, ou s'ils lui avaient manqué d'obéissance ; ce qu'ils n'avaient pourtant pas à se reprocher. Ils obéirent néanmoins sans répliquer, et se retirèrent à la Roche de Troé. Pour le Saint, il alla à Alexandrie, où il tomba dangeusement malade.

Ce n'était pas sa dernière heure, ainsi il se releva insensiblement de sa maladie. Ses disciples, qui s'informaient de lui dans toutes les occasions qu'ils en avaient, apprirent avec douleur sa situation, et n'osèrent l'aller voir de peur de manquer à ses ordres et de lui faire de la peine ; mais lorsqu'il fut tout à fait remis, il se détermina de lui-même à venir les joindre à Troé, où il savait qu'ils étaient, disant : « J'irai joindre à présent mes pères ; » car c'est ainsi qu'il les appelait par honneur.

Comme il était sur le bord du fleuve en attendant de passer, une jeune fille Éthiopienne s'avisa de venir toucher ses vêtements. Il l'en reprit sévèrement, mais elle lui répondit : « Si vous êtes moine, allez-vous-en à la montagne. » Cette réponse fut pour lui une instruction qu'il s'appliqua, et il la répétait en lui-même, disant : « Arsène, si tu es moine, va-t-en à la montagne. »

Cependant ses disciples, toujours attentifs à ce qu'il faisait, quoiqu'ils ne pussent le savoir que par relation, apprirent avec une grande joie qu'il venait les joindre à Petra, c'est-à-dire, à Troé, qu'on appelait autrement Petra, comme nous l'avons déjà remarqué, et dans l'empressement qu'ils avaient de le voir, ils

vinrent au-devant de lui et se jetèrent à ses pieds. Il fit la même chose de son côté, et ils répandirent tous les trois beaucoup de larmes, soit de la joie de se revoir, soit pour être restés longtemps séparés.

Il leur demanda pourquoi ils n'étaient pas venus le voir dans sa maladie, et Alexandre lui répondit que c'était à cause du regret qu'ils avaient eu de sa séparation ; que même plusieurs en avaient été affligés et qu'ils la leur avaient imputée, en disant qu'il ne les aurait pas renvoyés s'ils lui avaient été plus soumis. Il leur répondit : « Je savais bien qu'on le dirait ; mais à présent on changera de langage, et on dira que la colombe ne trouvant où reposer ses pieds, revint à Noé dans l'arche. » Cette réponse apaisa la douleur de ses disciples, qui ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort.

Il se retira donc tout à fait à Troé avec eux, et ce fut là que, deux ans après, il termina heureusement sa course. Comme il vit que sa fin approchait, il dit à ses disciples, dont Daniel était du nombre, de ne pas se mettre en peine d'avoir de quoi faire pour lui des aumônes après sa mort, ce qui montrait combien il était pauvre ; mais qu'il suffisait qu'on se souvint de lui au Saint-Sacrifice : « Que si j'ai fait quelque bonne œuvre dans ma vie, ajouta-t-il, je la trouverai devant Dieu. » Ces paroles, qui leur annonçaient sa mort comme prochaine, les affligea et les troubla beaucoup. Il voulut les leur adoucir, et leur dit : « Mon heure n'est pas encore venue, je vous en avertirai dès qu'elle arrivera, mais je dois vous dire que je ne veux pas que vous donniez quoi que ce soit de mon corps pour être conservé comme des reliques et si vous le faites, je me rendrai votre accusateur au tribunal de Dieu, où vous paraîtrez comme moi. » Ce grand Saint, qui avait voulu se cacher toute sa vie, voulait aussi, par un sentiment de la plus profonde humilité et d'un amour saint pour la vie cachée, être oublié après sa mort, outre qu'il craignait qu'on ne gardât son corps sans l'enterrer, selon la coutume superstitieuse des Égyptiens, ce qui n'a rien de commun avec l'honneur que nous rendons aux saintes reliques, comme nous l'avons déjà remarqué dans la vie de saint Antoine.

Ses disciples lui dirent là-dessus : « Que ferons-nous donc, notre Père ? nous ne savons pas comment on accommode et comment on ensevelit les morts. — Hélas ! leur répondit-il, est-ce que vous ne saurez pas m'attacher une corde aux pieds et me traîner ainsi à la montagne ? »

Enfin, comme il était prêt de rendre l'esprit, il commença à pleurer ; ce qui n'est pas étonnant dans les plus grands Saints, qui, ayant été pénétrés d'une plus vive crainte du Seigneur pendant leur vie par les lumières qu'ils avaient de sa sainteté, ont souvent redouté de paraître devant lui, sans perdre le désir de le posséder et l'espérance en sa miséricorde. Néanmoins, ses disciples qui avaient été témoins de sa vie toute céleste, en furent surpris. « Pourquoi, mon Père, pleurez-vous ? lui dirent-ils ; est-ce que vous craignez la mort comme les autres ? — Oui, sans doute, leur répondit-il, et cette crainte ne m'a jamais quitté depuis que je me suis fait solitaire. »

Ce fut dans ces sentiments d'humilité qu'il rendit son âme au Seigneur, enrichie de vertus et de mérites ; étant âgé de quatre-vingt-quinze ans, dont il en avait passé quarante dans le monde, autant à Scété, dix à Troé, trois à Canope ou à Alexandrie, et deux encore à Troé ; de sorte qu'il peut être mort en 449 ou 450, selon la chronologie des continuateurs de Bollandus, que nous suivons ici comme la plus sûre. Surius, Gazæus et d'autres le font vivre jusqu'à cent vingt ans, mais ils se sont trompés.

Saint Pemen ayant appris la nouvelle de sa mort, s'écria en versant des larmes : « Que vous êtes heureux, ô Arsène, de vous être tant pleuré vous-même pendant que vous viviez, puisque ceux qui ne pleurent pas en cette vie, pleureront éternellement dans l'autre ; car il faut, ou que par une pénitence volontaire nous pleurions ici-bas, ou que nous pleurions infructueusement quand nous serons morts, par les tourments que nous souffrirons. »

Le visage de saint Arsène paraissait tout angélique, comme on dit qu'était celui de Jacob. Il était grand et de belle taille, mais assez sec et courbé à cause de sa vieillesse. Ses cheveux blancs le rendaient vénérable. Sa barbe descendait jusqu'au mi-

lieu du corps ; mais il n'avait plus de cils aux paupières, ses larmes continuelles les ayant fait tomber. C'est le portrait que nous en ont laissé les auteurs des *Vies des Pères des déserts*.

Ses disciples prirent soin de sa sépulture, et l'abbé Daniel dit que le Saint lui laissa sa tunique de peau, son cilice blanc et ses sandales de feuilles de palmier, et il s'en revêtit avec une respectueuse dévotion, pour participer à sa bénédiction.

Il faut ajouter ici ce que le moine Cyrille dit de lui dans la Vie de saint Euthyme, savoir que ce Saint, qui était une des principales colonnes de l'état monastique dans la Palestine, écoutait avec une extrême satisfaction et une attention pleine de piété, les particularités de la vie de saint Arsène que lui faisaient les moines d'Égypte qui le venaient voir ; qu'il tâchait d'imprimer bien avant dans son cœur tout ce qu'il apprenait de ses vertus, afin de l'imiter, surtout sa tranquillité, son humilité, ses abstinences, ses veilles, sa vigilance, sa sobriété, cette parole qu'il se disait à lui-même : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde ? » sa componction, ses larmes, son amour pour la solitude, son éloignement des conversations, sa charité, sa discrétion, sa ferveur, son application à la prière et cette grandeur d'âme qui paraissait avec éclat dans toutes ses actions.

Faisons connaître maintenant par quelques exemples la doctrine spirituelle de ce grand Saint.

C'était l'usage des solitaires de Scété de s'assembler souvent pour parler des choses spirituelles, et de s'animer, par des conférences saintes, au combat contre les vices et à la pratique des vertus. On rapporte à ce propos un petit discours que fit saint Arsène dans une de ces assemblées, sur les différents artifices dont le démon se sert pour tromper les solitaires, et sur les moyens de les découvrir et de les éviter. Ce grand Saint, est-il dit dans sa Vie par Métaphraste, plus porté par son attrait pour le silence à écouter qu'à instruire les autres, consentit, dans un esprit d'obéissance, à dire dans cette rencontre quelques paroles d'édification ; et bien loin d'étaler cette profonde érudition dont il était rempli, il se contenta de leur donner avec modestie et simplicité les saints avis que nous allons rapporter.

« Vous savez, leur dit-il, mes Pères et mes Frères, que les hommes n'agissent pas ordinairement à l'aveugle; mais qu'ils ont des motifs qui les font agir, et qu'ils se proposent une fin. Nous l'avons éprouvé nous-même quand nous avons quitté le monde. Ce n'a été que pour acquérir la pureté de cœur, et pour acquérir par là notre sanctification. Nous devons donc travailler sans cesse à cette purification de nous-mêmes, non-seulement à l'extérieur, mais encore dans notre intérieur; ce qui est plus difficile et qui exige un plus grand travail, parce que le combat des passions est plus fort, et qu'il en coûte davantage de remporter la victoire sur elles.

« Plusieurs sont parvenus à dompter leur chair par les jeûnes et d'autres macérations, en sorte qu'elle ne leur fait pas tant sentir ses révoltes; mais il ne se sont pas également appliqués à dompter les mauvaises affections de leur âme; et on peut dire d'eux qu'ils ne se sont purifiés qu'à demi. Ils ont mis tous leurs soins à se priver des satisfactions des sens extérieurs et à éviter de tomber dans des vices grossiers, ce qui est très-louable sans doute et très-nécessaire; mais ils n'ont pas travaillé à détruire les vices secrets du cœur, tels que sont l'envie, l'amour de la vaine gloire, la présomption, le désir des richesses et l'orgueil, qui est le vice capital. On peut comparer ces solitaires à des statues, qui brillent au dehors par l'éclat de l'or et de l'airain, et qui ne renferment au dedans que de l'ordure ou une matière vile. Il ne suffit donc pas de réformer en nous l'homme extérieur, si nous voulons parvenir à une entière pureté de cœur; ce sont les vices intérieurs qu'il faut principalement attaquer et tâcher de détruire.

« Vous ne devez pas aussi ignorer, mes Frères, que le démon emploie toutes sortes d'artifices pour nous séduire; et qu'un des plus dangereux, et qui lui réussit davantage en plusieurs, est de leur présenter les apparences d'un bien, pour les entraîner ensuite plus facilement au mal. C'est ainsi qu'il inspire, par exemple, à quelques-uns l'amour de l'hospitalité, pour les porter, en traitant bien ceux qui les viennent voir, à l'intempérance de la bouche. Il leur a semblé d'abord qu'ils ne se proposaient

que d'exercer la charité, et en mangeant avec leurs hôtes ils se sont accoutumés à la gourmandise, et enfin à d'autres vices, dont elle est ordinairement la cause. De même, il a suggéré à d'autres la pensée d'amasser de l'argent pour faire l'aumône ; et par le moyen de cette pensée, il a fait glisser dans leur cœur cette avidité funeste pour les biens de la terre que cause l'avarice.

« Il en a aussi trompé d'autres, sous prétexte du bien spirituel du prochain, leur faisant croire qu'en se tenant retirés dans leurs cellules ils se rendaient inutiles, et qu'ils devaient plutôt se montrer pour l'avantage des autres. Ainsi, en écoutant cette suggestion, ils ont quitté leur retraite, ils se sont engagés dans des entretiens avec les gens du monde, même avec les femmes ; et s'appuyant trop sur la vertu qu'ils croyaient avoir acquise, comme s'ils n'eussent plus rien à craindre d'eux-mêmes et qu'ils fussent hors d'atteinte de la tentation, ils se sont exposés témérairement dans les occasions, et ont fait enfin des chutes funestes.

« Voici encore un des plus dangereux pièges de cet ennemi de nos âmes. Il laisse quelquefois des solitaires sans les tenter pendant un certain temps ; et alors se croyant exempts de vices, parce qu'ils n'ont point de tentation à combattre, ils conçoivent des sentiments d'estime d'eux-mêmes, comme s'ils étaient déjà parfaits, et tombent dans l'abîme de l'orgueil ; ou bien, ne voyant point d'ennemis contre eux, ils cessent de veiller sur eux-mêmes comme s'ils n'avaient plus rien à craindre ; ils restent dans l'inaction, ils tombent dans la négligence, ils s'endorment, pour ainsi dire, dans une fausse sécurité ; et tandis qu'ils pensent être en sûreté, il vient tout à coup les attaquer par quelque tentation violente, et les fait succomber d'autant plus facilement, qu'il lui a été plus aisé de le surprendre, parce qu'ils se défiaient moins de sa fureur.

« Considérant donc, mes frères, les ruses du démon, et comment il nous attaque en tant de différentes manières, ce qui n'est pas toujours aisé à découvrir, nous avons besoin d'une grande attention sur nous-mêmes, d'une vigilance continuelle sur nos

sens, et sur ce qui se passe au dedans de nous. Nous avons besoin d'un esprit de discernement et de discrétion ; mais sur toutes choses nous avons besoin de prier sans cesse le Seigneur, afin qu'il nous éclaire, et qu'il ne permette pas que nous soyons trompés par les apparences d'un bien, que le malin esprit nous présente pour mieux nous faire tomber dans le péché. Ainsi soyons perpétuellement sur nos gardes pour découvrir de quel côté le tentateur vient nous attaquer. »

Nous avons encore dans le *Recueil des Vies des Pères* quelques sentences de saint Arsène. Un Frère l'ayant prié de lui donner quelque avis, il lui donna celui-ci : « Faites tous vos efforts pour bien régler votre intérieur selon la volonté de Dieu, et vous surmonterez aisément ce qui peut vous faire peine au dehors. » Un autre lui dit : « Mon Père, je suis souvent tourmenté par la pensée que ne pouvant ni jeûner, ni travailler, je dois m'employer à visiter des malades ; je ferai du moins par là un acte de charité. — Non, lui dit le Saint, qui comprenait que c'était une tentation du démon pour le porter à quitter sa retraite ; allez-vous-en, mangez, buvez, dormez, ne travaillez pas, je vous recommande seulement de ne point sortir de votre cellule. » Or il savait, en lui donnant ce conseil, dit celui qui a recueilli ses sentences, qu'un religieux qui garde fidèlement sa cellule avec patience, rentre bientôt dans l'observance des autres règles de son état.

Il disait aussi, que de même qu'une brique qui n'est pas bien cuite se dissout quand on la met dans l'eau, au lieu qu'elle s'y endurecit davantage lorsqu'elle l'est suffisamment, de même un religieux qui n'est pas bien établi et manque de ferveur, succombe facilement à la tentation. Un Frère lui dit un jour : « Lorsque j'ai commis quelque péché, le souvenir que j'en ai me tourmente sans relâche, et ma conscience me le reproche continuellement, en me disant : Pourquoi donc as-tu fait ce péché ? » Et il lui répondit pour l'encourager à se corriger : « Si lorsqu'on a offensé Dieu, on entre aussitôt dans des sentiments d'une sincère pénitence et on en demande pardon à Dieu de tout son cœur, on passe bientôt de la tristesse à la confiance. »

Un autre Frère, venant lui exposer l'état de son âme, lui dit : « Mon Père, je m'applique, tant que je puis, à méditer sur ce que j'ai appris par cœur des Saintes-Écritures, et cependant je n'en suis point touché de componction, parce que je n'en comprends pas bien le sens, ce qui m'afflige beaucoup. » Mais le Saint le consola par ces paroles : « Ne discontinuez pas, mon fils, de méditer la parole de Dieu ; car j'ai appris du bienheureux abbé Pemen et de plusieurs autres Pères, que comme ceux qui conjurent les serpents leur en font sentir la vertu, bien qu'eux-mêmes n'entendent pas le sens des paroles qu'ils prononcent, en sorte qu'ils les empêchent de nuire, et qu'ils en font même ce qu'ils veulent ; également les démons entendent fort bien le sens de l'Écriture, quoique nous ne l'entendions pas comme eux : et étant épouvantés par la force de ces divins oracles, ils prennent la fuite et nous laissent en paix, ne pouvant résister à ces mots sacrés que le Saint-Esprit a proférés par la bouche des Prophètes et des Apôtres. »

L'abbé Daniel son disciple dit qu'il leur raconta une vision dont Dieu avait favorisé un ancien : mais il croit que c'était lui-même qui l'avait eue ; et en effet elle lui est attribuée dans les *Vies des Pères des Déserts*. Il disait donc qu'un jour cet ancien étant assis dans sa cellule, entendit une voix qui lui dit : « Viens dehors, et je te ferai voir quelles sont les œuvres des hommes. » Il se leva aussitôt, et étant sorti de sa cellule, il se trouva transporté dans un lieu où il vit un Ethiopien qui coupait du bois dont il faisait un fagot, et qu'ayant essayé ensuite de le charger sur ses épaules, et le trouvant trop pesant, bien loin de le diminuer il avait coupé encore du bois et l'avait augmenté pour essayer s'il le porterait plus aisément ; ce qu'il avait fait plusieurs fois. Ensuite ce vieillard étant allé plus avant, on lui fit voir un homme qui était sur le bord d'un lac et qui puisait de l'eau avec beaucoup de peine, qu'il jetait dans un vase percé, d'où elle retombait dans le lac. La même voix se fit entendre de nouveau, et lui dit : « Viens et je te montrerai une autre chose. » Alors il vit devant ses yeux un temple et deux cavaliers qui portaient ensemble une poutre en travers, et s'efforçaient de la faire en-

trer par la porte de ce temple ; ce qu'ils ne purent jamais faire, l'un ne voulant point céder à l'autre pour faire entrer la poutre en long. Après cette vision la même voix lui expliqua ce qu'elle signifiait : « Ces cavaliers, lui dit-elle, que tu viens de voir, représentent ceux qui paraissent porter le joug de la vertu, mais ils le font par orgueil et par ostentation ; ils ne pensent point à redresser leurs intentions et à marcher par la voie humble de Jésus-Christ, ainsi ils restent toujours hors de la porte du royaume de Dieu, représenté par ce temple. L'Éthiopien qui coupait du bois, est la figure du pécheur chargé du poids de ses crimes ; et qui, bien loin de s'en décharger par la pénitence, ne fait que le rendre plus pesant en entassant iniquité sur iniquité. Enfin, celui qui puisait de l'eau et la jetait dans un vase percé, représente ceux qui font quelques bonnes œuvres, mais qui les mêlent de tant de mauvaises, qu'ils en perdent le mérite. Il faut donc que chacun tâche de régler tellement ses actions, qu'il ne travaille pas en vain. »

Saint Arsène racontait aussi, comme on l'apprit ensuite du même abbé Daniel, qu'il y avait dans le désert de Scété un bon vieillard, dont les actions étaient admirables ; mais comme il était extrêmement simple, il donna par ignorance dans une grande erreur, disant que le pain que nous recevons dans la sainte Communion n'était pas le véritable corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure. Deux anciens du désert sachant qu'il ne pensait ainsi que par simplicité, vinrent le trouver ; et feignant d'ignorer qu'il fût dans cette erreur, ils lui dirent : « Mon Père, il y a quelque temps qu'un infidèle disait que le pain que nous prenons dans la sainte Communion n'est pas le véritable corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure. » A quoi ce bon vieillard répondit : « C'est moi qui ai dit cela. » Et ils lui répliquèrent : « Rejetez, mon Père, ce mauvais sentiment, et croyez comme l'Église catholique, qui nous enseigne, comme nous croyons en effet, que ce pain est le corps même de Jésus-Christ, et que ce vin est son sang, non-seulement en figure, mais en vérité. Car, comme Dieu au commencement prit de la terre et en forma l'homme à son image, sans que personne ose dire que

l'homme ne fût pas l'image de Dieu, quoique Dieu soit incompréhensible ; ainsi, nous croyons que ce pain que Jésus-Christ a dit être son corps, est véritablement son corps. — Ce que vous me dites, répartit le vieillard, ne me persuadera jamais, si je ne le vois de mes propres yeux. — Prions donc pendant cette semaine, lui dirent alors les anciens, afin que Dieu vous fasse connaître la vérité de ce mystère, et nous espérons qu'il daignera vous accorder cette grâce. » Le vieillard y acquiesça avec joie, et il fit sa prière en ces termes : « Mon Seigneur Jésus-Christ, vous voyez quelle est en ceci la droiture de mon cœur, et que si j'ai le malheur de me tromper ce n'est pas par malice ; je vous conjure donc de ne pas permettre que je reste dans mon ignorance, et de me faire connaître si je dois croire ce qu'on m'a dit. » Les deux autres anciens s'étant également retirés dans leurs cellules, supplièrent Notre-Seigneur avec instance de ne pas permettre que ce vieillard demeurât plus longtemps dans son erreur, et qu'il perdît ainsi le fruit de ses travaux.

Dieu les exauça tous les trois ; car, s'étant rendus le dimanche à l'église, ils s'assirent ensemble sur une botte de jonc, ayant le vieillard au milieu d'eux ; et après que le prêtre eut consacré le pain, Dieu leur ouvrit les yeux, et ils virent seuls un jeune Enfant sur l'autel. Ensuite, quand le prêtre étendit les mains pour rompre le pain consacré, ils virent descendre un Ange du ciel avec un couteau à la main, qui coupa cet Enfant et fit couler son sang dans le calice ; et à mesure que le prêtre rompait le pain sacré en des parties plus petites, l'Ange faisait la même chose des membres de cet Enfant. Enfin, le vieillard s'étant approché après cela pour communier, il reçut au lieu de pain de la chair toute sanglante de cet Enfant.

Saisi de crainte à la vue de cet objet, il s'écria : « Seigneur, je crois que ce pain est véritablement votre corps, et que ce vin qui est dans le calice, est véritablement votre sang ; » et en même temps le morceau de chair de cet enfant qu'il tenait sur ses mains (car les hommes recevaient dans ce temps-là la sainte Eucharistie sur leurs mains et la portaient ensuite à la bouche), ce morceau, dis-je, de chair de cet Enfant, ne parut plus que du pain

comme il paraît dans les sacrés Mystères ; et il le prit avec actions de grâces.

Les deux anciens, qui avaient travaillé à le tirer de son erreur, voyant le miracle que Dieu venait de faire en sa faveur, lui dirent : « Dieu ayant égard à la faiblesse humaine, et sachant que nous ne saurions nous nourrir de viande crue, a voulu donner son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, à ceux qui le reçoivent avec foi. » Après quoi ils remercièrent Dieu de nouveau de ce qu'il n'avait pas permis que ce bon vieillard fût privé du mérite de ses bonnes œuvres en s'obstinant dans l'erreur, qu'il n'avait crue que par simplicité et ignorance. Ce témoignage de la foi des premiers siècles sur les mystères de nos autels, doit faire comprendre aux hérétiques des derniers temps qui la combattent, ce qu'on doit penser de leur sentiment, et de quel bien inestimable ils se privent par une si funeste erreur.

(MARIN.)

SAINT MADEN,

ABBÉ.

Saint Goulven, solitaire léonnais, s'associa un jeune homme fort vertueux et d'une droiture admirable. Ce disciple fidèle avait soin des choses extérieures. Le Saint lui donna une partie de la terre qu'il avait reçue du comte Even. C'est Kermaden.

Un jour le bon Serviteur fut envoyé par son maître pour demander au riche paysan Joncour, de Plounéour-Trez, ce qu'il tiendrait en main, et reçut de l'eau bourbeuse qui, disent les légendes, fut convertie en or. Le Saint en fit faire un calice, trois croix et trois cloches carrées, qui servirent à opérer des guérisons miraculeuses. Saint Goulven, craignant d'être élevé à l'épiscopat, partit pour Rome. Cependant sacré évêque de Léon, par saint Grégoire le Grand, il vint réformer son diocèse. Des affaires l'appelèrent à Rennes. Là, il dit à son inséparable ami : « Mon frère, le Seigneur m'a révélé que bientôt je passerais à une vie meilleure que j'ai toujours souhaitée. Je sais qu'après ma mort vous ne pourrez rien obtenir de mon corps pour emporter au pays ; prenez cette croix d'or, portez-la à mon église. » Maden

était attendri. « Consolerez-vous, dit le Saint et demeurez toujours dans la grâce de Dieu. » Maden paraît être le patron de la paroisse de son nom au diocèse de Saint-Brieuc. (DE GARABY.)

SAINTE AURE OU AURÉA,

VIERGE ET MARTYRE.

Dans les jours où Mahomet, roi des Maures en Espagne, continuait contre les chrétiens la persécution excitée par son père Abderame, il y avait une religieuse de grande vertu dans le monastère de Cuzeclat, près de Cordoue, nommée Aure ou Auréa. Elle était fille de la bienheureuse Arthémie, et sœur de deux Martyrs, saint Adulphe et saint Jean. Comme elle sortait d'une famille noble et qualifiée parmi les Sarrasins, la considération que l'on eut pour elle, porta longtemps les infidèles à ne point l'inquiéter sur sa religion.

La plupart de ses parents, qui possédaient de grands biens à Séville, lieu de sa naissance, ignoraient qu'elle fût chrétienne, quoiqu'il y eût déjà près de trente ans qu'elle avait embrassé la profession religieuse. Mais Dieu, qui voulait éprouver sa foi avant que de la couronner, permit que quelques-uns d'eux sussent enfin ce qu'elle était devenue. Le zèle de leur religion, plus fort en eux que les égards du sang, les fit partir, l'an 836, pour Cordoue, sous prétexte de venir rendre visite à leur parenté ; mais en effet pour détruire le nom chrétien dans leur famille. Ils allèrent ensuite la dénoncer au juge de la ville, qui parut étonné, et la fit venir aussitôt chez lui.

La voyant couverte du voile de sa profession, il témoigna être extrêmement irrité de ce que non-seulement elle avait embrassé le christianisme, mais de ce qu'elle enchérissait encore sur le commun des chrétiens, par le genre de vie qu'elle menait dans le cloître. Il lui dit, qu'ayant reçu une naissance si noble parmi les Arabes, c'était une chose honteuse d'avoir dégénéré de la sorte, en se rendant volontairement esclave des chrétiens, qu'elle pouvait néanmoins rentrer dans ses droits dont elle était déchue, et obtenir le pardon du passé, si elle voulait renoncer à cette secte, et reprendre le culte de Dieu selon la loi de Mahomet ; que

si elle refusait de se rendre aux avis qu'il lui donnait, sa désobéissance serait prise pour un mépris criminel qu'elle ferait du grand prophète et du roi, et qu'elle en serait punie par les tourments les plus rudes, et par une mort infâme.

Ces menaces intimidèrent de telle sorte la Sainte, qui avait été surprise dans son monastère, sans s'être préparée, qu'elle promit à ce juge de faire ce qu'il lui ordonnerait. Celui-ci ne lui en demanda pas davantage et la laissa retourner en liberté. Mais, lorsqu'elle fut retournée dans son monastère, elle fit réflexion sur ce qui lui était arrivé, s'abandonna aux larmes, détestant sa faiblesse et l'infidélité qu'elle avait faite à Jesus-Christ, et marquant qu'elle n'aurait ni consolation, ni repos, qu'elle ne fût relevée de cette chute. Elle intéressa les fidèles dans sa cause, les conjura de prier pour elle, afin qu'elle ne fût point privée des effets de la miséricorde de Dieu, et que, par de dignes fruits de pénitence, elle pût être réunie à son Créateur, en la compagnie des Martyrs, ses frères.

Elle marcha ensuite à l'église comme les autres chrétiens, avec plus de confiance en Dieu, et plus de hardiesse devant les hommes qu'elle n'en avait jamais fait paraître. Quelques mahométans qui la virent en furent surpris, sachant ce qui s'était passé; ils en allèrent faire des plaintes au juge, l'assurant qu'Aurée l'avait trompé, et qu'elle témoignait beaucoup de mépris pour la religion des Arabes, par l'ardeur avec laquelle on lui voyait faire tous les actes du culte des chrétiens. Le juge, indigné de cette conduite, l'envoya prendre pour la faire comparaître à son tribunal, et lui fit de vifs reproches sur ce qu'elle lui avait manqué de parole, et sur la hardiesse qu'elle avait eue de reprendre un culte auquel elle avait renoncé en sa présence. Aurée répondit qu'elle n'avait jamais renoncé au culte de Jesus-Christ, qu'à la vérité sa langue avait péché, mais que son cœur avait toujours été à son Dieu, qu'il était juste qu'elle expiât sa faute en présence de celui qui la lui avait fait commettre.

Un si généreux discours mit le juge en fureur. Il fit conduire Aurée en prison, où il ordonna qu'elle fût gardée étroitement. Elle en sortit le lendemain pour être conduite au supplice, et y

avoir la tête coupée. Le juge commanda que l'on pendit son corps par les pieds à un gibet qui avait servi à un meunier, exécuté peu de jours auparavant. On ne l'en retira que pour le jeter dans la rivière. Aurée souffrit le martyr le 19 juillet de l'an 836, auquel le Martyrologe romain en fait mention.

LE BIENHEUREUX AMBROISE AUPERT,

ABBÉ.

Le bienheureux Ambroise Aupert remplissait des fonctions honorables à la cour du roi Pepin. Ce prince l'ayant envoyé en Italie pour quelques affaires qui concernaient sa charge, Dieu se servit de cette mission pour attirer ce seigneur à lui et donner dans sa personne un grand exemple du mépris des vanités de ce monde. Aupert fut tellement touché de la piété des religieux de Saint-Vincent dans le duché de Bénévent, chez lesquels il s'était arrêté pour y passer quelques jours, qu'il résolut aussitôt de quitter tous les emplois qu'il avait à la cour et de venir passer le reste de sa vie au milieu d'eux. Dans sa retraite, il composa sur l'Écriture-Sainte plusieurs ouvrages, qui sont un témoignage éclatant de sa piété et de sa foi. Il était l'oracle de sa communauté, et il en devint abbé, dignité qu'il conserva jusqu'à sa bienheureuse mort, arrivée le 19 juillet 778.

LE BIENHEUREUX BERNOUL,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Le bienheureux Bernoul (*Bernulphus*) fut en premier lieu curé du village d'Oosterbeck, près d'Arnhem, dans la province de Gueldre. Le siège épiscopal d'Utrecht étant devenu vacant par la mort d'Adelbold, il s'éleva une grande différence d'opinion sur la nomination de son successeur ; mais pour lever toutes les difficultés, le choix en fut laissé à l'empereur Conrad, dont l'épouse venait de faire ses couches dans la paroisse de Bernoul. A cause de cette circonstance, l'empereur se détermina pour Bernoul, qui d'ailleurs méritait cette distinction par la sainteté de sa vie et l'étendue de son zèle. Ceci arriva en 1026.

Il jouit paisiblement de cette dignité pendant l'espace de vingt-

sept ans. Par ses soins, les possessions de l'église d'Utrecht s'accrurent considérablement. Il fonda deux églises collégiales, savoir celle de Saint-Pierre et celle de Saint-Jean-Baptiste. La tendre dévotion qu'il portait à saint Lebuin lui fit transférer à Deventer la moitié du Chapitre de Saint-Sauveur d'Utrecht. Il rendit en outre à toutes les églises et lieux saints de son diocèse qui étaient tombés en ruines ou ravagés, leur premier éclat. Persévérant dans les exercices d'une vie sainte et pénitente, il rendit son âme au Seigneur le 19 juillet 1054. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre.

LE BIENHEUREUX JEAN DE DUKLA,

FRÈRE MINEUR.

Saint Jean, appelé de Dukla, parce qu'il naquit en cette ville de Pologne, vers 1414, était d'une famille honnête et pieuse. Son éducation fut très soignée, et l'on remarque que parmi les mots qu'on lui apprenait dans l'enfance, les noms de Jésus et de Marie furent ceux qu'il retint le plus aisément et qu'il les avait sans cesse à la bouche.

Les sentiments de religion dont ce Bienheureux était pénétré, se fortifiant avec l'âge, il n'attendit que le moment où sa raison fut formée, pour embrasser la Règle de Saint-François, et fit profession dans la famille des Conventuels. Un mérite éminent et des mœurs pures lui attirèrent l'estime et l'amitié de ces religieux, qui en différents temps le promurent à plusieurs charges de l'Ordre, qu'il remplit avec distinction.

Cependant saint Jean de Capistran étant venu en Pologne, à la sollicitation du roi Casimir, Jean de Dukla qui ne s'occupait qu'à se perfectionner, se présenta à lui et le supplia de le recevoir dans l'Observance étroite dont il était le restaurateur. Il montrait trop de zèle pour être refusé, et les Conventuels perdirent ainsi un sujet qu'ils regrettèrent à plus d'un titre.

La réforme où Jean de Dukla venait d'entrer, lui facilitant le moyen de se livrer à la prière avec plus d'assiduité et de pratiquer une pénitence plus austère, il travailla avec tant de zèle à se sanctifier, qu'il devint en peu de temps un modèle de toutes

les vertus religieuses. Son humilité lui faisait rechercher les offices les plus bas de la communauté, et sa charité s'étendait à tous ceux qui avaient besoin de ses secours. Il fut un si exact observateur de sa règle, qu'il ne pouvait retenir ses larmes, lorsqu'il voyait quelqu'un la transgresser ; et son attachement pour elle était si grand qu'il faisait consister toute sa richesse et tout son bonheur dans la possession du cahier qui la contenait et dont il lisait tous les jours quelques articles.

L'esprit de paix dont il était animé, lui faisait ressentir une joie inexprimable quand il voyait l'union régner parmi les Frères, mais aussi le moindre murmure l'affligeait sensiblement. Alors il ne se donnait point de repos qu'il n'eût ramené les choses à l'ordre. Il posséda dans un degré supérieur le talent précieux de terminer les dissensions et d'assoupir les querelles, et ses prédications ne firent pas moins d'impression sur le public, que ses médiations n'en avaient fait sur les particuliers, que des inimitiés ou des intérêts divisaient : elles firent rentrer en eux-mêmes un grand nombre de pécheurs, et rendirent à l'Église plusieurs russes et arméniens.

Les principales vertus de ce Bienheureux, furent la pureté et l'obéissance ; il avait pris pour modèle la Mère de Dieu, qu'il honorait d'une dévotion particulière et s'appliqua toute sa vie à l'imiter.

Différentes infirmités l'affligèrent sans ébranler sa constance et sa résignation, et sans diminuer son zèle pour le salut du prochain. Quoiqu'il eût perdu la vue, cela ne l'empêcha pas de prêcher et de confesser jusqu'à sa mort, qui arriva le vingt-neuvième jour de septembre de l'an 1484, et de son âge le soixante-dixième. Il fut enterré dans l'église des Frères Mineurs de Saint-André, à Léopold, où l'on conserve les lettres de plusieurs princes et autres personnes de distinction, qui témoignaient avoir reçu des grâces particulières par son intercession.

On voyait devant le sépulchre où ses reliques furent transportées par ordre du Pape Innocent VIII, en 1521, soixante-dix-huit statues d'argent et une d'or, monuments de la reconnaissance de ceux qui ont imploré efficacement ses secours.

Les rois et les grands de Pologne ont fait diverses instances auprès du Saint-Siège, pour obtenir la canonisation de Jean de Dukla : le roi Sigismond écrivit sur ce sujet à Paul V, en 1618, et à Urbain VIII, en 1628 ; la reine Constance joignit ses recommandations aux siennes, pour ce dernier Pape ; enfin sur le vu des procès-verbaux de sa vie et de ses miracles, Clément XII a approuvé le culte qu'on lui rend et a permis aux Polonais et aux Lithuaniens de l'honorer comme un de leurs patrons.

(FÉROT.)

LE VÉNÉRABLE CHANOINE JEAN RIPOUD,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean Ripoud, prêtre du diocèse d'Autun, né à Moulins, et chanoine de l'église de Notre-Dame en cette ville, ne prêta point le serment à la constitution civile du clergé, et se montra invincible dans son attachement à l'Église catholique. Il était déjà sexagénaire lorsque fut promulguée la loi du 26 août 1792, qui expulsait de France les prêtres fidèles et n'exemptait les vieillards de l'exil qu'en les condamnant à la réclusion.

Le chanoine Ripoud fut donc emprisonné. Il ne devait pas s'attendre à une peine plus cruelle. Cependant les autorités du département de l'Allier l'envoyèrent à la déportation qui se préparait à Rochefort. Il y fut embarqué avec soixante-treize autres prêtres du même département, sur le navire *les Deux-Associés*. Là, bientôt accablé sous le poids des maux que les déportés enduraient dans l'entrepont de ce bâtiment, il mourut le 19 juillet 1794, à l'âge de soixante-trois ans. Son corps fut inhumé dans l'île d'Aix.

LA VÉNÉRABLE MÈRE SAINT-BENOIT,

FONDATRICE DES URSULINES DE JÉSUS, OU RELIGIEUSES DE CHAVAGNES.

Au nombre des personnes que dirigeait le P. Baudoin pendant qu'il était caché aux Sables-d'Olonne, en 1798, il s'en trouvait une qui était destinée par la Providence à le seconder dans l'établissement d'une nouvelle Congrégation.

Charlotte-Gabrielle Ranfray de la Rochette était née à Luçon,

le 4 novembre 1755. Restée orpheline de bonne heure, elle se retira chez sa sœur aînée, mariée à M. Bréhard, sénéchal de Talmont¹. Après avoir passé quelques années dans cette ville, elle entra comme pensionnaire libre au couvent des Hospitalières de la Charité de Notre-Dame, à la Rochelle. La grâce y parla à son cœur. Détachée du monde qu'elle avait aimé, elle fut admise au noviciat des Hospitalières, et fit profession en 1777, sous le nom de Saint-Benoît. Elle goûtait le bonheur de la solitude, lorsque la Révolution la força de quitter son monastère. Elle se retira aux Sables-d'Olonne auprès d'une de ses sœurs, mariée à M. Delange-Bouchardière, et continua de suivre sa règle autant qu'elle le pouvait. Dès qu'elle eut appris l'arrivée du P. Baudoin, elle réclama le secours de son ministère. L'homme de Dieu, qui espérait des jours meilleurs pour la France, et qui désirait ardemment instituer une société de vierges vouées à l'enseignement, découvrant dans la Sœur Saint-Benoît beaucoup d'intelligence, de piété et de dévouement, lui fit part de ses désirs, et la trouva disposée à faire tout ce qu'il croirait devoir contribuer à la gloire de Dieu ; mais, étant déjà liée par des vœux, elle voulut attendre que la Providence manifestât plus clairement sa volonté. En 1802, pendant que le P. Baudoin était curé de Chavagnes, la Sœur Saint-Benoît, n'ayant plus l'espérance de voir se rouvrir l'hôpital de la Rochelle, d'où la Révolution l'avait contrainte de sortir, se rendit dans la paroisse de l'homme de Dieu, suivie de quelques compagnes qui désiraient embrasser la vie religieuse, et se mit avec elles sous sa direction. Elle ouvrit en même temps un pensionnat, et fit la classe aux enfants de Chavagnes et des environs. En 1804, M^{sr} Demandoly, évêque de la Rochelle, permit à M^{me} Saint-Benoît et aux jeunes Vierges dont elle était entourée de faire des vœux de religion conformément à la Règle qui leur avait été donnée par le P. Baudoin. Les filles du Verbe Incarné (c'est ainsi qu'elles s'appelèrent), joignirent à l'instruction de la jeunesse les soins des malades dans les hôpitaux et à

¹ Père de M. François Bréhard que nous avons vu honorer la ville de Poitiers par son talent oratoire, et y donner l'exemple d'une vie chrétienne terminée par une mort sainte.

domicile. La nouvelle Société prit de rapides accroissements, et fut légalement approuvée en 1823 sous le nom de Congrégation des Ursulines de Jésus, dites de Chavagnes : c'est le nom que lui avait donné, en 1822, M^{re} Soyer, évêque de Luçon, de concert avec leur vénéré fondateur. Il y eut aussi, à cette époque, quelques modifications dans les statuts.

La Mère Saint-Benoît gouverna la Congrégation des Ursulines de Jésus jusqu'à sa mort, qui arriva le 19 juillet 1828 ; elle fut emportée par une attaque d'apoplexie foudroyante, dans la voiture qui la conduisait à Saintes. C'est en cette ville que son corps repose, dans la chapelle des Ursulines de Jésus ; son cœur a été placé dans la chapelle du chef-lieu de la Congrégation, à Chavagnes.

La Mère Saint-Benoît était une femme à grandes vues, d'une haute vertu, et d'un caractère plein d'aménité ; sa piété était aisée et affectueuse. Cette fervente religieuse aimait à passer au pied des saints autels les moments dont elle pouvait disposer, et elle avait un grand attrait pour l'oraison ; c'est là qu'elle puisait la patience avec laquelle elle a souffert à la fin de sa vie des douleurs rhumatismales très-violentes. Au fort de la souffrance, elle répétait : « Dieu soit béni ! » (CH. DE CHERGÉ.)

LE VÉNÉRABLE CARDINAL JEAN DE CHEVERUS,

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

Jean-Louis-Anne-Madeleine Lefebvre de Cheverus, naquit à Mayenne le 28 janvier 1768, fut sacré évêque de Boston aux États-Unis, en 1810, transféré à l'évêché de Montauban en 1823, à l'archevêché de Bordeaux le 30 novembre 1826, préconisé cardinal de la sainte Église romaine et enfin sortit de ce monde le 19 juillet 1836. Sa vie a été tracée dans une esquisse rapide par M. Villemain de l'Académie française, et cette belle et sincère esquisse, nous la reproduisons ici :

« Sur un des points des vastes États d'Amérique, dans une de ces grandes villes démocratiques et commerçantes où l'activité du travail et l'amour du gain ont transporté tous les arts de l'Europe, se préparait un missionnaire dévoué au bonheur des

hommes. Jeté hors de son pays en 1793, un jeune prêtre français trouve à Boston, au milieu du libre concours de toutes les sectes chrétiennes, une église catholique faible et peu nombreuse. Bientôt il l'accroît, il la ranime par l'ardeur de son zèle et sa vertu persuasive. Il est à la fois le plus fervent et le plus tolérant des hommes. Simple et modeste dans ses manières, spirituel, brillant, gracieux par la parole, il charme les protestants américains en leur prêchant l'Évangile dans la langue de leurs pères.

« Cet apostolat dans une ville ne suffit pas à sa charité. Aux confins de six États nommés autrefois la Nouvelle-Angleterre, au delà du Connecticut, erraient encore des tribus sauvages, du nombre de celles que l'implacable progrès de la civilisation américaine fait successivement disparaître de la face du globe. Le jeune prêtre les regarde comme dévouées à la mission catholique de Boston. S'aidant du jargon d'une vieille esclave sauvage, qui parlait un peu l'anglais, il apprend la langue de ces peuples, puis seul, comme le missionnaire dont M. de Châteaubriand a tracé l'immortelle peinture, avec son bâton et son bréviaire, il s'enfonce dans la profondeur des bois, et va chercher des âmes à sauver, des hommes à convertir et à humaniser.

« Dans cette poursuite, il a le bonheur de retrouver quelques restes d'une ancienne maison chrétienne ; il les rassemble, il les vivifie de nouveau par l'ardeur d'une charité dont le souvenir ne s'effacera plus dans le cœur oublieux du sauvage. Vivant sous les huttes de ces pauvres tribus, traversant les fleuves dans leurs frères pirogues, les sauvant, par ses prières et son autorité, de la contagion des marchands qui leur apportaient des liqueurs enflammées de l'Europe, il passa là plusieurs mois à instruire, à consoler, à guérir ; et dans la suite il revint souvent visiter son diocèse du désert. Mais il lui fallut alors le quitter pour retourner à Boston. Une épidémie de fièvre jaune l'y rappelait : il accourt, et dans le trouble général, quand les affections de famille, quand le zèle religieux même reculait effrayé, il est partout l'assistant des abandonnés et le consolateur des mourants.

« Que pouvait un titre pour tant de vertus ? Rome cependant, qui voyait alors, c'était en 1798, le culte catholique menacé dans

une partie de l'Europe, apprit avec une vive joie les miracles de charité qu'un prêtre français exilé suscitait en Amérique, et le Souverain Pontife se hâta de les honorer, en le nommant évêque de Boston. Ce titre, sans pouvoir, sans crédit temporel, au milieu d'une ville étrangère et dissidente, devint pour un évêque de l'Église primitive un instrument de charité universelle, un signe public de conciliation et de paix, au milieu de la division des sectes, envenimées par la division des partis.

« Dans la rudesse souvent si injurieuse de la liberté américaine, son nom, toujours béni par le pauvre, n'était jamais prononcé qu'avec respect ; son secours était partout invoqué ; ses dons semblaient inépuisables ; tout pauvre qu'il était, sa voix partout faisait élever des églises et des écoles. L'âpreté du zèle tombait devant sa douceur ; et souvent les pasteurs des différents cultes le priaient de prêcher dans leurs temples, comme si sa parole vraiment apostolique fût venue rendre aux chrétiens leur unité première.

« C'est ainsi qu'il fut occupé trente ans en Amérique, étendant son influence et sa vertu depuis Boston jusqu'à Baltimore.

« L'Europe avait bien changé dans cet intervalle ; elle avait été bouleversée et reconstruite ; les républiques, les empires avaient passé ; une restauration était debout pour la seconde fois. Parmi les préoccupations souvent aveugles de ce pouvoir entouré d'obstacles, il lui vint la sage idée de rappeler en France le pieux et tolérant évêque de Boston et de lui confier un siège épiscopal. Cette simplicité tout apostolique, cette longue habitude des mœurs d'un état libre, cette indulgence d'un esprit aimable et supérieur, cette piété qui se marquait par les œuvres, tous ces traits du caractère de M. de Cheverus lui gagnèrent les cœurs à Montauban comme à Boston. La division des sectes, qu'une fausse politique avait animée, céda sans peine au saint évêque, qui venait, en 1825, apporter dans une de nos villes du Midi la tolérance américaine avec l'effusion d'âme et la douceur de Fénelon.

« Bientôt vint s'offrir à lui une de ces occasions déplorables où la charité, où les dévouements ont besoin d'être immenses comme

le malheur. Une inondation désola le département du Tarn, et frappa des villages entiers de misère et de désespoir. Donnant alors un exemple qui s'est récemment renouvelé, M. de Cheverus se mêle partout au péril, encourage les travailleurs, assiste les victimes, recueille et nourrit dans sa propre demeure plus de trois cents personnes, pendant que ses démarches actives et sa charité ingénieuse obtenaient de toutes parts des secours abondants, pour réparer les maux de deux faubourg inondés.

« Bientôt M. de Cheverus est appelé du siège épiscopal de Montauban à l'archevêché de Bordeaux ; les dignités de l'État lui sont prodiguées ; sa modération, son humilité, sa tolérance, sa popularité même, n'en éprouvèrent pas la plus légère atteinte. Dans des jours de réaction et de défiance, il restait pour tout le monde bienveillant et respecté. L'épreuve même d'une révolution soudaine ne troubla ni cette vertu sûre d'elle-même ni cette autorité si douce exercée sur les âmes. Plaignant le malheur, mais jugeant les fautes, inaccessible aux passions de parti, et préférant à tout la religion et la France, M. de Cheverus seconda de sa libre et fidèle adhésion le pouvoir tutélaire qui s'élevait. Son cœur d'ancien émigré était attristé, il n'en fut que plus tendre et plus secourable à tous ; sa maison épiscopale était appauvrie, il redoubla de simplicité pour lui-même, et de charité pour le malheur.

« On le vit plus souvent à pied dans les rues pour aller visiter les pauvres, et faire parfois le catéchisme dans les écoles d'enseignement mutuel. Quand le fléau du choléra s'étendit, et que, dans le trouble public, on se préparait partout à le combattre, M. de Cheverus fit aussitôt de son palais un hospice, et il n'en sortait que pour aller chaque jour visiter dans les dépôts publics les malheureux frappés de contagion, ou pour monter en chaire et prêcher contre ces bruits funestes d'empoisonnements qui troublaient l'imagination du peuple, et ajoutaient la sédition au fléau.

« Le mal dura peu, et le peuple de Bordeaux puisa dans cette prompte délivrance plus de dévouement encore à ce saint archevêque. Pour lui, son âme, vive et pure, en jouissant avec délices

des témoignages de l'affection publique, n'en tirait aucun orgueil et il poursuivait seulement avec plus d'ardeur sa tâche de chaque jour, infatigable dans les moindres devoirs, comme il était admirable dans les plus grands.

« Une vertu si constante et si éprouvée ne pouvait échapper à l'attention du roi. Sa Majesté, dès qu'elle en eut l'occasion, désigna M. de Cheverus pour la pourpre romaine. Toutes les opinions applaudirent avec une égale faveur ; et jamais de nos jours élection ne fut plus populaire que cette promotion d'un cardinal. C'est qu'il y a dans la bonté du cœur unie à la pureté religieuse, un charme et un ascendant que nulle prévention ne peut méconnaître ; c'est qu'aimer les hommes et leur faire du bien, au nom de Dieu, sera toujours un grand titre dans le monde.

« Ce fut la puissance de M. de Cheverus, et le secret de sa vie heureuse et honorée ; elle approchait du terme sans se démentir un moment.

« Lorsqu'il rentra dans Bordeaux avec sa dignité nouvelle de cardinal, un sinistre de mer venait tout récemment d'engloutir quatre-vingts pauvres pêcheurs sortis du port de *La Teste*. M. de Cheverus, au milieu des acclamations de la foule qui se pressait sur son passage, n'a d'attention et de cœur que pour le désastre qu'il vient d'apprendre. Il tourne en pitié et en aumônes tout l'enthousiasme qu'on a pour lui. Les malheureux qui avaient péri laissaient sans ressources leurs veuves, leurs vieux parents et cent soixante-un petits orphelins ; c'est là ce qui trouble, ce qui fait pleurer l'archevêque. Il envoie aussitôt, pour porter des secours aux familles désolées, un de ses dignes élèves, celui qui sera plus tard le charitable et courageux évêque d'Alger.

« Il reste à Bordeaux afin de multiplier les quêtes et de les prêcher lui-même ; il célèbre dans sa cathédrale un service solennel pour les pauvres noyés, comme pour des grands de la terre.

« Des dons passagers ne suffisaient pas ; dans son ingénieuse charité, il forme, au profit des orphelins de *La Teste*, une association durable de tous les enfants des familles aisées de la ville, ayant à leur tête quelques riches orphelins. Par les soins des

jeunes protecteurs, une école est établie dans Bordeaux pour les pauvres pupilles ; et l'archevêque soulage ainsi les uns en apprenant aux autres l'exercice éclairé de la bienfaisance et de la vertu.

« Ainsi se succédaient ses bonnes œuvres et ses édifiantes paroles. Fatigué de longs efforts, malade et déjà frappé d'un avant-coureur, M. de Cheverus continua sans interruption de travailler à son œuvre épiscopale, partout inspirant le bien ou le faisant lui-même ; et il ne se reposa que pour mourir, laissant comme un dernier bienfait l'exemple même de ses derniers moments. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame de Buglose. — C'est une tradition ancienne parmi les Lazaristes que saint Vincent de Paul a célébré sa première messe dans la chapelle de Buglose. Cette chapelle, ruinée en 1570 par les calvinistes, avait néanmoins conservé un autel. Quoi qu'il en soit, il est certain que saint Vincent de Paul, après la découverte de la statue de Notre-Dame de Buglose en 1620, y fit un pèlerinage pour remercier la très-sainte Vierge de toutes les grâces qu'il en avait reçues, et qu'elle prodiguait à son pays ; car il était né à trois quarts de lieue de là, dans la paroisse de Poy, du diocèse d'Aire. On y montre encore la maison de son père changée en oratoire, et le chêne vénérable, dans le creux duquel il se retirait pour prier, en faisant paître ses troupeaux.

Le pèlerinage de Notre-Dame est un des plus anciens du Béarn. La statue de la très-sainte Vierge qu'on y honorait, était célèbre par ses miracles. Elle ne portait pas encore le nom de Notre-Dame de Buglose, qui rappelle les mugissements des bœufs qui la firent retrouver d'une manière si merveilleuse.

Les huguenots, dit l'historien de ce sanctuaire, ayant voulu détruire par les armes la religion catholique, firent beaucoup de ravages dans le Midi, notamment dans la province de Guienne et le Béarn. Ils les parcoururent le fer à la main, laissant partout des traces de leur fanatique fureur. Ils ruinèrent les églises, renversèrent les autels, brûlèrent les reliques, brisèrent les images,

massacrèrent les prêtres : il n'y eut rien de sacré qu'ils ne profanassent.

Le parti hérétique était puissamment soutenu. Jeanne d'Albret, reine de Navarre et souveraine du Béarn, s'en était déclarée le chef, et cela pour satisfaire sa haine et sa vengeance contre l'Église romaine. Guidée par l'esprit mauvais, elle employa tous les artifices de la ruse et de la violence pour faire cesser l'exercice de la religion catholique dans ses États.

A cet effet, elle donna, en 1569, au comte de Montgommeri, le commandement d'une puissante armée, qui, partout où elle passa, ne laissa que des ruines. Le Béarn alors, en perdant en partie ses édifices religieux, ses sanctuaires, ses églises, ses basiliques, vit périr et crouler à terre les monuments que la piété de ses ancêtres avait élevés à la foi catholique. C'est ainsi que disparut la célèbre et mémorable chapelle de Notre-Dame de Bétharam, située au pied des Pyrénées, dans le diocèse de Bayonne.

On assure que ce fut dans ce temps calamiteux que ces hérétiques étendirent leur fureur sur la Chalosse et les contrées voisines, en haine de ce que le catholicisme s'y conservait dans toute sa pureté, et que, dans une de leurs incursions, ils renversèrent de fond en comble l'antique chapelle de Notre-Dame, dans la paroisse de Poy. S'ils y avaient trouvé l'image de la très-sainte Vierge, ils l'auraient sans doute mise en pièces, ainsi qu'ils faisaient de toutes celles qui tombaient sous leurs mains.

Mais Dieu, qui se joue du dessein des impies et qui voulait faire honorer, dans cette image, la Reine du ciel, prit soin de la soustraire à leur fureur. Quelques pieux fidèles de Poy, avant l'arrivée des soldats calvinistes, enlevèrent la statue de Notre-Dame et allèrent secrètement la cacher au milieu des broussailles d'un marais, desséché depuis, à trente ou quarante pas de l'endroit où est aujourd'hui la petite chapelle de la Fontaine.

C'était en 1570. Ces courageux chrétiens n'eurent pas la consolation de voir le fruit de leur zèle pour la gloire de la Mère de Dieu. La mort étant venue les frapper avant la fin de la persécution, que les iconoclastes firent régner près d'un demi-siècle, ils emportèrent dans la tombe, comme autrefois le Prophète Jérémie,

le secret du lieu où ils avaient caché le trésor : en sorte que l'image vénérable de Notre-Dame avait entièrement disparu de la mémoire des hommes ; ou si on y pensait encore, c'était pour déplorer sa perte, qu'on regardait comme certaine.

Les choses étaient en cet état, lorsque en 1620, dans l'année précisément où Louis XIII, de glorieuse mémoire, vint en personne dans le Béarn, pour y rétablir l'exercice public de la religion catholique, un événement merveilleux rendit à la piété des fidèles le précieux trésor, qui avait été confié au marais.

Il arriva alors qu'un jeune pâtre de la paroisse de Poy, ayant coutume de mener paître son troupeau dans la lande, près du marais, observa qu'un de ses bœufs s'écartait de temps à autre, entraît dans le marais, s'enfonçait au milieu des broussailles, et y poussait des mugissements si violents, qu'on l'eût dit aux prises avec quelque chose d'extraordinaire. La chose s'étant renouvelée à plusieurs reprises, l'attention du pâtre fut vivement éveillée. Il eut peur d'abord. Curieux, néanmoins, de connaître la cause d'un événement si extraordinaire, mais n'osant approcher du marais, il monta sur un chêne, d'où, à son grand effroi, il crut apercevoir à travers les broussailles une espèce de forme humaine, que le bœuf tantôt couvrait de ses mugissements, et tantôt semblait se plaisir à lécher. Effrayé, il descend promptement de l'arbre, et hors de lui-même, il court en répandre la nouvelle.

A l'instant, les notables de Poy et M. Dussin, alors curé de la paroisse, sont avertis. Un conseil est tenu ; le pâtre est interrogé, et, de l'avis de tout le monde, une commission est nommée pour aller sur les lieux mêmes, explorer la chose singulière cachée dans le marais. Ainsi s'accomplissaient les desseins de la Providence, qui, à la honte des iconoclastes modernes, voulait rétablir dans son image même, la célèbre dévotion de Notre-Dame.

Les membres de la commission étant arrivés près du marais, leur premier soin fut de se frayer un chemin sur le limon, au travers des broussailles.

Quelle fut leur surprise de voir, dans un marais, une statue de marbre, belle et parfaitement bien conservée, tenant entre ses

bras l'Enfant Jésus, et à moitié ensevelie dans la boue ! Il leur fallut du temps pour la reconnaître. Mais à la réflexion et au souvenir du pèlerinage qui avait autrefois existé, les vieillards ne tardèrent point à se la remettre, et dirent sans hésiter : « Voilà l'image de l'ancien pèlerinage, l'image de Notre-Dame même. »

Il serait difficile de retracer ce qui se passa dans l'âme de ces hommes, et de tous ceux qui accoururent au bruit de la découverte. Au milieu des transports, la vérité se manifestait par les accents les plus naïfs, ordinaires au peuple. Les vieillards, qui avaient vu l'ancienne chapelle détruite par les huguenots, s'écriaient en voyant l'image : « C'est bien Notre-Dame ! oui ! voilà l'Enfant Jésus entre ses bras ; c'est elle-même, elle a si peu changé, que c'est un miracle qu'elle se soit conservée si longtemps dans la boue du marais, sans se détériorer ni se défigurer. Oh ! si les temps anciens revenaient ! oh ! si le pèlerinage pouvait reprendre son ancienne ferveur ! » Ces accents et d'autres semblables venaient constater l'identité de l'image et confirmer la vérité du fait merveilleux.

L'image de Notre-Dame fut donc retirée du marais et placée, avec toute la décence convenable, à l'endroit même où fut bâtie dans la suite la petite chapelle de la Fontaine. On ne se hâta pas de la retirer de ce lieu. On voulut laisser au ciel le temps de se déclarer : ainsi le réclamait la prudence chrétienne, lente dans sa marche. On espérait qu'un premier prodige serait le prélude de beaucoup d'autres, et que, par là, on en viendrait à connaître les desseins particuliers de la Providence : on ne se trompa point.

Le bruit de la merveilleuse invention de l'image de Notre-Dame, dit l'historien de Buglose, se répandit rapidement dans toute la province, comme l'annonce de ces événements publics qui réveillent puissamment les esprits. Sitôt qu'on eut entendu nommer l'ancienne Notre-Dame, devenue Notre-Dame de Buglose, sitôt qu'on eut appris l'histoire touchante de sa découverte, l'attention générale se tourna vers ce sanctuaire.

On fut avide de visiter les lieux où le ciel se déclarait par des

miracles. Le concours fut immense : le peuple fidèle était impatient de se dédommager de la privation qu'il avait vivement sentie pendant cinquante ans ; et le Ciel prenait plaisir à donner à la Mère de Dieu et notre Mère l'avantage sur les iconoclastes protestants, ses ennemis, en relevant avec éclat son culte, là même où ils avaient prétendu l'anéantir.

Quoi qu'il en soit, dit l'historien de Notre-Dame, la foule fut innombrable, la confiance sans bornes et les effets merveilleux. Presque chaque jour amenait quelque nouveau miracle. En moins d'une année on en constata vingt-quatre par des actes très-authentiques, que l'histoire conserve.

Mais ceci demandait, d'une manière toute spéciale, le sceau de l'autorité ecclésiastique, sans lequel on court risque de tomber dans l'erreur ou la superstition. L'évêque de Dax, déjà informé, se transporta sur les lieux avec son chapitre, afin de prendre par lui-même connaissance des événements, des faits et des miracles. Il vérifia le tout avec une scrupuleuse exactitude et selon les formes du droit. Enfin, après avoir reconnu le doigt de Dieu, jugeant que l'image de la très-sainte Vierge n'était pas dans un endroit assez décent, il ordonna qu'elle serait transportée dans l'église paroissiale de Poy.

Cette translation se fit avec l'éclat d'une pompe religieuse, assez semblable à celle qui se fit autrefois de l'arche du Seigneur. Les peuples des environs voulurent s'y trouver, et ils arrivèrent en troupe ; mais, chose étrange, voilà qu'au milieu de la foule qui suivait en silence et en prières, les bœufs qui traînaient l'image s'arrêtèrent tout court à l'endroit même où était auparavant l'oratoire de Notre-Dame, sans qu'il fût possible de les faire avancer un pas de plus : on eut beau les agiter et les tourmenter, tout fut inutile. Cette merveille fit juger à tous les assistants que le Ciel voulait que la Mère du Sauveur fût honorée au lieu même où elle l'avait été autrefois. En conséquence, ils déposèrent avec respect l'image miraculeuse sur les masures de l'ancienne chapelle, et informèrent de tout l'évêque de Dax. Celui-ci donna ordre de bâtir une chapelle sur les ruines de l'ancienne ; il fournit libéralement à la dépense : plusieurs autres personnes de

considération y contribuèrent aussi, principalement M. le marquis de Poyanne, gouverneur de la ville de Dax. L'ouvrage fut entrepris et conduit avec une grande activité, stimulée par le zèle, de sorte qu'il fut bientôt achevé.

Restait la bénédiction, qui devait en faire un lieu saint. L'évêque de Dax résolut de la faire lui-même de la manière la plus solennelle, soit pour réparer l'injure faite par les hérétiques à la Mère de Dieu, soit pour donner au pèlerinage des commencements solides, en le consacrant avec tout l'appareil de l'autorité ecclésiastique : à cet effet, il ordonna, de l'église cathédrale à la chapelle de Buglose, une procession générale du clergé et du peuple, qui eut lieu le lundi de la Pentecôte de l'année 1622, avec un concours immense, où figuraient les autorités civiles.

Ce fut donc en 1622, le lundi même de la Pentecôte, que l'on célébra la dédicace de la chapelle de Notre-Dame. L'anniversaire s'en est fait tous les ans à pareil jour, avec beaucoup d'éclat.

En 1706, Bernard d'Abadie d'Arboucave, évêque de Dax, appela à Buglose les Lazaristes, prêtres de la Congrégation de saint Vincent de Paul, soit parce qu'il convenait que les enfants vinsent habiter la terre qui avait donné naissance à leur père, soit parce que le travail excessif du pèlerinage demandait des ouvriers zélés et infatigables. Le séjour de ces religieux dans le pays rendit de grands services à la religion. Ils ne se contentaient pas de sanctifier les pèlerins ; ils allaient encore dans les missions, évangéliser les pauvres gens de la campagne. Ils étaient curés et seigneurs de la paroisse, avec titre de baronnie et droit de haute et moyenne justice.

En 1793, les satellites de l'impiété voulurent d'abord tout détruire dans la chapelle de Notre-Dame : mais ils furent arrêtés par un coup extraordinaire de la Providence, qui, faisant servir les passions humaines à ses desseins, changea ces devastateurs en gardiens du sanctuaire de Buglose. Voici comment la chose arriva : Déjà les échelles étaient appliquées, déjà l'on commençait à démanteler l'autel, lorsqu'un bruit terrible et effroyable, sortant du fond de cet auguste asile, se prolongea sourdement comme un tonnerre. Alors les profanateurs furent saisis d'une

telle épouvante que, laissant là les instruments de leur crime, ils s'enfuirent à toutes jambes. Ce fait est attesté par des personnes qui vivent encore ; j'en ai vu de mes propres yeux, des traces sur les murs de la chapelle, disait, il y a quelques, années le chapelain de ce sanctuaire. Depuis, les révolutionnaires laissèrent continuer le pèlerinage ; mais ils mirent en régie les aumônes qu'on y apportait. C'est ainsi que la peur et la cupidité contribuèrent à la conservation de Notre-Dame de Buglose.

(DANOS, *chapelain.*)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Saint Vincent de Paul, confesseur, qui s'endormit dans le Seigneur le 27 septembre.

Fête de saint Epaphras, que saint Paul, apôtre, appelle son compagnon de captivité. Ce Saint, ayant été ordonné évêque de Colosses par le même apôtre, et étant célèbre par ses vertus, reçut au même lieu, après un vigoureux combat, la palme du martyre, pour les fidèles qui lui avaient été confiés. Son corps a été déposé à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

A Séville en Espagne, martyre de sainte Juste et de sainte Rufine, vierges qui, ayant été arrêtées par le président Diogénien, furent d'abord étendues sur le chevalet et déchirées avec des

¹

QUARTODECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Sancti Vincentii a Paulo confessoris, qui obdormivit in Domino quinto kalendas octobris. — Eodem die natalis sancti Epaphræ, quem sanctus Paulus apostolus conceptivum appellat. Hic ab eodem apostolo Colossis episcopus ordinatus, clarus virtutibus ibidem martyrii palmam pro ovibus sibi commendatis virili agone percepit : cujus corpus Romæ in basilica sanctæ Mariæ Majoris conditum est. — Hispali in Hispania passio sanctarum virginum Justæ et Rufinæ, quæ a præside Diogeniano comprehensæ, primo equulei extensione, et ungularum laniatione vexatæ, post carcere, inedia, et variis torsionibus afflictæ, tandem Justa in carcere spiritum exhalavit, Rufinæ vero cervix in confessione Domini confRACTA est. — Cordubæ sanctæ Aureæ Virginis, quæ aliquando lapsa, sed facta pœnitens, iterato certamine hostem effuso sanguine superavit. — Treviris sancti Martini episcopi et martyris. — Romæ sancti Symmachi papæ, qui schismaticorum factione diutius fatigatus, demum sanctitate conspicuus migravit ad Dominum. — Veronæ sancti Felicis episcopi. — Apud Scetim Ægypti montem sancti Arsenii romanæ Ecclesiæ diaconi, qui Theodosii tempore in solitudinem secedens, virtutibus omnibus consummatus, et jugi lacrymarum imbre perfusus, spiritum Deo reddidit. — In Cappadocia sanctæ Macrinæ virginis, sororis sanctorum Basilii Magni et Gregorii Nysseni.

ongles de fer, ensuite souffrirent la prison, la faim et diverses tortures. Enfin Juste mourut dans la prison. Quant à Rufine, persévérant dans la confession de la foi du Seigneur, elle eut la tête écrasée.

A Cordoue, sainte Aure, vierge, qui, étant d'abord tombée pendant la persécution, et s'étant ensuite repentie de sa faiblesse, recommença le combat, et y versant son sang, fut victorieuse de son ennemi.

A Trèves, saint Martin, évêque et martyr.

A Rome, saint Symnaque, Pape, qui ayant été fatigué longtemps par la faction des schismatiques, rendit enfin son âme à Dieu, étant parvenu à une sainteté célèbre.

A Vérone, saint Félix, évêque.

A Scété, montagne de l'Égypte, saint Arsène, diacre de l'Église romaine, qui, au temps de Théodose, se retirant dans la solitude, y mourut consommé dans toutes les vertus chrétiennes, et baigné de larmes continuelles.

En Cappadoce, sainte Macrine, vierge, sœur de saint Basile le Grand et de saint Grégoire de Nysse.

Additions des autres martyrologes.

Saint Garnier, évêque de Langres, honoré en ce jour à Dijon.

Sainte Darèce, mentionnée dans le Martyrologe de saint Jérôme.

Le bienheureux Pierre, confesseur, honoré à Foligno.

Saint Sisinne, martyr à Alexandrie.

Saint Martin, évêque de Trèves et martyr.

Sainte Stilla, vierge, honorée en Franconie.

Sainte Stéphanide, martyre à Damas.

Saint Rustique, prêtre, honoré ce jour à Lyon.

Saint Die, fondateur d'un monastère d'Acémètes à Constantinople, mort en 483 et surnommé le Thaumaturge à cause de ses nombreux miracles.

Saint Élie de Galatre, moine au monastère de Salines en Calabre, de l'Ordre de Saint-Basile, mort vers l'an 1000.

Saint Rustique, prêtre de Lyon.

Martyrologe de la dernière persécution.

Marie-Anne Daniel, religieuse hospitalière d'Arras, ayant refusé le serment schismatique de 1791, condamnée à mort avec d'autres religieuses, guillotinée à Cambrai, le 19 juillet 1794.

Gaspard-Jean-Louis Vaucapelle, prêtre bruxellois, emmené à Paris, accusé d'avoir prêché le fanatisme, condamné et guillotiné le 19 juillet 1794.

François Chabans de Richemont, archidiacre du diocèse de Périgueux, n'ayant pas prêté le serment schismatique, condamné à la déportation, envoyé à Rochefort, mort là dans le navire le 19 juillet 1794, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Jean-Pierre Prat, chanoine de Bourbon-l'Archambaud, pour la même cause condamné à la déportation et mort à Rochefort, ce même jour.

François-Mathurin Lesaulnier, jeune prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, emmené à Rochefort pour la déportation, mort là ce même jour, à l'âge de vingt-sept ans.

Charles-Thomas Jacques, Chrysogone-François Jacques, Félix-Arnould-François-Xavier Jacques, trois frères, prêtres tous trois du diocèse d'Avignon, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamnés et guillotisés tous trois à Orange, le 19 juillet 1794.

Jean Dubost, curé de Ténéuil au diocèse de Bourges, effrayé des premiers troubles de la Révolution, avait depuis trois ans résigné sa cure, et vivait dans la retraite, lorsqu'il fut sommé de faire le serment schismatique, et sur son refus condamné à la déportation, mort à Rochefort, le 19 juillet 1794, à l'âge de soixante-sept ans.

Martin Glynn, prêtre irlandais établi à Bordeaux, arrêté là pour refus de serment schismatique, condamné par une commission militaire, et fusillé le 19 juillet 1794, à l'âge de soixante-six ans.

VINGTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Elie, prophète. — Saint Joseph Barsabas surnommé le Juste, disciple de Notre-Seigneur. — Sainte Wilgeforte, vierge et martyre. — Sainte Marguerite, vierge et martyre. — Saint Aurèle, évêque de Carthage. — Sainte Sévère, vierge. — Saint Wolmer ou Wilmer, fondateur de l'abbaye de Samer. — Saint Ansegise, abbé de Fontenelle. — Saint Paul et saint Théodemir, martyrs de Cordoue. — Saint Jérôme Émiliani, fondateur des Somasques. — Le Vénérable Robert, roi de France. — Le Vénérable curé Jagu. — Le Vénérable Père Pierre Paul, Frère Prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ÉLIE,

PROPHÈTE.

Après la mort de Salomon, la monarchie des Hébreux fut divisée en deux royaumes, dont l'un composé de dix tribus, retint le nom d'Israël et fut donné à Jéroboam, l'un de ses sujets, en punition de ses débauches et de son idolâtrie ; l'autre n'ayant que deux tribus fut laissé à Roboam, son fils, sous le nom de royaume de Juda, en considération de David à qui le Seigneur avait promis de ne point ôter le sceptre de sa race. Jéroboam introduisit l'idolâtrie des veaux d'or dans ses États et vécut dans une impiété qui passa à tous ses successeurs avec sa couronne, selon la remarque de l'Écriture. Le septième d'après lui fut Achab, fils et successeur d'Amri : et il enchérit en impiété sur tous ses prédécesseurs. Car ne se contentant pas de suivre Jéroboam dans ses iniquités, il épousa de plus Jézabel, fille d'Ethbaal ou Ithobal, roi des Sidoniens, l'une des plus méchantes femmes du monde, qui lui communiqua ses vices avec les superstitions d'une nouvelle idolâtrie qu'il introduisit dans Israël. Il y établit le culte de Baal, qu'elle avait apporté de son pays : il lui bâtit un temple dans la vallée de Samarie où était le siège de son royaume, il y plaça son idole et lui dressa un autel. Il planta même un bois qu'il lui consacra, et accumulant toujours crime sur crime, il

irrita par ses abominations le Seigneur, le Dieu d'Israël, plus que n'avait encore fait aucun des rois d'Israël.

Ce fut sous le règne de ce méchant homme que le Seigneur suscita du milieu de son peuple le Prophète Élie qui était de Thesbé, village du pays de Galaad, au delà du Jourdain, dans la tribu de Gad. Il y avait près de six ans qu'Achab régnait sur les dix tribus, lorsqu'Élie portant la parole du Seigneur, vint le trouver pour lui déclarer de sa part, qu'il ne tomberait ni pluie ni rosée pendant un temps considérable, jusqu'à ce qu'il revînt en apporter un nouvel ordre. Après qu'il se fut acquitté de cette première commission, le Seigneur lui donna ordre de se retirer de là, et d'aller vers l'Orient se cacher dans une caverne qui était sur le bord du torrent de Carith, du côté du Jourdain, l'assurant qu'il y pourvoirait à ses besoins par le moyen des corbeaux, à qui il avait commandé de le nourrir tant qu'il demeurerait en ce lieu. Il obéit, et il fut servi, suivant la parole du Seigneur, pendant tout le temps de cette retraite, par des corbeaux, qui lui apportaient du pain et de la chair deux fois le jour, le matin et le soir.

Quelque temps après, la sécheresse que causa le défaut de pluie, fit tarir le torrent où il avait coutume de boire. Alors le Seigneur lui dit d'aller à Sarepta, ville des Sidoniens, en Phénicie, où régnait le père de la reine Jézabel, aux extrémités du royaume d'Israël, vers le septentrion, et d'y demeurer chez une femme veuve, à qui il avait commandé de le nourrir. Il alla aussitôt sans marquer aucune répugnance et sans raisonner sur la nature d'un commandement qui l'éloignait si fort de son pays.

Étant arrivé près de la porte de Sarepta, il vit une femme qui ramassait du bois, et s'approchant d'elle, il lui demanda de l'eau pour se désaltérer. Elle se mit aussitôt en devoir de lui en aller chercher ; et à la bonne disposition où il la voyait, il jugea qu'elle pourrait être cette veuve qui devait le nourrir, selon que le Seigneur lui avait marqué. Il la pria donc de lui apporter en même temps une bouchée de pain. Elle lui jura par le Seigneur, son Dieu, qu'elle n'avait point de pain, qu'elle avait seulement dans un pot autant de farine qu'on en aurait pu

prendre avec trois doigts, et un peu d'huile dans un petit vase, et qu'elle était venue ramasser, en ce lieu, deux morceaux de bois pour s'apprêter à manger à elle et à un enfant qu'elle avait, s'attendant à mourir, avec lui, lorsque ce petit reste serait consommé. Élie lui dit de ne point se mettre en peine de ce qui pourrait arriver, qu'elle ferait comme elle avait dit; qu'il la pria de faire d'abord pour lui, de ce petit reste de farine, un petit pain cuit sous la cendre, et qu'après cela elle en ferait pour elle et son enfant. Il lui promit en même temps au nom du Seigneur, le Dieu d'Israël, que la farine ne manquerait point dans son pot, et que l'huile ne diminuerait point dans son petit vase jusqu'au jour où il tomberait de la pluie sur la terre. Cette femme le crut, et s'en étant allée chez elle, *sur-le-champ*, elle fit, sans hésiter, ce qu'Élie lui avait dit. L'événement vérifia la prédiction par un miracle qui se renouvela toutes les fois qu'il s'agissait de faire à manger pour le Prophète, pour elle et pour toute sa maison.

Il arriva quelque temps après, que le fils de cette femme qui était veuve et maîtresse chez elle, tomba malade à l'extrémité jusqu'à rendre l'esprit par la violence du mal. L'excès de la douleur qu'en eut cette mère affligée, la transporta de telle sorte, qu'elle attribua sa perte à la présence du Prophète, parce que, disait-elle, il avait découvert ses péchés, ou qu'il était venu chez elle pour en renouveler la mémoire, et punir la mère en tuant le fils. Élie, touché de son affliction, lui dit de lui donner le corps de son fils. Il le prit, le porta dans la chambre où il se retirait, le mit sur son lit, et élevant sa voix au Seigneur, il lui fit sa prière et dit : « Seigneur, mon Dieu, avez-vous donc affligé aussi cette pauvre veuve qui tâche de me nourrir comme elle peut, jusqu'à faire mourir son fils ? » Il se mit ensuite sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps, et criant au Seigneur, il le pria de faire rentrer l'âme de cet enfant dans son corps. Le Seigneur exauça, *sur-le-champ*, la prière de son Prophète, et rendit la vie à l'enfant. Élie le prit entre ses bras, et étant descendu de sa chambre, il le remit vivant entre les mains de sa mère. Cette pauvre femme, toute transportée de joie, lui

dit : « Je reconnais, maintenant, après cette action, que vous êtes un homme de Dieu, et que c'est l'Esprit du Seigneur qui vous fait parler. »

Il y avait près de trois ans que durait la sécheresse, lorsque le Seigneur commanda à Élie d'aller se présenter devant le roi Achab pour lui dire qu'il donnerait enfin de la pluie. La famine était extrême dans Samarie, et le roi Achab voyant ses chevaux, ses mulets et ses autres bêtes en danger de mourir dans ces extrémités, s'était réduit à aller lui-même chercher de l'herbe autour des fontaines et dans les vallées par tout le pays. Il avait envoyé Abdias, intendant de sa maison, en faire autant d'un autre côté. Cet Abdias était un homme de bien, qui craignait beaucoup le Seigneur. Il en avait donné de grandes preuves lorsque la reine Jézabel cherchait tous les prophètes du Seigneur, pour les faire mourir. Car il avait sauvé la vie à cent d'entre ceux qu'il avait cachés dans des cavernes où il avait eu soin de les nourrir. Abdias, étant en chemin, aperçut Élie qui venait au-devant de lui; l'ayant reconnu, il se prosterna le visage contre terre et le salua dans les termes les plus respectueux qu'il put employer pour lui marquer une profonde vénération. Élie le releva et le chargea d'aller dire au roi, son maître, qu'il était venu. Abdias lui dit : « En quoi donc, mon Seigneur, vous ai-je offensé, pour me livrer ainsi entre les mains d'Achab, moi qui suis votre serviteur, afin qu'il me fasse mourir? Il n'y a point d'endroit dans tout le royaume et dans les autres pays même, où il n'ait envoyé vous chercher. Tous sont venus lui dire que vous n'y étiez pas ; et voyant qu'on ne pouvait vous trouver, il a conjuré les rois et les peuples de lui découvrir où vous étiez. Et vous voulez maintenant que j'aille lui dire que vous voilà. Je ne vous aurai pas plutôt quitté pour lui en aller porter la nouvelle, que l'Esprit du Seigneur vous prendra et vous emportera en quelque lieu que je ne connaîtrai pas, et si après avoir averti le roi de votre venue, je ne vous trouve plus, il me fera mourir. Cependant, je puis vous assurer que je crains le Seigneur depuis mon enfance. »

Élie lui ayant promis, avec serment, qu'il ne manquerait point

de se présenter ce jour-là même devant Achab, Abdias alla aussitôt en donner avis à ce prince, et il lui rapporta ce qu'il avait vu. Achab vint à l'heure même au-devant d'Élie, et dès qu'il le vit, il lui dit d'un ton de colère : « N'êtes-vous pas celui qui trouble tout Israël?—Ce n'est pas moi, lui répondit Élie, mais c'est vous-même et la maison de votre père qui avez troublé Israël, lorsque vous avez abandonné les commandements du Seigneur et que vous avez suivi Baal. Cependant faites assembler tout le peuple sur la montagne de Carmel avec les quatre cent cinquante prophètes de Baal, et les quatre cents autres prophètes que Jézabel entretient pour les bois de haute futaie et qu'elle nourrit de sa table. » Achab fit assembler le peuple et les prophètes sur la montagne pour le jour dont on était convenu. Élie s'avancant au milieu de tout le peuple, leur dit : « Jusqu'à quand demeurerez-vous ainsi flottant dans l'incertitude du parti que vous devez prendre ? Boiterez-vous toujours des deux côtés ? Si vous croyez que le Seigneur notre Dieu est le seul qui soit le Dieu véritable, pourquoi ne vous attachez-vous pas à lui par une entière soumission de cœur ? Si Baal est Dieu, que ne le suivez-vous ? » Le peuple demeura dans un grand silence, et ne répondit pas un seul mot. Élie reprit la parole devant toute cette multitude et dit : « Je suis demeuré seul d'entre tous les prophètes du Seigneur, au lieu que les prophètes de Baal ont au nombre de quatre cent cinquante. Mais pour connaître par une preuve indubitable quel est le véritable et le plus puissant ou du Seigneur que j'adore, ou de ces dieux qu'on vous porte à adorer, qu'on nous donne deux bœufs. Les prophètes de Baal en choisiront un pour eux, ils le sacrifieront, le couperont par morceaux, ils le mettront sur le bois préparé pour l'holocauste sans y mettre le feu. De mon côté, je prendrai l'autre bœuf que mettrai aussi sur le bois auquel je ne mettrai pas le feu non plus. Que ces quatre cent cinquante prophètes invoquent le nom de leurs dieux sur leur victime, et moi j'invoquerai le nom de mon Seigneur sur la mienne. On connaîtra alors qui est le vrai Dieu ; celui qui déclarera sa puissance par le feu qu'il enverra sur le sacrifice sera reconnu seul pour le véritable. »

Le peuple répondit tout d'une voix que la proposition était raisonnable, et elle fut acceptée de tout le monde. Élie dit aux prophètes de Baal de choisir pour eux le bœuf qu'ils voudraient, et de commencer les premiers, parce qu'ils faisaient le plus grand nombre. Ayant donc préparé tout ce qu'il fallait pour leur sacrifice hors le feu, ils invoquèrent le nom de Baal depuis le matin jusqu'à midi sans effet. Ils élevaient leurs voix ensemble, et répétaient sans cesse : « Baal, exaucez-nous. » Mais Baal ne disait mot, et il n'y avait personne pour répondre. Élie, pour se moquer d'eux, leur dit de crier plus haut, parce que leur dieu Baal pourrait être allé à la promenade, ou s'être endormi, à moins qu'il ne fût arrêté dans quelque cabaret. Ils se mirent donc à crier encore plus haut, et ils se faisaient des incisions sur la peau selon leur coutume, avec des rasoirs et des lancettes jusqu'à ce qu'ils furent couverts de leur sang. Lorsque midi fut passé, et que l'heure où l'on avait accoutumé d'offrir le sacrifice fut venue, les prophètes redoublèrent leurs clameurs et leurs invocations ; mais leur dieu Baal demeura sourd jusqu'à la fin, et ils ne purent rien faire.

Alors Élie fit approcher le peuple de son autel, composé de douze pierres, suivant le nombre des tribus des enfants de Jacob. Il y fit examiner toutes choses, afin qu'on ne pût l'accuser d'aucune fourberie. Il fit une rigole ou un fossé tout autour de l'autel, disposa le bois, coupa le bœuf par morceaux et le mit sur le bois. Il répandit ensuite par-dessus quatre grandes cruches pleines d'eau de fontaine, à trois fois différentes ; et l'eau après avoir trempé le bois, la victime et l'autel tomba dans le fossé qui l'environnait, et qui s'en trouva rempli : ce qu'il faisait pour rendre encore la chose moins propre à prendre feu, et faire éclater davantage la puissance du Seigneur. Le temps d'offrir l'holocauste étant venu, Élie s'approcha et fit sa prière en ces termes : « Seigneur, Dieu d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur Dieu et qu'il se convertisse à vous du fond de son cœur. » Il n'avait

point achevé, que le feu du Seigneur tomba d'en haut, et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la terre même et l'eau du fossé qui environnait l'autel. C'est ainsi que Dieu autorisa une entreprise aussi hardie, mais qu'il avait inspirée lui-même à son Prophète ; sans quoi les Juifs auraient pu la faire passer pour une usurpation du sacerdoce et un attentat plus criminel que l'action du roi Ozias, parce qu'Élie n'était ni prêtre ni même de la tribu de Lévi, et que, d'ailleurs, il n'était point permis de sacrifier hors du temple de Jérusalem. Tout le peuple épouvanté d'un si grand miracle, se prosterna contre terre, adora le Seigneur qu'Élie avait invoqué, et dit à haute voix qu'il était le vrai Dieu et le seul véritable. Élie, non content de cette confession, leur commanda de prendre tous ces prophètes de Baal et de les conduire au torrent de Cison où ils les fit mourir tous, sans qu'il en échappât un seul.

Élie dit ensuite au roi Achab qu'il pouvait s'en aller, et qu'il n'avait qu'à boire et à manger en repos, l'assurant que le Seigneur donnerait bientôt de la pluie, et qu'il en entendait déjà le bruit. Achab se retira pour manger ; Élie, de son côté, monta sur le haut du Carmel. Là il s'assit contre terre et se mit la tête entre les genoux. Il dit à son serviteur d'aller regarder du côté de la mer, et celui-ci étant revenu lui dire qu'il n'avait rien vu, il lui commanda d'y retourner par sept fois. Le serviteur obéit ; à la septième fois, il parut un petit nuage, qui s'élevait de la mer. Aussitôt Élie envoya dire à Achab de faire mettre les chevaux à son char, et de s'enfuir promptement de peur d'être surpris par la pluie. Le ciel se couvrit en même temps de nuées épaisses et sombres, et il s'éleva un vent qui fut suivi d'une grosse pluie. Achab monta promptement sur son char, et prit le chemin de Jezraël. En même temps Élie s'étant ceint les reins, fut porté, par la main du Seigneur, et il courait devant Achab jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Jezraël.

La reine Jézabel, sur le rapport que lui fit Achab de ce qui s'était passé au Carmel, et en particulier de ce qui était arrivé aux prophètes de Baal, entra en fureur contre Élie, et lui envoya dire, ou qu'elle périrait elle-même, ou que le lendemain, à la

même heure, elle le traiterait comme il avait traité tous ses prophètes. Élie, épouvanté de ces menaces, se retira promptement, et marcha toujours en fuyant vers le midi, sans savoir où il allait, jusqu'à ce qu'étant venu à Bersabée, la dernière ville de la tribu de Juda, du côté de l'Idumée, il renvoyât son serviteur. Il entra ensuite dans le désert, au sortir de cette ville, et après une journée de chemin, il s'assit sous un genièvre. Là, se trouvant accablé de fatigue et de tristesse, qui ne venait que de l'indignation de voir qu'on ne répondait pas au zèle qu'il avait pour le Seigneur, il souhaita la mort, et dit à Dieu : « Seigneur, c'est assez, retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » S'étant couché par terre, il s'endormit dans cet accablement, à l'ombre du genièvre. Dans le fort de son sommeil, il sentit un Ange, qui le toucha et lui dit de se lever et de manger. Élie se réveilla, et ouvrant les yeux, il aperçut, auprès de sa tête, un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea et but, puis il se rendormit. L'Ange du Seigneur revint une seconde fois, le réveilla de nouveau, le fit lever et lui dit de manger encore, parce qu'il lui restait beaucoup de chemin à faire. Élie obéit, et s'étant fortifié par la nourriture qu'il prit, il marcha quarante jours et quarante nuits de suite, et après avoir parcouru divers lieux de ces vastes déserts, il vint à la montagne de Dieu appelée Horeb, qui était la même que celle de Sina, et qui n'était éloignée de Bersabée au plus que de quatre ou cinq petites journées par le droit chemin.

Lorsqu'il se vit sur cette montagne, il entra dans une caverne qu'il y trouva, et il résolut d'y établir sa demeure. A peine avait-il eu le loisir de s'y reconnaître, qu'il y entendit la voix du Seigneur, qui lui demanda ce qu'il faisait là. Il lui répondit : « Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance ; qu'ils ont détruit vos autels ; qu'ils ont tué vos Prophètes, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent aussi à m'ôter la vie. » La voix qu'il avait entendue lui dit de sortir de la caverne et de se tenir sur la montagne, devant le Seigneur. En même temps le Seigneur passa, et il s'éleva un vent violent et impétueux capable de ren-

verser les montagnes et de briser les rochers ; mais le Seigneur n'était point dans ce vent. Après ce vent il se fit un tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement. Après ce tremblement, il s'alluma un feu, et le Seigneur n'était point dans ce feu. A ce feu succéda un petit vent fort doux. Élie, en ayant entendu le souffle, se couvrit le visage de son manteau. Il sortit aussitôt et se tint à l'entrée de la caverne. La voix se fit entendre encore à lui et lui demanda, comme la première fois, ce qu'il faisait là ; il y fit la même réponse, marquant que c'était le zèle pour l'honneur du Seigneur, l'indignation contre ceux qui l'avaient abandonné et la crainte de la mort qui l'y retenaient. Le Seigneur lui dit de s'en retourner, et de prendre le chemin par où il était venu, le long du désert, vers la ville de Damas (au delà du Liban) : et il lui donna ordre que dès qu'il y serait arrivé, il sacrât Hazaël, pour être roi de Syrie. Il lui commanda, en même temps, de sacrer aussi Jéhu, pour être roi d'Israël, après les enfants d'Achab, dont il devait exterminer la race. Puis il lui dit de sacrer pareillement Élisée, pour être Prophète en sa place. Le Seigneur ajouta, pour le détromper de la pensée où il était, qu'il n'y eût plus que lui sur la terre qui lui fût demeuré fidèle, qu'il s'était réservé, dans Israël, sept mille hommes qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal.

Élie, ayant quitté le mont Horeb, retourna dans les terres du royaume d'Israël ; il y trouva Élisée qui labourait avec douze paires de bœufs, et il lui mit son manteau sur les épaules. Élisée sentit une vertu secrète qui lui fit quitter ses bœufs, son bien, ses parents pour le suivre et le servir.

Un habitant de la ville de Jezraël, nommé Naboth, avait une vigne près des jardins du palais du roi Achab. Ayant refusé de la vendre ou de la donner par échange au roi qui la souhaitait pour pouvoir agrandir son potager, sous prétexte que c'était l'héritage de ses pères, qu'il était obligé de conserver à ses enfants, ce prince en eut tant de déplaisir, qu'il en perdit le repos et l'appétit. La reine Jézabel, moins scrupuleuse que lui, se chargea de lui livrer la vigne de Naboth, sans même qu'il lui en coûtât rien. Elle suborna deux faux témoins, qui accusèrent

Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu et contre le roi, et le fit condamner à être lapidé. Par ce moyen, elle rendit Achab maître de la vigne de Naboth. Comme ce prince allait en prendre possession, Élie vint l'y trouver, par ordre du Seigneur, et lui dit : « Vous avez tué Naboth, et de plus, vous vous êtes emparé de sa vigne. Mais le Seigneur vous déclare, qu'en ce même lieu, où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi le vôtre, qu'ils mangeront Jézabel dans le champ de Jezraël, et que vous et toute votre postérité serez retranchés de dessus la terre, parce que vous êtes vendus pour faire le mal aux yeux du Seigneur. » Achab touché de repentir s'humilia devant le Seigneur, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac et jeûna pour tâcher d'apaiser sa colère. C'est pourquoi le Seigneur envoya Élie lui dire que les maux dont il l'avait menacé, ne tomberaient pas sur lui de son vivant, mais sur sa maison après sa mort.

Achab fut tué un an ou deux après, dans un combat contre les Syriens, au pays de Galaad, et son corps couvert de son sang fut rapporté à Samarie, pour y être enseveli. On lava son chariot et les rênes de ses chevaux, dans la piscine où les chiens léchèrent son sang, selon la parole du Seigneur, prononcée par le Prophète.

Le roi Ochosias, fils et successeur d'Achab, s'étant blessé dangereusement, dès la seconde année de son règne, d'une chute qu'il avait faite du haut de sa chambre, à Samarie, envoya consulter, sur sa maladie, Béalzébuth, le dieu d'Accaron, chez les Philistins, pour savoir s'il en pourrait relever. En même temps l'Ange du Seigneur avertit Élie, son Prophète, d'aller au-devant des gens du roi de Samarie, et de leur demander s'il n'y avait donc point de Dieu dans Israël, et s'il y en avait pourquoi il envoyait hors du pays consulter un dieu étranger, un Béalzébuth ? Élie s'acquitta de sa commission avec son zèle ordinaire. Il joignit les menaces aux reproches, et chargea ses envoyés de dire au roi, leur maître, qu'il ne relèverait point de cette maladie, et qu'il en mourrait très-certainement. Ochosias les voyant de retour, sans avoir eu le temps de faire leur voyage, leur en demanda la cause. Ils lui répondirent qu'ils avaient rencontré un

homme qui leur avait défendu d'aller plus loin, et leur avait ordonné de retourner à celui qui les avait envoyés, et de lui dire que pour avoir voulu consulter d'autres dieux que le Seigneur qui est le Dieu d'Israël, il ne relèverait point du lit où il était. Le roi leur ayant demandé comment était fait cet homme, qui leur avait parlé de la sorte ; ils lui répondirent que c'était un homme tout couvert de poil et ceint d'une ceinture de cuir. Il connut alors que c'était Élie, et il envoya aussitôt un capitaine avec une compagnie de cinquante soldats pour le prendre et le lui amener. Cet officier le trouva assis sur le haut de la montagne et lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre et de me suivre. » Élie répondit : « Si je suis homme de Dieu, que le feu descende du Ciel et vous dévore avec toute votre compagnie. » Sa parole fut suivie de l'effet à l'heure même, et le feu tombé du Ciel dévora le capitaine et les cinquante hommes qui étaient avec lui.

Le roi ayant appris cet accident, envoya un autre capitaine avec autant d'hommes à Élie, pour lui dire de venir promptement. Celui-ci ayant parlé au Prophète comme avait fait le premier, fut traité de la même manière et fut réduit en cendres avec toute sa compagnie. Le roi sans se rebuter lui envoya un troisième capitaine et cinquante autres soldats. Celui-ci n'y alla qu'en tremblant, et pour prévenir le malheur arrivé aux deux autres, il aborda Élie avec une soumission respectueuse, se mit à genoux devant lui, et l'appelant Homme de Dieu, mais d'une manière plus circonspecte que n'avaient fait les autres, il lui demanda la vie pour lui et pour ceux qui l'accompagnaient. Dans le moment même qu'il lui exposait humblement sa commission, l'Ange du Seigneur dit à Élie de descendre avec lui et de ne rien craindre. Le Prophète alla donc avec le capitaine trouver le roi auquel il répéta ce qu'il avait déjà ordonné à ses envoyés de lui dire, « qu'il mourrait de cette maladie pour avoir envoyé consulter Béalzebuth le dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas un Dieu dans Israël qu'il pût consulter. »

La prophétie s'accomplit bientôt après par la mort du roi Ochosias qui laissa la couronne à son frère Joram. Ce fut vers

les commencements du règne de ce dernier, que le Seigneur voulut retirer Élie du milieu des hommes. Ce Prophète étant à Galgala voulut y faire demeurer Élisée pendant qu'il irait à Bethel où il disait que le Seigneur l'avait envoyé. C'était moins pour le détacher de lui que pour l'éprouver. Il lui proposa encore la même chose étant à Bethel, puis à Jéricho, sans que ce fidèle disciple pût se résoudre à quitter son maître. De Jéricho ils prirent le chemin du Jourdain. Lorsqu'ils se virent sur le bord de la rivière, Élie prit son manteau, et l'ayant roulé, il en frappa les eaux qui se divisèrent en se retirant des deux côtés. Ils passèrent ainsi le Jourdain à sec l'un et l'autre. Élie se voyant sur le point de son enlèvement, proposa à Élisée de lui demander ce qu'il voudrait qu'il fit pour lui avant de se séparer. Élisée demanda son esprit double, et quoique la chose fût difficile, Élie lui promit qu'il aurait ce qu'il demandait, s'il le voyait quand il serait enlevé d'avec lui.

Cependant Élie marchait toujours, s'entretenant avec son disciple dans le chemin, jusqu'à ce qu'un tourbillon de feu qui avait la forme d'un char avec ses chevaux, l'emportât en l'air tout d'un coup. Élisée voyant son maître monter au ciel à travers la nuée de feu dont il était enveloppé, criait en le conduisant des yeux et l'appelant son père, le char d'Israël et le conducteur du peuple de Dieu. Lorsqu'il l'eut perdu de vue, il ramassa le manteau qu'Élie lui avait laissé tomber. Il s'en servit pour repasser le Jourdain, dont il fendit l'eau comme avait fait son maître, et il reprit le chemin de Jéricho. Les enfants des Prophètes de ce lieu vinrent au-devant de lui pleins d'étonnement, et lui rendirent leurs respects comme à une personne en qui résidait l'esprit d'Élie. Ils choisirent ensuite cinquante hommes des plus robustes d'entre eux pour aller chercher ce Prophète au delà du Jourdain, disant qu'il se pourrait faire que l'Esprit du Seigneur après l'avoir enlevé, l'eût peut-être jeté quelque part sur une montagne ou dans une vallée. Élisée n'ayant pu leur ôter cette imagination de l'esprit, quoi qu'il pût dire, pour leur faire voir que toutes leurs recherches seraient inutiles, fut obligé de les laisser faire, mais après avoir

bien cherché pendant trois jours, ils revinrent le trouver sans avoir pu rien découvrir.

Après la mort de Josaphat, roi de Juda, qui survécut de six ou sept ans au Prophète Élie, Joram l'aîné de ses enfants, déjà associé à la couronne depuis près de trois ans, monta sur son trône, mais il n'imita point ses vertus. Il devint impie envers Dieu et cruel envers les hommes jusqu'à faire mourir tous ses frères. Outre l'exemple qu'il donna de toutes sortes de méchancetés à ses peuples, il introduisit l'idolâtrie dans le royaume de Juda, et suivit les rois d'Israël et surtout son beau-père Achab. Comme il ne songeait qu'à se satisfaire, sans que personne sur la terre osât le contredire, on lui apporta des lettres du Prophète Élie pleines des menaces du châtimement que le Seigneur devait faire de ses crimes. Le mal même dont il devait être frappé y était spécifié. C'était un mal également honteux et douloureux, également terrible par sa durée et par sa malignité. On est encore aujourd'hui fort partagé sur ce qu'on doit penser de cette lettre d'Élie à Joram, roi de Juda. Quelques-uns ont cru qu'Élie l'avait écrite lui-même avant sa translation du vivant de Josaphat, comme par un pressentiment de ce que devait être un jour Joram son fils. D'autres ont pensé avec raison que la lettre était toute miraculeuse, et qu'elle avait été écrite par Élie longtemps après son enlèvement sous le règne de Joram.

La vénération que l'on avait chez les Juifs, au temps de Notre-Seigneur pour la mémoire d'Élie, que l'on croyait doublement vivant devant Dieu, paraît dans l'Évangile en deux rencontres qui se touchèrent de fort près. Notre-Seigneur Jésus-Christ étant aux environs de Césarée de Philippes, la dernière ville de Galilée du côté du Liban, demanda à ses disciples ce qu'on pensait de lui dans le monde, et ce qu'on disait qu'il était. Ils lui répondirent que les uns le prenaient pour Jean-Baptiste ou pour Jérémie (ressuscité), les autres pour Élie qu'on savait devoir revenir sur la terre d'où il avait été enlevé tout vivant. Six jours après, Jésus-Christ alla se transfigurer sur une haute montagne devant trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, qu'il y avait fait monter avec lui. Ils virent paraître en même temps Moïse et

Élie, qui s'en'retenaient avec lui pleins de majesté et environnés de gloire comme lui. Pierre tout transporté d'un tel spectacle, dit à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » L'Évangile fait remarquer qu'il ne savait ce qu'il disait, tant il était surpris ; c'est pourquoi Jésus ne lui fit pas de réponse. C'est ce qui, dans la suite des siècles, inspira aux chrétiens de la Palestine le dessein de bâtir en ce lieu trois chapelles ou églises, c'est-à-dire, selon leur pensée même, les trois tentes dont ils croyaient que saint Pierre avait voulu parler.

Les disciples de Jésus-Christ descendant de la montagne avec leur Maître, lui demandèrent pourquoi les docteurs disaient qu'il fallait qu'Élie vînt avant le Messie. Il leur répondit qu'à la vérité Élie devait venir auparavant, et qu'il rétablirait toutes choses, qu'il souffrirait même beaucoup, et qu'il serait rejeté avec mépris, aussi bien que le Fils de l'homme, mais que cet Élie était déjà venu, que les Juifs ne l'avaient point reconnu, qu'ils l'avaient traité comme ils avaient jugé à propos, et qu'ils traiteraient de même le Fils de l'homme. Ces dernières paroles firent connaître aux disciples qu'il parlait de saint Jean-Baptiste, comme il avait déjà fait en une autre occasion où il avait dit nettement que Jean était Élie qui devait venir. Mais l'Église a toujours été persuadée, comme le témoignent les saints Pères, que ce que saint Jean-Baptiste avait été au premier avènement de Jésus-Christ, le vrai Élie réservé de Dieu le serait au second avec Hénoc. Ce qui leur a fait appliquer ce qui est dit dans l'Apocalypse des deux témoins ou martyrs de Dieu, que la bête (qui sera le dernier Antechrist) doit faire mourir dans les derniers jours, et qui doivent ensuite ressusciter. Ces traditions paraissent d'autant plus autorisées qu'elles semblent avoir mis leur fondement sur la parole de Dieu même. L'Écriture insinue obscurément ce que l'on en croit d'Hénoc dans le livre de l'Écclésiastique, où elle dit qu'il a été transféré dans le paradis pour faire entrer les nations dans la pénitence, ce qu'on suppose ne devoir arriver qu'à la fin du monde. Elle s'en explique avec plus d'évidence lorsqu'elle parle de la mission d'Élie dans la

prophétie de Malachie, où Dieu dit au peuple d'Israël : « Je vous enverrai le Prophète Élie, avant que le grand et épouvantable jour du Seigneur arrive. Il réunira le cœur des pères avec leurs enfants, et le cœur des enfants avec leurs pères, de peur que quand je viendrai je ne frappe la terre d'anathème, et que je ne fasse périr tous les habitants. » Elle dit ailleurs qu'Élie ayant été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu, a été destiné pour adoucir la colère du Seigneur par des jugements qu'il exercera au temps prescrit (qui est celui de l'Antechrist qui précédera le dernier avènement du Seigneur) pour réunir le cœur des pères à leurs enfants, et pour rétablir les tribus d'Israël.

L'Église a été longtemps à se déterminer sur l'institution d'un culte religieux à la mémoire d'Élie, parce qu'elle était retenue, ce semble, par la règle qu'elle s'est faite de n'en jamais décerner aux vivants. Outre la maxime fondée sur l'expérience de la vie humaine, que personne ne doit être estimé heureux avant sa mort, l'Écriture déclare que ce n'est qu'à la mort que toutes les œuvres de l'homme seront découvertes, et qu'on ne doit louer aucun homme avant sa mort, parce que ce sont les enfants qu'il laisse après lui, c'est-à-dire les fruits de ses œuvres, qui le font connaître. Si l'on n'honore point les Saints de leur vivant, c'est parce qu'ils ont toujours la racine du péché qu'ils portent jusqu'au tombeau. Mais l'Église a considéré dans la suite que cette raison n'avait plus de lieu pour Élie, parce que bien que, selon le sentiment le plus communément reçu, il ne jouisse pas encore de la félicité éternelle des cieux, on ne doit plus dire que depuis son enlèvement, il soit demeuré dans l'état que nous appelons des voyageurs sur la terre, qui ne sont point encore arrivés à leur terme. Car on suppose que Dieu les retirant du milieu des hommes, Hénoch et lui, les a confirmés dans sa grâce et les a établis dans une espèce d'impeccabilité. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin qu'Élie et Hénoch se trouvent dans un troisième état qui tient le milieu entre celui des Bienheureux et celui des voyageurs ou des mortels vivant sur la terre, mais que c'est un état exempt des besoins et des misères de la vie humaine, des maladies et de la vieillesse, et ce qui est plus important,

du péché auquel les autres hommes demeurent toujours sujets jusqu'à la mort.

L'Église a donc cru qu'elle pourrait permettre d'honorer cet état d'Élie et d'Hénoch, ou pour mieux dire leur enlèvement miraculeux comme un juste sujet de fête. L'apparition glorieuse d'Élie avec Moïse aux côtés de Jésus-Christ dans la transfiguration du divin Sauveur sur la montagne, en est un autre sujet qui n'est sans doute pas moins légitime. On a honoré cette apparition avant même qu'on songeât à rendre de semblables honneurs à son enlèvement, et nous voyons que dès la fin du vi^e siècle, on avait dressé sur le mont Thabor en Palestine, trois chapelles ou églises dans un grand monastère, pour y suppléer à la dévotion que saint Pierre avait eue, et que Notre-Seigneur ne lui avait pas permis de satisfaire dans le temps.

On ne pourrait douter que le culte d'Élie n'eût été publiquement établi chez les Grecs, et principalement dans Constantinople dès le cinquième siècle, s'il était vrai que l'église du nom d'Élie que l'on y voyait au ix^e siècle, eût été bâtie par l'empereur Zénon au retour de son expédition de la Perse, où l'on disait que ce saint Prophète était apparu dans son camp. Mais c'est un fait plus que douteux, allégué sur une tradition vague par des Grecs éloignés de près de mille ans. Cette église n'est autre que celle que l'empereur Basile le Macédonien fit bâtir quatre cents ans après le règne de Zénon dans le palais appelé Pégan, c'est-à-dire de la Fontaine, où l'on sait que ce prince fit faire encore d'autres églises qui n'étaient proprement que des chapelles à la très-sainte Vierge, au Prophète Élisée, à Constantin le Grand et aux quarante-deux Martyrs. Ce prince fit augmenter ou régler le culte public d'Élie en la protection duquel les historiens ont remarqué qu'il avait grande confiance. Il fit instituer une fête de la dédicace de cette église d'Élie; elle se célébrait tous les ans au 16 décembre, selon qu'elle est marquée dans les Synaxaires, où il est rapporté que ce fut en cette fête que se fit la réconciliation de cet empereur avec son fils Léon le Sage, son successeur, qu'il avait retenu en prison avec sa femme Théophanon, pendant l'espace de trois ans. Mais on ne peut nier qu'il n'y eût un

culte établi à Constantinople dès le milieu du vi^e siècle, lorsqu'on considère qu'il y avait dès lors un monastère bâti dans la ville en l'honneur d'Élie, dont l'abbé Silas parut au cinquième concile œcuménique avec les prélats, sous le patriarche Mennas. La dédicace de l'église de ce monastère, appelé de la Grande-Fosse, était peut-être alors l'unique fête du saint Prophète Élie, et on la trouve marquée en ce nom dans les Menées au 13 janvier. Cette église était différente, ce semble, de celle qu'on appelait aussi *Cyriacou* ou *Dominicum*, sur laquelle nous avons quelques vers de saint Grégoire de Nazianze, qui l'appelle encore le *Martyrion* d'Élie. Ce qui fait juger que c'était une chapelle dédiée en l'honneur de quelque Martyr de ce nom.

Depuis le x^e siècle, on établit la fête de l'enlèvement d'Élie au 20 juillet par toute la Grèce et dans les provinces de l'Orient qui étaient demeurées sous l'obéissance des empereurs de Constantinople. Elle se communiqua ensuite aux peuples du Nord qui suivent le rit grec, et l'on ne fit plus de scrupule de dresser des autels partout et de bâtir des temples sous son nom. Du temps de l'empereur Manuel Comnène, cette fête du 20 juillet était déjà tirée de la dernière classe; elle fut prescrite d'obligation, mais seulement pour la Messe et le service du matin, comme on en use dans l'Occident pour celles que nous appelons demi-fêtes. On ne se contenta point de la matière que fournit l'Écriture Sainte pour composer son office, on y joignit encore en plusieurs églises quelques fables puisées des rabins ou autres visionnaires dans les égoûts du faux Dorothee, du faux Épiphanie, et de la chronique pascale. Il semble que depuis l'empereur Comnène, la solennité de la fête alla toujours en augmentant, et qu'en ces derniers siècles, elle soit devenue de précepte pour être chômée pendant tout le jour et rangée parmi celles de la première classe.

Il paraît que ce sont les Grecs qui ont communiqué le culte du Prophète Élie aux Églises de l'Occident, principalement dans l'Italie, et l'on ne voit pas qu'il y ait été établi avant les croisades que les Latins firent dans le pays du Levant. Les anciens martyrologes n'en font aucune mention. Pierre Natal, auteur du xv^e siècle, l'a placé dans son catalogue au quatorzième jour d'août,

prétendant que c'est celui auquel les Juifs célèbrent sa fête, suivant une tradition qui leur faisait croire que c'était le jour auquel il avait été enlevé dans le paradis. Il pourrait l'avoir pris des chrétiens de Palestine ou des provinces voisines pour des Juifs. Dans des additions faites au Martyrologe d'Usuard vers le même temps, la fête du Rapt ou de l'enlèvement d'Élie se trouve marquée au 17 juin. Il y est qualifié patriarche de la religion des Carmes, mais son culte y est assigné en Arabie et non au mont Carmel où s'est formé l'institut de cet Ordre religieux. Ce n'est pourtant pas en Arabie, mais en deçà du Jourdain et assez près de Béthléem et de Jérusalem qu'est l'ancienne église d'Élie avec un monastère. On peut l'appeler ancienne, quoique postérieure aux premières croisades, par rapport à d'autres qu'on a érigées depuis l'accroissement du culte du saint. Prophète, sans déroger à l'antiquité de l'oratoire ou de la chapelle que les solitaires du Mont-Carmel avaient auparavant, et où ils se rassemblaient pour leurs prières communes. Cette première église du Mont-Carmel était dédiée à la très-sainte Vierge et non au Prophète Élie, dont le culte résidait principalement dans le souvenir et l'admiration des merveilles que Dieu avait opérées par son ministère, et dans l'imitation de ses vertus qui pouvaient être à la portée de ces saints solitaires. Ceux-ci s'étant réunis en communauté dans le ^{xiii}^e siècle de l'Église, sous une règle que leur donna le bienheureux Albert, patriarche latin de Jérusalem, envoyèrent des colonies religieuses en Europe, et y firent passer avec eux le culte que l'on rendait à Élie dans le Levant, quoiqu'ils n'osassent encore en faire de fête publique, comme ils en usaient déjà à l'égard du Prophète Élisée, étant retenus par la considération de l'état où il est encore vivant et mortel. On commença dès le ^{xv}^e siècle à insérer son nom dans les martyrologes et les calendriers de l'Église latine au 20 juillet, comme on le trouvait dans les ménologes des Grecs. Ce fut alors que les Carmes se défirent de leurs premiers scrupules. Ils obtinrent depuis ce temps les permissions nécessaires du siège apostolique pour établir et régler le culte d'Élie par tout leur Ordre. Mais ils n'eurent celle de prendre Élie et Élisée pour les patrons de

leur institut, et de leur établir des fêtes solennelles avec des offices propres, que du temps des Papes Pie V et Grégoire XIII. Ce fut Sixte V, successeur de ce dernier, qui voyant le nom d'Élie inséré dans le nouveau Martyrologe romain, publié sous son autorité, accorda aux Carmes la faculté d'une octave annuelle pour la grande fête d'Élie au 20 juillet, après que la sainte Congrégation des Rits eut examiné et approuvé son office propre avec sa Messe, où il était qualifié fondateur et instituteur de leur Ordre.

(BAILLET.)

SAINT JOSEPH BARSABAS, SURNOMMÉ LE JUSTE,

DISCIPLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Joseph Barsabas, surnommé le Juste, était l'un des premiers disciples de Jésus-Christ, et il l'avait suivi depuis le commencement de sa prédication. Il était fils de Cléophas frère de saint Joseph, et de Marie sa femme, qui est appelée à cause de cela sœur de la très-sainte Vierge. Il était frère de saint Siméon, qui succéda à saint Jacques le Mineur sur le siège de Jérusalem ; et tous deux étaient neveux de saint Joseph et de la très-sainte Vierge. On croit avec beaucoup de probabilité qu'il fut du nombre des soixante et douze disciples que Jésus-Christ choisit après ses Apôtres entre tous ceux qui le suivaient, pour les envoyer prêcher devant lui.

Après que Jésus-Christ eut entièrement quitté la terre pour monter au ciel, Barsabas se retira avec les Apôtres, plusieurs autres disciples et la très-sainte Vierge dans la maison où l'on devait recevoir le Saint-Esprit. Lorsqu'on était ainsi assemblé pour attendre ce divin Paraclet, saint Pierre qui était le chef de l'Eglise, proposa d'élire une personne à la place de Judas cet infidèle apôtre, qui avait vendu et livré son Maître à la mort. Il fit voir dans un discours où il exposa simplement le crime de ce traître que le désespoir avait fait périr, que David avait prédit aussi qu'un autre prendrait sa place dans l'épiscopat. Il dit ensuite que pour remplir le nombre des Apôtres et rendre partout témoignage à la résurrection de Jésus-Christ, il fallait choisir

quelqu'un d'entre ceux qui avaient toujours suivi ce divin Maître depuis le baptême de saint Jean jusqu'au jour qu'on l'avait vu monter au ciel. La compagnie en présenta deux, Joseph Barsabas et Mathias, comme ceux que l'on jugeait les plus dignes de ce rang. Mais il fallut savoir lequel des deux était destiné par Dieu pour l'apostolat. On se mit en prières ; on tira au sort, et le sort tomba sur Mathias. On peut s'assurer, dit saint Chrysostome, que Barsabas ne s'offensa point de voir qu'on lui eût préféré saint Mathias, puisque l'Écriture qui ne dissimule point ces sortes de fautes, ne nous en a rien marqué.

Après la descente du Saint-Esprit, qui suivit cette élection de fort près, Barsabas employa au ministère de la prédication, les dons qu'il avait reçus avec les Apôtres et les autres Disciples. Papias, évêque d'Hiéraple en Phrygie, qui vivait immédiatement après les Apôtres, nous apprend qu'ayant bu du poison, la grâce de Jésus-Christ l'empêcha d'en ressentir aucun mal. Nous ne savons s'il fut évêque de quelque lieu particulier. L'auteur de la chronique Pascale veut que ce Saint soit le même que Juste, troisième évêque de Jérusalem.

Adon et Usuard ainsi que le Martyrologe romain, marquent la fête de ce Saint au 29 juillet, où ils témoignent qu'il souffrit beaucoup de persécutions de la part des Juifs pour la foi de Jésus-Christ, qu'il mourut dans la Judée, et eut une fin très-victorieuse. Mais quoique cette expression semble marquer qu'ils l'aient cru martyr, ils ne lui en donnent pas la qualité.

SAINTE WILGEFORTE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette Sainte, appelée en latin *Wilgefortis* ou *liberata*, naquit en Galicie ; elle subit en Portugal le supplice de la Croix pour la défense de sa foi et de sa virginité, vers l'an 140. L'Église l'honore le 20 juillet.

Ses reliques furent portées dans le moyen âge à l'abbaye de Granselve (Gascogne), qui consentit plus tard à céder une des côtes de la Sainte à l'église de Sainte-Livrade, dans le diocèse d'Agen. La fête de la translation de cette relique se célèbre dans

cette église le 26 août. La ville d'Agen solennise la fête de sainte Livrade le 18 janvier, jour où la cité de Côme, en Italie, honore une autre Sainte du même nom.

SAINTE MARGUERITE,

VIERGE ET MARTYRE.

Il paraît que cette illustre Martyre était originaire d'Antioche et fille d'un prêtre des faux dieux. Elle naquit au ⁱⁱ^e siècle. Sa nourrice qui était chrétienne, lui fit sucer avec le lait les principes de la foi en Jésus-Christ. La jeune Marguerite, en recevant la grâce du Baptême, qu'on ne donnait alors qu'aux adultes, protesta, dit-on, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Dès que le prêtre idolâtre reconnut que sa fille était chrétienne, il l'appela et lui demanda qui lui avait fasciné l'esprit. Il se flattait de la ramener aisément à ses idoles. Mais la voyant affermie dans son attachement à Jésus-Christ, il s'irrita et la menaça. « Attendez-vous, lui dit-il, à de sévères traitements, si vous refusez d'adorer les dieux de votre père qui sont les dieux de l'empire. »

Pressée de répondre formellement, Marguerite déclara que rien ne serait capable d'arracher de son cœur la foi du vrai Dieu. « Mon père, ajouta-t-elle, je serais au comble du bonheur si vous l'adoriez avec moi ; mais plutôt que de le trahir, je suis prête à répandre tout mon sang pour lui. »

Le prêtre des idoles, furieux de ces sentiments, chassa sa fille de sa maison et l'envoya à la campagne garder les troupeaux. La jeune vierge bénit le Seigneur de cette humiliation qui allait lui permettre de l'adorer en liberté. Mais les démons que servait son père ne devaient pas lui laisser longtemps cette vie de paix et de solitude. Un général des armées d'Aurélien voulut l'avoir pour épouse, et en même temps lui faire abjurer Jésus-Christ : deux propositions indignes que son père appuyait de toutes ses forces et qu'elle rejeta avec constance. On lui arracha ses vêtements ; on la plongea dans un affreux cachot. Là, l'esprit des ténèbres vint à elle, espérant achever par ses séductions ce que

les tyrans n'avaient pu faire. Mais la Sainte, armée de sa foi, surmonta cet autre ennemi ; et l'on dit que par le signe de la Croix elle le contraignit à reprendre sa hideuse forme. C'est pour cette victoire que les arts ont toujours représenté sainte Marguerite foulant aux pieds le dragon infernal.

Tout ce qui paraît certain dans l'histoire de cette grande Sainte, c'est qu'à la suite d'affreuses et longues tortures, elle eut la tête tranchée le 20 juillet 173.

Comme parmi les supplices qu'on fit endurer à la jeune martyre on lui déchira cruellement les entrailles, les femmes enceintes l'invoquent dans leurs souffrances ; et un très-grand nombre de faits a établi que l'intercession de sainte Marguerite n'est pas vaine.

SAINT AURÈLE,

EVÊQUE DE CARTHAGE.

On croit que saint Aurèle était né dans les Gaules, au iv^e siècle, et on le voit très-révéré à Carthage où il était archidiaque, lorsqu'en l'an 388 il fut élu évêque de cette ville, où il succéda à saint Genethle. La juridiction de ce siège, presque égale à celle d'un patriarchat, s'étendait sur les métropolitains de plusieurs provinces de l'Afrique.

Sa vertu, ses talents et son zèle l'avaient élevé là. Il ne négligea rien pour remplir ce poste avec distinction, se recommandant sans cesse aux prières des fidèles, et mettant à profit les sages avis de saint Augustin, son ami. Occupé de toutes les Églises orthodoxes, il convoqua plusieurs conciles, en 397. Dans les uns on chercha les moyens de tirer les pauvres de l'oppression des riches, et de subvenir à leurs besoins : dans les autres on prit des mesures pour l'extinction totale de l'idolâtrie. En 401, le Pape qui connaissait le mérite de notre Saint, le chargea de réunir les donatistes à l'Église. A cet effet, il fit assembler les évêques d'Afrique et voulut qu'on eût pour ces hérétiques beaucoup d'égards ; persuadé que cette discrétion et la douceur font plus d'effet, dans ces circonstances, que les menaces et l'autorité. Il les traita de la même manière, dans un autre concile convoqué

à Milève en Numidie. Mais on eut bientôt lieu de s'apercevoir que les schismatiques, loin de se laisser vaincre par ces procédés, n'en étaient devenus que plus rebelles ; ce qui détermina Aurèle à assembler les évêques deux autres fois pour procéder à leur condamnation. Enfin, une partie d'entre eux étant rentrée dans le sein de l'Église catholique, il assembla encore les évêques à Carthage en 403, afin de compléter cette réunion. Jugeant ensuite qu'on ne pouvait trop cimenter une paix si utile à la religion, il tint un synode en 407. Quelque temps après, les donatistes et plusieurs autres ayant renouvelé leurs violences, Aurèle et ses confrères s'assemblèrent encore deux différentes fois à Carthage pour s'opposer à leurs efforts. L'empereur même, auquel ils s'étaient adressés, les seconda puissamment ; mais ce prince fut contraint de se relâcher, dans la crainte que ces schismatiques ne se jetassent dans le parti des rebelles après la prise de Rome par les Goths. Voyant cependant que toutes ses attentions ne les rendaient pas plus réservés, il leur fit sentir la force des lois. Notre Saint demanda à l'empereur la permission d'établir de nouvelles conférences entre les principaux des donatistes et des catholiques. Il eut la consolation de voir que les hérétiques terrassés laissèrent toute la supériorité du côté des catholiques. Victorieux de ses ennemis, il eut bientôt de nouveaux assauts à soutenir contre les pélagiens. Leurs dogmes avaient déjà fait de rapides progrès dans son diocèse. Dès qu'il en fut averti, il donna tous ses soins à déraciner ce mauvais germe. Aurèle ne borna pas là son zèle. Saint Augustin l'étant venu voir, il le conjura d'employer toute la force de son éloquence pour combattre les fausses opinions de Pélage. Saint Augustin l'entreprit, et les deux partis convinrent de s'en rapporter au jugement du Pape qui, séduit par les artifices des hérétiques, les reçut à sa communion. Saint Aurèle fit aussitôt assembler deux cent quatorze évêques à Carthage. Ce concile ayant fait connaître au Pape qu'il s'était laissé tromper, Célestin revint de son jugement, condamna Pélage et le fit savoir à tous les fidèles. Après la mort du Pape Zozime, ces hérétiques reprirent de nouvelles forces ; ce qui déterminait saint Aurèle à tenir encore un concile à Carthage. L'em-

pereur intervint et fit publier contre eux les édits les plus foudroyants. Il se remit du soin de l'exécution sur saint Aurèle, qui les fit exécuter.

Ce saint évêque mourut le 20 juillet de l'an 424.

SAINT SÉVÈRE,

VIERGE.

Sainte Sévère était sœur de saint Modoald, l'un des plus grands prélats de son temps. Elle vint au monde à la fin du vi^e siècle. Elle était sœur aussi de la bienheureuse Itte, épouse de Pépin de Landen. Lorsqu'elle vit saint Modoald élevé sur le siège épiscopal de Trèves, en 622, elle éluda toutes les propositions de mariage qu'on lui fit, et alla s'établir auprès de son frère pour n'être pas privée de ses conseils et de ses exemples. Dès son enfance elle s'était consacrée à Dieu en lui promettant de mener la vie des vierges.

Elle demeura donc auprès de saint Modoald, vivant dans la retraite, travaillant au salut de son âme par les exercices de la piété et les bonnes œuvres. Saint Modoald s'en alla à Dieu en l'an 640 ; il est honoré le 12 mai, sainte Sévère lui survécut vingt ans. Mère alors pour le ciel, elle quitta ce monde le 20 juillet 660.

SAINT WULMER OU VILMER,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAMER¹.

Pour la sanctification de ses élus et l'accomplissement de ses desseins, Dieu se sert de tous les événements, et il n'est point de circonstance si peu importante dans la vie, d'occasion si frivole en apparence, qui ne devienne dans les âmes bien disposées un puissant moyen de salut. Tantôt il appelle les hommes à lui par les douces influences de sa grâce et les inspirations de son amour, tantôt par des contradictions ou des espérances trompées, qui

¹ Boll. — Molanus ad xx julii. — *Acta SS. Belgii*, t. V, p. 371. — *Le légendaire de la Morinie*, p. 179. L'auteur de la vie de saint Wulmer, qu'on trouve dans ce savant recueil, a travaillé avec les notes et les précieuses recherches de dom Ducrocq, religieux de Samer, mort au commencement du xviii^e siècle.

leur montrent tout le néant des affections de la terre. C'est de cette manière qu'il attira à lui et s'attacha irrévocablement le cœur du jeune Wulmer, qui devint dans la suite fondateur et abbé du monastère de Samer, dans le Bourbonnais.

Ce jeune homme était né dans la partie de ce pays qui portait alors le nom de Sylviacum : son père s'appelait Wulbert, sa mère Duda ; ils étaient tous deux de haute naissance et d'une grande piété. Il avait aussi un plus jeune frère qui portait le nom de Wualmer ou Wamer. Les auteurs gardent le silence sur ses premières années, ils ne disent rien de son éducation, ni de la conduite qu'il tint dans sa famille, mais on peut deviner qu'il avait déjà fait de grands progrès dans la vertu, en voyant la résolution généreuse et extraordinaire qu'il prit au moment où il eut à subir une déception bien amère pour le cœur de l'homme. Voici comment l'hagiographe rapporte ce fait.

Wulmer, arrivé à l'âge de contracter une alliance dans le monde, avait fixé son choix sur une jeune personne de la contrée, appelée Osterhilde. Des conditions avaient-elles été proposées et acceptées de part et d'autre par les familles, ou bien avait-on cherché à se débarrasser, par ce nouvel engagement, d'une union prochaine que l'on aurait voulu éviter ? La concision du biographe ne permet pas d'éclaircir ce doute. Quoi qu'il en soit, la suite du récit nous montre qu'un seigneur déjà fiancé à Osterhilde porta sa querelle devant le roi, et celui-ci lui donna raison contre Wulmer qui dut renoncer aussitôt à ses espérances.

Une âme livrée à l'esprit du siècle eût trouvé dans cette contradiction un motif de sombre tristesse, de désespoir et de péché ; Wulmer, qui n'avait agi en tout qu'avec un esprit droit et un cœur pur, sentit naître, au contraire, un profond détachement du monde et de ses affections incertaines et passagères.

Quittant donc aussitôt la maison paternelle dans le plus profond secret, il s'éloigna de son pays natal et alla demander au monastère d'Hautmont une place au milieu des Frères qui y vivaient, dans l'oubli du siècle et l'application à toutes les bonnes œuvres. Autant que l'incertitude des dates permet de conjecturer, il paraît assez vraisemblable que saint Mauger, surnommé

Vincent, gouvernait encore alors cette abbaye, ou que, du moins, son fils Landri, en avait pris depuis peu la direction. L'esprit de ferveur et de régularité qui y régnait fit, sur le jeune Wulmer, une heureuse impression, et, dès les premiers jours, il se montra animé de tous les sentiments qui font le parfait religieux.

L'abbé put s'en convaincre promptement par la manière dont son nouveau disciple s'acquitta des fonctions qu'il lui imposa. Il le chargea, en effet, de prendre soin des bœufs du monastère, et de porter aux Frères le bois dont ils avaient besoin pour leurs travaux. Le fils du puissant seigneur du Boulonnais, se soumit en toute simplicité à ces ordres de son supérieur, et il se réjouissait intérieurement de pouvoir, par cette humiliation, imiter les abaissements, et les anéantissements du Dieu qu'il avait pris maintenant pour son unique partage.

Ce fut dans le même temps que Dieu, qui avait des desseins cachés sur cet homme, au cœur droit et docile, lui inspira un ardent désir d'étudier les Saintes Écritures. Wulmer, comme bien d'autres jeunes gens, à cette époque, n'avait reçu nulle instruction dans la maison paternelle, et il devait commencer par les premiers éléments de la science. Ces difficultés ne le rebutèrent point : aidé de quelques Frères, qui lui tracèrent des caractères, il put, sans négliger aucun des devoirs de son état, acquérir un peu de connaissances.

Ce désir si louable de la science, et divers incidents, qui firent connaître toute la droiture des intentions du jeune Wulmer, déterminèrent l'abbé à lui faire suivre les classes du monastère, où, en très-peu de temps, il fit de rapides progrès. Il fut alors admis au rang des clercs, parmi lesquels il se distingua également par la modestie de ses sentiments et l'excellence de ses vertus. Un trait touchant de sa vie mérite surtout d'être ici rapporté : il prouvera mieux que nos paroles toute l'humilité et la charité de cette âme fervente.

Depuis quelque temps, pendant que ses Frères prenaient leur repos, saint Wulmer avait coutume de se lever, en silence, pour aller enlever leurs souliers, les nettoyer et les remettre ensuite

à leur place. L'étonnement des Religieux, à leur réveil, était extrême, et ils se parlaient quelquefois, entre eux, sans s'expliquer ce qu'ils remarquaient. L'abbé du monastère en ayant eu connaissance, attribua ce pieux stratagème à la charité d'un de ses Religieux, que son humilité dérobait à la surveillance de ses Frères. Toutefois, afin de savoir toute la vérité sur ce point, il laissa, à dessein, ses souliers couverts de boue auprès de sa couche. La nuit suivante, Wulmer, se leva pour remplir son charitable office : étant arrivé près du lit où reposait son supérieur, il prit les souliers et se disposait à aller les nettoyer un peu plus loin. L'abbé, qui veillait encore alors, se souleva au bruit qu'il entendait, saisit Wulmer par son habit, et ne le reconnaissant point, à cause de l'obscurité, il lui demanda qui il était. L'humble Religieux garda d'abord le silence, mais l'abbé insistant : « Je suis Wulmer, lui répondit-il, le moindre de vos enfants. » « Mon fils, lui dit alors le supérieur, faites ce que vous désirez, » et Wulmer, prenant les souliers, se retira. Ainsi fut connue la pieuse industrie du modeste et fervent cénobite.

L'humilité est la mère de toutes les vertus : on devait donc les rencontrer toutes dans le cœur du bienheureux Wulmer. C'est aussi le témoignage que lui rendent les plus anciens auteurs. « Il était rempli, disent-ils, d'une courageuse énergie pour vaincre ses passions et résister aux ennemis du salut : son cœur était embrasé d'amour pour Dieu, et le désir qu'il avait de lui plaire, lui faisait surmonter les plus grandes difficultés. Sa charité envers le prochain n'était pas moins admirable ; aussi tous l'aimaient et lui étaient extrêmement affectionnés. » Tant de motifs réunis, déterminèrent ses supérieurs à lui faire recevoir le caractère sacerdotal, afin qu'il pût rendre de nouveaux services à ses Frères, et que les exemples de sa piété fissent encore une impression plus profonde.

La vertu de Wulmer s'alarma de ces honneurs qu'on lui accordait, et dont il se croyait bien indigne. Dieu alors fit naître dans son cœur la pensée de vivre dans une retraite plus profonde et plus absolue, loin de tout commerce des hommes, et où il ne pourrait plus s'occuper que de lui seul. Docile à cette voix du

Ciel, le saint Religieux quitta l'abbaye d'Hautmont, et vint, sous l'inspiration de Dieu, dans les bois de la Flandre, peut-être dans le lieu où se trouve aujourd'hui le village d'Eecke, non loin de Cassel¹. S'étant renfermé là dans un arbre creux, dont il avait élargi l'ouverture avec une hache, le seul objet qu'il possédât, il resta en prière, trois jours et trois nuits, sans prendre de nourriture, et sans qu'aucune personne ne se présentât dans les alentours du lieu où il était.

Cette conduite extraordinaire, de quelques Saints, pourrait paraître singulière à certains esprits peu familiarisés avec les secrets admirables de la conduite de Dieu ; mais toujours son aimable Providence vient en aide à ceux qu'elle inspire, et en même temps qu'elle leur donne un témoignage de sa bonté, elle prépare bien souvent une nouvelle œuvre de salut. C'est ce que l'on peut reconnaître encore en cette circonstance.

En effet, la nuit du troisième jour, un Ange apparut, en songe, à un Leude puissant de la contrée, et lui adressa, au nom du Seigneur, ces paroles : « Pendant que vous trouvez tout en abondance dans votre maison, mon serviteur, qui est dans la forêt, manque de pain. » A son réveil, cet homme raconta à son épouse la vision qu'il avait eue, et l'ordre qu'il avait reçu du Ciel, de porter secours à un serviteur de Dieu : « Mais j'ignore, ajoutait-il, le lieu où il se trouve. »

La noble dame, qui était très-pieuse et avait une foi très-vive, lui répondit alors : « Allez, sans hésiter, et faites ce qui vous est commandé ; je vais vous préparer du pain et tout ce qui est nécessaire. Si cette vision vient de Dieu, il vous accompagnera lui-même jusqu'au lieu désigné. » Ce seigneur étant donc monté à cheval, prit ce qu'avait apporté son épouse. Celle-ci lui dit encore en le quittant : « Laissez aller votre cheval en toute liberté ; croyez que le Seigneur le conduira vers le lieu où se trouve son serviteur. » Il fit comme sa pieuse femme lui avait recommandé, et Dieu bénissant leur foi et leur charité, permit que l'animal se

¹ Molanus rapporte, d'après Jacques Meyer, que les habitants d'Eecke, près de Cassel, font dériver le nom de leur village de l'arbre dans lequel se retira saint Wulmer. Ils le regardent et l'honorent comme le patron de leur église.

dirigeât, de lui-même, vers l'arbre où, dans ce moment, le solitaire était occupé à faire sa prière.

Aussitôt que le seigneur l'aperçut de loin : « Dites-moi, je vous prie, s'écria-t-il, si vous êtes un serviteur de Dieu, car il m'a envoyé vers vous. » « Quoique bien indigne de ce nom, répondit Wulmer, je le suis néanmoins, et autant qu'il est en mon pouvoir, je désire lui être agréable. » Alors le charitable gentilhomme s'approcha plus près, et descendant de cheval, il présenta la nourriture qu'avait préparée son épouse. Tous deux la partagèrent en louant et bénissant le Seigneur.

« Puisque vous êtes un serviteur de Dieu, reprit le noble leude, quand ils eurent fini leur repas, et que vous désirez vous consacrer entièrement à lui, venez avec moi, et je vous donnerai une portion de mes biens pour y construire une cellule. Vous pourrez alors gagner plus facilement des âmes à Jésus-Christ. » Wulmer refusa d'abord, sans doute afin d'avoir plus de temps pour consulter le Seigneur ; puis, sur les instances réitérées qui lui étaient faites, il déclara qu'il donnerait le lendemain une réponse sur ce sujet.

Ce jour venu, le gentilhomme se rendit de nouveau auprès du vénérable solitaire, qui, par l'ordre du Seigneur, le suivit dans un endroit très-convenable où il bâtit une église.

Ce fut là qu'il commença à instruire les peuples de la contrée, que la réputation de sa sainteté, le charme de ses vertus et la douce persuasion de ses paroles attiraient en foule. En peu de temps il eut ramené un nombre considérable de pécheurs à Dieu, et opéré de grands fruits de salut dans tout le pays. Le noble seigneur, dont nous avons parlé, témoin de tant de merveilles, ne savait comment exprimer, à l'homme de Dieu, toute son admiration et sa satisfaction. Il lui confia son fils, afin qu'il lui donnât la connaissance des lettres, et surtout qu'il lui inspirât l'amour de la vertu. En même temps, il voulut qu'il acceptât une partie de ses biens, et cette donation fut aussitôt augmentée par celles que firent également ses parents et d'autres personnes riches de la contrée.

L'humilité du bienheureux Wulmer s'alarmait de nouveau de

tous ces honneurs, et lui qui avait cherché la sainte obscurité d'une vie cachée en Dieu, se voyait une fois encore rejeté au milieu de l'agitation des affaires du siècle. Il résolut donc, pour accomplir les desseins de Dieu et suivre ses secrètes inspirations, de s'éloigner de ces lieux et de prendre sa direction vers l'Occident. Cette route devait le conduire dans son pays natal : c'était là aussi que le Seigneur voulait surtout faire éclater ses mérites, et édifier les peuples par les beaux exemples d'une vertu si courageuse et si héroïque.

Il arriva donc, non loin de Boulogne, dans les bois considérables qui se trouvaient entre la ville actuelle de Devres et le village de Tingry. S'étant arrêté dans ces lieux, il y pratiqua à la hâte une petite habitation, et commença à mener cette vie solitaire et pénitente, que Dieu lui inspirait. Comme les anciens pères du désert, il supportait, avec une patience inaltérable, le froid, le chaud, la faim, la soif, la nudité et toutes les autres incommodités. L'onction de la grâce, qui remplissait son cœur, lui rendait légères toutes ces privations et ces souffrances.

Satisfait d'un abandon si entier et si parfait à sa volonté, le Seigneur fit naître une dernière occasion qui allait donner à saint Wulmer une position fixe et un lieu assuré pour y finir ses jours en paix, non loin de sa famille qu'il avait autrefois si généreusement sacrifiée. En effet, un jour qu'il était occupé à un travail manuel, auprès de sa cellule, son frère Wamer vint à passer dans le bois où, peut-être, il allait à la chasse. La présence du pieux solitaire le frappa ; mais il ne le reconnut point, et lui adressa la parole comme à un étranger. « Qui êtes-vous ? lui dit-il, d'où venez-vous et que faites-vous en ce lieu ? » Saint Wulmer, qui avait reconnu Wamer, lui ayant dit alors qu'il était son frère, celui-ci aussitôt s'écria plein de joie : « Si vous êtes mon frère, venez avec moi auprès de notre mère pour la consoler, car elle est bien triste depuis longtemps, à cause de votre absence. » Wulmer, qui ne croyait pas que ce fût la volonté de Dieu, s'y refusa, seulement il dit à Wamer : « Si vous ou ma mère pouvez me procurer quelque chose, faites-le : pour moi, je prierai Dieu, et me souviendrai de vous auprès de lui. »

En apprenant cette nouvelle, toute la famille de saint Wulmer fut remplie d'une joie et d'une admiration extrême : Wamer ne manqua point d'apporter fréquemment, à son frère bien-aimé, la nourriture dont il pouvait avoir besoin. Une fois, qu'il ne le trouva point dans sa cellule, il fut saisi d'une vive inquiétude, et commença à l'appeler à haute voix dans la forêt. Le solitaire s'était retiré à l'écart pour faire sa prière : dès qu'il l'entendit, il vint près de lui, et lui recommanda de ne plus l'appeler de cette manière, quand il le trouverait absent, mais de frapper sur une planche, qu'il avait suspendue auprès de sa cellule, avec un marteau en bois placé à côté. Cet usage, dit le biographe, se conserva longtemps dans le monastère que bâtit ensuite saint Wulmer¹.

En effet, peu de temps après, il construisit, dans ce lieu, un monastère en l'honneur de la sainte Vierge et de l'Apôtre saint Pierre. Les peuples de la contrée y accoururent en foule pour recevoir ses conseils et ses instructions, et des hommes d'une grande piété demandèrent à vivre auprès de lui et sous sa conduite. Wulmer, qui ne cherchait que la volonté de Dieu, le consulta de nouveau, dans une fervente prière, puis il jeta, presque en même temps, les fondements de deux monastères, l'un d'hommes, qu'il gouverna lui-même, l'autre de saintes filles à qui il donna, pour abbesse, sa vertueuse nièce, Bertane ou Hérembertha. Ce dernier était placé dans le lieu appelé alors Wileria, et aujourd'hui Wierre-au-Bois ; l'autre devint l'origine de la ville actuelle de Samer, qui s'est formée à l'entour.

Le vénérable abbé, malgré son âge déjà avancé et les mortifications qu'il s'imposait, donnait à ces deux communautés, qui le regardaient comme leur père, le pain de la parole divine, et les choses absolument nécessaires à leur subsistance. La pauvreté y était telle que quelquefois la crainte d'être privé des aliments indispensables, venait agiter certaines âmes, encore peu formées à la confiance en Dieu. Wulmer alors leur rappelait les beaux et

¹ Cette réflexion du biographe fait conjecturer aux savants auteurs des *Acta SS. Belgii*, t. V, p. 384, que cette vie de saint Wulmer fut écrite avant les invasions des Normands, qui détruisirent le monastère de Samer.

touchants exemples des Pères du désert, et les ranimait dans les sentiments d'un abandon filial, entre les bras de la Providence. « Cherchez, avant toutes choses, leur disait-il, le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît. » Au moment où il répétait et développait cette parole de l'Évangile aux saintes filles réunies à Wileria, il arriva, un jour, que l'on entendit tout à coup retentir le bruit de la planche frappée par le marteau. A ce signal de la charité, on se hâta, et l'on trouva les nourritures et les provisions qu'apportaient des personnes de la contrée aux pieuses servantes de Jésus-Christ. Toutes alors, reconnaissant la bonté de la Providence, la bénirent avec joie et admirèrent la vérité de ses promesses.

Un autre secours fut aussi accordé au vénérable abbé, d'une manière non moins admirable, et de la main d'un roi saxon de Bretagne. Le pieux Ceadwale, qui avait entrepris le pèlerinage de Rome, débarqua sur les côtes de Morinie, et, frappé de tout ce qu'il entendait dire de la sainteté de Wulmer, il voulut le voir et le visiter. Arrivé près de lui, dans son monastère, il lui rendit tous les témoignages du plus profond respect. « J'ai appris, ajouta-t-il alors, que vous étiez un homme tout dévoué à Dieu, c'est pourquoi je vous conjure d'intercéder pour moi auprès de lui, parce que je ne sais pas le prier. » Il invita, en même temps, le saint vieillard à accepter des trésors qu'il lui offrait pour achever ses monastères, mais celui-ci refusa constamment et ne voulut recevoir que trente pièces d'or pour son église. Le charitable pèlerin lui demanda ensuite sa bénédiction et se rendit plein de joie dans la ville de Rome où il mourut saintement.

Un dernier fait, d'une remarquable simplicité, est encore rapporté par les auteurs, dans la vie de saint Wulmer, et il nous révèle, une fois de plus, toute la douceur de son caractère et l'inépuisable bonté de son âme. Il arriva donc, une nuit, qu'un voleur pénétra dans son monastère, et enleva un cheval sur lequel il eut hâte de fuir ; mais, soit que la frayeur, compagnie ordinaire du crime, l'eût frappé au point de ne plus reconnaître sa route, soit que Dieu voulût le punir pour le rame-

ner ensuite au bien, il erra toute la nuit par des chemins inconnus et se retrouva le matin à la porte de l'homme de Dieu. En ce moment, deux Religieux sortaient pour aller travailler dans la campagne voisine : en apercevant le voleur, ils se dirigent vers lui, l'amènent, sans qu'il tente la moindre résistance, vers le saint abbé, et lui disent qu'il faut le livrer à la justice. Le saint abbé s'y refusa, et quand ses deux disciples se furent éloignés, il représenta au voleur l'injustice de son action, lui parla de Dieu et des grandes vérités de la foi, puis l'ayant engagé à vivre désormais en bon chrétien, il le renvoya en liberté.

Telle fut la vie de saint Wulmer, tout entière aux bonnes œuvres et à la pratique des vertus sacerdotales et religieuses : elle lui mérite une place distinguée entre ces grands serviteurs de Dieu, que présente à notre admiration le VII^e siècle.

Jusque dans la plus extrême vieillesse, il continua les austérités et les mortifications qui avaient fait tous ses délices depuis son entrée en religion, et son bonheur augmentait encore, quand il pouvait ajouter à ses privations l'avantage de soulager les pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ. Car, ajoute en finissant son biographe, « dispensateur libéral des dons qu'on lui faisait, il distribuait tout de ses propres mains aux pauvres et aux malheureux. »

Lorsque les religieuses de Wierre surent que le vénérable Abbé était malade et épuisé de forces, elles lui firent demander la permission de se transporter près de lui pour recevoir ses dernières instructions et sa bénédiction, mais le saint vieillard, pour ne point être troublé dans son recueillement et son union avec Dieu, ne crut point convenable de le leur accorder. Il remit paisiblement son âme entre les mains de son Créateur, le 22 juillet de l'an 700, ou selon d'autres 710. Son corps fut enseveli dans le monastère, et les nombreuses guérisons qui s'y opérèrent aussitôt, augmentèrent encore, dans l'esprit des peuples, la haute opinion que l'on avait de sa sainteté.

On trouve le nom de saint Wulmer dans le Martyrologe romain, le 20 juillet : sa fête était célébrée avec beaucoup de solennité au monastère de Samer et dans la petite ville qui se

forma peu à peu à l'entour¹. Cette abbaye, comme celle de Wierre, fut détruite par les Normands dans les invasions du ix^e siècle, mais les Religieux avaient eu le temps de cacher en lieu sûr le corps de leur saint Fondateur. Dans la crainte que ce précieux dépôt ne tombât entre les mains des pirates, Arnoult-le-Vieux, comte de Flandre et seigneur du Boulonnais, le fit transporter dans la ville de Gand en 944 : il y resta jusqu'à l'époque où les calvinistes des Pays-Bas, ayant fait irruption dans cette ville, livrèrent ces saintes Reliques à mille profanations et les jetèrent ensuite dans les flammes avec celles de beaucoup d'autres Serviteurs de Dieu. Quelques ossements de saint Wulmer, que possédaient à Boulogne les chanoines réguliers de Saint-Augustin, périrent aussi de la même manière².

SAINT ANSÉGISE,

ABBÉ DE FONTENELLE.

Anségise, issu du sang royal, était parent assez proche de Charlemagne qui, connaissant son mérite et appréciant ses talents, lui donna l'intendance d'Aix-la-Chapelle, l'une de ses demeures les plus chères. Il le fit peu après abbé de Saint-Germer de Flay dans le Beauvaisis ; il était déjà abbé de Saint-Memmie de Châlons et de Saint-Sixte, près de Reims, qu'il avait rétablies dans la régularité. Il se démit de ces deux charges et ne garda que Saint-Germer de Flay dont il fit rebâtir le monastère ; et l'ayant remis dans la Règle, il laissa les Religieux se choisir un abbé. Alors il alla gouverner l'abbaye de Luxeuil qu'il fit reflleurir. A travers ces saintes occupations, Charlemagne le chargeait assez souvent d'ambassades, et lorsqu'il pouvait se reposer quelques jours il recueillait les capitulaires de Charlemagne et après lui de Louis-le-Débonnaire. Il fit reflleurir aussi, avant sa mort l'abbaye de Fontenelle, et c'est dans cette maison célèbre qu'il finit ses jours, riche de piété, de dévouement et de bonnes œuvres, le 20 juillet de l'an 834.

¹ Dans certaines localités, on faisait sa fête le 17 juin. Guillaume, dans sa *Vie des Saints*, la rapporte en ce jour.

² Emprunté à M. l'abbé Destombes.

SAINT PAUL ET SAINT THÉODEMIR,

MARTYRS DE CORDOUE.

Paul était né à Cordoue de famille honnête sous la domination des Sarrasins. Il fut élevé dans la communauté des clercs de l'église de Saint-Zoile, et il y fit de très-grands progrès dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il se faisait remarquer surtout par son humilité, par la charité qu'il avait pour les pauvres, et par l'assiduité qu'il apportait à visiter et assister les prisonniers. C'est ce qu'il fit principalement durant la persécution que le roi des Maures ou des Sarrasins, Abdérame, excita l'an 850 contre les chrétiens d'Espagne, sans que la crainte des mauvais traitements fût capable d'arrêter l'ardeur de son zèle. L'exemple et les discours du martyr Sisenand dont nous avons parlé au seizième jour de ce mois, l'animèrent de telle sorte, que ne pouvant retenir les mouvements de son cœur qui le faisaient aspirer au martyre, il alla se présenter au palais du prince et au conseil des magistrats, pour y confesser la foi de Jésus-Christ et y reprendre publiquement la vanité et l'impiété du culte que les Sarrasins avaient appris de leur faux prophète Mahomet. On le conduisit aussitôt dans la prison pour lui faire le procès le lendemain ou le jour d'après. Il y avait dans cette prison un prêtre de la ville de Paix-Julie ou de Beja, nommé Tiberin, qui y languissait depuis plus de vingt ans sans pouvoir obtenir ni la liberté ni la mort. Il avait été arrêté, non pas pour le sujet de sa religion, mais pour je ne sais quel crime imaginaire dont ses ennemis l'avaient accusé devant le roi. On l'avait jeté d'abord dans un cachot d'où on l'avait tiré ensuite pour le mettre dans les prisons publiques où l'on renfermait les parricides, les meurtriers, les autres scélérats et où l'on retenait aussi les chrétiens qui avaient eu la hardiesse de parler contre Mahomet. Tiberin voyant arriver le diacre Paul en ce lieu, et le regardant déjà comme un martyr de Jésus-Christ, le conjura d'intercéder pour lui auprès de Dieu quand il jouirait de sa présence, et d'en obtenir son élargissement, puisqu'il ne pouvait avoir raison des hommes. Le bienheureux Paul plein de confiance en la miséri-

corde de Dieu, ne fit point difficulté de lui promettre tout ce qui pourrait dépendre de lui, et l'assura, si Dieu le permettait ainsi, qu'il en aurait bientôt des nouvelles. Le lendemain on le produisit devant le tribunal des mahométans, et son juge voyant qu'il continuait à confesser le nom de Jésus-Christ avec la même fermeté que la première fois, le condamna à la mort le 20 juillet qui était lundi, ce qui marque assez évidemment l'année 850 qui avait la lettre *E* pour dominicale, et qui se peut confirmer par le jour du martyre de saint Sisenand qui souffrit le jeudi d'au-paravant, 16 du mois, et par celle de saint Théodemir qui souffrit le samedi 25 du mois, selon que l'assure saint Euloge auteur de toute cette histoire. Néanmoins la date de l'année 889 de l'ère espagnole que ce Saint y ajoute convient à l'an de Jésus-Christ 851.

Le corps du martyr saint Paul qui avait été exécuté dans la place devant le palais, demeura sans sépulture jusqu'à ce que les fidèles le retirèrent avec celui du moine saint Théodemir, jeune religieux de Carmone, qui fut martyrisé le samedi de la même semaine qui était le 25 juillet. L'un et l'autre furent enterrés avec honneur dans l'église de Saint-Zoile. Usuard fait mention de saint Paul au 20 juillet dans son martyrologe; mais il n'y parle pas de saint Théodemir. Le Martyrologe romain qui le suit presque partout, n'a pas cru devoir l'imiter dans l'omission de ce dernier dont il marque la fête au 25 de ce mois. Nous ne devons pas oublier au reste que saint Paul tint la parole qu'il avait donnée au prêtre Tiberin. Car celui-ci fut délivré peu de jours après son martyre et renvoyé dans son pays.

SAINT JÉRÔME ÉMILIANI,

FONDATEUR DES SOMASQUES.

Saint Jérôme naquit à Venise en 1481, d'Ange Émiliani et d'Éléonore Morosini, des plus illustres familles de la République. Jérôme fit paraître dans son jeune âge beaucoup d'inclination pour la vertu; il s'adonna à l'étude des lettres humaines, et il fit même assez de progrès jusqu'à l'âge de quinze ans, quo le bruit des armes interrompit le cours de ses études, et réveilla

en lui le courage martial que quelques-uns de ses ancêtres avaient fait paraître.

En 1495, les Vénitiens levèrent des troupes, et Jérôme Émilien s'engagea dans cette milice, sans avoir égard aux pleurs de sa mère, qui, ayant perdu son mari depuis peu, recevait de nouveaux chagrins par l'éloignement de Jérôme, qu'elle regardait comme l'unique consolation qui lui restât dans son veuvage, quoiqu'il fût le dernier de ses enfants : elle appréhendait de le perdre, peut-être de plus d'une manière.

Ce fut donc à l'âge de quinze ans que Jérôme prit le parti des armes, et il se laissa bientôt entraîner au torrent des dissolutions qui règnent parmi la plupart des personnes de cette profession. Les reproches de sa mère et de ses frères n'y faisaient rien : il n'y eut que l'ambition qui mit à ses désordres quelques bornes. Pour parvenir aux grandes charges de la république, il fallait avoir tenu une conduite honorable. L'an 1508, il servit de nouveau dans l'armée que les Vénitiens levèrent pour s'opposer à la ligue de Cambrai. Le sénat de Venise commit à Émilien la défense de Castelnovo sur les confins de Trévise ; il y fut à peine entré avec quelques troupes, que le gouverneur, voyant les murailles ruinées par l'artillerie, les ennemis prêts à donner un assaut général, se retira secrètement la nuit, laissant l'épouvante parmi la garnison. Émilien, pour réparer la lâcheté du gouverneur, fit refaire les brèches, et résolut de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Il soutint plusieurs assauts ; mais enfin le château fut forcé, la plupart de la garnison passée au fil de l'épée, et Émilien jeté dans une obscure prison. Les Allemands lui mirent les fers au cou, aux mains et aux pieds avec un boulet de marbre, ne lui donnèrent pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et lui firent mille outrages.

Rien ne lui semblait plus affreux que la mort qu'il attendait à tout moment. Mais bientôt il craignit quelque chose bien plus vivement que la perte de son corps, c'était la perte de son âme. Sans aucun secours humain, il ne voyait de ressource qu'en Dieu : Dieu qu'il avait si longtemps oublié, Dieu qu'il avait si grièvement offensé ! De là des regrets amers sur ses désordres :

il reconnut, en versant un torrent de larmes, que Dieu n'était que juste, et qu'il avait mérité ce qu'il souffrait. Pendant que ces tristes pensées le jettent dans une affliction extrême, tout à coup une illumination divine éclaire son âme et y ramène le calme : il se ressouvient de Notre-Dame de Trévis, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs. Aussitôt, fondant en larmes et en prières, il la supplie d'avoir pitié du plus misérable des pécheurs, et de lui obtenir de son Fils grâce et miséricorde. Il fait vœu de visiter nu-pieds son saint temple à Trévis, d'y faire célébrer des messes, d'y publier ses bienfaits et de vive voix et par des tableaux.

A peine a-t-il prononcé son vœu, que la prison est éclairée d'une lumière céleste. La Mère de Dieu, la Consolatrice des affligés lui apparaît, l'appelle par son nom, lui donne les clefs de ses fers et de son cachot, lui commande de sortir et d'exécuter fidèlement sa promesse. Elle le conduit de même à travers l'armée ennemie, jusqu'à la porte de Trévis. Il y entre, se rend à l'église de la Vierge, dépose aux pieds de son autel les clefs de sa prison, les fers de son cou, de ses pieds et de ses mains, suspend à la voûte son boulet de marbre, publie tous ces faits de vive voix, les fait enregistrer par-devant notaire et peindre dans des tableaux.

A la paix, les villes qui avaient été prises sur les Vénitiens leur ayant été rendues, ils n'eurent pas plus tôt reçu Castelnovo que le sénat, pour reconnaître la générosité d'Émilien, qui avait si courageusement défendu cette place, donna ce château à sa famille pour en jouir pendant trente ans, et Émilien en fut fait podestat ou chef de la justice ; mais il n'exerça pas longtemps cet emploi, l'ayant quitté après la mort de son frère, pour aller à Venise prendre la tutelle de ses neveux. En faisant profiter leurs biens, il eut grand soin de les faire élever dans la piété : il leur servit même d'exemple ; car, depuis qu'il eut quitté la charge de podestat, il s'acquitta des promesses qu'il avait faites à Dieu de changer de vie ; et, ne voulant rien faire sans l'avis d'un sage directeur, il choisit un Chanoine régulier de la Congrégation de Latran, qui joignait beaucoup de piété à un profond

savoir, et s'abandonna entièrement à la conduite de ce saint Religieux, qui lui fit fouler aux pieds tout ce qui ressentait la vanité et le luxe.

Émilien renonça donc à toutes les douceurs et les commodités de la vie. Il n'eut plus d'autres sentiments de lui-même que ceux qu'une humilité profonde pouvait lui inspirer. Il oublia la noblesse et les dignités de sa maison, et ne retint de tous les avantages de sa naissance qu'une certaine politesse, qui lui servit dans la suite à gagner beaucoup d'âmes à Dieu. Il affligeait son corps par des jeûnes et des macérations extraordinaires, il ne lui accordait que quelques heures de sommeil, passant le reste de la nuit à la prière et à l'oraison. Ses occupations pendant la journée étaient de visiter les églises et les hôpitaux, procurant aux malades tous les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. Ses libéralités ne s'étendaient pas seulement sur les pauvres des hôpitaux et les indigents qu'il trouvait dans les rues, mais, lorsqu'il prévoyait que quelques filles étaient en danger de prostituer leur honneur, il leur procurait des dots et des partis avantageux pour les pourvoir.

Tout le monde fut surpris de ce changement; mais Émilien l'était encore davantage lui-même, lorsqu'il considérait qu'il avait été si longtemps sans ressentir la pesanteur des chaînes et toutes les horreurs de l'esclavage dont Dieu l'avait délivré : il ne pouvait penser aux désordres de sa vie passée, qu'il ne versât des torrents de larmes. Plus il avançait dans le chemin de la vertu, plus il se sentait embrasé d'amour pour Dieu et pour le prochain. Il eut occasion d'exercer cette vertu dans une famine générale dont l'Italie se ressentit l'an 1528. Les peuples de la campagne, faute de pain, étaient obligés de manger jusqu'aux animaux les plus immondes, ou de se contenter de quelque peu de racines pour conserver leur vie languissante. La mort en enlevait tous les jours et laissait sur le visage de ceux qui restaient de funèbres indices que leur tour ne tarderait guère. Les préfets de l'Annone ou des approvisionnements, à Venise, surent d'abord, par leurs soins, remédier à la disette, en faisant venir des blés de plusieurs endroits; mais cette espèce d'abondance qu'ils

avaient procurée à la capitale, y attira de toutes parts une si grande quantité de monde, que la disette recommença bientôt. Émilien plus que tous les autres eut compassion de tant de misérables, il vendit jusqu'à ses meubles pour les soulager, et sa maison devint un hôpital où il les recevait et leur procurait tous les secours qu'il pouvait leur rendre en cette occasion.

Une espèce de maladie contagieuse ayant succédé à cette famine, saint Jérôme Émilien en fut attaqué et réduit à une telle extrémité, qu'après avoir reçu tous les Sacrements, il n'attendait que le moment de la mort. Mais, appréhendant qu'il n'eût pas assez satisfait pour ses péchés par la pénitence, il demanda à Dieu la santé, pour faire en ce monde une pénitence plus longue et pour exécuter ce qu'il jugerait à propos de lui ordonner pour le salut du prochain. Sa prière fut exaucée, ses forces revinrent, il continua ses exercices de piété avec plus de zèle encore. Pour s'acquitter des promesses qu'il venait de faire à Dieu, il rendit compte de l'administration de leurs biens à ses neveux, se dépouilla de la robe de sénateur, revêtit un habit pauvre qu'il avait acheté pour quelque indigent, prit de méchants souliers et parut dans cet état au milieu des rues de Venise. Les uns en faisaient des risées, comme d'un homme qui avait perdu l'esprit ; d'autres, qui le connaissaient mieux, admiraient son humilité ; plusieurs restèrent en suspens et attendirent quels seraient les effets de cette nouvelle manière de vie. On ne tarda guère à les voir.

La famine et la contagion avaient enlevé un grand nombre de personnes, tant à la ville qu'à la campagne ; l'on trouvait partout une foule d'orphelins, privés de parents et de secours, réduits à la mendicité, sans aucune éducation, et par là même exposés à tous les vices. Pour l'amour de Dieu, Émilien se fit le père et la mère de ceux qui n'en avaient plus. Il disposa une maison pour les recevoir, alla les chercher par les rues et les places, leur procura des maîtres pour leur apprendre des métiers, sans permettre qu'aucun d'eux mendiât davantage, suppléant par sa charité à ce qui manquait encore au bénéfice de leur petit travail. Il avait encore bien plus soin du salut de leurs

âmes. Le matin, il leur faisait dire leurs prières, entendre la sainte Messe, apprendre à lire pour écarter toute mauvaise pensée : le travail manuel était varié par des moments de silence, par des lectures qu'on leur faisait, par le chant des hymnes et des litanies, en particulier du Saint Rosaire. Deux fois par jour, avant et après le travail, il leur apprenait les éléments de la doctrine chrétienne. En se lavant les mains, avant de se mettre à table, ils récitaient le *Miserere* pour les âmes du purgatoire. Ils se confessaient tous les mois et aux principales fêtes de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge. Ils étaient tous vêtus de blanc. Les jours de fête, il les conduisait en procession et chantant des litanies, par les rues et les places de Venise, visiter les principaux sanctuaires ou entendre quelque sermon. Toute la ville accourait à cet édifiant spectacle. On était ému jusqu'aux larmes de voir ce noble sénateur, ce brave capitaine vêtu en pauvre et devenu le père des orphelins.

La piété, la modestie de ces enfants attendrissaient tous les cœurs : la plupart des spectateurs pleuraient de joie ; d'autres faisant chœur avec les enfants qui chantaient les litanies de la très-sainte Vierge, répondaient dévotement *Ora pro nobis*. Ce fut une commotion de piété pour toute la ville. Tout le monde voulut voir la maison des orphelins. Ce que l'on y vit d'admirable attira bientôt des secours suffisants.

Saint Émilien se mit alors à visiter les environs de Venise. Il trouva une misère plus grande, des jeunes et des vieux réduits à mourir de faim : il eut soin des uns et des autres. Venise lui confia l'hôpital des incurables. Émilien s'en chargea de grand cœur, de concert avec ses deux amis, saint Gaëtan de Thienne et Pierre Caraffa de Naples. D'ailleurs il avait encore d'autres puissants soutiens. Quand il voulait obtenir de Dieu quelque grâce particulière, il faisait prier avec lui quatre petits orphelins au-dessous de huit ans, et jamais il ne manquait d'obtenir ce qu'il demandait.

Le zèle d'Émilien pour les œuvres de miséricorde croissait avec le succès. Voyant donc celles de Venise dans un état prospère, il en confia le soin à quelques pieux amis et vint en fonder

de semblables à Padoue et à Vérone. Dans cette dernière ville, il vécut quelque temps inconnu parmi les pauvres, mendiant son pain comme eux, afin d'avoir une occasion plus naturelle de les instruire des vérités de la religion chrétienne. L'hôpital de Vérone fut bâti par son entremise. Passé de cette ville à Brescia, il y fonda une seconde maison d'orphelins, avec le même ordre qu'à Venise. Un riche bourgeois de Brescia voulut en mourant le faire son légataire universel ; mais il refusa la donation et persuada à cet homme de donner son bien au grand hôpital, à condition qu'il serait obligé de fournir les orphelins de médicaments lorsqu'ils seraient malades, de donner des ornements à leur église et de faire bâtir leur maison : ce que saint Charles Borromée, faisant la visite à Brescia en qualité de visiteur apostolique, fit exécuter par les administrateurs de cet hôpital.

A Bergame et dans les environs, il trouva d'autres occasions d'exercer sa charité. Par suite de la famine et de la peste, la plupart des maisons étaient vides d'habitants, surtout à la campagne. C'était le temps de la moisson, les blés étaient mûrs, mais il n'y avait ni moissonneur ni faucille, la récolte allait être perdue. Émilien, se faisant tout à tous, ramasse de toutes parts des faucilles et ce qu'il peut engager de paysans, se met à leur tête et scie les blés, malgré les chaleurs insupportables de la canicule en Italie. Pendant que les autres prennent leur repos ou leur repas, lui s'applique à la prière, se contentant pour toute nourriture d'un peu de pain et d'eau. Ce n'est pas tout. Pour alléger leur pénible travail, les moissonneurs avaient l'habitude de chanter quelques chansons frivoles ou même mauvaises. Émilien, avec sa grâce ordinaire, sut les en détourner. Il entonnait lui-même d'une voix harmonieuse, tantôt l'Oraison dominicale, tantôt la Salutation angélique ou le Symbôle des Apôtres ; les autres moissonneurs répétaient après lui, en sorte que toute la campagne retentissait des louanges de Dieu.

Dans la ville même de Bergame, il fonda deux établissements d'orphelins, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Mais surtout il entreprit une œuvre tout à fait nouvelle : c'était de retirer du désordre les filles et les femmes perdues. En ayant

converti quelques-unes, il les plaça d'abord chez des dames vertueuses. Il alla trouver les propriétaires dont les maisons servaient au libertinage, et obtint qu'ils les fermentaient désormais au scandale. Un plus grand nombre de prostituées s'étant converties alors, il les réunit dans une maison à part, avec un règlement pour les affermir dans leurs bonnes résolutions et les préserver de la rechute.

L'évêque de Bergame était alors Louis Lippomani, prélat illustre par sa doctrine et par l'innocence de sa vie, qui fut plus tard un des présidents du concile œcuménique de Trente. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et fut un généreux soutien de saint Jérôme Émiliani dans ses bonnes œuvres à Bergame.

Avec la bénédiction de ce pieux et savant Évêque, Émilien parcourut en apôtre les villages et les hameaux les plus reculés du diocèse, accompagné de quelques enfants des plus instruits dans la doctrine chrétienne. Voici quelle était sa méthode. Arrivé dans un endroit, il allait d'abord à l'église, implorer la grâce de Dieu et l'intercession du saint Patron sur son entreprise. Une clochette, apportée exprès, invitait ensuite tous les habitants à se réunir. Quand ils étaient un certain nombre, Émilien s'adressait aux plus pauvres et aux enfants, leur apprenait d'une manière familière les principaux Mystères de la foi chrétienne, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu et de l'Église, quelquefois même à faire le signe de la croix ; car l'ignorance de quelques-uns allait jusque-là. Ses petits catéchistes le secondaient à merveille et s'attachaient de préférence aux enfants de leur âge. Le succès fut prodigieux. Mieux instruits, les pauvres gens de la campagne commencèrent une meilleure vie, renoncèrent à leurs inimitiés, à leurs jurements et à se voler les uns les autres. Tous ces vices furent remplacés par les vertus contraires. L'exemple de saint Émilien était encore plus efficace que ses paroles : nuit et jour ils le voyaient occupé à instruire, à prier ou bien à visiter et à servir les malades.

Quand il revint à Bergame, où la renommée avait publié toutes ces merveilles, deux saints prêtres se joignirent à lui : c'étaient

Alexandre Besuzio et Augustin Barilo, tous deux riches, mais qui tous deux distribuèrent leurs biens aux pauvres, pour imiter la pauvreté volontaire de saint Emilien. Dans ce temps-là même celui-ci faisait deux nouveaux établissements à Côme, par les libéralités de Bernard Odescalchi, qui finit par lui donner sa propre personne. Un autre associé illustre fut le comte Primus, issu d'une sœur de Didier, l'ancien roi des Lombards, contemporain de Charlemagne.

Il fut alors question plus que jamais entre les pieux amis de se former en Congrégation régulière et de choisir un chef-lieu. Ils ne voulaient point le mettre dans les villes, mais dans quelque endroit retiré qui pût leur servir de séminaire. Le village de Somasque, entre Milan et Bergame, leur parut favorable pour cela. De là leur nom de Clercs Réguliers Somasques. Après avoir cherché une maison commode pour y recevoir les pauvres orphelins ils y firent leur demeure, et le saint Fondateur y prescrivit les premiers règlements pour le maintien de la Congrégation. La pauvreté y paraissait sur toutes choses, tant dans les habits que dans les meubles. Les mets délicats étaient bannis de leur table, et ils se contentaient de la nourriture des paysans et des pauvres. On y faisait la lecture pendant les repas. Le silence y était exactement observé et les austérités fort fréquentes. Il y avait une sainte émulation entre eux à qui pratiquerait le plus de mortifications, et Émilien était le premier à exciter les autres par son exemple. Ils joignaient à la mortification une prompt obéissance et beaucoup d'humilité. Ils employaient une partie de la nuit à l'oraison ; pendant le jour, ils conféraient ensemble des choses saintes, ou ils s'occupaient de quelque travail manuel, et ils allaient dans les environs, servir les malades et instruire les pauvres gens de la campagne. Le but principal des Somasques était dès lors et est encore l'instruction des enfants et des jeunes ecclésiastiques.

Saint Jérôme Emiliani se rendit à Milan et à Pavie pour faire d'autres établissements, auxquels François Sforza, duc de Milan, contribua beaucoup. Repassant par Somasque, il alla jusqu'à Venise, mais n'y fit pas un long séjour. Une horrible peste ayant

envahi le territoire de Bergame, il y revint promptement servir les malades. Il fut attaqué lui-même et mourut à Somasque le 8 février 1537, à l'âge de cinquante-six ans. Il fut béatifié par Benoît XIV et canonisé par Clément XIII. En 1769, le Saint-Siège approuva un office composé en son honneur, et permit de le réciter le 20 de juillet.

(ROHRBACHER.)

LE VÉNÉRABLE ROBERT,

ROI DE FRANCE.

Robert, roi de France, surnommé le Sage et le Dévot, parvint à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet son père. Il fut sacré à Orléans où il était né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avait épousé Berthe, sa cousine, veuve d'Eudes I^{er}, comte de Blois ; Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque. Saint Pierre Damien rapporte que cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avait touché, passaient par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé, et jusqu'aux vases où il avait bu. Des auteurs disent aussi que la reine accoucha d'un enfant mort, ou plutôt d'une sorte de monstre. On ajoute que Robert fut si frappé de ce prodige qu'il se sépara de sa femme.

Robert contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles de Provence ; mais l'humeur altière de cette princesse aurait bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêché de se mêler du gouvernement de l'État. Henri duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mourut en 1002 sans enfants légitimes, laissant son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Robert, assisté de Richard, duc de Normandie, déclara la guerre aux seigneurs bourguignons qui voulaient soutenir ce choix. Elle dura six ans, et Robert se vit enfin tranquille possesseur de la Bourgogne. Il investit de ce duché Henri son second fils qui depuis étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché

fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils Philippe le Hardy, chef de la deuxième maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles le Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert termina par sa médiation les longues querelles qui existaient entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Ce dernier avait appelé à son secours deux de ces rois du Nord, encore païens, qui dévastaient alors l'Angleterre. Le roi Robert conclut la paix entre les deux adversaires et paya sur son propre trésor les sommes nécessaires pour congédier les deux princes du Nord, prévoyant combien il serait difficile de les chasser, dès qu'ils auraient été séduits par le pillage, récompense ordinaire de leurs services. Ce prince mérita par sa sagesse qu'on lui offrit l'empire et le royaume d'Italie ; mais il les refusa et après avoir fait couronner à Reims son second fils, Henri I^{er}, il mourut à Melun en 1031, âgé de soixante ans. Robert bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étaient emparés. La déprédation était telle que les séculiers possédaient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire ; ils les partageaient à leurs enfants, ils donnaient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de leurs fils. Robert cultiva les sciences et les protégea. On a de lui plusieurs hymnes que l'on chante encore dans l'Eglise. Son règne fut heureux et tranquille, sauf en 1010 où la France éprouva une famine de quatre ans, suivie d'une peste qui parut une seconde fois en 1030 jusqu'en 1033. Robert régna trente-cinq ans, et laissa, par sa piété et ses bonnes œuvres, la mémoire d'un saint roi. On lui attribue même plusieurs miracles.

LE VÉNÉRABLE CURÉ JAGU.

Il naquit en Basse-Bretagne l'an 1625, fit de bonnes études et entra dans le sacerdoce. Sa piété, son zèle et ses lumières le firent nommer en 1678 curé de Saint-Mathieu de Morlaix, qu'il gouverna quarante-neuf ans.

En 1663, il fit bâtir la maison qu'occupe le curé de Morlaix.

On voit au-dessus de la porte une statue de la très-sainte Vierge, et sous la niche ce distique :

Marie, François Jagu de sa charge étonné,
Vous offre le troupeau que Dieu lui a donné.

Tous les habitants du pays savent que c'était un pasteur selon le cœur de Dieu, homme d'oraison, et ne s'occupant que de procurer la gloire du Seigneur et le salut des âmes. Il mourut le 20 juillet 1707. La tradition lui attribue un grand nombre de miracles opérés pendant sa vie et après sa mort. Son tombeau se trouve où s'élève le calvaire de l'ancien cimetière. Il est continuellement visité par les mères qui vont implorer le secours des prières du saint Prêtre, pour obtenir la guérison de leurs enfants. Depuis plus d'un siècle cette dévotion continue.

En 1811, on voulut creuser la tombe du bienheureux. A une certaine profondeur, on en trouva une seconde en pierre de Loquirec. On prétend qu'en soulevant une de ces pierres, on le vit dans son cercueil revêtu des ornements sacerdotaux, tel qu'il était quand il y fut déposé. On n'osa pas aller plus loin. La pierre fut replacée et l'on combla la fosse. La mémoire de François Jagu, appelé en français le bienheureux Jagu et en breton *ar Viquel sant* (il paraît qu'il était grand-vicaire forain), est toujours en grande vénération à Morlaix et dans les environs.

LE VÉNÉRABLE PÈRE PIERRE PAUL,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Pierre Paul, né dans la ville d'Aix, le 11 avril 1642, et baptisé deux jours après dans l'église de Saint-Sauveur, était fils de M. Claude Paul, avocat au Parlement de Provence, et de Françoise Decourt. Son père, originaire de Saint-Chamas, petit bourg dans le diocèse d'Arles, a vécu si chrétiennement, soit dans les liens du mariage, à la suite du barreau, soit dans l'état ecclésiastique après la mort de son épouse, qu'il a pu servir de modèle dans l'une et l'autre profession. Le Seigneur ayant béni son mariage par la naissance de quatre enfants mâles, il n'eut rien de plus à cœur que de leur donner une sainte éducation, autant par

ses bons exemples que par le moyen des précepteurs qu'il mettait auprès d'eux dès leur septième année, et qu'il choisissait avec soin, faisant beaucoup moins d'attention à leur capacité qu'à leur sagesse et à leurs mœurs. L'ainé de ses enfants s'étant établi dans le monde, a marché avec fidélité sur les traces de son père et a laissé une postérité digne de lui. Le second a travaillé longtemps et avec fruit au salut des âmes dans la Congrégation de l'Oratoire, où il est mort en odeur de sainteté. Le quatrième libre de tout engagement a coulé ses jours dans une solitude, menant la vie d'un anachorète et d'un pénitent.

Celui dont nous écrivons l'histoire était le troisième, et ne parut pas le moins favorisé de la nature et de la grâce. Quoique d'un naturel vif et un peu ardent, il avait de la douceur et beaucoup de docilité. Il commença de bonne heure à aimer la prière, les pratiques de piété et le fréquent usage des sacrements. Mais ses dévots exercices ne l'empêchèrent jamais de s'appliquer à ses autres devoirs d'écolier. Après l'étude des belles-lettres, âgé de quinze ans, le jeune Paul voulut choisir un état de vie, et il se fixa d'abord à l'Ordre de Saint-Dominique. Il soutint sans se décourager l'épreuve de plus d'une année, et ce ne fut que dans le mois de juillet 1658 qu'il partit d'Aix accompagné de son frère aîné, avec assurance d'être reçu dans le couvent royal de Saint-Maximin. Il écrivit à son père qui se trouvait à Saint-Chamas, pour lui apprendre sa vocation et son départ ; en lui disant le dernier adieu, il ne craignit point de l'assurer, que conduit par l'inspiration du Saint-Esprit et plein de bonne volonté, il était résolu de ne plus penser qu'à son salut parmi les enfants de saint Dominique.

Ce que le disciple de Jésus-Christ promettait, était véritablement gravé dans son cœur. Aussi ne vit-on jamais en lui, ni variation, ni changement. Comme il voulait obéir à ses supérieurs pour se rendre toujours plus agréable à Dieu, il accoutuma aussi son corps à obéir à l'esprit. Il se fit dès lors une loi de traiter rudement la chair, de ne lui accorder que le nécessaire, et de ne rien donner au plaisir. Ayant fait sa profession religieuse dans ces saintes dispositions, il marcha avec une nouvelle ferveur dans

la voie des divins commandements et dans la pratique des conseils évangéliques. Sa vertu toujours soutenue ne pouvait qu'édifier tous ses Frères, mais il s'en fallait beaucoup qu'il ne se crût lui-même aussi avancé, et aussi affermi dans le bien qu'il le désirait. Dans la crainte de se ralentir dans ses saints exercices, par ceux de l'école, il ne manquait pas de passer tous les ans, dix jours entiers, dans une plus profonde retraite, pour entrer en compte avec lui-même et sonder les plus secrets replis de sa conscience, en même temps qu'il examinait avec la sévérité d'un censeur toutes ses actions, et la manière dont il remplissait ses devoirs de chrétien et de religieux. Ce fut dans une de ces retraites annuelles qu'éclairé d'en haut et plus vivement touché de la grâce, le Père Paul commença ce train de vie peu commun dans lequel il ne s'est jamais démenti.

Pendant qu'il courait ainsi de vertu en vertu, se montrant tous les jours plus intérieur, plus uni à Dieu, plus mort à lui-même et à toutes les créatures, il apprit le décès de sa pieuse mère, et bientôt après le changement d'état de son père, qui entra aussitôt dans le clergé pour donner le reste de ses jours au service des autels, à l'instruction des fidèles ou au soulagement des pauvres. Le cardinal Jérôme Grimaldi, archevêque d'Aix, connaissant sa rare piété et sa capacité, lui imposa les mains, l'éleva au sacerdoce et lui confia le soin d'une paroisse de son diocèse. Lorsque ce digne ministre chanta sa première Messe l'an 1663, on vit ce qui n'arrive peut-être pas deux fois dans un siècle : il fut assisté à l'autel par trois de ses enfants. L'un, déjà prêtre de l'Oratoire, faisait les fonctions de diacre, le Dominicain âgé alors de vingt-un ans, celle de sous-diacre, et un troisième, saint Solitaire, portait l'encensoir. Un tel spectacle était encore moins curieux qu'édifiant.

Le P. Paul s'étant lui-même préparé aux Ordres sacrés, par la prière, la pénitence, l'étude et la méditation des Saintes-Écritures, dès qu'il fut ordonné prêtre, avant la fin de 1666, il fut en état de remplir les premiers devoirs de sa vocation, dans le ministère de la parole. Et c'est l'emploi qu'il a le moins interrompu l'espace de plus de soixante ans. Il est vrai qu'on le chargea pendant

quelque temps de faire des leçons de philosophie et de théologie aux jeunes religieux, dans différents couvents de sa province, et qu'il se vit contraint plus d'une fois d'accepter le gouvernement de différentes communautés. Mais sans jamais négliger aucune de ces charges, le Serviteur de Dieu savait toujours se ménager quelque temps pour prêcher, instruire, catéchiser les fidèles et travailler à la conversion des pécheurs. En considérant toute la suite de la vie de cet homme apostolique, on se persuade aisément qu'il avait pris pour lui-même ce qu'avait dit le grand Apôtre : « Malheur à moi si je ne prêche point l'Évangile. » Mais il voulut le prêcher comme avait fait saint Paul, sans y chercher sa propre gloire, sans être jamais à charge à personne, sans écouter la chair ou le sang, et sans rien ôter à la pureté de la parole de Dieu, pour ménager la délicatesse des hommes ou flatter leurs passions.

Il y avait déjà plusieurs années que le P. Paul annonçait avec cette sainte liberté et une noble simplicité, la parole du salut dans les diocèses d'Aix, de Marseille, d'Arles et d'Avignon, lorsque la Providence lui ouvrit une autre porte pour porter au loin la lumière de l'Évangile. Depuis plus de soixante ans, nos supérieurs étaient en possession d'envoyer des prédicateurs dans les colonies françaises de l'Amérique, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue. Ces deux premières îles et la plus grande partie de la troisième, soumises à la domination du roi, étaient alors partagées en vingt-quatre paroisses, auxquelles l'Ordre de Saint-Dominique fournissait, comme il fournit encore, des ministres pour donner aux habitants tous les secours spirituels dont ils peuvent avoir besoin pendant leur vie et à la mort. L'an 1684, Antoine de Monroy, général des Frères Prêcheurs, ordonna au P. Paul de se rendre à la Martinique, pour y exercer le saint ministère ; et cet ordre fut ponctuellement exécuté. Le Serviteur de Dieu, toujours ami du travail, aurait entrepris celui-ci avec un surcroît de plaisir, si à la qualité de missionnaire apostolique on n'avait pas ajouté celle de supérieur de la mission dans cette île.

La charité de Jésus-Christ qui le pressait et qui lui avait appris

le secret de se faire tout à tous, pour l'instruction des uns et la consolation ou le soulagement des autres, fit bientôt connaître à toute la colonie quel trésor elle venait de recevoir dans la personne du saint Ministre. Les maîtres et les esclaves, les grands et les petits trouvèrent en lui le secours dont ils avaient besoin. Ni les chaleurs du pays, ni la distance des lieux, ni la difficulté des chemins ne l'empêchèrent jamais de courir dans tous les endroits où il espérait faire quelque fruit, tantôt auprès des malades ou des personnes affligées, et tantôt parmi les nègres qu'il instruisait avec bonté, leur apprenant à prier Dieu, à garder ses commandements, à servir leurs maîtres avec fidélité, à leur obéir par religion et à sanctifier leur travail par la patience. Il pratiquait lui-même excellemment cette vertu, puisqu'il ne se lassait point de répéter toujours les mêmes instructions, et de proposer cent fois les vérités les plus simples à des gens dont l'esprit léger et volage, n'est pas moins rusé pour leurs propres intérêts que borné dans ce qui regarde le salut. Mais ce qui aurait rebuté un autre excitait davantage le zèle du P. Paul. Toujours prêt à donner sa vie pour le salut d'une âme, il comptait pour rien le travail le plus fatigant et le plus assidu. Sa tendre piété, son esprit d'oraison, de pénitence et son parfait désintéressement, n'étaient pas moins connus.

Il ne faut donc pas être surpris, si l'éclat de ses vertus lui acquit d'abord une si grande réputation, que, dans toute l'étendue de l'île on ne l'appelait que le saint Missionnaire, le saint homme. Si nous connaissions moins quelle est la malice de Satan et l'aveuglement des hommes charnels, nous serions plus justement surpris qu'il se soit trouvé des gens à qui le Serviteur de Dieu devint odieux, par l'endroit même qui aurait dû le leur rendre plus estimable, je veux dire, parce qu'il s'intéressait fortement à leur salut. Celui qui tenait un des premiers rangs dans la colonie ne donnait point d'exemples à imiter et lorsque la gloire de Dieu ou l'édification des fidèles le demanda, le P. Paul ne craignit point de s'opposer à un scandale public. Ce ne fut néanmoins qu'avec les sages ménagements que la prudence inspire et après avoir inutilement épuisé tous les moyens de dou-

ceur, de charité et d'honnêteté. Tout cela n'empêcha pas que le coupable, qui aurait dû s'humilier, ne fût vivement piqué que le prédicateur eût osé déclamer contre un scandale qu'il n'était pas résolu de faire cesser. Sa résolution fut de se venger et de le faire avec éclat.

Une pauvre femme, accoutumée à mendier son pain, fut l'instrument qu'il choisit pour cela. Il lui apprit tout ce qu'elle devait dire à la charge du Ministre de Jésus-Christ, et à sa propre confusion. Il l'exhorta surtout à bien garder le secret et à ne rien craindre. Ayant ensuite convoqué une grande assemblée, il fit citer à son tribunal le P. Paul, qui se présenta aussitôt. Alors l'auteur de cette manœuvre après une courte morale, ordonna à la femme de faire son accusation et ses plaintes, c'est-à-dire de répéter la leçon que lui-même lui avait faite; elle le fit sans être interrompue, car le disciple de Jésus-Christ imita en cette occasion le silence de son divin Maître. Cependant tout le monde savait à quoi il fallait s'en tenir, et le coupable était peut-être le seul qui ne sentit pas tout le ridicule de la comédie. Il la termina par une sévère correction qu'il fit au P. Paul, et celui-ci toujours semblable à lui-même, ayant tout écouté sans ouvrir la bouche pour se justifier, se contenta de dire en se retirant : « Je vous assure, Monsieur, que si Dieu m'abandonnait, je serais capable des plus grands crimes ; mais par sa miséricorde je suis innocent de celui qu'on m'impute. »

Cette modestie du saint Missionnaire le rendit encore plus respectable à toute la colonie, et fit retomber sur le seul coupable toute la confusion dont on avait voulu le couvrir. Le malheur de cet homme qui abusait ainsi de son autorité, fut de n'avoir pas un ami qui osât lui dire une vérité. Après avoir attaqué le supérieur de la mission, il voulut encore inquiéter deux de ses Frères, en faisant courir des bruits injurieux à leur personne et à leur ministère. Le P. Paul qui avait négligé sa propre justification, ne fut pas de même indifférent sur la réputation de ses religieux. Il prit hautement leur défense et les fit pleinement justifier par un acte public, qui fut passé au mois de septembre 1685. Il en serait demeuré là, mais ayant appris que l'auteur de toutes ces

vexations, craignant peut-être qu'on ne lui en fit un crime à la cour de France, avait pris les devants pour exposer le fait en sa manière, le P. Paul se détermina à informer de tout le P. Massoulié, alors prieur du Noviciat général de Paris. Il lui écrivit en ces termes :

« Les maux extrêmes qui nous accablent dans cette île, et le juste sujet que nous avons d'appréhender que notre mission ne soit entièrement éteinte si l'on n'y apporte un prompt secours, nous obligent à recourir à Votre Révérence pour la prier très-instamment d'employer tout son zèle et son pouvoir pour détourner ces grands maux. Plût à Dieu que les infamies dont on nous charge, ne fussent que des pertes particulières de notre réputation; nous n'aurions pas de peine à nous en consoler à l'exemple des saints Apôtres, dont nous continuons de faire les fonctions, que notre saint Ordre a commencées ici avec tant de gloire, depuis plus de soixante ans. Mais voyant avec une extrême douleur que par les calomnies dont on tâche de nous noircir, on met un grand obstacle au salut des âmes que nous devons procurer, et que nous ne saurions plus reprendre avec fruit les vices, pour publics qu'ils puissent être, si l'on ne répare notre honneur, nous avons recours à votre bonté, et nous vous supplions de nous aider à obtenir cette réparation d'où dépend la gloire de notre ministère. Nous avons déjà député un religieux pour vous informer de tout, et pour justifier notre conduite auprès de Monseigneur le marquis de Seignelay, ministre du roi pour ces colonies.

« A l'île Martinique, le 6 octobre 1685.

« F. P. PAUL. »

On voit ici le caractère toujours pacifique du Serviteur de Dieu. Quoique publiquement calomnié, il se tut, et il ne commença à se plaindre que lorsque l'intérêt de la mission, le repos et la réputation de ses Frères le demandèrent, lorsqu'on le mit dans la nécessité de parler. Encore voulut-il qu'on ne portât ses plaintes au Ministre, que dans le cas où le coupable, qu'il ne nomme même point, eût fait les premières démarches. Une conduite si chrétienne et la loi qu'il s'était faite de ne jamais par-

ler de ses persécuteurs que pour les excuser, achevèrent de lui gagner le cœur de tous les gens de bien. Son ministère fut utile à une infinité de personnes qu'il retira du vice, ou dont il fit cesser les inimitiés, les querelles et les procès, et lorsque les supérieurs le rappelèrent en France, il laissa une telle opinion de sa sainteté dans l'île de la Martinique, qu'encore aujourd'hui les plus anciens habitants ne parlent du P. Paul qu'avec des sentiments de vénération.

Son retour dans le couvent de Saint-Maximin, dont il était déjà prieur en 1692, parut y rallumer l'esprit de ferveur et de prière, le zèle du salut des âmes, l'amour et la pratique des observances régulières. Les beaux exemples de cet imitateur de saint Dominique, étaient bien capables d'exciter une louable émulation parmi les religieux. Mais il ne fut pas d'une moindre utilité aux simples fidèles par ses vives et fréquentes exhortations, et surtout aux pauvres par une effusion de charité à laquelle il ne sut jamais mettre des bornes. Nous en rapporterons ici quelques traits, et le lecteur doit être persuadé que bien loin d'exagérer, nous en omettons beaucoup plus que nous n'en dirons.

Celui qui avait précédé le P. Paul dans la conduite de la communauté de Saint-Maximin, avait par ses épargnes laissé une somme considérable dans le dépôt, et cette somme était destinée à la réparation d'une partie du couvent qu'on appelle les Hospices. Le nouveau prieur, jugeant que les besoins des pauvres pressaient plus que le reste, leur distribua en peu de temps tout cet argent, et il continua toujours ses grosses aumônes en blé, en pain, en vin et en couvertures de lit. Pendant un rude hiver il en fit acheter de neuves pour tous ses religieux, et en retirant de chacun une seconde couverture demi-usée, il en eut pour donner à soixante pauvres familles. Il avait fait sa distribution et n'avait gardé pour lui-même que le simple nécessaire, lorsqu'une mère affligée vint lui exposer sa misère et celle de ses enfants à qui elle ne pouvait pas fournir un lit. Le charitable Prieur lui donna d'abord ce qu'il trouva sous sa main, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui

le craignent, et en lui recommandant un sévère secret, lui marqua l'heure et l'endroit où elle devait se trouver sur le soir avec un de ses enfants. Le moment arrivé, le P. Paul ne fit qu'un paquet de son lit et le jeta par la fenêtre, comme avait fait dans un semblable cas Barthélemy des Martyrs, dans son couvent de Viane. Il imita encore le saint Archevêque et dans son courage à souffrir en silence toute la rigueur du froid et dans son attention à tenir toujours sa pénitence cachée.

La Providence lui présenta bien d'autres occasions de pratiquer la charité, et il aurait cru faire une grande faute s'il en avait négligé une seule, surtout à l'égard des pauvres personnes du sexe, à qui l'indigence pouvait devenir un sujet de tentation. Cependant ses grandes libéralités firent craindre à quelques-uns que cette espèce de profusion n'allât bien au delà des facultés de la maison, et il est vrai que dans moins de trois ans le Serviteur de Dieu donna beaucoup plus qu'on n'avait peut-être fait durant quinze ou vingt années. Sa maxime était que l'aumône n'appauvrit jamais une maison ; il en avait l'expérience, puisque sans cesser de secourir toutes sortes de pauvres il voyait toujours le couvent dans un meilleur état que par le passé. La communauté ne manquait de rien, on n'avait point contracté de dettes, et le sage supérieur était en état de laisser soit en argent soit en provisions de quoi soulager pour longtemps les attentions de son successeur. Le provincial néanmoins, sur les représentations de quelques particuliers, jugea à propos de borner l'autorité du P. Paul pour le temporel en le rendant en quelque manière dépendant d'un vicaire, dans la distribution des aumônes. Par là on lui donna occasion de pratiquer en même temps la charité et l'humilité, car il ne se fit jamais une peine d'aller demander à un de ses inférieurs ce qu'il voulait faire passer entre les mains des pauvres.

Une vertu moins solide n'aurait point été à cette épreuve, mais on peut dire que cet ami de Dieu possédait toutes les vertus chrétiennes et religieuses dans un degré héroïque. Tendait toujours au plus parfait, il regardait comme un privilège de la supériorité de pouvoir prendre sur lui-même ce qu'il y a dans les

pratiques du cloître, de plus difficile ou de plus mortifiant pour la nature. Le travail, quelque rude qu'il fût, ne le rebutait jamais quand il s'agissait de la gloire de Dieu ou du service du prochain. Voici un fait qu'il n'est point permis de passer sous silence, et qui nous a été raconté sur les lieux par des personnes qui en avaient été témoins.

Notre communauté de Saint-Maximin étant chargée de la cure, elle est en usage d'envoyer tous les dimanches et toutes les fêtes un de ses prêtres à une chapelle qui est à une lieue de la ville pour procurer aux gens de la campagne la commodité d'entendre la Messe et de recevoir quelque instruction. Il arriva pendant les grands froids de l'hiver que celui qui était destiné pour cette fonction voyant que les vents, la pluie ou la neige avaient rendu les chemins peu praticables, alla représenter au P. Paul la difficulté et l'inutilité de ce voyage. Il ne croyait pas, et il avait raison, qu'on pût entreprendre de faire unelieu, tandis qu'on n'osait pas même paraître dans les rues, et il ajoutait que quand un religieux essayerait de vaincre la difficulté en s'exposant à toutes les injures du temps, il n'en serait pas plus avancé, puisque les paysans qui se trouvaient à quelque distance de la chapelle ne se croiraient pas obligés de sortir de leurs maisons. Vous avez raison, mon révérend Père, répondit le saint Prieur, le vent est si froid et si violent que vous pourriez en être bien incommodé, je vous prie de dire la Messe ici ; quelque autre plus robuste fera le reste. Un moment après il prend son bâton, prie un Frère convers de vouloir l'accompagner et se met en chemin. Ce ne fut pas sans avoir beaucoup souffert qu'il arriva au terme : mais c'était par la pénitence qu'il se préparait à offrir les saints Mystères. Le fermier qui avait sa demeure auprès de la chapelle fut le seul avec sa famille qui put assister aux prières, au catéchisme et à la messe, après laquelle le P. Paul se remit en chemin sans vouloir ni se présenter au feu ni prendre quelque nourriture, quelque besoin qu'il eût de l'un et de l'autre.

Le Seigneur ne tarda pas à récompenser cette pénitence, en lui faisant pratiquer une autre œuvre de charité. Sur son chemin le P. Paul rencontre un pauvre presque nu et transi de froid.

Il n'attend pas que par ses plaintes le mendiant s'efforce d'exciter sa compassion, ses entrailles en sont remplies. Il se met un peu à l'écart, tire ses bas et ses souliers, prie le pauvre de s'en servir et marche ainsi sur la glace parmi les cailloux. Ses pieds en furent bientôt ensanglantés, mais ce n'était pas ce qui l'embarrassait, sa crainte était uniquement d'être rencontré par quelqu'un qui ne lui gardât pas le secret. Il s'assura de celui de son compagnon, et lorsqu'ils furent près de la ville, il l'envoya au couvent pour lui chercher une paire de souliers, pendant qu'il se tenait lui-même caché derrière un buisson ou une muraille, car jamais Saint ne craignit plus les yeux des hommes dans les actions qui pouvaient attirer leurs louanges.

Élu prieur dans le couvent de Montauban avant que d'avoir achevé ses trois années dans celui de Saint-Maximin, le P. Paul se hâta de se rendre aux ordres des supérieurs. Ce n'était qu'à regret, il est vrai, qu'il se voyait dans la triste nécessité de tenir un rang distingué parmi ses Frères. Il voulait obéir, et il n'aimait pas à commander. Deux choses cependant le consolaient : l'une de pouvoir s'éloigner d'un pays, où dans toutes les occasions on lui témoignait une estime qui lui était à charge. L'autre était l'espérance de faire quelque fruit parmi les gens de la religion, en travaillant à la conversion de ceux qui ne s'étaient pas encore tout à fait dépouillés des préjugés de leur première éducation. Ses vertus le mirent bientôt en réputation chez les anciens et les nouveaux catholiques, et qui pourrait exprimer ce que le zèle lui fit entreprendre pour faire entrer les uns dans le sein de l'Église et les autres dans les voies de la pénitence ? Qui pourrait dire avec quelle affection il recevait les pécheurs qui donnaient quelque marque de retour ? On le vit embrasser avec la plus tendre charité un apostat pénitent, pour lequel il n'avait cessé de gémir, de prier, d'affliger son âme et son corps jusqu'au moment où le voyant enfin rendu à la maison de son père, il put lui dire ce qui avait été dit de l'enfant prodigue : *Mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.* « Il était mort et il est ressuscité, il était perdu et il a été retrouvé. »

Nos missions de l'Amérique avaient encore besoin d'un mi-

nistre tel que le P. Paul ; au premier signe de la volonté de son général, il traversa une seconde fois les mers. En 1696 il exerçait les fonctions de l'apostolat dans l'île Saint-Domingue avec la qualité de préfet apostolique et de vicaire général de la Congrégation du saint Nom de Jésus. Ces titres qu'on ne lui avait fait accepter qu'en faisant violence à sa modestie, étaient utiles au bien général de la mission, parce qu'ils donnaient plus de poids et d'autorité à un homme qui devait servir de modèle à tous les autres prédicateurs. Sa vertu dans cette colonie ne fut point éprouvée de la même manière qu'elle l'avait été dans la Martinique. Dès son arrivée dans l'île Saint-Domingue il se trouva lié d'amitié avec le gouverneur.

M. Ducasse, si connu dans les Indes occidentales, en France et en Espagne, avait toutes les qualités de l'honnête homme, bon citoyen, bon sujet, officier intrépide, excellent gouverneur. Sa bravoure allait de pair avec sa prudence. Modéré dans la victoire, il ne manquait jamais de ressource dans les revers imprévus, mais il ne la cherchait que dans son courage et dans sa vertu. Aussi avoue-t-on que ses pertes n'ont pas moins contribué à sa réputation que ses plus heureux succès, parce qu'il se relevait toujours d'une manière dont lui seul paraissait capable. C'est dans l'histoire de l'île de Saint-Domingue qu'il faut voir les grands avantages que sa sagesse et sa valeur avaient procurés à cette colonie. Il nous suffit d'ajouter ici que par sa religion M. Ducasse donnait un nouveau lustre à tous ses talents politiques et militaires.

Un gouverneur de ce caractère ne pouvait qu'aimer et estimer le Serviteur de Dieu, aussi lui donna-t-il toute sa confiance dès qu'il le connut, et comme ils ne se proposaient l'un et l'autre que le bien de la colonie, ils y travaillèrent de concert chacun à sa manière. Quoique le zèle du P. Paul s'étendit sans distinction à tous les habitants de la côte, il parut s'appliquer plus particulièrement à ceux dont les autres missionnaires espéraient moins la conversion, parce qu'ils étaient considérés dans toutes les contrées de l'Amérique comme des gens sans mœurs, sans sentiments et sans loi.

On n'ignore pas ce que c'est que cette espèce de corsaires appelés flibustiers, aventuriers non moins fameux dans nos histoires par leurs dissolutions, leurs cruautés et leurs brigandages que par leur intrépidité, leur audace et leurs exploits. L'intérêt et le libertinage leur donnèrent naissance, et une haine implacable contre les Espagnols en augmenta le nombre. Leur profession était d'attaquer tous les vaisseaux de cette nation, qu'ils trouvaient sur mer, lorsqu'ils pouvaient le faire avec avantage, mais souvent ils pillaient indifféremment amis et ennemis. Leur nombre devenant tous les jours plus considérable, leur nom et leurs exploits plus connus, ils formèrent un corps. L'île de Saint-Domingue était toujours leur retraite ou leur demeure et la petite île de la Tortue leur rendez-vous ordinaire après leurs expéditions de mer. Pendant les longues guerres que la France eut à soutenir dans le dernier siècle contre l'Espagne liée avec plusieurs autres puissances de l'Europe, on donna quelquefois des commissions aux flibustiers contre les ennemis ; mais ils en abusèrent presque toujours, parce qu'ils étaient beaucoup moins sensibles au bien de l'État qu'à leurs avantages particuliers. Ce qui faisait leur force les entretenait dans un esprit d'indocilité qui donnait bien de l'occupation aux gouverneurs. On ne les trouvait presque jamais disposés à obéir quand on leur défendait de continuer leurs courses ou leurs pirateries, et dans le temps même qu'ils faisaient trembler toutes les Indes, ils n'étaient que d'un faible secours pour la colonie dont ils étaient membres, parce que courant presque toujours les mers selon leur gré, ils ne se trouvaient point à portée de la défendre au besoin. D'ailleurs ils empêchaient qu'elle ne pût s'enrichir par le commerce qu'ils ruinaient, et ils la mettaient dans un continuel danger d'être ravagée par représailles.

Des gens ainsi livrés au feu des passions les plus brutales, ne paraissaient guères susceptibles d'instruction. Notre saint Missionnaire ne les regarda pas cependant comme indignes de ses soins et s'y attacha avec d'autant plus de zèle qu'il était plus touché de leur état. La vertu, quand elle est à un certain degré, se fait toujours respecter. Parmi ces corsaires si décriés, il s'en

trouvait en qui il restait encore quelque sentiment de religion. Ils écoutèrent le Serviteur de Dieu, et leur exemple ayant engagé les autres à ne point refuser de l'entendre, insensiblement ils prirent confiance en lui. Par les charmes de sa douceur et d'une charité toujours prévenante, il sut se les attacher à ce point que plusieurs auraient exposé volontiers leur vie pour défendre celui qu'ils commencèrent d'appeler leur prédicateur et leur père. Il les engageait à faire la prière avec lui, leur apprenait les éléments de la religion chrétienne et tâchait de leur inspirer la crainte du Seigneur et de ses jugements. Lorsqu'il les vit un peu dociles, il essaya de leur persuader trois choses : la première de n'aller jamais en course sans commission ; la seconde de donner des bornes à leur cupidité dans les expéditions même commandées et de s'en tenir exactement aux ordres qu'ils pourraient avoir reçus du prince ou des gouverneurs, et enfin de s'adonner à quelque honnête profession pour faire subsister leurs familles lorsqu'ils ne seraient point employés.

Le plus sûr sans doute eût été de les retirer d'abord d'un métier qui leur était tous les jours une occasion de crime. Mais outre que le grand nombre n'aurait pas même écouté cette proposition, l'état présent des affaires voulait qu'on se ménageât ce secours. M. Ducasse lui-même usait de beaucoup de ménagements avec le corps des flibustiers. C'était selon lui un mal, mais un mal nécessaire ; on avait besoin de ces gens-là pour les lâcher contre les Anglais et les Espagnols ; ceux-ci particulièrement usaient de beaucoup de cruauté à l'égard des prisonniers qu'ils faisaient sur nous. On en peut juger par ce billet que M. Ducasse écrivit au gouverneur de la Havane, en date du 2 février 1692 :

« Un de nos corsaires vient de m'amener trois prisonniers de votre île, lesquels je vous renvoie, ils pourront vous informer comment je les ai traités. Le roi, mon maître, m'ayant honoré du gouvernement de cette côte, j'ai voulu, Monsieur, commencer de cette manière, et vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous et à MM. les officiers, qui commandent dans les Indes, que nous ne la mettions réciproquement en pratique. Je dois aussi vous dire, Monsieur, que le président de Saint-Domingue en agit avec une

cruauté, qui n'a point d'exemple, faisant égorger les prisonniers et traitant d'une manière barbare ceux qui échappent à cette fureur, les faisant mourir de faim, les outrant de travail, et les enfermant la nuit dans des cachots, où ils respirent à peine. S'il ne modère cette cruauté, je serai obligé de ne faire aucun quartier aux Espagnols : je ne m'y résoudrai pourtant qu'avec peine, et je suspendrai jusqu'à ce que j'aie reçu de vos nouvelles. Si vous négligez cet avis, Dieu vous imputera l'effusion du sang qui sera répandu. Je vous offre même de rendre les Espagnols que j'ai, si tous les commandants veulent renvoyer les Français. »

Les Espagnols ne changèrent rien à leurs manières : et la guerre continuant toujours avec la même opiniâtreté, M. Ducasse reçut, en 1696, ordre de la cour, de tenir un secours prêt à se joindre à l'escadre de France, pour une expédition secrète. Il fallait pour cela arrêter dans la colonie les flibustiers qui s'y trouvaient, et faire appeler tous ceux qui étaient autour de cette île, afin qu'ils pussent tous s'embarquer au besoin. Cependant l'escadre ne parut pas aussitôt qu'on l'attendait, et rien n'était moins facile que de contenir les aventuriers, toujours impatients de courir les mers, dès que la saison le permettait. Quelque ascendant que le gouvernement eût pris sur eux, il eut besoin que le P. Paul employât aussi ses instances et ses exhortations, pour les empêcher de se débänder. Les vaisseaux de France, commandés par M. de Pointis, étant enfin arrivés au commencement de mars 1697, M. Ducasse se joignit à cette escadre, avec douze ou quinze cents habitants de la côte, dont les flibustiers faisaient la meilleure partie. L'expédition de Carthagène fut alors résolue, et le gouverneur de Saint-Domingue souhaite que le Père Paul l'accompagnât. Il avait ses raisons pour l'amener avec lui, et l'homme de Dieu avait aussi les siennes, pour ne pas s'y refuser. Il voulait être de quelque secours aux mourants et empêcher, autant qu'il serait en lui, les désordres, les violences et les injustices, qui suivent ordinairement la prise d'une place.

On sait que celle de Carthagène ne coûta pas beaucoup aux Français. Le célèbre fort de Boucachique succomba dès le pre-

mier jour du siège, par l'heureuse témérité d'une troupe de flibustiers. Les ennemis défendirent un peu mieux le fort Saint-Lazare et leurs fortifications de Hibimani. Pendant ces deux attaques, qui furent meurtrières, notre Missionnaire s'exposa toujours autant qu'aucun soldat de la flotte, pour aller dans la tranchée et jusque sous le feu des assiégés, exhorter les blessés et les mourants, les absoudre et recevoir leurs derniers soupirs. Plus d'une fois, entraîné par l'ardeur de son zèle, il se trouva comme au milieu d'une grêle de balles ou de boulets de canon, qui partaient des remparts de la place. Ceux qui avaient admiré sa constance et qui le comptaient déjà parmi les morts, ne purent, sans étonnement, le voir revenir tout couvert de sang et de poussière, mais avec cette sérénité de visage qui lui était ordinaire.

Le gouverneur espagnol ayant fait arborer le pavillon blanc, les articles de la capitulation furent dressés et nos troupes introduites dans la ville. Ce fut principalement dans cette occasion, que le zèle actif du P. Paul le fit courir de toutes parts, pour s'opposer à la licence du soldat, empêcher le vol ou la profanation des choses saintes, et conserver surtout l'honneur des personnes du sexe. Sa présence empêcha sans doute bien des crimes, et il avait eu le plaisir de voir, que par le cinquième article de la capitulation, il était expressément arrêté qu'on ne toucherait point aux églises, ni aux couvents. Cependant, dit un historien français, la capitulation fut violée, l'argenterie des églises enlevée, les châsses des Saints brisées, etc. La religion du roi fit depuis restituer cette argenterie et réparer les scandales, que la vigilance des officiers, ni le zèle du ministre de Jésus-Christ n'avaient pu empêcher.

Lorsque l'escadre fut prête à mettre à la voile pour son retour, M.^r Ducasse ne voyant point le P. Paul dans son vaisseau, le fit chercher avec soin, et ne donna le signal du départ, qu'après avoir appris, que le saint Missionnaire était sur un autre bâtiment, avec les malades et les blessés, qu'il n'avait pas voulu abandonner. Ce vaisseau pris, dans sa route, par les Anglais, fut conduit à la Jamaïque, où la vertu du P. Paul le fit res-

pecter de ceux même dont il était devenu le prisonnier. La paix de Riswick, conclue le 20 de septembre 1697, lui procura la liberté, et il ne s'en servit que pour continuer, avec une nouvelle ferveur, les fonctions du saint ministère dans l'île Saint-Domingue. Il n'en sortit, vers la fin du dernier siècle, que pour se dérober aux applaudissements des peuples : car on assure que le Seigneur avait honoré sa sainteté par des miracles. Si tous les habitants de l'île n'avaient pas assez profité de ses travaux et de ses exemples, il en laissa au moins plusieurs, qu'on pouvait regarder comme fort réglés dans leur conduite, bien instruits de leur religion et en état d'aider, par leur docilité, à policer la colonie. Un Religieux digne de foi nous a assuré, qu'étant arrivé lui-même dans l'île Saint-Domingue, vingt ou vingt-quatre années après le départ du serviteur de Dieu, il n'entendait parler dans toute la colonie, que des vertus du P. Paul, de l'austérité de sa vie, de son zèle infatigable dans les travaux de l'apostolat, de son ardente charité pour les pauvres et de son application continuelle à gagner des âmes à Jésus-Christ.

Depuis son retour dans la province, il n'a pas moins édifié ses Frères, soit dans le couvent de Toulouse, qui l'avait élu pour prieur l'an 1703, soit à Montpellier, à Avignon, dans quelques autres villes de Provence, particulièrement à Saint-Maximin, où il a passé les douze dernières années de sa vie, dans l'exercice de la prière et les pratiques de la charité. Nous ne craignons pas d'attester, que dans l'espace de cinq ans, que nous avons eu le bonheur de vivre avec ce saint Religieux, dans la même maison, nous n'avons jamais remarqué en lui, ce qu'on peut appeler une imperfection volontaire. Jamais nous ne l'avons vu que comme anéanti sous les yeux de Dieu, tout occupé de sa sainte présence et brûlant de son amour. Ni l'âge, ni les infirmités ne l'empêchaient d'être toujours le premier au chœur, le jour et la nuit, et de garder la Règle dans toute sa rigueur. Mais autant il était sévère à lui-même, autant se montrait-il doux, affable et prévenant envers les autres. Plus docile que le dernier des Novices, il semblait deviner les pensées des Supérieurs, pour faire leur volonté. Je n'en excepte que le cas, où on aurait voulu

donner des bornes à sa ferveur : encore s'excusait-il de si bonne grâce, pour n'être point obligé de prendre quelque soulagement, qu'on n'osait le presser ; en sorte que, sans perdre le mérite de l'obéissance, il avait celui de porter toujours plus loin ses pratiques de mortification.

Nous avons déjà dit qu'il fit de l'exercice de la parole, l'occupation de toute sa vie. Dans l'âge décrépit, le P. Paul continuait encore à aller, tous les jours de dimanche et de fête, dans les villages voisins, pour faire des instructions familières aux gens de la campagne. S'il en rencontrait quelques-uns dans les champs, il ne manquait pas de s'arrêter, pour leur dire quelque parole d'édification, leur apprendre à sanctifier leurs peines, leur recommander la crainte de Dieu et les exhorter à fréquenter les Sacrements. Pour n'être à charge à personne, il ne mangeait jamais chez les curés, et n'entrait dans les maisons des fidèles que pour leur consolation, sans y prendre jamais sa nourriture. Le compagnon de ses courses évangéliques portait quelques morceaux de pain et des fruits ; c'était assez pour leur frugal repas, qu'il aimait à faire auprès d'un ruisseau ou d'une claire fontaine. Lorsque le mauvais temps ne lui permettait point de sortir, il faisait ses exhortations devant l'autel du Rosaire, et les commençait ou les terminait toujours par la prière publique. Le peuple de Saint-Maximin, justement prévenu de sa sainteté, s'empressait toujours de l'entendre et d'unir sa voix à celle du serviteur de Dieu. Pour empêcher les entretiens et les immodesties, pendant la célébration des saints Mystères et des offices divins, il se montrait de temps en temps dans l'église, et par sa présence, il retenait les moins dévots dans le respect.

Lorsque la sécheresse, la grêle, les grands froids, quelquefois les inondations ou quelques autres accidents, rendaient les années stériles et causaient la cherté des vivres, l'attention continue du Père Paul était de penser, par quels moyens il pourrait soulager la misère des pauvres. On ne saurait concevoir quels étaient les pieux stratagèmes de sa charité, pour leur procurer quelque soulagement. N'étant plus en place, il ne pouvait pas leur distribuer, comme autrefois, l'argent et le blé de la

communauté. Quelques aumônes qu'on fit, si elles étaient proportionnées aux revenus de la maison, elles ne l'étaient point aux nécessités publiques : et c'est ce qui affligeait le cœur de cet homme de miséricorde. Il sollicitait d'abord la charité du Supérieur, et après en avoir obtenu ce qu'il pouvait, il demandait la permission de faire la quête, et de commencer par les Religieux ; car il supposait qu'ils pouvaient avoir dans leurs cellules quelques mauvais souliers ou autres vieux meubles, dont ils ne se servaient point. Il allait ensuite dans les maisons commodes de la ville ; partout il se faisait donner quelque chose. Il y en avait qui lui donnaient de leur nécessaire, pour ne pas le voir sortir de chez eux les mains vides, et parce qu'ils faisaient plus de fonds sur ses prières, que sur leurs provisions. Tout ce qu'il avait pu ramasser, il le remettait entre les mains du P. Curé, afin qu'instruit des besoins des pauvres familles, il fit la distribution selon sa prudence.

Mais quelque attentif qu'il fût à remplir saintement tous les devoirs de son état, sans négliger aucune occasion de se rendre utile au prochain, il cherchait toujours quelque nouveau travail. Vers la fin de 1718, ayant appris que, dans nos missions de la Martinique, on manquait de sujets pour en bien remplir les fonctions, le P. Paul, âgé alors de soixante-dix-sept ans, prit la résolution d'y aller lui-même. Il dit au Supérieur qu'il avait pour cela ses lettres, qu'il lui fit voir : après quoi ayant demandé sa bénédiction, il allait s'embarquer à Marseille, avec autant d'assurance que s'il eût été à la fleur de son âge ou s'il n'avait eu à faire qu'un voyage de peu de lieues. Mais il n'était pas encore hors du couvent, que le peuple averti de son dessein, ferma aussitôt toutes les portes de la ville. Hommes, femmes, grands et petits, ils montrèrent tous la même résolution de s'opposer à son départ. Il eut beau se transporter d'une porte de la ville à l'autre, et prier ou sommer MM. les consuls de les faire ouvrir : on lui répondit toujours qu'il ne sortirait point, et qu'on ne le permettrait jamais. Ce lui fut donc une nécessité de rentrer dans le couvent ; il fut deux heures de suite en prière, dans le chœur où on dit l'office de nuit, et ce qui au-

rait été à un autre une tentation de vanité, ne servit qu'à l'humilier, dans la pensée qu'il n'était pas digne d'aller travailler à la vigne du Seigneur.

J'ai été témoin de cet événement : et la communauté jugea à propos de me députer, pour aller à Marseille prendre les précautions nécessaires, afin que le P. Paul, au cas qu'il se présentât, ne fût point reçu dans les vaisseaux qui devaient faire voile pour les Indes Occidentales. A mon retour, ce saint homme me fit quelques reproches, de ce que dans cette occasion, disait-il, je ne l'avais point traité en ami. Mais tous ces reproches se changèrent en actions de grâces, lorsque je lui déclarai que j'avais trouvé un bon Prédicateur, qui n'attendait que la mission pour partir¹ et qui, étant plus robuste que lui, serait, par cet endroit, plus en état d'aller prêcher au loin l'Évangile. Voilà, me dit-il alors, en m'embrassant, les lettres de sa mission ; envoyez-les-lui au plus tôt, vous me consolez, je demeure tranquille. Nous le fîmes aussi, et les habitants de Saint-Maximin commencèrent à se rassurer, dès qu'ils ne craignirent plus de perdre le P. Paul.

Leur frayeur se renouvela peu d'années après lorsque les maladies contagieuses, après avoir fait les ravages qu'on sait, dans tous les quartiers de Marseille, se communiquèrent de proche en proche, à presque toutes les villes de Provence. Celle de Saint-Maximin, accoutumée à regarder le disciple de Jésus-Christ comme son ange tutélaire, n'éprouva point les suites ordinaires de ce redoutable fléau. On ne négligeait point les précautions qu'on est obligé de prendre dans un temps de peste ; mais ce n'était pas de là que le peuple attendait son salut : la présence du serviteur de Dieu le rassurait tout autrement. Cependant la contagion ravageait les lieux voisins, et le village de Saint-Zacharie venait de perdre son curé, tandis que la peste

¹ Le Père Goisseau, Dominicain flamand, qui se trouvait alors dans la communauté de Marseille, et qui après avoir travaillé pendant deux ans, avec honneur, dans la Martinique, revenu en Provence avant la fin de 1720, rendit de grands services au public et aux pestiférés, d'abord à Marseille, où il fut lui-même frappé de peste, et depuis dans les villes d'Aix, d'Orange, d'Avignon, d'Arles, etc.

enlevait, tous les jours, une partie des habitants. Le P. Paul, déjà octogénaire, demanda d'aller à leur secours, et il le demanda avec tant d'instance, que le Supérieur, à qui il avait donné autrefois l'habit de Saint-Dominique, n'osant pas le contrister par un refus, il lui dit qu'il y consentirait s'il trouvait un autre prêtre dans la communauté qui voulût l'accompagner. Il le chercha et il le trouva ; mais il n'en fut pas plus avancé. Quand on le vit aller du côté des barrières, qui étaient aux trois issues du faubourg, on se douta de son intention, et on vit aussitôt une émotion dans la ville. Pendant que les gardes le repoussaient, tout le peuple criait après lui : « Où pensez-vous donc aller, Père Paul ? Si vous nous quittez, nous sommes perdus. Tant que vous serez ici, la main du Seigneur nous épargnera : demeurez donc, nous vous en conjurons, demeurez avec nous. » On le priait et on le forçait de s'arrêter. Obligé de rentrer dans le couvent, en se présentant au Supérieur, il lui dit, avec cet air franc, qui lui était naturel : « Puisqu'on veut tant me conserver la vie, je veux bien aussi la conserver. » On continua à veiller sur lui ; mais le saint homme ne pensa plus qu'à offrir ses prières et ses pénitences pour les pestiférés, à qui on l'empêchait de rendre ses services.

L'ardeur de son zèle ne lui permettait pas de se borner à la suite du chœur. Tous ceux qui étaient dans les emplois, le Père Curé, le maître des Novices, le sacristain, le portier même, trouvaient toujours en lui un second ou un supplément dans le besoin. Dès que les passages furent ouverts, on le vit reprendre ses fonctions apostoliques dans toutes les paroisses, à plusieurs lieues aux environs : et lorsqu'il ne put plus faire ses voyages à pied, il aima mieux se servir d'une petite monture, que de discontinuer le saint ministère, dont il connaissait les fruits. N'oublions pas de faire remarquer quelle était sa charité envers les soldats, pour lesquels il semblait avoir une espèce de prédilection.

La ville de Saint-Maximin se trouvant sur la grande route d'Espagne en Italie, on y voit souvent passer des troupes, dans les temps de guerre, et toutes les fois que le P. Paul appre-

nait l'arrivée de quelque régiment, il allait d'abord faire politesse aux officiers, leur offrait tout ce qui pouvait dépendre de lui ou de la communauté, et la grâce qu'il leur demandait toujours, c'était de souffrir que, pendant leur séjour, il rassemblât de temps en temps leurs soldats dans l'église, pour leur faire quelques exhortations. Les militaires, toujours polis, frappés, d'ailleurs, de cet air de sainteté qu'il portait sur le front, ne répondaient ordinairement que d'une manière obligeante. Plusieurs le priaient de marquer son heure, afin qu'ils pussent faire battre la caisse et conduire eux-mêmes leurs troupes à ses exhortations. Pour se concilier l'attention des soldats, le saint Prédicateur louait volontiers leur bravoure et leurs services : il parlait ensuite des péchés et des occasions de pécher, qui se rencontrent dans leur profession ; les exhortait fortement à remplir, en chrétiens, les devoirs de cet état, et tâchait surtout de leur faire comprendre qu'étant plus exposés que les autres hommes, aux dangers d'une mort toujours prochaine, ils devaient aussi plus particulièrement travailler à se mettre en état de paraître devant Dieu.

La tendre charité, dont il paraissait embrasé pour leur salut, les engageait à venir souvent entendre ses discours et sa messe, et à se trouver à la prière publique, qu'il faisait tous les soirs. Ils recevaient avec action de grâces les chapelets qu'il leur distribuait, et promettaient de le réciter désormais tous les jours. Quelques-uns, plus touchés et portant plus loin leur confiance, venaient le prier de vouloir les préparer à la grâce de la réconciliation. Plus d'une fois, ils renvoyèrent quelques femmes qui suivaient les troupes ; et, dans une occasion, ils consentirent qu'il mît dans une maison de retraite, une jeune personne, qu'ils avaient enlevée aux environs de la ville d'Aix. Dans ces rencontres, le serviteur de Dieu trouvait toujours les moyens de vaincre les difficultés et de pourvoir à tout. Les officiers et les soldats, dans l'admiration, ne sortaient jamais de Saint-Maximin, que pleins de sentiments de reconnaissance et d'estime pour un homme dont ils auraient voulu trouver un semblable dans tous les lieux.

La ferveur du P. Paul croissant toujours, à proportion qu'il approchait de son terme, il demanda comme une grâce, la permission d'entrer dans le Noviciat, sous prétexte que les Novices, en cas d'accident pendant la nuit, seraient plus à portée de le secourir. Le Supérieur comprit bien quel était son véritable dessein, et lui accorda ce qu'il désirait. En prenant une chambre dans le Noviciat, ce respectable vieillard reprit aussi tous les exercices des Novices. Plus docile, plus exact et plus obéissant, que les plus jeunes des commençants, il aimait à dépendre d'un Père maître, et il voulait en dépendre en tout. Ses saints exemples ne pouvaient qu'entretenir et augmenter, parmi ces jeunes gens, l'esprit d'oraison et de retraite, l'amour et l'estime de leur état, et l'application à des lectures utiles. Mais peu content de les édifier, le Père Paul usait de toutes sortes d'adresses, pour les soulager dans ce qu'il y avait de pénible et d'humiliant. « Mon pauvre enfant (disait-il quelquefois à celui qui était chargé de balayer le dortoir), vous n'êtes pas encore accoutumé à ce travail, qui vous incommoderait : laissez-moi faire ; j'entends fort bien ce métier. » Oh que cela est petit ! dira peut-être ici un lecteur peu instruit des maximes de Jésus-Christ et de son Évangile. Mais qu'il nous permette de dire, au contraire : Oh qu'il y a du grand dans ces petites choses ! La charité et l'humilité chrétienne donnent du prix et du mérite à tout ce qu'elles font entreprendre.

Pour abréger, nous omettons une infinité d'autres actions qui, n'ayant que le même principe, ont fait de toute la vie du Père Paul, une longue suite de bonnes œuvres. Le poids des années ne l'empêchait pas de se trouver toujours à l'office de la nuit. Ses souffrances, ses vives douleurs, il les cachait avec soin, de peur d'être traité en malade. Lorsque la grandeur du mal et l'ordre exprès des supérieurs l'obligeaient de s'arrêter, il s'accusait de lâcheté ; il obéissait cependant et soutenait avec une patience héroïque ce qu'il souffrait dans tous ses membres. Un cancer au sein et une goutte chaude le tourmentant le jour et la nuit, ne lui laissaient point un moment de repos. Si la violence du mal arrachait quelques soupirs de sa bouche, il se con-

damnait aussitôt : « Mon Sauveur, disait-il, ne se plaignait point sur la Croix, et moi pécheur, qui suis dans un bon lit et pour qui on a tant de soins, je me plains encore ; jugez si je ne suis pas bien misérable. » Le courage du saint malade était tel, que pour peu qu'il eût de soulagement, il reprenait aussitôt toutes les pratiques de piété, et voulait se trouver avec ses Frères aux divins Offices, quoiqu'il lui fallût au moins une bonne demi-heure, pour se traîner de sa chambre au chœur.

Peu d'années avant sa mort, il fut privé presque entièrement de l'usage de la vue. S'il lui restait quelque faible lueur, cela ne lui suffisait point pour lire même dans le missel. Ne pouvant plus célébrer la Messe, il l'entendait et communiait tous les jours. Cette épreuve, par laquelle le Seigneur le fit passer, pour lui donner une nouvelle occasion de mérite, ne dura que six ou sept mois, après lesquels le sacristain le voyant un matin qu'il prenait les ornements sacrés pour aller à l'autel, lui demanda s'il avait donc recouvré la vue. « Oui, répondit le P. Paul, le Seigneur m'a accordé cette grâce, par l'intercession de sa très-sainte Mère. » Il dit donc la Messe et il continua de la dire tous les jours jusqu'à sa dernière maladie, qui fut longue et très-douloureuse. Mais ce long martyre ne fut pour lui que le sujet de continuelles actions de grâces. Toujours lui-même sur son lit de douleur, il parut ce qu'il avait été dans tous les âges de sa vie, rempli de Dieu, uni à Dieu, ne soupirant qu'après le moment de voir Dieu et de le posséder dans le jour de l'éternité. Dans ces saintes ardeurs, muni des derniers Sacrements et des prières de l'Église, il se reposa dans le Seigneur, le 20 juillet 1727, dans sa quatre-vingt-sixième année. Ainsi mourut ce zélé disciple de Jésus-Christ, ce véritable enfant de saint Dominique, héritier de son esprit et imitateur de ses vertus. La simple histoire de sa vie fait son éloge, auquel nous ne devons rien ajouter.

Un écrivain peu judicieux, également connu et par le talent de bien écrire, et par l'abus qu'il a fait de son talent, pour écrire d'assez mauvaises choses, est peut-être le seul qui, de sang-froid et sans prétexte, ait osé parlé peu respectueusement de ce grand Serviteur de Dieu.

Aussitôt que le bruit de la mort du P. Paul fut répandu dans le public, toutes les bouches s'ouvrirent pour parler de ses rares vertus et pour implorer son intercession. Ce ne fut pas seulement le peuple de Saint-Maximin qu'on vit courir en foule dans notre église ; tous ceux des bourgs et des villages voisins s'y rendirent avec le même empressement, conduits par le même esprit de piété et de religion. Chacun voulait avoir la consolation de voir au moins le corps du saint homme et de lui rendre les derniers devoirs. La dévotion indiscrete de quelques-uns, et le désir d'avoir de ses Reliques, les auraient portés à déchirer tous ses habits, si on n'avait pris d'abord la sage précaution de l'enfermer sous clef, dans une chapelle de l'église où une forte grille de fer, sans en empêcher la vue, en empêchait l'approche. La foule, qui fut toujours la même jusque bien avant dans la nuit, était trop grande pour laisser la liberté de faire les obsèques, et ce ne fut pas sans peine qu'on réussit enfin à faire sortir tout ce monde. La plupart n'eurent la complaisance de se retirer, que dans l'espérance d'assister le lendemain à l'enterrement. Mais comme on se serait trouvé dans le même embarras, qu'il fallait nécessairement éviter, on jugea à propos de faire l'inhumation pendant la nuit, en se réservant de faire le lendemain les cérémonies ordinaires. Le corps fut mis dans un cercueil, sur lequel on écrivit ces paroles : « C'est ici le corps du vénérable Père Pierre-Paul, décédé en odeur de sainteté, le 20 juillet 1727. »

Bien des personnes d'Aix, de Marseille, de plusieurs autres villes de Provence, qui n'avaient pu venir à Saint-Maximin, écrivirent à leurs amis pour se procurer quelque objet qui eût été à l'usage de ce saint Religieux, tant l'opinion de sa sainteté était répandue dans tous les pays où on avait pu le connaître mieux.

(TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Délivrance de Chartres par l'intercession de la très-sainte Vierge.
— En 910, les Normands assiégeaient la ville de Chartres. Ils

avaient à leur tête Rollon, prince de leur nation. Les Chartrains qui n'avaient point d'armes ni de murs autour de leur ville, eurent recours à la très-sainte Vierge, qui a toujours été la patronne et la protectrice de la ville de Chartres. Ils placèrent comme un étendard au haut de leur citadelle, la tunique de la très-sainte Vierge, que le roi Charles le Chauve avait apportée de Constantinople et dont il leur avait fait présent ; les ennemis s'en moquèrent et tirèrent inutilement des flèches dessus. Mais Richard, duc de Bourgogne, et le prince Robert, frère du roi Odon, avec leur armée, attaquèrent les Normands avec tant d'impétuosité et de valeur, qu'ils massacrèrent plus de six mille huit cents de ces païens. Cette victoire arriva en ce jour, 20 juillet, par le secours de la très-sainte Mère de Dieu.

Les Chartrains se font gloire de ce que leur église est la plus ancienne de tout le monde chrétien : ils rapportent que ce furent les druides qui élevèrent un autel dans la ville de Chartres avec cette inscription : *Virgini paritura* : A la Vierge qui doit enfanter, et qui jetèrent par ce moyen dans cette ville les premiers fondements de la dévotion à la très-sainte Vierge, et de ce superbe temple que les chrétiens ont consacré à sa gloire, temple qui est aujourd'hui le chef-d'œuvre de l'art, une source de sainteté et de grâce ¹.

L'église de Chartres a été brûlée et rebâtie trois fois : la première par Hasting, chef des Danois Normands, sous le règne de Charles le Chauve, roi de France, et du temps de Frobold, quarante-deuxième évêque de Chartres ; la seconde fois, l'an 973, par Richard, duc de Normandie, sous le règne de Lothaire, roi de France, et du temps de Hardouin, évêque de Chartres ; enfin, l'an 1020, par le feu du ciel, sous le règne de Robert et sous

¹ Ce temple est merveilleux en son architecture,
Merveilleux en son art, non moins qu'en sa structure,
Merveilleux au dedans, merveilleux au dehors,
Et merveilleux enfin en tout son vaste corps.
Il est immense et vaste et de structure antique,
L'ordre gothique l'orne avec la mosaïque,
Et par leur ornement et leur antiquité,
Ils le font vénérable à la postérité.

l'épiscopat de Fulbert. Elle fut rebâtie aussitôt telle qu'elle est aujourd'hui. L'histoire nous apprend que non-seulement plusieurs princes et plusieurs seigneurs français, mais encore plusieurs princes étrangers firent part de leurs biens pour un si saint ouvrage, tant la Vierge de Chartres était en vénération chez tous les peuples de l'univers.

Voici la description de cette église, telle qu'elle était avant la révolution :

La cathédrale de Chartres a neuf portes, trois à chaque côté et trois à l'entrée. La porte royale conduit à la nef, qui jusqu'à la principale porte du chœur contient en longueur trente-six toises et un pied. Le chœur depuis la porte du pupitre jusqu'à l'autel qui est derrière le maître-autel, a vingt toises de longueur, et depuis le maître-autel jusqu'au pupitre dix-neuf, et de largeur huit toises, de même que la nef. La croisée a de longueur trente-et-une toises et demie, et de largeur sept toises, et la longueur de l'église depuis la porte royale jusqu'à la chapelle de Saint-Piat, qui est derrière la clôture du chœur, est de soixante-neuf toises. Autour du chœur, de la nef et de la croisée, il y a de hautes galeries par lesquelles on peut faire le tour de l'église par dedans, de même qu'il y en a par dehors de hautes et de basses, par lesquelles on fait doublement le tour de l'église extérieurement. Les voûtes du chœur et de la nef ont de hauteur depuis le pavé jusqu'à leurs clefs dix-neuf toises, et celles des ailes dix toises. Il y a deux dômes élevés sur la clôture du chœur par derrière : dans l'un est un réveil-matin composé de petites cloches qui sonnaient une hymne de la très-sainte Vierge ; dans l'autre une horloge qui était d'un travail singulier. Depuis que l'un et l'autre ne vont plus, aucun ouvrier n'a eu la hardiesse d'entreprendre de les raccommoder.

Aux deux côtés de la porte du chœur, pour sortir dans la nef, l'on trouve deux escaliers de pierres de taille par où l'on monte de côté et d'autre au jubé, qui contient onze toises de longueur et deux toises neuf pouces de largeur. Il est soutenu de colonnes de pierre d'une seule pièce. Il y a aux deux bouts des armoires fermantes où deux marguilliers laïcs couchent pour la garde de

l'église. Ce fut Yves VI, évêque de Chartres, qui fit construire ce bel ouvrage, il y a six cents ans, sous le règne de Philippe-Auguste.

Au-devant de ce jubé, du côté du septentrion, est une colonne ronde d'une pierre fort dure, sur laquelle est posée une image de la très-sainte Vierge entourée de colonnes et de traverses de cuivre. Ce fut Vastin de Fugerets, chanoine de cette église, qui la fit ériger pour être exposée à la vénération de tout le peuple. Cette colonne de pierre qui soutient cette image, a été creusée par les baisers des personnes dévotes.

Les vitres répondent à la magnificence de cette grande église. Elles sont fort anciennes, et elles ont un doigt d'épaisseur. Le maître-autel est fait d'une seule pièce de jaspe de douze pieds de long et de quatre pieds et demi de large. Il est soutenu de douze colonnes également de jaspe. La chapelle de Saint-Piat qui est hors d'œuvre, fut bâtie et fondée par le chapitre de la cathédrale, l'an 1349. Messire Aimery de Châteauluisant, évêque de Chartres, ensuite cardinal, y fonda douze chanoines. C'est le chapitre de la grande église qui confère ces canonicats aux musiciens et à ceux qui composent ce qu'on appelle le bas chœur. On entre dans l'église de Saint-Piat en dedans de l'église de Notre-Dame, par derrière le chœur.

Au bout du cimetière où sont ordinairement enterrés les officiers et domestiques du cloître, est une chapelle de Saint-Jérôme fort ingénieusement travaillée. Elle n'a que dix-huit pieds de long, elle est construite de charpentes et de briques ; elle fut bâtie et fondée l'an 1400, par François Baudry, chambrier et chanoine de Notre-Dame de Chartres.

L'église souterraine est creusée dans le roc. Elle a, comme l'église d'en haut qui est bâtie sur elle, soixante-neuf toises de longueur et plus de cent quarante toises de circuit. L'on y entre par quatre différentes portes, et l'on y descend par quatre divers escaliers de pierre de taille : à peine y est-on entré, qu'on se sent surpris d'une sainte horreur et d'une dévotion extraordinaire, qu'inspire dans les cœurs, même les moins tendres, la majesté de ce saint lieu. La chapelle de la très-sainte Vierge qui est la

principale, est très-richement ornée. Toutes ses murailles sont revêtues de marbre, et son balustre est de la même matière. Ce n'est qu'or, que jaspe et que peintures à l'entour de l'autel, et le lieu où le peuple se met pour prier, est orné de belles peintures qui couvrent de haut en bas toutes les murailles et même toute la voûte. La plus grande dévotion des Chartrains et des pèlerins est à cot autel, qu'on appelle Notre-Dame-sous-Terre. La très-sainte Vierge y est représentée assise sur un trône, tenant son cher Fils dans ses bras. Elle est de couleur noire ou mauresque, comme le sont presque toutes les images qui la représentent dans la ville de Chartres.

Les deux principaux clochers ou pyramides de l'église de Chartres élèvent leurs pointes superbes si haut, qu'on les découvre à plus de huit lieues de loin. Sur leurs pointes sont posés des globes de cuivre doré d'une prodigieuse grosseur, et au-dessus une grande croix qui paraît cependant fort petite à ceux qui la regardent d'en bas, à cause de l'extrême hauteur de ces clochers. Ces pyramides sont de pierre de taille. L'une d'elles qui s'appelle le clocher neuf, a de hauteur soixante-trois toises ; elle est de figure ronde et fort spacieuse, elle a plusieurs galeries alentour où l'on se promène en toute sûreté. Elle a quatre grosses cloches qui sont chacune d'accord en leur ton. La plus grosse des quatre se nomme Anne de Bretagne, parce qu'elle a été donnée par Anne, duchesse de Bretagne, mariée en premières noces avec Charles VIII, et en secondes avec Louis XII, roi de France. Cette reine vint à Chartres en 1510, où charmée de la voix d'un enfant de chœur nommé Le Fèvre, elle fit présent de cette cloche aux chanoines qui lui avaient accordé cet enfant de chœur pour sa musique. On sonne cette cloche une heure par jour, depuis le dimanche d'après Pâques jusqu'à la Saint-Rémi, depuis six heures du soir jusqu'à sept ; de cette sorte elle sonne six mois de l'année. L'on nomme l'autre clocher le clocher vieux, qui est aussi de figure ronde : il a cinquante-sept toises de hauteur. Il y a deux cloches d'une prodigieuse grosseur, qui s'accordent avec les quatre du clocher neuf et font une si belle et si forte harmonie qu'on les entend de quatre grandes lieues.

Leur son verse une joie secrète dans les cœurs, et imprime une dévotion intérieure à ceux-mêmes qui en sont le moins susceptibles.

Entre plusieurs saintes Reliques qui sont dans l'église de Chartres, la sainte chemise de la très-sainte Vierge est regardée comme la plus considérable, et on assure qu'elle a opéré beaucoup de miracles éclatants, comme de préserver la ville de Chartres contre la fureur de ses ennemis, de la violence des flammes, etc. On dit que cette sainte chemise ayant été transportée de la Palestine à Constantinople, elle y demeura jusqu'à ce que l'empereur Nicéphore et Irène sa femme en firent présent à Charlemagne, qui la fit porter à Aix en Allemagne. Mais Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne, la fit transporter en France et la donna à l'église de Chartres. Cette sainte chemise est renfermée dans deux châsses, dont l'une sert comme d'étui à l'autre. Celle qui est dessous est toute d'or, et celle qui est dessus est de bois de cèdre couvert de lames d'or. Elle est ornée de mosaïques et enrichie de pierres précieuses sans nombre; quatre aigles d'or sont attachés à cette châsse : ils ont été travaillés de la main même de saint Éloi.

(CALENDRIER HISTORIQUE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.)

Voici maintenant la description de l'église souterraine de Chartres, que fit réparer M^r Regnault, évêque de cette ville, et où tant de fidèles ont prié récemment pour le salut de la France.

Les cryptes actuelles de la cathédrale sont l'œuvre de saint Fulbert, évêque de Chartres au XI^e siècle, et tout porte à croire que l'autel de Notre-Dame-de-sous-terre occupe la même place que la statue jadis vénérée par les druides. Cet autel fut détruit en 1793, et la statue miraculeuse périt aussi à la même époque. Puis l'église souterraine resta pendant soixante ans dans l'abandon. Nous l'avons visitée plusieurs fois dans cet état de dévastation. On se croyait dans les catacombes le lendemain d'une descente des soldats de Néron ou de Dioclétien, et le contraste de l'église supérieure, éblouissante de lumière et animée de toutes les pompes chrétiennes, rendait encore plus frappantes la ruine et la solitude de l'antique sanctuaire. M^r Regnault, évêque

de Chartres, entreprit de la rendre au culte, et le 30 mai 1855, la veille du couronnement de Notre-Dame de Chartres, ce prélat fit la consécration d'un nouvel autel et rouvrit la chapelle souterraine à la dévotion des fidèles. Mais la crypte était dans un état de délabrement complet, et les murs restaient nus et dégradés, portant les traces des ravages du temps et des hommes. M^{sr} Regnault voulut que la crypte fût réparée et prit un vêtement de fête pour recevoir le Dieu exilé du sanctuaire depuis soixante années.

Descondons maintenant dans la chapelle souterraine de Notre-Dame de Chartres. Le plan de la crypte est un parallélogramme interrompu sur son flanc droit par une saillie d'environ quatre mètres carrés, qui forme la chapelle dite des Saints-Forts ; l'escalier débouche à l'opposé de cette chapelle et l'éclaire d'une faible lueur, mais le jour extérieur ne pénètre jamais sous la voûte basse et profonde à l'extrémité de laquelle l'autel et la statue de la très-sainte Vierge sont placés.

L'autel en pierre est formé d'une table portant sur un massif dont les quatre angles sont décorés d'une colonne. Une croix fleuronée, sculptée en relief dans le creux, orne la partie antérieure. Une autre croix plus petite, gravée sur l'épaisseur de la table d'autel, marque le centre de douze palmes et figure Notre-Seigneur Jésus-Christ et les douze premiers témoins de la foi nouvelle. Bien que la plupart des ornements soient rehaussés d'or et de vermillon, l'ensemble de l'autel présente à l'œil un monument presque blanc. Une grande auréole d'or entoure la statue de Notre-Dame, rétablie sur le mur du fond et dominant l'autel. Cette auréole est tronquée à sa base, et à droite et à gauche de cette base naissent deux rinceaux qui tapissent le mur des fleurs symboliques de la rose et du lys. Au-dessus, sept colombes se dirigent vers la tête de l'Enfant-Jésus. Autour du sanctuaire, écrit en lettres majuscules et disposé de manière à frapper tous les yeux, se lit le texte d'Isaïe qui motive cette ornementation : *Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. Et requiescet super eum spiritus Domini ; spiritus scientiæ et pietatis et replebit eum spiritus timoris Domini.*

Au-dessus de la statue et de l'autel, un baldaquin occupe une portion de la voûte ; il est décoré de manière à figurer une petite partie du firmament. La main de Dieu le Père se montre sortant d'un petit voile semblable à ceux des mosaïques de Rome, et sur un fond rouge très-éclatant on voit briller, au milieu d'un semis d'étoiles d'or, l'image du soleil et de la lune, représentation qui accompagnait si souvent au moyen-âge la figure du Roi des cieux. Au devant de ce baldaquin est restituée la mystérieuse inscription : VIRGINI PARITVRÆ, et l'on a tracé tout auprès un monogramme ingénieux qui comprend non-seulement le X et le P, mais encore le nom de Dieu en hébreu, et l'Α et l'Ω. Ce monogramme est accompagné de l'inscription : *Sit nomen Domini benedictum*. Les statues des deux Archanges Michel et Gabriel sont placées à côté de l'image de la très-sainte Vierge et tiennent des encensoirs d'or. Une bande saillante, espèce de corniche, supporte ces statues. Là encore, l'Ancien et le Nouveau Testament se retrouvent dans ces deux inscriptions : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium*. — *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Les prophéties et leur accomplissement sont authentiquement rappelés à l'endroit même où le culte druidique en avait conservé l'immortelle tradition.

Sur les parois du sanctuaire une arcature simulée se détache en blanc sur les plis d'une courtine aux tons vert pâle rehaussés d'or. Cette draperie est couverte d'une espèce de broderie qui représente les divers titres et attributs donnés à la très-sainte Vierge. Ce sont d'abord ceux qui se trouvent dans les litanies : *Sedes sapientiæ, speculum justitiæ, vas spirituale, rosa mystica*, etc. — Ces titres sont écrits sur la lisière supérieure de la draperie, et sur la lisière inférieure on a répété : *Ora pro nobis*. Les symboles des litanies étant épuisés, on a continué à remplir le reste de la draperie par le verset : *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te*, et il est accompagné des autres dénominations si souvent appliquées à la très-sainte Vierge : *Electa ut sol, pulchra ut luna, Stella maris, Virga Jesse floruit, cedrus exaltata, oliva speciosa, plantatio rosæ, lilium inter spinas, fons hortorum, civitas Dei*. — Le dessous de ces vingt-trois arcades laisse voir le

fond rouge de la muraille sur laquelle la draperie semble attachée; cet espace est rempli de la manière suivante : Dans l'arcade centrale est représenté l'Agneau, *Agnus Dei*; de chaque côté un Séraphin aux six ailes, tenant une banderolle avec les mots : *Sanctus, sanctus, sanctus*. Puis viennent cinq couronnes d'or destinées aux Vierges sages, qui sont figurées par cinq lampes allumées.

Au-dessus de ces divers ornements à la naissance de la voûte, on voit une suite de colombes tenant dans leur bec une branche d'olivier garnie de feuilles et de fruits. Ces colombes partent du fond du sanctuaire, du côté de l'Évangile, et semblent apporter la paix sur la terre : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Puis, du côté opposé, elles continuent leur vol en retournant au centre d'où elles sont parties.

Le sommet de la voûte présente les restes enfumés d'une riche décoration qui remonte au milieu du XVII^e siècle. Ces vestiges ont été soigneusement respectés. (CLAUDIUS LAVERGNE.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Saint Jérôme Emiliani, confesseur et fondateur des Somasques, illustre par plusieurs miracles durant sa vie et après sa mort, béatifié par Benoît XIV et canonisé par Clément XIII.

A Antioche, supplice de sainte Marguerite, vierge et martyr.

Au Mont Carmel, saint Élie, prophète.

Le même jour, la fête de saint Joseph, qui fut surnommé le

¹

TERTIODECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Sancti Hieronymi Emiliani confessoris Congregationis Somaschæ institutoris, quem pluribus in vita et post mortem miraculis illustrem, Benedictus decimus-quartus beatorum, Clemens vero decimustertius sanctorum fastis solemniter adscripsit. — Antiochiæ passio sanctæ Margaritæ virginis et martyris. — In Monte Carmelo sancti Eliæ prophetæ. — Eodem die natalis beati Josephi, qui cognominatus est justus, quem apostoli cum beato Matthia statuerunt, ut locum apostolatus Judæ proditoris impleret : sed cum sors cecidisset super Matthiam, ipse nihilominus prædicationis et sanctitatis officio inserviens, multamque pro fide Christi a Judæis persecutionem sustinens, in Judæa victorioso fine quievit : de quo etiam refertur, quod venenum biberit, et nihil ex hoc triste propter Domini fidem pertulerit. — Damasci sanctorum martyrum Sabini, Juliani, Maximi, Macrobi, Cassiæ, et Paulæ, cum aliis decem. — Cordubæ sancti Pauli

Juste, et que les Apôtres proposèrent avec saint Matthias, pour remplir la place de l'apostolat du traître Judas. Mais le sort étant tombé sur Matthias, il se donna néanmoins au ministère de la prédication et aux exercices de sainteté; et après avoir supporté une longue persécution de la part des Juifs pour la foi de Jésus-Christ, il mourut triomphant dans la Judée. On rapporte aussi de ce Saint, qu'ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal, à cause de sa foi en Notre-Seigneur.

A Damas, saint Sabin, saint Julien, saint Maxime, saint Macrobe, sainte Sophie, sainte Paule, martyrs avec dix autres.

A Cordoue, saint Paul, diacre et martyr, qui, ayant repris des princes mahométans sur l'impiété de leur secte et sur leur cruauté, et ayant été mis à mort par leur ordre, alla recevoir sa récompense dans le ciel.

En Portugal, sainte Wilgeforte, vierge et martyre, qui, combattant pour la foi de Jésus-Christ et sa pureté, mérita d'obtenir un glorieux triomphe sur la croix où elle mourut.

Au pays de Boulogne en France, saint Vilmer, abbé, homme d'une sainteté admirable.

A Trèves, sainte Sévère, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Mère, vierge et martyre, honorée dans le diocèse de Lectoure.

Sainte Ethelwide, reine d'Angleterre, au x^e siècle.

Saint Amable, martyr en Afrique, avec plusieurs autres.

Saint Victor et saint Silvain, martyrs.

Saint Théodule, martyr avec deux autres, à Corinthe.

Saint Amarin et saint Satur, martyrs à Rome, avec plusieurs autres.

diaconi et martyris, qui cum infideles principes mahumeticæ impietatis ac sævitie argueret, et Christum constantissime prædicaret, eorum jussu necatus ad præmia evolavit in cælum. — In Lusitania sanctæ Wilgefortis virginis et martyris, quæ pro Christiana fide ac pudicitia decertans, in cruce meruit gloriosum obtinere triumphum. — In pago Bononiensi in Gallia sancti Vulmari abbatis, admirandæ sanctitatis viri. — Treviris sanctæ Severæ virginis.

Saint Cyriaque, martyr à Corinthe, avec vingt autres.

La bienheureuse Élie, abbesse à Trèves du monastère d'Horen, fondé par sainte Irmine, fille du roi d'Austrasie Dagobert II.

Saint Julien, martyr avec saint Sabin.

Saint Lucan, évêque régionalnaire du iv^e siècle, honoré à Bel-lune où l'on garde ses reliques.

Sainte Colomba, vierge et martyre, honorée à Coïmbre, en Portugal.

Saint Respectat, martyr à Corinthe.

Martyrologe de la dernière persécution.

Élie-Jean Gentrac, curé de Ponchat, au diocèse de Périgueux, arrêté et condamné pour refus du serment schismatique à la déportation, mort sur le navire *les Deux-Associés*, le 20 juillet 1794.

Barthélemy Montblanc, prêtre du diocèse de Béziers, ayant refusé le serment schismatique, erra en divers lieux, arrêté à Vernozze avec cinq religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph qui lui avaient donné asile, guillotiné à Privas avec trois des Sœurs, le 20 juillet 1794.

Pierre-François-Alexis Raffey, prêtre du diocèse de Rouen, condamné pour refus de serment à la déportation, mort à Rochefort, le 20 juillet 1794.

Victoire Varin de Saint-Luc, religieuse au diocèse de Rennes, arrêtée, envoyée à Paris, condamnée comme ayant applaudi à la révolte de la Vendée, guillotinée ce même jour.

Marie-Louise Laval de Montmorency, abbesse du monastère de Montmartre, expulsée de son cloître, arrêtée chez la marquise de Crussol d'Amboise et emprisonnée à Saint-Lazare, puis condamnée à mort comme ennemie du peuple, guillotinée le 20 juillet 1794, à l'âge de soixante-onze ans.

Joseph Ringard, curé d'Abbeville, arrêté pour refus de serment, conduit à Amiens, condamné à mort, guillotiné le 20 juillet 1794.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Daniel, prophète. — Sainte Praxède, vierge. — Saint Victor de Marseille et ses compagnons saint Alexandre, saint Félicien et saint Longin, martyrs. — Saint Deuthérius, fils de saint Longin. — Saint Zotique, évêque de Comane, martyr. — Sainte Jule ou Julie, vierge, et ses compagnons, martyrs. — Barhad-Besciabas, diacre et martyr. — Saint Ceneré et saint Ceneric. — Saint Arbogaste, évêque de Strasbourg. — Saint Jean et saint Bénigne de Moyenmoutier. — Le Bienheureux Thomas, servite. — Le Bienheureux Oddin Barotto, curé de Fossano. — Le Bienheureux Jean Forestier, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT DANIEL,

PROPHÈTE.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'étant rendu maître de Jérusalem, en emmena une multitude de captifs à Babylone. Il donna ordre à Asphenéz, chef de ses eunuques, de lui choisir parmi les jeunes princes de la royale maison de Juda, et parmi les jeunes hommes des plus nobles familles du pays, un certain nombre pour paraître et demeurer en sa présence. Parmi ces jeunes hommes étaient Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, tous de la tribu de Juda. Le chef des eunuques, qui les avait sous sa direction, leur donna d'autres noms. Il appela Daniel, Balthazar; Ananias, Sidrach; Misaël, Misach; Azarias, Abdenago.

Le roi ordonna qu'on leur servit chaque jour des viandes qu'on servait devant lui, et du vin dont il buvait lui-même. Il les fit instruire avec soin dans la littérature et la langue des Chaldéens, et fixa le terme de trois années pour leur instruction, pendant lesquelles ils devaient rester sous la surveillance d'Asphenéz, avant d'entrer au service du roi.

Comme sur la table des gentils paraissaient bien des mets que la loi de Moïse défendait de manger, Daniel prit la résolution d'éviter cette souillure, ainsi que l'appelaient les Israélites, et pria le chef des eunuques dont Dieu lui avait concilié les bonnes grâces,

de lui permettre de s'abstenir des mets de la table du roi. Je crains le roi, mon maître, répondit l'autre ; il a ordonné que vous fussiez nourris de sa table ; s'il voyait vos visages plus abattus que ceux des autres jeunes gens, il me ferait perdre la tête. Alors Daniel s'adressant à Malasar, à qui le chef des eunuques avait confié les quatre jeunes hommes, le pria de les mettre à l'épreuve seulement pendant dix jours, de leur donner des légumes et de l'eau, et de voir ensuite si leur visage serait moins fleuri que celui des jeunes gens qui se nourrissaient de la table du roi. Malasar se laissa persuader, et comme, après l'épreuve faite, les quatre adolescents paraissaient de meilleur embonpoint que les autres, il leur accorda dès lors leur pieuse demande.

Or, Dieu donna à ces jeunes hommes la science et l'intelligence de toute espèce de livre et de la sagesse. A Daniel en particulier, il communiqua l'intelligence de toutes les visions et de tous les songes. Après les trois ans, le chef des eunuques les présenta devant Nabuchodonosor, qui, s'étant entretenu avec eux, trouva que, parmi tous les autres jeunes gens, il n'y en avait point qui les égalassent. Il les fit donc demeurer en sa présence. Chaque jour ajoutait à son admiration. Sur quelque question qu'il leur fit touchant la sagesse et l'intelligence des choses, il trouvait en eux dix fois plus de lumières que dans tous les devins et sages de son royaume¹.

Dans l'intervalle de ces trois années eut lieu un événement qui fit éclater la sagesse de Daniel, devant tout le peuple. Deux juges d'iniquité, n'ayant pu séduire la chaste Suzanne, l'accusèrent devant le peuple d'avoir commis le crime avec un jeune homme dans son jardin. Sur leur faux témoignage, Suzanne était conduite au lieu du supplice, pour être lapidée. Daniel se mit à crier tout haut : Je suis innocent du sang de cette femme ! Il convainquit de faux témoignage les deux juges, en leur demandant séparément sous quel arbre ils avaient vu commettre le crime ; l'un répondit, sous un lentisque, l'autre sous un chêne. Ainsi,

¹ Dan., 1. Les *asophim* de Daniel, les *sophoi* des anciens Grecs paraissent être les mêmes, jusqu'au nom.

convaincus de mensonge, ils furent lapidés au lieu de l'innocente Suzanne.

Un autre événement également extraordinaire, éleva Daniel au poste de premier ministre du grand visir de l'empire babylonien.

Au milieu de ses vastes projets de conquêtes, Nabuchodonosor eut un songe dont il se réveilla tout effrayé. Le songe lui avait échappé de la mémoire. Il voulait cependant que les mages lui disent et quel avait été ce songe, et quelle était son interprétation ; et parce qu'ils ne le purent il les condamna tous à mort. Daniel, qui était compris dans le nombre, ayant su pourquoi on le cherchait, demanda un sursis, et pria Dieu avec ses compagnons de leur révéler ce mystère. Daniel, en ayant eu la révélation, se fit conduire en présence de Nabuchodonosor, et lui dit :

« Ni les sages, ni les mages, ni les devins, ni les astrologues ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine, mais il est dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, qui vous a montré, ô roi, les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. Votre songe et la vision de votre esprit, lorsque vous étiez dans votre lit, viennent de là. Vous pensiez, ô roi, étant sur votre couche, à ce qui devait arriver après ce temps, et Celui qui révèle les mystères vous a découvert les choses à venir. Quant à moi, ce n'est point par une sagesse qui soit plus grande en moi que dans le reste des hommes que ce mystère m'a été révélé, mais afin que le roi sût l'interprétation de son songe et que vous connussiez les pensées de votre cœur.

« Vous donc, ô roi ! vous regardiez et voilà une grande statue, cette statue immense, d'une taille et d'un éclat extraordinaires, se tenait debout devant vous, et son aspect était formidable. De cette statue, la tête était d'un or très-pur ; la poitrine et les bras d'argent ; le ventre et les cuisses d'airain ; les jambes de fer ; une partie des pieds de fer, et l'autre d'argile. Vous regardiez lorsqu'une pierre détachée de la montagne, sans aucune main, frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile et les mit en pièces. Alors furent réduits en poudre, fer, argile, airain, argent, or ; ils devinrent comme la menue paille que le vent emporte de l'aire

pendant l'été, et ils disparurent sans trouver plus aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue, devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Tel est le songe ; maintenant nous en dirons le sens devant le roi ¹.

« Vous, ô roi ! vous êtes un roi des rois : le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire ; et tous les lieux où demeurent les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux du ciel, il les a donnés en votre main ; il vous a rendu le maître de tous : vous donc, vous êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume d'argent, moindre que vous ; ensuite un troisième royaume d'airain qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera fort comme le fer ; de même que le fer brise et broie tout, de même cet empire de fer brisera et broiera tout cela. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume quoique prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu le fer mêlé à l'argile. Et comme les pieds étaient en partie de fer et en partie d'argile, ce royaume aussi sera ferme en partie et en partie fragile. Et comme vous avez vu le fer mêlé à l'argile pétrie de boue, ils se mêleront aussi par des alliances humaines, mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut s'unir avec l'argile. Or, dans les jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit ; et son royaume ne passera point à un autre peuple,

¹ Tu, rex, cogitare cœpisti in strato tuo, quid esset futurum post hæc, et qui revelat mysteria ostendit tibi quæ ventura sunt. Mihi quoque non in sapientia, quæ est in me plus quam in cunctis viventibus, sacramentum hoc revelatum est ; sed ut interpretatio regi manifesta fieret, et cogitationes mentis tuæ scires. Tu, rex, videbas, et ecce quasi statua una grandis ; statua illa magna, et statua sublimis, stabat contra te, et intuitus ejus erat terribilis. Hujus statuas caput ex auro optimo erat ; pectus autem et brachia de argento ; porro venter et femora ex ære ; tibias autem ferreæ ; quædam autem fictilis. Videbas ita, donec abscissus est lapis de monte sine manibus : et percussit statuam in pedibus ejus ferreis et fictilibus, et comminuit eos. Tunc contrita sunt pariter ferum, testa, æs, argentum et aurum, et redacta quasi in favillam æstivæ aræ, quæ rapta sunt vento ; nullusque locus inventus est eis ; lapis autem, qui percusserat statuam, factus est mons magnus, et implevit universam terram. Hoc est somnium ; interpretationem quoque ejus dicemus coram te, ô rex. Dan., II, 29-36.

mais il brisera et consumera tous ces royaumes, et subsistera lui, éternellement, selon que vous avez vu la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, briser et argile, et fer, et airain, et argent, et or. Le grand Dieu a montré au roi ce qui doit arriver dans l'avenir ; le songe est véritable et l'interprétation très-certaine¹. »

Nabuchodonosor, comme étourdi de tant de merveilles, se prosterna le visage contre terre, adora Daniel, et commanda que l'on fît venir des victimes et de l'encens, et qu'on lui sacrifiât ; ou bien, ainsi que se peut traduire l'original, commanda qu'on lui apportât des offrandes de pain et de liqueur pour qu'il en fît l'oblation. Que Nabuchodonosor, peut-être sur la représentation de Daniel, ne l'adora point comme un Dieu, mais comme son serviteur et son prophète, on le voit par cette réponse du prince : En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère aussi caché. Au même temps, le roi éleva en honneur Daniel, lui fît beaucoup de grands et magnifiques présents, l'établit gouverneur de toute la Babylonie, et maître des satrapes sur tous les sages de Babylone. Daniel obtint du roi que Sidrach, Misach et Abdenago auraient l'administration de la Babylonie ; pour

¹ Tu rex regum es : et Deus cœli regnum, et fortitudinem, et imperium, et gloriam dedit tibi ; et omnia in quibus habitant filii hominum, et bestię agri, volucres quoque cœli, dedit in manu tuâ, et sub ditione tuâ universa constituit : tu es ergo caput aureum. Et post te consurget regnum aliud minus te argenteum ; et regnum tertium aliud æreum, quod imperavit universæ terræ. Et regnum quartum erit velut ferrum : quomodo ferrum comminuit et domat omnia, sic comminuet et conteret omnia hæc. Porro quia vidisti pedum, et digitorum partem testæ figuli, et partem ferream ; regnum divisum erit, quod tamen de plantario ferri oriatur, secundum quod vidisti ferrum mistum testæ ex luto. Et digitos pedum ex parte ferreos, et ex parte fictiles, ex parte regnum erit solidum, et ex parte contritum. Quod autem vidisti ferrum mistum testæ ex luto, commiscebuntur quidem humano semine ; sed non adliærebunt sibi, sicuti ferrum misceri non potest testæ. In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur, et regnum ejus alteri populo non tradetur ; comminuet autem, et consumet universa regna hæc, et ipsum stabit in æternum, secundum quod vidisti, quod de monte abecissus est lapis sine manibus, et comminuit testam, et ferrum, et æs, et argentum, et aurum. Deus magnus ostendit regi, quæ ventura sunt postea, et verum est somnium, et fidelis interpretatio ejus. *Dan.*, II, 37-45.

lui, il restait à la porte du roi, c'est-à-dire au palais et près de sa personne ¹.

Quand il entendit cette prédiction, Nabuchodonosor se prosterna contre terre, reconnut que le Dieu de Daniel était le Dieu des dieux, l'arbitre des rois. Nous qui la voyons accomplie et dans l'histoire et sous nos yeux, quelle ne doit pas être notre admiration, notre foi, notre amour de la divine Providence ! Là nous voyons l'unité, l'ensemble, le développement de l'histoire du monde ; l'éternelle pensée de Dieu se réalisant à travers les temps, les lieux et les nations. Les quatre grandes monarchies qui doivent dominer sur toute la terre ne sont, au fond, que le même colosse, le même empire universel : le métal y succède au métal, le peuple au peuple ; mais c'est la même statue.

C'est vous, dit le Prophète à Nabuchodonosor, c'est vous la tête d'or. L'empire assyrio-babylonien est le plus ancien de la terre dont nous sachions quelque chose : il était certainement le premier après le déluge. Avec lui commence l'histoire politique. Sa puissance, son éclat, sont comparés au plus ancien métal. Le premier fondateur de cet empire, Nemrod, rayonna d'une telle gloire, que l'Écriture nous montre sa puissance devenue proverbiale, et que, dans la suite, il paraît avoir été adoré sous le nom de Bel ou Seigneur. Quant à Nabuchodonosor lui-même, nous avons vu déjà, et nous verrons encore ce que les Prophètes disent de sa puissance. Les auteurs profanes sont d'accord avec les Prophètes. Mégasthènes, contemporain d'Alexandre, dans un fragment conservé par Strabon, dit que Nabuchodonosor, célèbre parmi les Chaldéens, surpassa les travaux d'Hercule, qu'il poussa ses conquêtes jusqu'au delà des Colonnes, que, de l'Espagne, il ramena son armée par la Thrace et le Pont ².

Après vous s'élèvera un royaume d'argent, moindre que le vôtre. C'est l'empire des Mèdes et des Perses, fondé par Cyrus. Vaste, puissant et riche, il devait le céder néanmoins, pour l'étendue et la durée, à l'empire assyrio-babylonien. Celui-ci, à com-

¹ Dan., II, 46-49.

² Strab., I. XV, c. 1 ; Joseph, *Cont. App.*, I. I.

mencer par Nemrod, avait duré plus de quinze cents ans, celui-là n'en dura que deux cent dix.

Le grand Macédonien fonda le troisième empire. Il était d'airain comme les épées au temps de Daniel. Moins précieux que l'argent, moins apparent, moins riche, l'airain métal de la guerre est aussi le métal des arts. Bel emblème du génie grec.

Le fer qui broie tout, qui se durcit en acier, qui écrase tout, est la sanglante Rome. Mais l'homicide métal est en même temps le métal de la paisible et noble agriculture qui nourrit le genre humain et forme les hommes. Rome la savait honorer ; dans sa jeunesse, Rome chercha plus d'une fois ses généraux à la charrue, l'agriculture était l'occupation des nobles du pays. Au sortir des assemblées du sénat, ou après avoir concilié les procès des clients, les Fabius et les Valérius retournaient à leurs métairies, et des hommes à qui des royaumes conquis avaient donné leur surnom, labouraient leur petit champ à la sueur de leur front. Le caractère de Rome était de fer, ses vertus d'acier.

Quand la démoralisation l'eut emporté à Rome, cet immense empire devint en lui-même toujours plus faible. Il se divisa sous les triumvirs. Ceux-ci voulurent plus d'une fois se mêler d'une manière humaine, c'est-à-dire par des mariages. Pompée épousa Julie, fille de César ; Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavien, depuis Auguste ; mais celle-là mourut trop tôt pour le repos de Rome ; celle-ci ne fut pas traitée comme elle le méritait par son indigne époux ; la flamme de la discorde éclata entre les deux beaux-frères, comme elle avait éclaté entre le beau-père et le gendre.

Plus tard, les guerriers de peuples étrangers parvenaient à la dignité des Césars. Depuis longtemps l'extension du droit de cité avait égalé les nations étrangères aux Romains pour les droits ; mais le fer et l'argile ne pouvaient tenir ensemble, et des débris de la puissance romaine se formèrent les empires d'Europe.

Pendant que Daniel exposait ainsi la future histoire de l'univers, Babylone était au plus haut de sa gloire, les Mèdes et les Perses grandissaient sous les ancêtres de Cyrus, la Grèce voyait fleurir le premier de ses sages, le Phénicien Thalès ; Rome, sous

ses derniers rois, bâtissait des édifices qui subsistent encore. Lorsque cette histoire eut été réalisée par les nations conquérantes, et écrite avec des fleuves de sang sur les trois pages de l'ancien monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe ; lorsque cet empire universel, concentré dans la sanglante Rome, ayant brisé tout ce qui tenait encore , commençait à chanceler sur ses pieds mal affermis, et cherchait à se soutenir par des alliances humaines, la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, vint frapper ses pieds de fer et d'argile ; l'empire divin du Christ, détaché de la montagne de Sion sans aucune assistance humaine, vint à frapper les pieds de cet empire de la force, incarné dans un Tibère, un Caligula, un Néron ; au mensonge, à la violence, à la haine, devaient succéder pour fondements la vérité, l'équité, la charité. Le choc dura des siècles. Mais enfin ces nations frémisantes, ces rois et ces princes ligüés ensemble, le Christ de Jéhova les châtia avec une verge de fer, et les brisa comme un vase d'argile¹ ; cet empire universel de la force et de l'arbitraire, commencé par Nemrod, continué par Nabuchodonosor, Tibère, Néron, Domitien, Galérius, a disparu. L'empire spirituel du Christ sorti pierre de Sion, est devenu montagne et remplit toute la terre. Depuis dix-huit siècles, le trône de son Roi pasteur s'élève, pacifique et immuable, là même où la statue de Nabuchodonosor broyait tout sous ses pieds de fer. Cet empire de Dieu n'a jamais passé, ne passera jamais en d'autres mains ; les portes de l'enfer même ne prévaudront point contre lui ; il subsistera éternellement.

A la suite de ses grandes conquêtes, Nabuchodonosor eut un autre songe, que Daniel lui expliqua en ces termes :

« Mon seigneur, que le songe retombe sur ceux qui vous haïssent, et son interprétation sur vos ennemis ! Cet arbre que vous avez vu si grand et si fort, dont la hauteur atteignait les cieux et l'étendue toute la terre, dont le feuillage était magnifique, le fruit très-abondant, et où tout avait sa nourriture ; à l'ombre duquel reposaient les bêtes des champs, tandis que les oiseaux du ciel

¹ Ps. 11.

habitaient dans ses rameaux ; cet arbre, ô roi ! c'est vous-même qui êtes devenu si grand et si puissant ; car votre grandeur s'est accrue et élevée jusqu'au ciel, votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités de toute la terre.

« Quant à ce que vous avez vu ensuite un des vaillants et des saints descendant du ciel et disant : Abattez cet arbre, dépouillez-le ; laissez néanmoins la souche de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec le fer et l'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé par la rosée du ciel, et qu'il pousse avec les bêtes sauvages, jusqu'à ce que sept temps soient passés sur lui, en voici l'interprétation, ô roi !

« C'est là une sentence du Très-Haut, qui a été prononcée sur le roi, mon seigneur. On vous chassera d'avec les hommes ; votre habitation sera avec les animaux et les bêtes sauvages ; vous mangerez du foin comme un bœuf, vous serez trempé de la rosée du ciel : sept temps se passeront ainsi sur vous, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut domine dans l'empire de l'homme et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« Quant à ce qui a été commandé qu'on réservât la souche de ses racines, savoir de l'arbre, c'est que votre royaume vous demeurera, après que vous aurez reconnu que les cieux sont souverains.

« C'est pourquoi daignez, ô roi ! suivre mon conseil ; rachetez vos péchés par la justice, et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres ; peut-être que Dieu supportera vos offenses et prolongera votre paix. »

Toutes ces choses arrivèrent au roi Nabuchodonosor. Douze mois après, il se promenait dans le palais de Babylone. Et le roi se mit à dire : « N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire, pour être le siège de mon empire ? »

Le roi n'avait point achevé ces paroles, qu'une voix retentit du ciel : « A toi, roi Nabuchodonosor, il est dit : Ton royaume a passé de toi. On va te chasser d'avec les hommes ; tu habiteras avec les animaux et les bêtes farouches ; tu mangeras du foin comme un bœuf, et sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que

tu reconnaissez que le Très-Haut est le souverain dans le royaume des hommes, et qu'il le donne à qui il lui plaît. »

A l'heure même cette parole fut accomplie en Nabuchodonosor. Il fut chassé d'avec les hommes; il mangea du foin comme un bœuf; son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que les cheveux lui crurent comme le duvet des aigles, et ses ongles comme les griffes des oiseaux.

« A la fin des jours, moi, Nabuchodonosor, j'élevai mes yeux au ciel et ma connaissance me revint, et je bénis le Très-Haut, et je louai Celui qui vit à jamais, et je le glorifiai, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et son royaume est de génération en génération. Devant lui, tous les habitants de la terre sont réputés un néant; il fait suivant sa volonté, et dans l'armée des cieux, et dans les habitants de la terre. Il n'y a personne qui résiste à sa main et qui lui dise : Qu'avez-vous fait ? En ce temps-là donc, ma connaissance me revint, et je recouvrai l'honneur et la gloire de la royauté : ma première forme me fut rendue; mes princes et mes grands vinrent me chercher; je fus rétabli dans mon royaume, et environné d'une magnificence plus grande que jamais.

« Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte, je glorifie le Roi des cieux, parce que toutes ses œuvres sont vérité, toutes ses voies justice, et qu'il peut humilier ceux qui marchent dans la superbe¹. »

Sous le règne de Balthasar, un des successeurs de Nabuchodonosor, Daniel vit la succession des quatre grands empires, babylonien, perse, grec, romain, sous l'emblème de quatre grandes bêtes, dont la quatrième était terrible, épouvantable et prodigieusement forte.

« Je regardais, dit-il, jusqu'à ce que des trônes furent placés et que l'ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant

¹ *Daniel*, iv.

sa face. Un million le servaient, et mille millions étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

« Je regardais attentivement à cause du bruit des grandes paroles que cette corne (de la bête) prononçait ; je regardais jusqu'à ce que la bête eût été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée ; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

« Je regardais dans cette vision de nuit, et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours ; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume ; et tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable. »

On peut voir dans l'histoire universelle de l'Église catholique, avec quelle exactitude ces prédictions s'accomplissent à travers les siècles ; ainsi que les prédictions du même Prophète, sur l'empire et les successeurs d'Alexandre de Macédoine.

Le jugement de Dieu sur l'empire de Babylone s'accomplit du vivant même de Daniel, lorsque cet empire fut subjugué par Cyrus, le Perse, et son beau-père Darius le Mède. Daniel expliqua la sentence au dernier roi de Babylone, dans la nuit même qu'elle devait s'exécuter. Il fut également estimé de Cyrus et de Darius le Mède.

Sous leur règne, il vit, dans de nouvelles révélations, le prochain rétablissement du peuple de Jérusalem ; puis, après septante semaines d'années, la venue du Christ, sa mise à mort, suivie de la désolation irrémédiable du peuple qui l'aura renié. Il vit particulièrement en détail ce que le peuple juif aurait à souffrir, de la part des rois de Syrie et d'Égypte, depuis le rétablissement du temple jusque vers l'avènement du Messie.

Tout est surprenant dans ces prophéties, et les détails où elles entrent, et l'exactitude avec laquelle tout s'est accompli, et la manière dont cet accomplissement nous est attesté par nos ennemis mêmes.

Au iv^e siècle de l'ère chrétienne, le Phénicien Malcus, en grec nommé Porphyre, fit un livre pour réfuter Daniel. A cet effet, il montra avec quelle exactitude, dans le onzième chapitre de notre Prophète, est exposée d'abord l'histoire abrégée de Xercès, et ensuite avec quelle justesse et quel détail circonstancié, est tracée l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs en Égypte et en Syrie. Il le prouva par des historiens perdus depuis : Callinicus, Sutorius, Hieronymus, Posidonius, Claudius Théon, Andronicus Alypius et ceux des livres de Polybe, et de Diodore de Sicile qui ne sont point venus jusqu'à nous. De cet exact accomplissement de la prophétie, il concluait qu'elle avait été fabriquée après coup. Aujourd'hui, les incrédules mêmes conviennent qu'elle existait avant l'événement. En sorte que nous savons, par le témoignage même de nos ennemis, et que les prophéties de Daniel ont été faites longtemps avant les événements qu'elles annoncent, et qu'elles se sont ponctuellement accomplies. Peut-on rien désirer de plus ?

D'ailleurs, ne sait-on pas quelle vénération, quel attachement les Juifs ont toujours eu pour les saintes Écritures ? attachement qui augmenta au retour de la captivité de Babylone. Non-seulement le premier canon ou catalogue authentique des Livres saints fut dressé sous Esdras, catalogue dans lequel Daniel a toujours été compris ; non-seulement on lisait la Loi et les Prophètes, chaque samedi, dans les synagogues, on compta même jusqu'au nombre de lettres qu'il y avait dans chaque livre, afin d'en empêcher la moindre altération. Comment alors, trois siècles et demi après Daniel, car c'est aussi longtemps après que mourut Antiochus-Épiphanes, imposer à tout ce peuple, comme prophéties toujours révérees de Daniel, des prophéties inventées, fabriquées après l'événement, et dont auparavant jamais personne n'avait entendu parler ?

Et qui donc aurait tout d'un coup imposé à la nation la prophétie de septante semaines ? et quand ? cette prophétie dont la plus impudente incrédulité est contrainte d'avouer qu'elle était connue des Juifs longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, et que le fameux rabbi Hillel, qui vivait avant le temps de notre

Sauveur, en a écrit ? cette prophétie qui contredit les préjugés des Juifs sur la puissance terrestre du Messie et la durée éternelle de leur empire ? cette prophétie qui fournit aux chrétiens des armes si victorieuses contre la synagogue, et que néanmoins la synagogue a si religieusement conservée, encore que, frappée de sa précision, elle ait prononcé anathème contre qui calculerait ces semaines d'années ?

Admirons, bénissons la Providence de notre Dieu qui a rendu sa loi, ses témoignages croyables à l'excès ¹, comme le dit le Psalmiste, qui en fait resplendir la vérité par ceux-là mêmes qui la combattent. Mais ce n'est pas tout de reconnaître cette vérité dans l'esprit : les démons mêmes croient et tremblent ², mais ils n'aiment pas. Pour nous aimons la vérité ; aimons-la de tout notre cœur et de toute notre âme : c'est le vrai moyen de la bien connaître et de ne nous en éloigner jamais. Dans les derniers temps, beaucoup seront séduits par l'esprit de mensonge et périront, parce que, dit l'Apôtre, ils n'ont pas eu l'amour de la vérité, qui les eût sauvés ³.

Daniel se montra non-seulement Prophète, mais martyr de la vérité. Voici ce qui lui arriva sous le roi de Babylone Évilmérôdach : les Babyloniens adoraient une idole nommée Bel (Baal, Bélus), à qui tous les jours on offrait douze mesures de la meilleure farine, quarante brebis et six amphores de vin ; le roi lui-même allait journellement l'adorer dans son temple.

Une fois il demanda à Daniel, qui mangeait à sa table et qu'il honorait par-dessus tous ses confidents : Pourquoi n'adorez-vous pas Bel aussi ? Il répondit : Je ne sers point les idoles que la main a faites, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui tient toute chair en sa puissance. — Quoi donc ! reprit le roi, Bel ne vous paraît-il pas un Dieu vivant ? Ne voyez-vous pas combien il mange et combien il boit chaque jour ? — O roi ! dit Daniel en souriant, ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors, et jamais il ne mangea.

Le roi, en colère, fit venir les prêtres et les somma de dire qui

¹ Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. *Ps.* XCII. — ² *Jacob*, II. — ³ *Thessal.*, II.

consommait les offrandes. S'ils lui font voir que c'est Bel, Daniel mourra ; sinon, ils mourront eux-mêmes. Oui, dit Daniel, qu'il soit fait selon votre parole. Les prêtres étaient au nombre de soixante-dix, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Le roi s'en alla avec Daniel au temple de Bel. Là, les prêtres dirent : Voilà que nous allons sortir ; et vous, ô roi ! mettez les viandes et servez le vin ; puis fermez la porte et cachez-la de votre anneau. Et demain matin, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez que Bel aura tout mangé, nous mourrons ; sinon, Daniel, qui a menti contre nous. Le roi ordonna de placer les offrandes, mais Daniel fit tamiser de la cendre par tout le temple.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le roi s'en vint avec Daniel. Le sceau était intact. Le roi entra dans le temple, jeta les yeux sur la table et s'écria tout haut : Vous êtes grand, ô Bel ! et il n'y a point en vous de tromperie. Mais Daniel se mit à rire, et retenant le roi, pour qu'il n'avancât pas davantage, il lui dit : Voyez ce pavé, considérez de qui sont ces traces de pieds. Je vois, dit le prince, des traces de pieds d'hommes, de femmes et de petits enfants. Aussitôt entré dans une grande colère, il fit arrêter les prêtres, avec leurs enfants et leurs femmes, et ils lui montrèrent de petites portes secrètes par où ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table. Alors il les fit mourir, et livra l'idole de Bel en la puissance de Daniel, qui la renversa ainsi que le temple ¹.

Il y avait encore un grand dragon, à qui les habitants de Babylone rendaient également des honneurs divins. Un jour le roi dit à Daniel : Direz-vous encore que celui-là est d'airain ? Le voilà qui vit, qui mange et qui boit. Vous ne pouvez pas dire pour le coup que ce ne soit là un Dieu vivant ; adorez-le donc. Daniel répondit : J'adore le Seigneur, mon Dieu ; c'est lui le Dieu vivant. Quant au dragon, permettez-le moi et je le tuerai sans épée ni bâton. Le roi le lui ayant permis, il prit de la poix, de la graisse et du poil, fondit le tout ensemble, en fit des masses et les jeta dans la gueule du dragon, qui en creva. Et Daniel disait : Voilà ce que vous adoriez.

¹ *Dan.*, xiv, 1-21.

A cette nouvelle, les Babyloniens entrèrent en fureur et s'écrièrent que le roi était devenu Juif, qu'il avait renversé Bel, tué le dragon, fait mourir les prêtres. Attroupés autour du roi, ils exigèrent qu'il leur livrât Daniel : Autrement nous te tue-rons, toi et ta maison.

Ce langage fait bien voir qu'ils parlaient au faible Évilmérôdach, et non point à Cyrus ni à Darius ; car comment les Babyloniens, abattus, anéantis, auraient-ils osé parler sur ce ton à leurs superbes vainqueurs, qui d'ailleurs n'adoraient ni l'idole de Bel, ni le serpent, mais le soleil ?

Le roi, contraint par la nécessité, leur livra Daniel. Eux le jetèrent dans la fosse aux lions. Il y en avait sept, à qui l'on donnait tous les jours deux cadavres avec deux brebis ; mais alors on ne leur donna rien, afin qu'ils dévorassent Daniel d'autant plus sûrement.

Pendant que l'homme de Dieu était là au milieu des lions, l'Ange du Seigneur apparut au Prophète Habacuc, dans la Judée, lorsqu'il venait d'apprêter un potage, de le mettre avec du pain trempé dans un vase, et qu'il allait dans le champ le porter aux moissonneurs. C'était probablement le même Prophète dont nous avons les prédictions dans la Sainte-Écriture. L'Ange lui commanda de porter ce dîner à Daniel, dans la fosse aux lions, à Babylone. Le Prophète s'excusant sur ce qu'il n'avait jamais été à Babylone, qu'il ne savait pas non plus où était la fosse aux lions, l'Ange le saisit par les cheveux de dessus sa tête, et, dans l'impétuosité de son souffle, le transporta au bord de la fosse. Et Habacuc cria : Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous a envoyé ! Et Daniel répondit : O Dieu ! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. Et, se levant, il mangea ; et l'Ange du Seigneur remit aussitôt Habacuc dans son lieu.

Le septième jour, le roi s'en vint pleurer Daniel et, s'étant approché de la fosse, il regarda dedans, et vit là Daniel assis au milieu des lions. Aussitôt, s'écriant à haute voix, il dit : « Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel, et il n'y en a point d'autre que vous ! » Et il le fit tirer de la fosse. En même temps il y préci-

pita ceux qui avaient été cause de sa perte, et dans un instant ils furent dévorés devant lui ¹.

Daniel fut exposé au même péril sous Darius le Mède. Les grands du royaume, jaloux de son crédit, cherchèrent à lui faire perdre la dignité à laquelle il était élevé. Comme tout Babylone était témoin de son irrépréhensible conduite, ils entrevirent sans peine que sa religion seule pourrait leur fournir un prétexte d'accusation. Encore n'osèrent-ils point tenter de ce côté une attaque directe ; mais ils s'en allèrent trouver le faible et vaniteux monarque, lui donnèrent, en le flattant, le conseil de faire un édit portant que, pendant trente jours, nul n'adresserait ni à Dieu ni à un homme, aucune demande, si ce n'est au roi, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions.

Daniel apprit la défense ; mais il ne laissa pas, suivant sa coutume, d'entrer dans sa maison, d'ouvrir les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, de fléchir les genoux chaque jour à trois différentes heures, d'adorer son Dieu et de lui rendre des actions de grâces.

Alors ces hommes étant venus et l'ayant trouvé en prière, s'en allèrent chez le roi, auquel ils rappelèrent sa défense et qui répéta que la peine prononcée devait s'exécuter contre quiconque la violerait. Aussitôt ils accusèrent Daniel de cette violation. Le roi en fut extrêmement affligé, et chercha jusqu'au soir comment il pourrait sauver Daniel. Mais les autres insistèrent jusqu'au tumulte, et lui rappelèrent que, d'après le droit des Mèdes et des Perses, tous les édits des rois étaient irrévocables.

Le roi commanda donc qu'on emmenât Daniel en la fosse aux lions, mais il lui parla auparavant encore et lui dit : Votre Dieu, que vous servez sans cesse, lui-même vous délivrera. Darius se rendit à la fosse en personne et scella de son sceau et du sceau de ses grands la pierre qui était à l'entrée, afin de soustraire au moins à l'insulte ce grand homme qu'il honorait. Après quoi il s'en retourna tout chagrin, ne mangea point le soir, ne dormit point la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, il se rendit de

¹ *Dan.*, xiv, 22-42.

nouveau à la fosse et s'écria d'une voix plaintive : Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu, que tu sers sans relâche, a-t-il bien pu te délivrer des lions ? Et Daniel répondit : O roi, vivez éternellement ! Mon Dieu a envoyé son Ange, et il a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui, et je n'ai rien fait non plus devant vous, ô roi, qui puisse me rendre coupable. Transporté de joie, Darius fit tirer Daniel de la fosse aux lions, et commanda d'y précipiter ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfants, qui tous furent mis en pièces avant d'arriver au pavé de la fosse.

Alors le roi Darius écrivit à tous les peuples, à toutes les nations et à toutes les langues qui habitent sur toute la terre :

« Que la paix se multiplie sur vous !

« J'ordonne par cet édit que, dans tout l'empire de ma domination, tous craignent et révèrent le Dieu de Daniel ; car c'est lui le Dieu vivant, subsistant dans les siècles : indestructible est son empire, et sa puissance n'aura point de fin. C'est lui le libérateur et le Sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles dans le ciel et dans la terre ; lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions. »

Voici les dernières paroles que l'Ange dit à Daniel : « Pour vous, allez jusqu'à votre fin ; et vous vous reposerez, et vous ressusciterez pour votre sort à la fin des jours. » Après cela s'endormit en effet, pour attendre la résurrection générale, ce grand et saint homme, respecté des lions, révéré des conquérants, admiré des peuples ; docteur des sages de Chaldée et de Perse ; humble au faite des honneurs, incorruptible au milieu de la plus somptueuse des cours ; confident de Dieu et des rois, quoiqu'il annonçât souvent à ces derniers des vérités terribles ; historien de l'avenir, prophète de l'histoire universelle, qui lui doit son ensemble : Daniel, en un mot, dont la sagesse était si renommée dans tout l'Orient, que plus d'un demi siècle avant sa mort, Dieu reprochait au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, la pensée d'être plus sage que Daniel.

Quelle facilité n'avaient point alors, pour apprendre la sagesse

véritable, et les mages de la Chaldée et de la Perse, dont il a été si longtemps le chef, et les prêtres de l'Égypte, et les brachmanes de l'Inde, sujets du même empire, et les sages de la Grèce, qui commençaient alors à voyager en Orient pour s'enquérir de la sagesse? Certainement la philosophie grecque, qui naquit du vivant de Daniel, ne peut pas se plaindre, non plus que la philosophie de l'Égypte et celle de l'Inde, que la Providence leur ait rendu inaccessible la vraie sagesse, la sagesse divine.

(ROHRBACHER.)

SAINTE PRAXÈDE,

VIERGE.

Sainte Praxède était fille de Pudens, sénateur romain, et sœur de sainte Pudentienne. Ce fut sous le pontificat de Pie I^{er}, et sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux, qu'elle édifia la ville de Rome par l'éclat de ses vertus. Elle avait de grands biens, qu'elle employa à soulager les pauvres, et à pourvoir aux besoins de l'Eglise. Elle tâchait d'avoir quelque part à la couronne des Martyrs par les consolations et les secours qu'elle leur procurait. On admirait surtout en elle un grand amour pour la prière, le jeûne et les veilles. Elle mourut en paix, et fut entermée auprès de sa sœur sur la voie Salarienne. Bède et les autres martyrologistes la qualifièrent vierge.

Il est parlé dans la vie du Pape Symmaque d'un titre qui portait anciennement à Rome le nom de Sainte-Praxède. Cette église fut réparée par les Papes Adrien I^{er} et Paschal I^{er}; elle le fut aussi par saint Charles Borromée, dont elle était le titre cardinalice.

SAINT VICTOR DE MARSEILLE

ET SES COMPAGNONS : S. ALEXANDRE, S. FÉLICIEN ET S. LONGIN,

MARTYRS ¹.

Marseille est une grande ville que la magnificence et la solidité de ses bâtiments ont rendue autrefois très-fameuse. Elle est

¹ Environ l'an de Jésus-Christ 290, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, le 21 juillet.

située dans un beau pays, à l'entrée des Gaules, d'où elle étend son commerce de terre et de mer jusque chez les peuples les plus éloignés. Ses richesses, l'abord et le concours de toutes les nations qui se rendent en son port, le courage même et la valeur naturelle de ses habitants, l'avaient fait choisir aux Romains pour être dans l'Occident une de leurs capitales : aussi portait-elle plus loin qu'une autre le culte superstitieux et sacrilège des divinités romaines. Rendue orgueilleuse et féroce par ses avantages, elle semblait avoir perdu toute ombre d'humanité dans la persécution qu'elle déclarait aux fidèles. Ses citoyens surtout, à l'approche des empereurs, affectaient de se jeter comme des loups affamés sur les troupeaux de Saints qu'ils ramassaient soigneusement de tous côtés. Elle n'épargnait pas ses propres enfants, et sans différence d'âge ni de sexe, tous ceux qui se trouvaient engagés chez elle dans le christianisme étaient menés comme en triomphe aux autels de ces démons où, après toutes sortes d'insultes et de tourments, ils étaient égorgés avec moins de compassion que des animaux.

Entre ces précieuses victimes, le très-saint martyr Victor, comme une étoile plus brillante que toutes les autres, fut particulièrement remarquable, soit par la noblesse de son origine, soit par ses lumières et sa ferveur dans notre religion, soit enfin par cet ordre de la Providence qui, l'ayant commis avec l'empereur Maximien, le plus brutal et le plus détestable des persécuteurs, voulut que sa constance vérifiât le nom de vainqueur qu'il avait reçu en naissant.

Cet empereur vint lui-même à Marseille. Il ne s'était déjà rendu que trop redoutable à plusieurs d'entre nous par le sang des chrétiens qu'il avait répandu, surtout dans les Gaules, avec plus d'abondance que tous ses prédécesseurs ; mais particulièrement par ce fameux massacre de la légion Thébaine qu'il avait fait périr à Agaune. Cet impie, pour agir encore avec impiété, selon le langage de l'Écriture, et pour combler la mesure de ses crimes avant la fin de sa vie, se déclara d'abord persécuteur infatigable de la vertu ; et comme s'il n'avait fait alors que commencer, il résolut d'exercer toute l'étendue de sa rage contre

les chrétiens qui refuseraient de se rendre, en les faisant passer à une mort cruelle par les tourments les plus recherchés. Au milieu de cet orage de maux qui ébranlait et renversait la plupart des nôtres, Victor parut toujours intrépide. Toutes les nuits il visitait pour ainsi dire le camp des chrétiens, allant de maison en maison inspirer aux serviteurs de Dieu le mépris d'une mort passagère, et allumer en eux l'amour de la vie éternelle.

Il fut bientôt surpris dans cet exercice dangereux, et conduit devant les tribunaux. Les juges l'invitèrent d'abord avec douceur à ne point abandonner ainsi la faveur d'un empereur pour s'attacher à un homme mort depuis longtemps. Mais Victor, animé de l'esprit de Dieu, leur prouve d'abord que leurs divinités n'étaient que des démons impurs. Il leur déclare ensuite qu'étant soldat de Jésus-Christ il renonçait à tout rang dans l'armée et dans la cour de l'empereur, si l'honneur de son premier et véritable Maître y était intéressé. Enfin il leur enseigna à haute voix, avec une force et une liberté merveilleuse, que le Seigneur Jésus, Fils du Dieu très-haut, s'était à la vérité fait homme mortel par amour pour la nature humaine ; qu'il avait même été mis à mort par les impies, de la manière que lui-même avait désiré ; mais que par sa vertu toute divine il était ressuscité dès le troisième jour, et ensuite monté au ciel, où il avait reçu de son Père un royaume éternel et inébranlable. A ces paroles les assistants jetèrent des cris furieux. On accabla d'injures le saint Confesseur. Cependant, comme il était homme considérable, les juges trouvèrent à propos de renvoyer sa cause à César, qui, l'ayant appris, ordonna, tout transporté de rage, qu'on amenât sans délai ce saint athlète devant lui.

Le bienheureux Victor étant donc présenté au cruel empereur, est accablé d'accusations violentes et redoublées. On le presse encore par toutes sortes de promesses et de menaces de sacrifier aux démons. Mais rendu plus fort par ces épreuves, avec lesquelles il s'était familiarisé, et lassé du séjour de la terre par l'espérance et le droit qu'il avait déjà au ciel ; en un mot, comme rafraîchi et enivré d'un breuvage céleste, il confondit par sa sagesse et sa fermeté le barbare empereur, et tous les princes

qui l'assistaient, en faisant voir clairement la vanité des idoles, et prouvant invinciblement la divinité de Jésus-Christ.

Alors le tyran impie, plus furieux qu'un lion et plus malin qu'un serpent, se laissa aller aux derniers emportements que le diable lui inspirait, et condamna le saint Martyr à être traîné dans la boue avec des cordes dans toutes les rues de la ville, afin de venger par cette ignominie ses dieux offensés, et nous épouvanter par cet exemple. La nouvelle de cette sentence attira une multitude effroyable de peuple à ce spectacle ; qui voyant ainsi rouler ce généreux combattant, les pieds et les mains liées, augmentaient ses souffrances par les coups qu'ils lui donnaient ou du moins par leurs injures, s'ils ne pouvaient faire davantage, s'estimant heureux de contribuer en quelque chose à son supplice.

Le généreux Victor ayant ainsi rempli la barbare curiosité d'une populace effrénée, fut reconduit tout brisé et tout sanglant au tribunal de ses juges, où l'on lui fit de nouvelles instances de renoncer Jésus-Christ et d'adorer les faux dieux. Ces impies, s'imaginant que las des tourments qu'il avait soufferts, des injures qu'on lui avait dites, des seules huées du peuple qu'il avait essuyées, il songerait à sauver le peu de vie qui lui restait, sans plus défendre sa religion, lui représentèrent de nouveau l'injure qu'il faisait à César et à la République. Ils exagéraient la folie qu'ils trouvaient en lui de sacrifier la faveur et l'amitié des dieux et des princes, les plaisirs et les honneurs du monde, son corps et sa vie, à l'espérance d'un bien que personne n'avait jamais ni vu ni connu ; d'attirer sur lui de gaieté de cœur tout ce que la vengeance et la colère humaine peuvent inventer de châtimens et de supplices, de s'y exposer, et de les subir à la vue de ses amis et de ses proches désespérés. Ils ajoutaient que la funeste expérience qu'il venait de faire devait fort l'aider à redresser son jugement ; qu'enfin il cessât de mépriser les dieux dont la majesté brillait dans les temples, dont les bienfaits se répandaient sur tous, que la vénérable antiquité avait reconnus, et qui étaient adorés encore aujourd'hui par les plus grands d'entre les hommes ; desquels la bienveillance faisait tout pros-

pérer, et dont le courroux était capable d'anéantir le monde entier. Qu'il renonçât à un Dieu qui avait vécu pauvre et misérable, et dont la mort infâme découvrait assez l'impuissance. Qu'à ces conditions non-seulement il échapperait au dernier supplice qui l'attendait, mais qu'il serait bientôt en état d'être congratulé par eux-mêmes des richesses et des dignités dont César l'allait combler. Que si au contraire il refusait de pareilles offres, on allait achever sur lui les opprobres et les tourments dont il avait déjà vu quelque ébauche, pour le faire passer à la gloire prétendue et chimérique de son Maître, par le même chemin que lui.

A ces mots le Martyr, soutenu par la victoire qu'il venait de remporter, plein de la grâce et de la force de Dieu même, devenu l'oracle du Saint-Esprit, prononça ce discours au milieu de cette assemblée :

« S'il ne s'agissait ici que de l'intérêt de César et de la République, qu'on mêle dans l'accusation qu'on intente contre moi, ma défense consisterait à protester que je n'ai jamais offensé l'empereur, ni manqué au respect que je lui dois, ni même cessé de le servir dans ma profession et selon mon ministère. Tous les jours j'offre avec mes frères un précieux sacrifice pour son salut et celui de l'empire, j'immole une hostie non sanglante et spirituelle pour la conservation de la république. Mais enfin est-il quelqu'un qui n'attribuât au dernier excès de démençe et d'illusion, de s'attacher tellement à un bien qu'on le préfère à un autre cent fois plus grand ? Que serait-ce donc encore, si ce premier bien que vous avez n'était jamais tel que vous le souhaiteriez ; que vous ne le pussiez retenir sans crainte ; qu'enfin toutes vos craintes ne pussent vous l'assurer ? et qu'au contraire le bien qui fait le centuple du premier fût en votre disposition toutes les fois que vous le voudriez ? que vous en pussiez jouir tranquillement et sans remords ? qu'enfin il ne fût ni diminution de sa part, ni dégoût de la vôtre, ni violence étrangère qui pût jamais le faire perdre ? Or il n'est point d'homme sage et de réflexion qui ne sache que la faveur du prince, les plaisirs du monde, la gloire, les honneurs, les amis, la santé et la vie

même, sont des biens qu'on n'acquiert pas quand on veut, qu'on ne possède pas sûrement, qu'on ne conserve pas longtemps ; qu'ainsi il leur faut préférer les joies ineffables et solides qui naissent de la jouissance du Dieu auteur de toutes choses, que l'on possède aussitôt qu'on l'aime, avec lequel on possède tout, qui récompense d'un trésor immense et éternel les frivoles et courts avantages du monde présent qu'on abandonne pour lui. Ce n'est donc pas une mort, mais un passage délicieux, que le chemin qui nous mène à une telle vie. Comme les souffrances qui éteignent les feux de l'enfer ne sont point des supplices mais de véritables rafraichissements ; rien aussi d'un autre côté n'est plus insensé, rien n'est plus bas que de s'obstiner à regarder son ennemi comme son Dieu, et de s'attirer par là après cette vie une mort éternelle et des tourments qui n'ont point de mesure dans leur rigueur ni dans leur durée. Et quel est cet ennemi dont je parle, si ce n'est celui qui apprend et qui invite par son exemple à faire des choses honteuses, et qu'on punit même très-injustement parmi les hommes du dernier supplice ? Vous ne nierez pas que les vers que vous faites réciter et chanter publiquement ne soient une manière d'enseigner les hommes. Or, tout ce que je viens de dire se rapporte à vos dieux, dont les crimes horribles non-seulement retentissent sur vos théâtres, mais sont célébrés par vos cantiques, et comblés de louanges dans vos temples.

« Qui de vous ignore les brigandages de votre Jupiter, et les parricides qu'il a commis, du moins autant qu'il était en lui ? A qui est-il permis d'ignorer ses adultères secrets ou publics, fruits de ses tromperies ou de ses violences ? Ne voit-on pas la cruauté maligne et l'inceste perpétuel de la reine des dieux, sœur et femme de Jupiter ? l'implacable férocité de Mars, les infamies du sale Priape et de l'impudique Vénus ? Que dirai-je de la fièvre et de la pâleur de cette multitude de dieux et de déesses que vous-mêmes appelez funestes, et que vous reconnaissez pour ennemis de la nature humaine ? Je rougis presque de vous reprocher vos divinités des cloaques, monstres qui réduisent leurs vils adorateurs à se prosterner dans des lieux dont on ne peut

soutenir la vue et la proximité. Il paraît donc bien à quel point sont vos ennemis ces grands dieux, dont la majesté de bois, de pierre ou de cuivre, ouvrage de vos propres mains, est souillée dans vos temples par les oiseaux et par les animaux les plus immondes, dont vous avez peut-être reçu des maux, mais dont vous n'avez certainement reçu aucun bien, qui ont abandonné vos ancêtres, malgré tout leur zèle et toute leur dévotion, aux malheurs qui les ont atteints, et que vos princes enfin devraient abattre pour leur propre gloire, puisque ceux qui suivent leur exemple sont conduits par vous-mêmes sur l'échafaud, et que ce n'est qu'en détestant leur vie et leurs actions que l'innocence, l'honnêteté et la justice peuvent être ramenées sur la terre. Cependant ces dieux n'auront garde de favoriser ceux qui s'opposeront ainsi à eux, puisque enfin on n'aime que ses semblables ; et si on se hasarde de les imiter, non-seulement on s'expose à la rigueur de vos jugements, comme je viens de le dire, mais encore on s'assure après cette vie des tourments infinis. Car il n'est personne qui ose promettre la béatitude à des scélérats. Or on sait qu'il n'y a que deux états à attendre après notre mort, un bonheur ou un malheur éternel ; d'où je conclus que vos dieux devant être toujours contraires à ceux qui haïssent leurs désordres, et nuisibles à ceux qui s'y conforment ; que leur imitation ne pouvant conduire qu'à la honte en cette vie et aux enfers en l'autre, personne ne doit les honorer ; et que quand ils auraient quelque pouvoir, leur faveur serait infiniment plus à craindre que leur indignation.

« Mais au contraire quelle vénération, quel ardent amour ne devons-nous pas avoir pour Celui qui, lorsque nous étions ses ennemis, nous a cherchés, nous a aimés le premier, qui nous a découvert l'abus de l'idolâtrie, et qui, pour nous retirer de ce culte profane, s'est revêtu de notre humanité sans rien perdre de sa divinité, qui, tout Dieu qu'il était, a habité comme homme parmi nous, qui, pour nous enrichir des trésors qu'il possédait, s'est rendu pauvre par conformité à notre indigence, dont la vie humaine a été un exemple et un modèle de toute honnêteté et de toute vertu, et dont la mort injuste nous a rachetés de la

mort éternelle que nous méritions : pendant que vos dieux et vos démons qui l'ont si cruellement persécuté, caché qu'il était sous le voile de notre infirmité, ont perdu les hommes après les avoir séduits ? Oh ! que cette pauvreté que vous lui reprochez était abondante, lorsque par son seul commandement elle a rempli des barques entières de poissons, et qu'avec cinq pains elle a rassasié sept mille hommes ! Que sa faiblesse était puissante, lorsqu'elle guérissait de toute infirmité ! Que sa nature mortelle était une heureuse source de vie, lorsqu'elle ressuscitait tant de morts ! Et oseriez-vous douter de la vérité de ces miracles, attestés par le témoignage de toutes les créatures, vous qui en voyez faire encore aujourd'hui un si grand nombre par ses disciples, selon ses promesses et ses prédictions ? Oh ! combien grand doit être Celui qui commande à toute la nature ! Combien est souhaitable Celui dans lequel tout est sans défaut, tout est louable, dont la miséricorde est ouverte à tous, qui fait justice à tout le monde ! Qu'y a-t-il de plus saint que sa vie, de plus pur que sa doctrine, de plus avantageux que ses promesses, de plus terrible que ses menaces, de plus sûr que sa protection, de plus honorable que son amitié, de plus ravissant que sa gloire ? Quel Dieu lui est semblable et lui peut être comparable ? Tous les dieux des nations sont des démons, mais notre Dieu a fait l'univers.

« C'est pourquoi eux et leurs adorateurs sont condamnés aux flammes éternelles, selon l'oracle d'un saint Prophète : Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre soient exterminés. Et dans un autre endroit : Que ceux qui adorent les idoles soient confondus. Et ailleurs : Vous les jetterez dans le feu, et vous les ferez périr dans la misère. Mais au contraire le même Prophète dit de notre Dieu, qu'il est élevé au-dessus de tous les cieux, qu'il a fait tout ce qu'il lui a plu dans le ciel, dans la terre, dans la mer et dans les abîmes. Il s'écrie encore : Heureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies ! En effet, les sujets fidèles partagent la gloire de leur prince. C'est aussi là ce qui nous a animés à souffrir pour son nom, et vous pouvez conclure, de notre constance dans les tourments, quelle est la

hauteur et la certitude de notre espérance. Vous donc, ô hommes illustres, hommes savants, hommes sensés, daignez suspendre pour un moment votre haine et votre prévention, et examinez avec équité les raisons des deux parties. Ne vous livrez plus à ces implacables démons qui ont déjà reçu leur arrêt. N'avisiez pas l'image de la divinité qui est dans vous, en vous assujettissant à leur culte infâme, qui vous entraîne avec eux dans la même condamnation. Reconnaissez votre Créateur, votre bienfaiteur, si saint, si beau, si juste, si clément, dont l'humilité vous élèvera, dont la pauvreté vous enrichira, dont la mort vous ressuscitera, dont les avertissements salutaires vous appellent, dont les récompenses vous invitent : acquérez dès à présent son amitié, et mettez-vous en état de jouir enfin de sa gloire. »

Le Martyr ayant achevé ce discours, les juges accablés de ses raisons lui dirent : Eh quoi ! tu prétends encore dogmatiser ? Choisis promptement, ou d'apaiser les dieux ou de mourir. — Puisqu'il est ainsi, répondit Victor, je dois appuyer de mon exemple ce que j'ai avancé par mes paroles. Je méprise les dieux, et je confesse Jésus-Christ ; me voilà prêt à tous les tourments que vous voudrez me faire souffrir.

Les deux préfets, outrés de ses réponses, et souhaitant de se surpasser l'un l'autre dans la cruauté qu'ils avaient envie d'exercer sur lui, se disputèrent d'abord entre eux à qui devait le juger. Eutichius cédant enfin, Astérius son confrère se vit avec plaisir seul arbitre de ce jugement. Pour profiter de son avantage, il fait mettre en croix le soldat de Jésus-Christ. Comme il souffrait beaucoup, et que levant les yeux au ciel il demandait la patience au Dieu de miséricorde, dont il savait bien qu'elle devait venir, le Seigneur Jésus ne voulant pas le laisser languir plus longtemps, lui apparut pour le consoler, portant entre ses mains l'étendard du combat et le signal de la victoire, c'est-à-dire sa croix, et lui dit : « Je suis Jésus, qui soutiens moi-même dans mes Saints les maux qu'ils endurent ; soyez courageux et constant. Je viens être votre ferme appui dans le combat, comme je dois être votre glorieuse récompense après votre victoire. » A cette voix du Sauveur, toutes les douleurs du Mar-

tyr cessèrent, et prenant un visage gai et serein, il remerciait avec un épanchement de cœur admirable son Dieu qui venait ainsi le visiter et le consoler.

Cependant les bourreaux s'étant lassés inutilement contre un Martyr qui se réjouissait dans ses souffrances, le détachèrent de la croix et le jetèrent, par l'ordre du préfet, dans le fond d'une prison, où on le faisait même garder par des soldats. Le Seigneur Jésus, se souvenant de sa promesse, lui envoya des Anges vers l'heure de minuit, et les portes s'étant ouvertes tout à coup, une lumière plus brillante que celle du soleil remplit aussitôt ce lieu. Le Saint chantait avec ces Esprits célestes les louanges du Seigneur, et les soldats voyant cette clarté miraculeuse, se prosternèrent devant leur prisonnier, le prièrent de leur pardonner, et lui demandèrent le Baptême. Aussitôt les ayant brièvement instruits, selon le peu de temps qu'il en avait, et ayant fait venir des prêtres, il les mena à la mer cette même nuit, et lorsqu'ils furent baptisés, il les tira lui-même de l'eau. La conversion de ces soldats, qui s'appelaient Alexandre, Longin et Félicien, s'étant divulguée dès le matin, le barbare Maximien entra en fureur, et ordonna sur-le-champ qu'on rendit Victor responsable de tout cet événement dont il était l'auteur, et pour les trois soldats, qu'on les fit incessamment sacrifier aux dieux, ou qu'on les punit de mort.

Le bienheureux Victor, qui devait envoyer ces nouveaux chrétiens avant lui dans le ciel, les anima par ce discours : « Courageux compagnons, leur dit-il, vous qui allez commencer le combat, il faut recueillir toute votre constance et toutes vos forces, et garder à notre Dieu la foi que vous venez de lui promettre. L'ennemi veut surprendre les premiers moments de votre apprentissage, espérant que votre peu d'expérience lui laissera enlever une victoire aisée. Mais enfin, mes amis, Jésus-Christ est déjà plus enraciné dans vos cœurs qu'il ne croit. Vous n'êtes pas si nouveaux qu'il pense, puisque enfin, élevés depuis longtemps dans la guerre, vous n'avez fait que changer d'objet. Faites en sorte que Dieu soit content de vous avoir confié au sortir de votre Baptême l'honneur de sa religion, et de vous

avoir choisis pour ouvrir le combat. Que vos ennemis apprennent que vous n'êtes pas devenus moins braves gens pour avoir pris un meilleur parti. Que des terreurs passagères ne nous enlèvent pas un bien éternel déjà si proche. Il ne s'agit que d'un dernier effort pour le ravir, de passer au travers de quelques épées nues pour y atteindre. Le chemin même, s'il vous paraît difficile, vous a été frayé par votre Roi, qui l'a fait avant vous. Écoutez-le qui dit lui-même : Vous aurez à souffrir de la part du monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu ce monde. Invoquez-le de cœur et de bouche contre toutes les adversités. Celui qui a dit : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, ne rejettera pas vos prières. J'oserai me citer ici moi-même pour exemple : Lorsque j'étais hier attaché à la croix, et qu'au fort de mes douleurs j'implorais sa miséricorde, il m'apparut portant le glorieux instrument de notre rédemption, et il me dit : Victor, la paix vous soit donnée ; je suis Jésus, qui prends sur moi les injures et les tourments qu'on fait souffrir à mes Saints. Et cette parole divine a jeté dans mon âme une telle force, que tous mes maux ont paru s'évanouir tout d'un coup. C'est pourquoi, mes chers frères, rappelez votre courage, et portant votre pensée sur Jésus-Christ auteur de notre salut, sur la voie qu'il a prise et sur le terme où elle l'a conduit, méprisez ces vaines menaces des hommes mortels, vous qui êtes sur le point d'être admis dans la société des anges. Résolvez-vous à des souffrances d'un moment, pour triompher des peines éternelles, et puisque autrefois vous auriez préféré la mort à la honte d'une défaite, quoique l'une ou l'autre ne dût enfin vous conduire qu'à l'enfer, daignez aujourd'hui accepter une victoire qui va vous procurer un royaume qui ne finira jamais. »

Le Saint les exhortait ainsi, lorsque des satellites vinrent les prendre tous ensemble pour les conduire à la chambre haute, où toute la ville se rendit encore comme la première fois. Les uns y étaient amenés par la haine qu'ils portaient à notre religion, et quelques autres par le pieux désir qu'ils avaient de voir le démon combattu et surmonté des chrétiens. Cependant une populace tumultueuse remplit le palais de ses hurlements, et accabla

le Saint d'injures et de reproches ; mais lui demeura insensible à tous ces traits, et lorsque les impies le pressaient de rendre au culte des dieux ces soldats qu'il en avait détournés : Je ne puis pas détruire, leur dit-il, ce que j'ai édifié. Là-dessus Alexandre, Longin et Félicien, étant interrogés, persévérèrent dans la confession de Jésus-Christ, et ayant eu sur-le-champ la tête tranchée par l'ordre de l'empereur, ils sauvèrent leur âme en perdant leur corps.

Le très-illustre Victor, témoin de cette exécution, priait le Seigneur, avec des larmes ardentes, qu'il daignât bientôt l'associer au martyre et à la couronne de ceux qui lui devaient, après Dieu, leur conversion et leur foi. Aussitôt le peuple demanda sa mort avec des cris effroyables. On le suspendit et on brisa cruellement son corps à coups de bâton et de nerf de bœuf. Puis les bourreaux lassés le reconduisirent en prison, où, durant trois jours qu'il passa en prières, il recommandait son martyre à Dieu avec une grande componction de cœur, et des larmes qui ne tarissaient point.

L'empereur ayant appris la constance du Martyr, le fit enfin amener devant lui, comme s'étant réservé l'honneur d'être son dernier bourreau. Victor, interrogé par lui-même, ne démentit point devant l'empereur la fermeté qu'il avait témoignée devant les autres juges. La fureur et la rage se renouvellent de tous côtés contre le Saint. On redouble les menaces et les injures. Cependant Maximien fait apporter un autel de Jupiter ; on le place devant le Saint, et un prêtre idolâtre se dispose aux cérémonies sacrilèges. L'empereur dit à Victor : Prends de l'encens, sacrifie à Jupiter et sois notre ami. A ces paroles, le généreux soldat, rempli du feu du Saint-Esprit, et ne pouvant plus contenir son zèle, s'approche de l'autel comme pour sacrifier, et le jette à terre d'un coup de pied, sous les yeux et sous la main du prêtre. Le détestable empereur lui fait aussitôt couper ce pied-là ¹, et le saint Martyr l'offrit à Dieu comme les prémices de tout son corps, qu'on allait bientôt immoler.

¹ C'est le pied droit, qui fut coupé au saint Martyr par l'ordre de l'empereur Maximien. Le Pape Urbain V, qui avait été abbé de Saint-Victor de Marseille

Enfin, pour lui faire consommer son sacrifice, on le mena dans un moulin ; il y alla avec autant de légèreté et de joie que s'il n'avait rien souffert. Là, les sanglants exécuteurs des ordres de l'empereur étendirent le Martyr sous la meule, où, comme un froment de Dieu, ses os furent bientôt broyés. Cependant la machine s'étant démontée par miracle, et le Saint respirant encore, pour achever sa victoire, qui avait été précédée de tant de combats, et de la confession du nom de Jésus-Christ si souvent réitérée, on lui trancha la tête ; et aussitôt on entendit une voix du ciel qui dit : Vous avez vaincu, Victor, vous avez vaincu.

Mais l'impie Maximien, toujours possédé du démon de l'idolâtrie, et espérant de vaincre, du moins après leur mort, ceux qui l'avaient vaincu lui-même pendant leur vie, par un dernier trait d'inhumanité, qui tourna pourtant à la gloire des Martyrs, défendit de les ensevelir, et ordonna que leurs corps fussent précipités dans ce bras de mer qui environne Marseille du côté du Midi. Mais Dieu, qui par un conseil plus favorable pourvoyait à l'honneur de ses Saints et aux besoins de l'Église, fit pousser aussitôt ces corps par le ministère des Anges, sur le rivage opposé, où les chrétiens les inhumèrent dans une caverne taillée exprès, et avec beaucoup de soin, dans la pierre vive. Il s'y fait encore aujourd'hui beaucoup de miracles en faveur de ceux qui y viennent avec dévotion demander des grâces, par l'intercession de ces saints Martyrs, à notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, auquel soit louange éternelle, puissance, honneur et empire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

Dans le v^e siècle, Cassien bâtit près du tombeau de saint Victor un monastère qui reçut depuis la Règle de Saint-Benoît. Il a été sécularisé par une bulle de Clément XII, datée du 16 des

et qui possédait cette précieuse relique, en fit don à Jean, duc de Berry et frère de Charles V, roi de France. Ce prince à son tour la donna à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où elle a été conservée jusqu'à la révolution. A cette époque désastreuse, elle fut sauvée de la profanation et elle se trouve maintenant dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet. Ce pied est entier, recouvert de sa peau et sans aucune marque de corruption ; il est seulement desséché.

calendes de janvier de l'an 1739, mais fulminée et publiée seulement à Marseille dans l'église de Saint-Victor, le 8 octobre 1743, sous le pontificat de Benoît XIV. Les Reliques du saint Martyr se gardent dans l'église de cette maison, laquelle est une des plus anciennes de la France, et des plus riches en monuments de Saints qui ont illustré les premiers temps du christianisme. On en transporta une portion à Paris, et on la déposa dans une chapelle bâtie en l'honneur de saint Victor. Cette chapelle ayant été agrandie sous le règne de Louis VI, servait d'église à un monastère royal de Chanoines réguliers qui y fut fondé, et qui porte encore aujourd'hui le nom de son glorieux patron.

(GODESCARD.)

SAINT DEUTHÉRIUS, FILS DE SAINT LONGIN.

Un des trois soldats que saint Victor convertit dans sa prison, saint Longin, avait un fils nommé Deuthérius. Plein de l'amour de Jésus-Christ, il avait reçu le Baptême avant le jour où son père conquit la palme du martyre. Quelle ne fut pas sa douleur, lorsque par l'ordre de Maximien les corps des Martyrs furent précipités dans la mer pour être dérobés à la piété des fidèles ! Mais sa douleur fut bientôt consolée. Il apprit que les précieuses dépouilles avaient traversé miraculeusement les flots, et que, recueillies par les chrétiens sur la rive opppsée, elles avaient été ensevelies dans un tombeau digne de les recevoir. Dans le transport de sa joie il veut aller au plus tôt vénérer les reliques de son père. Afin de jouir plus promptement de ce bonheur, il ne craint pas de se jeter dans les flots pour les traverser à la nage. Sa piété envers Dieu et sa piété filiale soutiennent à l'envi ses forces. Il arrive. Il se prosterne devant le tombeau où le corps de son père vient d'être déposé. Il prie avec ferveur devant les restes doublement vénérables d'un Martyr qui lui est si cher, et par une grâce inappréciable il expire de joie auprès de ce tombeau. L'âme de l'heureux enfant alla rejoindre au ciel l'âme de son père. Les chrétiens ensevelirent auprès du corps de Longin le corps de son fils, et en invoquant saint Victor et ses compa-

gnons, ils unirent à leurs noms glorieux le nom de saint Deuthérius¹.

SAINT ZOTIQUE,

ÉVÊQUE DE COMANE, MARTYR.

Saint Zotique parut dans l'Église du temps de l'empereur Marc-Aurèle et de ses successeurs. Il fut évêque d'une petite ville appelée Comane, qui n'était ni celle de la province du Pont ni celle de la Cappadoce que d'autres mettent aussi dans la petite Arménie, mais un bourg que l'on croit avoir été Pamphilie. Il se montra l'un des plus zélés adversaires de la nouvelle hérésie des cataphryges ou montanistes qui s'éleva de son temps dans la Phrygie. Leur chef Montan avait pour soutiens de sa secte deux femmes, dont l'une s'appelait Prisque ou Priscille, l'autre Maxime que l'on faisait passer pour prophétesses, et qui étaient véritablement possédées du malin esprit. C'était un esprit d'erreur qui les faisait parler sans jugement et sans suite comme Montan. Le démon débitait diverses extravagances par leur bouche ; mais il y mêlait quelquefois des choses ambigües ou spécieuses pour séduire plus facilement les personnes simples et crédules. Quelquefois même après avoir fait de magnifiques promesses à ceux de sa secte il reprenait ouvertement ceux d'entre eux qu'il savait ou qu'il conjecturait avoir commis quelque faute afin de faire croire qu'il était ennemi du vice et qu'il demandait aux sens la pureté des mœurs et une grande perfection.

Plusieurs saints évêques de l'Asie voulant arrêter le cours de ces impostures entreprirent de convaincre ces deux femmes de fausse prophétie. C'est ce qu'Astère Urbain, auteur de grand poids dans l'église de ces temps-là, témoigne principalement de saint Zotique de Comane et de saint Julien d'Apamée en Phrygie

¹ Emprunté à la *Vie de saint Victor* de M. Bayle. Voici la prière de ces saints Martyrs : « Dieu tout-puissant et éternel, créateur et gouverneur du monde, qui avez voulu consacrer à la gloire de votre nom vos bienheureux martyrs Victor, Félicien, Alexandre, Longin et Deuthérius, exaucez votre peuple, qui vous supplie avec le patronage de vos Saints, afin qu'il obtienne le don de la paix, et qu'il soit rempli de l'abondance de la foi et de la charité. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

dont il dit que la probité était reconnue de tout le monde. Mais il ajoute que comme ils commençaient à faire voir de quel esprit Maximille était animée, Themison et les autres fauteurs du montanisme leur fermèrent la bouche et les empêchèrent de convaincre cet esprit de mensonge et d'imposture.

C'est aussi ce qu'a marqué en termes presque semblables un autre défenseur célèbre de la vérité, du même temps, nommé Apollone, qui nous apprend que ce que fit saint Zotique en cette rencontre se passa dans la ville de Pepuze en Phrygie, l'une des principales places des Montanistes qui en portèrent même le nom de pepuziens et pepuzéniens. C'était où résidait leur patriarche, et saint Zotique ne pouvait prendre de moyens plus sûrs pour détruire cette hérésie que de l'aller attaquer dans le cœur et dans un lieu où se rassemblaient toutes ses forces.

Nous ne savons rien de particulier du reste de ses actions. On rapporte qu'il vécut jusqu'au temps de l'empereur Sévère, et qu'il souffrit même le martyre pour la foi de Jésus-Christ durant la persécution que ce prince excita contre l'Eglise. Quelques auteurs l'ont confondu avec saint Zotique, évêque d'Otre en Phrygie dont Astère Urbain parle dans le même traité où il l'appelle son confrère. Mais il est visible que ce furent deux évêques et deux défenseurs différents de la vérité orthodoxe contre les montanistes, et que celui d'Otre n'a paru que quelques années après celui de Comane.

SAINTE JULE OU JULIE,

VIERGE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Sainte Jule naquit à Troyes, un peu avant le milieu du III^e siècle. Elle embrassa la foi de Jésus-Christ qu'elle suivit fidèlement. Vers ce temps-là, les Allemands faisaient des courses fréquentes dans les Gaules, soit par l'envie du butin, soit à dessein d'y faire des conquêtes. Dans une de ces expéditions, un capitaine nommé Claude ou Claudien, eut la conduite d'une troupe de ces pillards et dirigea sa marche jusqu'à Troyes, qui était sous la domination des Romains. Il fit dans cette ville plusieurs captifs parmi lesquels se trouva Jule, âgée de dix-huit ans

et remarquable par sa beauté. Ses attraits le touchèrent et il conçut le dessein de l'épouser.

Lorsqu'il l'eut conduite dans son pays, Claude lui proposa le mariage et lui fit les plus belles promesses. Mais Jule, qui s'était consacrée à Jésus-Christ, lui répondit avec autant de courage que de douceur : « Sachez que je suis épouse de Jésus-Christ le Fils de Dieu, que je lui jure une foi inviolable, et que je ne puis contracter alliance avec aucun mortel. Son Ange est toujours avec moi, et si un amour impur vous fait attenter à ma personne, il vengera bientôt sur vous l'injure que vous m'aurez faite. » A ces mots, Claude ému de colère : « Quelle est donc votre époux ? dit-il. Quel est celui qu'il a chargé de venger sur moi le chagrin que je pourrais vous causer ? Vous êtes donc chrétienne ? — Oui, répliqua Jule, je suis chrétienne ; et si vous le devenez vous-même, le Fils de Dieu vous assistera dans toutes les circonstances de votre vie. » Après cette conversation, Claude, pénétré de crainte et de respect, commença à l'honorer et lui fit préparer chez lui un appartement convenable, lui donna des filles pour la servir, avec défense de laisser entrer aucun homme auprès d'elle. Jule, dans son appartement, s'appliquait à la prière et au jeûne ; elle bénissait le Seigneur de la consoler ainsi dans sa captivité, et d'avoir inspiré à son maître tant de sentiments d'humanité. Elle demandait à Dieu d'éloigner tout accident de la maison du capitaine et de délivrer son peuple de tout mal.

Cependant les ennemis de Claude le menaçaient d'envahir son pays, et il se vit obligé d'armer contre eux et de se préparer à la guerre. Avant de partir, il se recommanda aux prières de Jule. « Suppliez votre Dieu, dit-il, que je revienne victorieux ; si j'ai ce bonheur, à mon retour je vous honorerai plus que jamais. — Marchez avec confiance, répondit-elle, ô mon maître, je vais me mettre en prières, et vous reviendrez satisfait. » Sur cette parole, Claude se met en marche, atteint ses ennemis, leur livre bataille, les défait et remporte une victoire glorieuse. Il revint couvert de lauriers, rendit les plus grands honneurs à la Sainte. et déclara hautement qu'il devait sa victoire au mérite de ses

prières. Dès lors il ne la regarda plus comme une esclave, mais comme une hôtesse vénérable ; et depuis, toutes les fois qu'il était obligé de marcher contre ses ennemis, il en revenait vainqueur par l'intercession de Jule.

Sainte Jule passa quelques années dans la maison de ce commandant. Dieu lui inspira de retourner à Troyes, où elle devait remporter la couronne du martyre. Elle se sentit alors un nouveau courage et alla trouver le capitaine Claude, à qui elle communiqua les desseins de Dieu sur elle : « Quoi, dit-il, saisi de surprise, vous voulez sortir de ce pays ? Dans quel état me laissez-vous ? Votre départ enhardira mes ennemis, et tous les malheurs vont fondre sur moi. Non, je ne vous quitterai pas, et j'aime mieux vous suivre partout où vous irez. — J'approuve votre résolution, lui dit Jule, venez, j'espère que mon Dieu répandra sur vous et sur vos compagnons de voyage l'abondance de ses grâces. » Il ne balance plus, il se met en chemin avec la Sainte, ce n'est plus un barbare, mais un chrétien fidèle qui se met sous la direction de cette vierge. Enfin, ils arrivent à Troyes, où la persécution d'Aurélien se faisait sentir avec toute la violence que peut inspirer la cruauté.

Dans Troyes, le zèle de Jule prit de nouvelles forces. Elle s'appliqua à assister, à consoler les fidèles qui étaient dans les prisons. Elle les visitait publiquement et sans crainte. Bientôt le bruit de son zèle parvint à l'empereur, qui la fit comparaître devant lui. Ce prince, voyant qu'elle était inébranlable dans la profession de la foi de Jésus-Christ, la fit étendre sur un chevalet et mettre sur son dos des charbons ardents. Mais aussitôt les bourreaux furent frappés d'aveuglement et s'écrièrent : « Jule, secourez-nous. » D'autres vinrent pour l'assommer à coups de nerf de bœuf, et leurs efforts furent encore inutiles. L'empereur ayant appris sa constance, vint la trouver et lui dit : « Sacrifie aux dieux, ou tu mourras aujourd'hui par le glaive. » Mais voyant son inflexibilité, il prononça sa sentence et la condamna à être décapitée.

Claude apprit bientôt cette sentence qui condamnait à la mort celle qui l'avait instruit dans la foi. Il alla trouver l'empereur et

lui dit : « Jule m'a servi de maître dans sa religion, je ne puis me séparer d'elle ; ordonnez ma mort en même temps que la sienne. Son Dieu m'a comblé de biens par son moyen, j'adore ce Dieu unique, et j'ai quitté tout pour Jésus-Christ. — Mais, répondit Aurélien, vous n'êtes pas chrétien, comment pouvez-vous mourir pour cette religion ? — Il est vrai, répliqua Claude, je ne suis pas encore chrétien baptisé, mais je le suis de cœur ; et si j'ai le bonheur de répandre mon sang pour Jésus-Christ, j'espère que je ne serai pas regardé comme un étranger dans la foi. » Alors l'empereur prononça son jugement, et Claude fut décapité comme sainte Jule, le 12 des calendes, c'est-à-dire le 21 juillet, à quelques cents pas des murs de la ville, au lieu même où est aujourd'hui le puits qui porte le nom de sainte Jule, en 275. Vingt autres chrétiens leurs compagnons furent aussi présentés à l'empereur, qui les condamna également à la mort. Ils reçurent aussi la couronne du martyr au même endroit où sainte Jule fut inhumée.

En 1233, le corps de sainte Jule fut transféré à l'abbaye de Jouarre, diocèse de Meaux, où elle est réclamée dans les nécessités publiques et surtout dans les temps de contagion. Desguerrois dit avoir vu, en 1632, ces reliques dans une châsse garnie de lames et de figures d'argent. Le trésor de Saint-Étienne de Troyes conserve le crâne de cette Sainte dans un reliquaire fort riche, et il y a aussi quelques-unes de ses reliques dans la chapelle qui porte son nom, sous les murs de la ville, auprès du puits dont nous avons parlé ¹.

SAINT BARHAD-BESCIABAS,

DIACRE ET MARTYR.

Sapor II, roi de Perse, persécutait depuis quinze ans les chrétiens de ses États, lorsqu'on arrêta au milieu du iv^e siècle un diacre de la ville d'Arbelles. C'était Barhad-Besciabas. Comme il refusait d'abjurer la foi chrétienne, le gouverneur de l'Adiabène le fit étendre sur le chevalet, et pendant qu'on le battait de verges

¹ Nous empruntons cette vie à Courtalon Delaire, historien de Troyes.

les bourreaux lui criaient : « Adore le feu et l'eau , mange du sang et tu reprendras ta liberté. » Le saint Diacre conservant sa douce sérénité, content de souffrir pour son Dieu , répondait : « Ni vos ordres, ni vos supplices ne me sépareront de l'amour de Jésus-Christ, que j'ai toujours servi depuis mon enfance jusqu'à l'âge où je suis. » Le juge alors ordonna à un chrétien apostat, qui se nommait Aghée de couper la tête du Martyr.

Barhad-Besciabas tendit le cou avec joie , heureux de voir le moment venu de s'en aller au ciel. Mais l'apostat, troublé par des remords peut-être, le frappa sept fois de suite sans abattre la tête. Pâle d'épouvante, le misérable, hors de lui, plongea sa large épée dans le cœur du Martyr et s'enfuit.

Le juge fit garder le corps du Saint pour empêcher les chrétiens de l'enlever. Mais dans la nuit qui suivit cet acte, deux clercs trouvèrent le moyen de lui donner la sépulture. Le martyre eut lieu le 21 juillet de l'an 354.

SAINT CÉNÉRÉ ET SAINT CÉNÉRIC.

Saint Cénéré et saint Cénéric étaient frères, et, suivant le témoignage de divers auteurs ecclésiastiques, ils naquirent en Italie, à Spolète, de parents recommandables par leur piété, qui prirent le plus grand soin de leur enseigner les lettres sacrées. Ayant longtemps médité sur ce conseil évangélique : « Celui qui quittera sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses enfants, ou ses propriétés, par amour de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle, » et après avoir demandé à Dieu la grâce de le mettre en pratique suivant une inspiration divine, ils partirent pour Rome. Là, libres de tout soin des choses temporelles, ils demeurèrent longtemps inconnus, persévérant dans la contemplation des choses célestes, et plus semblables dans leur manière de vivre, à des Anges qu'à des hommes.

Leur sainteté ne tarda pas à éclater aux yeux de tous. Le Souverain Pontife les ayant appelés auprès de lui, leur conféra l'ordre du diaconat, et malgré toute leur résistance, il les éleva aux honneurs du cardinalat. L'éclat d'une si haute dignité était bien

éloignée de l'humilité qu'ils avaient embrassée, aussi craignant ce qui arrive trop souvent, que sous les apparences de la religion, la vaine gloire du monde ne les détournât de ce qu'ils s'étaient proposé dès leur enfance, ils quittèrent Rome, et se dirigeant vers les Gaules, sous le règne du roi Clotaire, ils arrivèrent à Saulges, aujourd'hui bourg du département de la Mayenne. Ils se fixèrent dans ce lieu qui leur parut parfaitement approprié à la vie contemplative. Cependant saint Cénéric voulant éviter la foule de monde qui se pressait autour d'eux, quitta son frère et se retira au pays d'Hyesme, près d'Alençon, où après s'être caché longtemps, menant la vie solitaire, il bâtit une église en l'honneur de saint Martin. Il y mourut le jour des nones de mai, après avoir reçu les secours de la sainte Église.

Saint Cénéré, resté à Saulges, continua de se livrer à la contemplation, ne sortant de sa solitude que lorsque la charité lui en faisait un devoir. L'évêque du Mans eut recours à son intercession auprès de Dieu : notre Saint obtint par ses prières la cessation d'une sécheresse qui désolait le Maine et les provinces voisines. Prévoyant sa fin prochaine, il donna ses dernières instructions à ses disciples, et il les engagea à tout supporter pour la gloire de Jésus-Christ. Enfin plein de mérites, il s'éleva vers les cieux. Son corps fut d'abord enseveli à Saulges ; mais il fut ensuite transporté dans l'église cathédrale d'Angers. Saint Cénéré y fut honoré dès le v^e siècle : un autel lui était dédié, et l'on célébrait en son honneur un office solennel avec messe. La mémoire du saint Confesseur resta en vénération parmi nous ; depuis l'époque la plus reculée, le peuple fidèle se rend en pèlerinage à la chapelle bâtie dans le lieu même où, suivant la tradition, saint Cénéré a vécu, non loin de l'église paroissiale de Saulges ; et il implore son intercession auprès de Dieu pour obtenir la santé de l'âme et du corps ¹.

¹ Les noms de ces deux Saints sont altérés en France, ou du moins dans le diocèse du Mans. Les vrais noms de ces deux saints frères sont Sérène et Sérénic. Hors du diocèse du Mans, on les honore le 7 mai.

SAINT ARBOGASTE,

ÈVÊQUE DE STRASBOURG.

Saint Arbogaste naquit dans la partie méridionale de la France que nous appelons la Guienne, et qui portait autrefois le nom d'Aquitaine¹. Ses parents tenaient un rang distingué dans le pays ; il les quitta quelque temps avant l'année 667, pour se retirer en Alsace. Il s'établit à trois lieues de Haguenau, dans la forêt qu'on appela depuis *Heiligen-Forst* ou la Forêt-Sainte, à cause des miracles qu'Arbogaste opéra dans cette solitude, des saints anachorètes qui l'habitèrent, et des monastères qu'on y construisit. Il y bâtit une église sous l'invocation de la très-sainte Vierge et de saint Martin de Tours, avec un monastère que Dagobert II enrichit de ses libéralités peu après, et qui prit le nom de Surbourg de la rivière voisine. Dagobert, nouvellement rétabli sur le trône d'Austrasie, le choisit, en 673, pour remplacer Rothaire, évêque de Strasbourg. Le prince fit ce choix pour témoigner sa vénération pour les vertus d'Arbogaste, et en même temps par reconnaissance de ce que Sigebert son fils, qui s'était blessé dangereusement en tombant de cheval à la chasse dans la forêt d'Ebersmunster, avait été guéri par les prières du Serviteur de Dieu. Deux ans après, il donna à la cathédrale de Strasbourg la terre de Rouffach, le palais d'Isenbourg qu'il habitait, avec le territoire qui en dépendait.

Saint Arbogaste mourut le 21 juillet 678. Il donna à sa mort une marque éclatante de son humilité, en demandant d'être enterré hors de la ville sur une colline où l'on exécutait les criminels. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau le rendirent bientôt célèbre. Saint Florent son successeur leva son corps de terre, et l'exposa à la vénération publique. On bâtit dans le lieu de sa sépulture une chapelle sous l'invocation de saint Michel. Ses reliques furent transférées dans l'église abbatiale de Sur-

¹ Quelques-uns donnent l'Écosse pour patrie à saint Arbogaste ; d'autres le font naître en Irlande ; mais les historiens d'Alsace prétendent qu'il naquit dans l'Aquitaine, et ils s'accordent en ce point avec les anciens bréviaires de Strasbourg, et avec Uthon, auteur de la vie du Saint.

bourg avant le x^e siècle. Deux siècles après, on les divisa en deux parties : l'une resta à Surbourg, et s'y est conservée jusqu'en 1632, qu'elle fut perdue pendant la guerre des Suédois ; on déposa l'autre dans le monastère de Saint-Arbogaste, qui venait d'être fondé près de Strasbourg pour des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Cette seconde partie se perdit aussi lorsque les luthériens de Strasbourg détruisirent le monastère en 1530. Notre Saint est patron du diocèse de Strasbourg. On y célèbre sa fête, avec octave, le dimanche qui précède immédiatement le vingt-cinquième jour de juillet. (GODESCARD.)

SAINT JEAN ET SAINT BÉNIGNE DE MOYENMOUTIER.

Saint Hidulphe, évêque de Trèves, se fit une retraite en fondant en Lorraine le monastère de Moyenmoutier. Il se démit dans un âge avancé, de son siège épiscopal et se retira dans ce monastère pour se préparer à la mort.

Or il y avait dans ce monastère deux frères jumeaux qui menaient une vie exemplaire et qui ne s'étaient jamais séparés. Saint Hidulphe leur avait donné l'habit le même jour. Comme ils étaient instruits, il leur imposa les Ordres sacrés. Ils étaient les modèles des autres religieux.

Saint Hidulphe étant mort le 11 juillet de l'an 707, ils le suivirent dix jours après, mourant ensemble le 21 juillet de la même année. On les enterra dans le même tombeau ; et de nombreux miracles les signalèrent dès lors à la vénération.

L'un de ces deux frères s'appelait Jean et l'autre Bénigne.

LE BIENHEUREUX THOMAS,

SERVITE.

Le bienheureux Thomas, né d'une famille aisée, dans les environs de Cività-Vecchia, vint au monde dans les dernières années du xiii^e siècle. Dès ses plus jeunes années, il se montra doux, pieux, humble et docile. Ces qualités qui lui gagnaient tous les cœurs se maintinrent chez lui avec les années ; et quand il lui fallut se déterminer pour un genre de vie, il se détermina pour

la vie religieuse, et décidé à quitter le monde et ses périls, il alla se présenter chez les Frères Servites de Cività-Vecchia, où la bonne réputation le fit accueillir de grand cœur, mais il ne voulut être que Frère-lai.

Chargé de quêter des aumônes, il était souvent injurié, repoussé, maltraité ; et il recevait avec joie les humiliations, rien ne le troublait parce qu'il priait toujours. Ses moments de plaisir, il les employait à prier ou à méditer. Il allait dès qu'il le pouvait à l'église ou dans un coin du jardin dans les heures de repos, ne se trouvant jamais seul, parce qu'il était avec Dieu. Il partageait avec les pauvres ce qu'on lui donnait pour ses propres besoins, et jeûnait presque toujours pour soulager les affamés. Il mourut le 21 juin 1343 et tout le peuple de Cività-Vecchia assista à ses funérailles.

Dieu signala ce bon Serviteur par des grâces et des miracles ; et le Pape Clément XIII approuva en 1768 son culte, qui n'avait jamais été interrompu. Sa fête a été transférée au 21 juillet.

LE BIENHEUREUX ODDIN BAROTTO,

CURÉ DE FOSSANO.

Oddin Barotto vit le jour dans la ville de Fossano en Piémont, sa famille était noble et ancienne. Les dons du Ciel, secondés d'une éducation toute chrétienne, développèrent de bonne heure en lui une affection constante pour la vertu. Sa piété croissant avec l'âge, et porté par un vif attrait, à seize ans Oddin embrassa l'état ecclésiastique. Promu au sacerdoce, il fut aussitôt nommé curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. Son premier soin, dès qu'il eut pris possession de sa cure, fut de s'appliquer à administrer les Sacrements avec ponctualité, d'annoncer la parole divine, de visiter les malades et de pourvoir aux besoins des pauvres. Le pieux pasteur, tout entier à ses ouailles, s'oubliait lui-même, et l'Évêque de Turin, son supérieur, fut obligé de lui écrire, tant pour lui prescrire de manger de la viande, malgré tout vœu qu'il aurait pu avoir fait, que pour lui recommander de prendre sur les dimes qu'il avait à Fossano, la

somme qui lui serait nécessaire pour subvenir à ses besoins personnels.

Une conduite si édifiante rendit bientôt le saint Pasteur l'objet de la vénération publique. Le chapitre de Fossano, dont il avait été membre, jaloux de le posséder encore, le nomma, en 1374, prévôt-curé de cette église. Ce double titre augmenta son zèle ; il sut joindre l'accomplissement des obligations d'un bon chanoine avec celui des devoirs d'un véritable Pasteur. Malgré tous les soins qu'il donnait au salut de son peuple, il ne se dispensait pas de l'office canonial, et il s'y trouvait assidûment. Telle fut, pendant quatre ans, la conduite habituelle du Serviteur de Dieu, dans ce poste important. On ne sait pas au juste quel motif le déterminait, au bout de ce temps, à quitter sa prévôté. On croit que la charge des âmes, qui a toujours effrayé les Saints, le troublait aussi lui-même, et qu'il fut bien aise de se décharger du fardeau dont il sentait la pesanteur. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il renonça à son titre, et qu'il se livra sans partage aux exercices de la piété chrétienne. Quelques personnes dévotes l'invitèrent à s'associer à elles en qualité de directeur ; Oddin fit, dans leur compagnie, plusieurs voyages de dévotion, tels que celui de Lorette et de Rome. De retour à Fossano, il se sentit inspiré de visiter les Lieux Saints ; mais auparavant, il voulut, par esprit de pénitence, se faire recevoir dans le Tiers-Ordre de Saint-François. Revêtu de l'habit de cette pieuse Société, il partit, en 1381, pour Jérusalem, accompagné d'un homme vertueux, qui voulut le suivre dans ce pèlerinage.

Revenu dans sa patrie, en 1382, Oddin fut choisi pour gouverner la confrérie du Crucifix ; c'était une pieuse association qui avait pour objet le soin des infirmes, et la réception des pèlerins, à qui elle procurait l'hospitalité. Elle ne pouvait se donner un plus digne chef que le saint Prêtre, qui avait fait de sa propre maison un petit hospice pour le soulagement des pauvres. Il fit plus : appuyé sur la Providence, il entreprit de construire un hôpital considérable, et y réussit ; il lui assura des biens-fonds suffisants, et, grâce à son aimable charité, cet établissement peut encore recevoir tous les pauvres qui se présen-

tent et donner l'hospitalité à tous les pèlerins. Aussi les habitants de Fossano regardent-ils leur Saint compatriote comme le fondateur de cet hôpital.

L'heureux succès qu'Oddin avait obtenu dans sa première entreprise, détermina le chapitre de la collégiale à le prier de lui construire une église. C'était sans doute lui imposer une tâche pénible et difficile à remplir ; mais le saint Prêtre, dévoré du zèle de la maison de Dieu, se prêta volontiers au désir de ses anciens confrères. Le Seigneur montra par plusieurs prodiges combien le dévouement de son Serviteur lui était agréable. Une charrette traînée par des bœufs, et qui conduisait une poutre très-pesante, destinée au nouvel édifice, se trouva tellement enfoncée dans un marais, que malgré tous les efforts qu'on fit, il devint impossible de la retirer. Les conducteurs découragés vinrent trouver le Bienheureux et lui exposer leur embarras. Il se rend aussitôt sur les lieux, fait dételer les bœufs, et prenant le timon de la charrette, il dit : « Au nom de Dieu et de saint Juvénal¹, sortons d'ici. » A l'instant même la voiture roule sans peine, et parvient sans aucun obstacle à l'endroit où sa charge devait être déposée. Peu de temps après, un maçon travaillant au haut du clocher, tombe par terre ; la chute fut si violente, qu'il était sans mouvement, et peut-être sans vie. Oddin se trouvait alors devant le Saint-Sacrement. Averti de l'accident, il se rend près du malheureux qui venait de l'éprouver, et, plein de foi ainsi que de confiance en Dieu, il prend la main du maçon, et lui dit avec douceur : « Levez-vous, vous n'avez pas de mal, retournez à votre travail. » Le maçon se lève aussitôt sain et sauf, et bénissant le Seigneur, il reprend en effet son ouvrage.

La prévôté de la collégiale se trouvant vacante, en 1396, les chanoines firent tant d'instances au saint Prêtre pour accepter de nouveau cette dignité, qu'il se rendit enfin aux vœux du chapitre et se chargea pour la seconde fois du soin d'un troupeau qu'il connaissait comme il en était connu. Placé encore sur le chandelier de l'Eglise, il y brilla de l'éclat des mêmes vertus

¹ La collégiale, aujourd'hui cathédrale depuis 1560, est dédiée à saint Juvénal, martyr.

qui l'avaient déjà rendu si vénérable et si cher à son peuple. Les pauvres, les infirmes, les veuves, les affligés furent encore les chers objets de sa sollicitude pastorale. Les fidèles, qui connaissaient son mérite, le payaient de retour et lui montraient le plus tendre attachement ; mais ils ne devaient pas le conserver assez longtemps à leur tête ! En l'année 1400, une maladie pestilentielle se déclara à Fossano, et y fit de grands ravages. Le saint Pasteur s'oubliant lui-même, était jour et nuit auprès des malades, et leur donnait mille marques de son affection paternelle ; mais il fut victime de son zèle et de son dévouement ; atteint lui-même du mal contagieux, il mourut victime de sa charité le 7 juillet 1400, après avoir reçu, avec les sentiments de la plus vive piété, les derniers Sacraments de l'Église. Plusieurs miracles opérés par son intercession portèrent les fidèles à l'honorer publiquement, et son culte fut approuvé par le Pape Pie VII, le 3 septembre 1808 ¹.

LE BIENHEUREUX JEAN FORESTIER ,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Frère Jean Forestier ou Forster naquit en Angleterre, vers 1474, et prit l'habit de saint François, à l'âge de vingt-un ans. Il passa pour un bon théologien et fut fort attaché aux intérêts de l'Église catholique. Son éminente piété le fit choisir par Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, pour être son confesseur. Il fit éclater sa science et son zèle dans la direction spirituelle de cette princesse, qui était fort religieuse et qui pratiquait très-exactement la Règle du tiers-Ordre de saint François, dont elle portait l'habit sous les ornements royaux.

Henri ayant fait divorce avec Catherine, et s'étant emparé du titre de chef suprême de l'Église en Angleterre, Forestier écrivit fortement contre ces deux abus. Le roi s'en irrita et mit le Religieux aux prises avec Latimer, évêque luthérien de Vigorne, qui dans la dispute parla avec tant de mépris du Pape, que Forestier ne put s'empêcher d'en témoigner son indignation, et,

¹ Emprunté aux additions de Godescard par M^{re} Doney.

comme il était instruit, il établit sans réplique, en présence du roi, l'autorité spirituelle du Vicaire de Jésus-Christ. On l'arrêta peu de temps après cette conférence, qui, selon les apparences, ne fut qu'un prétexte ; car le plus grand crime de Forestier, aux yeux de Henri, était la qualité de confesseur de sa femme, et la chaleur avec laquelle il s'était opposé à son injuste séparation. Quoi qu'il en soit, il fut enfermé dans la prison de la Porteneuve, où, pendant plusieurs années, on le tourmenta impitoyablement pour l'obliger à reconnaître la validité du divorce du roi et la suprématie ecclésiastique. Le Serviteur de Dieu tint ferme, de sorte que le roi et Thomas Cromwel, son ministre, formèrent le dessein de le faire condamner à mort et de lui faire subir un supplice capable d'effrayer ceux qui tenaient encore à la religion romaine et à la reine Catherine.

Catherine ayant appris la sentence portée contre Forestier, lui écrivit de Cimbaltou une lettre qu'elle hasarda de lui faire remettre dans sa prison, et dont nous rapporterons la substance, parce qu'elle peut servir à faire connaître notre Martyr :

« Vous avez assisté de vos salutaires avis tant de personnes affligées, que vous ne pouvez ignorer ce qu'exige de vous le combat où vous allez entrer pour Jésus-Christ. En souffrant, vous savez que la gloire immortelle vous est acquise, et ce serait avoir perdu la raison que de renoncer à une récompense infinie, pour une peine de peu de durée. Que je vous estime heureux, mon Père, de connaître ces vérités et de souffrir pour la cause de Dieu, la prison et la mort..... Obtenez de Jésus-Christ, par vos douleurs, que bientôt je suive généreusement vos traces, et que cependant je prenne part à vos travaux et à vos combats. C'est la dernière bénédiction que je vous demande en ce monde ; mais quand vous porterez la couronne d'immortalité, j'attends de vous une plus grande profusion de grâces. Ce serait mal présumer de la noblesse de votre sang, de la connaissance que vous avez des choses saintes et de l'habit de saint François que vous portez depuis si longtemps, que de vous exhorter à mériter une récompense à qui rien n'est comparable, et pour laquelle on ne doit refuser ni peines ni tourments..... Je ne cesserai toutefois

d'offrir à Dieu mes prières, mes larmes et ma patience pour vous obtenir une mort heureuse. »

Forestier fut fort sensible aux bontés dont la princesse l'honorait, et lui répondit : « Madame, un de vos officiers m'a rendu la lettre de Votre Majesté. Elle m'a non-seulement consolé dans la tristesse et l'attente continuelle de la mort, mais elle a encore fortifié ma confiance. Bien convaincu que les biens et les maux de ce monde ne peuvent entrer en comparaison avec la gloire que Dieu nous prépare, je sens néanmoins que vos paroles ont redoublé dans mon cœur le mépris des supplices..... Je vous conjure de m'assister de vos prières dans le combat où je vais entrer ;.... alors, quelle que soit la rigueur des tourments, ne vous défez point de ma constance. Il siérait mal à un homme de soixante-quatre ans, à un ancien disciple de saint François, qui ne m'a appris et enseigné que le mépris de la terre, de manquer d'amour pour Dieu. Je vous prie de redoubler vos prières quand je serai au milieu des supplices ; et vous envoie mon rosaire, dont je n'ai plus besoin, puisque je n'ai que trois jours à vivre. »

Les choses n'arrivèrent pas comme on l'avait prévu dans ces lettres : le supplice de Forestier fut différé, et la reine mourut à peu de temps de là, le 6 janvier 1535.

Quand on eut éprouvé la constance du Religieux par toutes les rigueurs qui peuvent rendre une prison affreuse, on l'en tira pour le conduire au Champ-le-Fevre. En y arrivant, il s'écria : « Ni les poteaux, ni le feu, ni les tourments ne me sépareront de vous, ô mon Dieu. » Alors on le suspendit par les bras à deux poteaux, sous lesquels on alluma un feu lent qui le consuma, à l'exception de ses lèvres, de sa langue et de sa main droite, qui furent retrouvées entières parmi ses cendres. Ainsi mourut à Londres Frère Jean Forestier, âgé de soixante-sept ans, dont il en avait passé quarante-six en religion. Croyant augmenter l'ignominie de son supplice, on brûla avec lui l'effigie d'un Saint que l'on avait apportée de la principauté de Galles, et à laquelle les habitants de cette province portaient un respect religieux ; et, pour justifier les juges, on mit sur un écriteau attaché à un de ces poteaux, ces paroles : « Frère Jean Forestier, père du

mensonge, qui a voulu être l'auteur de sa mort, par une imprudence extrême, il a nié l'Évangile, et que le roi fût chef de l'Église. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 21 juillet, dans la ville du Puy, apparition de la très-sainte Vierge pour engager le roi d'Aragon et le comte de Toulouse à faire la paix, laquelle fut conclue entre ces princes l'an 1182 ou 1183.

Comme nous n'avons pu raconter au 9 juillet tous les miracles qui se firent à Rome ce jour-là, dans les images de la très-sainte Vierge, nous rapporterons celui qui se fit au palais *Della Consulta*, sur le mur latéral duquel était placée l'image de Notre-Dame Mère de la Grâce et de la Miséricorde.

Cette image, dit Marchetti, se conserve dans une espèce de petite chapelle pratiquée dans le mur, sous une grille de fer, ordinairement ouverte dans le jour : elle est peinte à fresque, de grandeur presque naturelle. La très-sainte Vierge est représentée assise, tenant sur son bras gauche l'enfant Jésus, qui a dans sa main la figure du monde : les yeux sont ouverts et presque en face des spectateurs qui peuvent aisément distinguer toutes les parties d'un tableau aussi grand, dont rien n'empêche la vue, et qui n'est élevé de terre qu'un peu plus de la hauteur d'un homme, placé d'ailleurs dans un lieu bien éclairé. Il est dans la rue qui va de la place du Quirinal au *Boschetto*, en face de la porte cochère du monastère de Sainte-Marie-Madeleine, tout autour il y a des ornements en stuc, de forme ovale.

Ce fut encore le 9 juillet que cette image commença à être miraculeuse, non en ouvrant les yeux qui sont peints tout ouverts, mais par le mouvement des deux prunelles qui a été très-fréquent et dans différentes directions. Le quatrième témoin atteste les avoir vues dix ou douze fois dans l'espace d'un demi-quart d'heure, s'élever verticalement, se cacher sous la paupière supérieure, et redescendre à leur place. M. Delloste a vu le même mouvement les jours suivants, et dans le temps des saintes Mis-

sions. D'autres fois, le visage a paru en différentes manières comme animé et ayant tous les signes de la vie.

Lorsque le P. Felletti, Dominicain, y alla le premier jour avec le marquis Filonardi, il se plaça avantageusement au milieu de la foule, et eut la précaution de ne fixer les yeux du tableau que des instants afin de maintenir sa vue ferme. « Alors, dit-il, au bout de quelque temps, et après avoir comparé plusieurs fois mes sensations avec les témoignages éclatants que le peuple rendait des siennes, on vit clairement un prodige admirable, qui était le mouvement rapide et horizontal du globe des yeux, dont les prunelles se portaient tout autour des assistants, d'un angle à l'autre, comme pour les regarder tous. J'ai vu une autre fois, dit-il encore, étinceler dans les yeux un feu brillant comme une étoile, ils ne paraissaient plus peints sur le mur, c'étaient les yeux vifs d'une personne vivante et bien portante; et s'il m'est permis de le dire, je croyais voir les yeux d'un Ange. Dans le même temps un autre prodige accompagnait celui-là. J'avais d'abord remarqué que la couleur du tableau était terreuse, mais alors il prit une véritable couleur de chair et j'observai que le visage était devenu, ainsi que les yeux, celui d'une personne vivante et dans la fleur de la jeunesse et de la santé; c'était un mélange de blanc et de couleur rose vif et brillant, qui charmait les regards de tous ceux qui y faisaient attention. »

Les spectateurs recevaient alors tous à la fois, au fond de leur cœur, une forte secousse, qui leur arrachait un cri général, et souvent des ruisseaux de larmes. Le pieux et grave religieux que nous avons cité, dit à cette occasion qu'ayant pris sur lui pendant quelque temps de rester spectateur silencieux et de comparer en lui-même ses propres sensations avec celles d'autrui, il se sentait ensuite poussé comme par un mouvement spontané plus fort que lui, auquel ne pouvant résister, il joignait sa voix aux exclamations du peuple, et levant les bras il se mit à crier : Vive Marie ! Je ne dois pas oublier de dire que dès le premier jour où l'image s'est montrée miraculeuse, on ôta la glace qui était devant, ainsi qu'on en a usé presque partout; et il arriva que la personne qui à cet effet était montée sur une table, vit

avec la plus grande évidence et une surprise égale, les yeux de cette sainte image dont il était si près, passer d'un angle à l'autre, comme l'a raconté le septième témoin.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sainte Praxède, vierge, qui élevée dans la pratique de la chasteté et de la loi divine, et se livrant avec assiduité aux veilles, aux prières et aux jeûnes, mourut dans la paix du Seigneur, et fut enterrée auprès de sa sœur Pudentielle, sur la voie Salaria.

A Babylone, saint Daniel, prophète.

A Marseille, fête de saint Victor, qui, étant soldat, et n'ayant voulu ni porter les armes, ni sacrifier aux idoles, fut d'abord jeté en prison, et y reçut la visite d'un Ange, ensuite ayant été tourmenté de divers supplices, il consumma enfin son martyre, étant écrasé sous une meule de moulin. Avec lui furent martyrisés trois autres soldats, Alexandre, Félicien et Longin.

A Troyes, sainte Julie, vierge et martyre.

Au même lieu, martyre de saint Claudien, saint Juste, saint Jucondin et cinq de leurs compagnons, sous l'empereur Aurélien.

A Comane en Arménie, saint Zotique, évêque et martyr, qui fut couronné sous Sévère.

¹

DUODECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Romæ sanctæ Prædis virginis, quæ in omni castitate et lege divina erudita, vigiliis et orationibus atque jeuniis assidue vacans, quievit in Christo : sepultaque est juxta sororem suam Pudentiam via Salaria. — Babylone sancti Danielis prophetæ. — Massiliæ natalis sancti Victoris, qui cum esset miles, et nec militare, nec idolis sacrificare vellet, primo in carcerem trusus, ibique ab Angelo visitatus, deinde variis cruciatibus punitus, novissime contritus in mola pistoria martyrium consummavit. Passi sunt cum eo et tres milites, Alexander, Felicianus, et Longinus. — Trecis sanctæ Juliæ virginis et martyris. — Ibidem passio sanctorum Claudii, Justi, Jucundini, et sociorum quinque sub Aureliano imperatore. — Comanæ in Armenia sancti Zotici episcopi et martyris, qui sub Severo coronatus est. — Argentorati sancti Arbogasti episcopi, miraculis clari. — In Syria sancti Joannis monachi, collegæ sancti Simeonis.

A Strasbourg, saint Arbogaste, évêque, illustre par ses miracles.

En Syrie, saint Jean, moine, collègue de saint Simon.

Additions des autres martyrologes.

Les trois saints martyrs de Mélitène.

Sainte Vastrade, mère de saint Grégoire d'Utrecht, appartenait à la famille royale de la première race. Elle vivait saintement au viii^e siècle et elle est honorée, ce jour, dans le duché de Juliers.

Saint Typograte, martyr à Césène dans la Romagne avec saint Agrianite ou Adrianite.

Le bienheureux Alarin-Rambard, évêque d'Albe au xvi^e siècle.

Saint Emilien, saint Stercorius, saint Hugal, saint Victor, saint Saphé, saint Montan, martyrs en Afrique.

Sainte Césarienne, martyre à Césène en Romagne.

Les Bienheureux Bénigne et Clair, ermites de Saint-Augustin.

Sainte Corcaie (Curcagia), sœur de saint Finan, évêque en Irlande au vi^e siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

François-Louis de Montz de Carantilly, chanoine de Coutances et Marie-Louis de Cussy, archidiacre de la même église, condamnés à mort comme ennemis du peuple, guillotines à Paris le 21 juillet 1794.

Joseph-François Jeanson, prêtre Capucin au diocèse de Toul, pour refus du serment schismatique, déporté, mort à Rochefort le 21 juillet 1794.

Simon Pannetier, né à Bordeaux, prêtre et religieux Carme, pour refus du serment schismatique, livré à une commission militaire, fusillé à Bordeaux le 21 juillet 1794, à l'âge de soixante-quinze ans.

Gabriel Pergaud, prêtre du diocèse de Limoges, n'ayant pas fait de serment, déporté et mort à Rochefort sur le navire *les Deux-Associés*, ce même jour.

Charles Rambour , prêtre Chartreux au diocèse de Toul , transporté à Rochefort comme le précédent et mort là ce même jour.

François-Gabriel de la Tour , prêtre de Toulouse, n'ayant pas fait de serment , condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné ce même jour.

Antoine Lavergne , prêtre du diocèse de Périgueux , condamné à mort comme prêtre réfractaire et guillotiné ce même jour.

Jean-Baptiste-Charles Renou, prêtre du diocèse de Chartres, refusa le serment schismatique, se réfugia à Paris dans l'atelier d'un imprimeur , y fut arrêté et condamné comme fanatique, guillotiné à l'âge de vingt-huit ans, ce même jour 21 juillet 1794.

François-Nicolas Vincent, prêtre du diocèse d'Avignon, n'ayant pas fait le serment, fut conduit dans les prisons d'Orange, et là condamné à mort comme ministre de Jésus-Christ , exécuté à l'âge de soixante-deux ans, avec deux autres prêtres, le 21 juillet 1794.

Marie Chalendas était, à Yssengeaux, dans la Haute-Loire, le modèle des femmes chrétiennes. Pendant la persécution elle reçut et cacha dans sa maison quelques prêtres fugitifs. Elle fut dénoncée par des misérables, et jugée comme recéleuse de prêtres, elle eut la tête tranchée le 21 juillet 1794.

Catherine Lito, religieuse de l'Ordre de la Visitation, se retira chez sa mère lors de la suppression des Ordres monastiques ; elle fut arrêtée ainsi que sa mère, avec un prêtre à qui elles avaient donné asile (le vénérable Antoine Lavergne), et ces deux saintes femmes furent guilloténées avec lui à Périgueux, le 21 juillet 1794.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Marie-Madeleine. — Saint Joseph de Palestine, dit le comte Joseph. — Le Vénérable Salvien, prêtre de Marseille. — Saint Déothaire, évêque d'Arisitum. — Saint Alexandre et saint Daniel, disciples de saint Arsène. — Saint Donat, archevêque de Besançon. — Saint Vandrille, abbé de Fontenelle. — Saint Menélé, abbé de Menat en Auvergne. — Le Vénérable Alain, évêque de Dol, cardinal. — Le Vénérable chanoine Sigault, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE MARIE-MADELEINE,

Quant à la première introduction du christianisme dans les Gaules, les sentiments ont varié en France depuis deux siècles. Jusqu'alors on y avait cru, comme partout ailleurs, que le christianisme avait été prêché dans la Gaule méridionale par saint Lazare, premier évêque de Marseille, par ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, et par saint Maximin, un des soixante-douze disciples, premier évêque d'Aix ; que, sous l'empereur Claude, saint Pierre avait envoyé dans les Gaules, accompagnés d'autres missionnaires, les sept évêques suivants : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremonne de Clermont, Gatien de Tours et Valère de Trèves ; que le Pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, envoya Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris.

D'un autre côté, saint Épiphane dit de saint Luc qu'il prêcha en Dalmatie, en Gaule, en Italie, mais principalement en Gaule. Le même Père dit encore que Crescent, disciple de saint Paul, vint prêcher dans la Gaule, et que c'est une erreur d'appliquer à la Galatie ce que dit l'Apôtre à cet égard dans sa seconde épître à Timothée. Saint Isidore de Séville compte encore l'Apôtre saint Philippe parmi ceux qui prêchèrent l'Évangile dans les Gaules. Aussi, dès l'année 190, saint Irénée de Lyon prouvait-il la vérité

de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les Églises du monde, parmi lesquelles il met les églises établies chez les Celtes ou Gaulois. Quelques années après, Tertullien disait aux Juifs que les diverses nations des Gaules s'étaient soumises au Christ, avec le reste de l'univers¹. Les diverses nations des Gaules sont les quatre provinces en lesquelles Auguste les avait divisées : Narbonne, Lyon, Belgique, Aquitaine. Telle était donc l'ancienne tradition, et du pays et d'ailleurs, sur la première introduction du christianisme dans les Gaules.

Vers la fin du xvii^e siècle, à la suite et sur l'autorité de Launoy, docteur suspect et téméraire, un certain nombre d'écrivains, plus ou moins infectés de jansénisme, se faisant les échos les uns des autres, avancèrent et soutinrent que cette ancienne et commune tradition sur la première introduction du christianisme dans les Gaules était fausse et inventée depuis le x^e siècle. Des catholiques même, sans y regarder de plus près, répétèrent ce qu'ils entendaient dire. Ce devint l'opinion dominante en France. On se mit à changer la tradition des bréviaires et des missels, tant à Paris que dans d'autres diocèses. Sainte Marie-Madeleine ne resta plus une et la même ; elle fut divisée en trois personnes : la femme pécheresse et pénitente, Marie, sœur de Lazare, et enfin Marie-Madeleine, de laquelle le Sauveur avait chassé sept démons. L'arrivée de Lazare et de ses deux sœurs en Provence fut déclarée non avenue. La mission apostolique des sept premiers évêques fut retardée de plus de deux siècles. Le tout, parce que tel était l'avis de Launoy et de ses pareils, qui marchaient plus ou moins sur les traces de Luther et de Calvin. Cependant l'Église romaine, et dans son Bréviaire, et dans son Missel, et dans son Martyrologe, et dans ses écrivains les plus approuvés, conservait l'ancienne tradition, d'ailleurs si honorable pour la France.

En 1848, un prêtre français, l'abbé Faillon, de la Congrégation de Saint-Sulpice, vint démontrer, par une foule de monuments inédits ou peu connus, que l'Église romaine avait raison,

¹ Tertul., *Adv. Judæos*, c. vii.

et que les liturgistes français ont eu tort de bouleverser aussi précipitamment leur liturgie et tradition ancienne, sur des autorités et des arguments plus minces les uns que les autres ¹.

Il prouve d'abord que sainte Marie-Madeleine, Marie, sœur de Lazare, et la pécheresse pénitente, sont une seule et même personne. Il le prouve par la tradition primitive, perpétuelle et générale des Grecs et des Latins. Chez les Grecs, sauf deux ou trois Pères qui, en passant, admettent ou supposent plusieurs personnes, l'unité a été reconnue et enseignée par tous les autres, notamment par ceux qui ont traité la question d'une manière plus expresse : tels Ammonius Saccas, maître d'Origène dans son *Harmonie des Évangiles*, et Eusèbe de Césarée, dans ses *Canons évangéliques*, traduits par saint Jérôme. Origène est le premier qui imagina plusieurs femmes au lieu d'une seule. Encore n'est-il pas bien d'accord avec lui-même. Il reconnaît jusqu'à deux fois que beaucoup d'interprètes de l'Évangile ne parlent que d'une seule femme. Lui, dans un endroit, en suppose trois ou même quatre, persuadé que c'était le moyen de résoudre plus aisément les objections de Celse. Ailleurs, il en admet trois ; plus loin, seulement deux ; enfin, il y a tel passage où il semble n'en admettre qu'une. Aussi Origène a-t-il été cité pour et contre la distinction. Saint Chrysostome convient que tous les Évangélistes semblent parler d'une seule personne : lui, dans son opinion particulière, en distingue deux, et même plusieurs pécheresses. Voilà les deux Pères grecs qui s'éloignent du sentiment ancien et commun. Saint Ephrem, diacre de l'Église d'Edesse en Syrie, vivait au iv^e siècle. Comme ses écrits étaient lus publiquement après l'Écriture Sainte, son sentiment peut être regardé comme celui de la Syrie entière. Or, il dit positivement que la pécheresse pénitente, Marie, sœur de Lazare, et Marie-Madeleine, possédée de sept démons, c'est une seule et même personne, qui, après une vie scandaleuse, mérita d'être associée aux Apôtres et aux Évangélistes pour

¹ Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence, et sur les autres apôtres de cette contrée, saint Lazare, saint Maximin, sainte Marthe, et les saintes Marie Jacobé et Salomé, par l'auteur de la *Dernière Vie* de M. Olier, 2 vol. in-4°, chez Migne.

annoncer la résurrection du Sauveur. Quant à la tradition de l'Église latine, l'auteur fait voir que les Pères latins supposent tous, sans exception, que Marie-Madeleine est la même que la sœur de Marthe, ou la pécheresse. Enfin, par un travail aussi édifiant que curieux, il expose l'application allégorique que les saints Docteurs font des actions diverses de la pécheresse, de Marie, sœur de Lazare, et de Marie-Madeleine, à la gentilité d'abord pécheresse, puis repentante, puis saintement dévouée, comme d'une seule et même personne à une seule.

Quant aux arguments de Launoy et consorts pour introduire dans les bréviaires la distinction de Marie-Madeleine, les deux principaux sont deux méprises assez singulières. On citait en faveur de la distinction un passage de saint Théophile d'Antioche, qui vivait dans le second siècle. Le passage est formel : seulement, au lieu d'être de saint Théophile d'Antioche, il est de Théophylacte, écrivain du Bas-Empire, et qui vivait, non pas précisément dans le second siècle, mais bien dans le onzième. Pour des critiques qui voulaient en remonter à l'Église romaine, la méprise est un peu forte. En voici une autre qui ne l'est pas moins. Les réformateurs janséniens de la liturgie en France s'appuyèrent du Martyrologe romain pour introduire dans le Bréviaire de Paris, au 19 janvier, la fête de sainte Marie et de sainte Marthe, l'innovation de Paris fut imitée dans beaucoup d'autres diocèses. Un Jésuite flamand, le P. Sollier, fit voir que cette innovation gallicane ne reposait que sur une bévue. Voici tout ce que dit le Martyrologe romain au 19 janvier : « Fête des saints Marius et Marthe, sa femme, et de leurs enfants, Audifax et Abacuc, nobles persans, qui, étant venus à Rome sous l'empire de Claude, y souffrirent le martyre. » Mais comment les liturgistes modernes ont-ils pu trouver dans cette annonce la fête de sainte Marie et de sainte Marthe, sœur de Lazare ? Le voici. Au lieu de *Marius et Marthe, sa femme*, un des modernes docteurs a lu *Marie et Marthe*, et supprimé prudemment tout le reste. Et les autres l'ont cru et répété sur parole. Quand le Jésuite eut révélé ce plaisant mystère, les novateurs de Paris eurent assez de sens pour supprimer cette fête dans une nouvelle édition de leur bréviaire ; mais elle

continua de figurer dans les bréviaires de provinces. Tels sont les deux principaux arguments des modernes, pour distinguer Marie, sœur de Marthe et de Lazare d'avec Marie-Madeleine.

Les arguments contre la mission apostolique de Lazare, de Marthe et de Marie-Madeleine, ainsi que de saint Maximin, en Provence, ne sont pas plus péremptoires. Au ^{xvii}^e siècle, cette mission était reconnue par toutes les Églises d'Occident. Launoy s'inscrivit en faux, attendu que saint Lazare était mort en Chypre, sainte Marthe à Béthanie, sainte Marie-Madeleine à Éphèse, et qu'aucun écrit ou monument antérieur au ^{xi}^e siècle ne parle de leur apostolat en Provence. Pour prouver que la tradition constante des Provençaux et de tout l'Occident sur saint Lazare est fausse, Launoy ne cite qu'un compilateur grec du ^{xi}^e ou ^{xii}^e siècle, qui parlant des reliques d'un saint Lazare juste, découvertes en Chypre sous l'empereur Léon VI, le confond avec saint Lazare de Béthanie, qualifié partout de martyr, et que les Cypriotes n'ont jamais cru ni su enterré parmi eux. Saint Épiphané, évêque de Salamine en Chypre à la fin du ^{iv}^e siècle, parle en détail de Lazare et du caractère de sa résurrection, mais il ne dit ni ne suppose d'aucune manière que son tombeau fût dans le pays, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si l'on en eût été persuadé. Enfin des moines grecs de l'île de Chypre même, consultés sur le lieu de la mort de saint Lazare, après la publication de l'ouvrage de Launoy, répondirent : « Qu'il était constant, par des monuments anciens des Églises grecques, que sainte Madeleine, sainte Marthe, sa sœur, et saint Lazare, leur frère, avaient abordé en Provence et qu'ils reposaient dans ce pays. » Launoy prouve de même que sainte Marie-Madeleine est morte à Éphèse, attendu que dans un fragment grec d'actes apocryphes, il est parlé d'une sainte Marie-Madeleine, vierge et martyre, suppliciée à Éphèse, et que l'on suppose la sœur de Lazare. Mais la sœur de Lazare n'a jamais été qualifiée de vierge ni de martyre. Mais Polycrate, évêque d'Éphèse, dans la lettre où, à la fin du ⁱⁱ^e siècle, il énumère toutes les gloires de son Église, ne dit pas un mot du tombeau de sainte Marie-Madeleine, non plus que de celui de la très-sainte

Vierge ; preuve bien claire que ces tombeaux n'y existaient pas. On peut même conclure que, s'il ne parle pas de la vierge et martyre Marie-Madeleine, dont Grégoire de Tours célèbre la gloire en Occident, c'est que cette vierge d'Éphèse n'avait pas encore souffert le martyre au temps de Polycrate, mais qu'elle le souffrit plus tard. Quant à sainte Marthe, Launoy et ses répétiteurs s'appuient de Flodoard pour assurer qu'elle est morte à Béthanie. Mais Flodoard dit seulement que de son temps on voyait encore à Béthanie la maison de Marthe, changée en église : il ne dit mot ni de sa mort, ni de son tombeau.

Mais le grand argument de Launoy, c'est qu'aucun écrit ni monument antérieur au *x^e* siècle ne parle de l'apostolat de Lazare, Marthe et Marie-Madeleine en Provence. L'époque n'est pas mal choisie. Car, pendant les *viii^e*, *ix^e* et *x^e* siècles, la Gaule méridionale fut ravagée par les Sarrasins, qui y détruisirent toutes les archives et monuments des églises. Toutefois il leur a échappé assez de monuments écrits et autres pour prouver à eux seuls, ce que prouvait déjà suffisamment la tradition toujours vivante et générale, savoir : l'apostolat des saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, ainsi que de saint Maximin, en Provence.

Voici la série de ces monuments publiés par l'auteur : 1° Une ancienne vie de sainte Madeleine, écrite aux *v^e* ou *vi^e* siècle et transcrite textuellement dans une autre étendue composée au *ix^e* par saint Raban Maur, archevêque de Mayence, lesquelles toutes confirment de point en point la tradition vivante ; 2° l'auteur produit, comme monuments plus anciens encore que ces vies écrites, divers tombeaux de la crypte de sainte Madeleine : d'abord celui de saint Maximin. Il montre que ce tombeau confirme la vérité de l'ancienne Vie et prouve que, dès les premiers siècles, et probablement avant la paix donnée à l'Église par Constantin, les chrétiens de Provence honoraient saint Maximin, leur apôtre, comme l'un des soixante-douze disciples du Sauveur ; 3° à ce tombeau, il joint celui de sainte Madeleine, qui confirme aussi la vérité de l'ancienne Vie et prouve que, dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens de Provence croyaient

posséder et honoraient en effet le corps de sainte Madeleine, la même dont l'Évangile fait mention ; 4° il montre que, longtemps avant les ravages des Sarrasins en Provence, la Sainte-Baume était honorée comme le lieu de la retraite de sainte Madeleine ; 5° qu'avant les ravages de ces barbares, on honorait à Aix l'oratoire de Saint-Sauveur comme un monument sanctifié par la présence de saint Maximin et de sainte Madeleine, et qu'en effet c'est à ces saints apôtres qu'on doit en attribuer l'origine ; 6° que les actes du martyre de saint Alexandre de Brescia, en Italie, prouvent que, sous l'empire de Claude, saint Lazare était évêque de Marseille et saint Maximin évêque d'Aix ; 7° qu'avant les ravages des Sarrasins, le corps de saint Lazare, ressuscité par Jésus-Christ, était inhumé à Marseille, dans l'église de Saint-Victor, et qu'on est bien fondé en attribuant l'origine des cryptes de cette abbaye au même saint Lazare, premier évêque de Marseille ; 8° que la prison de saint Lazare, à Marseille, est un monument antique qui confirme l'apostolat et le martyre de ce Saint ; 9° que le tombeau de sainte Marthe, à Tarascon, était en très-grande vénération au v^e et au vi^e siècle ; que Clovis I^{er} étant attaqué d'une maladie, s'y rendit lui-même et y obtint sa guérison ; 10° qu'avant les ravages des Sarrasins, sainte Marthe était honorée comme l'apôtre de la ville d'Avignon ; 11° que les démêlés au sujet de la primatie d'Arles n'ont rien de contraire à l'apostolat de nos Saints, et que les archevêques d'Arles, au lieu de réclamer contre cette même croyance, l'ont expressément reçue et confirmée ; 12° que l'apostolat de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Marie-Madeleine est confirmé par les plus anciens martyrologes d'Occident ; 13° qu'au commencement du viii^e siècle, les Provençaux cachèrent les reliques de leurs saints Apôtres pour les soustraire aux profanations des Sarrasins, et mirent dans un sépulcre, avec le corps de sainte Madeleine, une inscription de l'an 710, conçue en ces termes : « L'an de la Nativité du Seigneur, 710, le 6^e jour de décembre, sous le règne d'Odoïn, très-bon roi des Francs, au temps des ravages de la perfide nation des Sarrasins, ce corps de la très-chère et vénérable sainte Madeleine a été, à cause de la crainte de ladite per-

fide nation, transféré très-secrètement, pendant la nuit, de son sépulcre d'albâtre dans celui-ci qui est de marbre, duquel on a retiré le corps de Sidoine, parce qu'ici il est plus caché. » Comme l'a remarqué le docte Pagi, ce roi des Francs, du nom d'Odoïn ou d'Odoïc, n'est autre que le fameux Eudes, duc d'Aquitaine, qu'on trouve appelé quelquefois Odon, quelquefois Otton, Odoïc ou Odoïn. Il était de la première dynastie des rois des Francs, dans laquelle nous voyons que tous les princes portaient le titre de roi. D'ailleurs, c'est précisément de 700 à 710, pendant que les Francs de Neustrie et d'Austrasie se disputaient à qui serait le maître des rois fainéants, sous le titre de maire du palais ; c'est précisément dans cet intervalle que le duc Eudes, Odon, Odoïn ou Odoïc, fut le seul défenseur, et par là même le seul roi de la France méridionale contre les Sarrasins.

Voici maintenant les particularités que l'Évangile nous apprend sur Marie-Madeleine. Un des pharisiens pria le Sauveur de venir manger chez lui, et Jésus étant entré en la maison du pharisien s'assit à table. Et voilà qu'une femme de la ville, qui était pécheresse, ayant appris qu'il était à table en la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums ; et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, et elle les baissait, et elle les embaumait de ce parfum. Or, le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en lui-même : Si celui-ci était prophète, certes il saurait qui est cette femme qui le touche, car elle est pécheresse. Et Jésus répondant, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Et il dit : Maître, dites. — Un créancier avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ; et comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il fit grâce à tous deux. Lequel donc l'aimera le plus ? Simon répondit. Je crois que c'est celui auquel il a fait grâce de plus. Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré en votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour mes pieds ; mais celle-ci a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais

elle, depuis qu'elle est entrée n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu l'huile sur ma tête; mais elle a embaumé de parfums mes pieds. C'est pourquoi je vous dis : Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, et celui à qui il est moins pardonné, aime moins. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous seront remis. Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui remet les péchés? Mais Jésus dit à cette femme : Votre foi vous a sauvée; allez en paix ¹.

Aimer Dieu, aimer qui est infiniment aimable, c'est ce qu'il y a de plus doux, de plus facile, de plus heureux; aimer Dieu, c'est le bonheur des Saints, c'est le bonheur du ciel. Et cependant telle est au fond l'unique pénitence que Dieu demande au pécheur; toutes les autres ne tendent qu'à nous faire arriver à celle-là. Oui, pour nous pardonner à l'instant tous les péchés que nous aurions pu commettre, la grande peine que Dieu nous inflige, c'est de toutes les choses la plus douce et la plus facile, c'est ce qui fait le bonheur des Saints sur la terre et dans le ciel, c'est de l'aimer de tout notre cœur et de toute notre âme. Dès qu'on l'aime ainsi, de pécheur on devient juste, de méchant on devient bon, de l'enfer on est en Paradis. Oh! qui n'aimerait un Dieu si bon!

Il arriva ensuite que Jésus allait de ville en ville, de village en village, prêchant et annonçant le royaume de Dieu; et les douze étaient avec lui, et quelques femmes, qui avaient été guéries des esprits malins et de maladies; Marie, qu'on appelle Madeleine, de laquelle sept démons étaient sortis, et Jeanne, femme de Chusa, procureur d'Hérode, et Susanne et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens ².

C'était la coutume parmi les Israélites, comme nous l'apprenons de saint Jérôme ³, que les Prophètes qui allaient de côté et d'autre pour annoncer la parole de Dieu, fussent entretenus de vivres et de vêtements par des femmes pieuses. Nous en avons même vu des exemples dans Élie et dans Élisée.

¹ *Luc*, VIII, 36-50. — ² *Luc*, VIII, 1-3. — ³ *Hieron.*, in cap. XXVII. *Matth.*

Une autre fois que Jésus allait à Jérusalem, il entra dans un bourg ; et une femme, nommée Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, laquelle, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Or, Marthe était affairée à beaucoup de soins pour le servir : elle s'arrêta et dit : Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule ? dites-lui donc qu'elle m'aide. Et le Seigneur, répondant, lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de beaucoup de choses. Cependant, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée ¹.

Marthe est l'image de la vie active, Marie l'image de la vie contemplative ; elles sont sœurs, étroitement unies l'une à l'autre ; elles ont le même but, plaire à Jésus ; mais l'une y va par beaucoup d'actions extérieures, l'autre par une voie plus directe, la vue de Jésus même, l'amour de sa parole. Toute vie chrétienne a pour fin dernière de voir, de contempler éternellement Dieu en lui-même. La vie donc qui fait son principal de s'exercer dès ici-bas à cette contemplation divine, est la meilleure part à qui elle est donnée, la mort même ne la lui ôtera point ; elle continuera plus parfaite dans l'éternité. La vie qui fait son principal de servir Dieu par les œuvres extérieures, est une part certainement bonne ; mais elle expose l'homme au trouble et à l'embarras : sous ce rapport, elle cessera dans le ciel. Il ne faut pas s'imaginer cependant que la vie contemplative soit sans action, ni la vie active sans contemplation ; on les distingue par ce qui domine en chacune. Quelle vie plus active que celle des Apôtres ? Et cependant quelle vie plus hautement contemplative ? Nous nous appliquerons, diront-ils, à l'oraison et à la prédication : à l'oraison, pour contempler la vérité divine ; à la prédication, pour la faire contempler aux autres. Les bons Anges veillent sur nous, voilà une action continuelle ; et ils voient sans cesse la face de notre Père qui est au ciel, voilà une continuelle contemplation. Dieu surtout unit en lui l'un et

¹ Luc, x, 38-42.

l'autre ; non-seulement il agit toujours en conservant le monde, mais au dedans de lui-même. Le Père, en se contemplant, produit le Fils ; le Père et le Fils, en se contemplant et en s'aimant, produisent l'Esprit-Saint : le Fils est l'acte d'intelligence du Père, le Saint-Esprit l'acte d'amour du Père et du Fils ; et tout cela est l'action infinie d'une infinie contemplation. La vie du chrétien sera d'autant plus parfaite, qu'elle ressemblera plus à la vie de Dieu.

« Or, il y avait un homme malade, appelé Lazare, de Béthanie, du bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. Et Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et son frère Lazare était malade. Ses sœurs donc envoyèrent vers lui, disant : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade. Ce que Jésus ayant entendu, il leur dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il demeura deux jours au lieu où il était. Lazare étant mort, Jésus vint pour le ressusciter. Marthe alla au-devant du Sauveur, et puis revint appeler sa sœur en secret, disant : Le Maître est ici et il vous appelle. Aussitôt que celle-ci eut entendu, elle se leva en hâte et vint vers lui. Or, Jésus n'était point encore venu dans le bourg, mais il était au lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs donc qui étaient avec elle en la maison et la consolaient, lorsqu'ils virent que Marie s'était levée et qu'elle était sortie, la suivirent, disant : Elle s'en va au sépulcre pour pleurer. Quand donc Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! Quand donc Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle aussi pleurant, il frémit en son esprit et s'émut lui-même. Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Ensuite il cria à haute voix : Lazare, viens dehors ! et soudain le mort sortit vivant.

« Quelque temps après, six jours avant la dernière Pâque, Jésus vint en Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait res-

suscité. On lui donna là à souper, dans la maison de Simon le Lépreux (ainsi nommé, parce qu'il l'avait été) : Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. Or, Marie prit une livre de vrai nard, parfum précieux, et le répandit sur les pieds de Jésus, et elle les essuya avec ses cheveux ; puis ayant cassé le vase, elle répandit ce qui restait de cette liqueur sur sa tête, pendant qu'il était à table, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, et ne les a-t-on pas donnés aux pauvres ? Or, il dit cela, non qu'il s'inquiétât des pauvres, mais parce que c'était un voleur, et qu'ayant la bourse, il portait l'argent qu'on y mettait. Quelques-uns des disciples s'indignèrent à son exemple, et dirent comme lui : Pourquoi perdre ce parfum ? Car on pouvait le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres ; et ils frémissaient contre elle. Ce que connaissant Jésus, il leur dit : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme. C'est une bonne œuvre qu'elle vient de faire à mon égard. Car vous avez toujours des pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voudrez ; mais, pour moi, vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvait, car, en répandant ce parfum sur mon corps elle l'a fait pour m'ensevelir : elle a embaumé mon corps par avance. Je vous le dis, en vérité, dans tout l'univers, en quelque lieu que cet Évangile soit prêché, ce qu'elle a fait se racontera en mémoire d'elle. »

Sur le Calvaire, auprès de la Croix, avec Marie, mère de Jésus, et la sœur de sa mère, se trouva Marie-Madeleine. Et, lorsqu'on déposa le corps de Jésus dans le sépulcre, Marie-Madeleine, et l'autre Marie qui étaient venues de Galilée avec Jésus, étaient là, se tenant assises auprès. Elles considéraient le tombeau et comment son corps y avait été placé. Ensuite, s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums, pour embaumer le corps, et elles se tinrent en repos le jour du Sabbat, selon la loi. Le premier jour de la semaine, ou le dimanche, elles vinrent de grand matin au sépulcre, qu'elles trouvèrent vide.

Les autres s'en étant retournées, Marie Madeleine resta debout en dehors du sépulcre, pleurant. Et pendant qu'elle pleurait, elle se baissa, et regarda dans le sépulcre ; et elle vit deux Anges vêtus de blanc, assis où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête, et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, que pleurez-vous ? Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Lorsqu'elle eut dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout : et elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit : Femme, que pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit : *Rabboni* ! ce qui signifie, mon Maître. Jésus lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; allez seulement vers mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et notre Père ; vers mon Dieu et votre Dieu. C'est ainsi que sainte Marie-Madeleine fut chargée d'annoncer aux Apôtres l'heureuse nouvelle de la Résurrection. (ROHRBACHER.)

Après le martyre de saint Étienne, dit Giry, la persécution des Juifs fut si violente à Jérusalem que tous les fidèles, excepté les Apôtres, en sortirent et se retirèrent dans les villes de Judée et de Samarie, ce qui a fait dire qu'alors Lazare, Marthe et Madeleine allèrent passer quelque temps en Galilée, où leurs parents leur avaient laissé de grands biens. Je crois cependant qu'ils étaient de ces fervents chrétiens qui avaient vendu tous leurs héritages, et en avaient apporté le prix aux pieds des Apôtres pour ne plus vivre que des biens communs de l'Église.

Après que le torrent de cette première persécution fut passé, ils revinrent à Jérusalem, et probablement y demeurèrent jusqu'à la seconde persécution qui n'arriva que vers l'année 45. Ce fut en ce temps-là que les Apôtres se dispersèrent dans le monde, que saint Pierre partit pour Rome, que la très-sainte Vierge fut conduite par saint Jean à Ephèse, et que l'Évangile commença à se répandre par toute la terre. On peut accorder aux Grecs, qui veulent que Madeleine soit morte et ait été enterrée à Ephèse, qu'au moins elle y fit un voyage, et y demeura quelque temps

avec Notre-Dame ; mais étant retournée en Judée, elle ne put, éviter pour cette fois la fureur des Juifs, qui la haïssaient d'autant plus qu'elle avait été plus affectionnée à Notre-Seigneur, et que la vie de Lazare, son frère, était un reproche continuél de leur opiniâtreté et de leur malice. Elle fut donc saisie avec le même Lazare, avec sainte Marthe, sa sœur, et sainte Marcellet que l'on croit avoir été suivante de sainte Marthe. Alors, selon l'ancienne tradition approuvée par le Saint-Siège, et confirmée par le témoignage d'une infinité de graves auteurs anciens et modernes, les juifs les mirent sur la mer Méditerranée, dans un méchant vaisseau dépouillé de toutes les choses nécessaires à la navigation, afin qu'ils périssent tous dans les eaux. Saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, qui les avait baptisés, saint Cydoine que l'on croit être l'aveugle-né dont il est parlé dans l'Évangile, et beaucoup d'autres, entre lesquels les Anglais mettent aussi saint Joseph d'Arimathie, furent exposés au même péril.

Jamais vaisseau ne parut en plus grand danger de naufrage. Les Juifs ne croyaient pas qu'il pût avancer jusqu'en haute mer, et ils espéraient le voir périr sous leurs yeux avec sa charge ; mais jamais vaisseau ne fut mieux conduit, et ne fit une plus heureuse navigation. Il n'avait ni voiles, ni rames, ni gouvernail, ni pilote, mais les flots le conduisaient d'eux-mêmes, et lui servaient de toutes choses ; il passa sans accident ces grandes mers qui s'étendent depuis la Palestine jusqu'en Sicile, et depuis la Sicile jusqu'en Provence, et, ce qui est inouï, il vogua tout d'une traite, et aborda enfin à Marseille, qui était un des principaux ports, et une des plus célèbres villes des Gaules. On ne put le voir arriver sans admiration. Un si grand miracle fit considérer ces exilés comme des personnes extraordinaires, et dont le Ciel prenait une protection toute singulière. On les reçut avec honneur, on les écouta avec plaisir, on les assista avec satisfaction et libéralité. Ils se servirent avantageusement d'un accueil si favorable pour annoncer à ce peuple idolâtre les vérités augustes du christianisme, et leur prédication ne fut pas inutile. Ils eurent bientôt la consolation de moissonner ce qu'ils avaient

semé, c'est-à-dire de voir la semence de l'Évangile porter des fruits en abondance, puisque les Actes des Saints de l'Église de Toulon, qui doivent être anciens de treize cents ans, ayant été composés par les soins de Didier, évêque de ce siège, assurent qu'ils convertirent toute la Provence à la foi de Jésus-Christ.

Saint Maximin fut évêque d'Aix, saint Lazare se chargea de l'Église de Marseille, sainte Marthe assembla à Tarascon une communauté de vierges saintes dont elle fut la Mère et la maîtresse, comme nous le dirons en sa vie ; pour sainte Madeleine qui était accoutumée à la vie contemplative, et à demeurer paisible aux pieds du Fils de Dieu, après avoir travaillé si utilement à la conversion des Marseillais, elle choisit pour elle le désert de la solitude. On montre dans l'église de Saint-Victor de Marseille une grotte où on dit qu'elle passait les nuits en oraison, dans le temps même qu'elle s'occupait au salut des âmes. On en montre une autre à deux milles de la ville, dans un lieu appelé *les Aigualades*, où elle fit sa première retraite.

Mais ces lieux n'étant pas encore assez solitaires pour elle, parce qu'elle y était quelquefois interrompue par les personnes qui venaient implorer son secours, elle se retira sur une haute montagne, extrêmement déserte, entre Aix, Marseille et Toulon, où ayant trouvé un roc fort escarpé et une caverne, elle y choisit sa demeure pour le reste de ses jours. Le temps qu'elle y demeura fut encore fort long, et l'on tient qu'il égala les années de la vie cachée du Fils de Dieu. Sa vie y fut toute miraculeuse, et plus angélique qu'humaine. Ses habits étant usés, elle n'eut plus d'autres vêtements que ses propres cheveux qui lui couvraient tout le corps. La parole de Dieu, la contemplation de ses grandeurs, la méditation des mystères de Jésus-Christ, et les larmes de la pénitence étaient tout son pain et toute sa nourriture. On voit dans le milieu de cette caverne un roc élevé en forme de tombeau, sur lequel il ne dégoutte point d'eau, au lieu qu'il en dégoutte par tout le reste de la caverne. On dit que c'était là qu'elle passait les jours et les nuits en prière, tantôt à genoux, tantôt couchée sur le côté, comme elle y est représentée par une belle figure, laquelle est très-ancienne, et

que la tradition porte y avoir été mise par saint Maximin.

Cependant elle arriva à une si grande sainteté, et une si parfaite ressemblance avec les Esprits célestes, que ces bienheureuses Intelligences l'élevaient tous les jours sept fois au-dessus de sa grotte, et la montaient jusque sur la pointe de la montagne qui surpasse encore en hauteur cette caverne de plusieurs coudées. C'était là, qu'étant au-dessus de la moyenne région de l'air et de toute l'obscurité des nuées, elle contemplait le ciel à découvert, et qu'elle y portait continuellement ses désirs pour se réunir à Jésus-Christ, son Maître bien aimé.

Les habitants du pays appellent la caverne *La Sainte-Baume*, parce que *Baume* en leur langue signifie grotte, et pour cette pointe de rocher, ils l'appellent *Le Saint Pilon*¹. On a, dans la suite, facilité la montée de l'une et de l'autre par des degrés que l'on a taillés en tournant, et la dévotion d'une infinité de Pèlerins qui y abordent à tous moments, a fait que l'on a bâti à la Sainte-Baume un petit couvent soutenu sur une bosse de la montagne. Il appartient d'abord aux Bénédictins de Saint-Victor de Marseille;

¹ Les personnes pieuses visitent à deux lieues de Saint-Maximin en Provence, l'affreux désert où se trouve la baume ou caverne, dans laquelle sainte Marie-Madeleine fit trente ans pénitence. Cette caverne ou baume est sur un rocher d'une hauteur prodigieuse.

Elle est taillée dans le roc, de la grandeur d'une belle salle, bien voûtée et uniquement travaillée des mains de la nature. On n'a point orné ce lieu sévère « pour apprendre aux pèlerins qu'on ne fait pas pénitence sur des roses. »

La caverne a trois étages. Dans le premier, qui est le plus étroit, on voit la statue de la Madeleine, représentée dans l'instant où elle exerçait sur son corps les plus grandes austérités de la pénitence.

Le second étage, où la Sainte faisait sa demeure ordinaire, est plus spacieux. On y voit une fontaine d'une eau extrêmement pure, qui ne tarit jamais, quoiqu'elle repose dans un lit d'une sécheresse extraordinaire. « On ne connaît à cette fontaine d'autre source que les larmes abondantes qui furent répandues par la Sainte, pendant trente années. »

C'est aussi une merveille que l'eau dégoutte sans cesse de la voûte de cette caverne, excepté en un endroit où Madeleine prenait son sommeil. « Il semble que le rocher veuille rappeler par là, qu'il a possédé le modèle de la pénitence. »

Le troisième étage, qui est très-sombre, était le lieu où la Sainte se livrait habituellement à toute l'ardeur de sa pénitence sévère.

A quelque distance de la caverne on va visiter le saint pilon, c'est-à-dire le saint pilier, rocher le plus élevé de la montagne.

puis il fut donné aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, pour l'acquit des fondations, la célébration des divins Offices, et l'assistance spirituelle des personnes qui viennent faire leurs dévotions dans la grotte, laquelle est maintenant remplie d'autels et recouverte de marbre en plusieurs endroits. Il y a aussi dans l'avenue une hôtellerie, mais on n'y mange jamais de chair, ce que les plus grands princes et nos rois mêmes y ont observé inviolablement. Pour le Saint-Pilon, où l'on voit encore les vestiges des pieds de notre Sainte imprimés sur le roc, l'on y a bâti une fort belle chapelle, comme un monument perpétuel des grâces que cette bienheureuse pénitente y recevait tous les jours dans ses ravissements prodigieux, et ses communications intimes et familières avec son Seigneur et son Dieu.

Lorsqu'elle eut passé trente ans dans cette affreuse solitude sans aucun commerce avec les hommes, l'heure de la récompense étant venue, les Anges qui avaient coutume de l'élever sur le Saint-Pilon, la transportèrent en la ville d'Aix, dans l'oratoire que saint Maximin, assisté des nouveaux chrétiens, y avait fait déjà bâtir. Là, toute baignée de larmes que son amour et sa joie lui faisaient répandre, elle demanda à ce bienheureux évêque le corps adorable du Fils de Dieu, comme le saint Viatique salutaire du voyage qu'elle allait faire à la vie éternelle. La splendeur de son visage et l'élévation de son corps de deux coudées au-dessus de la terre surprirent d'abord le saint Prélat, et le remplirent de tant de respect, qu'il n'osait presque s'approcher d'elle, mais elle l'encouragea, lui disant qu'elle était la pécheresse Madeleine qui était venue avec lui à Marseille, et que Dieu avait conservée jusqu'à ce temps dans le secret du désert pour lui donner plus de temps de faire pénitence. Ainsi après quelques prières il la communia, et lui donna sa bénédiction. Quelques auteurs écrivent qu'elle fut ensuite emportée par les Anges dans sa grotte de la Sainte-Baume, où elle mourut. Mais d'autres, comme Vincent de Beauvais, saint Antonin, Pierre de Natalibus, Silvestre de Prierio, disent qu'elle expira dans l'oratoire même, où elle avait reçu le corps de son Sauveur, et en présence de tout le clergé; ce qui lui fit revoir pour l'éternité Celui qu'elle

avait aimé si tendrement et recherché avec tant d'ardeur.

Son corps qui rendait une odeur merveilleuse, fut porté par les prêtres de l'Église d'Aix à un bourg voisin, appelé *Villa lata*, où saint Maximin avait déjà fait construire une chapelle qui depuis a changé de nom, et a pris celui de Saint-Maximin. C'est en ce lieu que les précieuses dépouilles de cette sainte amante et pénitente, ont de tout temps été honorées, mais principalement depuis que Charles II, prince de Salerne et ensuite roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, y a fait bâtir sur la fin du treizième siècle, le célèbre couvent de l'Ordre de Saint-Dominique qui est un des plus beaux et des plus magnifiques monastères qui soit en France. On voit au-dessus du grand autel un tombeau de porphyre qui est un présent du Pape Urbain VIII, où, l'an 1660, ses principaux ossements qui étaient dans l'ancien sépulcre furent transférés en présence du roi très-chrétien Louis XIV et de toute sa cour, par l'illustrissime Jean-Baptiste de Marinis, archevêque d'Avignon, de l'Ordre de Saint-Dominique. Dans un petit caveau qui est dans la nef, on voit le précieux chef de la Sainte, sur le front duquel il paraît encore un peu de sa chair, à l'endroit où l'on croit que Notre-Seigneur la toucha après sa résurrection, en lui disant : *Noli me tangere*. Il y a au même lieu une touffe de ses cheveux, et dans la chapelle qui est en face, un ossement de ses bras, lequel rend une odeur très-douce et très-agréable, à peu près comme le vrai bois de Sainte-Lucie.

Je sais que les Grecs, dans leur menologe, avec les historiens Cedrène, Jean Curopalate et Zonare, disent que les reliques de sainte Madeleine étant à Ephèse avec celles de saint Lazare, furent transportées à Constantinople, l'an 886, par le commandement de l'empereur Léon, ce qui est conforme à ce que dit saint Grégoire de Tours au livre I des *Mir.*, ch. xxx, que de son temps elles étaient à Ephèse, et encore à ce que dit Richard de Vassebourg, au livre II des *Antiquitez de la Gaule Belgique*, que saint Magdalvée, évêque de Verdun, étant allé à Ephèse dans son pèlerinage de la Terre-Sainte, on lui donna deux dents et un peu des cheveux de sainte Madeleine. Mais cette Madeleine

dont parlent les Grecs, et ceux qui les ont suivis, n'est pas notre sainte pénitente, disciple de Jésus-Christ, mais une sainte Madeleine, vierge et martyre¹.

Je sais encore que Sigebert dans sa chronique sur l'année 743, dit que les Sarrasins ayant saccagé la Provence, le corps de sainte Madeleine fut transféré par Girauld, comte de Bourgogne, au monastère qu'il avait fait bâtir à Vezelay, ce que plusieurs autres auteurs ont écrit après lui ; mais outre que Sigebert ne parle qu'en doutant, la tradition des Églises de Provence est bien plus certaine, puisqu'en l'année 1279, on trouva à Saint-Maximin, dans un lieu fort secret, un sépulcre de marbre dans lequel le corps de sainte Madeleine avait été caché dans la crainte des Sarrasins, avec deux inscriptions très-anciennes, dont l'une était écrite sur des tables enduites de cire, lesquelles inscriptions portaient son nom et le sujet qui obligea de cacher ce grand trésor. D'où il faut inférer que si Girault, comte de Bourgogne, a fait transférer un corps saint de Provence à Vezelay, ce qui ne lui était pas difficile, étant seigneur d'Avignon, ce n'a pas été celui de sainte Madeleine, mais de quelque autre Saint ou Sainte qu'on aura pris pour elle. A moins que l'on dise que dès lors ces précieux restes étaient partagés en deux, et que la meilleure partie étant demeurée à Saint-Maximin, une autre partie fut apportée à Vezelay, où on l'a prise pour le corps entier, selon la coutume remarquée par Théodoret en son dialogue intitulé *Impatibilis*.

En effet, la Provence n'est pas la seule qui jouisse des restes sacrés de cette bienheureuse pénitente, puisqu'on voit à Paris, dans l'église paroissiale dédiée sous son nom, un morceau de sa chair et un peu de ses cheveux ; et à Chauny, en Picardie, dans le couvent des Minimes, un de ses ossements que l'on dit être fort authentique ; il est néanmoins venu de Vezelay, étant une relique du prieuré de Ville-Selve qui est maintenant uni à ce couvent, et qui était auparavant une dépendance de cette abbaye.

¹ Nous avons conservé ceci pour montrer la conformité des sentiments du Père Giry avec ceux de Rohrbacher et de l'abbé Faillon.

Baronius remarque au premier tome de ses Annales, qu'une des boîtes où notre sainte pénitente apporta des parfums pour oindre les pieds du Sauveur, fut exposée fort honorablement par Constantin-le-Grand sur la place publique de Constantinople. Enfin nous lisons dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Victor, à Paris, composé par le cardinal Philippe Cabassoles, évêque de Cavaillon, pour soutenir la vérité des reliques de Provence contre la prétention de ceux de Vezelai, que le Pape Boniface VIII ayant envoyé à Saint-Maximin la mâchoire de sainte Madeleine, elle fut trouvée si proportionnée au reste du chef qu'on ne put pas douter qu'elle n'appartint à la même personne.

Outre les quatre Évangélistes qui ont parlé d'elle en plusieurs endroits, comme nous l'avons remarqué, il y a peu d'auteurs ecclésiastiques qui n'en aient fait l'éloge en leurs écrits. Nous avons dans Origène une excellente homélie à sa louange, que l'on croit toutefois être originairement latine et non pas grecque. Le cardinal de Bérulle a donné aussi au public un admirable traité de ses excellences. Coiffeteau, évêque de Marseille, ainsi que Godeau, évêque de Vence, ont parfaitement bien décrit ses larmes et sa pénitence. Le P. Alexandre, sur le 1^{er} siècle, établit fort solidement ce que nous avons avancé dans cette vie touchant la critique de son histoire, mais il montre en même temps que la délivrance et le transport miraculeux de Charles II, prince de Salerne, des prisons de Barcelone à Narbonne par son assistance extraordinaire, est une fiction sans fondement, et qui se détruit par la seule lecture de ce qui se passa dans la négociation de cette délivrance. Il y a tant de choses véritables qui relèvent la gloire de sainte Madeleine, qu'il n'est point nécessaire d'en aller chercher de feintes dans les fables. (GIRY.)

SAINT JOSEPH DE PALESTINE,

DIT LE COMTE JOSEPH.

Après la destruction de Jérusalem, les Juifs établirent deux académies, l'une à Babylone, et l'autre à Tibériade. Ces écoles furent longtemps florissantes, et subsistèrent avec éclat jusqu'à

l'invasion du pays par les Sarrasins. Celle de Tibériade produisit les Massorètes ou docteurs massorétiques, si fameux pour avoir introduit les points-voyelles dans la langue hébraïque, et pour le soin qu'ils prirent de conserver le texte de la Bible sans aucune altération.

Quoique les Juifs n'eussent plus alors de juridiction, ni de forme réglée de gouvernement, ils ne laissaient pas de choisir, parmi leurs principaux docteurs, quelqu'un auquel on donnait le titre de patriarche ou de prince de la captivité. Le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom, fut Hillel. Son nom a toujours été en grande vénération parmi ses compatriotes, qui le regardent comme leur oracle, et comme l'ornement et le principal fondateur de l'école de Tibériade.

Hillel, quelques jours avant sa mort, envoya chercher un évêque chrétien du voisinage, qu'il faisait passer pour médecin. Celui-ci étant venu ordonna de préparer un bain dans la chambre du malade, comme pour lui administrer un remède nécessaire à la situation où il se trouvait ; mais c'était, dans la réalité, pour lui donner le Baptême. Hillel mourut après avoir reçu les divins Mystères.

Joseph, dont nous écrivons la vie, et qui était du nombre de ceux que les Juifs appelaient Apôtres, fut témoin de cette administration du Baptême qui s'était faite en secret. Comme il avait toujours été le confident d'Hillel, il prit soin de Judas son fils, qui succéda à son père dans la dignité de patriarche des Juifs. Ayant trouvé le livre des Évangiles dans le trésor d'Hillel, il le lut avec un grand plaisir.

Cependant, le jeune patriarche oublia les exemples que son père lui avait laissés. Il tomba dans toutes sortes de désordres. Il en vint jusqu'à employer la magie pour séduire une femme chrétienne ; mais l'effet de ses charmes fut arrêté par la vertu du signe de la croix. Joseph fut extrêmement surpris en apprenant ce prodige. Il eut depuis un songe dans lequel il lui sembla voir Jésus-Christ qui lui adressait ces paroles : « Je suis ce Jésus que vos pères ont crucifié ; croyez en moi. » Il se sentit plus que jamais pénétré d'estime pour le christianisme. Etant allé dans la

Cilicie pour ramasser les dîmes que l'on payait au patriarche, il emprunta des chrétiens le livre des Évangiles. Les Juifs, déjà mécontents de sa conduite, le surprirent lorsqu'il lisait ce livre ; ils se jetèrent sur lui, le traînèrent à la synagogue, et le battirent cruellement. Ils se préparaient à lui faire souffrir un traitement encore plus indigne ; mais l'évêque des chrétiens le retira d'entre leurs mains.

Joseph, qui venait de souffrir pour Jésus-Christ, ne tarda pas à augmenter le nombre de ses disciples ; il crut en lui, et reçut bientôt après le Baptême. Constantin le Grand, qui, en 323, s'était rendu maître de l'Orient, lui donna le titre et le rang de comte, avec plein pouvoir de bâtir des églises dans la Palestine partout où il jugerait convenable. Joseph commença par en construire une à Tibériade. Les Juifs employèrent mille artifices pour l'en empêcher ; ils eurent recours à la magie, afin d'arrêter l'activité du feu dans ses fours à chaux ; mais s'étant fait apporter un vase rempli d'eau, il forma dessus le signe de la croix, en invoquant le nom de Jésus ; puis jetant cette eau sur les fours, le feu prit aussitôt, et brûla avec beaucoup de force.

Les ariens, ainsi que les juifs, éprouvèrent le zèle de Joseph ; aussi se réunirent-ils les uns et les autres pour le persécuter ; mais la dignité de comte, dont il était revêtu, le rendit supérieur à leurs attaques, et le fit triompher de tous leurs efforts.

Lorsque l'empereur Constance persécuta les Évêques attachés à la foi de Nicée, Joseph quitta Tibériade, et se retira à Scythopolis, ville voisine. Ce fut chez lui que logea saint Eusèbe de Vercell, que les ariens bannirent en 355. Il n'y avait dans toute la ville de maison catholique que la sienne. Il reçut encore chez lui d'autres grands Serviteurs de Dieu, nommément saint Épiphane, qui apprit, de son hôte même, les diverses particularités qui sont ici rapportées. Il était alors dans la soixante-dixième année de son âge. On met sa mort vers l'an 356. Son nom se lit dans les Martyrologes des Grecs et des Latins.

LE VÉNÉRABLE SALVIEN,

PRÊTRE DE MARSEILLE.

Né à Cologne, Salvien demeura longtemps à Trèves, où il épousa Palladie, fille d'Hypatius, encore païen, et de Quiéta. Il en eut une fille, nommée Auspiciala, après quoi il persuada à sa femme de garder la continence¹. Les malheurs de son pays l'ayant apparemment obligé d'en sortir, il se retira dans la province Viennoise, où saint Eucher l'estima si particulièrement, qu'il lui confia l'éducation de ses enfants. Ses vertus et son érudition le firent élever à la prêtrise dans l'église de Marseille, et il s'y acquit tant de réputation, qu'on le nommait le maître des Evêques. Il composait, en effet, pour les évêques des discours qu'ils récitaient à leurs peuples. Il mourut saintement, vers la fin du v^e siècle (484). Quoique Salvien eût passé quelque temps à Lérins, il ne paraît pas qu'il y ait embrassé la vie religieuse. Il est regardé comme saint par plusieurs auteurs.

C'est en 456 que Salvien écrivit son beau *Traité de la Providence*.

Les malheurs presque continuels, dont l'empire était affligé depuis près de cinquante ans, et surtout les derniers ravages des Huns et des Vandales avaient paru ébranler la foi de quelques personnes dans les Gaules. Plusieurs, au lieu de s'en prendre à leurs péchés, s'en prenaient au Seigneur, qui les punissait. Ils murmuraient contre sa Providence, et quelques-uns en prenaient occasion de la révoquer en doute. Au défaut des raisons, les impies s'autorisent des plus faibles apparences pour tâcher de justifier leur incrédulité. Salvien entreprit la défense de la divine Providence, par un grand ouvrage, divisé en huit livres, qu'il dédia à l'évêque Salonius, son élève. Il y met en œuvre les plus solides raisons et les plus brillants tours de l'éloquence pour confondre l'impiété. Après avoir dit, dans la préface, qu'il n'est pas de ces auteurs qui ne cherchent, en écrivant, que la gloire de bien écrire, moins curieux du profit des lecteurs que de leurs

¹ Prosper., in Chron.

applaudissements, il établit la Providence, dans le premier livre, par la raison et par les exemples ; et dans le second, il la prouve par le témoignage des Saintes Écritures.

En commençant le troisième livre, il se propose cette grande question : Pourquoi, si Dieu gouverne le monde, les barbares sont-ils plus heureux que les chrétiens, et les méchants souvent dans la prospérité et dans la grandeur, tandis que les gens de bien languissent dans l'affliction et dans le mépris ? Salvien emploie les six derniers livres à satisfaire à cette objection. Il dit d'abord qu'il pourrait se contenter de répondre : « Je suis homme, je ne connais pas les secrets de Dieu, je n'ose les sonder ; je ne sais point pourquoi Dieu fait cela : il me suffit de montrer qu'il le fait. » Il dit, en particulier, aux chrétiens, qu'ils ne devraient point chercher d'autre raison de leurs souffrances, que celle qu'en rend l'Apôtre, en disant que « c'est pour souffrir que nous sommes en ce monde. » (I *Thessal.*, III, 3).

Mais comme plusieurs ne goûtaient pas une maxime si élevée, et croyaient que les biens terrestres devaient être la récompense de leur foi, il dévoile les fausses vertus et les vices énormes de la plupart des chrétiens de son temps, et il fait voir, avec une éloquence digne du sujet, que toutes les calamités publiques étaient de justes châtimens des péchés qui régnaient alors. Pour le démontrer, il parcourt les conditions et les provinces, et il fait partout une peinture si vive des désordres auxquels on s'abandonnait, que l'indignation contre les auteurs de ces crimes ne laisse presque plus de lieu à la compassion pour leurs misères.

Sur ce que l'on objecte que les chrétiens étaient encore meilleurs que les nations idolâtres qui les avaient subjugués, il répond que les péchés ont un caractère particulier de malice dans une profession aussi sainte que le christianisme, et en reconnaissant que les peuples dont Dieu s'était servi pour punir les chrétiens étaient sujets à de grands vices, il peint ainsi leur caractère. « Les Saxons, dit-il, sont cruels ; les Francs sont perfides ; les Cépides, inhumains, et les Huns, impudiques ; mais sont-ils aussi coupables dans leurs désordres que nous le sommes ? L'im-

pudicité des Huns est-elle aussi criminelle que la nôtre ? La perfidie dans les Francs est-elle aussi coupable que dans nous ? L'ivrognerie d'un Allemand est-elle aussi honteuse que celle d'un chrétien ? »

Il montre ensuite que les mœurs des barbares hérétiques qui avaient ravagé l'empire, étaient beaucoup plus régulières que celles des Romains (il nomme ainsi les peuples soumis à l'empire romain). Il loue particulièrement la chasteté des Goths et des Vandales, qui avaient horreur des impudicités qui régnaient surtout en Afrique et dans l'Aquitaine. « Rougissons et confondons-nous, s'écrie-t-il ; parmi les Goths il n'y a d'impudiques que les Romains, et parmi les Vandales, les Romains mêmes ne le sont plus. Ces barbares, par leur zèle pour la chasteté, par la sévérité de leur discipline, ont fait un miracle inouï et incroyable, ils ont rendu chastes les Romains, c'est-à-dire les Gaulois et les Africains. Ayons honte de notre conduite : il n'y a presque pas de villes parmi nous, excepté celles où sont les barbares, où il n'y ait des lieux dévoués à l'impudicité. Et nous sommes surpris qu'étant si vieux, nous soyons si misérables ! Nous trouvons étrange que ceux qui ont nos crimes en horreur possèdent nos biens ! Ne cherchons pas d'autres causes de nos malheurs : ce n'est ni notre faiblesse, ni la force de nos ennemis qui leur a assuré la victoire, ce sont nos vices, et nos vices seuls qui nous ont vaincus. »

En parcourant les désordres des différents États, Salvien n'épargne ni les Ecclésiastiques, ni les Religieux. « Ils ont changé d'habits, dit-il, mais ils ne changent pas de mœurs. Vous diriez qu'ils n'ont pas tant fait pénitence de leurs péchés, qu'ils ne font ensuite pénitence de leur pénitence même, qu'ils n'ont pas tant de regret d'avoir mal vécu, qu'ils n'en ont après d'avoir promis qu'ils vivraient bien. Ils savent dans leur conscience que je dis la vérité, sur tous ceux qui, après avoir fait profession d'une vie pénitente, acquièrent plus de biens qu'ils n'en avaient auparavant..... Que prétendez-vous ? Vous chassez de leurs héritages vos voisins et vos proches : « Voulez-vous, comme dit le Prophète, habiter seuls sur la terre ? » (Isaïe, v, 8). C'est ce que vous

ne pourrez jamais obtenir. Car quelque vastes que soient vos domaines, vous aurez toujours un voisin. »

Salvien est surtout éloquent en parlant contre les spectacles. « Quelle est notre folie ? dit-il. Les divertissements n'ont de quoi nous plaire, qu'autant qu'ils sont une grave offense du Seigneur. Car il y a comme une apostasie de la Foi dans les spectacles. Nous avons promis, au Baptême, de renoncer au démon, à ses pompes et ses œuvres. Or, les spectacles sont les œuvres du démon : le démon y préside. Retourner aux spectacles, c'est donc abandonner en quelque sorte la Foi de Jésus-Christ... Je vous le demande cependant : s'il arrive qu'il y ait des spectacles un jour de fête, où trouve-t-on plus de chrétiens ? Est-ce dans l'église, ou au théâtre ? Où court-on avec plus d'empressement ? est-ce pour entendre les paroles de Jésus-Christ ou celles du comédien ? Hélas ! nous abandonnons Jésus-Christ sur nos autels, pour aller repaître nos yeux adultères d'un spectacle impur ! » Le reste de l'ouvrage est plein de traits qui ne sont ni moins vifs, ni moins éloquents. L'auteur y marque que Trèves avait déjà été saccagée pour la quatrième fois : ce qui arriva en 455. Ainsi cet ouvrage ne fut pas achevé plus tôt.

Salvien en avait, auparavant, composé un autre contre l'avarice, divisé en quatre livres, et dédié à l'Église universelle, à laquelle il adresse la parole. La liberté avec laquelle il parle, lui fit cacher son nom sous celui de Timothée. Il en apporte d'autres raisons, dans une lettre écrite à Salonius, et semble vouloir se faire un mérite de modestie, de ce qui ne paraît n'avoir été qu'un effet de sa prudence. Dans le premier livre, il déplore d'abord la corruption générale, répandue dans tout le Christianisme : il dit à l'Église que sa fécondité l'a affaiblie, et que la Foi est diminuée à proportion qu'elle s'est répandue. « Qu'est devenue, lui dit-il, cette beauté qui faisait votre gloire, lorsque « tous les fidèles n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et que personne ne s'attribuait comme propre ce qu'il possédait ? » (*Act. iv, 32 ; lib. I.*) O douleur ! vous n'en conservez plus que la lecture, vous n'en avez plus la réalité. »

Il réfute ensuite les prétextes dont on se sert pour excuser

l'avarice, et surtout celui qu'apportent les pères qui n'amassent disent-ils, que pour leurs enfants. Il montre que Dieu ne nous a donné que l'usage et l'administration des richesses, pour nous fournir l'occasion de faire de bonnes œuvres, qu'on doit s'en servir pour expier ses péchés par l'aumône : qu'à la vérité il y aurait de la témérité à promettre le pardon à ceux qui diffèrent leur pénitence à l'heure de la mort ; mais aussi qu'il y aurait de la cruauté à les détourner de tenter ce dernier remède ; qu'ainsi le pécheur ne pouvant alors faire autre chose, il doit du moins offrir à Dieu ses biens avec larmes et componction. « Car, que ferait-il à ce dernier moment ? Aura-t-il recours aux jeûnes ? s'armera-t-il du cilice ? se couvrira-t-il de cendres pour expier les molles délices des plaisirs criminels ? se condamnera-t-il à de longues souffrances et à des macérations volontaires ? Tous ces remèdes des péchés lui sont inutiles dans l'état où il est : il ne lui reste que celui que Daniel conseilla au roi de Babylone, « de racheter ses péchés par l'aumône. » L'auteur avertit cependant que ce serait une folle présomption, de commettre des péchés dans l'espérance de les expier ensuite par l'aumône, et de se flatter qu'on sera sauvé, non parce qu'on est bon, mais parce qu'on est riche ; comme si Dieu cherchait plutôt l'argent que les mœurs, ou qu'il fût semblable à ces juges corrompus, qui font, pour ainsi dire, un trafic des péchés des hommes.

Dans le second livre, Salvien fait voir que l'obligation de faire l'aumône s'étend aussi aux justes, ne fût-ce que pour témoigner à Dieu leur reconnaissance des biens qu'ils en ont reçus. En les parcourant, ces détails, il s'exprime dans les termes les plus précis et les plus énergiques sur la mort de Jésus-Christ pour tous les hommes, et sur la réalité de son corps dans l'Eucharistie. « De même, dit-il, que Jésus-Christ a souffert pour tous, il a souffert pour chacun en particulier. Il s'est donné tout entier pour tous en général, et pour chacun en particulier. Il dit touchant le Sacrement de nos autels : Les Juifs ont mangé la manne et nous mangeons le Christ. Les Juifs ont mangé la chair des oiseaux et nous mangeons le corps de Dieu. Les Juifs ont mangé un pain fait de la rosée du Ciel et nous mangeons le Dieu du

Ciel. » Les plus artificieuses chicanes et la mauvaise foi la plus marquée, c'est-à-dire celle de l'hérésie, pourraient-elles éluder ou affaiblir ce témoignage de la foi de nos Pères ?

Salvien montre que les veuves chrétiennes, les vierges consacrées à Dieu, et particulièrement les Religieux, sont obligés à se détacher des biens de la terre, et à en faire l'aumône, parce que s'ils croient n'avoir pas de péchés à racheter, ils ont du moins le Ciel à acheter. Il ne s'explique pas avec moins de force sur les obligations des Ecclésiastiques. « Tout ce que j'ai dit des autres, ajoute-t-il, convient aux Évêques et aux Prêtres, puisqu'ils doivent l'exemple à tous, et qu'ils sont obligés de les surpasser autant en piété qu'ils les surpassent en dignité. Car rien n'est plus honteux que d'être sans mérite dans un haut rang. Et qu'est-ce qu'une dignité dans une personne indigne, sinon un habit précieux dans la boue ? » Après avoir montré quel désintéressement le Seigneur exige des Lévites de la nouvelle loi, il se plaint de ce que les Évêques et les Clercs ne se contentent pas d'avoir été riches, s'ils n'enrichissent en mourant leurs héritiers.

Dans les deux livres suivants, Salvien combat particulièrement ceux qui, dans leurs testaments, oublient les pauvres, sous prétexte qu'ils ont des enfants, ce qui lui paraît cependant en quelque sorte excusable. Mais il déclame avec force contre ceux qui laissent leurs biens à des étrangers ou à des personnes riches. Il dit qu'en certaines occasions, non-seulement on peut, mais on doit laisser ses biens à ses héritiers, par exemple, lorsqu'ils sont pauvres et gens de bien. Il se plaint de ce que les pères ne laissent pas à leurs enfants religieux une portion de leurs biens égale à celles de leurs autres enfants. « Qu'en ont-ils besoin ? dites-vous. Je réponds : Ils en ont besoin pour s'acquitter des devoirs de la religion, pour secourir la religion des biens des religieux ; ils en ont besoin pour donner et distribuer à ceux qui n'ont rien... Pères inhumains ! pourquoi leur imposez-vous la nécessité d'être pauvres ? Laissez ce soin à la religion, à laquelle vous les avez confiés. Il est plus à propos qu'ils soient pauvres de leur propre volonté : laissez-leur le pouvoir de choisir la pau-

vreté par dévotion. Pourquoi les exclure du droit que leur donne la nature et le sang ? »

Salvien condamne aussi l'usage assez commun de quelques pères, qui ne laissent à leurs enfants religieux que l'usufruit des biens qu'ils leur assignaient, donnant le fonds à leurs autres enfants séculiers, de peur que les religieux n'en disposassent. On voit par ces plaintes de Salvien, que l'état religieux n'excluait pas encore du droit de succéder, et n'ôtait pas le pouvoir d'administrer ses biens et d'en disposer. Nous verrons, en effet, encore longtemps après, de saints Abbés faire des testaments pour léguer leurs biens.

Tels sont les deux ouvrages de cet excellent orateur. Ils peuvent servir de preuve que l'éloquence chrétienne peut autant l'emporter sur l'éloquence profane par la force et par la beauté des mouvements, qu'elle l'emporte en effet par la dignité du sujet. Salvien ne cherche point à plaire par des pensées brillantes, et par des mots étudiés qui flattent l'oreille sans aller jusqu'au cœur. Il convainc par ses raisonnements ; il effraie, il touche, il convertit.

Il avait composé plusieurs homélies à l'usage des Evêques : un ouvrage divisé en trois livres sur l'excellence de la virginité, un commentaire sur la fin de l'Ecclésiastique, et un autre envers sur l'Hexaméron, ou les six jours de la Création du monde ; mais ces écrits sont perdus. Il nous reste quelques lettres de lui, pleines de sentiments d'une tendre piété et de traits d'une vive éloquence.

(LONGUEVAL.)

SAINT DÉOTHAIRE,

EVÊQUE D'ARISITUM.

En 531, l'évêché d'Arisitum, en français Arisidie, appelé par d'autres Arsiside ou même Arzat, fut établi par le démembrement de quinze paroisses de Rodez. Ce petit évêché a occupé beaucoup d'écrivains et donné lieu à un grand nombre de controverses. S'il a inspiré un tel intérêt, c'est à cause des titulaires nobles et puissants qui l'ont possédé, et qui ont appartenu à la

famille qui relie, dit-on, la race Carlovingienne à la race Mérovingienne. Voici un abrégé de ce qui nous paraît le mieux établi à ce sujet.

La noble et célèbre famille des Ferréol fut cause de la fondation de cet évêché. Cette famille, qui était alliée à celle de nos rois et qui compte parmi ses membres tant d'évêques et de Saints, descendait de Ferréol, préfet du prétoire des Gaules, en 471.

Les Visigoths, comme nous l'avons vu, firent, en 472, la conquête du Midi de la France et du Rouergue. En 507, ils furent chassés du Rouergue, après la bataille de Vouillé ; ils le reprirent encore en 512 ; mais, étant entrés dans cette province du côté de l'Albigeois, ils ne purent se rendre maîtres de la portion opposée, c'est-à-dire du plateau du Larzac, appelé primitivement l'Arsat, qui, par sa haute et forte position, échappa à cette nouvelle irruption ; ce que Grégoire de Tours laisse entendre en disant que le territoire d'Arisitum avait été occupé par les Visigoths dans leur première expédition seulement, *quas Gothi primum tenuerant*.

Ce plateau, qui ne comprenait que ces quinze paroisses, isolées de leur métropole par les conquêtes des Visigoths, forma l'évêché d'Arisitum. Sainte-Eulalie du Larzac était appelée primitivement *sancta Eulalia Arisitensis*.

Lorsque Thierry eut conquis le Rouergue et le pays Toulousain, en 507, la célèbre et puissante famille des Ferréol lui fut assujettie ; il ne négligea rien pour la gagner et la mettre dans ses intérêts. Aussi, plus tard, lorsque les Visigoths, ayant repris le Rouergue, en 512, ne purent néanmoins s'emparer du Larzac, qui était le siège et la propriété des Ferréol, Thierry, heureux de s'attacher cette famille, dans ce moment critique, consentit avec joie à former un diocèse de ces quinze paroisses démembrées de leur métropole de Rodez, et, en 531, Déothaire, fils de Ferréol III, en fut nommé le premier évêque.

Cette érection fut d'autant plus aisée, que ces quinze paroisses ne pouvaient plus correspondre avec Rodez ; qu'Ansbert, frère de Déothaire, était propriétaire de Trévidon et de tout le pays, et que Rorice, son oncle, évêque d'Uzès, limitrophe d'Arisitum, le

seul qui pût élever des prétentions sur les quinze paroisses, dut y renoncer sans peine en faveur de son neveu.

Saint Déothaire, évêque de ce nouveau diocèse, construisit le village d'Arisitum, et y bâtit une église, en l'honneur de saint Etienne, dont il fit sa cathédrale. On croit avec fondement que l'ancienne Arisitum était située dans le voisinage de Sainte-Eulalie, sur l'emplacement où l'on voit encore une église de Saint-Etienne en ruines, à côté de laquelle on remarque les débris d'un cloître. Autour de cette église, et à quelque distance, la charrue met fréquemment à découvert des briques qui ont servi à couvrir des habitations.

Cette église ruinée est encore aujourd'hui le but de processions annuelles ; et jadis on portait à une fontaine voisine les enfants rachitiques, pour obtenir leur guérison. Il n'est pas probable que cette église soit la même que la cathédrale d'Arisitum. Celle-ci dut être détruite par les Sarrasins établis plus tard dans le voisinage ; mais, dans le ix^e siècle, le Larzac étant devenu la propriété du monastère de Saint-Guilhem-du-Désert, dans le diocèse de Lodève, il n'est pas étonnant que ces religieux aient eu l'idée de bâtir l'église de Saint-Étienne, sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale consacrée par de si saints souvenirs, et d'y joindre un cloître, dont les ruines se voient encore.

Deux ans après la fondation de l'évêché d'Arisitum, en 533, lorsque les Visigoths eurent été définitivement chassés de Rodez, saint Dalmas réclama les quinze paroisses arrachées à son diocèse ; mais il ne put réussir à vaincre l'influence de la puissante famille de Déothaire, et ce fut alors qu'Ansbert, frère de Déothaire, et maire du palais, à Metz, fit unir et soumettre l'évêché d'Arisitum à Saint-Étienne de Metz. Saint Déothaire se rendit célèbre par ses vertus ; quelques auteurs lui donnent le nom de Saint : sa mort bienheureuse arriva l'an 572.

Son neveu, Mundéric, fils d'Ansbert, lui succéda ; quelques écrivains le qualifient aussi de Saint¹. (L. SERVIÈRES.)

¹ Après saint Mundéric, Emmon gouverna le diocèse d'Arisitum, vers 624, et eut pour successeur Mummol. C'est sous ce dernier, que saint Amand, évêque

SAINT ALEXANDRE ET SAINT DANIEL,

DISCIPLES DE SAINT ARSÈNE.

Saint Alexandre avait été d'abord disciple de saint Agathon qui l'aimait à cause de sa douceur et de son obéissance. Mais quoiqu'il fût très-austère, il paraît par deux traits que nous avons de sa vie, qu'il était quelquefois un peu lent dans sa façon d'agir. Il était encore sous la conduite de saint Agathon, lorsque, lavant des robes de lin avec les autres disciples du Saint, ceux-ci se plaignirent qu'il ne se pressait pas assez : de quoi le saint Abbé le reprit ; mais ce fut plutôt pour faire cesser le murmure, que pour lui reprocher de ne rien faire ; car d'ailleurs il ne laissait pas d'agir.

Étant ensuite soumis à la conduite de saint Arsène, ce Saint lui dit un jour, que quand il aurait employé ses feuilles de palmier, il viendrait à sa cellule et qu'ils mangeraient ensemble ; mais il ajouta que, s'il arrivait des étrangers, il mangerait avec eux. Alexandre se mit donc à son ouvrage ; mais comme il travaillait posément, il n'eut pas fini quand l'heure de manger arriva, et il continua d'employer ses feuilles, ce qui dura jusqu'au soir. Saint Arsène, qui ne le vit pas venir à l'heure du repas, crut qu'il avait eu des étrangers et qu'il avait mangé avec eux ; ainsi il ne l'attendit pas pour prendre sa réfection. Le soir étant venu, Alexandre se rendit auprès du Saint, qui lui demanda s'il avait eu des hôtes, puisqu'il se retirait à cette heure-là. Il lui répondit que non ; mais que comme il lui avait dit de ne venir que quand il aurait fini son ouvrage, il ne l'avait pas achevé plus tôt.

de Maestricht, fonda le monastère de Nant, ce qui donna lieu à des réclamations de la part de Mummol.

Enfin, vers 675, se termina l'existence de l'évêché d'Arisitum, par suite des incursions des barbares et surtout des Sarrasins, qui empêchèrent la nomination des évêques. Le siège de Rodez dut aussi pour la même raison demeurer longtemps vacant : on ne connaît aucun de ses titulaires de 670 à 838. Il est difficile de croire que, pendant cent soixante-huit ans, l'évêché de Rodez ait été absolument privé de pasteur ; mais ce silence même de l'histoire nous donne à comprendre dans quelle situation déplorable se trouvait l'église de Rodez. Lorsque cet évêché fut rendu à son existence normale, celui d'Arisitum fut supprimé, et son territoire fut restitué à l'évêché de Rodez.

Le saint Abbé fut touché de l'exactitude de son obéissance : « Pourtant, lui dit-il, quittez une autre fois votre travail de meilleure heure, afin que vous puissiez vous acquitter des Psaumes que vous avez à chanter et prendre l'eau dont vous avez besoin, sans quoi votre corps s'affaiblirait bientôt et vous succomberiez. »

L'abbé Daniel racontait du même, qu'étant également sous la conduite de saint Arsène, il fut attaqué d'une violente douleur, de sorte qu'il se jeta le dos contre terre et demeura là quelque temps. Le Saint venant alors pour lui parler, le vit dans cette situation, qui ne paraissait pas régulière pour un solitaire, ignorant la douleur qu'il souffrait. Il avait changé de situation lorsqu'il l'aborda ; mais après qu'il eut achevé ce qu'il voulait lui dire, il ajouta, feignant de ne l'avoir pas reconnu : « Qui était ce séculier que j'ai vu en venant ici ? — Et où l'avez-vous vu, mon Père ? lui demanda Alexandre. — Comme je descendais de la montagne, répondit le Saint, j'ai jeté les yeux sur cette caverne, et j'ai vu quelqu'un étendu par terre sur le dos, et les yeux levés en haut. » L'humble disciple comprit aisément qu'il l'avait fort bien reconnu ; et se mettant aussitôt à genoux, il avoua sa faute et dit : « Pardonnez-moi, mon Père, c'était moi qui étais ainsi couché, parce que j'étais pressé par la douleur que je souffrais. — C'était donc vous ? répliqua le saint Abbé. Voilà qui est bien ; j'aurais cru que c'était un homme du monde, et c'est pour cela que je vous l'ai demandé. »

L'abbé Daniel ne vint sous la conduite de saint Arsène qu'après Alexandre et Zoïle ; car il les appelle ses Pères. C'est de lui que nous avons appris plusieurs particularités de la vie de ce grand Saint. Aussi avait-il si bien mis à profit ses instructions qu'il fut en état d'en donner aux autres.

Un Frère lui dit un jour : « Donnez-moi, mon Père, quelques avis et je tâcherai de les suivre fidèlement ; » et il ne lui donna que celui-ci, qu'il voyait apparemment lui être nécessaire : « Ne vous trouvez jamais à table avec une femme, et vous éviterez par là une occasion de tentation. » Il disait dans une autre rencontre : « Quand on nourrit trop le corps, l'âme s'amaigrit ; et plus on amaigrit le corps, plus l'âme se fortifie. »

On rapporte une sentence presque semblable d'un autre abbé Daniel. Il disait que plus le corps a de vigueur, plus l'âme se dessèche ; et que plus le corps se dessèche, plus l'âme prend de force et de vigueur. Il n'est pas sûr que cette dernière sentence soit de Daniel, disciple de saint Arsène ; elle peut être d'un autre Daniel, prêtre de Scété, mort avant celui-ci dès l'an 400. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas moins instructive.

Il fut obligé de quitter le désert de Scété dans une irruption qu'y firent les barbares. A mesure qu'ils approchèrent du lieu où il était, voyant que les autres solitaires s'enfuyaient, il se dit à lui-même : « Si Dieu ne prend pas soin de moi, pourquoi faut-il que je vive davantage ? » Ainsi il passa au milieu des barbares, mais ils ne l'aperçurent pas. Et alors, craignant de tenter Dieu, ou de tomber dans les pièges de la vaine gloire s'il ne fuyait pas comme les autres, il dit : « Je viens d'éprouver sensiblement la protection de Dieu, et je ne suis pas mort ; mais il convient que je fasse comme les autres, étant homme comme eux, et que je les imite dans leur fuite ; » et ainsi il se retira ailleurs.

Voyageant un jour avec l'abbé Ammoès, celui-ci lui dit : « Mon Père, quand est-ce que nous aurons la consolation d'être tranquilles dans notre cellule ? » A quoi il répondit : « Eh ! qui nous empêche à présent d'être à Dieu ? Il est avec nous dans notre cellule ; mais il est aussi avec nous quand nous en sommes dehors. »

Nous avons de lui quelques traits historiques qu'il racontait aux Frères et que nous marquerons ici. Il rapportait de saint Arsène, que lorsqu'il demeurait à Scété, il se trouvait parmi les solitaires un moine qui avait le mauvais penchant de voler, de sorte qu'il dérobaît dans les cellules des anciens les corbeilles qu'ils faisaient. Saint Arsène voulant le corriger de cette passion et empêcher qu'il ne troublât la tranquillité des anciens, le prit chez lui et lui dit : « Je vous donnerai tout ce que vous pourrez désirer pour vos besoins ; abstenez-vous du moins de rien prendre aux autres. » Il parut y acquiescer, et en effet le Saint lui donnait ce qui était en son pouvoir ; mais il suivit bientôt son inclination, et continua à faire ses vols comme auparavant. Alors les

anciens, voyant que l'indulgence du Saint n'avait pu le changer, le chassèrent comme incorrigible, en disant : « Quand un Frère tombe dans quelque péché, il faut user de miséricorde envers lui, mais lorsqu'il a la mauvaise inclination de voler, on ne doit pas le souffrir davantage, parce qu'outre qu'il nuit à son âme, il trouble tous ceux qui demeurent avec lui. »

Il disait encore qu'il y avait à Babylone¹ la fille d'un des principaux du lieu qui était possédée du démon, et qu'un solitaire que cet homme aimait beaucoup, lui dit un jour : « Personne ne guérira votre fille que certains solitaires que je connais ; mais ils sont si humbles, que si vous le leur proposez, ils ne se résoudront jamais à l'entreprendre. Voici pourtant un moyen qui pourra bien vous réussir. Observez quand ils viendront au marché pour vendre leurs ouvrages ; vous leur direz que vous voulez les acheter, et vous les conduirez à votre maison pour en recevoir le prix. Quand ils y seront, vous les prierez de faire oraison, et je suis persuadé que votre fille en ressentira aussitôt les effets, et qu'elle sera guérie. »

Ils se rendirent donc ensemble au marché pour cela, et ils trouvèrent le disciple d'un ancien qui était assis avec ses corbeilles qu'il avait exposées en vente. Ils lui proposèrent de les acheter, et le conduisirent à la maison pour en retirer l'argent ; mais dès qu'il fut entré, la fille possédée du démon se présenta et lui déchargea un soufflet. Le Frère, suivant le conseil de Notre-Seigneur, lui présenta l'autre joue. A cet acte d'humilité, le démon s'écria : « Oh ! quelle violence on me fait ! La fidélité au précepte de Jésus-Christ me force à sortir d'ici ! » Et sur-le-champ la fille se trouva guérie. Les anciens du désert en étant informés en rendirent grâces à Dieu et dirent : « Voilà comment l'orgueil du démon est brisé par la fidélité d'une âme humble à ce que Jésus-Christ a recommandé. »

Il disait aussi qu'un ancien solitaire qui demeurait dans la Basse-Égypte, homme d'une grande vertu, et qui même faisait

¹ Babylone d'Égypte avait été construite par des habitants de la Babylonie, amenés captifs en Égypte par Sésostria. Cette ville était située sur la rive droite du Nil ; il n'en reste que des ruines.

des miracles, était d'ailleurs fort simple, et disait dans sa simplicité que Melchisédech était fils de Dieu. Cela fut rapporté au bienheureux Cyrille d'Alexandrie qui l'estimait beaucoup, tant à cause de sa vertu, que pour les grâces dont Dieu le favorisait. Il comprit bientôt que ce saint Homme n'avait tenu ce discours que par simplicité et par ignorance ; et pour le détromper de son erreur, il lui écrivit ainsi : « Mon Père, il me vient quelquefois en pensée que Melchisédech est fils de Dieu, et d'autres fois je crois qu'il ne l'est pas et que ce n'a été qu'un homme qui était prêtre du Seigneur. Je vous prie donc de demander au Seigneur qu'il vous fasse connaître ce qu'il en faut croire. »

Le bon vieillard plein de confiance en la bonté de Dieu, répondit au prélat qu'il lui donnât trois jours de temps, qu'il prierait durant ce temps-là, et qu'il lui apprendrait ensuite ce que Dieu lui révélerait. Ce terme échu, il se rendit auprès du saint Patriarche et lui dit : « Melchisédech n'était qu'un homme. — Et comment, mon Père, le savez-vous ? lui demanda saint Cyrille. — Dieu m'a montré, lui répondit-il, dans une révélation, les Patriarches, depuis Adam jusqu'à Melchisédech, en les faisant tous passer les uns après les autres devant moi. Ainsi soyez assuré qu'il n'était véritablement qu'un homme. » Depuis ce temps-là, ce vieillard disait la même chose à tout le monde, sans même qu'on le lui demandât ; ce qui causa une joie extrême à saint Cyrille. Tillemont conclut de cette histoire, que l'abbé Daniel a survécu à saint Cyrille, parce qu'il le qualifie du titre de bienheureux. Ainsi, dit-il, il ne peut être mort avant la fin de 444.

Il faut venir à présent à l'abbé Ammon ou Ammoès, différent des Ammon dont nous avons parlé à la suite de celui de Nitrie. Il était ami particulier de saint Arsène, et c'est pour cela que nous le plaçons après ses disciples. Il paraît par ce que nous venons de dire de l'abbé Daniel, qu'Ammoès aimait beaucoup à rester dans sa cellule, puisqu'il lui témoigna, en voyageant avec lui, le désir qu'il avait d'y être retiré. Son humilité était telle qu'il ne craignait pas d'avouer, quand Dieu l'éprouvait par la privation de ses grâces sensibles, que c'étaient ses péchés qui en étaient la cause, et que dans cet état il n'était propre à donner

aucun avis. C'est ce qu'il dit à un Frère qui lui vint demander quelques mots d'édification. Il ne lui répondit rien pendant sept jours qu'il demeura avec lui, et après le septième jour il lui dit : « Allez-vous-en et veillez sur vous. Je ne puis rien vous dire de plus, parce que mes péchés ont formé comme une muraille de ténèbres entre Dieu et moi. » C'est ce que saint Pemen rapportait de lui.

Il avait grand soin de se tenir recueilli lorsqu'il sortait de sa cellule pour se rendre à l'église. Il ne permettait pas même à son disciple de marcher avec lui, mais il voulait qu'il le suivît de loin, et s'il s'approchait quelquefois pour lui demander quelque chose, il lui répondait en peu de mots et le renvoyait aussitôt. Mais dans la crainte que cela ne le contristât, il lui dit dans une rencontre : « Je ne veux pas que vous soyez auprès de moi, de peur qu'en nous entretenant selon notre coutume, de ce qui regarde le bien de notre âme, il ne se glisse dans notre discours quelque chose d'inutile. »

Il avait plusieurs jeunes élèves qu'il formait à la piété dans sa solitude, et il avait amassé, pour son entretien et le leur, une certaine quantité de blé. Il le mit au soleil pour le sécher et le serrer ensuite ; mais il n'était pas encore sec quand il reconnut quelque chose dans ce lieu qui lui fit croire qu'il n'était pas propre à son salut (on ne nous a point appris ce que c'était). Cela lui suffit pour le déterminer à le quitter, et il dit à ses élèves : « Allons-nous-en d'ici. » Ils en furent fort tristes ; mais il les consola en leur disant : « Vous vous affligez à cause du blé ; j'ai vu des solitaires qui en pareilles occasions ont abandonné leurs cellules et ce qu'ils y avaient de plus cher, même leurs livres, et se sont retirés en laissant les portes ouvertes. »

On ne sait pas combien de temps il prit soin de ces enfants, ni où il se retira ; mais Dieu, pour lui fournir le moyen de se purifier par la patience, lui envoya une maladie qui l'obligea à demeurer plusieurs années au lit. La *Vie des Pères* dit qu'elle dura douze ans. Saint Jean Climaque, qui en parle, dit qu'elle en dura dix-huit. Pendant ce temps-là les autres solitaires s'empressaient de lui porter quantité de petits présents pour le soulager dans

son infirmité. Mais il retint toujours ses yeux pour s'empêcher de voir ce que son disciple en faisait, se confiant entièrement en sa fidélité.

(MARIN.)

SAINT DONAT,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

Donat était fils de Waldelène, duc de la Bourgogne transjurane. Il naquit sur la fin du vi^e siècle. Il avait été longtemps désiré par son père et selon la tradition il était dû aux prières de saint Colomban. Ce fut ce Saint qui le baptisa. Il fut élevé par lui dans le monastère de Luxeuil, où il fit de grands progrès dans la vertu et dans les sciences sacrées ; il y fit profession de la vie monastique et y prit l'habit, dans lequel il voulait mourir. Mais, en l'an 624, quoiqu'il n'eût guère que trente ans, il fut élevé sur le siège archiépiscopal de Besançon, dignité qu'il n'accepta qu'avec frayeur. En 630, il brilla au deuxième concile de Reims. En ce même temps il fonda dans la ville épiscopale le monastère de Saint-Paul, et il le dota de plusieurs terres. On a remarqué que, dans toute sa vie épiscopale, il garda constamment l'habit monacal, qu'il avait pris à Luxeuil, et qu'il établit la règle de cette maison célèbre, dans son monastère de Saint-Paul. Sa pieuse mère, la vénérable Flavie, fonda en ce même temps un monastère de femmes qu'on appelle Notre-Dame de Besançon. En 644, saint Donat assista aussi au troisième concile de Châlon-sur-Saône tenu par ordre de Clovis II.

Saint Donat mourut en 660, il laissait un ouvrage intitulé *Commonitorium*, adressé aux moines qui veulent mener une sainte vie.

SAINT VANDRILLE,

ABBÉ DE FONTENELLE.

Saint Vandrille, issu d'une des premières familles du royaume d'Australie, était proche parent de Pépin de Landen et d'Erchinoald, tous deux maires du palais, l'un en Austrasie, et l'autre en Neustrie. Il parut dans sa jeunesse à la cour de Dagobert I^{er}. Ce prince, qui l'estimait, lui donna des emplois considérables, et le fit comte du palais.

Quoique placé au faite des honneurs, le jeune Vandrille se préserva du poison de l'orgueil ; il sut aussi mener une vie mortifiée au sein des plaisirs. Il veillait soigneusement sur lui-même pour se prémunir contre la dissipation qui suit ordinairement le commerce du monde ; souvent il se renfermait dans la retraite pour converser avec Dieu, pour réfléchir sur ses devoirs, et s'entretenir avec le souverain Médecin de ses misères spirituelles. Il s'engagea dans le mariage par complaisance pour sa famille ; mais le jour même de la cérémonie de ses noces, il proposa à sa femme, dont la vertu ne le cédait point à la sienne, de vivre dans la continence. Elle y consentit, et tous deux de concert firent à Dieu le sacrifice de leur virginité.

Vandrille, libre de tout engagement, quitta la cour et les charges qu'il y possédait ; il se retira dans l'abbaye de Montfaucon en Champagne, que saint Baudri avait fondée depuis peu, et y prit l'habit en 629. Dagobert qu'il n'avait point consulté sur la démarche qu'il venait de faire, l'obligea de revenir à sa cour ; mais sur les vives représentations qu'il lui fit touchant les motifs de sa conduite, il lui permit de revenir à Montfaucon. Peu de temps après, le serviteur de Dieu bâtit un monastère dans une de ses terres qui se nommait Elisang.

Il fit deux voyages, l'un à Bodio et l'autre à Rome, pour se perfectionner dans les exercices de la vie monastique, en acquérant la connaissance des règles les plus approuvées en Italie. De retour en France, il passa dix ans dans l'abbaye de Romans, sur l'Isère ; croyant ensuite que Dieu l'appelait ailleurs, il partit avec la permission de son abbé, et vint trouver saint Ouen, archevêque de Rouen, qui lui donna les ordres.

En 648, il fonda, dans le pays de Caux, le célèbre monastère de Fontenelle¹, qui depuis a pris son nom. Ils'y vit en peu de temps à la tête de trois cents religieux. Sa vie était des plus austères :

¹ Cette belle abbaye a subi le sort de tous les monuments de ce genre qui jadis couvraient et décoraient la France ; il n'en reste plus que les ruines. Elles ont été décrites par M. Hyacinthe Langlois, dans un ouvrage qu'il publia en 1827 et qui a pour titre : *Essai historique ou descriptif de l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille*, 1 vol. in-8°, Paris. Cet ouvrage est curieux et inspire de l'intérêt pour ces lieux autrefois si célèbres.

il dormait peu, il portait un habillement grossier, et se montrait plus exact qu'aucun frère aux diverses observances de la communauté. Il fit bâtir plusieurs monastères en différents lieux, et eut également soin que les religieux qui les habitaient observassent fidèlement leur règle.

Malgré la sollicitude qu'exigeait la sanctification de tant de personnes confiées à ses soins, il trouvait encore le temps d'instruire le peuple. Il prêcha l'Évangile dans tout le pays de Caux, où Jésus-Christ était presque généralement méconnu. Il réforma les abus, et fit fleurir la piété là où le désordre avait régné auparavant.

Il mourut le 26 juillet 666, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul, qui ne subsiste plus. Son corps fut depuis transféré par saint Bain dans celle de Saint-Pierre, qui est encore debout. On le porta à Gand en 944, il s'est perdu dans sa persécution des calvinistes en 1578.

L'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille a produit un grand nombre de saints. Nous en citerons quelques-uns : Saint Laudon, saint Hildebert, saint Trasair, saint Gradulfe, saint Hildebert, saint Bénigne, saint Gennade, saint Vandon, saint Harduin, saint Einard, saint Bagne, saint Gerrolde, saint Agathon, saint Ansigise, saint Gaon, saint Gilbert, saint Erembert, saint Austrufle, saint Syndard, saint Erinchard, saint Foulques, saint Genest, saint Gontrad, saint Girard, saint Désiré.

SAINT MENELE¹,

ABBÉ DE MENAT, EN AUVERGNE.

Saint Menelé, que l'on nomme en divers endroits saint Mauvin et saint Manevieu, naquit à Précigné, dans l'Anjou, d'une famille noble et alliée à la maison royale. Dieu lui donna dès la naissance des inclinations fort heureuses pour la vertu, et il prévit l'usage de la raison par un amour singulier qu'il lui inspira pour la charité. Menelé la pratiqua toute sa vie avec une exactitude et une fidélité inviolable, et il l'accompagna d'une piété so-

¹ *Meneleüs et Menelaus.*

lide dans les exercices de laquelle il fit consister toutes ses occupations. Dès l'enfance on le voyait souvent se dérober de la maison pour aller aux églises. On craignit que cette liberté qu'il prenait ne le conduisît à une autre chose, et qu'elle ne lui fit, à la fin, quitter entièrement ses parents. C'est ce qui les porta depuis ce temps à le châtier pour lui en faire perdre l'envie, et tâcher de l'arrêter dans la famille. On chercha des liens encore plus forts pour l'y attacher, et dès qu'il fut en âge de pouvoir entrer dans le monde, son père voulut l'y engager par un bon mariage. Il lui proposa la fille d'un grand seigneur nommé Baronte, qui souhaitait fort cette alliance, et il le contraignit de recevoir un anneau des mains de Baronte, pour marque qu'il consentait d'épouser sa fille. On prit jour pour la célébration des noces. Menelé, plus résolu que jamais de garder une parfaite continence, quitta secrètement la maison de son père, et lorsqu'il fut sorti de la province, se croyant à l'abri de ses poursuites, il se donna deux compagnons de ses voyages nommés Savinien et Constance, qui étaient animés du même esprit que lui. Ils s'arrêtèrent dans les montagnes de l'Auvergne, et y cherchèrent une retraite convenable au dessein qu'ils avaient de servir Dieu loin du commerce du siècle. Ils marchèrent quelques jours abandonnés à la conduite de la Providence sans rien trouver qui pût fixer leur demeure, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent dans une vallée de la Basse-Auvergne, sur les limites du Bourbonnais, un serviteur de Dieu, qui passait accompagné de quelques religieux. C'était le bienheureux Chaffre, alors procureur de l'abbaye de Carmery, ou du Monastier, en Velay, qui faisait un voyage pour les affaires de sa communauté. Ce saint homme s'étant mis à l'ombre sous un arbre pour prendre son repas avec ceux qui l'accompagnaient, Menelé l'aborda, se découvrit à lui avec une entière confiance, et le pria de lui enseigner quelque maison de Dieu où il pût se faire instruire dans la piété et dans les lettres. Chaffre lui persuada de le suivre en son monastère de Carmery, et le présenta à saint Endes qui en était abbé, et qui l'admit volontiers dans sa communauté avec ses deux compagnons Savinien et Constance.

Menelé y vécut pendant sept années dans une grande mortification de tous les sens, dans une soumission parfaite à sa Règle et à ses supérieurs, dans une ardeur et une assiduité toujours égales à la prière, au travail des mains et à l'étude des Livres saints. Toute la communauté était extrêmement édifiée de son humilité et de son détachement de toutes les choses de la terre, de la charité qu'il avait pour ses frères. Cependant il ne pouvait se défaire de la pensée qu'il avait eue, que Dieu l'avait appelé dans cette vallée, où il avait rencontré Chaffre, et que la volonté était qu'il y établît sa demeure. Il s'en ouvrit à son abbé, qui lui permit de suivre en cela les mouvements que le Saint-Esprit lui inspirerait. Menelé partit avec ses deux amis ; et ayant découvert auprès de la vallée les ruines d'un monastère appelé Menat qu'on y avait bâti autrefois sur la rivière de Sioule, il se mit à le rétablir plutôt que de construire de nouvelles cellules.

Sa réputation l'ayant ensuite fait connaître, sa mère qui était fort âgée, sa sœur et Sensa, fille de Baronte, qu'on lui avait autrefois voulu faire épouser, le vinrent trouver dans son désert. Il en fut fort embarrassé d'abord ; mais par le conseil de Savinien, son compagnon, il les instruisit sur la vanité du monde et la nécessité de la pénitence, et les retint jusqu'à ce qu'il leur eut persuadé de se consacrer à Dieu. Ces femmes ne voulurent point retourner dans leur pays, craignant d'y trouver des obstacles à leur sainte résolution. C'est ce qui obligea Menelé, sous la direction duquel elles souhaitaient demeurer, à leur bâtir un petit monastère à quelque distance de Menat, où elles commencèrent à mener une vie fort pénitente.

On sut en Anjou ce qui était arrivé ; et des calomniateurs animés de l'esprit du démon, firent croire à Baronte qui vivait encore que Menelé avait enlevé sa fille « qu'il avait infatuée de lui par des enchantements, et qu'elle le suivait dans les montagnes de l'Auvergne, où il se faisait passer pour un prophète, et se vantait de faire des miracles. » Baronte, trop crédule, se laissant aller aux mouvements de sa colère, monta à cheval avec une partie de ses domestiques, et vint à Ménat faire insulte au Saint. Son emportement alla jusqu'à lui faire tirer l'épée pour

percer Menelé. Mais après ces premiers feux s'étant laissé informer de la vérité, il eut regret de son excès, et pour tâcher de réparer sa faute, il donna à saint Menelé le petit monastère de Saint-Saturnin de Tréfou, sur les confins de l'Auvergne et du Limousin.

L'abbaye de Menat refleurit si heureusement sous la conduite de notre Saint, qu'il effaça la mémoire de ses premiers fondateurs, ce qui a porté beaucoup de gens à lui attribuer l'origine de ce monastère. L'odeur que sa vertu répandait de tous côtés y attira beaucoup de serviteurs de Dieu. Saint Chaffre l'y vint visiter. Saint Bonet, évêque de Clermont, dans le diocèse duquel se trouvait l'abbaye, non content de dédier son église, l'assista encore et l'appuya de toute son autorité, l'ayant obligé d'entrer dans la cléricature.

Saint Menelé mourut d'une manière qui répondit à la sainteté de sa vie, vers l'an 720. Son culte est d'un établissement fort ancien dans l'Église, comme il paraît par le Martyrologe d'Usuard, où il est fait mention de lui au 22 juillet comme au jour de sa mort.

LE VÉNÉRABLE ALAIN,

ÈVÊQUE DE DOL, CARDINAL.

Le vénérable Alain naquit au manoir de Boëtlestremeur, en Plounéventer, diocèse de Léon, le 8 novembre 1407, d'Alain de Coëtiwy et de Catherine du Chatel. A la fin de ses études, il commença de bonne heure, appelé de Dieu au secours de l'Église; il se fit prêtre, et bientôt il eut l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon.

Sa prudence et son esprit supérieur, admirés de tout le monde, lui procurèrent en 1438 l'évêché de Dol qu'il gouverna en bon pasteur. Bertrand de Rosmadec, son parent, mourut en 1444, et laissa vacant le siège de Quimper. Alain l'y remplaça et administra de manière à gagner les cœurs à Dieu.

En 1448, Nicolas V, qui connaissait Alain, le fit cardinal, à cause de son mérite extraordinaire. Bientôt le nouveau prince de l'Église fut archevêque d'Avignon.

A la mort du Souverain-Pontife, en 1455, le Sacré Collège ne savait où lui prendre un digne successeur. En cette conjecture, principalement, Alain rendit un service signalé à l'univers chrétien. Lui seul choisit un Pape; tous les autres cardinaux donnèrent leurs suffrages au sujet qu'il proposa, et Calixte II fut proclamé.

Il invita le nouveau Vicaire du Sauveur à canoniser saint Vincent Ferrier et son conseil fut suivi. Alain remplissait si fidèlement son devoir, qu'il reçut une nouvelle charge. Il fut nommé légat *a latere*, en France et en Belgique, pour faire lever de la tombe les reliques de saint Vincent Ferrier, mort à Vannes.

En 1456, à la mort de M. de la Moussaye, évêque de Dol, Alain désira retourner vers le peuple confié à sa jeunesse, et redevint évêque de Dol. Il mit un ordre admirable dans son diocèse. Il avait un zèle et un respect très-grand pour les églises, surtout pour celle de Folgoët, dans l'évêché de Léon. Il lui donna de beaux et riches ornements, et fit élever devant la porte de ce saint lieu, une magnifique croix, dont on voit encore la base, et au pied de laquelle il était représenté à genoux, en costume de cardinal. Il demanda d'être inhumé dans cette église, s'il mourait en Bretagne. Détaché du monde, plein d'une courageuse franchise, il cherchait en tout la gloire de Dieu. Le Seigneur, pour le récompenser de ses nombreux travaux, et de tout le bien qu'il avait fait à la catholicité, l'appela à lui. Il mourut à Rome, le 22 juillet 1477. Son corps fut enterré dans l'église de Sainte-Praxède¹.

Dom Maurice cite l'építaphe placée sur la tombe du vertueux prélat; elle met sa mort plus tôt, et dit qu'il était évêque de Sabine.

Sedente Sixto IV, Alanus Episcopus Sabinensis, Ecclesiæ Romanæ cardinalis nobilissima in Bretonibus Coëtivorum gente natus, illustri

¹ Traduction du *Recueil de dix-neuf vies de Saints*, que M. Alain Dumoulin a placées à la suite du *Chemin du Paradis*, en breton. Cet auteur, né à Crozon, en 1748, mort le 21 mai 1811, était chanoine, grand-vicaire et curé de la cathédrale de Quimper. Son ouvrage, approuvé par son évêque, a eu plusieurs éditions.

legatione apud Gallos pro fide functus, cujus vita exemplum virtuti actiones autem privatim et publice salutare fuere hoc monumento conditus est. Vixit annos 66, menses 8, dies 13, 1474. (DE GARABY.)

LE VÉNÉRABLE CHANOINE SIGAULT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

M. Sigault, prêtre et chanoine de l'église collégiale de Nuits, diocèse d'Autun, aujourd'hui de Dijon, fut arrêté en 1793 comme prêtre non assermenté. Au commencement de 1794, on le conduisit à Bordeaux pour le déporter à la Guyane. De Bordeaux il se vit traîner à Blaye où il fut embarqué vers la fin de l'automne trois mois après la chute de Robespierre. Le navire qui le portait n'osant pas traverser la mer, de peur d'être pris par les Anglais, erra pendant trois mois le long des côtes.

Enfin, au commencement de février 1793, les déportés qu'il renfermait étant déposés à Brouage, le chanoine Sigault y fut, comme ses confrères, enfermé dans une prison de cette ville. Leur situation en ce nouveau séjour était très-douloureuse. M. Sigault la supporta avec résignation pendant tout le temps que Dieu voulut par elle éprouver sa vertu. Le Seigneur récompensa sa constance en l'appelant à lui, au mois de juillet 1793.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Victoire remportée sur les Turcs à Belgrade, et institution de l'Angelus à midi, l'an 1456.

Depuis plus de quatre mois, l'empereur des Turcs tenait la ville de Belgrade assiégée. Ce temps lui parut long. Il jura en présence des siens qu'il donnerait l'assaut, et qu'il l'emporterait de force ou qu'il y périrait avec toute son armée. Odivien, un des plus puissants princes de la Hongrie, en ayant eu la nouvelle, rassembla neuf mille cavaliers et quarante mille piétons, et pendant la nuit, par le Danube, entra secrètement dans Belgrade, la veille de sainte Madeleine, qui était le jour que les Turcs devaient faire irruption, ce qu'il firent en effet par trois fois de suite. La dernière tentative dura vingt heures, à savoir depuis quatre heures du soir jusqu'au midi du lendemain.

Les assiégés se sentirent si fatigués, qu'ils furent sur le point de ne pouvoir plus soutenir cet assaut ; les ennemis commençaient déjà à entrer dans la ville. Mais saint Jean de Capistran, religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, ayant pris en main un Crucifix, se présenta à la tête du camp, et d'une voix forte et courageuse, il fit à Dieu cette prière : « O mon Dieu, mon Dieu, Père très-haut, venez à notre secours, venez délivrer ce peuple que vous avez racheté de votre précieux Sang ; venez, ne différez plus. Mon Dieu, où sont vos anciennes miséricordes ? Venez, de peur que les Turcs et les incrédules ne disent : Où est leur Dieu ? » En prononçant ces paroles, ce saint homme versait des larmes en abondance.

Les chrétiens l'ayant entendu parler ainsi, se sentirent tout renouvelés, reprirent de nouvelles forces et un nouveau courage, et oubliant les fatigues et la peine qu'ils avaient essuyées auparavant, ils fondirent avec tant d'impétuosité et de véhémence sur les Turcs qui entraient dans la ville, qu'ils les massacrèrent presque tous et mirent le reste en fuite. Ils les poursuivirent huit milles de chemin, tuant et massacrant tous ceux qu'ils rencontraient, de telle sorte que tant dans la ville que dans la campagne il resta plus de cent mille Turcs sur la place, et les chrétiens prirent tous leurs bagages et leurs instruments de guerre. Calixte III, qui était alors Souverain-Pontife, ayant été informé de cette victoire miraculeuse, en écrivit la nouvelle à tous les princes chrétiens, et ordonna à toutes les églises des processions, des prières et des actions de grâces. Ce fut à cette occasion que ce Pape ordonna aussi qu'on sonnerait l'*Angelus* ou la *Salutation Angélique* après le dîner, entre deux et trois heures de l'après-midi, qui est l'heure à laquelle cette victoire miraculeuse et mémorable fut remportée.

Le Pape Calixte III voulut témoigner par là qu'après Dieu, c'était à la très-sainte Vierge que les chrétiens étaient redevables de cette victoire.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹

A Marseille, fête de sainte Marie-Madeleine, de laquelle Notre-Seigneur chassa sept démons, et qui mérita de voir la première ce Sauveur ressuscité d'entre les morts.

A Philippes, sainte Synthiche, dont parle l'Apôtre saint Paul.

A Ancyre, en Galatie, fête de saint Platon, martyr, qui ayant été fouetté sous le lieutenant Agrippin, puis déchiré avec des ongles de fer et tourmenté par d'autres supplices affreux, ayant eu enfin la tête coupée, rendit au Seigneur son âme, que rien n'avait pu vaincre. Le second concile de Nicée atteste les miracles qu'il a faits pour soulager les captifs.

En l'île de Chypre, saint Théophile, préteur, qui ayant été pris par les Arabes, et n'ayant pu être engagé ni par présents ni par menaces à renoncer à Jésus-Christ, mourut enfin par l'épée.

A Antioche, saint Cyrille, évêque, célèbre par son savoir et sa sainteté.

Dans l'Auvergne, saint Menelé, abbé.

Au monastère de Bandimberg, saint Vandrille, abbé, illustre par ses miracles.

A Scythopolis, en Palestine, saint Joseph, comte.

Additions des autres martyrologes.

Saint Hilaire, saint Paucaire et saint Just, évêques de Besançon.

1

UNDECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Apud Massiliam natalis sanctæ Mariæ Magdalænæ, de qua Dominus ejecit septem dæmonia, et quæ ipsum Salvatorem a mortuis resurgentem prima videre meruit. — Philippis sanctæ Syntyches, cujus beatus Paulus apostolus meminit. — Ancyre in Galatia natalis sancti Platonis martyris, qui sub Agrippino vicario verberibus cæsus, uncis ferreis laniatus, aliisque immanissimis tormentorum generibus cruciatus, demum abscisso capite, invictam animam Deo reddidit : cujus miracula in subveniendis captivis acta secundæ synodi Nicænæ testantur. — In Cypro sancti Theophili prætoris, qui ab Arabibus tentus, cum nec donis, nec minis flecti posset ut Christum negaret, gladio cæsus est. — Antiochiæ sancti Cyrilli episcopi, doctrina et sanctitate conspicui. — In territorio Arvernensi sancti Menelei abbatis. — In Blandino monasterio sancti Wandregisili abbatis miraculis clari. — Scythopoli in Palæstina sancti Joseph comitis

Saint Gauthier de Lodi, fondateur de plusieurs hôpitaux.

Saint Jérôme de Pavie, dont les reliques reposent dans l'église de Notre-Dame de l'Haparchia, florissait au huitième siècle.

Sainte Caléfagie, honorée autrefois à Angoulême.

Sainte Anastasie, épouse de saint Andronic, orfèvre, honorée en Asie.

Les saints Martyrs Massilitains, en Afrique.

Saint Adrien, confesseur à Marseille.

Saint Lawinne, vierge, martyre dans la Cornouaille, en Angleterre, dont le corps fut apporté à Berg, en Brabant.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph-Toussaint Gallien, prêtre du diocèse de Carpentras, ayant refusé le serment schismatique, arrêté à Caremb, sa paroisse, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, par la commission populaire d'Orange, mis à mort le 22 juillet 1794, à l'âge de 67 ans.

François-Nicolas Vincent, prêtre de Caremb aussi, conduit dans les prisons d'Orange et condamné à mort comme ministre de Jésus-Christ, avec deux autres prêtres, exécuté le 22 juillet 1794, à l'âge de soixante-deux ans.

Jacques Lombardis, prêtre du diocèse de Limoges, curé de Saint-Hilaire-Foissac, arrêté et conduit à Rochefort avec trente-neuf autres prêtres, pour la déportation, comme prêtre réfractaire, mort dans le navire, à l'âge de 67 ans, le 22 juillet 1794.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Apollinaire, évêque de Ravenne, martyr. — Saint Liboire, évêque du Mans. — Saint Trophime et saint Théophile, martyrs. — Saint Raven et saint Raasyph, martyrs. — Saint Valérien, évêque de Cimèle. — Le Bienheureux Cassien, prêtre de Marseille. — Notice des écrits du Bienheureux Cassien. — Sainte Romule, sainte Rédempte et sainte Héronline, vierges. — Les saints Martyrs de Bulgarie. — Le Bienheureux Rostaing de Capres, évêque d'Arles. — La Bienheureuse Jeanne ou Vanne d'Orviéto, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Vénérable prêtre Joseph Dodun, curé de Couches. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE RAVENNE, MARTYR.

Quand saint Pierre vint d'Antioche à Rome, sous le règne de l'empereur Claude, il emmena avec lui plusieurs de ses disciples, desquels était saint Apollinaire, qu'il fit Évêque, et qu'il envoya à Ravenne pour y prêcher la Foi. Apollinaire se logea près de la ville, chez un soldat qui s'appelait Irénée. Un jour qu'il lui parlait de Notre-Seigneur, le soldat lui dit : « J'ai ici mon fils qui est aveugle : rends-lui la vue, et j'adorerai ton Dieu. » Saint Apollinaire lui ayant fait sur les yeux le signe de la croix, l'enfant recouvra la vue. Le soldat se convertit aussitôt, et fut baptisé avec toute sa famille. Comme le tribun de sa légion se plaignait à lui de la maladie de sa femme, qu'aucun médecin n'avait pu guérir, Irénée lui dit : « J'ai chez moi un voyageur déjà avancé en âge, qui, sans aucun remède, a rendu la vie à mon fils ; si tu permets qu'il voie ton épouse, elle sera bientôt guérie. — Et d'où vient cet étranger ? répondit le tribun. — De la ville de Rome. — Il est donc Romain ? — Je ne sais ; je crois plutôt qu'il est Grec. — Eh bien ! amène-le secrètement à mon logis, afin que je sache la vérité de ce que tu viens de dire. » Apollinaire, étant donc entré dans la ville de Ravenne, fit le signe de la croix, et dit : « O Dieu ! qui assistez Pierre, mon maître, en toutes ses entreprises, venez

aussi à mon aide, afin que votre nom soit glorifié et que votre volonté s'accomplisse. » Lorsqu'il se présenta à la porte de la maison du tribun, il y fut reçu avec beaucoup de politesse. Le tribun lui dit en l'abordant : « Sois le bien-venu, habile médecin ; et qu'y a-t-il de plus agréable pour celui qui est accablé de chaleur, qu'une eau rafraîchissante ? » Le bienheureux Apollinaire lui répondit : « Que la paix de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ repose sur toi. — De qui entends-tu parler ? répondit le tribun. — Du Fils du Dieu vivant, qui est venu renouveler le monde qui était perdu. — A ce que je vois tu es Galiléen. — Il est ainsi. — Tu connais l'art de guérir ? — Je ne fais rien sans invoquer le nom de Jésus. — Quelle vertu y a-t-il donc en Jésus ? — Assemble ici tes officiers ; et, à la vue de tout le monde, tu connaîtras la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, et tu avoueras qu'il est le Dieu vivant, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. — Qu'on appelle les chefs de l'armée, dit ce tribun, afin que nous voyions la puissance de Jésus. »

Lorsqu'ils furent arrivés, le tribun lui dit : « Voici ma femme qui, depuis bien des années, est retenue au lit par une cruelle infirmité que tous les remèdes n'ont pu soulager ; s'il y a en toi quelque pouvoir, fais-le paraître ; guéris-la. » Apollinaire lui répondit : « Daigne le Seigneur ouvrir les yeux de ton âme, afin que, voyant ses merveilles, tu crois que Jésus est Dieu. » Et, prenant la main de la malade, il lui dit : « Au nom de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, lève-toi, crois en lui, et ne dis plus qu'aucun autre lui est semblable. » La femme se leva, parfaitement guérie, et s'écria : « Non, il n'y a point d'autre Dieu que Jésus, celui que prêche Apollinaire ¹. » Le tribun demanda le Baptême, qu'il reçut avec sa femme, ses enfants et tous ceux qui avaient été témoins de ce miracle. Sa maison devint la première église de Ravenne : saint Apollinaire, qui demeura désormais chez lui, y enseignait, baptisait et offrait le Saint-Sacrifice. Il y convertit beaucoup de païens, dont les plus nobles lui confièrent leurs enfants, qu'il instruisait dans la Foi. En douze an-

¹ *Les Actes des Martyrs*, traduits par les RR. PP. Bénédictins de Solesmes, t. 1^{er}, p. 46.

nées il fit plusieurs prêtres, deux diacres et six clercs, avec lesquels il chantait des psaumes à différentes heures du jour et de la nuit. Mais le nombre des chrétiens s'accroissant, le gouverneur de Ravenne, nommé Saturnin, en fut informé : il fit amener à son tribunal le saint Evêque, et lui voulut faire adorer Jupiter. Les pontifes du capitol de Ravenne le conduisirent dans le temple, qui était magnifique ; mais le Saint dit en souriant : « Voilà des ornements d'or et d'argent qui seraient mieux placés dans les mains des pauvres, que devant les images des démons. » A ces mots, les pontifes et le peuple se jetèrent sur lui, le traînèrent jusque sur les bords de la mer, en l'accablant de coups, et le laissèrent pour mort. Ses disciples, cependant, parvinrent à l'enlever et à le rappeler à la vie.

« Six mois après un très-noble personnage, nommé Boniface, citoyen de la ville de Classe, perdit subitement la parole. Comme les nombreux médecins qu'il avait appelés ne lui procuraient aucun soulagement, on lui dit que le serviteur de Dieu Apollinaire vivait encore, et qu'il se tenait caché dans la maison d'une veuve. Sa femme envoya aussitôt prier le Saint de venir le visiter. Au moment où il entra dans la maison, une jeune fille, qui en sortait et était possédée de l'esprit immonde, s'écria : « Retire-toi d'ici, Serviteur du Dieu vivant ; sinon, je te fais traîner hors de la ville, les pieds liés. » Apollinaire lui répondit : « Tais-toi, démon, sors de cette fille, et ne parle plus ainsi dans le corps des humains ; » et le démon sortit aussitôt. Le saint homme, entrant dans la chambre de Boniface, le vit étendu sur son lit et sans parole, et il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez fermé la bouche de cet homme, afin qu'il n'invoquât plus le secours des idoles, ouvrez-la présentement, afin qu'il invoque votre nom, qui est béni, et qu'il croie que vous êtes le Dieu qui vit dans les siècles. » Les chrétiens ayant répondu *Amen*, à l'instant la langue de Boniface se délia, et il louait Dieu, en disant : « Il n'y a point d'autre Dieu que celui que prêche le bienheureux Apollinaire. » Le même jour, plus de cinq cents hommes crurent en Jésus-Christ et à son Serviteur, le bienheureux Apollinaire, par lequel ils avaient reçu la lumière de la Foi.

Peu de jours après ce miracle, quelques païens, poussés par l'esprit immonde et se laissant aller à leur fureur, se saisirent d'Apollinaire, et après l'avoir longtemps frappé avec des bâtons, ils lui défendirent de ne plus jamais parler du nom de Jésus. Mais le bienheureux, étendu par terre, ne cessait de crier que Jésus est Dieu, lequel, de son plein gré, avait souffert dans son corps pour le salut de tous. Les païens, furieux d'un tel témoignage, placèrent Apollinaire les pieds nus sur des charbons ardents. Pour lui, il n'en était que plus animé à confesser le Christ à haute voix. Ces impies le chassèrent enfin de la ville de Classe, en lui disant : « Quoique tu opères des guérisons, ne rentre pas dans notre ville, et va vivre où tu pourras. » Le bienheureux Apollinaire resta ainsi étendu hors des murs de la ville, et prêchant toujours le nom de Jésus-Christ. Plusieurs habitants de cette cité craignant Dieu, venaient le trouver et prenaient soin de lui, car les chrétiens y étaient fort nombreux, même parmi les nobles. Ils avaient une maisonnette à peu de distance des murs, et le Bienheureux y disait la Messe ; mais il baptisait dans la mer, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Plusieurs années après, le bienheureux Apollinaire se rendit dans la province d'Émilie, où il enseignait en secret les peuples qu'il pouvait gagner par sa parole. Durant ce temps-là, le prêtre Calocerus gouvernait l'église de Ravenne, opérant de nombreux miracles au nom de Jésus-Christ. Peu de temps après, le bienheureux Apollinaire revenant de l'Émilie, fut reçu avec une joie extrême par les chrétiens. A la même époque, le patrice Rufus, personnage consulaire, gouvernait le duché de Ravenne. Or, sa fille unique était malade. On parla du bienheureux pontife Apollinaire au père qui était très-affligé, et il le fit aussitôt prier de venir visiter sa fille. Comme le Saint entrait dans cette maison avec ses clercs, le patrice Rufus s'écriait : « Ma fille est morte ! » Le bienheureux Apollinaire entendant les lamentations de cette famille, connut par là que la jeune fille avait rendu l'esprit. Le patrice Rufus descendit aussitôt à sa rencontre, et lui dit, en versant des larmes : « Ah ! que je regrette que tu sois entré dans ma maison ! Car je le vois, nos grands dieux sont irrités, et ils

n'ont pas voulu sauver ma fille ; cependant, dis-moi, en quoi pourrais-tu lui venir en aide ? » Et tous ceux qui étaient présents pleuraient avec lui. Le bienheureux Apollinaire lui dit : « Aie confiance, ô patrice ; seulement, jure-moi par le salut de César que tu permettras à la jeune fille de suivre son Sauveur ; et tout à l'heure tu vas connaître la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Le patrice Rufus répondit : « Je sais que ma fille n'a plus de vie et qu'elle est bien morte ; néanmoins, si je la vois se lever, si je l'entends parler, je louerai la puissance de ton Dieu, et je ne l'empêcherai point de suivre son Sauveur. »

Cependant les assistants pleuraient amèrement. Mais Apollinaire, mettant sa confiance dans le Seigneur Jésus, s'approcha de la défunte et la toucha, en disant : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes mon Dieu, vous qui avez fait à mon maître Pierre, votre apôtre, la faveur d'obtenir tout ce qu'il désire, ressuscitez cette jeune fille ; car vous êtes notre Créateur, et il n'y a point d'autre Dieu que vous. » Et tournant ses regards vers la jeune fille, il lui dit : « Pourquoi restes-tu couchée ? lève-toi, et rends hommage à ton Créateur. » Elle se lève aussitôt et s'écrie : « Grand est le Dieu que prêche Apollinaire, son serviteur, et il n'y en a point d'autre que lui. » Ce miracle répandit une vive joie parmi les chrétiens, parce que le nom du Seigneur Jésus en était glorifié. La jeune fille fut baptisée avec sa mère et les gens de la famille de l'un et de l'autre sexe, au nombre de trois cent vingt-quatre personnes, et beaucoup d'autres païens crurent aussi au Christ. Mais le patrice Rufus, redoutant l'empereur, se contentait de témoigner en secret de l'amitié au bienheureux Apollinaire, et de subvenir à ses besoins. Sa fille se consacra à Jésus-Christ et demeura vierge.

Sur ces entrefaites, des païens dirent à César qu'un certain homme venu d'Antioche avait répandu dans la ville de Ravenne, par des enchantements magiques, le nom du juif Jésus-Christ, et qu'une grande multitude d'habitants lui obéissait, même la famille du patrice Rufus. L'empereur donna aussitôt un successeur à celui-ci, et manda à Messalinus, vicaire du gouverneur, ou de contraindre un étranger aussi téméraire de sacrifier aux

dieux, ou de le reléguer dans des provinces lointaines. Le vicaire Messalinus fit donc venir dans son prétoire le bienheureux Apollinaire, et en présence des prêtres du Capitole, il lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » — Apollinaire : « Je me nomme Apollinaire. » — Messalinus : « D'où es-tu venu ici ? » — Apollinaire : « D'Antioche. » — Messalinus : « Quel est ton art ? » — Apollinaire : « Je suis chrétien et disciple des Apôtres du Christ. » — Messalinus : « Et quel est ce Christ ? » — Apollinaire : « Il est le Fils du Dieu vivant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui a l'existence. » — Messalinus : « Tu veux parler sans doute de ce Christ qui, il y a peu d'années, se donnant pour le Fils de Dieu, fut mis à mort par les Juifs ? Certes, s'il eût été Dieu, il ne pouvait ni mourir, ni être accablé d'outrages : cependant, comme il montrait beaucoup de superbe dans sa conduite, il a été bafoué et livré à la mort. Après cela, nous ne voyons pas quelles raisons tu peux avoir de le mettre au rang des dieux. » — Apollinaire : « Ce Jésus que nous prêchons était Dieu, et il existe de toute éternité. Mais lorsqu'il voulut délivrer le genre humain de l'esclavage des démons, il s'anéantit en prenant chair, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein d'une Vierge, qui n'a jamais connu d'hommes. » — Messalinus : « En effet, on nous avait raconté cela ; mais il est difficile de le croire. »

Le bienheureux Apollinaire dit alors : « Écoute sérieusement, ô juge, ce que vais dire. Jésus était Dieu, demeurant dans un corps humain, et il faisait dans ce monde des prodiges merveilleux : s'il a été pris par les Juifs, puis crucifié, la chair qu'il avait prise d'une vierge souffrait seule en lui ; car Dieu est impassible et immortel. Le troisième jour après son crucifiement, il a lui-même ressuscité ce même corps ; et après s'être fait voir à plusieurs, il est monté au ciel, d'où il était descendu Dieu. Bien plus, il a donné à ceux qui croient en lui un pouvoir si grand, que par l'invocation de son nom, les démons sortent des possédés, les malades sont guéris et les morts ressuscitent. » Le vicaire Messalinus lui répondit : « Tu ne viendras pas à bout de me persuader de suivre des dieux inconnus, qui, du reste, n'ont

pas été admis par le sénat. Mais laissons-les pour ce qu'ils sont : pour toi, va au Capitole, et de tes propres mains offre de l'encens au grand dieu Jupiter Tonnant, afin d'avoir la vie sauve ; autrement, après t'avoir fait endurer la flagellation et divers autres supplices, je t'enverrai en exil. » Le bienheureux Apollinaire lui répartit aussitôt : « Suppose que j'ai déjà été conduit au Capitole ; car, sois-en bien assuré, jamais ces mains n'offriront d'encens aux démons ; mais j'offre à mon Seigneur Jésus-Christ un encens de louange en odeur de suavité. »

Les pontifes s'écrièrent alors : « Tu ignores sans doute, ô juge, que cet homme ose bien s'attribuer le nom de pontife, afin de séduire la foule sous notre nom. Mais examine-le toi-même, sur sa téméraire présomption. » Le vicaire dit à son principal officier : « Dépouille-le et frappe-le de verges, en lui disant ces paroles : Reviens à résipiscence, et sacrifie aux dieux. » Tandis qu'on le frappait, il ne cessait de crier : « Je suis chrétien : fais comme il te plaira. » Durant ce supplice, un des pontifes dit au vicaire : « Fais-le suspendre au chevalet, et qu'on lui inflige de longs tourments, afin qu'il se décide à rendre gloire aux dieux immortels. » Le bienheureux Apollinaire, pendant qu'on le tourmentait ainsi, disait : « Je confesse que le Seigneur Jésus-Christ est le Dieu vivant, et qu'il n'y en a point d'autre. » Le comte Messalinus lui dit : « Dis-moi, empoisonneur, quelle récompense attends-tu pour tant de tourments ? » Le bienheureux Apollinaire lui répondit : « Il est écrit que celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Et encore : « S'il meurt dans le Christ, il vivra. Telle est la récompense des chrétiens. » Ceux qui étaient présents à ce spectacle, entendant ces paroles, glorifiaient le Dieu du Ciel, parce que le Bienheureux Apollinaire, par ses tourments, surmontait ceux qui les lui infligeaient. Le juge, furieux de ces murmures, dit aux exécuteurs : « Qu'on le frappe de nouveau, et qu'on jette de l'eau bouillante sur ses plaies. Qu'ensuite on le conduise chargé d'un lourd poids de fer à un navire du port, et précédé du héraut public, et qu'on l'envoie en exil sur les côtes d'Illyrie. » Or, il arriva qu'un de ceux qui avaient sévi avec le plus de cruauté contre le Serviteur de Dieu expira subitement.

Le bienheureux Apollinaire ayant été levé de terre, dit à Messalinus : « Juge impie, pourquoi ne veux-tu pas croire en Jésus fils de Dieu, afin d'éviter les supplices éternels ? » Le juge courroucé ordonna de lui briser la bouche avec une pierre ; et après l'avoir fait charger d'un poids énorme de fers, il le fit jeter dans une horrible prison, où l'on étendit ses pieds dans les ceps, et défendit de lui porter aucune nourriture, afin qu'il périclât d'inanition. Mais l'Ange du Seigneur vint le visiter pendant la nuit, et à la vue des gardes, lui donna des aliments ; puis, après l'avoir réconforté, il disparut. Le quatrième jour, le juge apprit qu'il vivait encore. Il le fit alors conduire enchaîné au navire, et l'envoya en exil. Le Serviteur de Dieu fut suivi par trois hommes de son clergé, qui voulurent le servir.

Durant ce temps-là, l'Église de Ravenne était gouvernée par les prêtres et les diacres ; et le nombre des chrétiens allait toujours croissant.

Le vaisseau qui portait le bienheureux Apollinaire étant arrivé sur les rivages du golfe de Corinthe, il survint tout à coup une tempête qui jeta le navire sur la plage, où il fut brisé en pièces. Le bienheureux Pontife fut le seul qui échappa au danger, avec ses clercs et deux soldats ; tous les autres furent engloutis dans la mer. Les soldats lui dirent : « Seigneur notre père, où irons-nous ? qu'allons-nous faire ? » Il leur répondit : « Recevez le Baptême au nom de Jésus-Christ, et vous vivrez. » Ils renoncèrent incontinent au culte des idoles, et ils furent baptisés au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ils voyagèrent ensuite quelque temps ensemble, et passèrent en Mésie, où ils annoncèrent la parole de Dieu : mais personne ne voulait les recevoir. Or, il y avait en ce pays un lépreux, lequel était le frère d'un homme aussi distingué par sa noblesse que par la dignité dont il était revêtu. Le bienheureux Apollinaire ayant vu ce lépreux, lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Celui-ci répondit : « Oui, je le voudrais. » Apollinaire ajouta : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras guéri. » Le lépreux répondit : « Celui qui me guérira, celui-là sera mon Dieu. » Le bienheureux Apollinaire, invoquant le nom de Notre-Seigneur Jésus-

Christ, toucha le lépreux qui fut guéri à l'instant même. Aussitôt après, renonçant aux idoles, il crut au Seigneur Jésus-Christ, et reçut le Baptême. Le bienheureux Pontife demeura plusieurs jours chez lui, puis il gagna les rives du Danube, et il convertit un grand nombre d'âmes à la foi du Christ.

Les païens de ces régions, voyant que le bienheureux Apollinaire était l'ennemi des idoles, voulaient le faire mourir. Pour échapper à leur fureur, il descendit dans la Thrace, et y demeura plusieurs jours. Or, il y avait dans le voisinage un temple de Sérapis. Durant le séjour du Serviteur de Dieu en ces lieux, cette idole ne rendit aucune réponse ; et bien qu'on lui fit beaucoup d'offrandes, à grand'peine on obtint des démons cette réponse : « Vous ne savez donc pas qu'un disciple de Pierre, l'Apôtre de Jésus-Christ, est venu de Rome ici, et qu'il m'a lié en prêchant Jésus ? Tant qu'il ne sera pas expulsé de ces lieux, nous ne pouvons rendre nos oracles. » Les païens se mirent aussitôt à la recherche du bienheureux Apollinaire. Après qu'ils l'eurent trouvé, comme ils lui demandaient ce qu'il était venu faire en ce pays, il leur répondit : « Je suis chrétien, et c'est à cause du nom du Christ que de la ville de Ravenne on m'a envoyé en exil ici. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, ils le dépouillèrent de ses habits, et après l'avoir frappé longtemps à coups de bâton, ils l'emmenèrent au bord de la mer ; puis ils prièrent le gouverneur de la province de l'embarquer avec tous les siens sur un navire qui faisait voile pour l'Italie ; « car, disaient-ils, il vaut mieux qu'il retourne d'où il est venu, pour pervertir le peuple, s'il veut, que de demeurer ici, pour anéantir le culte de nos dieux. » Donc, après trois ans d'absence, étant rentré dans la ville de Ravenne, il y fut accueilli avec grande allégresse par les chrétiens, qui glorifiaient Dieu de ce qu'il leur avait rendu leur père et leur docteur. Or, le Seigneur avait opéré par son Serviteur plusieurs prodiges sur les côtes de Dalmatie, lorsque celui-ci revenait en Italie.

Longtemps après, un jour qu'il célébrait le sacrifice dans la maison de campagne du sénateur Cyrénée, voisine de Ravenne, les païens excitèrent du tumulte dans la ville au sujet d'Apollinaire. La populace aussitôt courut à la maison où il se tenait, se

jeta sur lui, et après l'avoir enchaîné, on le conduisit à la place publique, en le frappant et le couvrant de plaies. Les pontifes du Capitole voyant cela, s'en indignèrent et s'écrièrent : « Cet homme n'est pas digne d'être présenté au grand dieu Jupiter, dont il s'est souvent moqué : qu'on le mène plutôt au temple d'Apollon, et que là il apprenne la puissance des dieux immortels. » Comme on l'y conduisait, il fut suivi de plusieurs nobles, tant chrétiens que païens, et du peuple de la ville. Les païens disaient entre eux : « Nous allons voir si cet homme a changé d'opinions. » Lorsqu'il fut arrivé au temple, et qu'il eut vu la statue d'Apollon, il dit à ceux qui l'entouraient : « C'est là ce dieu auprès de qui vous venez prendre vos augures ? » Ils répondirent : « C'est lui-même, il est le gardien de cette cité et le premier parmi les dieux. » Le bienheureux Apollinaire répondit : « Je ne lui souhaite rien de bon : mais quand il aura été détruit, le gardien des chrétiens qui demeurent en ce lieu sera le Seigneur Jésus-Christ, c'est lui qui est vraiment Dieu. » Puis, s'étant mis en prière, la statue se brisa soudain, et le temple du diable s'écroula. Les païens, voyant ce prodige, s'écrièrent : « Qu'on tue ce vieil impie, qui détruit tout. » Les chrétiens au contraire, rendaient grâce à Dieu, disant : « Oui, celui-là est vraiment Dieu, qui par notre Père fait des choses si merveilleuses. »

Les païens de plus en plus irrités, le livrèrent au juge, qui se nommait Taurus, en priant celui-ci de le condamner à mort. Le juge, convoquant aussitôt dans son prétoire toute la noblesse de la ville, parla ainsi, en présence de cette assemblée, au bienheureux Apollinaire : « Nous te prions de nous dire par quelle vertu tu opères tant de choses, en quel endroit tu tiens tes réunions, et pourquoi tu te fais suivre par une si grande foule. » Le bienheureux Apollinaire répondit : « Ma puissance n'est point autre que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite, nous possédons la maison de Dieu dans nos cœurs. Mais si tu veux parler d'un édifice de pierres, celui où nous enseignons aux chrétiens les divins oracles, n'est pas éloigné de la ville. » Le juge Taurus lui dit : « N'as-tu pas quelques ministres ? » Apollinaire : « J'en ai même plusieurs. » Taurus : « Et où sont-ils ? » Apollinaire : « Ils de-

meurent en cette ville de Ravenne. » Taurus : « Tu as donc en toi quelque émanation de la puissance divine ? » Apollinaire : « Je t'ai déjà dit que c'est la vertu suprême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Taurus : « J'ai chez moi un de mes enfants qui est né aveugle. Si, après avoir invoqué le nom de celui qu'on dit avoir été crucifié par ceux de ta nation, tu rends la vue à mon fils, nous croirons qu'il est vraiment Dieu ; sinon, nous te condamnerons au supplice du feu pour tes crimes. » Le bienheureux Apollinaire dit : « Qu'on amène l'aveugle. » Et lorsqu'il fut arrivé, Apollinaire lui dit : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, ouvre les yeux et vois. » Et ouvrant aussitôt les yeux, l'aveugle reçut la lumière. Tous les grands qui étaient présents, stupéfaits de ce miracle, s'écrièrent : « Il est vraiment Dieu celui qui opère de telles choses. » Et bon nombre d'entre eux crurent au Seigneur Jésus-Christ. Aussitôt le juge Taurus tira de l'assemblée le Serviteur de Dieu, et l'envoya à sa maison de campagne, comme pour le garder, et il y demeura quatre ans. Comme cette villa n'était qu'à six milles de Ravenne, tous les chrétiens allaient y trouver Apollinaire, et il les instruisait ; et tous les infirmes qu'on lui amenait s'en retournaient guéris, quelles que fussent leurs infirmités.

Or, au temps de l'empereur Vespasien, les pontifes du capitol de Ravenne, qui possédaient trois cents autels, envoyèrent à Rome, par jalousie contre Apollinaire, un rapport tellement atroce, qu'on y lisait, entre autres choses : « Si vous ne faites périr ce séducteur Apollinaire, qui enseigne des choses contraires à votre règne et au salut de la république, c'en est fait de la religion romaine : car une grande multitude qu'il a séduite, s'emporte journellement en injures contre les dieux immortels. Pour lui, il a, de plus, renversé les temples par ses enchantements magiques. Il est donc nécessaire que ce vieux Apollinaire soit privé de la vie, si vous voulez que le nom romain ne périsse pas. » Le César Vespasien envoya l'ordre de chasser de la ville quiconque aurait l'audace de faire injure aux dieux, à moins qu'il ne consentit à satisfaire pour l'outrage qu'il aurait commis : « Car il n'est pas juste, ajouta-t-il, que nous vengions nous-mêmes les

dieux, qui ont le pouvoir de tirer eux-mêmes vengeance de leurs ennemis. Portez-vous bien. »

Après avoir dicté cet ordre, il le confia à Démosthène, illustre patricien, mais tout dévoué au culte des idoles. Lorsque celui-ci fut arrivé à Ravenne, il se fit présenter Apollinaire. Comme le Serviteur de Dieu, tout courbé à cause de son grand âge et des divers supplices qu'il avait endurés, se tenait devant le juge, les païens se mirent à crier : « Ne lui fais aucune interrogation, nous savons tous qu'il est chrétien et destructeur des temples ; tu dois ou le punir, ou le reléguer loin de cette ville, de peur que nous ne périssions. » Le patrice Démosthène dit : « Vieux séducteur, dis-moi quelle est ta religion ? » Le bienheureux Apollinaire répondit : « Je ne porte point envie à votre gloire, mais je dirai la vérité. Je suis chrétien, j'ai été instruit par le bienheureux Pierre, Apôtre, et c'est lui qui m'a envoyé vers cette ville fortunée, afin que ses habitants, recevant la foi de Jésus-Christ, pussent mériter d'obtenir le salut par son nom. » Démosthène : « A quoi bon tant de paroles ? Il est temps que tu abandonnes tes vaines superstitions, pour sacrifier aux dieux. » Apollinaire : « Je m'offre moi-même en sacrifice pour mes enfants, que j'ai acquis. Quiconque n'abandonnera pas le culte des dieux, pour adorer le Dieu du ciel, de la terre et de la mer, qui avec le Seigneur et le Saint-Esprit, règne éternellement, celui-là sera livré à un feu éternel : celui au contraire qui croira et sera baptisé, jouira d'un repos éternel et de richesses impérissables. »

A ces mots, le juge, entrant en fureur, le confia à la garde d'un centurion qui était chrétien, mais en secret. Démosthène s'occupa ensuite à chercher quels genres de supplices il pourrait infliger au vieillard. Le centurion ayant pris le bienheureux Apollinaire, l'emmena chez lui à Classe. Quelques jours après il lui dit : « Seigneur notre Père, ne vous livrez donc pas sitôt à la mort, car votre vie nous est nécessaire ; échappez-vous à la faveur de la nuit, et retirez-vous dans le faubourg où l'on reçoit les malades, jusqu'à ce que la fureur du peuple s'apaise. » Et au milieu du silence de la nuit, il le laissa sans surveillance, afin qu'il pût s'enfuir. Les païens ayant été informés de la fuite du bienheureux

Apollinaire, se mirent à sa poursuite ; et l'ayant joint près de la porte de la ville, ils le frappèrent si longtemps, qu'à la fin ils le crurent mort. Mais ses disciples le secoururent à temps, et le conduisirent avant le jour, dans l'habitation des lépreux, auxquels il recommandait de ne jamais abandonner la foi chrétienne, leur prédisant les nombreuses persécutions qui devaient surgir à cause du nom de Jésus-Christ, et ajoutant qu'après ces longues épreuves, des princes même embrasseraient la foi du Christ ; que toutes les idoles des démons seraient abandonnées, et que par tout l'univers les chrétiens offriraient des sacrifices au Dieu vivant. « Quiconque, dit-il en finissant, demeurera ferme dans la foi de Jésus-Christ, celui-là vivra véritablement, et ne mourra point. »

Après avoir fait ces exhortations et beaucoup d'autres ensuite, le bienheureux martyr et évêque de Jésus-Christ, Apollinaire, s'endormit dans le Seigneur, et ses disciples l'enterrèrent hors de la ville de Classe, dans un tombeau de pierre, qu'ils enfouirent dans la terre, par crainte des païens. Il avait gouverné son église de Ravenne vingt-huit ans, un mois et quatre jours. Il fut martyrisé dans la ville de Ravenne, sous l'empereur Vespasien, le dix des calendes d'août, sous le règne de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui vit et règne en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

SAINT LIBOIRE,

ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Liboire, né dans les Gaules, d'une famille illustre, rehaussa la gloire de sa patrie par l'éclat de ses vertus. Dès sa plus tendre enfance, méprisant les vains attraites des passions, il se distingua entre tous par la gravité de ses mœurs. S'étant avancé dans l'étude des Saintes-Écritures, et dans les autres sciences, il s'engagea dans la cléricature, et il se donna tellement au culte divin, que dans toutes les fonctions qui lui furent confiées, il devint un modèle de modestie et de piété pour la ville entière du Mans.

Lès vœux de tous les fidèles l'appelèrent, malgré ses résistances, à l'épiscopat, vers le milieu du quatrième siècle. Forcé de courber les épaules sous un joug aussi pesant, il ne relâcha rien de sa ferveur première; et plus était grande la dignité à laquelle il était élevé, plus aussi il s'efforçait par ses veilles, ses jeûnes et ses prières, de plaire à Dieu, et de pourvoir aux besoins du peuple qui lui était confié. Il montra surtout son zèle pour venir en aide aux pauvres dans leurs besoins. Il construisit en l'honneur de Dieu plusieurs églises qu'il dota. Il donna aussi tous ses soins à annoncer à son peuple la parole de Dieu, et il ne cessa de veiller à l'extirpation des vices dans son diocèse, et à la conservation de la pureté de la foi.

Il fut intimement lié avec saint Martin de Tours; et Dieu lui accorda la précieuse faveur d'en être assisté à ses derniers instants. Il rendit son âme à Dieu, le 10 des calendes d'août, vers la fin du quatrième siècle, et il fut enseveli de l'autre côté de la Sarthe, dans l'église des Saints-Apôtres. Il y reposa jusqu'à ce que saint Alaric eut accordé à l'évêque Badurad, l'an 836, de transporter à Paderborn ses précieuses reliques. De là tire son origine le culte célèbre de saint Liboire dans l'église de Paderborn, et la sainte fraternité qui n'a cessé d'unir les deux églises du Mans et de Paderborn. Le bienheureux saint Liboire fit d'innombrables miracles avant et après sa mort, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux boiteux, chassant les démons, guérissant les lépreux et rendant la santé à une foule d'infirmes, et surtout à ceux qui souffrent de la pierre ou de la gravelle.

SAINT TROPHIME ET SAINT THÉOPHILE,

MARTYRS.

Les Martyrologes n'indiquent ni le lieu où ces deux serviteurs de Dieu souffrirent, ni quelles étaient leurs fonctions; on sait seulement qu'ils témoignèrent dans la persécution de Dioclétien; ils confessèrent leur foi, et leurs juges n'ayant pu obtenir qu'ils adorassent les idoles, les livrèrent aux bourreaux qui eurent l'ordre de les lapider. Mais comme leur mort tardait trop à ve-

nir, on les jeta dans les flammes d'un bûcher qui s'éteignit sans les avoir entamés. Les juges qui avaient des yeux pour ne pas voir les merveilles divines firent égorger les deux fidèles. On les honore le 23 juillet.

SAINT RAVEN ET SAINT RASIPHE,

MARTYRS.

Ces deux nobles armoricains étaient frères. Raven, l'aîné des deux, avait mérité par ses lumières et ses vertus d'être élevé au sacerdoce; Rasiphe était encore simple fidèle. Ils rivalisaient d'ardeur pour convertir les idolâtres. Leur zèle fut payé par des violences.

Pour épargner un crime aux persécuteurs et des vexations à leur patrie, les généreux athlètes de la vérité se réfugièrent dans une solitude de la Neustrie, au voisinage de Séez, dans la paroisse de Macé.

Éloignés des hommes ils étaient plus près de Dieu. Quelques légumes et l'eau d'une source suffisaient à leur nourriture. Le monde qu'ils avait fui les admira et accourut en foule. Ils reçurent avec bonté tous ceux qui les visitaient. Les connaissances qu'ils avaient en médecine leur servirent à guérir les maux du corps. Ce fut pour eux l'occasion de guérir les maladies de l'âme.

Leurs disciples se multipliaient, faisaient triompher la croix sur les ruines du paganisme, dont Julien l'Apostat était le défenseur passionné. Ils furent déferés aux juges, les bourreaux les tourmentèrent jusqu'à les laisser pour morts. Raven avait perdu un bras, et son frère n'était qu'une plaie. Ils vécurent encore trois semaines en ce douloureux état. L'aîné des deux héros mourut le 23 juillet, et le jeune le lendemain, en 363. Le prêtre Humbert leur donna la sépulture. On construisit une église sur leur tombeau et de nombreux miracles s'y opérèrent.

SAINT VALÉRIEN,

EVÊQUE DE CIMÈLE.

Cimele ou Cimèle ou Cimiez, était une ville des Gaules, à peu de distance de Nice, dans les Alpes-Maritimes. Elle a disparu.

mais au v^e siècle elle était épiscopale, et a produit quelques saints.

Saint Valérien, son évêque, assista en 439, au concile de Riez, en 440, au concile d'Orange, au concile d'Arles, en 443.

Avant d'être élevé sur le siège de Cimèle, il était moine de Lérins, il a laissé vingt homélies adressées aux reliques de son temps. Le P. Sirmond a fait son éloge. On place sa mort à l'an 460.

Sa ville ayant été détruite entièrement par les Lombards, son siège épiscopal a été réuni à celui de Nice.

LE BIENHEUREUX CASSIEN,

PRÊTRE DE MARSEILLE.

Nous croyons pouvoir parler ici de cet homme célèbre, puisque sa mémoire est honorée d'un culte religieux chez les Grecs, et en quelques endroits de l'Église latine, en y apportant la distinction que l'on en doit faire d'avec ceux dont la sainteté est universellement reconnue.

On n'est pas moins partagé aujourd'hui sur le lieu de sa naissance, que l'antiquité l'était autrefois sur celle d'Homère.

Quelques savants¹ de ces derniers temps ont cru pouvoir juger par ses propres ouvrages qu'il était Gaulois d'origine, et né dans la Provence; d'autres² l'ont cru Romain, soit qu'ils aient su qu'il avait demeuré à Rome, ou qu'ils aient voulu dire seulement qu'il avait composé ses ouvrages en la langue des Romains. Quelques-uns³ l'ont fait Africain de naissance, sans que l'on sache quel est le fondement de leur opinion. Quelques autres⁴ le font natif d'Athènes, en Grèce, parce qu'il appelle la ville de Constantinople sa patrie⁵; quelques-uns ont cru qu'il n'était point d'ailleurs; enfin d'autres se sont imaginés⁶ qu'il pourrait être né à Scythople, en Palestine, parce qu'il témoigne avoir été élevé en cette province. Mais il paraît plus sûr de s'arrêter au sentiment de Gennade, prêtre de Marseille⁷, qui le fait Scythe de na-

¹ Holstenius Norius, etc. — ² Photius. — ³ Honorius Aug. — ⁴ Brev. et Guesn. Mass. — ⁵ Cass., de *Incarn.*, l. VII, c. III, collat. 24, c. 1. — ⁶ Bult. Guesn. Gaz, etc. — ⁷ *Gen. vir. ill.*, c. LXI.

tion, parce que cet auteur vivant dans le lieu même où était son établissement, et ne lui étant postérieur que d'une génération, a dû être mieux informé de ce qui le regardait, que tous ceux qui ne l'ont pas connu de si près, et qui n'en ont écrit qu'après lui. Cassien fut transporté du pays du Nord, dès son enfance, en Palestine, soit que ses parents qui étaient des plus riches habitants de la Chersonèse Taurique, au-dessus du Pont-Euxin, eussent quitté leur demeure pour y aller habiter, soit que, s'étant établis à Constantinople, ils l'eussent envoyé en cette province pour le former à la piété. Il fut élevé dans un monastère de Béthléem où il fit profession de la vie religieuse ; et il se fortifia pendant plusieurs années dans la pratique de toutes sortes de vertus par les exercices de la discipline monastique. Il se lia particulièrement avec un de ses confrères nommé Germain, en qui il trouva des inclinations conformes aux siennes, et une ardeur égale pour s'avancer dans la perfection. Ce fut principalement ce motif qui leur inspira le désir de sortir de leur monastère pour aller dans les déserts de l'Égypte, voir les solitaires dont la renommée formait une si haute idée dans les esprits de tout le monde, et tâcher de profiter de leurs grands exemples et de leurs instructions. Leur abbé et leurs confrères ne consentirent à les laisser aller qu'à condition qu'ils reviendraient dans le monastère.

Ils allèrent donc voir ces hommes si célèbres et si cachés, et lorsqu'ils furent en Égypte, ils trouvèrent de grandes facilités à exécuter leur dessein par les bons offices que leur rendit Archèbe, évêque de Pannéphyse, la première ville du pays où ils s'arrêtèrent. Ce prélat, dont la conduite toute sainte leur fut déjà d'une grande instruction, les mena lui-même voir trois ermites de son diocèse. C'était Chérémon, Nesteros et Joseph, qui se souciaient si peu d'être connus des hommes, que, sans Cassien, nous aurions ignoré ce qui les regarde jusqu'à leur nom. Chérémon, âgé pour lors de plus de cent ans, les entretint 1° de la perfection qui consiste dans l'amour divin, 2° de la vertu angélique de la chasteté, 3° de la protection de Dieu sur les hommes. Cassien en fit depuis le sujet de trois conférences. Nesteros les mit sur la vraie science des choses spirituelles, et leur dit beaucoup de choses sur la diversité

des dons que Dieu départit à ceux qui le servent. Joseph qui avait une grande expérience des affaires du monde, parce que sa grande naissance et ses premiers emplois lui avaient donné lieu de les connaître, les entretint principalement de la véritable amitié qui doit être fondée sur la vertu. Sa conversation leur fut d'autant plus agréable qu'il avait beaucoup de politesse et beaucoup de beaux reflets de l'excellente éducation qu'il avait reçue avant que de renoncer au siècle, et qu'il leur parlait en grec, qui était leur langue, au lieu qu'ils avaient besoin d'interprète pour entendre les deux autres qui ne savaient que l'égyptien. Germain et Cassien passèrent ensuite le Nil et entrèrent dans le territoire de Diolque où il y avait beaucoup d'anciens et de célèbres monastères. On leur y donna une cellule toute meublée, et ils commencèrent à y vivre en solitaires. Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen d'observer les manières, la discipline et les usages de tant de saintes communautés, que de les pratiquer avec ceux qui les composaient. Ils s'attachèrent à hanter les plus parfaits. Ils virent alors fort à leur aise les voies diverses que tenaient les cénobites ou moines vivant en commun, et les ermites ou anachorètes pour arriver à la perfection du christianisme. Ils y apprirent beaucoup de choses qui servirent depuis de matière aux conférences que Cassien donna au public étant en Occident. Après avoir passé un temps considérable dans les monastères de Diolque et de Nitrie, ils eurent la pensée de quitter les sables brûlants de l'Égypte pour retourner dans leur pays, et aller revoir leurs parents ; ce qui ne peut guère s'entendre que de la Palestine qu'ils regardaient comme leur pays et où étaient leurs parents et leurs frères au sens spirituel. Comme ce mouvement ne venait que du désir de rentrer dans des lieux plus agréables et plus commodes que n'étaient les déserts de l'Égypte, ils en furent détournés pour lors par l'abbé Abraham, qui leur découvrit le piège que l'ennemi de leur salut leur tendait sous cette tentation.

Ils continuèrent donc leurs saints exercices et leurs observations dans ces lieux affreux, si propres à mortifier la volonté et les passions humaines. Mais au bout de sept ans ils retournèrent

en leur monastère de Béthléem, plutôt pour contenter l'abbé et les religieux du lieu à qui ils avaient engagé leur parole, que pour se satisfaire eux-mêmes. Aussi demandèrent-ils bientôt après la permission de se retirer de nouveau dans la solitude, et ils ne l'eurent pas plutôt obtenue qu'ils revinrent en Egypte, et passèrent dans le fameux désert de Scété, où ils virent les abbés Moïse, Paphnuce, Sérapion, Daniel, Serène, Théodore, Isaac et beaucoup d'autres grands hommes qui en faisaient l'ornement, et qui fournirent à Cassien la matière de ses autres conférences. Ceux qui ont pris Scétie ou Scété pour la Scythie, et qui ont confondu le retour de Cassien en Égypte pour venir au désert de Scété avec ce désir qu'il avait marqué de retourner dans son pays et de revoir ses parents, pourraient bien être les auteurs de l'opinion qui l'a fait naître en Scythie, ce qui supposerait que Gennade de Marseille y aurait été trompé le premier. En ce cas-là, nous n'aurions guère de peine à reconnaître que de tous les autres sentiments que nous avons proposés sur le lieu de sa naissance, il n'y en aurait pas de plus probable que celui des personnes qui veulent que ce lieu n'ait été autre que la Palestine.

Pendant que Cassien et son compagnon Germain étaient dans le désert de Scété, où ils menaient la vie des solitaires les plus austères, il s'éleva du trouble à l'occasion des lettres pasciales de Théophile, patriarche d'Alexandrie, où ce prélat avait condamné l'opinion des Anthropomorphites, c'est-à-dire de ceux qui expliquant trop à la lettre quelques endroits de l'Écriture, attribuaient à Dieu une forme corporelle et humaine. Plusieurs solitaires qui, par simplicité, s'étaient laissés surprendre à cette erreur, murmurèrent tout haut contre Théophile, et refusèrent même de se rendre à son jugement. Ceux qu'on ne put désabuser, allèrent à Alexandrie et y causèrent beaucoup de tumulte. Le patriarche pour les apaiser leur fit de grandes caresses et leur dit ces paroles de la Genèse : « Il me semble qu'en vous voyant je vois la face de Dieu. » Ils prirent ce compliment pour une approbation de leurs sentiments et se persuadant que ce prélat avait changé d'opinion, ils le prièrent de condamner les

livres d'Origène d'où l'on tirait des arguments pour combattre leur doctrine. Théophile leur répondit qu'il ne goûtait point les ouvrages de cet auteur, et qu'il blâmait ceux qui suivaient ses principes. Les solitaires Anthropomorphites s'en retournèrent avec cette satisfaction ; mais le trouble qu'ils avaient excité fut suivi bientôt d'un autre plus grand. Théophile prévenu et mal disposé à l'égard de quelques moines d'Égypte de mérite ne fut point fâché que d'autres moines brouillons ou entêtés les fissent passer pour Origénistes, afin d'avoir prétexte de persécuter en les enveloppant dans la guerre qu'il venait de déclarer à Origène. Cette persécution fit sortir beaucoup de solitaires de l'Église ; Cassien et Germain furent de ce nombre, quoiqu'on ne voit pas s'ils furent de celui des persécutés. Ils retournèrent en Palestine et demeurèrent encore quelque temps dans leur monastère de Bethléem. Ils sortirent enfin pour n'y plus revenir, et ils prirent le chemin de Constantinople comme firent les Grands-Frères et leurs compagnons, c'est-à-dire ces solitaires d'Égypte persécutés par Théophile d'Alexandrie qui avait trouvé moyen de les faire chasser de Palestine où ils s'étaient aussi retirés. Il semble que le prétexte que prit Cassien du voyage de Constantinople fut la nécessité d'y aller voir sa sœur. Quoi qu'il en soit, son compagnon et lui eurent des accès auprès de l'évêque de cette capitale de l'empire grec, qui était Jean Chrysostôme. Ils s'offrirent au service de son église, et dès qu'il eut reconnu leur mérite, il ne fit point de difficulté de les admettre dans son clergé. Il ordonna Germain prêtre et fit Cassien diacre. L'un et l'autre apprirent de ce grand homme beaucoup de choses encore qu'ils n'avaient point apprises de tant de maîtres qu'ils avaient eus en Palestine et en Égypte ; et Cassien s'est toujours fait honneur depuis de passer pour le disciple de saint Chrysostôme. Il lui demeura toujours attaché, étudiant sa doctrine et servant son église dans le ministère où il l'avait élevé. Ce Saint, pour avoir écouté les plaintes des Grands-Frères et des autres solitaires d'Égypte accusés faussement d'Origénisme, et avoir exercé l'hospitalité à leur égard, attira sur lui l'animosité de Théophile, patriarche d'Alexandrie, leur ennemi, qui devint aussi le sien. La

chose alla si loin par la cabale de ce puissant adversaire que saint Chrysostôme fut déposé et envoyé en exil. Pallade, évêque d'Hénelope, tant en son nom qu'en celui des évêques du parti de saint Chrysostôme, vint à Rome implorer l'assistance du Pape Innocent contre une telle persécution. Le clergé de Constantinople députa aussi quelques jours après, deux hommes de son corps, le diacre Cassien et le prêtre Germain, qui furent chargés de lettres au Pape, où l'on représentait l'innocence du patriarche de Constantinople et l'injustice de ses ennemis.

Cassien apprenant la persécution que l'on faisait dans Constantinople à ceux qui demeuraient fidèles à leur évêque, ne crut pas devoir y retourner. Il se tint à Rome où l'on croit que le Pape Innocent l'ordonna prêtre. Il y apprit si bien la langue latine qu'elle lui devint plus familière que la grecque, et qu'il s'en servit depuis pour composer tous ses ouvrages. Le saccagement de la ville de Rome, prise par les Goths, l'en fit sortir pour aller ailleurs chercher un établissement. Quelques-uns ont cru qu'il était retourné en Égypte, fondés sur une lettre de saint Isidore, évêque de Peluse, qui avait été aussi disciple de saint Chrysostôme, où ce prélat avertit le moine Cassien auquel il écrit, de retenir sa langue dans de justes bornes du silence s'il veut mener une vie conforme à la sainteté de sa profession. Mais il faut que cette lettre s'adresse à un autre Cassien, ou si elle regarde le nôtre, elle lui aura été écrite avant qu'il fût incorporé au clergé de Constantinople. Car on est très-persuadé que de Rome, Cassien passa dans les Gaules, et qu'il fixa sa demeure dans la ville de Marseille, où quelques-uns veulent qu'il reçut la prêtrise. Il était déjà en si grande réputation pour l'expérience des choses qui regardent la vie spirituelle, qu'on lui fournit abondamment les moyens de bâtir deux monastères, l'un pour les hommes, et l'autre pour les filles. Le premier, qui est devenu dans la suite l'un des plus célèbres de l'Occident, fut dédié sous le nom du martyr saint Victor, dont on croit même que Cassien composa l'histoire que nous avons. L'autre fut dédié en l'honneur de la très-sainte Vierge, et nommé Notre-Dame-du-Veaune, du nom de la petite rivière d'Ysselín qui s'appelle maintenant Veau-ne. Il fut

soumis pour le spirituel et le temporel à celui de Saint-Victor tant qu'il subsista. Mais ayant été souvent ruiné ou brûlé, Yolande, reine de Naples, femme de Louis II, en prit les restes pour augmenter et orner celui qu'elle avait fait bâtir dans Marseille sous le nom de sainte Paule, vers l'an 1403. Cassien gouverna ces deux monastères avec beaucoup de sagesse, se proposant pour la règle de sa conduite ce qu'il avait remarqué en Égypte et en Palestine qui lui paraissait plus utile et plus propre pour porter les personnes religieuses à la perfection de leur état. Un saint évêque d'Apt, en Provence, nommé Castor, qui avait fondé un monastère dans une terre de son patrimoine, de l'autre côté du Rhône, au diocèse de Nîmes, et qui souhaitait y établir un bon ordre, pria l'abbé Cassien de vouloir lui apprendre quelle était la discipline qu'il avait vu pratiquer aux Pères d'Orient, et qu'il avait introduite dans les communautés qu'il avait établies à Marseille.

Ce fut pour satisfaire ce prélat que Cassien composa les douze livres de ses *Institutions Monastiques*, dont les quatre premiers traitent des usages et des manières de vivre, pratiqués par les solitaires d'Égypte, les huit derniers sont autant d'instructions contre les huit péchés capitaux. Il adressa cet ouvrage à saint Castor qui en avait sollicité la composition et qui le reçut avec l'accueil et l'estime qu'il méritait. Il a été loué et approuvé par les plus grands maîtres de la vie spirituelle en Occident, où plusieurs ne lui ont donné d'autre nom que celui de *Règle de Cassien*. Mais personne ne l'a comblé de tant d'éloges que Photius, patriarche de Constantinople, qui le juge accompli dans toutes ses parties, et qui ne fait point difficulté de l'appeler un ouvrage divin. Il ne l'avait lu qu'en grec, et l'on peut juger de là en quelle estime il était parmi les Orientaux, qui étaient si peu accoutumés à tourner les œuvres des Latins en leur langue. Cassien excité par l'approbation que ce premier ouvrage reçut dans le monde, ne fut pas content d'avoir proposé pour exemple aux solitaires d'Occident la vie des Pères d'Orient dans les quatre premiers livres, et de leur avoir donné dans les huit autres des remèdes pour corriger le vice et résister aux tentations les plus ordinaires. Il

recueillit encore les maximes et les instructions qu'il avait apprises de la bouche des plus célèbres d'entre les Pères ou les Abbés des déserts de l'Égypte. Il en composa vingt-quatre Conférences, dont il adressa les dix premières à Léonce, évêque de Fréjus, et à Hellade, supérieur du monastère établi par saint Castor, évêque d'Apt, qui était décédé depuis qu'il avait reçu ses *Institutions*. Les sept Conférences suivantes sont adressées à saint Honorat, fondateur et abbé de Lérins, qui fut fait évêque d'Arles peu de temps après, et à saint Eucher, qui fut depuis évêque de Lyon. Les sept dernières sont écrites à quatre abbés ou solitaires des îles de Marseille depuis l'ordination de saint Honorat. Cet ouvrage n'eut guère moins d'éclat dans le monde que celui de ses *Institutions* qui avaient prévenu le public si avantageusement en sa faveur, qu'on ne se mit pas trop en peine d'en examiner d'abord la solidité. Outre la prévention favorable dont l'ouvrage des Conférences de Cassien jouit les premières années de sa publication, on était alors occupé dans l'Église d'une autre affaire plus importante qui pouvait empêcher ou divertir l'attention qu'on y devait apporter. C'était la nouvelle hérésie de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui dès sa naissance semblait avoir déjà mis tout l'Orient en feu. L'Occident n'y pouvait pas demeurer indifférent. Le Saint-Siège surtout s'intéressait particulièrement à l'éteindre, et le Pape Célestin qui le remplissait avec beaucoup de dignité, y employait son diacre Léon, celui qui fut depuis surnommé le Grand, pour les grandes actions qu'il fit dans le Souverain Pontificat où il fut élevé quelque temps après. Léon qui pouvait avoir vu autrefois Cassien à Rome, et qui savait quelle était l'expérience qu'il avait des affaires de l'Orient, le sollicita autant par le droit de leur amitié que par l'autorité du Pape Célestin, à écrire de l'Incarnation contre Nestorius, afin de mieux éclaircir son affaire pour l'instruction des députés que le Saint-Siège devait envoyer au concile général d'Ephèse. Cassien, après la publication de ses dernières Conférences qui n'avaient été achevées que vers le commencement de l'an 429, avait résolu de ne plus écrire, mais d'achever ses jours dans la retraite et le silence. Il fallut céder néanmoins à l'autorité de ceux

qui exigeaient de lui ce service, et reprendre la plume pour défendre la vérité qu'on attaquait.

Il fit donc son traité de l'Incarnation contre Nestorius en sept livres, dans le premier desquels après avoir fait une liste des principales hérésies, et s'être arrêté particulièrement à celle des pélagiens, il prétend que l'erreur de Nestorius et de ceux qui avançaient que la très-sainte Vierge n'avait mis au monde qu'un homme, était tirée des principes de Pélage. Il est certain que Cassien a fait paraître dans quelques occasions beaucoup d'aversion pour Pélage et les pélagiens, et un grand éloignement pour leurs erreurs. On doit présumer même qu'il y a de l'injustice à attribuer cette bonne disposition au chagrin qu'il eut de voir son ancien monastère de Bethléem pillé et saccagé par les pélagiens vers l'an 416, plutôt qu'à l'amour de la vérité. Cependant la manière dont il s'est expliqué dans la treizième de ses Conférences, l'a fait regarder comme le père des semi-pélagiens. Couvert du nom de l'abbé Chérémon qu'il fait parler comme il le juge à propos sur la grâce de Jésus-Christ et le franc arbitre de l'homme, il a cru pouvoir plus hardiment s'écarter des sentiments de saint Augustin que l'Église romaine avait déjà adoptés. Car il soutient que la grâce qu'il reconnaît d'ailleurs comme le principe des bonnes actions et des bonnes pensées, nous est toujours présente et que si elle prévient quelquefois les commencements de la bonne volonté, elle les fuit aussi quelquefois et qu'elle vient à son secours pour fortifier ces commencements, comme il est arrivé, dit-il, dans Zachée et le bon larron. Que l'homme peut de soi-même avoir le désir de se convertir, un commencement de pénitence et de foi, qu'il peut prier, chercher le remède, résister à la tentation, quoiqu'il ne puisse être guéri ni devenir victorieux sans la grâce. Que cette grâce est gratuite, mais que Dieu ne la refuse jamais à ceux qui travaillent de leur côté. Que le bien que nous faisons, ne dépend pas moins de notre franc arbitre, que de la grâce de Jésus-Christ.

Ces maximes parurent d'une conséquence dangereuse aux disciples de saint Augustin. Deux d'entre eux, qui étaient Prosper d'Aquitaine et Hilaire de Sicile, tous deux laïques, mais fort éclai-

rés, trouvant que la vérité orthodoxe était encore beaucoup plus offensée que la mémoire de leur maître, dans ces dogmes que l'on répandait à Marseille et à Lérins, allèrent à Rome pour en faire des plaintes au Pape Célestin. Il les reçut très-favorablement et il leur donna pour les évêques des Gaules une lettre dans laquelle il condamnait les sentiments de Cassien sans le nommer et approuvait la doctrine de saint Augustin avec de grands éloges. Son diacre Léon qui avait été l'ami de Cassien, et qui l'avait fait travailler contre Nestorius, comme nous l'avons vu, apprenant qu'il se mettait en devoir de soutenir son erreur et qu'il alléguait les décrets des souverains Pontifes pour décrier saint Augustin et rendre sa doctrine odieuse, voulut faire voir qu'il savait préférer la vérité à ses amis. Il se chargea, dit-on, de visiter les registres du Saint-Siège. Il fit des extraits de tout ce qu'il y trouva touchant les jugements rendus en l'affaire des pélagiens dont il était question et il en parut, soit de lui, soit d'un autre auteur, sous le nom du Pape Célestin, un recueil qui servit à démentir Cassien et ses adhérents. Prosper avec ces secours revint dans les Gaules sur la fin du pontificat de Célestin, et après avoir réfuté les propositions de Vincent que quelques-uns prennent pour celui de Lérins, il entreprit Cassien qu'il attaque fortement sous le nom de Collateur, c'est-à-dire de faiseur de conférences. On croit que c'était un ménagement pour épargner le nom d'une personne dont il honorait le mérite. Car en combattant l'erreur de Cassien il ne laissait pas de rendre justice à sa vertu et à sa doctrine ; et l'on ne peut pas dire qu'écrivant contre lui, contre Vincent et contre les autres prêtres de Provence, il crût avoir affaire à des hérétiques.

S'il faut quelque discernement pour lire les ouvrages de Cassien, il n'en est pas moins vrai de dire qu'ils ont attiré à leur auteur les éloges magnifiques que lui ont donnés en divers temps saint Benoît, saint Jean Climaque, saint Grégoire le Grand, saint Pierre Damien, saint Dominique, saint Thomas, et beaucoup d'autres personnes célèbres par leur doctrine ou leur sainteté. Quelques-uns entreprirent dans les premiers temps de corriger ses écrits. C'est ce que tâchèrent de faire saint Eucher, évêque de

Lyon, comme le témoigne Gennade, et Victor Martyrien, évêque en Afrique, au rapport de Cassiodore qui y a travaillé lui-même.

On croit que Cassien vécut jusqu'en 448, et qu'il était dans la quatre-vingt-septième année de son âge quand il mourut. L'opinion qu'on avait de sa sainteté était telle que le peuple de Marseille, et surtout les religieux de l'abbaye de Saint-Victor dont il était fondateur, honorent sa mémoire d'un culte religieux. La tête et le bras droit du bienheureux Cassien étaient exposés à la vénération publique en vertu d'une permission accordée par le Pape Urbain V. Le reste de son corps était dans une chapelle souterraine.

Les Grecs honorent le bienheureux Cassien à la fin de février, mais on fait sa fête à Marseille le 23 juillet que l'on croit être le jour de sa mort.

NOTICE DES ÉCRITS DU BIENHEUREUX CASSIEN.

Les ouvrages que nous avons du bienheureux Cassien, sont :
1° Le livre de *l'Incarnation* contre Nestorius, lequel fut écrit à la prière de saint Léon, alors archidiacre de Rome.

2° Les *Institutions de la vie monastique*, en douze livres. L'auteur dans les quatre premiers, parle des vêtements, des exercices et de la manière de vivre des moines qui habitaient l'Égypte, et qu'il proposait pour modèles aux moines d'Occident. Ils portaient, dit-il, un habit pauvre qui ne servait qu'à cacher leur nudité ; les manches en étaient courtes et ne passaient point le coude. Leur vêtement était attaché avec une ceinture, et leur tête couverte d'un capuchon. Ils ne connaissaient point l'usage des souliers ; ils avaient seulement une espèce de sandales qu'ils quittaient quand ils approchaient de l'autel. Ils portaient tous un bâton à la main, pour leur rappeler qu'ils étaient voyageurs sur la terre. Ils abandonnaient tout ce qu'ils pouvaient posséder dans le monde, travaillaient des mains, vivaient dans l'obéissance, recitaient l'office divin composé de psaumes et de leçons.

Ceux qui voulaient être reçus dans un monastère, devaient donner des preuves de patience, d'humilité, de mépris pour le

monde, et être éprouvés par les refus et les affronts. On ne permettait à aucun postulant de donner ses biens au monastère qu'il choisissait. La première chose qu'on lui enseignait, était la nécessité de vaincre ses passions, de renoncer à sa propre volonté, et d'avoir une obéissance aveugle pour son supérieur. On lui inculquait encore l'obligation où il était de ne pas se prévaloir de ses talents, de son savoir, et de tout ce qui pouvait nourrir en lui un orgueil secret. Cassien, après avoir dit que les jeunes moines ne vivaient que d'herbes bouillies et assaisonnées avec un peu de sel, ajoute que l'abstinence et les austérités extraordinaires des moines orientaux dans la nourriture, n'étaient point praticables en Occident.

Il traite dans les huit derniers livres des huit vices capitaux, il en indique les remèdes, et explique les vertus contraires. Il montre, l. VI, c. v et vi, que la chasteté ne peut s'obtenir que par une grâce spéciale de Dieu, et qu'on doit la demander par des prières ferventes, accompagnées du jeûne et des veilles. S'il recommande un jeûne continu, il veut que l'on y observe les règles de la modération, l. V, p. 107, etc. Il remarque, l. XI, c. iv, que la vaine gloire est le dernier vice que nous vainquons, et qu'il prend occasion de la victoire même remportée sur lui pour renouveler ses assauts.

Les *Institutions de la vie monastique* sont peut-être le meilleur et plus utile des ouvrages de Cassien. Nous voyons cependant que la lecture de ses *Conférences* a été fortement recommandée aux moines par saint Benoît, saint Jean Climaque, saint Grégoire, saint Dominique, saint Thomas, etc.

3^e Cassien, dans ses *Conférences*, a recueilli les maximes spirituelles des plus sages et des plus expérimentés d'entre les moines d'Égypte avec lesquels il avait vécu. Cet ouvrage peut se diviser en trois parties. La première, qui contient dix conférences, fut écrite en 423 ; la seconde, qui en contient sept, fut composée deux ans plus tard ; la troisième, où il y a sept autres conférences, fut achevée en 428.

Selon Cassien, le but que doit se proposer un moine, est d'acquiescer plus facilement dans la solitude que dans le monde, cette

pureté ou cette simplicité de cœur sans laquelle personne ne peut voir Dieu dans sa gloire, ni jouir de sa présence par la grâce dans cette vie ; pour cela, il doit quitter le monde avec ses biens et ses richesses, renoncer ou mourir à lui-même, dégager son cœur de toute affection désordonnée, se détacher de toutes les choses visibles pour s'appliquer uniquement à ce qui est spirituel et divin, *Coll.* 1 et 3. Le voile des passions étant une fois déchiré, les yeux de l'âme commenceront, pour ainsi dire, à contempler naturellement les mystères de Dieu, qui sont toujours obscurs et inintelligibles pour ceux qui n'ont que les yeux de la chair, ou dont le cœur est souillé par le péché et par l'amour du monde, *Coll.* 5. Le cœur se purifie par les exercices de la componction, de la pénitence, et du renoncement. On doit poser pour fondement une humilité profonde, et capable de porter une tour qui atteigne jusqu'au ciel ; car c'est là-dessus qu'est appuyé l'édifice de toutes les vertus spirituelles, *Coll.* 9. Pour remporter la victoire sur ses vices, il faut qu'un religieux découvre toutes ses tentations à son supérieur. Les tentations ainsi découvertes perdent leur force. Le tentateur voyant ses ruses mises au jour, se retire lui-même. Ces suggestions ne sont dangereuses qu'autant qu'elles restent cachées dans le cœur, *Coll.* 2, c. x et xi, et *Instit.* l. IX, c. xxxix. Cassien confirme ceci par l'exemple de Sérapion, qui fut guéri de l'habitude invétérée de faire une chose contraire à la règle de sa communauté, en confessant sa faute, *Coll.* 2, c. xi.

Mais tous ces exercices dont Cassien vient de parler ne sont que des préparatifs : car, selon lui, la fin et la perfection de l'état monastique consiste dans une continuité de prières telle que la fragilité humaine la peut comporter, et c'est ce qu'on appelle l'union constante du cœur avec Dieu : mais cet esprit de prière ne peut s'obtenir que par une contrition véhémence, un affranchissement de tous les liens des affections terrestres, par la lumière de l'Esprit-Saint, dont les rayons purs ne peuvent entrer dans un cœur souillé. Cassien compare l'âme à une plume qui s'élève par sa propre légèreté quand on souffle doucement dessus, mais que la moindre humidité fait retomber à terre. En

effet, l'âme ne peut monter vers Dieu, si elle n'est dégagée du poids de la corruption terrestre, *Coll.* 9.

Cassien inculque avec force l'usage des aspirations fréquentes et recommande surtout celle dont l'Église se sert, et qui commence par ces mots : *Deus, in adjutorium meum intende*, etc. Revenant à la fin et à la perfection de l'état monastique, il dit que pour y parvenir, il faut se purifier de tout attachement terrestre, et s'élever aux choses spirituelles, jusqu'à ce que l'âme, par des progrès sensibles, acquière le don de la prière continuelle, et que son amour et ses désirs se terminent en Dieu. Dans cette union que forme la charité, elle possède une image du bonheur futur, et un avant-goût des délices éternelles.

Le même auteur, parlant de la tiédeur, fait cette remarque, *Coll.* 4, c. xix : « Nous avons souvent vu des âmes passer à la perfection, de la froideur, c'est-à-dire du monde et du paganisme ; mais nous n'avons jamais rien vu de tel parmi les chrétiens tièdes. Dieu a tant d'aversion pour ceux-ci, que le Prophète ordonne de sa part aux prédicateurs de ne leur adresser aucune exhortation, mais de les abandonner comme une terre stérile, et de jeter la semence de la divine parole dans les cœurs nouveaux, parmi les pécheurs et les païens : labourez ce champ qui a été en friche jusqu'à présent, et ensemencez cette terre qui est couverte de ronces. » (*Jerem.*, iv, 3.)

Le saint Abbé fait un bel éloge de la paix et du bonheur dont jouit une âme qui cherche Dieu ; il expose les merveilleux effets que le Seigneur opère dans ses Saints, et qui ne peuvent être connus que de ceux qui les ont éprouvés. *Coll.* 12, c. xii, et *Coll.* 14, c. xiv.

Dans sa treizième conférence, Cassien, sous le nom de l'abbé Chérémon, favorise les principes des semi-pélagiens, qui n'avaient point encore été condamnés, les erreurs de ces hérétiques ayant été prosrites pour la première fois dans le concile d'Orange tenu en 629. C'est pour cela que saint Prosper, réfutant cette conférence, *l. contra Collatorem*, p. 828, n'en nomme jamais l'auteur, et qu'il lui donne même le titre de Docteur catholique.

Le style de Cassien n'est ni pur, ni élégant ; mais il est clair, plein d'onction, et persuasif¹. (GODESCARD.)

S^{te} ROMULE, S^{te} REDEMTE ET S^{te} HÉRONDINE,

VIERGES.

En 574, il y avait à Rome une fille fort âgée, qui se nommait Redemte, et qui, ayant renoncé au siècle, vivait d'une manière fort retirée, auprès de l'église de Sainte-Marie-Majeure. Elle y servait Dieu sous l'habit de religieuse, pratiquant les instructions qu'elle avait reçues d'une autre fille d'une grande vertu nommée Héronidine, qui avait mené une vie solitaire sur les montagnes voisines de Palestre.

Redemte qui avait été son élève dans cette sainte école, prit auprès d'elle deux compagnes de sa retraite et de ses exercices. L'une s'appelait Romule, et l'on ignore le nom de l'autre. Ces trois filles demeuraient sous le même toit, vivant dans une grande pauvreté des biens de la fortune, et dans une avidité sainte de s'enrichir de ceux du ciel.

Romule marchait à si grands pas dans le chemin de la vertu, qu'elle ne tarda guère à devancer sa compagne. Elle faisait admirer sa douceur, sa patience, son humilité et son obéissance. Elle savait garder le silence exactement. Elle n'aimait rien tant que la prière, à laquelle elle était continuellement occupée. Mais comme souvent Dieu trouve encore des taches et des défauts dans les âmes que les hommes croient les plus pures et les plus parfaites, et que sa conduite, la plus ordinaire envers les élus, est de les purifier par le feu des afflictions et des souffrances, il permit que Romule tombât dans une paralysie, qui, après lui avoir ôté le libre usage de tous ses membres, la réduisit à demeurer plusieurs années sur un lit, sans néanmoins que la violence ou la longueur de son mal lui causât le moindre mouvement d'im-

¹ Les œuvres de ce célèbre abbé furent imprimées pour la première fois à Douai en 1616, avec des commentaires d'Alard Gazet, bénédictin de Saint-Vaast d'Arras. Deux ans après, on les réimprima à Arras avec des notes plus étendues. On en a donné depuis différentes éditions à Paris, à Lyon et à Francfort.

patience. Elle sut tirer un si grand avantage de sa maladie, qu'autant elle manquait de force pour les actions du dehors, autant elle avait de ferveur pour l'oraison et pour les exercices de la vie intérieure, qui contribuait à l'unir avec Dieu.

Quoique son admirable patience et sa soumission parfaite aux ordres du Seigneur, fussent des preuves suffisantes de sa sainteté, Dieu voulut la découvrir par des signes extérieurs, qui fussent des effets extraordinaires de sa puissance. Saint Grégoire dit que Romule ayant appelé dans sa chambre sa maîtresse Redemte et son autre compagne, vers le milieu de la nuit, elles furent environnées d'une grande lumière qui les surprit, et les fit trembler. Leur frayeur augmenta, lorsqu'au même instant elles entendirent un bruit, comme d'une foule de monde qui se pressait pour entrer dans la chambre. Il se répandit ensuite une odeur fort agréable, qui remit un peu leurs esprits. Mais Romule voyant que Redemte avait peine à supporter l'éclat de la lumière, et à revenir de son trouble, voulut la rassurer, en lui disant de ne pas craindre, et qu'elle n'était pas encore près de mourir. La lumière se dissipa ensuite peu à peu ; mais l'odeur resta encore les deux jours suivants.

Romule rappela Redemte la quatrième nuit d'après, et la pria de lui faire administrer le Viatique. Elle ne l'eut pas plutôt reçu, que Redemte et sa compagne, qui étaient restées seules dans la chambre, entendirent une musique comme de deux chœurs, dont l'un était composé de voix d'hommes, et l'autre de voix de femmes. Ce fut durant ce concert tout céleste, que Romule rendit son âme à Dieu. Il leur sembla qu'elle était enlevée au ciel, au milieu de ces deux chœurs, dont les voix diminuaient, et se perdaient insensiblement, à mesure qu'ils s'éloignaient de la terre, jusqu'à ce qu'enfin l'on n'entendit plus rien de cette miraculeuse symphonie. L'odeur qui avait parfumé la cellule de la défunte cessa aussi de se faire sentir.

Son corps fut porté dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où l'on enterra aussi celui de sainte Redemte sa maîtresse. Le Martyrologe romain fait mention de l'une et de l'autre, auxquelles il joint sainte Hérondine, le vingt-troisième jour de juillet.

LES SAINTS MARTYRS DE BULGARIE.

Les missionnaires chrétiens avaient fait, aux premières années du ix^e siècle, de nombreuses conversions chez les Bulgares, et ces néophytes se montraient pleins de fidélité à l'Église romaine. L'odieux empereur grec, Nicéphore, qui régnait alors et qui rejetait la vraie doctrine catholique, ajouta à ses crimes une persécution cruelle où il comptait abattre la nouvelle Église des Bulgares. Ayant fait saisir pendant la guerre un grand nombre de chrétiens de ce pays, il en fit pendre plusieurs, il en tua d'autres, il en étouffa dans les flammes, il en laissa périr un grand nombre de misère dans les prisons. Dieu le punit enfin de tant de cruautés. Ayant plusieurs fois refusé la paix que le roi Chrumne lui demandait, il fut vaincu. Chrumne, qui commandait les Bulgares, lui ferma tous les passages, le surprit dans sa tente, le tua de sa main, et fit de son crâne une coupe, dont il se servait dans les festins suivant l'usage des Scythes.

LE BIENHEUREUX ROSTAING DE CAPRES,

ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Ce saint Prélat, l'un des plus grands hommes de son siècle, était chanoine de l'Église métropolitaine d'Arles, lorsque ses éminentes qualités le firent élever sur le siège de cette ville le 23 juillet 1287. Il signala son zèle par la célébration d'un concile provincial, tenu sur la fin de l'année 1288, à Lille, comté Venaissin, dans le diocèse de Cavaillon. Les évêques de Cavaillon, de Vaison, d'Orange et de Carpentras, ainsi que les députés de ceux de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Marseille et d'Avignon, y assistèrent. On y ordonna que chaque évêque de la province aurait en entier la collection des canons de plusieurs conciles précédents tenus à Arles, et l'on y fit plusieurs règlements particuliers qui déposent du zèle du saint Archevêque. Ce Prélat mérita par ses insignes vertus d'être mis au nombre des bienheureux. Son éminente piété avait passé en proverbe, et il suffisait de le voir prier pour se sentir enflammé d'amour pour Dieu.

Son nom se lit dans plusieurs Martyrologes.

LA BIENHEUREUSE JEANNE OU VANNE D'ORVIÊTO ,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La Bienheureuse Jeanne naquit près d'Orviêto, à Carnaiola, de parents que la guerre avait ruinés et qui la laissèrent orpheline à l'âge de cinq ans ; mais Dieu la secourut, et elle fut élevée mieux peut-être qu'elle ne l'aurait été par ses parents, et dans les maximes les plus pures de la religion. Dès son enfance, elle eut une connaissance fort développée des vérités saintes, qui éclairaient l'esprit et forment le cœur. Elle adopta l'Archange saint Michel pour son protecteur ; et comme un jour des petites filles lui reprochaient de n'avoir point de mère, elle les conduisit à l'église, et leur montrant l'image de l'Ange qui foudroya les esprits rebelles à Dieu, elle leur dit : « Voilà ma mère ! »

Dès l'âge de sept ans, elle fit apprentissage du jeûne et des autres espèces de mortifications ; elle se privait, pour l'amour du petit Jésus, de ce qui ne lui était pas rigoureusement nécessaire ; elle souffrait et endurait ce qui pouvait lui arriver de pénible ; elle s'habituaît au travail et à l'obéissance ; elle s'adonnait aux exercices de la piété, et la prière devint pour elle un aliment délicieux : elle y passait déjà de longs moments, et plus tard de longues heures. Elle eut à cœur, aussitôt qu'elle en connut le prix, de conserver pur et sans tache le trésor de sa pureté virginale. Deux jeunes libertins l'ayant un jour surprise, et voulant essayer de lui faire une indigne violence, l'Archange, qui l'avait prise sous sa garde, les frappa de mort.

La pauvre fille, tout alarmée d'un accident si terrible, résolut de se donner entièrement à Dieu, et nonobstant l'opposition de ses parents qui voulaient lui donner une direction différente, en lui procurant un établissement dans le siècle, elle demanda et obtint l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique, quitta son pays natal et vint habiter à Orviêto, pour y vivre sous la direction des Pères de l'Ordre. Là, elle poursuivit avec plus de soin, de perfection et de mérite, la carrière commencée de la vie spirituelle, par la mortification de toutes ses passions et la pratique

de toutes les vertus. Un bon guide est indispensable pour ne point s'égarer, mais plus encore pour marcher avec fruit dans les voies du salut.

Jeanne s'étudia par-dessus toute chose à devenir humble de cœur, et douce comme il convient à une jeune fille pauvre et délaissée. Elle fit un tel progrès dans ces vertus, qui distinguent les grandes âmes, qu'elle en vint à se persuader être un misérable démon, une abominable créature, une affreuse pécheresse; et dans cette intime persuasion, s'il lui arrivait d'être méprisée ou bafouée par qui que ce fût, elle en éprouvait une joie et un contentement indicibles, priant Dieu, de tout cœur, pour les personnes qui lui avaient donné cette consolation : car c'était pour cette âme une consolation véritable, qui lui faisait espérer miséricorde devant Dieu. Elle dit pendant longtemps deux cents *Pater* pour une femme qui la chargeait d'injures, sans que jamais elle en ait éprouvé l'ombre d'une impatience, ni une idée de récrimination.

Le démon, ne pouvant souffrir tant de vertus dans une pauvre fille, essaya de la tourmenter par tous sorts de moyens : d'affreuses tentations l'accablèrent, dont la sauva toujours son humilité, son humble confiance en Dieu et sa tendre pitié envers la Reine des Vierges. Aussi le démon, dans sa rage, en vint-il jusqu'aux mauvais traitements : par la permission divine, qui voulait en tirer plus de gloire et de mérite pour cet ange de la terre, il put lui faire toutes sortes d'insultes, même la frapper rudement, et parfois la réduire sous ses coups. Il lui suscita une maladie qui dura six années entières, pendant lesquelles cette âme généreuse s'éleva au comble de la perfection, par une patience à toute épreuve et une résignation incomparable à la volonté divine. Le Seigneur lui rendit la santé, mais elle ne cessa d'éprouver mille autres disgrâces, pendant le cours de sa vie terrestre. Le Ciel ne veut pas que les Saints aient leur félicité en ce bas monde.

Cette humble Vierge avait un zèle incroyable du salut des âmes : l'endurcissement et l'aveuglement des pauvres pécheurs la touchaient au fond des entrailles; elle ne cessait de gémir, de

prier, de se mortifier, pour obtenir des lumières à leur esprit, des grâces à leur cœur, un changement à leur volonté pervertie. Elle versait des larmes amères quand elle les voyait ou entendait offenser Dieu. Elle en convertit un grand nombre par ses discours pleins de la plus douce et de la plus tendre charité. Elle porta une multitude de personnes à la vertu, par ses exemples et ses paroles enflammées de l'Amour divin. Elle peupla les maisons religieuses d'âmes à qui elle inspira le désir de la perfection, souvent après les avoir retirées d'une vie d'égarements. Une âme qui aime Dieu devient si puissante sur son cœur de Père et de Sauveur !

Cette pauvre fille du bon Dieu, dans sa pauvreté, riche des trésors du Ciel, aimait beaucoup les pauvres ; elle trouvait moyen de venir à leur secours, de les aider, de les soulager ; elle mendiait pour eux et savait toucher le cœur des riches. Elle avait aussi une grande compassion pour les âmes du purgatoire, à qui elle donnait ses prières, ses pénitences et les indulgences qu'elle pouvait gagner. A sa mort, qui arriva le 23 juillet 1306, à l'âge de quarante-deux ans, Notre-Seigneur vint avec ses Anges et ses Saints recevoir son âme. Elle est honorée dans son Ordre le 23 juillet.

(CHAPIA.)

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE JOSEPH DODUN,

CURÉ DE COUCHES ¹.

Nous connaissons plusieurs traits de la vie de ce digne curé, par un manuscrit de M. Dulandais, chanoine de Saint-Nicolas de Couches, qui fut pendant vingt-trois ans son vicaire. Ce mémoire, rédigé sans ordre, mais avec une incontestable sincérité, fut achevé en la maison curiale de Couches, le 7 août 1673, peu de jours après la mort de M. Joseph Dodun. Négligeant plusieurs détails alors connus, l'auteur ne nous apprend ni l'année, ni le lieu de la naissance de ce bon curé, ni l'époque de son ordination.

¹ Nous avons cru devoir conserver le souvenir de ce saint prêtre, qui fut resté inconnu sans le zèle de M. l'abbé Péquignot.

Il est probable que M. Dodun naquit à Autun ou dans les environs ; car nous le voyons, à l'âge de sept ans, en pension chez M. du Cleux, curé de Saint-Jean-l'Évangéliste d'Autun¹. Déjà charitable dans un âge si tendre, aussitôt qu'il avait reçu son déjeuner, il allait chercher quelque pauvre pour le partager avec lui. Il étudia la théologie à Paris, où sa chasteté, exposée au même danger que celle de saint Thomas d'Aquin et de saint François de Sales, se conserva par le même courage, et par la fuite des faux amis qui l'avaient mise en péril.

Il fut nommé curé de Couches vers l'an 1646. Cette paroisse avait alors deux mille quatre cents communians. Avant de l'accepter, il demanda trois jours pour connaître la sainte volonté de Dieu. Ensuite il la reçut avec toute l'humilité et la cordialité possibles. Il la chérit dès lors comme son épouse, n'en sortant jamais qu'à regret, et la préférant aux plus honorables et aux plus riches bénéfices.

Sa vie fut celle d'un Pasteur formé d'après l'esprit de saint Charles et de saint Vincent de Paul, son contemporain². Constantement occupé, depuis trois heures du matin jusqu'à onze heures du soir, il répondait agréablement à ceux qui l'invitaient à se ménager : « qu'il aurait le temps de se reposer pendant l'éternité. » — Sa nourriture, ses vêtements, son mobilier, rappelaient la pauvreté apostolique. On l'appelait « le pauvre curé de Couches, ce pauvre bonhomme. » Sa maison était le refuge des Religieux, des Prêtres et des pauvres. Dès qu'il arrivait un Religieux chez lui, il lui cédait son lit, et prenait le plus chétif de la maison.

Quoiqu'il ne fût obligé d'entretenir qu'un seul vicaire, il avait toujours cinq Prêtres, et ordinairement huit ou dix, demeurant avec lui à la cure. Pour tous, il était un modèle de piété, de douceur, d'humilité, de zèle, de charité, d'assiduité à la prière, à l'étude, et à toutes les fonctions du saint ministère. Quand il

¹ M. du Cleux fut depuis curé de Couches.

² MM. de Ragny et de Neuchêze, alors évêques d'Autun et de Chalon, M. Lopin, archidiacre de Beaune, et beaucoup d'autres pieux personnages, donnaient l'exemple des mêmes vertus dans nos diocèses.

avait fait avec eux l'oraison mentale et la répétition, il les envoyait visiter les malades, se réservant les plus pauvres et les plus difficiles à convertir.

Ses aumônes étaient prodigieuses. Tous les ans, il achetait deux cents mesures du plus beau blé pour les pauvres, et la provision de sa maison n'était faite qu'après celle-là. Il voulut même, en 1662, vendre son patrimoine, pour soulager plus efficacement les pauvres de Couches et des environs, qui se jetaient en foule au presbytère. Mais son directeur s'y opposa. Plusieurs fois, Dieu vint à son secours, en renouvelant pour lui le miracle de la multiplication des pains. Notre auteur en cite plusieurs exemples : en voici un dont il fut témoin : « Un jour que je faisais l'aumône aux enfants, après le catéchisme, craignant de ne pouvoir donner à tous, ce qui m'était déjà arrivé trois fois, je dis au valet de partager les portions. En ce moment M. le curé revenait d'Autun à pied, par une grande neige. Me regardant donner l'aumône, il me dit en riant : « Ces pauvres enfants ont faim et leur part est bien petite. » Alors il s'approcha de la corbeille, et se mit à donner à belles deux mains. Je le regardais faire ; je dis vrai, il donnait trois ou quatre parts à la fois à chacun. J'estimais comme j'avais raison de le croire, car j'étais l'aumônier ordinaire, que, de la façon qu'il agissait, il n'y en aurait pas pour la moitié des pauvres : il en eut pour les tous contenter, ce qui me jeta dans l'étonnement. »

Quand il y avait quelqu'un dans les prisons du château de Couches, soit pour dettes, soit pour crimes, il ne prenait point de repos qu'il ne les eût consolés, confessés, nourris et qu'il n'eût sollicité leur grâce. Pour garantir sa paroisse du passage des troupes, il s'adressait aux plus puissants personnages, et recommandait aux prières publiques le succès de ses démarches. Ce fut par ce moyen qu'une armée entière passa aux portes de Couches, sans qu'un seul soldat y entrât. A l'égard des pécheuses, il avait une bonté, une miséricorde et une charité qui excitaient même la jalousie des femmes vertueuses. Quand il voulait arrêter ou prévenir quelques désordres publics, il s'adressait au juge de la paroisse ; si on lui refusait justice, il en

appelait à celle de Dieu, et on cite trois malheurs arrivés parce qu'on avait méprisé ses remontrances.

Les protestants établis à Couches, depuis la fin du xvi^e siècle, profitaient de la pauvreté, des dettes, des procès, des besoins divers des habitants pour les attirer à leur secte. La charité et le zèle du bon curé rendaient souvent leurs efforts inutiles. Tous les dimanches, il assistait au prêche du ministre huguenot ; ensuite il le réfutait sur la place publique, et faisait, en présence des protestants, la controverse avec autant de chaleur que d'exactitude. Jamais les hérétiques n'ont pu citer de lui une parole inconsidérée, ni une fausse citation. Il eut le bonheur d'en avertir un grand nombre, et de s'attirer le respect et l'estime de tous. Ils l'honoraient plus que leur ministre, craignaient de le choquer, et ne faisaient rien en public contre les édits de nos rois. Aussi bien, M. Dodun ne leur pardonnait rien de ce qui venait à sa connaissance. Courageux à les attaquer, il les obligeait à lui payer les dimes, à cesser leurs travaux et à fermer leurs boutiques les jours de fêtes des Saints, à respecter, en toute occasion, les droits et les coutumes de l'Église catholique.

Malgré cette juste rigueur, M. Dodun les aimait ; il gémissait de leur aveuglement, et répétait souvent à leur sujet ces paroles du bon Pasteur : « J'ai d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail ; il faut que je les fasse entrer ; alors il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul Pasteur ! » Il leur rendait, dit notre auteur, toutes les civilités possibles ; il les servait même par son crédit, quand ils l'en priaient, dans les Parlements de Bourgogne et de Grenoble. Il les contraignait, par la sainteté de sa vie, de dire hautement qu'il était homme d'honneur, sans reproche et très-charitable.

Pour affermir les catholiques, dans la croyance des dogmes attaqués par les protestants, M. Dodun ranima, dans sa paroisse, la dévotion au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge. La confrérie du Saint-Sacrement, très-ancienne à Couches, fut rétablie par ses soins, et enrichie de fondations. Un vol sacrilège avait été commis dans l'église de Couches, le 1^{er} janvier 1642, par

quatre huguenots¹. M. Dodun fit expier ce crime par un nombre infini de communions, pendant les vingt-sept ans qu'il administra la paroisse², remplaça toute l'argenterie volée par les protestants, restaura les ornements et les autels, et se montra constamment généreux pour son église. Ayant obtenu des indulgences plénières pour les trois fêtes de la Pentecôte, il voyait, presque tous les ans, vingt-cinq ou trente processions venir à Couches du Chàlonnais et de l'Autunois. Ces jours-là, il avait un grand nombre de Prêtres, dont les uns faisaient avec lui la controverse sur la place publique, les autres étaient chargés des prédications aux processions, d'autres enfin confessaient cette foule accourue de trois ou quatre lieues. L'empressement des fidèles était si admirable, qu'il rappelait la ferveur des premiers chrétiens. M. Dodun ranima la dévotion à la très-sainte Vierge, en établissant deux confréries du Rosaire, le simple et le perpétuel. Les registres de la confrérie du Rosaire perpétuel contenaient, à l'époque de sa mort, les noms de plus de dix mille personnes. Il fonda aussi deux écoles, l'une pour les petits garçons, tenue par un ecclésiastique, l'autre pour les filles, dirigée par deux maîtresses exemplaires.

Ces utiles établissements, les catéchismes bien suivis, la fréquentation des Sacrements, les instructions de M. Dodun qui prêchait trois fois chaque dimanche et jour de fête, contribuèrent singulièrement à renouveler sa paroisse. Toutes les pratiques de piété y étaient en honneur; un grand nombre de femmes, même parmi les simples bergères, faisaient oraison et s'en apprenaient mutuellement la méthode. M. Dulandais rapporte avoir vu parmi elles des modèles parfaits de sainteté, une surtout qu'il ne nomme pas, mais dont il a vu le corps après huit ou neuf ans de sépulture, aussi entier, aussi frais que si elle eût été seulement endormie.

¹ Ils furent conduits au dernier supplice à Autun le 3 mai 1642. M^{re} de Ragny eut le bonheur d'en convertir trois, qu'il accompagna lui-même au lieu de l'exécution.

² On a calculé que, pendant son administration, il se faisait chaque année à Couches, treize ou quatorze mille communions.

Malgré les nombreuses occupations que lui donnait sa paroisse, M. Dodun trouvait encore du temps pour les bonnes œuvres du dehors. Il dirigeait presque toutes les religieuses d'Autun et de Châlons, avec celles d'Arnay-le-Duc, de Chamchanoux et de Saint-Julien. On venait de vingt lieues se confesser à lui, ou faire chez lui les exercices spirituels de la retraite. Il était l'oracle des conférences dès lors établies. Souvent il envoyait, avec l'agrément de ses confrères, ses vicaires prêcher et confesser dans les paroisses de son archiprêtré ; et lui-même donnait volontiers des missions à la suite de M^{sr} de Neuchèse, évêque de Châlons, et de M. Lopin, archidiacre de Beaune.

Pendant trois maladies longues et dangereuses, M. Dulandais, « qui avait l'honneur de lui servir tout son entretien, » ne le vit jamais s'impatienter ni en action, ni en paroles, et il assure que ses maladies l'ont encore plus édifié que sa bonne vie. S'étant rompu deux fois le pied, en allant, par une nuit d'hiver, porter les Sacrements, il se guérit sur-le-champ par le signe de la croix. Il fut aussitôt guéri d'une énorme loupe au genou, par l'application d'une relique de saint François de Sales.

« Dans une de ses maladies, ajoute notre auteur, je lui avais pris son cilice, sa ceinture et ses autres armes ou instruments de mortification. Étant guéri, il les cherchait partout. Il n'osait pas me les demander : cependant il s'y résolut, et le fit avec tant d'instances, que malgré ma résolution de les garder, il fallut les lui rendre, et après il fut content. Il souffrait des froidures extraordinaires qui nous jetaient tous dans l'étonnement. Il ne se chauffait presque jamais, et couchait toujours dans une chambre sans feu ; aussi, dans les grands hivers, avait-il les mains enflées de deux doigts. Et cependant il était toujours de bonne humeur, aimé des grands et des petits, doux et affable à tous, la joie des compagnies où il se trouvait, répandant partout la bonne odeur de Jésus-Christ. »

M. Dulandais, à la fin de cet édifiant récit, affirme, sur sa parole de prêtre, que, pendant vingt-trois ans et trois mois qu'il a eu l'honneur d'être son vicaire, il ne lui a pas vu faire une faute

qui pût s'appeler véritablement une faute. Du reste, il se tait sur sa dernière maladie, sur sa mort et ses funérailles. Il dit seulement qu'il mourut à Autun le 23 juillet 1673. Nous savons, d'ailleurs, qu'il fut inhumé dans l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste. Quoiqu'il soit mort à Autun, il n'avait pas cessé d'être curé de Couches. (PÉQUÉGNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

En 1164, l'empereur Frédéric Barberousse s'étant emparé de la ville de Milan, après un siège de près de trois années, Reynauld, archevêque de Cologne, qui était son chancelier, lui demanda pour son église une image de la très-sainte Vierge, avec les reliques des trois Rois Mages et des saints Félix et Nabor. L'empereur y ayant consenti, l'Archevêque fit transporter en Allemagne cette précieuse image, avec les corps des Saints Rois et des deux Martyrs. Le clergé de Cologne les reçut avec pompe le lendemain de la fête de sainte Madeleine ; et on célèbre la Mémoire de cette translation le 23 juillet. Cette image de la très-sainte Vierge était en grand honneur dans la ville de Cologne.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Fête de saint Apollinaire, évêque, qui, ayant été ordonné à Rome par l'Apôtre saint Pierre, et envoyé à Ravenne, souffrit pour la foi de Jésus-Christ beaucoup de tourments divers. Dans

¹

DECIMO KALENDAS AUGUSTI.

Natalis sancti Apollinaris episcopi, qui ab apostolo Petro Romæ ordinatus, et Ravennam missus, pro fide Christi diversas et multiplices poenas perpessus est : postea in Æmilia evangelium prædicans, plurimos ab idolorum cultu revocavit : tandem Ravennam reversus, sub Vespasiano cæsare gloriosum martyrium consummavit. — Cenomanis in Gallia sancti Liborii episcopi et confessoris. — Romæ sancti Rasyphi martyris. — Ibidem passio sanctæ Primitivæ virginis et martyris. — Item sanctorum martyrum Apollonii et Eugenii. — Eodem die natalis sanctorum martyrum Trophimi et Theophili, qui sub Diocletiano imperatore lapidibus cæsi, et igne incensi, demum gladio percussi, martyrio coronantur. — In Bulgaria sanctorum plurimorum martyrum, quos Nicephorus impius imperator ecclesias Dei devastans, diverso mortis genere, ense, laqueo, sagittis, diutino carcere, et fame necari fecit. — Romæ sanctarum virginum Romulæ, Redemptæ, et Herundinis de quibus scribit sanctus Gregorius papa. — Ibidem transitus sanctæ Brigittæ viduæ, cujus sacrum corpus nonis octobris in Sueciam translatum fuit, et festivitas octavo idus ejusdem mensis celebratur.

la suite, prêchant l'Évangile en Émilie, il convertit plusieurs idolâtres. Enfin, étant retourné à Ravenne, il consumma son glorieux martyre sous l'empereur Vespasien.

A Rome, saint Rasyphé, martyr.

Au même lieu, le supplice de sainte Primitive, Vierge, saint Apollone et saint Eugène, martyrs.

Le même jour, saint Trophime et saint Théophile, martyrs, qui obtinrent leur récompense du temps de l'empereur Dioclétien, après avoir été lapidés, jetés dans le feu, et enfin percés par le glaive.

En Bulgarie, plusieurs Martyrs que Nicéphore, cet empereur impie, ravageant les églises de Dieu, fit périr de différentes manières, les uns par l'épée, les autres par la corde, d'autres en les perçant de flèches, ou par une longue prison ou par la faim.

Au Mans, en France, saint Liboire, évêque et confesseur.

A Rome, sainte Romule, sainte Redemte et sainte Héronline, vierges, dont parle saint Grégoire, Pape, dans ses œuvres.

Au même lieu, mort de sainte Brigitte de Suède, dont la fête se célèbre le 8 octobre.

Additions des autres Martyrologes.

Les vingt-trois bienheureux Prêtres, martyrisés par les calvinistes à Ruremonde, dans la province de Gueldres.

Saint Versanophe ou Barsanophe, martyr en Égypte, avec deux autres chrétiens.

Saint Donat, évêque de Besançon.

Sainte Anne, vierge, honorée à Leucate, en Épire.

Saint Salve, patron d'une église, à Florence.

Sainte Vénère, invoquée aux Litanies de Sens.

La vénérable Edburge, anglaise, de sang royal, mentionnée dans les lettres de saint Boniface de Mayence.

Saint Godbert, évêque d'Angers.

Sainte Lucence, vierge, honorée à Provins.

Saint Surin, évêque de Bordeaux, que l'on confond avec saint Séverin, de Cologne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Penin, prêtre du diocèse de Bordeaux, pour refus du serment révolutionnaire, condamné comme réfractaire, guillotiné le 23 juillet 1794, âgé de cinquante-cinq ans.

Michel Benoit, de Bruges, vicaire général de l'évêché de Mende, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme ayant conspiré contre la Convention, guillotiné ce même jour.

Pierre Obrenant, de Compiègne, prêtre du diocèse de Chartres, n'ayant pas fait le serment, condamné à mort comme ennemi du peuple, exécuté ce même jour.

Jean-Jacques Caillot, prêtre du diocèse de Rodez, envoyé à Paris et condamné là comme complice d'une conspiration des prisonniers de la maison des Carmes, exécuté le 23 juillet 1794.

Michel-Ignace Olivie, prêtre du diocèse d'Avignon, ayant refusé le serment à la Constitution civile du clergé, conduit à Orange, condamné par la commission populaire de Cette, guillotiné ce même jour.

Jean-Baptiste Chevrier, prêtre du diocèse d'Annecy, ayant refusé le serment, condamné comme complice de la conspiration de la maison des Carmes, exécuté ce même jour.

François-René-Alexandre Maillé, n'ayant pas fait le serment, arrêté, conduit à Paris, condamné comme réfractaire, guillotiné le 23 juillet 1794.

Charles-Louis-François Delaune, prêtre de l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, condamné à mort comme prêtre turbulent, guillotiné ce même jour.

Joseph Fabin, prêtre du diocèse de Carpentras, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, exécuté à Orange ce même jour.

Louis-Thomas Nuiratte, prêtre-religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, à Marseille, provincial de son Ordre, arrêté et massacré le 23 juillet 1792.

Jean Pinturel, prêtre du diocèse de Clermont, refusa le ser-

ment, fut conduit à Rochefort pour être déporté, mort à soixante-six ans, le 23 juillet 1794.

François-Louis-Marie Tassy, prêtre-religieux Minime, massacré avec son compagnon, le P. Nuiratte, à l'âge de vingt-huit ans.

Vial (prénoms inconnus), curé de Céreste, au diocèse de Sisteron, ne fit pas de serment, fut expulsé de sa cure, s'en allait lorsqu'il fut arrêté par des bandits de la révolution et pendu dans un champ avec deux de ses confrères le 23 juillet 1792 ; il avait soixante-cinq ans.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint François Solano, Frère Mineur. — Sainte Christine, vierge et martyr. — Saint Pavace, évêque du Mans. — Sainte Aquiline et sainte Nicète, martyres. — Saint Ursicin, archevêque de Sens. — Saint Déclan, évêque d'Ardmore. — Saint Samson l'Ancien, archevêque d'York. — Saint Wulfhad et saint Ruffin, martyrs. — Sainte Sigouleine ou Ségouleine, abbesse. — Saint Romain et saint David, princes de Russie, martyrs. — Saint Borysse, prince de Kiovie. — La Bienheureuse Louise de Savoie, clarisse. — Le Bienheureux Donat d'Urbino, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FRANÇOIS SOLANO,

FRÈRE MINEUR.

Saint François Solano naquit à Monsilia en Andalousie, diocèse de Cordoue, au mois de mars 1549. Son père et sa mère, distinguées par leur rang et leur piété, lui inspirèrent dès la première enfance la crainte et l'amour de Dieu. Il fit ses études chez les Jésuites, où il s'attira l'affection de tout le monde par sa modestie et sa douceur. Sa présence seule prévenait les jeux et les paroles deshonnêtes. Il aimait tant la paix, qu'il s'efforçait à concilier les querelles de ses condisciples. Un jour même, voyant deux hommes se battre en duel, il alla hardiment à eux, et leur dit avec une douceur extrême : Pour l'amour de Dieu ! ne vous battez pas d'une manière si dangereuse ; car il n'y a personne pour vous réconcilier, et certainement vous vous blesserez à mort. Touchés de cette remontrance ingénue, les deux hommes remirent l'épée dans le fourreau et se quittèrent en paix.

Les heures qui n'étaient point données à l'étude, le jeune François les employait à cultiver le jardin de son père, et il charma ce travail par le chant des cantiques. Pour croître en piété, non moins qu'en science, il fréquentait assidûment les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie. A l'âge de vingt ans, il

entra chez les Franciscains de Monsilia. Les austérités du noviciat ne suffisaient point à sa ferveur. Sous ses vêtements ordinaires il portait un rude cilice, observait un jeûne presque continuel, couchait sur des sarments avec un bloc de bois pour oreiller, pendant l'Avent et le Carême, et se donnait fréquemment la discipline jusqu'au sang. Après sa profession, il suivit les études de philosophie et de théologie. A mesure qu'il comprenait ces sciences, il les tournait en méditations, accompagnées de prières et de larmes, en sorte qu'il devint à la fois et plus savant et plus saint. Nommé maître des novices, puis supérieur d'un couvent, il instruisait et commandait plus d'exemple que de parole. Ayant obtenu d'abdiquer ces charges, il se donna tout entier au salut des âmes, prêchant avec beaucoup de foi, de charité et de fruit le pauvre peuple de la contrée. Quand il était envoyé à la quête, il rassemblait autour de lui les petits enfants, et récitait avec eux les principales vérités de la doctrine chrétienne. La peste s'étant déclarée dans le pays, François se dévoua au service des malades, et pour l'âme et pour le corps. Il leur apprenait à sanctifier leurs peines, et tâchait d'y porter remède. Ceux qui échappaient à la mort, il les habillait à neuf, et les reconduisait chez eux au chant des cantiques. Le Religieux qui le secondait étant mort, François fit tout seul l'office de deux. Il fut atteint lui-même; mais à peine rétabli, il retourna servir ses chers malades, jusqu'à ce que le fléau eût cessé. Sa foi et sa charité obtinrent plus d'une guérison extraordinaire.

Comme les populations reconnaissantes lui témoignaient une grande estime et affection, l'humble François cherchait à s'y dérober. Il demanda la permission d'aller prêcher les Barbares de l'Afrique espérant y verser son sang pour la foi. Il obtint seulement d'aller dans l'Amérique méridionale en 1589. Sur les côtes du Pérou, le vaisseau fut assailli d'une furieuse tempête, qui le poussa contre un banc de sable et y fit une voie d'eau. Le pilote, n'y voyant pas de remède, engagea les principaux passagers à se sauver dans la chaloupe. François Solano était du nombre. Mais, considérant que la multitude ne pouvait en profiter, il s'écria tout haut : A Dieu ne plaise que, pour l'amour de la vie

temporelle, je me sépare de mes frères que voilà et qui sont en péril et de la vie temporelle et de la vie éternelle ! Aussitôt, élevant la croix, il les exhorta à implorer la miséricorde divine. Comme dans le nombre il y avait des nègres encore infidèles, il les instruisit en peu de mots de la foi chrétienne, et leur conféra le Baptême. Quelques moments après, un coup de vent rompit le navire en deux. La moitié dans laquelle se trouvaient la plupart des néophytes, disparut dans les flots. L'autre moitié, dans laquelle se trouvait saint François, se mit à surnager. La terreur était au comble parmi ses compagnons de naufrage ; seul sans crainte, le saint homme les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, à mériter son secours par la prière et la pénitence, assurant que la chaloupe reviendrait les prendre après trois jours. Dans l'intervalle, il leur prêcha la retraite sur le débris du navire, leur donnant lui-même l'exemple de la pénitence, en se frappant avec des cordes sur les épaules nues. Après qu'ils eurent ainsi passé trois jours et trois nuits entre la vie et la mort, ils virent apparaître la chaloupe. François n'y monta que le dernier, et aussitôt s'engloutit la partie du navire qui les avait sauvés pendant trois jours. Comme les vagues avaient éloigné la chaloupe, le saint homme la joignit à la nage ; son habit fut emporté par les flots, mais il le retrouva à terre, sur le rivage.

Quand les missionnaires se furent un peu remis de leurs fatigues à Lima, François Solano fut envoyé à plus de sept cents lieues, dans la province du Tucuman, autrement Rio de la Plata, pour évangéliser les peuplades errantes dans les forêts et les déserts. Leurs langues étaient diverses et très-difficiles : il les apprit en peu de temps, moins par les efforts de l'esprit et de la mémoire que par la grâce de Celui qui a dit : Ceux qui croiront en moi parleront des langues nouvelles. Car au bout de quinze jours il parlait une de ces langues en perfection, de manière à surpasser les indigènes. Ceux-ci, dans les commencements, attribuèrent ce prodige à la magie ; mais bientôt ils remarquèrent quelque chose de plus merveilleux. Comme à la première Pentecôte, tandis que le Saint parlait dans une seule langue, il était compris dans toutes les autres.

Mais à quoi le nouvel Apôtre s'appliquait encore plus qu'à la parole, pour la conversion des âmes, c'était à la prière, aux jeûnes, aux austérités volontaires. Les voyages, les fatigues, les périls, à travers les forêts, les déserts, les fleuves, rien ne lui coûtait pour gagner à Jésus-Christ les pauvres sauvages, les instruire, les baptiser, les entendre à confesse. Avec le temps, il n'eut plus besoin de courir après eux ; ils venaient le trouver d'eux-mêmes et par grandes troupes. Et ce que n'avaient pu obtenir d'eux les magistrats par la rigueur de la justice et la crainte des peines, le Saint n'avait qu'à dire un mot, et ils l'exécutaient à l'instant avec joie. Voici entre autres une preuve de l'autorité que son humilité et sa charité lui avaient acquise.

Un jour de Jendi-Saint, pendant que les fidèles étaient occupés aux divins offices, survint une armée de Barbares, leur apportant la guerre et la mort. L'épouvante fut extrême. François Solano marcha seul au-devant des ennemis ; et, quoiqu'ils parlassent des langues bien diverses, il leur annonça dans une seule langue la paix et la concorde. Ils le comprirent si bien, que plus de neuf mille de ces Barbares demandèrent et reçurent le Baptême. Leur changement fut tel, que, cette nuit-là même, un grand nombre d'entre eux se mêlèrent aux fidèles catholiques pour se donner la flagellation, en l'honneur de Jésus, flagellé à la colonne. Tous ces peuples, retournés chez eux, assurèrent avoir entendu toutes leurs langues dans celle du saint homme.

D'autres miracles augmentèrent encore sa renommée. Un jour qu'il prêchait dans le Tucuman, il apprit que ces peuples, à cause du manque d'eau, étaient sur le point de quitter le pays, à leur grand regret et préjudice. Éclairé d'en haut, il leur assura que tout près était une source d'eau vive. Les habitants ne pouvant y croire à cause de la longue sécheresse, il sortit avec eux dans un champ, et, désignant avec un bâton un endroit tout à fait aride, il leur ordonna d'y creuser. A peine eurent-ils enlevé un peu de terre, qu'il en coula une fontaine considérable d'eau douce. Aujourd'hui encore elle est si abondante, qu'elle fait tourner deux moulins ; et les habitants, Espagnols et Indiens, n'ont cessé de l'appeler la fontaine de Saint-Solano.

Nommé successivement custode de la province de Tucuman et supérieur du monastère de Lima, François fit tant par ses humbles supplications, qu'il fut déchargé de ces emplois, afin de pouvoir s'appliquer uniquement à la prédication et au salut des âmes. Dieu le favorisait de grâces extraordinaires, de la connaissance surnaturelle des cœurs, du don de guérison, de l'esprit de prophétie. Comme on voyait ses prédictions s'accomplir exactement, ses menaces faisaient une impression terrible. En 1603, prêchant dans la ville de Truxillo, non loin de Lima, il annonça expressément, quinze ans d'avance, que la première de ces villes serait détruite avec l'église où il prêchait, mais non pas la chaire, qui resterait intacte au milieu des ruines. Ce qui s'accomplit à la lettre, par un tremblement de terre, le 14 février 1618.

L'année après qu'il eut fait cette prédiction, c'est-à-dire en 1604, étant à Lima, il sortit un jour du monastère vers le soir, s'avança sur la grande place, devant le peuple qui accourut bientôt de toute part. Il se mit à parler fortement contre la corruption des mœurs, et, prenant pour texte cette parole de saint Jean : Tout ce qu'il y a dans le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux, et orgueil de la vie, il annonça d'une manière menaçante la prochaine perdition non pas de la ville matérielle, mais des âmes de ceux qui l'habitaient.

Cette prédication fut pour le peuple de Lima ce que la prédication de Jonas fut pour le peuple de Ninive. Quoique le Saint n'eût point parlé de la ruine de la ville, mais de celle des âmes, tous les auditeurs l'interprétèrent dans les deux sens. La ville entière se revêtit de deuil ; tout le monde se frappe la poitrine et implore la divine miséricorde ; les églises sont ouvertes, le Saint-Sacrement exposé ; on se confesse avec grande componction ; les confesseurs de la ville ne peuvent y suffire. Cette terreur salutaire se répandit jusque dans les maisons de Religieux : ceux de Saint-Dominique pratiquèrent sur eux-mêmes des pénitences extraordinaires et chantèrent des litanies pour apaiser la justice du ciel. Le vice-roi du Pérou, étonné de cette commotion soudaine de toute la ville, se consulta lui-même avec l'arche-

vêque de Lima, saint Turibe. Une commission fut nommée pour en rechercher les causes. Elle appela saint François, qui répéta devant elle son sermon. L'effet en fut le même, tous les auditeurs furent saisis de crainte et fondirent en larmes. En même temps le Saint donna une déclaration par écrit, qu'il n'avait point parlé de la destruction matérielle de la ville, mais de la ruine spirituelle des âmes par le péché. Cette déclaration fut rendue publique ; mais elle n'empêcha point que la componction et la terreur ne vinssent encore à augmenter. Alors le vice-roi dit : Ne prenons pas de peines inutiles ; c'est ici l'œuvre de Dieu qui a voulu, par ce moyen, amollir des cœurs jusqu'alors endurcis.

Ce que saint François Solano avait été toute sa vie, un modèle de foi, de patience, d'humilité, de charité et de dévotion séraphique, il le fut particulièrement les deux mois qui précédèrent sa mort. Exténué par une fièvre continue, il regardait le Sauveur sur la Croix, et le bénissait de ce qu'il voulait bien suppléer par les douleurs de la maladie à la discipline qu'il ne pouvait plus se donner. Il s'entretenait continuellement avec Dieu, ou de Dieu avec ses Frères. Souvent il était ravi en extase. A la fête de la Sainte-Trinité, il sortit de sa cellule malgré sa faiblesse, et entonna d'une voix forte : Bénissons le Père et le Fils, avec le Saint-Esprit. Son aspiration familière était : Glorifié soit Dieu ! A la fête du Saint-Sacrement, il eut des entretiens extatiques avec l'Agneau de Dieu, sur son lit de douleur. Il prédit qu'il mourrait le jour de saint Bonaventure, son Saint de prédilection. Trois jours avant sa mort, regardant le Religieux qui le servait, il fondit en larmes, et dit : Seigneur Jésus, d'où me vient ceci ? Vous êtes attaché à la Croix, et moi je suis soulagé par le ministère de vos serviteurs ; vous êtes nu, et moi couvert ; vous êtes frappé de soufflets et couronné d'épines, et moi comblé de tant de biens, et consolé de tant de manières !

Le jour de saint Bonaventure, 14 juillet, la fièvre cessa tout à coup, l'haleine du malade répandit une odeur suave, ses mains perdirent leurs rides. Comme les Religieux récitaient l'office divin, le malade éleva ses mains au *Gloria Patri*, et dit son aspi-

ration accoutumée : Glorifié soit Dieu ! On chanta ensuite le Symbole de la foi, que de petits oiseaux devant la fenêtre accompagnaient de leur musique. Quand on fut à ces mots : *et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine*, la cloche de l'église tinta l'élévation de la Messe solennelle ; aussitôt le saint homme, regardant le crucifix et croisant ses mains, aspira pour la dernière fois sa prière : Glorifié soit Dieu ! et expira le 14 juillet 1610 à l'âge de soixante-un ans. Des miracles sans nombre attestèrent aussitôt sa sainteté. Les Actes en citent plus de cent pour sa béatification. Le procès de canonisation en cite encore plus de vingt autres. Il fut béatifié par Clément X, et canonisé par Benoît XIII, en 1726. Sa fête a été fixée au 24 de juillet.

(ROHRBACHER.)

SAINTE CHRISTINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Christine, illustre par les combats qu'elle a soutenus pour l'amour de Jésus-Christ et par les victoires qu'elle a remportées en son nom, était originaire de Tyro en Toscane, ville que le lac de Bolsène a engloutie depuis. Urbain son père, préfet de la ville pour Dioclétien, était païen et persécutait les chrétiens avec fureur. La jeune Christine, étonnée de la modestie de ces chrétiens qu'elle voyait paraître devant son père, et de leur courage au milieu des tourments, s'informa de leur religion. Des dames chrétiennes profitèrent de cette heureuse curiosité, et après l'avoir suffisamment instruite, elles lui procurèrent secrètement la grâce du Baptême.

Christine fut si fidèle aux lumières de la grâce, que bien qu'elle n'eût encore que dix ans, elle se saisit des idoles de son père et les brisa. Urbain s'enflamma de colère. « Est-il donc possible, lui dit-il, que vous ayez brisé nos dieux ? — Il n'y a qu'un Dieu, mon père, répondit Christine, et lui seul mérite d'être adoré. Vos idoles sont de vains simulacres dont vous ne pouvez tirer aucun secours. » Le père vit bien que sa fille était chrétienne et qu'elle avait déjà la fermeté de cette secte ; c'était son langage. Il fit venir des bourreaux, leur ordonnant de flageller sa fille, et la renferma ensuite étroitement.

Point de tentatives qu'il n'employât dès lors pour la ramener à ses dieux ; voulant au moins les venger, s'il ne pouvait les lui faire adorer, aimant mieux cesser d'être père que d'avoir un enfant rebelle, il s'abandonna à ses fureurs. Devant lui on attachait sa fille à une roue, on l'arrosa d'huile, et on la fit tourner au-dessus d'un grand feu. S'irritant de plus en plus de la voir inébranlable, Urbain tomba dans un accès de frénésie dont il mourut.

La jeune Sainte ne fut pas libre pour cela. Les juges la renvoyèrent à sa prison. Dion, qui succédait à Urbain, ordonna quelques jours après, qu'on la conduisit au temple d'Apollon et qu'on la contraignit à sacrifier. On dit qu'à son arrivée dans le temple impur, l'idole se renversa et tomba en débris ¹.

Ce miracle convertit beaucoup de monde à la foi chrétienne ; et ce fut la joie de sainte Christine, qui, après la mort de ce nouveau préfet, passa entre les mains d'un troisième nommé Julien. Ce tyran, héritier de la cruauté des deux autres, éprouva la vertu de la Sainte par les tourments les plus cruels qu'il put imaginer. D'abord il la fit jeter dans une fournaise ardente pour y être consumée ; mais Dieu renouvela pour elle le miracle des trois enfants de Babylone, et permit qu'elle demeurât au milieu des flammes sans en recevoir la moindre atteinte.

Loin d'être touché de ce prodige, le tyran expose la Sainte à un tourment réservé aux plus grands criminels. Il ordonne qu'elle soit jetée dans un cachot rempli de serpents et de vipères. Mais ces reptiles, moins cruels que Julien, se jouent autour de l'innocente Vierge sans lui faire aucun mal. Au milieu de ces divers supplices, elle chantait les louanges du Seigneur. Julien, se croyant insulté, lui fit couper la langue, et ordonna qu'elle fût attachée à un poteau où son corps fut percé de flèches ; et alors elle rendit son âme à Dieu.

Ce glorieux martyre fut consommé le 24 juillet de l'une des dernières années du III^e siècle, sous le règne de Dioclétien.

¹ Ce qui va suivre est emprunté à une savante étude de M. L.-F. Guérin, publiée en 1858.

Les Reliques de sainte Christine sont conservées à Palerme, à Prague, à Orléans et à Argenteuil près Paris.

SAINT PAVACE,

ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Pavace, associé à saint Julien par le Pape saint Clément, mit le plus grand zèle à remplir les fonctions sacrées et à prêcher l'Évangile. Après la mort de saint Thuribe, choisi pour évêque par les vœux de tous les fidèles, il déploya toute sa tendresse et ses soins à l'égard du peuple qui lui était confié. Par ses travaux assidus, ses veilles, la prédication continuelle de la parole de Dieu et la visite de son diocèse, il s'efforça de faire croître les précieuses semences jetées dans l'âme des chrétiens par ses prédécesseurs. Il amenait à la connaissance de la vraie foi et par l'exemple de sa vie et par ses fréquents miracles, ceux qui étaient encore éloignés de la vérité chrétienne.

Les miracles de guérisons opérées dans les corps étaient une preuves de merveilles plus admirables que Dieu opérait dans les âmes. Saint Pavace rendit la vue à plusieurs aveugles, l'usage de leurs membres à des boiteux, et il délivra plusieurs personnes possédées du démon. Par suite de ces prodiges, l'Église du Mans acquérait chaque jour de nouvelles propriétés non-seulement spirituelles, mais même temporelles, plusieurs fidèles s'empresant de lui faire donation de leurs richesses. Entre tous se distingua, sous ce rapport, une noble dame nommée Casta qui, par les prières de notre Saint, guérie d'une longue et pénible maladie, donna toute sa fortune à l'Église, et se livra ensuite à la vie parfaite.

Saint Pavace arrêta par ses prières une peste qui faisait de grands ravages. Ce miracle lui attira l'amour et le respect de tout le peuple qui obéissait à ses moindres ordres. Mais, pensant à son propre salut, saint Pavace évitait autant qu'il lui était possible, en se cachant dans la solitude, les honneurs dont les fidèles voulaient le combler. Enfin, plein de mérites et célèbre par un grand nombre de miracles, il mourut le 9 des calendes de juillet. Son corps, enseveli dans la basilique des Saints-Apôtres, au-delà

de la Sarthe, fut transporté dans l'église cathédrale avec les autres corps des saints évêques du Mans par saint Aldric, au ix^e siècle, et quatre ans après cette translation, le même saint Aldric l'enferma dans une châsse précieuse, avec un bras de saint Liboire, et le transporta solennellement dans l'église du Saint-Sauveur, située à peu de distance de la ville, et qui plus tard fut transformée en église paroissiale, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Pavace.

SAINTE AQUILINE ET SAINTE NICÈTE,

MARTYRES.

Aquiline et Nicète, courtisanes converties, souffrirent le martyre dans une ville de Lycie. Elles étaient sœurs et païennes, et faisaient de leur beauté un honteux trafic.

Un chrétien appelé Christophe, étant venu dans leur ville, fut arrêté par ordre du gouverneur. Ce juge infâme fit appeler Aquiline et Nicète, et les chargea d'aller dans la prison, essayer de faire succomber ce chrétien, leur promettant une grande récompense si elles le faisaient sacrifier aux idoles. La chose tourna tout différemment. Christophe leur remontra si pathétiquement l'infamie de leur métier, et leur annonça l'Évangile du salut avec tant de force que, touchées de la grâce, elles résolurent d'embrasser le christianisme. Au sortir de la prison, elles confessèrent le nom de Jésus-Christ, et le gouverneur les fit mourir en même temps que saint Christophe qui est honoré le 25 juillet.

SAINT URSICIN,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Saint Ursicin est le neuvième archevêque de Sens. Il siégea de l'an 356 à l'an 390. On sait peu de choses de son histoire. Le conciliabule qui se tint à Béziers en 356 exila en Phrygie ce courageux prélat, avec saint Hilaire de Poitiers et d'autres évêques illustres des Gaules. De retour à Sens, en 360, il fonda dans cette ville le monastère de Saint-Gervais et de Saint-Protas, en l'an 386. Il mourut le 24 juillet, sans qu'on sache précisément en quelle année. Tout ce que les historiens racontent de ce saint

évêque ne repose sur aucune preuve. En 876, Ansegise, l'un de ses successeurs, transféra sa dépouille mortelle, du cimetière où elle avait été inhumée, à Saint-Pierre-le-Vif. On célèbre sa fête le 24 juillet¹.

SAINT DÉCLAN,

ÉVÊQUE D'ADMORE.

Saint Déclan, né en Irlande au v^e siècle, fut élevé dans la foi chrétienne, car cette île avait eu des missionnaires un peu avant saint Patrice. Après son baptême il voulut se consacrer à éclairer son pays. Pour cela il se rendit à Rome, où il étudia plusieurs années, et on croit qu'il ne voulut reprendre le chemin de l'Irlande qu'après avoir reçu les ordres sacrés. On dit même qu'il rentra dans sa patrie avec la dignité d'évêque. Il prêcha l'Évangile, et précurseur de saint Patrice, il fit de nombreuses conversions.

Son siège fut Ardmore où il était né, et qui dans la suite des temps fut réuni à Lismore.

Saint Déclan mourut saintement à la fin du v^e siècle, et on l'honore le 24 juillet.

SAINT SAMSON,

ANCIEN ARCHEVÊQUE D'YORCK.

Né en 460, dans l'île de Miserbdil, saint Samson fut instruit par saint Dubrice, son compatriote, qui forma des Saints et des Docteurs. De ce nombre furent saint Samson, saint Théliau et beaucoup d'autres qui, devenus célèbres par leurs vertus et leurs lumières, méritèrent d'être élevés à l'épiscopat.

En 490, Samson fut sacré archevêque d'Yorck par son illustre maître, que saint Germain avait placé sur le siège de Landaff.

Au commencement du xvi^e siècle, pendant la maladie du roi Ambroise Aurélien, Samson exilé résolut de chercher un asile dans la généreuse Armorique. Béni par Dubrice, qui avait pour lui une affection paternelle, par Iltut, son abbé, par tout le clergé

¹ M. Fisquet, *la France pontificale*.

et le peuple, il alla visiter sa mère et consacrer une église que cette femme pieuse avait fait construire.

Le saint prélat qui était décoré du pallium, arrivant dans la Petite-Bretagne, y fut reçu avec beaucoup d'honneur par ses compatriotes. Les peuples, d'un consentement unanime, l'élurent pour gouverner l'église de Dol, qui venait de perdre son pasteur.

En 504, il reçut avec affection saint Théliau, son digne disciple, de retour de Rome ou de Jérusalem, et l'associa à son ministère comme co-évêque ou grand vicaire.

Les deux Saints plantèrent ensemble cette avenue de trois mille pas, qui conserva leurs noms pendant des siècles, et qui conduisait de Dol à Coi. Après avoir secondé quelque temps le zèle de Samson, saint Théliau regagna l'Angleterre. Saint Samson mourut vers 510.

(DE GARABY.)

SAINT WULFHAD ET SAINT RUFFIN,

MARTYRS.

Wulfhad et Ruffin étaient frères, fils de Wulfère, roi de Mercie, et de sainte Erménilde. Ils avaient une sœur, sainte Wéréburge, qui est honorée le 3 février. Or, si la reine Erménilde était chrétienne, Wulfère était encore enfoncé dans l'idolâtrie. A son insu toutefois Erménilde avait fait instruire ses enfants dans la foi chrétienne par saint Chad, évêque de Lichtfield, qui les avait baptisés vers l'an 670.

Le roi Wulfère avait pour ministre un certain Werbode, qui lui demanda la main de sa fille Wéréburge. Le roi de Mercie la lui accorda. On annonça cette nouvelle à la jeune princesse, qui répondit qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ, et craignant que son père ne lui accordât pas sa liberté elle recourut à ses frères qui étaient chrétiens comme elle. Ils s'opposèrent donc à l'union de Werbode avec leur sœur. Wulfère alors refusa à Werbode l'alliance qu'il recherchait.

Werbode furieux complota la perte de Wulfhad et de Ruffin. Il les accusa auprès de leur père de chercher à lui enlever son trône, il gagna des témoins, en sorte que le roi Wulfère con-

damna à mort ses deux fils Wulfhad et Rufin, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Mais la reine Erménilde et sa fille Wéréburge éclairèrent le roi qui punit son infâme ministre, embrassa la foi chrétienne et reçut le Baptême en l'an 675. Il mourut peu après.

La reine Erménilde, mère des deux Martyrs, les fit enterrer à Storre et fit bâtir une église sur leur tombeau.

SAINTE SIGOULEINE OU SEGOULÈNE,

ABBESSE.

Segoulène ou Sigouleine, de l'une des meilleures maisons d'Aquitaine, vint au monde dans la ville d'Alby, vers la fin du VII^e siècle. Elle eut deux frères qui parurent l'un dans l'Église, l'autre dans le monde. Sigouleine fut mariée fort jeune à un grand seigneur nommé Gilulfe, avec lequel elle vécut dans la crainte de Dieu et dans l'exacte observance de ses commandements. Elle fit de grandes aumônes aux pauvres, assista les malades dans les hôpitaux, reçut les pèlerins et les étrangers qui n'avaient point de retraite.

Elle resta veuve à l'âge de vingt-deux ans, et n'ayant plus de biens qui fussent capables de la retenir dans le monde, elle s'en sépara entièrement comme elle en avait toujours été séparée par la disposition du cœur. Ses parents qui l'aimaient ne purent approuver cette disposition, et ils voulurent l'obliger à se remarier. Mais, sans perdre le respect qu'elle leur devait, elle sut résister à leurs sollicitations avec tant de fermeté et de persévérance, qu'ils lui laissèrent enfin la liberté de suivre les mouvements que lui donnait l'esprit de Dieu.

Son père qui l'aimait tendrement et qui était déjà fort âgé, ne trouvant plus de consolation qu'en elle, aima mieux lui bâtir un monastère dans l'une de ses terres, que de souffrir qu'elle le quittât. Il choisit donc pour ce sujet, le lieu appelé Troclar, à sept ou huit lieues d'Alby, dans une situation commode et agréable. Il joignit, aux édifices du monastère, des revenus suffisants pour l'entretenir, et y fit établir sa fille abbesse.

Notre Sainte, se voyant ainsi la mère de plusieurs filles, ne

songea plus qu'à les élever pour Jésus-Christ dans la retraite et à les conduire dans les voies les plus étroites de son Évangile. Elles les portait toutes dans son cœur par une tendresse de vraie mère qui lui faisait aimer et rechercher leur salut comme le sien. La conduite qu'elle tenait à leur égard ne respirait qu'humilité, que douceur et que charité pour elle; mais elle se traitait elle-même fort sévèrement, et il n'y avait rien de plus austère que la vie qu'elle menait. Jamais elle ne quittait le cilice, son lit était une couche de cendres et son chevet une pierre. Elle observait le carême et les autres jours de jeûne prescrits dans l'Église, d'une manière très-rigoureuse, ne buvant ordinairement que de l'eau, ne vivant que de pain d'orge qu'elle faisait elle-même et de légumes.

Elle servait elle-même les malades avec une charité admirable. Plus elle avançait dans la vertu, plus elle s'humiliait devant Dieu, à la vue de ses fautes et de ses imperfections, et elle redoublait de jour en jour la pénitence qu'elle en faisait par ses larmes, ses prières et ses mortifications.

C'est par tous ces moyens qu'elle travailla sans cesse à l'ouvrage de sa sanctification, et Dieu, après l'avoir purifiée par plusieurs épreuves, la retira à lui pour la récompenser de sa fidélité. On ne sait point certainement le temps de sa mort, et l'on s'est contenté d'en marquer le jour au 24 juillet dans les Martyrologes modernes. Son corps fut porté dans un lieu appelé l'Ile, proche de son monastère, où son père avait fait bâtir une église pour la sépulture des religieuses de Troclar, et un hôpital pour les pèlerins.

Ondit qu'il se fit à son tombeau, divers miracles qui servirent de témoignages à sa sainteté devant les hommes. Son corps fut transporté, dans la suite des temps, à Alby.

SAINT ROMAIN ET SAINT DAVID,

PRINCES DE RUSSIE, MARTYRS.

L'histoire de la conversion des Moscovites¹ appelés aujourd'hui Russes, a été jusqu'à présent fort embrouillée. Nous suivrons les

¹ Quelques auteurs font venir la race et le nom des Moscovites, de Mosoch,

auteurs qui ont le mieux approfondi cette matière et dont le mérite est confirmé par le suffrage des savants.

La reine Hélène, honorée parmi les Saints, fut la première qui se convertit chez les Russes. Cette princesse se nommait Olga, avant son baptême. Elle était femme d'Igor, qui entreprit une expédition contre Constantinople. Ce prince ayant été repoussé par les empereurs Romain et Constantin se retira avec son armée, mais il fut tué en retournant dans son pays par une peuplade cruelle qu'on appelait les Dreulants. Olga sut venger sa mort et vainquit les Dreulants, puis elle gouverna pendant plusieurs années avec une sagesse et un courage extraordinaires.

Parvenue à l'âge de soixante-dix ans, Olga laissa le gouvernement à son fils Suatoslas et se rendit à Constantinople où elle reçut le Baptême et prit le nom d'Hélène.

De retour dans sa patrie, elle s'appliqua de toutes ses forces à y répandre la lumière de l'Évangile. Elle ne put cependant obtenir la conversion de son fils, qui sans doute était retenu par des raisons politiques. Elle mourut en 970.

Uladomir, fils et successeur de Suatoslas, envoya une ambassade solennelle pour demander en mariage Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. L'ambassade eut un heureux succès. Nicolas Chrysoberge, patriarche orthodoxe de Constantinople, accorda aussi au même prince un grand nombre de prédicateurs qui lui avaient été demandés. Michel était le chef des missionnaires qui partirent pour la Moscovie. Il baptisa Uladomir, et fit

filz de Japhet, qui avec ses frères Magog, Tubal, Gomer et leurs enfants, peupla les royaumes du nord (*Ezech.*, xxxviii, 6, etc.). On regarde ces premiers descendants de Noé, comme les patriarches des Cappadociens, des Tartares, des Scythes, des Sarmates, etc. (Voyez Bochart, dans son *Phaleg.*, l. III, c. xii, et D. Calmet.) Il paraît du moins très-probable que les *Moschi* dont parlent Strabon et Pomponius-Mela, et qui habitaient le pays situé entre la Colchide et l'Arménie, près des montagnes appelées *Moschici*, descendaient de Mosoch. Les Scythes, au rapport de quelques savants, quittèrent les côtes du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, puis, tirant vers le nord, pénétrèrent dans l'Asie et l'Europe. Les Cimmériens, enfants de Gomer, abandonnèrent aussi leur premier établissement, et vinrent se fixer vers le Bosphore et les Palus-Méotides. Les *Moschi*, à l'exemple de ces peuples, passèrent en Europe, et s'établirent sur les frontières des Scythes et des Sarmates.

la cérémonie de son mariage avec la princesse Anne vers l'an 988. On met la mort d'Uladomir en 1008.

Ce prince laissa trois fils, savoir : Boris, Hliba ou Cliba, Jaroslas et une fille nommée Anne comme sa mère, laquelle fut mariée à Henri I^{er}, roi de France, et fonda l'église de Saint-Vincent de Senlis. Les deux princes, qui sont honorés d'un culte public et connus sous les noms de saint Romain et de saint David, furent massacrés en 1010 par l'usurpateur Suatopelch. Ce fut leur zèle pour la foi de Jésus-Christ qui leur coûta la vie. Jaroslas redevint maître de la souveraineté dont avaient joui ses pères.

Saint Romain et saint David sont honorés en Moscovie le 24 juillet. En 1072, on transféra leurs reliques dans l'église qui avait été bâtie sous leur invocation à Vislogorod. La cérémonie de cette translation fut faite par Georges, cinquième archevêque de Kiew, accompagné de plusieurs autres prélats, en présence d'Izazlas, de Suatoslas et d'Usevolod, princes de Russie, et d'un grand nombre de seigneurs du pays. Le synode tenu à Zamoski en 1720, approuvé par la Congrégation de la Propagande, et confirmé par le Pape Benoît XIII, compte parmi les fêtes chômées chez les Russes catholiques de Lithuanie et de plusieurs autres provinces, celle des saints martyrs Romain et David, qui se célèbre le 24 juillet, et celle de la translation de leurs reliques qui est marquée au 2 mai.

Les Russes catholiques de Lithuanie et de Pologne ne font la fête d'aucun saint moscovite que de nos deux Martyrs ; mais les Moscovites honorent divers autres saints de leur pays qui fleurirent avant que la Russie fût schismatique. Nous allons nommer les principaux :

Sainte Hélène ou Olga, qui est honorée le 11 juillet ;

Saint Uladomir, fils de Suatoslas, duc des Russes, fêté le 13 juillet ;

Saint Antoine, né en Russie, se fit moine sur le mont Athos. De retour dans son pays, il y devint le patriarche de l'ordre qu'il avait embrassé. Il fonda sur une montagne voisine de Kiew, le célèbre monastère de Pieczari ou des Cryptes. C'est là que réside l'archimandrite de tous les moines russes. L'archevêque de Kiew

y a aussi un logement. Saint Antoine mourut le 10 juillet 1073, et l'on fait sa fête en Moscovie. Le monastère dont il fut le fondateur est renommé par ses cryptes ou voûtes souterraines dans lesquelles se sont conservés, sans corruption, les corps de plusieurs saints et d'un grand nombre de moines qui vivaient il y a plus de six cents ans ;

Saint Athanase, moine des cryptes, honoré le 2 décembre.

Les vies de ces Saints et de plusieurs autres anciens moines des cryptes, furent écrites par Polycarpe, qui mourut en 1182.

Saint Serge, mort en 1292, et honoré par les Moscovites le 25 septembre. Jamais il ne fut enveloppé dans le schisme. Il fonda le monastère de la Sainte-Trinité, à six milles d'Italie de Moscow. C'est le plus riche et le plus nombreux de la Moscovie. Il s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents religieux. Le corps de saint Serge s'y garde entier. Les Moscovites et les czars mêmes vont le visiter par dévotion.

Ces Saints et plusieurs autres qui vivaient avant l'introduction du schisme des Grecs, sont nommés dans le calendrier moscovite avec les Saints les plus célèbres des églises d'Orient et d'Occident ; mais les Moscovites leur associent quelques schismatiques, tels qu'un Photius, archevêque de Kiew, qui n'eut d'autre mérite que son opiniâtreté à maintenir le schisme.

SAINT BORYSSE,

PRINCE DE KIOVIE.

Saint Borysse était l'oncle paternel de saint Romain et de saint David, et de la princesse Anne de Russie qui fut mariée à Henri I^{er}, roi de France, au commencement du XI^e siècle. Borysse était chrétien, il fut tué en trahison par Zuentopelk, son frère, qui ambitionnait son duché. Il est honoré en Volhynie, et son nom est marqué le 24 juillet dans les Martyrologes.

LA BIENHEUREUSE LOUISE DE SAVOIE,

CLARISSE.

Louise, fille du bienheureux Amédée, duc de Savoie, fut formée dès ses premières années à toutes les pratiques de la piété,

auxquelles d'ailleurs elle se portait d'elle-même, donnant des gages de sa sainteté future.

Dès lors on vit éclater en elle une admirable innocence, une ardeur remarquable pour la prière, une chasteté extraordinaire, et un mépris absolu pour toutes les vanités du monde. Elle pensait à vouer au Seigneur sa virginité ; mais, pour obéir à son oncle, devenu son tuteur à la mort de ses parents, elle épousa le prince de Châlons-sur-Saône, et continua à pratiquer avec un zèle très-ardent les vertus auxquelles elle s'était exercée dans l'état de virginité. Elle avait en horreur les dissipations et les plaisirs de la cour.

Par la sainteté de sa vie, par ses avertissements et ses prières, elle améliora bientôt les mœurs de ses sujets, et persuada son mari, qu'elle chérissait vivement en Dieu, de tendre à la perfection évangélique, pour laquelle elle l'enflamma d'une admirable ardeur.

Devenue veuve dans sa vingt-septième année, elle se consacra entièrement à Dieu, et dans son désir d'embrasser la vie religieuse, aussitôt qu'elle en aurait la liberté, elle ne voulut jamais consentir à contracter un second mariage.

Elle n'avait qu'un petit nombre de domestiques, se contentant d'une nourriture commune et d'un habillement fort simple sous lequel elle portait la tunique des Franciscaines. Elle vaquait assidûment à la contemplation des choses célestes, aux œuvres de la pénitence et de la piété, et faisait chaque jour des progrès dans la carrière de la perfection chrétienne.

S'enflammant d'une charité de plus en plus ardente, elle distribuait avec une libéralité sans bornes ses grandes richesses avec lesquelles elle nourrissait les pauvres, les religieuses, les clercs. Elle visitait les malades dans leurs plus horribles maladies, et les consolait en les servant.

Dégagée pour elle de tous les soins temporels, elle passa par-dessus toutes les oppositions de sa famille, et, inébranlable dans sa résolution, elle courut avec une sainte allégresse au monastère d'Orbé se mettre au nombre des Clarisses. Là, par son exacte observation de la discipline régulière, par son humilité, son

obéissance, son abnégation absolue, elle devint le modèle de toutes ses compagnes. Demander l'aumône, souffrir les réprimandes, sévir contre elle-même, étaient ses plus chères délices.

Elle avait pour Jésus-Christ souffrant et pour la très-sainte Vierge Mère de Dieu une ardeur de dévotion qui allait jusqu'au transport ; quelquefois elle était inondée de faveurs spirituelles.

Enfin, étant tombée dangereusement malade dans la quarante-deuxième année de son âge, elle reçut, avec toutes les marques et tous les sentiments de la piété, les Sacraments de l'Église ; puis le jour qu'elle avait prédit, 24 juillet de l'an 1503, elle passa heureusement de ce monde à son céleste Époux.

Dieu fit connaître sa sainteté par plusieurs prodiges qui arrivèrent après sa mort ; ce qui lui mérita d'être renfermée dans un tombeau magnifique, et de recevoir toutes les marques d'un culte religieux que le Pape Grégoire XVI, après l'avoir examiné dans les formes, confirma en 1839, d'après l'avis de la Congrégation des rites. Le même Souverain Pontife accorda aussi en l'honneur de la Bienheureuse, un office propre pour le clergé tant séculier que régulier des États du roi de Sardaigne¹.

LE BIENHEUREUX DONAT D'URBIN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Donat naquit à Urbin, ville d'Italie, dans les États de l'Église. Son père, qui était un jurisconsulte que sa célébrité avait enrichi, lui donna une éducation capable de le mettre dans le cas de lui succéder un jour, et l'envoya en l'université de Padoue pour y étudier le droit. Donat était dans cette ville lorsque, touché du désir de son salut, il quitta le monde et les espérances d'une fortune brillante pour embrasser l'Ordre de Saint-François. Dès l'instant de son entrée en religion, il s'appliqua à se perfectionner dans la voie du salut, et ce fut avec succès. Les vertus qui brillaient en lui le firent élever cinq dif-

¹ Emprunté à la *Vie des Saints* d'après le Bréviaire romain, par MM. les abbés Dret et Leroux.

férentes fois à la provincialité de la Marche d'Ancône, et cet honneur peu commun ne fit qu'augmenter son humilité.

Le caractère principal de Donat fut la douceur et l'affabilité, qualités qui dans un supérieur, évitent bien des murmures de la part de ceux qui lui sont subordonnés. Les malades, les affligés, en un mot, tous ceux qui avaient besoin de ses secours ou de ses conseils, trouvaient un facile accès auprès de lui. Sa candeur et l'onction de ses discours lui donnaient un si grand empire sur le cœur des hommes, qu'il apaisait tout d'un coup les dissensions motivées même sur les haines les plus invétérées. Ses belles qualités étaient relevées par une charité sans bornes : on l'a vu donner jusqu'à son habit à des pauvres qui étaient nus. Pour conserver le trésor de sa pureté, il s'abstenait non-seulement de converser avec les femmes, mais on a observé que pendant les trente-trois années qu'il a passées dans l'Ordre, il n'a porté la vue sur aucune personne du sexe.

Au soin que Donat prenait du salut de ses Frères, en maintenant l'exacte discipline, il joignait la plus grande attention sur ce qui regardait sa propre sanctification. Aux devoirs prescrits par la règle, il ajoutait de pieuses pratiques de surérogation, et apportait tant de ferveur dans l'oraison, qu'il entraînait en extase ; et l'on assure que sa vie innocente lui procura plus d'une fois l'entretien des Esprits célestes.

Donat vit le terme des récompenses s'approcher et s'y prépara en usant des secours qu'offre la religion. Enfin il mourut au couvent de Saint-Bernardin, près d'Urbain, le 24 juillet 1505. Les larmes que ses Frères et ses concitoyens versèrent sur son tombeau prouvent le haut degré d'estime où il était dans l'esprit des uns et des autres. On l'avait d'abord inhumé dans le cimetière commun, mais plusieurs miracles qui s'opérèrent par son intercession, engagèrent les religieux à l'en tirer pour le transporter, dans leur chœur. Depuis on l'a déposé sous l'autel du Crucifix dans l'église de ce même couvent.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 24 juillet 718, victoire remportée sur les Maures par Pélage I^{er}, roi d'Espagne, par le secours de la très-sainte Vierge, l'an 718.

Les Sarrasins s'étant rendus maîtres de l'Espagne, les Espagnols qui s'étaient réfugiés au royaume des Asturies, élurent Pélage I^{er} roi d'Espagne. Les Sarrasins qui étaient au nombre de plus de quatre-vingt mille, vinrent l'attaquer à coups de flèches et de frondes : mais Pélage qui n'avait que mille hommes de troupes, se confiant à la puissance de Dieu et de sa très-sainte Mère, fondit sur les Maures ou Sarrasins, avec son peu de monde, tous l'épée à la main ; et Dieu les fortifia de telle sorte qu'ils tuèrent plus de vingt mille Sarrasins avec leur général, prirent la ville d'Oppa et précipitèrent du haut du mont Ausène dans le fleuve de Dèbe soixante mille de leurs eunemis. En ce lieu est une caverno où se retirèrent Pélage et une partie de ses soldats, que l'on appelle aujourd'hui, Sainte-Marie-de Coudonge.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Vigile de saint Jacques, apôtre.

A Tur en Toscane, sur le lac de Bolséna, sainte Christine, vierge et martyre, qui, après avoir embrassé la foi de Jésus-

1

NONO KALENDAS AUGUSTI.

Vigilia sancti Jacobi apostoli. — Tyri in Tuscia apud lacum Vulsinium sanctæ Christinæ virginis et martyris, quæ in Christum credens, cum patris idola aurea et argentea comminisset, ac pauperibus erogasset, ejus jussu verberibus dilaniata, aliisque suppliciis dirissime cruciata, et cum magno saxi pondere in lacum projecta, sed ab Angelo liberata : deinde sub alio judice patris sui successore acerbiore tormenta constanter perferens, novissime a Juliano præside post fornacem ardentem, ubi quinque diebus illæsa permansit ; post serpentes Christi virtute superatos, abscissione linguæ, et sagittarum inflexione martyrii sui cursum complevit. — Romæ via Tiburtina sancti Vincentii martyris. — Amiterni in Vestinis passio sanctorum militum octoginta trium. — Emeritæ in Hispania sancti Victoris, viri militaris, qui cum duobus fratribus Stercatio et Antinogene in persecutione Diocletiani per diversa supplicia martyrium consummavit. — In Lycia sanctorum martyrum Nicetæ et Aquilinæ, quæ beati Christophori martyris prædicatione ad Christum conversæ, martyrii palmam

Christ, brisa les idoles d'or et d'argent de son père, et en donna les débris aux pauvres. Elle fut, par son ordre, déchirée à coups de verges, cruellement tourmentée par d'autres supplices, et jetée dans un lac avec une grosse masse de pierre au cou ; mais elle fut délivrée par un Ange. Dans la suite, elle souffrit avec constance des tourments encore plus cruels, sous un autre juge, successeur de son père ; enfin par ordre du président Julien, jetée dans une fournaise ardente, elle y demeura cinq jours intacte ; ayant vaincu, par la puissance de Jésus-Christ, les serpents auxquels elle fut exposée, ayant eu la langue coupée, et ayant été percée de flèches, elle termina le cours de son martyre.

A Rome, sur la voie de Tivoli, saint Vincent, martyr.

A San-Vittorino, dans l'Abruzze ultérieure, martyre de quatre-vingt-trois soldats.

A Mérida en Espagne, saint Victor, militaire, qui, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, consumma son glorieux martyre par divers genres de supplices, avec ses deux frères Stercace et Antinogène.

En Lycie, sainte Nicète et sainte Aquiline, martyres, qui, s'étant converties au christianisme à la prédication du martyr saint Christophe, obtinrent la palme de la victoire, ayant eu la tête tranchée.

Au même lieu, saint Menée et saint Capiton, martyrs.

A Sens, saint Ursicin, évêque et confesseur.

A Lima, au Pérou, saint François Solano, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, qui, par ses prédications, ses miracles et ses vertus s'est rendu célèbre dans les Indes occidentales. Il passa au repos du Seigneur, le 14 de ce mois, et fut mis au rang des Saints par le Pape Benoît XIII.

capitis obtruncatione sumpserunt. — Item sanctorum martyrum Menei et Capitonis. — Apud Senonas sancti Ursicini episcopi et confessoris. — Limæ in regno Peruano sancti Francisci Solani confessoris, Ordinis Minorum, apud Indos occidentales prædicatione, signis, et virtutibus illustris, qui pridie idus julii migravit ad Dominum atque a Benedicto decimotertio Pontifice Maximo sanctorum fastis adscriptus est.

Additions des autres martyrologes.

Saint Fantin, confesseur en Calabre.

Saint Valère ou Valérien, évêque de Nice.

Saint Aillein, honoré en Ecosse.

Le bienheureux Antoine Turrian, confesseur, des Ermites de Saint-Augustin.

Saint Ravan, prêtre honoré à Bayeux.

Le bienheureux Jean Taussinien, évêque de Ferrare.

Sainte Gerburge, abbesse de Gandersheim.

Saint Émérit, saint Méliton, saint Silvain, saint Cariton, saint Station, saint Théozone, martyrs à Sébaste.

Martyrologe de la dernière persécution.

Alexandre Beaudouin, prêtre du diocèse d'Angers, arrêté comme ami des Vendéens, qu'on appelait des brigands, guillotiné à Craon, le 24 juillet 1794.

François Gigot de Boisbernier, vicaire-général de l'archevêché de Sens, arrêté comme l'un des conspirateurs de la maison de Saint-Lazare à Paris, guillotiné ce même jour.

Nicolas-François-Benjamin Vauquet, prêtre et religieux Récollet à Rouen, arrêté pour refus de serment, condamné à la déportation, mort à Rochefort sur le navire, ce même jour 24 juillet 1794.

Philippe du Contant de la Molette, prêtre du diocèse de Vienne en Dauphiné, docteur de Sorbonne, condamné à Paris comme ennemi du peuple, décapité le 24 juillet 1794.

Jean Rochelé, né en Alsace, prêtre du diocèse de Bâle, ayant voyagé quelque temps pour éviter les fureurs révolutionnaires, fut arrêté à Colmar, condamné à mort comme émigré rentré, par une commission militaire, et fusillé le 24 juillet 1798.

François Lecoent, prêtre du diocèse de Quimper, ayant refusé le serment schismatique, déporté et mort à Rochefort à l'âge de quarante-quatre ans, le 24 juillet 1793.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Jacques le Majeur, apôtre. — Saint Christophe, martyr. — Saint Cucufat, martyr. — Sainte Olympiade. — Saint Laurent, archevêque de Milan. — Saint Magnéric, archevêque de Trèves. — Sainte Glossinde, vierge. — Le Bienheureux Jacques de Falerone, Frère Mineur. — Le Bienheureux Bernard de Bade. — Le Bienheureux Jean Soreth, carme. — Le Bienheureux Pierre de Moliano, Frère Mineur. — Le Bienheureux Baptiste de Cangiano, Frère Mineur. — La Vénérable Marie Giraud. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JACQUES LE MAJEUR,

APÔTRE.

Saint Jacques, que l'on surnomme le Majeur, pour le distinguer de l'évêque de Jérusalem, fêté le 1^{er} mai, était frère de saint Jean l'Évangéliste, fils comme lui de Zébédée et de Salomé, et parent de Jésus-Christ. Les deux frères étaient pêcheurs ; ils vivaient du produit de leur état. Ils suivirent le Sauveur dès qu'il les appela à lui, abandonnant leur famille, leur barque et leurs filets. Quoiqu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quittaient encore de temps en temps, afin d'aller pêcher pour fournir à leur subsistance ; mais ils ne se séparèrent plus de lui, lorsqu'il eut manifesté sa puissance dans cette pêche miraculeuse où Pierre et André appelèrent à leur aide, ne pouvant pas retirer leurs filets, qu'ils avaient jetés par ordre de Jésus-Christ, et qui se trouvaient remplis d'une si prodigieuse quantité de poissons qu'ils se rompaient.

En l'an 34 de l'âge de Notre-Seigneur et de l'ère chrétienne, ils assistèrent à la guérison de la belle-mère de saint Pierre et à la résurrection de la fille de Jaïre, chef de synagogue. La même année, Jésus mit Jacques au nombre de ses Apôtres, c'est-à-dire de ceux qu'il devait envoyer annoncer son Évangile aux Juifs et aux Gentils. Il donna à Jacques et à Jean le nom de Boanergès

(enfants du tonnerre). Ce nom marquait leur naturel ardent et plein de zèle. Ils le montrèrent bien, peu de temps après la transfiguration du Sauveur. Les Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus-Christ dans un de leurs villages, ces deux Apôtres, indignés, lui demandèrent s'il voulait qu'ils fissent descendre le feu du ciel pour consumer le lieu et les habitants. Mais il arrêta leur ardeur, et leur dit qu'ils ne connaissaient pas l'esprit qui les animait, parce que ce qu'ils croyaient faire par un zèle de justice était accompagné de quelque mouvement de colère. Il voulut donc leur apprendre que l'esprit de l'Évangile qu'il apportait au monde est un esprit de charité qui cherche à sauver les âmes et non à venger les injures.

Jacques et son frère Jean furent, avec saint Pierre, les seuls spectateurs de la Transfiguration de Jésus-Christ et les témoins de son agonie dans le Jardin des Oliviers. Mais malgré l'exemple et les instructions qu'ils avaient reçus, leurs esprits n'étaient pas encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Aussi demandèrent-ils au Sauveur, par la bouche de leur mère, d'être assis, l'un à sa droite l'autre à sa gauche, dans son royaume. Ce fut à eux-mêmes qu'il adressa sa réponse : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? » Ce qu'il entendait de sa Passion. Ils lui répondirent : « Nous le pouvons. » Jésus leur dit « Vous boirez en effet le calice que je bois dès à présent, et vous serez baptisés du même baptême dont je suis baptisé. » Par là, il faisait entendre qu'ils souffriraient le martyre, ce qu'ils ne comprirent pas alors. On sait qu'il ajouta que, quant aux places qu'ils sollicitaient dans son royaume, elles étaient réglées dans les décrets éternels arrêtés avec son Père céleste.

Lorsque l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit eurent consolidé l'Église, saint Jacques, de concert avec tous les Apôtres, travailla à répandre la doctrine évangélique. On croit qu'il sortit de la Judée après le martyre de saint Étienne pour aller prêcher les Juifs répandus dans la Perse. La tradition de l'Église d'Espagne, appuyée sur des documents certains et sur l'autorité de saint Isidore, de saint Jérôme et de plusieurs autres Saints, nous apprend qu'en revenant de la Perse, saint Jacques

fut amené en Espagne par saint Euphrase, dont on peut lire la vie au 14 janvier. On y voit que saint Jacques par son zèle et ses miracles, opéra en ce pays une multitude de conversions ; et il est constant que c'est lui qui, sur une révélation merveilleuse, fonda la chapelle auguste de Notre-Dame de Saragosse , si connue des fidèles sous le nom de Notre-Dame-del-Pilar.

Mais saint Jacques fut rappelé d'Espagne par les autres Apôtres. Il y revint pour souffrir le martyre. Ici nous laissons la parole à Godescard :

Nous apprenons de saint Epiphane que saint Jacques vécut toujours dans le célibat et dans la pratique de la mortification ; qu'il s'interdit l'usage de la viande et du poisson, qu'il ne portait que des habits pauvres, et qu'il n'y avait rien que de très-édifiant dans toute sa conduite. Il fut le premier des Apôtres qui suivit son divin Maître par le martyre. Il souffrit à Jérusalem, où il était retourné, la onzième année après l'Ascension du Seigneur. Voici quelle fut l'occasion de sa mort.

Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome sous le règne de Tibère. Il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant basement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'empire que, pour témoigner à Agrippa l'attachement qu'il avait pour lui, il lui donna le titre de roi avec les tétrarcats de Philippes et de Lysanias, qui pour lors étaient vacants. L'an 41 de Jésus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites ; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professait cependant la loi de Moïse ; et, comme s'il en eût été un des plus ardens zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par là il gagnerait le cœur des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa politique. L'ayant fait arrê-

ter quelques jours avant la fête, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté dans la quatorzième année depuis la mort de Jésus-Christ.

Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint Apôtre fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara chrétien lui-même, et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec saint Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'Apôtre s'étant arrêté un instant se tourna vers lui, et lui dit en l'embrassant : « La paix soit avec vous. » Ils furent décapités l'un et l'autre au même endroit ¹.

Le corps de saint Jacques fut enterré à Jérusalem ; mais peu de temps après ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Ira-Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de

¹ Agrippa fut le premier persécuteur de l'Eglise. Ayant condamné saint Jacques à mort, il fit emprisonner saint Pierre, que Dieu tira miraculeusement de ses mains : mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. La fête de Pâques passée, il retourna à Césarée dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude ; il y fut suivi par un nombreux cortège de personnes de considération tant de ses propres états que des pays voisins. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissée en argent dont l'habileté de l'art relevait encore la richesse ; elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci de leur côté marquaient une sorte de respect qui tenait de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens et des Sidoniens, qui étaient venus lui demander pardon d'une faute par laquelle leur nation avait quelque temps auparavant encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs, et ces flatteurs qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations répétées. Ce n'est point, s'écriaient-ils, la voix d'un homme, c'est la voix d'un dieu. Le roi, enivré de ces louanges impies, et entraîné par l'orgueil, oublia qu'il était né mortel : mais à l'instant l'Ange du Seigneur le frappa, et il ressentit dans les entrailles une douleur si violente, qu'il ne pouvait la supporter. Sentant que sa maladie le conduirait au tombeau, il rejeta les louanges de ses flatteurs, et leur dit que celui qu'ils appelaient immortel était sur le point de mourir. Cependant il était toujours rempli des fausses idées qu'inspirent les grandeurs humaines, et il se rappelait encore avec satisfaction le souvenir de la splendeur dans laquelle il avait passé sa vie : tant il est vrai qu'on meurt tel qu'on a vécu. Agrippa, après avoir languï cinq jours sans que les médecins pussent apporter le moindre adoucissement à son mal, ni empêcher les vers de le ronger tout vivant, expira dans des douleurs qu'on ne peut imaginer, et encore moins exprimer. Voyez *Act. des Ap. XII*, et Josèphe, *Antiquit.*, l. XIX, c. VII.

la Galice. On découvrit ses reliques au commencement du ix^e siècle, sous le règne d'Alphonse le Chaste, roi de Léon. On les transporta, par l'ordre de ce prince, à Compostelle, qui est à quatre milles, et où le Pape Léon III transféra le siège épiscopal d'Ira-Flavia. Ce lieu se nommait autrefois *ad sanctum Jacobum apostolum* ou *Giacomo Postolo*, et de là est venu par abréviation Compostelle. Il est célèbre par le concours extraordinaire des pèlerins qui viennent y visiter le corps de saint Jacques, lequel se garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale.

Le P. Cuper, un des continuateurs de Bollandus, prouve la vérité de la tradition de l'Église d'Espagne touchant la translation du corps de saint Jacques à Compostelle. Il donne aussi l'histoire authentique de plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint Apôtre, ainsi que celle de diverses apparitions par lesquelles il protégea visiblement les armées chrétiennes contre les Maures d'Espagne.

Il y a dans ce royaume un Ordre militaire qui porte le nom de saint Jacques, et qui est surnommé le Noble. Il fut institué par Ferdinand II en 1165.

L'Église étant encore dans son berceau, perdit dans la personne de saint Jacques une de ses principales colonnes. Mais il plut à Dieu de la glorifier par le témoignage illustre que lui rendit cet Apôtre : il voulait de plus montrer par là qu'il était lui-même le soutien et l'appui de son Église. En effet, cette sainte Épouse de Jésus-Christ ne perdait rien de sa fermeté lorsqu'on lui enlevait ses Pasteurs et ses Chefs ; elle se fortifiait même et s'étendait par la violence des persécutions. Aussi notre Apôtre remit-il avec confiance son cher troupeau entre les mains de Dieu, il lui recommanda la perfection de son ouvrage, en même temps qu'il se réjouissait d'aller à Jésus-Christ, et de sacrifier sa vie pour lui.

SAINT CHRISTOPHE,

MARTYR.

Saint Christophe; né en Lycie et baptisé par saint Babylas, évêque d'Antioche, se retira d'abord au désert pour être tout à Dieu.

Une nuit qu'il se livrait à la prière, une nuée lumineuse l'entoura de ses rayons, et une voix céleste lui dit : « Lève-toi, et vas répandre le flot des eaux saintes du Baptême. » A ce mot d'ordre venu d'En Haut, le Serviteur de Dieu se leva et partit.

Dès le point du jour, arrivé sur la frontière du pays voisin, saint Christophe se prosterne contre terre : « Gloire au Seigneur, disait-il, c'est lui qui instruit les ignorants et les conduit par la main dans les voies du salut ; » puis, s'arrêtant aux portes d'une ville prochaine, il adresse au Ciel cette nouvelle prière : « Seigneur, qui avez créé Adam et lui avez donné la vérité pour guide, venez à mon aide, je veux vous soumettre les habitants de cette ville. »

Cette ville, c'était Samos ¹. Dagnus, le représentant et le satellite de l'empereur Décus, siégeait dans l'enceinte de ses murailles : cet homme était fier et hautain ; mais il devait bientôt s'incliner devant l'habitant du désert. Dès son entrée dans la ville, saint Christophe se vit entouré d'une grande multitude, son extérieur jette le peuple dans l'étonnement. Mais cette foule va devenir sa conquête et les prémices de son apostolat. Il saisit une verge d'airain, la fixe dans le sol ; aussitôt elle devient une plante qui étend ses rameaux et se pare de feuilles verdoyantes.

A la vue de ce miracle, le peuple jette des cris de joie qui vont retentir dans le palais du proconsul. Dagnus croit à une sédition, il détache une partie de sa garde et l'envoie contre les révoltés. La foule s'ouvre devant les soldats, et ceux-ci à la vue de saint Christophe, jettent leurs armes et reculent épouvantés. Le proconsul s'irrite, il envoie d'autres troupes, elles s'avancent, et leur capitaine prenant la parole : « Habitant du désert, le proconsul veut te voir dans son palais. — J'irai, lui répond le Serviteur de Dieu, mais apprends que ce n'est point pour satisfaire la curiosité et les caprices de ton maître, que je vais vers lui. »

Il se présente, Dagnus effrayé se laisse tomber de son siège, puis après quelques instants : « Homme du désert, qui es-tu, quel est ton nom ? — Je suis chrétien ! — Sacrifie aux dieux, ou

¹ Aujourd'hui *Kona*.

meurs ! — Que sont tes dieux ? De vains fantômes et tu veux que je leur offre de l'encens. Ils ont des yeux et ne voient pas, ils ont des oreilles et n'entendent point ! Dans ta folie, adore-les si tu veux ; mais périssent les dieux qui n'ont point créé le Ciel et la terre ! Je viens t'annoncer mon Dieu, lui seul peut te délivrer des flammes vengeresses et effacer tes crimes. »

Le proconsul irrité de cette audace généreuse, fait jeter saint Christophe en prison ¹. Et voilà que quarante soldats s'avancent, et brisant leurs armes, s'écrient tous d'une voix : « Nous adorons le Dieu de Christophe et nous croyons à sa puissance. — Vous êtes-vous donc laissés séduire par cet imposteur, dit Dagnus ? Venez au temple adorer mes dieux ; je vous comblerai d'honneurs, je vous prodiguerai l'or et l'argent. — Que tes richesses périssent avec toi, répondent les soldats, nous avons le Christ pour trésor. »

Alors le proconsul les fit tous décapiter.

Pendant cette première exécution, saint Christophe se livrait à la prière dans son cachot ; il se préparait ainsi à soutenir de terribles assauts, car Dagnus, par un raffinement de scélératesse, voulut le vaincre par les appâts des voluptés. Il y avait dans la ville deux jeunes courtisanes d'une grande beauté ; le tyran leur promet de grandes richesses, si elles parvenaient à corrompre saint Christophe ; elles furent introduites dans la prison.

La lutte fut ce qu'elle devait être pour tourner à la gloire de l'athlète du Christ : je veux dire courte et décisive. Niceta et Aquilina (car c'étaient les noms des deux jeunes filles), saisies de frayeur en face du prisonnier, tombèrent sans vie à ses pieds. Mais lui les relevant : « Mes sœurs, leur dit-il, quelle est votre profession ? — Nous sommes courtisanes ; mais l'argent qui nous vient de notre trafic, nous l'employons à racheter les captifs et à soulager les pauvres. — Brisez vos idoles, reprend le prisonnier, rejetez loin de vous Jupiter et Apollon, et alors je

¹ *Hoc præstat carcer christiano quod eremus prophetis !* (Tert., *Ad Martyres.*)
Mais le cachot du martyr vaut bien la cellule du prophète.

vous promets au nom de mon Dieu le pardon de vos crimes et de vos impudicités. » Niceta et Aquilina se mirent en prières, puis se relevant : « Serviteur de Dieu, nous voulons adorer le Christ et mourir pour lui. »

Dagnus apprenant l'insuccès de ses honteux desseins, fit comparaître Niceta et Aquilina devant son tribunal : « Quelles sont vos divinités ? — Nous adorons, répondent-elles, le Dieu de Christophe ! — Si vous persistez dans votre folie, reprend le juge, je vais vous livrer aux mains du bourreau. »

On eût pu croire qu'elles faiblissaient devant cette menace, car elles ajoutèrent aussitôt : « Nous sommes résolues à adorer les dieux de l'empire ; proconsul, envoie ton héraut annoncer par les rues et les places publiques que Niceta et Aquilina vont se rendre au temple pour sacrifier aux dieux. » Pendant le trajet, les deux jeunes filles, le regard vers le Ciel, semblaient demander force et courage pour le grand combat qui les attendait. Une foule nombreuse inondait le parvis du temple. Arrivées sur le seuil, Niceta et Aquilina s'écrièrent : « Dieux des païens, écoutez-nous ! » Et comme les statues restaient muettes et immobiles. « Sans doute que les dieux sommeillent ? Réveillons-les ! » Alors, les deux jeunes filles, détachant les ceintures de leurs robes flottantes, les nouèrent autour des statues de Jupiter et d'Apollon, puis saisissant l'extrémité, elles ébranlèrent ces dieux de marbre qui bientôt furent brisés et réduits en poudre sur le pavé du temple. Le peuple poussa des cris de joie, et on entendait les railleries de Niceta et d'Aquilina s'adressant aux idoles mutilées : « Si vous êtes des dieux, guérissez vos fractures ! Qu'êtes-vous donc, pour vous laisser abattre par les mains d'une femme ? Vengez-vous ! »

Le proconsul se chargea de la vengeance ; et elle fut cruelle. Aquilina torturée sur le chevalet, fut ensuite suspendue à une poutre ; elle eut les membres disloqués par d'énormes pierres attachées à ses mains et à ses pieds : elle expira dans ce supplice. Niceta, témoin du martyre de sa sœur, subit la mort le même jour ; on lui écrasa les pieds dans des entraves ; on lui brisa les dents à coups de marteau ; mais excitant ses bourreaux

elle leur disait : « Courage ! Vos tourments me sont doux, la mort, je ne la crains point, c'est la vie pour moi. » Un bûcher fut allumé, mais les flammes entouraient Niceta comme d'un riche vêtement sans lui nuire. Elle eut enfin la tête tranchée, et expira doucement en invoquant le nom de Jésus son Sauveur.

Mais le peuple ébranlé par tous ces prodiges, fait entendre partout comme un hommage arraché par le Christ, à l'impuissance des faux dieux ce cri d'enthousiasme : « Il est grand, le Dieu des chrétiens. » L'orgueil du tyran s'irrite de ces clameurs qui proclament sa défaite. « Qu'on amène le chrétien, s'écrie-t-il ! »

Christophe s'avance au milieu des murmures de pitié et des mouvements du peuple en sa faveur ; il paraît, mais tel qu'il s'est toujours montré, humble et patient, noble et digne, sans faste comme sans abattement. « Chrétien, dit le juge, c'est pour la dernière fois ; sacrifie ou meurs. — Je mourrai, répond le Martyr. — Eh bien ! meurs, puisque tu l'as voulu. Bourreaux, liez ce chien ¹, qu'il périsse sous les verges. »

Cet ordre est aussitôt exécuté : dépouillé d'une partie de ses vêtements, le généreux Martyr est étroitement garotté. Alors commence une cruelle flagellation ; les bourreaux s'excitent les uns les autres dans leur rage infernale ; le sang jaillit avec les lambeaux de chair sous les fouets meurtriers. Enfin, ils s'arrêtent épuisés, haletants, la constance du Martyr triomphe encore une fois de leur barbarie. Cette épreuve, cependant, n'est point la plus cruelle, et à peine le patient est-il délivré de ses liens, que d'autres bourreaux chargés d'un casque d'airain rougi dans la fournaise, laissent tomber sur sa tête cette horrible coiffure. Ce fut un supplice affreux : les chairs pétillaient sous l'action violente du feu qui rongeaient en frémissant.

Mais, le Martyr trouve encore assez de généreuse audace pour s'écrier à haute voix : « Proconsul, si tu as d'autres supplices à ta disposition, mets-les en œuvre ! La mort ! Je ne la crains point, la vie éternelle m'attend, et les tourments que tu m'in-

¹ Fax canine. *Missel de Spire.*

fliges sont plus suaves et plus doux que les gouttes qui s'épanchent d'un rayon de miel.

Sur un signe du proconsul courroucé de ces paroles, Christophe est jeté sur un bûcher où l'on a versé l'huile à flots pour redoubler l'activité du feu. On approche la torche, et la flamme s'élève en tourbillonnant ; déjà Dagnus s'applaudit et triomphe de sa victoire. Mais, ô prodige, le Martyr apparaît radieux ; son visage, dit la légende, se transforme tout à coup en une rose fraîche et gracieuse, qui sourit, brillante encore des perles liquides de la rosée du matin. La foule, à cette vue, reste muette d'admiration et de stupeur, et le juge accablé fait ramener Christophe dans son cachot.

Le lendemain, la lutte renaît ; le Saint avait passé la nuit en prières, et un Ange était venu le visiter et le consoler. « Voistu ces archers, dit Dagnus à saint Christophe amené devant son tribunal ? Sacrifie aux dieux de l'empire, sinon ces flèches vont se disputer la place sur ton corps ; cette fois n'espère point m'échapper ! Eh bien ! que dis-tu ? — Marchons ! — A l'autel de mes dieux ? — A la mort ! »

On attache Christophe à un arbre devant la cour du palais, et quinze archers Numides sont là qui attendent, l'arc tendu, la flèche sur la corde. « Tirez, s'écrie Dagnus ! » Quinze flèches se précipitent, s'arrêtent frémissantes autour du Martyr qu'elles n'osent effleurer. Les archers épuisent leur carquois, mais les traits échappés de l'arc frémissent toujours comme une ceinture mourante. « Maudit soit ton Dieu, s'écrie Dagnus. »

Il acheva son blasphème dans un cri de rage et de désespoir : un flèche détachée du groupe de celles qui entouraient saint Christophe vint le frapper au visage et entra profondément dans l'œil.

Pendant que les courtisans s'empressent, le Martyr interpelle son juge : « Tyran insensé, tes supplices tournent à ta honte et à la honte de tes dieux, oses-tu encore persister dans ton délire impie ? Pour moi, mon heure est venue, je vais recevoir la palme et la couronne du vainqueur : demain à la huitième heure du jour, les chrétiens viendront recueillir mon corps ; ils le place-

ront sous l'autel du sacrifice. Toi aussi, proconsul, tu quitteras ton palais, tu façonneras de tes mains un peu de boue humectée de mon sang et l'appliquant sur tes yeux, tu seras guéri, au nom de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu. » A ces mots, il s'incline doucement la tête sur la poitrine et expire ; son âme, dit la légende, prit pour monter au Ciel la forme et les ailes d'une blanche colombe.

Après tous ces prodiges, rien n'était plus impossible ; aussi le lendemain, Dagnus, malgré ses doutes, s'approche du corps de saint Christophe ; un peu de terre humectée du sang du Martyr guérit complètement sa blessure. Le proconsul touché par la grâce se convertit au christianisme, et toute la ville de Samos fut dans la joie quand elle entendit le hérault militaire, criant à haute voix dans les rues et sur les places publiques : « Au nom du proconsul, sera puni de mort celui qui blasphémera le Dieu de Christophe, le Dieu des chrétiens ¹. »

D'anciens manuscrits ajoutent que le généreux Martyr adressa au ciel cette prière avant d'expirer : « Jésus, mon Sauveur, versez vos grâces les plus abondantes sur ceux de mes frères qui liront ou écriront les récits de mon martyre ². »

Dagnus fit recueillir le corps du Martyr, et on détacha du sol les parcelles de terre humectée de son sang : tel fut le premier hommage solennel rendu à ses Reliques.

Quant à ses miracles, nous en citerons seulement quelques-uns.

Au vin^e siècle, une ancienne chronique expose le tableau navrant de tout un royaume aux prises avec la peste noire et sous les étreintes de la faim. Déjà ce double fléau sévit dans la ville capitale de la Perse, la consternation est générale ; mais bientôt l'espérance renaît quand le peuple agenouillé demande à Dieu grâce et pardon au nom de saint Christophe.

¹ Ita tota gens Syrorum conversa ad Dominum, primum credidit Deo per sanctum Christophorum ; dein libere per regem, Christum cæpit colere. *Ancien missel.*

² Domine Jesu Christe, præsta bonam mercedem legentibus et scribentibus passionem meam. *Divers missels du XIV^e siècle.*

Plus tard, et c'est au moyen âge, la France, l'Espagne et la Sicile se montrent dans l'histoire les dépositaires des Reliques insignes du saint Martyr. Au XII^e siècle, une des villes du royaume de Naples, menacée par les flots dévastateurs d'une mer en furie, se souvient de Christophe son protecteur : les chevaliers et les nobles courent à son sanctuaire, chargent sur leurs épaules la chässe qui renferme ses Reliques, la déposent sur le rivage ; les flots se retirent, la ville est sauvée.

En Espagne, Tolède, Agréda, Séville, Barcelone, Crémone et Cordoue érigeaient de riches oratoires à saint Christophe ; ses Reliques reposaient sous des chässes diamantées.

A la même époque la France méridionale conservait une partie du bras droit du saint Martyr dans la crypte d'une des églises de Toulouse ; et sous les cloîtres de l'abbaye des Bois, un prieur du monastère confiait en mourant à ses moines une chässe recouverte de lames d'or et d'argent, renfermant entre autres richesses : une parcelle considérable de la croix du Calvaire, un doigt de la main de saint Nicolas et le chef précieux de saint Christophe ¹.

Aujourd'hui, par suite des révolutions politiques et des dilapidations sacrilèges des riches sanctuaires, ce qui nous reste de ce corps précieux repose à Rome sous la garde du Pontife-Roi. A certains jours de l'année ², et surtout au 25 juillet ³, les Re-

¹ Anno millesimo bis centeno duodeno,
Obiit Gervasius Castrinovi Dominus
Nicolai digitum, dextram dedit ipse Jacobus
Dulce Crucis lignum, Christophorique caput.

² Les églises d'Orient honorent saint Christophe le 9 mai, dans leurs Menées grecques, qui, dit M. Emile Chayin, sont comme des vases remplis des plus doux parfums de la science et de la poésie de l'Orient. Elles sont divisées par mois et par jours ; on y trouve la messe du Saint, son office et un abrégé de sa vie. Elles ont dans l'église grecque la même valeur, la même autorité que les Bréviaires et les Missels dans l'Église latine. »

³ La fête de saint Christophe se célèbre chez les Grecs le 9 mai :

Te novimus Christophore, Christiferum simul
Quem juuxit ensis martyrem Christo Deo
Christophorum nona mactavit concolor ensis.

(*Episcopus Cytherus.*)

liques de saint Christophe sont exposées à la piété des fidèles, dans la grande basilique de Saint-Pierre et dans l'église Sainte-Marie du Peuple devant la porte Flaminienne.

(HUOT, *Vie de saint Christophe.*)

SAINT CUCUFAT.

MARTYR.

Dans le temps que Dacien fut envoyé en Espagne par les empereurs Dioclétien et Maximien, il y avait dans la ville de Scilite en Afrique deux chrétiens nobles et frères ; ils avaient étudié les lettres dans la ville de Césarée de Mauritanie, et sitôt qu'ils apprirent l'arrivée de Dacien en Espagne, ils crurent avoir trouvé une occasion de recevoir la couronne du martyre. Ce désir les fit embarquer dans un vaisseau chargé de marchandises. Ils abordèrent au port de Barcelone, déguisés en marchands, et se joignirent avec les chrétiens ; ils firent de grandes aumônes aux pauvres pendant leur séjour, encourageant les chrétiens à se préparer au combat.

Il fut concerté entre eux que Félix irait à Girone, et Cucufat son frère demeurerait à Barcelone, qui étaient comme les deux villes frontières où se devaient livrer les premiers combats de la persécution. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par Cucufat, quand il prêchait à Barcelone, mais il fut pris par le commandement de Dacien et tourmenté plusieurs fois par trois juges, ses lieutenants, qui n'épargnèrent aucune sorte de torture.

Le premier de ces juges s'appelait Valère ; il commanda à douze soldats de le tourmenter, en se reposant l'un après l'autre. Ils le fouettèrent et lui égratignèrent la peau si cruellement, que les entrailles lui sortaient du corps. Le Saint ayant fait oraison, Dieu le guérit parfaitement, et il semblait n'avoir rien enduré : mais les bourreaux devinrent aveugles, et le juge s'abîma sous la terre, qui s'ouvrit et l'engloutit tout vif.

Maximien succéda à celui-ci, et, continuant l'impiété de Valère, il fit rôti le saint Martyr sur le gril, lui versant sur le corps de la moutarde trempée dans du vinaigre. Ce tourment ne le consuma pas, parce que Notre-Seigneur le réservait pour souffrir

bien davantage et triompher plus glorieusement du tyran. Ils le jetèrent ausssi dans un grand feu, qui s'amortit à l'instant par sa prière.

On le ramena en prison, où Notre-Seigneur le consola par une lumière céleste, qui la remplit d'une admirable clarté. Les gardes de la prison se convertirent à ce miracle. Le lendemain, Maximien fit fouetter le Martyr avec des nerfs de bœuf, et déchirer avec des peignes de fer ; mais ce juge mourut subitement en allant sacrifier à l'idole de Jupiter, qui tomba par terre et se brisa en mille pièces. Alors plusieurs païens se convertirent et confessèrent que Celui que Cucufat prêchait était le seul et vrai Dieu, puisqu'il le vengeait si visiblement.

Rufin succéda à Maximien ; craignant d'être vaincu par la constance et la force invisible de Cucufat, et que plusieurs autres gentils ne se fissent chrétien à son exemple, il lui fit trancher la tête le 25 juillet.

Les chrétiens emportèrent son corps, qu'ils inhumèrent à Barcelone avec tous les honneurs qu'ils lui purent rendre. Depuis, son corps fut transporté au monastère de Saint-Denis en France, dans une chapelle qui porte son nom. Quelques-uns pensent que quand l'empereur Louis, fils de Charlemagne, prit Barcelone, il emporta le corps de saint Cucufat. Plus tard, Jacques Gelmirez, premier archevêque de Saint-Jacques, en rapporta une partie en Galice, dans l'église de Saint-Jacques, qui solennise sa translation, et où elle est dans une châsse richement émaillée.

Il est fait mention de saint Cucufat aux Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et de Barcelone, et dans une hymne de Prudence.

(RIBADÉNÉIRA.)

SAINT OLYMPIADE.

L'Église grecque et l'Église romaine fêtent le 25 juillet sainte Olympiade, fille du comte Séleucus, l'un des premiers seigneurs de la cour de l'empereur Théodose. Elle fut mariée en 384 à Nébridius, qui fut nommé préfet de Rome en 386. Alors il la laissa veuve. Elle renonça aussitôt aux plaisirs et aux vanités du

monde, et quoique l'empereur lui offrit plusieurs riches partis, elle ne voulut vivre que pour sauver son âme. Elle fut élevée à la dignité de diaconesse de l'église de Constantinople et consacra tous ses biens au soulagement des pauvres.

SAINT LAURENT,

ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Ce saint prélat occupait le siège de Novare, lorsque vers la fin du v^e siècle, son mérite et ses vertus l'élevèrent sur le siège illustre de Milan. Alors Théodoric, roi des Ostrogoths, était maître de toute l'Italie; il opprimait et dépouillait les peuples par des lois iniques. Le saint évêque Laurent, accompagné de saint Épiphanes, se rendit à Ravenne où était Théodoric. Les deux prélats plaidèrent devant lui la cause des populations gémissantes, et quoique le despote fut arien, ils obtinrent de lui de grands adoucissements.

Le saint archevêque de Milan assista un peu plus tard, en 502, au concile de Rome convoqué à l'occasion des accusations calomnieuses portées contre le saint Pape Symmaque; ces accusations furent mises à néant, à la confusion des ennemis du Souverain-Pontife.

Saint Laurent de Milan, distingué par sa piété, sa science et ses vertus, mourut le 25 juillet 512.

SAINT MAGNÉRIC,

ARCHEVÊQUE DE TRÈVES.

Magnéric, né au commencement du xvi^e siècle, était fils de Tétrade, l'un des plus grands seigneurs du cercle du Bas-Rhin. Ses jeunes années et ses études furent dirigées par saint Nicet, archevêque de Trèves, qui le voyant instruit dans les sciences chrétiennes et ferme dans la piété, l'éleva au sacerdoce et l'honora de toute sa confiance. Magnéric fit alors un pèlerinage au tombeau de saint Martin : c'est là qu'il contracta une étroite amitié avec saint Grégoire de Tours.

Magnéric, jouissant d'une belle fortune, employa une large partie de ses biens à élever des autels sous le patronage de ce saint si cher à la France.

Mais saint Nicet ayant reproché au roi Clotaire I^{er} avec une sainte liberté ses désordres, fut exilé par le despote. Magnéric voulut partager sa disgrâce. Toutefois le roi Clotaire étant mort en l'année 561, Sigebert, son fils, qui était grand chrétien, ne voulut monter sur son trône que quand le saint archevêque de Trèves serait remis sur son siège. Saint Nicet revint donc à son diocèse. Il lutta contre l'hérésie arienne qui n'était pas encore éteinte, et il fut vivement secondé par Magnéric. Saint Nicet mourut en 566, et saint Magnéric lui succéda.

Quand le roi Gontran, trompé, eut chassé de son siège saint Théodore, évêque de Marseille, Magnéric s'en alla à Coblentz avec saint Grégoire de Tours, pour obtenir de Childebart qu'il voulût bien soutenir la cause du saint prélat calomnié.

Saint Magnéric occupa trente ans le siège de Trèves, il mourut riche en bonnes œuvres le 25 juillet de l'an 596.

SAINTE GLOSSINDE,

VIERGE.

Sainte Glossinde, fille de Vitron, duc de Champagne, naquit vers la fin du vi^e siècle, et fut élevée dans la maison paternelle avec le plus grand soin. Elle se consacra dès lors à Dieu, ne désirant d'autre époux que celui des vierges. Cependant dès qu'elle fut en âge, ses parents la flancèrent à un noble jeune homme, nommé Obolen. Le jour même qu'il devait l'emmener dans sa maison, avec grand appareil, pour y célébrer les noces, il fut appelé dans le palais du roi. C'était le temps de Brunehaut et de Frédégonde, temps de factions et de meurtres politiques. Obolen est accusé devant le roi de crimes énormes, plongé dans un cachot toute une année, puis condamné à perdre la tête. Demeurée ainsi vierge, Glossinde se résolut plus que jamais à n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Ses parents toutefois pensaient à un second mariage, mais elle y résistait de toutes ses forces. Son père avait à Trèves une sœur nommée Rotlinde, abbesse d'un monastère. Il songeait à y conduire sa fille, pour qu'elle lui persuadât d'acquiescer aux désirs de ses parents. Glossinde ayant connu ce dessein, se sauva dans la ville de Metz et se réfugia dans l'é-

glise de Saint-Étienne, qui est la cathédrale. Ses parents la suivirent de près, mirent des gardes à toutes les portes, pour s'empêcher de sa personne si elle venait à sortir. Glossinde demeura dans l'église six jours de suite, non-seulement sans sortir, mais sans boire ni manger, Dieu la soutenant par la nourriture des Anges. Le septième jour, qui était le jour du Seigneur, un personnage d'un aspect angélique, suivi de deux beaux enfants, arrive à la vue de tout le monde, marche droit à l'autel où s'était réfugiée Glossinde, et, sous les yeux de tous les assistants, lui pose le voile de religion sur la tête. Puis, avec ses deux suivants, il disparaît soudain aux regards des spectateurs, qui restent muets de surprise, de crainte et d'admiration, en présence de la vierge couverte de son voile. Tous reconnaissent qu'un Ange de Dieu vient d'apparaître. Les gardes eux-mêmes viennent se prosterner aux pieds de Glossinde, et lui demandent pardon de la violence qu'ils avaient pensé lui faire. Elle leur pardonna de grand cœur, rentra chez ses parents soumise, alla voir sa tante à Trèves, apprit d'elle tout ce qui concerne la vie religieuse, revint dans sa chère ville de Metz, s'y associa un certain nombre de pieuses filles, obtint de ses parents un terrain qu'ils avaient dans l'enceinte des murs, y fonda un monastère où elle réunit bientôt jusqu'à cent religieuses. Elle le gouverna six ans, et y mourut à l'âge de trente ans, vers l'an 640; car il est dit qu'elle mourut avant saint Arnoulfe, dont la mort arriva l'an 645.

Le monastère prit le nom de Saint-Pierre ou de Sainte-Glossinde. C'est à l'autel de ce monastère que Jean de Vandières devait servir par semaine, à raison de ses bénéfices. C'est là qu'il fit connaissance avec de ferventes religieuses, qui le prièrent d'écrire la vie de sainte Glossinde, avec l'histoire de ses translations et de ses miracles. Il écrivit la vie sur une autre plus ancienne, mais plus courte et d'un style inculte, que nous avons aussi. Le fond de l'une et de l'autre est le même.

Vingt-cinq ans après sa mort, le corps de la Sainte fut transféré de l'église des Apôtres ou de Saint-Arnoulfe hors de la ville dans une nouvelle église de la très-sainte Vierge, attenante au monastère, et qui servit de sépulture aux religieuses. Le corps fut

trouvée sans corruption. Une seconde translation eut lieu de cette église dans celle du monastère même, sous Louis le Débonnaire, par son frère Drogon, évêque de Metz. Une troisième en 851, sous l'évêque Adalbéron, lorsqu'il fallut restaurer l'église; Jean de Vandières ou de Gorze, qui fut témoin de la dernière, décrit donc les miracles de toutes les trois.

Les religieuses de Sainte-Glossinde avant d'être expulsées de leur monastère en 1792, préservèrent de la profanation le corps de leur sainte Patronne et le conservèrent avec soin. Lors du rétablissement de la religion, elles le remirent à l'évêque diocésain afin qu'il pût encore être exposé à la vénération des fidèles, ainsi qu'il l'était autrefois : il repose dans son ancienne église, devenue chapelle de l'évêché. Sainte Glossinde est honorée en Lorraine le 25 juillet.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX JACQUES DE FALÉRONO,

FRÈRE MINEUR.

On a peu de particularités sur la vie de ce bienheureux Jacques de Falérono. Il était originaire de la Marche d'Ancone, en Italie, et fut un zélé prédicateur de l'Evangile.

Jean de Fermo, qui avait été son intime ami, le peint comme un religieux chaste, soumis et fervent, et raconte qu'à l'occasion de quelque irrégularité qu'il croyait apparemment apercevoir dans son ordination, ou peut-être par un excès d'humilité, il fut tourmenté de grands scrupules sur son état; que d'après une révélation particulière, il s'assura qu'il était prêtre, et que cela ne put tranquilliser son esprit. Frère Jean ajoute qu'étant en prière un jour de saint Laurent, ce Martyr lui apparut, et lui dit de garantir à son ami qu'il avait été ordonné prêtre selon la volonté divine.

C'est ce même Jean de Ferno, qui a rapporté plusieurs miracles opérés par notre Bienheureux, dont il paraît, au reste, qu'une grande simplicité formait le caractère. Il nous apprend aussi qu'il a eu révélation de sa béatitude au moment de sa mort arrivée le 25 juillet 1290 : nous ignorons où il a été inhumé.

LE BIENHEUREUX BERNARD DE BADE.

Bernard, margrave de Bade, fils de Jacques de Bade, qu'Ænéas Sylvius, depuis Pape sous le nom de Pie II, assure avoir été un des plus sages princes de son temps, naquit vers l'an 1438, et ne tarda pas à devenir l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il avait été fiancé du vivant de son père à Madelone, fille de Charles VII, roi de France, mais son amour pour la retraite et la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable ; il céda même à Charles, son frère, en 1455, la partie du margravat qui lui était échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs qui venaient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Frédéric IV, qui avait donné en mariage Catherine d'Autriche, sa sœur, à Charles de Bade, frère de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie. Il fut très-bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet de l'année 1458 pour aller à Rome trouver le Pape Calixte II. Il tomba malade en route, à Montécaliéri, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des Franciscains où il mourut en odeur de sainteté, le 25 juillet, et il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville.

Le Pape Sixte IV nomma, le 23 décembre de la même année, des commissaires pour informer sur la vie de Bernard, et les choses merveilleuses qu'on en rapportait. Il choisit de nouveau, le 4 août 1479, les évêques de Turin et de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même Pape publia en 1481 le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mère de Bernard et d'une partie de ses frères. Christophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper dans les années 1504, 1512, 1513 et 1519, différentes médailles d'or et d'argent, où le bienheureux Bernard est représenté en casque et en cuirasse, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, et de l'autre l'écu de sa maison, avec cette

inscription : *Beatus Bernardus Marchio*. Clément XIV confirma la bulle de béatification de Sixte IX, et déclara le bienheureux Bernard patron du margraviat.

LE BIENHEUREUX JEAN SORETH,

CARME.

Il naquit à Caen, en 1420, entra chez les Carmes à seize ans, et reçut le grade de docteur en 1441. Il devint en 1451, provincial de France, et commissaire général dans la Basse-Allemagne. Son mérite le fit bientôt élever à la dignité de prieur général. Il gouverna son Ordre avec beaucoup de prudence et de capacité.

Il demeura longtemps en Bretagne où il établit les Carmélites. Faisant la visite du couvent de son Ordre, en cette province, il vint à Nantes lorsque la bienheureuse Françoise d'Amboise examinait en quel Ordre elle se consacrerait à Dieu. Le vénérable Religieux lui parla de la vie régulière et sainte des filles de son Ordre, qui édifiaient le pays de Liège, et lui promit de lui envoyer quelques-unes des pieuses cénobites, pour lesquelles la pieuse duchesse bâtirait un monastère. En 1458, elle acheta à cet effet, une terre qui joignait l'église des Carmes de Bondon. En 1459, le Pape Pie II autorisa la fondation des Carmélites du Liégeois. Neuf de ces religieuses arrivèrent et furent logées au château de l'Hermine en attendant que leur monastère des Trois-Maries fut achevé. Quand tout se trouva prêt, le P. Soreth les installa solennellement.

A la fin de septembre 1466, la duchesse se renferma avec elles et, quand furent terminées les affaires qui pouvaient lui donner de la distraction, elle se jeta aux pieds du P. Soreth, et le conjura de l'admettre parmi les religieuses. Le vertueux général accorda sa demande. Le 25 mars 1469, devant un immense concours, en présence de l'évêque et du Chapitre de Vannes, il fit une éloquente prédication sur la félicité éternelle et sur la vanité du monde ; il donna l'habit religieux à l'auguste postulante et aux quatre vierges qui l'accompagnaient. Un an après, à pareil jour, il fit une touchante exhortation aux assistants, et reçut les

vœux de la bienheureuse. Dans la suite, il l'obligea d'accepter la supériorité.

L'excellent général fut, par autorité du Pape, continué pendant vingt ans dans sa charge, et travailla avec succès à la réforme de son Ordre en France, en Allemagne et en Flandre. Il refusa constamment l'évêché et le cardinalat que Calixte III voulut lui donner. Il composa plusieurs ouvrages; les principaux sont des commentaires sur le Maître des sentences, des commentaires sur les Règles de son institut. Il mourut saintement au couvent de son Ordre, dans la ville d'Angers, le 25 juillet 1481. Des ennemis de la réforme venaient de lui servir à Nantes, des mûres empoisonnées qui hâtèrent sa fin.

Ce grand serviteur de Dieu, très-célèbre par ses miracles avant et après sa mort, est honoré et invoqué comme bienheureux, depuis un temps immémorial.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE MOLIANO,

FRÈRE MINEUR.

Ce bienheureux naquit à Moliano, dans la marche d'Ancône, au commencement du xv^e siècle. Issu d'une famille honnête, il étudia les belles-lettres et ensuite le Droit, dans l'Université de Pérouse; il y obtint le grade de bachelier.

Mais ayant assisté dans cette ville au sermon d'un religieux de l'Ordre de Saint-François, il conçut le désir de quitter le monde et ses vanités en embrassant la Règle de l'humble père des Franciscains. Dieu lui donna la force et la persévérance et il prit l'habit avec joie et dévouement. Dès lors il s'appliqua ardemment à l'étude de la théologie, avec le désir de posséder la science des Saints.

Ses efforts furent bénis, et bientôt le nouveau religieux devint cher à l'Église par sa science, sa doctrine et plus encore par sa sainteté.

Sa célébrité s'étendant chaque jour davantage, on le choisit pour aider saint Jacques de la Marche dans ses prédications et pour partager, en qualité de compagnon, ses travaux apostoliques. Après la mort de ce saint homme, Pierre fut chargé de le

remplacer. L'on ne peut dire avec quelle ardeur et quelle charité il s'efforça de porter les peuples à la pénitence, de corriger leurs mœurs et de les rendre conformes à la sainteté du christianisme. Il passait les jours et les nuits à entendre les confessions, à accommoder les différends, à apaiser les querelles, à détruire les haines et à rétablir la paix entre tous. Ses actions et ses discours contribuaient sans doute à lui faire obtenir les succès qu'il désirait; mais la grâce des miracles que Dieu lui accorda fut aussi un moyen puissant pour opérer le bien qui l'occupait sans relâche.

Ses frères, charmés de ses vertus et de ses mérites, le chérissaient tendrement. Ils désirèrent l'avoir pour supérieur. Deux fois il fut élu malgré lui provincial de la Marche, et une fois de la Romagne. Son attention à remplir exactement tous les devoirs de sa charge, sa prudence et sa charité, montrèrent combien il en était digne. De si belles qualités gagnèrent à Pierre l'affection du duc de Camérino et l'estime des habitants de cette ville. C'est là qu'il passa une partie de sa vie, et qu'il termina sa sainte carrière. Se sentant proche de sa fin, il ne voulut pas recevoir le saint Viatique dans son lit; il se fit transporter à l'église où il communia avec des sentiments de piété si vifs, qu'il en inspira à tous les assistants. Après s'être acquitté de ce devoir, il exhorta le duc de Camérino et ses fils qui étaient présents, à la fidèle observation de la loi de Dieu, ses frères à celle de la règle de leur institut; il mourut ensuite de la mort des justes, le 25 juillet 1490, et fut enterré dans l'ancien couvent de l'observance.

Douze ans après, les religieux de cette maison ayant été obligés de la quitter, parce qu'on voulait bâtir sur ce terrain une citadelle, désirèrent emporter avec eux le corps du bienheureux Pierre; ils le trouvèrent entier et sans aucune marque de corruption. Le Pape Clément XIII informé du culte public qu'on rendait depuis un temps immémorial à ce saint Religieux, et des miracles opérés par son intercession, l'inscrivit au catalogue des Bienheureux. Sous le pontificat de Pie VI, le 5 août 1780, la Congrégation des rits publia le décret relatif à son culte.

LE BIENHEUREUX BAPTISTE DE CANGIANO ,

FRÈRE MINEUR.

Une famille noble et riche donna naissance au bienheureux Baptiste, en Italie, au xv^e siècle, à Cangiano, petite ville du royaume de Naples. Il quitta tous les avantages que pouvait lui promettre le monde pour embrasser la vie pauvre et pénitente des Religieux de saint François, au couvent de Saint-Bernardin, à Aquila.

La vie du bienheureux Baptiste fut une mortification continuelle ; le cilice, les disciplines, le jeûne le plus austère furent les principaux moyens qu'il employa pour s'élever à Dieu en esprit, et mater sa chair ; il joignait à ces pratiques de pénitence la prière et la méditation nécessaires pour les sanctifier.

Il eut révélation du jour de sa mort et l'annonça aux autres religieux longtemps auparavant qu'elle arrivât. Quand il la vit s'approcher, il redoubla sa ferveur, et rendit son âme à Dieu, au couvent de Chieti ou Théate, dans l'Abruzze, le 25 juillet 1510. Les habitants de ce lieu le vénèrent comme un Saint.

LA VÉNÉRABLE MARIE GIRAUD.

Marie Giraud, Sœur tourière d'un couvent de Bordeaux, était avancée en âge lorsque la suppression des cloîtres la rejeta dans le monde. Elle n'en continua pas moins à suivre ses exercices religieux. Elle eut le bonheur de sauver de l'échafaud quelques prêtres fidèles, poursuivis par les persécuteurs. La commission militaire la condamna à la peine de mort pour avoir assisté à des cérémonies religieuses faites par des « prêtres réfractaires » (ce sont les termes de la sentence), et pour avoir recélé ces prêtres chez elle. Elle souffrit le martyre le 25 juillet 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

C'est une très-ancienne et très-constante tradition dans les églises d'Espagne que la très-sainte Vierge, bien qu'encore vivante sur la terre, se fit voir à l'Apôtre saint Jacques, pour le

consoler et l'animer à poursuivre le grand ouvrage de la prédication de l'Évangile. L'histoire en est rapportée par presque tous les auteurs, qui ont écrit des choses d'Espagne, surtout par Diego Murillo, de l'Ordre de saint François, dans un livre qu'il fit sur ce sujet, et par Jean Tamayo Salazar, en ses Notes sur son Martyrologe. Ils disent que ce grand Apôtre, étant dans cette partie de l'Espagne, que l'on appelait Celtiberie, dans la ville de Saragosse, sur la rivière d'Èbre, comme il priait une nuit, hors de la ville, sur le bord de l'eau avec ses disciples, il entendit les Anges qui disaient alternativement : *Ave Maria gratia plena* ; et en même temps il aperçut au milieu de cette troupe d'Esprits célestes leur glorieuse Reine qu'ils avaient apportée, montée sur un pilier de marbre blanc, laquelle lui parla avec beaucoup d'amour et de bienveillance, et lui ordonna de bâtir, en ce lieu, un Oratoire sous son nom, l'assurant que cette partie de l'Espagne lui serait très-dévote jusqu'à la fin des siècles, et qu'elle-même la favoriserait de sa particulière protection. Saint Jacques obéit à cet ordre, et fit faire un temple en l'honneur de la Mère de Dieu, où il s'est fait, dans la suite des siècles une infinité de miracles : c'est cette célèbre église que l'on appelle « Notre-Dame del Pilar, du Pilier, » où l'on montre encore aujourd'hui le pilier sur lequel Notre-Dame apparut, avec une image de cette glorieuse Vierge au-dessus, devant laquelle il y a plus de cent lampes d'argent qui brûlent continuellement. (GIRY.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Saint Jacques, Apôtre, frère de saint Jean l'Évangéliste, qui fut décapité par ordre d'Hérode Agrippa, à l'approche de la fête

¹

OCTAVO KALENDAS AUGUSTI.

Sancti Jacobi apostoli, fratris beati Joannis evangelistæ, qui prope festum Paschæ ab Herodæ Agrippa decollatus est. Ejus sacra ossa Jerosolymis ad Hispanias hoc die translata, et in ultimis earum finibus apud Gallæciam recondita, celeberrima illarum gentium veneratione, et frequenti Christianorum concursu. religionis et voti causa illuc adeuntium, pie coluntur. — In Lycia sancti Christophori, qui sub Decio virgis ferreis attritus, et a flammæ æstuantis incendio Christi virtute servatus, ad ultimum sagittarum ictibus confossus, martyrium capitis obtruncatione complevit. — Barcinoue in Hispania natalis beati Cucu-

de Pâques. Ses précieuses reliques, apportées de Jérusalem en Espagne, et déposées sur les frontières de ce pays, dans la Galice, y sont honorées par les habitants, dont la dévotion pour lui est très-célèbre, et par le concours perpétuel des chrétiens qui s'y rendent pour satisfaire leur piété et accomplir des vœux.

En Lycie, saint Christophe, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, ayant été meurtri à coups de verges de fer, et délivré par la puissance de Jésus-Christ de la violence des flammes, fut, à la fin, percé de flèches, et, ayant été décapité, consumma ainsi son martyre.

A Barcelone, en Espagne, saint Cucufat, martyr, qui, pendant la persécution de Dioclétien, sous le président Dacien, ayant enduré plusieurs tourments, fut frappé du glaive, et s'en alla ainsi victorieux dans le Ciel.

En Palestine, saint Paul, martyr, qui, dans la persécution de Maximien-Galère, sous le président Firmilien, fut condamné à être décapité. Ayant obtenu quelques instants pour prier, il pria Dieu de tout son cœur, d'abord pour ses compatriotes, ensuite pour les Juifs et les païens afin qu'ils obtinssent de connaître la vérité de la Foi, ensuite pour la multitude qui l'environnait : enfin pour le juge qui l'avait condamné et pour le bourreau qui devait l'exécuter. Ayant eu la tête tranchée, il reçut la couronne du martyre.

Au même lieu, sainte Valentine, vierge, qui, amenée à l'autel

phatis martyris, qui in persecutione Diocletiani sub Daciano præside plurimis tormentis superatis, percussus gladio, victor migravit in cælum. — In Palæstina sancti Pauli martyris, qui in persecutione Maximiani Galerii sub Firmiliano præside capitis damnatus, exiguo orandi spatio impetrato, primum pro contribulis suis, deinde pro Judæis gentilibus, ut fidei veritatem agnoscerent, postea pro circumstantium multitudine, demum pro judice, qui ipsum damnaverat, et pro carnifice, a quo feriendus erat, Deum toto corde precatus, abscissis cervicibus, martyrii coronam accepit. — Ibidem sanctæ Valentinae virginis, quæ ad aram ut immolaret adducta, cum eam calcibus vertisset, dirissime cruciata, una cum socia virgine in ignem coniecta cucurrit ad Sponsum. — Furconii in Vestinis sanctorum martyrum Florentii et Felicis Sipontinorum. — Cordubæ sancti Theodemiri monachi et martyris. — Treviris sancti Magnerici episcopi et confessoris.

pour immoler aux idoles, et l'ayant renversé à coups de pied, fut cruellement tourmentée, et ensuite ayant été jetée dans le feu avec une autre vierge, sa compagne, elle s'envola vers son céleste Époux.

A Forcanio, dans l'Abruzzes ultérieure, saint Florent et saint Félix, martyrs, nés à Siponte.

A Cordoue, saint Théodemir, moine et martyr.

A Trèves, saint Magnéric, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Le bienheureux Jean, surnommé l'Agneau, évêque de Maesricht, mort en 646.

Sainte Yxte, vierge, honorée au diocèse de Constance.

Saint Thé, martyr à Césarée, en Palestine.

La bienheureuse Catherine Gravel, honorée dans le diocèse de Beauvais.

Translation de saint Julien, évêque du Mans.

Translation de saint Josse.

Translation de saint Germain, évêque de Paris.

La bienheureuse Sanche, infante de Portugal, religieuse au monastère de Celles, près Coimbre.

Saint Obole, martyr, avec deux cent soixante chrétiens, aux confins de l'Égypte et de l'Éthiopie.

Saint Frédebert, évêque d'Agen, honoré ce jour et le lendemain.

Le vénérable Frère convers Gerkin, qui passa sa vie au monastère d'Alvastre, sans en sortir une seule fois.

La vénérable Philippa, vierge, fille d'Isabelle d'Aragon.

Martyrologe de la dernière persécution.

François d'Artensié, prêtre du diocèse de Périgueux, condamné comme prêtre réfractaire à la peine de mort, guillotiné le 25 juillet 1794.

Antoine Combette, prêtre récollet d'Embrun, condamné pareillement par la commission populaire d'Orange, exécuté ce même jour.

Pierre Hébert, curé de Courbevoie, près Paris, arrêté à Paris et jeté dans les prisons de Saint-Lazare, condamné comme conspirateur, guillotiné ce même jour.

Guillaume-Jean-Charles Assy, prêtre de Paris, condamné aussi comme conspirateur et fanatique, et guillotiné ce même jour.

Jean-Baptiste Maldagne, condamné à mort comme impliqué dans la conspiration de Saint-Lazare, guillotiné le 25 juillet 1794, à l'âge de cinquante-huit ans.

Michel Chilon, prêtre du diocèse de Rennes, condamné pour refus de serment, exécuté avec un autre prêtre et deux femmes qui leur avaient donné asile, ce même jour 25 juillet 1794.

Jean-Baptiste Bonhomme de Forestier, prêtre de la cathédrale de Limoges, condamné pour avoir refusé le serment, déporté, mort à Rochefort, ce même jour.

François Buquet, curé de Gagny, diocèse de Paris, arrêté, enfermé à Saint-Lazare et condamné comme impliqué dans une prétendue conspiration, mis à mort ce même jour.

Jean-Baptiste Desrit-du-Teil, curé au diocèse de Limoges, condamné pour refus de serment, déporté et mort sur le navire, à Rochefort, le 25 juillet 1794, à l'âge de soixante-quatre ans.

Polycarpe-Jacques, frère de trois prêtres, mis à mort le 19 juillet, condamné comme eux, à Orange, lui, prêtre d'Avignon, exécuté ce même jour, à l'âge de soixante-quatre ans.

Jean-François-Joseph Martin prêtre du diocèse de Cambrai, ayant voyagé, fut arrêté à son retour, comme émigré rentré à Bruxelles, et fusillé le 25 juillet 1794.

Jean-Baptiste Toslivint, prêtre du diocèse de Saint-Malo, ayant refusé le serment, passa dans l'île de Jersey, en 1792, revint quelque temps après et fut reçu par un gentilhomme, son ami ; il fut dénoncé, arrêté avec ce gentilhomme et sa femme, guillotiné tous trois, lui, comme prêtre réfractaire, le gentilhomme et sa femme comme recéleurs de prêtres, ce même jour.

Thomas Mégrier, prêtre de l'église de Sainte-Opportune, à Paris, resta chez lui, à la destruction de son chapitre, emprisonné à Saint-Lazare, condamné comme conspirateur, guillotiné ce même jour.

Michel-Louis Brulard, carme déchaussé de la réforme de Charonton, fut déporté à trente-six ans, mourut sur le chemin de l'exil et fut enterré à l'île d'Aix le 25 juillet 1794.

Léonard Soulhier, prêtre du diocèse de Limoges, pour refus de serment, condamné à la déportation et mort à Rochefort le 25 juillet 1794.

Joseph Raoul, prêtre de la Congrégation de la Doctrine chrétienne, ayant refusé le serment, fut arrêté en 1793, enfermé à Saint-Lazare, condamné sans être entendu et guillotiné ce même jour.

Joseph Sage, prêtre Chartreux, du diocèse d'Uzès, ne fit pas de serment, ne sortit pas de France, fut arrêté, conduit dans les prisons de Nîmes, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 25 juillet 1794.

Pierre Sirejean, prêtre cordelier, de Nancy, fut arrêté pour refus de serment, et condamné à la déportation, mort à Rochefort, ce même jour.

Léonard Selle, prêtre du diocèse de Séez, se réfugia à Paris pour éviter le serment, fut arrêté, emprisonné à Saint-Lazare et condamné comme conspirateur, guillotiné à l'âge de vingt-neuf ans, ce même jour.

Joseph Silvestre, prêtre et théologal, de Cavaillon, ne fit pas de serment, ne sortit pas de France, fut arrêté, conduit dans les prisons d'Orange, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, exécuté le 25 juillet 1794, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge. — Saint Eraste, disciple de saint Paul, évêque et martyr. — Saint Hyacinthe, martyr. — Saint Symphronius et saint Olympe, martyrs. — Sainte Pompée, reine de Bretagne. — Sainte Sève ou Soève, vierge. — Saint Evrou, abbé. — Sainte Christine, vierge. — Saint Owin, moine. — Saint Gondulphe ou Gondolphe, évêque de Maestricht. — Sainte Liliose, sœur de saint Jacob — Saint Bénigne et saint Lazare, solitaires. — Saint Siméon de Padélirone. — Le Vénérable Gauthier de Sercy, évêque de Châlons. — La Vénérable Claude de France, reine. — Le Vénérable dom Louis Janthial, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE ANNE,

MÈRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Il n'y a point de langue sur la terre qui puisse exprimer assez dignement le mérite et l'excellence de cette sainte dame, que Dieu a choisie de toute éternité pour épouse de saint Joachim, pour mère de la glorieuse Vierge, pour aïeule de son Fils unique et pour belle-mère de saint Joseph. Ces prérogatives sont si singulières et si admirables, qu'elles la relèvent sans doute après son adorable Fille au-dessus de toutes les personnes de son sexe, et qu'elles la mettent à la tête de toutes les femmes qui ont conçu par le moyen du mariage. Elle naquit à Béthléem, que l'Écriture appelle la Cité de David. Son père était de la tribu de Lévi et de la famille d'Aaron, qui était la famille sacerdotale parmi les Juifs, et s'appelait Mathan. Ce n'est pas néanmoins ce Mathan que saint Mathieu, dans la généalogie du Sauveur, fait aïeul de saint Joseph, car celui-ci était de la tribu de Juda, comme saint Joseph, la très-sainte Vierge et Jésus-Christ, et non de la tribu de Lévi, comme celui dont nous parlons.

La mère de sainte Anne se nommait Marie, qui était un nom assez commun parmi les Juifs, et tirait son origine de la tribu de Juda. Anne ne fut pas sa fille unique, elle en eut deux aînées

dont la première appelée Marie comme sa mère, épousa Alphée dont saint Jacques le Mineur et l'Apôtre saint Jude. Sa seconde fille appelée Sobé, épousa un homme de sa tribu et de sa famille, c'est-à-dire de celle d'Aaron, dont elle eut sainte Élisabeth, femme de Zacharie et mère de saint Jean-Baptiste. La meilleure part fut pour Anne qui n'était que la cadette, puisque ayant été mariée à saint Joachim, elle fut assez heureuse pour donner au monde la Reine des Anges et des hommes, et la Mère de son Dieu.

Je sais qu'il y a des auteurs qui rapportent autrement cette généalogie, et qui disent que le père de sainte Anne se nommait Stolan ou Garisi, et sa mère Émerentienne, mais ce que je viens de rapporter est tiré en partie d'Égesippe, historien très-ancien, et qui vivait immédiatement après les Apôtres, et en partie de saint Hyppolite, évêque de Porto, de Nicéphore Calixte et d'autres bons auteurs qui nous ont conservé ces traditions. C'est ce qu'il y a plus assuré, comme Baronius le dit dans ses Annales ecclésiastiques. Aussi saint Germain, patriarche de Constantinople, parlant de sainte Anne, dit qu'elle était de la race sacerdotale d'Aaron, et de la famille royale et prophétique de David et de Salomon.

Elle eut donc Joachim pour époux, et une Sainte épousa un Saint, pour mettre au monde par une génération très-pure et très-sainte celle qui nous a donné le Saint des Saints. Jamais on ne vit d'alliance mieux proportionnée. Ils marchaient l'un et l'autre dans l'observance exacte des Commandements de Dieu, ils n'avaient qu'un même esprit, un même cœur, les mêmes inclinations, les mêmes intentions, et toutes leurs pensées et leurs désirs étaient de glorifier Dieu et de chercher son honneur en toutes choses. Leur maison était plutôt un temple qu'une demeure séculière ; ils y offraient plus de sacrifices de louanges, d'adoration et de prière pour rendre hommage à la majesté de Dieu, qu'on n'offrait de moutons et d'autres animaux le matin et le soir dans le temple de Salomon. Ils en faisaient aussi un hôpital et une aumônerie perpétuelle, y recevant les pauvres et les pèlerins, et leur donnant abondamment ce qui leur était néces-

saire. En effet, nous apprenons des saints Docteurs, comme je l'ai déjà dit en la vie de saint Joachim, qu'ils partageaient leurs biens en trois parties, dont ils donnaient la première aux prêtres et aux lévites pour leur subsistance, et pour l'entretien des lampes et des oblations du sanctuaire; la seconde aux nécessaires, et la troisième était pour la nourriture et l'entretien de leur famille.

Cependant ils n'avaient point d'enfants, et Anne après plusieurs années de mariage se trouvait toujours stérile. Son esprit était entièrement résigné à la volonté de Dieu; elle portait avec joie l'infamie de la stérilité, elle ne souhaitait pas d'en être déchargée, mais la Providence divine qui la destinait à être la mère de sa Mère, lui inspira par sa grâce un désir surnaturel d'avoir des enfants. Elle ne le souhaita donc pas comme les autres mères, qui ne cherchent en cela qu'une consolation humaine, qu'un honneur selon le monde, qu'un appui de leur vieillesse et qu'un soutien de leur famille, mais elle le souhaita d'une manière singulière, comme une propagation qui devait servir à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de ses desseins. La chair et le sang n'y eurent point de part, mais la soumission à la divine volonté et le zèle de son honneur.

Dans cet esprit, elle fit ce qu'Anne, mère de Samuel, avait fait, mais d'une manière bien plus excellente. Elle offrit ses vœux à Dieu, elle l'importuna par ses prières, ses jeûnes, ses aumônes et ses larmes; elle le sollicita et le pressa de lui donner un enfant qui fût la joie d'Israël et la consolation de son peuple. Joachim, dit saint Épiphanes, priait sur une montagne où paissaient ses troupeaux, et Anne priait en son jardin où elle s'était fait une solitude, dans laquelle elle priait cœur à cœur son souverain Seigneur. Le vœu de cette sainte dame ne fut pas rejeté. Dieu exauça les prières qu'il lui avait lui-même inspirées: il lui fit savoir par un Ange qu'il lui donnerait une fille, et Joachim l'étant venu voir pour lui dire qu'un messager céleste lui avait fait cette heureuse promesse, elle devint enceinte de Marie.

Ce fut en ce moment que son sein devint plus auguste que le Ciel empirée, et qu'il s'y passa des prodiges que l'univers n'avait

jamais vus et qu'il ne verra jamais. Marie y fut conçue, mais elle y fut conçue sans péché, sans corruption, sans mouvement sensuel et déréglé; elle y fut conçue dans la jouissance de la grâce, dans l'usage même de la grâce et dans la perfection de la grâce; elle y fut conçue dans la sainteté et dans une sainteté si éminente, que nul des Saints ni des Anges ne l'a jamais égalee, ni ne l'égalera jamais dans le point même de sa consommation. Anne commença de porter Celle que tous les siècles attendaient avec impatience, que les Chérubins et les Séraphins regardaient avec étonnement comme un chef-d'œuvre de la puissance divine, et un océan où tous les dons de Dieu se trouvaient renfermés avec plénitude, et que les personnes mêmes de la Sainte-Trinité aimaient singulièrement pour les grands desseins qu'elles avaient sur elle.

Qui peut douter qu'Anne n'eût part aux grâces inestimables qui étaient conférées à sa fille, et qu'il ne s'en fit un rejaillissement sur elle, qui augmentait à tous moments sa pureté et sa ferveur? Car si Jean-Baptiste lorsqu'il fut sanctifié, fit rejaillir sur sa mère l'esprit de piété et de prophétie dont son âme fut revêtue, que penserons-nous de Marie à l'égard de sainte Anne, au précieux moment de sa conception, dans lequel elle fut remplie de tant de bénédictions? Anne fut neuf mois la dépositaire de ce grand chef-d'œuvre, durant lesquels Dieu recevait plus de gloire de son sein qu'il n'en recevait de tout le reste de l'univers, car ayant conçu Marie le 8 décembre, elle ne la mit au monde que le 8 septembre de l'année suivante. Quelle fut donc l'abondance des grâces et des faveurs surnaturelles dont cette sainte dame fut comblée? Quel fut l'accroissement de son amour pour Dieu, et de sa sainteté dans un temps si favorable, où elle renfermait la plus grande sainteté qui fût au monde?

Lorsque cette très-sainte Fille fut en âge d'être présentée au temple, sainte Anne sa mère l'y mena elle-même, pour satisfaire au vœu qu'elle avait fait pour l'obtenir du Ciel. Elle en fit une offrande très-pure à la Majesté divine, se privant ainsi pour l'amour et la gloire de son Dieu de la joie et de la consolation qu'elle recevait de sa présence, ce que j'expliquerai plus au long

dans le discours sur la fête de la Présentation. De là elle retourna à Nazareth et y continua ses exercices de piété tout le reste du temps qu'elle vécut sur la terre. On ne sait pas si elle mourut avant saint Joachim, ou si elle devint veuve par la mort d'un si excellent Époux. Cedrène la fait vivre jusqu'en l'année onzième de la très-sainte Vierge, et quelques auteurs écrivent qu'elle avait soixante-dix-huit ans lorsqu'elle mourut. Ce qui supposerait qu'elle serait demeurée plus de vingt ans stérile, ou qu'elle aurait été mariée après quarante-cinq ans. L'Église appelle sa mort par respect, dormition ou sommeil, pour nous apprendre qu'elle fut si tranquille et si exempte de toutes les convulsions dont on est ordinairement agité à la mort, qu'elle sembla plutôt s'endormir que mourir.

Son corps fut inhumé, selon un ancien bréviaire, dans la ville de Bethléem, sa patrie, dans le tombeau de ses parents, soit qu'elle s'y fût retirée de son vivant après le décès de saint Joachim, où qu'il y ait été dans la suite transporté de Nazareth. Depuis il fut transféré par les fidèles dans l'église du Sépulcre de Notre-Dame dans la vallée de Josaphat, où l'on voit encore maintenant son tombeau dans une chapelle au côté droit de l'autel. Enfin quelques années après il fut apporté dans la cathédrale d'Apt en Provence, dont cette grande Sainte est reconnue pour patronne, et où elle est honorée par un concours continuél des catholiques qui y viennent des pays les plus éloignés lui rendre leurs respects. Ce grand trésor lui fut donné par saint Auspice son premier évêque, et ayant demeuré quelque temps inconnu, il fut trouvé miraculeusement l'an 772, sous le roi et empereur Charlemagne et l'évêque Magneric qui en fit une translation solennelle.

Plusieurs autres églises en ont reçu quelques ossements, car bien que son chef se montre à Apt dans un beau reliquaire, on en voit néanmoins des morceaux considérables en d'autres lieux. Trithème, en son traité des miracles de sainte Anne, dit qu'il est dans l'église d'Urtice au diocèse de Vurtzbourg. Molan dans ses notes sur Usuard, assure qu'on le conserve avec beaucoup d'honneur dans une ville nommée Duren, au duché de Ju-

liers. Du Saussay, dans son Martyrologe, le met entre les reliques de la cathédrale de Chartres, et témoigne qu'il lui fut donné par Louis, comte de Blois, ce qui ne se peut entendre que de quelques parties. Enfin, la célèbre abbaye d'Ourscamps de l'Ordre de Cîteaux près de Noyon, se glorifie avec justice d'en posséder le test ou le sommet. Dieu permet ainsi que les membres de ses Serviteurs et de ses Servantes soient dispersés, afin qu'ils reçoivent plus d'honneur et qu'ils servent davantage à la sanctification des fidèles. L'anneau de sainte Anne est à Rome, dans une église qui porte son nom.

Saint Épiphane, saint Jean Damascène, saint André de Crète, saint Germain de Constantinople et saint Fulbert de Chartres, ont fait son éloge. L'empereur Justinien, au rapport de Procope, fit bâtir en son honneur dans Constantinople un temple magnifique et d'une structure admirable, dont il est aussi parlé dans les Actes de saint Étienne le Jeune. L'empereur Basile le fit plus tard réparer, comme l'assure Cedrène. Il y a peu d'églises considérables où il n'y ait une chapelle de son nom, et la dévotion envers elle est très-grande parmi les fidèles. Sa fête est fort ancienne, tant parmi les Grecs que parmi les Latins. Le Pape Grégoire XIII, inspiré du Saint-Esprit, comme dit Baronius, la renouvela en l'année 1584, en commandant qu'elle fût double et qu'on y lût les leçons de saint Jean Damascène, qui relèvent extrêmement cette grande Sainte et la disent trois fois heureuse. Nous en avons rapporté ce qu'il y a de plus certain, sans nous arrêter à quelques livres apocryphes qui en parlent sans fondement, sous prétexte de nous découvrir des mystères que le Saint-Esprit n'a pas voulu révéler. (GIRY.)

Selon une très-ancienne tradition, rapportée par Pierre Legrand dans son livre du *Sépulcre de Madame sainte Anne*, le corps de sainte Anne aurait été donné à saint Auspice par les fidèles de Marseille, qui l'avaient reçu de saint Lazare et de sainte Marie Madeleine. C'est la crainte des persécutions qui aurait engagé les chrétiens de Marseille à se dessaisir d'un si précieux trésor en faveur d'une ville moins exposée aux recherches, telle qu'était Apt. Saint Auspice, apôtre d'Apt, fit creuser une crypte où il

cacha le dépôt qu'on lui avait confié, et qui fut découvert sous Charlemagne d'une manière miraculeuse, les chrétiens d'Apt à qui saint Auspice avait confié son secret ayant été emportés eux-mêmes par la persécution. Voici la lettre que Charlemagne écrivit au Pape pour lui annoncer un événement si extraordinaire et qui intéressait toute l'Église.

« Charles, roi des Gaules, au Souverain et Romain Pontife Adrien I^{er},

« Salut.

« Après avoir entièrement purgé notre royaume des restes du paganisme ¹, nous nous sommes arrêté, en venant d'Aquitaine ², avec Gérard, duc de Bourgogne, dans la ville d'Arles, où ayant remercié Dieu de nos victoires, durant ces fêtes de Pâques dernières, nous sommes ensuite retourné au pays de Narbonne, où nous avons déjà jeté les fondements de quelques églises, et laissé des prédicateurs pour instruire le peuple chrétien. De là nous étant rendu à Digne, nous avons ordonné d'en élever une en l'honneur de Notre-Dame; puis venant à l'antique cité d'Apt, le sieur baron de Caseneuve, qui s'était saisi en Gascogne de Hunaud, comte de Provence ³, nous a donné sa maison pour lo-

¹ Charlemagne dompta les Saxons idolâtres en 772, prit et détruisit le château d'Eresbourg, où était leur plus fameux temple, dédié à leur grande divinité, appelée Irminsul. Scipion Dupleix, *Histoire générale de la France*.

² Le voyage de Charlemagne en Aquitaine, mentionné dans cette lettre, est peut-être le même dont il est parlé dans un manuscrit attribué à Ardon, disciple de saint Benoît d'Aniane et contemporain de ce prince. Voici le texte : *Nam cum patricius Romanorum et Rex Francorum Carolus, per Gallias ad honorem Dei templa et admiranda ædificia passim constitueret, quodam insigne in Christi Salvatoris nomine constituit quod sui stemmatis veternosa congeries mortalibus adhuc pandit.* (Ces mots *quodam insigne* se rapportent à l'église du monastère d'Aniane.) Puis l'auteur continue : *Post cujus constitutionem de Narbonensis urbis obsidione remeans, in qua Angaricam gentem expulerat, ibi, etc., etc.* De sermone Ardonis, apud D. Luc. d'Achery, *Acta sanct. ord. S. Benedict. secul. IV*, part. I.

³ Hunaud, duc d'Aquitaine et comte de Provence, s'étant révolté contre Charlemagne, celui-ci lui déclara la guerre et le vainquit en 769. Après sa défaite, Hunaud se retira chez Loup, duc de Gascogne; mais Charlemagne ayant impérieusement exigé de Loup qu'il lui livrât son ennemi, Hunaud fut fait prisonnier. Moreti, *Dict. hist.*

Ce fut sans doute le baron de Caseneuve, dont il est ici question dans la lettre, qui fut chargé par Charlemagne de se faire livrer Hunaud.

gis. Durant le séjour que nous y avons fait, pour reconnaître les dégâts des barbares idolâtres, nous avons fait reconsacrer l'église par Turpin, notre confesseur, et pendant que la cérémonie du service divin se faisait, nous aperçûmes le fils de notre hôte bien-aimé frappant continuellement avec une haguette une levée de degrés qui vont au maître-autel, et en donner de si rudes coups que l'office divin en était troublé, sans qu'il fût au pouvoir de nos gardes ni des autres officiers de notre cour d'empêcher ce jeune homme. Au contraire, tout aveugle, sourd et muet qu'il était, il persistait toujours à frapper, tellement que nous fûmes contraints de faire enlever à l'heure même les marches de cette montée, et aussitôt une porte fermée de grosses pierres, que l'on découvrit, nous fit présager quelque chose de remarquable.

« Les ouvriers ayant ouvert cette porte à coups de marteaux, nous vîmes une entrée et une descente de degrés qui nous conduisit dans une grotte souterraine artistement travaillée, dans laquelle il y a un autel soutenu d'une pierre antique, où sont inscrits les noms de ceux qui, du temps des Césars, gouvernaient Apta Julia, l'une de leurs colonies, et autour de l'autel étaient rangés douze sépulcres¹. Ce muet était si actif que, nonobstant sa cécité, il devançait toujours les autres, tellement que nous fûmes obligé de le faire tenir près de nous pour qu'il ne fût pas foulé aux pieds des curieux courtisans. Le jeune homme faisait toujours signe de creuser plus avant. Nous descendîmes enfin dans une fosse longue et étroite, où nous aperçûmes une lumière qui s'éteignit aussitôt qu'elle eut pris l'air. Et sur-le-champ, chose admirable ! nous entendîmes ce noble sourd et muet s'écrier : « Ici est le corps de sainte Anne, mère de la pure et immaculée Vierge Marie. » A l'instant, nous sentîmes une odeur semblable à celle du baume, et nous vîmes, dans une armoire enfoncée, une caisse de cyprès dans laquelle était le saint corps.

¹ D'après nos histoires, la chapelle souterraine actuelle aurait été reconstruite sous l'évêque Alphant, vers le xi^e siècle. Elle ne contient aujourd'hui que six tombeaux. Il paraît que sous son ancienne forme et à l'époque de l'invention du corps de sainte Anne, elle en contenait douze.

Notre dit confesseur, l'ayant prise, la mit entre nos bras pour nous la faire baiser en signe de joie et de consolation. Et après que nous eûmes satisfait notre dévotion, nous avons expédié ces lettres à Votre Sainteté. »

Le Souverain Pontife, Adrien I^{er}, répondit en ces termes à la lettre du roi Charlemagne¹ :

« Adrien I^{er}, par la grâce de Dieu Pape, à Charlemagne, roi très-chrétien et premier fils de la sainte Église.

« Gloire éternelle soit rendue à Dieu, et le plus grand honneur à vous, Sire, pour avoir remporté une si éclatante victoire et triomphé d'un peuple ennemi de la chrétienté, mais plus encore pour l'incalculable faveur que Notre-Seigneur, dans son infinie bonté, vous a faite en vous rendant présent à la merveilleuse invention de la bienheureuse sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge Marie, et témoin de l'étonnant miracle qui s'est opéré dans la personne de ce gentilhomme de Caseneuve.

« Nous recommandons que ces saintes reliques soient conservées avec la vénération qui leur est due, et à vous-même, d'être toujours rempli de zèle, le tout à l'honneur de sa divine Majesté et pour l'édification de notre peuple. »

M. l'abbé Gay dans son *Pèlerinage de sainte Anne* parle du grand nombre de miracles que firent ces saintes reliques, par lesquels Dieu lui-même témoigna de leur authenticité. Mais nous ne pouvons, à notre grand regret, rapporter qu'un fragment de son intéressante notice.

¹ Cette lettre de Charlemagne et la réponse du Souverain Pontife, ont été extraites de l'ouvrage de Pierre Legrand, qui les avait lui-même traduites sur l'original latin. Cet auteur, aussi pieux qu'éclairé, publia son ouvrage en 1605, sous l'épiscopat de Pompée Pérille, évêque d'Apt, sur la fin du règne de Henri IV et au commencement de ce XVII^e siècle, si fécond en lumières, en grands hommes et en grands événements. La véracité de ses paroles sur l'authenticité de ces deux lettres, ne saurait donc raisonnablement être mise en doute, quand surtout il invite les savants de son temps à venir s'assurer, par leurs propres yeux, de la sincérité et de la vérité de ce qu'il avance. Voici ses paroles : « Et parce que l'on pourrait facilement objecter les magistrats et consuls du lieu où ce miracle a été fait, nous ferons voir à l'œil la missive que le roi écrivit à Adrien, et la réponse que ce saint Père en fit à Charlemagne. » Legrand, *Sépulcre de Madame sainte Anne*.

La joie, dit-il, que répandit au sein de la population aptésienne la miraculeuse découverte du corps de sainte Anne, dut sans doute faire naître, dans le cœur de tous ceux qui en avaient été les témoins, des sentiments de reconnaissance pour le Ciel, et de tendre dévotion envers une si puissante protectrice. Aussi voyons-nous par l'histoire ¹ que Charlemagne devint lui-même, depuis cette époque, un des serviteurs les plus dévoués au culte de la bienheureuse sainte Anne. Il fit ajouter aux litanies que l'on chantait dans sa propre chapelle son nom glorieux, et enrichit plusieurs églises de quelques portions de ses précieuses reliques ².

La sainte église d'Apt, au milieu de laquelle s'était opérée une si admirable découverte, et qui avait eu le bonheur d'être spectatrice de toutes les merveilles qui l'avaient accompagnée, conserva toujours pour les saintes reliques de l'auguste Aïeule de Jésus-Christ, la plus profonde vénération. Et bien que, dans ces temps éloignés, la coutume de l'Église catholique ne fût pas encore de rendre aux Saints dont la vie avait précédé la venue du Fils de Dieu, le culte qu'on rendait à ceux de la loi nouvelle, le corps de sainte Anne, laissé dans la crypte souterraine où il avait été trouvé, n'y resta cependant jamais sans honneur.

Dès le ^{xiii}^e siècle, le culte de notre Sainte, jusque-là presque entièrement concentré dans l'intérieur de la basilique aptésienne, prit une nouvelle extension. En 1252, les évêques de la Provence employèrent des reliques de sainte Anne, de saint Lazare et de sainte Magdeleine, à la consécration d'un autel de l'église de la Chartreuse de Montrieu ³. Quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1256, Perrin Ollier de Paris, en suite d'une grâce signalée qu'il avait obtenue du ciel par l'intercession de sainte Anne, envoya à Apt, auprès de ces précieuses reliques, son fils Raymond Ollier ⁴, avec mission de fonder une chapelle dans la cathédrale

¹ Remerville, *Hist. de l'Église d'Apt*, l. VIII.

² Compegius, historien de l'abbaye de l'Île-Barbe, près de Lyon, assure que ce prince donna aux religieux la portion de la tête de sainte Anne qu'on y honorait.

³ De Belzunce, *Histoire de l'Église de Marseille*, t. I, p. 42.

⁴ Ce Raymond Ollier s'étant depuis fixé à Apt, devint la souche d'une an-

en l'honneur de l'auguste Mère de Marie. Son zèle pieux ne se borna pas là : il légua encore, par son testament de l'an 1264, une somme considérable au chapitre d'Apt et aux reliques de sainte Anne, pour lesquelles, dit-il, il avait toujours eu une singulière dévotion. Déjà les livres liturgiques de cette époque mentionnent, au 26 juillet, la fête de la glorieuse sainte Anne, pendant que le nom même de cette Sainte était à peine connu dans l'univers chrétien ¹.

La dévotion à sainte Anne d'Apt s'accrut tellement au commencement du siècle suivant, et porta les fidèles à lui faire tant de dons et de pieuses offrandes, qu'en 1338, le Pape Benoît XII se crut obligé de régler, par une bulle expresse, l'ordre que l'évêque et le chapitre devraient tenir dans l'emploi qui en serait fait. Les immunités accordées à l'église d'Apt par Innocent VI en faveur de Madame sainte Anne (comme on l'appelait dans ces siècles de foi), ne contribuèrent pas peu à entretenir la dévotion des fidèles. Mais ce qui y mit ensuite le comble, ce fut l'heureuse expérience que firent de la protection de sainte Anne quelques personnes d'Apt, pendant l'épidémie qui, sous l'épiscopat de Raymond IV, vers 1365, ravagea la ville, sans que l'art médical pût en deviner la cause ni en arrêter les progrès. Ces personnes s'étant recommandées à la sainte Aïeule de Jésus-Christ, ressentirent visiblement les merveilleux effets de sa puissante intercession. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les autres personnes atteintes du même mal, à recourir au même remède. Un prompt soulagement fut aussi pour elles la récompense de leur foi confluente, et la piété des Aptésiens pour leur sainte Patronne ne connut bientôt plus de bornes. Dès lors, dans toutes les calamités, sainte Anne devint la ressource des affligés et la sauve-

cienne famille de ce nom, qui possédait encore, au commencement du XVIII^e siècle, l'usage de cette chapelle.

¹ Du temps de saint Bernard, la fête de sainte Anne n'était pas encore établie dans l'Eglise universelle : *Quid* (dit ce saint docteur aux chanoines de Lyon), *si alius propter eandem causam etiam utrique parenti ejus (Mariæ), festos honores asserat deferendos*. S. Bernardus, ad Canon. Lugd. Epist. 174. La fête de sainte Anne n'a été établie canoniquement dans l'Eglise universelle qu'en 1584 par le Pape Grégoire XIII.

garde la plus assurée de nos pères. Si la peste faisait ressentir ses affreux ravages, le peuple d'Apt s'adressait avec confiance à sainte Anne, et l'auguste Mère de Marie étendait aussitôt le manteau de sa puissante protection sur la cité qui avait le bonheur d'être la gardienne de ses mortelles dépouilles. C'est ainsi qu'en 1373, en suite d'un vœu solennel que les magistrats firent à la glorieuse sainte Anne, la ville d'Apt se vit heureusement délivrée de ce cruel fléau qui ravageait le midi de la France.

Le bruit des merveilles que le Ciel se plaisait à opérer sur tous ceux qui venaient prier au saint tombeau de l'Aïeule de Jésus-Christ, s'étant répandu dans toute la Provence et le Languedoc, on vit bientôt accourir de toutes parts dans nos murs une foule immense de pieux pèlerins. L'évêque d'Apt Raymond Bot, à la vue de tant d'étrangers qui affluaient auprès du tombeau de sainte Anne, résolut, de concert avec son chapitre, de tirer ces précieuses reliques de la grotte souterraine où elles reposaient depuis tant de siècles, et de les placer plus honorablement dans une chapelle haute, qu'il dédia à la sainte Patronne des Aptésiens. La cérémonie de cette translation se fit avec la plus grande pompe. Dès cette époque, la glorieuse Mère de Marie fut solennellement prise pour patronne principale, après la très-sainte Vierge, de la ville et de l'église d'Apt.

A mesure que le concours des pieux fidèles devenait de jour en jour plus grand, et que le nom glorieux de sainte Anne d'Apt volait jusqu'aux provinces les plus reculées de France, Jean Fillety, évêque d'Apt, obtint du Pape Benoît XIII, alors reconnu par toute la province pour le légitime possesseur du trône de saint Pierre, une bulle datée de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille de l'an 1404, par laquelle ce Pontife confirme, non-seulement la dévotion qu'on rendait aux reliques de sainte Anne, mais déclare encore en termes formels que son corps sacré avait reposé, depuis plusieurs siècles, dans une grotte souterraine au-dessous du maître-autel ¹.

¹ *Corpus sanctæ Annæ, gloriosæ Virginis matris, Aptæ a multis temporibus in quodam oratorio seu crypta sub magno altari ecclesiæ requiescit.*

Le zèle de Jean Fillety ne se borna pas là : le 4 novembre de l'année 1407, il adressa à tous les fidèles de son diocèse une lettre pastorale pour les inviter à contribuer de leurs aumônes aux frais d'un buste en argent, dans lequel il avait dessein d'enfermer le crâne de sainte Anne. Lorsque ce buste fut fini, cet évêque le bénit solennellement, et y enferma une portion du crâne ainsi que quatre dents de la mâchoire supérieure, seules reliques qui nous restent encore de la tête de notre sainte Patronne.

Les Souverains Pontifes cités jusqu'ici ne sont pas les seuls qui se soient distingués par leur tendre dévotion envers la glorieuse sainte Anne : Sixte IV et Jules II accordèrent au chapitre la permission de faire l'office de la translation du corps de sainte Anne, sous le rit double de première classe, et la grande solennité du 26 juillet, qui se célébrait de toute ancienneté dans l'Église d'Apt, commença de se célébrer dès lors avec octave. Dans les litanies on introduisit l'usage de répéter trois fois son auguste nom, en ces termes : *Sancta Anna, ora pro nobis, Sancta Anna, ora pro nobis, Sancta Anna, intercede pro nobis* ¹. Alexandre VI donna, en 1494, un bref par lequel il excommunie tous ceux qui abuseraient des offrandes faites à sainte Anne, et accorda une indulgence très-grande à ceux qui réciteraient avec dévotion l'oraison : *Ave, gratia plena*, qu'il composa lui-même en l'honneur de la très-sainte Vierge et de sainte Anne, sa mère.

Clément VII donna, à la prière de César Trivulce, évêque d'Apt, une bulle par laquelle il accorda un jubilé de cinq ans à tous ceux qui, confessés et repentants, prièrent au jour de la grande solennité de sainte Anne, depuis les premières vêpres jusqu'aux secondes, pour la conservation et la paix de la sainte Église romaine. Cette bulle est datée de Marseille le 30 octobre 1533. Ce même évêque obtint encore en 1540, du Souverain Pontife Paul III de nouvelles faveurs spirituelles. Clément VIII voulut aussi en l'année 1601, favoriser le pieux élan des populations pour le pèlerinage de sainte Anne, en accordant une indulgence de dix ans à tous ceux qui visiteraient dévotement ces saintes

¹ Remerville, *Hist. de l'Église d'Apt*, t. VIII.

reliques, le jour où l'Église d'Apt célèbre la fête de leur miraculeuse invention.

Les Souverains Pontifes ne furent pas les seuls à ouvrir les trésors de l'Église en faveur des fidèles qui visiteraient les précieuses reliques de sainte Anne : les cardinaux s'empressèrent également de favoriser de tout leur pouvoir cette dévotion. Le premier de tous mentionné dans l'histoire, l'illustre Philippe de Cabassole, qui avait été chanoine d'Apt avant 1334, et qui devint ensuite évêque de Cavaillon, patriarche de Jérusalem, cardinal-légat *a latere* du Pape Urbain V et premier ministre de Robert, roi de Jérusalem et de Naples, était si rempli de dévotion envers la glorieuse sainte Anne, qu'étant à Rome sur le point de mourir, il légua, dans son testament, une partie de ses ornements pontificaux à l'Église d'Apt. L'on voyait encore, avant la grande révolution, son chapeau de cardinal suspendu à la coupole de Sainte-Anne à côté de celui du cardinal Anglicus, évêque d'Avignon, puis d'Albano et frère d'Urbain V.

Les cardinaux prêtres Roderic, évêque de Porto, Julien, évêque d'Ostie, Jean, du titre de Saint-Marcel, Jérôme, du titre de Saint-Grégoire, et les cardinaux diacres, Raphaël, du titre de Saint-Georges, et Jean, du titre de Sainte-Marie, accordèrent aussi diverses indulgences à ceux qui visiteraient avec dévotion la chapelle de Sainte-Anne. Leur bulle donnée à Rome est datée du 20 décembre de l'an 1486, sous le pontificat du Pape Innocent VIII.

Le cardinal Raymond de Saint-Vital, visitant les reliques de sainte Anne en 1498, donna également diverses indulgences aux personnes qui contribueraient de leurs aumônes à la décoration de sa sainte chapelle, et qui la visiteraient avec dévotion le jour de la fête de la Sainte, à toutes celles de la très-sainte Vierge et à celle de saint Jean-Baptiste. La bulle de ces indulgences est datée d'Apt, le 2 du mois de décembre, sous le pontificat d'Alexandre VI. Enfin le cardinal de Conti, étant venu célébrer la Messe à l'autel de Sainte-Anne le 18 décembre 1604, promit d'obtenir de nouvelles indulgences du Souverain Pontife Clément VIII.

Ce Cardinal possédait un pied de sainte Anne dans son église cathédrale d'Ancône ¹.

(GAY, *Pèlerinage de sainte Anne d'Apt.*)

Il nous faut parler maintenant d'une autre manifestation que le Seigneur fit en Bretagne à la gloire de sa sainte Aïeule, et qui fut l'origine du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray.

Il y a, dit le P. Arthur Martin, à trois lieues de Vannes, à une lieue d'Auray, un village nommé Keranna, à qui une chapelle dédiée à sainte Anne avait donné son nom. La chapelle avait été détruite vers l'an 699 ; mais jamais la charrue n'avait pu passer sur le lieu où elle avait été et que l'on appelait le Bocenneu ou Bocenno.

En 1622, Yves Nicolazic, d'une pauvre famille du pays, tenait depuis longtemps la ferme du Bocenno, appartenant à la maison de Kerloguen. C'était un de ces hommes rares qui pratiquent la vertu par goût et par habitude, et qu'on dirait nés avec elle. Dès son enfance on l'avait vu exact à remplir tous ses devoirs religieux, et le temps critique des passions n'avait pu l'en écarter ; il était alors dans toute la maturité de l'âge et de la vertu, de quarante-trois ans environ. Ses voisins le choisissaient ordinairement pour arbitre dans leurs différends, convaincus qu'il eût mille fois préféré recevoir un tort que de l'occasionner aux autres. Cette habitude du bien était d'autant plus solide, qu'elle reposait sur un grand fond de foi et de piété, entretenu par l'amour de la prière. Quand on le rencontrait dans les chemins, on était sûr de le trouver récitant dévotement son chapelet : son attrait particulier était d'offrir ses actions pour le soulagement des âmes du purgatoire. Il avait été formé par ses parents à une grande dévotion envers la très-sainte Vierge et sainte Anne ; et il l'avait cultivée depuis son enfance, sans jamais séparer dans sa pensée le souvenir de la Fille de celui de la Mère.

Depuis quelque temps, sans qu'il pût trop s'en rendre compte, il sentait se fortifier de plus en plus sa dévotion envers sa sainte

¹ Legrand, *Sépulcre de sainte Anne.*

Patronne. C'était un avant-coureur des merveilles qui allaient avoir lieu.

La première fut une clarté extraordinaire qui parut tout à coup dans sa maison, au milieu de la nuit, et qui semblait provenir d'un cierge porté par une main isolée. Le phénomène dura le temps, ce fut son expression, de réciter deux *Pater* et deux *Ave*.

Six semaines après, un dimanche, une heure après le coucher du soleil, le même prodige se renouvela dans le champ du Bocenno ; seulement la vision du flambeau fut plus courte et la main mystérieuse ne parut pas.

Dans l'impossibilité de trouver une autre explication de ce qu'il voyait, Nicolazic vint à penser que ces apparitions pouvaient provenir de sa mère, décédée depuis peu de temps, et qui implorait peut-être ainsi le secours de ses prières. Dans cette pensée il ne négligea rien pour hâter la fin de ses souffrances ; mais un autre événement lui fit voir qu'il se trompait. Un soir, toujours vers une heure après le soleil couché, son beau-frère et lui étaient allés, à l'insu l'un de l'autre, chercher leurs bœufs dans les champs ; et tous les deux, au retour, avaient à les faire passer auprès d'une même source coulant alors humblement sur le gazon, et devenue depuis la belle fontaine de Sainte-Anne. S'étant rencontrés, ils s'en approchaient ensemble, quand tout à coup les bœufs reculent épouvantés, sans qu'il soit possible de les faire avancer davantage. Que pouvait-il y avoir auprès de la fontaine ? Ils s'avancent pour découvrir ce que leur cachait le feuillage. Quelle est leur surprise, de voir devant eux une dame d'un aspect auguste, debout et tournée du côté de la source ! Sa robe, d'une blancheur éblouissante, descendait jusqu'à terre, elle était environnée d'une clarté douce, et cependant vive, qui se répandait sur les objets voisins. A cette vue, leur premier mouvement avait été de prendre la fuite ; ils ont bientôt rougi de cette timidité puérile et reviennent sur leurs pas ; déjà tout s'était évanoui.

Le prodige ne tarda pas à se renouveler ; il paraît même que pendant les quinze mois qui suivirent, Nicolazic ne passait jamais

trois semaines sans recevoir quelque apparition nouvelle.

Toutes les fois qu'il revenait de ses champs plus tard que de coutume, la nuit commençant à tomber, un cierge, soutenu par un bras invisible, s'avavançait à ses côtés pour éclairer sa route : quand le vent soufflait, la flamme n'en était jamais agitée.

Souvent la Sainte se montrait en personne : tantôt auprès de la fontaine solitaire, tantôt dans la maison ou dans la grange, à côté des vieilles pierres travaillées que le père de Nicolazic avait autrefois retirées des ruines couvertes de la chapelle. Dans ces apparitions, elle était toujours revêtue d'une robe d'éclatante blancheur ; sa main tenait toujours un flambeau ; ses pieds étaient toujours portés sur un nuage ; elle gardait le silence ; mais son air majestueux était tempéré par une douce bienveillance ; et la lumière qui semblait la pénétrer en l'entourant, rappelait à l'esprit du bon laboureur celle qui avait ravi les Apôtres au sommet du Thabor.

Deux fois en outre, durant l'époque dont nous parlons, il lui arriva d'entendre de délicieux accords qui semblaient s'élever du fond des saintes ruines. Il en voyait en même temps sortir une grande clarté qui s'étendait jusqu'au village.

Ces grâces duraient peu ; mais elles se renouvelaient trop souvent pour ne pas vivement frapper une âme aussi droite et aussi ingénue que celle de Nicolazic. Il résolut de demander conseil aux Frères Mineurs Capucins du couvent d'Auray. Ce fut au P. Modeste, que Nicolazic s'adressa.

Le P. Modeste était trop prudent pour ne pas suspendre d'abord son jugement au sujet d'événements si étranges. Il se contenta donc de recommander à son pénitent de redoubler de fidélité à tous ses devoirs, de faire célébrer quelques Messes, et d'aller demander à Dieu la connaissance de ses desseins dans l'église du Saint-Esprit et dans celle de Notre-Dame de Nazareth, dévote chapelle maintenant détruite, mais alors en grande vénération sur toutes les côtes. Nicolazic obéit et ses prières furent exaucées de la manière suivante.

Un soir, c'était le 25 juillet 1624, la veille de la fête de sainte Anne, il revenait d'Auray, où probablement il avait été se con-

fesser pour la solennité du lendemain. Comme il s'avancait par un temps obscur en récitant son chapelet, arrivé près de la Croix appelée depuis la Croix de Nicolazic, il aperçoit la Sainte qui brillait dans l'obscurité, toujours portée sur son nuage et tenant en main son flambeau. Il continue sa route, elle se déplace pour le suivre, et le mystérieux flambeau l'éclaire jusqu'à sa maison où tout disparaît.

La durée de ce dernier prodige fit sur son esprit une impression profonde : plus que jamais désireux de connaître ce que Dieu demandait de lui, il se retira sans rien manger, et tout pensif, dans sa grange, bien moins pour y garder, pendant la nuit, le grain battu les jours précédents, que pour se livrer en liberté à ses réflexions. Étendu en un coin sur quelques bottes de paille, il continuait ses prières sans songer à goûter un sommeil alors impossible, quand tout à coup, c'était de onze heures à minuit, un bruit singulier lui fait prêter l'oreille, il se relève un peu, et il entend distinctement les pas d'une foule empressée, un murmure confus de voix nombreuses : c'est évidemment une multitude de personnes qui arrivent de toutes parts et s'agitent dans tous les sens. Surpris au-delà de ce qu'on peut dire, il se lève entièrement et court s'informer de ce que veut dire un tel rassemblement à une pareille heure. Chose plus étrange encore, il regarde, et ne découvre rien ; il écoute, et n'entend plus rien. Il a beau s'avancer vers les prairies voisines, la campagne est solitaire, la nuit est calme ; et, dans le profond silence, on distingue à peine un bruit léger, celui du vent qui remue le feuillage.

Il rentre alors, et reprend son rosaire avec plus de ferveur : nouveau prodige ! La grange est subitement éclairée, et une voix lui demande s'il n'a jamais ouï dire qu'il y avait eu autrefois une chapelle dans le Bocunno. Avant qu'il pût répondre, apparaît toute resplendissante une dame d'un aspect auguste et d'une aimable bonté, qui lui dit dans la langue du pays :

« Yves Nicolazic, ne crains pas, c'est moi qui suis Anne, la mère de Marie : va dire à ton Pasteur qu'au milieu du champ qu'on appelle le Bocunno, il y avait autrefois avant même qu'il existât de village, une chapelle célèbre, la première qu'on ait

élevée en Bretagne en mon honneur. Voilà aujourd'hui 924 ans et six mois qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins ; Dieu veut que mon nom y soit vénéré encore. » Elle dit, et disparaît avec la lumière.

Nicolazic résolut d'obéir ; mais le réveil changea bien ses pensées. Quand il vint à réfléchir plus directement aux difficultés à vaincre, le découragement s'empara de son esprit. Il se demandait ce qu'allait penser de tout cela son recteur, et ce qu'on allait dire de lui dans le voisinage ; il se figurait l'étonnement des uns, les mauvaises plaisanteries des autres, le peu de croyance à attendre de la plupart : s'il ne passait pas pour un imposteur, il passerait au moins pour un visionnaire. D'ailleurs est-ce qu'un pauvre laboureur comme lui pourrait jamais recueillir assez d'argent pour la construction et le service d'une église ? Ces craintes l'emportèrent tellement sur toute autre considération qu'il laissa s'écouler six semaines avant de se sentir le courage de voir son pasteur. Et cependant toujours poursuivi par de saintes inspirations, il ne goûtait plus un moment de paix. Il fuyait ses amis pour n'être pas contraint d'avouer le sujet de son trouble ; mais il ne pouvait pas se fuir lui-même ni échapper à ses remords.

La Sainte eut pitié de sa faiblesse : lui apparaissant de nouveau, elle lui répéta d'une voix plus sévère qu'il devait s'ouvrir à son recteur, et consulter d'autres gens de bien, et elle le menaça de son indignation s'il refusait d'obéir. Nicolazic effrayé se rendit le lendemain au presbytère où, ayant demandé à être entendu en confession, il raconta avec simplicité à son pasteur tout ce qui lui était arrivé depuis près de deux ans.

Dom Sylvestre Rodñez, recteur de Pluneret, n'était rien moins qu'un esprit crédule. Au récit de tant de choses extraordinaires, il s'imagina avoir affaire à un cerveau dérangé ; il s'égaya beaucoup relativement à la parole qui le concernait, et renvoya bien loin le pauvre Nicolazic, avec ce qu'il appelait ses extravagances.

L'abattement de celui-ci fut à son comble, et cependant il n'était qu'au premier pas des obstacles qui devaient servir, dans les

vues de la Providence, à éprouver sa vertu et à constater sa mission.

Sa sainte Maîtresse, car c'était le nom qu'il avait pris l'habitude de donner à la Sainte, voulut bien le consoler dans sa peine. Elle lui apparut la nuit suivante ; et, lui reprochant son peu de confiance, elle l'encouragea à se mettre au-dessus des jugements du monde et à supporter avec plus de fermeté les oppositions qui devaient, lui dit-elle, durer quelque temps encore.

Mais cette nouvelle faveur ne put le décider à recommencer ses démarches ; une crainte à laquelle il ne pouvait se faire, était de passer pour un insensé dans l'esprit de tous ceux qui l'estimaient ; il eût voulu obéir, mais il hésitait toujours.

Ces tergiversations duraient depuis sept semaines, lorsque, dans une nouvelle apparition, la Sainte, se montrant pleine de compassion et d'indulgence, l'assura qu'il aurait sans tarder des preuves sensibles de sa protection. Cette bonté l'enhardit tellement qu'il s'écria, comme par un mouvement involontaire : « Mais, bon Dieu, ma bonne Maîtresse ! pourra-t-on jamais me croire, quand je dirai qu'il y a eu autrefois une chapelle là où je n'en ai jamais vu, et où l'on n'en voit plus aucun reste ? Et puis, qui suis-je, moi, pour trouver quelqu'un qui veuille faire les frais de la nouvelle ? » — « Rassure-toi, répondit la Sainte, et fais ce que je demande. Tu auras suffisamment pour commencer, et je trouverai non-seulement ce qu'il faudra pour finir, mais pour faire encore bien d'autres choses, au grand étonnement de tout le monde. »

Ces dernières paroles restèrent imprimées dans son esprit, avec un sentiment de confiance et de joie qu'il n'avait pas encore si vivement éprouvé.

Plus que jamais encouragé par les promesses de sainte Anne, Nicolazic se résout enfin à retourner chez son Recteur, et s'y rend dès le lendemain matin. Dom Roduëz était chez lui, et veut bien prêter quelques instants l'oreille ; mais au mot d'apparition son sang-froid l'abandonne, et il n'eût pas été prudent de lui en dire davantage. Nicolazic espère être plus heureux auprès du

Curé¹ et se présente chez Dom Jean Thominec ; mais là c'est pis encore. Cependant cette double humiliation ne lui ravit rien de la conviction intime où il était, que Celle qui lui avait fait de si formelles promesses saurait bien trouver le secret de les remplir.

C'est qu'en effet ces promesses se confirmaient presque tous les jours par de nouveaux prodiges : tantôt c'était comme une pluie de brillantes étoiles, tantôt comme des faisceaux de flambeaux ardents qu'il voyait descendre sur le Bocenno. Souvent il lui arrivait de s'y trouver subitement transporté de sa maison, pour y entendre des accords si ravissants qu'il se croyait déjà au milieu des chœurs des Anges et qu'il lui semblait savourer les délices des Cieux.

Un soir, en particulier, c'était le premier lundi de mars 1625, cinq jours avant la découverte dont nous parlerons bientôt, la nuit venait de tomber, il voit de loin le Bocenno en feu et tout à coup se trouve au milieu de cette lumière. Il entend de nouveau les pas d'une foule qui semble arriver et se presser impatiente autour du lieu saint, et en même temps commencent des concerts d'une si merveilleuse douceur que l'ivresse de la jouissance le ravit hors de lui-même. De retour chez lui, il est fort étonné de trouver tous ses domestiques couchés et sa sœur fatiguée de l'attendre. Il s'imaginait s'être arrêté tout au plus une demi-heure, et c'était trois heures entières qu'il venait de passer à jouir des consolations célestes. Ces consolations avaient été si grandes que toutes les fois qu'il lui arrivait plus tard d'en parler, des larmes de reconnaissance et de joie s'échappaient de ses yeux.

Nicolazic n'était pas seul admis aux faveurs de la Sainte. A la même époque, trois habitants de Pluvigner, revenant du marché d'Auray, vers neuf heures du soir, aperçurent dans le Bocenno une Dame pleine de majesté et environnée de lumière. Mais elle se montrait de préférence à son pieux serviteur ; elle lui intima un nouvel ordre d'aller trouver son Pasteur, ajoutant que bientôt elle donnerait à tous des signes infaillibles qui ne permettraient plus de mettre en doute la vérité de ce qu'il avait

¹ On donne en Bretagne le nom de curé au premier vicaire.

vu et entendu. Le principal signe devait être une lumière qui ferait découvrir la sainte Image, autrefois vénérée dans ces lieux.

Des recommandations et des promesses aussi précises devaient décider l'esprit le plus timide. Nicolazic va donc trouver un de ses voisins, nommé Lézulit, ami digne de toute sa confiance, et le prie de l'accompagner chez son Recteur. Il se flattait que le temps aurait diminué les préventions fâcheuses, et qu'il serait plus favorablement écouté : c'était se tromper étrangement.

Dom Sylvestre se montra cette fois aussi affligé que surpris de trouver de pareilles rêveries, c'est ainsi qu'il parlait, dans un esprit jusqu'alors si sage. Il se mit à lui remontrer le tort qu'il se faisait en se livrant à des imaginations ridicules. Est-ce donc que les révélations se feraient, disait-il, à des ignorants comme lui ? Est-ce que Dieu ne choisirait pas de préférence quelque pieux Ecclésiastique, ou tout au moins quelque séculier saint et savant ? S'enflammant toujours davantage, il finit par lui déclarer que s'il ne renonçait au plus tôt à toutes ses folies, il allait lui interdire l'usage des Sacrements, l'entrée de l'église, et en cas de mort, la sépulture ecclésiastique. Nicolazic ne répondit rien et se retira consterné.

Dans sa tristesse, il revenait lentement à Keranna, avec son ami, lorsqu'ils rencontrent sur ses terres M. de Kermadio-Lescouët. Ce seigneur était plein de religion et de bonté ; il connaissait Nicolazic, et faisait un cas particulier de son bon esprit et de sa droiture. S'étant aperçu de l'altération de ses traits, il voulut en savoir la cause ; et, aux premiers détails qu'il en apprit, sans rien prononcer sur le fond, ce qui n'était pas de son ressort, il donna ses conseils à l'affligé avec tant de bienveillance et de sagesse, qu'il lui rendit quelque chose du calme qu'il avait perdu.

Aussi, quelques jours après, Nicolazic prit la liberté d'aller le trouver chez lui, accompagné d'un prêtre respectable, son voisin et son ami, appelé Dom Yves Richard. Il lui fit alors un récit plus circonstancié de toutes ses révélations, des violences qu'il s'était faites pour obéir, et de la confiance qu'il conservait mal-

gré les obstacles. M. de Kermadio approuva sa discrétion et sa docilité et l'encouragea pour l'avenir. N'osant toutefois donner son sentiment sur des matières si délicates, il lui conseilla d'aller consulter les PP. Capucins d'Auray, et surtout de prier Dieu pour obtenir ou des lumières s'il était dans l'erreur, ou des secours s'il ne se trompait pas. Il lui recommanda particulièrement de se procurer plusieurs témoins dignes de foi, s'il recevait les signes qui lui étaient promis.

Consolé par les bons conseils de M. de Kermadio, Nicolazic le fut bien davantage quelques jours après par deux faveurs remarquables. Sainte Anne lui apparaît de nouveau : elle veut cette fois qu'il mette immédiatement la main à l'œuvre pour bâtir sa chapelle, assurant que rien ne manquera. « Mais vous-même, ma bonne Maîtresse, s'écrie-t-il avec cette confiante familiarité que semblent provoquer tant d'avances, vous-même, faites donc quelque miracle qui fasse voir à mon Recteur et à tout le monde que vous voulez qu'on y travaille ! » — « Tranquillise-toi, reprit la Sainte, mets seulement ta confiance en Dieu et en moi : on verra bientôt une foule de miracles, et la seule affluence de peuple qui viendra m'honorer dans ce lieu ne sera pas le moins grand. » Après ces mots, elle disparut et le laissa inondé de joie.

Depuis ce moment, Nicolazic ne pensa plus qu'à la construction de la chapelle, décidé à engager, s'il le fallait, le peu de biens qu'il pouvait avoir ; mais sainte Anne ne voulait de ses offres que la bonne volonté qu'elles témoignaient : il en eut bientôt la preuve dans les arrhes miraculeuses qu'elle lui donna de l'exécution de ses promesses. Voici comment la chose arriva.

Le vendredi suivant, 7 de mars, fête de saint Thomas d'Aquin, il aperçut en se réveillant, la main accoutumée, tenant un flambeau sur sa table. La vision fut d'un instant ; mais sa femme, Guillemet Leroux, s'étant levée aussitôt pour s'approcher de l'endroit, se trouva bien surprise d'y voir de l'argent. Il y avait environ 12 francs, ou comme on parlait alors, 12 quarts d'écu. Quelques-unes des pièces portaient le millésime de 1623, d'autres des dates plus anciennes, et plusieurs sont restées inconnues.

D'où peut donc venir cet argent ? Quelqu'un l'aurait-il placé là ? Telle fut la première pensée de Nicolazic et de son épouse ; mais ils avaient beau réfléchir, rien n'expliquait le mystère. Ils ne voyaient personne parmi les voisins qui fût d'humeur à donner si gratuitement cette somme : d'ailleurs, les portes étaient soigneusement fermées, ajoutez la vue du flambeau. Nul doute que ce ne fût un don de sa bonne Maîtresse et des gages de la vérité de ses paroles. Cependant, comme s'ils eussent craint encore quelque illusion, avant d'y toucher, on appelle Lézulit, qui voit aussi dans l'événement un témoignage des volontés du Ciel. Ainsi donc, après avoir remercié ensemble la sainte Patronne, les deux amis enveloppent l'argent dans un mouchoir et prennent avec confiance le chemin du presbytère.

Dom Rodùez était absent, mais ils trouvent le curé Dom Thominec qui leur offre de les accompagner, avec un de ses confrères, chez les Capucins d'Auray. En passant par la ville, on ne put se dispenser de s'arrêter un moment chez M. Cadio de Kerloguen, propriétaire du Bocenno, qui n'avait pas sans doute attendu jusqu'alors à s'informer de ce qui se passait. Les paroles pleines de bienveillance qu'il adressa à son bon fermier firent oublier à celui-ci les réflexions pénibles qu'il avait fallu entendre pendant la route. M. de Kerloguen, voulut examiner de près les pièces d'argent, et il en retint deux, s'engageant à donner, si la chapelle se bâtissait, tout l'emplacement nécessaire. C'est ainsi que la Providence consolait le timide Nicolazic au milieu des épreuves de sa mission ; mais il s'en fallait bien qu'il fût sur le point d'en voir le terme.

Les PP. Capucins, lors de cette seconde visite, auraient-ils été prévenus défavorablement sur son compte, on ne saurait le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en les abordant, il put s'apercevoir qu'on ne s'apprêtait pas à souscrire à toutes ses paroles. La communauté s'étant réunie pour l'interroger, on l'accabla de questions pendant deux heures entières et avec une telle rapidité que, s'étant épuisé à répondre, il se trouva bientôt hors d'état de continuer. On lui fit grâce alors pour résumer les opinions ; et, après avoir discuté le pour et le contre, on convint, à

l'unanimité, que, bien qu'il y eût dans les déclarations précédentes des choses plausibles, le plus sage était de juger le projet en lui-même. Or, on ne voyait déjà que trop de chapelles dans les campagnes, puisque la plupart languissaient délabrées. Il en serait bientôt ainsi de la nouvelle. Il valait donc mieux se contenter d'honorer la Sainte aux autels déjà dédiés sous son invocation.

Cette décision sévère fit d'autant plus de peine à Nicolazic qu'il avait plus compté sur l'appui des PP. Capucins. En retournant à Keranna, il ne put se défendre de pleurer ; néanmoins, sa confiance ne fut pas ébranlée. Sûr, après tout, de sa bonne Maîtresse, il dit à Lézulit, en le quittant, que le jour de la découverte approchait, et qu'au premier signe, il irait l'appeler pour le rendre témoin du prodige.

Le lendemain, au soir, Nicolazic venait de se mettre au lit et d'éteindre sa lumière ; ses domestiques veillaient encore et s'entretenaient dans la chambre voisine, quand tout à coup le mystérieux flambeau reparait en jetant un grand éclat. Sainte Anne se montre aussitôt, et d'une voix plus douce, plus engageante encore qu'à l'ordinaire, elle avertit Nicolazic de se lever et de se rendre au Bocenno, à l'endroit que lui indiquerait la lumière, lui promettant qu'il y trouverait la Statue promise, dont la découverte serait une preuve palpable de la vérité de ses révélations.

La Sainte disparaît ; mais le flambeau reste, et l'on peut concevoir avec quelle hâte et quelle joie Nicolazic se lève. Au moment où il se dirige du côté de la porte, le flambeau le devance. Il suivait depuis quelque temps ce guide mystérieux, lorsqu'il se souvient des témoins qu'il devait prendre. Il court chez eux. Son beau-frère Leroux veillait encore ; les autres, Julien Lézulit, autrement dit Alanigo, Jean Tanguy et Jacques Lucas, sont bientôt prêts. François Le Bloënec se réunit un peu plus tard à eux, soit qu'un des derniers l'eût averti, soit que le bruit de leur marche eût piqué sa curiosité.

Arrivé près de la grange, Nicolazic pousse un cri de joie en retrouvant le flambeau qui s'était arrêté pendant son absence. Le

Roux et ses compagnons l'aperçoivent également, à mesure qu'ils sortent du chemin couvert, à l'exception toutefois de deux d'entre eux qui, au grand étonnement des autres, restèrent jusqu'à la fin privés de cette faveur. L'un et l'autre, sans être scandaleux dans leur conduite, avaient des reproches graves à se faire devant Dieu, et ne s'étaient pas même approchés du tribunal de la pénitence à la Pâque précédente. De vifs remords les forcèrent de convenir dès lors que cette privation pouvait être un châtiment du mauvais état de leur conscience. Le pécheur obstiné a-t-il droit de s'attendre aux faveurs spirituelles des Amis de Dieu ?

Cependant le flambeau qui les guidait s'avancait à trente pas environ au-devant d'eux, élevé à trois pieds de terre. Sa flamme immobile divergeait en gerbe rayonnante et éclairait un grand espace. Parvenu au-dessus de l'emplacement de la chapelle, il s'arrête ; puis, s'élevant et s'abaissant par trois fois, il semble s'enfouir dans la terre.

Les quatre témoins privilégiés fixaient d'un regard immobile l'endroit si bien désigné. Une fraîche verdure le couvrait aussi bien que le reste du champ. Nicolazic l'indique de la main à son beau-frère, et Le Roux se met à creuser avec sa tranche. Au bout de quelques moments, il annonce qu'il vient de rencontrer du bois ! Nul doute que ce ne soit la statue, objet de tous les vœux. Saisis d'un religieux respect, ils veulent, avant de continuer la fouille, allumer, en signe d'honneur, un cierge bénit. Cela fait, ils retirent avec soin la sainte image. Elle est tellement couverte de terre et rongée de vétusté, qu'il était difficile d'y reconnaître une forme. On la dépose sur le gazon de la haie voisine, et chacun retourne au village en bénissant Dieu, pour prendre quelque repos pendant le reste de la nuit.

L'aurore du lendemain les retrouva tous dans le champ avec la plupart des voisins, également curieux de voir et d'examiner l'image miraculeuse. Elle portait encore quelques vieilles traces de couleur, et laissait paraître des traits défigurés qui pouvaient aider à faire reconnaître une ancienne statue de sainte Anne. Ce fut alors que prosternés autour d'elle, tous ensemble,

et les premiers depuis tant de siècles d'oubli, ils invoquèrent avec une confiance sans bornes, la glorieuse Sainte qui semblait se donner à eux avec son image.

Malgré cette découverte, le curé Dom Thominec ne voulut rien croire, et on refusa d'élever une nouvelle chapelle à sainte Anne. En vain la grange de Nicolazic brûla sans que son seigle, placé tout auprès, fût même noirci ; en vain une foule innombrable, avertie on ne sait comment, vint le lendemain vénérer l'image sainte qui, sans les Capucins, n'eût pas même eu un toit de genêts pour s'abriter ; le Recteur et le Curé gardèrent leur incrédulité au mépris des signes les plus respectables : le Ciel s'en montra offensé.

Dom Thominec fut frappé le premier. Deux jours après l'éclat fait au Bocenno, il ressentit une douleur extraordinaire à la jointure du bras qui avait fait aux pèlerins d'imprudentes menaces. Aucune autre cause connue ne pouvait expliquer le mal ; aucun remède ne pouvait l'adoucir. Le coupable reconnut sa faute ; mais le châtiment ne finit que trois ans après et ce fut avec sa vie.

Le second exemple eut lieu trois semaines après dans la personne du Recteur. Il se sentit, une nuit, attaqué de douleurs si vives que, ne sachant plus où il en était, il se mit à crier au secours. On accourt, on cherche et c'est en vain. La main qui l'avait frappé n'était pas celle d'un homme. Les bras du Recteur étaient restés frappés de paralysie, sans qu'il cessât de déclamer contre l'innocent laboureur. Enfin un ami l'ayant fait convenir de ses torts, lui insinua que son mal pouvait être un châtiment, et lui persuada de recourir à Celle qu'il avait offensée. Toute réflexion faite, Dom Roduëz prend son parti. Il attend l'heure où la nuit soit obscure et la campagne déserte ; se déroband alors à la vue des siens, il se glisse par les chemins les plus étroits et se rend à une grande demi-lieue jusqu'à l'oratoire de genêts. Neuf jours de suite il accomplit furtivement son pèlerinage. La dernière nuit, il descend à la fontaine et s'y lave les mains et les bras. Au même instant une révolution s'opère. Il a senti la vie rentrer dans ses membres, et sa guérison est parfaite. Plus de

respect humain dès-lors. Dans sa vive reconnaissance, il tient à se montrer au grand jour aux pieds de sa Bienfaitrice. Dès le lendemain-matin, il fait devant la foule accourue une sorte de réparation d'honneur à Nicolazic ; il exprime le vœu de célébrer la première Messe qui se dira sur les lieux, et promet de renoncer jusqu'à la fin des constructions à la part des aumônes qui devait lui revenir. Il fit plus, la femme de Nicolazic étant devenue enceinte peu de temps après, au bout de quinze années de stérilité, il voulut tenir l'enfant sur les fonts du Baptême, en signe de réconciliation parfaite.

Nous pourrions citer encore la maladie et la guérison subite d'un laboureur nommé Ardeven, qui ne croirait jamais, disait-il, à moins qu'il ne vit un miracle de ses propres yeux ; ou bien encore le châtiment d'un boulanger avare, qui avait outré le prix du pain en spéculant sur l'affluence du peuple, et le soir ne trouva aucun fruit de ses injustes profits. Mais rien ne fut plus frappant que le trait qu'on va lire.

Un jour qu'une troupe de pèlerins traversait dévotement la lande, elle se voit accostée par un gentilhomme à cheval, appelé M. de Coüat-Menez, alors alloué de Pluvigner, et depuis sénéchal du siège royal de Baud. Ce gentilhomme, surpris de leur nombre et choqué de leur dessein, se met à leur reprocher leur folie d'abandonner leurs travaux, au moment de la moisson, pour courir, comme des vagabonds, après les rêveries d'un imbécile. Il parlait encore : tout à coup, bien que le ciel fût sans nuages, l'air doux et calme, un éclair part, le tonnerre éclate sur sa tête avec un bruit effroyable, un trait de feu tombe à ses pieds, son cheval se cabre et le jette épouvanté au milieu du chemin. Cependant ni la chute ni la foudre ne l'avaient blessé. Il se fut bientôt remis de la commotion, et s'apprêtait à recommencer ses invectives pour éloigner de son propre esprit, et de celui des autres, la pensée du châtiment céleste, quand, aussitôt, nouveau prodige ! le Ciel s'arme encore ; un nouveau coup de foudre part, le trait de feu tombe à ses pieds, et le cheval effrayé le jette une seconde fois à terre. Il fallut bien ouvrir les yeux sur sa témérité. Pénétré de confusion, de repentir et de recon-

naissance, il veut accompagner, à pied, ceux qui venaient d'être l'objet de ses dérisions amères, et faire son amende honorable devant l'Image qu'il avait eu l'audace de mépriser. La tendresse de pitié qu'il éprouva auprès d'elle lui laissa un souvenir plein de douceur, qu'il aima à se rappeler toute sa vie.

Il y avait près d'un mois que la sainte Image reposait au milieu des champs, sous son humble toit de genêts ; l'affluence des pèlerins augmentait toujours, les offrandes grossissaient à proportion, et l'on ne parlait plus que des grâces miraculeuses qui récompensaient la foi des pèlerins. Enfin, M^{sr} de Rosmadec se rendit aux vœux de toute la province. Une église fut élevée pour y placer la Statue miraculeuse. On la bénit le 4 juillet 1628, et des Carmes déchaussés furent chargés de desservir le nouveau sanctuaire, que les princes et les rois enrichirent de leurs dons ¹.

Les Souverains Pontifes, de leur côté, répandirent sur les pèlerins les faveurs de l'Église. Innocent X, Alexandre VII et Innocent XI accordèrent successivement des grâces temporaires : plus tard l'on obtint de Clément XII, en 1739, une indulgence plénière le jour de Sainte-Anne pour tous les pèlerins, et un autel privilégié tous les jours pour les âmes du purgatoire. Benoît XIV confirma par une nouvelle bulle, en 1747, celle d'Urbain VIII, et fit assigner, par l'Évêque M^{sr} de Bertin, quatre fêtes où les associés pussent jouir des mêmes indulgences que le jour de Sainte-Anne : ce sont celles de saint Yves, le 19 mai ; de saint Louis, 25 août ; de la Translation de saint Vincent-Ferrier, le 6 septembre, et de saint Michel, le 29 du même mois. Enfin Clément XIV ajouta à tous les privilèges précédents, par sa bulle du 20 novembre 1769, de nouvelles indulgences plénières pour les fêtes de Noël, de l'Immaculée-Conception, de la Nativité de la très-sainte Vierge, de saint Joachim et pour le quatrième dimanche de chaque mois. (Arthur MARTIN.)

¹ La reine Anne obtint de Louis XIII une relique de sainte Anne qui fut portée par le duc de Rohan-Montbazon, gouverneur de Paris, et le comte de Nogent, capitaine des gardes. La translation eut lieu le 1^{er} juillet 1639.

SAINT ÉRASTE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL, ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Éraсте était Corinthien de naissance et avait été converti à la foi de Jésus-Christ par saint Paul, durant le séjour de dix-huit mois, que cet Apôtre fit à Corinthe, où il était venu d'Athènes sur la fin de l'an 52. Il mérita par sa vertu que saint Paul le distinguât des autres fidèles pour l'associer aux travaux de l'Évangile, et le rendre le compagnon de ses voyages. Il fit avec lui celui de Judée et de Syrie, l'an 54 ; et saint Paul ayant parcouru la Galatie, la Phrygie et la plupart des autres provinces de l'Asie, l'amena à Éphèse, où il l'employa sous lui avec Timothée, dans le ministère de la prédication. Dans la résolution où il était de quitter l'Asie pour passer en Grèce, il les envoya l'un et l'autre en Macédoine, avec commission à Éraсте de l'y attendre, et à Timothée de continuer son chemin de là à Corinthe, pour revenir le trouver ensuite avant son départ.

Éraсте passa cinq ou six mois en Macédoine, instruisant les fidèles que l'Apôtre avait convertis, et ramassant les aumônes que l'on devait porter aux chrétiens de Jérusalem et de la Judée qui étaient dans la nécessité.

Saint Paul l'ayant rejoint l'année suivante, le retint auprès de lui et le mena en Achaïe, puis à Corinthe, d'où écrivant aux Romains, vers le commencement de l'année d'après, il les salue de la part d'Éraсте, qu'il appelle Trésorier de la ville de Corinthe : ce qui nous fait juger que le Saint avait un office dans son pays, que ni sa conversion, ni ses voyages ne lui avaient point fait quitter. On croit qu'il ne l'empêcha pas de suivre encore saint Paul en Asie, en Palestine et à Rome même, jusqu'au dernier voyage que cet Apôtre fit à Corinthe, vers l'an 65. Mais lorsque ce Saint retourna à Rome pour y souffrir le martyre, Éraсте demeura à Corinthe ; comme il le manda à Timothée par la seconde lettre qu'il lui écrivit vers les commencements de sa dernière prison.

Voilà tout ce que l'Écriture Sainte nous apprend de saint Éraсте, dont les Latins honorent la mémoire le 26 juillet, et les

Grecs le 10 novembre. Adon et Usuard, ainsi que le Martyrologe romain, ajoutent que saint Érase qui avait été laissé en Macédoine par saint Paul, pour être Évêque de Philippes, y souffrit le martyre. Les Grecs, au contraire, disent que saint Érase mourut en paix. Ils le font Évêque de Paneade, en Palestine, que l'on appelait autrement Césarée de Philippes, ville située vers les sources du Jourdain, au pied du Liban. Ils lui donnent le titre d'Apôtre, dont il n'est pas indigne sans doute ; mais lorsqu'ils l'ont mis au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, ils ne se sont pas souvenus peut-être qu'il était Corinthien de naissance et qu'il exerçait un office, qui selon toutes les apparences l'avait retenu à Corinthe jusqu'à ce que saint Paul y arrivât.

SAINT HYACINTHE,

MARTYR.

Luxurius, gouverneur de la province, avait livré saint Hyacinthe entre les mains du consulaire Léonce, afin qu'il le punit comme un criminel de lèse-majesté, parce qu'il faisait profession de la foi chrétienne. Léonce l'interrogea donc et lui dit : « Qui est-tu ? — Je suis, confessa-t-il, serviteur du seul Maître et Seigneur Jésus-Christ. — Eh ! quoi, ne sais-tu pas, reprit Léonce, que les empereurs, nos seigneurs, ont, par un édit général, expressément ordonné de punir sévèrement et de faire misérablement mourir tous ceux qui refuseront de sacrifier aux idoles ? — Vos peines peuvent être cruelles, répondit le serviteur de Dieu, mais elles ne sauraient être éternelles ; c'est pourquoi je n'en tiens aucun compte, non plus que de ton commandement et des menaces du prince, car en peu de temps votre courroux s'enflamme et s'évanouit. Quand vous aurez quitté cette vie mortelle, votre pouvoir tombera avec vous et vous endurez à jamais les horribles supplices de l'enfer. »

Luxurius entendant ces paroles, dit à Léonce avec dépit : « Ne voyez-vous pas que cet homme se moque de vos princes et de vous aussi ? Que tardez-vous donc à le condamner à mort ? — A quelle mort ? répliqua Léonce. — Faites-le brûler tout vif, dit Luxurius, puis jetez ses cendres dans le torrent. »

Saint Hyacinthe après avoir écouté sa sentence, dit au tyran : « Vous pouvez brûler mon corps, mais l'eau dans laquelle j'ai été régénéré me recevra comme son fils, et fera de moi un vrai martyr comme elle en a fait un vrai chrétien. Pour toi, Luxurius, sois assuré qu'aujourd'hui même le serpent te dévorera, afin que par ta mort tous ceux de ce pays sachent que Dieu prend vengeance de son serviteur, dont tu vas trancher les jours par l'eau et le feu. »

Quand donc, en vertu de la sentence portée contre lui, le vénérable serviteur de Dieu eut été jeté dans les flammes, il y resta presque tout le jour sans en recevoir aucune offense. Ayant été ensuite précipité dans l'eau, Dieu fit qu'il revint au bord sain et sauf, à l'endroit même où Luxurius se promenait sur la chaussée. Mais en ce moment, Dieu suscita un serpent qui se jeta du haut d'un arbre sur le gouverneur, et le fit périr sous ses morsures venimeuses.

Léonce apprit aussitôt la mort de Luxurius, et bien loin que cette mort lamentable l'amenât dans les voies de la justice, attribuant ce malheur à saint Hyacinthe, il envoya chercher le bourreau qui lui trancha la tête.

Le corps du saint Martyr fut honorablement recueilli et enseveli par une pieuse veuve, nommée Julie, laquelle demanda la faveur d'être enterrée auprès de lui, afin de ressusciter avec lui à la gloire éternelle. Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles, par l'intercession de saint Hyacinthe, au lieu où reposent ses reliques vénérables.

Saint Hyacinthe est honoré à Porto, près de Rome. Il fut martyrisé sous l'empire de Trajan.

SAINT SYMPHRONIUS ET SAINT OLYMPE,

MARTYRS

AVEC SAINTE EXUPÉRIE ET SAINTE THÉODULE.

Le bienheureux Symphronius admirant les vertus d'Olympe, d'Exupérie et de Théodule, les gagna à la foi chrétienne, qui seule a les promesses de la vie éternelle. Les ayant instruits, il les

fit baptiser par le Pape saint Etienne 1^{er}. Peu après s'éleva la persécution de l'empereur Valérien dans la seconde moitié du troisième siècle.

Le tribun, sa femme et son fils ne tardèrent pas à être dénoncés avec Symphronius. Ils donnèrent généreusement leur sang pour Jésus-Christ sur la voie Latine et moururent tous sur un bûcher. Leurs reliques furent précieusement recueillies par les fidèles, et à la fin du x^e siècle, le Pape Grégoire V les plaça avec honneur dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve.

SAINTE POMPÉE,

REINE DE BRETAGNE.

Sainte Aspasie plus connue sous le nom de Pompée, dut le jour à Eusèbe, qui devint roi d'Armorique, et à sainte Landouenne, son épouse. Elle marcha constamment sur les traces de sa vertueuse mère. Dieu permit que la princesse passât par de nombreuses et rudes épreuves, et il la trouva toujours fidèle aux grâces qu'il lui donnait pour en sortir avec édification.

Eusèbe sévit une fois avec excès ou injustice contre des sujets qui l'avaient irrité, il fut attaqué d'une maladie, et sa fille unique fut obsédée du démon. Sainte Mélaine les délivra. La vierge généreuse porta son père à donner au prélat Combléssac, pour l'entretien de ses religieux. Plus tard notre héroïne perdit un bon père et une mère excellente, et, avec eux, un royaume. Les droits de l'orpheline furent sacrifiés à Budic, mais elle se montra si digne du trône, que Hoël 1^{er}, successeur de Budic, associa sa cousine Aspasie à la couronne en l'épousant. Cette reine fut l'ornement de la Bretagne par ses vertus, l'ange des consolations par ses bienfaits.

En 509, les Frisons firent irruption dans l'Armorique ; et, malgré les efforts de Hoël-le-Grand, ils s'en emparèrent. Le souverain et sa famille se retirèrent dans les Iles Britanniques. Hoël et Aspasie s'attachèrent à donner une bonne éducation à leurs enfants et en mirent deux, Tugdual et Léonor sous la direction du savant et pieux Ilut.

En 513, le prudent et brave monarque chassa les barbares de

ses états, y reprit les rênes du gouvernement, et, aidé des conseils de son épouse, répara les maux qu'y avaient multipliés de féroces étrangers. Il paraît que la reine était restée en Angleterre.

Hoël y rentra pour voler au secours de son parent, le roi Arthur. Pompée eut à pleurer son illustre époux vers 545. Grande dans sa viduité, elle embrassa la vie religieuse, suivit, avec sainte Sève, sa fille, saint Tugdual et saint Léonor, lorsqu'ils vinrent en Bretagne, et qu'un autre de ses enfants, Hoël II, monta sur un trône que son père venait de couvrir de gloire. La bonne princesse passa le reste de ses jours dans un monastère, à Langoat, à une lieue de celui de Tréguier, que dirigeait saint Tugdual.

SAINTE SÈVE OU LOÈVE,

VIERGE.

Sainte Sève était fille de sainte Pompée et de Hoël-le-Grand, roi de la Petite-Bretagne. Profitant de la bonne éducation que lui donnèrent ses parents, elle marcha sur les traces de sa vertueuse mère. Son nom lui rappelait en même temps les grandes qualités de sainte Landouenne ou Loève, sa grand'mère.

Une irruption des Frisons dans l'Armorique força la famille royale à se retirer en Angleterre.

Sève adora les décrets de la Providence, qui permet que nous éprouvions des malheurs pour nous détacher des créatures et nous procurer des biens préférables à ceux que nous perdons. Exilée de sa patrie passagère, la fille des rois bretons voulut conquérir celle qui est à jamais durable et heureuse. Pour y réussir elle employa les moyens nombreux et puissants que la religion fournit.

Une autre épreuve encore plus douloureuse l'attendait. Le héros à qui elle devait le jour périt. La jeune princesse vint en Bretagne avec trois de ses frères, saint Tugdual, saint Léonor et Hoël II, et sainte Pompée, leur mère. Elle consacra sa virginité à Dieu, se mit avec sainte Pompée sous la direction de saint Tugdual, et, par sa persévérance, mérita un trône au ciel.

SAINT ÉVROU,

ABBÉ.

Saint Évrols (Ebrulfus), appelé vulgairement saint Evrou ou Evrau, né à Beauvais, reçut une éducation toute chrétienne et brilla par ses vertus au VII^e siècle. Décidé à fuir le monde pour s'attacher à Dieu, il se mit sous la direction d'un saint personnage, qui fut pour ses jeunes années un guide précieux et sûr. Il occupait son temps à l'étude, à la prière et au travail des mains. Lorsqu'il se crut affermi dans la vertu, il s'éloigna pour mener la vie solitaire.

Comme il possédait quelques biens, il en employa une partie à se faire bâtir une cellule et un oratoire, et donna le reste aux pauvres. Plusieurs personnes, entraînées par son exemple, se retirèrent autour de lui, voulant l'avoir pour guide et pour modèle. C'est ce qui lui a fait donner la qualité ou plutôt le titre d'abbé.

On ne doit pas le confondre avec saint Evroul, abbé au diocèse de Lisieux. Saint Evrols est fêté le 26 juillet.

SAINTE CHRISTINE,

VIERGE.

Sainte Christine est honorée le 26 juillet à Terremonde en Belgique, dont elle est la patronne; et on y fait le même jour la fête de la translation de ses reliques qui y furent portées dans l'invasion des Normands. Ces reliques se trouvaient auparavant dans le village de Diclevonne, où cette Sainte mourut après y avoir passé une grande partie de sa vie. Ces deux fêtes avaient leur office propre dans l'église collégiale de Terremonde. Il faut encore ajouter à ces solennités un jour de chaque semaine, pendant lequel on célébrait, le matin, le saint sacrifice de la Messe, à l'autel de sainte Christine, et le soir un salut très-solennel.

Ce culte, si ancien et si populaire dans cette contrée, nous dit assez que sainte Christine y a laissé de profonds souvenirs et de salutaires impressions. Il est bien à regretter que ses Actes aient été perdus ou détruits; ceux qui nous restent aujourd'hui sont

d'une date trop récente et n'offrent pas de garanties suffisantes pour qu'on puisse les suivre avec confiance. Voici ce qu'on trouve dans les plus anciens auteurs.

Sainte Christine était fille d'un roi des Angles, dont les ancêtres avaient fait une invasion dans la Grande-Bretagne (Angleterre). Son père s'appelait Migramme et sa mère Marona. On croit qu'ils étaient encore païens et que leur fille avait été élevée dans la pratique des superstitions idolatriques. Mais plus tard, Dieu, pour la récompenser de sa charité envers les pauvres et les malheureux, lui accorda la grâce de parvenir à la connaissance de l'Évangile. Il serait impossible de préciser les divers incidents qui durent précéder et suivre cette conversion de la jeune vierge, ainsi que les événements qui se passèrent autour d'elle. Incontestablement il y eut dans sa famille des choses peu ordinaires, et l'on serait presque en droit de supposer que, comme plusieurs autres jeunes vierges de ces temps reculés, sainte Christine eut le courage de quitter sa patrie et ses parents pour aller dans des lieux inconnus et éloignés, pratiquer une religion sainte qu'elle avait maintenant le bonheur de connaître.

On la voit, en effet, dans la suite, vivre avec plusieurs saintes filles qui l'avaient suivie, dans le village de Diclevenne, près de Terremonde. Le secret de ses œuvres et de ses vertus n'est connu que de Dieu.

Le corps de sainte Christine fut transporté à Terremonde en même temps que celui de l'évêque missionnaire, saint Hilduard. Tous deux reçoivent dans cette religieuse contrée, depuis dix siècles, les hommages des fidèles. (DESTOMBES.)

SAINT OWIN,

MOINE.

Owin, l'un des Saints du VII^e siècle chez les Anglais, avait beaucoup de science et de vertus ; il fut élevé au monastère de Lichfield, dans le comté de Strafford. Comme il sortait du pays des Est-Angles, la reine Etheldrède que les Français appellent sainte Audry, étant l'épouse du roi Egfrid, prit Owin pour son écuyer. Il remplit très dignement ses fonctions, mais la pieuse reine

ayant quitté le monde et pris le voile, Owin se retira dans le monastère de Lestingay où il fit ses vœux.

Saint Chad, évêque de Lichfield, venait souvent se retremper à ce monastère où il se lia d'amitié avec saint Owin. On raconte qu'un jour Owin eut une vision où il lui fut révélé que le ciel s'ouvrirait bientôt pour le prélat, et, en effet, saint Chad mourut peu de temps après.

On ne sait plus rien de saint Owin, qui est honoré le 26 juillet.

SAINT GONDULPHE OU GONDOLPHE,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

Après la mort de saint Mondolphe, on mit à sa place saint Gondulphe, appelé vulgairement saint Gondoù et saint Gondon, qui fut jugé égal en mérites à ses prédécesseurs par l'innocence de ses mœurs, par la pureté de sa vie, par sa piété et par sa doctrine. Sa famille était des plus nobles et des plus puissantes de la Basse-Austrasie, aussi bien que celle de saint Mondolphe. On remarque que dès qu'il eut reçu l'ordination, il renonça aux soins de toutes les choses de la terre pour se donner tout entier à celles de Dieu, c'est-à-dire à tout ce qui pouvait contribuer à le sanctifier avec le troupeau qui lui était confié. Il travailla avec une application infatigable à réformer les abus et les vices de ses peuples, à les instruire de leurs devoirs, à pourvoir à tous leurs besoins spirituels. Dans ce but, il faisait continuellement la visite de son troupeau et de son diocèse. Un jour, passant par Tongres, et voyant les restes des édifices superbes de cette ancienne ville, il oublia la résolution qu'il avait prise dès le commencement de son épiscopat, de ne point se mêler d'affaires temporelles. Il crut qu'il était de l'intérêt de son église de rebâtir cette ville qui en dépendait, et il se mit en devoir d'y faire travailler, comme avait fait son prédécesseur saint Mondolphe, mais il en fut détourné par des prodiges effrayants.

Saint Gondulphe mourut le 26 juillet 617, après sept ans d'épiscopat.

SAINTE LILIOSE,

SŒUR DE SAINT JACOB.

On sait peu de choses de cette Bienheureuse, sinon qu'elle était sœur de saint Jacob, que comme lui elle se consacra toute à Dieu, qu'elle fonda, avec l'aide de son frère, l'abbaye de Saint-Belin, et qu'elle mourut en paix avant la fin du viii^e siècle.

SAINT BÉNIGNE ET SAINT LAZARE,

SOLITAIRES.

Bénigne était au ix^e siècle un saint ermite qui vivait dans une cellule à Malsésina, près de Vérone. Beaucoup de chrétiens venaient le consulter dans leurs embarras et dans leurs détresses ; car on savait que ses prières étaient exaucées de Dieu et, en effet, il porta remède à beaucoup de maux.

Il lui vint un disciple nommé Lazare, qui le seconda jusqu'à sa mort, et qui, resté après lui, continua ses bonnes œuvres. Les Italiens l'appelaient *san Caro*.

On ignore l'année de sa mort, mais on le fête avec saint Bénigne le 26 juillet. Leurs corps furent transférés solennellement en 1314, dans l'église de Saint-Etienne à Vérone.

SAINT SIMÉON DE PADÉLIRONE.

Le saint dont nous allons parler était d'Arménie, et avait pris naissance de parents que leur noblesse rendait illustres dans le pays. Dès les premières années de sa jeunesse, il eut du penchant pour la solitude, et vécut en véritable ermite aussitôt qu'il lui fut possible. Après qu'il eut passé plusieurs années dans le désert, où il fit de grands progrès dans les vertus les plus éminentes, et repoussa par les armes de la prière toutes les tentations dont le démon l'attaqua, il eut la dévotion d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Il alla ensuite à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres ; de là, il passa en Espagne pour y honorer saint Jacques, au royaume de Galice. Il parcourut ainsi la plupart des régions habitées, pour y rendre à Dieu, dans ces divers lieux, le culte qui lui est dû, et prendre part à la piété de ceux

qui l'honoraient dans les différentes églises qu'il rencontra sur sa route. Il ne mangeait ni pain, ni viande, ni fromage, ni œufs, et ne se nourrissait que d'herbes et de racines.

Après que ce Saint eut visité les tombeaux des Confesseurs et des Martyrs, sans que les travaux de ses voyages diminuassent rien de sa ferveur et de son application à la prière, il revint enfin à Rome, dans le temps que le Souverain Pontife était assemblé avec beaucoup d'évêques et plusieurs saints personnages, à Saint-Jean-de-Latran. Tandis qu'il faisait sa prière dans cette église, et que son ardeur la lui faisait prolonger, un des clercs osa le dénoncer pour hérétique, en la présence de tous les Pères assemblés, et pour exciter le peuple à s'irriter contre le Saint, et à le faire mourir, il faisait mille imprécations contre lui, imaginait une multitude d'impostures et lui imputait tous les crimes. « Ne voyez-vous pas, disait-il à la populace, dans les yeux de ce scélérat, dans sa démarche, dans sa contenance, sa méchanceté dépeinte, et toute la noirceur de ses hérésies ? » Ce clerc, animé de zèle pour la foi catholique, à ce qu'il croyait, se mit à crier : « Jetons-nous tous sur lui, et pour donner de la crainte aux autres, faisons-le mourir à coups de pierres, ou jetons-le dans les flammes. » Ce furieux engageant déjà beaucoup de monde dans son parti, les Pères du concile furent troublés par ce désordre ; ils s'informèrent avec soin de quoi l'on pouvait convaincre celui qu'on accusait si violemment.

Il y avait alors à Rome un fameux évêque d'Arménie, que sa piété y avait fait venir des extrémités de son pays, dont la sagesse et la prudence étaient connues, et que son éminente sainteté rendait recommandable à tout le monde. Ce saint Prélat alla trouver le Souverain Pontife et lui dit ces paroles remplies de douceur : Faites intervenir votre autorité, très-saint Père, pour apaiser la fureur de ce peuple, et daignez vous faire informer par moi de ce que peut être cet homme accusé ; quel est son état, et de quelle manière il fait profession de la foi catholique. Le Pape se rendit à la prière de ce Prélat. Alors l'évêque arménien s'approcha de Siméon, et en langage de leur pays, lui parla de la sorte : « Qui êtes-vous ? d'où êtes-vous ? dites-moi, mon

frère, si vous professez la foi catholique, afin que je le fasse connaître à ces peuples. » A ces paroles, le Saint qui était tout plein de l'Esprit de Dieu, et tout pénétré de la véritable sagesse, répondit aux interrogations du Prélat, et le persuada de la pureté et de la perfection de sa foi, dont il professait tous les articles. L'évêque ayant entendu ce discours, et reconnaissant non-seulement la doctrine, mais la sainteté de Siméon, fut rempli de joie et même de respect pour ses éminentes vertus ; en sorte que pour marquer ce qu'il en pensait, il se jeta humblement à ses pieds. Après s'être tous deux entretenus longtemps en langue arménienne, l'évêque déclara tout haut à tout le peuple, que Siméon était un grand Serviteur de Dieu, qu'il professait la vraie foi, qu'il menait une vie sainte et juste, qu'il honorait la Trinité sainte, et qu'il adorait le Dieu tout-puissant.

Mais comme le Seigneur est appelé le Dieu des vengeances, et qu'il ne permet pas qu'aucun crime demeure impuni, il voulut montrer un exemple éclatant de sa justice, en la personne de ce clerc perfide qui avait excité le peuple contre Siméon ; le démon s'empara du corps de ce misérable dont l'âme lui était déjà soumise, et le tourmenta violemment en le roulant sur la terre. Le Pape, tout le clergé et tout le peuple qui furent témoins de ces effets merveilleux de la puissance de Dieu, élevèrent les mains vers le Ciel, et avec de grandes acclamations rendaient tous ensemble au Seigneur mille actions de grâces, pour le remercier d'avoir empêché que son Serviteur n'eût été accablé sous l'injustice de son persécuteur, et de ce qu'après avoir fait reconnaître son innocence, il avait voulu que les impostures du traître ne restassent pas impunies. Saint Siméon regardant ce clerc abattu par terre, et tourmenté cruellement par le démon, se souvint aussitôt de ces paroles évangéliques : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Il se sentit touché de compassion pour ce misérable, et étendant la main sur lui, fit un signe de croix en apostrophant le démon, qui se mit à crier par la bouche du possédé qu'il tourmentait, et qui après d'horribles hurlements, s'en alla. Ce clerc ne fut pas plutôt délivré,

qu'il vint au même instant se jeter aux pieds du Serviteur de Dieu, où reconnaissant la noirceur de sa calomnie, il lui demanda pardon du crime qu'il avait commis.

Après cet événement, le Souverain Pontife reçut honorablement notre Saint, et lui donna de grands témoignages de sa bienveillance; la réputation de Siméon s'étendit si loin, qu'un nombre prodigieux de personnes vinrent le trouver pour en être guéries. Les grands honneurs qu'il reçut des peuples et des principaux seigneurs de l'Italie, le firent sortir de la ville, et après avoir parcouru tous les Lieux Saints de la France et de l'Espagne, pour édifier sa piété, il vint enfin se fixer à Mantoue. Le duc Boniface et sa femme lui donnèrent de grands témoignages de leur affection et du respect qu'ils avaient pour ses vertus, et lui abandonnèrent un lieu pour y faire sa demeure. C'était un endroit fort désert. Le Saint y construisit une très-petite cellule, où il vivait inconnu au reste des hommes. Les herbes sauvages et les racines amères lui servaient de nourriture, et il ne se désaltérait qu'avec un peu d'eau. Un jour qu'il était violemment tourmenté de la faim, sans rien trouver de quoi manger, Dieu permit qu'une biche vînt auprès de sa cellule, pour le nourrir de son lait. Enfin après que ce saint homme eut passé plusieurs années dans cette solitude, où il opéra quantité de miracles, il s'endormit en paix du sommeil des justes, en l'an 1016. Il est nommé au Martyrologe romain.

LE VÉNÉRABLE GAUTHIER DE SERCY,

ÉVÊQUE DE CHALON.

Gauthier de Sercy, évêque de Châlon, mourut le 26 juillet 1152. Ce Prélat fut généreux envers les pauvres et plein de fermeté contre les oppresseurs de son Église. Il consacra la basilique de Saint-Étienne de Dijon, et assista à la translation des Reliques de saint Lazare. Il mourut dans le monastère de Prémontré, où il s'était retiré. On croit, disent les auteurs du *Gallia Christiana*, que le corps de Gauthier de Sercy est encore entier et sans corruption.

LA VÉNÉRABLE CLAUDE DE FRANCE,

REINE.

Claude de France, reine de France, était fille du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa seconde femme, et naquit à Romorantin le 13 octobre 1499. « Une vertu sincère, dit un historien moderne, un esprit égal, la douceur, la bonté même formaient son caractère. » Aussi les historiens de son temps l'appellent-ils communément la bonne reine. Elle n'était pas si bien partagée du côté des qualités du corps ; elle était un peu boiteuse, défaut qu'elle tenait de sa mère ; sa taille était médiocre, et les traits de son visage, qui ressemblaient à ceux de Louis XII, n'avaient rien qui pût fixer agréablement les yeux, que l'air de bonté qui brillait dans toute sa personne. « Le roi, son père, la destinait à François, duc d'Angoulême, qui était le premier prince du sang, et l'héritier apparent de la couronne ; Anne de Bretagne, au contraire, voulait avoir pour gendre Charles d'Autriche, depuis l'empereur Charles-Quint, et elle serait venue à bout de son dessein, si les ministres du roi ne s'y fussent opposés. Claude fut fiancée à François en 1506, mais ce ne fut qu'après la mort de la reine Anne, en 1514, que le mariage fut consommé. Le duc d'Angoulême parvint à la couronne en 1515, et Claude vit son titre de duchesse changé en celui de reine ; mais pour être élevée si haut, elle ne changea ni d'humeur ni de conduite, et conserva toujours sa première douceur et sa modestie. A l'exemple de la reine sa mère, elle s'occupait une bonne partie des jours avec ses dames et demoiselles, à filer, à travailler à l'aiguille pour vêtir les pauvres ou décorer les autels. Elle fut aimée de toute la France et fort regrettée après sa mort, pour ses admirables vertus et bontés. » Elle mourut le 26 juillet, au château de Blois, l'an 1524. On rapporte que plusieurs personnes l'invoquèrent comme Sainte, et furent guéries par son intercession.

LE VÉNÉRABLE DOM LOUIS JANTHIAL,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Ce vénérable Bénédictin, né à Châlon en 1742, s'était à la Révolution retiré à Anet, après avoir été chassé de son couvent

d'Évreux. Il fut arrêté au commencement de 1794 et conduit à Paris, où il passa plusieurs mois dans les fers, parce qu'on ne savait quels motifs alléguer pour le condamner à une peine plus grave.

Mais, lorsqu'à la veille de renverser Robespierre, le comité de salut public affecta de multiplier ses victimes, dom Janthial fut traduit avec cinquante-trois autres accusés devant le tribunal révolutionnaire, le 26 juillet 1794. La plus grave accusation portée contre lui, était d'avoir dit que, si les puissances coalisées contre la Convention pénétraient en France, ce serait pour y rétablir la religion. Les juges le condamnèrent comme les autres à la peine de mort, en qualité de conspirateur, et il périt le même jour, à l'âge de cinquante-deux ans, avec ses compagnons, parmi lesquels étaient trois autres prêtres et l'évêque d'Agde.

(*Martyrs de la Foi.*)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Une conquête de Marie. — C'est à la très-sainte Vierge que M. de Kériolet attribuait sa conversion miraculeuse, et nous avons cru en devoir rappeler aujourd'hui le souvenir, parce qu'il voulut être enterré dans l'église de Sainte-Anne d'Auray, à laquelle il était très-dévot.

Pierre le Gouvello de Kériolet, né à Auray, d'une famille honorable, laissa paraître, dès ses premières années, ce génie de feu et ces passions bouillantes qui annoncent une âme faite pour les extrêmes. Malheureusement, malgré les soins de ses vertueux parents, cette activité impétueuse, mise en jeu de bonne heure par des amis pervers, ne se développa que pour le mal ; l'orgueil, le libertinage l'entraînèrent à toutes sortes de désordres et de crimes. Il poussa même l'impiété jusqu'à défier le Seigneur de se venger de lui, et à vouloir apostasier le christianisme. Mais il ne cessa jamais de dire chaque jour un *Ave Maria*, et telle est la magnificence de la divine miséricorde, dit le P. Arthur Martin dans son histoire du *Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, qu'elle se plaît à faire « surabonder la grâce où le péché

avait abondé. » Un moment avait suffi pour faire de Saul persécuteur d'Étienne, le vase de choix de Jésus-Christ : un moment suffit aussi pour transformer en un admirable pénitent l'homme le plus dépravé de son siècle.

Kériolet s'était rendu à Loudun, toujours roulant en son cœur des projets infâmes, lorsque la Providence permit qu'il passât devant l'église de Sainte-Croix, où les possessions des Ursulines, qui ont tant intrigué l'Europe, attiraient aux exorcismes un grand concours de peuple. Sans entrer ici dans la discussion de ce procès, nous ferons seulement remarquer qu'il a fallu que les événements eussent un caractère fort extraordinaire, pour changer subitement une âme de la trempe de celle de Kériolet, qui faisait depuis longtemps profession de ne rien croire. Il est certain que, confondu au récit qui lui fut fait de ses crimes et de choses, dit-il lui-même, dont nul homme au monde ne pouvait avoir connaissance, il se sentit transformé en un autre homme, et résolut de proportionner les rigueurs de sa pénitence à l'excès de ses désordres.

De retour dans son château de Kerloi, à une lieue de Sainte-Anne, il commença par une rupture ouverte avec le monde, afin de s'appliquer tout entier, sous la conduite des Carmes, à la seule science indispensable ici-bas, et la plus ignorée, celle du salut. Sentant au delà de ce qu'on peut dire, la vanité de tout ce qui ne conduit pas à Dieu ; pénétré de reconnaissance pour la bonté divine qui lui offrait son pardon, et de douleur de l'avoir aussi longtemps et aussi profondément affligée, rien n'eût pu modérer son indignation contre lui-même. Il lui fallait, à tout prix, prévenir à son égard la justice de Dieu et la venger avec éclat. Sa résolution fut donc prise, et il la confirma par un vœu exprès, de faire jusqu'à la fin de ses jours, en esprit de pénitence, le plus de bien à son prochain, et à son corps le plus de mal qu'il pourrait. Résolution effrayante qui était loin d'être l'effet exagéré d'une ferveur passagère, puisqu'elle fut exécutée avec un courage et une persévérance au-dessus des forces humaines.

A partir de ce moment, on le vit étudier ses moindres inclina-

tions pour les sacrifier avec le même soin qu'il avait mis jusqu'alors à les satisfaire. Il avait aimé avec passion la société et les hommes du monde, la richesse des équipages, l'élégance des vêtements, le soin de sa personne ; il ne goûta plus que la solitude et l'oubli, et n'eut plus de rapport qu'avec les Religieux qui lui parlaient de Dieu, ou les pauvres, auxquels il en parlait à son tour. Pauvre lui-même au milieu des richesses, il ne voyagea plus qu'à pied, usant du linge le plus grossier, couvert des plus méchants habits, et si négligé dans toute sa personne, qu'il eut presque à chaque pas l'occasion de jouir des mépris qu'il recherchait. Si sensible auparavant à ce qui touchait le point d'honneur, il savourait les outrages de manière à éprouver de la reconnaissance envers ceux qui l'aidaient, disait-il, à dompter son orgueil. Pour expier ses criminels plaisirs, il se condamna, dès sa conversion, à un jeûne de trois ans, au pain et à l'eau, et poussa la rigueur de ce jeûne jusqu'à ne prendre de nourriture que tous les trois jours.

Durant le reste de sa vie, il ne voulut jamais user que des aliments des pauvres ; encore se reprochait-il, pour ainsi dire, le mauvais pain noir qu'il mangeait en le mouillant de larmes. A tous les voyages qu'il avait faits par des motifs coupables, il voulut opposer de saints pèlerinages, dans l'espoir d'y obtenir de la divine miséricorde un plus entier pardon de ses crimes. On le vit se rendre, à diverses reprises, à Liesz, à Montserrat, à Milan, à Compostelle, à Rome, et en tant d'autres endroits que l'historien de sa vie, qui vécut dans son intimité, fait monter à vingt-cinq mille lieues les distances parcourues dans ces voyages ; ce qui surprendra bien davantage encore, si l'on songe qu'il les fit toujours à pied, et ordinairement en demandant l'aumône, quoiqu'il la donnât en même temps aux véritables pauvres. Dire tout ce qu'il eut à souffrir des saisons, des lieux et des hommes, serait chose impossible. A la faim et à la soif, aux injures et aux coups, au coucher sur la dure, même sur la neige, et habituellement dans les étables, se joignaient de cruelles attaques de goutte et des mortifications de son choix, en particulier des pointes de clous qui traversaient sa chaussure, et sur lesquelles il ap-

puyait exprès ses pieds ensanglantés. Ces intolérables douleurs ne l'empêchaient pas de faire ordinairement dix lieues par jour, encore trouvait-il le temps et la force de prier à genoux jusqu'à sept ou huit heures entières, comme il en avait fait vœu pour sept ans ; il passait même jusqu'à dix heures consécutives dans cette gênante posture quand il était plus libre. Au reste, ces pieuses cruautés envers lui-même, que nous offrons à l'admiration plutôt qu'à l'imitation des fidèles, ne diminuaient en rien sa tendre compassion pour les souffrances des autres. Dès le commencement de sa conversion, il vendit sa charge : le produit, ainsi que le reste de ses biens, ne fut plus à lui mais aux pauvres, et son château se transforma en un hospice, dont il ne s'estimait que le portier. Il faisait plus, il allait chercher dans les campagnes les malades et les mendiants ; et si les forces leur manquaient, il s'estimait heureux, à l'exemple du bon Pasteur, de les porter sur ses épaules ; ou, si la distance des lieux était trop forte, imitant le Samaritain compatissant, il les confiait à quelque villageois du voisinage et pourvoyait généreusement à toutes les dépenses.

On comprend qu'une telle charité dut faire affluer chez lui la foule des malheureux ; loin d'en rebuter aucun, les jours où le nombre augmentait étaient ses jours de fête. Il allait au-devant d'eux, les prenait par la main, et les fournissait de linge et de vêtements, jusqu'à se dépouiller du nécessaire. C'était de ses propres mains qu'il leur servait à manger, ne prenant jamais rien lui-même qu'après tout le monde ; il se contentait des restes. Ses pauvres étaient-ils malades ? c'était encore lui qui les soignait : plus leurs plaies étaient révoltantes, plus il redoublait ses soins : c'était alors que, surmontant avec énergie ses répugnances naturelles, il les embrassait avec une effusion de tendresse qu'ils ne pouvaient comprendre. Pour les familles honteuses, les jeunes personnes sans dot et sans avenir, il prévenait leurs demandes avec une délicatesse qui donnait mille fois plus de prix à ses secours. Enfin ses aumônes étaient telles, selon les calculs des témoins oculaires, que sur cinquante mille fagots de bois dont il faisait provision chaque année, à peine en brûlait-il

quinze pour ses propres besoins ; et que de ses rentes, qui étaient fort considérables, à peine dépensait-il une centaine de livres pour son usage : tout le reste allait à ses pauvres.

La compassion serait trop peu chrétienne, si elle s'arrêtait aux soins de la vie matérielle. Kériolet voyait surtout dans les malheureux des esprits à éclairer, des cœurs malades à guérir et à consoler. Cédant aux instances de son évêque, il fut promu aux ordres sacrés et consacra tout son ministère aux pauvres, car les riches, disait-il, ne manqueront jamais de secours ; mais les pauvres ont moins d'amis. Sa grande occupation était de leur apprendre à adorer la main divine quand elle frappe, à supporter les douleurs en les unissant aux souffrances de Jésus-Christ, à sortir surtout de l'état affreux du péché dont la contagion envenime tous les autres maux, et à faire de la vie une préparation à la mort. Tous les soirs, il conduisait les convalescents à la chapelle voisine de Notre-Dame de Miséricorde ; et là, par des instructions familières et touchantes, il triomphait des cœurs les plus rebelles. C'était par de telles œuvres que le courageux pénitent espérait racheter des fautes dont le souvenir le faisait toujours frissonner. Comment le Dieu bon, dont le propre est de pardonner, lui eût-il refusé la miséricorde que lui-même il exerçait envers les autres ?

Nous nous sommes un peu étendus sur la pénitence de Kériolet, parce que, si la gloire de sa conversion est due, après Dieu, à la très-sainte Vierge, qu'il n'avait jamais cessé d'honorer par un *Ave Maria* au milieu de ses égarements, la gloire de sa persévérance doit sans doute rejaillir sur sainte Anne, à laquelle il fut si dévot.

Le don considérable de terres qu'il fit au couvent, et auquel on doit une grande partie de l'enclos, prouva dès le commencement ses sentiments envers notre Sainte. Quand il habitait son château, il venait régulièrement passer au pèlerinage tous les mercredis et les samedis, et il faisait à la porte de l'église d'abondantes distributions d'aumônes. C'est à sainte Anne qu'il conduisait les pécheurs : il adressait les plus difficiles aux Carmes et se chargeait des autres. Quand il lui arrivait de ne pouvoir

faire le voyage, il ne manquait pas de monter au haut de son château pour découvrir la tour, se prosterner et se mettre en prière. Il racontait lui-même qu'une des plus furieuses attaques qu'il eût éprouvées de la part de l'esprit tentateur depuis sa conversion, lui étant arrivée dans un de ses pèlerinages de Sainte-Anne, ce fut à l'invocation de la Sainte qu'il lui sembla devoir sa délivrance. Sa dévotion pour sainte Anne lui faisait ardemment souhaiter de finir ses jours à l'ombre de ses autels : c'est à cela qu'on attribuait la peine sensible qu'il laissait paraître dans ses dernières années, quand il fallait s'éloigner du sanctuaire; le Ciel ne voulut pas lui refuser une consolation si bien méritée.

Ce fut pendant une nuit du mardi au mercredi qu'il se trouva atteint de l'esquinancie qui devait l'emporter. Habitué à faire peu de cas de la douleur, il n'en voulut pas moins entreprendre son voyage accoutumé; mais il fallut céder au mal. Ses efforts furent également inutiles les deux jours suivants; enfin le samedi, son jour privilégié, il retrouva assez de force pour se mettre en marche et faire une dernière fois son bien-aimé pèlerinage. Il fut obligé de s'arrêter de temps en temps dans le chemin, et le fit surtout à la chapelle de Sainte-Brigitte, à un quart de lieue du couvent, où il pria avec la confiance et la tendresse qu'il avait toujours eues pour une des Saintes qui ont le plus aimé la très-sainte Vierge et sa mère. S'étant enfin trainé jusqu'à Sainte-Anne, avec une peine infinie, il ressentit en entrant dans l'église, une grande consolation de pouvoir mourir dans un lieu si saint. Le mal parut un moment diminuer, mais il reprit bientôt de manière à ne plus laisser d'espérance. Cependant, ce qui causait une affliction universelle, était un sujet de joie pour sa ferveur. Qu'est-ce que la mort peut avoir de triste pour le cœur détaché de ce qui n'est pas Dieu? La mort était à ses yeux le moment désiré où devaient tomber ses chaînes : aussi l'appelait-il avec l'impatience du voyageur accablé de lassitude qui s'approche de ses foyers. Dans ses désirs embrasés, les heures lui étaient des jours : « O que mon exil est long en cette terre! » s'écriait-il comme le Prophète; « quand irai-je ?

quand paraîtraï-je devant mon Dieu ? » Il vint à se souvenir d'un religieux de ses amis, qui n'avait été que quatre à cinq jours malade ; et moi, dit-il, « et moi je ne finis pas ! » Si l'on cherchait à le rassurer sur le danger, « oh ! non, il est temps de mourir, » reprenait-il ; « il est temps de mettre fin au péché. Il vaut mieux mourir que de vivre plus longtemps, quand je ne devrais commettre, en vivant encore, qu'un seul péché véniel. » Le huitième jour de sa maladie, il reçut les Sacrements avec une vivacité de foi et de piété qui attendrit tous les religieux rassemblés autour de lui. Les égarements de sa jeunesse lui revenaient sans cesse à l'esprit et changeaient ses yeux en sources de larmes.

Il se reprochait d'avoir trop faiblement aimé le meilleur des pères, après le pardon de tant de crimes. Pourtant sa confiance, achetée par tant de sacrifices, l'emportait sur tout autre sentiment, et il se livrait sans réserve à l'espoir de posséder bientôt son Dieu, sans craindre de le perdre jamais.

La Providence, pour achever sans doute d'épurer cette âme courageuse, permit qu'elle passât par une agonie dont les crises étaient si douloureuses et si violentes qu'il lui échappait de s'écrier : « Quelle agonie, mon Dieu ! mon Dieu, un peu de relâche ! » Mais il ne tardait pas à se reprocher la seule apparence d'une plainte ; son amour, qui semblait s'enflammer davantage dans les ardeurs de la souffrance, éclatait en généreux élans vers la bonté divine ; il s'applaudissait d'avoir quelque offrande de pur amour à faire à son Dieu et d'être, disait-il, attaché sur la Croix avec son Sauveur. Le moment venu, on le vit étendre les bras en forme de croix, comme une victime volontaire, attendant le sacrificateur ; et, ses yeux s'élevant doucement vers le Ciel, qui allait s'ouvrir pour le recevoir, il s'endormit du sommeil des justes. Sa mort arriva le 8 octobre 1660, jour de Sainte-Brigitte, onze jours après celle de saint Vincent de Paul, son ami ; il était âgé de cinquante-huit ans.

Une des choses qu'il avait le plus désirées dans sa vie, était que son corps fût déposé dans la chapelle miraculeuse ; mais il n'osait se flatter d'obtenir une telle faveur : « Il n'y aura sûre-

ment pas de presse, disait-il, à donner la sépulture à un malheureux comme moi, et je serais trop heureux de trouver quelqu'un qui voulût me rendre ce dernier service par charité. » Les Carmes se sentirent, au contraire, honorés de recueillir les cendres d'un bienfaiteur et d'un ami, dans lequel la voix publique et, dit-on, celle des miracles, leur faisait voir un Élu. Il fut enterré au pied du grand autel.

Sur le marbre de sa tombe, on lit cette courte épitaphe :

CI-GÎT PIERRE DE KÉRIOLET,

CONQUÊTE DE MARIE ;

IL EN FUT LE FIDÈLE ET ZÉLÉ SERVITEUR.

On conserve à la sacristie son masque de cire, ainsi que quelques lambeaux de sa soutane, et son chapeau qui a la forme d'un cône tronqué. (ARTHUR MARTIN.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Mort de sainte Anne, mère de Marie Mère de Dieu.

A Philippes en Macédoine, la fête de saint Érase, que l'apôtre saint Paul y laissa pour évêque, et qui reçut dans cette ville la couronne du martyre.

A Rome, sur la voie Latine, saint Symphronius, saint Olympe, saint Théodule et sainte Exupérie, qui, comme on le voit dans les Actes de saint Étienne, Pape, cueillirent dans les flammes la palme du martyre.

¹

SEPTIMO KALENDAS AUGUSTI.

Dormitio sanctæ Annæ matris genetricis Dei Mariæ. — Philippis in Macedonia natalis sancti Erasti, qui illic a beato Paulo apostolo relictus episcopus, ibidem martyrio coronatus est. — Romæ via Latina sanctorum martyrum Symphronii, Olympii, Theoduli, et Exuperiæ, qui (ut in gestis sancti Stephani papæ legitur) ignibus combusti, martyrii palmam adepti sunt. — In Portu Romano sancti Hyacinthi martyris, qui primo in ignem injectus, deinde in profluentem præcipitatus, illæsus evasit : post hæc a Leontio consulari sub Trajano imperatore gladio percussus vitam finivit : cujus corpus Julia matrona in prædio suo juxta urbem sepelivit. — Item Romæ sancti Pastoris presbyteri, cujus nomine extat in Viminali apud sanctam Pudentianam. — Veronæ sancti Valentis episcopi et confessoris. — In monasterio sancti Benedicti in agro Mantuano sancti Simeonis monachi et eremitæ, qui multis miraculis clarus, in senectute bona quievit.

A Porto, saint Hyacinthe, martyr, qui, d'abord jeté dans le feu, puis précipité dans une rivière, en sortit sans aucun mal; après cela il mourut, percé par le glaive, par ordre du consulaire Léonce, sous l'empire de Trajan. Une dame, nommée Julie, le fit enterrer dans son domaine, près de Rome.

A Rome, saint Pasteur, prêtre, sous le nom duquel il y a un titre à Sainte-Pudentienne, sur le mont Viminal.

A Vérone, saint Valens, évêque et confesseur.

Au monastère de Saint-Benoît, dans la campagne de Mantoue, saint Siméon, moine et ermite, qui mourut avancé en âge et célèbre par un grand nombre de miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Translation du corps de saint Marcel à Paris.

Sainte Gloriosa, martyre à Laodicée, avec sept autres chrétiens.

Saint Gotalm, confesseur vénéré en Irlande.

Saint Fredebert, honoré à Agen.

Saint Théodore, martyr à Apamée, en 308, sous Galère.

Saint Photin, martyr d'Apamée aussi, avec soixante-neuf autres chrétiens.

Saint Maurice et saint Philippe, martyrs d'Apamée.

Sainte Paracève, vierge et martyre, honorée chez les Grecs.

Saint Gliscent, confesseur, honoré à Brescia.

Les bienheureux Évangéliste et Pérégrin, ermites de Saint-Augustin.

Le bienheureux Turpio ou Turpium, appelé aussi Turpin, évêque de Limoges, siégea de 903 à 944. Il est honoré à Aubusson dans la Marche.

Saint Jore, honoré comme évêque dans l'église de Saint-Barthélemy à Béthune, où l'on a ses reliques.

Saint Urse (*Ursus*), septième évêque de Troyes, dont la sainteté est reconnue dans beaucoup de titres. Mais on ne sait presque rien de sa vie. Il mourut en l'an 426, au temps du roi Pharamond. Il eut saint Loup pour successeur.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Bloquet, prêtre du diocèse de Coutances, enfermé à Saint-Lazare dans Paris, condamné comme conspirateur, guillotiné à quatre-vingts ans, le 26 juillet 1794.

Pierre-François Dallemand, curé près d'Annonay, plein d'horreur pour les serments révolutionnaires, se cacha dans une forêt, y fut pris et guillotiné le 26 juillet 1794, à l'âge de trente ans.

Jean-François-Joseph Martin, prêtre de Cambrai, évita les serments et s'en alla en Belgique; fusillé à Bruxelles, ce même jour.

Jacques de Niègre, curé de Jonquières, près de Beaucaire, arrêté et emmené pour refus de serment à Orange, condamné là et mis à mort ce même jour, à l'âge de soixante-deux ans.

Pierre-Joseph de la Romagère, vicaire-général du diocèse de Bourges, ne fit pas de serment, fut déporté et mourut sur le vaisseau, ce même jour.

Pierre-François de Caix, curé d'Avernes au diocèse de Rouen, arrêté et emmené à Paris, condamné à mort comme ennemi du peuple, exécuté ce même jour.

Jean Bon Moineau, né à Longueville, près de Méry-sur-Seine, prêtre du diocèse de Troyes, arrêté, conduit à Paris, condamné comme complice d'une conspiration, guillotiné le 26 juillet 1794.

Charles-François Siméon de Sandricourt, évêque d'Agde depuis 1759, était resté dans son diocèse : il en fut expulsé, conduit à Paris, et condamné à mort pour refus de serment, avec vingt-neuf autres ecclésiastiques, guillotiné le 26 juillet 1794.

Guillaume-Marie Cajan, Capucin diacre, de la maison de Nantes, fut déporté à l'âge de 27 ans et emmené à Rochefort. Là, en attendant le navire qui devait l'enlever, il s'occupa du pénible emploi d'infirmier; il y contracta une maladie contagieuse qui le fit cruellement souffrir et l'enleva de ce monde le 26 juillet 1794.

La sœur Marguerite Bonneret, née à Serignan en 1720, religieuse du Saint-Sacrement, au couvent de Boulène, condamnée

à mort pour refus de serment schismatique, fut guillotinée à l'âge de soixante-quatorze ans, le 26 juillet 1794.

Anne Quartier, religieuse Ursuline au couvent du Pont-Saint-Esprit, traînée, pour le même refus de serment, dans les prisons d'Orange avec quatre religieuses, condamnées à mort, et exécutées le même jour.

Madeleine de Justamont, après avoir vu le martyre de ses trois nièces, fut enlevée de Boulène, conduite dans les prisons d'Orange, condamnée à mort et guillotinée le 26 juillet 1794, à l'âge de soixante-dix ans.

Marie-Anne Sénovert, religieuse de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph, dans leur maison de Vernose, près d'Annonay, arrêtée en 1794 pour avoir donné l'hospitalité au prêtre Montblanc, condamnée à mort avec plusieurs autres Sœurs, comme recéleuses de prêtres réfractaires, par le tribunal criminel du département de l'Ardeche, guillotinée à Privas le 26 juillet 1794.

Antoinette Vincent, née à Sigoulène, supérieure de la maison des Sœurs de Saint-Joseph à Vernose, arrêtée en 1793 avec ses compagnes et un prêtre qu'on supposa s'être réfugié chez ces dignes Sœurs, condamnée à mort avec deux des Sœurs pour avoir voulu enlever ce prêtre à la justice; la supérieure, les deux Sœurs et le prêtre furent guillotines à Privas le 26 juillet 1794. La Sœur supérieure avait soixante-trois ans.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Pantaléon, martyr. — Les sept Dormants, martyrs. — Saint Julien et saint Galactaire, évêques de Lescar, martyrs. — Saint Ecclèse, évêque de Ravenne. — Sainte Anthuse, vierge et martyre. — Saint Riotime, évêque de Rennes. — Saint Aurèle et sainte Natalie, martyrs. — Saint Félix et sainte Liliose, martyrs. — Le bienheureux Berthold, abbé de Garsten. — Le bienheureux Névolon, cordonnier. — La bienheureuse Cunégonde, clarisse. — Le bienheureux Antoine de Ripa, Frère Mineur. — Le bienheureux Paul de Chiara, Frère Mineur. — Le bienheureux Pierre de Guardia, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PANTALÉON,

MARTYR.

Au temps où les ténèbres de l'idolâtrie étaient répandues sur toute la surface de la terre, et lorsque Maximien tenait le sceptre de l'empire romain, vivait à Nicomédie le très-célèbre martyr Pantaléon. Il était né dans cette ville ; son père s'appelait Eustorge, célèbre par la grandeur de ses richesses, mais plus encore par son impiété ; car il était entièrement adonné aux superstitions païennes, et plein d'un zèle ardent pour le culte des faux dieux. Sa mère était fidèle, et pour tout ce qui concerne la religion, diamétralement contraire à son mari ; Eubula (car elle s'appelait ainsi), était en tout dévouée aux intérêts des chrétiens. Ce bon fils était ainsi instruit à l'école d'une telle mère, lorsqu'il fut privé tout ensemble du secours corporel et spirituel qu'il en recevait, par la loi commune de la mort qui lui enleva celle dont il avait reçu le jour, dans un temps où, à cause de son bas âge, il n'avait encore fait que commencer à goûter le fruit de ses soins maternels.

Plus tard, lorsque son père le vit en âge de s'appliquer à l'étude des sciences, il le confia aux soins d'un grammairien ; puis il lui donna des précepteurs et des instituteurs. Quand il fut suffisamment versé dans la connaissance de la langue grecque, on

l'envoya pour étudier la médecine chez un excellent maître de ce temps, nommé Euphrosynus. La vivacité de son esprit ne se pouvait comparer qu'au vol rapide de l'oiseau qui fend les airs : il fit donc promptement de grands progrès, sans avoir besoin de soutenir par beaucoup de travaux l'extrême facilité de son intelligence ; aussi bientôt laissa-t-il tous ses compagnons derrière lui. Il était de mœurs fort modestes, encore qu'il fût doué d'une beauté peu commune, et de conversation très-agréable ; ce qui faisait que tous l'admiraient et prenaient plaisir à s'entretenir de lui ; en sorte que Maximien lui-même, ayant eu l'occasion de le voir quelquefois, lorsqu'il venait au palais à la suite de son maître, ne put s'empêcher de le remarquer et de parler de lui. Il le fit venir, lui demanda d'où il était, et comment se nommait son père. Il lui adressa même beaucoup d'autres questions. Bien plus il ordonna à son maître de l'instruire promptement de tous les secrets de l'art, voulant, disait-il, l'attacher à sa personne et l'avoir dans son palais ; tant il était touché de l'honnêteté de ses mœurs, de la douceur de ses manières, et de sa haute vertu.

Dans ce même temps un vieillard nommé Hermolaüs qui était chrétien, se tenait caché par crainte de l'empereur, dans une petite maison de la ville avec d'autres chrétiens. Voyant Pantaléon se rendre chez son maître, et jugeant à sa figure et à ses manières quelle devait être la beauté de son âme ; voyant, dis-je, sa démarche modeste, tous ses mouvements bien réglés, son visage tranquille et serein, il jugea de lui avec la sagacité que montrent ceux qui reconnaissent et discernent d'avance un noble coursier quand il ne fait guère encore que de naître, ou un bon arbre fruitier quand il commence à peine à s'élever au-dessus du sol. Il connut bientôt, par l'inspiration de Dieu, que ce jeune homme était, comme dit saint Paul, un vase d'élection ; et dès lors il se proposait, comme une chose grande et importante, de travailler à gagner cette âme. Quelquefois il l'appela, quand il le vit passer ainsi, et le pria d'entrer dans cette petite maison où il se tenait caché. Un jour, Pantaléon y ayant consenti, il le fit asseoir, l'interrogea sur sa famille et ses parents. Pantaléon lui répondit avec franchise, et lui dit la vérité en tout point : il

lui apprit donc que sa mère qui était chrétienne, ne vivait plus, et que son père adonné aux superstitions païennes, vivait encore. « Eh bien, mon fils, dit alors le vieillard, duquel des deux prendras-tu le parti, et de quelle religion veux-tu être ? » Pantaléon répondit : « Quand ma mère vivait, elle me persuadait d'embrasser la religion qu'elle-même professait ; je m'y sentais assez porté, mais mon père étant le plus fort m'a contraint de pratiquer sa religion, parce qu'il veut me faire admettre au nombre des officiers du palais. — Et quelle est, dit le vieillard, la science que tu étudies ? — C'est, répondit Pantaléon, celle d'Esculape, d'Hippocrate et de Galien ; car tel a été aussi le bon plaisir de mon père. Bien plus, mon maître m'a affirmé que si je m'adonne avec ardeur à l'étude de la médecine, je pourrai guérir toutes les infirmités humaines et remédier à toutes les maladies qui peuvent se rencontrer. »

Hermolaüs prit occasion de ces paroles pour jeter en son âme, comme dans une terre bien préparée, la semence de la foi divine. « Crois-moi, lui dit-il, ô bon jeune homme ; je vais te dire la vérité : la science d'Esculape, d'Hippocrate et de Galien sert de peu de chose à ceux qui l'embrassent. Bien plus, les dieux mêmes qu'adore Maximien, ne sont qu'une vaine chimère et une pure imagination d'esprits faibles. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, c'est le Christ. Si tu crois en lui, par sa seule invocation, tu pourras dissiper et mettre en fuite toutes les maladies ; car il a donné la lumière aux aveugles, la vie aux morts, la guérison aux lépreux. Par sa seule parole, il chassait du corps des hommes ces démons que Maximien adore comme des dieux. Une femme ayant touché seulement le bord de son vêtement, le flux de sang dont elle souffrait depuis douze années s'arrêta tout à coup. Est-il nécessaire de rapporter toutes ses actions ? Ce serait une chose non moins impossible que de compter les étoiles du ciel, les grains de sable et les gouttes d'eau de la mer. Maintenant encore il est le secours inexpugnable de ses serviteurs ; il les soulage dans leurs maux, les console dans leurs afflictions. Il n'attend pas nos prières pour nous secourir dans les accidents et les malheurs ; il prévient même les secrets désirs du cœur. Bien plus, il accorde

à ceux qui l'aiment de faire des miracles plus grands que les siens, en attendant qu'il les fasse jouir de la vie éternelle. »

Ces paroles furent agréables à Pantaléon. Il dit à Hermolaüs que toutes ces choses lui semblaient véritables, qu'il les avait souvent entendu dire à sa mère, et qu'il l'avait vue souvent adresser ses prières au Dieu des chrétiens. Il avait écouté avec l'attention la plus grande les paroles du vieillard ; et il prenait un extrême plaisir à les méditer, désirant même les faire connaître aussi à son maître. Chaque jour donc Pantaléon venait trouver Hermolaüs, et s'abreuvait aux sources pures de l'enseignement divin ; peu à peu il se confirmait dans la vraie foi, et comme il allait ensuite à ses études, il ne regagnait pas la maison paternelle sans avoir fait partager à son maître Euphrosynus la connaissance des grandes vérités que lui avait apprises le saint vieillard. Un jour que, revenant de prendre sa leçon, il s'était un peu écarté de sa route, il vit un enfant qui était étendu mort pour avoir été piqué d'une vipère, et cette bête venimeuse restait dressée auprès du cadavre, semblant se faire ainsi connaître elle-même pour l'auteur du meurtre. A cette vue, il fut d'abord saisi de frayeur, et recula instinctivement de quelques pas. Cependant il se remit, et approchant de l'enfant mort : « Voilà bien, se dit-il, l'occasion de voir si les paroles d'Hermolaüs sont véritables. Si le nom de Jésus-Christ est aussi puissant qu'il me l'a dit, l'enfant ressuscitera, et la bête portera la peine de son crime. » Dans cette pensée, il fit sa prière au Christ ; aussitôt l'enfant se leva plein de vie, et le serpent expira. A la vue de ce miracle, l'autre serpent, bien plus dangereux encore, ce monstre spirituel de l'idolâtrie de qui Pantaléon n'avait pu jusqu'alors triompher entièrement, fut étouffé et détruit à jamais en lui.

Pantaléon étant donc arrivé à la perfection de la foi chrétienne, leva aussitôt les yeux au ciel, et rempli d'une grande paix intérieure, il bénit Dieu qui l'avait appelé des ténèbres de la mort à la lumière de la vérité. Ensuite, ne pouvant contenir sa joie, il vint trouver le vieillard Hermolaüs, lui exposa ce qui venait de se passer, et lui demanda le saint Baptême. Celui-ci connaissant le mérite de celui qui réclamait cette grâce, se prêta volontiers à

ses désirs, et consomma, par l'administration du Sacrement, l'œuvre de sa régénération. Pantaléon demeura sept jours chez le bon vieillard, nourrissant son âme et son cœur de l'abondance de la parole de vie qu'il en recevait. Ainsi se préparait-il, en se fortifiant lui-même dans le véritable esprit du christianisme, à devenir un instrument de salut pour un grand nombre. Le huitième jour, il revint chez son père qui lui dit : « Où étais-tu, mon fils, pendant ces derniers jours ? Ton absence m'a causé une grande inquiétude. Te serait-il arrivé quelque accident ? » Pantaléon répondit : « Nous étions allés, mon maître et moi, chez un des courtisans de l'empereur qui, étant fort gravement malade, avait besoin de soins continus. Nous y sommes donc restés sept jours entiers, sans vouloir nous retirer jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite. » Il dit cela, non par esprit de mensonge, mais pour exprimer mystérieusement ce qui s'était passé, agissant ainsi avec une prudence très-judicieuse, et non par aucune mauvaise intention.

Le jour suivant, lorsque Pantaléon revint chez son maître Euphrosynus, il fut aussi questionné par lui, et répondit par une semblable excuse : « Mon père, dit-il, ayant acheté une terre m'a ordonné d'en prendre soin. J'ai donc dû m'y rendre, et ne pas en revenir avant de l'avoir suffisamment examinée, et distribué le travail à ceux qui doivent la cultiver ; car c'est un bien de si grand prix, qu'aucun autre ne lui est comparable. » Il disait cela pour désigner en termes couverts la grâce inappréciable du saint Baptême. Il mettait aussi le plus grand soin à ne rien omettre de ce qui pouvait retirer son père de l'erreur funeste où il était plongé. Voulant le gagner à la vraie religion, et donner la vie de la grâce à celui de qui il avait reçu la vie temporelle, il ne cessait de l'attaquer chaque jour habilement de quelque côté, et de lui poser des questions auxquelles il lui fût difficile de répondre, afin d'affaiblir peu à peu dans son esprit la croyance aux faux dieux. « Pourquoi, lui disait-il, ô mon père, quelques-uns de vos dieux sont-ils toujours debout sans jamais songer à s'asseoir ? Pourquoi les autres sont-ils toujours assis sans jamais se lever ? » Son père ne savait comment répondre, et l'idée qu'il avait du

pouvoir de ses dieux-diminuait de jour en jour. Pantaléon remerciait le Christ dans le fond de son âme, voyant que le cœur de son père était, sinon encore entièrement gagné, du moins déjà divisé, comme parle le divin Prophète Osée, en sorte que depuis lors il n'offrait plus d'aussi fréquents ni d'aussi magnifiques sacrifices qu'il faisait auparavant.

Pantaléon avait eu d'abord la pensée de briser et d'anéantir les idoles de son père ; car il y en avait beaucoup dans sa maison. Il ne le fit pas cependant, parce qu'il avait fort à cœur de ne rien faire d'irrespectueux envers son père, et aussi parce qu'il se disait : « Par la persuasion et la douceur, je l'amènerai plus facilement à la foi du Christ, et alors de concert nous briserons tous deux ces vains simulacres. » A cause de cela, notre Dieu qui a commandé d'honorer les parents, voyant les pieux desseins de cet excellent jeune homme, lui donna une occasion favorable pour les exécuter. Car lorsque Pantaléon était encore occupé à rechercher dans son esprit les moyens de gagner son père, quelques hommes amenèrent à sa demeure un aveugle qu'ils conduisaient par la main. Ils frappèrent à la porte, demandant si le médecin Pantaléon était là. On leur répondit affirmativement et ils l'attendirent. Notre Saint ayant été averti, prit avec lui son père, vint à eux, et quand il fut près de l'aveugle, il lui demanda ce qu'il voulait. Le malade répondit : « Je suis privé de la lumière, qui est pour tous les hommes le bien le plus doux. Prends pitié de mes maux ; fais que je ne vive plus ainsi seulement à demi, mais que je voie le soleil, que je voie le ciel ; dans l'infirmité qui m'afflige, je suis comme un homme plongé au fond des ombres de l'enfer. J'ai dépensé tout mon bien pour me faire traiter par les médecins, je n'y ai gagné que de me ruiner complètement, et de perdre la faible lueur qui me restait encore. — Eh bien, répondit Pantaléon, si je te fais recouvrer la vue, que me donneras-tu ? — Le peu qui me reste, répondit le malheureux aveugle, je le donnerai volontiers et de grand cœur, en récompense d'un tel bienfait. » Pantaléon répondit : « Le Père des lumières te rendra par mon ministère la vue que tu désires, et l'argent que tu m'as promis, tu le donneras aux pauvres. »

Le sénateur entendant ces paroles l'interrompit en lui disant : « N'entreprends pas cela, ô mon cher fils ; car tu deviendrais toi aussi un sujet de risée. Pourras-tu donc faire plus que les autres médecins auxquels il s'est adressé déjà ? » Pantaléon répondit : « Personne jusqu'ici n'a su traiter cet homme comme je vais le traiter. Il y a une grande différence entre les autres médecins et le maître qui m'a donné ses leçons. » Son père, croyant qu'il entendait parler d'Euphrosynus, lui dit : « Je sais que ton maître lui-même lui a donné des soins sans pouvoir arriver à le guérir. » Pantaléon reprit : « Attends seulement un instant, ô mon père, et tu verras ce qui va se passer. » A ces mots il toucha les yeux de l'aveugle, et invoqua par une fervente prière le saint nom du Christ. Les yeux de l'aveugle furent soudain ouverts, et ce miracle, dissipant les ténèbres de l'impiété qui remplissaient l'âme d'Eustorge, l'obligea de confesser la vraie foi. L'aveugle aussi reçut un double bienfait : car, comme il était adorateur des idoles, les yeux de l'âme n'étaient pas moins fermés que ceux de son corps. Tous deux crurent, et ayant été jugés dignes du saint Baptême, furent admis au nombre des fidèles. Eustorge ne se borna pas là : en digne père du grand Pantaléon, il sentit qu'il devait détruire les idoles qui remplissaient sa maison. Il les brisa, et les fit enterrer dans une fosse, afin qu'elles fussent à jamais plongées dans l'oubli qu'elles méritaient.

Peu de temps après, le père de Pantaléon vint à mourir : je veux dire qu'il subit la mort corporelle, car pour la mort de l'âme il y avait échappé par la foi et par la réception du saint Baptême. Cet événement fournit au saint jeune homme l'occasion d'exécuter ce qu'il avait résolu depuis longtemps. Il affranchit ses esclaves, et leur donna de bonnes sommes d'argent ; quant au reste de ses biens, il le distribua aux pauvres. Ainsi on le voyait visiter les prisonniers, les infirmes et les malades, et remédier non-seulement à leurs maladies, mais encore à leur pauvreté. Qu'arriva-t-il de là ? C'est que toute la ville cessa d'aller trouver les autres médecins : tous accouraient en foule vers Pantaléon qui les délivrait de leurs maladies d'une manière mer

veilleuse, parce que la vertu du Christ était avec lui. Les médecins en conçurent une grande jalousie, et comme un jour ils rencontrèrent l'aveugle que Pantaléon avait guéri, ils se disaient entre eux : « N'est-ce pas là cet homme qui va proclamant partout que notre science ne lui a servi de rien ? Quel peut donc être celui qui a opéré cette cure, et quel traitement peut-il avoir employé ? » Ils firent donc venir l'aveugle et l'interrogèrent ; celui-ci ne leur cacha rien de ce qui s'était passé, et leur dit le nom de son bienfaiteur.

Quand les envieux lui eurent entendu dire qu'il devait la vue à Pantaléon, ils dirent : « En effet, il a eu un bien grand maître. » Ils disaient cela d'Euphrosynus ; mais, sans le savoir, ils confessaient malgré eux la gloire du Christ. Or, ils cherchaient toutes les occasions de déprécier Pantaléon devant l'empereur, et de lui nuire selon leur pouvoir. Ayant appris qu'il avait guéri un des confesseurs, ils allèrent trouver Maximien, et lui dirent : « O empereur, celui à qui tu as ordonné d'étudier la médecine, afin qu'il s'employât ensuite à ton service, méprise la bienveillance que tu lui as montrée, et oubliant le respect qu'il te doit, il va donner ses soins aux impies qui font la guerre à nos dieux. Non-seulement il partage leurs croyances, mais il en gagne d'autres à cette fausse religion. Si tu ne le fais pas promptement mourir, il suscitera des troubles : il attirera dans son erreur grand nombre de citoyens, et on attribuera au Christ l'honneur des guérisons opérées par Esculape. » Telle fut leur déposition ; pour la confirmer, ils prièrent l'empereur de faire venir l'aveugle qui avait été guéri. Maximien y consentit, et quand l'aveugle fut venu, ils lui demandèrent : « Qu'a fait Pantaléon pour te guérir ? » L'aveugle répondit : Il a invoqué le nom du Christ, et la guérison s'est opérée si promptement qu'il n'a pu nous venir à l'esprit l'idée qu'il se soit servi de son art ; mais à peine a-t-il eu fait son invocation que j'ai recouvré aussitôt la vue. — Que t'en semble ? lui dit l'empereur ; est-ce le Christ ou les dieux qui t'ont rendu la lumière ? » L'aveugle guéri répondit : « Je crois, ô empereur, qu'ici les choses parlent assez d'elles-mêmes. Tous ces médecins que vous voyez ont pris soin de moi, et eux seuls en ont profité ; car

ils se sont fait donner tous mes biens, et, au lieu de me rendre la vue, ils m'ont enlevé la faible lueur que j'avais encore. Qui donc dois-je regarder comme mon bienfaiteur : Esculape qui, invoqué par tant de gens habiles, n'a pu me donner aucun secours, ou le Christ qui, à la seule prière de Pantaléon, m'a guéri tout aussitôt ? Pourrai-je parler autrement, ô prince, puisque tout cela est évident, comme dit le proverbe, même pour un aveugle ? »

Maximien n'ayant rien à répondre qui pût le convaincre, lui dit : « Ne vas pas agir ainsi d'une manière insensée. A quoi bon parler du Christ, lorsque évidemment ce sont les dieux qui t'ont rendu la vue ? » L'aveugle, ayant plus d'égard à la vérité qu'à la puissance de l'empereur, et s'énonçant plus librement que l'aveugle de l'Évangile : « C'est toi, dit-il, ô empereur, qui parles d'une manière insensée, en disant que tes dieux, qui sont aveugles eux-mêmes, peuvent rendre la lumière à quelqu'un. Toi aussi, tu es aveugle comme eux, puisque par tes folles pensées tu restes plongé dans les ténèbres de l'erreur, au lieu de regarder la lumière de la vérité. » Ces paroles remplirent de colère le tyran ; car comment des oreilles corrompues et gâtées par de continuelles flatteries pourraient-elles supporter le libre langage qu'inspire la vérité ? Il ordonna donc qu'on tranchât la tête à cet ami du Christ, punissant ainsi de mort la sainte liberté de ses paroles ; en sorte que celui qui venait de recevoir de Jésus-Christ un si grand bienfait, lui en rendit de dignes actions de grâces, en subissant le martyre pour son saint Nom. Pantaléon ne négligea pas de faire ce qui était convenable dans cette circonstance : il acheta le corps du martyre, et l'ensevelit avec celui de son père, considérant la parenté spirituelle qu'il avait contractée avec lui en l'amenant à la foi, comme plus étroite encore que celle qui résulte des liens de la chair et du sang.

L'empereur fit ensuite appeler Pantaléon. Celui-ci, quand on vint le chercher, se mit à chanter ce psaume si bien approprié à sa situation présente : « Seigneur, ne négligez pas de prendre ma défense, parce que la bouche du méchant et du traître s'est ouverte contre moi. Ils ont porté contre moi de fausses accusations,

ils m'ont enveloppé de leur haine, et m'ont attaqué sans aucun motif. Loin de m'aimer ils m'ont calomnié ; pour moi, je cherchais ma consolation dans la prière. Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et n'ont payé que par la haine ma bienveillance envers eux. Mais vous, ô mon Dieu, venez à mon secours, sauvez-moi selon votre miséricorde. Que ceux qui me haïssent soient couverts de confusion ; que la honte, digne punition de leur perfidie, les couvre comme d'un manteau ; votre serviteur ne cherchera sa consolation qu'en vous. » Quand il eut fini sa prière, il se tint debout devant l'empereur, ou plutôt non pas devant lui, mais devant ce grand Roi immortel qui règne dans l'éternité : car il se tenait réellement en sa divine présence, et s'entretenait intérieurement avec lui. L'empereur lui dit d'abord avec un ton calme et une douceur affectée : « J'ai appris sur ton compte, ô Pantaléon, des choses qui ne sont pas en ta faveur. On dit que tu méprises le grand Esculape et tous nos autres dieux, et que tu places ton espérance dans ce Christ qui est mort misérablement, le reconnaissant pour seul Dieu. Tu n'ignores pas cependant combien je t'ai témoigné de bontés, en t'admettant à ma cour ; car j'avais recommandé à ton maître Euphrosynus de t'instruire à fond dans la science médicale, afin de te prendre ensuite à mon service. Toi au contraire..... Mais je veux croire que tout ce que l'on m'a dit de toi est faux et mensonger. Je t'ai donc fait venir, afin que tu puisses montrer toi-même la fausseté des rapports que l'on m'a faits, dissiper les calomnies des envieux, et sacrifier aux dieux immortels, à qui cet hommage est si justement dû. »

Pantaléon répondit : « O empereur, les faits sont plus croyables que les paroles, et dans tout discours on recherche avant tout la véracité ; or, la piété envers Dieu étant le plus sacré des devoirs, il faut remplir avant tout les obligations qu'elle nous impose. Le Dieu que j'adore est celui qui a fait le ciel et la terre, qui a ressuscité les morts, guéri les lépreux et les paralytiques ; et cela, par sa seule parole et par un seul acte de sa volonté. Mais ceux que vous appelez dieux et que vous adorez comme tels, n'ont sans aucun doute jamais pu rien faire de semblable et ne le pourront

jamais. Si tu veux, ô empereur, nous allons en faire à ce moment même l'expérience. Fais venir quelqu'un de ces malades incurables dont la science humaine ne saurait espérer la guérison ; fais venir aussi quelques-uns de vos prêtres. Ils invoqueront leurs dieux ; moi j'invoquerai le Dieu que j'adore ; et celui dont le nom pourra mettre en fuite la maladie, que celui-là soit reconnu pour seul Dieu ; quant aux autres, nous les abandonnerons à un profond oubli. » L'empereur accepta cette proposition, car c'était le dessein de Dieu et de sa divine providence de faire briller ainsi la foi véritable aux yeux mêmes de ses ennemis, en sorte qu'il n'y eût pas d'objection possible, et que la vérité brillât dans tout son jour.

On amena donc un paralytique qui, depuis longtemps déjà, était cloué sur son lit, et ne pouvait aucunement se mouvoir. Les prêtres des idoles se présentèrent, ainsi que les médecins ; les uns invoquaient Esculape, les autres Jupiter ou Diane, ou quelque autre de leurs dieux. Dans leur folie, ils adressaient des prières à des objets inanimés, osant bien leur demander une chose si fort au-dessus des lois de la nature. Mais il n'eût pas été moins surprenant de voir ces idoles jouir tout à coup du mouvement et de la parole, que de voir le paralytique recouvrer la santé par leur entremise.

Pantaléon témoin de leurs vaines supplications, riait de leur travail inutile et se raillait d'eux. Quand son tour fut venu, il leva les yeux au ciel et prononça ces paroles : « Seigneur, exaucez ma prière et que mon cri s'élève jusqu'à vous. Ne détournerez pas de moi votre face ; au jour de la tribulation tournez votre oreille vers moi. Lorsque je vous invoquerai, daignez m'exaucer promptement et montrez à ceux qui ne vous connaissent pas que leurs dieux sont impuissants, tandis que rien ne résiste à votre souverain pouvoir. » Alors, touchant la main du paralytique, il lui dit : « Au nom du Christ qui relève ceux qui sont brisés, sois guéri, et que tous tes membres soient sains désormais. » Il dit, et l'effet suivit aussitôt sa parole : le paralytique n'eut plus besoin de rester sur son lit ; ses pieds le soutenaient, il marchait d'un pas ferme, et il sautait presque de joie en sortant du palais impérial.

Mais il ne fut pas tout seul à profiter de sa guérison ; seul à la vérité, il recouvra la santé corporelle ; mais beaucoup d'autres dont l'âme était paralysée par l'impiété, voyant le miracle qui venait de s'accomplir, furent guéris de cette maladie bien plus dangereuse ; et détestant leur ancienne erreur, ils adorèrent le vrai Dieu. Quant aux prêtres idolâtres et aux médecins qui, par leur faute, étaient hors d'état d'être guéris, ils ne reçurent pas la lumière de la vertu, mais s'approchant de Maximien, ils excitèrent sa fureur contre le Saint en lui disant : « Si tu laisses vivre cet impie, nos dieux et nos sacrifices seront bientôt anéantis : notre religion sera mise au rang des fables : les chrétiens se riront de nous, et leurs affaires prospéreront de plus en plus. » Maximien prêta facilement l'oreille à ce discours perfide, il fit venir le Saint, et comme s'il eût voulu lui témoigner sa bienveillance en lui donnant un salutaire conseil, il lui dit : « Crois-moi, Pantaléon, sacrifie aux dieux. Ne vois-tu pas que tous ceux qui n'ont pas voulu se laisser persuader de le faire ont été punis de leur incrédulité sacrilège par les supplices et par la mort ? Tu as vu le sort d'Anthime, ce vieillard insensé qui méprisait nos dieux. Mais j'ai pitié de ta jeunesse ; sache donc que tu périras comme lui dans les supplices, si tu persistes dans la même désobéissance. »

Pantaléon prit bien garde de ne pas se laisser séduire par ces conseils dont il connaissait toute la perfidie ; quant aux menaces, il les méprisait, sachant que les peines de cette vie, comparées à l'éternité, ne sont que des ombres. Il répondit donc : « Ne crois pas, ô empereur, pouvoir me gagner par tes promesses ou m'effrayer par tes menaces. Pourrais-je être tenté par des biens de ce monde ou effrayé par des tourments passagers, moi qui non-seulement méprise la mort, mais encore qui désire la souffrir pour l'amour du Christ ? Loin de craindre les supplices, je craindrais qu'ils fussent trop peu nombreux et trop légers : de ce côté je redoute plus la clémence que la rigueur. Quant à Anthime, j'envie son sort, car je sais qu'il n'est pas malheureux comme tu es destiné à l'être, mais qu'il jouit de la béatitude. Je place sa mort glorieuse au-dessus de la vie la plus douce, puisqu'il a cou-

ronné sa vieillesse par une si belle fin, et relevé l'éclat de ses cheveux blancs par la pourpre du martyre. Si donc, dans cet âge avancé, il a fait paraître une si grande force et une telle constance, n'est-il pas juste que moi, qui suis dans la force de la jeunesse, je supporte les mêmes peines pour arriver à la même couronne? Tu ne me persuaderas pas, tu ne me vaincras pas : j'en jure par ces signes évidents, par ces miracles sans nombre qui m'ont fait arriver à la connaissance de la vraie foi; car autrement je déshonorerais la mémoire de mon père et de ma mère qui m'ont forcé à la piété, et avec qui j'ai hâte d'aller me reposer dans les tabernacles éternels. » Ainsi parla Pantaléon, montrant assez au tyran trop fier de son empire quel homme il allait avoir à combattre. Ne sachant plus que lui dire, Maximien eut recours aux tortures, aimant mieux abuser de son pouvoir que d'agir selon la sagesse et la prudence véritables.

Pantaléon fut d'abors saisi, attaché au chevalet, et déchiré avec des ongles de fer; en même temps on lui brûlait les flancs avec des torches ardentes. Au milieu de ce supplice, il paraissait ne rien ressentir, car son âme était élevée vers Celui de qui il attendait son secours. Son espérance ne fut pas trompée : le Christ lui apparut sous la figure du vieillard Hermolaüs, et lui donna les plus douces consolations. « Je suis avec toi, lui dit-il, dans tous ces tourments que tu souffres pour mon amour avec une si grande patience. » Ce divin Libérateur lui donna sans plus tarder des signes de son assistance : les bras des licteurs furent comme engourdis, les torches s'éteignirent d'elles-mêmes, et l'empereur ordonna de suspendre l'exécution pour le moment, ne sachant même s'il la ferait recommencer plus tard. Il fit donc détacher le Martyr, non qu'il fût touché d'un sentiment de compassion, mais parce qu'il était indécis sur le parti qu'il devait prendre. S'approchant alors de lui : « Quel est donc, dit-il, ô Pantaléon, cet art magique par lequel tu as fatigué les licteurs et fait éteindre les torches? » Pantaléon répondit : « Ma science magique, c'est le pouvoir du Christ qui vient m'assister et qui opère lui-même toutes ces merveilles. — Et que feras-tu, reprit l'empereur, si je te fais subir des tourments plus grands encore?

— Alors, répondit le Martyr, j'aurai droit à une plus grande récompense. »

Maximien ordonna d'apporter une chaudière d'airain, d'y faire fondre du plomb, et de plonger le Martyr dans le métal brûlant. On exécuta les ordres de l'empereur ; mais au moment de subir cette terrible épreuve, Pantaléon demanda le secours de Celui qui pouvait transformer en doux rafraîchissements les ardeurs de cette chaudière, et il dit : « Seigneur, exaucez-moi, lorsque je vous prie, délivrez mon âme de la crainte des ennemis. Protégez-moi contre les complots des méchants, contre la multitude de ceux qui commettent l'iniquité. » Telle fut sa prière ; aussitôt le Christ lui apparaissant une seconde fois, sous la forme du saint vieillard Hermolaüs, entra avec lui dans la chaudière. A l'instant le feu s'éteignit et le plomb reprit la froideur qui lui est naturelle. Le Martyr recommença donc à prier, et choisissant cette fois un psaume d'actions de grâces, il dit : « J'ai crié vers le Seigneur et il m'a exaucé ; le matin, à midi et le soir, je raconterai ses bienfaits et j'annoncerai ses grandeurs ; et il exaucera ma prière. »

Tous ceux qui étaient présents se sentaient remplis d'admiration ; l'empereur seul s'obstinait dans son aveuglement. Il se demandait quel nouveau tourment il devait employer contre le Martyr du Christ pour lui faire abandonner la foi ou pour lui ôter la vie. Plusieurs des officiers de l'empereur lui conseillèrent de jeter Pantaléon au fond de la mer ; car après la mort des Martyrs, les chrétiens avaient coutume de recueillir soigneusement leurs reliques. L'empereur se rendit à cet avis ; il ordonna qu'on attachât une grosse pierre au cou du Saint et qu'on le précipitât dans la mer. Les satellites accomplirent cet ordre ; mais Dieu prit soin d'envoyer son secours à celui qui souffrait pour lui, ainsi qu'on le vit bientôt. Car quand on fut arrivé au rivage, et qu'on eut attaché à Pantaléon une pierre au cou, on le jeta dans la mer ; mais le Christ apparaissant pour la troisième fois, toujours sous la forme d'Hermolaüs, fit que cette grosse pierre surnagea comme une feuille d'arbre ; et le Seigneur prenant le Saint par la main, comme autrefois l'Apôtre saint Pierre, le fit

marcher sur les flots. Il était facile de reconnaître par là que le libérateur et le sauveur du Martyr était Celui qui, comme dit le saint roi David, trouve dans la mer et sur l'abîme des flots des routes et des sentiers que nul ne saurait connaître. Pantaléon gagna donc le rivage, bénissant Dieu avec une effusion de reconnaissance digne de sa grandeur d'âme et des bienfaits immenses qu'il avait reçus. L'empereur le voyant reparaitre contre son attente, lui dit : « La mer est-elle donc aussi soumise à tes enchantements ? » Pantaléon répondit : « La mer obéit comme tous les autres éléments, aux ordres qu'elle reçoit de Dieu ; car si tes serviteurs obéissent aux ordres que tu leur donnes, toi dont le règne ne durera que quelques jours, comment toutes les créatures pourraient-elles ne pas obéir à la voix du Monarque éternel ? »

Le tyran, sans se laisser convaincre par tous ces prodiges, mais espérant toujours persuader à Pantaléon de revenir au culte des faux dieux, ordonna qu'on amenât des bêtes féroces de toute espèce. Les satellites obéirent : on amena les bêtes, et l'empereur les montrant à Pantaléon, voulut lui inspirer de la crainte, et d'autre part feindre d'être ému de compassion. Il lui dit donc : « Ces animaux sauvages que tu vois ont été amenés pour te faire périr. Si donc tu as quelque pitié de toi-même, car pour moi je suis touché de ta jeunesse et de ta beauté, laisse-toi persuader ; montre ta prudence en choisissant, quand tu le peux encore, la vie plutôt que la mort, le bonheur, la gloire et les délices, de préférence à la honte et aux douleurs. » Le Saint répondit : « Si, avant même d'avoir éprouvé le secours de Dieu, je ne me suis pas laissé gagner par tes promesses, je t'écouterai bien moins encore, après avoir reçu des preuves si éclatantes de la protection de Dieu sur moi. Pourquoi cherches-tu, ô empereur, à m'effrayer par la vue des bêtes ? Celui qui a rendu impuissantes les mains des bourreaux, qui a éteint le feu et rétabli le plomb à sa température naturelle, Celui enfin qui a su enchaîner les flots de la mer, saura bien adoucir la fureur des bêtes féroces, et les rendre plus douces que des agneaux. »

Le Martyr du Christ ne voulant pas obéir aux ordres du tyran,

et préférant être livré aux bêtes sauvages plutôt que d'adorer les démons, toute la ville se réunit pour voir ce qui allait se passer ; car on avait pitié d'un si beau et si excellent jeune homme qui, sans s'être rendu coupable d'aucun crime, allait être livré à la mort. On amena donc le Saint ; il se présenta brave comme un lion, ainsi que son nom l'indique. Sa démarche était ferme ; on ne voyait dans ses regards rien de bas ni de suppliant, rien qui semblât implorer la pitié. Et comment aurait-il pu en être autrement, puisque le Christ, lui apparaissant encore une fois sous la figure d'Hermolaüs, lui ordonnait d'avoir bon courage ? Quand le tyran eut donné l'ordre de lâcher les bêtes, on croyait qu'elles allaient tout aussitôt mettre en pièces notre saint Martyr, mais telle n'était pas la volonté de Celui qui a dit : « Le lieu de ton refuge est une hauteur inaccessible : les maux ne te pourront atteindre et les fleaux ne pénétreront pas jusqu'à ta demeure. Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » L'espoir du fidèle serviteur de Dieu ne fut donc pas trompé. En effet, bien loin de faire aucun mal au Saint, les bêtes semblaient avoir perdu toute leur féroce, et même, si j'ose le dire, elles paraissaient douées de raison, car elles venaient se coucher aux pieds du saint Martyr, et les léchaient doucement, chacune d'elles paraissait vouloir devancer les autres ; et elles ne se retiraient qu'après que le Saint, posant la main sur leur tête, leur avait donné sa bénédiction.

C'était une chose bien nouvelle de voir tout ensemble des hommes remplis d'une féroce égale à celle des bêtes, et des bêtes remplies d'une douceur qui les rendait plus raisonnables que les hommes. Tout le peuple qui était présent fut saisi d'admiration, et s'écria : « Il est grand, le Dieu des chrétiens : c'est le seul, c'est le vrai Dieu ! » D'autres criaient : « Que l'on mette le juste en liberté. » Mais quoi ! celui qui seul en ce jour était vraiment féroce, l'empereur, s'en prit aux bêtes de ce qu'elles ne servaient pas ses desirs, et il ordonna qu'on les emmenât toutes et qu'on les tuât ; car il ne pouvait souffrir la leçon d'humanité qu'elles lui avaient donnée. Les corps de ces animaux qui avaient été ainsi égorgés, restèrent plusieurs jours sans être dévorés

par les autres animaux carnassiers. Dieu le permit ainsi pour la gloire de son fidèle serviteur, et pour l'instruction des hommes impies qui persécutent ses Saints. L'empereur ordonna qu'on jetât dans une fosse les corps de ces animaux, et délibéra ensuite avec ses officiers sur ce qu'il devait faire à l'égard de Pantaléon. « Vous voyez, leur dit-il, qu'il a déjà gagné un grand nombre d'hommes à la foi du Christ ; que ferai-je maintenant pour demeurer vainqueur dans cette lutte ? » Ils lui répondirent : « Il faut faire fabriquer une roue, que l'on placera sur quelque montagne. On attachera Pantaléon sur cette roue ; ensuite on le lancera avec violence sur la pente rapide, afin que tous ses membres soient brisés. » Tels étaient les conseils des impies, toujours prompts à inventer de nouveaux crimes ; mais Dieu qui veille sans cesse sur ceux qui l'aiment, défendit Pantaléon comme son fils bien-aimé.

Le saint Martyr fut laissé en prison pendant tout le temps qu'on mit à construire cette roue. Quand tout fut prêt, une grande multitude se rassembla pour assister à ce spectacle : l'empereur lui-même y était présent. On attacha le Martyr à la roue, et on la lança avec force sur la pente de la montagne. Pantaléon ne cessait pas de prier : toujours les divines paroles des psaumes étaient sur ses lèvres, et il implorait avec ardeur le secours du Tout-Puissant. Dieu montra bien qu'il était avec son Serviteur ; car les liens se rompirent, le Martyr demeura sain et sauf ; et la roue, paraissant vouloir plutôt le défendre que lui faire du mal, tua beaucoup d'infidèles. Ainsi s'accomplit la juste punition de ces méchants ; elle fit voir que le Seigneur juge selon la justice, et que le Dieu des vengeance exerce librement sa colère sur les impies. A ce coup, la ville fut remplie de crainte, et l'empereur lui-même demeura dans l'étonnement. Mais comme il était toujours aveuglé par ses vices, et ne pouvait voir la lumière de la vérité, il demanda au Saint : « Que signifie tout cela ? Jusques à quand veux-tu continuer d'entraîner une partie de notre peuple dans la fausse doctrine, en causant la perte de l'autre, en sorte que ces derniers meurent misérablement, et que les autres, en se faisant chrétiens, deviennent nos

ennemis ? » Il lui demanda ensuite quel était le maître qui l'avait instruit dans le christianisme.

Pantaléon, sans hésiter, nomma Hermolaüs, ne pouvant cacher dans le silence et l'oubli un homme qui était si digne de paraître à la lumière, et non pas de rester ignoré dans une retraite obscure. L'empereur lui ordonna de l'amener devant lui, et le Martyr ne différa pas, sachant que le saint vieillard avait assez de science et de facilité de parole, pour qu'il lui fût aisé de résister à toutes les attaques, et de procurer de grandes conversions. Il partit donc avec trois soldats sous la garde desquels on l'avait placé, et se rendit à la maison qui servait de retraite au saint vieillard Hermolaüs. Quand celui-ci le vit : « Que viens-tu faire, lui dit-il, ô mon fils, et quel motif t'amène ? » Pantaléon répondit : « Mon père, l'empereur t'appelle à comparaître devant lui. — Je le sais, répondit Hermolaüs ; c'est maintenant le temps de souffrir et de mourir pour le Christ, comme lui-même me l'a révélé la nuit dernière. » Ils furent donc amenés tous les deux devant l'empereur ; et celui-ci, interrogeant le vieillard, lui demanda : « Qui es-tu, et quel est ton nom ? » Hermolaüs se nomma ; et l'empereur lui ayant demandé s'il n'y avait point d'autres chrétiens cachés avec lui, il nomma également Hermippus et Hermocrate ; car il n'aurait jamais voulu déguiser la vérité. On les amena pareillement devant l'empereur, et quand ils furent réunis à Hermolaüs, l'empereur leur dit : « C'est vous qui avez séduit Pantaléon pour lui faire abandonner le culte des dieux ? » Ils répondirent : « Le Christ lui-même sait bien appeler à la lumière ceux qui en sont dignes. » L'empereur reprit : « Laissons-là ces vaines rêveries. Si vous voulez obtenir le pardon du crime que vous avez commis, persuadez à Pantaléon de sacrifier aux dieux ; si vous y réussissez, je vous compterai parmi mes amis, et je vous donnerai les premières dignités de l'empire. — Eh ! comment le ferions-nous, répondirent-ils, puisque nous sommes bien décidés nous-mêmes à n'abandonner jamais le Christ, et à ne sacrifier jamais à vos divinités impuissantes ? » Ils dirent, et levèrent au Ciel les yeux de leur corps et de leur âme. Pendant qu'ils faisaient leur prière, le Sauveur leur appa-

rut plein de gloire et de majesté, et dans tous les alentours un violent tremblement de terre se fit sentir.

L'empereur tout effrayé dit : « Voilà que nos dieux indignés font trembler la terre. » Les Martyrs lui firent cette réponse, qui témoignait de leur sagesse et de leur courage : « Que diras-tu donc, ô empereur, si tes dieux eux-mêmes sont renversés ? » Ils n'avaient pas achevé cette parole qu'un des officiers du palais accourut en criant : « O empereur, les dieux, quel malheur épouvantable ! les dieux sont tombés, et se sont brisés sur le pavé du temple. » Ainsi ces puissants maîtres du monde, qui font à leur gré trembler la terre, étaient renversés honteusement sur le sol, et dignes de la risée de quiconque n'était pas comme eux aveugle et inanimé. Tout homme qui aurait eu un peu de jugement eût reconnu la main du Seigneur tout-puissant opérant ces prodiges ; mais Maximien n'était pas susceptible d'ouvrir les yeux à la lumière. Il fit voir à l'instant quel fruit il avait tiré de ces avertissements du Ciel, et combien il en était devenu meilleur ; car après avoir fait subir aux trois généreux confesseurs les plus cruels supplices, il leur fit trancher la tête. Quant à Pantaléon, il le fit reconduire en prison. Pendant ce temps-là, les chrétiens prirent soin de recueillir les corps des saints Martyrs, et de leur donner une honorable sépulture.

Maximien fit ensuite tirer Pantaléon de son cachot, et il lui dit : « Penses-tu donc sortir vivant de mes mains, sans avoir consenti à sacrifier aux dieux ? Ne veux-tu pas imiter l'exemple de tes maîtres Hermolaüs, Hermippus et Hermocrate, qui ont pris le bon parti ? Aussi, pour prix de leur obéissance, je leur ai donné de hautes dignités dans mon palais. Si donc tu fais comme eux, si tu imites leur heureux changement, alors tu verras, ô Pantaléon, que, si je suis sévère, quand il s'agit de punir les méchants et les obstinés, je suis libéral et magnifique quand il faut récompenser ceux qui savent obéir. » C'est ainsi que pour gagner le saint Martyr, il mentait avec impudence, essayant de lui faire croire que ses compagnons avaient abandonné la foi. Mais Pantaléon, éclairé d'une lumière divine, le confondit en lui disant : « Pourquoi donc est-ce que je ne les vois pas près de toi parmi

les officiers qui t'entourent ? » Maximien, continuant ses men songes, répondit : « Ils sont absents, parce qu'une affaire urgente m'a obligé de les envoyer dans une autre ville. » Le Martyr répondit : « Tu es contraint malgré toi de dire la vérité : car ils sont au Ciel, et ils habitent véritablement dans la sainte Cité de Dieu. »

Après avoir essayé tous les moyens pour gagner Pantaléon, le tyran impie voyant qu'il ne pouvait abattre son courage par ses menaces, ni le gagner par ses promesses, le fit flageller cruellement, non plus pour faire impression sur l'esprit du Martyr, mais pour satisfaire sa propre cruauté. Ensuite il prononça la sentence qui portait que Pantaléon aurait la tête tranchée, et qu'ensuite son corps serait brûlé. Tel fut le jugement porté par ce monstre, que ses cruautés rendaient bien digne de brûler lui-même dans les feux éternels de l'enfer. L'athlète du Christ fut donc saisi par les bourreaux, et entraîné au lieu où devait se terminer son supplice. Il y arriva plein de joie, sachant par quelles ineffables consolations devaient être récompensées ses douleurs. Il chantait sur la route ce psaume de David : « Mes ennemis m'ont livré de violents assauts dès le temps de ma jeunesse ; mais ils n'ont pu me vaincre. Ils m'ont accablé de mauvais traitements : ils ont mis le comble à leur iniquité ; le Seigneur, dans sa justice, brisera la tête des méchants. » Dieu fit, dans cette circonstance, un miracle non moins grand que ceux qui avaient précédé ; car lorsque les bourreaux eurent lié le Martyr au tronc d'un olivier, l'un d'eux voulut lui trancher la tête ; aussitôt le tranchant de l'épée s'amollit comme de la cire, et le cou du saint Martyr ne laissait voir aucune trace de blessure.

A cette vue, la frayeur saisit les meurtriers : ils s'approchèrent de Pantaléon, demandant grâce et embrassant les pieds de celui que tout à l'heure ils ne jugeaient pas digne de vivre, et confessant hautement qu'ils croyaient au Christ. Le Saint non-seulement leur pardonna la malice qu'ils avaient montrée envers lui, mais leur obtint aussi le pardon de Dieu. Car après qu'il l'eut demandé dans la prière, une voix se fit entendre qui lui disait :

« Tes demandes sont exaucées. Aussi désormais tu ne t'appelleras plus Pantaléon, mais Pantéléémon, c'est-à-dire miséricordieux : nom qui ne sera pas vain ; car beaucoup obtiendront miséricorde par ton entremise. » Quand le Saint eut entendu cette voix, il se retourna vers les licteurs, leur disant de faire ce qui leur avait été commandé. Ils refusaient, disant qu'ils ne pouvaient se prêter à un tel attentat ; le Martyr, de son côté, insistait : ils se trouvaient donc partagés, ne sachant s'ils devaient obéir à leur juste compassion ou aux sollicitations pressantes du saint Martyr. Enfin après l'avoir embrassé et lui avoir donné toutes les marques possibles de vénération, ils lui tranchèrent la tête, le 27 juillet. Pour moi je pense qu'ils n'auraient pu achever l'exécution, si le Saint, craignant de perdre la palme du martyre, n'avait lui-même appelé la mort.

Après son trépas, il fut encore glorifié par de nouveaux miracles, Dieu voulant rendre illustre devant les hommes le nom de celui qui avait donné sa vie pour son amour. Au lieu de sang, du lait coula de ses blessures ; et l'olivier auquel il avait été lié par les bourreaux parut tout à coup chargé de fruits. Ce fait étant venu à la connaissance de l'empereur, il ordonna de faire servir ce tronc d'arbre à brûler le corps du Martyr, comme il l'avait auparavant ordonné. Mais les soldats qui avaient assisté à ce spectacle, eurent en horreur la cruauté du tyran ; et ils se conduisirent à son égard comme les Mages à l'égard d'Hérode. Ils ne retournèrent pas vers lui ; mais ils s'en allèrent en publiant la gloire de Dieu et de son Martyr. Les fidèles recueillirent le saint corps, et l'emportèrent dans la maison de campagne d'un professeur de sciences nommé Adamantius, et là ils lui donnèrent une honorable sépulture, à la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en qui la divinité est la même, et à qui appartiennent la gloire et l'adoration dans tous les siècles des siècles. Amen.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

LES SEPT DORMANTS,

MARTYRS.

L'histoire des Sept Dormants nous a été conservée par saint Grégoire de Tours ¹. Sept chrétiens nommés Maximien, Malchus, Martinien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin, après avoir confessé la foi devant le proconsul d'Éphèse, sous l'empereur Dèce, furent enfermés dans une caverne, dont on mura l'entrée, et ils s'y endormirent dans le Seigneur, vers l'an 250.

En l'an 424, sous l'empire de Théodose le Jeune, la paix étant rendue à l'Église, on rouvrit la caverne où les sept Martyrs parurent vivants, comme s'ils n'avaient dormi qu'une nuit ; mais ils ne tardèrent pas à rentrer dans la gloire. Photius raconte qu'on les présenta à Théodose, comme un témoignage de résurrection contre l'erreur des Sadducéens qui reparaissait en Asie, et qu'ils moururent bientôt après. Il est certain que leurs reliques furent honorées à cette époque. On croit qu'elles furent ensuite portées à Marseille, et l'on montre encore, dit Godescard, dans l'église de Saint-Victor un grand coffre de pierre qu'on prétend avoir servi au transport. La mémoire de ces saints Martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens et tous les peuples de l'Orient.

On voit à Rome, dans le *Musæum Victorium*, une pierre factice qui ressemble assez à une pierre précieuse. On a gravé dessus un groupe de figures qui représentent les Sept Dormants, chacun avec son nom. Jean et Constantin ont deux massues près d'eux ; il y en a une pleine de nœuds près de Maximilien. Malchus et Martinien ont deux haches à leurs côtés ; Sérapion, une torche enflammée ; et Danésius ou Denys, un grand clou ². On a peut-être voulu représenter les différents genres de supplices qu'on leur fit souffrir. Les sept Martyrs paraissent fort jeunes,

¹ Voyez saint Grégoire de Tours, l. I de *Glor. martyr.*, c. xcv.

² Ces grands clous, *clavi trabales*, dont on se sert dans les bâtiments pour lier les poutres ensemble, étaient autrefois des instruments de supplice. C'est ce qui se prouve par l'autorité d'Horace, l. I, od. III, et par celle de saint Paulin, *Nat.* IX, ou *Carm.* XXIV.

ce qui s'accorde avec plusieurs anciens monuments où ils sont appelés « enfants. »

La caverne où leurs corps furent trouvés devint célèbre par la dévotion des fidèles. On la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

SAINT JULIEN ET SAINT GALACTAIRE,

EVÊQUES DE LESCAR, MARTYRS.

Lescar, petite ville du département des Basses-Pyrénées, était du temps de Clovis un siège épiscopal, que saint Galactaire occupait après saint Julien qui en fut le premier évêque.

Saint Julien qui fut l'Apôtre du Béarn, vivait au milieu du v^e siècle. Il lutta avec courage contre les ariens, dont l'hérésie s'était implantée dans ces régions et il maintint la foi de l'Eglise avec tant de vigueur que les ariens le massacrèrent.

Son successeur saint Galactaire assista en 506 au concile d'Agde et défendit avec non moins d'énergie les canons qui condamnaient l'arianisme. Mais les Visigoths qui étaient maîtres du Béarn et ariens obstinés, accusèrent Galactaire d'être ami des Francs et de travailler à leur donner cette province, que Clovis n'avait pas conquise encore ; ils le massacrèrent à son tour.

Les reliques de ces deux saints Martyrs étaient conservées et vénérées à Mimizan, dans le département des Landes. Les huguenots les ont brûlées en 1569.

Saint Julien et saint Galactaire sont honorés le 27 juillet.

SAINT ECCLÈSE,

EVÊQUE DE RAVENNE.

Saint Ecclèse était enfant de Ravenne, né de parents riches. Par son mérite et sa vie toute dévouée à Dieu, à l'Eglise et aux pauvres, il se vit élevé sur le siège de Ravenne où il se fit aimer et vénérer. Devenu héritier d'un grand patrimoine, il bâtit dans sa maison paternelle une église qui porta le nom de Sainte-Marie-Majeure. Il mourut en odeur de sainteté le 27 juillet 542 ; et son corps, que l'on inhuma dans l'église de Saint-Vital fut honoré de miracles.

SAINT ANTHUSE,

VIERGE ET MARTYRE.

Anthuse, vierge sainte et fidèle, édifiait la ville de Constantinople par ses vertus et son dévouement à l'Église. Elle florissait lorsque l'empereur Constantin Copronyme persécuta le culte vénéré des saintes images. Comme elle repoussait cette odieuse hérésie, on l'emmena devant les juges, où elle refusa de marcher sur les images en honneur et de les détruire ; elle fut condamnée à subir une flagellation longue et cruelle, après quoi elle fut emmenée en exil. Elle y mourut peu après, le 27 juillet de l'an 752.

SAINT RIOTIME¹,

ÉVÊQUE DE RENNES.

Riotime, que l'Église compte au nombre des Saints, fut, dit Albert le Grand, présenté par Conan, roi de Bretagne, au chapitre de Rennes, qui le choisit pour évêque ; le prélat présida les États dans sa ville épiscopale et fut établi par son souverain chef de la justice dans tout le royaume ; il assista aux funérailles de Conan, dans la cité d'Occismor, et mourut quatre ans après.

Robert de Langres et MM. de Sainte-Marthe lui donnent aussi le titre de Saint.

SAINT AURÈLE ET SAINTE NATALIE,

MARTYRS.

Les Maures qui s'étaient emparés de l'Espagne, y firent un grand nombre de Martyrs au ix^e siècle. L'Église aujourd'hui en honore plusieurs dont l'histoire est célèbre. Le premier fut Aurèle, né à Cordoue d'une famille noble et riche.

Il était fils d'un père mahométan et d'une mère chrétienne. Étant en âge de se marier, et sa famille le pressant de prendre cet engagement, il demanda à Dieu par de ferventes prières, de lui donner une femme avec qui il pût le servir librement. Il en trouva une, nommée Natalie ou Noële. Aurèle remercia Dieu de

¹ Riotismus.

ce qu'il lui avait accordé une épouse chrétienne comme lui. Ils vécurent ensemble dans les exercices de la piété, mais sans oser d'abord se déclarer publiquement.

Aurèle, un jour, étant allé à la place publique, vit un marchand nommé Jean, qu'on venait de battre de verges, comme chrétien, et que l'on promenait par la ville, monté sur un âne. Touché de ce spectacle, il crut que Dieu avait permis qu'il en fût témoin pour animer sa foi. Rentré dans sa maison il dit à sa femme :

« Il y a longtemps que vous m'exhortez à mépriser le monde, je crois que l'heure est venue pour nous d'aspirer à une plus grande perfection. Appliquons-nous donc à la prière, et préparons-nous au martyre par la pureté et par le détachement de toutes les créatures. »

Leur vie, depuis ce moment, devint un modèle de pénitence. Ils jeûnaient souvent, priaient sans cesse, méditaient les psaumes et prenaient grand soin des pauvres.

Aurèle et Natalie furent cités devant le juge, qui, avec des paroles pleines de douceur, leur fit de magnifiques promesses s'ils voulaient renoncer à la religion chrétienne. Mais ils répondirent :

« Nous méprisons cette vie passagère ; nous espérons en obtenir une meilleure. Nous n'avons qu'une foi ; nous ne croyons qu'un Baptême ; nous adorons un seul Dieu en trois personnes, et nous avons tout autre religion en horreur. »

Ils furent conduits en prison chargés de chaînes. Cinq jours après, on les tira pour les amener une seconde fois devant le juge, qui, les voyant inébranlables, les condamna à la mort. Pendant qu'on les conduisait au martyre, Natalie encourageait son mari. Son zèle irritant les soldats, ils se jetèrent sur elle et l'accablèrent de coups de pied et de coups de poing jusqu'au lieu du supplice.

Leur martyre arriva le 27 juillet, l'an de Jésus-Christ 832.

SAINT FÉLIX ET SAINTE LILIOSE,

MARTYRS.

Liliose et Félix étaient, comme Aurèle et Natalie, un saint ménage chrétien dans une ville où dominaient les fanatiques sectateurs de Mahomet. Félix était né de parents musulmans, et Liliose pareillement, mais ils avaient eu le bonheur d'être éclairés. L'époux et l'épouse étaient donc chrétiens. Quoiqu'ils vécussent sans bruit dans la foi et l'amour de Notre-Seigneur, ils furent dénoncés en l'an 852, dans la persécution d'Abdérame II, roi sarrasin de Cordoue. Leur supplice généreusement souffert se termina par leur mort, et plus tard leurs corps furent inhumés dans l'église de Saint-Ganès.

Comme ils témoignèrent le même jour que Natalie et Aurèle, on les honore aussi le 27 juillet.

LE BIENHEUREUX BERTHOLD,

ABBÉ DE GARSTEN.

Ottochar, margrave de Styrie, avait fondé une maison religieuse à Garsten en Autriche, et n'y avait admis d'abord que des prêtres séculiers ; mais comme ils ne répondirent pas à ses pieuses intentions par leur régularité et leur ferveur, il appela pour les remplacer des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. Le bienheureux Berthold, prieur de Gottwin, formé à l'abbaye de Saint-Blaise de la Forêt-Noire, fut chargé de la direction de la nouvelle communauté. Il fit régner la piété et la plus exacte discipline, par son active surveillance et par le zèle ardent qu'il montra pour le bien spirituel et temporel de ses enfants.

A côté du monastère, il fit élever un hospice pour y recevoir les malades des environs et les nombreux pèlerins que la dévotion attirait dans ces contrées. Son historien raconte que ses ressources n'étant pas toujours suffisantes pour satisfaire aux dépenses de ce nouvel établissement, il arriva plusieurs fois que Dieu daigna les multiplier, à la prière de son saint Serviteur, pour nourrir les pauvres qui affluaient de tous les côtés.

Berthold menait une vie fort austère. Il s'était interdit l'usage

de la viande et du poisson, donnait à peine à son corps le repos absolument nécessaire, pratiquait des pénitences sévères, et partageait son temps entre l'étude, la prière et les soins de sa maison. Dans toute la contrée, on le respectait comme un Saint, et les fidèles accouraient de toutes parts pour s'adresser à lui dans le tribunal de la pénitence, entendre ses pieuses exhortations et recevoir sa bénédiction.

Il mourut en odeur de sainteté, au milieu de ses religieux désolés et fondant en larmes, vers l'année 1140.

LE BIENHEUREUX NÉVOLON,

CORDONNIER.

Le bienheureux Névolon était un cordonnier de Faenza, dans la Romagne, qui vivait au ^{xiii}^e siècle. Il se convertit pendant une maladie que le Seigneur lui envoya, et se consacra tout entier aux œuvres de charité et de pénitence. Il donnait aux pauvres le peu qui lui restait sur son travail, et un jour qu'un mendiant lui demandait l'aumône, il dit à sa femme de lui aller chercher un pain.

« Il n'y en a plus dans l'armoire, répondit aigrement cette femme.

— Cherchez toujours, reprit le Bienheureux.

— Je vous répète qu'il n'y en a plus, dit-elle.

— Au nom du Seigneur, allez, répliqua-t-il, et donnez l'aumône à ce pauvre. »

Elle y alla enfin, et la trouva toute remplie de pains. Ce prodige la fit rentrer en elle-même. Depuis, elle n'osa plus s'opposer aux aumônes de son mari. Celui-ci fit les pèlerinages de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Jacques de Compostelle ; et, sa femme étant morte, il distribua aux pauvres ce qu'il possédait. Il passa le reste de sa vie dans les austérités et les fatigues des pèlerinages. Quand il mourut, les cloches annoncèrent d'elles-mêmes son passage à la gloire éternelle. Il rendit son âme à Dieu le 27 juillet de l'an 1280. Son culte fut approuvé par Pie VII.

LA BIENHEUREUSE CUNÉGONDE,

CLARISSE.

Si ce que les historiens rapportent de cette Bienheureuse a droit de surprendre, il n'est pas moins propre à faire admirer la sagesse des desseins de Dieu sur ses créatures. Cunégonde était, disent-ils, fille de Bela, roi de Hongrie, et de Marie qui avait pour père Alexis, empereur des Grecs. Ils nous apprennent que pendant sa grossesse, Marie eut révélation que l'enfant qu'elle portait, éclaterait en sainteté, que Cunégonde en naissant prononça d'une voix distincte les paroles suivantes : « Je vous salue, Reine des cieux, Mère du Roi des Anges ; » que les mercredis et les vendredis, la jeune princesse ne prenait qu'une seule fois le sein de sa nourrice ; qu'alors même, quand elle assistait à la Messe, et qu'elle entendait prononcer les noms de Jésus et de Marie, elle faisait une inclination de tête ; enfin qu'elle ne fut pas plutôt sévrée, qu'elle se donna tout entière aux exercices de la piété.

Il est certain que Cunégonde n'attendit pas l'âge de raison pour aimer Dieu et respecter la religion, à laquelle elle désirait ardemment se consacrer. Elle considérait la chasteté comme un trésor inestimable, et ce qu'elle fit dans la suite pour la conserver prouve que ce qu'elle disait à cet égard, étant fille, ne venait ni d'une vaine ostentation, ni d'une vocation vague, qui s'évanouit sous le moindre prétexte légitime, ou seulement spécieux.

Contre sa résolution de garder le célibat, la jeune princesse fut obligée d'épouser Boleslas qui n'était encore que duc de Pologne et qui en devint roi dans la suite. Pour cet effet, on la conduisit à Cracovie, où se fit la célébration de son mariage en 1239 ; mais elle obtint de son époux qu'il la laisserait vivre dans la continence pendant un certain temps. Ce prince lui ayant accordé ce délai, elle en profita si habilement, l'entretenant sans cesse des avantages d'une pureté parfaite, qu'elle le détermina à conserver comme elle sa virginité ; pour en rendre le vœu plus solennel, ils convinrent tous deux de le déposer entre les mains de l'évêque de Cracovie, et la cérémonie s'en fit en présence des grands et du peuple assemblés dans la métropole.

Boleslas et sa femme furent fidèles à leur saint engagement ; de son côté Cunégonde voulant être utile à la Pologne, que de fréquentes guerres avaient obérée, fit au Ciel de si ferventes prières pour le bonheur de ce royaume, qu'elle en obtint une mine de sel, qui en forme un des plus considérables revenus.

Le bien qu'elle désirait à la société civile ne pouvait la distraire du grand objet du salut des âmes, pour lequel elle se sentait embrasée d'un zèle ardent ; et pour mettre à l'abri de la corruption du siècle, les personnes de son sexe, que ses exemples porteraient à se consacrer à Jésus-Christ, elle fit construire un monastère où elle établit la règle de sainte Claire. Son mari lui avait donné en apanage des terres auprès de Sandecz ou Sandecich, sur la frontière vers la Hongrie : ce fut le lieu qu'elle choisit pour sa fondation, et dès qu'elle fut devenue veuve elle s'y retira avec Yolande sa sœur, toutes deux prirent l'habit de pénitence, et se comportèrent dans cet état de la manière la plus édifiante.

Au bout de treize ans de religion, Cunégonde reçut du Ciel le don de prophétiser et celui de faire des miracles. Un an avant sa mort elle tomba malade et acheva d'épurer ses vertus par la longue souffrance qu'elle éprouva avec une parfaite résignation. L'heure de sa mort lui étant révélée, elle s'y prépara avec les plus grands sentiments de piété, et termina enfin sa vie dans les transports d'une sainte joie, le 24 avril 1292. Les Polonais et tous les peuples du Nord ont une grande vénération pour cette bienheureuse, et viennent en foule à son tombeau, principalement les lundis de chaque semaine et le jour de la Trinité. Alexandre VIII a approuvé en 1690 le culte qu'on lui rendait, et la Pologne et le duché de Lithuanie l'ayant prise pour leur patronne, Clément IX confirma leur choix.

C'est à la piété du cardinal Mazowicki que l'on doit la chasse d'argent où sont rassemblés les os de la bienheureuse Cunégonde qu'il y fit renfermer. Le cardinal de Radziwil a fait construire sur son tombeau un autel, où l'on a placé séparément sa tête dans un reliquaire. On conserve aussi sa tunique, qui est demeurée entière, sa bague nuptiale et la cuiller dont elle se servait. En-

fin l'on montre auprès de la forteresse de Pienin, l'empreinte que son pied laissa sur une pierre où elle le posa pour se délasser lorsqu'elle fuyait avec ses religieuses vers cette forteresse, pour éviter la fureur des Tartares qui avaient fait une invasion dans ce canton. Sigismond, roi de Pologne, reprit en 1628 les instances pour sa canonisation, et le Pape Urbain VIII nomma plusieurs cardinaux pour examiner les actes qui constatent sa vie et ses miracles. (FÉROT.)

Sa fête est célébrée le 27 juillet dans l'Ordre de Saint-François.

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE RIPA,

FRÈRE MINEUR.

L'annaliste ne nous fournit point de détails sur la naissance, ni sur le temps de la vocation du bienheureux Antoine. Il paraît que le surnom de Ripa lui vient de Ripa-Transone, ville épiscopale de l'État de l'Église, dont apparemment il tirait son origine. Antoine était Frère-lai dans l'Ordre de Saint-François : il fit de si grands progrès dans la perfection, qu'il fut favorisé du pouvoir de faire des miracles, au rang desquels on compte la naissance du duc Ferdinand de Termini. Sa mère, mariée depuis plusieurs années et n'ayant point d'enfants, eut recours aux prières d'Antoine, et sa foi fut récompensée par la cessation de sa stérilité.

Notre Religieux avait le corps exténué par des abstinences très-rigoureuses, et était déjà vieux, lorsque le ciel permit qu'il fût tenté violemment et que sa chasteté fût en danger. Il recourut alors aux plus rudes mortifications de la chair, et se précipita dans l'eau au plus fort de l'hiver. Ce remède n'éteignant pas l'ardeur de la concupiscence, il fondit en larmes, et enfin après s'être humilié devant Dieu, il remporta une victoire complète sur le démon, qui emprunta cependant les formes les plus séduisantes pour le faire tomber dans l'impureté.

C'est sans doute après ces rudes épreuves, que dans une parfaite humilité de cœur il disait à ses Frères : « Prenez garde à vous, car si je souffre de si furieux assauts dans un corps affaibli par la vieillesse, et auquel je ne donne pour nourriture que du pain, de l'eau et des herbes crues, comment doivent se trou-

ver ceux qui flattent leur chair lorsqu'elle est dans sa force, et qui ne refusent rien à leurs appétits ! »

Après avoir persévéré dans la pratique des austérités et de toutes les œuvres qui mènent au salut éternel, Antoine de Ripa en alla jouir, et décéda au couvent de San-Severino, le 27 juillet 1514. Il y repose et y est en vénération.

LE BIENHEUREUX PAUL DE CHIARA,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Paul de Chiara naquit à Randazzo, ville épiscopale de Sicile, vers l'an 1470. Ayant fait profession dans l'Ordre de Saint-François en qualité de Frère-lai, il s'y distingua par l'excellence de ses vertus, qui lui méritèrent l'estime de ses supérieurs et de tous ceux qui le connurent.

Pour apaiser la colère du ciel, Paul exerça sur son corps les plus rigoureuses austérités, et dans la vue de rendre hommage au Saint-Sacrement, il passait la plus grande partie de la nuit devant l'autel à chanter des hymnes de louange, avec un instrument dont il touchait. Sa dévotion envers la très-sainte Vierge était tendre et affectueuse, et Paul interrompait souvent son repos pour aller vénérer cette Reine des Vierges.

Pendant trois jours de la semaine il jeûnait au pain et à l'eau, il mortifiait continuellement ses sens, soit par l'abstinence, soit par les veilles, soit enfin par les pratiques de la plus profonde humilité. Mais cette sévérité n'avait pour objet que sa personne, et il faisait tous ses efforts pour procurer à ses frères et aux pauvres en général ce qui leur était nécessaire.

La piété de Paul de Chiara le porta à faire deux fois le voyage de Jérusalem pour y visiter les saints Lieux. Outre les peines inséparables d'un si long trajet, il eut à souffrir les horreurs d'une rigoureuse prison que les infidèles lui firent subir.

Après avoir servi avec zèle et ses frères et les pèlerins dans ces saints Lieux pendant l'espace de dix années, Paul revint en Sicile. Alors son provincial crut lui faire plaisir en lui donnant une obédience qui l'envoyait demeurer au couvent de Randazzo, sa patrie, mais il le pria de ne le point rapprocher

tant de ses parents et de ses amis, parce qu'il craignait que leurs fréquentes visites ne le détournassent de l'oraison, et il demanda et obtint d'aller habiter le couvent de Bizino. Comme il était en chemin pour s'y rendre, Paul dit à son compagnon qu'il mourrait en ce lieu. En effet, au bout de quelques mois un religieux de Bizino étant décédé, le gardien s'aperçut que durant la cérémonie des obsèques, Frère Paul était triste et abattu, il lui en demanda la raison. « C'est, répondit Paul, que l'on fera les mêmes cérémonies pour moi dans vingt jours, et je pensais sérieusement à ce que j'aurai à répondre quand je comparaitrai en jugement devant le Seigneur. »

Le vingtième jour étant arrivé, Paul, après avoir reçu les Sacrements de l'Église, rendit tranquillement son âme à Dieu, le 27 juillet 1540, et vérifia ainsi sa prédiction. Il était âgé d'environ soixante-dix ans.

Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu, on vit arriver grand nombre de personnes attirées par la réputation de sainteté dont il jouissait, et plusieurs malades recouvrèrent la santé en touchant son corps et priant avec foi qu'il plût au Ciel de les soulager par les mérites du bienheureux Paul.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE GUARDIA,

FRÈRE MINEUR.

Le Portugal était la patrie du bienheureux Pierre, qui naquit à Guardia, en 1459, et y embrassa l'Ordre de Saint-François, en qualité de Frère-lai. Dans la suite, ses supérieurs l'ayant envoyé à l'île de Madère, dans l'Océan Atlantique, dont les maisons dépendent de la province portugaise, le gardien du couvent de Saint-Bernardin le chargea de l'office de cuisinier.

Les religieux s'aperçurent que Pierre était continuellement en prières, le jour comme la nuit, et blâmèrent sa négligence, qui, selon eux, devait apporter du retard dans le service de la communauté; mais quand ils virent que tout n'en était pas moins prêt aux heures de repas, ils cessèrent de le réprimander, et regardèrent comme un prodige l'exactitude du saint Frère, qui néanmoins consumait presque tout son temps à l'oraison.

L'obéissance de Pierre fut parfaite, et quelque vils et pénibles que fussent les travaux dont on le chargeait, il s'en occupait avec joie. Doux, modeste et silencieux, son austérité ne s'étendait pas jusqu'à ses Frères qu'il traitait avec beaucoup de charité. Il fuyait les conversations, surtout avec les gens du monde ; mais obligé de parler, sa conversation était agréable.

Son amour pour les pauvres le portait à leur donner tout ce qui était en son pouvoir, même sa propre nourriture, se contentant souvent d'un morceau de pain des restes de la communauté.

Pierre demeura vingt ans au couvent de Saint-Bernardin, presque sans en sortir. Il ne portait de vêtements que pour couvrir sa nudité, et il choisissait les plus vieux et les plus grossiers. Il couchait sur une table, reposait sa tête sur un fagot de sarments et se couvrait d'un méchant morceau de drap : en un mot, il pratiqua en rigueur la pauvreté recommandée par le saint Instituteur.

Malgré ses austérités continuelles, il jouissait d'une santé parfaite qu'il a conservée jusqu'à sa mort, dont il eut révélation, ainsi qu'il le déclara à ses Frères. Le jour même où il devait quitter le monde il fit creuser son tombeau. Il y avait huit jours qu'il était malade, lorsqu'après avoir reçu les Sacrements avec de grands sentiments de piété, il s'endormit au Seigneur, le vingt-septième jour de juillet 1529, au couvent de Saint-Bernardin, étant âgé de soixante-dix ans.

Dom Louis de Figuerodo, évêque de Funchal, capitale de l'île de Madère, informa juridiquement de la vie et des miracles du bienheureux Pierre, en l'an 1597 ; et l'on apprend par cette information qu'aussitôt après sa mort les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes ; que, quoiqu'il fût mort de la dysenterie, son corps exhalait une bonne odeur, et que la terre prise à son tombeau a opéré plusieurs guérisons miraculeuses. Ce prélat entre dans un grand détail sur les fébricitants, les paralytiques, les goutteux et autres espèces d'infirmités et de maladies, qui ont éprouvé les merveilleux effets du pouvoir que Dieu a donné à ce saint religieux, et cette pièce qui est revêtue de tous les caractères de l'authenticité doit servir au procès de sa béatification.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

En 1480, cent mille Turcs faisaient depuis trois mois le siège de la ville de Rhodes. Les chevaliers de Rhodes la défendaient avec courage; mais l'armée turque, beaucoup plus nombreuse se croyait assurée de la victoire, lorsque tout à coup la très-sainte Vierge apparut dans les airs, armée d'un bouclier et d'une lance, et accompagnée de saint Jean-Baptiste et d'une multitude de soldats revêtus d'armes très-brillantes qui semblaient accourir au secours de la ville. Les Turcs en furent si épouvantés qu'ils s'enfuirent aussitôt, et que la plupart s'entre-tuaient pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers de Rhodes voyant la victoire leur revenir lorsque tout semblait désespéré, se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre. Cette apparition miraculeuse eut lieu le 27 juillet de l'an 1480.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Nicomédie, martyr de saint Pantaléon, médecin, qui, ayant été arrêté pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Maximien, fut étendu sur le chevalet et exposé à la flamme des lampes. Mais une apparition du Seigneur au milieu de ces sup-

1

SEXTO KALENDAS AUGUSTI.

Nicomediæ passio sancti Pantaleonis medici, qui a Maximiano imperatore pro fide Christi tentus, et equulei pœna ac lampadarum exustione cruciatus, sed inter hæc Domino sibi apparente refrigeratus, tandem ictu gladii martyrium cousumnavit. — Ibidem sancti Hermolai presbyteri, cujus doctrina beatus Pantaleo ad fidem conversus est : sanctorum quoque Hermippi et Hermocratis fratrum, qui post multas pœnas sibi illatas, ab eodem Maximiano capitali sententia ob confessionem Christi puniti sunt. — Nolæ sanctorum martyrum Felicis, Juliæ et Jucundæ. — Vigiliis in Apulia sanctorum martyrum Mauri episcopi, Pantaleemonis et Sergii, qui passi sunt sub Trajano. — Apud Homeritas commemoratio sanctorum martyrum, qui sub Dunaan tyranno ob Christi fidem incendio traditi sunt. — Cordubæ in Hispania sanctorum martyrum Georgii diaconi, Felicis, Aurelii, Nataliæ et Liliæ in persecutione arabica. — Ephesi natalis sanctorum septem Dormientium, Maximiani, Malchi, Martiniani, Dionysii, Joannis, Serapionis et Constantini. — Antisiodori depositio beati Ætherii episcopi et confessoris. — Constantinopoli beatæ Anthusæ virginis, quæ sub Constantino Copronymo ob cultum sanctarum imaginum verberibus cæsa, et exilio relegata, quievit in Domino.

plices lui procura un saint rafraîchissement. Enfin il consumma son martyre sous le tranchant du glaive.

Au même lieu, saint Hermolaüs, prêtre, qui, par ses controverses, convertit saint Pantaléon; et aussi les deux frères saint Hermippe et saint Hermocrate, qui, après avoir souffert plusieurs supplices qui leur furent infligés, furent condamnés à la peine capitale, par le même Maximien, parce qu'ils confessèrent Jésus-Christ.

A Nole, saint Félix, sainte Julie, sainte Juconde, martyrs.

A Bisegli, dans la Pouille, saint Maur, évêque, saint Pantaléon et saint Serge, qui souffrirent le martyre sous l'empereur Trajan.

Au pays des Homérites, commémoration des saints martyrs que le tyran Dunaan fit livrer aux flammes pour la foi de Jésus-Christ.

A Cordoue, en Espagne, saint Georges, diacre, saint Félix, saint Aurèle, sainte Natalie et sainte Liliose, qui souffrirent le martyre dans la persécution des Arabes.

A Ephèse, fête des sept Dormants, saint Maximien, saint Malch, saint Martinien, saint Denys, saint Jean, saint Sérapion et saint Constantin.

A Auxerre, mort de saint Ethère, évêque et confesseur.

A Constantinople, sainte Anthuse, vierge, qui sous l'empereur Constantin Copronyme, fut fouettée pour le culte des saintes images et mourut en exil.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Julienne et sainte Semphronie, vierges et martyres à Barcelone.

Saint Explèce, évêque de Metz, l'an 400.

Saint Désiré, archevêque de Besançon, siégeait en 396.

Saint Frémin (Phrotinus), évêque de Metz avant saint Explèce.

Saint Félix, martyr, honoré à Bourgdieu, en Berry, où on lui donne le titre d'évêque.

Saint Laurent, archevêque de Milan.

Sainte Pumice, vierge, honorée en Ecosse.

La bienheureuse Lucie de Butalare, Augustine.

Saint Siméon, moine, mentionné dans le Martyrologe de saint Jérôme.

Sainte Sophie, reine d’Ethiopie, honorée ce jour chez les Ethiopiens.

Martyrologe de la dernière persécution.

Anne-Georges Brumaud de Beauregard, prêtre, chanoine, théologe et chancelier de Luçon, arrêté et envoyé à Paris pour refus de serment schismatique, condamné à mort comme fanatique, ennemi du peuple, guillotiné le 27 juillet 1794.

Alexis-Gaspard Chapus, curé au diocèse de Nîmes, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, guillotiné à Nîmes, le 27 juillet 1794.

Jean Guillot Durijon, prêtre, chanoine de Poitiers, envoyé à Paris, condamné à mort comme conspirateur, exécuté ce même jour.

François Vallée, Frère convers des Capucins de Rouen, ne fit pas le serment schismatique, déporté et mort à Rochefort, ce même jour.

Pierre-Charles Bernard, prêtre du diocèse de Poitiers, accusé de s’être déclaré l’ennemi du peuple, envoyé à Paris, exécuté ce même jour.

Mathurin-Léon, prêtre, Chartreux du diocèse d’Angers, arrêté dans le Morhihan, condamné à Vannes comme prêtre réfractaire, exécuté ce même jour.

Jean-Baptiste Desessard, prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand, fit les serments iniques qu’on exigeait, n’en fut pas moins condamné à la déportation, fut emmené à Rochefort et y mourut le 27 juillet 1794.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Victor I, Pape et martyr. — Saint Innocent I, Pape. — Saint Nazaire et saint Celse, martyrs. — Sainte Colombe, vierge et martyre. — Les Martyrs d'Égypte et de la Thébaidé. — Saint Nazaire, abbé de Lérins. — Saint Samson le Jeune, évêque de Dol. — Sainte Adnette, abbesse. — Saint Botuide, martyr. — La bienheureuse Sanche, reine de Naples. — La bienheureuse Luce d'Amélia, vierge. — La bienheureuse Béatrix, cistercienne. — Le bienheureux Antoine, Frère Prêcheur. — Le bienheureux Antoine de Léonissa, Frère Mineur. — Le vénérable P. Antoine Raymond, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT VICTOR 1^{er},

PAPÉ ET MARTYR.

Saint Victor, africain de naissance, fut élu Pape après la mort de saint Éleuthère, arrivée l'an 193 de Jésus-Christ, après celle de l'empereur Commode, dans le temps où, suivant Eusèbe, Pertinax jouissait de l'empire. Il se montra digne successeur des Apôtres, en s'opposant avec vigueur aux hérésies qui s'élevèrent de son temps.

Théodote de Bysance, corroyeur de profession, ayant apostasié pour sauver sa vie dans la dernière persécution, osa dire, pour diminuer l'énormité de sa faute, que Jésus-Christ, qu'il avait renié, n'était point Dieu, que ce n'était qu'un pur homme, en quoi il enchérissait sur les ariens, qui regardaient aussi Jésus-Christ comme une créature, mais qui avait été avant le monde. Étant venu à Rome, il publia son erreur, et s'y fit plusieurs disciples ; mais saint Victor arrêta les progrès de son hérésie, en l'excommuniant avec Ébion, Artémon et un autre Théodote qui enseignait le même blasphème. Ce Théodote, appelé Trapécite ou le Banquier, forma la secte des melchisédiens, qui prétendaient que Melchisédech était plus grand que Jésus-Christ.

Vers le même temps, on vit un nouveau converti attaquer

l'Église, après avoir inutilement essayé d'en obtenir les premières places. Il était né dans la Mysie, sur les confins de la Phrygie, et se nommait Montan. L'ambition et l'orgueil le conduisirent insensiblement à l'enthousiasme; il contrefit l'illuminé. Perdant quelquefois l'usage de ses sens, il se servait d'expressions tout à fait extraordinaires. Prisque ou Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, abandonnèrent leurs maris pour suivre ce nouveau prophète; elles imitèrent ses extravagances, prétendant avoir succédé à ceux d'entre les disciples des Apôtres qui avaient le don de prophétie. Montan se mit même au-dessus des Apôtres, en ce qu'il avait, disait-il, reçu le Saint-Ésprit promis par le Sauveur pour donner à la loi évangélique sa dernière perfection. Il ôta à l'Église le pouvoir de remettre les péchés d'idolâtrie, d'homicide et d'impureté; il enseignait contre la doctrine de saint Paul, que les secondes noces étaient illicites, et contraires à la chasteté; il ne voulait point que les chrétiens prissent la fuite dans les temps de persécution. Un extérieur austère et un prétendu zèle pour la pureté de la morale lui attirèrent beaucoup de disciples, auxquels on donna le nom de leur maître. Ils sont aussi connus sous celui de « cataphryges » à cause de leur pays, et sous celui de « pépuzéniens » à cause de la petite ville de Pépuzium, dont ils avaient fait leur chef-lieu, et qu'ils appelaient Jérusalem. Ils se vantaient de leurs martyrs, quoiqu'il y en eût peu parmi eux qui eussent souffert pour la religion. Mais qu'est-ce que le martyr sans l'humilité? On remarquait dans la nouvelle secte un grand fond d'hypocrisie, et des mœurs très-corrompues : aussi Apollonius, cité par Eusèbe, reprocha-t-il publiquement ces vices aux deux prophétesses de Montan. « Eh quoi, disait-il, vit-on jamais un prophète se peindre les cheveux et les sourcils, jouer aux dés et prêter son argent à usure? Je suis cependant en état de démontrer qu'elles sont coupables de ces crimes. » Le savant prêtre Astérius Urbanus confondit ces hérétiques dans une conférence qui se tint à Ancyre en 188. Il convainquit leurs prophéties de fausseté, en ce qu'elles n'avaient point été vérifiées par l'événement, en ce qu'elles étaient prosrites par l'Église, en

ce que les vrais prophètes n'avaient point été hors d'eux-mêmes en parlant comme les nouveaux enthousiastes. Enfin, le montanisme fut condamné comme impie, et l'Église retrancha de son sein ceux qui le professaient. Eusèbe, qui rapporte ce qu'on vient de dire, ajoute que Montan et Maximille tombèrent dans le désespoir, et se pendirent.

Tertullien, qui devint montaniste vers la fin de la vie de saint Victor, dit que ce Pape envoya des lettres de communion aux prétendus prophètes. Il est facile de concevoir comment Victor put être trompé. Il s'agissait d'un point de fait ; il était éloigné des lieux où vivaient les personnes : les montanistes, d'ailleurs, cachaient leurs vices et leurs dogmes sous le masque de l'hypocrisie ; mais Praxéas, qui venait de l'Orient, ne l'eut pas plutôt informé du véritable état des choses, qu'il révoqua ses lettres et condamna les novateurs. La foi de ce Praxéas n'était cependant rien moins qu'orthodoxe. Enflé de l'honneur qu'il avait eu d'être emprisonné pour Jésus-Christ, il devint hérésiarque à Rome même. Il enseignait qu'il n'y avait qu'une personne en Dieu, et que le Père avait été crucifié aussi bien que le Fils, ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de « patripasiens. » Ses erreurs n'eurent pas plus tôt été connues qu'on le retrancha du corps des fidèles.

Tatien fit aussi naufrage dans la foi sous le pontificat de Victor. C'était un philosophe platonicien né en Syrie ; il avait enseigné quelque temps à Rome après la mort de saint Justin, martyr, son maître. Étant retourné en Syrie l'an 271, il y publia ses erreurs qu'il n'avait osé débiter à Rome. Marcion, Valentin et Saturnin furent ses principaux guides. Il enseigna comme eux, qu'il y avait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, et que le Créateur du monde était le mauvais. Il ajouta qu'Adam était damné, et que le mariage n'était pas moins criminel que l'adultère. C'est pour cela que ses disciples furent nommés « encratites ou continents. » On les appela aussi « hydroparastates ou aquariens, » parce qu'ils n'employaient que de l'eau dans la consécration de l'eucharistie, conséquemment à l'horreur qu'ils avaient pour le vin. Ils condamnaient encore l'usage de la viande. Ta-

tien, selon la remarque des Pères, ne s'écarta des principes de la foi que par une suite de ce prétendu esprit philosophique qui n'est que trop commun. Lorsqu'on s'imagine avoir des lumières supérieures à celles des autres, on dédaigne les routes frayées, on se fait de nouveaux systèmes que l'amour-propre empêche ensuite d'abandonner.

Saint Victor combattit tous ces hérésiarques, et tâcha d'étouffer les scandales dès leur naissance ; il montra aussi beaucoup de zèle dans la dispute qui s'était élevée touchant la célébration de la Pâque. Les Asiatiques célébraient cette fête avec les Juifs, le quatorzième jour de la lune, après l'équinoxe du printemps, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât ; au contraire, l'Eglise romaine et les autres églises du monde chrétien la célébraient toujours le dimanche qui suivait immédiatement le quatorzième jour. Le Pape Anicet permit aux Asiatiques de suivre leur usage, même à Rome ; mais Soter, son successeur, les obligea de se conformer à ce qui se pratiquerait dans les lieux où ils se trouveraient. Divers conciles tenus en Orient et en Occident ordonnèrent que la discipline sur ce point serait désormais uniforme, et que l'on adopterait l'usage de l'Eglise romaine. Cependant Polycrate, évêque d'Éphèse, prit fortement la défense des Asiatiques. Il prétendit qu'on ne pouvait les inquiéter, et qu'ils avaient pour eux l'autorité de saint Philippe, mort à Hiéraple, de saint Jean l'évangéliste, de saint Polycarpe, évêque et martyr, de Sagaris, aussi évêque et martyr, mort à Laodicée, et de plusieurs autres personnages, dont la mémoire était en bénédiction parmi les fidèles. Le Pape Victor, voyant qu'on ne pouvait réduire les Asiatiques, les menaça de les excommunier. Quelques modernes ont conclu des expressions d'Eusèbe, que saint Victor excommunia effectivement les Asiatiques, mais qu'il révoqua aussitôt la sentence ; d'autres, au contraire, pensent qu'il s'en tint à une simple menace, et cette opinion paraît la plus probable. Le schisme que le prêtre Blastus avait formé à Rome à l'occasion de cette dispute, et pour lequel il avait été dégradé par le Pape Éleuthère, fut sans doute ce qui déterminait saint Victor à faire paraître de la vigueur, afin de prévenir les maux qui pouvaient naître de la di-

versité dont il s'agissait ; mais, par un motif de charité et de prudence, il évita de porter trop loin la sévérité, et il suivit en cela les avis que lui avait donnés saint Irénée, dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet en son nom et au nom des fidèles des Gaules. Il mourut l'an 202 de Jésus-Christ, le neuvième du règne de Sévère, et le dixième de son pontificat. Quelques écrivains du v^e siècle l'appellent « Martyr, » et son nom se trouve avec ce titre dans un ancien Pontifical écrit en 530 ; ce qui pourrait lui convenir : car, suivant la remarque de Tillemont, il y avait eu beaucoup de chrétiens martyrisés sous le règne de Sévère, avant que ce prince donnât des édits pour la persécution de l'an 202. Le P. Pagi croit cependant que saint Victor ne mourut point par le glaive, parce qu'il n'est appelé que confesseur dans quelques Martyrologes. Au reste, sa dignité et son zèle l'exposaient si naturellement au martyre, qu'on ne peut lui en refuser la gloire.

SAINT INNOCENT I^{er},

PAPE.

A la mort du Pape saint Anastase, arrivée le 27 avril 402, on ordonna, pour lui succéder dans le Siège apostolique, Innocent, du consentement unanime des saints Évêques, de tout le clergé et du peuple. Il était fils d'un autre Innocent, et natif de la ville d'Albe. Pendant sa vie et après sa mort, il a été loué par les Grecs et par les Latins, comme un Pontife accompli. Il donna promptement avis de son élection à saint Anysius, de Thessalonique, comme à un excellent Serviteur de Dieu, pour lui confier en même temps le soin de toutes les affaires de l'Illyrie orientale, ainsi qu'avaient fait avant lui les saints Papes Damase, Sirice et Anastase.

Saint Victrice, évêque de Rouen, avait prié le Pape de lui donner des éclaircissements sur divers points de discipline, et de lui marquer en quelle manière ils étaient observés dans l'Eglise romaine. Dans une lettre du 15 février 404, Innocent le loue beaucoup de cette demande, et, avec l'aide de saint Pierre, par qui a commencé l'Apostolat et l'Épiscopat chrétien, il lui rappelle les

règles que tout Évêque catholique doit observer, et le charge de les notifier aux Évêques des provinces limitrophes. Les causes majeures, est-il dit dans cette décrétale, seront dévolues au Saint-Siège suivant l'ordonnance du concile de Sardique et la coutume. Le 20 février de l'année suivante, il en écrivit une semblable à saint Éxupère, évêque de Toulouse, qui l'avait consulté sur plusieurs doutes, et lui avait demandé sa décision sur chacun. Le Pape déclare entre autres choses qu'il faut accorder la pénitence et la communion à tous ceux qui la demandent à la mort. Dans sa décrétale du 19 mars 416, à Décentius, évêque de Gubio dans l'Ombrie, il rappelle que toutes les églises, particulièrement celles d'Occident, doivent suivre les règles de l'Église romaine, et il indique ces règles, notamment sur les Sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction. L'an 415, saint Alexandre, évêque d'Antioche, ayant réuni tous les catholiques de cette ville, en informa le Pape, qui confirma l'autorité de l'église d'Antioche sur toutes celles d'Orient, attendu qu'elle est le premier siège du Prince des Apôtres. Le saint Pape écrivit également aux Évêques d'Espagne et d'Afrique, pour répondre à leurs consultations et régler les affaires de ces églises.

Ce qui occupait surtout le saint Pape, c'étaient les églises de l'Orient. Le plus apostolique et le plus éloquent de ses Pontifes, saint Chrysostome, se voyait accusé, condamné, persécuté, exilé par ses collègues dans l'Épiscopat, et ne trouvait de soutien que dans le successeur de saint Pierre. Le zèle avec lequel Chrysostome travaillait à la réforme de son clergé et de son peuple lui fit des ennemis, et dans son clergé et à la cour ; avec le temps, l'impératrice Eudoxie, qui, depuis la chute de l'eunuque Eutrope, gouvernait l'empereur Arcade, se mit à leur tête. La vie austère et active de Chrysostome indisposait contre lui les prélats négligents. La jalousie, les préventions de quelques autres venant s'y joindre, il s'en forma comme une tempête qui ne finit qu'à la mort du Saint.

Le Pape défendit constamment l'innocence de Chrysostome, et contre la faiblesse de l'empereur Arcade, et contre l'humeur vindicative de l'impératrice Eudoxie, et contre les complaisances

ambitieuses des évêques de cour. Chrysostome étant mort par les rigueurs de son exil, le successeur de saint Pierre, qui l'avait défendu pendant sa vie, le défendit après sa mort, et n'admit à sa communion les Évêques de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, que quand ils eurent rétabli sa mémoire et rappelé les Évêques exilés pour sa cause¹.

On vit alors, sous une face nouvelle, la vérité de cette parole : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Car on vit cette Église, de toutes les choses humaines la plus faible, se soutenir et triompher où l'empire romain, de toutes les choses humaines la plus forte, vint à se briser : l'invasion des peuples barbares. L'empire y trouva sa ruine ; l'Église y trouva des nations plus propres à former l'humanité nouvelle.

L'an 410, le Pape Innocent était allé à Ravenne pour négocier la paix entre l'empereur Honorius et Alaric, roi des Goths, qui menaçait Rome. La cour de Ravenne ne savait faire ni la guerre ni la paix ; à Rome même, la plus grande partie du sénat était encore païenne, et, au lieu d'adorer le Christ, invoquait les idoles pour repousser Alaric et reconquérir l'empire du monde. Alaric prit la ville par trahison, le 24 août 410. Il permit à ses soldats de la piller ; mais il leur recommanda d'épargner le sang des hommes et l'honneur des femmes ; il leur défendit de brûler les édifices consacrés au culte divin. Et, comme Romulus, pour peupler Rome, y avait établi un asile, Alaric, en la saccageant, en ouvrit deux pour soustraire à la fureur des soldats les déplorables restes des habitants : il déclara que l'Église de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul seraient respectées comme un refuge inviolable. Il avait choisi ces deux églises, non-seulement par vénération pour ces deux fondateurs de Rome chrétienne, mais parce que, étant les plus spacieuses, elles pouvaient sauver un plus grand nombre de malheureux.

Ces ordres mettaient un frein à la cruauté. Mais quels ordres pourraient contenir des vainqueurs féroces dans l'ivresse du pil-

¹ Pallad., Ceillier, Tillemont, etc.

lage ? Les Goths, répandus dans Rome, saccagèrent les maisons ; ils mirent le feu à celles qu'on tenait fermées ; et, s'y jetant au milieu des flammes, non contents des richesses qu'ils trouvaient sous leurs mains, ils supposaient qu'on leur en cachait plus qu'il n'en paraissait, et n'épargnaient ni les menaces ni les tourments pour forcer à livrer ce qu'on avait et ce qu'on n'avait pas. La famine avait par avance ravagé la ville ; il y avait peu de maisons qui ne fussent en deuil et qui n'offrissent aux yeux du soldat barbare des cadavres ensevelis. Ce spectacle n'attendrissait pas ces cœurs impitoyables : des femmes, des enfants furent égorgés sur le corps de leurs maris et de leurs pères. La brutalité ne respecta que les femmes et les filles qui s'étaient réfugiées dans les églises. Le fracas des maisons qui croulaient dans l'incendie, les insultes, les cris, l'épouvante, la fuite répandaient une affreuse confusion ; les flammes, qui dévoraient une partie de la ville, éclairaient toutes ces horreurs ; et, comme si le Ciel se fût armé de concert pour châtier cette métropole de l'idolâtrie, un furieux orage se joignit au ravage des Goths ; la foudre écrasa plusieurs temples, fondit les lambris d'airain, réduisit en poudre ces statues autrefois dorées, que les empereurs chrétiens avaient conservées pour la décoration de la ville.

Cependant, le respect des Goths pour la sainteté du christianisme épargna beaucoup de sang aux Romains. La fureur des ennemis s'arrêtait aux portes des saints lieux ; les Goths eux-mêmes y conduisaient ceux qu'ils voulaient sauver du massacre. Si quelques églises furent embrasées, ce ne fut que par la communication des flammes qui consumaient les maisons voisines, et la religion se soutint glorieuse au milieu de tant de ruines et de larmes.

Un officier goth, des plus considérables, trouva dans la maison d'une église une vierge consacrée à Dieu et avancée en âge ; il lui demanda honnêtement son argent. Elle lui dit avec assurance qu'elle en avait beaucoup et qu'elle allait le lui montrer. En effet, elle exposa à ses yeux de si grandes richesses que le barbare fut étonné du nombre, du poids et de la beauté de tant de vases dont il ne savait pas même les noms. Ce sont, dit-elle,

les vases de l'Apôtre saint Pierre ; prenez-les si vous l'osez, vous en répondrez : comme je ne puis les défendre, je n'ose les retenir. Le barbare, touché de respect, l'envoya dire à Alaric, qui commanda qu'aussitôt on reportât tous les vases, comme ils étaient, à la basilique de Saint-Pierre, et que l'on y menât aussi, avec escorte, la vierge sacrée et tous les chrétiens qui s'y joindraient. Cette maison était loin de l'église de Saint-Pierre, en sorte qu'il fallait traverser toute la ville ; le transport de ces vases sacrés fut ainsi un spectacle et une pompe magnifiques. On les portait un à un sur la tête, à découvert, et des deux côtés marchaient des soldats l'épée à la main ; Romains et barbares chantaient ensemble des hymnes à la louange de Dieu. Les chrétiens accouraient de tous côtés ; plusieurs païens firent semblant d'être chrétiens en cette occasion, et plus il s'amassait de Romains pour se sauver, plus les barbares s'empressaient autour pour les défendre ¹.

Les femmes chrétiennes semblèrent avoir recueilli le courage que les hommes avaient perdu. Sainte Marcelle, illustre par sa vertu et sa noblesse, veuve depuis soixante-dix ans, occupait une maison sur le mont Aventin ; elle y vivait dans la prière et dans la méditation des saintes Écritures, avec une jeune fille fort belle, nommée Principia, qu'elle formait à la piété. Plusieurs soldats, étant entrés chez elle, lui demandèrent son or. Elle leur répondit qu'elle l'avait distribué aux pauvres, et qu'elle ne s'était réservé que la tunique dont elle était couverte. Les barbares, persuadés que ce n'était qu'un déguisement, la chargèrent de coups. Insensible à la douleur, elle leur demanda pour unique grâce de ne pas la séparer de cette jeune fille que sa beauté exposait à des insultes plus cruelles que la mort. Cette fermeté les toucha : ils les conduisirent toutes deux à la basilique de Saint-Paul ². Ailleurs, une femme catholique d'une beauté remarquable, tomba entre les mains d'un jeune Goth arien ; le barbare n'ayant pu la faire consentir à son mauvais désir, tira son épée pour lui faire peur, lui effleura la peau et lui mit la gorge en sang. Elle pré-

¹ Oros., l. II, c. XXXIX, August., *De Civit. Dei*. — ² Hier., *Epist.* XVI.

senta hardiment la tête à couper, et le barbare, touché de sa vertu, la mena lui-même à l'église de Saint-Pierre, la recommanda aux gardes et leur donna six pièces d'or, avec ordre de ne la remettre qu'entre les mains son mari¹. Telle fut en Occident la fin de Rome païenne et de son idolâtrie, et le douloureux enfantement de Rome chrétienne.

Tandis que les peuples barbares détruisaient l'empire romain, deux hérésiarques, Pélage et Célestius, cherchaient à détruire la foi et l'humilité chrétienne, en disant que la gloire du ciel, la claire vue de Dieu n'était pas l'effet d'un don surnaturel, l'effet de la grâce divine, mais le pur effet de la nature humaine. Ces erreurs furent condamnées dans le concile de Carthage et dans celui de Milève : ces deux conciles envoyèrent leurs décrets au Pape qui les confirma par ses réponses. Voici comment en parle saint Augustin. Il dit à saint Paulin de Nole, auquel il envoyait toutes les pièces en question : « Les deux conciles de Carthage et de Milève envoyèrent au Siège apostolique des relations de tout ce qui s'était passé sur cette affaire. Nous y ajoutâmes des lettres particulières que nous écrivîmes au bienheureux Pape Innocent, et qui traitaient cette matière un peu plus au long et, à tout, il nous récrivit de la manière que le devait le Pontife du Siège apostolique². »

Vers le même temps, il disait en prêchant à Carthage sur les pélagiens : « Ce qui est dit des Juifs, nous le voyons dans ceux-ci. Ils ont le zèle de Dieu, je leur rends ce témoignage, mais ils ne l'ont pas selon la science. Qu'est-ce à dire? Ignorant la justice de Dieu et voulant établir la leur, ils ne sont point soumis à la justice de Dieu. Mes frères, compatissez avec moi. Lorsque vous en trouverez de tels, ne les cachez pas, n'ayez pas pour eux une miséricorde perverse. Reprenez ceux qui contredisent, amenez-nous ceux qui résistent. Déjà on a envoyé sur cette affaire le résultat de deux conciles au Siège apostolique; des rescrits en sont venus. La cause est finie. Puisse enfin l'erreur finir aussi! »

Le Pape saint Innocent mourut le 12 mars 417; mais il est nommé le 28 juillet au Martyrologe romain. (ROHRBACHER.)

¹ Soz., l. IX, c. x. — ² Aug., *Epist.* CLXXXVI.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE,

MARTYRS.

Saint Nazaire naquit à Rome, de parents illustres par leur noblesse et leur fortune. Il fut disciple de l'Apôtre saint Pierre, et reçut le Baptême des mains de saint Lin. La vertu s'accrut en lui avec l'âge, et sa sainteté jetait un tel éclat, qu'un grand nombre de personnes avaient recours à ses conseils en même temps qu'elles participaient à ses aumônes. Mais par une inspiration de Dieu, il résolut de quitter cette ville. Il réalisa une partie de sa fortune et se mit en chemin.

Partout où il passait il éclairait les âmes des lumières de la foi par sa prédication, et soulageait les corps par ses aumônes. Il vint à Plaisance, et se rendit de là à Milan, où, par l'ordre du président Anolin, il fut arrêté pour avoir prêché Jésus-Christ. Le président employa beaucoup de moyens pour le gagner à l'idolâtrie, mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit battre cruellement, après quoi il le chassa de la ville.

Saint Nazaire supporta ces outrages avec joie, regardant comme un honneur de souffrir pour Notre-Seigneur. Il partit de Milan, pour les Gaules, où l'appelait un ordre du ciel, annonçant l'Évangile dans tous les lieux où il passait.

Il y avait dans une ville de ce royaume, dont le nom était Mélia, une noble dame appelée Marianilla, qui offrit son fils à Nazaire, et lui dit en le remettant entre ses mains : « Je veux que cet enfant vous accompagne partout, jusqu'à ce que vous paraissiez ensemble devant Dieu. » Après ces paroles, cette mère chrétienne se retira aussitôt. Saint Nazaire baptisa l'enfant, qu'il nomma Celse. Celse lui servit de fidèle compagnon dans tous ses voyages, et ils endurèrent ensemble de grands travaux et beaucoup de souffrances pour le Seigneur.

Ils furent arrêtés dans les Gaules, et le petit Celse ayant été battu cruellement, surmontant généreusement la douleur, il dit avec courage au président : « Le Dieu que je sers te jugera. »

On rendit compte alors à l'empereur de ce que saint Nazaire avait fait dans les Gaules, comment il détruisait le culte des idoles,

et prêchait partout que Jésus-Christ était le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, en qui beaucoup croyaient sur sa parole et sur ses miracles. L'empereur le fit conduire à Rome, où s'étant efforcé inutilement de le gagner à l'idolâtrie, il ordonna de le jeter dans la mer avec l'enfant Celse.

On les transporta à Ostie, à l'embouchure du Tibre, et les ayant transportés sur une barque en pleine mer, on les précipita dans les flots.

Les licteurs les croyaient déjà morts, lorsqu'à leur grand effroi ils les virent sortir de l'eau et marcher sur les vagues. Ils admirèrent ceux qu'ils étaient venus submerger, et s'étant fait instruire par saint Nazaire, ils lui servirent depuis de fidèles enfants dans la foi.

Dès qu'il se vit libre, le Saint reprit le cours de ses prédications. Il parcourut un grand nombre de villes d'Italie, et revint enfin à Milan avec l'intention de s'y fixer. C'est là qu'il fut repris par le président Anolin, dont il connaissait la cruauté, et par lequel il avait été proscrit. Le président consulta l'empereur, ne l'osant condamner d'abord, à cause de sa noblesse et de sa qualité de citoyen romain, et sur sa réponse il lui fit trancher la tête ainsi qu'à Celse, son jeune compagnon.

Tous deux souffrirent le martyre en l'an de Notre-Seigneur 68. Plusieurs placèrent leur fête au 12 juin, jour où saint Ambroise découvrit leurs précieuses reliques, que la ville de Milan reçut avec tant de joie et d'honneur.

(RIBADÉNÉIRA.)

SAINTE COLOMBE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Colombe, née en Espagne, d'une famille très-illustre mais païenne, fut éclairée dès sa jeunesse des splendeurs de la lumière divine, et ne put jamais être amenée par ses parents, ni à prier, ni à adorer les idoles. Quoiqu'elle ne fût âgée que d'environ seize ans, elle ne balança pas à quitter la maison paternelle, pour venir dans les Gaules, avec un courage admirable, afin d'embrasser le christianisme, en compagnie de saint Sanctien, de saint Augustin, de sainte Béate, sa parente, et de plu-

sieurs autres, sacrifiant ainsi les joies de la famille et les honneurs qui l'attendaient.

Pressée par une soif ardente au milieu de cette longue route, elle obtint miraculeusement par prière, qu'une fontaine jaillit à l'endroit même où l'on s'était reposé un instant de la fatigue du voyage. Elle fut baptisée à Vienne, en Dauphiné, où une chapelle porte cette inscription : *Baptisterium Sanctæ Columbæ*.

En apprenant que la religion chrétienne florissait à Sens plus qu'en aucun lieu des Gaules, elle y vint avec ceux qui l'accompagnaient, et là, ils se livraient tout entiers aux veilles, aux prières, aux jeûnes et à la visite des tombeaux des Saints¹.

Mais un si grand nombre d'étrangers, ajoute M. l'abbé Brulée, historien de sainte Colombe, menant un tel genre de vie, ne manqua pas d'attirer l'attention des habitants de la ville et d'exciter la susceptibilité des païens. Aussi à peine l'empereur Aurélien fut-il arrivé dans la ville de Sens, où il fit son entrée le 25 décembre, qu'on lui dénonça ces nouveaux chrétiens.

Colombe, Béate, Sanctien et les autres qui les avaient suivis, environ au nombre de vingt, comparurent donc devant lui selon l'ordre qu'il en avait donné. Aurélien s'informa avec soin de leur conduite, mais les trouvant fermes et inébranlables dans la profession de la religion chrétienne, il ordonna qu'ils seraient mis à mort après avoir souffert les plus affreux supplices. Colombe, cependant fut exceptée. Le tyran connaissait la noblesse de son origine², il avait remarqué la rare beauté, l'air de grandeur qui la distinguait, et il espérait que la vue des supplices fléchirait sa constance.

L'empereur l'ayant donc fait comparaître de nouveau, après le martyre de ses compagnons, elle se présenta avec une noble simplicité devant le tribunal du tyran.

Aurélien lui dit : « Quel est ton nom ? — Je m'appelle Colombe, fortifiée que je suis par l'amour du Christ. — Pourquoi te laisses-tu tromper par une fausse croyance ?

¹ Seconde légende rapportée par dom Cotron.

² Quelques traditions portent qu'elle était fille d'un prince de Saragosse.

— Je ne saurais croire à un autre Dieu que celui qui nous a créés à son image ; et je crois en son Fils unique Notre-Seigneur qui s'est fait voir sur la terre pour notre salut, qui a souffert sous Ponce-Pilate, et qui après sa résurrection a éclairé son Église par la venue du Saint-Esprit. Je confesse qu'il est vrai Dieu avant tous les siècles et qu'il a pris dans le temps la nature humaine.

— Ne connais-tu pas nos décrets ? dit l'empereur.

— Qu'ordonnent-ils ? reprit sainte Colombe.

— Que tous les chrétiens abandonnent leurs superstitions et adorent nos dieux. »

La Vierge répondit : « Les dieux faits de la main des hommes périront avec ceux qui les adorent ; ce sont des inventions du démon, ils n'ont ni sentiment ni mouvement, on ne doit pas les adorer, mais bien plutôt les brûler. Pour moi je dois adorer et vénérer le Seigneur mon Dieu, le Christ qui daigne me promettre la vie, qui voit les Anges soumis à son empire, et tous les éléments trembler devant lui. »

Aurélien la trouvant inflexible eut recours aux promesses les plus flatteuses, et fit briller devant elle les avantages d'une illustre alliance, puis il ajouta : « Quelle perversité pourrait encore te retenir dans ton obstination ?

— Il ne m'est pas difficile, répondit Colombe, de mépriser tes promesses quand je me rappelle les exemples de l'Évangile : l'antique ennemi dont tu suis les traces conduisit mon Maître sur le sommet d'une montagne élevée, lui montra tous les royaumes du monde, et lui dit : Si tu veux m'adorer, je te donnerai toutes ces choses. Mais le Seigneur lui répondit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul. A son exemple, tu emploies toutes sortes de moyens pour me faire participer à ta damnation ; tu veux, ô tyran, me séparer de l'amour de Jésus-Christ, mon céleste Époux, mais tu ne parviendras jamais à m'arracher à ses éternels embrassements. Mais toi, qui, par ces fiançailles, voudrais m'entraîner dans la corruption d'un amour terrestre, tu subiras des supplices éternels avec le démon qui t'inspire et que

tu crois faussement être Dieu, à moins qu'avant le passage de la première mort, tu n'apaises le Christ, mon Seigneur, par la confession de la foi. Pour moi, je me sens destinée à un royaume éternel, car jamais les biens passagers que tu me promets ne pourront me détourner de l'amour de mon Dieu ; liée comme je le suis à un Époux éternel, comment pourrais-je subir les lois d'un homme mortel ?

— Les paroles te viennent avec une extrême abondance, dit l'empereur, mais enfin, si tu ne sacrifies point à mes dieux, je te ferai déshonorer et tu périras au milieu des flammes.

— Dieu est assez puissant, répondit Colombe, pour protéger sa servante, pour la conserver pure et lui donner la palme de la virginité. Je suis prête, pour son nom, à affronter les embûches et tous les tourments, afin qu'il daigne me couronner en présence de la Cour céleste, et me compter au nombre de ses Martyrs. »

Aurélien voyant qu'il ne pouvait rien gagner, ni par les promesses ni par les menaces, ordonna que Colombe fût chargée de chaînes et conduite à l'amphithéâtre, pour y être gardée dans une étroite prison, puis ayant fait venir un jeune homme de mœurs infâmes : « Va, lui dit-il, je te l'abandonne. » Rempli d'une joie brutale en entendant, ces paroles, l'insensé courut à l'amphithéâtre, et déjà il était près des portes du cachot, lorsque la jeune vierge jetant sur lui un regard plein de dignité, lui dit : « Retenue par la faiblesse de mon sexe, je ne saurais lutter contre toi, mais voici que j'invoque mon Seigneur et mon Époux Jésus-Christ, qui peut m'arracher à tes pièges et à tes violences. »

Cependant, comme la porte était ouverte, il entra, mais la vierge chaste et courageuse le repoussa en lui disant : « Ecoute, jeune homme, et prépare ton cœur à ce que je vais te dire : Mon Seigneur et mon Dieu que je me suis engagée à servir par la pureté de mes mœurs, ne permettra pas que je tombe dans l'ignominie. Prends garde que la vengeance divine ne te frappe à l'instant, et que tu ne sois la proie d'une mort éternelle. »

Ces paroles étaient à peine achevées, qu'une ourse envoyée

par la Providence au secours de la vierge, entre dans la prison, saute sur le jeune homme, le renverse à terre et, le tenant sous ses griffes, regarde Colombe comme pour apprendre d'elle ce qu'il fallait faire. Colombe, sachant que c'est pour sa défense que cet animal est envoyé de Dieu, lui ordonne au nom du Christ de n'exercer aucune vengeance sur ce jeune homme et de le laisser afin qu'elle puisse lui parler ; l'ourse obéit aussitôt et, lâchant sa proie, elle alla se mettre en travers de la porte comme pour l'empêcher de sortir, et pour arrêter ceux qui voudraient entrer.

La bienheureuse vierge, reprenant alors la parole, lui dit : « Tu dois comprendre maintenant quelle puissance il y a dans le nom du Christ, puisque cette bête féroce a été envoyée par le Seigneur pour me défendre. Elle obéit à son Créateur, elle, créature irraisonnable, et toi, homme créé avec la raison, tu es éloigné de la connaissance du Christ ; eh bien, maintenant promets de devenir chrétien, ou je donne à cet animal la permission de te dévorer. » Alors le jeune homme, pénétré de crainte, fit éclater sa foi par ces paroles : « Que celui qui ne confesse pas le Christ ne sorte point d'ici avec la vie ; quant à moi, je confesse hautement qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui auquel la bienheureuse Colombe fait profession de croire..... » Aussitôt l'ourse laissa libre la porte du cachot qu'elle paraissait garder par l'ordre de Dieu.

Transporté de joie de se voir ainsi sauvé, ce jeune homme s'en allait par toute la ville, criant qu'il n'y avait point d'autre Dieu de l'univers que celui de la bienheureuse Colombe, et il racontait toutes les merveilles que le Seigneur avait opérées en sa faveur. Il paraît qu'il fut martyrisé hors de la ville, à cause de sa fermeté dans la foi ; mais l'ourse resta dans l'amphithéâtre, continuant de protéger Colombe.

En l'apprenant, Aurélien emporté par la colère, ordonna aux soldats d'arracher Colombe de l'amphithéâtre et de l'amener devant son tribunal. Ils la trouvèrent en prières dans sa prison et l'ourse auprès d'elle, ce qui les saisit d'une telle frayeur qu'ils n'osèrent approcher de la Sainte et s'en retournèrent dire à l'empereur qu'il leur avait été impossible de l'amener, parce qu'une

ourse qui se trouvait avec elle dans son cachot ne les avait point laissés entrer.

Alors Aurélien fit entasser du bois autour des murailles de la prison, et ordonna qu'on y mît le feu afin de faire périr en même temps Colombe et l'ourse qui la protégeait. Cet animal, voyant approcher les flammes, et craignant la mort, se mit à pousser des rugissements. Mais Colombe, touchée de pitié, la rassura et lui promit que non-seulement elle ne périrait point par le feu, mais encore qu'elle ne serait point prise. A ces mots l'ourse vint lécher les pieds de la vierge, puis, s'échappant par une ouverture, elle s'enfuit toute tremblante, fendit la foule du peuple et regagna son gîte à travers mille dangers.

L'empereur informé de tout ce qui se passait, fut frappé de stupeur, mais au lieu d'y reconnaître la main de la Providence, il fit de nouveau paraître Colombe devant lui :

« Quel est donc ton secret? lui dit-il. Quels sont les maléfices dont tu te sers pour opérer de pareils enchantements? — O infortuné, reprit Colombe, il faut que ton cœur soit bien aveugle pour que les miracles de la puissance divine ne t'excitent point à reconnaître le Christ : tu me crois armée des enchantements du démon, parce que toi-même tu n'as de puissance que par lui, mais non, je ne connais point de maléfices ; j'adore le Christ Fils du Dieu tout puissant, c'est lui qui est mon amour, mon Époux et l'ami de mon âme, c'est lui qui fait mon bonheur et les saints transports de ma joie ; j'invoque Jésus dans mes tribulations et il daigne m'exaucer. »

L'empereur lui dit : « Je t'avais défendu de prononcer ce nom. »

Colombe répondit : « Loup ravissant qui ne cesse de déchirer le troupeau de Jésus-Christ, que les fils de la mort obéissent à tes ordres, jamais tu ne feras chanceler une fille de la lumière. Tyran infidèle, fils du démon, je t'abandonne mon corps pour y exercer tous les genres de tourments ; quoique je ne sois qu'une jeune fille, faible et délicate, néanmoins, avec l'aide de Dieu, je triompherai de tes supplices. »

A ces mots, Aurélien, transporté d'une indicible fureur, or-

donna aux bourreaux de la frapper de verges, de la déchirer avec des peignes de fer et de la conduire à la première borne milliaire, hors la ville, afin qu'elle eût la tête tranchée par le glaive.

Mais avant d'être emmenée, la bienheureuse Colombe lui dit : « Je ne redoute point ta sentence de condamnation, j'achèverai mon martyre avec joie. Notre-Seigneur et Rédempteur nous dit dans son Évangile : « Celui qui aime son âme la perdra, et celui qui perdra son âme à cause de moi, la trouvera pour la vie éternelle. » Mais aussi ce n'est qu'en tremblant que je pense à cette sentence du jugement futur que le Christ prononcera sur les impies : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel que mon Père a préparé aux démons et à ses anges. » C'est à mériter de recevoir cette sentence que tu travailles sans relâche, pour souffrir ensuite avec Satan et ses anges dans les flammes éternelles. Cette condamnation que tu portes contre moi, me paraît bien petite et bien légère en comparaison de cet éternel supplice. Car bien que tu puisses séparer mon âme de mon corps, personne n'a de pouvoir sur elle, si ce n'est Celui qui l'a mise en moi, et qui, après la résurrection, la rappellera de nouveau dans ses membres réunis par sa puissance. Toi donc qui es sans Dieu et qui comprends la méchanceté de tes œuvres, regarde attentivement mon visage, et lorsque devant le tribunal du Christ je viendrai t'accuser, tu te souviendras alors, en présence de mon Époux, de quelle gloire tu m'as couronnée par les mêmes actes qui te préparent à toi des peines éternelles. »

Lorsque les soldats l'eurent conduite au lieu désigné, Colombe demanda quelques instants afin d'adresser à Dieu sa prière. Mais les bourreaux lui refusant tout délai, elle leur offrit le manteau neuf qu'elle portait, en disant : Accordez-moi la permission de prier.

Gagnés par ce présent, ils y consentirent. Alors la bienheureuse Colombe se prosterna et dit : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, vous savez que c'est pour la confession de votre nom que je souffre ces tourments, prêtez-moi le secours de votre bonté, ô Immense, ô Miséricordieux, de peur que la seconde

mort, c'est-à-dire la peine éternelle n'ait puissance sur moi ; mais faites que, soutenue par vos miséricordes, je sois destinée à la vie éternelle. »

Aussitôt on entendit une voix qui disait : « Viens, Colombe, les cieux te sont ouverts, les chœurs des Esprits célestes et le chœur des Vierges remplis de joie s'avancent à ta rencontre ; le Fils de Dieu t'attend et te prépare la couronne de l'éternité ; les Anges te recevront et te conduiront dans la Cité des Saints, dans la Jérusalem céleste. »

Comme elle présentait sa tête au bourreau, la vierge dit encore : « Vous savez, Seigneur, que les désirs que j'éprouvais de vous témoigner mon amour sont aujourd'hui remplis, ne leur imputez pas cette fureur, parce qu'ils pèchent contre vous par ignorance. »

Le lieu sanctifié par le sang de l'une des plus illustres Martyres des Gaules, se nomme *la Fontaine d'Azon*, et se trouve entre les villages de Saint-Clément et de Saint-Denis, à quelques pas de la voie romaine que l'on appelle encore aujourd'hui *voie ferrée* ou *pétrée*, et qu'une très-ancienne chronique désigne sous le nom de *voie Appienne*¹. (E. DARAS.)

LES MARTYRS D'ÉGYPTE ET DE LA THÉBAÏDE.

L'Église honore en ce jour une multitude de saints Martyrs qui ont souffert pour Jésus-Christ dans l'Égypte et dans la Thébaïde durant la persécution de Dèce et de Valérien, lorsque le Pape saint Corneille à Rome et saint Cyprien à Carthage, répandirent leur sang pour la même cause. C'est ainsi que parlent saint Jérôme et saint Optat de Milève, et beaucoup d'autres auteurs ecclésiastiques, qui ne font qu'une persécution suivie depuis celle de Dèce jusqu'à celle de Valérien ; quoiqu'il y ait eu de l'interruption et que ces deux empereurs ne se soient point touchés

¹ *Histoire de l'Abbaye royale de Sainte-Colombe*, 1^{re} partie : Vie de sainte Colombe. Nous avons entièrement suivi M. l'abbé Brullée, l'auteur de ce savant ouvrage, qui eut le mérite d'entreprendre la reconstruction de l'ancienne église de Sainte-Colombe, et la joie d'y voir transporter ses reliques en grande pompe le 28 juillet 1853.

immédiatement. Nous ne voyons pas que la persécution de Valérien qui commença l'an 257, ait fait beaucoup de martyrs en Thébaïde ni même en Égypte, quoiqu'elle ait été très-sanglante en Afrique. Ainsi nous pouvons rapporter principalement à celle de Dèce commencée avec l'an 250, les combats de ceux de ces deux provinces dont l'Église célèbre aujourd'hui le triomphe. « La plus grande passion des chrétiens, dit saint Jérôme, était alors de pouvoir donner leur vie pour la confession du nom de Jésus-Christ. Mais la malice de leur ennemi le rendait ingénieux à inventer des supplices qui leur procurassent une longue mort, parce que son dessein était de tuer leurs âmes plutôt que leurs corps. C'est ce que saint Cyprien qui l'éprouva dans le même temps en sa propre personne a témoigné lui-même par ces paroles : « On refuse de donner la mort à ceux qui la désirent. » Pour faire connaître, continue saint Jérôme, jusqu'à quel excès allait cette cruauté, je veux en rapporter ici deux exemples capables d'en conserver la mémoire.

« Un magistrat païen, voyant un marchand demeurer ferme et triompher des tourments au milieu des chevalets et des lames de fer toutes rouges, commanda qu'on lui frottât tout le corps de miel ; et qu'après lui avoir lié les mains derrière le dos on le mit à la renverse et qu'on l'exposât ainsi aux plus ardents rayons du soleil, afin que celui qui avait surmonté tant d'autres douleurs, cédât à celles que lui feraient sentir les aiguillons d'une infinité de mouches.

« Le même magistrat donna ordre qu'on en menât un autre qui était en la fleur de son âge, après l'avoir beaucoup tourmenté, dans un jardin très-délicieux au temps de la plus agréable saison de l'année, et que là au milieu des fleurs, des parfums et de tous les autres agréments propres à inspirer la mollesse, on le couchât sur un lit où il fut doucement attaché avec des cordons de soie pour l'empêcher de sortir. Il commanda ensuite qu'on le laissât seul ; et lorsque chacun se fut retiré, il y fit entrer une jeune courtisane qui alla se jeter impudemment à son cou, et le sollicita au crime par tous les moyens dont elle put s'aviser. Ce généreux soldat de Jésus-Christ ne savait en cet état

ni que faire ni à quoi se résoudre. Car se fût-il laissé vaincre par les délices, après avoir résisté à tant de tourments ? Enfin par une inspiration divine il se coupa la langue avec les dents, et en la crachant au visage de cette effrontée, il éteignit par l'extrême douleur qu'il se fit à lui-même les sentiments de volupté qui eussent pu s'allumer dans sa chair fragile. »

L'invention de ces tourments qui ne finissaient point et qui ne terminaient point aussi la vie par un dernier supplice, était l'une des plus dangereuses tentations que les confesseurs eussent à surmonter. Ce fut un écueil pour la patience de quelques-uns, et la vue de ce malheur fit naître à plusieurs autres le dessein de se retirer de la société des hommes pour mettre leur foi à couvert et aller consommer dans les longueurs d'une vie pénitente le martyre dont les persécuteurs leur enviaient la gloire en leur refusant une prompte mort. Ce ne fut pas seulement en Thébàide que l'on employa ces artifices. On les vit aussi mettre en œuvre dans l'Égypte et dans l'Afrique, où l'on ne pouvait avoir la consolation de mourir, quelque désir qu'on en eût. Les bourreaux avaient ordre de prolonger la vie avec les tourments, et de ne point quitter ceux qui confessaient Jésus-Christ jusqu'à ce qu'ils leur eussent fait perdre enfin la foi avec le courage. C'est la conduite que l'on tint à l'égard du célèbre Origène, à qui les juges firent souffrir beaucoup de tourments dans la Palestine où il s'était retiré d'Alexandrie ; et l'on n'était pas moins appliqué à l'empêcher de mourir dans les supplices qu'à multiplier ses souffrances. Heureux si Dieu lui eût accordé pour lors la grâce qu'il fit à plusieurs autres de ses serviteurs dans Alexandrie et dans le reste de l'Égypte, de les tirer des mains des bourreaux, non en faisant finir simplement les supplices, mais en terminant promptement leur vie pour les couronner ! C'est de ces saints Martyrs principalement et de ceux de Thébàide dont nous avons parlé que le Martyrologe romain fait une mémoire générale le 28 juillet.

SAINT NAZAIRE,

ABBÉ DE LÉRINS.

Saint Nazaire gouvernait dans la première moitié du v^e siècle, le monastère de Lérins fondé récemment par saint Honorat. Beaucoup de pieuses femmes, vierges ou veuves, désiraient une retraite. Nazaire fit construire dans son île sur les côtes de la mer un monastère de religieuses qui se peupla rapidement. Il le mit sous le patronage de saint Étienne le Premier Martyr. Le lieu qu'il choisissait était un bois consacré auparavant au culte impur de Vénus, dont il fit détruire l'autel. Ce monastère qui prit le nom d'Arluc, se peupla de vierges chrétiennes parmi lesquelles on fête le 16 mai sainte Maxime. Elles effacèrent par leur pureté et leurs vertus les souvenirs des impuretés païennes.

SAINT SAMSON LE JEUNE,

ÉVÊQUE DE DOL.

Samson, fils d'Amon et d'Anne, sorti de l'une des plus nobles familles de la Grande-Bretagne, naquit au pays de Galles dans le canton de Dimet, qu'on appelle maintenant Difed. Sa mère qui le regardait comme le fruit des vœux qu'elle avait faits au ciel pendant une stérilité de quelques années, crut que la reconnaissance qu'elle devait à Dieu de qui elle avait reçu ce présent, l'obligeait à le lui consacrer et à le faire élever pour son service. Son fils n'avait que cinq ans et savait à peine parler lorsqu'elle le mit sous des maîtres pour le former dans la piété et dans les lettres. Voyant qu'il répondait heureusement à leurs soins, et que toutes ses inclinations se tournaient à la vertu, elle souhaita de le voir engagé de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Mais son mari cherchant à traverser ses pieux desseins par des vues tout humaines, voulut retirer le jeune Samson des études et de la cléricature, prétendant que ce n'étaient pas des exercices dignes de la noblesse, et que sa famille ne devait produire que des gens de cour. Ce fut pendant quelque temps le sujet d'une fâcheuse contestation entre lui et sa femme, à laquelle néanmoins

il se vit obligé de céder par la crainte de résister à la volonté de Dieu.

S'étant ainsi réunis, ils mirent leur fils d'un commun consentement sous la discipline du célèbre saint Illut, abbé d'un monastère dans le pays de Glamorgan qui est au midi de la principauté de Galles. Ce saint homme avait ouvert depuis plusieurs années une fameuse école dans son abbaye où il enseignait non-seulement l'Écriture-Sainte dont on faisait chez lui sa principale étude, mais encore la philosophie dans toutes ses parties, la géométrie, la science des nombres, les mystères de la nature les plus cachés, outre les arts de la grammaire et de la rhétorique. Aussi fit-il beaucoup d'habiles et de saints disciples qui furent de grands ornements dans les églises des Iles-Britanniques et dans quelques-unes de celles de France même où l'on a vu outre saint Samson, saint Gildas, saint Magloire, saint Pol de Léon, saint Léonore, et d'autres encore sortis de la même école.

Saint Samson y fit de grands progrès dans toutes les sciences qu'y enseignait saint Illut ; mais sa plus grande application fut pour l'Écriture-Sainte, à l'étude de laquelle il se porta avec une ardeur tout extraordinaire. S'il était quelquefois arrêté par l'obscurité de quelque passage, il employait la prière et le jeûne pour en obtenir l'intelligence. Il avait commencé à mener une vie fort austère dès sa première jeunesse et il garda toujours l'abstinence de la chair. Il était humble, modeste, doux, affable, officieux, toujours disposé à servir les autres. Ce furent des moyens fort sûrs pour lui gagner les cœurs de tout le monde ; ceux même qui portaient envie à sa vertu et à son esprit ne purent tenir longtemps contre son cœur, et il vint à bout d'eux par sa patience ou par sa bonté.

Son maître Illut voyant que rien ne lui manquait du côté de la vertu, de la piété et de la science, lui fit recevoir le diaconat par les mains de saint Dubrice, évêque de Landaf et de Caerlon qui bientôt après voulut l'ordonner prêtre. Son abbé le fit ensuite céliér ou économe de la communauté ; et après s'être acquitté de cet emploi pendant quelque temps avec toute la fidélité, la prudence et l'exactitude imaginables, il obtint de saint Illut la

permission d'aller chercher ailleurs des modèles de la perfection religieuse encore plus accomplis que ceux qu'il voyait dans son monastère.

Il passa dans une île voisine où il y avait des ermites qui vivaient en grande réputation de sainteté, et il se mit sous la conduite de l'un d'eux nommé Piron qui était prêtre et qui avait l'inspection sur les autres et sur un monastère qu'il avait bâti en ce lieu. Là il passait la journée au travail des mains et à la prière et la nuit à la méditation continuelle de l'Écriture et à la contemplation divine. Lorsque son corps se trouvait accablé de sommeil, il s'appuyait contre un mur ou sur quelque autre chose qui pût résister, et reposait ainsi debout sans jamais se servir de lit.

Pendant qu'il était ainsi occupé uniquement de Dieu, on vint le solliciter de la part de son père Amon, qui était à l'extrémité, de l'aller assister à la mort. Il n'en voulut rien faire d'abord croyant résister à quelque tentation de l'ennemi de son salut qui aurait imaginé ce prétexte pour le tirer de sa retraite. Mais ayant reçu l'ordre de son ancien abbé Itut et celui de son évêque Dubrice, sachant d'ailleurs que son père ne voulait point entendre parler des Sacrements qu'il ne le vît, il y alla avec un diacre. Son père qui paraissait déjà mourant commença à revivre lorsqu'il le vit. La voix lui revint et ayant fait retirer tout le monde hors sa femme et le diacre, il se confessa à son fils devant ces deux personnes d'un crime énorme qu'il avait caché jusque-là, et demanda à en faire pénitence. Il lui présenta la tête en même temps, afin qu'il lui coupât les cheveux sur l'heure, protestant que puisque Dieu lui rendait la vie il voulait la consacrer tout entière à son service.

Sa femme qui avait tâché souvent de lui inspirer cette sainte résolution, profitant d'une si favorable conjoncture, obtint de lui la liberté de prendre le voile de viduité, et d'aller passer le reste de ses jours dans un monastère de vierges. Elle le porta encore à distribuer tous leurs biens qui étaient grands aux pauvres et aux églises, ce qu'il fit avec beaucoup de joie, voyant que Samson avait converti tous ses enfants, hors une petite fille

à l'entretien de laquelle on se contenta de pourvoir. Les autres qui étaient tous garçons, au nombre de cinq, renoncèrent au monde ; et Samson pour achever la conquête de toute sa famille avant que de retourner dans sa solitude, convertit encore son oncle paternel Umbrapel avec sa femme et leurs trois fils. Il fit placer ses frères et ses cousins en divers monastères ; et emmena avec lui son père et son oncle. Il les fit recevoir dans la communauté des ermites, qui ne différait des autres monastères qu'en ce qu'on y joignait la solitude des anachorètes avec l'institut de la vie cénobitique.

Le supérieur Piron, étant mort par suite d'un accident fâcheux qui donna quelque atteinte à l'opinion que l'on avait toujours eue de sa sainteté, l'évêque saint Dubrice et tous les religieux du monastère, auquel les ermites de l'île avaient correspondance pour les nécessités de la vie, choisirent saint Samson pour en être l'abbé. Ce ne fut qu'avec une extrême répugnance qu'il se chargea de cette administration. Aussi n'y demeura-t-il que dix-huit mois ; car ne pouvant souffrir l'abondance et les autres commodités qui se trouvaient dans ce monastère, ni d'ailleurs les retrancher pour y introduire la pauvreté et la mortification que demandait la discipline régulière, il quitta ses religieux sous prétexte qu'il était ermite et non moine cénobite. Il sortit même bientôt après de cette île, et passa en Irlande avec quelques religieux du pays qui revenaient de Rome. La connaissance que l'on y eut de son mérite, fit qu'on l'y chargea encore de la conduite d'un monastère dont il fit son oncle Umbrapel abbé, lorsque deux ans après il quitta ce lieu pour revenir en son premier monastère. Il se retira ensuite avec son père Amon dans une solitude sur les bords de la rivière de Saverne. Il l'y établit avec quelques autres solitaires dans les restes d'un vieux château abandonné, et pour lui il alla plus loin se renfermer dans une caverne où il espérait n'être interrompu de personne. Mais son évêque saint Dubrice qui l'avait déjà ordonné prêtre, ne pouvant souffrir que ses grands talents demeurassent ainsi sans emploi, le fit venir au synode des évêques qu'il avait assemblés à Caerlon, comme métropolitain du pays de Galles. Là il lui imposa les mains avec

ses confrères, et le fit évêque régional, c'est-à-dire missionnaire évangélique avec le caractère épiscopal, sans lui assigner de siège particulier, pour aller prêcher et faire les autres fonctions du saint ministère partout où l'Esprit de Dieu le conduirait.

Après cette ordination, notre Saint âgé d'environ quarante et un ans, se sentit inspiré de passer la mer et de venir travailler à la conversion des peuples dans la petite Bretagne qu'on appelait Armorique, où depuis plus de cinquante ans l'on voyait aborder souvent des moines, des prêtres et des évêques même de la Grande-Bretagne, fuyant la domination des Anglais et des Saxons qui s'étaient rendus les maîtres du pays et qui y faisaient régner l'idolâtrie. Saint Samson prit avec lui son père Amon et son cousin saint Magloire, fils de son oncle Umbrat, qui n'était encore que diacre. Il y joignit quelques autres ecclésiastiques qui devaient être les compagnons de ses travaux et de sa mission. Cependant il prêchait sur les lieux de sa route, pour ne pas demeurer inutile jusqu'au port où il devait s'embarquer. Il convertit sur les côtes de Cornouailles le seigneur et le peuple idolâtre d'un village entier, en suite de quelque miracle que Dieu fit pour confirmer sa doctrine. Il pourvut à tout ce qu'il jugeait nécessaire pour entretenir la foi de ces néophytes. Avant que de se remettre en chemin, il bâtit près de ce lieu un petit monastère des libéralités que lui firent le seigneur et les nouveaux convertis, et y laissa son père pour en prendre la conduite, tant à cause de la sagesse qu'il remarquait en lui, que de l'extrême vieillesse qui ne lui permettait point de faire aucun voyage de fatigue.

S'étant ensuite embarqué avec saint Magloire et ses autres compagnons qui étaient presque tous religieux, il vint prendre terre au port qui était proche de la ville d'Aleth, dont saint Malo qui était son parent et celui de saint Magloire, fut fait le premier évêque quelque temps après. Deux guérisons miraculeuses qu'on dit qu'il fit dès son entrée dans le pays, lui acquirent un crédit merveilleux sur l'esprit des peuples du lieu, et les personnes en faveur de qui elles s'étaient faites voulant reconnaître ce bien-

fait, lui donnèrent un fonds dans une terre voisine qu'on appelait Dol, pour y bâtir un monastère. Il en fonda encore deux autres depuis, l'un dans le même canton appelé Kerfeunte, dont il confia l'administration à saint Magloire, l'autre nommé Péneti dans le diocèse de Rennes ou d'Aleth, par la libéralité de Childebert, roi de France, auprès duquel sa vertu le mit en grande considération. Pour lui, il demeura toujours chargé de la conduite de celui de Dol dont il fut évêque à la demande unanime du clergé et du peuple. Ce fut en cette qualité qu'il signa le troisième concile de Paris où il assista en l'an 537, avec saint Germain évêque de cette ville, saint Prétextat de Rouen et d'autres saints prélats fort connus dans l'histoire.

Baronius, il est vrai, dit seulement qu'il était évêque de la petite Bretagne, sans marquer le nom de son siège, ce qu'il ne fait point à l'égard des autres prélats. En effet, il serait possible que saint Samson fût demeuré évêque régionalnaire toute sa vie, et que Dol n'ait été connu dans l'Eglise en ces siècles, que pour un monastère dont il arrivait assez souvent que les abbés étaient évêques sans diocèse.

Le Saint avait déjà fait divers voyages à Paris avant ce concile, et trois ans auparavant, il s'était employé fort efficacement avec saint Léonore autre évêque régionalnaire auprès du roi Childebert et de la reine Ultrogathe, pour la délivrance de Judwal, prince breton, qu'ils retenaient en prison et pour son rétablissement dans le comté de Bretagne, que Commor avait usurpé sur lui. Toute la vie que saint Samson mena en Bretagne et dans les autres provinces voisines où il travailla à l'ouvrage du Seigneur, ne fut qu'un exercice continuel de charité et de pénitence. On ne peut dire combien il corrigea de désordres dans les mœurs et de superstitions dans la religion des peuples ; combien il lui coûta de sueurs pour planter la foi de Jésus-Christ dans les lieux où elle n'avait pas encore été annoncée surtout, dans les îles adjacentes aux côtes de Bretagne. Ce fut dans celle de Rèse qu'il vint à bout d'abolir des abominations infâmes qui se pratiquaient au premier jour de janvier dans une fête d'idolâtres.

Il gagna par la douceur de ses discours toutes les personnes

capables de raison, et il détourna les enfants du lieu qui avaient coutume de courir en masque au jour de cette fête, en leur donnant des médailles dorées. Ces grands succès faisaient voir combien Dieu avait rendu notre Saint puissant en œuvres et en paroles ; mais la licence de ceux qui ont entrepris dans la suite de multiplier le nombre de ses miracles nous ôte le moyen d'en faire maintenant le discernement. Il mourut dans une grande vieillesse, le 28 juillet, vers l'année 564 ou la suivante, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans.

On dit que son corps fut enterré dans son dernier monastère qui était à Pénéti en Bretagne, plutôt que Pental en Normandie, mais le plus ancien auteur de sa vie nous assure qu'étant mort dans celui de Dol, il y eut aussi la sépulture après avoir été embaumé dans les parfums. Il y demeura jusqu'à ce qu'en 966, Salvator, évêque d'Aleth, craignant les Danois que Richard, duc de Normandie avait appelés à son secours contre Thibaut, comte de Chartres, l'enleva de Dol avec celui de saint Magloire qu'il fit venir du prieuré de Lehon, celui de saint Malo qu'il prit à Aleth, ceux de saint Léonore, de saint Guénau et de plusieurs autres qu'il fit déterrer en divers endroits de la Bretagne. Salvator, accompagné de beaucoup de moines qui cherchaient aussi à sauver les reliques de leurs monastères, fit conduire toutes ces saintes dépouilles à Paris. Il les mit dans le palais sous la protection de Hugues Capet, duc des Français, comte de Paris et de Poitou, qui fut roi vingt et un ans après. Ce prince les fit mettre dans l'église de Saint-Barthélemy près du Palais, jusqu'à ce que la paix fût faite entre Thibaut et Richard, et que les Danois s'en fussent retournés.

Les Bretons qui étaient à Paris emportèrent alors leurs reliques en divers endroits. Hugues voyant qu'ils voulaient reporter celles de saint Samson en Bretagne, ne leur en accorda qu'une partie avec la tête, et retint le reste. Ceux-ci voulant retourner en leur pays par la Loire avec leur trésor, s'arrêtèrent longtemps à Orléans, où ils laissèrent une portion de leurs reliques. Ils la mirent dans l'église de Saint-Symphorien où ils se souvenaient que dans une autre irruption de Danois-Normands arrivée en 878,

Menon que l'on appelait archevêque de Dol, avait déjà mis le corps du même Saint en dépôt pour un temps. Le concours des peuples que la dévotion pour ces reliques attira dans cette église, lui fit perdre enfin le nom de Saint-Symphorien et prendre celui de Saint-Samson qu'elle a toujours conservé depuis. Mais elle est maintenant dépourvue des reliques du Saint, depuis que les Huguenots s'étant rendus maîtres de la ville d'Orléans en 1562, les dissipèrent avec celles de saint Aignan, de saint Euverte, de saint Mamert de Vienne et de plusieurs autres. Les Bretons portèrent en leur pays ce qui leur restait des reliques de saint Samson et le déposèrent dans l'église de Dol.

L'autre moitié que l'on avait reçue à Paris, fut gardée avec celles de saint Magloire, de saint Malo et de quelques autres Saints dans l'église de Saint-Barthélemy, qui, de collégiale qu'elle avait été auparavant, fut érigée en abbaye par Hugues Capet, sous le nom de Saint-Magloire et donnée à des moines de saint Benoît, avec une chapelle de Saint-Georges, située hors de la ville, sur la rue Saint-Denis, pour leur servir de cimetière. Ces moines de Saint-Magloire se trouvant trop resserrés dans la Cité, allèrent s'établir l'an 1138 près de leur cimetière, où ayant converti leur chapelle en une magnifique église, ils lui donnèrent le nom de leur patron et y transportèrent ses reliques avec celles de saint Malo, de saint Senaire et de ce qu'ils avaient de saint Samson. L'église de Saint-Barthélemy, près du palais, reprit ensuite son ancien nom et devint une paroisse.

Le monastère de Saint-Magloire, de la rue Saint-Denis, fut réuni, dans le xvi^e siècle, à la mense épiscopale de Paris, et la reine Catherine de Médicis ayant fait ôter les moines de l'abbaye y transféra les religieuses qu'on appelle les Filles-Pénitentes, dont elle prenait le couvent pour bâtir l'hôtel de Soissons. Les moines emportèrent leurs reliques avec eux et les mirent dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qu'on leur avait donnée pour leur retraite. Leur nouvel établissement fit prendre, à cette église, le nom de Saint-Magloire, qu'elle garda jusqu'à la Révolution ; et l'on donna celui de Saint-Jacques-du-Haut-Pas à l'église paroissiale qui fut bâtie auprès. Le cardinal de Gondi fit de

cette abbaye de Saint-Magloire, un séminaire d'ecclésiastiques, dont il donna la direction aux Prêtres de l'Oratoire qui, par ce moyen, se trouvèrent les dépositaires des reliques de saint Samson, qu'ils gardaient dans une châsse moins précieuse que celle du corps de saint Magloire, mais plus distinguée que les châsses où ils conservent ce qui leur reste des os de saint Malo et des autres Saints. Trente ans après que l'abbaye de Saint-Magloire du faubourg Saint-Jacques eut été convertie en séminaire, Nicolas Choart de Buzenval, évêque de Beauvais, obtint des Prêtres de l'Oratoire un os du bras de saint Samson pour l'église paroissiale de la ville de Clermont, en Beauvaisis, dont ce Saint est le patron.

La fête de saint Samson est très-ancienne dans l'Église; et s'il était vrai que le premier auteur de sa vie eût l'antiquité que quelques savants lui attribuent, on ne pourrait guère douter qu'elle ne fût du siècle même où ce Saint a vécu. On doit reconnaître au moins qu'elle était fort célèbre dans la Bretagne au commencement du *viii^e* siècle. Florus et Usuard en font mention dans leurs Martyrologes, où ils ne parlent de Dol, que comme d'un monastère, quoiqu'ils donnent à notre Saint la qualité d'Évêque. On voit un office particulier pour le jour de sa fête dans un Sacramentaire qui date environ de l'an 980.

SAINTE ADNETTE,

ABBESSE.¹

Aiglibert, Évêque du Mans, ayant fondé un nouveau monastère de religieuses, qui suivirent la Règle de Saint-Benoît, sainte Adnette en fut la première abbesse. On célèbre sa fête le 28 juillet.

SAINT BOTUIDE,

MARTYR.

Saint Botuide ou Botwin florissait du temps du Pape Pascal II. Il était né en Suède, dans la province de Sudermanie, de parents fort riches, malheureusement encore plongés dans toutes les erreurs du paganisme. Mais la Providence avait des vues de miséricorde sur Botuide et sur la province qu'il habitait, et elle

lui ménagea des moyens de conversion auxquels il ne pensait sûrement pas. Ce fut dans un voyage qu'il fit en Angleterre, qu'ayant rencontré un saint Prêtre, rempli de science et de vertu, il se sentit touché de la grâce, et se détermina à embrasser la religion de Jésus-Christ. De retour dans sa patrie, il voulut faire participer ses concitoyens à son bonheur, et se fit l'apôtre de toute la contrée. Son zèle n'y fut pas stérile, et il eut la consolation de renverser presque partout les superstitions du paganisme.

La charité et le dévouement de saint Botuide ne connaissaient point de bornes. Ayant appris qu'un malheureux esclave était traité fort durement par son maître, il alla le voir, lui proposa de le racheter et le mit en effet en liberté. Il l'instruisit alors dans la foi et s'embarqua avec lui pour le rendre à sa famille. Celui-ci paraissait entrer avec joie dans tous les sentiments que son libérateur cherchait à lui inspirer, et ne cessait, en lui exprimant sa reconnaissance, de lui promettre qu'il serait à jamais fidèle aux devoirs de la loi sainte qu'il venait d'embrasser. Mais il était bien loin de ressentir dans son cœur ce qu'il s'efforçait de montrer au dehors. Ce n'était au fond qu'un hypocrite et un monstre d'ingratitude ; il le prouva bientôt. Un jour que saint Botuide et son compagnon Hesbern étaient descendus à terre pour se reposer quelques instants sous un arbre, ils s'endormirent ; alors l'esclave qui leur devait sa liberté, mais qui nourrissait dans son âme un détestable projet, saisit une hache et les fit mourir tous les deux.

Le corps de saint Botuide fut bientôt découvert, et les habitants du pays qui connaissaient sa sainteté, l'inhumèrent avec respect ; puis ils firent construire une église sur son tombeau, et dès lors il n'a pas cessé d'être invoqué comme Martyr et Apôtre de la Sudermanie.

LA BIENHEUREUSE SANCHE ,

REINE DE NAPLES.

La bienheureuse Sanche était femme de Robert, premier du nom, roi de Naples et de Sicile, frère de saint Louis, évêque de

Toulouse. Robert, qui avait une grande confiance dans saint François, embrassa le tiers-Ordre et voulut être inhumé avec l'habit de pénitent, dans le couvent du Corps de Jésus, à Naples, en 1343.

Un an après la mort de son époux, Sanche, uniquement occupée de l'affaire importante de son salut, voulut profiter de la liberté de son veuvage pour y vaquer plus vivement. Connaissant le monde et les difficultés d'y mener une vie digne des récompenses éternelles, surtout dans l'élévation où elle se trouvait, elle résolut d'abdiquer les grandeurs ; elle se retira donc au monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fait construire ; elle y reçut l'habit de Sainte-Claire des mains du P. Vassal, général de l'Ordre.

Les Religieuses, par respect pour la majesté royale, voulaient user de certaines distinctions à l'égard de leur pieuse fondatrice, et ce fut par amour pour l'étroite observance de la Règle qu'elle exigea qu'on ne l'appelât pas autrement que Sœur Claire de la Croix, et qu'elle se soumit sans répugnance à tous les devoirs de l'état qu'elle avait embrassé.

Le zèle de la reine de Naples pour la gloire de Dieu ne se borna pas à la construction du monastère de Sainte-Croix ; elle en fit édifier plusieurs. Aussitôt qu'elle eut pris le voile, elle examina l'état de diverses maisons de Sainte-Claire, et, sur les points qu'elle ne put rétablir ou réformer elle-même, elle écrivit plusieurs lettres aux chapitres généraux de Perpignan et d'Assise, les exhortant puissamment à maintenir la Règle dans toute sa pureté.

Dès l'année 1333, Sanche avait donné des preuves de son attachement à l'œuvre de saint François. Le sultan d'Égypte ayant permis à Roger Guarin de s'établir dans la Terre-Sainte, Robert I^{er}, à la sollicitation de la princesse, employa son crédit pour assurer cette demeure aux Frères mineurs. Quand les arrangements furent établis, Sanche leur fit bâtir un couvent sur la sainte Montagne, et y entretenit douze Religieux-Prêtres et trois séculiers pour le service ; elle obtint en même temps du Souverain-Pontife la confirmation de cette retraite, et commission fut donnée au général de l'Ordre et au provincial de la terre de La-

bour d'envoyer à Jérusalem le nombre de Religieux nécessaire pour y desservir la nouvelle église et assister les fidèles. On sait que cet établissement a subsisté avec succès.

Sanche, après avoir passé un an, six mois et sept jours dans l'Ordre de Sainte-Claire, où elle donna l'exemple de toutes les vertus, mourut saintement à Naples, le 28 juillet 1345. La reine Jeanne et les grands du royaume lui firent des obsèques dignes de sa naissance et de sa piété. Son corps fut mis sous le grand autel, dans un sépulcre de marbre, surmonté d'une statue qui la représente vêtue en religieuse, avec une couronne sur la tête, ce qui indique la dignité qu'elle avait abandonnée pour se consacrer à Dieu.

SAINTE LUCE D'AMÉLIA,

VIERGE.

Sainte Luce, née à Castro-Porciano, dans le diocèse d'Amélia, en Ombrie, entra dans ce monde vers la fin du xiii^e siècle. Elle était de la pieuse famille des Bufolasi. Elle se consacra à Dieu dans l'Ordre des ermites de saint Augustin, ordre où se sanctifiait son frère, le bienheureux Jean de Riéti. Elle s'y sanctifia aussi dans les austérités et dans la pratique des plus hautes vertus, et mourut dans une grande sainteté l'an 1350.

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX,

CISTERCIENNE.

On célèbre aujourd'hui, principalement à Lire, dans les Pays-Bas, la mémoire de la bienheureuse Béatrix, qui prit le voile religieux dans l'Ordre de Cîteaux, et devint, à Lire même, prieure du monastère de Nazareth. Elle a laissé une grande réputation de sainteté, et on vénère le souvenir de ses vertus vraiment chrétiennes. Mais nous avons peu de détails avérés sur les diverses circonstances de sa vie.

LE BIENHEUREUX ANTOINE,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Le bienheureux Antoine, fils du marquis della Chiesa de Boddi, vit le jour en 1394 et ressentit, dès ses jeunes années, un grand

attrait pour la vie religieuse. Malgré l'opposition de ses parents, qui habitaient près de Verceil, en Piémont, il persévéra dans sa vocation, et sa constance appuyée par de ferventes prières, lui obtint enfin la permission de sa famille. Aussitôt il entra chez les Dominicains, fit de bonnes études et devint un des membres distingués de son Ordre. En 1422, à l'âge de vingt-huit ans, il était prieur du monastère de Côme, où il fit revivre la Règle ; il releva pareillement les maisons de Florence, de Savone et de Bologne. Il partagea pendant plusieurs années les missions apostoliques de saint Bernardin de Sienne, et changea tout à fait, par ses prédications, les mœurs de quelques villes, où la sensualité fit place à la pénitence et le vice à la vertu.

Sa vie était très-austère : souvent il s'imposait à lui-même des expiations pour ses pénitents. Il fit rentrer beaucoup de brebis égarées, dans le bercail. Il mourut le 22 janvier 1459, âgé de soixante-trois ans, et fut inhumé à Saint-Jean, près de Côme. On l'honore le 28 juillet, jour où ses reliques furent transportées en 1810 à San-Germano, son pays natal. Son culte a été approuvé par Pie VII, le 15 mai 1819.

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE LÉONISSA ,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Antoine de Léonissa, ainsi surnommé d'une ville de l'Abruzze, où apparemment il vint au monde, sortait d'une maison noble d'Italie. Il était savant et modeste, et sur toute sa vie un parfait observateur de la Règle de saint François, qu'il avait embrassée et préférée aux avantages que sa condition pouvait lui procurer dans le monde.

Étant en Espagne, au couvent du Mont-Orisio qu'on bâtissait alors, Antoine s'aperçut que les travaux étaient suspendus par le manque de bêtes de tirage pour le transport des matériaux : on ne pouvait disposer que de deux taureaux, mais ils étaient indomptés : il les soumit au joug subitement, et ceux qui en furent témoins, et qui, d'ailleurs, connaissaient la vie toute pure que menait le saint Religieux, regardèrent ce fait comme tenant du miracle.

On rapporte plusieurs prodiges qui confirmèrent qu'Antoine était devenu l'objet des divines miséricordes ; mais nous ne nous arrêterons pas à en faire le détail.

Après avoir édifié le monde, Antoine termina sa laborieuse carrière à Burgos, au monastère de Sainte-Claire, le 28 juillet 1511.

LE VÉNÉRABLE PÈRE ANTOINE RAYMOND,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Antoine Raymond, jésuite, qui survivait à la persécution élevée pour supprimer son Ordre, vivait retiré à Eymoutiers, sa patrie, au diocèse de Limoges, lorsqu'il fut arrêté en 1793. Ce digne Prêtre avait puisé dans la célèbre Compagnie, dont il avait été membre, outre des connaissances variées, un zèle ardent pour la religion, qui faisait le sujet de ses plus chers entretiens. Il en parlait toujours avec une grande chaleur et une vive affection, et ne la pratiquait pas avec moins d'ardeur. Conduit à Rochefort, l'année suivante, il y mourut très-saintement le 28 juillet 1794, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il fut enterré à l'île d'Aix.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La fête de sainte Anne se célébrait autrefois à Paris et à Tournai le 28 juillet ; nous rapporterons en son honneur une apparition tirée des Bollandistes (*Miracul. Sanctæ Annæ*, c. iv, n° 29, 26 *juil.*), qui montre combien sont agréables à la très-sainte Vierge, les hommages que l'on rend à sa Mère.

Un pieux anachorète, qui s'était consacré d'une manière spéciale au service de la très-sainte Vierge, se trouvant un jour dans une grande affliction de cœur, pria la très-sainte Mère de Dieu d'avoir pitié de lui. La très-sainte Vierge lui apparut aussitôt, entourée d'un grand nombre de Saints qui publiaient ses louanges, et elle s'empressa de consoler son dévot Serviteur : « Je viens, ô mon fils, lui dit-elle, pour adoucir tes peines, car tu m'as toujours honorée avec une grande dévotion. — O très-sainte Vierge, répondit l'anachorète, comment daignez-vous

venir trouver un si grand pécheur ? Mais puisque vous êtes si bonne et si puissante, obtenez-moi de votre divin Fils le pardon de mes péchés. — Ne doute pas, répliqua la très-sainte Vierge, que je ne fasse tout ce qui sera en mon pouvoir pour récompenser ta fidélité, seulement je t'exhorte à honorer du fond du cœur mes parents, Anne et Joachim, et quelque malheur qui fonde sur toi, tu pourras les invoquer en toute confiance, ils viendront à ton secours, car tu dois savoir que mon divin Fils a promis de délivrer de tout malheur et d'admettre à la gloire éternelle tous ceux qui auraient été dévots envers Anne, ma mère ; toi donc, ô mon fils, observe et prêche aux autres cette belle dévotion. » Elle disparut alors, laissant dans sa grotte un doux parfum du Paradis.

Le bon ermite, pour obéir à la très-sainte Vierge, songea à rendre hommage à sainte Anne, et à chaque *Ave Maria* qu'il récitait, il ajoutait : *Et benedicta sis Anna, mater tua dulcissima, de qua processit sacra caro tua virginea* : « Et bénie soit Anne, votre très-douce mère, dans le sein de laquelle se forma votre corps virginal. »

Après avoir honoré pendant toute sa vie Marie et sainte Anne, le pieux anachorète s'endormit doucement dans le Seigneur.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, martyre de saint Victor, Pape.

A Rome encore, saint Innocent, Pape et Confesseur.

A Milan, fête de saint Nazaire et de saint Celse, enfant, mar-

1

QUINTO KALENDAS AUGUSTI.

Romæ passio sancti Victoris papæ et martyris. — Item Romæ sancti Innocentii papæ et confessoris. — Mediolani natalis sanctorum martyrum Nazarii et Celsi pueri, quos Anolinus sub rabie persecutionis, quæ per Neronem excitata est, diu maceratos et afflictos in carcere, gladio feriri jussit. — Thebaide in Ægypto commemoratio plurimorum sanctorum martyrum, qui in persecutione Decii et Valeriani passi sunt, quando Christianis optantibus pro Christi nomine gladio percuti, callidus hostis tarda ad mortem supplicia conquirens, animas cupiebat jugulare, non corpora : ex quorum numero unus post equuleos, laminas, ac sartagines superatas, melle perunctus ligatis manibus post tergum sub ardentissimo sole fucorum ac muscarum aculeis expositus fuit : alius inter flores molliter vinctus, cum ad eum impudicissimum scortum venis-

tyrs, que, dans la rage de la persécution excitée par Néron, Anolin fit périr, par le glaive, après qu'ils eurent été longtemps maltraités et affligés en prison.

Dans la Thébàide, en Égypte, commémoration de plusieurs saints Martyrs qui souffrirent dans la persécution de Dèce et de Valérien. Les chrétiens désirant avec ardeur de périr par le fer pour le nom de Jésus-Christ, leur ennemi rusé cherchait les supplices qui pouvaient procurer plus lentement la mort, parce qu'il désirait faire périr leurs âmes et non leurs corps. Parmi ces Martyrs, il y en eut un qui, après avoir supporté avec courage la rigueur des chevalets, des lames embrasées et des chaudières bouillantes, fut frotté de miel, et exposé, les mains liées derrière le dos, sous un soleil très-ardent, à la piqure des guêpes et des mouches. Un autre, lié mollement entre des fleurs, ayant vu venir à lui une femme sans pudeur, pour l'exciter à la volupté, cracha aux yeux de cette malheureuse, qui lui faisait des caresses, sa langue qu'il avait coupée en se la mordant.

A Ancyre, en Galatie, saint Eustathe, martyr, qui, tourmenté par divers genres de supplices, fut jeté dans un fleuve ; mais un Ange l'en retira. Enfin, il fut appelé à la récompense éternelle par la vision d'une colombe qui descendait du ciel.

A Milet, saint Acace, martyr, qui, sous l'empereur Licinius, ayant été, après diverses tortures, jeté dans une fournaise et conservé intact par la protection de Dieu, eut la tête tranchée, et consumma ainsi son martyre.

En Bretagne, saint Samson, Évêque et Confesseur.

A Lyon, saint Pérégrin, Prêtre, dont la sainteté est attestée par l'éclat des miracles.

set, ut in libidinem concitaret, præcisam morsu linguam in blandientis faciem expuît. — Ancyre in Galatia sancti Eustathii martyris, qui variis tormentorum generibus excruciat, atque in flumen demersus, sed inde ab Angelo ereptus, demum columba e cœlo adveniente, ad præmia æterna vocatus est. — Miletî sancti Acatii martyris, qui sub Licinio imperatore post diversas pœnas in fornacem injectus, ac Dei ope servatus illæsus, martyrium capitis abscissione complevit. — In Britannia minori sancti Sampsonis episcopi et confessoris. — Lugduni sancti Peregrini presbyteri, cujus beatitudinem miraculorum gloria testatur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Camelien, évêque de Tours.

Sainte Bysse, martyre en Phrygie, avec saint Alexandre et plusieurs autres.

Saint Auspice, évêque de Toul.

Saint Géraud, archidiacre de Soissons, mort dans la grâce de Dieu, honoré dans le diocèse de Moulins.

Saint Macaire, martyr en Phrygie avec sainte Bysse.

Saint Gonier, évêque de Vannes.

Saint Philippe, martyr à Laodicée en Phrygie, avec saint Prudent, honorés chez les Grecs.

Saint Théophile, martyr aussi à Laodicée.

Sainte Vénère, invoquée dans les anciennes litanies du diocèse de Sens.

Saint Zotique, martyr en Phrygie, avec sainte Bysse.

Saint Raimond, confesseur, mort en 1200, à Plaisance, où il y a deux églises sous son patronage.

Saint Mathieu l'ermite, honoré en Éthiopie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Jacques Béraud, prêtre et chanoine de Notre-Dame de Moulins, fut arrêté pour refus de serment schismatique, déporté à la Guyane, et mourut sur le navire, le 28 juillet 1794, à l'âge de trente-sept ans. Il fut enterré à l'île d'Aix.

Gilles-Marie Prat, prêtre du diocèse de Tréguier, condamné pour le même refus à la déportation, mort à Rochefort ce même jour, à l'âge de trente-deux ans.

Antoine Tinet, prêtre du diocèse d'Avignon, arrêté au printemps de 1794, fut conduit à Orange, et là, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, il fut guillotiné le 28 juillet 1794.

Pierre Reveilhas, prêtre du diocèse de Périgueux, pour refus de serment, fut envoyé à Rochefort pour la déportation, et y mourut le 28 juillet 1794.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Marthe, vierge, hôtesse du Seigneur. — Sainte Marcelle. — Saint Callinique, martyr. — Saint Simplicie, saint Faustin et sainte Béatrix, martyrs. — Saint Prosper, évêque d'Orléans. — Saint Loup, évêque de Troyes. — Saint Oloph ou Olaüs, roi de Norvège, martyr. — Saint Olaüs, roi de Suède, martyr. — Le vénérable Urbain II, Pape. — Le bienheureux Alexandre, abbé de Clteaux. — Saint Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brienc. — Le bienheureux Louis Bertrand, le bienheureux Mancius de Sainte-Croix et le bienheureux Pierre de Sainte-Marie, Frères Prêcheurs, martyrs au Japon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE MARTHE,

VIERGE, HÔTESSE DU SEIGNEUR.

Sainte Marthe et Marie sa sœur, demeuraient à Béthanie, petite ville qui était à deux milles de Jérusalem, et un peu au delà de la montagne des Olives. Le Sauveur, qui d'abord avait sa résidence ordinaire dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée à la troisième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît par l'histoire de la résurrection de Lazare, que cette famille était une des plus distinguées du pays¹.

Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur, qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sen-

¹ Luc., x, xxxviii; Joan., xi,

tait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'Épouse du Cantique : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lis ¹ ; » c'est-à-dire, avec les âmes chastes, ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus.

Cette maison, suivant la remarque de saint Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi. Les uns, comme les solitaires, vaquent uniquement aux exercices de la contemplation ; les autres se consacrent à la vie active : tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère ; ceux qui, par un principe de charité, servent les pauvres et les malades ; ceux enfin qui occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état, et agissent toujours dans la vue de plaire à Dieu, lui rapportant toutes leurs démarches, et se proposant l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et le prochain ; car la charité est l'âme et comme le sceau de la perfection chrétienne.

On a souvent demandé laquelle, de la vie active ou de la vie contemplative, était la plus parfaite. Saint Thomas répond ² que la vie mixte, qui est en partie active et en partie contemplative, est la plus excellente. Ce fut celle de Jésus-Christ et de ses Apôtres, ç'a été celle de tous les Saints qui, dans tous les siècles, se sont occupés du soin d'instruire, de consoler et de servir le prochain. Un pareil genre de vie suppose une grande ardeur de charité, et est bien méritoire lorsqu'il est joint à l'esprit de prière et de recueillement ; mais cet esprit ne peut subsister longtemps, à moins qu'on ne l'entretienne et ne le nourrisse par la retraite, par de fréquents retours sur soi-même, et par la pratique continuelle de la méditation des vérités saintes. On sait que Jésus-Christ se retirait souvent sur les montagnes pour prier. Un pasteur, par exemple, qui laisserait éteindre en lui l'esprit de prière, aurait,

¹ Cant. II. — ² III, p. 9, 40, a. 1, ad. 2 et 3.

selon l'expression de saint Bonaventure, une âme morte dans un corps vivant¹. Il en est de même dans ceux qui vivent dans le monde, ou qui se sont dévoués aux œuvres de charité. S'ils ne prennent de semblables précautions, ils s'exposent à une perte certaine.

Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison ; elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Seigneur ne désapprouva pas le principe de sa sollicitude ; mais il lui fit comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur, qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son âme. « Marthe, Marthe, lui dit-il, vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire. » Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent au corps ; il voulait seulement que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées par la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes, à la vérité, changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet ; mais l'âme y est souvent exposée à être distraite, surtout dans le cours de l'action. Tâchons de ressembler aux Anges, qui, en exerçant les fonctions extérieures dont ils sont chargés, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu et l'adorent sans cesse : mais, quoi que nous fassions, nous ne serons pas toujours parfaitement maîtres de notre attention. Ceux, au contraire, qui s'occupent de la contemplation, ne courent point les mêmes risques ; ils sont unis à Dieu d'une manière plus continue et plus parfaite. Ils font comme l'apprentissage de l'emploi qu'ils auront éternellement dans le ciel.

C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avait choisi la meilleure part, et que jamais on

¹ L. de *Perfect. religios.*

ne la lui ravirait ; il ajouta même qu'une seule chose était nécessaire ; et cette seule chose, c'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu et à notre salut éternel ¹.

Ce qui prouve surtout combien Jésus-Christ aimait la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en informèrent le Sauveur qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : « Celui que vous aimez est malade. » Elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur.

Jésus n'eut pas plus tôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion. Cependant il différa de quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare, que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie, Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au-devant de lui, et lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. » Jésus la rassura, et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur ; elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé, et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au-devant de son divin Maître, et se jeta à ses pieds fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère et qui versaient aussi des larmes.

Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération sur son visage et dans tout son extérieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare. On lui répondit : « Seigneur, venez et voyez. » Il alla donc au tombeau avec eux, et il commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais.

¹ C'est ainsi que ce passage est expliqué par saint Augustin et saint Bernard, par Maldonat, Grotius, etc.

« Ne vous ai-je pas dit, répliqua Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? » Ensuite, ayant adressé une prière à son Père, il cria à haute voix : « Lazare, sortez dehors. » A l'instant Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marthe et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus, et se mirent au nombre des disciples, mais les princes des prêtres et les pharisiens, en ayant été informés, s'assemblèrent et résolurent de faire mourir non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le dessein formé contre Lazare.

Peu de temps après, et six jours avant la pâque, Jésus étant revenu à Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui, et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui ; elle prit un vase rempli d'excellents parfums qu'elle lui versa sur les pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre, et en donner le prix aux pauvres. Ce n'était pas qu'il s'intéressât beaucoup au sort des malheureux ; mais c'est que, portant la bourse, il convertissait quelquefois à son usage les biens communs, parce qu'il était un voleur. On voit par là avec combien de facilité l'avarice se glisse dans le cœur, et combien l'avare est ingénieux à trouver des excuses pour se tromper lui-même. Au lieu que la charité interprète en bonne part les actions du prochain, la passion entraîne toujours dans des jugements téméraires. Judas, en condamnant ce que Marie venait de faire, condamnait un acte de religion très-héroïque : mais Jésus prit la défense de cette sainte femme ; il considérait non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps, qui devait être bientôt livré à la

fureur des Juifs ; il déclara même que cette action condamnée par Judas, serait un sujet d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Évangile ¹.

Après la résurrection de Notre-Seigneur sainte Marthe et sa sœur restèrent unies aux Apôtres, qu'elles aidaient de leurs biens et de leurs prières. Elles les suivirent sans doute en Galilée pour être témoins de l'apparition de Notre-Seigneur sur la montagne et elles virent aussi son Ascension. On ne saurait douter qu'elles ne fussent au Cénacle, avec la très-sainte Vierge, quand l'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres. Elles furent ensuite les fidèles imitatrices de la très-sainte Mère de Dieu, qui remplaçait en quelque sorte son divin Fils parmi ses disciples. Enfin Dieu se servit de la méchanceté des Juifs pour leur donner part aux mérites de l'apostolat, et leur faire convertir une partie du Midi de la France ².

L'Église d'Avignon a de tout temps, dit M. Canron, regardé la glorieuse hôtesse du divin Maître comme son apôtre, sa fondatrice et sa patronne, et la ville de Tarascon, où elle mourut, où elle repose, a fait partie du diocèse d'Avignon durant dix-huit siècles, depuis le jour où l'Évangile fut annoncé à ses habitants, jusqu'à l'époque du premier concordat passé entre Pie VII et Bonaparte.

Il est inutile de parler de la foi de Marthe, de sa sollicitude et de son dévouement à la personne de Jésus, et de la touchante hospitalité qu'elle lui offrit si souvent dans son château de Béthanie. Le Sauveur avait promis une mémoire éternelle dans ce monde à Marie-Magdeleine, qui avait répandu sur lui des parfums précieux, et, dans la personne de cette illustre pénitente, à son frère Lazare et à Marthe, sa sœur. Et en effet, partout où le saint Évangile a été annoncé dans l'univers, les vertus de la pieuse famille de Béthanie ont été publiées à sa louange.

¹ Emprunté à Godescard.

² Ce qui suit est tiré du savant ouvrage de l'abbé Faillon : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine, en Provence, et sur les autres apôtres de cette contrée*, etc. Je me suis contenté, dit M. Canron, auteur de ce récit, de réunir dans un cadre étroit tous les documents, tous les détails que donnait l'illustre Sulpicien sur sainte Marthe.

J'aime mieux m'étendre sur l'apostolat de sainte Marthe dans cette ville d'Avignon, n'en déplaise aux Gallicans, qui de tout temps ont fait *chorus* avec les Grecs, pour détruire nos traditions. La vérité a eu son jour enfin : grâce aux savantes recherches, aux précieuses découvertes d'un enfant de ces contrées ¹, l'Église d'Avignon peut sans crainte, avec toutes les Églises de Provence, faire remonter sa fondation aux premières années de l'ère chrétienne, et demander aux livres du Nouveau-Testament le nom de ses Apôtres.

Saint Jérôme, commentant le Prophète Isaïe, dit que « les Apôtres et les saints Prédicateurs ayant été réunis à Jérusalem par l'Esprit de Dieu, cet Esprit-Saint leur assigna à chacun le pays qu'ils devaient évangéliser ². »

« Or, écrivait Raban-Maur au VIII^e siècle ³, Pierre, qui devait quitter l'Orient pour aller à Rome, désigna des prédicateurs de l'Évangile pour les autres pays d'Occident, où il ne pouvait se rendre en personne, et les choisit parmi les plus illustres fidèles et les plus anciens disciples du Sauveur : pour le pays des Gaules où l'on compte dix-sept provinces, dix-sept pontifes, et pour le pays des Espagnes, où l'on compte sept provinces, sept docteurs. A la tête de ces vingt-quatre anciens, était le célèbre docteur Maximin, du nombre des soixante-dix ⁴ disciples du Sauveur, illustre par le don d'opérer toute sorte de miracles. Quel que fût, pour les Apôtres, l'attachement de ces vingt-quatre anciens, ils n'avaient pu garder ceux-ci auprès d'eux, après que la haine des Juifs eut suscité la persécution contre l'Église. »

Étienne avait été lapidé; Jacques, frère de Jean, avait péri par le glaive; Pierre avait été jeté dans les fers; les membres de la

¹ *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine*, etc.

² S. Hieronymi, in *Isaiam*.

³ Rabanus, de *Vita B. Mariæ Magdalænæ et sororis ejus sanctæ Marthæ*.

⁴ Les manuscrits des Évangiles ne sont pas tous uniformes sur le nombre des disciples du Sauveur : les uns portent soixante-dix, d'autres soixante-douze. Mais l'antiquité ecclésiastique nous apprend qu'ils étaient au nombre de soixante-douze, comme on le voit par Ammonius, saint Épiphaue, saint Jérôme, saint Augustin, le vénérable Bède et autres. *Monuments inédits sur l'apostolat*, etc.

famille de Béthanie, que, suivant la parole du Disciple bien-aimé, le Seigneur Jésus chérissait, et en faveur desquels il avait manifesté tant de fois la puissance de son bras, ne pouvaient manquer d'être en butte au courroux de la synagogue : déjà Lazare avait été obligé de s'expatrier, et après avoir reçu l'onction épiscopale, il était parti pour l'île de Chypre ¹. Marthe et Marie-Madeleine, ses sœurs, se voyaient donc dans l'impossibilité de demeurer plus longtemps dans le pays qui les avait vues naître. Elles résolurent elles aussi, de gagner des terres lointaines, et accompagnées de Marcelle, leur servante, de Parmenas, chef des diacres, de Marie Jacobé, de Marie Salomé, et de quelques autres saintes femmes, elles s'adjoignirent à Maximin et à ses vingt-trois collègues.

La troupe fidèle, sans autre guide, sans autre sauvegarde que sa confiance en Dieu, s'abandonna ² aux flots de la mer Tyrrhénienne ; poussé par le vent de l'Est, son vaisseau aborda heureusement au rivage des Gaules, non loin du camp de Caius Marius ³, à cette bouche du Rhône que sa proximité avec Marseille fit appeler par les Romains *Ostium Rhodani Massilioticum*. C'était la quarante-huitième année depuis la naissance de Jésus-Christ.

A peine débarqués, les chrétiens élevèrent les mains au ciel en signe de reconnaissance, et après avoir invoqué le Seigneur, qui avait été leur conducteur au-dessus des abîmes de la mer, ils se divisèrent les plaines immenses qui se déroulaient devant eux.

Marthe, laissant sa sœur Marie-Madeleine se diriger, sous l'égide de Maximin, vers les Eaux Sextiennes⁴, prit avec Parménas,

¹ Lorsque la persécution contre l'Église naissante se fut étendue à l'île de Chypre, saint Lazare partit pour la Provence : il y fonda l'Église de Marseille, et consumma sa seconde vie par le martyre, sous l'empire de Domitien.

² Le Bréviaire romain assure que nos Saints furent abandonnés aux flots par les Juifs sur un vaisseau privé de mâts, de gouvernail, de voiles et de cordages. Raban-Maur, les Actes de saint Maximin, qui datent du v^e siècle, Geoffroy de Vendôme, le P. Alexandre, etc., ne font point mention de cette circonstance particulière, d'ailleurs si conforme au cruel génie des Juifs.

³ La Camargue, île de l'embouchure du Rhône : on prétend que Caius Marius y campa ; d'où son nom : *Caii Marii ager*.

⁴ Aix en Provence (*Aque sextiæ*) doit sa fondation à Sextius Calvinus.

Marcelle, Épaphras, Sosthène, Germain, Évodie et Syntique, la route d'Avenio, ville noble, située sur les bords du Rhône, dans la province Viennoise.

« C'était donc notre ville que la bienheureuse hôtesse du Sauveur, par inspiration divine, avait choisie pour principale demeure et dernier logis ¹. » Elle se retira avec ses compagnons, au sommet de la colline sur les flancs de laquelle était bâtie la cité : une caverne, creusée dans le roc derrière le temple d'Hercule, leur servit de retraite. En peu de temps, les prédications de Marthe rassemblèrent autour de sa grotte ² un grand nombre de frères et de sœurs : elle leur annonçait la bonne nouvelle, qu'elle avait reçue elle-même de la bouche du divin Maître, et elle confirmait ses leçons et ses enseignements par la sainteté et l'austérité de sa vie et par les prodiges qu'elle opérait au nom de Jésus, et par la vertu du signe de la Croix.

« Un jour, assise entre les eaux du Rhône et les remparts de cette ville ³, sainte Marthe annonçait la parole de vie à un grand nombre de citoyens et guérissait les malades. Un jeune homme

¹ Cum S. Martha una cum Maria sorore,.. Massiliam appulisset, divino ductu præcipuam sibi sedem atque ultimum hospitium Beatæ Salvatoris hospita in hanc urbem delegit. *Vet. Offic. S. Agricolaë*, lect. IV.

² On a vénéré, dit M. Faillon, jusqu'à ces derniers temps, à Avignon, une grotte où sainte Marthe avait habité durant le séjour qu'elle fit dans cette ville. Elle était située dans le cloître même de l'église métropolitaine, contre la tour des Troglas, et avait été convertie en chapelle, sous le nom de Sainte-Marthe. La vénération pour cette grotte était si grande que ceux qui visitaient l'église cathédrale de Notre-Dame des Doms, auraient cru n'avoir pas visité ce temple, s'ils n'avaient pas honoré aussi la cellule de sainte Marthe. Le chapitre d'Avignon y chantait la messe solennelle, le jour de la fête de cette Sainte, et il y avait un grand concours ce jour-là dans ce lieu de dévotion. *Monum. inédits*.

³ Cum prædicaret (Avenione S. Martha) in quadam magna platea ubi est nunc conventus prædicatorum, quidam juvenis infidelis volens venire ad sermonem sine navi natando voluit transire Rhodanum et submersus fuit... B. Martha suscitavit eum, devote orando Jesum Christum. Saint Vincent-Ferrier, *Serm. LIX, sur sainte Marthe*. On voit dit, M. Faillon, dans l'Histoire du couvent des Dominicains d'Avignon (*Prædicatorium Avenionense*, auct. R. P. J. Mahuet, ejusd. Ord.) que saint Dominique, leur patriarche, étant venu dans cette ville, où les habitants le priaient d'établir une maison de son Ordre, choisit ce lieu de préférence à tout autre, dès qu'il eut appris que c'était là que sainte Marthe avait opéré la résurrection dont on a parlé.

qui se trouvait sur l'autre bord du-Rhône, voyant cette foule de peuple, eut le désir d'aller entendre lui-même la parole de Dieu. Il n'y avait là ni pont ni bateau pour passer le fleuve. Néanmoins se fiant à son habileté à nager, il se jette dans le Rhône pour le traverser, mais emporté par l'agitation des flots, il enfonce et se noie. On le cherche avec beaucoup de peine ; on le retrouve le lendemain, et on l'apporte devant sainte Marthe. Les plus illustres de la ville supplient la servante de Jésus-Christ de leur montrer dans la résurrection de ce jeune homme, la vérité des merveilles qu'elle leur annonçait touchant le Sauveur. Sainte Marthe y consent avec joie, à condition que tous ceux qui sont présents embrasseront la foi chrétienne. Tous promettent de croire. Sainte Marthe, pleine de confiance dans la bonté et le pouvoir du Seigneur, se prosterne avec larmes et se met en prière. La prière achevée, elle se lève, et s'approchant du cadavre : « Jeune homme, dit-elle, au nom de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Fils de Dieu, levez-vous ! » A ces mots, l'âme du jeune homme se réunissant de nouveau à son corps, il revient à la vie, et confesse lui-même Jésus-Christ ; et tous les assistants, voyant ce prodige, s'écrient unanimement que Jésus-Christ est vraiment Dieu, et qu'il n'y a d'autre Dieu que lui seul¹. »

Ce n'est pas seulement par ses prédications et ses miracles que Marthe illustra notre cité, elle y fit encore bâtir une église en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie.

Cette église, c'est la basilique si chère aux Avignonnais, la basilique métropolitaine de Notre-Dame-des-Dons. Agrandi par Constantin le Grand qui avait uni à son étroite enceinte deux vieux oratoires païens, le temple fondé par sainte Marthe fut saccagé en 731 par les Sarrasins. Quelques années après, Charlemagne le releva de ses ruines, et fit déployer dans sa reconstruction toutes les richesses de l'architecture romano-byzantine.

La renommée de la Thaumaturge ne pouvait rester circonscrite dans les murs d'Avignon. Le bruit de sa sainteté et de ses prodiges se répandit dans les villes et les bourgades des alen-

¹ Rabanus, de *Vita B. Mariæ Magdalenæ*, etc.

tours. « Sainte Marthe, dit Raban-Maur, prêchait aussi avec ses compagnons l'Évangile du Seigneur dans les villes.....¹, et parmi les bourgs et les villages qui étaient aux environs du Rhône, dans la province de Vienne. » Or, sur ces entrefaites, les habitants de Tarascon vinrent à Avignon se jeter aux pieds de la glorieuse Apôtre et demander sa protection. Un monstre amphibie ravageait le territoire de leur ville, Marthe leur dit que rien n'était impossible à l'âme qui croyait, et que, s'ils étaient prêts à croire au Christ dont elle leur expliqua la doctrine, elle les délivrerait du dragon qui menaçait leur vie. Ils promirent tous d'embrasser la foi chrétienne. Aussitôt elle se rendit à Tarascon, et allant droit à la rencontre de la bête féroce, elle l'apaisa par le signe de la croix et la fit mettre en pièces. Les Tarasconais, pour remercier leur bienfaitrice, la retinrent au milieu d'eux ; Marthe y vécut encore quelques années, persévérant avec les fidèles dans la prière et les bonnes œuvres, édifiant les vierges qui s'étaient mises sous sa conduite, veillant toujours sur son église d'Avignon, prêchant toujours le royaume de Dieu, et opérant toujours des miracles sans nombre.

« Son vêtement, dit Raban-Maur, était grossier ; elle portait sur sa chair même un sac et un cilice avec une ceinture de crin de cheval. Toujours elle était nu-pieds et avait la tête couverte d'une tiare blanche de poil de chameau. Des branches d'arbres et des sarments sur lesquels elle étendait une couverture lui servaient de lit, et une pierre qu'elle mettait sous sa tête, lui tenait lieu d'oreiller. Les racines des herbes et les fruits des arbres étaient toute sa nourriture, encore ne se permettait-elle d'user de ces aliments qu'une seule fois par jour. Ainsi en agissait-elle envers elle-même, mais pour le prochain sa conduite était tout autre. Elle se souvenait, cette servante de Jésus-Christ, de ce qu'il dira aux siens : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi-même. » Et c'est pourquoi, comme elle avait servi d'abord le Chef de l'Église, elle s'appliquait alors

¹ Les principales villes de la contrée où l'on croit que Marthe prêcha la foi sont, après Avignon et Tarascon : *Glanum* (Saint-Remy) ; Maillane ; *Ernoginum* (Saint-Gabriel) ; *Ugernum* (Beaucaire), *Paternæ* (Pernes).

à assister ses membres. Voyant que, par un effet de sa générosité naturelle, elle trouvait tant de plaisir dans les charités qu'elle faisait, la piété des fidèles ne manquait pas de fournir au-delà de ce qu'il lui fallait pour qu'elle pût exercer sa libéralité. »

Non-seulement elle était entourée du respect de tous les chrétiens qui vivaient auprès d'elle, mais encore les églises éloignées lui faisaient-elles souvent parvenir les hommages de leur vénération : elle abritait sous son toit les évêques persécutés et chassés de leurs églises ; c'est ainsi qu'elle reçut successivement Trophime, d'Arles ; Eutrope, d'Orange ; Frontius, de Périgueux ; Georges, de Veliacum. Jésus-Christ lui-même daigna la combler plusieurs fois de consolation et joie par sa présence, et quand Madeleine mourut, Marthe la vit montant au ciel portée sur les ailes des Anges.

Enfin, après sept ans de séjour à Tarascon, et vingt-deux ans d'apostolat dans la Provence, la bienheureuse Marthe, usée par les austérités, consumée par la fièvre, remit son âme entre les mains de son Bien-Aimé, vers la 9^{me} heure du jour. C'était huit jours après la mort de Madeleine, le 4 des calendes d'août (29 juillet) de l'an 70 de Jésus-Christ. La Sainte était dans la 65^e année de son âge. Par un effet de la toute-puissance divine, l'évêque Frontius s'endormit dans sa chaire de Périgueux, au moment du saint Sacrifice, et fut merveilleusement transporté et ravi en esprit et en corps à Tarascon, pour présider aux funérailles de la servante du Seigneur.

Et depuis ce jour, le tombeau de la Sainte a été glorieux : une basilique s'éleva dans la suite au-dessus de la crypte où elle reposait, et l'aveugle ouvrit les yeux à la lumière, le sourd entendit, la langue du muet se délia, le paralytique recouvra l'usage de ses membres, le démon fut chassé des corps qu'il possédait. Le tombeau de Marthe devint véritablement le lieu choisi par le Seigneur pour y accomplir ses prodiges et faire éclater ses jugements.

Aussi ce sanctuaire a-t-il été en grande vénération dès les premiers siècles de l'Église. Clovis 1^{er}, roi des Francs, y fut guéri d'une maladie très-grave qui le tourmentait, et en reconnais-

sance, il concéda à l'église de Tarascon de magnifiques privilèges que les rois de Provence, et après eux, les rois de France se plurent à accroître.

L'église d'Avignon conserva toujours précieusement le souvenir de Marthe et de son apostolat. Pendant près de dix-huit siècles sa mémoire fut en bénédiction dans nos murs, et si la fureur révolutionnaire est venue interrompre le culte que lui rendaient nos pères et détruire les monuments de leur piété avec les vestiges de la Sainte, elle n'a pu effacer du cœur de leurs enfants l'amour et la dévotion envers une si illustre et si bienfaisante protectrice.

Soyez donc, ô Marthe, ajoute M. Canon, à jamais bénie au milieu de nous ! Nous sommes votre peuple et les brebis de votre troupeau ; comment donc ne pourrions-nous pas toujours avoir vos louanges en nos bouches ? Des mains impies ont osé détruire la grotte sacrée qui vous abrita si longtemps dans notre cité ; soyez-nous propice ! Ce siècle ne s'écoulera point, notre génération ne passera pas, que votre autel n'ait été relevé dans votre antique héritage.

SAINTE MARCELLE.

Sainte Marcelle était l'humble et fidèle servante de sainte Marthe, sœur de Lazare et de sainte Marie-Madeleine. Elle suivit sa maîtresse lorsqu'il leur fallut quitter la Judée, par suite de la persécution des Juifs. Le navire qui les emmenait de la Terre-Sainte les débarqua à Marseille. Elle accompagna sainte Marthe dans ses courses apostoliques et eut part à ses travaux. On croit qu'à la mort de sa maîtresse elle revint à Marseille où elle mourut très-sainement. Ses reliques ont été conservées dans l'abbaye de Saint-Victor.

SAINT CALLINIQUE,

MARTYR.

La foi chrétienne eut beaucoup de Martyrs dans cette partie de l'Asie-mineure qu'on appelait la Paphlagonie. Un habitant de

Gangres, nommé Callinique, ayant abandonné l'idolâtrie et confessé Jésus-Christ, fut traîné devant les tribunaux et sommé de retourner au culte des dieux. Ayant confessé sa foi en Jésus-Christ, il fut flagellé avec des verges de fer, puis jeté dans une fournaise ardente d'où son âme s'éleva dans les cieux. Quelque temps après, on bâtit à Gangres une église, où ses reliques furent conservées avec honneur.

SAINT SIMPLICE, SAINT FAUSTIN ET SAINTE BEATRIX,
MARTYRS.

Saint Simplicie et saint Faustin ayant été cruellement tourmentés pour la foi, furent décapités à Rome en 803, durant la persécution de Dioclétien. Béatrix retira du Tibre le corps de ses frères et les enterra. Elle resta ensuite cachée pendant sept mois chez une femme vertueuse nommée Lucine, avec laquelle elle employait le jour et la nuit à la prière et à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. A la fin on la découvrit et on l'arrêta. Son accusateur fut un païen de ses parents qui voulait s'approprier ses biens. Elle protesta généreusement devant le juge qu'elle n'adorerait jamais les dieux de bois ou de pierre. Sa confession fut suivie d'une sentence de mort. On l'étrangla dans sa prison; Lucine l'enterra auprès de ses frères, du côté du grand chemin de Porto, dans le cimetière appelé *ad Ursum Pilcatum*. Le Pape Léon transporta les reliques de ces Saints dans une église qu'il avait fait bâtir à Rome sous leur invocation; elles sont aujourd'hui dans celle de Sainte-Marie-Majeure.

SAINT PROSPER,
EVÊQUE D'ORLÉANS.

Saint Prosper d'Orléans, dont nous ne savons que très-peu de choses, était contemporain de saint Prosper d'Aquitaine, le célèbre défenseur de la foi de l'Eglise contre les semi-pélagiens. Il fut choisi vers l'an 454 pour succéder à saint Aignan, évêque d'Orléans, et il marcha dignement sur les traces de son prédécesseur. Il n'oublia rien pour rendre à la mémoire de ce Saint les honneurs qui lui étaient dus. Il s'adressa pour cet effet à l'illustre

Sidoine Apollinaire pour le prier d'écrire l'histoire du siège d'Orléans et de la défaite d'Attila, roi des Huns, dans les plaines de la Sologne ou plutôt de Châlons, par Aëtius, général des Romains, que l'on regardait comme un effet des prières de saint Aignan. Sidoine se mit en devoir de le satisfaire sur ce point ; mais quelques obstacles survenus à cette entreprise le portèrent à s'en excuser ensuite par une lettre qu'il écrivit à saint Prosper, où il le loue de la piété qu'il avait pour un si grand Saint, dont il dit que la gloire était encore accrue dans l'Eglise par le choix que l'on avait fait de ce Saint pour lui succéder.

C'est tout ce que l'antiquité ecclésiastique nous apprend de saint Prosper d'Orléans, à moins qu'on ne veuille le prendre pour un évêque du même nom qui assista dans le sixième siècle aux conciles de Carpentras et de Vaison, villes de l'obéissance des rois de Bourgogne. Plusieurs ont prétendu que c'était lui effectivement. Mais il n'y a aucune apparence à soutenir ce sentiment, à moins que de lui donner plus de soixante-dix ans d'épiscopat, et de supprimer sept ou huit évêques qui lui ont succédé. On sait d'ailleurs que dans le temps de ces deux conciles où l'on trouve la souscription d'un Prosper, c'était ou Eusèbe ou Léonce qui tenait le siège à Orléans.

On ne sait pas combien de temps vécut saint Prosper : on croit seulement qu'il alla au delà de l'année 463. Le Martyrologe romain fait mention de lui au 29 juillet ; on trouve aussi son nom dans les plus anciens martyrologes du nom de saint Jérôme, c'en est au moins l'une des plus anciennes traditions. Quelques savants de notre siècle ont donné à saint Prosper d'Orléans le fameux ouvrage de la Vocation des Gentils en deux livres ; mais on ne sait sur quel fondement.

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE DE TROYES.

Saint Loup, l'un des principaux ornements de l'Eglise au v^e siècle, naquit à Toul de parents distingués. Quand il fut en âge d'entrer dans le monde, il épousa Piméniole, sœur de saint Hilaire évêque d'Arles. La septième année de leur mariage, ils

se séparèrent d'un consentement mutuelle pour se consacrer entièrement à Dieu et mener une vie plus parfaite. On ne sait rien des dernières années de Piméniole qui, retirée dans un monastère, cacha ses vertus au monde.

Loup s'était réfugié dans le célèbre monastère de Lérins, sous la conduite de saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles. Il y demeura un an, occupé de la prière et des pratiques de la pénitence. Fortifié par cette épreuve, il fit un voyage à Mâcon, vendit quelques héritages et en distribua le prix aux pauvres.

Il se préparait ensuite à retourner à Lérins, lorsque des députés de la ville de Troyes vinrent le demander pour évêque. Sa résistance fut vaine; on l'emmena à Troyes malgré lui; les évêques de la province de Sens lui imposèrent les mains. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien diminuer de la vie pénitente qu'il menait à Lérins. On vit toujours en lui la même humilité, le même esprit de mortification, et, ce qui est remarquable, le même esprit de pauvreté.

Quoique les évêques, ses prédécesseurs, eussent travaillé à mettre le bon ordre dans le diocèse de Troyes, il trouva néanmoins encore beaucoup de dérèglements et de corruption parmi le peuple et le clergé. Il entreprit de déraciner les vices, avec une vigueur digne d'un apôtre de Jésus-Christ, mais aussi avec un zèle toujours accompagné de prudence.

Après deux ans d'épiscopat, saint Loup fut élu d'une voix unanime avec saint Germain d'Auxerre, pour aller dans la Grande-Bretagne opposer leur éloquence aux entreprises des schismatiques pélagiens qui bouleversaient la foi. Ce voyage ne fut qu'une suite d'honneurs rendus à leur dignité et à leurs vertus. Lorsqu'ils débarquèrent en Angleterre, les catholiques accoururent pleins d'espoir de voir tomber le pélagianisme.

Leur espérance ne fut pas déçue. Les pélagiens, dans un concile tenu à Vérulam, ayant exposé leur doctrine, furent tellement combattus par les deux savants évêques que les infortunés qu'ils avaient entraînés rentrèrent dans le sein de l'Église, et que Pélage fut expulsé.

Un autre triomphe non moins éclatant valut à saint Germain

et à saint Loup le titre de libérateurs de la nation. Les Pictes et les Anglo-Saxons faisaient alors une guerre cruelle aux Bretons. Ceux-ci, ne se sentant pas en état de résister, appellent les deux pontifes à leur secours. Ils y courent en toute hâte, et leur arrivée au camp rassure les soldats plus que n'aurait pu faire une armée. C'était le saint temps du carême. Les troupes élevèrent elles-mêmes une église rustique au milieu de la plaine. On célébra la solennité pascale sous le vert feuillage, avec une piété dont la sincérité répondit à la simplicité de l'appareil. La plupart de ceux qui n'étaient encore que catéchumènes demandèrent et reçurent le Baptême dans le cours de la cérémonie. Les barbares tâchèrent de surprendre les Bretons, tandis qu'ils étaient occupés à ces exercices de religion. Mais saint Germain qui avait eu avis de leur marche, fit voir qu'il n'avait pas oublié le métier de la guerre. Il rangea lui-même l'armée en bataille, et plaça un détachement en embuscade dans un vallon. Lui et son illustre compagnon de voyage se mirent à la tête de ce corps de troupes. Ils entonnèrent à trois reprises le mot de jubilation : *Alleluia!* Aussitôt les soldats s'avancèrent droit à l'ennemi, en répétant ce cri de guerre étrange, sonore, encourageant. Ce bruit inattendu, ces voix que décuplait l'écho de la vallée, mirent les barbares en fuite. Les troupes d'Uvortigern rebroussèrent chemin, quittèrent armes et bagages, se croyant entourées, s'imaginant que les rochers criaient eux-mêmes : *Alleluia!* Une partie des vaincus rencontra la mort en passant une rivière aussi rapide que glaciale, à la vue de l'armée catholique.

L'île britannique était pacifiée, les deux Saints retournèrent dans les Gaules, emportant avec eux les bénédictions et les regrets de ceux qu'ils venaient d'enfanter à la foi. Leurs noms furent honorés d'âge en âge dans la Grande-Bretagne, et des monuments élevés avec magnificence rappelèrent longtemps à la postérité l'héroïsme des deux intrépides missionnaires. Un grand nombre d'églises d'Angleterre furent placées sous l'invocation de saint Loup, et plusieurs familles illustres se disputèrent la gloire de porter son nom.

Saint Loup revenu dans son diocèse le gouverna avec sain-

teté et avec gloire pendant plus de vingt ans. Mais en 451, on apprit l'invasion d'Attila dans les Gaules ; ce farouche roi des Huns qui se faisait appeler le fléau de Dieu et qui s'était jeté dans les provinces de l'empire romain avec une innombrable cohue de barbares armés. Après avoir franchi la Thrace, la plus grande partie de l'Illyrie et de la Grèce, il franchit enfin le Rhin à la tête de plus de quatre cent mille hommes. Ses bandes se répandirent dans toute la Gaule, jusqu'à la Seine et la Loire, pillant et brûlant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Les villes les plus fortes, Reims, Cambrai, Besançon, Langres, Auxerre avaient été saccagées. Les barbares se dirigeaient sur Troyes, pour la détruire et massacrer ses habitants ; l'alarme fut d'autant plus vive chez les Troyens, que leur ville n'était point fortifiée et qu'ils n'avaient point d'armes. Le saint évêque, loin de s'effrayer comme les autres, rassembla son peuple, le porta à la pénitence, indiqua un jeûne et des prières publiques. De son côté il se couvrit d'un sac et se prosterna contre terre, suppliant le Ciel de détourner la tempête qui menaçait son troupeau. Il demeura en prière jusqu'à la nouvelle qu'on eut de l'arrivée des ennemis.

Alors il se releva plein de confiance en la bonté divine, se revêtit de ses habits pontificaux, se fit accompagner de tout son clergé et marcha en procession, précédé de la croix, au-devant d'Attila. Il lui parla le premier, selon plusieurs historiens, et lui demanda hardiment qui il était. « Je suis le fléau de Dieu, répondit le roi barbare.

— Respectons ce qui nous vient de Dieu, répliqua le saint évêque, mais si tu es le fléau dont le Ciel veut nous châtier, songe que tu ne dois faire que ce qui t'est permis par la main toute puissante qui te fait mouvoir et qui te gouverne. »

Attila, frappé d'un discours auquel il était si peu accoutumé, s'adoucit et promit d'épargner Troyes en l'honneur du Saint qui lui imposait un grand respect. Il savait d'ailleurs que Loup avait dompté en Angleterre d'autres ennemis, les pélagiens, comme on l'a dit dans la vie de sainte Geneviève.

Ces barbares, qu'il voulait faire rebrousser sur le Rhin,

furent battus dans les plaines de Méry, puis entre la Seine et l'Aube, et refoulés dans les champs Catalauniques où leur défaite s'accomplit dans une déroute complète, à trois lieues vers l'est de Châlons-sur-Marne, en un lieu qu'on appelle la Cheppe. Attila, n'ayant plus d'armée, fut pris à son tour de l'effroi qu'il avait inspiré et n'osa regagner le Rhin que sous la sauvegarde de saint Loup, qui voulut bien le reconduire et le protéger.

Loup, que son génie et ses actions eussent illusuré indépendamment de la sainteté de sa vie, fut plus qu'un grand homme, il fut un grand saint. Défenseur zélé de l'Église, riche de vertus et de mérites, il vit venir la mort avec une douce confiance en la bonté de Dieu. Il avait porté cinquante-deux ans le poids de l'épiscopat, lorsqu'il passa de ce monde dans la bienheureuse éternité, le 29 juillet 477.

Calvin qui avait fait une guerre de mauvaise foi aux saintes reliques, a dit que saint Loup avait laissé cinq corps : le premier à Troyes, le second à Auxerre, le troisième à Genève, le quatrième à Sens et le cinquième à Lyon.

Or le corps de Troyes est celui du saint évêque de cette ville, le corps de Sens est celui du saint archevêque de cette ville, le corps de Lyon est celui de saint Loup, évêque de Lyon, mort le 25 septembre, le corps d'Auxerre est celui de saint Loup, évêque régional qui accompagna en 493 sainte Clotilde, lorsqu'elle alla épouser Clovis; il est fêté le 16 juin. Il y a encore un saint Loup, évêque de Limoges au VII^e siècle, honoré le 22 mai, un saint Loup, évêque d'Angers au IX^e siècle, dont le corps se conservait à Angers, fêté le 17 octobre. Un autre saint Loup, honoré le 19 octobre, était évêque de Reims et neveu de saint Rémi.

Les reliques de saint Loup de Troyes ont fait de grands miracles. Saint Grégoire de Tours rapporte celui-ci : Un esclave ayant fait une faute se réfugia dans l'église de Saint-Loup, qui avait le droit d'asile. Son maître le poursuivit et l'arracha au tombeau du Saint qu'il tenait embrassé, en disant que ce loup ne mettrait pas la patte hors de son cercueil pour protéger cet esclave. Ce blasphème fut puni ; la langue de l'impie s'embarrassa de telle sorte qu'il ne lui fut plus possible de pousser d'autres

sons que des hurlements semblables à ceux des loups. Il se mit à quatre pattes et courut par l'église en criant comme un furieux. Sa femme l'ayant fait lier l'emmena dans sa maison et fit de grands présents au tombeau, pour obtenir sa délivrance. Ces vœux furent inutiles, le mari mourut et l'esclave demeura libre¹.

SAINT OLAPH OU OLAUS,

ROI DE NORWÈGE, MARTYR.

Olaph ou Olaüs, était fils posthume de Harald, roi de Norwège. Privé du royaume paternel dans sa jeunesse, il fit d'abord le métier de roi de la mer ou de pirate. Il vint en France au secours des Normands, en Angleterre au secours du roi Éthelred. Dans son expédition de Normandie, il embrassa le christianisme, reçut le Baptême à Rouen, au commencement du ^x^e siècle. Rentré en Norwège, il y fut reconnu roi l'an 1015. Il fit venir d'Angleterre des prêtres et des moines recommandables par leur science et leur vertu. L'un d'entre eux se nomme Grimkéle; il fut élu évêque de Drontheim, capitale des États d'Olaüs. Ce prince n'entreprenait rien sans le consulter. Ce fut par son conseil qu'il porta plusieurs lois pleines de sagesse et qu'il abolit toutes celles qui étaient contraires à l'Évangile, non-seulement dans la Norwège, mais encore dans les îles d'Orkney, dont il s'était emparé, et dans l'Islande. La paix étant établie dans tous les pays de son obéissance, il travailla à en extirper la superstition de l'idolâtrie. Il parcourait les villes en personne, pour exhorter ses sujets à ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile, que leur prêchaient les missionnaires dont il était suivi¹.

Saint Olaüs de Norwège ayant épousé la fille d'un autre Olaüs, roi de Suède, cette alliance servit à réveiller le christianisme dans ce dernier pays, d'où il avait comme disparu depuis la mission de saint Anscaire. Le roi saint Olaüs de Norwège ayant fait venir d'Angleterre une nouvelle colonie de missionnaires, dont le chef était saint Sigfrid, proche parent du roi anglais, il les envoya

¹ Gregorii Turon., *de Gloria confess.*, c. LXVIII.

² Godescard, et *Acta SS.*, 29 julii.

dans le royaume d'Olaüs de Suède, son beau-père. Sigfrid y étant arrivé, eut le bonheur de baptiser le roi et une grande partie de la nation. Il prêcha d'abord à Wexiow, dans la Gothie méridionale, où il établit un siège épiscopal, de concert avec l'archevêque de Hambourg, légat apostolique pour les pays du Nord, il parcourut ensuite plusieurs autres provinces qu'il gagna toutes à Jésus-Christ. Jamais missionnaire ne se montra plus fidèle imitateur des Apôtres. Il était d'une charité et d'un désintéressement qui excitaient l'admiration des païens mêmes. En voici un trait. Trois de ses neveux qu'il avait laissés à Wexiow pendant qu'il annonçait l'Évangile dans d'autres provinces, furent inhumainement assassinés par des idolâtres. Le roi indigné d'une action aussi noire et qui pouvait avoir des suites bien dangereuses si elle restait impunie, résolut de condamner les meurtriers à mort. Le Saint, informé de ce qui se passait, intercédait pour eux, et le fit avec tant d'instances, qu'il obtint qu'on leur laisserait la vie. Le prince les condamna toutefois à une grosse amende au profit de Sigfrid ; mais il ne fut pas possible de déterminer ce dernier à rien recevoir, quoiqu'il fût dans une extrême pauvreté et qu'il eût un très-pressant besoin d'argent pour assurer la fondation de la nouvelle église. Sigfrid vécut jusqu'au temps où écrivait Adam de Brême, et mourut vers l'an 1030. Il fut enterré dans la cathédrale de Wexiow, où son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles. Le Pape Adrien IV, qui avait lui-même travaillé avec beaucoup de zèle à la conversion de la Norwège et de plusieurs autres contrées du Nord, le canonisa vers l'an 1158. Les Suédois ont honoré saint Sigfrid comme leur Apôtre, tant qu'ils ont persévéré dans la foi qu'il leur avait prêchée, c'est-à-dire tant qu'ils sont demeurés catholiques¹.

Les deux rois, Olaüs de Norwège et Olaüs de Suède, étaient zélés l'un et l'autre pour la propagation de la foi et de la piété chrétiennes. Le premier s'appliquait particulièrement à purger la Norwège des devins, des magiciens et des enchanteurs dont elle était remplie, et il avait auprès de lui de saints évêques, qui

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 15 febr.

l'aidaient par leur doctrine et leurs conseils. Il envoya des députés à l'archevêque Unvan, de Brême, avec des présents, le suppliant de recevoir favorablement ses évêques, et de lui en envoyer de sa part, pour affermir la religion en Norwége¹. L'archevêque de Brême ou de Hambourg était légat du Siège apostolique pour la conversion des peuples du Nord.

Olaüs de Suède, nouveau chrétien, dont Olaüs de Norwége avait épousé la fille, n'était guère moins zélé que son gendre pour la religion chrétienne. Il fit de grands efforts pour faire abattre le temple d'idoles qui était à Upsal, au milieu de son royaume, et les païens, craignant qu'il n'en vînt à bout, convinrent avec lui que, puisqu'il voulait être chrétien, il choisît le meilleur pays de la Suède pour y établir une église et l'exercice de sa religion, sans faire violence à personne pour quitter le service des dieux. Le roi fort content de ce traité, fonda une église et un siège épiscopal dans la Gothie occidentale, près du Danemarck et de la Norwége. Ce fut à Scaren, ville alors très-grande, à présent peu considérable, où, à la prière du roi de Suède, Turgot fut ordonné premier évêque par l'archevêque Unvan ; et il s'acquitta si bien de son ministère, qu'il convertit à la foi deux peuples célèbres des Goths. Le roi Olaüs de Suède fit baptiser sa femme et ses deux fils, Edmond et Amond. A ce dernier, il fit donner le nom de Jacques au Baptême ; ce prince, tout jeune qu'il était, surpassa en sagesse et en piété tous ses prédécesseurs, et aucun roi ne fut si agréable aux Suédois².

Cependant Olaüs, roi de Norwége, fut chassé de son royaume par la faction des seigneurs dont il avait fait mourir les femmes, à cause de leurs maléfices. Le roi Canut, qui lui faisait la guerre, se prévalut de cette révolte, et fut reconnu roi de Norwége ; ce qui n'était encore arrivé à aucun roi de Danemarck. Olaüs, mettant toute son espérance en Dieu, entreprit de se rétablir pour réprimer l'idolâtrie ; et par le secours du roi de Suède, son beau-père, et des insulaires, il rassembla une grande armée, et reconquit son royaume. Alors il crut que Dieu l'avait rétabli afin de

¹ Adam Brem., l. II, c. XL. — ² *Ibid.*, l. II, c. XII.

ne plus pardonner à personne qui voulût demeurer magicien ou qui refusât de se faire chrétien. Il y réussit pour une grande partie. Mais, suivant les uns, quelque peu de magiciens qui restèrent le firent mourir, pour venger ceux qu'il avait condamnés ; suivant d'autres, il fut tué dans une bataille ; d'autres enfin disaient qu'il fut mis à mort secrètement, pour faire plaisir à Canut, qui s'empara de son royaume. Quoi qu'il en soit au juste du genre particulier de sa mort, Olaüs fut regardé comme Martyr. On l'enterra avec honneur à Drontheim, capitale du royaume : il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles. On l'honore le 29 juillet, jour où il mourut en l'an 1028. Il est patron titulaire de la cathédrale de Drontheim. (ROHRBACHER.)

SAINT OLAUS,

ROI DE SUÈDE, MARTYR.

. On compte aussi, parmi les Saints, un autre Olaüs, celui-là était roi de Suède. Il avait été converti et amené à la foi par saint Anschaire. Il avait montré depuis lors un grand zèle pour la propagation de l'Évangile. Mais ayant refusé, dans un temps de famine, d'offrir un sacrifice aux idoles d'Upsal, il leur fut sacrifié lui-même par les habitants de Birca, où les rois de Suède faisaient leur résidence ordinaire.

C'est des ruines de cette ville que celle de Stockholm a pris naissance, quoique à une distance considérable.

LE VÉNÉRABLE URBAIN II,

PAPPE.

Urbain II, né à Châtillon-sur-Marne, fut chanoine de Reims et moine de Cluny, avant d'être évêque d'Ostie, d'où il fut élevé au Souverain Pontificat. Dès son avènement, il s'empressa de l'annoncer à l'abbé Hugues, son maître, en des termes de respect et de fraternité tout pleins encore du souvenir de la maison où il avait été élevé. En venant au fameux concile de Clermont en 1075, il s'arrêta à Cluny, et revit avec une sensible consolation cette florissante communauté. Il embrassa avec tendresse le saint abbé Hugues qui, dans un âge avancé, jouissait encore d'une

santé parfaite. On pria le Pape de consacrer le grand autel de la nouvelle basilique. Après la cérémonie, Urbain fit un sermon au peuple, où il dit que le plaisir de revoir une maison si célèbre, où il avait eu le bonheur d'embrasser la vie monastique, avait été un des principaux motifs de son voyage en France. Il accorda de nouveaux privilèges à ce monastère, fixa les limites du droit d'asile, et partit avec saint Hugues pour le concile de Clermont.

Il nous suffira d'exposer en peu de mots la vie de ce saint Pape. Voici comment la résume le P. Longueval : « Urbain II mourut le 29 juillet 1099, après avoir conduit avec autant de sagesse que de courage, le vaisseau de l'Église plus de onze ans, à travers une infinité d'écueils et de tempêtes. Car il eut, tout à la fois, à combattre un antipape violent et puissant, un empereur schismatique et impie, un roi de France qui scandalisait l'Église par ses désordres, un roi d'Angleterre qui la persécutait par ses violences, et des prélats concubinaires et simoniaques qui la déshonoraient. Il fit face à tous ces divers ennemis ; et comme s'ils n'eussent pas suffi pour exercer son zèle, il entreprit de faire porter la guerre contre les Sarrasins de la Palestine. Sa piété, qui fut même attestée par des miracles, attira les bénédictions du ciel sur ses projets. Jérusalem fut prise peu de jours avant sa mort ¹. »

(PÉQUÉGNOT.)

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE,

ABBÉ DE CITEAUX.

Alexandre, né à Cologne, où il fut d'abord chanoine de Sainte Marie, s'était acquis par sa science une grande célébrité. Mais son humilité ne répondait pas à sa doctrine. Saint Bernard, pendant son séjour à Cologne, entreprit de ramener à de meilleurs sentiments et de gagner à son Ordre un personnage d'un si grand mérite. Enflé de la science du siècle, Alexandre résista aux sollicitations du saint abbé de Clairvaux ; mais il fut obligé de céder à l'impulsion de la grâce.

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, l. XXII.

Voici ce que raconte à ce sujet l'auteur de l'Exordium de Citeaux : Pendant qu'Alexandre était enseveli dans un profond sommeil, l'homme de Dieu, notre bienheureux Père, lui apparut. Il semblait l'aider à se lever d'un lit de douleur où le retenait une grave maladie, et le rendre à la santé. Ensuite, saint Bernard prit l'habit religieux qu'il portait et en revêtit Alexandre. Celui-ci l'ayant rejeté deux fois avec indignation, fut enfin contraint de le garder. Il reçut aussi la crosse abbatiale que portait saint Bernard, comme un présage de son élévation aux premières dignités de l'Ordre, cette vision ne fit qu'une faible impression sur son esprit. Mais le lendemain, le saint Abbé ayant répandu devant Dieu ses larmes et ses prières pour obtenir cette conversion qu'il désirait si ardemment, Alexandre touché jusqu'au fond de l'âme, mêla ses larmes aux siennes, et consentit à le suivre à Clairvaux.

Il fut dès lors un saint religieux, très-assidu à l'oraison, dans laquelle Dieu se plaisait à lui communiquer les secrets les plus intimes de nos mystères. Abbé de Grand-Selve, puis de Citeaux, vers l'an 1178, il fut employé par Alexandre III en diverses négociations avec l'empereur Frédéric Barberousse, et saint Thomas de Cantorbéry alors persécuté par Henri II, roi d'Angleterre.

L'an 1170, de retour à Citeaux, il y convoqua le Chapitre général de l'Ordre, où furent lues les lettres par lesquelles le Souverain Pontife remerciait le saint Abbé de son zèle pour l'Église romaine. Plusieurs archevêques et évêques assistèrent à cette solennelle réunion de tous les monastères qui dépendaient de Citeaux. Le duc de Bourgogne Hugues III, y vint aussi, demandant à être associé aux prières et aux bonnes œuvres de l'Ordre. Il fut présenté par Guichard, archevêque de Lyon, saint Pierre de Tarentaise et l'abbé Alexandre. Dès ce moment, ce pieux prince fit respecter dans tout son duché les droits et privilèges de l'abbaye de Citeaux, et s'en montra constamment le plus zélé protecteur.

Quelque temps après, Alexandre fut chargé par le Pape d'aller avec saint Pierre de Tarentaise, négocier la réconciliation

d'Henri, roi d'Angleterre, avec son fils. Il fut aussi l'un des quatre prélats auxquels fut envoyée, en 1174, la bulle de canonisation de saint Bernard. Il mourut à Cîteaux, le 29 juillet 1175. Le Ménologe de l'Ordre lui donne le titre de Bienheureux.

SAINT GUILLAUME PINCHON,

ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC.

Guillaume, fils d'Olivier Pinchon et de Jeanne Fortin, son épouse, naquit dans la paroisse de Saint-Alban, près de Lamballe, vers l'an 1185. Ses parents lui firent donner une excellente éducation.

Dès son enfance, il se fit remarquer par sa douceur et la candeur de son âme. Tous ses penchants l'entraînaient à Dieu. Il reçut la tonsure et les Ordres moindres, puis le diaconat et la prêtrise sous l'évêque Sylvestre. Ce prélat étant mort en 1220, tous les suffrages se réunirent sur Guillaume qui se vit le dix-septième évêque de Saint-Brieuc.

Il se montra digne du poste où l'Église l'élevait. Il poussait si loin sa charité pour les pauvres, qu'il se dépouillait de tout. Lorsqu'il n'avait plus de ressources, il empruntait à ses amis, ne pouvant jouir d'aucun repos, tant qu'il voyait des misères autour de lui ; mais ses œuvres de miséricorde ne l'empêchaient pas d'être tout à Dieu.

Sa vigilance sur le troupeau confié à ses soins, son zèle pour extirper les vices, son amour pour les malheureux ne lui attirèrent pas les respects de Pierre Mauclerc, alors duc de Bretagne. Au contraire il devint l'objet de sa haine, et il reçut de cet homme odieux de si mauvais traitements qu'il fut obligé de l'excommunier. Aussitôt il fut chassé de son église et forcé de se retirer à Poitiers, où il exerça quelques années les fonctions épiscopales pour le prélat diocésain alors infirme.

En 1230 le persécuteur adouci laissa rentrer le saint évêque dans son diocèse. Il y corrigea les abus qui s'étaient introduits pendant son exil et commença à rebâtir sa cathédrale qui tombait en ruines. Quatre ans après, il mourut plein de mérites devant Dieu, le 29 juillet 1234. Plusieurs miracles éclatèrent à son tom-

beau. Ce saint évêque fut canonisé en 1247 par le Pape Innocent IV.

LE B. LOUIS BERTRAN, LE B. MANCIUS DE SAINTE-CROIX

ET LE BIENHEUREUX PIERRE DE SAINTE-MARIE,

FRÈRES PRÊCHEURS, MARTYRS AU JAPON.

En 1627, comme la persécution croissait chaque jour au Japon, les ouvriers évangéliques, réduits à un petit nombre et tout occupés à soutenir cette chrétienté si affligée, n'eurent plus le temps ni les moyens d'envoyer en Europe des récits détaillés sur les martyres qui se succédaient continuellement. Nous devons donc nous contenter de ce qui a été déposé dans les procès-verbaux apostoliques sur trois religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, le P. Louis Bertran, prêtre, et deux Frères laïcs, Mancius de Sainte-Croix et Pierre de Sainte-Marie. Aussitôt qu'ils furent découverts, on les enferma dans une étroite prison où ils eurent beaucoup à souffrir. Ils attendirent la mort à chaque heure pendant une année presque entière. Elle arriva enfin le 29 juillet 1627 et ils la subirent dans le feu à Omura avec un courage qui glorifia la loi sainte qu'ils avaient d'abord propagée par de longs et rudes travaux.

Mancius et Pierre étaient japonais, catéchistes fervents et aides des Pères de Saint-Dominique. Ils avaient toujours vécu avec eux et avaient mérité d'être admis dans leur Ordre.

Le bienheureux P. Louis Bertran ou Hexarch, neveu du saint Apôtre de l'Amérique, naquit à Barcelone et y fut reçu dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Marchant sur les traces de son saint parent, il abandonna l'Espagne, alla aux Philippines, obtint par de grandes instances la mission difficile du Japon, où il remporta ce qu'il désirait tant, la couronne du martyre. Les chrétiens purent, on ne sait comment, faire passer sa tête hors du Japon; elle fut transportée en Espagne où Dieu s'est plu à la glorifier par des grâces miraculeuses. (BOÉRO.)

Ces trois religieux furent béatifiés en 1867 par Pie IX.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 29 juillet de l'an 1099, l'armée turque composée de cent mille hommes de cavalerie et de quatre cent mille fantassins, vint attaquer auprès d'Ascalon l'armée des Croisés, qui n'était composée que de cinq mille cavaliers et quinze mille fantassins, mais les chrétiens invoquèrent le secours de Dieu et de la très-sainte Vierge, qui combattirent avec eux. Les Turcs prirent la fuite et jetèrent leurs armes. Cent mille furent taillés en pièces, deux mille furent étouffés à la porte d'Ascalon, plusieurs furent noyés dans la mer. Les Croisés ne purent méconnaître le secours de Dieu et de sa très-sainte Mère dans une si grande victoire remportée avec si peu de monde.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹

A Tarascon, dans la Gaule Narbonnaise, sainte Marthe, vierge, hôtesse de notre Sauveur, et sœur de sainte Marie-Madeleine et de saint Lazare.

A Rome, sur la voie Aurélienne, saint Félix II, Pape et martyr,

1

QUARTO KALENDAS AUGUSTI.

Tarasci in Gallia Narbonensi sanctæ Marthæ virginis, hospitæ Salvatoris nostri, et sororis beatæ Mariæ Magdalænæ et sancti Lazari. — Romæ via Aurelia sancti Felicis secundi papæ et martyris, qui a Constantio imperatore ariano ob catholicæ fidei defensionem e sede sua dejectus et Cæræ in Tuscia occulte gladio necatus, gloriose occubuit. Ejus corpus inde a clericis raptum, eadem via sepultum fuit : postea vero ad ecclesiam sanctorum Cosmæ et Damiani delatum, ibidem Gregorio decimotertio summo pontifice repertum est sub altare, una cum reliquiis sanctorum martyrum Marci, Marcelliani et Tranquillini, atque in eodem loco pridie kalendas Augusti simul cum eis reconditum. In quo etiam altari inventa fuerunt corpora sanctorum martyrum Abundii presbyteri, et Abundantii diaconi, quæ non multo post ad ecclesiam Societatis Jesu solemmniter translata sunt pridie natalis eorum. — Item Romæ via Portuensi sanctorum martyrum Simplicii, Faustini, et Beatrix, temporibus Diocletiani imperatoris : quorum duo primi post multa et diversa supplicia, jussi sunt capitalem subire sententiam : Beatrix vero eorum soror in confessione Christi præfocata est in carcere. — Romæ præterea sanctorum martyrum Lucillæ et Floræ virginum, Eugenii, Antonini, Theodori, et sociorum decem et octo, qui sub Gallieno imperatore martyrium obierunt. — Gangræ in Paphlagonia sancti Callinici martyris, qui virgis ferreis verberatus, aliisque suppliciis cruciatus, tandem in fornacem injectus, spiritum Deo reddidit. — In Norvegia sancti

qui, chassé de son siège pour la défense de la foi catholique, par Constance, empereur arien, mourut glorieusement à Corvetro en Toscane, frappé secrètement du glaive. Son corps fut enlevé de là par ses clercs, et inhumé sur la même voie ; mais dans la suite il fut transporté à l'église de Saint-Côme et Saint-Damien, trouvé là sous l'autel par le Pape Grégoire XIII, avec les reliques des saints martyrs, Marc, Marcellin et Tranquillin. La veille des calendes d'août il y fut mis de nouveau avec les mêmes reliques. Dans cet autel on trouva aussi les corps des saints martyrs Abonde, prêtre, et Abondance, diacre, qui peu de temps après, furent portés solennellement, la veille de leur fête, à l'église de la Compagnie de Jésus.

Et encore à Rome, sur le chemin de Porto, saint Simplicie, saint Faustin, sainte Béatrix, martyrs, au temps de l'empereur Dioclétien. Les deux premiers, après divers supplices, furent condamnés à la peine capitale, et Béatrix, leur sœur, étouffée en prison, où elle était pour la confession de la foi de Jésus-Christ.

Outre cela, dans le même lieu, sainte Lucile et sainte Flore, vierges ; saint Eugène, saint Antonin, saint Théodore et dix-huit de leurs compagnons, qui tous souffrirent un glorieux martyre sous l'empereur Gallien.

A Gangres en Paphlagonie, saint Callinique, martyr, qui, après avoir été battu de verges de fer et tourmenté d'autres supplices, fut, à la fin, jeté dans une fournaise, où il rendit son âme à Dieu.

En Norwége, saint Olaüs, roi et martyr.

A Troyes en France, saint Loup, évêque et confesseur, qui alla en Angleterre avec saint Germain, pour combattre l'hérésie des pélagiens, et qui, par des prières persévérantes, défendit la ville

Olavi regis et martyris. — Trecis in Gallia sancti Lupi episcopi et confessoris, qui cum beato Germano ad expugnandam Pelagianorum hæresim in Britanniam perrexit, urbemque Trecas a furore Attilæ, Galliam omnem devastantis, assidua oratione defendit : demum quinquaginta duobus annis sacerdotio venerabiliter functus, in pace quievit. — In civitate Briociensi sancti Gulielmi episcopi et confessoris. — Item depositio beati Prosperi episcopi Aurelianensis. — Apud Tudertum sancti Faustini confessoris. — In civitate Mamiansi sanctæ Seraphinæ.

de Troyes de la fureur d'Attila, qui dévastait toute la Gaule. Enfin ce Saint mourut en paix, après avoir rempli d'une manière digne d'admiration les devoirs de l'épiscopat.

Dans la ville de Saint-Brieuc, saint Guillaume, évêque et confesseur.

Le même jour, mort de saint Prosper, évêque d'Orléans.

A Todi, saint Faustin, confesseur.

Dans la ville de Mamie, sainte Séraphine.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Benjamin, saint Vérius, saint Binée, martyrs, honorés chez les Grecs.

Saint Constantin, patriarche de Constantinople.

Saint Abséode, martyr près de Rome avec plusieurs autres.

Saint Rufus, martyr avec saint Abséode.

Sainte Julie, vierge, qui vivait en Egypte avec saint Euphrasie la Jeune, au commencement du v^e siècle.

Sainte Séraphie, honorée à Rome ce jour.

Sainte Evode, martyre avec sainte Théodote sa mère.

Saint Gênevê, évêque régional, honoré à Dol en Bretagne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Charles Besnard, prêtre du diocèse d'Amiens et curé de Laucourt près de Roye, s'étant absenté pour un petit voyage pendant que les églises étaient fermées, condamné à mort comme émigré rentré, exécuté à Laon, le 29 juillet 1794.

Charles-Nicolas-Antoine Ancel, prêtre du diocèse de Lizieux, pour refus de serment, condamné à la déportation, mort en exil le 29 juillet 1794.

Léonard-Joseph de Cramouzeaud, prêtre du diocèse de Limoges, chanoine d'Eymoutiers, condamné à la déportation, mort dans l'entrepont du bâtiment le 29 juillet 1794.

Pierre Mazard, prêtre du diocèse de Limoges, condamné

comme le précédent et mort comme lui le même jour, dans l'entrepont du bâtiment.

François Demoy, prêtre du diocèse de Rodez, condamné comme le précédent et mort comme lui dans l'entrepont du même bâtiment, ce même jour.

Joseph Coudert, prêtre et religieux Carme à Angoulême, condamné comme les précédents à la déportation et mort comme eux le 29 juillet 1794.

TRENTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Abdon et saint Sennen, martyrs. — Sainte Julitte, martyre. — Sainte Maxime, sainte Donatille et sainte Seconde, vierges et martyres. — Saint Ours, évêque d'Auxerre. — Saint Imithère ou Imier, abbé. — Saint Hatebrand, abbé. — Le bienheureux Manès de Guzman, frère de saint Dominique. — Le bienheureux Bertrand, cardinal, évêque de Frascati. — Le bienheureux Thomas à Kempis, chanoine régulier. — La vénérable Louise de Carvajal. — Saint Abel, le premier Juste. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ABDON ET SAINT SENNEN,

MARTYRS.

Saint Abdon et saint Sennen étaient deux princes persans qui, durant la persécution, recueillaient les corps des chrétiens pour les enterrer dans leurs domaines. Le César Décius¹ en ayant été averti, ordonna de les prendre et de les lui amener. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où il se trouvait alors, Décius leur dit : « Vous êtes donc aussi de ces insensés qui adorent le Christ ? Ne comprenez-vous pas que c'est votre impiété envers les dieux qui vous a fait tomber entre nos mains ? » puis il leur recommanda de sacrifier. Saint Abdon répondit : « Nous n'adorons que Dieu le Père et Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, pour notre salut, a daigné s'humilier jusqu'à descendre sur la terre. » Dèce les fit charger de chaînes et jeter dans une étroite prison. Or, en y allant, Abdon disait à Sennen : « Voici venir la gloire que nous avons toujours espérée de notre Dieu. »

Lorsqu'il revint à Rome, le César Décius y emmena avec lui les deux princes persans qu'il voulait faire servir à orner son triomphe. Après les avoir donnés en spectacle aux Romains, il

¹ Les Actes de saint Laurent ne l'appellent jamais Auguste mais seulement César ; ce qui fait penser qu'il s'agit d'un des fils de l'empereur Dèce, et que ceci se passait sous le règne de Valérien et de Gallien.

les fit comparaître devant le Sénat, dans leur costume oriental brodé d'or et de pierreries, mais néanmoins chargés de chaînes. A la vue de ces hommes vénérables, le Sénat fut touché d'un involontaire respect. Claude pontife du Capitole, ayant, par l'ordre de Décius, apporté un trépied, le César dit à Abdon et Sennen : « Sacrifiez aux dieux, et vous serez princes de l'empire. — Nous nous sommes offerts pour toujours en sacrifice à Notre-Seigneur Jésus-Christ, répondirent les deux princes. — Ces hommes sont dignes du dernier supplice, » dit le César Décius. Et il les condamna à être exposés aux bêtes.

Le lendemain, comme il allait se rendre à l'amphithéâtre, Décius ordonna à Valérien, en qui il avait grande confiance, de le remplacer, et de faire périr Abdon et Sennen, s'ils refusaient d'adorer le soleil. « Pensez à la noblesse de votre race, leur dit Valérien, sacrifiez, sinon vous serez dévorés par les bêtes féroces. — Nous l'avons déjà dit, répondirent les deux princes, nous n'adorons que le Seigneur Jésus-Christ. » Valérien commanda aux soldats de les traîner devant l'autel du Soleil ; mais Abdon et Sennen crachèrent sur l'idole, et dirent à Valérien : « Fais ce que tu as résolu. » On les frappa avec des cordes garnies de balles de plomb, pendant qu'un crieur disait : « N'insultez pas les dieux. » Puis on les conduisit à l'amphithéâtre. Comme ils y arrivaient, ils dirent : « Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous venons recevoir la couronne ; » et, ayant fait le signe de la croix, ils y entrèrent. Valérien dit : « Qu'on lâche deux lions et quatre ours. » On obéit ; mais ces animaux vinrent en rugissant se coucher aux pieds des saints Martyrs, dont ils ne voulaient pas s'éloigner. « Voilà, dit Valérien, un effet de leur magie. » Or, personne ne pouvait s'approcher d'eux à cause de la rage des bêtes féroces¹. Enfin le préfet ordonna de les faire périr par le glaive, et de traîner leurs corps par les pieds devant l'idole du Soleil, où ils demeurèrent étendus, durant trois jours, pour effrayer les autres chrétiens. Mais un diacre, nommé Quirinus,

¹ *Les Actes des Martyrs*, traduits par les RR. PP. Bénédictins de Solesmes, t. II, p. 25.

parvint à enlever ces précieux restes, pendant la nuit, et les ensevelit dans sa maison le 30 juillet.

Lorsque la paix eut été donnée à l'Église, sous le règne de Constantin, les deux saints Martyrs révélèrent le lieu où leurs corps avaient été cachés. Ils furent portés alors dans la catacombe de Saint-Pontien, où l'on voit encore leurs portraits. « Dans un compartiment de ce cimetière, dit M^{sr} Gaume, Notre-Seigneur sortant du sein d'un nuage, tient ses deux mains étendues sur la tête des saints Abdon et Sennen, qu'il couronne de roses. Les deux Martyrs portent le manteau court, rattaché sur la gorge par un bouton, et sur la tête l'*amphibalum* ou capuchon oriental. A côté d'eux paraissent leurs compagnons de gloire, les Saints Millex et Vincent, l'un dans son costume romain, l'autre avec la chasuble primitive : tous sont représentés debout, dans l'attitude du triomphe, et la tête entourée du nimbe circulaire¹. »

(E. DARAS.)

SAINTE JULITTE,

MARTYRE.

Julitte, de Césarée, en Cappadoce, était distinguée par sa vertu, son esprit et son courage. Elle eut à souffrir beaucoup d'un des principaux habitants de la ville, qui avait fait saisir ses terres et lui avait enlevé ses serviteurs et ses troupeaux. Le peu d'attachement qu'elle portait aux biens d'ici-bas lui aurait sans doute fait supporter patiemment toutes ces pertes, si ce méchant homme n'eût encore entrepris de la dépouiller de ses meubles et des choses les plus nécessaires à la vie. Pour arrêter le cours de tant d'injustices, elle se vit obligée de porter plainte au magistrat. Mais le spoliateur avait gagné de faux témoins prêts à déclarer que tout ce qu'il réclamait lui appartenait, et il avait eu la précaution de faire au juge de riches présents qui le lui avaient rendu favorable.

¹ *Les trois Rome*, t. IV, p. 111 de la 1^{re} édition. Les Reliques des saints Millex et Vincent, dont le nom ne se trouve ni dans les Actes ni dans le Martyrologe romain, furent transférées sans doute dans le même temps et ensevelies auprès de celles des deux princes persans.

Le jour de l'audience étant venu, Julitte, qui n'avait d'appui que l'équité de sa cause, se contenta d'exposer clairement les faits. Le ravisseur ne chercha pas d'abord à prouver que les biens revendiqués étaient à lui ; il commença par établir que Julitte n'était pas recevable à demander justice, parce qu'elle était chrétienne, et que selon les lois¹, elle ne pouvait pas même être écoutée. Cette manière de procéder rendait les faux témoins même inutiles.

Le juge, bien aise d'avoir un prétexte légal pour ne pas accueillir la plainte de Julitte, dit que, si elle voulait qu'il examinât son affaire, il fallait auparavant qu'elle renoncât publiquement à la religion chrétienne. Il fit apporter aussitôt un autel et de l'encens ; il lui ordonna de sacrifier aux dieux et de reconnaître leur puissance. Julitte pour qui la foi était le plus grand bien, répondit :

« Que toutes mes richesses, que mon corps même périssent, s'il le faut ; mais ma bouche ne prononcera jamais un blasphème contre le Dieu qui m'a créée. »

On la pressa, on la menaça, on employa tous les artifices pour la gagner ; elle fit constamment la même résistance, et montra qu'elle n'avait que de l'horreur pour ceux qui voulaient la porter à renoncer au vrai Dieu.

Cette fermeté chrétienne irrita le juge. Mais plus Julitte le voyait prêt à se porter contre elle aux dernières extrémités, plus elle bénissait Dieu, qui, en la privant des biens de la terre, lui avait ouvert ainsi le chemin du Ciel. L'inique magistrat, non-seulement la déclara déchue de la réclamation qu'elle faisait de ses biens, mais il la condamna encore à être brûlée. La Sainte entendit prononcer cet arrêt avec une joie qui se répandit sur son visage et qu'elle témoigna jusqu'au dernier soupir. Ayant aperçu auprès d'elle plusieurs femmes chrétiennes, elle ne se contenta pas de les prêcher par son exemple, elle les exhorta encore par ses paroles ardentes à souffrir avec courage tout ce que la foi en Jésus-Christ pourrait leur présenter de dur à la nature.

¹ Dioclétien avait fait un édit qui déclarait les chrétiens infâmes, indignes du secours des lois et déchus de tous les privilèges des citoyens.

Les païens eux-mêmes étaient dans l'admiration de voir une femme riche et brillante dans le monde mépriser tous ses avantages et la vie même avec une constance si héroïque. Dieu fit à Julitte, dans son supplice, la même faveur qu'il avait faite à saint Polycarpe. Les flammes du bûcher formèrent comme une voûte autour d'elle, en sorte qu'elles ne servirent qu'à dégager son âme de son corps et le laissèrent sans aucune altération.

Saint Basile, qui a rapporté son histoire, dit que près de l'endroit où l'on déposa son corps, on voyait une fontaine d'eau douce très-salutaire aux malades, quoique toutes les eaux des environs fussent amères et salées. On ne sait pas l'année du martyre de cette Sainte; mais il n'eut lieu qu'après l'an 303.

SAINTE MAXIME, SAINTE DONATILLE ET SAINTE SECONDE, VIERGES ET MARTYRES.

On célèbre aujourd'hui, dans l'Église catholique, le glorieux martyre de trois saintes femmes appelées communément les martyres de Tuburbe. Elles se nommaient Maxime, Donatille et Seconde; elles étaient toutes trois vierges, et on dit que Maxime et Donatille étaient sœurs. La ville de Tuburbe, en Afrique, fut le lieu de leur naissance et de leur triomphe. Elles furent arrêtées pour la foi, pendant la persécution de Dioclétien, par le proconsul Émilien, homme cruel, qui se plaisait à faire éprouver aux chrétiens les plus horribles souffrances. Aussi, du moment où les trois Saintes eurent généreusement confessé le nom de Jésus-Christ, il fit cruellement flageller et déchirer Maxime et Donatille, et il épargna Seconde à cause de sa grande jeunesse, car elle n'avait, dit-on, que douze ans.

Il espérait que la vue des tourments qu'éprouvaient ses compagnes suffirait pour en imposer à la faiblesse de son âge; mais voyant Maxime et Donatille souffrir avec une constance admirable, la jeune Seconde ne marqua que le désir de partager leurs tourments et de prouver par là sa fidélité à Jésus-Christ.

Alors le proconsul les fit exposer toutes les trois aux bêtes sauvages; et voyant qu'elles n'en recevaient aucun dommage, ce que Dieu permit pour prouver la sainteté de ses servantes, il or-

donna qu'on les fit périr par l'épée. Les trois illustres vierges reçurent avec joie la couronne du martyr, que les Anges leur avaient préparée dans le Ciel.

SAINT OURS,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Clovis ayant fait la paix avec les Bourguignons, devint maître d'Auxerre. Lorsqu'il sut que le siège épiscopal de cette ville était vacant, par la mort de saint Censure, il écrivit à Gondebaud de permettre à un saint Prêtre, nommé Eptade, de quitter son royaume, qu'il habitait, pour occuper le siège d'Auxerre; le clergé et le peuple élurent Eptade d'une voix unanime. Mais aussitôt qu'Eptade eut appris la nouvelle de son élection, il s'enfuit dans les bois du Morvand, et l'on comprit de là qu'il refusait la dignité qu'on lui offrait.

A Auxerre, on n'avait pas oublié qu'un incendie, arrivé depuis peu dans la ville, avait été apaisé par les prières d'un anachorète, nommé Ours, dont la cellule était auprès de l'église de Saint-Amatre. On n'hésita pas alors à proclamer cet ermite Évêque, à la place d'Eptade : ce qui eut lieu avec le consentement de Clovis.

Saint Ours gouverna saintement l'église d'Auxerre pendant six ans et quelques mois et mourut le 30 juillet 508, jour où son nom est mentionné dans tous les Martyrologes; on l'inhuma à Saint-Germain, et son culte commença aussitôt après sa mort.

SAINT IMITHÈRE OU IMIER,

ABBÉ.

Saint Imier ou Imithère, dit le Propre de Saint-Claude, était un Religieux du Jura, qui vécut et mourut très-saintement dans une cellule, autour de laquelle s'est formé un village qui a pris son nom. Ses reliques sont conservées dans l'église de ce bourg, où il s'est fait beaucoup de miracles. On raconte, entre autres, qu'un homme affligé de surdité depuis dix ans, fut tout à coup guéri dans un pèlerinage, au tombeau de saint Imier.

Le village de Saint-Imier est situé en Franche-Comté, dans la vallée d'Erguel, qui s'appelle aussi vallée de Saint-Imier.

SAINT HATEBRAND,

ABBÉ.

Saint Hatebrand embrassa d'abord l'état ecclésiastique, mais il trouva qu'en restant dans le monde, il était exposé à des distractions trop fréquentes, et il prit le parti de vivre dans la solitude et la retraite, afin de se donner uniquement à Dieu. Jusques à cette époque il n'y avait point eu de monastères dans la Frise. Hatebrand, de concert avec le bienheureux Frédéric de Mariengarden et le moine Tachon, y introduisit la vie religieuse, et fut nommé abbé de la maison qu'il avait fondée en 1183. Son zèle pour la discipline lui fit quelques ennemis parmi ses Religieux ; mais à la fin il les gagna par sa douceur, et les ramena insensiblement à leurs devoirs. Il mourut en 1198, et fut honoré comme Saint peu de temps après sa mort. En 1619, ses reliques ont été transportées dans l'église de Saint-Sauveur d'Anvers.

LE BIENHEUREUX MANÈS DE GUZMAN,

FRÈRE DE SAINT DOMINIQUE.

Saint Dominique avait deux frères aînés, Antoine et Manès (ou Mamès), qui se consacrèrent aussi à Dieu dans l'état ecclésiastique. Le premier mourut en odeur de sainteté dans un hôpital où il servait les pauvres ; le second vivait dans la retraite et la contemplation, d'où put seul le tirer le zèle du salut des âmes.

Soit par une inspiration secrète, soit peut-être pour obéir au saint Evêque d'Osma, après le retour de ce prélat, en Espagne, Manès quitta ses parents et sa patrie, et vint rejoindre saint Dominique dans le Languedoc, vers la fin de l'année 1207. Les deux frères conduits par le même esprit, travaillèrent de concert à la conversion des Albigeois, partageant les périls et les fatigues, et ne se rebutant jamais par les difficultés. La plupart des missionnaires, après quelques années de travail, souvent même après peu de mois, se retiraient chez eux, pour y jouir du repos et de la sûreté qu'ils ne pouvaient trouver dans l'exercice de leurs fonctions. Cet exemple ne fut point un sujet d'affai-

blissement ou de tentation pour Manès, parce qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis d'abandonner ainsi l'œuvre du Seigneur et de penser à se reposer, tandis qu'il voyait les ministres de l'erreur toujours ardents à la soutenir ou à la répandre par toutes sortes de moyens. Pendant près de dix ans il travailla sans interruption et avec un zèle infatigable, à instruire et consoler les fidèles, à combattre l'hérésie et ses sectateurs, joignant toujours la prière et la pénitence la plus sévère à ses exhortations, afin d'attirer le secours de la grâce, qui fait parler à propos le Prédicateur et qui rend dociles et soumis ceux qui l'écoutent.

Lorsque saint Dominique mit à exécution le dessein que Dieu lui avait inspiré depuis longtemps pour l'établissement de son Ordre, son frère, quoique son aîné selon la chair, se fit volontiers son disciple, embrassa des premiers la Règle et reçut le même habit. Il s'était trouvé dans l'assemblée des seize que Dieu avait choisis pour jeter les fondements de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ; l'année suivante, 1216, il fit sa profession entre les mains de saint Dominique, dans le couvent de Saint-Romain, à Toulouse, et bientôt après il fut envoyé avec six autres Religieux à Paris, où sa rare piété et la ferveur de ses prédications le firent connaître et estimer. C'est avec justice qu'on le regarde comme l'illustre fondateur du couvent de Saint-Jacques, dont la communauté, en 1219, deux ans après l'arrivée de Manès, dans cette capitale, était déjà nombreuse, quoique moins distinguée par le nombre que par le mérite de ceux qui la composaient.

Les anciens auteurs ne sont entrés dans aucun détail des actions du bienheureux Manès ; ils ont cru donner une assez grande idée de son mérite, en disant qu'il fut le parfait imitateur des vertus de saint Dominique, et qu'étant doué d'un grand don d'oraison, il joignit toujours l'exercice de la prière au zèle d'un homme apostolique. Après avoir longtemps édifié ses frères et servi utilement le prochain, il mourut de la mort des justes, et on assure qu'il s'est fait divers miracles à son tombeau ¹.

¹ Manes Hispanus uterinus frater S. Dominici, et sanctitatis ipsius purissimus imitator. Hic fuit vir contemplativus, qui diu in ordine serviens beato fine

Dès le commencement du *xiv^e* siècle, les Espagnols honoraient ses reliques, dans l'église de Saint-Pierre, près de la ville de Gumiel-d'Yzan. D'où nous pouvons conclure, que quelque temps avant son heureux décès, Manès était retourné en Espagne, sans doute pour y travailler à la propagation de l'Ordre : mais il n'y avait encore fait aucune fondation, lorsque le Seigneur l'appela à lui, puisque l'église de Saint-Pierre, où il fut enterré, appartient aux Religieux de Citeaux, qui dans la suite des temps, l'ont mis dans le catalogue des Saints personnages de leur Ordre. Dom Chrysostome Henriquez en fait mention le onzième jour de mars, dans son *Ménologe*, où il parle ainsi : « Dans l'église de Saint-Pierre, près de Gumiel, mémoire de Mamert, moine de Citeaux et abbé du même monastère, « frère du très-saint Confesseur Dominique, instituteur de l'Ordre des FF. Prêcheurs, » qui, par ses grandes mortifications et par ses bonnes œuvres, s'est assuré une place dans la céleste Jérusalem. Ses saintes reliques, par l'autorité des supérieurs Ecclésiastiques, ont été retirées de l'obscurité du tombeau, pour être placées avec honneur parmi les corps de plusieurs autres Saints, au-dessus de l'autel, qui leur est dédié ¹. »

(TOURON.)

LE BIENHEUREUX BERTRAND,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE FRASCATI.

Une famille noble de la Tour de Camboli, en Querci, donna naissance au bienheureux Bertrand, dans le *xiii^e* siècle. Il fit avec succès ses premières études et quelques avantages qu'il pût se promettre dans le monde, à raison des belles qualités qu'il y apportait, il résolut de le quitter pour se consacrer à Dieu d'une manière spéciale. Il sacrifia donc toutes ses espérances au désir de se sanctifier et embrassa la Règle de Saint-François, au couvent de Figeac, en Querci.

quievit. Obiit et quiescit in quodam monasterio alborum monachorum in Hispania, ubi virtutibus et miraculis claruit.

¹ In sancto Petro prope Gumialem, Mamertus, monachus cisterciensis, et ejusdem cœnobii abbas, sanctissimi confessoris Dominici prædicatorii ordinis antesignani frater germanus, qui continua carnis maceratione, et spiritus mortificatione longum duxit martyrium.

Après sa profession, ses supérieurs l'envoyèrent à Toulouse pour étudier la philosophie et la théologie. Il y avait alors de célèbres professeurs dans cette ville et Bertrand profita si habilement de leurs leçons, que les sciences les plus abstraites lui devinrent familières. Il mérita de son siècle le surnom honorable de « docteur fameux, » et ces épithètes distinctives ne s'accordaient pas si facilement au temps dont nous parlons, que des modernes ont essayé de l'établir. Les lecteurs superficiels ignorent de quelles épines la science était entourée il y a quelques siècles. Les écrits qui nous restent de plusieurs hommes auxquels leurs contemporains ont donné de ces sortes de surnoms, font voir qu'ils n'étaient pas toujours le prix du triomphe dans les subtilités de l'école; mais un hommage rendu au génie qui prend différentes teintes suivant la diversité des siècles.

Un grand fond de piété, des mœurs simples et une profonde humilité, faisaient désirer à notre bienheureux Bertrand de vivre ignoré dans le cloître, où des vœux toutes spirituelles l'avaient conduit; mais la réputation de son savoir et de sa sainteté le tira bientôt de la vie privée qu'il chérissait.

Bertrand fut d'abord élevé aux diverses charges monastiques, et après avoir été provincial, il fut choisi pour succéder à Michel de Césène qui était vicaire-général de l'Ordre.

Le Pape Jean XXII, qui siégeait à Avignon, instruit de la prudence et de la sagacité que Bertrand avait mises dans le gouvernement de ses frères, le nomma archevêque de Salerne, au royaume de Naples, en 1319. L'année suivante il le créa cardinal et lui donna l'évêché de Frascati, près de Rome, qui ne relève que du Souverain-Pontife, et qui est l'un des six que préfèrent les cardinaux.

A toutes les vertus religieuses, Bertrand joignait beaucoup de talent pour les affaires; et il a rempli avec succès plusieurs légations et nonciatures auprès de diverses puissances. Comblé d'années, il mourut dans de grands sentiments de piété à Avignon, le 30 juillet de l'an 1330.

On a de lui plusieurs ouvrages, et il a rendu des services essentiels au Saint-Siège par ses négociations.

LE BIENHEUREUX THOMAS A KEMPIS,

CHANOINE RÉGULIER.

Thomas, fils de parents pauvres, était né au village de Kempen, dans le diocèse de Cologne, en 1380. Il fut élevé très-chrétiennement, et en 1399 il entra dans le monastère des Chanoines réguliers du mont Sainte-Agnès, près de Zwoll, dans l'Ower-Yssel, où son frère était prieur. Il reçut la prêtrise en 1413. Doux avec ses confrères, humble et soumis avec ses supérieurs, charitable et compatissant envers tous, il fut le modèle de cette piété aimable qui fait goûter dès ce monde les joies du Paradis. Son occupation principale était de copier des livres de piété et particulièrement la Bible. Il composa en outre des ouvrages ascétiques. Ceux que nous avons de lui respirent une onction, une simplicité qu'il est plus facile de sentir que de peindre. La plus grande partie de ces excellentes productions ont été traduites en notre langue. Ce sont le *Soliloque de l'âme*, la *Vallée des lys*, le *livre des trois Tabernacles*, les *Gémissements* et les *Soupirs de l'âme pénitente*.

Thomas a Kempis après avoir été sous-prieur de son monastère en 1425, en fut prieur en 1448. Il mourut en odeur de sainteté en 1471, âgé de quatre-vingt-onze ans. Quelques auteurs fixent le jour de sa mort au 30 juillet.

Son principal ouvrage est le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui charme à la fois le chrétien et le philosophe. Il a été traduit dans toutes les langues et partout il a été infiniment goûté.

On rapporte qu'un roi de Maroc l'avait dans sa bibliothèque et qu'il le lisait avec complaisance.

On a cherché à enlever au pieux Thomas a Kempis la paternité de cet admirable livre. On l'a attribué au chancelier Gerson et à un certain Gersen assez peu connu. Mais le savant Père Rosweide, l'un des Bollandistes, a complètement établi que l'*Imitation de Jésus-Christ* est l'œuvre du bienheureux Thomas a Kempis¹.

¹ Extrait de F. X. Feller.

LA VÉNÉRABLE LOUISE DE CARVAJAL,

VIERGE.

Louise, fille de don François de Carvajal et de Marie de Mendoza y Faxado, naquit en Espagne, dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. Elle fut élevée dans toutes les délicatesses des maisons princières, mais aussi dans les plus pures maximes de la foi catholique. Ayant perdu son père et sa mère dès l'âge de sept ans, elle vint à la cour d'Espagne, près d'une de ses grandes tantes, mère du cardinal de Tolède, dame d'honneur de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas. Elle y vécut dans la pratique de toutes les vertus, s'adonnant beaucoup à la prière, se livrant à des austérités peu connues à son âge et dans sa condition, mâtant sa chair pour la tenir soumise à l'esprit, et s'attirant sans la chercher, l'estime et l'amitié de toutes les personnes qui venaient à la connaître.

La jeune Louise perdit encore malheureusement cette nouvelle mère qu'elle avait retrouvée dans sa tante, et il lui fallut, orpheline pour la seconde fois, en 1592, passer en la maison du marquis d'Almacan, son oncle maternel. Là, comme auparavant, elle abusa même un peu de la permission de se livrer à l'ardeur de son zèle pour la vertu, sa santé eut à en souffrir, et il lui fallut par obéissance arriver à une sage modération.

Cela ne diminua en rien la vivacité de sa foi, de son amour pour Dieu. Ayant lu un récit du glorieux martyr du P. Edmond Campian, jésuite, qui souffrit à Londres en 1581, pour la cause du catholicisme proscrit en Angleterre, elle se sentit grandement touchée de cette belle mort, et conçut un saint désir de se trouver au milieu de ces bons catholiques persécutés, pour les consoler, les encourager, souffrir avec eux et mourir même pour le soutien de la vraie foi. Ce désir augmenta de jour en jour, et il s'enflamma davantage encore à la nouvelle du martyr du P. Henri Walpole, massacré en haine de la religion, dans la ville d'Yorck, en 1595. Elle ne rêvait plus que le séjour de l'Angleterre et le bonheur du martyr, et tâchait de se rendre digne des faveurs du Ciel, en croissant de plus en plus en toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres.

Cependant la pauvre Louise vint encore à perdre l'oncle qui lui servait de père. Orpheline pour la troisième fois, elle se loua une maisonnette, en la ville de Madrid, près de la maison des Pères Jésuites, s'y retira avec deux suivantes, et y mena une vie toute en union avec Dieu, s'occupant uniquement de prières et d'œuvres de pénitence, gagnant sa vie par son travail, dépensant en aumônes tous les revenus de ses biens, et mendiant parfois elle-même, pour goûter l'amertume du pain de l'aumône, et jouir des délices de la sainte pauvreté. Elle vécut de la sorte tant qu'elle demeura en Espagne.

Son désir de venir en aide aux catholiques d'Angleterre augmentait cependant toujours : après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, avoir consulté et beaucoup prié, elle résolut de partir pour ce pays de persécution, en se commettant à la garde du Seigneur. Elle se mit en route, en l'an 1605, partant de Valladolid, et traversant la France à pied jusqu'à Saint-Omer, puis s'embarquant pour Londres, où elle arriva heureusement. Les Pères Jésuites apprenant son arrivée en furent effrayés d'abord, mais n'ignorant pas la sainteté de sa vie, et pensant qu'elle était guidée par l'Esprit de Dieu, ils la conduisirent au logis d'une grande dame catholique, chez qui était logé le P. Henri Garnet, supérieur de la mission, qui devait être martyrisé l'année suivante, en cette cité.

Là, pour attirer les bénédictions d'En Haut, Louise s'engagea au Seigneur par les cinq vœux suivants : le premier, de pauvreté volontaire ; le second, d'obéissance au directeur de son âme ; le troisième, de perpétuelle chasteté ; le quatrième, de tout faire à la plus grande gloire de Dieu, et le cinquième, de faire toutes ses œuvres avec le plus de perfection possible. Elle vécut de son travail, de quelques aumônes, et de ce qu'on lui envoyait d'Espagne, n'étant demeurée que peu de temps en son premier gîte, et s'étant loué une maisonnette pour se livrer plus à l'aise à ses généreux desseins.

Elle s'y retira en compagnie de quelques jeunes filles catholiques, afin de s'y préparer par les jeûnes, les prières, les mortifications, à l'œuvre qu'elle voulait entreprendre. Elle y demeura

inconnue près d'une année entière, communiant tous les jours pour se fortifier dans la charité. Quand elle sut assez la langue anglaise pour se faire entendre, elle alla visiter et consoler les catholiques emprisonnés pour la foi, les encourageant à souffrir et à mourir pour une si belle cause ; elle soutint les âmes chancelantes, ramena les âmes égarées, affermit la foi et la vertu de plusieurs, et convertit même les hérétiques : on cite entre autres une vieille dame et deux ministres calvinistes.

Elle montra un tel courage pendant les neuf ans qu'elle passa en Angleterre, que les Anglais la crurent et la dirent un prêtre caché sous des habits de femme, et envoyé par le Pape au secours des catholiques persécutés. Et sous ce titre elle fut deux fois emprisonnée ; elle tomba malade dans sa prison la seconde fois qu'on l'y enferma. Réclamée par l'ambassadeur d'Espagne, elle fut transportée en sa maison, où elle mourut au bout de quelques jours, et la sainteté de sa mort couronna la sainteté de sa vie. Ce fut en l'an 1613.

(CHAPIA.)

SAINT ABEL,

LE PREMIER JUSTE.

Abel, second fils de nos premiers parents, offrait à Dieu les prémices de ses troupeaux, Caïn, son frère, jaloux de ce que ses offrandes n'étaient pas si agréables au Ciel, le tua et fut puni comme le raconte l'Écriture. Les rêveries que les rabbins ont écrites sur la conduite d'Abel ne méritent aucune attention. Le récit simple et naïf de l'Écriture donne lieu à plusieurs réflexions. 1° Le sort des deux frères dut faire sentir à nos parents les suites horribles de leur péché, l'excès des misères auxquelles était condamnée leur prospérité. 2° La destinée d'Abel démontre que les récompenses de la vertu ne sont pas de ce monde. Dieu avait dit à Caïn pendant qu'il méditait son crime : Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la récompense ? Si tu fais mal, ton péché s'élèvera contre toi. Cependant Abel reçoit pour toute récompense de sa piété, une mort violente et prématurée. Dieu a donc accompli sa promesse dans une autre vie.

Selon saint Paul, Abel, par sa foi a offert à Dieu de meilleurs

sacrifices que Caïn; par là il a mérité le nom de *Juste*. Dieu lui-même, dit cet Apôtre, a rendu témoignage à ses offrandes, et par cette foi, il parle après sa mort.

Quelle a pu être la foi d'Abel, sinon une ferme croyance à la rédemption et à la vie future? Le témoignage que Dieu lui a rendu serait illusoire, si la piété d'Abel était frustrée de toute récompense.

L'indulgence avec laquelle Dieu traite Caïn serait un nouveau sujet de scandale, s'il n'y avait que cette vie.

L'Église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé et d'agréable odeur.

Saint Jérôme pense que Caïn tua son frère Abel à peu de distance du lieu où l'on a bâti depuis la ville de Damas. On montre à seize milles de cette ville deux colonnes et quelques ruines qui passent pour les débris de la sépulture de ce premier juste. Son tombeau occupait cinquante-cinq pieds en longueur. Là-dessus, des musulmans ont prétendu qu'Abel était haut de quarante-huit pieds. D'autres orientaux le grandissent encore davantage.

On invoque saint Abel dans les litanies, pour la recommandation de l'âme des mourants, et il est nommé le 30 juillet, par Pierre Natal, dans son Catalogue des Saints.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LE MIRACLE DE L'IMAGE DE NOTRE-DAME-DES-GRACES.

Cette image est sur l'unique autel qui soit dans la petite église contiguë à l'hôpital de la Consolation, du côté du Forum, vulgairement appelé *Campo vaccino*. La vénération du peuple pour elle est très-ancienne, parce qu'elle est une de celles qu'une pieuse tradition attribue à saint Luc. Véritablement la peinture suppose une antiquité bien reculée. Elle est à l'huile, sur bois, d'environ trois palmes de grandeur, représentant le buste de la très-sainte Vierge, de face entière, les yeux ouverts et tournés vers les spectateurs. Il y avait devant une glace, qui n'en altérerait pas la vue, mais qu'on a ôtée dans le temps du mouvement miraculeux des yeux. Il commença le 15 juillet, tandis qu'on faisait à Rome les

saintes missions. Dans la soirée dudit jour, deux prêtres (l'un desquels s'en était déjà aperçu un peu auparavant), se trouvant présents avec quelques autres personnes, montèrent pour s'en assurer, sur l'autel, et se mirent au niveau du saint visage, avec un cierge qui l'éclairait parfaitement. Les yeux qui étaient le principal objet de leur attention, et qui, comme nous l'avons dit, sont très-ouverts, se distinguaient bien plus qu'il n'était nécessaire; ils prirent un admirable mouvement qui ne laissait aucun doute car, devenus comme il arrivait ordinairement dans ces occasions, plus animés et plus brillants, ils offrirent le spectacle très-sensible du mouvement horizontal des prunelles, qui allaient de l'un à l'autre côté, comme si elles eussent regardé les assistants, et ses regards se succédaient si fréquemment, que dans un court espace de temps ils ont été vus un très-grand nombre de fois par les deux témoins cités, qui se communiquaient réciproquement la sensation qu'ils éprouvaient, laquelle était toujours conforme, et ils en rapportèrent une telle certitude, qu'ils n'ont pas hésité à l'attester sous la foi du serment.

Depuis ce jour, le même mouvement continua à être sensible à toute heure et dans tous les points de vue. Les jeunes chirurgiens de l'hôpital eurent une occasion particulière d'en être témoins. On sait que le genre de leurs études en physique et en anatomie les met naturellement sur leurs gardes contre toutes les illusions des sens, et communément ils ne pèchent pas par excès de crédulité en fait de miracles. Néanmoins le jeune Antoine Volpi ne se laissa pas ébranler par leur témoignage, et persista à tenir pour certain que tout ce qui lui était raconté par ses compagnons et par tant d'autres, était l'effet d'une imagination échauffée. On peut d'après cela juger si, lorsqu'il alla pour examiner le fait, il y porta suffisamment de précautions, et s'il choisit un point d'observation qui pût le garantir de toute illusion. Il n'était pas à plus de trois palmes de la sainte effigie, lorsque, fixant l'œil gauche, il y aperçut distinctement différents mouvements, car d'abord la prunelle prenant une direction perpendiculaire, alla se cacher en grande partie sous la paupière supérieure, ce qui faisait voir sensiblement au-dessous une plus grande

quantité de blanc dans la proportion. Étant ensuite retournée à sa position naturelle, elle prit un mouvement latéral, et se porta à l'angle extérieur de l'œil, où une portion de sa couleur noire était cachée, tandis qu'à l'angle opposé toute la sclérotique, ou partie blanche, restait découverte. Arrêtée là l'espace d'une ou deux secondes, elle reprenait sa place, et environ une autre seconde après, on voyait recommencer le prodige de la même manière que nous venons de le décrire, en nous servant des mêmes paroles que le témoin. On a vu quelquefois dans cette image se répéter, avec la même continuité, ce mouvement miraculeux et plein d'amour, tout le temps de la récitation des litanies, avec une lenteur et une pause si sensibles qu'il était impossible de s'y tromper.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, saint Abdon et saint Sennen, persans, martyrs, qui sous l'empereur Dèce y furent amenés chargés de chaînes, et là, furent d'abord meurtris à coups de cordes plombées et ensuite passés au fil de l'épée pour la foi de Jésus-Christ.

A Tuburbe-la-Lucernaise, en Afrique, sainte Maxime, sainte Donatille et sainte Seconde, vierges et martyres. Pendant la persécution de Valérien et de Gallien, les deux premières furent abreuvées de vinaigre et de fiel, ensuite déchirées de coups vio-

¹

TERTIO KALENDAS AUGUSTI.

Romæ sanctorum martyrum Abdon et Sennen persarum, qui sub Decio catenis alligati, Romam adducti, pro Christi fide primum plumbatis cæsi, deinde gladio interfecti sunt. — Tuburbi Lucernariæ in Africa sanctorum virginum et martyrum Maximæ, Donatillæ et Secundæ, quarum duæ primæ in persecutione Valeriani et Gallieni aceto et felle potatæ, deinde plagis acerrimis cæsæ, et equulei extensione cruciatæ, craticulis etiam exustæ, et calce perfricatæ, postmodum cum Secunda virgine duodecim annorum ad bestias simul projectæ, sed ab his intactæ, novissime gladio jugulatæ sunt. — Assisii in Umbria sancti Rufini martyris. — Cæsareæ in Cappadocia sanctæ Julittæ martyris, quæ bona sua a quodam potente sibi usurpata in judicio repetens, cum ille exceptionem daret, quod ut Christiana non debet audiri, mox a iudice jussa est thus idolis offerre, ut posset audiri : quod illa constanter recusans, in ignem coniecta, spiritum Deo reddidit : corpus autem a flamma remansit illæsum. Ejus præclaras laudes sanctus Basilius magnus egregio encomio celebravit. Antisiodori sancti Ursi episcopi et confessoris.

lents, tourmentées sur le chevalet, brûlées sur des grils et frottées de chaux. A la fin, ayant été exposées aux bêtes avec la vierge sainte Seconde, âgée de douze ans, et n'en ayant reçu aucun mal, elles eurent la gorge coupée.

A Assise, en Ombrie, saint Ruffin, martyr.

A Césarée, en Cappadoce, sainte Julitte, martyre, qui, réclamant en justice ses biens qu'un homme puissant lui avait usurpés, et celui-ci donnant pour raison qu'étant chrétienne elle ne devait pas être entendue, reçut aussitôt du juge l'ordre d'offrir de l'encens aux idoles afin qu'on pût l'entendre. Elle s'y refusa constamment et fut jetée dans le feu où elle mourut. Les flammes laissèrent son corps intact. Saint Basile le Grand a célébré ses louanges dans un fort beau panegyrique.

A Auxerre, saint Ours, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Explèse, évêque de Metz.

Saint Bisoès, solitaire en Égypte, disciple de saint Sanadas.

Sainte Juste, martyre dans les Abruzzes.

Sainte Léofrone, abbesse du monastère de Sainte-Mildrède. Elle fut massacrée par les Danois, en 1013, avec plusieurs de ses religieuses.

Saint Thérance, diacre, honoré à Faenza.

Sainte Septimie, martyre en Afrique.

Saint Sylvain, homme apostolique qui prêcha dans les Gaules, au II^e et au III^e siècle.

Saint Talwin, archevêque de Cantorbéry, dont on sait peu de choses, sinon qu'il siégea en 731, après Britwald et qu'il mourut trois ans après. Il est honoré le 30 septembre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis-Joseph Folquin, enfant d'Arras et prêtre de ce diocèse, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné par Joseph Lebon, guillotiné à Arras le 30 juillet 1794, à l'âge de soixante-huit ans.

Julien Gauthier, curé de Plélan au diocèse de Saint-Malo, passa en Angleterre en 1792, revint en France en 1795 avec l'évêque de Dol, fusillés tous deux le 30 juillet.

Cet évêque de Dol, Urbain-René de Hercé, était accompagné de son frère François de Hercé, fusillé aussi le même jour.

Barbe Jago, religieuse de Morlaix, emmenée à Brest pour avoir caché un prêtre, décapitée ce même jour à l'âge de cinquante-un ans.

Jean Pascal, prêtre du diocèse d'Uzès, arrêté à Privas, comme prêtre réfractaire et mis à mort le 30 juillet 1794.

Adrien Lamarade, prêtre du diocèse de Périgueux, arrêté et envoyé à Rochefort pour être déporté, mort sur le navire à trente-un ans, le 30 juillet 1794.

François Meffet, prêtre du diocèse de Strasbourg, arrêté à Metz et condamné à la déportation, mort à Rochefort le 30 juillet 1794, à soixante-quatre ans.

Victor Cozan, prêtre du diocèse de Toulouse, et Jean-Augustin Mercadier, prêtre du diocèse de Rodez, arrêtés à Bordeaux et morts à l'hospice de Saint-André le 30 juillet 1794.

Jacques Porejol de l'Isle, prêtre du diocèse de Cahors, arrêté comme prêtre réfractaire, déporté et mort à Rochefort ce même jour.

Yves Mével, prêtre Capucin du diocèse de Saint-Malo, chassé de son cloître, trouva un refuge chez deux sœurs veuves, arrêté là et condamné à mort avec ces deux pauvres femmes, exécutés tous les trois à Brest le 30 juillet 1794.

Nicolas Varagne, prêtre de la cathédrale de Limoges, arrêté pour refus de serment, déporté et mort à Rochefort ce même jour à l'âge de quarante-cinq ans.

Bertin Mourot, prêtre du diocèse de Besançon, passa en Suisse et revint en France en 1795, arrêté trois ans après, condamné à mort comme émigré rentré, fusillé à Besançon par une commission militaire le 30 juillet 1798.

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. — Saint Calimer, évêque de Milan, martyr. — Saint Fabius, soldat, martyr. — Saint Germain, évêque d'Auxerre. — Les saints Religieux martyrs des Acéphales. — Saint Pierre le Jeune, évêque de Ravenne. — Saint Eudocime le Juste, confesseur. — Sainte Hélène de Skofde, martyre. — Saint Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuates. — Le Bienheureux Pierre de Naples, Frère Mineur. — Le Bienheureux Ascensus de Sagone, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution

SAINT IGNACE DE LOYOLA,

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ¹.

Saint Ignace naquit en 1491, dans cette partie de la Biscaye espagnole qui s'étend vers les Pyrénées, et qui est présentement connue sous le nom de Guipuscoa. Don Bertran son père, seigneur d'Ognez et de Loyola, tenait un des premiers rangs parmi la noblesse du pays. Sa mère, Marie Saez de Balde, n'était pas d'une naissance moins illustre. Il fut le dernier de trois filles et de huit garçons : il était bien fait ; il donna dès son enfance des preuves d'une grande vivacité d'esprit.

Quoiqu'il fût naturellement affable et officieux, on remarquait en lui beaucoup de penchant à la colère, et surtout une passion ardente pour la gloire.

Il fut élevé à la cour de Ferdinand V, auquel il s'attacha en qualité de page. Son père l'avait mis sous la conduite d'Antoine Manriquez, duc de Najare, grand d'Espagne, qui était son parent. Le duc voyant les dispositions d'Ignace pour le métier de

¹ Tiré des différentes vies du Saint, données par Gonzalès ou Gonzalvo, Ribadeneira, Maffée, Bartoli et Bouhours. Des deux premiers auteurs, l'un avait été longtemps confesseur de saint Ignace, et mourut à Lisbonne, en 1575 ; l'autre l'avait connu très-particulièrement, et mourut à Madrid, en 1611. Voyez Pinus, l'un des continuateurs de Bollandus, lequel, outre les vies originales, a encore donné l'histoire de plusieurs miracles opérés par l'intercession du Saint, l. VIII julii. Voyez aussi le recueil des *Vies des Saints*, par Baillet.

la guerre, lui fit apprendre tous les exercices propres à former un officier. Le jeune page s'ennuya bientôt du séjour de la cour ; il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait entrer au service. L'amour de la gloire était encore augmenté en lui par l'exemple de ses frères, qui s'étaient signalés dans les guerres de Naples.

Lorsqu'il fut à l'armée, il ne le céda en courage à aucun officier. Il se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à la prise de Najare, ville située sur la frontière de Biscaye. Quoiqu'il eût le plus de part à la victoire, il ne voulut point en avoir au butin, se contentant d'avoir fait une belle action. Il haïssait le jeu comme une source d'avarice, de querelles et de plusieurs autres maux. Il ne manquait point d'habileté pour les affaires, et tout jeune qu'il était, il avait un talent singulier pour apaiser les disputes qui s'élevaient parmi les soldats. Il se montrait fort généreux envers ses ennemis. Il aimait la poésie, et sans avoir aucune teinture des lettres, il faisait d'assez bons vers espagnols ; l'on dit qu'il composa un petit poème à la louange de saint Pierre.

Mais sa conduite n'était guère édifiante : il ne pensait qu'à la galanterie et au plaisir ; il ne suivait dans toutes ses actions que les fausses maximes du monde. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, que Dieu lui ouvrit les yeux de la manière que nous allons rapporter.

Charles-Quint, qui avait succédé à Ferdinand, et qui venait d'être élu empereur, passa en Allemagne pour prendre possession de la couronne impériale. François I^{er}, roi de France, qui avait aussi prétendu à l'empire, devint l'implacable ennemi de Charles, qui lui avait été préféré. Il lui déclara la guerre dans le dessein de reprendre la Navarre dont Ferdinand avait dépouillé Jean d'Albret, et que Charles retenait toujours, quoique par le traité de Noyon il se fût obligé à la rendre dans les six mois. Il fit donc marcher, en 1521, une armée nombreuse contre les Espagnols. Elle était commandée par André de Foix, frère du fameux Lautrec. Ce général ayant passé les Pyrénées, entra dans la Navarre, et vint mettre le siège devant Pampe-

lune. Ignace avait été laissé dans cette place par le vice-roi, non pour commander, mais pour encourager la garnison. Il fit tout ce qu'il put pour engager les assiégés à se défendre ; mais ses efforts furent inutiles ; il eut même la douleur de leur voir ouvrir les portes de la ville ; alors, pour sauver son honneur, il se retira dans la citadelle avec un brave soldat qui eut seul le courage de le suivre. La garnison de cette forteresse délibérant si elle ne se rendrait point, il l'exhorta à faire une vigoureuse défense. Cependant les Français déchargèrent toute leur artillerie, firent une large brèche à la muraille et montèrent à l'assaut. Ignace parut sur la brèche, à la tête des plus braves, et reçut les ennemis l'épée à la main ; mais dans la chaleur du combat, un éclat de pierre le frappa à la jambe gauche, et un boulet de canon au même moment lui cassa la jambe droite. Les Navarrais le voyant blessé perdirent cœur et se rendirent à discrétion. Les Français traitèrent bien les prisonniers, et surtout Ignace dont ils admiraient la valeur ; ils l'emportèrent au quartier de leur général, puis l'envoyèrent dans une litière au château de Loyola, qui n'est pas fort éloigné de Pampelune.

A peine y fut-il arrivé, qu'il sentit de grandes douleurs. On trouva qu'il y avait des os hors de leur place, ou parce qu'ils avaient été mal rejoints, ou parce que le mouvement les avait empêchés de se bien reprendre. Les chirurgiens jugèrent donc qu'il fallait casser la jambe de nouveau. Ignace se mit entre leurs mains, et ne fit paraître aucune faiblesse devant une si cruelle opération ; mais il lui vint une fièvre violente, et accompagnée de symptômes dangereux. Bientôt il tomba dans une extrême langueur, et les médecins lui déclarèrent qu'il ne lui restait plus que peu de jours à vivre. Il reçut les Sacrements la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, et l'on crut qu'il ne passerait pas la nuit. Il guérit cependant contre toute apparence ; il regarda comme miraculeux le rétablissement de sa santé, et l'attribua à l'intercession de saint Pierre pour lequel il avait toujours eu beaucoup de dévotion.

Mais cette guérison inespérée ne lui fit pas perdre l'esprit du monde. Sa jambe, qui avait été mal pansée la première fois, ne

le fut pas si bien la seconde, qu'il n'y restât une difformité notable. C'était un os qui avançait trop au-dessous du genou, et qui l'empêchait de porter la botte bien tirée. Comme il aimait la bonne grâce, il résolut de se faire couper cet os. Les chirurgiens lui représentèrent inutilement que l'opération serait douloureuse. Il ne voulut ni qu'on le liât, ni qu'on le tint. On lui coupa l'os jusqu'au vif sans qu'il changeât de visage. Une de ses cuisses s'étant aussi retirée depuis sa blessure, il se mit comme à la torture durant plusieurs jours, en se faisant tirer violemment la jambe avec une machine de fer ; mais il lui fut impossible de l'étendre à la longueur de l'autre ; ainsi sa jambe droite demeura toujours un peu plus courte.

Après l'opération faite à son genou, il fut obligé de garder le lit, quoique jouissant d'ailleurs d'une bonne santé. Comme il s'ennuyait beaucoup, il demanda quelques romans pour s'amuser. Il avait toujours été passionné pour ces sortes de livres, ainsi que pour tous ceux qui traitaient de la chevalerie errante. Ceux qui étaient auprès de lui n'ayant point trouvé de romans sous leurs mains, lui apportèrent la vie de Jésus-Christ et celles des Saints. Il les lut d'abord uniquement pour passer le temps ; mais il y prit goût peu à peu, et s'y attacha de telle sorte, qu'il y employait les journées entières. Il ne pouvait se lasser d'admirer dans les Saints l'amour de la solitude et de la Croix. Il considérait avec étonnement parmi les anachorètes, des hommes de qualité couverts de cilices, exténués de jeûnes, ensevelis tout vivants dans des cabanes et des grottes ; il se disait ensuite à lui-même : « Ces hommes étaient de la même nature que moi ; pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ils ont fait ? » En même temps il formait la résolution de les imiter ; il se proposait de visiter les Lieux Saints et de s'enfermer dans un ermitage ; mais ces bons mouvements s'évanouissaient bientôt ; sa passion pour la gloire revenait ; il était encore distrait par une inclination secrète qu'il se sentait pour une dame de la cour de Castille. Il s'occupait à ce sujet de mille pensées ambitieuses. Lorsqu'il était las de rêver, il se remettait à lire. Enfin, à force de réfléchir sur ce qu'il lisait, il comprit que rien n'était plus frivole que cette

gloire mondaine dont il était si épris, et qu'il n'y avait que Dieu qui pût contenter le cœur humain.

Cette perplexité et cette agitation durèrent quelque temps. Il observa cependant que les diverses pensées dont il était combattu avaient des effets différents. Celles qui venaient de Dieu le remplissaient de consolation et laissaient dans son âme la paix et la tranquillité. Les autres à la vérité lui causaient d'abord un plaisir sensible, mais elles portaient ensuite dans son cœur le trouble et l'amertume. Il apprit de là à distinguer l'Esprit de Dieu de l'esprit du monde, et il en tira une règle sûre pour la vie spirituelle qu'il mit depuis dans ses *Exercices*.

Il prit donc une dernière résolution de marcher sur les traces des Saints. Il commença à traiter son corps avec la plus grande rigueur. Il se levait toutes les nuits pour pleurer ses péchés dans l'obscurité et dans le silence. Étant une nuit prosterné devant une image de la très-sainte Vierge avec des sentiments extraordinaires de ferveur, il s'offrit à Jésus-Christ par la très-sainte Vierge même, se consacra au service du Fils et de la Mère et leur jura une fidélité inviolable. Sa prière finie, il entendit un grand bruit : la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre cassèrent, et il se fit dans la muraille une assez large ouverture qu'on y voit encore, dit le dernier auteur de sa vie. Dieu a pu marquer par là qu'il agréait le sacrifice de son Serviteur ; peut-être était-ce un effet de la rage du démon, qui se voyait enlever sa proie. Une autre nuit, Ignace vit en songe la très-sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras et tout environnée de lumière ¹. Cette vision, qui le remplit de joie, purifia son cœur, et effaça de son esprit toutes les images des voluptés sensuelles.

Don Martin Garcias son frère aîné, qui par la mort de don Bertran était devenu seigneur de Loyola, fit tous ses efforts pour le retenir dans le monde, et pour lui persuader de ne point renoncer aux avantages qu'il pouvait s'y promettre : mais Ignace avait pris définitivement son parti. Lorsqu'il fut guéri, il monta

¹ Voyez Bouhours, Baillet, etc.

à cheval, sans autre dessein en apparence que d'aller voir le duc de Najare qui avait souvent envoyé savoir des nouvelles de sa santé, et qui demeurait à Navarret, petite ville voisine. Il renvoya de là, sous quelque prétexte, deux domestiques qui l'avaient accompagné, et sa visite faite, il s'en alla seul à Monserrat. C'est une célèbre abbaye de Bénédictins, bâtie sur une montagne escarpée, qui a environ quatre lieues de circonférence sur deux lieues de largeur, et éloignée d'environ une journée de Barcelone. Elle avait été fondée, en 880, pour des Religieuses par les comtes de Barcelone; mais on y mit des moines en 990. Plusieurs rois d'Espagne l'ont depuis considérablement augmentée; on y voit une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, qui y attire beaucoup de pèlerins.

Il y avait dans ce monastère un Religieux d'une éminente sainteté, qui se nommait Jean Chanones. Il était Français de nation, et avait été grand-vicaire de Mirepoix avant sa retraite; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans dans une rigoureuse mortification. Jamais il ne mangeait de viande; il donnait à la prière une grande partie des nuits, et partageait le reste de son temps entre les exercices de la contemplation et le service du prochain. Enfin l'Espagne admirait en lui un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Ce fut à ce docteur expérimenté qu'Ignace s'adressa; il lui fit une confession générale de ses péchés, qu'il interrompit souvent par ses soupirs et par ses larmes. Il se consacra ensuite spécialement au Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle.

En arrivant au village qui est au pied de la montagne de Monserrat, il avait acheté un habit de grosse toile, une ceinture et des sandales de corde, avec un bourdon et une calebasse. Son dessein, après avoir satisfait sa dévotion, était de faire un pèlerinage à Jérusalem. Il parut à l'abbaye déguisé sous son habillement de pèlerin. Son confesseur, auquel il communiqua le plan d'austérité qu'il s'était formé, l'approuva et le confirma dans ses saintes résolutions. Ayant communie de grand matin le jour de l'Annonciation de l'année 1522, il partit de Monserrat dans la crainte d'être reconnu. Il pendit son épée à un pilier proche de

l'autel, pour marque qu'il renonçait à la milice séculière. Il laissa son cheval au monastère, et n'emporta avec lui que les instruments de pénitence qu'il avait demandés à son confesseur.

Il marchait le bourdon à la main, la calebasse au côté, la tête découverte et un pied nu ; il avait chaussé son autre pied, qui se sentait encore de la blessure dont nous avons parlé. Il se réjouissait de ne plus porter les livrées du monde, et d'être revêtu de celles de Jésus-Christ. Il avait donné ses habits à un pauvre : mais celui-ci fut arrêté et mis en prison comme s'il les eût volés. Il fut obligé, pour procurer l'élargissement de ce malheureux, de confesser la vérité ; mais il ne voulut dire ni son nom, ni sa qualité.

A trois lieues de Monserrat est une petite ville nommée Manrèze, où il y a un couvent de Dominicains, avec un hôpital pour les pèlerins et les malades. Ignace alla droit à cet hôpital ; il eut une grande joie de se voir au nombre des pauvres, et de pouvoir faire pénitence sans être connu. Il commença par jeûner toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche qu'il mangeait un peu d'herbes cuites, auxquelles il mêlait de la cendre. Il ceignit ses reins d'une chaîne de fer, et prit un cilice sous l'habillement de toile dont il était revêtu. Trois fois par jour il se donnait la discipline ; il dormait peu et se couchait à terre. Chaque jour il entendait le service divin, priait plus de sept heures à genoux, et participait tous les dimanches au Sacrement de l'Eucharistie. L'amour de l'humiliation égalait en lui l'amour des austérités. Il affectait dans sa conduite toutes les manières d'un homme de la lie du peuple ; il mendiait son pain de porte en porte avec un extérieur négligé et dégoûtant. Les enfants le montraient au doigt, lui jetaient des pierres, et le suivaient dans les rues avec de grandes huées. Il souffrait les outrages et les moqueries sans dire un seul mot, se réjouissant en son cœur d'avoir part aux opprobres de la croix. Il triompha d'une tentation causée par un dégoût étrange qui lui vint des ordures de l'hôpital, et par la honte qu'il se ressentit de se voir en compagnie des gueux. A la longue, on prit d'autres sentiments pour cet homme extraordinaire. La connaissance de ce

qui était arrivé à ce pauvre auquel il avait donné ses habits, jointe à sa piété et à cette patience avec lesquelles il supportait les plus indignes traitements, lui attirèrent l'admiration et le respect de tous les habitants de Manrèze.

Pour éviter le piège de la vaine gloire, il alla se cacher à six cents pas de la ville dans une caverne obscure creusée dans le roc, et ouverte du côté d'une vallée solitaire qu'on appelle la vallée de Paradis ; il ne put y entrer qu'en perçant les broussailles qui en fermaient les avenues et qui en bouchaient l'ouverture : là, il redoubla ses austérités, et il les porta si loin, que sa santé ne put y résister. On le trouva un jour à demi-mort à l'entrée de sa caverne, et on le mena à l'hôpital de Manrèze.

Ignace avait joui depuis sa conversion d'une paix profonde ; mais Dieu l'éprouva de la manière la plus terrible. Il fut agité par mille craintes intérieures et dévoré de scrupules ; il ne trouva plus ni douceur dans la prière, ni goût dans les pratiques de la pénitence, ni remèdes dans l'usage de la discipline, ni consolation dans les Sacrements. Son âme, accablée de tristesse, se trouva comme inondée d'amertume. Les Dominicains, touchés de compassion pour son état, le retirèrent chez eux par charité ; mais il tomba dans une noire mélancolie. Il s'imaginait pécher à chaque pas qu'il faisait. Souvent il était près de s'abandonner au désespoir. Il priait cependant toujours, dans la pensée que les épreuves sont des moyens de salut dans la main de Dieu. Pour obtenir plus sûrement le secours du ciel, il passa sept jours sans prendre aucune nourriture, et il aurait poussé son jeûne encore plus loin si son confesseur ne l'en eût empêché. Peu de temps après, le calme et la paix revinrent dans son âme, et il recommença à goûter ces douceurs spirituelles dont la privation l'avait laissé dans une sécheresse désolante. Cet état d'épreuve par lequel il avait passé lui fit acquérir un talent singulier pour guérir les consciences scrupuleuses.

Depuis qu'Ignace eut recouvré la tranquillité intérieure, il fut comblé de plusieurs grâces extraordinaires. Il lui arriva souvent d'avoir des ravissements et des extases dans la prière ; il y reçut aussi de grandes lumières, qui furent accompagnées d'une con-

naissance sublime des mystères de la religion. Il cachait aux hommes ces différentes faveurs ; mais il découvrait à ses directeurs ce qui se passait dans son âme, afin de se prémunir contre le danger de l'illusion. Cependant le peuple admirait sa conduite et le révérait comme un Saint ; ce qui parut surtout par les sentiments qu'il fit éclater dans trois différentes maladies où le Serviteur de Dieu était tombé à cause de ses austérités. On voyait alors que le genre de vie qu'il avait d'abord embrassé, et que les humiliations volontaires qu'il avait pratiquées, n'étaient venues ni de faiblesse d'esprit ni d'amour de la singularité ; on reconnaissait qu'en marchant par une voie extraordinaire, il n'avait fait que suivre les mouvements de l'Esprit de Dieu.

Les connaissances surnaturelles qui lui furent communiquées dans l'oraison, avaient principalement pour objet la beauté et l'ordre admirable qui éclatent dans la création de l'univers, le mystère de la sainte Trinité, et cet amour incompréhensible que Jésus-Christ nous témoigne dans le Sacrement de l'Eucharistie. Il avait été jusque-là peu instruit des vérités de la religion, et quand il renonça au monde, il ne savait que très-imparfaitement quels devoirs lui imposait la qualité de chrétien. Nous en avons une preuve dans ce qui lui arriva lorsqu'il se retira à Monserat. Ayant entendu un mahométan parler de la très-sainte Vierge d'une manière injurieuse, il délibéra si, étant officier, il n'avait pas le droit de le tuer : mais durant son séjour à Manrèze, l'Esprit-Saint l'instruisit infiniment mieux que n'auraient pu faire tous les livres, et le mit bientôt en état de servir de guide aux autres.

Nous avons observé qu'il ne s'en rapportait point à lui-même sur les faveurs qu'il recevait de Dieu. Il ne se conduisait en tout que par les avis d'un saint Religieux Dominicain de Manrèze qui dirigeait sa conscience, et par ceux de son ancien confesseur de Monserat, qu'il allait voir toutes les semaines. Il fut sans doute heureux de tomber dans des mains aussi habiles. L'Espagne avait de son temps, et eut encore après lui un grand nombre de guides spirituels, comme on peut s'en convaincre par la lecture des œuvres de saint Pierre d'Alcantara, de Jean d'Avila, de

sainte Thérèse, de Barthélemy des Martyrs, et de Louis de Grenade.

Ignace, qui ne s'était d'abord proposé que sa perfection particulière, se sentit embrasé d'un désir ardent de travailler à la sanctification des autres. Touché de compassion pour l'aveuglement des pécheurs, et considérant que c'est dans le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ que la gloire de la majesté divine éclate davantage, il se dit à lui-même : « Ce n'est point assez que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment et que toutes les langues le bénissent. »

Dès qu'il eut tourné ses pensées vers le prochain, il sortit de sa solitude, quelque chère qu'elle lui fût, et de peur d'éloigner ceux qu'il voulait attirer à Dieu, il corrigea ce que son extérieur avait d'affreux et de rebutant. Il modéra aussi ses austérités excessives ; il se mit ensuite à exhorter les pécheurs à la pénitence et à la pratique de la vertu. Ce fut alors qu'il composa son livre des *Exercices spirituels*, qu'il retoucha dans la suite, et qu'il publia à Rome en 1548 ¹.

¹ Constantin Cajetan, abbé du Mont-Cassin, prétend que le livre des *Exercices spirituels* fut d'abord écrit par Garcias Cisneros ou Swan, abbé de Monserrat, et qu'ensuite saint Ignace se l'appropriâ. Il est vrai que l'abbé bénédictin a composé un livre qui porte le même titre : mais il est évident qu'il diffère entièrement de celui de saint Ignace. Que l'on compare l'un et l'autre, et l'on n'aura plus le moindre doute sur cet article. L'ouvrage de Cisneros est plein d'onction et de maximes admirables, mais présentées sous la forme scolastique, et embarrassées dans des divisions et sous-divisions inutiles. On ne saurait faire le même reproche aux méditations de saint Ignace ; le plan en est totalement différent et tout à fait nouveau.

Saint Ignace donne pour fondement à ses *Exercices* une méditation fort touchante sur la fin de l'homme, pour montrer que l'on ne doit rien estimer ou rechercher que ce qui peut contribuer à la gloire et au service de Dieu. Il fait connaître les effets généraux du péché, par les méditations sur la chute des Anges et de l'homme, sur le châtiment futur du péché, et sur les dernières fins. Pour montrer les désordres particuliers des passions, et pour en purifier le cœur, il nous représente deux étendards, l'un de Jésus-Christ, l'autre du démon, et tous les hommes qui se rangent sous ces différents étendards. Son but est encore en cela de nous exciter à nous attacher au parti de Jésus-Christ avec les âmes généreuses ; il propose ensuite ce que ce choix exige, et fait voir combien nous sommes obligés d'exprimer en nous la parfaite ressemblance du Sauveur par les trois degrés d'humilité, par les méditations sur les mystères de la vie de Jésus-Christ, par le choix d'un état de vie, et le règlement des

Les personnes pieuses avaient jusque-là aimé la retraite à l'exemple de Jésus-Christ et des Saints de tous les siècles. De tout temps on avait connu la nécessité de la méditation, et la manière de la faire; mais Ignace, par une méthode nouvelle et facile, a mis cet exercice à la portée de tous les hommes. Il a réduit comme en art la conversion du pécheur, qu'il conduit par degrés à la plus haute perfection; il dit dans son livre qu'on ne doit jamais quitter la méditation ni en abrégier le temps à cause de la sécheresse qu'on y éprouve; qu'il ne faut point faire de vœux dans les mouvements d'une ferveur subite; qu'il est nécessaire d'attendre et de consulter avant que de s'y déterminer; qu'outre l'examen général de conscience qui se fait tous les jours, on doit en faire un particulier sur sa passion dominante, ou sur les meilleurs moyens d'acquérir quelque vertu que l'on n'a pas. Il établit cette excellente maxime¹ : « Quand Dieu nous a marqué une voie, nous devons la suivre fidèlement sans penser à une autre, sous prétexte qu'elle est plus facile et plus sûre. C'est un des artifices du démon de représenter à l'âme quelque état, saint à la vérité, mais qui lui est impossible, ou du moins différent du sien, afin qu'elle se déplaie ou se relâche dans l'état où Dieu l'a placée, et qui est le meilleur pour elle; de même il lui représente d'autres actions comme plus saintes et plus utiles, pour qu'elle se dégoûte de ses occupations présentes. » En 1548, le Pape Paul III approuva les *Exercices spirituels* de saint Ignace, comme un livre plein de l'Esprit de Dieu, et fort utile tant pour l'édification que pour l'avancement spirituel des fidèles.

Ignace, après avoir demeuré dix mois à Manrèze, résolut d'en sortir. Les larmes de ses amis ne furent point capables de l'y retenir. Il voulut partir seul, et refusa l'argent qu'on lui offrit pour son voyage. Etant arrivé à Barcelone, il s'embarqua pour l'Italie,

fonctions qui y sont attachées. Dans la méditation sur les souffrances de Jésus-Christ, il enseigne la douceur, la charité, la patience dans les contradictions, etc.; dans celles qui ont pour objet ses mystères glorieux, et le bonheur du divin amour, il apprend à unir intimement nos cœurs à Dieu. (Voyez Bartoli, *Bouhours*, etc.)

¹ *Exercices spirituels* max. II, III.

et après cinq jours de navigation, il aborda à Gaète. Il alla successivement à Rome, à Padoue et à Venise. Il voyageait seul à pied, jeûnant tous les jours, et mendiant selon sa coutume. Il célébra la fête de Pâques à Rome ; de là, il se rendit à Venise. Il s'y embarqua sur la capitane qui faisait voile pour l'île de Chypre où la république envoyait un nouveau gouverneur. Il y avait dans le vaisseau des gens d'une vie fort débauchée qui commettaient des péchés énormes presque à la vue de tout le monde. Les matelots ne faisaient nul exercice de religion, et l'on n'entendait parmi eux que des paroles sales et impies. Ignace ayant inutilement employé les voies de douceur pour les corriger, leur fit de sévères réprimandes et les menaça de la sévérité des jugements de Dieu. Cette liberté leur déplut, et pour se débarrasser d'un censeur si importun, ils résolurent tous ensemble de gagner une île déserte, et de l'y laisser ; mais leur dessein ne réussit pas : car lorsqu'ils approchaient de la côte où ils voulaient le débarquer, il vint un coup de vent qui repoussa le vaisseau. Lorsqu'on eut abordé dans l'île de Chypre, on trouva dans le port un navire rempli de pèlerins qui était prêt à faire voile. Ignace y entra, et après quarante-huit jours de navigation depuis son départ de Venise, il arriva enfin à Jaffa¹ le dernier août ; il prit de là le chemin de Jérusalem, et s'y rendit le 4 de septembre avec les autres pèlerins.

La vue des Lieux Saints le remplit de la plus grande joie, et en les visitant il éprouva les plus vifs sentiments de piété et de componction. Il eût bien voulu ne les quitter jamais, et s'y occuper à travailler à la conversion des mahométans ; mais le provincial des Franciscains, à qui le Saint-Siège avait donné une pleine autorité sur tous les pèlerins, lui ordonna de renoncer à son dessein. Il obéit après avoir toutefois visité de nouveau quelques-uns des Lieux Saints, et revu au Mont des Olives les vestiges que Notre-Seigneur laissa sur la pierre en montant au ciel. S'étant rembarqué pour l'Europe, il arriva à Venise sur la fin du mois de janvier de l'année 1524 ; il en partit pour aller à Gènes, d'où il se rendit à Barcelone.

¹ L'ancienne Joppé.

Animé du désir de se consacrer au service des autels, et de travailler au salut des âmes, il forma le dessein d'étudier la grammaire. Il s'adressa pour ce sujet à Jérôme Ardebale, qui enseignait publiquement à Barcelone. Une dame vertueuse, nommée Isabelle Rosel, se chargea de pourvoir à sa subsistance. Il avait alors trente-trois ans. Il est incroyable combien il lui en coûta de peines pour dévorer les difficultés attachées à l'étude des premiers éléments. Les occupations de sa jeunesse, et les exercices de la vie contemplative, le rendaient peu propre à plier son esprit aux détails de la grammaire. Comme il était tout absorbé en Dieu, il oubliait aussitôt ce qu'il avait lu. Par exemple, au lieu de conjuguer le verbe *amo*, il faisait des actes d'amour de Dieu. « Je vous aime, mon Dieu, disait-il, vous m'aimez ; aimer, être aimé, et rien davantage. » Cependant à force de se vaincre, il vint à bout de faire quelques progrès. Quelques personnes lui conseillèrent de lire les ouvrages d'Érasme, et surtout le *Soldat chrétien*¹. Il le fit ; mais il trouvait que cette lecture laissait son cœur dans la sécheresse. Il ne laissait passer aucun jour sans lire quelque chose du livre de l'*Imitation*. C'était là qu'il trouvait de quoi nourrir et augmenter la ferveur de son âme. L'utilité qu'il retira de ce livre admirable le lui fit recommander fortement à tous ceux qui avaient du zèle pour leur sanctification.

Ignace logeait chez une femme vertueuse nommée Agnès Paschal. Jean, fils de cette femme, encore jeune, mais sage et dévot, se levait quelquefois la nuit pour observer ce que faisait Ignace dans sa chambre ; et il le voyait tantôt à genoux, tantôt prosterné, le visage toujours en feu, et souvent baigné de larmes. Il l'entendait soupirer profondément, et répéter ces paroles : « O Dieu, mon amour, et les délices de mon âme, si les

¹ Erasme écrit le *Soldat chrétien* à la prière d'une dame vertueuse qui le lui avait demandé pour son mari engagé dans l'état militaire, et d'une vie très-corrompue. On sait que cet auteur est célèbre pour sa belle latinité. Il y a dans ses ouvrages, surtout dans sa paraphrase de l'Oraison dominicale, et dans ses traités de piété, d'excellentes maximes : mais on n'y trouve point le langage du cœur ; on doit observer d'ailleurs qu'il n'est pas toujours exact, et qu'on doit le lire avec précaution. Saint Ignace avait cette précaution, et il la recommanda depuis à ses disciples.

hommes vous connaissent, ils ne vous offenseraient jamais ! Mon Dieu, que vous êtes bon de supporter un pécheur comme moi. »

Il ménageait si bien son temps, qu'il en trouvait encore pour travailler à la conversion des pécheurs. Il rétablit la réforme parmi les religieuses du monastère des Anges, dont la conduite était fort scandaleuse. Ceux du dehors qui avaient part au désordre en furent extrêmement irrités ; ils s'en vengèrent sur Ignace, en le maltraitant de la manière la plus cruelle.

Le Saint ayant étudié deux ans à Barcelone, alla faire son cours de philosophie à l'université d'Alcala qui avait été fondée depuis peu par le cardinal de Ximenès, et qui était très-florissante. L'envie d'apprendre lui fit embrasser plusieurs matières à la fois : mais cette multiplicité mit de la confusion dans ses idées, et il ne retenait rien, quoiqu'il étudiât avec la plus grande ardeur. Il se logea dans un hôpital, où il ne vivait que d'aumônes. Il était vêtu pauvrement, ainsi que les quatre compagnons qu'il s'était associés dans ses bonnes œuvres. Il catéchisait les enfants, et avait beaucoup de talent pour leur inspirer l'amour de la vertu. Il tenait dans l'hôpital des assemblées de charité, et convertissait par ses discours des pécheurs endurcis dans le crime depuis longtemps. Une des plus célèbres conversions qu'il opéra, fut celle d'un homme fort libertin qui possédait une des premières dignités de l'Église d'Espagne.

Si les choses extraordinaires qu'il faisait lui attirèrent des admirateurs, elles lui suscitèrent aussi des ennemis. Quelques personnes l'accusèrent de magie ; d'autres le représentèrent comme un hérétique, et comme un homme attaché au parti de certains visionnaires qui s'appelaient Illuminés, et qui venaient d'être condamnés en Espagne. Les choses en vinrent à un point, qu'il fut déferé à l'inquisition : mais son affaire ayant été mûrement examinée, les inquisiteurs le trouvèrent innocent et le renvoyèrent absous. Peu de temps après, il fut cité devant le grand-vicaire de l'évêque, comme un homme qui s'arrogeait le droit de catéchiser, quoiqu'il n'eût ni science, ni mission. On le mit en prison, où il resta quarante-deux jours. Il en sortit enfin pleine-

ment justifié par une sentence rendue le 1^{er} juin 1527 ; on lui défendit cependant, ainsi qu'à ses compagnons, de porter d'habit particulier, et de se mêler désormais de donner aucunes instructions relatives à la religion, comme étant des hommes sans lettres. Il n'eut pas plus tôt été élargi, qu'il alla mendier de quoi s'acheter un habillement d'écolier, afin de se conformer à tous les articles portés dans la sentence.

Il alla trouver ensuite Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède. Ce prélat fut charmé de le voir ; il lui conseilla de quitter Alcalá, et d'aller à Salamanque, l'assurant qu'il lui accorderait sa protection. Lorsqu'Ignace fut arrivé dans cette ville, il commença par travailler au salut des âmes. La sainteté de sa vie et la solidité de ses instructions firent qu'en peu de temps il fut suivi d'une grande multitude de peuple. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à de nouveaux soupçons. Sur la crainte qu'il n'introduisît des pratiques dangereuses, le grand-vicaire de Salamanque le retint vingt-deux jours en prison ; mais ayant connu son innocence, il le déclara publiquement, et ajouta même qu'Ignace était un homme d'une vraie vertu. Le Serviteur de Dieu souffrait avec joie toutes les épreuves que le Seigneur lui envoyait pour purifier son âme, et le faire parvenir à une haute perfection.

Après son élargissement, il prit la résolution de quitter Salamanque, et même de sortir d'Espagne ; il forma aussi le projet de passer en France, et d'aller continuer, ou plutôt de recommencer ses études à Paris.

Ce fut alors qu'il se mit à faire usage de certaines choses qu'il s'était d'abord interdites ; il reçut aussi l'argent que lui envoyèrent ses amis pour son voyage. Il savait d'ailleurs qu'il lui fallait de quoi subsister dans un royaume étranger, surtout ayant dessein d'y faire ses études. Il partit au milieu de l'hiver, et arriva à Paris au commencement du mois de février de l'année 1528. Il employa deux ans à se perfectionner dans la langue latine, après quoi il fit son cours de philosophie. Il demeura d'abord au collège de Montaigu ; mais un voleur lui ayant dérobé tout son argent, il fut contraint de se retirer à Saint-Jacques-de-l'Hôpital,

où les Espagnols étaient reçus. Comme il n'y avait que le couvert, il était obligé pour vivre de mendier son pain chaque jour de porte en porte. Les vacances venues, il fit un voyage en Flandre, afin de recevoir quelques secours des marchands espagnols qui y étaient établis. Ses amis de Barcelone l'assistèrent aussi.

Il étudia la philosophie au collège de Sainte-Barbe pendant trois ans et demi. Par une suite de son zèle pour le salut des âmes, il travailla sérieusement à la sanctification des écoliers qui fréquentaient le même collège ; il en engagea plusieurs à passer les dimanches et les fêtes dans la prière, et à ne s'occuper ces jours-là que de la pratique des bonnes œuvres. Le professeur Pégna crut que tous ces jeunes gens négligeaient leurs études ; il s'en prit à Ignace, et voyant que ses avertissements produisaient peu d'effet, il demanda justice au docteur Govéa, principal du collège. Govéa, prévenu contre Ignace, résolut de lui faire subir un châtiment honteux, pour empêcher que désormais personne ne se joignît à lui.

On avait coutume, en ce temps-là, pour punir les écoliers qui débauchaient leurs compagnons, d'assembler tout le collège au son de la cloche. Les régents venaient avec des verges à la main et frappaient l'un après l'autre le coupable. Ce châtiment se nommait *la salle*. Ignace était disposé à tout souffrir ; mais il lui vint ensuite dans l'esprit que les jeunes gens qu'il avait mis dans la bonne voie pourraient être scandalisés de son humiliation, et quitter ensuite leurs saintes pratiques par respect humain. Il alla donc trouver le principal dans sa chambre pour lui exposer modestement ses raisons. Il lui dit qu'il était prêt à souffrir la perte de sa réputation ; mais qu'il le priait de considérer le mal qui en résulterait pour les jeunes gens qu'il avait tâché de gagner à Dieu, et qui étaient encore novices dans la vertu. Govéa, sans lui rien répondre, le conduisit dans la salle où tout le monde était assemblé : mais lorsqu'on entendit le signal pour commencer, il se jeta aux pieds d'Ignace, et lui demanda pardon d'avoir cru légèrement de faux rapports. Se levant ensuite, il dit tout haut : « C'est un Saint qui n'a en vue que le bien des âmes, et qui souff-

frirait avec plaisir les plus infâmes supplices. » Une satisfaction si solennelle fit revenir les esprits, et rendit le nom d'Ignace fameux. Les personnes les plus considérables de l'université voulurent le connaître, et des docteurs habiles vinrent le consulter sur des matières de piété. Pégnal lui-même devint son admirateur et son ami, et il le fit exercer en particulier par un écolier qui était fort avancé dans ses études, et qui réunissait une rare vertu à une grande capacité. Cet écolier était Pierre Le Fèvre, savoyard de naissance, et du diocèse de Genève. Ignace passa maître-ès-arts après sa philosophie, et commença ensuite sa théologie chez les Dominicains.

Pierre Le Fèvre, dont nous venons de parler, avait fait vœu de chasteté dès son enfance, et il l'avait toujours fidèlement gardé ; mais il éprouvait de violentes tentations d'impureté dont il ne lui était pas possible de se délivrer, quoiqu'il affaiblît son corps par des jeûnes rigoureux et continuels. Il fut aussi tenté de vaine gloire ; de là beaucoup d'inquiétudes et de perplexités, ce qui le conduisit enfin à de grands scrupules. Accablé sous le poids de ses peines, il les découvrit à Ignace, qui par ses avis le tranquillisa parfaitement. Le Saint lui prescrivit ensuite un cours d'exercices spirituels ; il lui enseigna la méthode de faire la méditation et la pratique de l'examen particulier, après quoi il le conduisit par degrés dans les différentes routes qui mènent à la perfection.

François - Xavier, quoique jeune, enseignait alors la philosophie. Il avait de grands talents ; mais il était en même temps rempli de vanité. Ignace entreprit sa conversion, et il y réussit en lui faisant sentir le vide de la gloire mondaine, et en lui persuadant que nous ne devons nous attacher qu'à ce qui est éternel.

Il convertit aussi plusieurs pécheurs abandonnés, entr'autres un jeune homme qui entretenait un commerce criminel avec une femme du voisinage de la ville. Sachant le chemin par où il passait, il alla l'y attendre, puis quand il l'aperçut, il se mit dans un étang glacé, et lui cria : « Où allez-vous, malheureux ? N'entendez-vous pas la foudre qui gronde sur votre tête ? Ne voyez-vous

pas le glaive de la justice divine prêt à vous frapper ? Allez assouvir votre passion brutale ; je souffrirai ici pour vous, afin d'apaiser la colère du ciel. » L'impudique, effrayé de ces paroles, ouvrit les yeux, retourna sur ses pas, et changea tout à fait de vie. Ce ne fut pas la seule fois qu'Ignace eut recours à de pieux stratagèmes pour retirer les pécheurs de leurs désordres.

Il s'occupait encore aux œuvres de miséricorde dans les hôpitaux. Il aida un jour à panser un malade tout couvert d'ulcères, et qui avait une espèce de maladie contagieuse. Il craignit que sa main n'eût pris le mal ; mais ayant reconnu sa faiblesse, il se mit dans la bouche cette main qui venait de toucher à l'ulcère, en se disant à lui-même : « Puisque tu es si en peine pour une partie, que ne feras-tu point pour tout le corps ? » Il surmonta ainsi sa peur, et retourna aux actions de charité avec une ardeur toute nouvelle.

Quatre étudiants en théologie de l'université s'associèrent à Ignace, qui avait déjà pour disciples Pierre Le Fèvre et François-Xavier. Trois étaient espagnols, et avaient une rare capacité. Le premier, qui se nommait Jacques Laynez, était né à Almazan au diocèse de Sigüenza, et avait vingt-un ans ; le second n'en avait que dix-huit, et se nommait Alphonse Salmeron. Nicolas Alphonse surnommé Bobadilla du lieu de sa naissance, était le troisième. Simon Rodriguez, né à Azévédo en Portugal, était le quatrième. Animés tous par l'exemple et les exhortations d'Ignace, ils s'engagèrent à renoncer au monde ; à aller prêcher l'Évangile dans la Palestine, ou si ce projet de la Terre-Sainte éprouvait des difficultés, à aller offrir leurs services au Vicaire de Jésus-Christ pour travailler à la gloire de Dieu de la manière qu'il jugerait la plus convenable.

Comme la plupart d'entr'eux n'avaient pas achevé leur théologie, Ignace marqua un certain temps pour le reste de leurs études ; il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534, jusqu'au 25 de janvier 1537, et jugeant aussi qu'il était à propos de ne pas laisser refroidir leur ferveur, il arrangea tout pour qu'ils fissent au plus tôt le vœu qu'il leur avait proposé.

Il choisit pour le lieu de leur consécration au Seigneur, la cha-

pelle souterraine de Montmartre¹, où l'on croit que fut décapité saint Denys, l'apôtre de la France. Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de l'Assomption de l'année 1534. Pierre Le Fèvre, nouvellement ordonné prêtre, dit la Messe à laquelle ils communierent tous ; après quoi ils firent tous vœu, d'une voix haute et distincte, de passer dans la Palestine au temps prescrit, et au cas qu'ils ne pussent y entrer, d'aller se jeter aux pieds du Pape ainsi qu'ils en étaient convenus. Ils s'obligèrent aussi à ne rien recevoir pour les fonctions de leur ministère.

Ignace faisait souvent des conférences à ses compagnons pour les entretenir dans la ferveur. Il leur prescrivit des exercices réglés, et tâcha de les unir ensemble par les liens d'une étroite charité ; mais il fut bientôt obligé de se séparer d'eux. Sa santé se trouva si notablement dérangée, que les médecins lui interdirent le séjour de Paris ; ils jugèrent même qu'il devait aller respirer l'air natal pour obtenir une parfaite guérison. Ignace promit de faire ce qu'on exigeait de lui ; mais avant que de partir, il exhorta ses compagnons à persévérer dans leurs premiers sentiments, et leur recommanda d'obéir à Pierre Le Fèvre, qui seul était prêtre parmi eux, et qu'ils honoraient tous comme leur aîné.

Ayant ainsi pourvu à tout, il partit pour l'Espagne au commencement de l'année 1535. On le reçut dans la province de Guipuscoa de la manière la plus honorable. Sa famille le revit avec grande joie, et le pressa fortement de venir au château de Loyola, mais il fut impossible de l'y déterminer. Il alla loger dans l'hôpital de la ville d'Azpétia. La vue des lieux où il avait mené une vie mondaine lui inspira la pensée de renouveler ses anciennes pénitences. Il prit un rude cilice, se ceignit les reins d'une grosse chaîne de fer, et maltraita son corps toutes les nuits avec d'autant plus de rigueur, que sa santé était rétablie ; mais pour n'être pas inutile au prochain, il se mit à enseigner la doctrine chrétienne aux enfants. Il avait dans son enfance dérobé des fruits dans un

¹ Cette chapelle n'existe plus ; la Révolution l'a entièrement fait disparaître, et l'on en trouve même difficilement la place. La célèbre abbaye de Montmartre a été également détruite.

jardin où il était entré avec ses camarades. Un pauvre homme avait été faussement accusé de ce larcin, conduit en prison et condamné à réparer le dommage. La première fois qu'il parla au peuple, il déclara publiquement que c'était lui qui était le coupable, il demanda pardon de sa faute, et pour dédommager le pauvre homme qui entendait son discours, il lui abandonna deux métairies qui lui appartenaient. Il ajouta que cette réparation avait été une des principales causes de son voyage.

Tandis qu'il travaillait ainsi dans son pays, ses compagnons poursuivaient leurs études à Paris, sans se relâcher dans leurs pratiques de piété. Leur nombre s'augmenta alors de trois autres théologiens que Le Fèvre trouva propres pour l'œuvre de Dieu, après les avoir éprouvés par les exercices spirituels. Le premier fut Claude Le Jay, qui était d'Annecy ; le second, Jean Codure, et le troisième Pasquier Brouet, tous deux Français, l'un du diocèse d'Embrun, et l'autre du diocèse d'Amiens ; par là, ils se trouvèrent au nombre de dix, en y comprenant Ignace.

Le Serviteur de Dieu jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Espagne, partit pour l'Italie, et arriva à Venise sur la fin de l'année 1536, après avoir essuyé de grands dangers tant sur terre que sur mer. Ses compagnons le joignirent dans cette ville au commencement de l'année suivante : là, ils s'occupèrent principalement à des œuvres de miséricorde et d'humilité. Ils allaient dans les hôpitaux instruire les ignorants, servir les malades, assister les moribonds, et enterrer les morts.

Ignace crut devoir envoyer ses compagnons à Rome. Le Pape Paul III les reçut avec bonté, et permit à ceux qui n'étaient pas prêtres de recevoir les ordres sacrés de quelque Évêque que ce fût. Ignace fut compris dans la permission. Ils furent tous ordonnés à Venise par l'Évêque d'Arbe ; ils se retirèrent ensuite dans un lieu solitaire près de Vicence, afin de se préparer à la célébration de leur première messe par le recueillement, le jeûne et la prière. Ils la dirent tous dans les mois de septembre et d'octobre, à l'exception d'Ignace qui attendit jusqu'au jour de Noël, tant la majesté des divins Mystères le remplissait de frayeur ; ils se dispersèrent ensuite aux environs de Vicence et

Vérone pour prêcher au peuple la nécessité de faire pénitence. Ils n'avaient pour vivre que le pain qu'on leur donnait par charité.

L'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, il fut impossible aux Serviteurs de Dieu de passer dans la Palestine. Comme il n'y avait pas d'apparence que la mer devint libre de longtemps, Ignace, Le Fèvre et Laynez allèrent à Rome; ils se jetèrent aux pieds du Pape, et s'offrirent à lui pour s'employer à toutes les bonnes œuvres dont il voudrait les charger. Plusieurs personnes demandant souvent aux compagnons d'Ignace qui ils étaient, il leur déclara ce qu'ils avaient à répondre là-dessus. Il leur dit donc que puisqu'ils s'étaient tous joints ensemble pour combattre les hérésies et les vices sous la bannière de Jésus-Christ, leur société n'avait point d'autre nom à prendre que celui de *Compagnie de Jésus*.

Ayant rencontré sur le chemin de Sienne à Rome une chapelle ruinée, il y entra pour prier, mais à peine eut-il commencé sa prière, qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Père éternel qui le présentait à son Fils, et Jésus-Christ, chargé d'une pesante croix, qui lui promit de lui « être propice à Rome ¹. » Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il alla se présenter au Pape avec ses deux compagnons, et tous en furent reçus avec bonté. Sa Sainteté chargea Le Fèvre et Laynez d'enseigner dans le collège de la Sapience : l'un donnait des leçons de théologie scolastique, et l'autre expliquait l'Écriture-Sainte. Ignace entreprit, sous l'autorité apostolique, la réformation des mœurs par la voie des exercices spirituels et des instructions chrétiennes.

Au retour du Mont-Cassin où il avait fait un voyage, il acquit un nouveau compagnon dans la personne de François Strada, espagnol. Il crut alors qu'il était temps d'établir son institut, et de former un Ordre religieux de ceux qui avec lui s'étaient consacrés à la gloire du Seigneur. Il manda donc à Rome tous ceux de ses compagnons qui se trouvaient dispersés dans l'Italie. Ils s'y rendirent tous sur la fin du carême de l'année 1538. Ignace

¹ Voyez Bouhours, Baillet, etc.

leur ayant communiqué son projet, ils l'approuvèrent unanimement, après toutefois qu'ils eurent consulté Dieu pour connaître sa volonté : ainsi ils résolurent qu'outre les vœux de pauvreté et de chasteté qu'ils avaient faits à Venise, ils en feraient un d'obéissance perpétuelle pour se conformer au Fils de Dieu, qui a été obéissant jusqu'à la mort ; que pour cela, ils éliraient un supérieur général, auquel ils obéiraient tous comme à Dieu même ; que ce supérieur serait perpétuel, et qu'il aurait une autorité absolue. A ces trois vœux, ils en ajoutèrent depuis un quatrième, par lequel ils s'engageaient à aller partout où le Vicaire de Jésus-Christ les enverrait pour travailler au salut des âmes, à y aller même sans provisions, en demandant l'aumône, s'il le jugeait à propos. Ils arrêtèrent aussi que les profès ne possèderaient rien, ni en particulier, ni en commun ; mais que les collèges pourraient avoir des revenus et des rentes pour la subsistance des écoliers de la Compagnie¹.

Govéa, principal du collège de Sainte-Barbe, sachant que le roi de Portugal cherchait des missionnaires pour travailler à la conversion des Indiens, lui fit représenter que les compagnons d'Ignace seraient très-propres à se bien acquitter de cette fonction importante. Ce prince demanda donc à Ignace six ouvriers évangéliques ; mais il ne put en obtenir que deux, qui furent Simon Rodriguez et François-Xavier : le premier resta en Portugal, et le second s'embarqua pour les Indes, dont il devint l'Apôtre.

Ignace, après avoir triomphé des calomnies par lesquelles on avait tâché de noircir sa réputation et celle de ses compagnons, présenta au Pape Paul III le projet de son institut. Trois cardinaux furent nommés pour l'examiner. Ils le rejetèrent d'abord, dans la pensée que les Ordres religieux étaient en trop grand nombre ; ils changèrent ensuite d'avis, et, sur leur rapport, le Pape approuva le nouvel Ordre, sous le titre de *Compagnie de Jésus*, par une bulle datée du 27 septembre 1540². Ignace en fut

¹ Voyez Bouhours, Baillet, etc.

² Le Pape Clément XIV supprima, par son bref du 21 juillet 1773, cette sainte et célèbre Société. Elle l'avait été en France dès l'année 1761 par les in-

élu supérieur général ; mais il ne se rendit à ce choix qu'après une longue résistance. Il prit le gouvernement de la Compagnie de Jésus le jour de Pâques de l'année 1541. Il fit sa promesse immédiatement au Souverain Pontife, et ses compagnons lui firent la leur comme à leur général en chef.

Le nouveau général commença par faire le catéchisme dans l'église de Sainte-Marie de Strata, qui lui fut depuis donnée : il s'appliquait encore à diverses autres œuvres de piété et de miséricorde ; mais ces saintes occupations ne lui laissaient pas oublier sa société naissante. Il rédigea ses constitutions ou Règles, d'après lesquelles chacun devait se conduire par rapport à sa propre sanctification, à celle du prochain, et à l'éducation de la jeunesse ¹. Il ne prescrivit point d'habit particulier à ses Religieux ; il leur fit porter celui que les Ecclésiastiques portaient de son temps. Il ne les assujettit point au chœur, afin qu'ils pussent se livrer uniquement aux fonctions du ministère ².

Le zèle dont brûlait Ignace pour la gloire de Dieu lui inspira le projet de ces pieux établissements dont la ville de Rome lui est redevable. Il fonda une maison pour recevoir les Juifs qui voudraient se convertir, durant le temps qu'on employait à les instruire, et un autre pour retirer les courtisanes qui désiraient quitter leurs désordres, sans être appelées toutefois à l'état religieux dans le monastère des *repenties*. Quelqu'un lui ayant représenté qu'il était rare que la conversion de ces sortes de femmes fût sincère, il lui répondit qu'il se trouverait très-heureux d'empêcher un seul péché, quelque chose qu'il lui en dût coûter. Il fit encore établir d'autres maisons, la première pour les pauvres

trigues des jansénistes. Pie VII, qui connaissait les maux et les besoins de l'Eglise, rétablit solennellement la Compagnie de Jésus, par sa bulle du 7 août 1814. Depuis ce moment les membres de ce corps si utile travaillèrent avec zèle au salut des âmes, au milieu des persécutions sans cesse renaissantes que leur suscite l'impunité.

¹ Il y a en Italie un Ordre religieux spécialement consacré à l'éducation de la jeunesse. Ce sont les Clercs réguliers des Ecoles pies. Ils ont eu pour fondateur Joseph Calanani, gentilhomme d'Aragon. Voyez sa vie, sous le 27 août.

² Quelques femmes de Flandre et du Piémont s'étant réunies ensemble firent des vœux sous la Règle de Saint-Ignace, et prirent le nom de jésuitesses, mais leur institut fut aboli par Urbain VIII en 1631.

orphelins, la seconde pour les jeunes filles que la misère mettait en danger de perdre leur innocence.

Pendant qu'il s'occupait, dans Rome, de toutes ces bonnes œuvres, on lui demandait de toutes parts des ouvriers formés de sa main. François-Xavier, comme nous l'avons dit, fut envoyé aux Indes orientales sous les auspices et la protection de Jean III, roi de Portugal ; Jean Nugnez et Louis Gonzalez passèrent dans les royaumes de Fez et de Maroc pour instruire les esclaves chrétiens. En 1547, quatre partirent pour le Congo, en Afrique ; quelques années après, treize furent envoyés dans l'Abyssinie : du nombre de ces derniers était Jean Nugnez, que le Pape Jules III, fit Patriarche d'Éthiopie ; deux de ses compagnons furent sacrés Évêques. Enfin, le roi de Portugal demanda plusieurs membres de la même société pour annoncer l'Évangile aux habitants des pays qu'il possédait dans l'Amérique méridionale.

Le Pape Paul III ayant demandé deux théologiens de la Compagnie, pour assister, en son nom, avec ses légats, au concile, qui devait se tenir à Trente, Ignace choisit Jacques Laynez et Alphonse Salmeron ; mais quelque connaissance qu'il eût de leur capacité et de leur vertu, il ne laissa pas de leur donner diverses instructions relatives à la conduite qu'ils devaient tenir ; il leur recommanda surtout de parler avec modestie et humilité, d'éviter les disputes inutiles, et de s'abstenir d'un vain étalage de savoir. Claude Le Jay assista au même concile en qualité de théologien du cardinal Othon, évêque d'Augsbourg. Ferdinand, roi des Romains, crut rendre service à l'Église en le nommant évêque de Trieste. Cette nomination remplit l'humble religieux de la plus vive douleur ; il écrivit à son général pour le prier de s'employer de toutes ses forces, afin qu'on ne le chargeât pas d'un fardeau si pesant. Ignace fut alarmé lui-même, et comme il craignait que la promotion aux dignités ecclésiastiques ne fût préjudiciable à sa société naissante, il conjura Ferdinand, dans une lettre aussi pressante que respectueuse, de se désister de sa nomination, et de procéder à une autre. Le prince, touché de ses raisons, lui accorda ce qu'il demandait. Il fit valoir les mêmes raisons au-

près du Pape et du Sacré-Collège, dans le dessein d'obtenir que tous les Pères de la société fussent exclus des dignités ecclésiastiques ; il représenta surtout que c'était le plus sûr moyen de conserver parmi eux l'esprit d'humilité et de pauvreté, qui était l'âme de leur état ; et que d'ailleurs, étant missionnaires, il serait bien plus utile à l'Église qu'ils restassent toute leur vie simples religieux, parce qu'alors ils seraient prêts à voler d'un bout du monde à l'autre quand la gloire de Dieu l'exigerait. Ayant obtenu ce qu'il sollicitait, il obligea les Jésuites¹ profès à s'engager, par un vœu simple, à ne jamais rechercher les dignités ecclésiastiques, et même à les refuser quand on les leur offrirait, à moins que le Pape ne les forçât à les accepter.

Ce fut en 1546 que les Jésuites commencèrent à enseigner dans l'Europe, et François Borgia, que l'Église a depuis honoré comme Saint, leur fit bâtir à Gandie le premier collège qu'ils aient eu, en y attachant les privilèges dont jouissent les universités. Nous avons dit en Europe ; car l'année précédente ils avaient été mis en possession du séminaire de Goa, fondé par Jean III, roi de Portugal, et avaient commencé à y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse indienne. Le second collège qu'ils eurent en Europe fut celui de Coïmbre, dont la fondation est aussi de l'année 1546. Cet établissement, ainsi que plusieurs autres semblables, tant en Portugal que dans l'Espagne et au Brésil, fut conduit et dirigé par le Père Simon Rodriguez, qui mourut à Lisbonne, en 1579, avec une grande réputation de science et de sainteté.

Entre autres règles qu'Ignace prescrivit à ceux qui enseignaient dans les collèges, il leur ordonna de s'appliquer surtout à donner des leçons de piété, de modestie et d'humilité ; de faire entendre tous les jours la messe à leurs écoliers ; de les obliger à se confesser chaque mois ; de commencer toujours leurs exercices publics par la prière ; de saisir toutes les occasions d'inspirer l'amour des biens célestes à ceux qui fréquenteraient leurs classes ; d'avoir recours à la méditation, aux pieuses lectures,

¹ Ils furent ainsi nommés de l'église de Jésus qu'on leur donna dans Rome.

et à d'autres semblables pratiques de religion, pour ne pas laisser éteindre en eux-mêmes l'esprit de ferveur et de recueillement. Il leur recommanda de se conduire tellement, qu'eux et leurs écoliers ne fissent rien que pour la plus grande gloire de Dieu. Il traitait fort durement ceux qu'il voyait enflés de leurs connaissances, et moins fidèles qu'auparavant aux exercices de religion. Il ôtait l'enseignement à ceux dans lesquels il découvrait du penchant pour les opinions singulières. Il prit aussi diverses mesures pour l'avancement des maîtres, et pour exciter l'émulation parmi les écoliers.

Dans l'intérieur de sa Compagnie, il recommandait à tous, et principalement à ceux qui étaient chargés de la conduite des novices, les conférences, la lecture des vies et des écrits des Pères du désert, ainsi que des autres ouvrages ascétiques qui pouvaient les faire tendre à la perfection. On peut juger des succès qu'eut cet avis, du moins relativement à plusieurs de ses enfants, par le livre du P. Alphonse Rodriguez, intitulé : *Pratique de la perfection chrétienne*. On y trouve un recueil des plus belles maximes des anciens moines, présentées d'une manière claire et méthodique¹. Rodriguez ne fut pas le seul des premiers disciples d'Ignace qui se distingua par des écrits marqués au coin d'une solide piété².

En 1551, François Borgia donna une somme considérable destinée à bâtir pour les Jésuites le collège romain. Le Pape Jules III contribua aussi beaucoup à cet établissement. Paul IV, son successeur, le fonda à perpétuité, en 1555, avec une grande magnificence. Grégoire XIII en augmenta encore depuis les bâtiments et les revenus. Ignace pourvut ce collège de tout ce qui pouvait le rendre florissant, afin qu'il fût comme le modèle de tous les autres. Il fit alors une règle, par laquelle il fut ordonné à chaque

¹ Nous avons plusieurs traductions françaises de cet excellent ouvrage. La plus estimée, tant pour la fidélité que pour l'élégance, est celle de M. l'abbé Régulier Desmarais, de l'Académie française ; elle a été imprimée plusieurs fois.

² On peut voir les Méditations du P. Louis Dupont, qui mourut en 1624, et dont les rois d'Espagne ont souvent sollicité la canonisation ; les écrits d'Alvarez de Pazzi qui mourut au Pérou en 1620 ; les ouvrages et la vie du P. Balthazar Alvarez, qui mourut en Espagne, en odeur de sainteté, dans l'année 1580.

membre de la société d'apprendre à parler et à écrire correctement la langue du pays dans lequel il vivait. Il s'y détermina dans la persuasion qu'on ne peut sans cela réussir, soit dans la prédication, soit dans l'exercice des autres fonctions du ministère. Il établit dans le Collège romain des leçons pour la langue italienne, qu'il étudia lui-même avec beaucoup de soin, et il demanda comme une grâce qu'on l'avertit de toutes les fautes qu'il ferait en la parlant. Il dirigea aussi la fondation du collège germanique, qui fut commencé à Rome par Jules III, et achevé par Grégoire XIII.

La sagesse et la charité avec lesquelles il se conduisait à l'égard de ses Religieux, lui gagnaient tous les cœurs. Il priaît plutôt qu'il ne commandait. Il savait s'accommoder à tous les esprits, et tempérer si bien la fermeté par la douceur, que ceux qu'il reprenait ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Voulant un jour avertir quelqu'un de son peu de soin à veiller sur ses yeux, il se contenta de lui dire avec un ton de tendresse : « J'ai souvent admiré la modestie de votre conduite ; j'observe cependant que quelquefois vous ne gardez point assez bien vos yeux. » Un autre étant tombé dans une autre faute à peu près semblable, il lui dit d'en faire le sujet de son examen particulier. Il regardait la modestie extérieure comme un moyen absolument nécessaire pour réprimer les saillies des sens et des passions. Les malades étaient encore un des principaux objets de sa tendresse, et il avait une attention extrême à leur fournir tous les secours dont ils avaient besoin pour l'âme et pour le corps.

Les deux premières vertus dont il recommandait la pratique aux novices, étaient l'obéissance et le renoncement à soi-même. Il disait à ceux qui se présentaient pour entrer dans la société, qu'ils ne devaient plus avoir de volonté propre. Dans sa lettre aux jésuites portugais « sur l'obéissance, » il explique la nécessité, l'étendue et les avantages de cette vertu. Ayant appris que le P. Araos, qui faisait beaucoup de bien à la cour d'Espagne, paraissait rechercher la conversation des grands, sous prétexte de concilier leur faveur à son ministère, il l'en reprit très-sévèrement, et lui représenta que les ministres de la parole de Dieu

n'ont besoin que de l'autorité qui s'acquiert par l'esprit de recueillement et par les exercices de l'humilité chrétienne. Pour faire éviter plus sûrement le danger qui se rencontre dans la fréquentation des femmes, il défendit à chaque religieux d'en voir aucune étant seul ; et celui qui allait confesser une femme malade avait toujours avec lui un compagnon tellement placé, qu'il pût voir tout ce qui se passait. En assignant les places que doivent occuper les différents membres de la société, il avait ordinairement égard aux inclinations de chacun ; il exigeait cependant qu'ils fussent tous une parfaite indifférence, et dans la disposition d'accepter ou de quitter toutes sortes de places.

Malgré l'application constante qu'exigeait le gouvernement de son Ordre, qui tous les jours s'étendait de plus en plus, et les fatigues qui étaient inséparables de sa place, il était encore tout de feu quand il s'agissait de trouver des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'extirpation du vice, et par l'accroissement de la vertu dans les âmes. Sa santé s'affaiblissait tous les jours, mais il ne diminuait rien pour cela de ses travaux ordinaires. Il avait une force intérieure qui le soutenait, et qu'il entretenait par les pratiques de la vie spirituelle. Une tendresse singulière de dévotion lui attirait des grâces extraordinaires, et il avait coutume de dire que Dieu lui accordait ces grâces par compassion pour sa faiblesse et ses misères, qu'il assurait être plus grandes en lui qu'en tout autre homme. Lorsqu'il célébrait la messe, ou qu'il récitait l'office divin, il éprouvait des consolations ineffables, et les larmes coulaient de ses yeux avec une telle abondance, qu'il était quelquefois obligé de s'arrêter un temps assez considérable. Dans les affaires, il ne se déterminait jamais qu'après avoir consulté Dieu, quelque évidentes que lui parussent les raisons qu'il avait d'agir d'une manière plutôt que d'une autre. Il n'était pas une heure chaque jour sans se recueillir intérieurement et sans examiner sa conscience, et alors il bannissait de son esprit toute autre pensée. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu. Chaque objet était comme un miroir qui lui représentait les perfections divines, et il prenait de là occasion d'élever son âme vers le Seigneur. Il recommandait cette

sorte de prière à ceux surtout qui sont occupés des fonctions spirituelles pour le service du prochain. Avant de commencer la prière publique ou particulière, il préparait son âme à une grande ferveur, et descendait dans son cœur pour en purifier et en échauffer les affections; en sorte que le feu intérieur dont il était embrasé paraissait sur son visage.

Ignace prescrivit aux prêtres de la Société de mettre environ une demi-heure à dire la messe : par là, leur disait-il, vous éviterez une précipitation indécente, et vous ne causerez point d'ennui au peuple. Pour lui, il n'observait pas cette règle; il était près d'une heure à l'autel, parce que son extrême dévotion l'obligeait de s'arrêter de temps en temps. Sa messe finie, il restait deux heures en prières, sans parler à qui que ce soit, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante de le faire. On raconte des choses extraordinaires des faveurs qu'il reçut dans ses entretiens avec Dieu, et dont le détail nous mènerait trop loin ¹.

Cet esprit de prière fut accompagné, dans saint Ignace, d'un parfait renoncement à lui-même. Il savait que l'Esprit-Saint ne se communique qu'aux âmes entièrement crucifiées au monde. Ayant entendu dire de quelqu'un que c'était une homme doué du don de contemplation dans un haut degré, et qui possédait éminemment l'esprit de prière, il corrigea ces expressions, en disant qu'on devait l'appeler un homme d'un parfait renoncement : c'est que l'esprit de prière ne peut se trouver que dans une âme entièrement dégagée de toutes les affections terrestres. Ignace parvint à ce renoncement par la pratique habituelle de la mortification de ses sens, par la patience, la résignation, la confiance en Dieu, par le courage avec lequel il souffrit les plus rudes épreuves tant intérieures qu'extérieures.

Son obéissance égalait son renoncement. Il soumettait sa volonté à celle de ses supérieurs et de ses directeurs. Il répétait continuellement aux novices de son Ordre : « Sacrifiez, par l'obéissance, votre volonté et votre jugement. Tout ce que vous faites sans le consentement de votre guide spirituel, ne vous sera point imputé à vertu, quand bien même vous épuiseriez les

¹ Voyez Bartoli, l. IV, pp. 255, 372.

forces de votre corps par le travail et les austérités. » Ce que nous avons dit jusqu'ici montre assez jusqu'à quel point Ignace portait la vertu d'humilité. Il conserva toute sa vie un grand amour pour l'abjection, parce qu'il se méprisait souverainement lui-même, qu'il se regardait comme le dernier des pécheurs, et qu'il se jugeait digne d'être le rebut de toutes les créatures; et s'il renonça à la conduite qu'il avait tenue dans les premiers temps de sa conversion, ce fut uniquement dans la vue de se rendre utile au prochain. Tout son extérieur portait l'empreinte de l'humilité la plus profonde. Jamais il n'avait de plus grand plaisir que lorsqu'il exerçait les plus bas emplois de la maison. Il dérobaux autres, autant qu'il était en lui, la connaissance de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Quoique supérieur, il se soumettait humblement à ses inférieurs; il déférait à leur avis en plusieurs occasions et ne prenait jamais un ton d'autorité, à moins que le bien de la Société ne l'y obligeât. Si l'on disait devant lui quelque chose qui pouvait tourner à sa louange, il témoignait une grande confusion, qui ordinairement était accompagnée de larmes. Il ne parlait de lui-même que quand cela était absolument nécessaire. Il gardait un profond silence sur les faveurs extraordinaires dont le Ciel le favorisait, ou il ne le découvrait aux autres que lorsque la gloire de Dieu y était intéressée. A l'entendre, personne ne le scandalisait que lui-même. Il ne croyait pas, disait-il, qu'il y eût quelqu'un au monde qui eût reçu plus de grâces que lui, ni qui y eût si mal répondu. Il désirait qu'après sa mort on traitât son corps ignominieusement, en punition des péchés qu'il avait commis en l'idolâtrant. S'il parlait de son Ordre, il ne l'appelait que la petite Société, voulant faire entendre par là que ses enfants devaient se mettre à la dernière place dans l'Eglise de Jésus-Christ. Son mépris pour le monde était sans bornes. Quand il levait les yeux au ciel, il avait coutume de s'écrier avec transport : « Que la terre me paraît méprisable à la vue des cieux ! »

La charité couronnait toutes ses autres vertus. Il répétait souvent ces paroles, qu'il prit pour devise : « A la plus grande gloire de Dieu. » C'était là qu'il rapportait toutes ses actions et

toutes celles de sa société. On lui entendait dire fréquemment ces autres paroles : « Que désiré-je, Seigneur, ou que puis-je désirer, sinon vous ? » La charité n'étant jamais oisive, il travaillait continuellement à prouver à Dieu qu'il brûlait d'amour pour lui : de là ce désir des souffrances ; il n'y avait, selon lui, de véritable consolation que celle que l'on goûte en souffrant pour Jésus-Christ. Comme on lui demandait un jour quel était le moyen le plus sûr et le plus court pour arriver à la perfection, il répondit : « C'est de souffrir beaucoup pour l'amour de Jésus-Christ. Demandez cette grâce à Notre-Seigneur. Tous ceux auxquels il accorde cette faveur en reçoivent plusieurs autres qui en sont comme la suite. » Il ne soupirait qu'après le moment où son âme serait séparée de son corps. Toutes les fois qu'il pensait à la mort, il répandait des larmes de joie, dans l'espérance qu'il verrait Dieu face à face, qu'il le louerait et l'aimerait pendant toute l'éternité. De cet ardent amour pour Dieu, naissait le plus grand désir du salut des âmes. Ce fut pour contribuer à la sanctification du prochain qu'Ignace forma tant d'entreprises, qu'il fit des prières si ferventes, qu'il répandit tant de larmes, et qu'il essuya tant de travaux. Quand il envoyait quelque part des missionnaires, il leur disait ordinairement : « Allez, mes frères, allez embraser le monde et répandre partout ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. » Il avait personnellement un talent admirable pour retirer les pécheurs du désordre. Il recevait les vrais pénitents avec une douceur extraordinaire, et se chargeait souvent en partie du soin de satisfaire pour eux à la justice divine. Non content d'avoir converti les pécheurs, il les portait à se consacrer sans réserve au service de Dieu et les exhortait à se servir, pour leur consécration, de cette prière qu'il récitait souvent : « Recevez, Seigneur, l'offrande que je vous fais de ma liberté, de ma mémoire, de mon entendement et de ma volonté. Vous m'avez donné tout ce que j'ai, tout ce que je possède ; je vous le rends et le soumets à votre divine volonté, afin que vous disposiez de moi. Accordez-moi seulement votre amour et votre grâce ; avec cela je suis assez riche et je ne demande plus rien. »

Saint Ignace était général de la Société depuis quinze ans ; mais ses infirmités devinrent si considérables, qu'il voulut qu'on lui donnât un assistant, sur lequel il pût se reposer des plus pénibles fonctions de sa place que le Pape lui avait ordonné de garder toute sa vie. On choisit, pour l'aider, le P. Jérôme Natal. Se voyant plus libre, il consacra tout son temps à la prière, afin de se préparer plus particulièrement à la mort.

Avant de quitter ses enfants, il leur laissa une nouvelle marque de sa tendresse en leur dictant quelques maximes sur les principaux devoirs de la vie religieuse. La veille du jour où il devait sortir de ce monde, il envoya demander au Pape la bénédiction en article de mort. Le lendemain matin ayant levé les yeux et les mains au ciel, il prononça le Nom sacré de Jésus, et il expira tranquillement, le 31 juillet 1536, dans la soixante-cinquième année de son âge. L'opinion universelle que l'on eut de sa sainteté avant et après sa mort, fut confirmée par un grand nombre de miracles ¹.

¹ Bayle conteste la vérité des miracles de saint Ignace ; il se fonde sur ce que Ribadeneira, dans la première vie qu'il donna de ce Saint en 1572, demande pourquoi sa sainteté n'a point été attestée par des miracles comme celle des autres fondateurs d'Ordres : *Quamobrem illius sanctitas minus est testa miraculis, etc.* Mais dans cette même édition, on lit ces paroles remarquables au chapitre dernier, p. 209 : *Mihi tantum abest ut ad vitam Ignatii illustrandum, miracula deesse videantur, ut multa eaque præstantissima judicem in media luce versari.* Ribadeneira fait ensuite la récapitulation de plusieurs faits qu'il avait précédemment rapportés, et qu'il regardait comme miraculeux. Il fit réimprimer son ouvrage en 1587, avec quelques additions ; il donna ensuite un abrégé latin de cette première vie, dans laquelle il inséra plusieurs miracles, et qu'il appelle *alteram breviorẽ vitam, sed multis ac novis miraculis auctam.* Il y dit qu'il avait été d'abord fort réservé touchant les miracles de saint Ignace, parce qu'ils n'avaient encore été ni examinés, ni approuvés ; mais que depuis il n'a pu se dispenser d'en rapporter quelques-uns qui étaient marqués du sceau de l'approbation de personnes sages et prudentes. Voyez cet auteur dans l'abrégé espagnol de la vie de saint Ignace, publié en 1604, et dans l'abrégé latin de la même vie, réimprimé à Ypres en 1612.

Dans la vie espagnole de saint Ignace, imprimée parmi les *Vies des Saints* que Ribadeneira donna en 1604, on lit ce qui suit ; c'est l'auteur qui parle : « Quand je publiai la vie de saint Ignace en 1572, je savais bien qu'il avait fait des miracles ; mais je ne les croyais pas suffisamment vérifiés pour devoir les publier ; ils l'ont été depuis de la manière la plus authentique pour la canonisation du Saint. Dieu qui se plait à glorifier son Serviteur sur la terre, opère

On enterra saint Ignace dans la petite église des Jésuites, dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu. En 1587, on transporta son corps dans l'église de la maison professe, nommée *il Gesu*, que le cardinal Alexandre Farnèse avait fait bâtir ; on le mit en 1637 sous l'autel de la chapelle qui porte le nom de saint Ignace. Il est renfermé dans une châsse extrêmement précieuse. L'église dont nous parlons est une des plus belles du monde, après celle du Vatican ; on y admire la richesse de la matière, qui est encore de beaucoup relevée par les chefs-d'œuvre de l'art.

Le Serviteur de Dieu fut béatifié par Paul V en 1609, et canonisé en 1622 par Grégoire XV ; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que l'année suivante ¹.

tous les jours de tels miracles par son intercession, que je suis obligé d'en rapporter au moins une partie. Je ne parle que d'après les procès-verbaux de plusieurs évêques, et d'après les dépositions faites avec serment par les personnes mêmes sur lesquelles ces miracles ont été opérés. » Voyez les *Vies des Saints* en espagnol, par Ribadeneira, p. 1124.

Dans la première et la seconde édition que Ribadeneira a donnée de la vie de saint Ignace, cet auteur parle de prophéties, de révélations, de visions, et d'autres semblables faveurs extraordinaires, et il les distingue expressément du don des miracles. Il n'entend par miracles que des guérisons opérées d'une manière surnaturelle, et autres effets de la même espèce. Il eût pu cependant mettre dans la classe des miracles ces faveurs extraordinaires dont nous venons de parler.

A la bonne heure qu'on ne croie point aveuglément Ribadeneira ; mais par rapport au point dont il s'agit, on ne peut nier qu'il n'ait porté l'exactitude jusqu'où elle pouvait aller ; le lecteur impartial conviendra qu'il y a beaucoup de mauvaise foi dans Bayle et dans ses copistes. Pourquoi donc Ribadeneira ne publia-t-il point d'abord les miracles de saint Ignace ? C'est qu'ils n'avaient point encore été juridiquement approuvés. Une telle conduite est-elle matière à reproche ? Ne mérite-t-elle pas plutôt des éloges ? Ribadeneira s'est conformé à ce que prescrit le concile de Trente, *sess. XXV, de invoc. Sanct.* Voyez Julius Negrodus, *Disp. hist. de SS. Ignatio et Cajetano*, et Pinus, un des continuateurs de Bollandus.

Dans le procès de la canonisation de saint Ignace, on a reconnu que le Saint avait opéré plusieurs miracles proprement dits, tels que des guérisons de maladies que les médecins avaient jugées incurables par les forces de la nature, et ces guérisons furent souvent l'effet d'une simple application de quelque Relique du Saint. Nous n'entrerons point dans le détail de tous ces miracles, quelque incontestables qu'ils soient : on en trouvera l'histoire dans ceux qui ont écrit avec étendue la vie du Saint, et dans le judicieux recueil des Bollandistes.

¹ Emprunté à Godescard.

SAINT CALIMER,

EVÊQUE DE MILAN, MARTYR.

Saint Calimer édifiait le diocèse de Milan, dans la seconde moitié du ⁱⁱ^e siècle, et il semait la foi en luttant contre l'idolâtrie des peuples du Milanais. Il fut arrêté sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux, qui laissait aussi persécuter les chrétiens. Sommé de brûler de l'encens devant les faux dieux, il confessa généreusement sa foi. Alors il fut accablé de coups, de blessures et de plaies ; et comme il persévérait, il fut égorgé, puis jeté dans un puits où se termina son martyre. Il est honoré le 31 juillet.

SAINT FABUS,

SOLDAT, MARTYR.

Fabius était soldat romain. Il se trouvait à Césarée, lorsqu'on lui donna comme faveur la charge de porter les enseignes de sa légion. Ces enseignes représentant des divinités païennes, il refusa de les porter. Il fut envoyé en prison sur-le-champ parce que ses chefs comprirent qu'il était chrétien, ce qu'il ne nia pas. Le lendemain, on le fit comparaître devant ses chefs qui l'interrogèrent, et lorsqu'il eut confessé sa foi, on le renvoya dans sa prison, en remettant sa condamnation au lendemain. On pensait qu'il réfléchirait. Il réfléchit effectivement, mais pour s'affermir ; et le lendemain il confessa Jésus-Christ avec tant de résolution, qu'on lui coupa la tête et il gagna ainsi la couronne. Son corps resta sans sépulture pendant trois jours, après lesquels il fut enveloppé dans un filet et jeté au fond de la mer, la tête toutefois étant séparée du tronc. Mais par la permission de Dieu, le filet s'étant rompu, le corps et la tête se rejoignirent et furent trouvés ensemble sur le rivage, où la vague les déposa. Les chrétiens du pays leur donnèrent une honorable sépulture.

SAINT GERMAIN,

EVÊQUE D'AUXERRE.

Germain était duc d'Auxerre, c'est-à-dire général des troupes de la province. Né dans la ville même, d'une illustre famille, il

avait étudié les lettres, principalement la jurisprudence, dans les Gaules et à Rome. Il avait épousé une femme également distinguée par sa naissance et par sa vertu. Son grand divertissement était la chasse : il se plaisait à pendre la tête des animaux qu'il avait tués à un poirier qui était au milieu de la ville. L'évêque d'Auxerre, Amateur était son nom, l'en reprit souvent, comme d'un reste de superstition païenne. Germain n'y voulut point entendre. Un jour, en son absence, le saint Évêque fit couper l'arbre et jeter les dépouilles des bêtes fauves. Le général en fut tellement irrité qu'il menaça l'Évêque de mort, et, pour exécuter sa menace, revint subitement à la ville avec une troupe de soldats. Amateur, vulgairement Amâtre, répondit à ceux qui l'avertissaient du péril : Je ne suis pas digne de verser mon sang comme les Martyrs. Bientôt il connut par révélation que sa fin était proche et qu'il aurait pour successeur ce même Germain qui menaçait de le faire mourir. Il partit aussitôt pour Autun où résidait Jules, préfet des Gaules.

Le saint évêque d'Autun, qui se nommait Simplicie, ayant su que l'évêque d'Auxerre arrivait, alla au-devant de lui avec son clergé : le préfet Jules fit la même chose avec ses officiers. Le lendemain, saint Amateur ayant demandé une audience, le préfet s'avança pour le recevoir et commença par lui demander sa bénédiction. Le Pontife la lui ayant donnée, lui parla en ces termes : Le Seigneur m'a fait connaître que ma fin n'est pas loin, et que nul ne prendra le gouvernement de la sainte Église que l'illustrissime Germain : je demande donc à Votre Altesse la permission de le tonsurer. C'est ainsi que le rapporte le prêtre Constance, qui écrivit la vie de Germain quarante ans après sa mort : ce qui montre que dès lors les clercs étaient distingués par la coupe des cheveux et même par un vêtement particulier, comme il se verra plus bas. Le préfet répondit : Quoique Germain soit très-utile et même nécessaire à la république, cependant, puisque Dieu l'a choisi, comme Votre Béatitude l'atteste, je ne puis point aller contre l'ordre de Dieu.

Amateur, de retour à Auxerre, assembla tout le peuple dans le parvis de sa maison, leur déclara qu'il n'avait plus que peu

de temps à vivre, et les pria de lui choisir un successeur. Comme il vit tout le monde garder le silence, il sortit pour se rendre à l'église. Tout le peuple l'y suivit. Germain et plusieurs autres étaient armés et se disposaient à entrer ainsi dans l'église, selon la coutume des Gaulois, qui portaient partout leurs armes. Mais saint Amateur les arrêtant à la porte, leur dit : Mes chers enfants, quittez ces javelots et ces boucliers ; car c'est ici une maison de prières, et non un Champ de Mars. Ils obéirent. Alors l'évêque voyant Germain sans armes, fit fermer les portes, et, entouré d'un cortège de clercs et de nobles, mit sur lui la main, lui coupa les cheveux, lui ôta les ornements du siècle, le revêtit de l'habit de religion, l'avertissant de se rendre digne du sacré ministère, parce que Dieu l'avait choisi pour son successeur. Ensuite, adressant la parole à son peuple : Mes bien-aimés enfants, leur dit-il, le Seigneur recevra bientôt mon âme ; je vous conjure de vous accorder à élire notre frère Germain. Toute la multitude répondit : Amen ! non sans verser bien des larmes ; car tout le monde était affligé de perdre un tel pasteur. Ce qui les consolait en partie, c'était la pensée que son successeur ne serait pas différent.

Le premier jour de mai de la même année 418, saint Amateur se trouva plus mal, recueillit ses forces et fit un discours où il tâcha de consoler les habitants de sa mort. En même temps, pour rendre son esprit à Dieu là même où il avait coutume de le bénir nuit et jour, il se fit porter à l'église. Le clergé marchait devant, la foule du peuple à droite et à gauche, les femmes suivaient. A peine l'eut-on placé sur le trône épiscopal qu'il rendit l'esprit. A ses funérailles, un paralytique fut guéri par l'eau dont on avait lavé son corps avant de l'ensevelir.

Aussitôt tout le clergé, toute la noblesse, le peuple de la ville et de la campagne, d'une voix unanime, demandèrent Germain pour évêque. Il fallut lui faire une espèce de guerre civile. Il s'était concerté avec quelques personnes de confiance pour résister aux vœux de tout le monde. Mais ces personnes s'étant réunies aux autres, il fut obligé d'accepter l'épiscopat malgré lui, un mois après la mort de son prédécesseur. Son ordina-

tion eut lieu le 7 juillet, qui cette année était un dimanche.

Jamais on ne vit de changement plus prompt et plus entier que dans Germain, de général devenu prêtre et évêque. Il ne regarda plus sa femme que comme sa sœur, et ses biens que comme ceux des pauvres. Depuis le jour qu'il fut ordonné jusqu'à sa mort, il n'usa plus de pain de froment, de chair, de vin, de vinaigre, d'huile, de sel, ni de légumes. Il commençait ses repas par prendre un peu de cendres ; puis il mangeait du pain fait avec de l'orge qu'il avait lui-même battue et moulue. Et cette nourriture, pire que le jeûne, il ne la prenait que le soir, quelquefois au milieu de la semaine, le plus souvent il ne la prenait que le septième jour. Ses habits consistaient en un cilice qu'il portait toujours, en une cuculle et une tunique d'une étoffe simple et grossière, sans que la rigueur de l'hiver lui fit rien ajouter, ni la chaleur de l'été rien ôter. Un carré en planches, rempli de cendres jusqu'au bord, sur lesquelles il étendait un cilice et un sac, était son lit. Il s'y couchait tout habillé et sans chevet, le plus souvent sans ôter ses souliers ni sa ceinture ; car il portait toujours une ceinture de cuir, à laquelle était attaché un reliquaire. Il exerçait l'hospitalité envers toutes sortes de personnes, lavait lui-même les pieds à ses hôtes, et leur donnait à manger sans rompre son jeûne. Pour se faire une solitude au milieu du monde même, et attirer les peuples tout ensemble à la foi catholique et à la vie religieuse, il bâtit un monastère vis-à-vis d'Auxerre, de l'autre côté de la rivière d'Yonne, en l'honneur des saints Côme et Damien. Il s'y retirait souvent, et y établit pour premier abbé saint Allode, à qui succéda saint Mamertin ¹.

Étant encore duc d'Auxerre, Germain voyait à sa cour un jeune homme distingué. Loup était son nom. Issu d'une très-noble famille de Toul, il avait étudié dans les écoles des rhéteurs, et acquis une grande réputation d'éloquence. Il épousa Péméniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles. La septième année de leur mariage, ils se séparèrent d'un commun consen-

¹ *Acta SS.*, 31 julii.

tement, pour mener une vie plus parfaite. Loup quitta sa maison paternelle et se retira au monastère de Lérins sous la conduite de saint Honorat, qui en était alors abbé. Après s'y être exercé quelques années dans les jeûnes et dans les veilles, il fit en 426 un voyage à Mâcon, pour y distribuer aux pauvres ce qui lui restait de bien. Mais, comme il y pensait le moins, on l'enleva pour être évêque de Troyes, et il gouverna cette église cinquante-trois ans ¹.

Un pélagien cherchait à répandre son hérésie parmi les catholiques de la Grande-Bretagne. Ces peuples répugnaient à l'erreur, mais il n'étaient point assez instruits pour la combattre. Ils eurent recours au Pape et aux évêques des Gaules. Le Pape Célestin envoya sur les lieux le diacre Pallade, qui le pressa beaucoup d'y porter secours. D'après ses instances, saint Célestin y envoya comme son légat saint Germain d'Auxerre. Dans le même temps, les évêques de Gaules assemblés en concile priaient ce même saint, avec son ami saint Loup de Troyes, de se charger de cette entreprise. C'était l'an 429.

Les deux pontifes s'étant mis en chemin pour la Grande-Bretagne, arrivèrent au bourg de Nanterre, près de Paris. Les habitants, sur la réputation de leur sainteté, vinrent au-devant d'eux en foule. Saint Germain leur fit une exhortation, et regardant ce peuple qui l'environnait, il vit de loin une jeune fille en qui il remarqua quelque chose de céleste. Cette jeune fille était sainte Geneviève, dont nous avons la vie au 3 janvier.

Saint Germain et saint Loup s'étant embarqués en hiver, souffrirent une grande tempête que saint Germain apaisa en jetant quelques gouttes d'huile dans la mer, au nom de la Trinité. Arrivés en Bretagne, ils trouvèrent une grande multitude rassemblée pour les recevoir; car leur arrivée avait été prédite par les malins esprits qu'ils chassèrent des possédés, et qui, en sortant, confessèrent qu'ils avaient excité la tempête. Les saints évêques remplirent bientôt la Bretagne de leurs instructions et de leur renommée. Ils prêchaient non-seulement dans les églises mais

¹ *Acta SS.*, 20 julii.

dans les chemins et les campagnes, tant la foule qui les suivait était grande ; en sorte qu'ils fortifiaient partout les catholiques et convertissaient les hérétiques. Tout était apostolique en eux , la vertu, la doctrine, les miracles. Les pélagiens se cachaient ; mais enfin, honteux de se condamner par leur silence, ils vinrent à une conférence. Ils se présentèrent bien accompagnés et remarquables par leurs richesses et leurs habits éclatants. Une multitude immense de peuple s'assembla à ce spectacle. Les saints évêques laissèrent les hérétiques parler les premiers, et après qu'ils aurent discoursu longtems, ils leur répondirent avec une grande éloquence soutenue des autorités de l'Écriture, en sorte qu'ils les réduisirent à ne pouvoir répondre. Le peuple avait peine à retenir ses mains, et témoignait son jugement par ses cris. Alors un homme qui avait la dignité de tribun ou de général, s'avança avec sa femme, présentant aux saints évêques leur fille âgée de dix ans et aveugle. Ils lui dirent de la présenter aux pélagiens ; mais ceux-ci se joignirent aux parents, pour demander aux saints évêques la guérison de la fille. Ils firent une courte prière ; puis saint Germain invoqua la sainte Trinité, et ayant ôté de son cou le reliquaire qu'il portait, il le prit à sa main et l'appliqua devant tout le monde sur les yeux de la fille qui recouvra la vue aussitôt. Les parents furent ravis, le peuple épouvanté ; et depuis ce jour, tout le monde se rendit à la doctrine des saints évêques.

Ils allèrent ensuite rendre grâce à Dieu au tombeau du martyr saint Alban, le plus fameux de la Bretagne. Saint Germain fit ouvrir le sépulchre, et y mit les reliques de tous les Apôtres et de plusieurs Martyrs qu'il avait ramassées de divers pays ; puis il prit sur le lieu même de la poussière encore teinte du sang de saint Alban, l'emporta avec lui et à son tour, bâtit une église en son honneur dans la ville d'Auxerre, où il mit ses reliques.

Les Anglais venus de la Saxe et les Pictes faisaient la guerre aux Bretons. Les Pictes étaient des barbares de la partie septentrionale de l'île, ainsi nommés, parce qu'ils se peignaient le corps de diverses couleurs. Les Angles ou Anglais étaient des peuples germaniques venus de la Saxe, et de là nommés Anglo-Saxons,

que les Bretons avaient appelés à leur secours contre les Pictes, mais bientôt ils se joignirent aux Pictes contre les Bretons, afin se s'établir en Bretagne, comme ils firent vingt-cinq ans après. C'était le carême; et par leurs instructions, plusieurs demandèrent le baptême, en sorte qu'une grande partie de l'armée le reçut à Pâques dans une église de feuillages que l'on dressa en pleine campagne. Après la fête, ils se préparèrent à marcher contre les ennemis, animés de la grâce qu'ils venaient de recevoir, et attendant avec grande confiance le secours de Dieu. Saint Germain se mit à leur tête, et se souvenant encore du métier qu'il avait fait en sa jeunesse, il envoya des coureurs pour reconnaître le pays, et posta ses gens à couvert dans une vallée, sur le passage des ennemis qui s'attendaient à les surprendre. Saint Germain avertit les siens de faire tous le même cri qu'ils entendraient faire à lui-même. Il cria trois fois : Alleluia ! Ce cri répété à l'instant par toute l'armée et multiplié par les échos des montagnes, fit un bruit si terrible que les barbares en furent épouvantés. Ils jetèrent leurs armes, s'enfuirent en confusion, abandonnèrent leur bagage et plusieurs se noyèrent en passant une rivière. Les saints évêques ayant ainsi délivré la Bretagne des pélagiens et des Anglo-Saxons, repassèrent en Gaule et retournèrent chez eux¹.

Germain fut appelé une seconde fois dans la Grande-Bretagne pour secourir l'Eglise contre l'hérésie pélagienne, qui commençait à s'y étendre en 417. Son zèle lui fit oublier les infirmités d'un âge déjà avancé. Il prit pour compagnon saint Sévère évêque de Trèves, qui avait été disciple de saint Loup de Troyes, et qui prêchait alors l'Evangile aux peuples de la première Germanie, autrement de Mayence, Strasbourg, Spire et Worms. Les deux prélats prirent leur route par Paris. Les habitants de cette ville ayant appris qu'ils arrivaient, sortirent au-devant d'eux et prièrent saint Germain de leur donner sa bénédiction. Il leur demanda des nouvelles de Geneviève, qui de Nanterre était venue demeurer à Paris, où elle s'était solennellement consacrée à Dieu,

¹ *Acta SS.*, 24 et 26 julii.

en recevant le voile des mains de l'évêque. Il comprit, par les réponses qu'on lui fit, que sa réputation était violemment attaquée par diverses calomnies. Lui, qui la connaissait parfaitement, alla tout droit chez elle et la salua si humblement que tout le monde en fut surpris. Il parla au peuple pour sa justification, et, pour preuve de sa vertu, fit voir à l'endroit où elle prenait son repos la terre toute trempée de larmes. Ayant persuadé tout le monde de son innocence, il continua son voyage et arriva heureusement en Bretagne.

Les démons qu'il allait combattre, y publièrent malgré eux, son arrivée. Elaphius, un des principaux habitants de l'île, sans en avoir eu d'autre nouvelle, s'avança au-devant du saint évêque avec une grande multitude de peuple, et lui présenta son fils, perclus de ses membres, que saint Germain guérit. Les deux évêques eurent la consolation de trouver les peuples constamment attachés à la foi, à l'exception d'un petit nombre de novateurs que les catholiques leur amenèrent et qui furent chassés de l'île.

Germain était la ressource de tous les malheureux. A son retour à Auxerre, les Armoricaïns vinrent implorer son intercession. La dureté du gouvernement d'Aëtius les avait portés à la révolte. Pour les punir, il fit marcher contre eux Eocaric, roi des Alains. Ce prince païen et barbare entraît déjà dans l'Armorique pour y porter la désolation et le ravage, lorsque Germain le rencontre à la tête de son armée. Il lui parle par interprète et le supplie humblement d'épargner la province; ses prières ne pouvant rien, il lui fait des reproches, et saisit la bride de son cheval, l'arrête et avec lui toute l'armée. Le barbare, étonné de sa hardiesse, écouta des propositions de paix, retourna à son poste, et convint de ne point ravager la province, pourvu qu'elle obtint son pardon d'Aëtius ou de l'empereur.

Germain prit aussitôt la route de l'Italie pour aller trouver Valentinien à Ravenne. Il rendit visite, en chemin, au prêtre Sénateur, son ami, et guérit, à sa prière, une fille muette, âgée d'environ vingt ans. En prenant congé de lui, il l'embrassa tendrement et lui dit : Adieu, mon cher frère, jusqu'à l'éternité!

que le Seigneur nous fasse la grâce de nous voir sans confusion au jour du jugement, nous ne nous reverrons plus sur la terre ! En passant par Autun, où il fit aussi quelques miracles, il alla prier sur le tombeau de saint Cassien, évêque de cette ville. Une grande foule de peuple l'accompagnait d'une ville à l'autre, et, comme il s'arrêtait d'espace en espace pour prier avec eux ou pour les prêcher, on érigea dans ces endroits des croix ou des oratoires qu'on voyait encore lorsque l'auteur qui raconte ces faits les écrivait.

En passant les Alpes, Germain se chargea du fardeau d'un pauvre bûcheron que l'âge et les infirmités faisaient succomber, et porta lui-même ce vieillard sur ses épaules au passage d'un torrent. Il voulut entrer dans l'église de Milan un jour de fête, sans se faire connaître, mais un possédé s'écria du milieu du peuple : Germain, pourquoi viens-tu nous chercher en Italie ? Contente-toi de nous avoir chassés des Gaules, et d'avoir vaincu l'Océan avec nous par ta prière. Le peuple étonné demandait qui était ce Germain. Enfin, malgré la pauvreté de son habit, on le reconnut à la majesté de son visage. Il avoua qui il était ; les évêques le saluèrent avec respect, et le prièrent de délivrer le possédé. Il obéit, le tira à part dans la sacristie, et le ramena guéri.

En sortant de Milan, il rencontra plusieurs pauvres qui lui demandèrent l'aumône. Touché de compassion, il s'informa de son diacre combien il avait d'argent pour la dépense de son voyage. Le diacre lui répondit qu'il n'avait plus que trois sous d'or. Le Saint lui dit de les donner aux pauvres ; mais le diacre, sans rien dire, en réserva un pour les plus pressants besoins, et n'en donna que deux. Germain, continuant sa route, vit venir à lui des cavaliers qui, s'étant jetés à ses pieds, le conjurèrent de se détourner un peu de sa route pour visiter leur maître Léporius, qui était malade avec presque toute sa famille. Germain leur promit de le faire ; aussitôt ils lui présentèrent deux cents sous d'or. Il dit à son diacre : Recevez-les, et connaissez le tort que vous avez fait aux pauvres ; car si vous aviez donné ce que je vous avais dit, sachez que le Seigneur nous en eût envoyé trois cents. La

santé que le saint évêque rendit à Léporius et aux autres personnes de sa maison fut la récompense de cette charité.

Quoiqu'il eût affecté d'arriver la nuit à Ravenne, pour éviter les honneurs, son entrée fut comme un triomphe. Le peuple, la noblesse, le clergé à la tête duquel était le saint évêque Pierre Chrysologue, lui donnèrent à l'envi des marques de leur vénération. L'impératrice Placidie lui envoya un grand bassin d'argent plein de toutes sortes de rafraîchissements, excepté qu'on n'y avait pas mis de chair, parce qu'on savait qu'il n'en mangeait pas. Le Saint distribua les mets à ses serviteurs, et garda le bassin pour les besoins des pauvres. Il renvoya en présent à l'impératrice un pain d'orge sur une assiette de bois, et cette princesse reçut ce présent avec tant de respect, qu'elle fit enchâsser l'assiette de bois dans un cercle d'or, et garda le pain pour s'en servir de remède contre les maladies.

Les miracles que saint Germain fit à Ravenne furent si éclatants qu'ils surpassèrent l'attente des peuples, et le firent paraître encore plus grand que sa réputation. Comme il passait un jour devant une prison pleine de criminels, les prisonniers jetèrent un grand cri pour implorer son assistance. Il demanda qu'on lui en ouvrit la porte, mais les geôliers se cachèrent. Il eut recours à ses armes ordinaires, et se mit en prières devant tout le peuple, à la porte de la prison. A l'instant, elle s'ouvrit d'elle-même, et les chaînes des prisonniers se brisèrent. Ils accoururent rendre grâces à leur libérateur, qui les conduisit comme en triomphe à l'église, portant en leurs mains les fers que la vertu de sa prière avait rompus.

Le fils de Volusien, secrétaire du patrice Sigisvulte, était malade à l'extrémité; on pria Germain de le venir voir, et on l'en fit prier par les prélats qui l'accompagnaient; car, pendant son séjour à Ravenne, six évêques ne le quittèrent point pour lui faire honneur. Comme il était en chemin pour aller visiter le malade, on lui envoya dire qu'il était inutile qu'il allât plus loin, que l'enfant venait d'expirer. Il voulait retourner; les évêques l'en empêchèrent et le pressèrent de demander à Dieu qu'il rendît la vie au mort. Il résista longtemps, mais enfin il fit sortir

tout le monde, et, s'étant prosterné en prières sur le corps mort, il l'arrosa de ses larmes : après avoir prié quelque temps, il le rendit plein de vie et de santé à ses parents.

Il guérit aussi, à la prière de l'impératrice, un jeune domestique de l'eunuque Acholius, préfet de la chambre de l'empereur. Un homme si puissant en œuvres eût facilement obtenu le pardon des peuples de l'Armorique qu'il était venu solliciter de si loin, s'il ne l'eussent empêché eux-mêmes par une nouvelle révolte.

Les évêques qui accompagnaient Germain étaient encore plus frappés de l'éclat de ses vertus que de celui de ses miracles. Ils ne pouvaient se lasser de le voir ni de l'entendre, parce qu'ils trouvaient toujours à admirer et à s'édifier. Ils furent bientôt privés de cette consolation. Le saint évêque s'entretenant un jour avec eux des choses de Dieu, après l'office du matin, leur dit : Mes bien-aimés frères, je vous recommande mon passage. Il m'a semblé voir cette nuit Notre-Seigneur qui me donnaif un Viatique pour quelque grand voyage, et comme je lui en demandais le sujet et le terme : Ne craignez pas, m'a-t-il dit, c'est à votre patrie que je vous appelle. Et de fait, il tomba malade quelques jours après. Toute la ville de Ravenne en fut alarmée, et sa chambre ne désemplissait point des personnages les plus considérables qui venaient le visiter ; l'impératrice y alla elle-même. Le saint évêque la pria de renvoyer son corps à l'église, ce qu'elle lui promit à regret. Il mourut le septième jour de sa maladie, le dernier jour de juillet de l'an 448, après trente ans et vingt-cinq jours d'un épiscopat si glorieux à l'église des Gaules.

Dès qu'il eut expiré on s'empessa de lui rendre des honneurs encore plus grands qu'on ne lui en avait rendu pendant sa vie. Les personnes les plus qualifiées voulurent avoir quelque chose qui lui eût appartenu ; et tout ce qui avait été à son usage, quelque vil qu'il fût d'ailleurs, devint plus précieux que l'or et les pierreries. L'impératrice Placidie demanda le reliquaire qu'il portait à sa ceinture. Saint Pierre Chrysologue prit sa cuculle et son cilice, et les six évêques qui avaient été nommés pour l'accompagner, partagèrent entre eux ses autres vêtements. Acholius fit

embaumer le corps du Saint, et l'impératrice le revêtit d'habits précieux. On voit encore aujourd'hui son suaire orné des aigles romaines. L'empereur fit tous les frais du convoi qui fut magnifique, et les évêques eurent soin que pendant un si long voyage on lui rendit partout les devoirs de la religion. Ils disputèrent même des clercs pour accompagner le corps jusque dans les Gaules. Une femme paralytique fut guérie à Plaisance, en se couchant sous le cercueil qu'on avait déposé dans l'église pendant la nuit.

Le prêtre Saturne, disciple de saint Germain, apprit sa mort à Auxerre par révélation, l'annonça au peuple, et alla avec plusieurs autres au-devant du corps jusqu'aux Alpes. On ne peut exprimer quels honneurs on rendit partout à ce précieux dépôt pendant le voyage. Les uns chantaient des psaumes, les autres portaient des cierges allumés ; on aplanissait les chemins, on réparait les ponts, on s'empressait pour avoir l'honneur de porter le cercueil. Quand on arrivait dans une ville, on le déposait dans l'église et en même temps l'on y célébrait l'Office divin.

Il y avait à Vienne un saint prêtre nommé Sévère, venu des Indes dans les Gaules, où il s'était rendu célèbre par sa sainteté et ses miracles. Il venait de faire bâtir une église en l'honneur de saint Étienne, sur les ruines du temple qu'il avait abattu, et où les païens honoraient cent dieux. Saint Germain, qui avait vu Sévère en allant en Italie, lui avait promis de se trouver pour la dédicace de cette église, et son corps y arriva justement le jour qu'elle devait se faire, avant que l'Office commençât. Enfin il arriva à Auxerre le cinquante-troisième jour après sa mort. Pour contenter la dévotion du peuple, il fallut le laisser dix jours exposé à la vénération publique. Il fut enterré le 4^{or} octobre dans l'église de Saint-Maurice qu'il avait fait bâtir et qui devint plus tard la célèbre abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre. Sa vie fut écrite peu de temps après sa mort par le prêtre Constance, auteur contemporain et distingué par sa probité et son éloquence.

(ROHRBACHER.)

LES SAINTS RELIGIEUX MARTYRS DES ACÉPHALES.

Après la déposition et le bannissement de saint Flavien second du nom, patriarche d'Antioche, dont nous avons parlé au quatrième jour de ce mois, l'empereur Anastase ennemi du concile de Chalcédoine où les eutychiens avaient été condamnés, mit en sa place l'hérésiarque Sévère, chef des acéphales, qui ayant été élevé dans le paganisme et s'étant abandonné à toutes sortes de crimes ne s'était fait baptiser et rendu moine, que pour éviter le dernier supplice qu'il avait mérité. Dès que ce faux évêque se vit établi sur le siège d'Antioche, le principal usage qu'il fit de l'autorité qu'il avait usurpée fut de persécuter les catholiques et particulièrement les religieux. Il eut pour associé et pour compagnon de ses crimes, Pierre, évêque d'Apamée, qui joignait à l'hérésie le dérèglement des mœurs et qui s'était intrus comme lui dans l'épiscopat. Il se servit aussi beaucoup des conseils et du bras du manichéen Xenaïas, qui avait été sacré évêque par l'hérétique Pierre le Foulon, avant que d'être baptisé. Ces trois scélérats s'étant dévoués aux volontés de l'empereur, résolurent d'exterminer dans la Syrie et dans tout le reste de l'Orient les défenseurs du concile de Chalcédoine. Ils commencèrent par faire piller et brûler les monastères où l'on ne voulait point admettre leurs impiétés, et la moindre de leurs violences fut d'en chasser les religieux catholiques après les avoir brisés de coups. Leur fureur s'étendit particulièrement sur le diocèse d'Apamée dans la seconde Syrie. Ils y pillèrent les monastères de Matrone, de Nicerte, des Orages, de Saint-Dorothée et de Saint-Antonin. Les religieux s'étant joints pour aller tous ensemble au monastère du bienheureux Siméon, disciple de saint Marcien, auteur d'un nouvel institut monastique dans le désert de Chalcide, tombèrent dans une embuscade que leur avaient dressée les hérétiques instruits et armés par les faux évêques d'Antioche et d'Apamée. Il y en eut trois cent cinquante de massacrés sur le chemin, plusieurs de ceux qui échappèrent furent dangereusement blessés. Quelques-uns s'étant réfugiés au pied des autels y furent impitoyablement égorgés. La plupart de ceux qui périrent de la sorte

pour la cause de la foi orthodoxe et du concile de Chalcédoine, étaient vénérables par leur vieillesse, et avaient blanchi dans les saints exercices de leur profession. C'est ce qui porta l'Église à les mettre au rang des Martyrs ; et le Martyrologe romain fait mention des trois cent cinquante qui furent tués d'abord au trente et unième jour de juillet. On rapporte leur martyre à l'an 514.

Pierre d'Apamée qui avait résolu la perte de tous les moines catholiques du pays, en fit tuer encore d'autres qui s'étaient rendus dans l'église Saint-Antonin pour y célébrer une fête. Jean et Serge, religieux orthodoxes, furent députés pour aller à Constantinople demander justice à l'empereur Anastase. Mais ce prince qui protégeait Sévère d'Antioche ne daigna pas seulement les écouter. Se voyant ainsi rebutés ils eurent recours au Pape Hormisdas à qui ils vinrent présenter une requête dans laquelle ils le qualifient chef de tous les fidèles. Elle était signée de vingt-cinq archimandrites ou abbés, et en tout d'environ deux cent cinquante qui étaient prêtres. Nous avons encore cette requête dans le quatrième tome des Conciles ; et une autre relation du martyre de nos saints religieux de Syrie présentée au synode de Constantinople assemblé l'an 536 sous le patriarche Mennas. Ce n'est presque que de cette source que l'on a puisé la connaissance que nous en avons et de quelques épîtres d'Hormisdas. Ce saint Pape reçut les députés Jean et Serge avec beaucoup de charité et les renvoya en Orient avec une réponse aux moines, par laquelle il les exhortait à souffrir avec patience et à demeurer fermes dans la foi. Il leur représenta que les afflictions et les maux de cette vie sont l'épreuve de la vertu des élus, et servent à leur faire mériter la gloire du ciel, et que si les hérétiques qui les persécutaient étaient si ardents à soutenir des erreurs, les orthodoxes le devaient être beaucoup davantage à défendre la vérité. Cependant les catholiques persécutés de Syrie profitant des bonnes intentions de l'empereur Justin I^{er} qui avait succédé à Anastase, présentèrent une autre requête à Jean, patriarche de Constantinople et à son synode contre le faux évêque d'Antioche Sévère, demandant justice de l'assassinat des trois cent cinquante

moines, des autres violences qu'on avait commises contre les autres orthodoxes et contre le patriarche légitime d'Antioche saint Flavien. Sévère fut excommunié par le concile de Constantinople et par d'autres synodes de l'Orient. Celui des évêques de la seconde Syrie retrancha aussi de la communion de l'Église, Pierre d'Apamée, sur une requête qui lui fut présentée par le clergé et les religieux du diocèse. Les Acéphales pour se venger publièrent que tous ces ecclésiastiques et religieux contraires au parti de Sévère étaient des sectateurs de Nestorius, mais tous ces orthodoxes détruisirent aisément cette calomnie par une exposition de leur créance qu'ils envoyèrent à l'empereur. Ce prince employa aussitôt son autorité pour rendre la paix aux Églises et aux monastères de Syrie, rappela d'exil tous les catholiques qui avaient été bannis par Anastase et les rétablit dans leurs charges et leurs biens.

SAINT PIERRE LE JEUNE,

ÉVÊQUE DE RAVENNE.

Ce saint Évêque est ainsi nommé quelquefois pour le distinguer de saint Pierre Chrysologue, l'un de ses prédécesseurs. On rapporte qu'à son avènement, il donna à son église un magnifique livre d'Évangiles, splendidement écrit et couvert de lames d'or ornées de pierreries. Il marcha dignement sur les traces du plus illustre de ses devanciers, saint Pierre Chrysologue. Il resta fidèle au saint Pape Symmaque et assista au concile qu'il assembla à Rome. Il mourut au commencement du vi^e siècle et est honoré le 31 juillet.

SAINT EUDOCIME LE JUSTE,

CONFESSEUR.

Eudocime, grand personnage de la Cappadoce, avait eu le bonheur de recevoir la foi chrétienne. Issu d'une noble famille, il la confessait généreusement, et était surnommé le Juste à cause de sa vertu. Il soutint avec un zèle infatigable, sous l'empereur Théophile, le culte des saintes images. Mais il n'eut pas la gloire de finir sa vie par le martyre. Toutefois ses travaux et ses souffrances pour la foi lui méritèrent le titre de confesseur.

Il est honoré le 31 juillet.

SAINTE HÉLÈNE DE SKOFDE,

MARTYRE.

Saint Sigfrid, apôtre de la Suède, ayant porté le flambeau de la foi dans une province nommée la Westrogothie, il y convertit un grand nombre de personnes illustres. Une dame, nommée Hélène de Skofde, fut une des premières à suivre les leçons du saint Apôtre. S'étant convertie à la foi de Jésus-Christ, elle conçut le désir de faire un pèlerinage à Rome pour y honorer les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. Elle accomplit heureusement ce pieux dessein, et retourna dans sa patrie après une assez longue absence.

Mais ses parents, qui s'étaient emparés de ses biens, virent son retour avec peine. Comme ils étaient encore païens et qu'ils ne faisaient aucun cas de la morale de l'Évangile, qu'on leur avait prêchée en vain, ils s'armèrent contre leur parente et l'assassinèrent dans son château de Skofde, le trente et unième jour de juillet de l'an 1160.

Sainte Hélène est honorée comme martyre en Suède et en Danemark. On y célèbre sa fête avec beaucoup de dévotion.

Elle fut canonisée, quatre ans après sa mort, par le Pape Alexandre III.

SAINT JEAN COLOMBINI.

FONDATEUR DE L'ORDRE DES JÉSUITES.

A Sienne, un premier magistrat de la ville, qui faisait en même temps la banque, revenait à la maison pour dîner : ce n'était pas encore l'heure, mais il avait faim. Comme le dîner n'était pas prêt, le magistrat se met en colère contre sa femme. Pour le calmer et lui faire prendre patience, elle lui offre un livre à lire. Le magistrat se fâche encore plus, jette le livre par terre, et s'empporte contre tous les gens de sa maison. Toutefois, quelques moments après, il a honte de lui-même ; il ramasse le livre, c'était la *Vie des Saints* ; il l'ouvre et tombe sur la vie de sainte Marie d'Égypte, il prend un tel plaisir à cette lecture, que sa femme l'ayant averti que le dîner était prêt, il répondit : Attendez, à votre tour, que

j'aie fini mon histoire. La femme, toute joyeuse, entra dans un cabinet voisin, et, tombant à genoux, pria Dieu d'achever la bonne œuvre qu'il avait commencée. Sa prière ne fut pas vaine. Jean Colombini, c'était le nom de son époux, fut dès ce moment un autre homme. Porté à l'avarice, habitué à quereller pour un liard, il devint généreux et charitable. Quand il achetait quelque chose, il ajoutait toujours au prix qu'on lui demandait ; quand il vendait lui-même, il diminuait du prix courant. Ses concitoyens ne savaient comment expliquer ce changement de conduite. Bien loin de faire davantage aucun tort, il réparait au triple et au quadruple ceux qu'il croyait avoir faits ; il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, visitait les hôpitaux, fréquentait les églises et donnait beaucoup de temps à la prière. Sa femme, Blasic, conjurait Dieu de le confirmer dans ces bons sentiments : elle fut exaucée beaucoup plus qu'elle ne s'y attendait.

D'abord il lui proposa de vivre ensemble désormais comme frère et sœur ; elle en fut émerveillée, mais y consentit. Il fit aussitôt vœu de continence perpétuelle. Pour l'observer fidèlement, il s'astreignit à des jeûnes toujours plus austères, couchait sur des planches, dormait peu, consacrait la plus grande partie de la nuit à la prière et à la contemplation, entendait la Messe dès le matin, employait le reste de la journée à servir les malades dans les hôpitaux, à réconcilier les ennemis, à soutenir la cause de l'orphelin et de la veuve, à consoler les affligés, à placer partout quelque parole d'édification, à faire du bien à tout le monde, tant par ses conseils que par ses largesses.

Alors il lui vint à l'esprit la parole du Sauveur au jeune homme : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et puis venez et suivez-moi. Jean Colombini se mit donc à penser qu'il n'aurait point assez fait tant qu'il ne renoncerait pas à tout, pour suivre pauvre Jésus-Christ pauvre. Il avait un ami intime, François Vincent, des premiers de Sienne par ses richesses et sa naissance. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il lui communiqua son dessein de quitter tout, pour vivre à la manière des Apôtres. Vincent eut de la peine à goûter ce projet, mais à la longue il s'y rendit, et les deux amis résolu-

rent de le mettre à exécution. Colombini quitta ses habits élégants, en prit du pauvre peuple, distribua plus largement ses trésors aux malheureux, recueillait les malades dans les rues, et les portait quelque part pour les faire soigner. Ses amis lui remontrèrent qu'il fallait y mettre de la prudence et ne pas se réduire soi-même à la mendicité. Colombini répondit librement : Trop de précaution est une espèce d'infidélité. Ce que j'ai de plus à cœur, c'est de distribuer tous mes biens aux pauvres, d'être réduit moi-même à la dernière indigence et de mendier mon pain : et je n'en diffère l'exécution que par des motifs de charité et de justice, qui veulent qu'on ait quelque égard aux gens de sa maison. Ma grande félicité sera d'avoir pour unique richesse le Maître du monde, et de chanter avec le Prophète : Mon partage, c'est le Seigneur. Quand on vit les deux amis aussi fermes dans leur sainte résolution, on cessa de leur faire des remontrances ; on finit bientôt par se recommander à leurs prières, ce qui était une manière d'approbation.

Jean Colombini tomba malade d'une grosse fièvre. Sa femme et ses domestiques le servirent avec toutes les attentions possibles, mais il aurait voulu être traité comme un pauvre. Un matin, sa femme et son ami Vincent étant entrés dans sa chambre, ne l'y trouvèrent plus ; il avait disparu, avec une couverture : on le chercha toute la journée, on le chercha le lendemain ; ce ne fut que le troisième jour qu'on le découvrit dans l'hôpital le plus pauvre de la ville, où il s'était présenté la nuit, enveloppé de sa couverture et sans vouloir se faire connaître ; son désir était de goûter par expérience le bonheur d'être pauvre. Sa femme et son ami Vincent eurent toutes les peines du monde à lui persuader de revenir à la maison ; il leur protesta que jamais les douceurs qu'on lui avait procurées auparavant ne lui avaient si bien agréé que la tisane de l'hôpital.

Sa femme se plaignait de la vie pauvre et méprisante qu'il menait. Colombini cherchait, mais en vain, à la consoler et à la faire entrer dans les mêmes sentiments. Il finit par lui dire : Mais si ma sœur ne peut supporter de me voir en cet état, il y a un remède : nous sommes déjà séparés de lit, séparons-nous encore

d'habitation. Cette proposition l'affligea beaucoup plus encore. L'aventure qui suit mit le comble à sa mauvaise humeur, et en même temps la guérit.

Colombini et Vincent allaient à la principale église pour entendre la Messe : à la porte, parmi d'autres mendiants, ils en virent un demi-nu, couvert d'une lèpre hideuse des pieds à la tête. — Que ce serait bien fait, s'écria Colombini, si nous le portions à la maison pour en avoir soin ! Vincent ayant approuvé cette pensée, ils l'apportèrent tous deux à travers les rues avec une merveilleuse tendresse. Mais quand Blasie le vit approcher, elle cria tout haut : Eloignez cette peste, autrement je quitte la maison et le pays. Colombini lui représenta doucement que ce pauvre était une créature de Dieu comme elle, et, comme elle, rachetée du sang de Jésus-Christ ; il la pria même de trouver bon pour l'amour de notre Seigneur, qu'on le couchât un moment dans son lit à elle, lui-même n'en ayant plus et couchant sur des planches. Il lui rappelait cette parole : Ce que vous avez fait au dernier des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. Mais plus il insistait, plus elle se fâchait, protestant que jamais elle n'approcherait plus d'un lit empesté par une infection pareille. Cependant les deux amis prirent le lépreux, le mirent dans un bain, le nettoyèrent eux-mêmes et le baisèrent avec beaucoup d'affection. Enfin quoi qu'elle pût dire, ils le couchèrent dans le lit de la femme. Colombini la pria de plus d'en prendre soin elle-même, pendant qu'il irait à la Messe. Elle se retira dans une pièce voisine pour dévorer son chagrin. Là, rendue à elle-même, il lui vint des pensées meilleures ; elle commença d'admirer la grande charité de son époux, d'y comparer son propre entêtement, elle craignit que Dieu ne fût pour elle sans miséricorde, si elle l'était pour les malheureux. D'ailleurs, convenait-il à une femme bien élevée de se quereller avec son mari, à une femme chrétienne de repousser les pauvres, d'être sans pitié pour les indigents ? Touchée de ces réflexions, elle s'approche de la chambre du lépreux et entr'ouvre la porte. Aussitôt elle sent une odeur délicieuse, comme des fleurs les plus odoriférantes et des plus précieux parfums. Soupçonnant qu'il y avait en cela quelque chose de divin,

elle n'ose entrer, referme la porte et se met à pleurer. Colombini et Vincent la trouvent en cet état en revenant de la Messe. Ils entrent avec elle, ils sentent la même odeur ineffable, mais ne trouvent plus le lépreux. Le lit était arrangé comme par la domestique la plus soigneuse. Tous reconnurent alors que le Sauveur lui-même, sous la forme d'un lépreux, avait voulu agréer leurs soins charitables : Jean Colombini en eut une révélation expresse la nuit suivante. De ce jour, sa femme n'eut garde de le blâmer encore.

Les deux amis sentaient un désir toujours plus ardent de quitter les biens de ce monde, non-seulement de cœur, mais encore de fait, et de n'avoir absolument rien à eux. Ce qui les embarrassait, c'était le moyen d'exécution. Ils consultèrent à cet égard plusieurs personnes de science et de piété. Leur principal oracle fut le bienheureux Pierre Pétrone, Chartreux, dont les deux amis écrivirent plus tard la vie. Il leur dit, avec saint Grégoire : Il y en a qui, possédant les richesses du siècle, s'en servent pour soulager les nécessiteux, défendre les opprimés et faire d'autres œuvres charitables : ceux-là offrent à Dieu des sacrifices ordinaires. Il y en a qui ne se réservent rien, mais immolent à Dieu leur vie, leurs sens, leur langue, leur avoir, ils offrent ou plutôt ils deviennent eux-mêmes un holocauste, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, est devenu pauvre pour l'amour de nous. Ceux auxquels il est donné de le suivre dans la route royale de la pauvreté, ceux-là marchent en assurance et parviennent sûrement au royaume des cieux. Les parfaits serviteurs de Jésus-Christ ne veulent que lui ; leur trésor est de l'aimer et de l'imiter. Les deux amis résolurent donc de renoncer absolument à tout. Mais comme ils savaient de l'Apôtre que qui n'a pas besoin des siens est pire qu'un infidèle, ils s'occupèrent avant tout de pourvoir convenablement à leur famille. François Vincent avait une jeune fille de cinq ans, il la mit chez d'excellentes religieuses de Saint-Benoit : Jean Colombini en avait une de treize ans, qui demandait à entrer dans la même maison pour en embrasser l'Ordre. Jean fit alors trois parts de tous ses biens ; il en donna l'une au grand hôpital de Sienne, la seconde au monastère où était sa fille,

la troisième à une confrérie de la très-sainte Vierge nouvellement érigée, réservant sur les deux dernières une rente viagère à sa femme, telle qu'elle la demanda elle-même. Pour lui, il ne retint pas un liard, non plus que son ami François. Ils commencèrent tous deux à mendier leur pain de porte en porte, vêtus et vivant comme des pauvres.

Ce fut un spectacle bien étrange pour les habitants de Sienne, de voir leur ancien gonfalonier, leur premier magistrat, devenu mendiant volontaire. Chose qui ne les étonna pas moins : tant que Jean Colombini vécut dans les délices, il était toujours maladif et d'un estomac débile; dès qu'il vécut d'aumônes, on le vit de jour en jour mieux portant et plus robuste. A peine vêtu pendant l'hiver, il éprouvait une chaleur qui se communiquait aux autres. Autrefois avide de gloire, il l'était alors d'humiliations. Le chef des cuisines du palais communal manquait d'un aide; Jean Colombini ambitionna d'en remplir la place et on vit le sénateur de Sienne, l'ancien magistrat de la république, faire les fonctions d'aide de cuisine dans le même palais où naguère il tenait le premier rang. Se rappelant comme il aimait autrefois à parader dans les rues et les places sur un cheval magnifique, pour s'attirer les applaudissements du peuple, il se procure un âne des plus chétifs, monte dessus avec son habit de mendiant, et fait le tour de la ville pour solliciter et recueillir les dérisions de tout le monde.

Le son de la cloche ou le bruit public lui apprenait-il que quelqu'un venait de mourir, il accourait aussitôt, lavait le corps, l'arrangeait dans la bière et le portait lui-même au lieu de la sépulture. Comme ses amis le détournaient de fonctions aussi peu convenables pour sa naissance, il les priait, pour l'amour de Dieu, de ne pas lui envier cette consolation, et s'écriait de temps en temps : Vive Jésus seul dans le cœur de tous ceux qui vivent ! Telles furent pendant deux ans la vie et les occupations des deux amis, Jean Colombini et François Vincent.

La ferveur de Jean ne pouvait plus se contenir, on l'entendait s'écrier sans cesse : Vive Jésus-Christ ! Loué soit Jésus-Christ à jamais ! Au milieu de ses prières et de ses bonnes œuvres, il prê-

chait en public et en particulier, il convertit un grand nombre de pécheurs ; plusieurs embrassèrent son genre de vie. Les premiers de ce nombre furent trois hommes de l'illustre famille des Piccolomini, savoir, Barthélemy et ses deux fils Binde et Alphonse. Quand ils se présentèrent à Colombini, il dit au père : Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens et suis Jésus-Christ. Le père s'en alla, fit de ses biens trois parts, distribua la première aux pauvres, consacra la seconde pour servir de dot à des filles pauvres, soit pour se marier, soit pour entrer en religion ; il partagea la troisième entre ses parents. Il ne laissa rien à ses fils, qui, comme lui, avaient choisi le Seigneur pour leur partage. Tous les trois ils dépouillèrent leurs habits du siècle, revêtirent une pauvre tunique et un chétif manteau, et, la tête, les jambes et les pieds nus, se mirent à chanter par la ville : Vive Jésus-Christ ! Loué soit à jamais Jésus-Christ ! Cet exemple en attira beaucoup d'autres, quoique Colombini les mit à de rudes épreuves. Finalement, au bout de la seconde année, il y avait environ soixante-dix des plus nobles, entre autres trois de Florence, qui avaient embrassé ce genre de vie.

Comme la sainte contagion gagnait les jeunes gens des premières familles, les parents s'en plaignirent si vivement au sénat, qu'il condamna Jean Colombini à l'exil. Le Saint partit aussitôt avec quelques-uns de ses disciples. Mais peu après, sur les réclamations de tout Sienne, le sénat lui envoya des députés pour lui faire des excuses et le prier de revenir. C'est que, depuis son départ, la ville se voyait affligée de toutes sortes de calamités ; il n'y avait presque pas de maison où il n'y eût des funérailles. Le Saint reçut les députés avec la plus grande bienveillance, les chargea de reporter à sa chère patrie sa bénédiction, avec l'assurance que, sur leur repentir, les calamités cesseraient, et qu'enfin il reviendrait lui-même aussitôt que possible. Mais il ne le pouvait dans le moment, arrêté qu'il était par des œuvres importantes.

La première ville où il s'arrêta au sortir de Sienne, fut Arezzo ; sa première parole fut d'y crier au milieu des rues : Vive Jésus-Christ ! Il y prêcha comme ailleurs, et comme ailleurs y conver-

tit une foule de monde, y réconcilia une foule d'ennemis, et rétablit la première ferveur dans une maison de religieuses. En approchant de Tiferne, autrement Citta di Castello, il rencontre un laboureur conduisant sa charrue, le regarde et lui dit : Viens et suis-moi. Le laboureur quitte la charrue sans regarder derrière, suit le Saint et devient un de ses plus fervents disciples. Entré dans la ville, il rencontre sur la place un vieux tabellion, qui était là par curiosité pour voir ce nouveau spectacle. Le Saint lui dit : Vieux méchant, viens, renonce et suis Jésus-Christ. Il le suit dans l'église où le Saint l'offre à Dieu. Mais le tabellion avait un abcès dans l'oreille : comment aller la tête nue ? mais il avait la podagre : comment aller pieds nus ? — Ne vous inquiétez point de tout cela, répondit Colombini ; venez avec moi et suivez Jésus-Christ. Le vieux tabellion obéit, et il se porta bien. Le saint homme ne produisit pas des fruits moindres dans les autres villes de la Toscane. Il fut surtout bien reçu et bien édifié à Pise. Voici comment il en écrivit aux religieuses de Saint-Abondius de Sienne.

« Mes très-chères Mères en Jésus crucifié, combien je désire vous voir et vous entretenir, je puis à peine l'exprimer en des paroles, quoique nous ayons trouvé ici un grand nombre d'hommes et de femmes qui excellent en vertu et sont embrasés de saints desirs, en sorte qu'ils peuvent bien justement attirer de cent milles, pour les voir, ceux qui en ont connaissance. Certainement, nous ne pouvons sans confusion comparer leur vie avec la nôtre. On trouve ici deux cents hommes qui crucifient leur chair avec de très-rudes cilices, de sorte que nous avons à remercier le Seigneur de ce qu'il s'est réservé, surtout à Pise, un plus grand nombre de fidèles serviteurs que nous ne pensions, qui ne fléchissent pas le genou devant les idoles des pécheurs. On compte de plus beaucoup plus de matrones qui se méprisent tellement pour l'amour de Jésus-Christ, qu'elles ne craignent pas d'aller pieds nus et pauvrement, au point que toutes nos dévotes si délicates de Sienne ne sont pas comparables à une seule Pisane.

« Mais je ne saurais dire par lettres quelles grâces Dieu fait

à ceux qui mettent en lui leur confiance. Je vous fournirai le sujet d'une joie particulière, en vous parlant de sa sollicitude paternelle pour nous. Elle a été jusqu'à ne pas souffrir que nous eussions la moindre incommodité à supporter. Car, tout le temps de notre voyage, ni la pluie qui a tombé du ciel n'a mouillé si peu que ce soit nos manteaux, ni le froid, quoique extrême, ne s'est fait sentir à nos membres. O bon Jésus! heureux ceux qui espèrent en vous et se confient à votre providence, laquelle ne manque jamais de les nourrir libéralement. Je confesse que mon compagnon François et moi avions d'abord quelque crainte, par la suite de la douleur que nos pieds avaient contractée, en sorte que j'avais quelque peur de me mettre en route, mais à peine avions-nous commencé à fouler le sol, que le bon Jésus lui accorda la santé. Celui qui place en Dieu sa confiance, sa grâce le délivre de toute peine. Jamais les pieds de François n'ont été mieux. Moi, pour éviter les piqûres des épines, j'avais enduit de poix la plante de mes pieds. Mais j'ai été puni de ma témérité; car j'en ai été tout déchiré, à cause que moi, Jean, je ne me suis pas confié en Jésus-Christ. Aussi avons-nous résolu tous deux de ne plus rien porter avec nous désormais que Jésus-Christ seul dans notre cœur, et de ne plus nous inquiéter de ce qui peut nous être avantageux. Daigne Jésus-Christ nous accorder cette grâce, à nous, à vous et à tout le genre humain! »

Dans ses courses apostoliques, le Saint vint à passer par une terre qui lui avait appartenu. Aussitôt, se rappelant des vexations qu'il y avait commises, il se dépouille de ses vêtements, se met une corde au cou, oblige ses compagnons à le trainer par toutes les rues de la bourgade voisine, en le frappant de verges et en criant à la multitude : Voilà cet usurier, cet avare qui se faisait un jeu de vous opprimer et de vous faire mourir de faim ! Voilà celui qui vous prêtait de mauvais grain, et puis en exigeait le double de bon dans le temps de la récolte ! Voilà celui qui vous vendait le blé si cher ! O le cruel ennemi des pauvres et des malheureux ! Frappez, fustigez ce scélérat, cet impie qui a mérité la potence et la mort ! Parmi le peuple accouru à cet étrange spectacle, pas un n'ouvrit la bouche ; un grand nombre

pleurait de compassion. Colombini leur en témoigna sa reconnaissance, ainsi qu'à ceux qui, par ses ordres, l'avaient battu.

De retour à Sienne, il y forma, dans le même esprit de pauvreté, d'humilité, d'abnégation et de pénitence, une congrégation de femmes, dont la première fut une de ses cousines. Enfin, l'an 1367, comme le nombre de ses disciples augmentait de jour en jour, il alla trouver le Pape Urbain V, qui revenait d'Avignon à Rome, pour lui demander l'approbation de son Ordre. Colombini entra dans Viterbe avec un grand nombre de ses religieux, en chantant : Vive Jésus-Christ ! soit loué à jamais Jésus-Christ ! Le peuple les reçut avec beaucoup d'affection ; les petits enfants se mirent à crier : Voici les Jésuates ! faites du bien aux Jésuates ! Ce nom resta au nouvel ordre.

Colombini et les siens ayant appris que le Souverain Pontife devait débarquer à Cornéto, ils s'y rendirent, y travaillèrent avec zèle aux préparatifs de réception, se trouvèrent au port avec des couronnes d'olivier et des rameaux à la main, et, quand le Pape mit pied à terre, ils s'écrièrent d'une voix : Vive Jésus-Christ ! et vive le Pape Urbain, Vicaire du Christ ! Ce Pontife, les voyant nu-tête et nu-pieds, apprenant d'ailleurs qui ils étaient et ce qu'ils demandaient, admira leur simplicité et les reçut favorablement. Ayant interrogé Jean Colombini et François Vincent, il annonça qu'il leur donnerait des habits, mais qu'ils devaient se couvrir la tête et porter au moins aux pieds des sandales de bois. Ils retournèrent avec le Pape à Viterbe. Des personnes mal intentionnées les accusèrent d'être des Fratricelles. Urbain V donna commission au cardinal Guillaume Sudre, évêque de Marseille, d'examiner leur doctrine ; et, comme ils se justiflèrent pleinement, le Pape approuva solennellement leur institut, et leur donna de sa main l'habit qu'ils devaient porter. C'était une tunique blanche avec un chaperon de même, et un manteau de couleur tannée. Le peuple les nomma Jésuates, parce qu'ils avaient toujours à la bouche le nom de Jésus ; ils embrassèrent depuis la Règle de saint Augustin, et prirent saint Jérôme pour patron. Saint Jean Colombini ne survécut que trente-cinq jours à l'approbation de son Ordre. Comme il s'en retournait à

Sienna, il tomba malade et mourut en chemin, le samedi 31 juillet 1367, jour auquel l'Église honore sa mémoire.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX PIERRE DE NAPLES,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Pierre, originaire de Naples, était né avec une figure si avantageuse, qu'elle l'exposa aux plus violentes tentations dans sa jeunesse. Il était doué d'ailleurs des plus rares vertus, mais voyant que sa beauté pourrait être cause qu'il altérerait la chasteté dont il avait fait vœu en embrassant l'Ordre de Saint-François, il pria le Seigneur de lui donner quelque difformité dans le visage qui pût le délivrer tout d'un coup des suggestions importunes des femmes; et la ferveur qu'il mit dans cette prière fit que le Ciel l'exauça. Bientôt le pieux religieux n'eut plus à craindre les occasions dangereuses auxquelles son état l'exposait, et que la vertu la plus ferme n'évite qu'avec tant de difficultés, car il lui survint un ulcère qui lui rongea le nez et les joues, et le rendit affreux à la vue.

Depuis cet événement, Pierre coula des jours tranquilles dans la pratique de toutes les vertus qui font les Saints, et mourut dans les sentiments les plus édifiants, à Massacio, dans la Marche d'Ancône, le 31 juillet 1510.

LE BIENHEUREUX ASCENSUS DE SAGONE,

FRÈRE MINEUR.

Sagone, ville de la partie occidentale de l'île de Corse, vit naître le bienheureux Ascensus. Il ne fut qu'un simple Frère-lai dans l'Ordre de Saint-François, et néanmoins il s'acquit la plus haute réputation par son éminente piété. L'auguste Sacrement de nos autels était principalement l'objet de sa vénération et de sa foi; et cette espèce de dévotion lui mérita en particulier une faveur qui le combla de la plus grande joie.

Ascensus cultivait dans un petit jardin des fleurs dont il paraît le maître-autel aux jours solennels : il s'applaudissait de le voir bien fleuri peu de jours avant la fête du Saint-Sacrement; mais

il fut bien surpris de le voir tout brouté en vingt-quatre heures par une multitude d'insectes. Pénétré de douleur, il va se jeter au pied d'un crucifix, et supplie le Seigneur de réparer le dommage que ces animaux lui avaient causé, afin qu'il ne fût point privé de la satisfaction d'honorer ce saint jour par des présents de fleurs.

Le lendemain, qui était le jour de la Fête-Dieu, il va avec confiance dans son jardin et le voit avec admiration émaillé des plus belles fleurs et tous les insectes morts. Il s'humilia devant Dieu, le loua et fit son offrande avec une satisfaction qui ajoutait à l'hommage.

On rapporte que sa pureté et la ferveur qu'il mettait dans l'oraison lui méritèrent de recevoir dans un ravissement, le jour de Noël, la visite de Jésus-Christ, de sa très-sainte Mère et du séraphique Patriarche.

Ascensus mourut au couvent de Sainte-Catherine-de-Honde, en l'an 1540; et son tombeau est très-fréquenté à cause des miracles qui s'y font.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

La statue de Notre-Dame du Rosaire dont il est ici question est placée dans la chapelle domestique de M. Louis Galli. C'est une composition de différentes matières, comme presque toutes celles du même genre, qu'on appelle ordinairement statues de Lucques, dont la tête, le col, une partie de la poitrine, les pieds et les mains sont de cire, soutenues et fixées par du bois et d'autres appuis intérieurs; tout le reste est recouvert d'une longue robe de soie blanche qui va jusqu'aux talons, et surmonté d'un ample manteau de soie bleue, qui descend le long des épaules et couvre même la tête, laissant cependant le visage très à découvert. Une guirlande de différentes fleurs d'or et d'argent orne sa tête; à sa main droite pend un Rosaire qui est le symbole par lequel on a voulu la caractériser; autour d'elle sont différents ornements,

sa hauteur est d'environ cinq palmes, elle est placée sur le rétable de l'autel, dans une niche décente. Les yeux sont de cristal ou d'émail, très-brillants et représentant au naturel le globe entier, tant dans sa partie blanche que dans le noir des prunelles. Comme ils sont fortement fixés dans la tête, et rendus par là immobiles, aucune agitation ou secousse intérieure ne peut leur imprimer de mouvement qui leur soit particulier, et qui ne leur soit pas commun avec toute la tête à laquelle ils sont attachés. Cependant, non-seulement la pieuse et nombreuse famille Galli fut témoin de différents mouvements opérés dans les yeux de cette vénérable effigie un très-grand nombre de fois, et pendant plusieurs jours, mais encore beaucoup de personnes étrangères amenées par l'amitié, la dévotion, la curiosité les ont vus aussi avec admiration, s'en sont assurées parfaitement, et les ont attestés sans aucune crainte d'erreur. Entre autres, le chanoine de *Angelis* atteste que, célébrant à cet autel le divin Sacrifice, il a vu les yeux s'élever et se rabaisser plusieurs fois par un mouvement presque continu, et qui ne pouvait donner lieu à aucune méprise, surtout à lui qui était en face de la sainte image, et si près d'elle. Ce mouvement miraculeux l'attendrit tellement qu'il revint au moins deux autres fois exprès pour y célébrer la Messe, et chaque fois il vit les mêmes choses. Ensuite il changea d'heure, s'y rendit l'après-dîner, et tandis qu'il récitait le Rosaire à genoux devant l'autel, il vit le même mouvement opéré de la même manière; ce qui le fit fondre en larmes. Cela arriva à la fin de juillet. Les domestiques de la maison s'étaient cependant déjà aperçu du prodige dès le 9 juillet, et le chanoine Télesfore, priant le 15 devant cette image, avait vu ses bienheureux yeux s'élever et s'abaisser cinq ou six fois, et s'étant ensuite mis à visiter par dévotion la *via Crucis* (le chemin de la Croix), qui est tracé tout autour de cette chapelle, lorsqu'à chaque station il en était à ce verset : « Sainte Marie, faites que les plaies de mon Sauveur soient imprimées dans mon cœur; » il se retournait vers la très-sainte Vierge, et voyait chaque fois le miracle se renouveler. On eut ici, comme ailleurs, la précaution d'ôter la glace qui était devant la statue, et on vit encore

plus clairement le mouvement des yeux, qui non-seulement se levaient et s'abaissaient lentement, mais se portaient tout autour des assistants tandis qu'ils récitaient le Rosaire. Toutes les fois que les témoins déposent avoir admiré ce changement surnaturel des yeux de Marie, ils ajoutent que leur sensation était parfaitement conforme à celle des autres spectateurs.

(MARCHETTI.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, saint Ignace, confesseur, fondateur de la Compagnie de Jésus, illustre par sa sainteté et ses miracles et d'un zèle admirable pour étendre partout la foi catholique.

A Césarée, martyre de saint Fabius, qui, refusant de porter les enseignes de la garnison, fut d'abord incarcéré pour quelques jours, ensuite, ayant subi un premier et un second interrogatoire, et persévérant à confesser Jésus-Christ, fut bientôt condamné par le juge à la peine capitale.

A Milan, saint Calimer, évêque et martyr, qui, arrêté dans la persécution d'Antonin, fut couvert de blessures, eut la gorge percée d'un coup d'épée et fut précipité dans un puits où il consuma son martyre.

PRIDIE KALENDAS AUGUSTI.

Romæ natalis sancti Iguatii confessoris, fundatoris societatis Jesu, sanctitate et miraculis clari, et catholicæ religionis ubique dilatandæ studiosissimi. — Cæsareæ passio beati Fabii martyris, qui cum ferre vexilla præsidalia recusaret, primum diebus aliquot in carcerem trusus, deinde interrogatus semel et iterum. cum in confessione Christi perduraret, mox a judice capitali sententia condemnatur. — Mediolani sancti Calimerii episcopi et martyris qui in Antonini persecutione comprehensus, vulneribus confossus, cervicibusque gladio transverseratis, præceps in puteum dejectus, martyrii cursum confecit. — Synnadæ in Phrygia Pacatiana sanctorum martyrum Democriti, Secundi et Dionysii. — In Syria sanctorum trecentorum quinquaginta monachorum martyrum, qui ob defensionem synodi Chalcedonensis ab hæreticis occisi sunt. — Ravenne transitus sancti Germani Aulisdorensis episcopi, genere, fide, doctrina et miraculorum gloria clarissimi, qui Britanniam a pelagianorum hæresibus penitus liberavit. — Tagaste in Africa sancti Firmi episcopi, gloria confessionis illustris. — Senis in Tuscia natalis beati Joannis Columbini, institutoris ordinis Jesuatorum, sanctitate ac miraculis clari.

A Synnade, dans la Phrygie-Pacatienne, saint Démocrite, saint Second et saint Denys, martyrs.

En Syrie, trois cent cinquante moines, martyrs, qui furent tués par les hérétiques pour la défense du concile de Chalcédoine.

A Ravenne, mort de saint Germain, évêque d'Auxerre, illustre par sa naissance, sa foi, sa doctrine et l'éclat de ses miracles, lequel purgea entièrement l'Angleterre des erreurs des pélagiens.

A Tagaste, en Afrique, saint Firme, évêque, célèbre pour l'honneur d'avoir confessé la foi.

A Sienne, en Toscane, fête de saint Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuites, illustre par sa sainteté et ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Gosselin, évêque de Metz.

Saint Banton, confesseur, honoré à Trèves.

Saint Eudocime l'ancien.

Saint Dévolat, martyr.

Saint Fauce, martyr.

Saint Onésime et ses compagnons, martyrs, à Pouzzoles, près de Naples.

Saint Needs, moine de Glastembury, parent du roi Alfred.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean François de la Morélie du Breuil, prêtre du diocèse de Limoges, déporté comme prêtre réfractaire, mort à Rochefort le 31 juillet 1794.

Jean-François, moine, prêtre du diocèse de Carpentras, arrêté comme prêtre réfractaire, condamné à mort par la commission populaire d'Orange, guillotiné le 31 juillet 1794.

Melchior de Cramouzeaud, prêtre de Limoges, arrêté pour refus de serment, déporté et mort à Rochefort le 31 juillet 1794.

François Rion, prêtre du diocèse de Poitiers, arrêté pour refus de serment, déporté et mort à Rochefort le 31 juillet 1794.

Joseph Cugnières, prêtre de Verdun, arrêté comme réfractaire, déporté et mort à Rochefort le 31 juillet 1794, à l'âge de soixante-dix ans.

Jacques Roufiac, prêtre du diocèse d'Alais, arrêté dans le département de la Lozère, conduit à Mende, condamné comme prêtre réfractaire, exécuté à Mende, ce même jour.

Jean Delhéru, prêtre du diocèse du Puy, arrêté comme prêtre réfractaire, condamné par le tribunal du Puy, exécuté le 31 juillet 1794.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

15 — 31 JUILLET.

SEIZIÈME JOUR DE JUILLET.

	Pages.
La fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.....	1
S. Eustathe, patriarche d'Antioche	7
S. Hilarin, martyr.....	8
S. Hilier, martyr.....	9
S. Monulphe ou Mondolphe, évêque de Maëstricht.....	9
S ^r Reinelde, vierge et martyr.....	9
S. Grimoald, martyr.....	12
S. Fulrad, abbé de Saint-Denys.....	12
S. Sisenand, diacre et martyr.....	13
S. Suirad ou Zuirad, solitaire.....	14
Le B. Milon, évêque de Térouane.....	15
Le triomphe de la sainte Croix en Espagne.....	20
Le B. Ceslas, disciple de saint Dominique.....	26
Le V. Dom Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga.....	38
Le V. Frère Joseph Desjardins, trappiste, confesseur de la foi..	39
Le V. Dom Claude Béquinot; Chartreux, confesseur de la foi...	40
Le V. P. Nicolas Savouret, Frère Mineur, confesseur de la foi..	40
Le V. Dom Augustin de l'Estrange, restaurateur de la Trappe, confesseur de la foi.....	40
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	17
Martyrologe romain.....	49
Additions des autres Martyrologes.....	50
Martyrologe de la dernière persécution.....	51

XVII^e JOUR.

S. Alexis, confesseur.....	53
Les Martyrs Scillitains.....	66
S. Hyacinthe, martyr en Paphlagonie.....	70

XIV.

49

S ^m Marcelline, vierge.....	71
S. Ennode, évêque de Pavie.....	73
S. Frédégand ou Frégaud.....	76
S ^m Théodote, martyr.....	78
S. Kénelm, enfant martyr.....	79
S. Léon IV, Pape.....	80
Le B. Pierre Le Fèvre, compagnon de S. Ignace.....	92
Le B. François Titelmann, Frère Mineur.....	97
La V. Mère Thérèse de Saint-Augustin et ses compagnes Marie Dufour, Jeanne Vézotal et douze autres Carmélites de Com- piègne, martyres.....	99
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	101
Martyrologe romain.....	102
Additions des autres Martyrologues.....	103
Martyrologe de la dernière persécution.....	104

XVIII^e JOUR.

S. Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers, ministres des infirmes.....	105
S ^m Symphorose et ses sept fils, martyrs.....	118
S. Pambon, solitaire de Nitrie.....	120
S. Émilien, martyr en Mysie.....	129
S. Philastre, évêque de Brescia.....	130
S. Arnoul d'Yveline, martyr.....	132
S. Arnoul, évêque de Metz.....	135
S. Arnoul d'Oldembourg, abbé.....	139
S. Arnold, musicien.....	139
S. Goneri.....	143
S. Ours de Cahors.....	143
S. Loubais, abbé de Sennevières.....	144
S. Frédéric, évêque d'Utrecht, martyr.....	144
S. Brunon, évêque de Ségni.....	149
Le V. Godefroi de Bouillon.....	152
La B ^m Berthe de Marbais, abbesse de Marquette.....	155
S ^m Radegonde, servante.....	155
Le B. Simon de Lipnica, Frère Mineur.....	156
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	158
Martyrologe romain.....	159
Additions des autres Martyrologues.....	161
Martyrologe de la dernière persécution.....	161

XIX^e JOUR.

S. Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de la Charité.....	162
---	-----

S. Symmaque, Pape.....	171
S. Epaphras, compagnon de S. Paul, évêque de Colosses.....	190
S ^m Juste et S ^m Rufine, vierges et martyres.....	192
S. Rhétice, évêque d'Autun.....	195
S ^m Macrine la Jeune, vierge.....	198
S. Arsène, solitaire.....	200
S. Maden, abbé.....	230
S ^m Aure ou Aurée, vierge et martyr.....	231
Le B. Ambroise Aupert, abbé.....	233
Le B. Bernoul, évêque d'Utrecht.....	233
Le B. Jean de Dukla, Frère Mineur.....	234
Le V. chanoine Jean Ripoud, confesseur de la foi.....	236
La V. Mère Saint-Benoît, fondatrice des Ursulines de Jésus ou religieuses de Chavagnes.....	236
Le V. cardinal Jean de Cheverus, archevêque de Bordeaux.....	238
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	243
Martyrologe romain.....	249
Additions des autres Martyrologes.....	250
Martyrologe de la dernière persécution.....	251

XX^e JOUR.

S. Élie, prophète.....	252
S. Joseph Barsabas, surnommé le Juste, disciple de Notre-Seigneur.....	270
S ^m Wilgeforte, vierge et martyr.....	271
S ^m Marguerite, vierge et martyr.....	272
S. Aurèle, évêque de Carthage.....	273
S ^m Sévère, vierge.....	275
S. Wulmer ou Wilmer, fondateur de l'abbaye de Samer.....	275
S. Ansegise, abbé de Fontenelle.....	285
S. Paul et S. Théodemir, martyrs de Cordoue.....	286
S. Jérôme Émiliani, fondateur des Somasques.....	287
Le V. Robert, roi de France.....	296
Le V. curé Jagu.....	297
Le V. P. Pierre Paul, Frère Prêcheur.....	298
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	323
Martyrologe romain.....	330
Additions des autres martyrologes.....	331
Martyrologe de la dernière persécution.....	332

XXI^e JOUR.

S. Daniel, prophète.....	332
S ^m Praxède, vierge.....	350

S. Victor de Marseille et ses compagnons, S. Alexandre, S. Félicien et S. Longin, martyrs.....	351
S. Deuthérius, fils de S. Longin.....	363
S. Zotique, évêque de Comane, martyr.....	364
S ^{te} Jule ou Julie, vierge, et ses compagnons, martyrs.....	365
S. Barhad-Besciabas, diacre et martyr.....	368
S. Ceneré et S. Ceneric.....	369
S. Arbogaste, évêque de Strasbourg.....	371
S. Jean et S. Bénigne de Moyenmoutier.....	372
Le B. Thomas, Servite.....	372
Le B. Oddin Barotto, curé de Fossano.....	373
Le B. Jean Forestier, Frère Mineur.....	376
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	379
Martyrologe romain.....	381
Additions des autres martyrologès.....	382
Martyrologe de la dernière persécution.....	382

XXII^e JOUR.

S ^{te} Marie-Madeleine.....	384
S. Joseph de Palestine, dit le comte Joseph.....	403
Le V. Salvien, prêtre de Marseille.....	406
S. Déothaire, évêque d'Arisitum.....	412
S. Alexandre et S. Daniel, disciples de S. Arsène.....	415
S. Donat, archevêque de Besançon.....	421
S. Vandrille, abbé de Fontenelle.....	421
S. Menélé, abbé de Menat en Auvergne.....	423
Le V. Alain, évêque de Dol, cardinal.....	426
Le V. Chanoine Sigault, confesseur de la foi.....	428
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	428
Martyrologe romain.....	430
Additions des autres Martyrologes.....	430
Martyrologe de la dernière persécution.....	431

XXIII^e JOUR.

S. Apollinaire, évêque de Ravenne, martyr.....	432
S. Liboire, évêque du Mans.....	444
S. Trophime et S. Théophile, martyrs.....	445
S. Raven et S. Rasyphc, martyrs.....	446
S. Valérien, évêque de Cimèle.....	446
Le B. Cassien, prêtre de Marseille.....	447
S ^{te} Romule, S ^{te} Rédempte et S ^{te} Héronndine, vierges.....	461
Les saints Martyrs de Bulgarie.....	463
Le B. Rostaing de Capres, évêque d'Arles.....	463

La B ^e Jeanne ou Vanne d'Orviéto, vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique.....	464
Le V. prêtre Joseph Dodun, curé de Couches.....	466
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	472
Martyrologe romain.....	472
Additions des autres Martyrologes.....	473
Martyrologe de la dernière persécution.....	474

XXIV^e JOUR.

S. François Solano, Frère Mineur.....	476
S ^e Christine, vierge et martyr.....	482
S. Pavace, évêque du Mans.....	484
S ^e Aquiline et S ^e Nicète, martyres.....	485
S. Ursicin, archevêque de Sens.....	485
S. Déclan, évêque d'Ardmore.....	486
S. Samson l'Ancien, archevêque d'York.....	486
S. Wulfhad et S. Ruffin, martyrs.....	487
S ^e Sigouleine ou Ségouleine, abbesse.....	488
S. Romain et S. David, princes de Russie, martyrs.....	489
S. Borysse, prince de Kiovie.....	492
La B ^e Louise de Savoie, clarisse.....	492
Le B. Donat d'Urbain, Frère Mineur.....	494
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	496
Martyrologe romain.....	496
Additions des autres Martyrologes.....	498
Martyrologe de la dernière persécution.....	498

XXV^e JOUR.

S. Jacques le Majeur, apôtre.....	499
S. Christophe, martyr.....	503
S. Cucufat, martyr.....	511
S ^e Olympiade.....	512
S. Laurent, archevêque de Milan.....	513
S. Magnéric, archevêque de Trèves.....	513
S ^e Glossinde, vierge.....	514
Le B. Jacques de Falerono, Frère Mineur.....	516
Le B. Bernard de Bade.....	517
Le B. Jean Soreth, carme.....	518
Le B. Pierre de Moliano, Frère Mineur.....	519
Le B. Baptiste de Cangiano, Frère Mineur.....	521
La V. Marie Giraud.....	521
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	521
Martyrologe romain.....	522

Additions des autres martyrologes.....	524
Martyrologe de la dernière persécution.....	524

XXVI^e JOUR.

S ^{te} Anne, mère de la très-sainte Vierge.....	527
S. Eraste, disciple de S. Paul, évêque et martyr.....	556
S. Hyacinthe, martyr.....	557
S. Symphronius et S. Olympe, martyrs.....	558
S ^{te} Pompée, reine de Bretagne.....	559
S ^{te} Sève ou Soève, vierge.....	560
S. Evrou, abbé.....	561
S ^{te} Christine, vierge.....	561
S. Owin, moine.....	562
S. Gondulphe ou Gondolphe, évêque de Maëstricht.....	563
S ^{te} Liliose, sœur de S. Jacob.....	564
S. Bénigne et S. Lazare, solitaires.....	564
S. Siméon de Padélirone.....	564
Le V. Gauthier de Sercy, évêque de Châlons.....	567
La V. Claude de France, reine.....	568
Le V. Dom Louis Janthial, confesseur de la foi.....	568
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	569
Martyrologe romain.....	576
Additions des autres Martyrologes.....	577
Martyrologe de la dernière persécution.....	578

XXVII^e JOUR.

S. Pantaléon, martyr.....	580
Les Sept Dormants, martyrs.....	601
S. Julien et S. Galactaire, évêque de Lescar, martyrs.....	602
S. Eccelèse, évêque de Ravenne.....	602
S ^{te} Anthuse, vierge et martyre.....	603
S. Riotime, évêque de Rennes.....	603
S. Aurèle et S ^{te} Natalie, martyrs.....	603
S. Félix et S ^{te} Liliose, martyrs.....	605
Le B. Berthold, abbé de Garsten.....	605
Le B. Névolon, cordonnier.....	606
La B ^{te} Cunégonde, clarisse.....	607
Le B. Antoine de Ripa, Frère Mineur.....	609
Le B. Paul de Chiara, Frère Mineur.....	610
Le B. Paul de Guardia, Frère Mineur.....	611
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	613
Martyrologe romain.....	613
Additions des autres Martyrologes.....	614
Martyrologe de la dernière persécution.....	615

XXVIII^e JOUR.

S. Victor I ^{er} , Pape et martyr.....	616
S. Innocent I ^{er} , Pape.....	620
S. Nazaire et S. Celse, martyrs.....	626
S ^{te} Colombe, vierge et martyre.....	627
Les Martyrs d'Égypte et de la Thébaïde.....	634
S. Nazaire, abbé de Lérins.....	637
S. Samson le Jeune, évêque de Dol.....	637
S ^{te} Adnette, abbesse.....	645
S. Botuïde, martyr.....	645
La B ^{te} Sanche, reine de Naples.....	646
La B ^{te} Luce d'Amélia, vierge.....	648
La B ^{te} Béatrix, cistercienne.....	648
Le B. Antoine, Frère Prêcheur.....	648
Le B. Antoine de Léonissa, Frère Mineur.....	649
Le V. P. Antoine Raymond, confesseur de la foi.....	650
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	650
Martyrologe romain.....	651
Additions des autres Martyrologues.....	653
Martyrologe de la dernière persécution.....	653

XXIX^e JOUR.

S ^{te} Marthe, vierge, hôtesse du Seigneur.....	654
S ^{te} Marcelle.....	666
S. Callinique, martyr.....	666
S. Simplicie, S. Faustin et S ^{te} Béatrix, martyrs.....	667
S. Prosper, évêque d'Orléans.....	667
S. Loup, évêque de Troyes.....	668
S. Olaph ou Olaüs, roi de Norwége, martyr.....	673
S. Olaüs, roi de Suède, martyr.....	676
Le V. Urbain II, Pape.....	676
Le B. Alexandre, abbé de Cîteaux.....	677
S. Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc.....	679
Le B. Louis Bertrand, le B. Mancius de Sainte-Croix et le B. Pierre de Sainte-Marie, Frères Prêcheurs, martyrs au Japon.....	680
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	681
Martyrologe romain.....	681
Additions des autres Martyrologues.....	683
Martyrologe de la dernière persécution.....	683

XXX^e JOUR.

S. Abdon et S. Sennen, martyrs.....	685
S ^{te} Julitte, martyre.....	687
S ^{te} Maxime, S ^{te} Donatille et S ^{te} Seconde, vierges et martyres...	689
S. Ours, évêque d'Auxerre.....	690
S. Imithère ou Imier, abbé.....	690
S. Hatebrand, abbé.....	691
Le B. Manès de Guzman, frère de S. Dominique.....	691
Le B. Bertrand, cardinal, évêque de Frascati.....	693
Le B. Thomas à Kempis, chanoine régulier.....	695
La V. Louise de Carvajal.....	697
S. Abel, le premier Juste.....	698
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	699
Martyrologe romain.....	701
Additions des autres Martyrologes.....	702
Martyrologe de la dernière persécution.....	702

XXXI^e JOUR.

S. Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.....	704
S. Calimer, évêque de Milan, martyr.....	737
S. Fabius, soldat, martyr.....	737
S. Germain, évêque d'Auxerre.....	737
Les saints religieux martyrs des Acéphales.....	749
S. Pierre le Jeune, évêque de Ravenne.....	751
S. Eudocime le Juste, confesseur.....	751
S ^{te} Hélène de Skofde, martyre.....	752
S. Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuites.....	752
Le B. Pierre de Naples, Frère Mineur.....	762
Le B. Ascensus de Sagone, Frère Mineur.....	762
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	763
Martyrologe romain.....	765
Additions des autres Martyrologes.....	766
Martyrologe de la dernière persécution.....	766

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

	Pages.
S. Abel, le premier juste. — 30 j.....	698
S ^{te} Adnette, abbesse. — 28 j.....	645
V. Alain, évêque de Dol, cardinal. — 22 j.....	426
B. Alexandre, abbé de Cîteaux. — 29 j.....	677
S. Alexandre et S. Daniel, disciples de S. Arsène. — 22 j.....	415
S. Alexis, confesseur. — 17 j.....	53
B. Ambroise Aupert, abbé. — 19 j.....	233
Angelus (Institution de l'), en 1456. — 22 j.....	428
S ^{te} Anne, mère de la très-sainte Vierge. — 26 j.....	527
S. Angésise, abbé de Fontenelle. — 20 j.....	285
S ^{te} Anthuse, vierge et martyr. — 21 j.....	603
B. Antoine, Frère Prêcheur. — 28 j.....	648
B. Antoine de Léonissa, Frère Mineur. — 28 j.....	642
V. P. Antoine Raymond, confesseur de la foi. — 28 j.....	650
B. Antoine de Ripa, Frère Mineur. — 27 j.....	609
S. Apollinaire, évêque de Ravenne, martyr. — 23 j.....	432
S ^{te} Aquiline et S ^{te} Nicète, martyres. — 24 j.....	485
S. Arbogaste, évêque de Strasbourg. — 21 j.....	371
S. Arnold, musicien. — 18 j.....	139
S. Arnoul, évêque de Metz. — 18 j.....	135
S. Arnoul d'Oldembourg, abbé. — 18 j.....	139
S. S. Arnoul d'Yveline, martyr. — 18 j.....	132
S. Arsène, solitaire. — 19 j.....	200
B. Ascensus de Sagone, Frère Mineur. — 31 j.....	762
V. Dom Augustin de l'Estrange, restaurateur de la Trappe, confesseur de la foi. — 16 j.....	40
S ^{te} Aure ou Aurée, vierge et martyr. — 19 j.....	231
S. Aurèle, évêque de Carthage. — 20 j.....	273
S. Aurèle et S ^{te} Natalie, martyrs. — 27 j.....	603

B.

B. Baptiste de Cangiano, Frère Mineur. — 25 j.....	521
S. Barhad-Besciabas, diacre et martyr. — 21 j.....	368
V. dom Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga. — 16 j.	38
B ^{re} Béatrix, Cistercienne. — 28 j.....	648
S ^{re} Béatrix, S ^{re} Simplicie et S. Faustin, martyrs. — 29 j.....	667
S. Bénigne et S. Jean de Moyenmoutier. — 21 j.....	372
S. Bénigne et S. Lazare, solitaires. — 26 j.....	564
B. Bernard de Bade. — 25 j.....	517
B ^{re} Berthe de Marbais, abbesse de Marquette. — 18 j.....	155
B. Berthold, abbé de Garsten. — 27 j.....	605
B. Bertrand, cardinal, évêque de Frascati. — 30 j.....	693
S. Borysse, prince de Kiovie. — 24 j.....	492
S. Botuide, martyr. — 28 j.....	645
S. Brunon, évêque de Segni. — 18 j.....	149

C.

B. Calimer, évêque de Milan, martyr. — 21 j.....	737
S. Callinique, martyr. — 17 j.....	666
S. Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers, ministres des infirmes. — 18 j.....	105
B. Cassien, prêtre de Marseille. — 24 j.....	447
S. Celse et S. Nazaire, martyrs. — 28 j.....	626
B. Bernoul, évêque d'Utrecht. — 19 j.....	564
S. S. Cénéré et S. Ceneric. — 21 j.....	369
B. Ceslas, disciple de saint Dominique. — 16 j.....	26
S ^{re} Christine, vierge. — 26 j.....	561
S ^{re} Christine, vierge et martyre. — 24 j.....	482
S. Christophe, martyr. — 25 j.....	503
V. dom Claude Béquinot, Chartreux, confesseur de la foi. — 16 j.	40
V. Claude de France, reine. — 26 j.....	568
S ^{re} Colombe, vierge et martyre. — 28 j.....	627
S. Cucufat, martyr. — 25 j.....	511
B ^{re} Cunégonde, clarisse. — 27 j.....	607

D.

S. Daniel, prophète. — 21 j.....	338
S. Daniel et S. Alexandre, disciples de saint Arsène. — 22 j....	415
S. David et S. Romain, princes de Russie, martyrs. — 24 j....	489
S. Déclan, évêque d'Admore. — 24 j.....	486
Délivrance de Chartres par l'intercession de la très-sainte Vierge. — 20 j.....	323
S. Déothaire, évêque d'Arisitum. — 22 j.....	412

S. Deuthérius, fils de saint Longien. — 21 j.....	363
S. Donat, archevêque de Besançon. — 22 j.....	421
B. Donat d'Urbain, Frère Mineur. — 24 j.....	494
S ^{te} Donatille, S ^{te} Maxime et S ^{te} Seconde, vierges et martyres. — 30 j.....	689

E.

S. Ecclèse, évêque de Ravenne. — 27 j.....	602
S. Élie, prophète. — 20 j.....	254
S. Emilien, martyr en Mysie. — 18 j.....	129
S. Ennode, évêque de Pavie. — 17 j.....	73
S. Epaphras, compagnon de saint Paul, évêque de Colosses. — 19 j.....	190
S. Éraste, disciple de saint Paul, évêque et martyr. — 26 j....	556
S. Eudocime le Juste, confesseur. — 31 j.....	751
S. Eustathe, patriarche d'Antioche. — 16 j.....	1
S. Evrou. abbé. — 26 j.....	561

F.

S. Fabius, soldat, martyr. — 31 j.....	737
S. Faustin, S. Simplicie et S ^{te} Béatrix, martyrs. — 29 j.....	667
S. Félix et S ^{te} Liliose, martyrs. — 27 j.....	605
S. François Solano, Frère Mineur. — 24 j.....	476
B. François Titelman, Frère Mineur. — 17 j.....	97
S. Frédégand ou Frégaud. — 17 j.....	76
S. Frédéric, évêque d'Utrecht, martyr. — 18 j.....	144
S. Fulrad, abbé de Saint-Denys. — 16 j.....	12

G.

S. Galactaire et S. Julien, évêques de Lescar, martyrs. — 27 j..	602
V. Gauthier de Sercey, évêque de Chalon. — 26 j.....	567
S. Germain, évêque d'Auxerre. — 31 j.....	734
S ^{te} Glossinde, vierge. — 25 j.....	514
V. Godefroi de Bouillon. — 18 j.....	152
S. Gondulphe ou Gondolphe, évêque de Maestricht. — 26 j....	563
S. Goneri. — 18 j.....	143
S. Grimoald, martyr. — 16 j.....	12
S. Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc. — 29 j.....	679

H.

S. Hatebrand, abbé. — 30 j.....	691
S ^{te} Hélène de Skofde, martyre. — 31 j.....	752
S ^{te} Héronidine, S ^{te} Romule et S ^{te} Redemte, vierges. — 23 j.....	461

S. Hilarin, martyr. — 16 j.....	8
S. Hilier, martyr. — 16 j.....	9
S. Hyacinthe, martyr. — 26 j.....	557
S. Hyacinthe, martyr en Paphlagonie. — 17 j.....	70

I.

S. Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. — 31 j.	704
S. Imithère ou Imier, abbé. — 30 j.....	690
S. Innocent I ^{er} , Pape. — 28 j.....	620

J.

B. Jacques de Falérono, Frère Mineur. — 25 j.....	516
S. Jacques le Majeur, apôtre — 25 j.....	499
V. curé Jagu. — 20 j.....	297
S. Jean et S. Bénigne de Moyenmoutier. — 21 j.....	372
S. Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuites. — 31 j...	752
V. cardinal Jean de Cheverus, archevêque de Bordeaux. — 19 j.	238
B. Jean de Dukla, Frère Mineur. — 19 j.....	234
B. Jean Forestier, Frère Mineur. — 21 j.....	376
V. chanoine Jean Ripoud, confesseur de la foi. — 19 j.....	236
B. Jean Soreth, carme. — 25 j.....	518
B ^{re} Jeanne ou Vanne d'Orviêto, vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique. — 23 j.....	464
S. Jérôme Emiliani, fondateur des Somasques. — 20 j.....	287
S. Joseph Barsabas, surnommé le Juste, disciple de Notre-Seigneur. — 20 j.....	270
S. Joseph de Palestine, dit le comte Joseph. — 22 j.....	403
V. F. Joseph Desjardins, trappiste, confesseur de la foi. — 16 j.	39
V. prêtre Joseph Dodun, curé de Couches. — 23 j.....	406
S ^{re} Jule ou Julie, vierge, et ses compagnons, martyrs. — 21 j....	365
S. Julien et S. Galactaire, évêques de Lescar, martyrs. — 27 j.	602
S ^{re} Juste et S ^{re} Rutine, vierges et martyrs. — 19 j.....	192

K.

S. Kénelm. enfant martyr. — 17 j.....	79
---------------------------------------	----

L.

S. Laurent, archevêque de Milan. — 25 j.....	513
S. Lazare et S. Bénigne, solitaires. — 26 j.....	564
S. Léon IV, Pape. — 17 j.....	80
S. Liboire, évêque du Mans. — 23 j.....	444
S ^{re} Liliose, sœur de S. Jacob. — 26 j.....	564
S ^{re} Liliose et S. Félix, martyrs. — 27 j.....	605

S. Loubais, abbé de Senevières. — 18 j.....	144
B. Louis Bertran, le B. Mancius de Sainte-Croix et le B. Pierre de Sainte-Marie, martyrs au Japon. — 29 j....	680
V. dom Louis Janthial, confesseur de la foi. — 26 j.....	568
V. Louise de Carvajal, vierge. — 30 j.....	696
B ^{re} Louise de Savoie, clarisse. — 24 j.....	492
S. Loup, évêque de Troyes. — 29 j.....	668
S ^{re} Luce d'Anvélia, vierge. — 28 j.....	648

M.

S ^{re} Macrine la Jeune, vierge. — 19 j.....	199
S. Maden, abbé. — 19 j.....	230
S. Magnéric, archevêque de Trèves. — 25 j.....	513
B. Mancius de Sainte-Croix, le B. Louis Bertran et le B. Pierre de Sainte-Marie, martyrs au Japon. — 29 j.....	680
B. Manès de Guzman, frère de saint Dominique. — 30 j.....	691
S ^{re} Marcelle. — 29 j.....	666
S ^{re} Marcelline, vierge. — 17 j.....	70
S ^{re} Marguerite, vierge et martyre. — 20 j.....	272
V. Marie Giraud. — 25 j.....	521
S ^{re} Marie-Madeleine. — 22 j.....	384
S ^{re} Marthe, vierge, hôtesse du Seigneur. — 29 j.....	654
SS. Martyrs de Bulgarie (Les). — 23 j.....	464
Martyrs d'Égypte et de la Thébàide (Les). — 28 j.....	634
Martyrs Scillitains (Les). — 17 j.....	66
S ^{re} Maxime, S ^{re} Donatille et S ^{re} Seconde, vierges et martyres. — 30 j.....	689
S. Ménclé, abbé de Menat, en Auvergne. — 22 j.....	423
B. Milon, évêque de Térouane. — 16 j....	16
Miracle de l'image de Notre-Dame-des-Grâces. — 30 j.....	699
Miracle de Notre-Dame-du-Carmel, à Rome. — 16 j.....	47
Miracle de Notre-Dame-du-Rosaire. — 31 j.....	763
S. Monulphe ou Mondolphe, évêque de Maëstricht. — 16 j ...	9

N.

S ^{re} Natalie et S. Aurèle, martyrs. — 27 j.....	603
S. Nazaire, abbé de Lérins. — 28 j.....	637
S. Nazaire et S. Celse, martyrs. — 28 j.....	626
B. Névolon, cordonnier. — 27 j.....	606
S ^{re} Nicète et S ^{re} Aquiline, martyres. — 24 j.....	485
V. F. Nicolas Savouret, Frère Mineur, confess. de la foi. — 16 j.	40
Notre-Dame de Buglose. — 19 j.....	243
Notre-Dame du Mont-Carmel (La fête de). — 16 j.....	1

O.

B. Oddin Barotto, curé de Fossano. — 21 j.....	373
S. Olaph ou Olaüs, roi de Norwége, martyr. — 29 j.....	673
S. Olaüs, roi de Suède. — 29 j.....	676
S. Olympe et S. Symphronius, martyrs avec S ^e Exupérie et S ^e Théodule. — 26 j.....	558
S ^e Olympiade. — 25 j.....	512
S. Ours, évêque d'Auxerre. — 30 j.....	690
S. Ours de Cahors. — 18 j.....	143
S. Owin, moine. — 26 j.....	562

P.

S. Pambon, solitaire de Nitrie. — 18 j.....	120
S. Pantaléon, martyr. — 27 j.....	580
S. Paul et S. Théodemir, martyrs de Cordoue. — 20 j.....	286
B. Paul de Chiara, Frère Mineur. — 27 j.....	610
S. Pavace, évêque du Mans. — 24 j.....	484
S. Philastre, évêque de Brescia. — 18 j.....	130
B. Pierre de Guardia, Frère Mineur. — 27 j.....	611
B. Pierre de Moliano, Frère Mineur. — 25 j.....	519
B. Pierre de Naples, Frère Mineur. — 31 j.....	762
B. Pierre de Sainte-Marie, le B. Louis Bertrand et le B. Mancius de Sainte-Croix, martyrs au Japon. — 27 j.....	680
B. Pierre Le Fèvre, compagnon de saint Ignace. — 17 j.....	92
S. Pierre le Jeune, évêque de Ravenne. — 31 j.....	751
V. P. Pierre Paul, Frère Prêcheur. — 20 j.....	298
S ^e Pompée, reine de Bretagne. — 26 j.....	559
S ^e Praxède, vierge. — 21 j.....	350
S. Prosper, évêque d'Orléans. — 29 j.....	667

R.

S ^e Radegonde, servante. — 18 j.....	155
S. Raven et S. Rasiphe, martyrs. — 23 j.....	446
S ^e Reinelde, vierge et martyre. — 16 j.....	9
SS. Religieux, martyrs des Acéphales (Les). — 31 j.....	749
S. Rhétice, évêque d'Autun. — 19 j.....	195
S. Riotime, évêque de Rennes. — 27 j.....	603
V. Robert, roi de France. — 20 j.....	296
S. Romain et S. David, princes de Russie, martyrs. — 24 j.....	489
S ^e Romule, S ^e Redemte et S ^e Héronidine, vierges. — 23 j.....	461
B. Rostaing de Capres, archevêque d'Arles. — 23 j.....	463

S. Ruffin et S. Wulfhad, martyrs. — 24 j.....	487
S ^e Rufine et S ^e Juste, vierges et martyres. — 19 j.....	192

S.

V. M. Saint-Benoît, fondatrice des Ursulines de Jésus, ou religieuses de Chavagnes. — 19 j.....	236
V. Salvien, prêtre de Marseille. — 22 j.....	486
S. Samson l'Ancien, archevêque d'Yorck. — 24 j.....	406
S. Samson le Jeune, évêque de Dol. — 28 j.....	637
B ^e Sanche, reine de Naples. — 28 j.....	646
S ^e Seconde, S ^e Maxime et S ^e Donatille, vierges et martyres. — 30 j.....	689
Sept Dormants (Les), martyrs. — 27 j.....	601
S ^e Sève ou Soève, vierge. — 26 j.....	560
S ^e Sévère, vierge. — 20 j.....	275
V. chanoine Sigault, confesseur de la foi. — 22 j.....	428
S ^e Sigouleine ou Ségoulène, abbesse. — 24 j.....	488
S. Siméon de Padélirone. — 26 j.....	564
B. Siméon de Lipnica, Frère Mineur. — 18 j.....	156
S. Simplicie, S. Faustin et S ^e Béatrix, martyrs. — 29 j.....	667
S. Sisenand, diacre et martyr. — 16 j.....	13
S. Suirad ou Zuirard, solitaire. — 16 j.....	14
S. Symmaque, Pape. — 19 j.....	171
S ^e Symphorose et ses sept fils, martyrs. — 18 j.....	118
S. Symphronius et S ^e Olympe, martyrs avec S ^e Exupérie et S ^e Théodule. — 26 j.....	558

T.

S. Théodemir et S. Paul, martyrs de Cordoue. — 20 j.....	286
S ^e Théodote, martyre. — 17 j.....	78
V. M. Thérèse de Saint-Augustin, et ses compagnes Marie Dufour, Jeanne Vézotal, et douze autres Carmélites de Compiègne, martyres. — 17 j.....	99
B. Thomas, servite. — 21 j.....	372
B. Thomas à Kempis, chanoine régulier — 30 j.....	695
Triomphe de la sainte Croix, en Espagne. — 16 j.....	20
S. Trophime et S. Théophile, martyrs. — 23 j.....	445

U.

V. Urbain II, Pape. — 29 j.....	676
S. Ursicin, archevêque de Sens. — 24 j.....	485

V

S. Valérien, évêque de Cimèle. — 23 j.....	446
S. Vandrille, abbé de Fontenelle. — 22 j.....	421
Victoire remportée sur les Turcs à Belgrade, et institution de l'Angelus, en 1456. — 22 j.....	428
S. Victor de Marseille et ses compagnons, S. Alexandre, S. Félicien et S. Longin, martyrs. — 21 j.....	350
S. Victor I ^{er} , Pape et martyr. — 28 j.....	616
S. Vilmer ou Wulmer, fondateur de l'abbaye de Samer. — 20 j.	275
S. Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de la Charité. — 19 j.....	162

W.

S ^{te} Wilgeforte, vierge et martyre. — 20 j.....	271
S. Wulfhad et S. Ruffin, martyrs. — 24 j.....	487
S. Wulmer ou Vilmer, fondateur de l'abbaye de Samer. — 20 j.	275

Z.

S. Zotique, évêque de Comanc, martyr. — 21 j.....	364
S. Zuirard ou Suirad, solitaire. — 16 j.....	14

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

922 C69G C001 v.14

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239757